



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

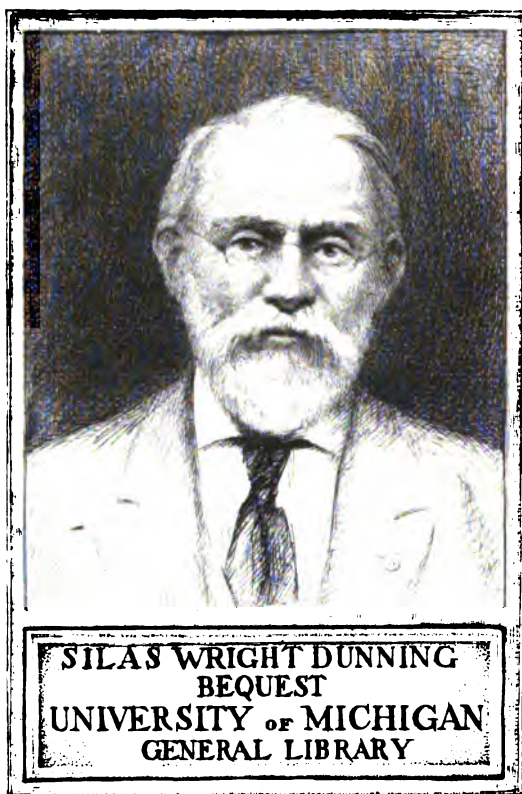
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

DC

611

.L73

S8

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN



BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN

TOME IV

LIMOGES

CHAPOULAUD FRÈRES, IMPRIMEURS DE LA SOCIÉTÉ

—
1852

44

Dunning
Nikh.
2-27-31
14847
4v.

NOTICE

SUR

M. GRELLET-DUMAZEAU

Lue à la Société Historique et Archéologique du Limousin,
dans la séance du 19 juillet 1882,

PAR LE BARON GAY DE VERNON.

MESSIEURS,

C'est aux magistrats de la cour d'appel de Limoges qu'il appartient de dire avec quelle probité d'actions et quelle dignité de caractère M. Grellet-Dumazeau a porté pendant près de cinquante ans la robe de magistrat. Intimement pénétré de la grandeur de ses fonctions et des difficultés de la science du droit, il professait jusqu'au scrupule la religion du devoir, et remplissait ses obligations journalières avec tant d'assiduité, de zèle et d'égalité de travail qu'on aurait aisément pensé que ce culte du devoir n'était chez lui que l'impulsion d'une simple et longue habitude de bien faire, et qu'il laissait couler sa vie de magistrat de même que l'homme le mieux doué physiquement laisse fonctionner sa puissante organisation sans paraître y songer et sans s'apercevoir de ses prouesses de force. Personne au contraire ne mettait plus d'activité d'esprit aux controverses des importantes questions de droit, et n'assistait avec plus d'anxiété de cœur aux péripéties des drames judiciaires. Que de fois nous avons vu ce vétéran éprouvé par les longues luttes de l'instruction criminelle et des débats en cour d'assises troublé au moment de monter sur son siège, et comme effrayé de la majesté de la justice ! Sainte et salutaire frayeur, qui prouvait la pureté de sa conscience, la droiture de son esprit et l'excellence de ses intentions. Ainsi le vrai chrétien, celui qui, selon les vues du monde paraît sans tache, sans reproche et sans peur, ne se présente jamais qu'en tremblant au tribunal sacré des redoutables mystères de la foi : *Timor Domini principium sapientiæ*.

Indulgent pour autrui, sévère pour lui-même, M. Dumazeau n'aimait que le vrai, ne croyait qu'au possible, et ne mettait à chaque chose que ce qu'il fallait de raison, de savoir, de force et même de vertu : son austérité de magistrat n'avait rien de gênant, de contraint ni de rigide, et quelquefois il osait se débarrasser à propos des sages liens dont la magistrature s'est chargée elle-même. Aussi pouvait-il se montrer bon, sensible, ému, alors que son devoir l'obligeait à se montrer inflexible ; car son austérité, s'appliquant seulement au fond des choses, lui permettait de compatir aux misères des individus, et d'adoucir pour eux les formes acerbes de la justice criminelle. Ces qualités, quoique bien dignes de remarque et des témoignages de la reconnaissance publique, sont trop générales dans la compagnie dont M. Dumazeau était membre pour que nous songions à lui en faire un mérite particulier.

La science du droit, qu'on étudie de nos jours avec plus de soin qu'autrefois, et qui tend à se généraliser dans les esprits, est devenue plus exacte, parce que, en France, il n'y a maintenant qu'un code, une législation, une jurisprudence ; et, si nos lois se sont simplifiées en même temps que fortifiées et agrandies, c'est que les principes de l'immortelle révolution de 1789 et le génie de l'empereur Napoléon les ont marquées de leur ineffaçable empreinte. Mais, il y a soixante ans, lorsque M. Dumazeau, se préparant aux emplois de la magistrature, étudiait cette science du droit sous la direction d'un père jurisconsulte et magistrat d'une expérience consommée, le droit coutumier, quoique frappé déjà d'une prochaine déchéance, pesait encore sur le pays. Le droit coutumier, considéré au point de vue d'économie politique et sociale, c'était le chaos, c'était la confusion, malgré les améliorations qu'y avait introduites à chaque règne l'autorité royale, procédant avec une liberté de plus en plus croissante, et déposant dans les institutions judiciaires un caractère évident d'ordre et d'unité. Cependant, si le temps du droit coutumier était l'âge d'or des abus, on y trouvait un fonds inépuisable de savantes études archéologiques. Quel curieux assemblage que cette marqueterie féodale d'institutions, de mœurs, d'habitudes toutes d'origine et de provenance différentes, et juxtaposées sur notre territoire national par la main de ses envahisseurs successifs, romains, visigoths, saliens, allemands, bourguignons !...

Dès le premier instant M. Dumazeau étudia avec ardeur et une application soutenue l'époque gallo-franke, l'époque franko-tudesque et l'histoire si difficile du moyen-âge. Leurs obscurités, loin de rebuter son esprit, l'excitaient, le poussaient aux recherches, à raison

même des singulières surprises qu'il en recevait. En effet, quand on se met résolument et sans relâche sur les traces des anciens à l'aide de la science, et qu'on tâche de les deviner et de les éventer, on est certain, non pas de retrouver précisément ce qu'on cherche, mais au moins de retrouver une voie qui tôt ou tard mènera à une découverte, sinon utile, du moins satisfaisante ; car ce n'est que pour les esprits superficiels que la science du passé a des voiles impénétrables et des horizons infiniment reculés, touchant, dit-on, aux confins des fables et aux régions du merveilleux. Mais, quand la philosophie et l'histoire sont d'accord, elles mettent aussitôt de leur côté la vérité et la clairvoyante raison, contre lesquelles l'esprit de système et de dénigrement n'a que des armes de verre. M. Dumazeau ne séparait jamais ces deux grandes ailes des connaissances humaines : il trouvait dans leur mouvement continuels tous les moyens d'arriver à la certitude par l'action analytique de l'une, par l'action synthétique de l'autre. Aussi conserva-t-il toute sa vie, sans le moindre attiédissement, le goût des recherches archéologiques ; il y a puisé ces jouissances durables que procure aux intelligences délicates, aux esprits persistants, l'étude de leur choix, l'étude de prédilection, l'étude libre, désintéressée, aimée pour elle-même, comme la jeune et pure fiancée qui n'a de dot que les trésors de son attrayante beauté.

L'histoire des temps anciens est si féconde en curieux résultats qu'elle donne toujours plus qu'elle ne promet ; elle ne fait pas l'aumône aux intelligences pauvres ; pour mériter et obtenir ses largesses il faut avoir appris à la connaître.

« On a long-temps lu l'histoire sans l'étudier, écrivait M. Dumazeau en 1847 ; ensuite on s'est mis à discuter ses textes sans chercher la vérité dans l'ensemble et la nature des faits constatés. Montesquieu et Mably eux-mêmes ont trop épilogué sur les lois, les diplômes et les formules pour n'y avoir pas puisé grand nombre d'idées fausses. Pour comprendre l'histoire il faut sans doute expliquer les faits par les actes ; mais il ne faut jamais étudier les actes sans le secours des faits (1). »

Expliquer les faits par les actes écrits, étudier les actes écrits avec le secours des faits, telle a été la méthode de M. Dumazeau et sa constante manière de procéder. Il dut cette sûreté de principes à sa sagacité naturelle, à son goût et à son intelligence pour les mathématiques, et surtout aux excellentes leçons de M. Brial, membre de

(1) *Bulletin de la Société Archéologique*, T. II, page 66.

l'Institut, et l'un des derniers débris de l'incomparable école bénédictine. M. Dumazeau l'avait connu à Paris dans la maison de son parent le célèbre navigateur Bougainville. Il eut le bonheur de plaire à ce savant antiquaire, qui, déjà vieux, tendit la main à ce jeune homme d'une vigoureuse intelligence et plein de la volonté de s'instruire; il l'encouragea, le conseilla, et lui montra à lire les vieilles formules et les vieux diplômes, et à reconnaître d'après des signes certains ceux qu'on devait admettre et ceux qu'il fallait repousser. M. Dumazeau apprit donc à estimer au vrai et la science hypothétique et conjecturale des généalogistes de profession, et leurs fâcheuses complaisances, et les insoutenables prétentions timbrées orgueilleusement et héraldiquement sur un grand nombre des plus nobles blasons : « Sous l'ancien régime, disait-il, la noblesse féodale était à peu près toutes choses; et l'on ne saurait s'imaginer combien il a fallu quelquefois additionner de mensonges pour composer et obtenir ce qu'en général on est convenu de nommer une preuve en fait de généalogie nobiliaire ».

A propos du fervent disciple de dom Brial, permettez-moi, Messieurs, de vous rappeler en quelques mots la vie scientifique de ce maître érudit. Il fut, vous le savez, le collaborateur du docte dom Clément, et ils publièrent ensemble, en 1786, les XII^e et XIII^e tomes du précieux recueil des Historiens des Gaules et de la France. A la suppression des ordres monastiques, et après la regrettable dispersion des religieux de Saint-Maur, dom Brial ne cessa pas d'étudier nos vieux monuments et nos chroniques nationales : il demeura dans le monde ce qu'il avait été pendant vingt-huit années au couvent, un studieux bénédictin; et la gravité de son caractère n'était rien à ses qualités d'homme aimable et bienveillant. Il fit paraître, en 1806, le XII^e volume des Historiens de France, fut un des quatre membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres chargés de continuer l'histoire littéraire de la France, et mourut, en 1828, à l'âge de 85 ans. M. de Jouy, son spirituel collègue à l'Institut, écrivait que *la simplicité de ce savant était égale à son habileté; que c'était le doyen des hommes utiles et peut-être des hommes modestes*. Je ne sais pas si je me trompe, mais je crois reconnaître dans ce peu de lignes plus d'un trait de ressemblance avec M. Dumazeau.

Ce serait une bien fausse idée que de vouloir désunir les deux branches de l'archéologie : l'une en rapport immédiat et sensible avec les arts proprement dits; l'autre interrogeant les énigmes et les problèmes écrits du passé, les devinant, les expliquant, afin de lui

rendre, avec son air de vie, sa valeur propre et son action sur la marche générale de l'humanité. L'archéologie des monuments et l'archéologie des manuscrits se joignent de partout, de même que les rayons d'un cercle se joignent à tous les points de sa circonférence. Les sciences aussi se touchent l'une l'autre, et ont leur sainte alliance de secours réciproques : ces reines de l'intelligence ne pourraient pas vivre isolées. Ainsi l'histoire tient essentiellement à la chronologie, et jamais les investigations chronologiques ne sauraient être poussées trop loin dans l'intérêt de l'histoire. Et, pour ne nous occuper que de notre vieille Aquitaine, est-ce que sa chronologie n'a pas un besoin indispensable de la linguistique à cause des nombreux dialectes de la langue d'Oc et des idiomes bâtards de la basse latinité ? Cette langue d'Oc ou limosine, parlée au midi de la Loire, n'est-elle pas elle-même un dérivé de la langue romane ? Et, pour aller jusqu'au bout, la langue romane ne vient-elle pas de ce beau latin que parlaient César, Auguste, Cicéron, et dont il est malheureusement de mode aujourd'hui de décrier l'utilité dans l'éducation publique ? Le latin est et sera la clef et la dernière ressource des recherches philologiques que l'on peut faire, en archéologie, sur la vieille Aquitaine ; et M. Dumazeau fut un archéologue distingué dans cette province, parce qu'il était resté un excellent humaniste.

Un philosophe de l'antique Rome disait : « Rechercher lequel était le plus ancien d'Homère ou d'Hésiode est aussi peu important que de savoir si Hécube était plus petite qu'Hélène, et pourquoi celle-ci paraissait plus âgée qu'elle n'était. Mais il faut savoir ces inutilités-là lorsqu'on veut savoir bien des choses. » En effet toutes les minutieuses découvertes en archéologie ne s'appliquent pas à des choses utiles ou importantes ; mais la plupart de celles qui ne s'y appliquent pas conduisent ou tiennent à celles qui s'y appliquent. Ainsi savoir que le chapitre de l'église Notre-Dame-des-Champs, à Paris, avait vendu, en 1285, une maison, rue Serpente, pour loger de jeunes Suédois qui venaient faire leurs études dans cette capitale, est assurément une circonstance fort insignifiante en elle-même. Cependant c'est grâce à ce premier enseignement, trouvé par hasard, que les savants bénédictins ont découvert que les peuples du nord de l'Europe s'empressaient, au temps de Louis-le-Jeune, de venir s'instruire dans les écoles de Paris, qu'un auteur de cette époque appelle en hébreu *la ville des sciences*. Dans les matières historiques il ne faut négliger aucun menu détail : les infiniment petits ont aussi leur valeur, et les plus petites choses sont les matériaux avec lesquels on édifie les plus grandes. Seulement il n'est

pas aussi facile qu'on le croit de déterrer et de mettre en œuvre ces matériaux enfouis sous la poussière des siècles.

M. Dumazeau, fidèle aux méthodes traditionnelles des bénédictins, était, comme eux, habile à faire valoir les plus faibles moyens, non qu'il eût l'habitude de recourir aux subtilités de l'argumentation logique, mais parce qu'il croyait, à l'exemple de ses modèles, qu'un mot, une phrase, une anecdote, une rumeur populaire, un fait particulier peu connu et présenté sous un jour nouveau fournissait les meilleures indications sur les hommes et sur les événements. Nous lui avons souvent entendu dire qu'il y aurait plus à profiter dans la conversation du valet de chambre d'un personnage célèbre que dans l'étude des historiens qui auraient écrit sa vie. Boutade contre les récits officiels qu'on ne doit pas certainement prendre au pied de la lettre, mais qui porte un cachet philosophique ! En effet un mot, une phrase, c'est l'homme, c'est la détermination précise et souvent éloquente d'un fait, d'une époque : il y a des noms propres, des faits et des mots qui sont devenus inséparables dans l'histoire. Louis XIV dit : *L'Etat, c'est moi*, et Louis XIV fut de son vivant et se montre à nos esprits comme la personnification du principe monarchique élevé à sa plus haute puissance. Louis XV dit : *Si j'étais lieutenant de police, je défendrais les cabriolets à Paris*, et Louis XV nous représente, dans sa précoce et voluptueuse faiblesse, le fantôme d'un roi plutôt qu'un roi. François I^{er} écrit à sa mère du camp impérial de Pavie où il est prisonnier : *De toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie sauve*. Touchantes paroles d'un fils et d'un monarque, que la postérité a changées en celles-ci plus sententieuses, plus serrées et moins justes : *Tout est perdu fors l'honneur* ! Eh ! pourquoi cette traduction posthume ? C'est que, aux yeux de ses contemporains comme aux yeux de la postérité, François I^{er}, filleul de Bayard en fait de chevalerie, était chevalier avant tout, et plus chevalier que roi. Trois cents ans après Pavie, aux funérailles de Waterloo, Cambronne, à demi brisé par la mitraille et sommé de se rendre, jetait à la face des Anglais une injure énergique, une trivialité grossière, auxquelles la France et l'Europe se sont hâtés de donner la forme la plus noble. *La garde meurt, et ne se rend pas* ! est un cri de gloire et de deuil qui retentira d'âge en âge aussi long-temps que l'avenir sera l'écho du passé. Chacun sait que cette phrase, désormais immortelle dans la mémoire des hommes, n'a pas été prononcée par Cambronne, et néanmoins elle appartient indissolublement à la vérité historique ; car c'est l'épithaphe sublime, la seule épithaphe possible de la garde impériale, qui, d'après tout un monde d'enne-

mis et d'admirateurs, devait mourir lorsque mouraient la fortune et la puissance de Napoléon.

A raison même de son goût et de son respect pour les faits particuliers, qui sont comme la menue monnaie de l'histoire, M. Dumazeau se montrait fort difficile à leur égard, délicat dans ses choix, et circonspect à l'excès lorsqu'il fallait s'en servir : il ne leur donnait place et droit dans ses croyances qu'après une soigneuse vérification. N'ayant que de la froideur pour les opinions douteuses, il les traitait sans ménagement, et ne leur accordait pas même une silencieuse tolérance, qui, devenant sciemment complice des erreurs historiques, contribue à les propager en ne les désapprouvant pas d'assez haut ; il ne flattait pas davantage ses amis, alors même que sa condescendance aurait été excusée par les influences et les apparences de l'amour du pays natal ; et vous vous souvenez, Messieurs, de sa franche exclamation prononcée à votre séance du 28 avril 1851 : « N'en croyez pas les Marchois sur l'antiquité de la Marche. Jouilleton a hasardé beaucoup d'opinions qui n'ont pas de fondement, et M. Baraillon a inventé beaucoup de choses qui n'existaient pas (1) ». *Amicus Cato, sed magis amica veritas.*

Le mémoire que M. Dumazeau a publié dans le deuxième *Bulletin de la Société* contient sa profession de foi sur les vieilles chroniques : « Celles qui ont subi le grand jour de l'impression, dit-il, conservent elles-mêmes beaucoup des fables et des exagérations qui caractérisent presque tous les écrits du moyen-âge ; mais leur confrontation avec d'autres recueils de fables opposées, et surtout les annotations des savants du xvi^e et du xvii^e siècle ont fait justice des mensonges et des erreurs se rapportant à l'histoire générale. Les chroniques imprimées n'ont conservé de crédit pour leurs fables qu'en ce qui intéresse quelques vanités locales peu disposées à critiquer ce qui les flatte. Le temps est venu de purger notre histoire des traditions que la raison ne saurait avouer. Nous allons en attaquer quelques-unes sans ménagement, et en nous défendant de ce patriotisme mal entendu qui croit honorer son passé en abdiquant son intelligence actuelle. »

Ces considérations générales, dont la dernière est une pensée fort élevée, servent de préambule à la curieuse dissertation sur la mort

(1) *Bulletin de la Société Archéologique*, T. III, page 139. — M. Jouilleton est auteur de l'*Histoire de la Marche et du pays de Combraille*. M. Baraillon, ancien député de la Creuse, a publié, en 1806, des *Recherches sur plusieurs monuments celtiques et romains du centre de la France*.

de Richard-Cœur-de-Lion. Selon sa loyale manière de discuter, M. Dumazeau commence par réunir les récits des auteurs originaux qui font autorité, l'Auteur anonyme de l'*Histoire des rois francks*, Gervais de Cantorbéry, Roger de Hoveden, Rigord, et l'annaliste du Limousin le père Bonaventure de Saint-Amable. Tous, et même le docteur John Linguard, ont écrit que c'était par un motif de basse cupidité, et dans le but de s'approprier d'immenses trésors appartenant au vicomte de Limoges, que le puissant roi d'Angleterre avait interrompu sa marche militaire du Poitou sur la Normandie pour venir assiéger en personne la misérable tour de Chalus. M. Dumazeau, plus juste à l'égard de ce terrible homme de guerre, repousse cette ignoble accusation, et démontre jusqu'à l'évidence que Richard-Cœur-de-Lion, entraîné, il est vrai, par un sentiment tout aussi peu chrétien que celui de la cupidité, par la vengeance, se détourna sur le Limousin avec son armée de Brabançons, non comme un avide pillard, mais en suzerain outragé qui veut punir deux vassaux félons, le vicomte de Limoges et le comte d'Angoulême, qui venaient de se confédérer contre lui avec le roi Philippe-Auguste.

Il fallait que la conviction de M. Dumazeau sur ce point historique fût bien profonde pour qu'il se décidât à disculper de la sorte le plus impitoyable des dominateurs anglais dans l'Aquitaine. Mais il avait tant d'équité d'esprit qu'il disait constamment tout ce qui lui semblait être la vérité, malgré les vives blessures qu'auraient pu en recevoir ses préjugés d'honneur national et de patriotisme. Si toutes les vérités utiles à l'humanité avaient été dans la main de M. Dumazeau, il l'aurait ouverte au lieu de la fermer; car il portait haut et noblement la conscience de l'historien, et l'assimilait à celle du juré venant déclarer devant les hommes ses convictions telles qu'il les a. En effet enlevez aux lecteurs cette confiance à la bonne foi de l'historien, que leur restera-t-il? Des doutes, de continuelles vellétés d'examen, c'est-à-dire des ténèbres, des incertitudes, des incroyabilités.

C'est à dessein que nous nous sommes servi du mot patriotisme pour exprimer l'attachement vivace de M. Dumazeau pour les souvenirs traditionnels de l'ancienne Aquitaine. Il s'était singulièrement épris de l'histoire de cette grande contrée, dont le Limousin formait l'avant-poste; elle était comme la patrie de sa pensée d'antiquaire. Chez lui le sentiment du juste dominait les autres sentiments: aussi tout déplacement du droit traditionnel opéré par la violence lui semblait une coupable usurpation: il n'admettait pas que la force

heureuse dût prévaloir contre le droit, sans lequel il ne peut exister ni propriété privée ni administration publique.

« On révolterait notre monde civilisé, écrivait-il, si l'on racontait avec le cynisme des contemporains la longue et cruelle usurpation qui déposséda et détruisit la race de Clovis au profit de la race des Karls et des Pépins... Les Pépins firent un indigne abus du funeste principe de la mairie du palais.... Cette mairie absorba successivement toutes les attributions de l'autorité royale, et éteignit la royauté même par des moyens si habilement combinés qu'on les comprend à peine chez des hommes ignorants et barbares (1). »

Ainsi commence la dissertation sur Waïffre, le dernier prince d'Aquitaine de la race de Clovis, et sur la lionne de l'église de St-Sauveur à Limoges. Un peu plus loin nous lisons cette remarque si judicieuse : « La formation du royaume d'outre-Loire que possédait Alaric lorsqu'il fut attaqué par Clovis, et sur lequel régnait Waïffre, n'était pas purement accidentelle : elle était déterminée par des limites naturelles et par une grande conformité de mœurs, d'idomes et de traditions entre les divers peuples qui habitaient cette région. Les causes qui réunissaient ces peuples, et qui les séparaient de la Gaule septentrionale-orientale, étaient si nombreuses et si constamment agissantes que douze siècles ont à peine suffi pour les faire disparaître... Rien n'est mieux marqué dans notre histoire que la nationalité aquitaine (2). »

Il a été donné aux hommes de l'âge de M. Dumazeau d'assister, dans l'espace d'un quart de siècle, aux terribles épreuves que Bossuet appelle les extrémités des choses humaines. Sans doute c'est un triste et salubre spectacle que celui d'un grand peuple aux prises avec l'adversité; mais n'est-il pas plus instructif et plus salubre de voir un grand peuple, croyant à sa force et s'y confiant avec ardeur et persévérance, défendre la sainte cause de la liberté et de la patrie, et en assurer le triomphe? Pour tous les cœurs généreux, la haine de la domination étrangère est l'aliment du patriotisme; et ce noble sentiment débordait par ce qu'il a de plus louable dans les écrits comme dans la pensée de M. Dumazeau. Vous venez de l'entendre, l'esprit vigoureusement aquitain, déplorer, à propos de la défaite de Waïffre, la perte de la nationalité aquitaine; mais, lorsque les peuples d'outre-Loire, devenus Français de cœur vers la fin du xiv^e siècle, se mettent à résister à la domination

(1) *Bulletin Archéologique*, T. II, pages 65, 67.

(2) *Idem*, T. II, pages 69, 70.

anglaise, M. Dumazeau retrace avec une satisfaction vraiment patriotique le tableau de leurs continuels efforts d'affranchissement, et démontre que l'Aquitaine, malgré les victoires décisives d'Edouard III et du prince Noir, ne souffrit jamais qu'impatiemment et en frémissant leur domination et celle de leurs successeurs.

« Pendant le règne d'Edouard III, dit-il, l'Aquitaine s'éloigna du plus fort pour se rapprocher du plus faible, et protester pour le malheur contre la fortune. Elle se trouva française de sentiment après la funeste bataille de Poitiers, après le dernier traité de Breigny, et plus encore après la rupture de ce traité, rupture qu'elle provoqua elle-même.... Les procédés des Anglais avaient réduit l'Aquitaine à l'état de province conquise, et l'avaient profondément humiliée. Or l'humiliation n'abat pas une nation généreuse : elle l'irrite, et la pousse à l'insurrection... Le sentiment français se propageait, et acquérait de l'énergie en Aquitaine à mesure qu'il semblait se restreindre et s'affaiblir dans la France proprement dite. Quand la capitale de ce royaume se laissa gouverner par une faction anglaise ; quand le petit-fils d'un roi de France, un duc de Bourgogne, eut assez oublié l'honneur de sa nationalité et de sa dynastie pour mettre la couronne de Philippe-Auguste sur la tête d'un roi d'Angleterre, l'Aquitaine recueillait avec amour le représentant de cette nationalité presque éteinte, le continuateur salique de cette dynastie déshéritée. Charles VII, chassé de la vieille France, passa la Loire, et trouva au-delà toute une France nouvelle (1). »

Nous ne nous lasserions pas de citer textuellement les écrits de M. Dumazeau, et vous, Messieurs, ne vous lasseriez pas d'entendre ces citations, je le sais ; mais je sais aussi qu'en toutes choses la sobriété est un mérite, et que je ne puis avoir droit à être écouté de vous avec indulgence qu'en évitant l'excès même dans le bien.

Il y a vingt ans, le jour où mourut l'auteur des *Révolutions du globe*, le grand Georges Cuvier, un de ses plus savants collègues, le géomètre Legendre, disait à l'Institut : *Voilà une mort qui nous rapetisse beaucoup*. Est-ce que, en présence du vide que la mort de M. Dumazeau fait au milieu de nous, Messieurs, vous ne seriez pas tentés de répéter ces mêmes paroles, plus expressives qu'un éloge officiel ? Oui, la mort de M. Dumazeau nous rapetisse singulièrement ; car aucun de nous, que je sache, n'a étudié aussi à fond que lui les temps mérovingiens et le moyen-âge ; le moyen-âge, époque de compositions et de décompositions politiques, fournise

(1) *Bulletin Archéologique*, T. III, pages 36 et 37.

toujours en ébullition d'où la France est sortie débarrassée de ses langes féodales, une et unie monarchiquement, **constituée en corps** de nation, et fièrement armée de **toutes pièces**, comme la Minerve antique sortant du cerveau de **Jupiter**. M. Dumazeau considérait dans le moyen-âge l'**origine du plus grand** mouvement social qui ait eu lieu depuis l'**établissement** du christianisme jusqu'à la révolution de **1789**; il en savait l'histoire, il l'écrivait, il en parlait à la manière des **bénédictins** et selon la doctrine de son maître, M. Brial; il appartenait donc à la haute école des Sismondi, des Barante, des Guizot, des Augustin Thierry, des Michelet, esprits fermes, lumineux, sincères, qui ont retrouvé le plus d'anciennes vérités à la clarté de l'esprit de réflexion, à la lumière des événements et au flambeau de l'histoire.

M. Dumazeau, membre fondateur de notre Société Archéologique, était un des plus assidus à vos séances, et se montra tout de suite au nombre des collaborateurs les plus utiles à la rédaction du *Bulletin*. Dès qu'il prenait une obligation lui imposant une certaine quantité de travail, on pouvait **être assuré qu'il aurait** toujours le temps de le faire, **et même il était rare** qu'il ne l'eût pas terminé plus tôt **qu'on ne le lui avait demandé** : c'est qu'il possédait le plus riche fonds de connaissances, et qu'un seul jour d'un homme instruit est plus long que la plus longue vie d'un ignorant. D'après sa disposition d'esprit et la direction de ses études favorites, M. Dumazeau préférait les vieux livres et les vieux manuscrits aux livres modernes et aux pages un peu trop systématiques de Mably, de Dubos, de Thouret et même de Montesquieu. Dès qu'il faisait, dans ses lectures, la rencontre d'un personnage peu connu au moyen-âge, lui présentant un air de vie original, un caractère individuel tranché, il éprouvait pour ce personnage une véritable sympathie, et s'occupait aussitôt d'en retracer les traits et les actions. Il en était de même pour les événements, quelque peu importants qu'ils parussent au premier coup-d'œil; la couleur locale en histoire lui causait une émotion d'artiste, et il sentait le besoin d'en étudier curieusement les causes et les effets. Il travaillait de suite au même sujet, faisait des extraits de tout ce qu'il lisait, et y ajoutait ses propres réflexions : de là cette foule de longues annotations, de manuscrits, de mémoires, qui, destinés malheureusement à rester en portefeuille, manqueront à notre instruction.

M. Dumazeau avait reçu depuis peu de temps le titre de membre correspondant de l'Académie d'Archéologie de Belgique. Ce titre, qu'il n'avait point ambitionné, lui fut doublement précieux, puisqu'il

le dut à votre accord unanime : cette distinction lui vint , comme toutes celles que son mérite lui a attirées , sans qu'il les ait demandées ni recherchées ; on les lui donnait parce qu'on sentait qu'il était bon qu'il les eût.

Sa dernière maladie fut longue et douloureuse ; mais , comme il y a en réalité moins de maux pour ceux qui savent raisonner , il supporta les siens avec constance et résignation ; et même il les dissimulait par tendresse pour ses enfants , qui le soignaient avec un zèle pieux , et cette profonde inquiétude qu'on s'applique à cacher aux malades à force de dévouement et de calme ostensible. Chez M. Dumazeau l'esprit ne plia pas , le corps seul céda sous le poids des infirmités ; mais , aussitôt qu'il eut reconnu que sa faiblesse allait devenir un insurmontable obstacle au plein exercice de ses fonctions de magistrat , il songea à se retirer de sa compagnie , et à demander un successeur. Le décret du 4^{er} mars ne le surprit pas : il s'y attendait ; il l'attendit , et , bien loin d'en être affecté , il donna à cette mesure , en ce qui le concernait , une approbation sans réserve.

Les jours de l'homme sont comptés : au moment fatal , nulle science , nulle force humaine ne peut retarder notre dernière heure. Pour les hommes vertueux , la vie est un combat sans relâche : car le travail toujours , le travail partout est le champ d'honneur où ils doivent vivre , le lit d'honneur où ils doivent mourir. Aussi M. Dumazeau , infatigable pionnier de la pensée , et vaincu du temps selon l'expression de Malherbe , mourut comme chacun doit souhaiter de mourir , plein de jours et de bonnes œuvres , en chrétien humble et sincère qui soumet les lumières de sa raison aux saintes obscurités de la foi.

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR M. GRELLET-DUMAZEAU.

GRELLET-DUMAZEAU (Jean-Baptiste-Michel), conseiller à la cour d'appel de Limoges , chevalier de la Légion-d'Honneur et membre correspondant de l'Académie d'Archéologie de Belgique , était né à Aubusson le 40 juin 1777. Son père , avocat au parlement , occupait dans la province de la Marche un des premiers rangs parmi les jurisconsultes , et avait ce qu'on appelle au barreau la haute

consultation. Sous le gouvernement républicain et sous le régime impérial, il fut juge au tribunal civil de Guéret, puis président du tribunal d'Aubusson jusqu'à sa mort, en 1807.

Il est rare qu'on sache quelque chose d'utile à rapporter de l'enfance et de la première jeunesse d'un homme; et cependant on raisonne en général de cetemps inconnu pour le reste de la vie. M. Dumazeau, après avoir terminé d'une manière distinguée le cours des études ordinaires, s'appliqua avec ardeur aux mathématiques, et même à l'architecture, pour laquelle il conserva toute sa vie une singulière prédilection. Aussi ferons-nous remarquer ce trait caractéristique en lui, c'est que l'inclination la plus forte et la mieux marquée l'avait d'abord poussé, pendant sa jeunesse, vers les arts et les sciences exactes; mais, à l'âge de trente ans, lorsqu'il devint magistrat, il montra tout de suite la maturité du savoir et l'ampleur de connaissances que ses fonctions comportaient.

Réquisitionnaire de l'an VI, il s'était vu obligé d'interrompre ses études de droit à Paris : son parent le célèbre navigateur Bougainville le fit incorporer dans le 2^e bataillon de la 4^{re} demi-brigade des canonniers de marine en garnison à Brest. Il n'y servit que dix-huit mois, ou plutôt il compta sur les registres de ce corps sans y faire de service actif; car M. de Bougainville, en l'envoyant à Brest, l'avait confié à deux de ses amis, le général d'Oraison, commandant de la place, et le contre-amiral Terrasson, chef militaire du port : ils lui firent obtenir, en l'an VIII, l'autorisation de se retirer en fournissant un remplaçant.

De retour à Paris, M. Dumazeau eut l'occasion et le bonheur de connaître M. Brial, ancien bénédictin de la congrégation de Saint-Maur : c'est dans sa conversation, et en suivant les conseils de ce savant antiquaire, qu'il prit le goût décisif des fortes études historiques, qui complètent si puissamment l'instruction des juristes; car la science des temps anciens, renfermant dans ses profondeurs les origines de toutes nos institutions nationales, tient à la science du droit moderne par des liens en quelque sorte maternels. A Brest, le spectacle du port, celui de la flotte et la société de quelques marins instruits avaient engagé M. Dumazeau plus avant dans l'étude des mathématiques : il chercha laborieusement à en faire une application aux machines de guerre; car, depuis la rupture du traité d'Amiens, les moyens de faciliter la guerre maritime étaient les préoccupations de tous les esprits. M. Dumazeau imagina un bateau-plongeur destiné à servir aux reconnaissances des côtes méridionales de l'Angleterre. L'idée était heureuse, dit-on, le plan bien conçu

et bien calculé ; il l'adressa à l'Institut ; et le célèbre Gaspard Monge lui répondit , le 26 thermidor an XII , qu'il se réservait de présenter lui-même le rapport relatif à cette utile et ingénieuse invention.

Nommé juge au tribunal d'Aubusson le 14 janvier 1808, M. Dumazeau hérita sans interruption et tout naturellement de la haute confiance que son père avait inspirée à ses collègues , et s'attira promptement l'attention des chefs du parquet et de la cour d'appel de Limoges. En 1809 , on lui attribua les fonctions de juge d'instruction : il les a exercées pendant trente ans , et ne les a quittées que pour venir occuper un siège de conseiller à la cour royale de Limoges. Il mourut , dans cette ville , le 25 avril 1852.

L'exactitude de M. Dumazeau , son habileté et son inaltérable droiture lui avaient donné , au tribunal d'Aubusson et à la cour de Limoges , une autorité dont peu de magistrats ont joui de leur vivant au même degré que lui : travailleur infatigable , il savait néanmoins se ménager des loisirs occupés , et avait toujours du temps de reste qu'il employait à ses études favorites. Docte , profond et érudit , il ne croyait pas que , à raison de ses graves qualités , il pût se dispenser d'être un homme aimable dans le commerce du monde. Conseiller municipal de la ville d'Aubusson , membre du conseil général de la Creuse , et l'un des membres fondateurs de la Société Archéologique et Historique du Limousin , il en remplissait les obligations avec la même régularité de travail , et cette exactitude et cette diligence qui ne sont pas seulement d'une valeur réelle , mais qui ont aussi le mérite d'une précieuse politesse.

Ce fut sur la proposition de M. Thiers , ministre de l'intérieur , et comme membre du conseil général de la Creuse , que M. Dumazeau reçut la croix de la Légion-d'Honneur le 10 janvier 1835. Il l'avait précédemment refusée des mains du garde des sceaux d'alors , M. Persil ; car il croyait avoir à se plaindre de ce ministre à cause d'un passe-droit commis à son préjudice dans l'ordre d'avancement de la magistrature.

M. Grellet-Dumazeau aimait la polémique des journaux par goût et par raisonnement ; il estimait que , à une certaine époque , la presse quotidienne , sentinelle avancée de l'esprit public , était le meilleur moyen de propager les vérités utiles. « De cette manière , » disait-il en s'appuyant sur l'autorité du général Lamarque , les » mêmes idées frappent simultanément tous les esprits : elles y » germent , elles y grandissent , et forment à la fin cette opinion » publique dont l'influence est immense dans un gouvernement

» constitutionnel, ou même dans une nation qui reconnaît l'empire
» des salons (1) ».

Aussi, dans l'intervalle de 1827 à 1835, il est peu de questions importantes qu'il n'ait traitées au moment où l'opinion publique les mettait à l'ordre du jour ; et beaucoup de ses articles ont eu l'honneur de soulever une rude controverse lorsqu'ils ont paru, soit à Paris, soit dans les journaux des départements.

M. Dumazeau a publié plusieurs brochures, les unes politiques, les autres de droit administratif et de droit civil :

1° *Essai sur la Souveraineté*, qui a eu pour contradicteurs les rédacteurs de la *Gazette de France* ; et particulièrement le comte de Saint-Roman, pair de France (Paris, chez Paulin, 1834) ;

2° *Du partage des Communaux dans le département de la Creuse* (Aubusson, chez Bouyet, 1834) ;

3° *Du Bail à métairie perpétuelle* (Limoges, chez Ardillier) ;

4° *Des phases de la Dot* (Limoges, chez Ardillier, 1848).

Il a laissé en portefeuille un manuscrit très-précieux : *L'Aide-Mémoire du président des cours d'assises*. D'après l'opinion des magistrats qui l'ont lu attentivement, il est regrettable que la cour d'appel de Limoges n'en ait pas déjà provoqué l'impression.

Comme membre de la Société Archéologique et Historique, M. Dumazeau a fait insérer dans le Bulletin plusieurs mémoires fort curieux :

1° *Sur la mort de Richard-Cœur-de-Lion* ;

2° *Sur Wœlfre, duc d'Aquitaine, et sur la lionne de l'église de St-Sauveur, à Limoges* ;

3° *De la Domination anglaise sur certaines provinces d'outre-Loire* ;

4° *Recherches historiques sur les idiomes vulgaires du moyen-âge dans les Gaules*.

Saint-Léonard (Haute-Vienne), 29 juillet 1852.

Bⁿ GAY DE VERNON.

(1) *Mémoires du général Lamarque*, T. II, page 128.

L'ARCHITECTURE BYZANTINE EN FRANCE,

PAR M. FÉLIX DE VERNEILH (1).



Notre collègue et compatriote M. Félix de Verneilh vient de publier un de ces ouvrages qui font époque dans l'histoire de la science. Déjà un des maîtres, M. de Caumont, proclame que cette publication, la plus importante qui ait été faite depuis plusieurs années par son sujet et sa forme, est un événement archéologique. Nous venons de relire ce travail considérable, dont nous connaissons déjà le progrès et les conclusions. Nous sera-t-il permis d'en signaler à l'avance les résultats ?

S'il est une étude curieuse entre toutes, c'est certainement l'étude de la formation des langues. Un idiome national s'altère et se dissout lentement ; par l'introduction d'éléments nouveaux, un nouveau langage se fixe peu à peu en s'épurant : qui ne voit, à travers cette dissolution, le travail de la formation d'une société nouvelle ? Mais, si la philologie possède en ces matières des données positives, trop souvent elle se meut dans un demi-jour qui lui permet de se payer de vraisemblances, et restreint ses conclusions à de simples probabilités.

Le langage scientifique a plus de précision. Formé le plus souvent *à priori* par les maîtres, il reste, en dernier lieu, plein d'exactitude. Tout le monde peut en suivre les changements, et chaque modification est un progrès. M. F. de Verneilh aura ce bonheur : il va fixer le sens du mot *byzantin* appliqué à l'architecture. Quelques mots d'explication deviennent nécessaires.

L'histoire de l'art, de ses formes et de ses procédés est demeurée long-temps sans écrivain. Les époques qui produisent n'écrivent guère. Chose étrange en ce sujet ! tous les auteurs, y compris le moine Théophile, sont arrivés à une époque de transition, et partant d'incertitude. A la renaissance, en ce temps où l'art italien fit invasion en France, le dédain de notre art national faisait fermer les yeux sur ses beautés originales. D'un seul mot tout l'art intermédiaire entre l'empire romain et le milieu du *xvi^e* siècle se trouva proscrit. On nommait *gothiques*, au *xviii^e* siècle et avant, tous les

(1) Un volume in-4° de 320 pages, orné de 22 magnifiques gravures, à Paris, chez V. Didron, librairie, rue Haute-Feuille, 13.

Cet article a été lu le 19 juillet à la séance de la Société Archéologique.

monuments de cet âge, aussi bien ceux construits selon le cintre et l'arcade romaine que ceux qui avaient pour principe les combinaisons ogivales.

Le mot *gothique* voulait dire laid, absurde, barbare; en perdant sa signification propre, il était devenu une injure comme le mot *jésuite*. Mais l'épuisement du terrain antique, l'influence d'un romancier anglais, peut-être la Restauration, d'autres causes plus élevées et non moins puissantes, tournèrent l'attention vers les monuments de notre pays. Il suffit alors d'ouvrir les yeux pour reconnaître que tous les monuments groupés sous la commune dénomination de *gothiques* appartenaient à deux classes bien distinctes : les uns, plus anciens, plus lourds, plus massifs, étaient voûtés en berceau. Le cintre dominait dans la courbe des baies et des voûtes; les murs fortifiés, ou non, portaient toute la construction supérieure; l'ornementation y avait souvent une physionomie antique ou exotique. Les autres, plus légers, plus évidés, plus étendus, avaient pour caractère apparent l'emploi d'un arc aigu, formé de deux segments de cercle, dans les portes, les fenêtres et les voûtes. Leur système de construction reposait sur une donnée entièrement nouvelle, qui affranchissait les murs en reportant toute la poussée des voûtes sur quelques points fortifiés. Moulures et ornements, piliers et feuillages, tout y était nouveau, tout s'y produisait avec des formes jusqu'alors inconnues.

Toujours généreux, et, en leur qualité de Français, toujours disposés à faire aux étrangers les honneurs de leur pays, les écrivains de ces premiers jours attribuèrent bien vite les monuments anciens aux Lombards, aux Saxons et aux Byzantins. Quant à l'architecture plus élégante des derniers temps, elle était revenue de la croisade, après avoir été empruntée aux Arabes ou aux Sarrasins.

Sans doute l'ogive se retrouve dans les monuments arabes; mais l'ogive n'est ni le principal ni le premier caractère des monuments élevés en style ogival. Elle est souvent absente des fenêtres et des voûtes dans une foule de monuments de la première époque. Par exemple, toutes les fenêtres des églises limousines au *xiii^e* siècle sont fermées par un demi-cercle; et au contraire, dans les premiers âges, l'ogive se montre, dans la même province, dans presque tous les bas-côtés et dans les grands arcs des voûtes. La question n'est donc pas de savoir qui le premier a employé l'ogive, puisqu'on la trouve partout, même dans les tombeaux des rois de Juda; elle se réduit à constater par quel peuple a été imaginé, en quelle province a été employé pour la première fois le style nouveau, où l'ogive tient

sans doute une place considérable, mais dont elle n'est qu'un des éléments. A cette question ainsi posée les faits ont répondu d'une manière concluante : le système ogival est né à Paris, ou près de Paris, dans l'Ile-de-France, dans le dernier tiers du ^{xii}^e siècle.

Les Sarrasins ou Arabes n'ont imaginé qu'un système d'ornementation : ils n'ont pas d'architecture propre ; leurs ogives diffèrent essentiellement des nôtres. La mosquée de Grenade et l'Alhambra n'ont rien de la construction ogivale. On ne saurait donc donner le nom de sarrasins ou d'arabes à des monuments pour lesquels les Arabes n'ont fourni aucune forme, aucune indication.

Dans un précédent travail, M. de Verneilh a mis en relief cette conclusion : il a même réduit les étrangers à leur rôle de copistes ou d'imitateurs. Grand nombre d'écrivains, d'après un savant illustre, M. Boissérée, voulaient voir dans la cathédrale de Cologne le prototype, le modèle inspirateur des édifices en ogive. Cet édifice colossal a été, malgré son étendue, replacé à un rang secondaire. Son chœur, la partie ogivale la plus ancienne, reproduit le plan, la disposition et même l'ornementation des chœurs d'Amiens, de Beauvais et de Limoges, et ces édifices lui sont presque tous antérieurs.

Le langage archéologique reste dont scientifiquement fixé en ce point. L'architecture ogivale gardera ce nom, parce que l'ogive en est le caractère le plus apparent ; mais on ne l'appellera plus ni sarrasine ni arabe. L'ogive n'est pas revenue de la croisade, comme l'a dit spirituellement un poète elle y est allée : j'en atteste les monuments nombreux que les croisés ont construit en style ogival à Rhodes, dans l'Ile de Chypre, dans la presqu'île asiatique, et dans toute la Terre-Sainte. M. Félix de Verneilh tient un rang des plus honorables dans la petite légion de savants qui ont mis ce fait en lumière.

Reste l'architecture antérieure au gothique. Déjà l'histoire prouvait qu'ils étaient de beaucoup postérieurs aux peuples auxquels on avait voulu les attribuer ; M. de Caumont avait, avec raison, proposé de leur donner le nom de *roman*, de même que les langues du midi de l'Europe avaient été appelées *romanes* parce qu'elles s'étaient formées des éléments altérés du langage romain. Cette appellation ingénieuse n'avait pas prévalu sur tous les points. Ils n'étaient pas rares les antiquaires qui conservaient à ces édifices le nom de byzantins ou de romano-byzantins. L'ouvrage de M. de Verneilh fera cesser cette confusion.

Le nom de byzantin sera désormais uniquement attribué aux édifices évidemment inspirés de Byzance ou de Sainte-Sophie. On les

reconnaîtra aux caractères suivants : 1° voûtes uniquement formées de coupoles sphériques inscrites dans des carrés dont les angles sont rachetés par des pendentifs qui sont eux-mêmes des portions de sphère ; 2° absence d'appui extérieur ; 3° rareté de l'ornementation sculptée, remplacée presque toujours par des peintures.

Ces édifices, peu nombreux, forment une école qui a son centre et son point de départ près de nous, à Périgueux, et dont nous avons un type voisin à Solignac. Nous ne saurions, en quelques lignes, analyser convenablement le travail profond et patient qui amène cette conclusion en 300 pages remplies de faits précis et d'études aussi profondes qu'étendues. M. Félix de Verneilh recherche le point de départ de cette école orientale, et décrit sa filiation. Saint-Front de Périgueux, merveilleuse copie en matériaux français de Saint-Marc de Venise, reproduit sa disposition, toutes ses formes et jusqu'à ses dimensions, le pied italien se trouvant traduit en pied français. Il faut lire dans l'ouvrage même les indications au moyen desquelles notre patient collègue suit l'influence de ce type, et le montre dégénéralant d'âge en âge jusqu'au xiii^e siècle, et survivant encore en quelques monuments à travers les formes ogivales.

Grâce à ce travail remarquable, on saura donc désormais :

1° Ce qu'il faut entendre par style byzantin ;

2° En quoi le style byzantin diffère du style roman ;

3° Comment une école byzantine d'architecture s'est établie en France ; à quelle époque ; quel est son point de départ ; quelle est l'étendue de son action.

Pour arriver à des conclusions si précises une immense lecture n'a pas suffi. Les monuments de notre Aquitaine ont été analysés sur place, pour la plus grande partie, par M. de Verneilh, avec la patience d'un anatomiste. Peu d'architectes, même parmi les plus instruits, ont pénétré si avant dans les lois de la construction à tous les âges. Et tous ces résultats si patiemment obtenus se produisent, avec les qualités toutes françaises d'une grâce et d'une urbanité exquises, en un style aussi rapide qu'élégant. Nous ne disons rien des côtés matériels de cette publication. Le papier, l'impression, le tirage, rivalisent avec les plus magnifiques publications étrangères, et, sur plusieurs points, leur sont supérieurs. Tout le monde sait que Mackensie venait en France animer ses magnifiques dessins par des *bons-hommes* dus au crayon de l'antiquaire Langlois. Les planches nombreuses dues à la collaboration fraternelle de M. Jules de Verneilh et au crayon brillant de M. Gaucherel n'ont pas besoin d'un secours étranger. On y retrouve unies, à un rare degré, la fidélité

archéologique des détails, la finesse du burin et une légèreté spirituelle qui n'appartiennent qu'à notre pays. Nous qui connaissons l'*autre travail* que vont publier ces deux artistes, nous ne pouvons que féliciter le Périgord d'être si bien servi par un Limousin, et nous nous recommandons à ces crayons aussi rapides qu'ingénieux.

Limoges, 11 juin 1852

TEXIER,

Supérieur du petit séminaire du Dorat.

Nous empruntons aux « Annales Archéologiques » de M. Didron l'article suivant, dont le savant rédacteur accompagne l'annonce, faite par M. de Verneilh, de l'ouvrage sur l'*Architecture byzantine en France* :

Je demande à M. de Verneilh la permission d'ajouter quelques phrases à son travail, pour signaler, d'une part, la planche qui accompagne son article, et, de l'autre, la mise en vente du volume préparé depuis plus de dix ans.

Un jour, vers 1840, j'apportai à l'une des séances du Comité historique des arts et monuments le dessin de M. Jules de Verneilh, d'après lequel a été gravée la planche qui représente l'ensemble de Saint-Front. Sur le dessin, pas de lettre, pas de légende qui indiquât la contrée, le pays où se trouvait le curieux édifice. Vers l'abside, sur le territoire incliné qui descend à la rivière, M. Jules de Verneilh avait profilé un arbre dont le port offrait un faux air de palmier. A la vue de ces énergiques coupoles qui couronnent le monument byzantin, plusieurs membres du Comité, principalement M. Victor Hugo, le poète des *Orientales*, me demandèrent dans quelle partie de la Grèce, dans quelle ville de l'Asie était élevé cet important édifice, plus *bossu* que ne l'est Sainte-Sophie de Constantinople elle-même. D'abord je fis semblant de ne pas entendre, pour laisser courir les imaginations. L'un des membres, célèbre voyageur en Orient, croyait avoir vu ce monument même, ou du moins un monument tout-à-fait analogue, au Caire; un autre pensait y être entré à Brousse ou peut-être à Trébizonde, à moins que ce ne fût à Constantinople; un troisième s'imaginait l'avoir esquissé à Damas, et promettait déjà d'apporter, à la première séance du Comité, les croquis faits par lui dans une de ses expéditions d'art et d'archéologie. Comme on s'inquiétait; comme on voulait savoir enfin à quoi s'en tenir, je répondis à M. Victor Hugo et aux autres membres *byzantins* du

Comité que ce monument n'était ni au Caire, ni à Brousse, ni à Trébizonde, ni à Constantinople, ni à Damas, mais tout simplement en France, à Périgueux, dans le chef-lieu du département de la Dordogne. D'abord on me regarda comme un homme à qui la langue fourche, et qui se trompe de ville et de pays ; mais je répétai mon assertion avec une telle assurance qu'il fallut bien s'y rendre.

L'étonnement du Comité fut au comble ; car, pour la première fois on apprenait que nous possédions en France un véritable monument oriental. Le palmier était bien un peu inventé ; mais le monument existait complètement, en chair et en os (qu'on me permette cette expression), dans la ville de Périgueux. Cette anecdote, parfaitement authentique, n'est pas encore oubliée des membres du Comité ; de temps à autre, ainsi que M. le baron de Guilhermy le faisait récemment, on la rappelait à nos séances.

On voit par là combien Saint-Front est un vrai monument byzantin, et combien nos abonnés doivent remercier MM. Félix et Jules de Verneilh de mettre sous leurs yeux non-seulement un aussi beau, mais aussi curieux dessin ; car nous estimons que cette planche d'aujourd'hui doit compter parmi les plus notables de notre recueil.

Voilà donc le monument dont M. Félix de Verneilh a fait l'histoire complète. Ce livre, important au même titre que Saint-Front, l'église mère, et que la série des autres églises issues de Saint-Front, a pour titre : *L'ARCHITECTURE BYZANTINE EN FRANCE*. Il se divise en deux parties. La première est une *monographie* complète de Saint-Front ; la seconde, une *statistique monumentale* des églises à coupoles de la France. Au surplus, comme l'énoncé des chapitres en dira plus que nos réflexions, en voici les titres :

1° *MONOGRAPHIE DE SAINT-FRONT*. — Analogie de Saint-Front de Périgueux et de Saint-Marc de Venise. — Description de Saint-Front. — Clocher et grand porche. — Construction et décoration. — Sculptures et peintures. — Sépulcre de Saint-Front. — Eglise latine de Saint-Front. — Cloître et monastère. — Ancienneté de Saint-Front et colonie vénitienne à Limoges. — Restauration de Saint-Front.

2° *EGLISES A COUPLES*. — Considérations générales. — Saint-Etienne et Saint-Silain de Périgueux. — Monuments à coupoles du Périgord : abbayes, prieurés, églises paroissiales. — Eglises à coupoles de l'Angoumois et de la Saintonge : cathédrale d'Angoulême, Saint-Liguaire de Cognac, église de Bourg-Charente, cathédrale de Saintes, etc. — Eglises à coupoles de Cahors, Souillac, Solignac, Saint-Emilion. — Eglises à coupoles, mais non byzantines, du Puy-

en-Velay, de Saint-Hilaire de Poitiers, de] Loches. — Style plantagenet : églises à coupoles de Fontevrault, de Saint-Maurice d'Angers. — Conclusion.

Dans la conclusion, M. de Verneilh résume les résultats acquis par ses recherches, en montrant que l'influence byzantine sur la France est considérable, mais exceptionnelle, et qu'elle s'est toujours manifestée très-nettement. Il prouve que, là où cette influence a existé réellement, on peut la prouver au lieu de l'affirmer, comme on l'a fait à tort et à travers.

Vingt grandes planches hors du texte, et quelques bois dans le texte, illustrent et complètent les 346 pages dont ce volume est composé. Ces gravures représentent Saint-Front en plan, coupes, élévations, ensembles et détails. Le plan et une coupe de Saint-Front sont mis en regard de ceux de Saint-Marc, comme on pose une fille devant sa mère pour constater les points de ressemblance. A la statistique des églises françaises à coupoles sont joints les plans, coupes, élévations, vues, perspectives des églises de Saint-Jean de Cole, Saint-Avit-Sénieur, Solignac, Boschaud, Fontevrault, Saint-Etienne de Périgueux, Souillac, Bourdeille, Peaussac, Pauuat, Trémolac, le vieux Mareuil, des cathédrales d'Angoulême, d'Angers, de Cahors et du Puy.

Cette remarquable publication, aussi neuve et originale qu'elle est importante, paraît en même temps que cette livraison des *Annales*. Le format en est in-4°, texte et planches ; les caractères et le papier sont exactement ceux des *Annales Archéologiques*. C'est un beau volume de plus que mon frère vient d'ajouter au fond de sa librairie archéologique de la rue Hautefeuille. Le prix en est de 20 francs, comme celui des *Annales* elles-mêmes.

DIDRON aîné.

(*Annales Archéologiques de Didron, mars et avril 1852.*)



AMPHITHÉÂTRE (ARÈNES) DE LIMOGES.

Vous avez choisi, Messieurs, pour le sujet de vos dissertations dans cette séance l'amphithéâtre de Limoges : mon devoir est donc de rappeler à votre mémoire toutes les vicissitudes de ce monument depuis sa fondation jusqu'à l'époque de l'ouverture de la rue à laquelle il a donné son nom. Les travaux de cette rue en mirent au jour les vestiges, ensevelis pour long-temps sous la terre de la partie occidentale de la place d'Orsay.

Pour l'intelligence du plan et des termes qu'il me faudra employer, vous me pardonnerez, j'espère, Messieurs, une rapide digression sur les amphithéâtres romains.

Ces monuments devaient être très-considérables, à en juger par les diverses parties dont ils étaient composés.

L'amphithéâtre était formé de deux théâtres en demi-cercles réunis, et son nom signifiait un lieu d'où les spectateurs, rangés circulairement, voyaient également bien de deux côtés opposés : aussi les Latins le nommaient-ils *visorium* : *Amphitheatrum quasi in unum juncta duo visoria rectè constat esse nominatum*, dit Cassiodore. Cet auteur ajoute que, quoique le dehors en fût quelquefois parfaitement rond, l'intérieur était toujours de forme un peu elliptique, afin que les nombreux spectateurs pussent voir plus facilement les jeux et les spectacles qu'on y donnait (1).

Le nom de *cavea*, qu'on donna dans le principe, du latin *cavus*, *creux*, n'exprimait par la suite que le dedans ou le *creux* formé par les gradins en cône tronqué, dont la surface la plus petite, celle qui était au-dessous du premier rang de gradins et du *podium* (mur d'enceinte intérieur) s'appelait l'arène, parce que, avant de commencer les jeux de l'amphithéâtre, on y répandait du sable.

Autour de cette enceinte, fermée, dans toute la circonférence de l'arène, par un mur de quatre à cinq mètres de hauteur, étaient des loges ou voûtes, *caveæ*, qui renfermaient les bêtes destinées à combattre : on les nommait aussi *cryptæ*, *carceres*, *fornice*s et *specus subterranei*. Au-dessus de ces loges, dont les portes (*portuæ*) se prenaient dans le mur d'enceinte, était pratiquée une avance ou saillie en forme de quai nommé *podium*, qui ressemblait à une longue tribune ou péristyle circulaire.

(1) *Ovis speciem ejus arena concludens ut concurrentibus aptum daretur spatium, et spectantes omnia faciliùs viderent.*

Au premier rang de sièges, orné de colonnes et de balustrades, s'asséyaient les consuls, le préteur, ainsi que l'*éditeur* du spectacle, les magistrats et les vestales, qui avaient aussi le privilège du *podium*. La loge de l'empereur s'appelait *suggestus*. On garnissait de coussins les sièges de l'édile, des sénateurs, des chevaliers et des vestales.

A partir de ce lieu, trois autres rangs de sièges s'élevaient en gradins jusqu'au sommet de l'édifice, collines des sièges, *colles subselliorum*; ils étaient coupés par des allées circulaires, *præcinctiones* ou *ballei*, laudriers, *diazoma*, *cingula*, ceintures, dont elles affectaient la forme. Des escaliers pratiqués de distance en distance entre les étages portaient le nom de *scalaria*, *scalæ*; et l'espace compris entre eux, *cuneus*, coin à cause de leur forme angulaire. Les intervalles entre chaque rang de sièges se nommaient *viæ*, voies, et les corridors qui correspondaient aux portiques extérieurs, *aditus*.

Les *vomitoria*, suivant Macrobe, étaient les avenues ou portes percées au haut de chaque escalier : on y arrivait du dehors par des voûtes couvertes ; une porte particulière, *porta libitinensis*, porte de mort, servait à enlever les gladiateurs mis hors de combat ; par les *foramina* on emportait les malades.

Pour préserver le public de la fureur des éléphants, tigres, panthères, léopards, lions et autres bêtes féroces, qui firent quelquefois irruption sur les spectateurs, on entourait l'arène de filets de treillis, ou de fossés pleins d'eau nommés *euripes*.

On ne se plaçait pas indistinctement à l'amphithéâtre. Chaque condition avait son quartier, et les *designatores*, *locarii*, maîtres des cérémonies, se chargeaient d'assigner à chacun sa place. Celle des ambassadeurs étrangers était près de la loge de l'empereur ; les chaises curules des sénateurs occupaient les premiers rangs de l'orchestre à la suite, et les chevaliers, les quatorze rangs suivants ; puis venait le peuple, qui s'asséyait sur les *popularia*, degrés de pierre. Dans les pays chauds, on tendait au-dessus de l'assemblée des toiles ou des étoffes de soie et de pourpre pour la préserver de la chaleur excessive ou de la pluie.

La partie supérieure de l'amphithéâtre était composée de *portiques*, et d'une espèce d'esplanade où les femmes et les gens vêtus de deuil se plaçaient ; on nommait *cathedræ*, chaises, les places réservées, dans les anfractuosités des murs, aux femmes des citoyens romains ou du peuple.

L'amphithéâtre était toujours consacré à une divinité dont l'autel s'élevait au milieu de l'arène.

En rappelant que Rome maîtresse du monde ne posséda d'abord qu'un amphithéâtre de bois construit par Scribonius-Curion ; que Jules-César lui-même n'employa que cette matière peu durable pour celui qu'il édifia, l'an 707 de Rome (47 avant J.-C.), dans une circonstance particulière ; que Statilius-Taurus, sous Auguste, n'en bâtit un de pierre qu'en l'année 728 (26 de notre ère) ; et que le Colysée fut commencé par Vespasien, et inauguré par Titus, son fils, l'an 833 de Rome (80 de J.-C.) ; nous détruirons sans réplique les prétentions de ceux qui attribuent à Duratius Méménion, fils de Sédulix, chef des Lemoviques, la fondation de l'amphithéâtre de Limoges.

Les vieux chroniqueurs et ceux qui les ont copiés ont confondu ce monument avec le théâtre dont il embellit la ville de sa résidence en même temps qu'il construisait (s'il faut en croire les chroniques manuscrites) le palais proconsulaire et ses somptueux jardins, le pont *Julius*, le *forum* dédié à Auguste, le palais de plaisance de *Cruciacum* (Crochat), les Thermes d'*Evahon* (Evaux), etc.

Lemovicum, que nos vieux historiens représentent comme une ville florissante et très-peuplée, triple par son étendue de ce qu'elle était de leur temps, ne pouvait néanmoins avoir vu élever sur son territoire un monument d'une aussi grande importance qu'un amphithéâtre lorsque Rome n'en avait pas, ou venait à peine d'en avoir un provisoire.

Nous devons penser que cette erreur est une suite du sentiment honorable qui porte tous les néophytes de la science, les historio-graphes *topiques* si l'on peut s'exprimer ainsi, à doter leur pays de monuments de toutes sortes, en tombant dans l'écueil où s'exposent les panégyristes passionnés.

Pour ne parler que de nos contrées, après avoir reconnu les ruines des amphithéâtres de Bordeaux, Saintes, Poitiers et Périgueux, celles d'Argenton, Tintignac et Chassenom nous ont paru très-contestables. Un amphithéâtre suppose un centre très-considérable de populations adonnées aux habitudes du luxe, aux divertissements publics et aux représentations dramatiques. On a pu prendre, dans les localités moins importantes, les ruines des cirques, qui servaient à la fois de place publique ou de marché, de *forum* pour les assemblées populaires, les réunions municipales ou commerciales, pour celles d'arènes de gladiateurs ou d'amphithéâtres.

Les médaillons d'Hadrien trouvés sous les piles des arènes lors de leur destruction ont fait penser que cet empereur avait édifié l'amphithéâtre limousin ; quelques-uns font honneur de sa fonda-

tion à Trajan, pour avoir mal lu les légendes qui portent *Trajanus Hadrianus*; d'autres enfin sont d'avis qu'Antonin-le-Pieux y fit travailler.

L'opinion la plus plausible serait celle qui établirait qu'Hadrien a commencé ce monument, et qu'Antonin-le-Pieux le termina. En effet, l'an 147, la première année de son règne, Hadrien prit sur ses monnaies, suivant l'usage, le nom de son père adoptif Trajan joint au sien. Antonin prit de même, l'an 138, par les mêmes raisons, le nom d'Hadrien qui figure sur ses médailles avec ses autres noms plus ou moins abrégés : l'interprétation de ces légendes, réduites souvent à de simples initiales, a causé ces erreurs.

On a découvert, outre les médailles d'Hadrien citées par M. Allou, un ou deux grands bronzes de cet empereur sur l'emplacement des arènes, ainsi que des bronzes de Néron, de Faustine et de Géta, auprès d'un vase de bronze antique, en 1830. Les médailles d'Antonin-le-Pieux sont encore plus communes à Limoges : il en a été trouvé plusieurs du grand module sous les fondations des anciennes tours de la porte Boucherie (rue du Collège). L'historien Spartien constate que cet empereur répara et éleva de nombreux édifices dans les diverses provinces de l'empire romain. L'auteur de cet article a recueilli à Limoges près d'un millier de médailles d'Antonin, de Faustine, sa femme, ou de son fils adoptif, dont la meilleure partie, le choix, est au musée (1). Il n'y a donc aucune témérité à appuyer l'hypothèse qui lui fait honneur de l'achèvement de notre amphithéâtre : hypothèse qui serait encore fortifiée si l'on adopte comme authentique l'inscription sur marbre que Beaumesnil dit avoir vue, à Rome, chez M. de Troy, directeur de l'école française de peinture et de sculpture.

Cette table de marbre avait un mètre de largeur sur un peu plus d'un mètre de hauteur, et paraissait être un fragment d'une sorte de catalogue des amphithéâtres élevés par les empereurs. Les deux inscriptions qui y étaient gravées se rapportaient aux arènes de Limoges et de Nîmes, ville natale d'Antonin; une seule ligne appartenait à une troisième inscription. L'inscription concernant l'amphithéâtre de Limoges, mal transcrite dans quelques parties par Beaumesnil, qui paraît avoir été peu familier avec la langue latine; mal traduite par M. Allou, qui débutait dans l'étude de l'archéologie; cette inscription, disons-nous, a été amèrement critiquée, et même

(1) Il serait fort étonnant, mais non impossible, que ces médailles provinssent des paiements faits pour les travaux de notre monument.

taxée de fausseté par M. Prosper Mérimée, choqué du non-sens des mots *arenæ edificata* de la version de M. Allou.

Personne ne porte plus de respect que nous à M. Prosper Mérimée, et n'admire davantage son esprit et son savoir; mais nous sommes persuadé aussi qu'il ne repousse pas une discussion consciencieuse, et qu'il ne désapprouvera pas les objections qu'on pourra lui faire.

Nous nous permettrons donc de demander comment Beaumesnil, qui avait soixante ans lorsqu'il vint à Limoges, où il resta peu de temps, après avoir mené une vie nomade, se serait épris tout-à-coup d'un amour désordonné pour Limoges et le Limousin au point de se rendre faussaire et imposteur en fabriquant une inscription en faveur des arènes limousines? Quel intérêt avait-il à se rendre coupable de cette supercherie?

Beaumesnil était-il assez savant en archéologie, lui qui estropie les noms latins, qui écrit *Sylvanus* pour *Silanus*, *Julius* au lieu de *Junius*, *Augustorum* pour *Augustoritum*, et prend une monnaie franque mérovingienne avec des caractères latins pour une médaille gauloise à légende phénicienne, était-il assez savant pour composer une inscription latine? Car il faut une certaine connaissance de la numismatique et de la paléographie pour créer des médailles et des inscriptions fausses, comme on l'en accuse.

Beaumesnil, qui, par suite de son goût pour le dessin des monuments, parcourut la France et les pays étrangers, aurait eu de meilleures occasions de se livrer à sa fantaisie de créateur d'inscriptions.

Nous demanderons donc à M. Mérimée, et à vous, Messieurs, si, moyennant une meilleure lecture, et sans aucun changement notable dans son texte, cette inscription n'offrira pas les caractères de l'authenticité :

IMP. CAES. DIVO TIT. AEL. HADRIANO ANT.
 DIVI TRAIANI PARTHICI MAX. FIL.
 DIVI NERVAE NEPOTI AVG. PONT.
 MAXIM. PP. TR. P. II. COS. I.
 ARENAE LEMOV. AEDIF. LEG.
 XX ET LEG. XIII PER. P. M. II.
 D. D°.

En développant l'abréviation ANT., sur laquelle MM. Duroux et Allou ont passé trop légèrement, nous joignons le nom d'Antoninus à son prénom *Titus*, qui ne fut jamais celui d'Hadrien, appelé *Publius*; en expliquant l'abréviation AEDIF. par le mot entier

ædificium, qui remplacera *ædificata* ou *ædificatus*, expressions si déplaisantes pour M. P. Mérimée; en interprétant aussi les sigles P. M. II., traduits jusqu'à présent par *pedum mille duo* ou *duo millia pedum*, traduction insoutenable; en l'interprétant, disons-nous, par *per menses duos*, ce que la science n'interdit pas, on pourra lire dans une version française l'inscription en ces termes : « L'empereur César- » Auguste *Titus-Ælius*-Antonin, souverain pontife et père de la » patrie, a dédié au divin Hadrien (1), fils du divin Trajan, » Parthique et très-grand, petit-fils du divin Nerva, l'édifice de » l'arène de Limoges terminé par les légions XX^e et XIII^e dans » l'espace de deux mois, la première année de son consulat, la » seconde de sa puissance tribunitienne : » ce qui correspond à l'an 892 de Rome, 439 de Jésus-Christ. Ces deux légions, dont on sait les noms par d'autres sources, s'appelaient la *Valeria Victrix*, et la *Martia* ou *Martiale*, deux appellations familières au pays limousin.

On a voulu objecter que ces deux légions n'auraient pu, en si peu de temps, terminer ce grand travail. La réponse est facile : savons-nous à quel point d'achèvement Hadrien, qui régna 21 ans, le laissa à son fils adoptif et successeur? Rappelons-nous aussi que deux légions, fortes, à cette époque, de six mille six cents hommes chacune, pouvaient faire en deux mois bien de l'ouvrage. L'histoire nous apprend qu'Hadrien visita toutes les provinces de son vaste empire : les médailles en font foi; leurs légendes *adventui* et *restitutori Galliarum*, prouvent qu'il vint dans la Gaule. Nous avons vu qu'Antonin, gaulois d'origine, s'occupa tout particulièrement de fortifier et d'embellir les villes de son pays. Tout se réunit donc pour confirmer l'hypothèse qui attribue à ces deux empereurs la fondation et l'achèvement de l'amphithéâtre de Limoges.

Les mots *ædificium arenæ* ne plaisent pas à quelques personnes, qui n'en donnent pas la raison. Nous ne pouvons que leur indiquer les textes de Juvénal, d'Horace, de Martial, de Pline et de Florus, qui emploient le mot *arena* dans le sens d'amphithéâtre. Juvénal, en citant le monument de la ville d'Albe, l'appelle *albana arena*; Pline dit *in arenâ med.* Les meilleurs dictionnaires anciens et nouveaux, depuis celui de Barbou de 1754, jusqu'à celui de MM. Quicherat et Daveluy, ainsi que leur *Thesaurus poeticus latinus*, s'accordent tous à donner *arena* comme synonyme d'*amphitheatrum*.

(1) Hadrien fut en effet déifié, et nous avons des médailles de sa consécration ou apothéose.

La date de l'amphithéâtre étant établie autant que les probabilités, après dix-sept siècles écoulés, peuvent permettre de le faire, nous passerons à la description de ce monument.

Un pieux et savant ecclésiastique, l'abbé Cluzeau, a conservé des dessins précieux, et fait, sur ce sujet, des recherches importantes; car c'est toujours par les *clercs*, comme on les appelait autrefois, que la science archéologique a été cultivée à Limoges avec le plus de zèle et d'intelligence. Aux noms des abbés Cluzeau, Nadaud et Legros, de dom Colomb, dom Duclou, dom Poncet, Vitrac, Devoyon, Masbaret, etc., nous pourrions joindre avec honneur ceux d'autres savants ecclésiastiques s'ils ne siégeaient tous les jours parmi vous.

Les anciennes arènes de Limoges étaient construites, suivant la coutume romaine citée par Tacite, livre XXIII, hors de l'enceinte de la ville, à l'occident de la citadelle ou acropole, sur une éminence; les pierres de granit dont elles étaient bâties auraient été tirées, écrit l'abbé Cluzeau, de carrières situées entre Mortenart et les montagnes de Blond. Ce laborieux érudit compara les matériaux des démolitions faites par M. d'Orsay avec les pierres qu'il reconnut aux lieux cités; il constata même qu'une route fut pratiquée exprès pour les transporter à Limoges.

Les fondements de l'amphithéâtre reposaient sur le tuf. Les murs en étaient bâtis en moellon et par assises dont les pierres ou cubes reposaient sur des couches de mortier. Nous avons pu voir nous-même, lors de l'ouverture de la rue de l'Amphithéâtre, le filet de mortier, légèrement saillant à l'extérieur, qui formait des lignes verticales et horizontales, soit que ce fût l'effet du temps, soit que les architectes romains l'aient ainsi voulu.

Le dessin de l'abbé Cluzeau donne à ce monument quatre étages en y comprenant le rez-de-chaussée. On a prétendu que des colonnes de serpentine de La Roche-l'Abeille décoraient l'extérieur des galeries: il n'a été trouvé que trop peu de fragments de cette sorte de marbre dans ces ruines pour pouvoir l'affirmer; peut-être aussi que ces colonnes, étant plus précieuses aux yeux des premiers démolisseurs, furent enlevées les premières, et employées dans d'autres constructions.

Tous les ordres d'architecture contribuaient à la décoration des 64 arcades ou arceaux supportés par 64 colonnes de cet édifice, où vingt-cinq mille spectateurs pouvaient être commodément assis, en calculant d'après les dimensions connues et le nombre des places d'anciens amphithéâtres également connu.

On n'a trouvé aucune trace de réservoirs d'eau qui en appro-

chassent assez pour convertir au besoin l'arène en *naumachie*, ou pour alimenter le fossé dit *euripe*.

La porte *libitinensis* ou *de mort* devait être placée devant le chantier actuel de M. Chyboys, entrepreneur. La grande quantité d'ossements d'animaux qu'on y a trouvés, et le tombeau en forme de pomme de pin d'*Ixler* ou *Ixtrus*, présumé, d'après son nom, avoir été un gladiateur thrace, fortifient cette supposition. M. Chyboys croit son terrain riche encore d'antiquités dans les parties non fouillées.

Comme tout fait supposer que la porte *libitine* devait être par le derrière du monument, la façade et la porte d'entrée devaient être au sud-est près de la maison du général Mourier : un dessin des ruines déblayées en 1830 nous donne une idée des constructions de ce côté. C'était non loin de là que s'élevait l'église de Notre-Dame des Arènes.

Le plan géométrique lithographié par M. Tripon pour son *Historique monumental* n'offre pas les dimensions exactes de notre amphithéâtre. Son grand diamètre était de 138 mètres 20 centimètres; le petit, de 116 mètres 40 centimètres. — La circonférence, mesurée suivant le parement extérieur du mur, présente une étendue de 398 mètres 60 centimètres.

Nous n'indiquons que comme chiffre approximatif les 260 mètres 60 centimètres de périmètre, dont le grand axe serait de 94 mètres, et le petit, de 74 : M. Tripon les a fournis : ils seraient susceptibles de modification si l'on pouvait jamais reconnaître par des fouilles nouvelles les constructions formant l'ellipse intérieure de l'arène proprement dite.

Nous croyons avoir atteint l'exacte vérité en fixant à 64 le nombre des colonnes qui soutenaient les arcades ou portiques de la façade, qu'on avait porté jusqu'à 76. Deux plans manuscrits de l'abbé Cluzeau indiquent, l'un 68, et l'autre 72 colonnes. Le docte abbé, qui a donné le plus d'explications sur ce monument, n'a jamais positivement établi le nombre des colonnes : l'amphithéâtre de Nîmes n'en comptait que 60, et contenait 17 à 20,000 spectateurs.

Ces arènes, qui donnèrent leur nom à un faubourg, à une place, à un cimetière, à une église de Limoges et à un hôpital, subsistèrent entières jusqu'au règne de Louis I^{er}, fils de Charlemagne : elles avaient probablement été réparées au v^e siècle, sous Honorius, dont on trouva 36 quinaires d'argent, au revers *Gloria Romanorum*, au milieu du *Creux des Arènes*, lorsqu'on en arracha les vieux arbres pour y planter les tilleuls actuels. Un denier d'or de ce même empereur a été découvert, dans les fondations de St-Martial, parmi des matériaux

provenant de ces arènes ; une grande partie des quinaires d'argent ont été déposés au médaillier de votre musée.

Louis-le-Pieux ou le Débonnaire, roi d'Aquitaine, puis de France, et empereur d'Occident, permit, en 804, aux moines de St-Martial d'enlever les pierres de l'antique édifice pour bâtir leur basilique (St-Sauveur), ce qui commença sa ruine ; il en restait des traces assez considérables en 1568, époque où on les rasa à fleur de terre pour en enlever les matériaux ; il resta néanmoins, du côté du *Reclusage*, un pan de muraille de la hauteur d'une *pique*. Ces vestiges s'appelaient alors *Saints-Vieux-Miars*, et l'on y voyait des *fosses et cavernes*, sans doute les *carceres* ou loges qui avaient servi à renfermer les bêtes destinées aux jeux. Dans la direction du cimetière des Arènes aux Carmes, « deux loges bâties à chaux et à ciment » aussi dur qu'un rocher conservaient encore les traces de crochets « et anneaux de fer ».

Le père Cellierier, des Feuillants de Limoges, avait communiqué à Beaumesnil des dessins précieux et curieux dont il avait fait des copies. L'un de ces dessins, d'environ 27 centimètres de longueur, représentait ce qui restait de l'amphithéâtre en 1594 : il était exécuté à la plume avec une encre roussâtre, et lavé grossièrement au bistre ; on y voyait quelques piliers en ruine couverts de gazon, et disposés sur une couche ovale, avec ces mots, écrits par derrière : *Vestige de notre arène en mil cinq cent nonante et un*. Il est fâcheux que ce dessin ne soit pas orienté par rapport à la ville.

Un autre dessin porte la date de 1593, avec ces mots au verso : *Les arènes de notre ville de Lymoges, creusées au milieu pour y tenir plus à plein le marché du bétail : fait par moy, 1593*.

Par une singularité qui ne peut s'expliquer que par une erreur de date, ce dessin, postérieur à l'autre de deux ans, représente les piles des arceaux et les trois étages des galeries qui n'étaient point apparentes sur le premier.

Le P. de St-Amable dit que de son temps la pluie qui tombait dans le *Creux des Arènes* ne laissait aucune trace, ce qui faisait supposer l'existence en dessous de profonds souterrains conduisant au pont de La Roche-au-Goth ; il donne dans ses Annales (T. I, p. 20) un dessin très-grossier de ce qui restait de l'amphithéâtre en 1660. La planche de cuivre gravée s'est retrouvée. Beaumesnil reproduisit le même dessin sur une échelle plus grande en le datant de l'an 1743.

L'an 1665, les trésoriers des maréchaux de France de la généralité de Limoges, faisant paver le chemin de Montmallier au-dessous du cimetière des Arènes, firent arracher avec beaucoup de peine les

pierres des fondements de l'amphithéâtre afin d'aplanir le terrain. On enleva beaucoup de terres devant les marches de l'entrée du cimetière ; on en retira plusieurs grands bronzes qu'on jugea dans le temps appartenir à Jules-César ; on découvrit un souterrain qui allait directement au-dessous du *Creux des Arènes* : ce lieu servait aux exécutions criminelles. On lit dans les manuscrits de MM. Robert qu'on y pendit et brûla, en 1630, plusieurs sorciers.

L'emplacement de notre amphithéâtre était une promenade vers le milieu du *xvii^e* siècle : Molière en parle, avec sa causticité antilimousine, dans la comédie de *M. de Pourcoaugnac* jouée en 1669, et l'appelle le *Cimetière des Arènes*.

L'intendant Boucher d'Orsay commença, en 1743, à faire disparaître les derniers vestiges de ce monument pour y établir la promenade à laquelle il a donné son nom, et qui ne fut terminée qu'en 1748. Malgré ces travaux, en 1804, mille ans après les premières dévastations de Louis-le-Débonnaire, lorsqu'on renouvela les plantations de cette place, des personnes dignes de foi affirment avoir vu les loges où l'on enfermait les bêtes féroces : elles étaient de forme à peu près triangulaire, et situées au-dessous de l'allée parallèle à la terrasse. Un ciment tellement dur unissait leurs assises de petites pierres cubiques que les racines des vieux arbres n'avaient pu y pénétrer.

Les noms de Nadaud, de Devoyon et de Masbaret nous inspirent trop de reconnaissance et de vénération pour que nous ne relations pas ce qu'ils ont écrit sur nos *arènes*.

Le curé de Teyjac leur donne 1,416 pieds de contour et 72 pilastres. Le chanoine de St-Etienne, qui attribue, comme Nadaud, notre amphithéâtre à Trajan, parle de sa destruction en 1568 et 1713, et d'un plan relevé par un habile architecte. M. du Masbaret, curé de St-Michel à St-Léonard, est plus explicite, et semble s'adresser à ceux qui veulent douter de l'existence de ce monument. « Une chose que je puis affirmativement énoncer est que Limoges a eu un amphithéâtre, son *arène* et ses accompagnements. Il étoit où est aujourd'hui la place d'Orsay. J'en ai vu, dans ma jeunesse, les traces marquées à ne pouvoir se méprendre, et il doit y avoir encore des milliers de témoins qui les ont vues aussi bien que moi. C'étoit une grande concavité en rond de la forme et figure d'un amphithéâtre : c'étoit le champ de foire de ce temps-là. L'endroit s'appeloit le *Creux de l'Arène*, en langage du pays *lou Crô de l'Oreno*. En 1712, 1713, 1714, M. d'Orsay, intendant à Limoges, fit combler de terres ce grand creux..... On découvrit les loges

» des bêtes bâties en briques; un excellent ciment les colloït, et la
 » bâtisse étoit dans toute sa fraîcheur : je puis en parler pour les
 » avoir vues. Ceci est parlant : le local s'appeloit la place de l'*Arène*;
 » le faubourg contigu, faubourg de l'*Arène*; la porte qui y conduit,
 » porte de l'*Arène*; et la rue qui mène à cette porte, rue de
 » l'*Arène*; les Grands-Carmes, qui sont tout auprès, ont pris la déno-
 » mination de Carmes de l'*Arène*: toutes ces appellations équivalent
 » à des médailles et à des descriptions. »

La vieille carte de Limoges dite des Trésoriers de France, datée de 1597, présente, à l'emplacement indiqué pour l'amphithéâtre, un cercle elliptique avec les mots *Creux de l'Arène*. M. du Masbaret en avait eu sûrement connaissance. On détacha, en 1784, une partie de la place d'Orsay pour former celle qu'on appela place d'*Aïne* du nom de cet intendant, et place de la *Concorde* lors de la première révolution.

Plusieurs des parties qui existent encore sous terre furent mises à jour en 1827 et 28. Lorsqu'on eut à réparer, en 1830, l'aqueduc de la fontaine d'Aigoulène, on fut obligé de faire des excavations au cimetière des Arènes et à la place d'Orsay du 15 février au 6 mars. M. Fournier, architecte, fit tourner au profit de la science et au secours d'ouvriers pauvres un peu d'argent ajouté par la bienfaisance aux frais des autres fouilles, et put reconnaître trois des loges dont nous avons parlé, des passages dont la maçonnerie indiquait les premiers rangs des gradins au second étage des galeries, et deux segments de cercle de murs parallèles séparés par un intervalle de 3 mètres 75 centimètres, espèce de chemin de ronde ou vaste corridor. Le rayon de la première courbe étoit d'environ 39 mètres; celui de la seconde, de 46; une tête de pile découverte près du jardin du général Mourier et une loge plus voisine du mur de la terrasse annonçaient le second rang des pilastres. On ne put pousser les travaux plus loin; on exhuma une urne cinéraire en bronze, très-oxydé, remplie d'ossements humains calcinés, ornée d'une anse ciselée : elle est déposée au musée avec les médailles dont nous avons parlé, où se faisait remarquer un beau grand bronze, Antonin COS. III (3^e consulat).

Les travaux opérés pour l'ouverture de la rue de l'Amphithéâtre, en 1831, firent connaître la coïncidence qui existait entre la courbure de l'ellipse nouvellement découverte et les parties de ce même monument reconnues en 1827. Le sol de cette nouvelle rue est à 1 mètre 50 centimètres environ en contre-bas de l'assise de fondation

de l'amphithéâtre. Toutes les constructions qui couvraient cet emplacement furent détruites.

Sur le plan ci-joint, fait avec tout le zèle et le talent dont est capable votre collègue M. l'architecte Fayette, la restauration de notre amphithéâtre a pu être terminée d'une manière exacte par la découverte des parties cachées sous le sol de la nouvelle rue et de celles contiguës sur la place d'Orsay. Le pavage d'une partie de la place des Carmes, en 1835—1836, mit encore à nu la base du mur extérieur de ce même amphithéâtre. Tous les points, reliés entre eux, déterminèrent avec exactitude la ligne qu'occupait ce monument; et, pour s'en assurer, après avoir fait la division des arcades sur tout le pourtour de l'ellipse, d'après la dimension mesurée des treize d'entre elles découvertes en ouvrant la rue de l'*Amphithéâtre*, la pile d'une des arcades, indiquée par la lettre A, qui avait été déterminée par la mesure de celles reconnues, fut recherchée d'après la place occupée sur le plan de restauration, et trouvée juste au point où elle devait exister. Il ne peut donc rester aucun doute, ni sur le nombre des arcades, ni sur leurs dimensions, et le diamètre comme la circonférence du monument ont pu être établis de la manière la plus certaine et la plus exacte.

Pour rendre plus intelligible l'exposé que nous venons de faire, on a indiqué les parties mises à jour par des teintes noires; les teintes moins foncées indiquent la restauration du monument tel qu'il a existé, et dont la fondation est demeurée au-dessous du sol de la place d'Orsay. Nous croyons devoir répéter ici que, le niveau de la nouvelle rue de l'Amphithéâtre ayant été abaissé au-dessous de l'assise de fondation, les constructions que couvrait le sol ont complètement disparu. Du reste, en construisant le mur de la place d'Orsay du côté de cette rue, on a établi, avec le moellon provenant de la démolition de cette partie du monument, quatre lignes de maçonnerie indiquant les points où le mur extérieur de cet amphithéâtre vient rencontrer celui qui sépare la place d'Orsay de la rue. Le mur extérieur passait à quatre mètres de l'angle nord du bâtiment du pont à bascule de la place des Carmes, et à six mètres cinquante centimètres de l'angle nord du jardin du général Mourier; le nouveau palais de justice s'élève à une faible distance de l'emplacement des arènes du côté de l'est. On a recueilli dans les fouilles faites pour les fondations, comme on en a trouvé dans les jardins environnants, de nombreuses médailles romaines.

Permettez-moi en terminant, Messieurs, de vous signaler l'impor-

tance de la collaboration de M. Fayette, qui a donné à mon travail une valeur toute particulière, et dont je le remercie sincèrement.

28 février 1852.

MAURICE ARDANT,

De la Société des Antiquaires de France.

N. B. Les nouvelles fouilles faites pour établir un escalier sur la place d'Orsay, près la maison Mourier, ont mis à découvert une partie de l'amphithéâtre qui justifie le plan et les dimensions que nous avons donnés. Un grand bronze d'Hadrien a été trouvé au même endroit.



DÉTAILS

RELATIFS

AUX GUERRES DE RELIGION ET DE LA LIGUE EN LIMOUSIN,

extraits

du Journal manuscrit de Pierre et de Pardoux de Jarrige de 1558 à 1594.



Ce manuscrit, qui est entre les mains de M. de Laborderie de Faye, et dont M. Leymarie a donné quelques extraits au commencement de son *Limousin historique*, contient le détail de tout ce qui s'est passé de remarquable en Limousin, surtout à St-Yrieix, depuis l'année 1558 jusqu'en 1594. Il se divise chronologiquement en deux parties : la première, qui s'étend de 1558 à 1574, est l'œuvre de Pierre de Jarrige, viguier de la ville de St-Yrieix ; l'autre a été rédigée par Pardoux de Jarrige, fils du précédent, et s'arrête à 1594. Enfin un des fils de ce dernier, Antoine de Jarrige, chanoine, a complété ce travail par des notes nombreuses, toutes locales il est vrai, mais cependant très-intéressantes, sur les événements de sa ville natale pendant les trente-huit premières années du XVII^e siècle.

Le manuscrit de Pierre et de Pardoux de Jarrige n'est autre chose qu'un livre-journal, où les faits historiques sont mêlés aux comptes et aux affaires de famille. Il n'est pas rare de trouver, entre un récit de combat et une description stratégique, les détails d'intérieur les plus intimes, les caquets du voisinage, les recettes et les dépenses du ménage. Mais l'article qui occupe le plus de place c'est l'enregistrement des dépenses et des décès ; car Pierre et Pardoux de Jarrige

eurent des épouses très-fécondes, qui les rendirent pères d'une foule d'enfants; et, non contents de noter toutes les circonstances de la venue au monde de leurs héritiers, l'état du temps, le quartier de la lune, les souffrances de la mère, de donner les noms, prénoms et qualités des parrain et marraine, ils consignaient encore dans leur registre d'état-civil tous les mariages, baptêmes et enterrements de leurs parents, amis et connaissances; et certes le nombre en était grand.

Aussi le style se ressent du sujet : c'est le langage de l'officier civil, et nullement du chroniqueur. Aucune préoccupation grammaticale ou littéraire : le viguier traite l'histoire comme ses procès-verbaux. Cependant cette sècheresse de style laisse deviner dans son auteur une âme honnête et sensible : on ne peut s'empêcher de le reconnaître en lisant les réflexions dont il accompagne le récit de chaque fait; et, lorsque, rapportant la mort de quelqu'un de ses enfants, au lieu de phrases et de déclamations, il se contente de cette simple prière : « Dieu me veuille préserver les autres ! toutefois que » la volonté d'icelui soit faite ! » on pardonne volontiers au littérateur en songeant au malheur et à la résignation du père.

Cette absence de forme est d'ailleurs une nouvelle garantie d'authenticité : un faiseur de romans aurait employé une autre littérature. Ne demandons donc pas aux auteurs du journal un style qu'ils ne possèdent pas; mais sachons-leur gré des renseignements qu'ils nous ont laissés, et, en livrant au domaine de l'histoire ces précieux détails, rendons aux chroniqueurs un honneur qui leur est dû, mais auquel ils n'avaient certainement pas aspiré.

A. BOSVIEUX.

1567. — Le jour St-Michel audict an 1567, ceux de la religion nouvelle s'assemblerent, et reprinrent les armes tout à un coup, sans qu'on sût auparavant leur entreprise, et qu'on leur donnât occasion de ce faire. Et ceux de la Guyenne s'assemblerent aux lieux et villes de Bergerac, Mussidan, Ste-Foi et La Linde, où étoient en nombre de combattants 12,000, et demurerent ex ditz lieux environ trois semaines, sans qu'on pût savoir le chemin qu'ils vouloient tenir. Apres départirent et prinrent leur chemin par Ruffec, et vinrent devant St-Junien, où n'entrèrent pour cause qu'il y eut composition, et de là au Dorat, où ils entrèrent par force, et tuerent 400 hommes, ensemble pillèrent la ville, comme firent de Bellac et La Souterraine, et de là prinrent le chemin vers Orléans, qui avoit été auparavant pris par ceux de ladicte religion, et étoit tenu par l'amiral, un des chefs de ladicte religion.

Cependant le seigneur de Montluc, lieutenant pour le roi en Guyenne, étoit pour lors à Agen : craignant la ville de Lectoure estre prise et saisie par ceux de ladicte religion, se retira de nuit dans icelle, où étant manda à tous les capitaines, barons et grands-seigneurs de ladicte Guyenne d'assembler gens tant qu'ils pourroient, ce

que de fait ils firent, et vinrent trouver ledict sieur de Montluc, lequel, accompagné des compagnies des sieurs de Terride, de Biron, des Cars, Mont-Saly et autres, tant de cheval que à pied, vint au lieu de Bergerac quelques jours apres le département de ceux de ladite religion. Où étant pour pourvoir aux affaires, les habitans de Limoges, se craignans de ceux de ladite religion estant pour lors au devant du Dorat, et avertis que, ayant entré dans ledict Dorat, ils prétendoient venir à Limoges, et prendre la ville d'assaut, et par force si ouverture d'icelle ne leur étoit faite, envoyèrent quelques uns des consuls vers ledict sieur pour le supplier d'envoyer secours à ladite ville de Limoges, et, s'il étoit possible, lui-même y venir, ce qu'il accorda, ayant communiqué au conseil, faire.

Et de fait ledict sieur de Montluc avec sa troupe partit d'icel lieu de Bergerac, et prit son chemin à Périgueux, et de là à Thiviers, et passa par Chalus, arriva à Limoges (1) le neuvieme de novembre audict an; et, avant sa venue, avertis ceux de ladite religion d'icelle, apres avoir fait le massacre susdict, reprinrent, comme dit est, leur chemin vers Orléans.

Estant ledict sieur de Montluc à Limoges, fit, le lendemain de son arrivée, la monstre des gens de pied, où se trouva 34 enseignes, sans les compagnies de cheval; et, ladite monstre faite, reprit son chemin avec quelque peu de gens vers le pays de la Gascogne, et fit marcher son armée vers le pays de la France, et d'icelle furent conducteurs les sieurs de Terride, Mont-Salys et Tounneins.....

1568. — Le 22^e dudit mois d'octobre, la compagnie du capitaine Lauriere, fils du seigneur de Pompadour, autrement appelée du *Capitaine des gens de pied*, arriva en notre ville, et y demeura jusqu'au lendemain, environ midi, avec délibération d'y faire plus long séjour, n'eût été que le seigneur du Saillant, maître de camp du seigneur des Cars (2), pour dispartir ledict régiment et loger la récolle dudit sieur des Cars en notre ville, étant arrivé, fit déloger ladite compagnie en toute diligence. Et, quelques jours auparavant, ledict capitaine Lauriere (3) étoit entré par force dans la ville de Solignat, et icelle pillée et brûlée en partie.

Le 24^e desdicts mois et an, étant ledict sieur des Cars accompagné des seigneurs de Lauzun, St-Genies, Magdalian et autres chevaliers de l'ordre au nombre de neuf à dix, arriva en notre dicte ville, et dîna seulement; et de là prit son chemin vers Excideuil, où il alla coucher, avec délibération d'aller trouver le seigneur de Montpensier à Périgueux, où le rendez-vous de tous étoit.....

1568. — Au mois de novembre, passa en ladite ville de St-Yrieix le seigneur de La Joyeuse, qui conduisoit de 8 à 10,000 hommes tant à cheval que à pied, et le seigneur de Sarlayoux étant colonel de l'infanterie, pour aller trouver ledict sieur d'Anjou, et se joindre avec lui, comme il fit à Chauvigny, et séjourna en ladite ville de St-Yrieix puis le samedi jusques au lundi, ce qui fut une grande foule pour les habitans de ladite ville.....

1569. — Estant le bruit que ledict prince de Condé faisoit courrir de prendre son

(1) Montluc, dans ses mémoires, nous apprend qu'il arriva à Limoges avec 1,300 chevaux et 30 enseignes de gens de pied.

(2) Comte des Cars, 1^{er} gouverneur du Limousin, un des chefs du parti catholique.

(3) Chef huguenot.

chemin vers Lymoges, venu aux oreilles dudict sieur d'Anjou, pour fortifier ladicte ville et s'assurer desdicts pays de Limosin et de Périgord, avoit envoyé le sieur des Cars, lieutenant pour le roi auxdicts pays, lequel seroit arrivé en sa maison des Cars le pénultième décembre, et, quelques jours apres, se seroit retiré en ladicte ville de Lymoges pour mettre dans ycelle en garnison certain nombre de compagnies tant à cheval qu'à pied, pour la défense d'ycelle.....

1569. — Pendant que l'armée du duc de Condé étoit à Angoulême, et celle du duc d'Anjou à Poitiers, ledict sieur des Cars, qui avoit été envoyé au pays de Limosin, lieu de son gouvernement, pour prendre garde d'iceluy (même que, quelques jours auparavant, les sieurs de Bonneval, Linards et aultres gentilshommes des quartiers dudict pays de Limosin tenant le parti du prince de Condé s'étoient retirés de leurs maisons sans savoir l'occasion qui les avoit contraints à ce faire), auroit envoyé en garnison les compagnies des sieurs de Neuville et Massé en ladicte ville de St-Yrieix, distant seulement dudict lieu de Bonneval deux petites lieues, en laquelle arriverent le deuxième jour de février audict an.

Aussi avoit ledict sieur des Cars mis ez autres villes de Limosin garnison, et même ez villes de Limoges et St-Léonard, et, même en voulant mettre en la ville de St-nt-Junien, ceux de ladicte ville ne les auroient voulu recevoir, dont furent quelque temps en peine par les menaces que leur furent baillées par ledict sieur des Cars, qui disoit lesdits habitants être rebelles à la majesté du roi pour n'avoir voulu recevoir lesdites garnisons.....

1569. — Etant lesdits sieurs de Neuville et Massé arrivés en ladicte ville de St-Yrieix, séjournerent en icelle jusques au second de mars audict an, et pendant leur séjour n'y firent chose qui mérite s'écrire : manger la poule sur le bonhomme, et vivre à discrétion sans payer aucune chose, qui fut un commencement de la ruine de ladicte ville de St-Yrieix.

Ledict jour deuxième de mars, lesdits sieurs de Neuville et Massé, avec leurs compagnies, délogerent de ladicte ville, et s'en allerent en la ville de Nontron pour y tenir garnison par le commandement dudict sieur des Cars...

1569. — Cependant ledict sieur des Cars, par le commandement dudict sieur d'Anjou, se seroit retiré audict pays de Limosin pour pourvoir à ce qui seroit besoin à la dépense d'iceluy, lequel, étant arrivé en sa maison des Cars, se trouva malade, comme le bruit commun fut. Toutefois, averti que ledict duc des-Deux-Ponts s'approchoit et étoit pres la ville de La Souterraine, aussi que ledict amiral, avec toutes les forces qu'il avoit retirées des villes de la religion, s'avançoit pour venir trouver ledict duc des Deux-Ponts pres la ville de Limoges, sans qu'aucun s'aperçût d'un soudain département, auroit délogé de sadicte maison avec ses femme et famille, et retiré en un château appelé Gimel, lieu assez propre pour ceulz qui ne désiroient être vus au rang des gens d'honneur et de vertu.

Avant toutefois ledict département, tout incontinent qu'il fut arrivé en sadicte maison des Cars, parce que le seigneur de Verteillac, qui avoit le gouvernement de la ville de Limoges, étoit mort, en son lieu auroit mis le capitaine Massé, homme de bonne conduite et autant expérimenté au fait des armes qu'autre de son temps...

1569. — Le 29 de mai audict an, jour de la Pentecôte, les compagnies des sieurs

des Cars et de Neuville seroient venues en ladite ville de St-Yrieix, feignant y vouloir demeurer en garnison ; toutefois le lendemain , qui étoit jour de foire , se seroient retirées en la ville d'Uzerche pour de là aller trouver ledit sieur des Cars audict château de Gimel.

Estant , au commencement du mois de juin suivant , ledit duc des Deux-Ponts pres la ville de La Souterraine , et lesdits sieurs d'Anjou et d'Aumale ez lieux de Saint-Benoist-du-Sault , Saint-Gauthier et autres lieux circonvoisins , ledit capitaine Massé seroit sorti de la ville de Limoges avec quelques compagnies tant de cheval que de pied , et alla en la ville de St-Léonard , qui est joignant la riviere de Vienne , pour empêcher le passage d'icelle au duc des Deux-Ponts.

Toutefois ledit capitaine Massé , ni pareillement les sieurs d'Anjou et d'Aumale , qui côtoyoient l'armée dudit duc des Deux-Ponts , ne purent tant faire que , le 10 dudit mois de juin , ledit duc des Deux-Ponts , avec son armée , ne passât la Vienne pres St-Priest-Taurion , laquelle ayant passée , arriva le 11 dudit mois au bourg de Nexon .

Et , avant que ledit duc des Deux-Ponts arrivât audict bourg de Nexon , ledit sieur amiral avoit pris le château des Cars , dans lequel étant , sachant que ledit duc des Deux-Ponts étoit audict bourg de Nexon , seroit allé pour le recevoir . Toutefois , étant arrivé , l'auroit trouvé mort , que lui seroit été grandement fâcheux , même que sa mort seroit été plus prompte et soudaine qu'on ne cuidoit , car bientôt apres qu'il fut arrivé en la maison de M^r Antoine Hébrard , et bu par trois fois à plein verre , un tremblement de membres l'auroit saisi , tellement que , sans le laisser , bientôt apres seroit décédé . Son corps depuis seroit été porté en la ville d'Angoulême .

Aussi , quelques jours avant , et le 8 dudit mois de juin , les habitans de ladite ville furent sommés par le capitaine Noamus , de la part desdits prince et amiral , de remettre les clefs de ladite ville entre ses mains pour la mettre en l'obéissance desdits prince et amiral . Et le seigneur de La Jonchapt et moi , pour déclarer audict Noamus la volonté des habitans de ladite ville (lesquels en même instant envoyèrent M^r Elie Bastier en ladite ville de Limoges vers la reine-mere pour lui faire entendre ladite sommation , et la supplier de nous bailler secours , ce qu'elle refusa) , fûmes commis et députés .

Ledit jour 11 de juin , qui étoit jour de Saint-Barnabé , le sieur de Bonneval envoya un nommé Plantadis , son fourrier , pour sommer de rechef lesdits habitans de remettre les clefs de ladite ville entre ses mains , de la part desdits prince et amiral . Ce que ne voulant faire , ledit jour , environ l'heure de 7 heures du soir , ledit sieur de Bonneval avec sa compagnie , celles du feu seigneur de Pierre-Buffiere et de Chaumont , ensemble celle des capitaines Cigounat , étant en nombre de cinq à six cents , tant à pied qu'à cheval , de pleine arrivée , sans y penser , prirent les faubourgs de ladite ville , et en iceux logerent ledit soir .

Le lendemain 12 dudit mois , jour de dimanche , ceux de ladite ville furent sommés la rendre . Ce que ne voulant faire , l'assaut fut baillé , et le feu mis aux portes de ladite ville . Et , cependant qu'on les défendoit , aucuns soldats , conduits par des habitans mêmes de ladite ville , auroient passé les murailles d'icelle à l'endroit de la maison de Ravallo , et entré dans ladite ville . Dont avertis les habitans , et que l'armée conduite par ledit duc des Deux-Ponts s'approchoit avec l'artillerie , n'ayant espérance d'aucun secours , furent contraints se rendre à la merci dudit de Bonneval . qui , les ayant reçus à la charge de remettre les armes au lieu que par lui seroit ordonné , seroit entré dans ladite ville avec les susdites compagnies , ledit jour , environ l'heure de dix heures . Lesquelles , entrées , saccagerent

et pillèrent toutes les églises, et icelles mirent par terre, et même les églises Saint-Pierre, Sainte-Catherine, La Nouaille et La Chapelle; ensemble pillèrent et saccagèrent les maisons des gens d'église, et ceux qu'ils trouvoient les meurdriroient des morts les plus étranges que onc on outt parler.

Lorsque la ville fut prise, j'étois dedans, et trouvai moyen, par le secours de quelques miens amis, me retirer hors d'icelle tout en chemise, et me retirai à Plaigne.

Le mardi 4^{re} desdicts mois et an, arriva le seigneur de Boisgemon, maréchal du camp des princes, pour loger ledict camp, ce fit, et séjourna en la ville jusqu'au 27 desdicts mois et an.

A l'arrivée du camp, les princes n'y étoient, et n'arriverent que jusques au mardi 18 dudict mois et an. Avant leur venue, aucuns, puis l'arrivée du camp, n'auroient logé dans le rez de la ville, lequel leur avoit été gardé pour plus grande sûreté de leurs personnes. Pendant que le camp séjourna en ladicte ville, les princes étrangers furent festoyés par les prince, amiral et autres grands seigneurs de leur suite; furent baillés grands dons et présents auxdicts princes étrangers, et leur fut payée une grande partie de leur solde.

Aussi, pendant ledict temps, parce que le bruit étoit que l'armée desdicts princes vouloit aller à Limoges, M. d'Anjou en toute diligence se retira dudict Limoges, et vint camper au bourg de La Roche-l'Abeille. Le samedi 25 desdicts mois et an, l'armée des princes délogea de ladicte ville, en propos délibéré de bailler la bataille audict sieur d'Anjou; et, sans ce que le jour fut obscur à cause d'une pluie qui dura tout ledict jour, y eût eu une bataille. Cependant on s'escarmoucha, et fut l'escarmouche telle que le seigneur Strozzi y fut pris, et y furent tués beaucoup de gens. Le lieu d'icelle se nomme Masgoulet, pres l'étang de Lagorce.

Étant décédé le duc des Deux-Ponts, fut nommé pour conducteur de son armée le comte Mansfeld, lequel on logea aux faux-bourgs de la Foire, et en la maison de Jean Rebeyrol. Le prince de Navarre fut logé en la maison du seigneur de La Jonchapt; le prince de Condé, en la maison de Leslie Chouly, et l'amiral, en la maison d'Yrieix Tenant.

Le 27 desdicts mois et an, voyant l'amiral qu'il n'y avoit aucuns vivres en ladicte ville, ni ez lieux circumvoisins d'icelle, se retira avec l'armée desdicts princes, et print son chemin vers Sarrazat, Thiviers, et de là s'en alla à Poitiers pour l'assiéger.

1569. — Après le département du camp de la présente ville, délogea aussi le camp dudict sieur d'Anjou de La Roche-l'Abeille, et alla jusques pres Brives; et, averti que l'armée de ceux de la religion prenoient leur chemin vers Poitiers, reprit son chemin par Treignac pour aller à Châtellerault.

Le camp délogé de la présente ville, me voulant retirer en icelle avec plusieurs autres étant avec moi, fumes pris par ceux de la religion entre Peyzac et Plaigne, et payâmes de rançon 500 livres.

Aussi, ledict camp délogé, ne demeura en ladicte présente ville autre chose que pleurs et larmes de ce peu de peuple qui avoit eu moyen se sauver, avec un désespoir de mourir de faim, si Dieu n'y eust pourvu; parce qu'on ne laissa aucuns vivres, ni fruits verts ni secs, soit en ladicte ville ni ez environ d'icelle....

1573. — Aussi audict mois de mars, fut envoyée une commission par ledict sieur d'Anjou à Limoges pour cotiser, par forme d'emprunt, sur les aides de ladicte ville et autres villes de la sénéchaussée de Limousin, la somme de 50,000 livres, et au

département de ladite somme en furent pris et nommés vingt-huit pour aides de notre ville, entre lesquels je fus compris, auxquels fut imposée la somme de 2,500 livres, à la nomination de Jean de Jarrige dict du Marcheys, mon beau cousin et compere, Jean Leymarie dict Joli-Jean, M^r Jean Biaugeaud le jeune et Joseph de Vauve, qui se trouverent lors dudict département à Limoges. Je prie le Seigneur qu'il me préserve de ne tomber entre leurs mains en plus grandes choses.

Bientôt apres les habitans de ladite ville, cotisés, envoyèrent vers le sieur d'Anjou le seigneur du Mas et M^r Pierre Chiquet pour lui faire entendre ledit département et pauvreté de ladite ville, afin qu'il plût à Sa Majesté déclarer icelle exempte dudict emprunt, ce qu'il fit, et, par même moyen, les villes d'Aixe, Chalus et St-Junien.

1589 — En cette saison, et le 15 du présent mois d'avril, la ville fut mise sous l'obéissance du sieur de Rastignac, par les menées et trahisons de Pierre Delafon, de René et Jehan Lafon, et d'un nommé Truffin de La Noaille, cousin germain des dicts René et Jehan, qui saisirent les portes, moyennant la faute de Messieurs (les chanoines), quoi que soit de la plus grande partie, et de M. Gravier, qui avoit été élu viguier de ladite ville par ledicts surs chanoines. De laquelle prise sont accusés MM^{rs} M^r François Fabri, doyen, Hélié Leymarie, chanoine, François Delafon, chanoine.

Le 4 mai audict an, Anne de Lévi, comte de La Voulte, accompagné de MM^{rs} de Sédieres, de Noaille et de beaucoup d'autre noblesse, vinrent devant la présente ville de St-Yrieix, cuidant en faire sortir le sieur de Rastignac, et lors, craignant ledict sieur de La Voulte, qui étoit gouverneur pour le roi en Limosin, je sortis de la ville et m'absentai d'icelle, qui fut cause que les gens dudict sieur de Rastignac, et principalement les habitans de la ville, pillèrent ma maison, et n'y laisserent rien, qui fut une grande plaie pour moi, ayant tout mon bien en icelle, n'en ayant pu faire sortir rien de dedans. Je me retirai à Douillac, où je demeurai jusqu'au 3 février 1590, que ledict sieur de Rastignac quitta ladite ville moyennant 4,000 livres que la ville lui bailla, et pour lesquelles recouvrer du sieur des Cars la plus grande part des habitans s'obligerent de 4,500 livres pour le principal de la somme et intérêts d'icelle.

1591. — Le 42 de mars et un mardi, à la pointe du jour, l'an 1591, le sieur *Loys de Pompadour* (1) nous vint assiéger, assisté des sieurs de Montpezat, de Rastignac, de St-Chaman et d'autres seigneurs, avec un gros canon, une longue couleuvrine et la piece de Limoges qu'il avoit ostée auparavant au sieur *comte de La Voulte* (2). Auquelsiege étoient les régimens et les compagnies des sieurs de Montréal, Laburie, Le Poujet et Peyrol, frere du sieur de Rastignac. Puygeroux, gendre de Jehan Tenant, maistre de la forge de Baudy, ayant son quartier aux Aires; celui de Montréal, à La Poterle, du côté de ma maison: le reste de l'infanterie étoit logé aux faux-bourgs des Barris et de la Foire.

La premiere batterie fut dressée dans le jardin de Jehan Rouchaud dict Languenaud, pres de mon jardin d'en Dalon, où fut posé le gros canon et la couleuvrine, d'où ils battoient depuis la maison de Loys Personne jusques ma tour, prenant toute la maison et galerie de Pierre Salvagnet, pâtissier de la présente ville. Ils commencèrent le jendi au soir 44 dudict mois, et tout le vendredy 15 aussi dudict mois. Le premier coup de canon qui fut tiré frappa au haut de ma maison et au grenier bas d'icelle,

(1) Chef de la Ligue en Limousin.

(2) Anne de Lévi, comte de La Voulte, gouverneur du Limousin.

et, ayant percé la muraille dudict grenier, vint percer la butte de la cheminée. Toutefois, ayant fait le trou, ne put passer dans icelui, mais tomba dans ledict grenier même. Et en deux jours fut tiré de sept à huit vingts coups de canon. Durant aussi lesdicts jours, ils firent une autre batterie à la maison de Panthenie avec la piece de Limoges, qui n'y fit rien. Ils l'avoient mise dans une petite grange appartenant à Marie Garreau, veuve à feu M^r Martial Delafon, qui étoit joignant la maison des hoirs de feu M^r Hélie Garreau, notaire en son vivant de la présente ville.

Le 16 desdicts mois et an, entre deux et trois heures du matin, ma femme, Françoise Garreau, s'accoucha de Marie Jarrige, ma quatrième fille; et demeura madicte femme en travail depuis le vendredi matin jusques à l'heure qu'elle accoucha à cause du grand bruit de ladicte batterie, et s'accoucha chez M. M^r Yrieix Delafon, lieutenant, qui étoit aussi audevant ladicte ville en la compagnie des assiégeans, qu'il assistoit de tout son pouvoir : de quoi je prie Dieu lui vouloir pardonner.

Le 19 dudict mois, ils remuerent les pieces de la maison et jardin de M^r Rouchaud pres le portail de chez Cédar, et, pour les faire passer, rompirent le bas de la maison. Ils battirent tout ce jour si furieusement que la breche étoit suffisante pour venir à l'assaut, comme de fait ils vinrent; mais, grâce à Dieu, ils furent bravement repoussés avec grande perte des leurs. De notre côté y mourut le soir, durant ledict assaut, Pardoux Sauve, à qui un boulet d'une grosse piece emporta la tête. Il y fut tué aussi un gentilhomme italien, nommé le sieur César, écuyer de M^r de Chamberet, lequel M^r de Chamberet de sa grâce se vint jeter, des le jeudi, de bon matin, 14 dudict mois, accompagné d'une centaine de soldats, une partie desquels étoient des gardes du sieur comte de La Voulte, notre gouverneur, avec leur capitaine, appelé le capitaine Vincent de Tulle. Il y avoit aussi en la compagnie du sieur Chamberet de ceux de Treignac, entre lesquels y avoit un nommé capitaine Bernard. Icelui seigneur de Chamberet étoit fils de celui qui fut tué par le sieur de Pompadour à Bourdeaux, et pres l'évêché de ladicte ville, comme a été pardevant dit en l'an 1565. Plus fut tué pendant ledict assaut François Deladoyre, frere de Noël, dit de Blanc, et un nommé Michaud Blanchard, orfèvre de Limoges. Ledit assaut fut baillé entre 4 et 5 heures apres midi.

Le lundi empres, 25 dudict mois, ils remuerent les trois piecres, et les mirent dans la grange de M^r de L'Angalerie, située pres l'église de St-Pierre-de-La-Noaille, hors les murs de la présente ville, où fut tiré cent moins deux ou trois coups de canon, sans faire autre chose que rompre un coin de la porte et celui qui regarde ladicte grange. Ils pensoient abattre ladicte porte pour nous empêcher de sortir, pour secourir la maison de Panthenie, qui étoit aussi tenue par nous.

La batterie fut faite le 26 dudict mois, et, voyant qu'ils n'y faisoient rien, ils remuerent, le 27 dudict mois, les pieces, et mirent le gros canon dans ladicte maison des hoirs dudict feu M^r Hélie Garreau, et, pour ce faire, rompirent le chapial au droit de la cheminée, et remirent dans ladicte grange de ladicte Marie Garreau, joignant ladicte maison, la piece de Limoges. La couleuvrine se rompit. Et de là ils battirent, les 28 et 29 dudict mois, ladicte maison Panthenie, de façon qu'ils rompirent le chapial de ladicte maison ensemble un autre qui étoit par derriere d'icelui dans ladicte maison, et la muraille de la basse-cour d'icelle jusqu'à terre; et deux ou trois fois s'efforcerent de venir à l'assaut, mais furent toujours repoussés vivement, et y perdirent plusieurs de leurs gens. Et, voyant qu'ils n'y pouvoient rien faire, le 30 dudict mois, ils menerent lesdictes pieces à la (fondre?); et de là, dernier dudict mois, jour de dimanche, de bon matin, ledict sieur de Pompadour leva le siege, bien honteux de n'avoir pu rien faire de ce qu'il avoit proposé. Mais

Ce que l'homme propose en son entendement,
L'Éternel en dispose en soi tout autrement.

Il avoit délibéré, étant stimulé par les traitres de leur patrie susnommés en la prise d'icelle par le sieur de Rastignac. Y étoient aussi audict siege, et contre la pauvre ville, outre les susnommés, ledict sieur Delafon, lieutenant de ladictie ville, accusé aussi de la trahison, François Mazeau, fils d'Yrieix Mazeau, chantre de ladictie ville, Yrieix Lavaud, Pierre Gondinet, Noël Gondinet dit Pâtissier, gendre dudict Lavaud, Loys Personne et beaucoup d'autres portant les armes.

DISCOURS

Contenant les choses les plus remarquables qui se sont passées en la ville de Lymoges lors de l'entrée faicte en icelle par le roy tres-chrétien Henry quatriesme, roy de France et de Navarre, seigneur vicomte de Lymoges, le vingt-deuxiesme octobre l'an mil six centz cinq.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

La ville de Lymoges se peut vanter d'estre la plus ancienne ville de la Gaule Celtique, qui comprenoit aussi la Guienne. On pourra voir tout au commencement des croniques.... comme tous les curieux inquisiteurs demeurerent d'accord, et du temps de la fondation de Lymoges, et du nom de son fondateur, qui fut un prince phrigien nommé *Lemovix* (1), homme belliqueux et magnanime au possible, mais avec cela débonnaire, clément et amateur de justice, ne permettant que les loix fussent foulées par la violence des armes; orné de toutes les belles qualités qui peuvent rendre un homme recommandable en l'un et l'autre temps. Laquelle ville de Lymoges, bastie par un fondateur tant renommé, mémorable par son antiequité, annoblie par tant de dux et vicomtes, esparée par la prédication du premier apostre des Gaules, *St Martial*; (2) et laditte ville grandement louable pour sa fidélité aux roys de France, receut de nouveau bonheur en l'acheminement de son roy et seigneur souverain *Henry quatriesme* avec tant d'allégresse qu'il seroit impossible de particulariser le contentement qu'un chascun en avoit. Le pays de Lymousin est tenu pour être septentrional, froid et sujet extrêmement aux glaces : si est pourtant que les volontés des habitants ne furent jamais plus eschauffées au service du roy qu'ils estoient lors de son arrivée. Ce peuple est trop estroitement lié à l'amour de son prince pour en concevoir quelque sinistre opinion. Rien n'est bastant pour saper ny escrouler la forteresse de son cœur, cimentée de la propre main du devoir et de

(1) L'auteur le croyoit bonnement, ainsi que la plupart de ses contemporains; mais il ne faut pas adopter cette étymologie, ni tous ses accessoires sans examen.

(2) Ce qui suit est la vérité même.

l'obéissance : il n'y avoit point de glaçons qui requissent la lumière et chaleur de ce soleil de la France ; mais Lymoges estoit sous modique pour estre plus méridional à ceux qui commençoient, par leurs froides volontés, à concevoir des *Titanes* imparfaits pour attanter d'escheller ce grand ciel de l'Estat. Ce fut une nouvelle qui estonna du commencement les habitants de Lymoges d'entendre que le roy estoit résolu de s'y acheminer ; non pour crainte d'avoir manqué de fidélité, mais de peur qu'ils avoient de fallir, recevant Sa Magesté moins convenablement qu'à sa grandeur royale le requeroit.

Monsieur le duc d'Espernon, colonnel de la France, et gouverneur pour Sa Magesté en Lymousin, ayant reçu l'ordre de ses commandementz, bailla advis aux consuls de Lymoges que le roy estoit en volonté d'y venir. Ces nouvelles venant de sa part eschauffèrent chacun à se disposer de recevoir le roy en toute magnificence. Ceste première ardeur fut atténuée tôt après par un contre-advis qui courut que la publication de ce voyage n'estoit qu'un avertissement à ceux qui, déclinant de leur devoir, entreprenoyent de suivre des lignes qui s'en alloient les conduire dans un discours et un desdalle de désobéissance ; mais cette même vérité de la venue du roy, portée de bouche par le sieur viconte de *Chasteauneuf*, lieutenant pour Sa Magesté au même gouvernement, on commença à tenir pour assuré cest acheminement. Les consuls, sur lesquels venoit à tomber la charge de ceste réception, mettent peine à dresser l'appareil de ceste entrée, font eslection d'un colonnel, de capitaines des quartiers, enjoignent à un chacun de se tenir prest pour une si belle action, mesnageant si bien deux ou trois sepmaines qu'il leur restoit de temps, traversées encores de beaucoup d'incertitudes de cest acheminement, que toutes choses se trouverent prestes au jour de l'arrivée de Sa Magesté, si elle heust voulu permettre la cérémonie ce même jour ; mais les consuls, qui estoient messieurs maîtres *Jehan Martin*, procureur au siège présidial et banquier, *Antoine Barny*, conseiller audit siège, *Martial Martin*, sieur des Monts, *Grégoire Decordes*, sieur du Haut-Ligoure, *Jean Vidaud*, *Pierre Dubois*, ayantz envoyé leurs députés à la *Maison-Rouge* (1) le vendredi 14^e d'octobre, pour offrir au roy, qui y estoit arrivé ce matin, les humbles affections, les cœurs et volontés des habitants de la ville, il leur fit response qu'il avoit agréable ce témoignage de leur fidélité qu'il apprenoit de Lymoges ; mais qu'il ne la verroit que comme *viconte* durant trois ou quatre jours, et puis apres comme *roy*. Sa Magesté sçavoit que les consuls supportoyent impatiemment les manquementz qu'une précipitation apportoit à leur desseins, et leur voulut donner encores ce loisir. Cela fut cause que Sa Magesté entra ce soir dans la ville sans aucune cérémonie, que d'un cry d'allégresse de *Vive le Roy*, porté jusques au ciel par un mélange de voix de 30,000 personnes (2) pleynes d'allégresse de voir le prince, qui fut logé en la maison du *Breilh* (3), dressée et préparée à ceste fin au mieux qu'il fut possible.

Sa Magesté ayant séjourné six jours dans la ville, qui furent pour la plupart fort pluvieux, prit résolution de faire son entrée solenne le jeudi 20^e dudict mois ; et, pour cest effect, sortit le matin de la ville, et s'en alla dîner à *Montjauvy*, lieu et

(1) Sur la route de Poitiers.

(2) Parmi lesquelles il y avoit sans doute un grand nombre d'étrangers, que la curiosité pouvoit avoir attirés ; car il n'est pas vraisemblable que la population de Limoges fût alors aussi considérable.

(3) Cette maison occupoit une partie du local sur lequel est aujourd'hui bâtie l'intendance.

maison de sire *Jehan Mercier*, distante des fauxbourgs d'environ 4 ou 500 pas. Les troupes des compagnies de la ville qui passoyent au devant de son logis pour se rendre au lieu assigné affin de se disposer à l'ordre de l'entrée, interrompirent son disner. Le roy les voulut voir, et commanda qu'au retour on les fit repasser au devant du théâtre. Ce théâtre estoit dressé en la maison susdite dudit *Jehan Mercier*, à costé du grand pavé qui est entre les fauxbourgs de *Montmailher* et *Montjauby* : il estoit relevé de 9 ou 10 piedz, et en pouvoit avoir 400 ou 120 en quarré. On y avoit accomodé deux escaliers opposites, l'un pour monter à l'arrivée, l'autre pour descendre au retour. Ce théâtre estoit environné de barrières, tandu et pavé de tapisseries de tous costés. Sur le milieu estoit la chere de Sa Magesté, relevée de quatre degres, couverte de veloux violet, avec un dais de mesme parure par le dessus, semé de *fleurs de lis* d'or avec plusieurs enrichissementz de broderie, pour recevoir les honneurs et entendre les vœux et les prieres de tous les ordres de la ville. Le roy, quelque temps apres son disner, accompagné des princes du sang, mareschaux de France, chevaliers de l'ordre, garde des sceaux, secrétaires d'Estat, et autres officiers de la couronne, se randit sur le théâtre, duquel il descouvrit peu de tems apres, à 4 ou 500 pas, une procession de toutes les églises, excepté *St-Etienne* et *St-Martial* ; laquelle procession, tant des paroisses, abbayes, couvents, religieux mandiantz et autres ecclésiastiques, jusques au nombre de 300, avec les croix de chaque église. Sa Magesté s'avança jusques sur la barriere du théâtre pour les voir passer de plus pres au devant d'iceluy.

On remarqua, au doux maintien du roy, que les chantz d'allégresse spirituelle, poussés par tant d'ecclésiastiques d'une violante ferveur jusques au ciel pour sa prospérité, luy estoient merveilleusement agréables. On le vit tout rampli d'un sacré zele, qui l'eslevoit à contempler l'humble modestie de ces dévotz religieux, lesquels faisoient l'ouverture de ceste cérémonie.

Peu de temps apres parurent les troupes de la ville, divisées en neuf compagnies, conduites sous autant d'enseignes différentes, qui pouvoient faire en tout 1,500 hommes, tous choisis d'age capable pour exécuter quelque exploit honorable. Chasque compagnie avoit ses drapeaux et livrées toutes diverses les unes des autres, et estoient tous gentillement accoutrés, armés de morions dorés et gravés ; les autres ayant la toque de veloux rouge eramoysi ou d'escarlatte, la grecque de mesmes, le pourpoint de sattin blanc, et le bas de soye ; les autres vestus des couleurs du roy, tous richement armés, marchant cinq à cinq, avec siffletz et tambours en bon nombre. A la teste de toutes ces compagnies estoit M^r *Jehan Douhet*, esleu, sieur du *Puymoulinier* et de *St-Pardoux*, leur colonnel, couvert d'un habit de broccatelle, enrichy d'excellentes broderies, lequell arrivant au théâtre, et s'estant prosterné au devant de Sa Magesté, luy dict :

« Sire, ceste troupe de capitaines, qui commandent à toutes ces forces, sous l'autorité de vostre Magesté, ne pouvoit attendre plus grand contentement en ce monde qu'en la venue d'icelle pour la supplier tres-humblement prendre d'eux toute assurance de leur inviolable fidélité, et croire qu'ils veulent vivre et mourir sous vostre obéissance, comme vos naturels subjectz, tres-humblement et tres-obéissantz serviteurs ».

Le roy tesmoigna par sa response avoir pour agréable ceste humble submission, et se remit sur la barriere pour voir passer les troupes de la ville, faisant jugement de la valeur d'un chascun selon leur port et desmarche, disant par foys qu'ils avoyent tous façon de bons soldatz.

Ceste infanterie passée, se montrèrent 50 jeunes hommes de l'age de 18 à 20 ans, enfans des principales maisons de la ville, conduictz par leur capitaine et guidon, superbement habillés, et d'une mesme parure, ayantz tous les manteaux d'escarlatte, couvertz de clincantz et doublés de veloux à plein fonds, avec chascun deux larquais, parés de leurs livrées; et, outre la gentillesse de leurs accoustrements, dont la valeur estoit grande, n'y avoit un seul qui ne fust monté sur un cheval d'Espagne, ou d'autre cheval de grande valeur, caperassonné, le chanfrain fourny de pennaches, ayant au devant d'eux une bande de trompettes et clairons, qui fanfaroient continuellement, et sembloient doubler le courage et des cavaliers et de leurs coursiers. Le roy print plaisir de les voir voltiger dans ceste belle plaine qui venoit se joindre au théâtre, sur lequel le sieur de Comprégnac (1), ayant fait une humble inclination aux piedz de Sa Magesté, luy harangua pour toute sa troupe en ceste sorte :

« Sire, vostre Magesté arrivant en ceste province, et avec elle tout bonheur et prospérité, comme un astre bening, porte avec soy des favorables influences. Ceste jeunesse unie et assemblée en corps et en courage vous vient dévotieusement offrir la volonté qu'elle ha de vous honorer et servir; bien que l'effect ne puisse aucunement approcher du mérite du plus grand, plus victorieux et plus puissant monarque de la terre, néantmoins vostre Magesté recevra en gré (puisque nous ne cherchons autre heur en ce monde qu'en vostre service, ny d'honneur qu'en nostre obéyssance) que nous nous prosternions à vos piedz, et y randions l'hommage deu à nostre prince naturel et souverain, vous consacrans nos vies, nos fortunes, nos volontés, pour demeurer à jamais vos tres-humbles, tres-obéyssantz et fidelles serviteurs et subjectz. »

Sa Magesté vit de bon œil le généreux maintien de ceste brave jeunesse, et s'enquit du nom des maisons et familles de la pluspart, et de leur qualité, disant à ceux qui estoient pres de sa personne qu'il n'avait jamais creu Lymoges estre ce qu'il l'estimoit à présent; et leur respondit : *Je crois vos volontés de pareille affection que vous me les offrez, et le vous tesmougeray lorsque vous m'en requerrerez.*

Après ceux-là, marcha le vice-sénéchal, avec ses lieutenans, greffier, archers, portans leurs hocquetons de livrée, montés sur leurs chevaux de service, et armés à leur accoustumée. Venoit par apres l'ordre de la justice, avec une modestie humainement grave et fort convenable à gens de ceste profession : ceste compagnie estoit composée des plus anciens et fameux advocats et procureurs apres lesquels estoient les huissiers du siege présidial, lieutenants civil et criminel, et premiers conseillers, advocats et procureurs du roy, et greffiers venoyent apres, ayans encores à leur suite douze sergentz pour empescher la presse et le désordre; tous lesdits officiers montés sur hacquenées couvertes de housses trainantz en terre, avec les houppes et franges de soye, eux vêtus de leurs longues robes, soutanes de sattin et damas, avec leurs bonnetz et chapperons; les président et lieutenant-général avoyent des robes d'escarlatte rouge.

Comme le roy les eut descouvertz d'assez loing, il dict : *Voyci les officiers de ma justice : faictes retirer ce peuple de l'arrivée du théâtre, qu'ils puissent monter; et à mesme temps alla s'asseoir en son siege royal, ayant veu et entendu tous les autres à la barriere. Le sieur président Martin (l'homme qui avoit le*

(1) *Martial Benoist*, seigneur de Comprégnac et du Mas-de-l'Age, mort en 1628, ou peut-être *Pierre Benoist*, son fils et son héritier, qui mourut quatre ans après le père.

sçavoir et l'éloquence conjointz avec l'expérience qu'un bel aage et une grande et honorable charge luy ont acquis) porta la parole pour tout le corps de la justice; et, apres une humble et profonde submission, estans tous à genoux, parla au roy en ceste maniere :

« Sire, les anciens, voulant représenter la bonté, la grandeur et l'autorité du prince, disoyent que *Jupiter* avoit pour ses accesseurs et conseillers ordinaires, qui ne l'abandonnoyent jamais, *Dido et Thémis*, c'est-à-dire justice et équité, pour montrer que tout ce qui estoit faict par le prince estoit juste et équitable; estimans que *Jupiter* mesmes ne pouvoit bien commander sans justice, sans laquelle n'y a rien de ferme ny de stable en un estat : comme à la vérité Sire, les hommes ne peuvent jouir des graces et faveurs que le ciel leur départ, ny user équitablement des grands biens qu'il leur donne, si ce n'est par le moyen de la loy, par l'autorité du prince, et par la justice, laquelle est la fin de la loy; la loy, œuvre du prince; et le prince, image de Dieu vrayement empreinte en vous, grand prince et grand roy, plein de bonté, d'équité, de magnanimité et de clémence, seules vertus qui rendent le prince heureux et immortel, et font qu'il n'y a rien de plus divin au monde; vertus inséparables de Votre Magesté, et pour lesquelles Dieu vous a esleu roy, pour commander à tant de millions d'hommes qui vous obéysent, et recognoissent que, comme il a collocqué au ciel, pour un bel image de sa divinité, le soleil, que telle représentation et telle lumière vous estes en vostre royaume : vous estes la loy, et la justice, et l'équité tout ensemble; et, en l'image vive de Votre Magesté, nous voyons reluire *Dido et Thémis*; nous voyons la bonté et équité, la magnanimité et clémence, par laquelle vous avez rammené au droict chemin vos subjectz desvoyés. Et ce grand royaume qui a fleury douze centz ans sous les auspices de tant de roys vos ayeuls, commencer, sous les vostres, autant d'heureuses années, qu'elles surpasseront toutes celles de vos prédécesseurs. Et pour ce, Sire, vos subjectz, qui se voyent commandés par si heureux et magnanime prince, tendent les mains au ciel, y dressant leurs vœux, que vostre Estat soit toujours calme et tranquille, et vostre personne en repos, de laquelle despend tout le bonheur de la France. Et à ce jour tant désiré, que vostre ville de Lymoges célèbre pour vostre bienvenue, vos subjectz respandent la joye et le contentement qu'ils ont de voir Vostre Magesté, à laquelle ils ne peuvent tesmoigner le bonheur qu'ils reçoivent que par acclamations et offres de demeurer éternellement vos tres-humbles, tres-fidelles et tres-obéyssantz subjectz; doublement vostre, comme leur roy et comme leur viconte. Et nous, Sire, qui sommes, dans vostre saint temple de *Thémis*, prosternés aux piedz de Vostre Magesté, ne pouvans de paroles assez dignes représenter les tres-humbles services que nous luy devons, la supplians en toute humilité regarder les cœurs qui ne respirent autre chose que la fidélité, l'obéyssance et tout ce que tous bons subjectz doivent naturellement à leur roy, avec humble priere à Dieu donner à vostre royalle Magesté le comble de tout heur et félicité, et à nous la grace que nos intentions puissent tousiours tendre au bien de vostre justice et de vostre équité. »

Le roy, qui avoit escouté ce discours avec plus d'attention que les autres, respondit : *Je sçay que vous m'avez fidèlement servy : continuez, et faictes que mes subjectz soient conservés, leur rendant la justice que j'ay mise entre leurs mains; car ne me pourriez faire chose qui me cause plus grand contentement.* »

Et estans tous les susdits passés, vindrent les consuls, habillés de robes de velours tané, canellé, et de sayes de satten noir, montés sur hacquenées harnachées d'housses bandées à grandz bandes, frangées de saye, trainantz en terre, et ayantz

devant eux les gagers de la ville couvertz de robes my-parties d'escarlatte rouge et azuré, avec leurs masses, et à leurs costés, les staphiers à pied, parés de leurs livrées et devises; les conseillers de la maison de ville, et plus notables bourgeois, bien parés, et montés en grand nombre, marchans deux à deux, accompagnoient les consuls, lesquels arrivés au théâtre, et prosternés devant sa Magesté, M^r *Johan Martin*, leur prévôt, lui fit ceste harangue :

« Sire, au milieu de ceste joye publique et acclamation de vostre peuple, nous, comme consuls de vostre ville de Lymoges, pour tous les habitants d'icelle, vos tres-humbles et obéyssantz subjectz et serviteurs, nous venons jeter aux pieds de vostre Magesté, admirant vos belles actions, pleynes de merveilles, prians Dieu, Sire, qu'il les veuilbe rendre plus heureuses. Vous estes nostre tres-grand, tres-victorieux et tres-débonnaire monarque et prince souverain; comme à vostre Magesté et aux roys tres-chrétiens vos prédécesseurs, nous et les nostres avons tousiours gardé fidélité, de mesmes avons-nous, Sire, une ferme résolution de conjoindre à ceste antiequité une inviolable constance et fermetté à vostre tres-humble service. En ceste mesme intention, et en toute humilité, Sire, nous 'offrons à vostre Magesté nos cœurs, vies et moyens, qu'elle recevra, s'il lui plaict, comme agréables victimes de notre tres-humble fidélité, subjection et service. »

Sa Magesté, avec un visage joyeux pour tout ce qui s'estoit passé, leur dict : « *C'est la vérité que vous m'avez esté tousiours fidèles : je n'oublierai jamais la cognoissance que j'ay de vostre fidélité* » ; et, se levant de son siege, commanda qu'on fît marcher chascue compagnie en son ordre vers la ville.

Despuis le théâtre jusques au logis de Sa Magesté les rues estoient tandues entiere-ment de tapisseries, peintures, tableaux et devises; et tout le long estoient les régimentz des gardes et compagnies de la ville, pour empescher qu'il n'y heut aucun désordre ou confusion. Le roy, descendant du théâtre, précédé par tous les suadiets, monta à cheval, et fut conduit par les consuls de la ville, montés sur leurs hacquenées, jusques à la porte Montmailher (1), au devant de laquelle, pour la magnificence de ceste antrée, affin de faire démonstration de la joye et liesse incroyable que les habitants recevoient de ceste nouvelle venue, estoit dressé un avant-portailh d'une structure excellente : son diametre, par pied, estoit d'environ cent piedz, et vingt de hauteur, jusques aux galleries, qui s'y voyoient percées à jour, portées sur quatorze pilhers, mesurés et comportés en sept divisions esgales, empiétées dans des stillobates (2) industrieusement faictz et moulés de brique. Ces sept dimentions rendoyent autant d'arcades, les panneaux terminans la circonférence, lesquels estoient couvertz d'une ingénieuse et tres-subtile peinture, ainsin qu'il sera dict cy-apres.

Sur la voulte de cet avant-portailh, se voyoit encores un domme, relevé à l'antique et façon *dorienne*, de vingt piedz, sur la sode duquel estoit eslevé un grand colosse d'homme, plus haut que le naturel, estant de douze piedz de hauteur, si bien formé qu'il estoit impossible de voir chose mieux faite : c'estoit la figure de nostre grand *Lemovix*, fondateur de Lymoges, qui tenoit en sa main droite une clef d'argent, et, en l'autre, un cœur tout enflammé, pourtant un cimeterre à son costé, et faisoit contenance de s'incliner vers l'endroit de l'entrée de l'arrivée de Sa Magesté pour luy offrir et les cœurs et les clefz de la ville tout ensemble. Les

(1) Démolie vers 1768. Elle étoit à l'entrée de la rue des Combes, en face de la place maintenant nommée la place Dauphine.

(2) STILLOBATES, s. m., terme d'architecture, piédestal d'une colonne, ou le soubassement de l'avant-corps d'un édifice. (Diction. de l'Académie Française, art. *Stylolatr.*)

herceaux de ces arcades estoient tous couverts de rameaux verdoyantz, fort agréables à la vue, aux flancs desquels se voyoit un meslange d'une peinture fort desliée, représentant tant de belles devises que la diversité arrestoit un chascun à les contempler. Entre autres, on y voyoit la représentation d'un autel, desdié à la clémence du roi, au devant duquel estoit tiré, mais d'une main assurée et tres-subtile, un lion qui se jouoit avec une biche, au bas de laquelle peinture estoit escrit en lettres d'or :

Mansuetus et clemens.

devise si convenable à la bénignité du roi que, jointe à l'autre suivante, ceux qui volontairement se sont soumis à la juste et légitime domination, et au contraire les téméraires et présomptueux qui ont tâché s'y opposeront trouvé que c'estoit le propre de Sa Magesté :

Parcere subjectis, et debellare superbos.

Aussi y avoit-il en l'autre autel, tout proche du précédent, consacré à la force invincible de sa mesme Magesté, un lyon, qui deschiroit avec ses dentz et griffes une beste féroce portant la forme et contenance d'un tigre; et au dessous se lisoient ces motz en mesmes caracteres :

Superbis feror.

Et ce qui rendoit la dédicace de l'un et de l'autre autel in'elligible estoit que, sur le petit arc du premier, estoit écrit en grosses lettres :

Augusta HENRICI quartæ clementia victos sublebat quos fortitudo prostraverat.
S. P. Q. Lemovicens. P. D.

Et sur l'arcade du second se lisoient aussi ces mots :

Invictus HENRICI IIIII fortitudinæ, quæ superbos domat, rebelles profligat.
S. P. Q. Lemovici P. D.

Et, pour plus parfaite intelligence qu'en ces deux autels estoient vénérées la force et mansuétude du roi, on y avoit tout à propos adjointé autour de leurs quadratures :

Sæpe armis et consilio hostes et insidias, sæpius te ipsum clementiæ et humanitate superasti.

D'autre costé estoient aussi naïvement représentées deux licornes, qui baignoient leurs trompes dans le courant d'un fleuve argentin, bordé de rozeaux aquatiques, tels que nostre *Vienns* (1); et au-dessus estoit escrit sur un champ azuré :

Dilectus tanquam filius unicornium,

pour tesmouguer que le peuple de Lymoges chérissoit et adoroit humainement ce prince de merveilles. Par le dessous se lisoient encores ces deux vertz :

*Henrici virtus fraudes exstinguit et arcet
insidias; regno pacem parit atque quietem.*

A travers du grand arcade, on descouvroit le premier portailh de *Montmailher*, sur le frontispice duquel, et par le milieu, se voyoient deux anges tenans leurs

(1) Rivière qui passe auprès de Limoges.

gauches eslevées, portans en icelles deux couronnes suspendues, au-dessus desquelles se lisoit :

Non in cassum tantos patière labores.

Et au dessous, ceste devise, de laquelle se luoit tant un des prédécesseurs de Sa Magesté :

Munet ultima celo.

Se voyoit en outre une main polie, qui sembloit présenter au roy une belle palme, vrai symbole de ses plus beaux exploitz, avec ceste promesse assurée :

Spondeo digna tuis ingentibus omnia captis.

Il y avoit en cest avant-portailh tant d'autres belles et ingénieuses inscriptions qu'un conseiller du siège présidial (1), esprit vraiment capable de choses rares, avoit inventées, dressées et conduictes à telle perfection qu'elles estoient singulièrement agréables à un chascun, et lesquelles seroit grandement pénible de vouloir particulariser et déchiffrer par le menu. Les galleries et pavilhons, qui estoient garnis d'un bon nombre de musiciens et de toutes sortes d'instrumentz, qui rendoyent un meslange et concerts de musique si doux et plaisant que les sons et chantz qui s'entendoyent comme venantz d'un lieu fort esloigné faisoient sembler que ce lieu fût la charolle d'*Apollon*. Tout ce beau chœur estoit bien proportionné de plusieurs voix et instrumentz accordés et mariés l'un à l'autre, au milieu de ces palinodies eslevées à l'honneur du roy par ceste harmonie continuelle.

Comme Sa Magesté estoit sur le premier pas de l'entrée de ce portailh, on vit eslever une nuée clairement espece, qui vint comme fondre et s'entrouvrir au devant de Sadicte Magesté, de laquelle sortit un beau jeune enfant portant l'habit et maintien d'un ange, lequel présenta au roi les clefs de la ville, d'argent doré, autour desquelles se voyoient deux serpents entrelassés par des plis et replis, si subtilement menés qu'on jugeoit que l'ouvrier avoit employé tout le plus beau de son industrie pour la perfection de ces clefz, où il avoit en outre ingénieusement empreint et gravé les armes du roy, de la reyne, de monseigneur le dauphin et de la ville; et encores volontiers que son nom, comme dans le bouclier d'un autre *Achilles*, s'y pouvoit remarquer aisément. La matiere ou l'ouvrage de ces clefs revenoient à plus de 500 liv. (2) Le petit demi-dieu, offrant ce premier présent à Sa Magesté, lui dict ces vers :

Avec ces clefs les biens, voirez mesmes la vie
De ce peuple est acquise à vostre Magesté.
Recevez de bon œilh, Sire, je vous supplie,
Ce que chascun vous offre en toute humilité.

Sa Magesté receut avec un grand contentement ces clefz, et les bailha en mesme temps au sieur de *La Force*, capitaine des gardes.

Ceste premiere cérémonie parachevée, les consuls mirent pied à terre dans le baloir de *Montmailher*; et, ayantz tous six prins chascun un baston du poyle, suivant le rang de leur élection, le porterent découvertz au dessus de Sa Magesté, laquelle s'estant avancée dans la ville, on entendit le tonnerre des canons, qui donnoient le salut de la bien-venue du roy, depuis la platte-forme des *Aresnes* (3).

(1) L'auteur ne le nomme pas, en quoi il a eu tort.

(2) Somme bien plus considérable dans ce temps-là qu'elle ne le seroit aujourd'hui.

(3) Cette plate-forme étoit sans doute où est maintenant la place d'Orsay.

sur laquelle on les avoit logés. Le poyle que nous avons dict estoit autant somptueux et magnifique qu'il en soit esté jamais présenté à aucun roy en son entrée aux plus fameuses villes de son royaume. Sa forme estoit ovale, relevée en voulte sur le milieu; les panes et frangettes qui l'entournoient, entrecouppées, affin que, sans empeschement, Sa Magesté peut voir et estre veue de tous : l'estoffe estoit de veloux bleuf azuré, tout parsemé de fleurs de lis d'or, avec des porphilures, feuillages et autres enrichissementz d'une excellante broderie; les houppes, gros flocons et crespines d'or, qui se voyoient rangées d'une belle proportion, et rendoyent une diversité tant agréable, que les regardantz confessoient n'avoir veu de leur souverenance une pareille piece si riche. Son dedans estoit un beau ciel de toile d'argent, desparty en plusieurs divisions, par le moyen des broderies, clinquantz et autres enrichissementz, que l'ouvrier y avoit tout expressément adjouté, le vuide desquels departemens estoit aussi tout parsemé d'estoilles d'or, richement appropriées, avec deux beaux escussions de France, l'un droict à la perspective de Sa Magesté, l'autre sur le dernier et à l'opposite. Par le dehors, et sur la sommité du poyle, y avoit une grande fleur de lis d'or, esclatante comme un rayon de soleilh. Il estoit soubtenu de six bastons, ayant chacun une grosse pomme dorée sur le bout, selon le nombre des six consuls qui le portoyent. L'estoffe ou façon revenoit à 1,800 livres.

Sa Magesté entra sous ce poyle, et fut conduite le long de la grand rue *des Combes*, laquelle estoit toute tapissée comme les autres, y ayant grande quantité de personnes, tant des habitants qu'autres de la province qui y estoient accourus de plus de vingt lieux pour recevoir ce bonheur de voir leur prince souverain en un lieu où les roys de France n'ont accoustumé de s'acheminer, ne se trouvant point que depuis le roy *Louis unziésme* aucuns des prédécesseurs de Sa Magesté fussent venus à Lymoges. Et sur ces entrefaictes Sa Magesté dit au prévost des consuls qu'il y avoit bien long-temps qu'on n'avoit faict de pareille entrée à Lymoges. « Sire, respondit le prévost, nous avons, de nostre mémoire, reçu fort magnifiquement ANTOINE DE BOURBON (1), pere de Vostre Magesté. — Il est vray, respondit le roy; mais c'estoit seulement en qualité de viconte: il n'estoit pas roy de France ».

Et, s'acheminant ainsi le long de ladite rue, qui retentissoit d'un cry d'allégresse de *vive le roy!* Sa Magesté print garde qu'on y mesloit un *vive monseigneur le dauphin!* dont il reçut un grand contentement, et dit: *Ce peuple m'ayme*; et, passant plus outre, il descouvrit, sur le milieu de la rue, ceste belle fontaine (2), admirable, et pour son antiquité, et pour l'abondance de sa source, et pour la bonté et commodité de son eau; mais, outre sa beauté ordinaire, l'on y avoit apporté un si singulier artifice que la nature et l'art sembloient combattre à qui demeureroit l'honneur d'avoir plus contribué à la perfection et embellissement de ceste piece. Le roy, au premier rencontre, croyoit que les consuls eussent faict composer artificiellement ceste fontayne pour d'autant plus décorer son entrée, jusques à ce que, approchant de plus pres, il vit réjallir vivement les gros surgeons d'eau vive par un bon nombre de tuyaux, qui pousoient naturellement ceste abondance d'eau qui coule d'ordinaire de ladite fontayne, et dans celle *des Barres*, qu'on avoit joinctes ensemble pour plus grande merveilhe.

(1) Roi de Navarre et viconte de Limoges. Il fut reçu solennellement dans cette ville le 20 décembre 1536.

(2) La fontaine dite du Chevalet, *alias* de Constantin, détruite de nos jours, et dont on a conduit l'eau auprès de l'hôtel des monnoies, dans la même rue, qu'elle n'embarrasse plus, comme elle faisoit alors.

Ceste fontaine est fort antique; sa source n'a pas esté casuellement trouvée, comme ceste autre tant renommée au promontoire de l'isle d'*Imbros*, de laquelle un gros pan de terrain, s'estant esboulhé du promontoire, brisa plusieurs rochers, et en fit fortuitement la découverte; ny produite à l'hazard d'un coup de pied de cheval, bien qu'elle porte le nom de *Chevalet*, comme la fontayne des muses par *Pégase*: la nostre a été recherchée jusques à sa source, et par apres conduite par ses beaux aquæduz, desquels Lymoges est richementourny, jusques au lieu où elle vient surgir. Les beautés naturelles n'ont point besoin d'aucuns ornemens, comme estans de soy parfaites. Ceste fontayne, avec plusieurs autres, embellit grandement la ville de Lymoges; mais encore l'artifice qu'on avoit joint à ce qui estoit du naturel rendoit encores ladicte fontayne plus agréable.

Un de ses principaux ornemens estoit une pyramide aultrement eslevée par le dessus, d'environ 80 ou 100 piedz, avec des arcades, qui venoyent s'y joindre de l'un à l'autre costé de la rue; le tout conduit avec toutes les proportions et beautés artificielles qui peuvent estre apportées à un bel œuvre. L'exagome de la pyramide et flancz des arcades estoient tous couvertz et réparés par entrelasementz de verdure, avec tant de feuillages, si artificiellement ondoyans et refandus que cella donnoit un grand esgayement à tout l'ouvrage. Il y avoit quatre *Néréides* en relief, eslevées sur le haut des quatre pilliers qui sostenoyent l'esguille de la pyramide; les deux qui estoient premierement opposés à Sa Magesté portoyent; savoir: le premier pilher, un *canistre* plein de fleurs et de fruictz; et l'autre une *hidrie*, remplie d'eau, faisant semblant de la verser dans la tasse de la fontayne, pour accroistre davantage son abondance; et d'autre costé, des rouleaux, en l'un desquels estoient ces motz:

Prudentiâ et fortitudine paravi regnum.

Et en l'autre:

Paratum justitiâ et moderatione retinebo.

Les deux autres pilhers se voyent à demy courbés et couchés de bonne grace: parmy les joncz, le tamary, le soucher et les glais; tout au ault de l'esguille fut planté un globe doré, sacré à Sa Magesté royale, pour la conservation duquel estoit gravé tout au tour en lettres d'or:

Donec totum impleat orbem.

Et, pour témoignage de l'antiquité de ceste fontaine *Constantine*, on avoit rempli le vuide d'une des arcades, qui venoit aboutir à la pyramide, d'un cartouche, qui pendoit à plomb, dans lequel se lisoit, en lettre noire sur le blanc:

CONSTANTINO MAGNO IMPERATORI,

Ob fusum, victum, prostratum, ac tandem imperatoris equi callos ocelsum Gallum Annovellianum, Aquitania prefectum, qui consortem imperii Licinium adversus illum ere et milite juverat, ob idque lemovicensem ecclesiam spoliaverat, populus lemovicensis in fonte peremit, perennem dicavit memoriam anno Christi trecentesimo decimo sexto.

Je ne veux obmettre icy l'emblemme de *Sanson*, tant convenable à la générosité et douceur du roy qu'on ne la scauroit mieux exprimer sous telle autre peinture qu'on peut inventer: c'estoit la représentation d'un fort et puissant *Sanson*, qui

se voyoit , entre ces deux premieres *Néréides* , si bien figuré qu'il sembloit abatre et terrasser avec une massue , comme un autre *Hercule* , un lion d'une grandeur et fertè excessive , pantelant à ses piedz , duquel , contre l'ordre de la nature , qui produit d'ordinaire des effectz semblables à leurs causes , sortoit une grande quantité de mouches à miel. Sur le quarré de ce tableau se lisoient ces mots :

De forti sgressa est dulcedo.

Et aux deux flancz , pour l'éclaircissement de l'énigme :

HENRICUS leone fortior;

HENRICUS melle dulcior;

Et au bas d'icelluy , ce distique ;:

*Vi superas hostes , patriæque frangere victos.
Dulcia sic forti mella leone fluunt.*

Et encore ce quatrain :

*O fortunatis subjectis ! O France benédicturæ !
Qui flechis sous la loy d'un monarque si doux !
Sa vertu te rendra pour jamais triu-fameuse :
Ses victorieux lauriers , tres-redoutable à tous.*

Il y avoit encores plusieurs autres devises , escriteaux et épigrammes , que les espritz les plus desliés de barreau du siège présidial s'estoyent esgayés d'inventer à l'honneur du roy ; entre autres , ceste-cy , qui estoit justement posée sur l'endroit où devoit passer Sa Magesté , et qui fut trouvée fort convenable pour tesmoigner que la ville de Lymoges ne pouvoit plus estre estimée petite , puisqu'elle logeoit et recevoit chés soy le plus grand prince de la terre ;

*Quod tibi , rex Angusto , potest urbs iste resignat.
Gessit et adventu luxuriare tuo.
Parva licet , tamen obsequio tibi nota fideli ,
Magna erit hospitio principis austa sui.*

Le dedans de cette pyramide estoit aussi fourny d'un bon nombre d'instrumentz et de voix , lesquelles s'entremeslans avec le murmur de l'eau rendoyent une double harmonie. Toutes choses sembloient favoriser ceste heureuse réception de Sa Magesté. Nous avons remarqué , au commencement de ce discours , que les six ou sept jours précédents avoient esté fort pluvieux et mal-propres pour telle cérémonie ; mais , sur le point qu'on vouloit faire l'ouverture de ceste entrée , le soleilh , auparavant triste , couvert de nuages , et qui sembloit n'esclairer qu'à regret , redoubla sa lumiere pour faire voir plus clairement une action si royalle. Et , comme le roy outrepassoit ceste fontayne , apres y avoir contemplé à loisir toutes les diversités de cest embellissement , s'acheminoit vers l'esglise de *St-Martial* , la nuit commença à s'approcher ; et la lune , enviant à son frere qu'il fût seul *porte-flambeau* en ceste magnifique cérémonie , parut avec une clarté si brillante qu'il sembloit qu'elle deût rammener un nouveau jour. Soubs la faveur de sa lumiere , le roy arriva devant la grand porte de *St-Martial* , laquelle on avoit enrichie d'arcez triomphants , faictz et compartis par une ingénieuse et tres-belle disposition ; à un chacun desquels se lisoit quelque gentil traict à la louange du roy ; mais entre

autres un souhait de toutes les félicités qui peuvent combler de bonheur un grand prince, contenu en ces mots :

In hanc, HENRICE optime, quam tutamur urbem, te admisisse latamur; hanc, uti duplici jure tuam, et semper tibi tuisque fidam, agnosce : pace exorna, bello protege, utroque tempore fove et sublewa : sic semper serviant tibi populi tui, et incurventur ante te inimici tui : dies super dies adjiciantur tibi : assideat tibi regina in beneplacito tuo : et post te sedeant pacifice filii tui super solium tuum (1).

Ceci estoit soutenu et porté par les deux saints tutélaires de la ville, *St Martial* et *Ste Valérie*, eslevés en reliefz; et au-dessoubz on voyoit deux mains s'entredonnantz la foy, en forme d'alliance, avec ceste devise :

Accipe, daque fidem.

La sonnerie des grosses cloches, desquelles ceste esglize est fort richement pourvue, meslée avec le murmure du peuple, faisoit eslever un tel bruit qu'il estoit impossible de s'entreouir, jusques à ce que le roy fut au devant de l'esglize, où Sa Magesté fut receue, au premier degré, par révérend pere en Dieu messire *Henry de La Martonnie*, évesque de Lymoges, assisté des abbés, chanoynes et autres ecclésiastiques de son clergé; et, comme c'estoit un personnage doué de plusieurs rares et singulieres vertus, ayant celle de bien dire, mesme en ses discours familhers, tellement esminante par dessus les autres que ceste-cy leur servoit comme d'une claire lumiere, pour faire voir et esclaireur leur beau lustre par-tout; apres avoir randu à Sa Magesté la dévoute submission que les prélatz de sa qualité lui doivent, il luy fit un discours comme s'ensuit.

Au partir de là, Sa Magesté fut conduite le long de la grande nef, qui estoit tendue des deux costés d'une riche tapisserie dans le chœur de l'église (de *St-Martial*) où l'on avoit dressé un grand ciel de veloux rouge eramoyse, avec un oratoire relevé au dessoubz, garni de carreaux de mesme parure, sur lesquels le roy s'estant incliné, le cœur commença retentir d'un chant d'action de graces pour l'heureuse arrivée et prospérité de Sa Magesté, laquelle, pendant ces chants spirituels, fut veue eslever son cœur à une dévoute méditation des œuvres de celluy qui tient le cœur des roys en ses mains.

Le *Te Deum* fini, l'on fit ouverture des plus riches trésors de ceste esglize; mais, entre autres, de ce précieux reliquaire du chef du glorieux *St Martial*, qui ne se montre qu'à chasque septenere d'années; et, comme les coupes d'or, garnies de plusieurs pierreries, dans lesquelles il repose, furent ouvertes au devant des yeux de Sa Magesté; ses yeux, principalement randus, ce semble, plus esclattans par la présence de ce divin joyau, tesmougnèrent des puissants effectz d'un zele sacré de la foy et religion de ce prince, que la dévotion, comme un tres-fort ministre de l'amour de Dieu, faisoit ruiceler abondamment dons son ame. Son cœur présent, en cest instant vraiment touché de l'ayman de l'amour divin, Sa Magesté fut veue, d'une façon toute royalle, mais d'un cœur humble et dévot, vénérer, adorer et louer Dieu en ses saints : il baisa plusieurs foyz ce saint reliquaire, y fit toucher sa

(1) Les vœux de l'auteur ont été parfaitement accomplis jusqu'à présent pour ce dernier article : puisent-ils l'être à jamais !

croix et son chappellet; et, ladite cérémonie estant finie, Sa Magesté s'en retourna, sur les memes pas, à la porte par laquelle elle estoit entrée en l'esglise, où les consuls l'attendoient.

L'on avoit bien préparé la sortie d'un autre costé, et paré superbement la porte du *Cloistre* de plusieurs beaux ornementz, d'arcades, revestues de rameaux d'olivier comme estoit ausy ceste autre fontayne (1) qui se voit en ceste belle place du *Cloistre*, laquelle, par le murmure de son eau, rendoit un grand esgayement à ceste sortie, pour l'embellissement de laquelle, et affin de n'aller emprunter sa parure plus loing, on s'estoit servi de l'emblesme que le roy *Louis-le-Débonnaire*, empereur et roy de France, fils de *Charlemagne*, y avoit faict mettre lorsqu'il édifia ce dévot et ancien temple en la forme que nous le voyons pour le jour d'huy : c'estoit une lionne qui sembloit enfanter des lionceaux, et à mesme temps, cruelle envers sa propre geniture, les tuer et deschirer avec ses griffes. *Thevet* a faict estime de ceste piece, en sa *Cosmographie*, comme fort antique. Au dessoubz y a certains vers, que la longueur du temps a presque du tout effacés; néanmoins on les avoit extraictz, et par apres gravés en lettres d'or sur un champ noir, au-dessus de ceste lionne, en ces motz :

Opprimis hanc natus Gaifer malè sanus alumnus,
Sed pressus gravitate, luit sub pondere pennis.

Et au-dessoubz, cest autre :

Alma leuena duces servos parit atque coronat.

Et, pour tesmougnier que c'estoit *Louis-le-Débonnaire*, fils de *Charlemagne*, qui avoit faict édifier ceste église en la forme qu'elle paroît à présent, et faict poser ceste merque que nous avons dict, on y avoit ajouté plus bas, en memes caracteres :

Ludovicus pius, imperator, et Gallorum rex, ob devictos a Pepino, avo, Gaiferum, à Carolo magno, patre, Hunaldum, ecclesiarum Aquitanie exptilatores, pacis infractores, et recidivos hostes, hoc monumentum, in exteriori parte hujus ædis, ab eo constructæ, poni curavit, in æc.... dicavit, anno Christi quadricesimo (2) trigesimo secundo.

Mais, à cause que la nuit estoit désià haulte, et que l'on croyoit, suivant la proposition que le roy en avoit faicte entrant dans l'église, qu'il vouloit couper chemin, et se retirer en son logis, Sa Magesté ne sortit par ceste porte du *Cloistre*; ains fut conduite à la premiere, par laquelle elle estoit entrée, où estant arrivée, avec un visage joyeux et tout plein d'allegresse, il dit aux consuls : *Allons maintenant où vous voudrez*. Ces paroles augmentèrent le courage, et aux consuls, et à tout le peuple, qui supportoyent auparavant avec regret que Sa Magesté ne continuât de suivre les lieux destinés à son passage. On vit soudain naistre un beau jour parmi l'obscurité de la nuit, par un nombre infini de flambeaux, qui furent

(1) Il est ici question de la porte méridionale de l'église de St-Martial, par laquelle on sort de cette église sur la place voisine, qui étoit alors moins grande qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il y avoit une fontaine, qui n'existe plus, et dont la tasse de pierre sert maintenant d'abreuvoir aux chevaux de la poste, dans les fossés de Montmailier. Cette porte, la place et la fontaine étoient appelées du *Cloistre*, parce qu'elles avoisinoient l'ancien marché au bled, nommé le *Cloistre*, et qui a été fermé de nos jours.

(2) Il y a faute dans cette date : au lieu de *quadricesimo*, il falloit *octingentesimo*.

allumés à et là le long des rues et fenestres des maisons; tellement qu'il sembloit que quelque aurore vint s'esclorre à travers de ces ténèbres et obscurité de la nuit.

Cela arriva, sans y penser, que ceste cérémonie fut continuée dans le commencement de la nuit : on croyoit avoir du jour de reste; mais ce rencontre casuel servit de plus grand ornement à ceste entrée : cela donna du lustre et de l'esplendeur davantage à cest acte célèbre. L'air de la nuit est plus posé, tranquille et moins bruyant que celui du jour. Les plus grandes magnificences des anciens se faisoient à la lueur des torches. L'esclat et splendes honneurs brilla plus clairement parmy le sombre de la nuit que non pas en plein midy.

Le roy, estant monté à cheval, se remit sous le poyle, porté, comme suparavant, par les consuls, lequel avoit esté garanty des mains des pages et laqueztz par commandement expres que Sa Magesté leur en avoit, fait entrant dans l'église; et fut conduit, sous ce poyle magnifique, par la grand'rue des *Taules*; de là, en *Crochetos*, *Montant-de-Mantigne*, *Bancx* et la *Ferreries*, au bout de laquelle on avoit fait conduire une autre belle fontayne, tirée de celle d'*Eygoulens*. Sa forme estoit quadrangulaire, ayant à chasque coing un griffon regorgeant une grande abondance d'eau. Ceste fontaine estoit posée entre ces léopards de pierre, qui se voient en ceste petite *place St-Michel*, relevée de douze piedz, ornée de plusieurs peintures et devises. Sur la sommité estoit posé un *Mars*, armé d'une targe et d'une espée, portant la forme d'un furieux homme. Ce bravasche (1) estoit veu et regardé diversement : par les uns, comme par desdain et par exécration; par d'autres, par honneur, par révérence et par admiration; mais, aveuglés en leurs passions guerrieres, ils ne s'appercevoient pas que ce *Mars*, fils de la déesse *Eno*, estoit navré d'une playe mortelle, qui paroissoit à demy sur son costé sinistre; laquelle il avoit reçu par nostre tant renommé guerrier *Diomedes*, qui pouvoit seul blecer les déités mesmes, et, par ce moyen, assoupir tout d'un coup, et comme estouffer en leur berceau, ces hydres de *Bellons*, que quelques-uns, impatientz de la paix, vouloyent faire renaistre en son royaume; et, pour faire voir à quelque occasion les léopards avoient esté érigés et eslevés en pierre, en plusieurs endroits de la ville de *Lymoges*, mesmes en celui duquel nous venons de parler, on avoit escrit, sur la superficie d'un carré de ceste fontayne, les mots qui suivent :

EUDONI, *Aquitaniae, duci, ob fidas et opportunas suppetias* CAROLO MARTELLO, *in clade Turonensi, contra ARDIRAMUM, praestitas*, GREG. III, *pont. max., honoris ergò, pro stemmate, pardum aureum, in æquore Rubro, concessit, populusque Lemovicensis hos lapides erexit.*

Et plus haut :

Sors des lieux souterrains, sors, ô vive fontayne !
Plus claire que l'argent fais réjaillir ton eau.
De doux, couleux ruisseaux arrouze ceste playne,
Où passe ce qui est au monde de plus beau.

De là Sa Magesté passa au devant de ses deux maisons; sçavoir : celle (2) où sa

(1) BRAVASCHE, un fanfaron, *jaclator*. (Diction. du vieux langage françois, par M. Lacombe, édit. in-8°, 1766., p. 79) — BRAVACHE, s. m., faux brave, fanfaron. (Diction. de l'Académie Franç., verbo BRAVACHE.)

(2) On croit que cette première maison étoit celle où le bureau des finances a siégé depuis, jusqu'à ce qu'il a transféré, dans ces dernières années, son siège au nouveau palais. Cette ancienne maison du vicomte de Limoges n'existe plus : M. Etienne, président de l'Election, a fait un jardin sur le local qu'elle occupoit, et qu'il a acquis depuis sa destruction.

justice comme vicomte et seigneur de la ville est exhibée; et au devant du palais, où la même justice est randue sous son autorité, comme roy de France, à ses subjectz; et apres se retira en son logis du *Brueilh* (1), à l'arrivée duquel on avoit approprié un avant-portailh ayant l'entredeux voulté jusques à la premiere porte de la basse-cour, et recouvert de feuillages de lauriers et d'autre verdure. A la clef de cest arc pendoit un escu de France à fonds d'azur enrichy d'un collier des ordres, à double rang de coquilles, qui lui donnoit un fort beau lustre, avec un ange de chasque costé, portant en leurs gauches eslevées une couronne impériale, pour vray timbre de cest escu, pour signifier que le roy ne recognoit aucun supérieur en terre, ains est monarque souverain en son royaume, qu'il ne tient sinon de Dieu et de son espée.

Traversant la cour du logis, on rencontroit l'autre portal de l'entrée du grand escalier, qui estoit aussy orné d'un avancement soutenu par des pilastres canelés, garnis de gros bouilhons de fleurs et autres ornementz, d'une belle et magnifique peinture. Sur le milieu du berceau de cest arc estoient aussy posés deux autres grandz escussons; l'un, portant les armes de Navare; et l'autre, de la ville, au-dessus desquels se lisoit, en lettres d'or :

HENRICO QUARTO, heroi fortissmo et prudentissimo, quòd, reconciatis, pacatis subditorum animis, pace firmatò, regnum regno restituerit, S. P. Q. Lemovic. Popul. hilaritate publicò fidelitati perpetuò.

Sa Magesté, pendant son souper, ne prononça gueres autres propos que sur les particularictés de ceste entrée, répétant souvent que tout ce qu'il avoit veu en cest acte luy avoit esté fort agréable, et que ce peuple avoit montré une merveilleuse affection à son service. M. de Villeroy rendit ce mesme tesmougnage aux consuls, leur disant qu'ils estoient obligés de rendre graces à Dieu de ce que le roy estoit tres-content du devoir que Lymoges lui avoit rendu.

Et le lendemain, pour l'accomplissement de cette cérémonie, les consuls furent tous ensemble, vestus de leurs robbes, et portans les marques et livrées de la ville, qui sont chapperons de damas rouge cramoysi, présanter à Sa Magesté deux grandes médailles d'or, du poidz de douze marcs, mais burinées et gravées avec tant d'artifice qu'il faudroit que j'empruntasse le burin et la main mesme de l'ouvrier (2) pour en tracer icy la figure affin de n'obmettre rien de leurs ornementz, n'estant possible de suivre avec la plume la subtilité de la main du maistre qui s'estoit esgayé à rendre ces pieces excellemment rares et parfaitement singulieres. En la premiere on voyoit le portraict du roy, armé de toutes pieces, monté à cheval, qui sembloit bondir à travers une grande armée, battre et abattre tout ce qui se présentoit au devant de Sa Magesté pour faire résistance et s'opposer à ses triomphes, tel qu'on l'a veu d'autres foys et admiré au retour d'une infinité de ses belles et grandes victoires, tout couvert et chargé de lauriers et de palmes. Et, droict à l'opposite de Sa Magesté, estoit un bel escusson, gravé des armes de France et de Navarre; et sur le bas, presque aux piedz de Sa Magesté, un autre escu, portant les armes de la ville. Tout autour de la circonférence de ceste premiere médaille, on pouvoit lire ces mots :

(1) Aujourd'hui l'intendance.

(2) Le présent du roy, fait par les *Nabreux* aux despens de la ville. (*Note de l'auteur de ce discours, etc.*)

HENRICO QUARTO, regi christianissimo, heroi fortissimo, invictissimo, clementissimo, S. P. Q. Lemovic. advenienti. 1605.

Comme ceste premiere estoit vouée et consacrée au roy, l'on avoit creu qu'on ne pouvoit dédier la seconde à personne qui lui fut plus chere et affectionnée que Monsieur le dauphin, digne fils d'un si digne pere, les tendres ans duquel promettoient à la France un comble de tant de félicités que les subjectz de ceste couronne ayent jamais peu jouir et gouter sous le regne heureux et fortuné de St Louis, duquel il est véritablement descendu, et dont il porte le nom. C'estoit donc le portraict de monseigneur le dauphin, qui estoit excellemment tiré en ceste seconde médaille, ayant un pied sur la terre et l'autre sur la mer, porté et soutenu par un dauphin marin, qui sembloit s'esgayer davantage le long du bord de son océan, pour sentir et voicturer sur son dos une si plaisante et agréable charge, laquelle le rendoit tout hautein et glorieux parmi les autres poissons qui se voyoient à sa suite à travers des eaux azurées de ce moyteux élément, pour présager que l'empire de ce jeune prince s'estendrait tout autant que la terre et la mer peuvent comprendre d'estendue. On avoit par apres approprié une belle palme verdoyante en sa main; vray simbole des grandes victoires qui lui sont promises du ciel, et de la paix qui doit fleurir entre ses subjectz, sous son heureuse domination, apres celle de son pere. On voyoit encore pardessus deux anges, qui posoyent doucement sur sa tête un riche double diadème; et plus haut, une aigle, suspendue en l'air, sortant d'une nuée, qui de mesmes laissoit tomber dessus sa teste une couronne impériale, pour présage certain que tout fléchira un jour sous la puissance de ce généreux aiglon de la France. Le circuit de ceste seconde médaille estoit entourné de ceste devise :

*Jam cælum, imperii dignum, te signat honore.
Nusquam abibo, et tutum patriâ te sede locabo.*

Le peu de temps qu'on avoit assigné à l'ouvrier ne luy avoit peu donner le loysir de rendre ces deux pieces en la perfection qu'il avoit désignée; et, parce que le roy estoit sur son départ, les consuls pour ce manquement ne voulurent manquer à ce dernier devoir: ains, apres une semblable submission, prosternés aux pieds de Sa Magesté, M^r *Jehan Martin*, prévost des consuls, luy offrant ce présent, lui harangua en ceste maniere qui s'ensuit :

« Sire, vos tres-humbles et obéissantz subjectz et serviteurs supplient tres-humblement Vostre Magesté de les excuser s'ils ne randent à vostre grandeur le devoir qu'il sont tenus : imputez-le, s'il vous plaict, au deffaut d'impuissance, non de bon ne volonté. Et, comme nos actions ont failly à nostre devoir, le peu que nous offrons à Vostre Magesté est encore defectueux par la faute de l'ouvrier et peu de temps qu'il a heu. Nous amanderons, Dieu aydant, les fautes; et, parce que la grandeur des monarches est immortelle, par la libéralité qu'ils exercent envers leurs subjectz, et que Vostre Magesté, au camp d'*Aubervilliers*, confirma les privileges que le roy Charles cinquieme surnommé le *Sage* nous donna, estant en vostre ville de Lymoges, l'an 1424 (1), nous supplions tres-humblement Vostre Magesté que, pour laisser à

(1) Cette date est fautive, ou il faut rapporter le fait à CHARLES VI dit le Bien-Aimé, ou peut-être, avec notre annaliste (Borav., Annal. du Lim., p. 818, vol. II), à CHARLES VII dit le Victorieux.

nos successeurs une perpétuelle mémoire que vostre ville de Limoges a esté augmentée par la présence d'un si grand roy, auquel nous sommes doublement redevables, de nous donner les mesmes franchises qu'aux autres villes capitales pour le fait des tailhes et franc-fiefz; et tout le peuple redoublera ses vœux à la divine Magesté pour votre santé et prospérité et de monseigneur le dauphin. Sire, c'est la mesme chose que Vostre Magesté nous fit donner par Charles IX; mais les troubles ont empesché que le don n'aye sorty à effect. »

Le roy, apres avoir veu et admiré ensemble ces deux médailles, les fit voir aux princes et grands seigneurs qui estoient pres de sa personne; et par apres les remit ez mains desditz consuls, leur disant : *Faites-les parachever, et me les envoyez au plus tost. Quant à vos demandes, j'en suis mémoratif que vous m'avez offert vos cœurs. Faictes dresser vostre requeste : j'en communiqueray à mon conseil; j'y apporteray ce que pourray.* Despuis Sa Magesté a libéralement octroyé l'exemption des francs-fiefz en faveur de ceux qui ont esté, sont et seront consuls de Lymoges et de leurs enfants qui seront vivantz lors de la taxe desdicts francs-fiefz : de quoy, apres plusieurs autres graces et faveurs, Lymoges est obligé à Sa Magesté, laquelle partit de Lymoges le dimanche 23 octobre 1605.

NOTA. Cette relation, due à Simon Descoutures, avocat au présidial de Limoges, est extraite de la *Feuille hebdomadaire* (1786 et 1787). Elle diffère un peu de celle qui a été insérée dans le *Limousin historique* (T. IV, f. 84 et suiv.), et qui avait été prise dans le 2^e *Registre consulaire* de notre ville.

CHRONIQUE.

Deux membres de la Société Archéologique du Limousin, réunis par la saison des vendanges à L'Estrade, près du château de Faye, ont eu l'idée de pousser une reconnaissance jusqu'au bourg écarté et presque inaccessible de Texon.

La pauvre et triste église, veuve depuis long-temps de son curé, n'offrit à leurs explorations que quelques vieilles dalles tumulaires et une statue de St Pierre remarquable par sa tiare et sa sculpture du moyen-âge assez soignée vu la dureté de la matière.

Ce qui les dédommagea de la fatigue de leur course ce fut un autel romain, d'un seul bloc de granit, haut de 4 mètre et large de 66 centimètres, orné de gracieuses découpures du côté de la table, et présentant, sur sa face antérieure, les insignes du sacrifice chez les patens. Le *bucranium* ou tête de bœuf, le *lituus*, bâton augural, deux patères, le *simpleum*, vase d'eau lustrale, et une autre tête d'animal très-fruste, tel que mouton ou porc, pour les sacrifices nommés *suovetaurilia*.

On ne peut expliquer facilement la présence de cet antique monu-

ment à la porte de l'église de cette localité éloignée des grands chemins. Il est possible que, taillé jadis dans les carrières des Cars (*de Quadris*), cet autel ait pris la route de Limoges, et soit resté à Texon à la suite de quelque circonstance causée par la difficulté des communications.

Nous avons l'espérance de voir tôt ou tard cet autel dans notre musée, où il tiendra dignement sa place.

Les travaux qui s'accomplissent dans la cathédrale de Limoges ont fait découvrir, ces jours derniers, une intéressante peinture murale. Deux chanoines, couverts de leurs vêtements de chœur, sont agenouillés devant la sainte Vierge, assise sur un trône, et tenant l'enfant Jésus sur ses genoux. Ils sont présentés au Sauveur par leurs patrons, debout derrière eux. Le premier est sous la protection d'un saint diacre dont la dalmatique rouge est décorée d'orfrois semés de gros cabochons, d'améthistes et d'émeraudes alternant entre quatre perles. Une sainte présente le second ; elle tient une palme.

Ses longs cheveux blonds, ceints d'une simple couronne en cercle, flottent sur ses épaules. Un manteau orné de pierreries la recouvre pareillement. La peinture, long-temps masquée par une boiserie, a beaucoup souffert de l'humidité dans la partie gauche. Les têtes des chanoines ont un sentiment de vérité qui permet d'y reconnaître des portraits.

Une longue inscription, aujourd'hui mutilée, se déroule au-dessus du tableau ; on peut encore y lire ces mots :

Hic. jacet.... venerabilis. vir. dns.... Johaès.... de. Coreris. hui'. ecclie. can'.... et. ca.... le....

.... Cui'. aia. requiescat-in-pax. et. oim. Amen.

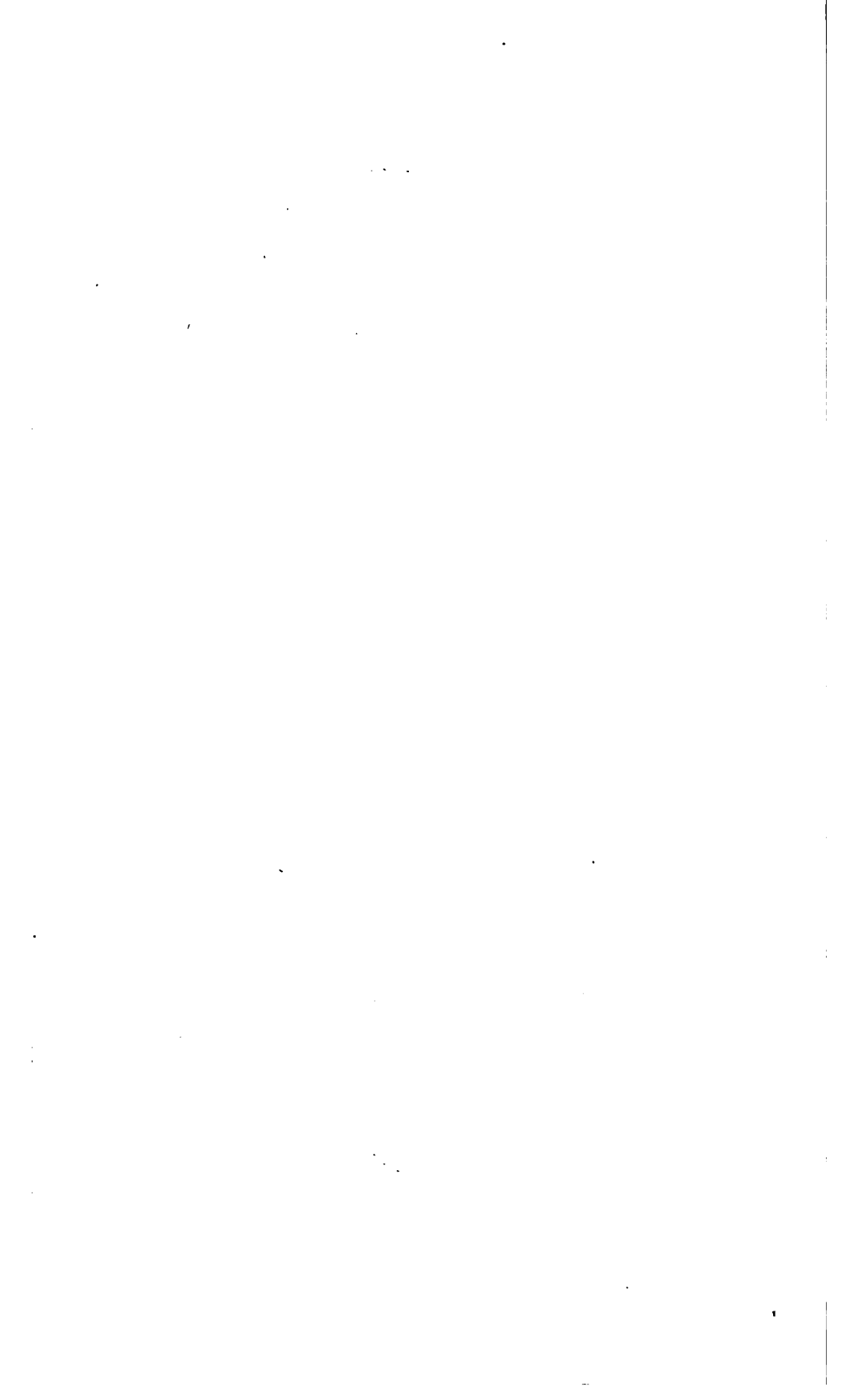
Ci-gît.... vénérable personne Jean des Courières (?), chantre de cette église, et....

.... Que son ame repose en paix avec celle de tous les défunts. Amen.

Cette peinture parait appartenir au premier tiers du xv^e siècle.

Abbé TEXIER.





NOTICE

SUR M. LE COMTE DE MONTBRON,

Lue dans la séance du 30 novembre 1882.

MESSIEURS,

Presque toutes les sociétés savantes consacrent une notice aux membres qu'elles ont perdus. Pour un grand nombre même cette habitude est une obligation écrite dans leurs règlements. Malgré les épigrammes qui en font une assurance mutuelle contre un légitime oubli, nous approuvons complètement cet usage. Il prolonge de quelques jours le souvenir trop vite effacé de ceux qui ne sont plus. C'est un tribut de reconnaissance pour les morts, et une exhortation aux vivants de mériter cet hommage. Sous l'inspiration d'une amitié trop vive, la vérité peut sans doute y perdre quelquefois ; mais ses droits subsistent même dans l'exagération de l'éloge. Rien ne ressemble à une satire comme une louange non méritée.

Le collègue dont je vais vous entretenir n'a jamais paru à nos séances. Retenu à la campagne par son grand âge, il suivait pourtant nos travaux avec intérêt. Son premier ouvrage avait paru il y a plus d'un demi-siècle, et, malgré ce terme si éloigné, rien ne lui était étranger dans le monde actuel de la science et de l'érudition. Musicien habile, dessinateur élégant et ingénieux, il unissait les aptitudes les plus diverses. Il savait la géographie en homme qui a accompagné tous les explorateurs du globe. L'histoire naturelle n'avait pas de secrets pour lui, et il avait encore trouvé du temps pour étudier les langues savantes. Et cependant, malgré des titres si divers, malgré les formes les plus spirituellement bienveillantes, malgré l'estime acquise par la plus noble et la plus généreuse vie, tout le monde n'a pas connu M. de Montbron. Plusieurs l'ont jugé sur quelques apparences, sur quelques goûts qui avaient leur raison d'être dans son esprit, car il ne donnait rien au hasard. Qu'il me soit donc permis de révéler à tous les secrets de cette âme élevée. Pasteur, pendant quelques années trop courtes, de la paroisse qu'il habitait, honoré de son amitié, j'ai lu dans ce cœur voilé de modestie, j'ai été l'instrument de ses charités ; nul ne le vit de plus

près que moi. En payant cette dette de reconnaissance je fais acte de justice. Notre département a perdu un des hommes qui l'honoront le plus devant l'avenir.

M. le comte DE MONTBRON naquit, vers 1768, au château d'Horte, près de Montbron en Angoumois. Destiné de bonne heure à la carrière des armes, il fit ses études dans cette école militaire d'où sont sortis tant d'hommes éminents, et où cependant l'enseignement était donné par des religieux. En se reportant par la pensée vers ces premières années dont le souvenir est si durable, M. de Montbron exprimait constamment le regret d'avoir commencé de vivre en un siècle trop peu religieux, où une éducation incomplète, continuée par un monde trop frivole, laissait sans défense tant d'âmes qui allaient pourtant avoir à traverser la redoutable épreuve des révolutions. M. de Montbron, riche d'un esprit vif et rapide et de la plus heureuse des mémoires, fit des études brillantes. A seize ans, outre les connaissances classiques, il possédait les mathématiques, et il savait la fortification comme un ingénieur. Quelques dessins d'école qu'il produisit alors subsistent encore, et, après deux tiers de siècle écoulés depuis leur exécution, nous les avons vus admirés par les juges les plus compétents. Sa position de naissance et de fortune, servie par d'éclatants succès obtenus dans les concours, lui ouvrit les rangs de l'armée, et, selon son expression, il était officier dans un âge où la plupart des hommes ne sont encore que des écoliers.

Nous touchons à la partie délicate de la vie de M. de Montbron ; mais il est facile d'en parler après qu'un besoin si éclatant de stabilité a montré la valeur du dévouement et de l'honneur. M. de Montbron émigra : « Notre tort, disait-il, fut de nous donner un point de ralliement en dehors de la France : cette conduite, que nous dûmes subir, fut une maladresse, et non un crime : nous ne combattions pas la France, mais les tyrans qui l'opprimaient ».

On le vit à Quiberon, lorsqu'un jeune officier se jetait à la nage pour faire cesser le feu de la flotte anglaise, parce qu'il décimait l'armée républicaine sans servir la cause royale. A-t-on admiré la générosité de ce jeune militaire qui vint héroïquement reprendre sa place abandonnée sur parole, et s'exposer à la mort, suite de la violation d'une capitulation ! M. de Montbron y était. Fait prisonnier à deux reprises, il fut, comme ses compagnons, condamné à mort, et sur le point de subir le dernier supplice. Il nous a laissé le récit de son évasion ; et il faut lire ces pages trop courtes pour apprendre à le connaître. Son sang-froid, sa présence d'esprit, aidés par le

courage désintéressé de plusieurs jeunes personnes, lui permirent de s'évader la veille du jour où il devait être fusillé. Peu de récits réunissent autant d'intérêt. Une narration calme, sereine, tout empreinte d'intelligence, fait mieux ressortir encore la gravité et l'horreur de cette épouvantable situation et de cette époque lugubre. Les divers mobiles des actions humaines s'y montrent dans tout leur jour en des personnages différents. A quelque point de vue qu'on se place, on ne peut qu'admirer la générosité de l'auteur. Ces pages, publiées en 1815, ne portent pas la trace du moindre ressentiment. La bienveillance s'y montre partout, sans exclure le trait vif, inattendu, mais adouci. C'est ainsi qu'à l'état-major M. de Montbron regretta de trouver ce qu'on trouve trop souvent à la cour : un grand orgueil fondé sur de petites différences.

M. de Montbron put atteindre la Hollande. Grâce à des habitudes de tempérance qui ne se sont pas démenties, il n'y connut pas le besoin. De là il gagna Bordeaux sous un déguisement, et songea à utiliser son talent de dessinateur pour venir en aide à ses compagnons d'exil plus pauvres que lui. Déjà une exposition publique de ses dessins lui avait valu la clientèle d'un pensionnat important, lorsqu'un faux avis le fit partir pour Paris : on lui annonçait mal à propos que son nom venait d'être effacé de la liste des émigrés. Il reconnut son erreur trop tard ; mais aborder résolument la préfecture de police et son secrétaire, obtenir à prix d'or la délivrance de la fatale liste, fut pour lui l'affaire d'une première résolution. « Ce jour-là, disait-il plaisamment, je fis le contraire des voleurs de grand chemin : je sauvai ma vie et celle d'autrui, mais je livrai ma bourse. »

La main d'un guerrier illustre, conduite par la Providence, rétablissait l'ordre dans notre patrie ; M. de Montbron put recueillir quelques débris de son patrimoine, et se livrer sans contrainte à ses goûts studieux. Son premier ouvrage, *les Scandinaves*, date de cette époque : il parut en 1804. Il prit dès lors l'habitude, interrompue seulement en ces dernières années, de passer à Paris une grande partie de la mauvaise saison. Ce séjour mettait à sa disposition les ressources immenses des bibliothèques publiques, et le rapprochait des savants de toute sorte, en la compagnie desquels il se plaisait, parce qu'il y était en famille. Il étudia jusqu'au dernier jour, et à plus forte raison en ses années de première ardeur.

La police finit par s'en inquiéter. Que faisait à Paris, de quoi vivait cet homme d'habitudes modestes, en apparence sans ressources, et devant lequel s'ouvraient cependant les salons du beau

monde et les cabinets des érudits ? Un employé supérieur lui fut dépêché : « Monsieur, lui dit-il en l'abordant, j'aurais pu vous faire suivre par mes émissaires ; mais je suis un ancien militaire, et j'ai préféré vous demander à vous-même, avec la franchise d'un soldat, ce que vous faites ici ». Pour toute réponse, M. de Montbron, entr'ouvrant un des in-folio empilés sur sa table, lui dit : « Vous le voyez, j'étudie l'hébreu ». Ce n'était pas une défense ingénieuse comme celles qui contribuèrent à le sauver à Quiberon. Plusieurs années après, on put se convaincre de sa sincérité lorsque parurent ses *Essais sur la littérature des Hébreux*. Cet ouvrage, en trois volumes, est son meilleur titre littéraire. Des traductions du texte sacré, faites directement sur la langue originale, y sont accompagnées de commentaires piquants. L'élégance et l'esprit s'allient en ces pages dans une mesure qui en rend la lecture très-attractive.

Cette publication prouverait une fois de plus que, pour les esprits fortement trempés, des goûts studieux ne sont pas incompatibles avec la possession d'une grande fortune. Car M. de Montbron était riche alors : la restauration lui avait rendu son magnifique château et la forêt d'Horte, et, dans une alliance heureuse, l'héritière de trois familles lui avait porté, avec une fortune territoriale considérable, des qualités solides qui feront toujours bénir son nom. Cet établissement donnait à M. de Montbron la jouissance de plusieurs châteaux. Le plus petit de ses manoirs, Montagrier, était une construction en ruines du xv^e siècle. La position en était remarquable : perchée sur de gigantesques rochers, elle commandait le cours de la Gartempe, qui formait plusieurs îles à ses pieds. Au couchant, des collines à pentes variées se reliaient à des prairies en plaine, et de toutes parts l'œil était récréé par un paysage verdoyant et étendu où courait une rivière torrentueuse. La beauté du site inspira à M. de Montbron la pensée de reconstruire ce manoir. Sous une forme moderne, la petite habitation s'éleva au milieu d'un bouquet de fleurs. Les plantations réussirent au-delà de toute espérance. Ces arbres énormes, et qu'on croirait séculaires, ont été plantés par M. de Montbron il y a quarante ans à peine. C'est sa main habile qui a fait contraster les formes et les feuillages, qui a emprunté leur verdure et leurs fleurs à tous les climats, qui a distribué dans les massifs ces serres et ces cages destinées, de loin comme de près, à charmer le regard.

Le succès de ses plantations fixa sa résidence. Il abandonna, pour ne plus l'habiter, son château de La Côte-Mézières, et Montagrier reçut des embellissements de plus en plus considérables. *L'araucaria*,

ce pin unique de l'Amérique du sud, qui a prêté son nom à la seule épopée que possède l'Espagne, le premier araucaria transporté en Europe vint y trouver un asile. Les autres embellissements eurent un caractère plus utile : ils eurent presque tous pour résultat de constater quelles sont les plantes exotiques qui peuvent s'acclimater sur notre sol.

On peut voir dans le *Bulletin de la Société d'Agriculture* de 1823 un article de M. de Montbron où il résume les découvertes de son expérience sur ce point. Même aujourd'hui cet article sera lu avec plaisir.

D'autres goûts plus populaires et plus critiqués s'alliaient au goût de la botanique : le créateur de Montagrier embrassait l'histoire naturelle tout entière. Des animaux rares y étaient rassemblés de toutes parts. Ils fournissaient matière à des observations intéressantes, et qu'on doit regretter de ne pas voir réunir. Très-souvent ces acquisitions coûteuses devaient, dans la pensée du maître du logis, introduire en France des animaux utiles. C'est ainsi que la première pensée de l'acclimatation de l'*alpaga*, pensée qui a eu tant de retentissement, et qui a si bien servi ceux qui ont su se l'approprier, appartient à M. de Montbron. Le premier il a écrit sur ce sujet, et le premier il a introduit ces animaux en France. En dernier lieu, ils lui ont fourni la matière de quelques pages curieuses insérées dans le journal de Limoges.

Cet emploi de sa fortune était une récompense qu'il voulait donner à ceux qui entreprennent de lointains voyages, et qui servent ainsi le progrès des sciences naturelles et de la géographie. C'était un moyen d'instruire et d'amuser la province. La province tout entière en effet se donnait rendez-vous dans le parc de Montagrier ; aucune clôture ne protégeait tant de choses rares, et ce parc magnifique était ouvert jour et nuit comme le cœur et la main de son propriétaire.

Les honneurs vinrent le trouver dans cette solitude. A plusieurs reprises le vœu spontané de ses concitoyens l'appela à la chambre des députés. Il y retrouva, sur les bancs du ministère ou sur ceux de l'opposition, ses anciens amis du temps de l'empire, Château-briand, Benjamin Constant et cent autres, alors à demi célèbres, et déjà presque oubliés. Il sut demeurer fidèle à ses principes et à ses amitiés ; car, s'il était ferme dans ses croyances, il était indulgent pour les personnes. Royaliste, il proposa les mesures les plus libérales, trop libérales peut-être, mais en tout cas fort généreuses, telles que l'impôt progressif. Il n'usa de sa position que pour rendre

service à tout le monde, sans acception de partis. Il ne sut refuser que pour lui et pour les siens.

Ces positions si diverses, ces études si variées, expliquent l'immense intérêt que présentait sa conversation. Sa bonne grâce y enchâssait les anecdotes les plus piquantes sur les grands personnages de ce siècle, dans la familiarité desquels il avait vécu. Il savait d'une façon inépuisable et qui ne se répétait jamais son empire et sa restauration. Un recueil de ces souvenirs, s'il était déjà possible, serait plus intéressant que l'histoire, sans en avoir la gravité. Mais qui pourrait rendre le tour ingénieux et élégant, la pointe fine et toujours inattendue qui se cachait en ses récits? L'urbanité la plus exquise adoucissait toutes les saillies. M. de Montbron avait retenu de la vieille société ces formes gracieuses qui seraient sœurs de la légèreté si elles n'étaient pas filles de l'indulgence, ce procédé spirituel qui cache l'objection sous l'apparence d'une demande. Mais, s'il avait gardé la politesse du XVIII^e siècle, c'était pour en parer les goûts plus sérieux de notre temps : *il n'était pas le demeurant d'un autre âge.*

On put s'en convaincre aux jours d'épreuves ; car M. de Montbron eut les siennes. Dieu ne fait pas des dons si magnifiques sans contre-poids et sans compensation. Il entre dans ses desseins de nous avertir que nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente, et que cette terre n'est pas la dernière patrie. C'est le but de la souffrance et de l'adversité. M. de Montbron la porta noblement. Il puisait sa force dans son courage et aussi dans ses sentiments religieux. Aux jours d'épreuve, il invoquait le secours divin par des prières solennelles, et, disons simplement une chose toute simple, il faisait des neuvaines. Il donnait une fin surnaturelle à ses abondantes aumônes. Aussi, lorsque la plus longue et la plus douloureuse des maladies l'eut frappé, il ne murmura pas contre la Providence ; il accepta la souffrance comme une expiation nécessaire, et fit la part de Dieu de plus en plus large dans sa vie. Il est mort héroïquement, demeurant tout entier jusqu'au dernier soupir.

Outre un grand nombre d'articles disséminés dans divers recueils et les ouvrages que nous avons énumérés, M. de Montbron a publié trois volumes de *nouvelles*. Deux de ces récits ne sont pas entièrement imaginaires, et des événements véritables en composent le fond. Une de ces nouvelles a eu plusieurs éditions.

Il laisse en manuscrit un *Recueil de pensées*.

L'Abbé TEXIER.

D'AGUESSEAU.

(Lecture faite à la Société dans la séance du 21 février 1853.)

On doit des égards aux vivants ; on ne doit
aux morts que la vérité.

(VOLTAIRE.)

MESSIEURS,

Le travail que j'ai l'honneur de vous présenter n'est pas récent : il y a déjà quelques années, lorsque notre compatriote M. Albert tenta de fonder une œuvre à laquelle l'intention toute patriotique de l'artiste aurait dû assurer plus de popularité et d'avenir, je fus prié d'apporter à cette œuvre, dans sa partie littéraire, mon plus que modeste tribut.

Je me rendis à l'invitation qui m'était faite, et j'écrivis cette biographie. Quoique ce travail incomplet soit à juste titre inconnu de vous tous, je n'aurais osé en faire une lecture à une époque si éloignée de sa publication si je ne savais votre bienveillance habituelle, et s'il ne m'avait été donné, en recueillant de nouvelles notes, en comblant de nombreuses lacunes, de le rendre moins indigne de l'honneur qu'il reçoit de vous.

D'ailleurs, Messieurs, vous avez accueilli favorablement la proposition de l'un de nos collègues tendante à compléter par des études historiques et biographiques tout ce que promet le titre de votre Société. Pénétré de l'utilité du but que l'on veut atteindre, je dois me féliciter qu'un travail dès long-temps préparé me permette de prendre l'initiative dans la réalisation d'un projet digne de l'intérêt de tous ceux qui aiment leur pays, et qui honorent les hommes assez heureux pour avoir pu la servir et l'illustrer.

Les biographes n'ont pas manqué à l'homme éminent qui fait l'objet de cette étude : on a depuis long-temps tout dit sur

d'Aguesseau, sur ce modèle inimitable de la plus austère et de la plus aimable vertu. Il ne m'appartient pas de prétendre vous faire connaître ses titres à tant de popularité et de solide gloire ; ses titres, ce sont ces monuments immortels de sagesse et de génie sortis de la plume du chancelier, et dont aucune intelligence virile et cultivée ne peut avouer l'ignorance. Mais, comme c'est une tâche utile pour l'esprit, douce pour le cœur, flatteuse pour le concitoyen, que d'étudier et de rassembler les pages de cette noble vie, j'ai osé l'exposer à mon tour, en me pénétrant de l'amour du beau, du vrai, de l'honnête, dont elle est le plus parfait modèle.

Henri-François d'Aguesseau naquit à Limoges, le 27 novembre 1668, dans la maison de l'intendance, située rue Consulat. Il reçut le baptême, le lendemain 28 novembre, dans l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix. Cette date est conservée dans un répertoire des baptêmes de la paroisse contenant la liste des enfants baptisés de 1662 à 1727. La note relative à d'Aguesseau, due aux recherches laborieuses de M. Auguste DuBoys, est ainsi conçue :

1668. — *Henri-François d'Aguesseau.* — 28 novembre.

Nous ne pouvons revendiquer pour notre ville, cela paraît hors de doute, que la naissance et les premières années de l'enfance du chancelier : son père remplissait à Limoges une charge amovible et passagère lorsque le hasard de la naissance l'inscrivit dans nos annales.

On trouve cependant dans Nadaud une note manuscrite qui semblerait rattacher plus étroitement à notre pays cette famille illustre, et indiquerait un établissement durable de la part de quelques-uns de ses membres. Cette note est relative au mariage contracté, en 1702, par Antoine d'Aguesseau, frère du chancelier, avec Louise Dubois-Baillet, fille de Madeleine Dorat, (originaire de Limoges ; mais la mère de d'Aguesseau, Claude Le Picard de Périgny, était fille d'un maître des requêtes originaire de l'Artois ; du côté paternel, il descendait d'une ancienne famille, qui possédait des terres dans la Saintonge et dans l'île d'Oleron. Nous retrouvons, vers la fin du xv^e siècle, un Jacques d'Aguesseau gentilhomme de la reine Anne de Bretagne.

Le grand-père du chancelier, Antoine d'Aguesseau, après avoir été successivement maître des requêtes, conseiller au conseil d'état, intendant de Picardie, a laissé, comme premier président du par-

lement de Bordeaux , une réputation d'intégrité et de savoir qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Le chancelier eut pour père Henri d'Aguesseau, intendant de Limoges et du Languedoc, conseiller au conseil de régence, et qui mourut octogénaire en l'année 1715. C'était un de ces hommes rares, vigoureusement trempés, des mains desquels rien de médiocre ne peut sortir : cultivant avec sollicitude les heureuses dispositions de son fils, il devait doter la France d'une de ses gloires les plus solides et les plus estimées. Il eut dans sa vie des épreuves difficiles à subir : il en sortit toujours avec honneur. .

Il était intendant des provinces du midi au moment où Louis XIV, en révoquant l'édit de Nantes, commettait l'acte le plus impolitique de son règne. Placé entre sa conscience et l'exécution d'ordres rigoureux, sachant très-bien pourtant qu'avec Louis hésiter c'était encourir une disgrâce, d'Aguesseau sut concilier l'obéissance aux ordres du prince avec la pitié qu'inspiraient des hommes qui abandonnaient une patrie où on leur enlevait la liberté de conscience, cette liberté précieuse et de droit naturel qui échappe à toutes les tyrannies. Il mourut adoré, et le deuil universel qui suivit cette mort dut inspirer à son fils d'égaler en vertu un homme dont la perte était suivie de tels regrets.

Les hommes illustres, en transmettant leur nom à leurs descendants, leur confient un dépôt sacré dont ils sont responsables. Cette gloire facilite le génie, mais elle effraie et fait ressortir la médiocrité. Ce nom dont héritait le jeune d'Aguesseau, il lui fut donné de le couvrir d'un plus grand lustre, et de ne rien laisser à ses enfants qu'ils pussent y ajouter.

On ne jette pas les yeux sans étonnement sur cette carrière de l'homme public si longue par les années, si rapide par la succession des événements, si bien remplie par des talents et des vertus qui n'appartenaient pas à ce siècle.

D'abord avocat du roi au Châtelet, il y reste quelques mois à peine. Le roi, qui honorait d'Aguesseau le père de la plus haute confiance, investit d'une place d'avocat-général au parlement de Paris (1694) ce jeune homme dont les débuts étonnèrent tout le monde. On regardait avec surprise cet adolescent qui, dès ses premiers pas, luttait contre cette mode impérieuse qu'avaient subie ses devanciers, à laquelle n'avaient pas échappé Lemaitre et Patru eux-mêmes, de faire d'un plaidoyer un recueil indigeste d'érudition sacrée et profane, qui, comme l'a très-bien fait remarquer M. de La Harpe, était d'autant plus applaudie qu'elle était plus étrangère au sujet. A cet étalage,

à ce luxe de citations qui embarrassaient alors la marche du discours, on trouvait étrange de lui voir substituer un langage clair, précis, nerveux, une abondance d'ornements qui, sans rien ôter à la force de l'argumentation, ajoutait au charme du discours; on admirait ce goût si pur et si précoce que lui avait légué son père, et qu'il avait perfectionné dans le commerce de Racine et de Boileau; cet esprit exact, grave, élevé, auquel, par une exception digne de remarque, les années et les soins fâcheux de la vie n'enlevèrent rien de sa fraîcheur et de sa séduction.

Les hommes de mérite ne se trompèrent pas sur la destinée de ce jeune homme : dès les premiers jours ils le désignèrent comme leur maître à tous; et, lorsque le célèbre Denis Talon, alors président à mortier, disait qu'il voudrait finir comme commençait ce jeune homme, il était l'écho de l'unanime admiration, et lui faisait une prédiction que ne démentit pas l'avenir.

Procureur général à trente-deux ans (1700), personne mieux que d'Aguesseau ne comprit dans toute leur étendue les devoirs d'un magistrat élevé à ces hautes et redoutables fonctions; personne mieux que lui, sa correspondance en fait foi, ne comprit l'idée morale attachée à l'institution d'un pouvoir public qui, chargé de poursuivre au nom de la société les crimes de quelques-uns, évitait aux gouvernements cette ressource des délateurs qui avilit ceux qui l'exploitent comme elle dégrade les mœurs de la génération qui s'y soumet. Ferme dans l'accomplissement du devoir, mais sensible et humain, connaissant la valeur de la vie et de l'honneur d'un homme, considérant une condamnation comme une calamité publique, quel citoyen fut plus digne d'être l'homme du roi, de la patrie, de la religion!

Son zèle n'était jamais inactif. Tantôt, prenant en main les affaires du domaine, réveillant des titres ensevelis, il les montre inaltérables dans leur essence à toutes les époques de la monarchie; tantôt il surveille et dirige les magistrats de son ressort, corrige les abus, écrit aux magistrats qui le consultent des lettres qui sont des monuments de sagesse, et forment comme une suite de décisions de jurisprudence. A l'un il dit ce mot profond : *La justice qui se fait trop attendre touche à l'injustice*. A l'autre il écrit que, *plus les formes sont sévères et rigoureuses, plus l'humanité et la justice commandent de régularité dans les procédures*. Un jour enfin il laisse tomber de sa plume cette pensée si remarquable pour le temps où elle se produit, et qui est comme l'avènement de l'équité et de l'interprétation dans la rigueur du droit : que, *lorsque la volonté du*

législateur ne laisse plus que la gloire d'obéir, il faut corriger par l'esprit de la loi tout ce que la lettre présente d'excessive sévérité.

Parfois appelé aux conseils de Louis XIV, il composait, sur les affaires d'état, des mémoires dont la sagacité surprend. C'était bien, comme l'a dit un panégyrique sous une forme peut-être ambitieuse, *une source bienfaisante conduite jusqu'aux lieux les plus élevés, pour être ensuite versée par les fontaines publiques pour l'avantage des peuples.*

Protecteur par sa charge des faibles et des malheureux, surveillant des monuments publics et des hospices, il se multiplia pendant l'affreux hiver de 1709. Il avait prévu le mal, il avait indiqué d'avance les moyens de l'atténuer; il avait compris que, avant que l'alarme se répandit, il fallait demander des blés à l'étranger, accélérer et protéger les arrivages, poursuivre et faire rengorger les accapareurs : on ne tint compte de ses conseils.

Alors lui qui avait toujours fui les pompes de la cour ne craignit pas d'y paraître en solliciteur. On le vit, faisant des tableaux touchants des souffrances du peuple, arracher au luxe ce que réclamait la misère, provoquer des mesures utiles, réveiller le zèle de tous. Sa santé en était altérée : on lui conseillait le repos, et il répondait : *Je ne puis : je sais qu'il y a tant d'hommes qui souffrent !* réponse que sa modestie connue rend sublime, et qui accuse la noblesse de son âme et la profonde sensibilité de son cœur.

Comme magistrat, sa fermeté fut plus d'une fois mise à l'épreuve.

On connaît les discussions religieuses qui troublèrent les dernières années de Louis XIV. On voyait alors un monde religieux, ambitieux et remuant; de grands évêques faisant descendre leur génie à des discussions dans lesquelles, malgré la foi vive qui y domine, sous le voile de la controverse religieuse on entrevoit l'amour-propre et les rivalités de cour; un pape (Clément XI), profitant de ces discordes, adressant à l'église de France une constitution où les antiques libertés gallicanes recevaient une rude atteinte; un roi circonvenu, ayant autour de lui un confesseur dévoué aux intérêts de Rome; une femme, qui avait pris sur son esprit un empire souverain, laissant arracher à ses évêques tous leurs privilèges, et affligeant la fin d'un règne glorieux par la trop fameuse déclaration du 8 mars 1715; on voyait enfin un parlement qui, après avoir perdu le droit de remontrance, était un docile instrument des volontés du maître. On ne s'attendait pas à ce qu'une résistance pût se produire contre les envahissements de l'ultramontanisme. D'Aguesseau seul osa se poser en champion des libertés de l'église,

en protecteur des consciences opprimées : pour leur défense, il affronta l'accusation si redoutable de jansénisme, mettant ainsi les inspirations d'une âme droite, pure et vraiment chrétienne bien au-dessus des avantages de la faveur et d'une haute fortune. La crainte d'une disgrâce ou d'un sort plus rigoureux ne put l'arrêter : non-seulement il refusa de donner des conclusions pour une déclaration qui répugnait à sa conscience ; non-seulement il obtint du parlement, chose digne de remarque, un retard d'un mois dans l'enregistrement de la bulle et de l'édit de 1715 ; mais il exprima hautement les motifs qui dictaient sa résolution : il représenta avec force que, si la foi était une dans toutes les églises, la discipline ne pouvait être la même ; que ces libertés dont nos pères avaient été si jaloux ne consistaient pas seulement à ne pas recevoir de lois contraires à nos mœurs, mais encore à ne pas suivre d'autres lois que les nôtres en ce qui concerne la police et la discipline. *Tout ce qu'une puissance étrangère veut entreprendre chez nous m'est suspect, disait-il. Si le pape veut faire condamner un écrit ; s'il lui plait de mettre son nom à la tête des décrets de l'inquisition, il faudra donc que l'église de France les accepte, et que nous y soyons assujettis ? jamais !*

Puis, attaquant cette fiction monstrueuse de la déclaration de 1715 par laquelle tous les réformés, qu'ils aient fait abjuration ou non, étaient réputés relaps, il ajoutait : *Le roi, par ses édits, a bien aboli l'exercice de la religion prétendue réformée, mais il n'a point ordonné précisément aux religionnaires de faire abjuration, et d'embrasser la religion catholique. On aura toujours peine à comprendre qu'un homme qui ne parait point s'être jamais converti soit cependant retombé dans l'hérésie, et qu'on puisse le condamner comme si le fait était prouvé.*

Ce langage et cette résistance n'appartenaient pas au siècle de Louis XIV, et ce prince n'y avait pas été lui-même accoutumé. Mandé à Versailles pour s'expliquer sur ce refus de donner des conclusions favorables, d'Aguesseau s'exprima avec le respect d'un sujet et la fermeté d'un homme de bien. Lorsqu'il rentra chez lui, il trouva sa femme et ses amis en proie aux plus vives alarmes : dans cette lutte avec le grand roi, tous avaient tremblé ; lui seul n'était pas ému.

Pour rendre hommage à la vérité, nous devons dire qu'il eut plus tard un moment de faiblesse en venant sur son opinion première, et en appuyant l'enregistrement de la bulle pontificale. Ce retour à d'autres idées l'a fait juger avec quelque sévérité par les amis et les

partisans de Port-Royal, alors écrasé ; il fut même pour lui la source de désagréments nombreux au sein du parlement. On connaît, à ce sujet, la foudroyante réponse qu'adressa à d'Aguesseau le conseiller Perelle, énergique défenseur des libertés gallicanes. Comme le chancelier l'interrompait en plein parlement pour lui demander où il avait pris de tels principes : *Dans les plaidoyers de feu M. d'Aguesseau* ! répondit Perelle ; réponse dure à entendre, et bien méritée, nous devons le dire. Mais le désir d'assoupir de longues et amères divisions doit absoudre le chancelier de l'unique faute qui pèse sur sa renommée.

Quelques mois après, Louis XIV n'était plus. La réaction qui s'opérait dans les mœurs et dans la politique appelait aux charges de l'état les hommes qui, dans quelques actes de leur vie politique, s'étaient montrés hostiles à l'ancien ordre de choses. La lutte qu'avait soutenue d'Aguesseau contre l'ultramontanisme souriait au régent non moins que son attitude au parlement et à Versailles ; d'ailleurs son savoir, ses vertus, l'opinion publique, tout l'appelait à prendre la direction suprême de la justice.

Lui seul n'avait jamais jeté les yeux si haut : il pensait, non sans raison, que le bonheur d'une position modeste balançait avec avantage l'éclat des hautes fonctions : aussi s'effaçait-il toujours. La brigue, les sollicitations, lui étaient étrangères. Il nous dit lui-même qu'il avait appris de son père, plus par des exemples que par des instructions, quelle satisfaction c'est pour l'honnête homme parvenu aux grandes dignités de l'état de voir que la main de la Providence l'y a seule conduit. Cette satisfaction, il l'eut pleine et entière ; et, lorsqu'il fut le dépositaire de la partie la plus sacrée de l'autorité du prince, il put jeter les yeux sans rougir sur sa carrière de magistrat. Pas une intrigue, pas un acte que pût condamner sa conscience sévère ne lui avait aplani les difficultés de la route. Sa vertu, son mérite seul, en faisant taire l'envie et forçant l'admiration, l'avait arraché à cette abnégation de lui-même, et l'avait élevé jusque là.

Après la mort du chancelier Voisin (2 février 1717), le régent envoya chercher d'Aguesseau. Ce dernier se rendit au Palais-Royal, et fut salué du titre de chancelier : il s'en défendit long-temps ; mais, forcé de céder aux plus vives instances, il dut se résigner à recueillir cet illustre héritage, à consacrer sa vie tout entière à ses concitoyens ; et son élévation fut pour le royaume un événement heureux.

C'est alors que d'Aguesseau est vraiment grand. Les immenses travaux attachés à la suprême magistrature ne peuvent le lasser ;

avec une hauteur de vues suprenante, il prévoit les événements, et les dirige à son gré ; il a étudié les hommes , il les connaît : ce sont des hommes sûrs ; des citoyens capables de servir l'état , qui sont placés à la tête des cours souveraines ; il règle les juridictions , entretient , ranime la vigueur des lois , en crée de nouvelles quand des besoins nouveaux se font sentir ; de lui partent et rayonnent , dans tout l'empire de la justice , des interprétations lumineuses des lois , des censures ou des conseils toujours reçus avec respect et religieusement suivis.

Au conseil du roi , il est admirable. Fort de cette conviction que donnent à l'homme de bien le mépris des honneurs , la conscience de n'avoir au fond du cœur d'autre idole que l'amour de la patrie et de la vertu , il lutte avec un courage inébranlable contre toutes les mesures qui , présentant un secours actuel , pouvaient faire craindre pour l'avenir de funestes conséquences.

Sa lutte contre le système de Law est une des plus belles pages de sa vie.

Un étranger célèbre , doué d'un]génie financier vaste et hardi , venait , dans un moment de crise , présenter un système séduisant : il promettait de combler , sans pressurer la France , le déficit énorme laissé par Louis XIV ; il offrait aux spéculateurs cet appât d'arriver à la fortune sans les ressources ordinaires du travail et du talent. Le régent était ébloui ; le conseil de régence partagea bientôt l'engouement ; et l'on connaît tous les scandales et tous les prétendus miracles de la rue Quincampoix. Nous retrouvons encore d'Aguesseau seul contre tous : il avait étudié le système de Law , il en avait reconnu les avantages ; mais ses dangers n'avaient pas échappé à sa pénétration : à la vérité il avait reconnu l'habileté du financier ; il voyait bien qu'on pouvait retirer de son système quelques secours actuels et des lumières qui nous eussent avancés d'un siècle ; mais il avait prévu les abus ; il avait prévu que , avec des intentions sages et modérées dans le principe , l'ivresse du succès entraînerait trop loin ; que , après avoir donné des valeurs sûres pour base des actions de la banque universelle que rêvait Law , on en viendrait à ne leur donner que des garanties factices , et qu'elles n'auraient de valeur que par le jeu. Il avait prédit la perte de l'honneur de la patrie , la ruine du crédit et de la fortune publique ; il avait prévu tous ces désastres que Mirabeau nous a peints , quatre-vingts ans plus tard , dans un langage magnifique et avec des tableaux saisissants.

Oui , telle fut son appréciation d'un système funeste qu'un moment d'entraînement rendait si populaire , et la résistance qu'il y

opposa fut inflexible. Aussi doit-on s'étonner que Mirabeau, dans son véhément réquisitoire contre l'agiotage, ait pu ignorer la noble résistance du chancelier au point de s'exprimer ainsi :

« Rappelons-nous, dit-il en s'adressant au roi Louis XVI, que, au temps de Law, il a manqué des hommes qui ~~sussent combattre~~ tous les vains prestiges du moment, ou, si vous voulez, qui osassent le faire. S'ils eussent exposé avec clarté, avec méthode, leurs raisons pour ne pas croire aux magnifiques promesses du système, aurait-il fait tant de ravages ? Au peu d'idées nettes que l'on trouve dans les ~~mémoires de ces temps~~ extraordinaires, on est tenté de croire que le talent de discuter ces matières abstraites manquait alors ; mais il est plus probable encore que le talent redoutait le despotisme, aux ordres duquel l'agiotage ravageait le royaume. »

La réponse à ce reproche de défection de toutes les intelligences et de tous les courages, mais c'est la lutte soutenue par le chancelier à la face de l'Europe entière ; c'est son double exil ; c'est ce long mémoire sur le commerce des actions de la compagnie des Indes, dans lequel tous les dangers du système, au point de vue moral et financier, sont présentés avec tant de courage, de force et d'éclat ; dans lequel il est démontré, par des calculs certains, que cette libération du trésor invoquée comme cause suprême de ces tentatives aventureuses ne se trouvait point résulter de l'application du système, et qu'on verrait au contraire, pour unique résultat de cet expédient funeste, la France envahie, les honnêtes gens ruinés et les fripons comblés de richesses. Il est fâcheux que Mirabeau n'ait pas saisi cette occasion de rendre au plus pur, au plus courageux caractère de ces temps difficiles, l'hommage qui lui convenait.

Le régent, désespérant de vaincre la résistance de d'Aguesseau, l'éloigna de la cour. Il partit pour sa terre de Fresne, montrant dans la disgrâce cette égalité d'âme que la plus haute fortune n'avait pu troubler. Les regrets de la France le suivirent, et l'admiration de l'Europe vint le trouver dans cette humble résidence. L'abbé de Polignac lui adressa une épltre touchante et courageuse ; le cardinal Quirini, bibliothécaire du Vatican, porta un hommage bien flatteur au plus terrible adversaire des prétentions du saint-siège ; les Anglais eux-mêmes consultèrent le chancelier sur des réformes qu'ils projetaient : ses réponses étaient pleines de réflexions utiles et de sages conseils, qui furent suivis.

Dans cette retraite, où une nouvelle disgrâce le rappela cinq ans plus tard, s'écoulèrent pour le chancelier des jours de paix, qu'il appelait les beaux jours de sa vie. Cet homme eut le secret d'être

toujours grand, toujours heureux ; mais , il faut bien le dire , c'est qu'il avait en lui et près de lui ce qui élève l'homme au-dessus des évènements , ce qui lui fait accepter sans murmure ou sans être ébloui les situations diverses de la vie : une âme forte et la conscience du devoir , des goûts simples et élevés , un amour de l'étude qu'aucune difficulté ne rebutait , que rien ne pouvait assouvir ; c'est aussi qu'il avait près de lui ce qui est l'objet de tous les rêves , de toutes les espérances de la jeunesse , ce qui étend son horizon , ce qui , dans l'âge mûr , éveille une ambition noble , et dans les revers console et soutient , une femme d'une force d'âme antique , d'un dévouement sans bornes , qui , au contact d'un grand homme , avait pris quelque chose des grandes qualités , et de laquelle M. de Coulanges , esprit aimable et facile de ce temps-là , a fait cet éloge , injurieux pour les dames de son siècle , que , pour la première fois , il voyait en elle les grâces et la vertu s'allier.

C'est encore que l'illustre chancelier voyait s'élever autour de lui des enfants heureusement doués , fiers du nom et des vertus de leur père , et dont il préparait l'entrée dans la vie publique par d'immortels conseils.

Quel est l'homme qui n'échangerait pas tous les rêves de l'ambition pour le bonheur d'une semblable disgrâce , et qui ne comprend que d'Aguesseau , victime de son dévouement aux intérêts du pays , entouré de l'affection la plus tendre , consolé par l'estime des gens de bien et l'admiration de l'Europe , ait pu dire avec conviction : « Oui , ce sont là les plus beaux jours de ma vie » ?

Le chancelier fut rappelé , en 1717 , par le crédit du cardinal Fleury ; mais les sceaux ne lui furent rendus que dix ans plus tard.

C'est alors qu'il put mettre à exécution le projet de réformer les lois qui avait été la pensée de toute sa vie , et qu'il avait mûri dans l'exil par la lecture des grands publicistes.

Le plus beau caractère d'une législation c'est l'unité de principe : il faut , comme on l'a dit avec profondeur , qu'il y ait entre toutes les lois d'un même pays une harmonie telle qu'un peuple puisse se les approprier , qu'elles lui appartiennent comme son sol et ses mœurs.

La législation française était alors un véritable chaos : on y voyait mêlés , confondus , dénaturés les uns par les autres , des débris des premières lois de la conquête et des Capitulaires ; des usages féodaux , du droit ecclésiastique et du droit romain , deux cent quatre-vingt-cinq coutumes , enfin les innombrables ordonnances des rois , se multipliant sans cesse , achevaient de jeter l'obscurité dans les lois , et rendaient leur interprétation plus difficile.

Rallier et coordonner toutes les parties éparses de la législation , écarter celles qui n'étaient plus en rapport avec les mœurs et les besoins du temps ; soumettre tous les Français à la même loi ; simplifier et rendre plus rapide la distribution de la justice : telle est l'immense tâche que se proposait d'Aguesseau.

Il semble d'ailleurs que cette réforme dans la législation ait été la préoccupation constante des grands esprits judiciaires de cette époque. Avant le chancelier, vers 1663, un illustre magistrat, Guillaume de Lamoignon, premier président du parlement de Paris, avait eu la même pensée : voyant avec peine, lui aussi, la variété des lois territoriales qui régissaient les différentes provinces, il aurait souhaité une loi unique pour tous les peuples soumis au même monarque ; mais, ne se dissimulant pas les dangers de toucher d'une manière subite et universelle à toute la législation, il dut borner ses plans de réforme à faire disparaître les diversités de la jurisprudence sur les mêmes questions, à corriger des usages et des points obscurs des coutumes. Dans ce but, il avait réuni une assemblée de magistrats, de maîtres des requêtes et d'avocats, chargés de préparer des mémoires pour la rédaction de ce qu'on a appelé plus tard les arrêtés de Lamoignon ; arrêtés qui, sans être revêtus du caractère des lois, en ont cependant toute la force par l'éclat imposant et soutenu de leur sagesse. Au nombre des jurisconsultes qui furent les principaux agents chargés de préparer des matériaux à l'illustre Lamoignon, nous aimons à rencontrer le nom de deux avocats célèbres, Fourcroi et Auzanet : ce dernier a fait connaître, dans une lettre que la postérité a conservée, avec quelle prudence, quelle modestie, quelle touchante intimité M. de Lamoignon les associait à son œuvre.

D'Aguesseau avait adopté ce projet, et s'était proposé de le mettre à exécution par une suite d'ordonnances que le temps et diverses circonstances ne lui ont pas permis de compléter. Voici ce qu'il dit, à ce sujet, dans le préambule de l'ordonnance de février 1731, dans lequel il met au jour les vues et les motifs du projet de Lamoignon :

« La justice devrait être aussi uniforme dans ses jugements que la loi est une dans ses dispositions, et ne pas dépendre de la différence des temps et des lieux, comme elle se fait gloire d'ignorer celle des personnes. Tel est l'esprit du législateur : il n'est pas de lois qui ne renferment le vœu de la perpétuité et de l'uniformité : leur principal objet est de prévenir les procès plutôt que de les terminer, et la route la plus sûre pour y parvenir est de faire régner une telle

uniformité dans les décisions que , si les plaideurs ne sont pas assez sages pour être leurs premiers juges , ils sachent au moins que , dans tous les tribunaux , ils trouveront une justice toujours semblable à elle-même par l'observation constante des mêmes règles.»

Ce projet ainsi préparé d'avance , il allait travailler d'abord aux questions de droit , puis à l'instruction judiciaire , terminer enfin par la compétence des tribunaux.

Il n'est pas sans intérêt de suivre la loi dans les différentes phases de sa formation , et de voir que , comme Lamoignon , d'Aguesseau donnait au peuple dont il voulait changer la loi des garanties de sagesse , de science et de profonde méditation.

Il envoyait d'abord à tous les parlements un projet de loi réduit en questions ; de leur côté , les cours souveraines faisaient des mémoires , qui étaient rédigés , fondus par des avocats célèbres ; le parlement de Paris était ensuite appelé à se prononcer sur ce travail ; enfin le projet de loi , ainsi préparé , après avoir été distribué aux maîtres des requêtes , était fixé , et devenait loi dans un bureau de législation que présidait d'Aguesseau.

C'est ainsi que furent discutées et parurent successivement ces lois importantes qui rendaient aux mères la succession de leurs enfants ; qui établissaient des règles simples sur les donations entre vifs ; qui donnaient de justes limites à la liberté de tester ; enfin les lois sur le faux , sur les actes authentiques , sur les substitutions , sur les évocations et règlements de juges. Le règlement du conseil d'état et la déclaration de 1740 sur la police des grains sont des monuments de sagesse et de prévoyance qui portèrent sur ces questions obscures , incomplètes , une clarté inconnue , et donnèrent la sécurité à toutes les classes de la société en rendant impossible pour l'avenir la disette des grains.

Telles sont les parties de son œuvre que d'Aguesseau nous a transmises. Cette œuvre fut inachevée , c'est vrai ; mais ce qui se passa un siècle plus tard , et les convulsions que la société eut à subir avant de posséder une législation uniforme , nous montrent que le moment n'était pas encore venu. D'ailleurs , n'eût-il eu que la volonté de réaliser le beau rêve de Lamoignon , ce serait assez pour sa gloire. Il est beau de devancer son siècle , de pressentir le bien , d'y travailler : c'est souvent la faute des hommes et du temps si on ne peut l'accomplir.

Saint-Simon et d'Argenson (*Loisirs d'un homme d'état*) se sont montrés sévères pour d'Aguesseau ; ils lui ont reproché sa lenteur , sa circonspection , sa déférence aux avis des cours souveraines. Il

fallait, ont-ils dit, que le chancelier, qui comprenait ce qu'il y avait de désastreux pour la France dans cette multitude de juridictions et de lois diverses, ne reculât point devant la réalisation pleine et entière de sa pensée; qu'il portât une main vigoureuse et hardie sur cet édifice composé d'éléments hétérogènes, et que, après avoir fait table rase, il reconstruisît sans appeler les parlements; il fallait enfin qu'il agît seul comme les législateurs de l'antiquité : il était assez supérieur à son époque pour cela. Son œuvre est restée inachevée, parce que la décision de la pensée et l'initiative lui ont fait défaut.

Est-on juste en raisonnant ainsi ? et, en exagérant ce qu'on croit qu'il était au pouvoir de d'Aguesseau d'accomplir, n'oublie-t-on pas tout ce qu'il a fait ?

Cet homme illustre ne nous a-t-il pas transmis nombre de lois qui portent l'empreinte d'une profonde sagesse, et révèlent toute sa pensée ? Son œuvre, ne l'accomplissait-il pas avec persévérance, lentement il est vrai, mais sans commotions, sans alarmer les esprits par une réforme à laquelle on ne les avait pas suffisamment préparés ? N'est-il pas beau de voir que, avec le temps, il allait doter la France d'une législation uniforme, sans que la France se fût aperçue de la secousse qui devait suivre ou précéder ce grand changement ?

Songe-t-on d'ailleurs au temps où le chancelier tentait ses réformes ? La régence était une véritable révolution de mœurs ; les esprits, long-temps contraints par le solennel ennui des dernières années de Louis XIV, étaient avides de changement ; on affectait le plus profond mépris pour les traditions du dernier siècle ; on foulait aux pieds ces mœurs d'emprunt, cette austérité monastique qu'avait imposées la vieillesse chagrine et sévère de M^{me} de Maintenon ; la philosophie du XVIII^e siècle, quoique à son berceau, annonçait déjà cet esprit frondeur, rationaliste, qui, tout en détruisant des préjugés, touchait à des croyances utiles au bonheur des peuples, indispensables à la stabilité des choses, et guidait à grands pas le siècle vers la révolution qui devait le fermer.

Les hommes sages et pénétrants comme l'était d'Aguesseau ne voyaient pas sans effroi cette effervescence des esprits : ils comprenaient qu'on ne pouvait sans danger opérer le passage brusque et général d'une législation à une autre ; que, en touchant à une des bases de l'ordre social, on pouvait ébranler tout l'édifice ; et ce n'est pas cinq ans après la mort du grand roi qu'on pouvait rechercher une révolution comme on va au-devant d'une découverte heureuse pour l'humanité. De là les lenteurs du chancelier, ses essais faits

avec réserve, qui, loin d'accuser son génie d'indécision, montrent sa haute sagesse, ses vues profondes, et sont un titre de plus à l'admiration.

Comment ! on lui reproche d'avoir recueilli l'avis des parlements, d'en avoir appelé aux lumières de tous les jurisconsultes célèbres de l'époque ! on appelle cela de l'indécision, un défaut d'initiative ! Etrange reproche, et qui nous étonne profondément ! nous aimerions autant le voir accuser de trop de vertu.

On n'a donc pas réfléchi que, en agissant ainsi, d'Aguesseau montrait son désir de bien faire, une défiance de lui-même qui l'honore ; que, en suivant la grande et noble tradition de Lamoignon, il voulait éviter les imperfections et les corrections tardives ; qu'il suivait la seule marche légale, et offrait les seules garanties qu'aient les peuples contre les surprises faites à la confiance des rois !

Ainsi donc cette circonspection nous montre la haute sagesse de d'Aguesseau : il a fait tout ce qu'il pouvait, tout ce qu'il devait faire, et l'œil ne sonde pas sans effroi l'abîme qu'eût ouvert un esprit novateur, hardi, prématuré : il y allait peut-être de l'avenir de la monarchie.

L'immense labour qu'avait entrepris le chancelier, le concours actif qu'il réclamait de tous les jurisconsultes, lui permettaient de distinguer les hommes de mérite, dont il était la providence. La grandeur et la simplicité noble de son esprit se révèlent dans ses relations avec le célèbre Pothier, dont il encourageait alors les travaux sur les Pandectes et le droit romain ; il l'invitait à venir conférer avec lui ; il lui communiquait ses vues par un mémoire d'observations qui prouve l'étendue de ses connaissances et l'idée qu'il s'était formée de cette entreprise. On lit toujours avec intérêt les lettres du chancelier au jurisconsulte d'Orléans : ces lettres, recueillies par M. de La Janès, honorent également ces deux hommes célèbres, si bien faits pour se comprendre et s'estimer. Qu'il me soit permis d'en donner ici quelques extraits : on peut y voir comment les hommes supérieurs, quelles que soient les distinctions de la fortune et de la naissance, parlent à leurs égaux par le génie, et de quelle manière affectueuse, admirative même, d'Aguesseau savait rapprocher de lui cet homme aussi modeste et solitaire que fécond et grand par d'utiles travaux accomplis :

« Je suis fort content, lui écrivait-il le 8 septembre 1736, de ce que j'ai vu du travail que vous avez entrepris sur la jurisprudence romaine, et j'y trouve un ordre, une netteté, une précision, qui peuvent rendre l'ouvrage aussi utile que l'entreprise

est louable ; il me semble seulement qu'on pourrait le porter à une plus grande perfection. J'ai fait quelques remarques , en le lisant, qui tendent à cette fin. Comme il serait bien long de s'expliquer par écrit sur une pareille matière , je ne serais pas fâché d'avoir quelques conversations avec vous pour vous expliquer plus aisément ma pensée. Vous allez être dans un temps de vacances : si vous voulez en profiter pour venir passer deux ou trois jours à Paris , je serai fort aise de connaître un homme de votre mérite, et de vous faire part de mes réflexions. Il sera bon que vous m'avertissiez d'avance du temps dans lequel vous pourrez venir , afin que je vous fasse savoir si je serai libre de mon côté dans le temps qui vous conviendra. Le bon usage que vous savez faire de votre loisir m'engage à ménager vos moments avec une attention que vous devez regarder comme une preuve de ma haute estime. »

Il lui écrivait encore le 23 août 1740 :

« Je vois avec plaisir la persévérance avec laquelle vous continuez de travailler à un ouvrage aussi vaste et aussi pénible. Je me reproche depuis long-temps le silence que j'ai gardé sur les derniers essais que vous m'avez envoyés ; mais, outre que le temps de vous écrire sur ce sujet m'a manqué, je crois qu'il vaut mieux vous laisser avancer votre travail , dont j'ai été fort content , parce que les remarques qu'on pourrait y faire seraient mieux placées quand vous en serez à la révision de tout l'ouvrage : il serait à désirer que vous pussiez avoir des adjoints capables de diminuer vos peines en les partageant. Je ne saurais trop louer votre constance , ni trop vous assurer de mon estime. »

Quel langage ! quelle délicatesse ! quel respect pour la science et le travail ! On voit bien que d'Aguesseau , élevé à la suprême magistrature , a voulu que la simplicité , la modestie , montent avec lui sur le trône de la justice.

Le chancelier se délassait des travaux que lui imposait sa charge par des travaux d'un autre genre , et par l'utile emploi qu'il savait faire de tous ses moments. La durée , si courte pour nous , s'étendait pour lui ; aucun travail ne l'arrête , aucune science ne lui est étrangère , et , dans toutes , il a un égal succès. Economie politique , mathématiques , poésie , langues étrangères , métaphysique , nous le retrouvons partout jouant avec la difficulté , éclairant les questions les plus arides des inspirations de son génie universel.

Mais , parmi ces délassemens de l'esprit auxquels il se livrait en dehors des devoirs de sa charge , le plus remarquable , celui où nous trouvons le plus de facilité , le plus d'érudition , le plus de couleur , l'ouvrage qui a lui seul donnerait la mesure de d'Aguesseau , est une suite de lettres connues sous ce modeste titre : *Instructions à mon fils*.

Destiné à ne pas sortir de la vie privée , à être lu par un adolescent , cet écrit fait l'admiration de la postérité : il joint à la force et à la science qu'on trouve dans tous les écrits du chancelier je ne

sais quoi de paternel , de sublime dans le simple , qui émeut : c'est un des monuments de la gloire de ce grand homme , et il est touchant de voir qu'il lui a été inspiré par le titre de père.

D'une main infailible il trace à son fils un plan général de travail , dans lequel entre en première ligne l'étude de la religion et de la jurisprudence , des lettres et de l'histoire. Il appelle son attention sur chacune de ces sciences ; il en expose les avantages , règle avec ce tact exquis , avec ce discernement qui lui est propre , le degré d'importance qu'il faut ajouter à chacune d'elles , ce qu'il faut retenir ou ce qu'il faut écarter.

Religieux comme tous les grands esprits ; aimant Dieu , qui est la source du beau et du vrai , la base de toute philosophie ; lisant et commentant sans cesse l'Evangile , ce livre de toutes les espérances et de toutes les douleurs ; joignant , comme on l'a dit , la soumission éclairée de Pascal à la conviction de Bossuet , d'Aguesseau dut faire une large part aux devoirs religieux ; il y voyait d'ailleurs un frein contre le débordement des mœurs , qui allait toujours croissant , et envahissait la société ; il savait que les germes religieux ne se perdent jamais entièrement dans le cœur d'un jeune homme ; plus que personne il savait les vanités du monde ; que dans l'infortune la foi reste et console : aussi plaça-t-il ses devoirs religieux les premiers entre tous , et parla-t-il de Dieu dans un langage qu'on ne peut espérer de reproduire sans être aussi pur que lui.

Chaque jour il avait coutume , ainsi qu'il le conseille lui-même , d'extraire tous les endroits des livres saints qui regardaient les devoirs de la vie civile et chrétienne , et il les rangeait par ordre pour s'en faire une espèce de morale qui lui fût propre. Ses réflexions diverses sur Jésus-Christ , témoignage touchant de la piété humble et sincère de ce grand homme , sont le fruit de ces pieuses méditations , et complètent les instructions religieuses , études qu'il regarde , à juste titre , comme le *fondement* , le *motif* , la *règle* de toutes les autres.

La jurisprudence avait été , par devoir et par goût , son étude de prédilection ; son fils étant appelé à siéger dans la magistrature , il n'eut pas besoin de lui imposer ce travail , il ne fit que le diriger et lui désigner les ouvrages substantiels qu'il devait consulter fréquemment. Le nom de Domat revient avec complaisance sous sa plume : *Félicitez-vous, mon fils* , dit-il , *que le livre de Domat ait été fait avant que vous entriez dans la vie*. Plus loin il regrette que Domat n'ait pas remplacé Tribonien aux conseils de Justinien et dans la rédaction des Institutes. Il est vrai que ce jurisconsulte était

son ami ; mais l'amitié ne l'aveuglait pas sur le mérite réel de Domat , et la postérité a consacré ses éloges.

Arrivant à l'histoire , d'Aguesseau montre quelle méthode doit être suivie dans cette étude ; il indique combien il est utile d'étudier d'abord l'histoire universelle , qui nous expose les événements dans un seul tableau , avant d'arriver aux histoires particulières et détaillées de chaque pays ; il touche au droit public avec circonspection , et , si , sur ce point , il avait des idées neuves ou avancées , il ne les émet point , et se contente d'être clair et instructif ; puis , exposant à grands traits l'utilité de l'histoire pour arriver à la connaissance du cœur humain , il réfute Mallebranche et son école , qui , écartant complètement cette étude , prétendaient trouver dans la connaissance de l'homme pris isolément , dans ses idées primitives et originales , les moyens d'arriver à la vérité. Alors son style se colore , s'anime du feu de la contradiction ; il devient pressant , convaincant , sublime ; il développe son idée dans de longues pages , et arrive à cette splendide conclusion : *L'histoire , c'est l'étude de la Providence ; partout la main de Dieu s'y découvre : on le voit qui , selon l'Écriture , tient une coupe pleine du vin de sa fureur , où les méchants sont forcés de venir boire tour à tour. Les hommes et les nations servent à l'accomplissement de ses desseins ; il élève ou abaisse , punit les uns par les autres , les Assyriens par les Perses , les Grecs par les Romains , et cette ville que les oracles avaient dite éternelle est accablée par les barbares.*

Bossuet n'eût pas trouvé d'autres paroles pour montrer la main de Dieu dans les grands événements.

Puis , par un retour soudain , comme s'il voulait s'excuser d'être sorti du cadre qu'il s'était tracé , il ajoute : *Je n'avais pas dessein de m'étendre si longuement sur ces généralités ; mais je vous parle de l'abondance du cœur , et le cœur d'un père qui parle à un fils qu'il aime ne connaît point de mesure.*

Charmante et délicate transition de ces élans et de cette sublime synthèse du génie à l'instruction simple , méthodique et facile du père de famille !

Les lettres avaient été le délassement de d'Aguesseau ; ses *Mercuriales* , peut-être un peu trop travaillées , mais remplies des plus sages préceptes et des enseignements les plus élevés , montrent qu'il était nourri des auteurs anciens. Rompu au génie de presque toutes les langues vivantes et mortes , il avait lu avec ardeur les poètes de tous les pays ; il les apprécie , les censure ou les loue avec une finesse de critique , avec un goût qui ne s'égare jamais. Lui-même

n'était pas étranger à l'art des vers. C'est encore un trait de ressemblance qu'il a avec le chancelier de Lhopital, dont il était le digne émule. Il termine en recommandant à son fils de n'étudier les belles-lettres que comme un ornement de l'esprit, une distraction à des occupations plus sérieuses; il lui indique le moyen sûr de les travailler avec fruit, en joignant la critique à la lecture et en s'essayant lui-même à la composition.

Ce plan général d'études est suivi de conseils sur les fonctions pénibles du ministère public, sur la responsabilité qui s'y attache; il expose quelles sont les qualités qui constituent l'orateur tel qu'il le comprend; les ressources variées de l'art oratoire, dont il avait un secret si profond; il indique quelle doit être la conduite des gens du roi, loin du palais, dans les relations du monde et la vie privée; puis il nous montre la puissance du travail, qui lui seul crée les hommes; et, quand on voit ce qu'il a fallu d'épreuves, de veilles, de labeurs, à cet homme vertueux, solitaire et doué d'une intelligence si grande, on reculerait effrayé s'il n'eût été le premier homme de son époque.

Quand on a lu ces *Instructions*, on est frappé d'admiration; on est surpris de voir avec quel art il sait soulever les questions, en laisser la solution à son fils, sauf à redresser son jugement: il veut que ce jeune homme ait la liberté d'examen complète; qu'il n'accepte pas une opinion toute faite, même de lui. On aime ce style simple et familier, qui pourtant ne cesse pas d'être élégant et noble; on voit qu'il s'adresse à un adolescent qu'il craint d'effaroucher par une trop grande sévérité de principes, par trop d'exigences; qu'il craint de l'éblouir en lui faisant voir sans ménagements l'immensité des sciences, leur éclat. Alors, sur ces matières élevées, arides ou sévères, il jette avec profusion les fleurs de son génie; il les enveloppe d'une forme séduisante, et il dit tout ce qu'il veut dire; et on lit avec intérêt, entraîné par un charme dont on ne se rend pas compte. Il semble vraiment que, dans ces *Instructions*, il ait mis tout son génie et tout son cœur pour les transmettre à son fils avec son nom!

Il n'est pas possible de passer sous silence le *Discours sur la vie et la mort de d'Aguesseau le père*, qui fait suite aux *Instructions* dont nous venons de parler. Le chancelier l'écrivit à Fresne pendant un de ses exils, et il disait, en parlant de ce travail, qu'il avait été la plus douce et la plus solide consolation de sa disgrâce. Cette histoire d'un magistrat vertueux écrite par son fils n'est pas seulement (comme l'a dit un biographe) un modèle de piété filiale, mais c'est

encore le tableau le plus accompli qu'on puisse proposer à tout genre de mérite et de vertu.

Pour nous, Messieurs, cette biographie a un autre intérêt non moins puissant : le chancelier s'étend en effet avec complaisance sur l'administration de son père dans le Limousin, et sur la vive affection qu'il éprouvait pour le peuple *simple* et *docile* (ce sont ses expressions) confié par le roi à sa sollicitude. Il vous semblera sans doute comme à moi, Messieurs, que nos liens de parenté civique avec cette grande famille sont encore resserrés à la lecture du passage suivant, dans lequel le chancelier raconte avec une sorte de douce mélancolie sa naissance à Limoges, et le regret que fit éprouver le départ de son père aux habitants de cette ville :

« Mon père sortit donc du Limousin, dit-il, avec les regrets des peuples, qui y avaient vu croître avec plaisir sa famille et non sa fortune. Il n'avait que deux filles lorsqu'il y alla ; il en sortit avec trois filles (1) et un fils : c'est celui qui est votre père, mes chers enfants, et qui n'en fut que mieux reçu pour s'être fait attendre plus long-temps. Il est incroyable à quel point toute la province, et surtout la ville de Limoges, partagea la joie de mon père dans cet événement ; on eût dit qu'il était né un fils à chacun de ses habitants : aussi mon père ne fut guère moins affligé de les quitter qu'ils le furent de le perdre ; mais il fallait aller où l'ordre de la Providence l'appelait. »

Plus loin il ajoute : « Cette généralité de Limoges était devenue sa patrie ; il en avait tellement gagné tous les cœurs qu'il semblait que tous les Limousins ne fussent qu'une seule famille, dont il était le père ». »

Le chancelier ne pouvait faire un plus magnifique éloge de nos pères et du sien, et de plus il nous fait connaître qu'il avait conservé du lieu de sa naissance les plus doux et les plus durables souvenirs.

(1) Nous trouvons sur les registres de St-Pierre-du-Queyroix la note suivante, relative à la naissance de la sœur du chancelier :

« Aujourd'hui, vingt-quatriesme septembre mil six cent soixante-sept, a esté baptisée une fille née, ce mesme jour de ce présent mois, de messire Henry d'Aguesseau, chevalier et conseiller du roy en tous ses conseils, maistre des requestes ordinaires de son hôtel, président en son grand conseil, intendant de justice, police et finances en la généralité de Limoges, et de dame Claire Le Picart, ses pere et mere ; a esté nommée Catherine François ; a esté son parrain monseigneur François de La Fayette, évesque de Limoges, et sa marraine dame Catherine d'Aguesseau, épouse de messire François comte de Janailhac. »

(Regist. des bapt. de St-Pierre de Limoges.)

Je ne terminerai pas cette revue des œuvres du chancelier sans dire quelques mots de ses discours et de ses plaidoyers, dont la volumineuse collection suffirait pour établir une renommée. On retrouve dans ses discours prononcés à la rentrée du parlement cette philosophie saine, cette élévation de pensée, ce style abondant et orné qui sont les caractères saillants du talent de d'Aguesseau. Dans chacun de ces chefs-d'œuvre, l'âme si belle de l'orateur se met à jour. Nul mieux que lui et avec plus d'autorité ne parle devoir et vertu ; car sa vie tout entière n'est que l'image fidèle de ses paroles. Aussi l'effet oratoire qu'il produisait parfois était-il immense. Tout le monde connaît le triomphe qu'il obtint, triomphe réservé à tous ceux dont l'éloquence vient de l'âme, lorsque, faisant l'éloge de l'avocat-général Le Nain, son ami, enlevé par une mort prématurée, il se vit interrompu par sa propre douleur et par les larmes de l'auditoire.

Parmi ses œuvres dans ce genre on remarque surtout le *Discours sur l'indépendance de l'avocat*, dans lequel, traçant de main de maître les devoirs de cette profession, et marquant la considération dont elle doit être entourée, il disait ce mot si connu, qui est comme la glorieuse légende de cet ordre fameux : *C'est un corps aussi ancien que la magistrature, aussi nécessaire que la justice, aussi noble que la vertu.*

Nous distinguerons encore le beau *Discours sur la décadence de l'éloquence*, où l'on retrouve toutes les grandes qualités de l'orateur, et, parmi des beautés du premier ordre, ce passage introductif, base des plus riches développements, et qui rappelle tout ce qu'a parfois de terrible et d'austère l'éloquence de Massillon :

« Nous naissons faibles et mortels, et nous imprimons sur tout ce qui nous environne le caractère de notre faiblesse et l'image de notre mort. Les sciences les plus sublimes, ces vives lumières qui éclairent nos esprits, éternelles dans leur source, puisqu'elles sont une émanation de Dieu même, semblent devenir mortelles et périssables par la contagion de notre fragilité : immuables en elles-mêmes, elles changent par rapport à nous ; comme nous, on les voit naître, et, comme nous, on les voit mourir ; l'ignorance succède à l'érudition, la grossièreté au bon goût, la barbarie à la politesse ; les sciences et les beaux-arts rentrent dans le néant, dont on avait travaillé pendant une longue suite d'années à les faire sortir, jusqu'à ce qu'une heureuse industrie, par une sorte de seconde création, leur donne un nouvel être et une seconde vie. »

Quelle magnificence ! quelle force de vérité dans ce tableau ; si chrétien par l'humilité, si douloureux pour l'orgueil humain ! Je

doute que l'antiquité et les âges modernes aient sur ce sujet quelque chose qu'on puisse lui comparer.

Les plaidoyers qu'a laissés d'Aguesseau sont fort nombreux : ils brillent en général par l'étendue des connaissances, une sagacité lumineuse, un style facile qui ne semble ajouté que pour empêcher l'attention de se fatiguer. Telles sont en effet les qualités qui distinguent au plus haut degré la plupart de ses œuvres en ce genre, parmi lesquelles nous citerons le plaidoyer du 49 mars 1694, dans la cause des héritiers Denotz, sur une question d'état difficile et importante; les conclusions du 16 août 1694 sur la validité du mariage de Marie d'Avalleau; celles données, le 16 juillet 1695, dans la cause d'Alexandre Delastre, et dans lesquelles sont exposés avec tant de force et de véritable éloquence les principes en matière de paternité et de désaveu. Mais, ce que nous devons faire remarquer comme un véritable chef-d'œuvre, comme devant être lu par tous ceux qui veulent connaître les immenses ressources du génie de d'Aguesseau, c'est le célèbre plaidoyer prononcé, en 1698, sur l'affaire du prince de Conti et le testament de l'abbé d'Orléans; c'est un monument impérissable d'éloquence, de dialectique judiciaire et de la plus haute philosophie.

Je regrette, Messieurs, que les exigences du cadre que je me suis tracé ne me permettent pas une analyse plus complète de ces œuvres si remarquables, à la lecture desquelles je ne puis que renvoyer. Quiconque se livre à cette étude y trouve, indépendamment de l'attrait le plus puissant, cette utilité réelle de pouvoir se rendre compte du secret de la composition d'un grand maître, secret très-facile à découvrir chez d'Aguesseau, même sous les pompes de l'éloquence, et qu'il a pris soin d'ailleurs de nous révéler indirectement dans ses discours de rentrée. En effet, dans ses discours et ses mercuriales, son plan est toujours le même. Il fait choix d'une proposition d'un haut intérêt; il la médite scrupuleusement; il s'assure qu'elle est entièrement juste et conforme à la plus rigoureuse morale; puis il dispose toutes ses preuves en les graduant avec un art singulier; et, ces preuves, il nous enseigne, dans le deuxième discours, comment il les fait naître l'une de l'autre, les fortifie mutuellement, leur donne un ordre, un plan qui, sans être trop marqué, se fait sentir par la seule harmonie des proportions, et comment, marchant ainsi de vérités en vérités, la simple méthode sert de preuve, et l'ordre seul conduit à la conviction.

C'est ainsi que se déploie l'éloquence d'apparat chez d'Aguesseau,

et la forme est toujours aussi claire, aussi élégante, aussi harmonieuse que le plan est bien tracé et religieusement suivi.

Dans ses plaidoyers ou conclusions, les preuves sont aussi méthodiquement rangées avec cette savante gradation dont il est le premier modèle ; mais une longue habitude du parquet lui permettait le plus souvent de livrer la forme à l'improvisation, et il nous apprend que *ces expressions, ces mêmes paroles qui furent ceux qui les cherchent uniquement s'offrent en foule à un orateur qui s'est nourri long-temps de la substance des choses mêmes. L'abondance des pensées produit celle des expressions ; l'agréable se trouve dans l'utile, et les armes données au soldat pour vaincre deviennent son plus bel ornement.* (Deuxième discours.)

Un orateur doué d'un grand talent d'improvisation pouvait seul formuler ces vérités avec autant de force : l'improvisation était en effet un des heureux dons du chancelier ; la plupart des plaidoyers que nous possédons aujourd'hui ont été retouchés après l'audience ou au moment de l'impression ; peut-être aussi n'y retrouvons-nous pas les traits, les développements les plus beaux et les plus habiles ; mais on a conservé quelques extraits ou notes, rédigés par le chancelier, dans lesquels l'exposition du fait, l'analyse des actes, les moyens, l'énoncé des lois, la doctrine, la jurisprudence, sont seuls et méthodiquement tracés, et qui nous révèlent, avec son talent d'improvisation, toute la justesse et toute la précision de son esprit.

Telle fut, Messieurs, la vie laborieuse et si bien remplie de cet infatigable magistrat. La sobriété qu'il avait toujours observée, l'égalité de son âme, lui permirent de jouir jusque dans l'âge le plus avancé d'une santé vigoureuse, d'un esprit solide, sur lequel la vieillesse semblait glisser. Mais, dans le cours de l'année 1750, il fut atteint d'infirmités assez graves, qui le firent songer à se retirer des affaires ; il dicta lui-même sa démission, et ses deux fils allèrent remettre les sceaux à Louis XV, qui lui conserva le titre honorifique de chancelier avec une pension de cent mille livres.

La mort, qui vint l'atteindre, le 9 février 1754, dans sa quatre-vingt-troisième année, ne le frappa pas au dépourvu. Ayant vécu de longs jours, laissant derrière lui des souvenirs de gloire et des travaux impérissables, laissant deux fils nourris de ses conseils, animés de son esprit, habitué d'ailleurs à courber la tête sans murmurer devant les décrets de la Providence, en paix avec les hommes et avec Dieu, la mort ne put l'effrayer ni le surprendre.

Après une séparation de seize années, il vint rejoindre, dans une tombe modeste du cimetière d'Auteuil, l'épouse vertueuse qui avait été la digne compagne de sa vie. Il avait épousé, en 1694, Anne Lefèvre d'Ormesson, femme du plus rare mérite, de la plus solide piété, et qui avait voulu être inhumée dans le cimetière commun de sa pauvre paroisse.

Le chancelier partagea la gloire de cette humble sépulture; longtemps une simple croix sans ornements, élevée par la piété de la famille, fit seule reconnaître le lieu où reposaient ces restes vénérables. Sur la croix on lisait l'inscription suivante :

CHRISTO SERVATORI
SPEI CREDENTIUM
IN QUO CREDIDERUNT ET SPERAVERUNT
HENRICUS FRANCISCUS D'AGUESSEAU
GALLIARUM CANCELLARIUS
ET ANNA LEFEBRE D'ORMESSON
EJUS CONJUX
EORUM LIBERI
JUXTA UTRISQUE PARENTIS EXUVIAS
HANC CRUCEM
DEDICAVERE
ANNO REPARATÆ SALUTIS
MDCCLIII (1753)

Quelques années après, sur les ordres de Louis XV, on éleva un monument plus digne de la reconnaissance publique. Ce monument, détruit par le vandalisme des révolutions, a été reconstruit, sous les auspices et avec le concours du gouvernement consulaire, tel qu'on le voit encore sur la principale place d'Auteuil.

Aujourd'hui la statue de d'Aguesseau veille au seuil du palais législatif à côté de celle de Lhopital : on n'a pu donner aux représentants du pays de plus parfaits modèles de toutes les vertus civiles et privées.

Les contemporains et la postérité se sont rencontrés unanimes dans leur admiration; Saint-Simon lui-même, esprit caustique et rigoureux, quoique injuste ou plutôt léger lorsqu'il critique les réformes tentées par le chancelier, nous a laissé de lui ce portrait, qui retrace avec concision et assez d'exactitude tous les genres de mérite du grand homme :

« Beaucoup d'esprit, d'application, de pénétration, de savoir en tout genre, de gravité, de piété, d'innocence de mœurs, faisaient le fond du caractère de M. d'Aguesseau. »

Voltaire l'appelle *le plus savant magistrat* que la France ait eu, un magistrat *aussi intègre qu'éloquent*.

M. de La Harpe, lorsqu'il parle du chancelier, semble échauffer de quelque verve son esprit si froidement didactique :

« La postérité honorera toujours dans le chancelier d'Aguesseau, dit-il, un homme qui lui-même honora la France, la magistrature et les lettres par ses vertus, ses talents et ses connaissances aussi étendues que variées; sa jeunesse fut illustre sous Louis XIV, et sa disgrâce sous la régence le fut autant que son élévation. Ses écrits seront toujours une source d'instruction pour ceux qui se destinent à l'étude des lois; son éloquence fut celle d'un magistrat qui est l'interprète de l'équité, qui recommande les bons principes, et en donne l'exemple; sa diction est pure, son goût aussi sain que son jugement: on y reconnaît un écrivain formé à l'école des classiques anciens et modernes. »

M. de Villemain le considère comme l'homme le plus universellement admiré, et qui a réuni les plus beaux titres d'illustration.

M. le comte de Ségur, membre de l'Académie Française, portant un jugement sur les lettres inédites du chancelier ajoutées à la collection de ses œuvres par les soins de M. Rives, s'exprime ainsi :

« L'abandon du cœur et l'absence de tout art ne font rien perdre à son esprit de sa rectitude, à ses pensées de leur élévation; il y joint seulement à la solidité de la raison les grâces de la négligence; son génie s'y montre avec cette ceinture demi-tombante qui, selon Cicéron, donnait tant de charme au style de César. »

Enfin la gloire de d'Aguesseau est une de ces gloires qu'on ne discute plus, et à laquelle le temps, ce *grand ravageur des renommées*, comme dit Montaigne, n'a fait qu'ajouter plus de solidité et plus d'éclat.

En présence de cette grande figure, dont l'impression est arrivée jusqu'à nous sans s'affaiblir; en présence de cette vie si pure, de ce génie si complet qu'on se demande quelle vertu, quel talent il n'avait pas; en présence surtout de l'espèce de culte que, de nos jours, lui a voué la magistrature, qui voit en lui le type du magistrat et comme une incarnation de la justice, on se demande si de tels hommes ne sont pas une heureuse exception à la loi commune; si, avec un travail assidu, avec tous les dons de l'intelligence et du cœur, un homme pourrait aujourd'hui renouveler d'Aguesseau, et conquérir, comme lui, sans efforts, dans la simplicité austère d'une irréprochable vie, sur un siècle égoïste et corrompu, l'ascendant le plus merveilleux.

La négative ne nous paraît pas douteuse, et nous pensons que le chancelier dut la maturité, la force, la grandeur de son esprit, sa haute fortune enfin, à l'époque où il est venu, aux conditions dans lesquelles il s'est développé au moins autant qu'à la nature.

Sans doute les qualités qui font les grands hommes lui furent libéralement dispensées : il avait une volonté dans le bien inébranlable, une grande aptitude au travail, une mémoire des plus vastes et des plus spontanées, un esprit logique, classificateur, que révèle sa composition, dont le secret nous est connu, un langage pittoresque et coloré, un organe pénétrant et métallique, une physionomie ouverte pleine d'une douce sérénité, un front vaste où siégeait une haute pensée ; il avait tous ces dons qui constituent ou complètent l'orateur et le magistrat : partout il serait sorti de la foule ; mais, pour être d'Aguesseau, il a fallu qu'il vint à une époque favorable et dans des conditions exceptionnelles.

Certes encore, quant aux lumières, quant à la probité, nous n'avons rien à envier à la magistrature des derniers siècles : la vénalité des charges appelait à ces augustes fonctions des hommes peu jaloux de se rendre dignes de les remplir.

On comptait dans ses rangs de jeunes magistrats ignorants, se mêlant aux intrigues et à la vie du monde, portant au palais et dans la distribution de la justice leurs inimitiés ou leurs affections ; près d'eux la faveur ou la naissance étaient trop souvent des titres contre lesquels le bon droit luttait en vain, n'ayant du magistrat ni le caractère ni la science, ambitieux de popularité, turbulents ; le premier cri de ralliement de la Fronde sortit du parlement.

Oui, de tels hommes déparaient l'ancienne magistrature ; mais, à côté d'eux, siégeaient des magistrats dont le type semble perdu, qui, se croyant revêtus d'un véritable sacerdoce, après s'y être préparés par de longues et fortes études, y consacraient toute leur vie ; des magistrats qui avaient sans cesse l'œil ouvert pour maintenir intacte la dignité de la justice ; qui rachetaient le désordre de leurs collègues par une vie tout exemplaire et par des travaux surhumains.

C'est ce que nous apprennent les plaintes mêmes de d'Aguesseau, lorsque, rapprochant le temps passé de l'époque qu'il illustrait à tant de titres divers, il reproche en ces termes aux magistrats contemporains de s'écarter des grandes traditions judiciaires :

« Du temps que les magistrats se levaient à quatre heures du matin, écrit-il dans ses *Instructions* ; qu'ils dinaient à dix heures et soupaient à six ; qu'ils vivaient renfermés dans le cercle étroit de leur

famille et d'un petit nombre d'amis qui avaient les mêmes mœurs et les mêmes inclinations qu'eux ; que tout ce que les fonctions publiques leur laissaient de loisir, ils l'employaient à l'étude, qui faisait en même temps et leur unique occupation et leurs plus grands délices, un jeune homme destiné à la magistrature pouvait n'être pas effrayé d'un plan aussi immense. Nos pères trouvaient le moyen d'étendre leurs jours, et de prolonger leur vie par le bon usage qu'ils en faisaient, au lieu que nous l'abrégeons par la profusion et le dérangement de notre temps ; mais cet heureux siècle n'est plus. »

Évidemment le chancelier va trop loin ; l'ardeur de son esprit infatigable et la force de perfection qui est en lui l'égarent ; ses regrets, ses exigences même, prouvent contre notre siècle en faveur du sien. En réalité, cette magistrature des parlements du XVIII^e siècle était grande, forte, laborieuse ; elle comptait nombre d'hommes célèbres, menant une vie solitaire, une vie de recueillement et de méditation uniquement remplie par les affections de famille et par l'accomplissement des devoirs publics.

Que d'éléments de grandeur dans une pareille vie ! Ces habitudes studieuses et simples, ces mœurs si pures, passaient dans le sang, se transmettaient de génération en génération, formaient des hommes complets. De là ces noms qui impriment le respect, ces Harlay, ces Séguier, ces Molé, ces Lamoignon, ces d'Aguesseau, ces familles de robe illustres, familles patriciennes de la magistrature, ces races respectables où la vertu, la science, l'amour du bien public, étaient héréditaires.

Et, dans ces familles privilégiées, quelle belle éducation recevaient les jeunes gens ! Nous connaissons les soins que d'Aguesseau le père prenait de son fils, dont il pressentait les hautes destinées : il se hâtait de lui transmettre, avec le fruit de ses propres travaux, cet héritage de science et de bons principes qu'il avait lui-même reçu de ses aïeux. Ce jeune homme était mis en contact avec les célébrités de l'époque, et son intelligence, sa sensibilité, charmaient, attachaient ces grands esprits : Boileau, Racine, le traitaient avec distinction ; ils applaudissaient à ces traits heureux par où le génie se révèle de bonne heure : l'un épurait son goût, et l'autre, le tendre Racine, l'initiait aux charmes de la poésie, aux secrets mouvements du cœur.

M. de Torcy, le grand Colbert, le financier Desmarests, recherchaient la conversation de ce jeune homme, le consultaient souvent. Dans la société de ces hommes d'état illustres, d'Aguesseau prenait

des leçons d'économie politique et d'administration financière dont la France recueillit les fruits plus tard.

C'est ainsi que se forma le jeune d'Aguesseau. On voit que, si la nature avait été libérale envers lui, il dut beaucoup à son époque et aux personnes qui l'entourèrent.

Est-il aujourd'hui un homme qui se trouve dans des conditions semblables ? L'ambition, la soif des intérêts matériels, qui envahissent la société, laissent peu de place aux rêves et au désintéressement d'une vie simple et pleine d'honneur.

On ne trouverait peut-être pas un homme qui, pour donner à sa pensée plus de force, à son caractère de magistrat plus d'autorité, consentit à vivre dans la retraite, et considérât sincèrement les fonctions les plus élevées comme un sacrifice, comme un impérieux devoir. Il serait difficile de trouver un père illustre, comme celui du chancelier, qui voulût bien se consacrer à l'éducation de son fils, se croyant comptable du bien que ce dernier devait faire un jour.

Mais ce qu'il est impossible de trouver, c'est, auprès d'un adolescent, une société de grands hommes l'aidant de leurs conseils, encourageant, dirigeant ses premiers pas, et lui prodiguant chacun les dons heureux de leur génie.

Je dois arrêter ici, Messieurs, cette lecture, déjà trop longue. L'intention dont je me suis inspiré fera pardonner les imperfections de l'œuvre, et la grandeur du sujet fera trouver grâce à cette usurpation sur vos utiles travaux.

ED. THIÉVENIN, *Avocat.*



PROGÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 14 JANVIER 1852.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Sont présents : MM. Alluaud aîné, président ; l'abbé Texier, le docteur Bardinet, le major Fabre, Eugène Ardant, G. de Burdin, Astaix, Nivet-Fontaubert, Maurice Ardant, Vanginot, Edmond Thévenin, l'abbé Cazaud, de Crossas, Nalbert, G. Poncet et Arbellot.

Le procès-verbal de la séance précédente (21 novembre 1851) est lu et adopté.

Sur la proposition du bureau, M. le président proclame membres correspondants de la Société : M. de Caumont, président de la Société Française pour la conservation des monuments, et fondateur des congrès archéologiques ; M. Didron aîné, directeur des *Annales Archéologiques* ; M. Louis Texier, capitaine de marine, au Sénégal.

M. Alluaud, en proclamant ces noms, exprime le regret que la Société Archéologique n'ait pas de titre plus élevé que celui de membre correspondant, celui de membre honoraire par exemple, comme dans l'académie de Belgique, pour le décerner à des hommes illustres qui ont rendu à la science archéologique des services éminents.

M. le secrétaire donne lecture d'une lettre de M. Chéron, secrétaire particulier de M. le préfet. M. Chéron demanderait à la Société qu'on choisisse dans son sein les membres d'une commission chargée d'examiner l'horloge Cusson, et de faire un rapport sur ce chef-d'œuvre de mécanique qu'on voit en ce moment à Limoges.

M. Bardinet fait remarquer que, la Société ne s'étant occupée jusqu'ici que d'histoire et d'archéologie, l'étude qu'on lui propose est tout-à-fait en dehors de ses attributions et de ses occupations ordinaires. L'assemblée, consultée, ne donne pas de suite à la proposition.

M. l'abbé Texier, qui doit publier prochainement un Dictionnaire d'orfèvrerie (in-4°, chez Migne, à Paris), a lu de ce Dictionnaire une partie de l'article *Limoges*, qui traite de l'école des orfèvres et des émailleurs, dont les œuvres d'art ont rendu cette ville célèbre dans toute l'Europe. Armé de textes péremptoires et jusqu'ici peu connus, il a montré que, dans l'histoire de l'orfèvrerie française, la palme devait être décernée aux artistes limousins. L'école d'orfèvrerie du vi^e siècle, dont saint Eloi est le représentant le plus illustre, et dont l'abbaye de Solignac était l'atelier renommé, jeta tout d'abord un éclat incontestable : plus tard, depuis le xi^e siècle jusqu'au xv^e, les abbayes de Saint-Martial et de Saint-Augustin-lez-Limoges, l'abbaye de Grandmont, virent passer à l'ombre de leurs cloîtres des artistes dont l'histoire a enregistré le nom avec honneur. — Hors des cloîtres, l'art sécularisé produisait d'autres merveilles. Dès le xii^e siècle, l'orfèvrerie émaillée était connue dans toute l'Europe sous le nom d'*œuvre de Limoges*. Les provinces du nord de la France et du sud de l'Italie, la Navarre et l'Angleterre s'enrichissaient des produits merveilleux de l'orfèvrerie limousine. Ses artistes cisaient des tombeaux pour la sépulture des plus hauts personnages. La liste de nos principaux orfèvres, rapprochée de l'énumération des œuvres exécutées par eux, a justifié cette assertion, paradoxale au premier abord, que l'école d'orfèvrerie de Limoges a été, au moyen-âge, la première de l'Europe. En terminant, M. l'abbé Texier a exprimé le vœu que nos artistes en porcelaine, successeurs légitimes des orfèvres du moyen-âge et des émailleurs, s'inspirent davantage du génie chrétien de leurs devanciers, et que l'art, mieux inspiré, commande au monde, au lieu de subir les caprices de la mode et les goûts corrupteurs d'une époque de décadence.

M. Allnaud, après avoir complimenté l'auteur sur son remarquable travail, et fait de savantes considérations sur le symbolisme de l'art antique, a ajouté que, vu la diversité des croyances et des goûts des différents peuples de l'Europe et de l'Amérique, auxquels la porcelaine de Limoges envoyait ses produits, les fabricants étaient obligés, pour écouler leurs marchandises, de se conformer aux goûts de ces diverses nations.

M. Maurice Ardant a lu un mémoire sur les monnaies romaines trouvées dans notre province; il a rappelé que, depuis près de cinquante ans, il avait assisté à presque toutes les fouilles de l'ancienne cité romaine; qu'il avait vu et étudié la plupart des médailles trouvées sur notre sol; qu'il avait examiné les collections monétaires de presque tous les amateurs du pays. et qu'il avait publié, sur ces

découvertes, de nombreux mémoires, à l'un desquels l'Académie des Inscriptions avait bien voulu décerner la grande médaille d'or. Il a signalé les divers points de la ville et du département où l'on a trouvé des médailles antiques, et il a raconté quelques anecdotes piquantes qui se rattachent à la découverte de ces monnaies. Il a expliqué par les guerres nombreuses du moyen-âge, par le concours au tombeau de saint Martial de nombreux pèlerins, la découverte faite à Limoges de monnaies de presque tous les pays de l'Europe. Il a discuté en particulier l'authenticité et la valeur historique de quelques médailles romaines que Beaumesnil a minutieusement décrites, et dont la légende du côté de l'exergue prouverait l'existence à Limoges d'un atelier monétaire, d'un sénat et de décurions. — L'auteur a réservé pour la séance suivante la partie de son mémoire qui traite des monnaies du moyen-âge.

Le secrétaire général a lu un article sur le tombeau de Bernard Brun, un des plus beaux ornements de la cathédrale de Limoges, et un des types les plus intéressants de l'architecture et de la sculpture du *xiv^e* siècle. Il a fait d'abord la biographie de ce prélat, qui fut tour à tour chanoine et doyen de Saint-Étienne, évêque du Puy et de Noyon, et qui, étant mort évêque d'Auxerre, en 1349, voulut être inhumé dans la cathédrale de Limoges, où reposait son oncle le cardinal Raynaud de La Porte. Après cette biographie, il a décrit la statue de l'évêque défunt, avec le cadre architectural qui le renferme; puis il est entré dans un examen détaillé des quatre reliefs qui se montrent au fond de la niche funéraire, et qui représentent le couronnement de la Vierge, le Christ juge suprême, sainte Valérie offrant sa tête à saint Martial, et le Christ crucifié entre Marie et saint Jean. — Il a relevé les inexactitudes commises par quelques savants au sujet de ce tombeau.

M. Vanginot, inspecteur des travaux de la cathédrale, a parlé du revêtement polychrome qui décorait autrefois ce tombeau, et dont il se propose de faire un dessin qui, en rétablissant les divers reliefs à la place naturelle que l'artiste leur destinait, restaurera les différentes couleurs dont il reste à peine aujourd'hui quelques traces.

Voici maintenant la liste des dons offerts dans cette séance à la bibliothèque ou au musée de la Société :

4^o Par M. l'abbé Texier, supérieur du petit séminaire du Dorat : *Manuel d'épigraphie et recueil des inscriptions du Limousin*, grand in-8^o, de près de 400 pages, orné de 26 gravures ou lithographies. — M. Alluaud a remercié M. l'abbé Texier de ce savant ouvrage, qui crée une nouvelle science, l'épigraphie, et qui contient près de

300 inscriptions limousines, avec des notes historiques et archéologiques du plus grand intérêt ;

2° M. Grignard, géomètre, membre de la Société : son *plan de la ville de Limoges* et sa *carte du département*, mis sous verre et encadrés ;

3° M. Alluaud aîné : une *scie* (poisson) et trois *flèches* des sauvages de la Guyane ;

4° MM. Duroy (d'Eymoutiers) et Bobin (de Limoges) : un *instrument* en usage parmi les sauvages de l'Amérique (cet instrument est fort curieux de matière et de forme, et le manche en est ouvragé d'une façon remarquable) ; un *chat* [à double] tête ; une *dent de cachalot* (baleine) ; un *coquillage* arraché à la quille d'un vaisseau ; un *coquillage* naéré ;

5° M. Boulgon, professeur au lycée : une *pièce d'argent doré* frappée en mémoire du couronnement de l'empereur ; une *medaille de bronze* offerte par l'armée d'Afrique au duc d'Orléans ;

6° M. Louis Texier, capitaine de marine : des *haricots* du Sénégal ;

7° M. Bourgoing-Mélieux (de St-Junien) : une grande *tuile* ayant servi de loubier ou œil de toiture ; une *pièce d'argent* de Henri III ;

8° M. Batherosse, entrepreneur : une *pièce d'argent* de Henri IV ;

9° M. Bonnet (Gabriel) : une large *medaille de cuivre* contenant un calendrier de 1792 ;

10° M. Bourigeaud (J.-B.) : une *dent fossile* paraissant appartenir à l'une des espèces du mégathéride ou *mylodon robustus* d'Howen (perdu).

Le secrétaire général, l'abbé ARBELLOT.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 4 AVRIL 1852.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Sont présents : MM. Alluaud aîné, président de la Société ; l'abbé Michon, du diocèse d'Angoulême, prédicateur du carême dans l'église de St-Michel ; Navières-Laboissière, Auguste DuBoys, Ardant-Masjambost, Roméo Chapoulaud, Maurice Ardant, Bloudin, receveur

général, Fournier, conseiller à la cour, le docteur Bardinet, Moulhier, l'abbé Rouzier, Edouard Lamy, Chastaingt, négociant, de Burdin, Nivet-Fontaubert, Fizot-Lavergne, l'abbé Cazaud, Gustave Duverger, Perdoux, Brisset, l'abbé Roy, de Crossas, Poncet, Defaye et Arbellot, secrétaire.

Le procès-verbal de la séance précédente (14 janvier 1852) est lu et adopté.

M. l'abbé Roy-Pierrefitte offre à la Société un ouvrage fort rare intitulé : *Plan pour servir à l'histoire du comté de la Marche, par Mallebay de La Mothe, procureur du roi à la vice-sénéchaussée de Bellac.*

M. l'abbé Roy exprime le désir que la Société Archéologique forme une *bibliothèque limousine*, exclusivement composée d'ouvrages sur le Limousin, ou dont les auteurs soient nés en Limousin. — M. Alluaud répond que la Société, dès son origine, a arrêté ce projet ; que diverses circonstances l'ont empêchée jusqu'ici de le réaliser ; mais que, dans un avenir prochain, ce projet ne peut manquer d'être mis à exécution. Pour cela, il est à désirer qu'un grand nombre de donateurs suivent l'exemple généreux de M. l'abbé Roy.

M. le président proclame membres résidents de la Société MM. Blondin, receveur général, et de Brancion, colonel du 5^e husards.

M. le secrétaire fait hommage à la Société d'une *Revue archéologique de la Haute-Vienne*, dédiée à M. Alluaud, président de la Société. Cet opuscule a été composé pour l'Annuaire de 1852 sur la demande faite par le rédacteur de l'Annuaire à la Société Archéologique.

M. l'abbé Michon fait hommage à la Société d'un petit ouvrage qu'il vient de publier, et qui a pour titre : *Solution nouvelle de la question des Lieux-Saints*, suivie d'une notice sur la *véritable rose de Jéricho*, avec deux plans coloriés de l'église du Saint-Sépulcre.

M. Théodore Chéron fait hommage à la Société de quelques *poésies en l'honneur du maréchal Bugeaud*, précédées d'un éloge historique de notre illustre compatriote.

L'Académie de Belgique adresse à la Société la première livraison trimestrielle du tome ix de ses Annales.

M. le secrétaire lit une lettre de MM. de Kerckhove, président de l'Académie de Belgique, et de Cuyper, conseiller à la même académie, qui remercient la Société de les avoir admis dans son sein. M. de Kerckhove annonce que MM. Alluaud, Texier, Grellet-Dumazeau et Arbellot ont été proclamés, le premier, membre hono-

raire, et les trois autres, membres correspondants de l'Académie de Belgique.

M. le président fait l'énumération d'un grand nombre de dons offerts au Musée (*voir la liste à la fin du procès-verbal*), et vote de remerciements aux divers donateurs.

La parole est à M. l'abbé Michon, qui, pendant une heure et demie, parle sur l'architecture hébraïque et sur les principaux monuments qui nous restent de cette architecture : la tour de David, l'enceinte du temple de Salomon, la porte dorée et les tombeaux des rois. Nous regrettons de ne pouvoir donner qu'une sèche et incomplète analyse de cette savante improvisation.

« L'architecture hébraïque, a dit M. Michon, a été jusqu'ici peu étudiée et assez mal comprise. Les quelques voyageurs qui ont pris la peine de l'examiner se sont imaginé à première vue que cette architecture était copiée sur celle des Grecs. Châteaubriand lui-même, dans son *Itinéraire*, n'a pas traité convenablement la question. J'étais à Jérusalem avec M. de Saulcy, membre de l'Institut : après avoir passé quelques jours dans la ville sainte ; après avoir jeté un coup d'œil sur ses vieux monuments, M. de Saulcy me dit : « Mais il y a là une mine intarissable qui n'a pas été exploitée : laissons le voyage de l'Asie-Mineure : examinons Jérusalem ».

La position de la Palestine explique l'architecture du peuple hébreu. Bornés au nord par les Tyriens, inventeurs de l'écriture ; au sud, par l'Egypte ; à l'orient, par la Babylonie, les Hébreux ont dû s'inspirer des monuments des peuples voisins. En fait de monuments, un peuple pasteur n'a pas dû inventer. Il a dû être copiste.

1° Tour de David.

On trouve à Jérusalem un monument qui date du commencement de l'architecture hébraïque : c'est le magnifique fragment connu sous le nom de *Tour de David*, que, d'après la tradition, ce prince fit construire quand il se fut emparé de la petite ville de Jérusalem. C'est un massif carré-long de quarante à soixante pieds de longueur ; un massif complet, inattaquable, dont le revêtement extérieur est formé d'énormes blocs de pierre, parfaitement joints ensemble. On croit que les pierres sont scellées intérieurement par des crochets de fer. Le roi Hérode, lorsqu'il fit réparer les murailles, respecta cette tour, qu'il appela la tour de Phasaël. Au temps des croisades, les rois chrétiens de Jérusalem bâtirent sur ce massif la chapelle de leur château. C'est là le plus ancien monument connu de l'architecture hébraïque.

2^e Enceinte du temple de Salomon.

M. l'abbé Michon a longuement parlé de l'enceinte du temple de Salomon. Le temple a été détruit : il n'en reste plus qu'une seule pierre, l'autel des sacrifices, offrant un trou circulaire de trois pieds de diamètre, qu'on voit encore au milieu de la mosquée d'Omar. L'enceinte du temple peut avoir un demi kilomètre de longueur : on voit encore, sur une longueur de cent cinquante pieds, les assises salomoniennes parfaitement conservées. On reconnaît ces pierres à leur teinte plus foncée : comme il y a à Jérusalem des monuments plus récents, par exemple de l'époque des croisades, l'action du soleil d'orient a laissé sur les monuments plus ou moins anciens une teinte plus ou moins forte. Cette enceinte est extrêmement remarquable : on en voit une semblable à Balbec, que les Arabes disent avoir été élevée par les génies : la façade de Balbec se compose de trois énormes pierres de soixante pieds de longueur, si bien liées ensemble qu'on les croirait d'un seul bloc. La façade du midi et les autres côtés offrent des pierres de vingt pieds de long : dans la carrière, à un kilomètre et demi de là, on voit une pierre de soixante-douze pieds de longueur. (Ici M. Michon est entré dans des détails curieux sur la manière de tailler sur place ces pierres énormes, et de les transporter, ou plutôt de les rouler.)

Dans l'enceinte du temple de Jérusalem, les gros blocs ont de vingt-quatre à vingt-sept pieds de longueur, et de quatre à cinq pieds de hauteur : il en reste une partie très-considérable. C'est devant ce mur d'une très-grande hauteur que les Juifs vont pleurer tous les vendredis.

3^e Porte Dorée.

Cette enceinte a cela de remarquable qu'elle conserve encore la *porte Dorée*, du côté de la montagne des Oliviers. Cette porte se compose de deux cintres, partagés par un pilastre.

Quelques savants anglais disent : « Cette porte est du temps de Constantin ». Mais cette opinion n'est pas soutenable. On connaît les monuments de l'époque constantinienne, ceux, par exemple, que sainte Hélène fit bâtir à Jérusalem : or ce n'est plus le même style. Châteaubriand et quelques autres disent : « C'est peut-être du temps d'Hérode ». M. de Saulcy adopte cette opinion. M. Michon ne peut la partager, et voici ses raisons : il y a encore à Jérusalem un monument bâti par Hérode : c'est l'arc de l'*Ecce-Homo*. On voit dans ce monument des niches destinées à recevoir des statues : or les Juifs,

dont la loi proscrivait les images, et qui avaient en horreur les statues et tout ce qui les rappelait, n'ont pas élevé ce monument. On y voit de plus des cintres dont les moulures sont romaines : c'est donc de l'architecture du temps d'Hérode. Si l'arc de l'*Ecce-Homo* est du temps d'Hérode, la *porte Dorée* serait-elle d'un style différent ? non, car, à toutes les époques, le *faire* est le même. La *porte Dorée* n'est donc pas de l'époque hérodiennne : elle est de Salomon. Du reste elle est parfaitement liée par ses assises au mur évidemment salomonien. Quand on lit les histoires, et qu'on lit que tout dans Jérusalem a été détruit, il en faut rabattre : tout n'est pas détruit. Les pierres tombent à droite et à gauche ; mais le peuple vainqueur ne s'amuse pas à démolir les derniers fondements. C'est ainsi qu'à Tyr, ville entièrement détruite, on trouve encore des assises parfaitement conservées. La *porte Dorée* est donc de l'époque salomonienne.

4^e Tombeaux des rois.

Les plus beaux monuments sculptés qui nous restent du peuple juif sont des tombeaux. Les sépulcres des Juifs, à proprement parler, ne sont pas des monuments : ce sont des chambres sépulcrales. On coupait une montagne à pic, et on ouvrait une chambre sépulcrale dans l'épaisseur du rocher. Les tombeaux ainsi creusés dans le roc sont restés aussi neufs que le premier jour. Les nécropoles se trouvent partout près de la montagne où est la carrière qui a fourni les matériaux pour construire la ville. C'est là une des choses les plus intéressantes pour le voyageur.

Avant Salomon, les Juifs ne connaissaient pas l'architecture pour les tombeaux. Ils creusaient tout simplement dans la montagne, sans chercher à embellir la chambre sépulcrale d'aucun ornement. Quand Salomon construisit le temple, chaque famille dut se servir des ouvriers qu'il avait appelés de Tyr pour orner son tombeau : on en voit d'admirablement travaillés. Les colonnes, engagées d'un tiers, sont terminées par des chapiteaux à volutes ioniques ; l'architrave et la frise sont ornées de moulures. Les savants de Paris, M. Mérimée entre autres, disent : « C'est de la décadence ! » — Nous disons, nous : « C'est l'œuvre d'un peuple qui copie, qui ne sait pas ; c'est, comme dans la renaissance, un mélange de divers styles d'architecture, parce que les Hébreux s'inspiraient des idées tyriennes, de celles de l'Égypte et des autres peuples qui les entouraient. Les fruits, les feuilles, les divers produits de la nature animée servent à la décoration de leurs tombeaux. Les frises sont ornées de trigly-

phes, de boucliers, qui étaient, comme on le sait, un ornement du temple. On voit des boucliers sur la façade du tombeau des rois. La porte est plus large en bas qu'en haut, comme dans les monuments égyptiens. Dans quelques-uns, une grande corniche est ornée de toutes sortes de fruits, d'olives, de grappes de raisins, etc. C'est un *faire* différent du grec : le ciseau grec adore la forme : la forme est moins caressée dans les monuments hébreux.

» Nous avons porté au musée du Louvre un tombeau des rois. » (Ici M. Michon fait un récit fort intéressant des circonstances romanesques et dramatiques qui ont accompagné le déplacement et le transport des sculptures du tombeau. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire cet intéressant récit.)

M. Michon a terminé en décrivant ce magnifique tombeau, dont M. de Saulcy a donné la description dans deux articles publiés par *l'Illustration* et la *Revue des Deux-Mondes*.

M. Alluau, après avoir témoigné à M. l'abbé Michon avec quel intérêt et quelle satisfaction la Société a écouté le développement de ses savantes considérations sur l'architecture hébraïque, l'a prié d'agréer le titre de membre correspondant de la Société.

M. Michon, par quelques mots bien sentis, a remercié M. Alluau et la Société Archéologique.

M. Maurice Ardant, ne voulant pas, a-t-il dit, détruire l'heureuse impression produite par le discours de M. l'abbé Michon, a ajourné à la séance suivante la lecture de son article sur la numismatique limousine.

Voici maintenant la liste des dons offerts au musée :

1° Par M. Colbe, conseiller de Sa Majesté le roi de Prusse, directeur de la manufacture royale de porcelaine, à Berlin : une *lithophanie* (tableau sur porcelaine transparente, en relief) d'une exécution fort remarquable ; huit *foles* contenant de la terre à porcelaine ;

2° M. le vicomte de Montbron : une *autruche magellanique* (nandou) ; une *perruche omnicolore* de la Nouvelle-Hollande, provenant du jardin zoologique de Montagrier ;

3° M. Alluau (Victor) : trois *chapiteaux* dont la corbeille est ornée d'un double feuillage (xiv^e siècle), provenant de l'ancienne abbaye de Saint-Martial ; une *crédence* du xv^e siècle, d'une sculpture fort élégante, provenant de la même abbaye ; une *plaque de cheminée* en fonte, dont le sujet n'a pas encore été déterminé ;

4° M. Guyot, marbrier : un *cygne* empaillé ;

5° M. Faugeron, docteur en médecine : une petite *frégate* ;

6° M. Bouillon (Numa) : un *chapeau* et un *éventail* chinois ;

7° M. Chapoulaud (Roméo) : un *crochet* ancien, une *serrure* et trois *clefs* anciennes ;

8° M. Gustave de Burdin, archiviste du département : trois *deniers* de billon de Raymond, vicomte de Turenne ; deux *deniers* de Guillaume de Poitiers, père de la célèbre Aliénor ; une *obole* du même duc et une de Louis d'Angoulême ;

9° M. Bourgoïn-Mélisse, de St-Junien : un *chapiteau* roman-fleuri, représentant un groupe de têtes, provenant de l'abbaye de Lesterps ; un *cadenas* rond, provenant d'un coffre-reliquaire du *xi*^e siècle ;

10° M. Breuil (Victor) : un *carton* peint et doré aux armes de la ville de Limoges (1694) ;

11° M. Viellemarett (Louis) : une *Vierge* moyen-âge (cuivre) ;

12° M. le major Fabre : un *nid de mésange* ; un *merle noir* ;

13° M. Deslions, de St-Léonard : une *scie* (poisson) ;

14° M. Bourigeaud (J.-B.) : un *rat momifié* ;

15° M. Halary (Louis) : un *médaillon* en fonte représentant Kléber, d'après David (d'Angers) ;

16° M. Le major Iehl, du 48^e léger : une *medaille* moyen-bronze ;

17° M. Mayonau (J.-B.) : une *medaille d'argent* ;

18° M. Le docteur Bouland : des *calculs biliaires* recueillis à l'hospice de La Salpêtrière.

Le secrétaire général, ARBELLOT.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 11 JUIN 1852.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Sont présents : MM. Alluaud, président de la Société ; Navières-Laboissière, Auguste DuBoys, le major Fabre, Blondin, receveur général ; Maurice Ardant, Roméo Chapoulaud, G. de Burdin, Moulmier, l'abbé Cazaud, Perdoux, Vanginot, Thévenin, Roy-Pierrefitte, de Crossas, Nalbert, Poncet, d'Hennin, lieutenant au 5^e hussards, et Arbellot, secrétaire. MM. Brisset et Bardinot arrivent dans le cours de la séance.

Le procès-verbal de la séance précédente (4 avril 1852) est lu et adopté.

M. le président proclame membres résidants de la Société MM. Brunet (Joseph) et de Nalèche (Louis), avocats à Limoges.

M. Alluaud, après avoir fait l'énumération de divers ouvrages offerts à la bibliothèque de la Société, et de plusieurs dons offerts au musée, vote des remerciements au divers donateurs. (*Voir la liste à la fin du procès-verbal.*)

M. d'Hennin, lieutenant au 5^e hussards, lit un rapport sur la bataille de La Roche-l'Abeille (1569). — Après avoir recherché les causes qui amenèrent les guerres de religion, et raconté les principaux événements qui furent comme les préliminaires de la bataille de La Roche-l'Abeille, il a décrit les divers mouvements de troupes qui précédèrent cet engagement. Puis il a donné la topographie du champ de bataille, et déterminé la position respective de chaque corps d'armée; il a fait ensuite le récit détaillé du combat, et il a terminé sa lecture par quelques considérations sur les progrès de l'art militaire depuis cette époque. Il a eu l'occasion, dans le cours de son article, de comparer la manière de combattre d'alors avec celle d'aujourd'hui.

M. le président a complimenté l'auteur sur son remarquable travail, et, sur le refus de M. d'Hennin de laisser imprimer son article, M. Alluaud l'a prié d'en réserver une copie pour les archives de la Société.

M. Auguste DuBoys, archiviste de la Société, chargé de vérifier les comptes de M. Navières, trésorier, et de faire un rapport sur la situation financière, a rendu hommage au zèle et à la régularité avec lesquels M. le trésorier s'acquitte de ses délicates et minutieuses fonctions; puis, après le détail des divers comptes, donnant la balance des recettes et des dépenses, il a dit que la somme générale des recettes, pendant l'année 1854, était de 3,655 fr. 50 c.; que la somme générale des dépenses, c'est-à-dire des dépenses ordinaires et les paiements sur l'arriéré, s'élevait à 3,758 fr. 94 c.; qu'ainsi il restait, au 4^{er} janvier 1855, un faible déficit de 403 fr. 44 c. — Il a fait remarquer que la Société avait soldé, depuis le 4^{er} janvier 1849, une dette de près de 8,000 fr.; il a ajouté que le conseil municipal, moyennant une allocation annuelle qui s'élève jusqu'à ce jour à la somme de 5,200 fr., avait acquis à la ville de Limoges un musée qui vaut aujourd'hui (au jugement d'hommes experts) plus de 40,000 fr.

La Société a approuvé les comptes, et a voté des remerciements à MM. Navières et Auguste DuBoys.

M. l'archiviste a proposé, pour l'année 1852, un budget qui a été adopté. — Une somme de 50 fr. sera consacrée à l'impression d'un *Questionnaire archéologique*, qui sera envoyé à MM. les maires et à MM. les curés du département, à l'effet d'obtenir des renseignements utiles sur les curiosités archéologiques de chaque localité.

M. Navières fait une réclamation de la part du conseil de fabrique de la cathédrale. Sur le tableau de la première croisade qui se trouve au musée, on lit ces mots : *offert* par le conseil de fabrique de la cathédrale. C'est inexact : le tableau n'a pas été offert, mais seulement *déposé* au musée. — M. Alluaud répond que la rectification demandée aura lieu.

M. Chapoulaud demande quelques détails sur l'excursion archéologique faite récemment au champ de bataille de La Roche-l'Abeille par quelques membres de la Société.

M. le secrétaire fait le récit de ce pèlerinage scientifique. Après quelques détails sur l'église de La Roche-l'Abeille (xiii^e siècle) qu'on répare aujourd'hui, sur les tableaux et statues remarquables qu'elle renferme, il a parlé du champ de bataille, objet principal de cette excursion : M. le lieutenant d'Hennin, du haut d'un monticule qu'occupait autrefois le château de La Roche-l'Abeille, a montré à ses compagnons de voyage les positions respectives que devaient occuper les deux armées, catholique et protestante, et les points principaux où le fort de l'action avait eu lieu. M. le secrétaire a terminé par le récit de la course faite au village de Giaud, où se trouvait une statue antique de Jupiter, découverte, près de là, dans un champ semé de briques romaines : cette statue, achetée, ce jour-là même, pour la Société, au prix de 25 francs, par MM. Nivet et Lavaud, curé de La Roche-l'Abeille, a été depuis transportée au musée, dont elle est un des plus curieux ornements. M. le secrétaire désire qu'on en voile un peu la nudité, afin que les personnes aux yeux délicats qui viennent visiter le musée ne puissent pas s'en offusquer.

M. Alluaud, après avoir parlé de la perte que la Société vient de faire par la mort si regrettable de M. le conseiller Grellet-Dumazeau, demande que le procès-verbal de la séance consigne ce témoignage de regret rendu par la Société à sa mémoire. — Puis il donne lecture d'une lettre dans laquelle M. le baron de Vernon annonce que, à la prochaine séance, il se propose de lire la biographie de M. Grellet-Dumazeau. — La Société accueille cette communication avec une sympathie marquée.

Le secrétaire lit une lettre de M. le vicomte de Kerckhove, président de l'Académie d'Archéologie de Belgique, qui, ayant appris la mort

de M. Grellet-Dumazeau, demande la biographie de ce savant pour l'insérer dans les Annales de l'Académie d'Archéologie.

M. le président, après avoir payé un autre témoignage de regret à la mémoire de M. Deluret de Feix, officier supérieur du génie, vice-président de la Société, annonce qu'on va procéder, par la voie du scrutin, à la nomination d'un vice-président.

Au premier tour de scrutin, aucun candidat n'ayant réuni la majorité absolue, on procède à un scrutin de balottage. M. Mazard, ancien maire de Limoges, est nommé vice-président.

M. Ardant (Maurice) est nommé membre du bureau, et M. Thévenin (Edmond), secrétaire adjoint.

M. Maurice Ardant lit la seconde partie de son travail sur les médailles et monnaies limousines, et il fait, en quelque sorte, l'histoire monétaire de la province du Limousin.

Il a donné, pour l'époque mérovingienne, la liste des noms de monétaires inscrits sur les fractions de sous d'or frappés à Limoges et dans diverses localités de la province, depuis le fameux sou d'or de l'église cathédrale jusqu'aux pièces frappées à Uzerche pendant la lutte acharnée entre Pepin-le-Bref et l'infortuné Waifre, duc d'Aquitaine. Il a cité en particulier une monnaie d'or de Clovis II, frappée par notre saint et habile compatriote *Eligius* (saint Eloi).

Arrivé à la dynastie carolingienne, il a décrit les deniers d'argent frappés par Charlemagne à son passage à Limoges, ceux de Louis-le-Débonnaire et des rois ses successeurs qui se sont fait couronner à Limoges, jusqu'à Eudes et Charles-le-Simple.

Abordant ensuite les monnaies frappées sous la dernière dynastie, il a traité des monnaies barbarines (qu'il attribue aux abbés de Saint-Martial), et des monnaies vicomtales forgées, soit à Limoges, soit à Aixe, par les vicomtes de Limoges. Il a expliqué les diverses armoiries qu'on y trouve par les alliances de ces seigneurs avec les maisons souveraines de Bretagne, de Bourgogne, de Navarre, de Dreux, etc.

Il a donné pour raison de la grande abondance de monnaies royales à Limoges la dévotion de nos rois envers saint Martial, et les largesses qu'ils faisaient au peuple à l'époque de leurs pèlerinages ou de leur couronnement; il a expliqué par les longues guerres du moyen-âge et les guerres de religion la présence sur le sol limousin de monnaies de presque tous les pays de l'Europe.

Voici maintenant la liste des ouvrages offerts à la bibliothèque de la Société et des dons offerts au musée :

1° A LA BIBLIOTHÈQUE : par M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre :

Un Mot aux familles, in-8°, ouvrage sur l'éducation, publié en 1839;
Discussion de M. Thiers sur la question de l'enseignement, in-8°, 1845;

Par M. Elie Berton, professeur d'histoire : *Essai de synthèse d'histoire*, brochure in-8°;

Mémoires de la Société Archéologique de l'Orléanais, t. 1^{er}, 1854 ;

Deux *Bulletins de l'Athénée du Beauvaisis*, 1^{er} et 2^e semestres de 1854 ;

Un *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie*, n^o. 4^{er}, année 1852 ;

2^o AU MUSÉE : par M. Lavaud, curé de La Roche-l'Abeille : *écu d'argent à l'effigie de Charles IX (1565)*, trouvé sur le champ de bataille de La Roche-l'Abeille ;

M. Verdure, peintre sur porcelaine : trente-trois *médaillles* ou *monnaies* anciennes et modernes ;

M. Lesme, fabricant de porcelaine : quatre *médaillles* ;

M. Benassis, professeur de peinture : *surmoulage d'un plat* (école de Florence) ;

M. L. Frugier, de Nexon : un *chat à double corps et à huit pattes* ;

M^{lle} Veyrier, propriétaire à Morcheval : un *cochon à deux têtes* ;

M. Barret père : un *fourmilier* ;

M^{me} Joliet : une *tête de renard* disséquée ;

M. Frédéric Tarnaud, banquier : une *petite cigogne* tuée sur les bords de la Vienne ;

M. Lesme, horloger : un *oiseau exotique* (de Cayenne) ;

M. Chapoulaud (Edouard) : *coucou gris* (*cuculus canonus*) ;

M. le major Fabre : un *merle noir et blanc* ; un *nid de penduline* ;

M. Ruaud, fabricant de porcelaine : *bec-fin*, *gorge-bleue* ;

M. Lavialle-Lamaillive : cinquante-deux espèces d'*œufs d'oiseaux* du pays.

Le secrétaire général, ARBELLOT.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 19 JUILLET 1852.

Présidence de M. le Préfet.

Sont présents : MM. Migneret, préfet de la Haute-Vienne, président-né ; Alluaud aîné, Mazard, le baron Gay de Vernon, Blondin, rece-

veur général, Navières-Laboissière, Talabot, le docteur Bardinet, de Beaulieu, le major Fabre, Ardant-Masjamhost, Fizot-Lavergne, Fayette, de Burdin, Moulmier, R. Chapoulant, Auguste DuBoys, Astaix, Maurice Ardant, Perdoux, Vanginot, Nalbert, de Saint-Genis, Gustave Poncet et Arbellot, secrétaire. D'autres membres, entre autres M. l'abbé Michon, arrivent dans le cours de la séance.

Au commencement de la séance, M. Alluaud, président de la Société, adresse à M. le préfet l'allocution suivante :

« MONSIEUR LE PRÉFET,

» La Société Historique et Archéologique du Limousin se félicite de l'empressement avec lequel vous avez bien voulu accepter la présidence que ses règlements vous confèrent. Elle sera heureuse de la part que vous prendrez à ses travaux, et elle espère que, à l'exemple de vos prédécesseurs, dont elle conserve un souvenir reconnaissant, vous aimerez à les encourager par votre présence, et par l'appui de votre crédit auprès du gouvernement et du conseil général, dont le généreux concours lui sera long-temps encore nécessaire.

» Fondée sur la fin de 1846, à la veille d'une révolution qui dispersa ses membres, et l'obligea de suspendre ses réunions, cette Société est d'une création trop récente pour s'être illustrée par de nombreux travaux. Le recueil de son *Bulletin*, qu'elle vous prie d'accepter, vous en fera connaître les résultats les plus importants, et vous donnera une idée de ceux qu'il est permis d'attendre de son zèle dans une province où tant de sujets d'histoire et d'archéologie s'offrent chaque jour à ses recherches et à ses études.

» Afin d'en faciliter et d'en propager le goût, elle a réuni dans son musée les antiquités les plus remarquables du Limousin. Bien qu'il soit regrettable que cette fondation ait été si tardive, ce n'en est pas moins un sujet de satisfaction pour la Société que d'avoir conservé au pays une foule d'objets précieux que les étrangers lui enlevaient chaque année.

» Ce n'est pas, vous le savez, pour satisfaire une vaine curiosité que les archéologues recherchent ces sortes d'objets avec tant de soin et de sollicitude. Une pensée plus digne et plus élevée les anime ! C'est que tous ces débris, vieux témoins des gloires et des splendeurs évanouies des différents âges du monde, en révèlent les usages, les coutumes, les croyances, les mœurs, les arts, la civilisation tout entière, et que leurs collections, classées méthodiquement, sont comme autant de tableaux vivants de leur histoire chronologique.

» Nos règlements nous enlèvent à bon droit toute espèce de discussions politiques... Mais, lorsque, en explorant les ruines éparses çà et là sur la terre, les monuments démantelés qui rappellent la puissance des nations éteintes, l'historien remonte aux causes de leur décadence, de leur démembrement et de leur extinction, que d'utiles enseignements n'en tirerait-on pas pour les générations contemporaines si l'expérience ne nous apprenait que les plus sages leçons de l'histoire n'ont malheureusement qu'une bien faible influence sur les rêves chimériques d'une fausse philanthropie, et sur les passions désordonnées qui, à des intervalles séculaires, égarent périodiquement l'esprit humain !

» Dans cette voie, Messieurs, la Société, fidèle à ce vieil adage : « Fais ce que dois..., advienne que pourra... », est trop vivement pénétrée de reconnaissance pour l'immense service que le Prince-Président de la République lui a rendu en l'arrêtant au bord de l'abîme où le socialisme allait la précipiter ; elle est trop convaincue que, sans l'appui de la religion, sans le respect trop méconnu des lois, la nation la plus civilisée tomberait bientôt, de chute en chute, dans la barbarie la plus grossière, pour ne pas poursuivre sa tâche avec persévérance, et se tenir prête à concourir, dans sa modeste sphère d'action, au succès des mesures propres à raffermir le principe d'autorité que vous représentez parmi nous. »

M. le préfet, dans une improvisation facile et pleine d'à-propos, a répondu que ses sympathies étaient acquises à la Société Archéologique ; que lui aussi, à une autre époque, où une position différente lui laissait plus de loisir, s'était occupé beaucoup d'histoire et un peu d'archéologie ; qu'il était heureux de se voir en communauté d'idées avec la Société de Limoges. Il a manifesté son antipathie pour l'école historique du dernier siècle, qu'il a comparée à un aveugle qui marche sans guide et sans bâton ; il a témoigné sa répulsion pour cette école du XVIII^e siècle qui se base, en philosophie, sur le *Contrat social*. Il a dit, en terminant, qu'il serait heureux de s'associer aux travaux de la Société Archéologique.

Ce discours, écouté avec la plus vive sympathie, est suivi de nombreux bravos.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. Alluaud donne lecture des communications suivantes :

M. le président de la Société Scientifique et Littéraire de Limbourg, fondée à Tongres (Belgique), écrit à M. le président de la Société

Archéologique pour proposer l'échange des productions respectives des deux sociétés. — Adopté.

M. le président de la Société Archéologique de Soissons envoie un rapport, adressé au ministre de l'intérieur, qui a pour objet la demande de la création d'un musée monumental d'architecture du moyen-âge, renfermant une collection de dessins et de reliefs qui figureraient les œuvres les plus importantes de la France monumentale. On demande le concours de la Société Archéologique du Limousin. — Renvoi au bureau.

MM. de Caumont, Charles Desmoulins et Petit-Lafitte adressent à la Société le programme des questions qui seront traitées au congrès scientifique de Toulouse, qui doit avoir lieu du 6 au 15 septembre prochain. On discutera, dans ce congrès, des questions fort importantes et pleines d'intérêt sur les sciences naturelles, médicales, industrielles, agronomiques, archéologiques et historiques, philosophiques, littéraires et artistiques, physiques et mathématiques. — M. Alluud invite les membres de la Société à prendre part aux travaux du congrès.

M. Martial Paland fait hommage à la Société d'un poème intitulé : *La Gloire de Turgot*. Dans sa lettre d'envoi, il fait part à la Société du projet qu'il aurait de publier un premier volume de poésies, et il désirerait l'avis de la Société sur l'opportunité de cette publication. Plusieurs membres, entre autres MM. Mazard et Bardinet, sont d'avis d'encourager un homme de talent qui, dans des jours difficiles, s'est montré homme d'énergie et de cœur.

M. le président charge une commission, composée de MM. Mazard, Bardinet, de Burdin, d'examiner les poésies de M. Martial Paland.

M. Alluud proclame membres résidents de la Société MM. de Sonis, lieutenant au 5^e hussards, et Labuxière, maire de Bessines.

M. le baron Gay de Vernon lit un mémoire biographique sur M. Grellet-Dumazeau. Après l'avoir dépeint comme magistrat éclairé, d'une intégrité parfaite et d'une grande dignité de caractère, il a fait, en quelque sorte, sa biographie scientifique. Il l'a montré, dans sa jeunesse, puisant dans l'ancienne législation de nos provinces le goût des études archéologiques, puis s'initiant à la science de l'histoire sous la direction de D. Brial, l'un des derniers débris de l'ancienne école bénédictine. Il a parlé de sa manière philosophique d'étudier l'histoire, de sa méthode, qui consistait à expliquer les faits par les actes écrits, et d'étudier les actes écrits avec le secours des faits; il l'a montré faisant marcher de front l'archéologie des monuments et l'archéologie des manuscrits, facilité dans ses recher-

ches par ses connaissances en linguistique, et trouvant dans des détails en quelque sorte minutieux une mine inexploitée d'importantes découvertes. Parlant ensuite de sa critique sévère et impartiale, il a brièvement analysé les mémoires que M. Dumazeau a fait imprimer dans le Bulletin de la Société Archéologique : sa dissertation sur Richard-Cœur-de-Lion ; celle sur Waïfre, duc d'Aquitaine ; ses mémoires sur la domination anglaise dans certaines provinces d'outre Loire, et enfin ses recherches sur le nom de Mont-Jovis et sur les idiomes vulgaires du moyen-âge dans les Gaules. Quelques détails touchants sur les dernières années de M. Grellet-Dumazeau, sur sa vieillesse résignée et sa mort chrétienne, ont dignement couronné ce beau travail.

Plusieurs membres de la Société demandent l'impression de ce mémoire. M. le secrétaire dit qu'il paraîtra dans le prochain Bulletin. M. de Burdin, rédacteur du 20 Décembre, demande l'autorisation de le reproduire dans son journal. M. Chapoulaud s'y oppose, et prétend que le Bulletin Archéologique doit avoir la primeur des articles publiés par la Société. Plusieurs membres, MM. Mazard, Bardinet, Navières, Talabot, prennent part à la discussion. Ils font remarquer que les feuilles parisiennes publient, le lendemain des séances, les mémoires lus dans les différentes académies ; que l'on ne saurait donner trop de publicité aux mémoires de la Société. M. de Burdin est autorisé à publier le travail de M. de Vernon.

Le secrétaire de la Société lit, pour M. l'abbé Texier, absent, un article sur le magnifique ouvrage que vient de publier un de nos compatriotes, M. Félix de Verneilh, et qui a pour titre : *De l'Architecture byzantine en France*. M. l'abbé Texier dit, avec M. de Caumont, que cette publication, la plus importante qui ait été faite, depuis plusieurs années, par son sujet et par sa forme, est un événement archéologique. Après de savantes considérations sur la formation des mots, et sur la précision que doit avoir le langage scientifique, il a parlé de l'architecture qu'on appelait autrefois gothique, c'est-à-dire barbare, et qu'on a nommée de nos jours, avec tant de raison, architecture ogivale. Il a montré l'origine française de cette architecture. Parlant ensuite de l'architecture antérieure au gothique, il y a démêlé deux styles différents que l'on avait jusqu'ici confondus, le style roman et le style byzantin. M. de Verneilh va faire cesser cette confusion : il aura l'honneur de fixer le sens du mot *byzantin* appliqué à l'architecture. Grâce à son travail remarquable, on saura désormais :

1° Ce qu'il faut entendre par style byzantin ;

2° En quoi le style byzantin diffère du style roman ;

3° Comment une école byzantine s'est établie en France ; à quelle époque ; quel est son point de départ ; quelle est l'étendue de son action.

M. l'abbé Texier a fait l'éloge, en terminant, du luxe typographique de l'ouvrage de M. Verneilh, des planches magnifiques qui l'accompagnent, et qu'on doit au burin exquis de M. Gaucherel, au crayon brillant de M. Jules de Verneilh.

Cette lecture a été suivie d'une conversation fort animée, dans laquelle, à propos de l'église byzantine de Solignac, dont l'état délabré réclame une réparation urgente, on a parlé des moyens de restaurer plusieurs églises monumentales situées dans les campagnes, et dont les fabriques, dénuées de ressources, sont dans l'impuissance de faire la dépense même de grosses réparations. M. le préfet dit que, dans le département de la Sarthe, qu'il administrait récemment, le conseil général votait chaque année une somme de trois mille francs, qu'on répartissait entre les églises les plus remarquables et les plus nécessiteuses. Il ajoute que, depuis peu d'années, on avait réussi à restaurer plus de vingt monuments religieux. — Un membre parle de la nécessité de dresser une carte archéologique du Limousin, sur laquelle on indiquerait, avec des signes particuliers, le style et les principaux caractères des divers monuments de la province. Un autre membre annonce que M. Auguste DuBoys s'occupe de cette carte archéologique.

M. Talabot a remarqué, dans certaines parties de la province, un même type pour les églises et des caractères frappants de similitude.

M. Mazard fait observer que les églises collégiales, fondées par des corporations monastiques, en général riches et puissantes, sont des monuments beaucoup plus remarquables que les églises des paroisses rurales. Il cite, à l'appui de son observation, la petite église du Châlard, près St-Yrieix.

M. Gustave Poncet lit un travail sur cette question : *Changements à introduire dans la dénomination de certaines rues de Limoges*. Après avoir fait l'historique des dénominations actuelles, données pour la plupart au commencement de ce siècle, il a fait remarquer que le défaut d'inscriptions ou même de dénominations au siècle dernier avait dû, lors de l'établissement des premières plaques, faire donner à quelques rues le nom de certains établissements particuliers ou transitoires ; il a cité, entre autres, le boulevard Ste-Catherine et d'autres rues qui tirent leur nom d'une auberge ; le boulevard de la

Poste-aux-Chevaux, dont la dénomination est fautive aujourd'hui, etc.; puis il a distingué trois catégories de rues :

- 1° Celles dont les noms doivent être changés ;
- 2° Celles dont l'orthographe a été altérée, et qui doivent reprendre leur ancienne dénomination ;
- 3° Les rues nouvellement percées, et qui n'ont pas encore de nom.

Parmi les rues qui tirent leur nom d'un établissement particulier ou d'une circonstance passagère, il a cru qu'on devait changer le nom du boulevard de la Poste-aux-Chevaux, où la poste ne se trouve plus, et qu'il propose d'appeler *boulevard d'Aguesseau*, à cause du voisinage du palais de justice ; la rue de l'Ancienne-Comédie, qu'il propose d'appeler rue *Saint-François* à cause du couvent de ce nom, remplacé à la révolution par un théâtre ; la rue Neuve-de-l'Evêché, qui ne doit plus aboutir à l'évêché, et qu'il propose de nommer rue des *Cordeliers* à cause du couvent de cet ordre, aujourd'hui propriété Pouyat, etc.

Parmi les rues dont l'ancienne orthographe a été altérée, M. Poncet signale la rue *Cruche-d'Or*, autrefois rue des *Crochadors*, ou fabricants de crochets ; la rue *Banc-Léger*, autrefois des *Banlagiers*, marchands forains étalagistes ; la rue du *Canard*, autrefois rue du *Canal*, etc.

Pour les rues nouvellement percées qui n'ont pas encore reçu de dénomination, M. Poncet propose d'appeler rue *Saint-Eloi* la première partie de la rue nouvelle qui s'étend de la fontaine des Fantaisies au lieu du Crucifix ; rue *Turgot*, la rue centrale projetée qui doit suivre le parcours des rues des *Suisses*, *Poulaillière* et des *Taules*, etc.

Cette lecture est suivie d'une discussion fort animée, à laquelle prennent part M. le préfet, MM. Alluaud, Mazard, Bardinet, l'abbé Michon, Talabot, Gustave de Burdin, Maurice Ardant, etc.

M. l'abbé Michon pense qu'on ne doit jamais toucher au nom des rues ; qu'on doit conserver toute dénomination consacrée par l'usage.

C'est aussi l'avis de M. le préfet. Citant à ce propos deux vers d'Horace, M. Migneret dit qu'il faut conserver les noms qu'a consacrés l'usage, cet arbitre souverain en matière de langage :

Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus,
Quem penes arbitrium est, et jus, et norma loquendi.

(DE ARTE POETICA.)

M. Migneret ajoute que l'usage est toujours plus fort que les dénominations officielles qu'on essaie quelquefois de lui imposer.

M. Talabot abonde dans le même sens. Il fait voir les inconvénients qu'entraîneraient les changements de noms des rues en matière de droit et de procès.

M. Mazard croit qu'il faut se borner à donner des noms nouveaux aux rues nouvelles. Pendant la durée de son administration comme maire de Limoges, une seule rue nouvelle a été percée : il l'a fait appeler rue *Dalesme* à cause de la maison où est né le général de ce nom.

M. Bardinet, qui fait partie de la commission municipale chargée d'examiner la question et de présenter un rapport au conseil, dit que M. le maire de Limoges avait chargé M. Dubois, bibliothécaire de la ville, d'élaborer un projet où l'on introduisait un grand nombre de changements ; que la commission n'a pas cru devoir sacrifier légèrement les noms actuellement en usage.

M. de Burdin pense qu'il n'y aurait pas d'inconvénient à revenir à l'ancienne orthographe de certains noms que l'usage a altérés : il a trouvé dans les archives de la préfecture une ancienne liste manuscrite des rues de Limoges qui pourrait faciliter ce travail.

La discussion se prolongeant sur ce point, M. Alluud charge une commission, composée de MM. Maurice Ardant, G. de Burdin, l'abbé Arbellot, d'examiner le travail de M. Poncet, et d'indiquer les changements qui paraîtraient utiles.

Voici maintenant la liste des dons offerts dans cette séance à la Société.

1° A LA BIBLIOTHÈQUE : par M. le baron Gay de Vernon : *Mémoire sur les opérations militaires des généraux en chef Custine et Houchard pendant les années 1792 et 1793*. — Cet ouvrage, que M. de Vernon a fait imprimer chez Firmin Didot en 1844, et qu'il a dédié à notre illustre Gay-Lussac, son compatriote et son ami, forme un beau volume in-8° de 344 pages. — Par le même : *Singularia Guidonis Papæ*, en caractère gothique, imprimé à Lyon en 1533. C'est un ouvrage sur le droit d'un célèbre jurisconsulte du xve siècle, Guy-Pape, conseiller au parlement de Dauphiné, mort en 1475.

2° AU MUSÉE : par M. Bourgoïn-Mélisse, membre correspondant : deux petits vases romains trouvés à Saint-Maurice-des-Lions, près de Chabanais (Charente). — Par le même : une médaille commémorative du mariage de Philippe-Emmanuel de Crussol, marquis de Saint-Sulpice, avec Marie-Antoinette d'Estaing (5 mai 1715).

Le secrétaire général, ARBELLOT.

SUPPLÉMENT

à la notice bibliographique

SUR M. LE COMTE DE MONTBRON

(PAGE 65 DE CE BULLETIN).

OUVRAGES PUBLIÉS PAR M. DE MONTBRON.

1^o LES SCANDINAVES, *poème traduit du swédo-gothique*; suivi d'observations sur les mœurs et la religion des anciens peuples de l'Europe barbare. — 2 vol. in-8°. — Paris, Maradan. — An ix (1801).

Cet ouvrage, presque introuvable aujourd'hui, est une traduction ou imitation des poèmes ajoutés à l'*Edda* par Resenius. Le style en est constamment noble, élégant et soutenu. Les notes annoncent une immense lecture. Quoique cette version ne soit pas faite sur les originaux, elle a le mérite de primer toutes les recherches récentes sur les littératures du Nord. Ce travail a dû être fait dans l'exil : M. de Montbron venait à peine de rentrer en France.

2^o RÉCIT DE L'ÉVASION D'UN OFFICIER PRIS A QUIBERON. — In-12. — Paris, Adrien Egron. — 1815.

Une seconde édition de cet opuscule a paru en 1825.

3^o SIX NOUVELLES. — 3 vol. in-12. — Paris, Gide fils. — 1816.

Ces nouvelles ont eu une seconde édition.

4^o ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE DES HÉBREUX. — 4 vol. in-8°. — Paris, Janet. — 1819.

L'Abbé TEXIER.

DOCUMENTS.

TESTAMENT

D'AIMERIC DE LA SERRE

EVÊQUE DE LIMOGES.

Ce testament, dont quelques dispositions sont indiquées en peu de lignes par le P. Bonaventure de St-Amable, nous a paru digne d'être traduit littéralement et publié *in extenso*. C'est un monument du règne de St Louis, qui nous fait connaître les monastères existant à cette époque en Limousin, l'état des constructions de notre cathédrale, les usages du temps, le nom des monnaies, l'intérêt de l'argent, l'importance de l'art de l'orfèvrerie à Limoges, etc. Nous croyons devoir aider à l'intelligence de ce document en choisissant la mention placée, dans nos Annales manuscrites, à l'année 1246, concernant ce généreux évêque.

« Aimeric de Sarra ou de *Certa*, preuost de St-Junien, archi-
» diacre de la Marche, en l'église de Limoges, fust esleu l'octaue de
» la Purification de la Vierge; il tint le siège 26 ans et demi. Il
» estoit riche, et poursuiuy l'édifice de St-Estienne de Lymoges,
» que l'éuesque Ilduin auoit cy-deuant commencé; il décéda l'an
» 1272; il estoit le 59^e du rangt des éuesques. En l'an 1273, les
» chanoines d'icelle amplifierent le *chef* de ladite église, c'est à dire
» la nef ou voûte qui se void; et, au mois de juing, Helies (*alias*
» Gilbert) de Malemort, mist la premiere pierre, présent le chapitre
» en procession. »

Nous ajouterons, d'après le carme Bonaventure, qu'Aimeric de La Serre, baron de Malemort, se fit rendre, en 1253, le château de Noblac, ordonna, en 1256, la fête de St-Etienne de Muret, régla, en 1271, avec le chanoine Hélie Coral, les différends existant entre le chapitre de la cathédrale et le couvent de St-Martial relativement à St-Just; donna l'église de Rosiers à celle de St-Etienne, et décida que les évêques de Limoges n'accompagneraient pas le roi à la guerre. Il avait suivi avec regret Louis VIII à l'expédition de Foix. A son retour, il tomba malade, et se fit porter à l'abbaye de Saint-

Martin (des Feuillants), où il allait souvent en retraite *secouer les traces du monde, et humer l'air du paradis.*

Il choisit sa sépulture dans le chœur de sa cathédrale, où personne n'avait été enterré avant lui, excepté l'évêque Guy de Laron, que Gérard, abbé de St-Augustin, fit déterrer et inhumer dans cette abbaye, qui, depuis saint Martial jusqu'alors, était le cimetière de tous les catholiques.

Il mourut le 2 juillet, et ne tarda pas à être suivi dans la tombe par plusieurs de ses parents et amis, Agnès, sa sœur, abbesse de la Règle, Gaillard de Malemort, Guy de Malefayda, deux de ses exécuteurs testamentaires, et maître Pierre Lafaurie.

Son frère Pierre, abbé de Tulle, et le maître de Turenne, official de Limoges, n'acceptèrent pas la charge d'exécuteurs de son testament. Hélié de Malemort, doyen de St-Etienne, et maître Jean Arnaud, chapelain ou curé de St-Pierre-du-Queyroix, s'adjoignirent deux frères prêcheurs et deux frères mineurs pour accomplir leur mission.

Aimeric avait amassé plus de richesses qu'aucun de ses prédécesseurs; il n'avait ni ambition, ni désir d'enrichir ses parents, ni avarice; mais il avait à cœur la gloire de Dieu et le bien de son église. En effet il laissa aux chanoines de St-Etienne, pour bâtir l'église et acheter des rentes, la plus grande partie de son bien : il y avait plus de vingt-sept mille livres d'argent.

Géraud de Malemort avait donné à Aimeric, en 1258, le dénombrement des dépendances de la baronie de Malemort, à qui il devait hommage-lige; ses descendants prêtaient cet hommage aux évêques de Limoges, *en simple tunique, sans capuce et sans épée*, et leur faisaient remettre les clefs du château. Un procès au sujet de cette *mouvance* durait encore, en 1748, entre l'évêque de Limoges et les ducs de Bouillon, héritiers des Turenne.

Aimeric tenait si peu à l'or et à l'argent qu'il laissait la disposition entière de ses revenus aux fidèles serviteurs qu'il avait choisis.

Après une double élection, qui causa une longue vacance au siège épiscopal, le clergé de Limoges élut, le jour de St-Luc 1275, Gilbert de Malemort, fils du chevalier Gilbert, qui continua les travaux et suivit les instructions de son parent et prédécesseur dans l'évêché de Limoges.

Jesu Christj. Amen (1).

Ego Aymericus permissione diuina Lemouicensis episcopus, in bona sanitate constitutus, meum condo testamentum et facio in hunc modum siue dispositionem bonorum et rerum mearum; imprimis volo et precipio quod omnes clamores mej emendentur et mea debita persoluantur.

..... Et assigno mille libras et etiam quidquid amplius fuerit ad hoc necesse ad arbitrium elemosinariorum meorum infra scriptorum.

Item, lego quadraginta millia solidorum et centum libras ad emendos redditus pro anniuersariis pro anima mea faciendis in omnibus parrochialibus ecclesiis Lemouicensis....., ut consueuit.

Item, lego mille libras eisdem ecclesiis ad opus ornamentorum et librorum, et alias mille libras pauperibus verecundis et mendicis agricolis, et miserabilibus parrochianis *ditarum* (sic) ecclesiarum per manus duorum proborum virorum quos elemosinarij mej in *dittis* parrochiis duxerint eligendos, cum consilio capellanorum ipsarum.....

Quid ementur ad opus anniuersariorum de ditis quadraginta et duobus millibus solidorum singulis ecclesiis parrochialibus æqualiter diuidantur, in quibus nihil precipie in ecclesia quibus ad opus anniuersarii legatum facio speciale. Volo etiam quod de ceteris mille libris videlicet..... predictis pauperibus et mendicis agricolis et miserabilibus personis reddatur per elemosinarios meos, et distribuatur prout superius est expressum; et hoc fiat incontinentj post mortem meam, et hæc prædita et alia quæ sequuntur facio tam pro restitutionibus quam pro legatis.

Item, lego centum et quinquaginta libras redditus ad hoc quod quidam capellanus resideat in domo episcopali Lemouicensj, quj percipiat eas de quibus habeat ad opus suj et seruitorum suorum pro subatentione sua, annis singulis; quindecim libras et predictum residuum lego ad procurandum in dicta domo singulis diebus tresdecim pauperes per manus ejusdem presbiterj conuenienter in cibo et singulis annis in festo omnium sanctorum dentur; inde singulis dictis pauperibus singula tunica noua. Item, quod nihil de illo residuo in aliud conuertatur, et ille presbiter celebret singulis diebus in capella prædictæ domus pro anima mea specialiter et pro defunctis et prædictas quindecim libras percipiat, et habeat singulis annis quadraginta solidos quos celebrando in dicta capella.... instituatur per episcopum Lemouicensem, et sit bona et honesta persona et maturæ ætatis, et in institutione sua semper juret quod fideliter dictum officium exequatur, ipsumque amoveat quandocunque viderit expedire; cibum autem dictorum pauperum volo et precipio fieri in hunc modum.

Dictus presbiter pauperibus ante dictis carnes ministret, et aliis diebus pitanciam competentem, et panem, et vinum, sufficienter semel omnj die, et quod pauperes non sint continuj, sed mutentur qualibet die per presbiterum ante dictum.

(1) Nous donnons le texte latin de ce testament avec ses abréviations et ses lacunes.

En nom de Jésus-Christ. Amen.

Voï, Aymeric, par la permission divine évêque de Limoges, en état de bonne santé (*in bona sanitate constitutus*), je rédige (*condo*) mon testament, et je fais de cette manière ou disposition la distribution de mes biens et des choses qui m'appartiennent. Avant tout, je veux et j'ordonne que toutes mes dettes soient soldées, et que toutes réclamations (*clamores*) soient satisfaites (*emendantur*).....

J'assigne mille livres, et encore quelque chose de plus si cela est jugé nécessaire, le laissant à l'arbitrage de mes exécuteurs testamentaires (*aleemosinarios*) ci-bas nommés.

Item, je lègue quarante mille sous et cent livres pour acheter des rentes pour les anniversaires à célébrer dans toutes les églises paroissiales de Limoges en faveur de mon âme, comme c'est l'ancien usage.

Item, je lègue mille livres aux mêmes églises pour payer des ornements et des livres, et autres mille livres aux pauvres honteux et mendiants des campagnes (*agricolis*), et aux paroissiens indigents desdites églises, par les mains de deux hommes probes, que mes exécuteurs auront soin de choisir dans lesdites paroisses, avec les conseils de leurs curés.

Ce qui sera acheté pour acquitter les anniversaires desdits quarante et deux mille sous sera partagé également entre chacune des églises paroissiales, dans lesquelles je ne désigne expressément aucune église, pour célébrer les anniversaires, et ne fais point de legs spécial. Je veux cependant que, des autres mille livres ci-devant indiqués, il soit distribué aux personnes pauvres et mendiants des campagnes et indigents, par mes exécuteurs, comme je l'ai expliqué plus haut, et que cela se fasse incontinent après ma mort. Ces choses dont j'ai parlé et celles qui suivent, je les fais soit comme réparations (*restitutionibus*), soit comme legs.

Item, je lègue cent cinquante livres de revenu (*redditus*) pour cela même, qu'un chapelain réside dans la demeure de l'évêque de Limoges, lequel recouvrera les sommes dont il aura besoin pour son œuvre, celle de ses serviteurs et sa subsistance de chaque année; quinze livres, et ledit reliquat déjà mentionné, je le lègue pour soigner dans ladite demeure (épiscopale), chaque jour, treize pauvres convenablement nourris par les mains du même prêtre, ..., et, chaque année, à la fête de *tous les saints*, qu'on fournisse de ce fonds, et qu'on donne à chaque pauvre une tunique neuve. En outre (*de même*), afin que rien de ce reliquat (*residuo*) ne soit converti à un autre usage, et que ce prêtre célèbre chaque jour dans la chapelle du susdit palais (*domus prædictæ*) pour mon âme spécialement et pour les défunts, et.... qu'il perçoive lesdites quinze livres, et reçoive tous les ans quarante sous pour célébrer dans ladite chapelle;... qu'il soit établi par l'évêque de Limoges bon et honnête homme (*persona*), d'un âge mûr, et que, lors de son entrée en fonctions, il jure toujours qu'il s'acquittera fidèlement dudit emploi, et qu'il s'en démettra (*amoveat*) lorsqu'il le jugera à propos. Quant aux comestibles (*cibum*) desdits pauvres, voilà comme je veux et j'ordonne que cela se passe :

Que ledit prêtre, aux jours déjà indiqués, leur serve de la viande, et, les autres jours, la *pitance* compétente, le pain et le vin en quantité suffisante, une fois dans toute la journée, et que ce ne soient pas toujours les mêmes pauvres (*non sint continui*), mais qu'ils soient changés chaque jour par le prêtre susdit.

Item, quod presbiter singulis annis episcopo quj pro tempore fuerit de expensis suis reddat computationem fidelem. Ad emendum vero *preditas* centum et quinquaginta libras redditus, lego, assigno de bonis meis triginta sex millia solidorum; nisj ego eas emero in uita mea, uel sj ego ad hoc emero in vita mea, volo quod inde detrahatur prorata de summa predita habita ratione quod singulis denariis. dictj redditus duodecim denarij computentur pro precio redditus ipsius.

Item, lego Lemouicensj ecclesiæ unam vicariam de decem libris rendualibus, quas unus vicarius quj sit presbiter....., Et Instituitur per episcopum, percipiatque pro substantione sua, et celebret singulis diebus in ecclesia lemouicensj pro anima mea et parentum meorum et subditorum; et, sj præditas decem libras non emero in vita mea, lego ad eas emendas centum et vigintj libras; vel, sj partem emero ad emendum residuum, soluatur de pecunia mea pretium, ita quod pro singulis denarijs duodecim denarij in pretio computentur.

Item, lego eidem ecclesiæ Lemouicensj decem libras renduales ad opus anniversarij mej inibj annis singulis celebrandj; et, sj non assignauero eas in vita mea, lego ad emendum eas sex vigintj libras de bonis meis, vel, sj partem emero, fiat de residuo prout dictum est de vicaria.

Item, lego quadraginta solidos renduales eidem ecclesiæ ad faciendum annis singulis, prima die martij, anniuersarium pro animabus patris et matris meæ, et, sj non assignauero in uita mea dictos quadraginta solidos, lego ad eos emendos vigintj quinque libras.

Item, lego eidem ecclesiæ (*stc*) Lemouicensj centum libras renduales ad faciendas distributiones canonicorum et vicariorum ecclesiæ memoratæ in horis, ita quod singulj canonicj quj interfuerint singulis horis habeant singulos denarios omnj die, et singulj vicarij habeant quantum decanus et capitulum viderint expedire, et ita distributiones fiant per illum quem ad hoc deputabo, et, post mortem meam, per illum quem decanus et capitulum post me duxerint deputandum, quj dictas centum libras percipiat et distribuat omnj anno; et, sj eas non emero et non assignauero in vita mea, lego ad emendas eas vigintj quatuor millia solidorum, ita quod pro parte jlla quam assignauero in uita mea detrahatur de pecunia ante dicta, et pro uno denario redditus duodecim denarij pro pretio computentur.

Item, lego mille libras ad ædificandum caput ecclesiæ Lemouicensis, reddendas per elemosinarios meos, et tradendas succiue secundum quod edificij requirent expensæ, et hoc facio sj infra annum a die obitus mej dictum ædificium fuerit inchoatum, vel sj in vita mea fuerit inceptum; aliter nolo eas deberj neque reddj.

Item, lego eidem ecclesiæ centum marchas argentj ad faciendam unam crucem auream quæ nunquam possit distrahj neque alienarj, et quicumque hoc fecerit anathema sit; et, sj eam fecero in vita mea, et habuero tempore mortis, lego eam ecclesiæ memoratæ, et tunc nolo quod habeat dictas centum marchas argentj.

Item, lego ecclesiæ Lemouicensj sexaginta libras ad emendos redditus ad faciendum in eadem ecclesia processionem solemnem cum prima classe in octauis omnium sanctorum.

Item, que ce prêtre, chaque année, rende à l'évêque qui occupera le siège un compte fidèle de ses dépenses. Or, pour acheter les cent cinquante livres de rente (*redditus*) susdites, je lègue et assigne sur mes biens *trente-six mille sous*, si je ne les ai achetées dans ma vie, ou si, de mon vivant, j'ai acheté à cette intention, je veux qu'il en soit distrait, au *pro rata* de ladite somme, en calculant de manière à ce que, par chaque denier dudit revenu, douze deniers soient comptés pour le prix du même revenu.

Item, je lègue (à l'église) de Limoges une vicairie de dix livres de rente, qu'un vicaire qui sera prêtre...., et soit institué par l'évêque; qu'il touche aussi pour sa subsistance; qu'il célèbre chaque jour, dans l'église de Limoges, pour mon âme, celle de mes parents et de mes subordonnés; et, si, durant ma vie, je n'ai pas acheté les susdites dix livres, je lègue, pour les acheter, cent vingt livres, ou, si j'en ai acquis une partie, pour acheter le reste de la somme qu'on en paie le prix de mon argent, de manière que l'on compte douze deniers pour le prix de chaque denier.

Item, je lègue à la même église de Limoges dix livres de rente pour les frais de mon anniversaire, qui doit y être célébré tous les ans; et, si je ne les ai pas consignées de mon vivant, je lègue, pour les acheter, six vingts livres de mes biens, ou, si j'en ai acheté une partie, qu'il soit fait du reliquat comme il a été dit de la vicairie.

Item, je lègue quarante sous de rente à la même église pour qu'elle fasse faire chaque année, le premier jour de mars, un anniversaire pour les âmes de mon père et de ma mère; et, si je n'ai pas fourni pendant ma vie lesdits quarante sous, je lègue, pour les acheter, vingt-cinq livres.

Item, je lègue à la même église de Limoges cent livres de rente pour être distribuées aux chanoines et aux vicaires de l'église mentionnés dans les heures (*horis*), de façon que chacun des chanoines qui auront assisté à chaque heure aient autant de deniers toute la journée, et que chaque vicaire reçoive autant que le doyen et le chapitre le jugeront convenable, et que les distributions se fassent ainsi par celui que j'en chargerai, et, après ma mort, par celui que le doyen et le chapitre, après moi, croiront devoir déléguer pour percevoir lesdites cent livres, et les distribuer chaque année; et, si je ne les ai pas achetées, ou assigné des fonds pour elles durant ma vie, je lègue pour les acheter vingt-quatre mille sous, en telle sorte que, pour la partie que j'aurai assignée de mon vivant, il soit distrait de l'argent ci-dessus dit, et pour un denier de revenu, qu'on compte douze deniers pour leur prix (d'achat).

Item, je lègue mille livres pour édifier le chevet (*caput*) de l'église de Limoges à rendre par mes aumôniers (*exécuteurs*) et livrables..... (*successive*) (peut-être *successive*), selon que les dépenses de l'édifice le requerront; et je fais cela si, dans l'année après le jour de mon décès, ledit édifice est commencé, ou s'il l'est pendant ma vie, s'il n'est pas entrepris (*inceptum*) de mon vivant: autrement je ne veux pas que les mille livres soient dues ni payées.

Item, je lègue à la même église de Limoges cent marcs d'argent pour faire une croix d'or qui ne puisse jamais être détournée ni aliénée, et quiconque le fera soit anathème; et, si je la fais faire dans ma vie, et que je la possède au moment de ma mort, je la lègue à ladite église, et je veux alors qu'elle n'ait pas lesdits cent marcs d'argent.

Item, je lègue à l'église de Limoges soixante livres pour acheter des rentes, afin de faire, dans la même église, une procession solennelle de première classe (*cum prima classe*) aux octaves de tous les saints (la Toussaint).

Item, lego quinquaginta libras eidem ad idem faciendum in prædicta ecclesia in festo sanctorum Petri et Pauli.

Item, lego episcopo successorj meo meliorem et pretiosorem cappam meam et annulum meliorem et mitram et triginta marchas argentj de suppellectilj meo.

Item, volo et precipio quod edificetur quoddam hospitale in loco quem ad hoc duxero eligendum ubj pauperes debiles, claudj et infirmj, et mulieres parturientes quandiu cum in purificatione recipiantur, et lego ad opus hujus hospitalis et pauperum centum libras renduales quas unus presbiter quj per episcopum lemouicensensem constituetur, et sit homo honestus, percipiat omnj anno, et inde opera pietatis exerceat in dicto hospitali, deducta sustentatione sua, et ibj nouam præcipio fierj capellam, nisi esset ibj et ad opus edificiorum dictj hospitalis, lego mille libras, et, ad emendas dictas centum libras ad opus hospitalis, lego vigintj quatuor millia solidorum.

Item, volo quod in capellis aulæ episcopalis villæ Nobiliacensis et aulæ episcopalis Sanctj Junianj et Castrj Ahentj monasterij sint singulj vicarij qui celebrent inibj pro anima mea omnj die et singulis istorum vicariorum lego centum solidos renduales et vicarius Nobiliacensis celebret in altarij quod est in camera aulæ vel in capella sj fiat ibidem; et, sj dictum redictum (*sic*) non emero in vita mea, lego ad eum emendum nouis vigintj libras, vel, sj partem emero, fiat de residuo prout de aliis redditibus superius est expressum, et istj vicarij semper per episcopum iustituantur.

Item, lego ecclesiæ beatj Martialis lemouicensis centum libras ad emendos redditus ad faciendum annis singulis inibj pro anima mea anniuersarium et mandatum pauperum prout fit pro anima dominj G., archiepiscopj Burdegalensis, auunculj mej.

Item, lego ecclesiæ Sanctj Martinj Lemouicensis et aliis singulis abbatij monachorum, nigris et albis, Lemouicensis diœcesis quinquaginta libras pro emendis redditibus ad faciendum in singulis abbatij prædictis, singulis annis, in die obitus mej anniuersarium pro anima mea et prædictj auunculj mej.

Item, lego prædictæ ecclesiæ Sanctj Martinj Lemouicensis quinquaginta libras ad opus edificij ecclesiæ dictj locj.

Item, ecclesiis canonicorum regularium, scilicet Stirpensis, Beneuentj, Evahonensis, Nobiliacensis, Aureliensis, Castaliensis, Briuensis, lego earum singulis quinquaginta libras ad anniuersarium modo prædicto pro anima mea et prædictj auunculj faciendum.

Item, ecclesiæ de Salis triginta libras ad idem;

Item, ecclesiæ de Corona Engolismensis diœcesis centum libras ad idem faciendum;

Item, prioratuj de Maignaco quinquaginta libras ad idem;

Item, ecclesiæ de Altis Vallibus triginta libras ad idem et eodem modo;

Item, ecclesiæ Sanctj Andreæ Lemouicensis quindecim libras ad idem et eodem modo;

Item, monasterio Cambonensj quinquaginta libras ad idem et eodem modo;

Item, je lègue cinquante livres pour faire la même chose dans la susdite église à la fête des saints Pierre et Paul.

Item, je lègue à l'évêque mon successeur ma meilleure et plus précieuse chape, mon plus bel anneau, une mitre, et trente marcs d'argent de mon mobilier.

Item, je veux et ordonne qu'on construise un hôpital au lieu que je croirai devoir choisir, où les pauvres accablés par l'âge, boiteux et infirmes, et les femmes près d'accoucher soient reçues jusqu'après leurs relevailles (*purificationem*), et je lègue, pour l'œuvre de cet hôpital et des pauvres, cent livres de rente, dont la perception sera confiée à un seul prêtre, institué par l'évêque de Limoges, qui sera un bonnet homme; il recevra chaque année, et, avec cette somme, il exercera, dans ledit hôpital, des actes de piété, après avoir déduit ce qu'il lui faudra pour sa subsistance, et je recommande qu'on y bâtit une chapelle neuve, à moins qu'il n'y en eût une; et, pour la construction des bâtiments de cet hôpital, je lègue mille livres; et, pour acheter ces cent livres pour l'œuvre de l'hôpital, je lègue vingt-quatre mille sous.

Item, je veux que, dans les chapelles de la *cour épiscopale* de la ville de Noblac, de la *cour épiscopale (aulæ)* de St-Junien et du *château (castrum)* d'Eymoutiers (*Ahenti monasterii*), il y ait un vicaire (*singuli vicarii*) pour chacune, qui y célèbre pour mon âme, tous les jours (*omni*) (*la messe* sous-entendu), et à chacun de ces vicaires je lègue cent sous de rente, et que le vicaire de Noblac célèbre à l'autel qui est dans la chambre de la cour ou dans la chapelle s'il s'y en fait une; et, si je n'ai pas acheté cette rente pendant ma vie, je lègue, pour l'acheter, *neuf vingts* livres, ou, si j'en ai acheté une partie, qu'il soit fait du reliquat comme des autres revenus dont j'ai précédemment parlé, et que ces vicaires soient toujours institués par l'évêque.

Item, je lègue à l'église du bienheureux Martial de Limoges cent livres pour acheter des rentes afin d'y faire, chaque année, pour mon âme, un anniversaire et un *mandement (mandatum)* des pauvres, comme cela se fait pour l'âme du seigneur archevêque de Bordeaux, mon oncle.

Item, je lègue à l'église de St-Martin de Limoges et à chaque abbaye de moines noirs et blancs du diocèse de Limoges, cinquante livres pour acheter des rentes, et faire, dans chacune desdites abbayes, et chaque année, au jour de mon décès, un anniversaire pour mon âme et celle de mondit oncle.

Item, je lègue à ladite église de St-Martin de Limoges cinquante livres pour l'œuvre de l'édifice de l'église dudit lieu;

Item, aux églises des chanoines réguliers; savoir: de *Lesterpt*, *Bénévent*, *Evauz*, *Noblac*, *Aureil*, *Castaliensis*, *Brive*, je lègue à chacune d'elles cinquante livres pour faire un anniversaire de la forme déjà indiquée pour mon âme et celle de mondit oncle;

Item, à l'église des *Salles*, vingt livres pour la même chose;

Item, à l'église de *La Couronne*, diocèse d'Angoulême, cent livres pour faire la même chose;

Item, au prieuré de *Maignat*, cinquante livres pour la même chose;

Item, à l'église de *Hautes-Vallées (de Altis Vallibus)*, trente livres pour le même usage et suivant les mêmes coutumes;

Item, à l'église de Saint-André de Limoges, quinze livres pour le même usage et avec le même cérémonial;

Item, au monastère de Chambon, cinquante livres pour la même chose et de la même manière;

Item, monasterio Vosiensj vigintj quinque libras ad idem pro patre meo;

Item, ecclesiæ de Vars vigintj quinque libras ad idem pro me et parentibus meis;

Item, domuj Dej Montis Maurilij Pictaviensis diœcesis vigintj quinque libras ad idem.

Item, lego centum libras turonenses ad opus edificij ecclesiæ et claustrj prioratus de Maignaco, habita et oblenta voluntate et assensu abbatis Dolensis et executorum testamentj bonæ memoriæ dominj dominj (*ste*) J. de Baromonte, quondam archidiaconj Lemouicensis.

Item, lego prioratuj de Maravallo quinquaginta libras ad opus edificij ecclesiæ ipsius locj et alias quinquaginta libras pro anniuersario meo eo modo quo supra dictum est de aliis ecclesiis.

Item, lego ecclesiæ Dolensj Bituricensis diœcesis quinquaginta libras ad idem et eodem modo.

Item, lego monasterio de Regula Lemouicensj quinquaginta libras ad idem.

Item, lego eidem monasterio vigintj quinque libras ad emendos redditus pro anniversario matris meæ ibj prima die martij faciendo.

Item, lego domuj Sanctj Geraldj Lemouicensis quinquaginta libras ad idem et alias quinquaginta libras conuertendas in usus et necessitates pauperum ipsius locj ad arbitrium elemosinariorum meorum.

Item, lego ecclesiæ Sanctj Junianj sexaginta libras ad emendos redditus pro anniuersario faciendo pro anima mea et dictj dominj anunculj mej prout supra, et unam cappam de samino bene garnitam nisj ego reddidero ante mortem.

Item, lego ecclesiæ Sanctj Aredij quinquaginta libras ad idem et eodem modo;

Item, ecclesiæ Ahentensis monasterij quinquaginta libras ad idem et eodem modo;

Item, ecclesiæ Dauratensj quinquaginta libras ad idem et eodem modo;

Item, ecclesiæ Rausoliensj vigintj quinque libras ad idem et eodem modo;

Item, domuj Grandimontensj centum libras ad idem et eodem modo;

Item, domuj de Artigia sexaginta libras ad idem et eodem modo;

Item, domuj de Sauleria eiusdem ordinis quindecim libras ad idem et eodem modo;

Item, domuj de Blanderio centum libras ad idem et eodem modo;

Item, abbatiz de Bonasaigna quinquaginta libras ad idem et eodem modo;

Item, domuj de Coyrox quinquaginta libras ad idem et eodem modo;

Item, ecclesiæ Bituricensj sexaginta libras turonenses ad idem et eodem modo;

Item, ecclesiæ Sanctj Frontetrijs (*Frontonis*) Petracoriensis quinquaginta libras ad idem et eodem modo, et alias quinquaginta libras ad emendos redditus ad faciendum singulis annis ibidem cum processione solempnem festiuitatem in festo apostolorum Petrj et Paulj;

Item, lego ecclesiæ Engolimensj quinquaginta libras ad emendos redditus ad faciendum ibj anniuersarium pro me et Bernardo fratre meo defuncto;

Item, ecclesiæ Beneuentj centum libras ad edificium claustrj vel alia edificia eiusdem ecclesiæ ad arbitrium elemosinarium meorum;

Item, au monastère de *Vigeois* vingt-cinq livres, pour le même usage, pour mon père;

Item, à l'église de *Vars* vingt-cinq livres pour un anniversaire pour moi et mes parents;

Item, à la *Maison-Dieu* de Montmorillon (*Montis Maurilii*), diocèse de Poitiers, vingt-cinq livres pour le même emploi.

Item, je lègue cent livres tournois pour l'œuvre de l'édifice de l'église et du cloître du prieuré de Maignat, avec la permission et l'agrément obtenus de l'abbé de *Dol* ou *Déols*, et des exécuteurs testamentaires de messire de bonne mémoire seigneur de Baromonte, jadis archidiacre de Limoges.

Item, je lègue au prieuré de *Maravalle* cinquante livres pour l'œuvre de l'édifice de l'église du même lieu, et autres cinquante livres pour mon anniversaire, de la même manière qu'il a été dit plus haut au sujet des autres églises.

Item, je lègue à l'église de *Déols*, diocèse de Bourges, cinquante livres pour la même chose et avec les mêmes formalités.

Item, je lègue au monastère de la *Règle* de Limoges cinquante livres aux mêmes intentions.

Item, je lègue au même couvent vingt-cinq livres pour acheter des rentes pour l'anniversaire de ma mère, qui devra s'y faire le premier jour de mars.

Item, je lègue à la maison de St-Gérald de Limoges cinquante livres à la même fin, et autres cinquante livres à employer aux besoins et à l'usage des pauvres du même lieu, suivant l'avis de mes aumôniers.

Item, je lègue à l'église de St-Junien soixante livres pour acheter des rentes, afin de célébrer un anniversaire pour mon âme et celle du susdit seigneur mon oncle, comme ci-dessus en est dit, et une chape de *samino* bien garnie, si je ne l'ai donnée avant de mourir.

Item, je lègue à l'église de St-Yrieix cinquante livres pour le même but et de la même manière;

De même, à l'église du monastère d'Eymoutiers (*Athenensis*) cinquante livres pour la même fin, avec les mêmes cérémonies;

De même, à l'église du Dorat (*Dauratensis*) cinquante livres de même et de même;

Item, à l'église de Roseille (*Rausolensis*) vingt-cinq livres de même et de même;

Item, à la maison de Grand-Mont cent livres pour *idem et idem*;

Item, à la maison de L'Artige soixante livres *ad idem et eodem modo*;

Item, à la maison de *Sauteria* du même ordre, quinze livres *idem et eodem*;

Item, à la maison de *Blanderto* cent livres *ad idem et eodem modo*;

Item, à l'abbaye de Bonnesaigne cinquante livres *ad idem et eodem modo*;

Item, à la maison de Coiroux (*Coyroæ*) cinquante livres *ad idem et eodem modo*;

Item, à l'église de Bourges soixante livres tournois pour *idem et eodem modo*;

Item, à l'église de St-Front, de Périgueux, cinquante livres pour *idem et eodem modo*, et autres cinquante livres pour acheter des rentes, afin d'y faire, chaque année, avec une procession, une fête solennelle le jour de celle des apôtres saint Pierre et saint Paul.

Item, je lègue à l'église d'Angoulême cinquante livres pour acheter des rentes afin d'y faire un anniversaire pour moi et feu Bernard mon frère;

Item, à l'église de Bénévent cent livres pour la construction du cloître ou autres édifices de la même église, suivant l'avis de mes aumôniers (*exécuteurs*);

Item, abbatie Agedunensj tria millia solidorum ad edificium claustrj et murj ad claudendam abbatiam;

Item, ecclesie de Rupe de Ape vigintj quinque libras ad edificium ecclesie et ornamenta;

Item, ecclesie de Exandonio vigintj libras ad edificia et ornamenta;

Item, ecclesie de Juncheria, de Insula, de Sancto Suplitio (*sic pour Sulpitio*) Adunensj vigintj quinque libras vnicuique ad edificia et ornamenta; ecclesie de Voltezaco vigintj libras ad edificium et ornamenta; ecclesie de Allasaco vigintj quinque libras ad edificium et ornamenta;

Item, fratribus Predicatoribus Lemouicensibus quinque millia solidorum ad edificium ecclesie sue et officinarum.

Item, lego centum libras distribuendas per priorem Prouincialem Predicatorum ad opus lectorum studentium in prouincia Aquitania.

Item, lego singulis conuentibus ipsorum fratrum Predicatorum de prouincia Prouincie sexaginta solidos.

Item, lego fratribus Minoribus Lemouicensibus quinque millia solidorum ad edificia ecclesie et officinarum et clausura;

Item, singulis domibus fratrum Minorum de Briua, de Donzenac et de Sancto Juniano lego vigintj quinque libras ad opus librorum theologicorum;

Item, singulis monialibus Lemouicensis diocesis singulas camisas lineas et nouas, et singulis domibus earum unam refectionem.

Item, volo quod fiat idem monialibus de Cubis Petracoricensis diocesis, tam de camisijs quam de refectione.

Item, lego domino papae ducentas libras turonenses et communitatj cardinalium alias ducentas libras eiusdem monetæ;

Item, ecclesijs de Soborna et de Maffort Nouiensis diocesis in Anglia vigintj marchas argentj distribuendas per manum Predicatorum Londoniensis (*diocesis*) in ornamentis dictarum ecclesiarum et ad opus pauperum parrochiarum ipsarum.

Item, lego ecclesie Sanctj Michaelis Burdegalensis diocesis ad opus ornamentorum ecclesie et pauperum parrochie triginta libras.

Item, lego ad opus pauperum de Pompinaco et ornamentorum eiusdem locj ecclesie triginta libras.

Item, ecclesie Sanctj Medardj quindecim libras ad opus ornamentorum et quindecim libras ad opus pauperum parrochie, et ista pecunia distribuatur in predictis locis Burdegalensis diocesis per manum prioris Predicatorum Burdegalensium.

Item, lego et assigno quingentas libras ad faciendas exequias meas, et sexaginta libras ad tumulum faciendum.

Item, lego centum libras ad faciendam unam elemosinam preconisatam de duobus denariis in ciuitate Lemouicensj in die obitus mej sj moriar ibj, vel infra septimam diem sj alibj contingat me morj, vel sj sepeliar ibj fiat in die sepulture meæ.

Item, præcipio et volo quod in singulis villis de Nobiliaco, de Sancto Juniano, de Juncheria, de Donzenac, de Briva, de Bello Loco, de Tutella, de Userchia, de Glotonibus, de Dorato, de Subterranea, de Ahento, de Sancto Aredio, de Feletino, fiat, infra septimam diem obitus mej, una elemosina preconisata de duobus denariis singulis pauperibus, et ad hoc lego et assigno singulis locis triginta libras et quidquid amplius necesse fuerit.

Item, à l'abbaye d'Ahun (*Agedunum*) trois mille sous pour bâtir son cloître et le mur de clôture de l'abbaye;

Item, à l'église de La Roche-l'Abeille (*Rupe de Ape*) vingt-cinq livres pour la construction de l'église et les ornements;

Item, à l'église d'Issandon vingt livres pour les bâtisses et les ornements;

Item, à l'église de La Jonchère, d'Isle, de St-Sulpice (*Adunensi*, *Saint-Sulpice-le-Dunois*), à chacune vingt-cinq livres pour leurs bâtisses et leurs ornements; à l'église de Voltezac (*Voltesaco*) vingt livres pour les constructions et les ornements; à l'église d'Allassac vingt-cinq livres pour les mêmes frais;

Item, aux frères Prêcheurs de Limoges cinq mille sous pour bâtir leur église et leurs officines.

Item, je lègue cent livres à distribuer par le prieur provincial desdits *Prêcheurs* pour les besoins des *lecteurs* étudiant dans la province d'Aquitaine.

Item, je lègue à chaque couvent desdits frères Prêcheurs de la province de Provence soixante sous.

Item, je lègue aux frères Mineurs de Limoges cinq mille sous pour les constructions de l'église, des *officines* et clôtures;

Item, à chaque maison de frères Mineurs de Brives, Donzenac et de St-Junien, je lègue vingt-cinq livres pour l'œuvre des livres de théologie;

Item, à chaque nonne (*monialibus*) du diocèse de Limoges des chemises de lin neuves, une à chaque (*singulas camistas*), et à chacune de leurs maisons une *réfection*.

Item, je veux qu'il soit fait aux religieuses de Cubis (peut-être Combières), diocèse de Périgueux, pareille distribution de chemises et de *réfections*.

Item, je lègue au seigneur pape deux cents livres tournois, et au collège (*communitati*) des cardinaux autres deux cents livres de la même monnaie;

Item, aux églises de Soborne et de Maffort, diocèse de *Noviensi* (Norwick?) en Angleterre, vingt marcs d'argent à distribuer par les mains des *Prêcheurs* de Londres pour les ornements desdites églises et les besoins de leurs pauvres paroissiens.

Item, je lègue à l'église de St-Michel, diocèse de Bordeaux, trente livres pour l'œuvre des ornements de l'église et les pauvres de la paroisse.

Item, je lègue, pour les besoins des pauvres de *Pompinac* et les ornements de l'église de ce lieu, vingt livres;

Item, à l'église de St-Médard quinze livres pour faire des ornements, et quinze livres pour les besoins des pauvres de la paroisse; et que cet argent soit distribué dans les lieux susdits du diocèse de Bordeaux par les mains du prieur des *Prêcheurs* de Bordeaux.

Item, je lègue et assigne cinq cents livres pour faire mes funérailles et soixante livres pour élever un tombeau.

Item, je lègue cent livres pour faire une aumône (*præconisata*?) de deux deniers dans la cité de Limoges le jour de mon décès si j'y meurs, ou après le septième jour s'il m'arrive de mourir ailleurs, ou, si j'y suis enterré, qu'elle ait lieu le jour de ma sépulture.

Item, j'ordonne et je veux que, dans chaque *villa* ou ville de Noblac, de St-Junien, de La Jonchère, de Donzenac, de Brives, de Beaulieu, de Tulle, d'Uzerche, d'Egletons (*de Glotonibus*), du Dorat, de La Souterraine, d'Eymoutiers (*de Ahenio*), de St-Yrieix, de Felletin, il soit fait après le septième jour de ma mort une aumône à son de trompe (*præconisata*) de deux deniers par chaque pauvre, et, pour cela, je lègue et assigne à chaque lieu vingt livres et tout ce qui sera nécessaire en sus.

Item, lego abbatie Sanctj Victoris Parisiensis vigintj quinque libras turonenses pro emendo redditus ab faciendum ibj anniuersarium pro anima mea et dominj auunculj mej prædictj omnj anno in die obitus mej, et lego dictæ abbatie amplius centum solidos ad faciendam unam refectionem.

Item, lego quinquaginta libras turonenses domuj hospitalis Sanctæ Mariæ Parisiensis ad opus pauperum ipsius hospitalis.

Item, lego quindecim libras turonenses fratribus Prædicatoribus Parisiensibus ad unam refectionem unius diej, et rogo quod orent pro me, et faciant illa die officium mortuorum;

Item, fratribus Minoribus Parisiensibus alias quindecim libras turonenses ad idem et eodem modo.

Item, lego centum marchas argentj expendendas in subsidium Terræ Sanctæ, ad arbitrium eleemosinariorum meorum et non aliter, nisi ad arbitrium ipsorum.

Item, lego singulis hospitalibus de Juncheria, de Nobiliaco, de Sancto Juniano, de Briua et de Sancto Spiritu de Confluento vigintj quinque libras expendendas in utilitatem dictorum hospitalium, ad arbitrium eleemosinariorum meorum.

Item, lego domuj leprosorum Lemouicensium vigintj quinque libras ad emendos redditus ad opus anniuersarij pro anima mea et dominj prædictj auunculj mej annis singulis faciendj, et centum solidos ad unam refectionem fratrum et leprosorum ipsius locj.

Item, lego sex vigintj libras ad emendas decem libras renduales ad tenendam unam candelam de die et nocte ante altare beatæ Mariæ virginis in ecclesia Sanctj Stephanj Lemouicensis.

Item, lego singulis domibus Grandimontensis et Artigiensis ordinum Lemouicensis diœcesis quadraginta solidos ad faciendam unam refectionem una die, et rogo quod orent pro me in illa die, et fiat pro anima mej et dominj dictj auunculj mej officium mortuorum.

Item, lego singulis domibus fratrum Predicatorum et Minorum ciuitatis et diœcesis Lemouicensibus unam refectionem ad unam diem, et rogo quod in singulis locis fiat illa die pro me et dicto domino auunculo meo officium mortuorum.

Item, lego domuj fratrum Predicatorum Nemosentium triginta libras ad opus edificiorum ipsius locj.

Item, lego ad ornamenta capellarum domus episcopalis Lemouicensis et de Sancto Juniano et castrj de Ahento, scilicet in singulis capellis vigintj libras.

Item, lego quinquaginta libras ad emendos redditus ad faciendum pro me et prefato domino auunculo meo in die obitus mej anniuersarium in ecclesia Sanctj Andreæ Burdegalensis singulis annis.

Item, lego ducentas libras ad edificium domus fratrum Predicatorum apud Briuam, in qua sit conventus.

Item, lego decem libras renduales ad opus unius vicarij quj celebret in quadam capella quam precipio fierj apud LA SERRA in domo paterna, et lego ad opus edificij dictæ capellæ, si eam non facero in vita mea, sexaginta libras, et sex vigintj libras ad emendum dictas decem libras si eas non emerò et non assignauiero ad hoc in vita mea, et quinquaginta libras ad opus ornamentorum dictæ capellæ.

Item, lego centum marchas argentj ad faciendum unam capsam argenteam in qua transferatur corpus beatissimj Leonardj in altari Nobiliacensj.

Item, lego singulis canonicis Lemouicensibus unum siphum (pour *scyphum*)

Item, je lègue à l'abbaye de St-Victor de Paris vingt-cinq livres tournois pour acheter des rentes afin d'y faire un anniversaire pour mon âme et celle du seigneur susdit, mon oncle, chaque année au jour de mon décès, et je lègue à ladite abbaye en outre cent sous pour faire une réfection.

Item, je lègue cinquante livres tournois à la maison hospitalière de Ste-Marie de Paris pour les besoins des pauvres de cet hôpital.

Item, je lègue quinze livres tournois aux frères Prêcheurs de Paris pour la réfection d'un jour, et je le leur demande de prier pour moi et faire dire pour moi ce jour-là l'office des morts.

Item, je lègue autres quinze livres tournois aux frères Mineurs de Paris pour le même but et de la même manière.

Item, je lègue cent marcs d'argent à dépenser en secours pour la Terre-Sainte, suivant la volonté de mes aumôniers et non autrement, à moins que les mêmes exécuteurs n'y consentent.

Item, je lègue à chacun des hôpitaux de La Jonchère, de Noblac, de St-Junien, de Brives et du Saint-Esprit de Confolens vingt-cinq livres à dépenser pour l'utilité desdits hôpitaux, suivant l'avis de mes aumôniers.

Item, je lègue à la maison des lépreux de Limoges vingt-cinq livres pour acheter des rentes pour l'œuvre d'un anniversaire pour mon âme et celle de mon oncle dont j'ai parlé, à faire tous les ans, et cent sous pour une réfection des frères et des lépreux dudit lieu.

Item, je lègue six vingts livres pour acheter dix livres de rente afin d'entretenir une chandelle de jour et de nuit devant l'autel de la bienheureuse vierge Marie dans l'église de St-Etienne de Limoges.

Item, je lègue à chaque maison des ordres de Grandmont et de L'Artige, diocèse de Limoges, quarante sous pour faire une réfection un jour, et je leur demande de prier pour moi ce jour-là, et de célébrer l'office des morts pour mon âme et celle de mon oncle sus-mentionné.

Item, je lègue à chaque maison des frères Prêcheurs et Mineurs de la cité et du diocèse de Limoges une réfection pour un jour, et je demande que, dans chacun de ces lieux, on chante ce jour-là l'office des morts pour moi et mondit oncle.

Item, je lègue à la maison des frères Prêcheurs de Nîmes trente livres pour l'œuvre des bâtiments de ce même lieu.

Item, je lègue pour les ornements des chapelles des salles épiscopales de Limoges, de St-Junien et d'Eymoutiers; savoir : à chaque chapelle vingt livres.

Item, je lègue, pour acheter des rentes, cinquante livres, afin de célébrer, pour moi et mon oncle nommé plus haut, le jour de mon décès, un anniversaire dans l'église de St-André de Bordeaux, tous les ans.

Item, je lègue deux cents livres pour l'édifice de la maison des frères Prêcheurs, près de Brives, où sera le couvent.

Item, je lègue dix livres de rente pour les besoins d'un vicaire qui célébrera dans une chapelle que je recommande d'élever à La Serre (apud La Serria), dans la maison paternelle, et je lègue, pour l'œuvre de bâtisse de cette chapelle, si je ne l'ai construite pendant ma vie, soixante et six-vingts livres pour acheter lesdites dix livres de rente si je ne les ai achetées et ne les ai assignées pour cela moi vivant, et cinquante livres pour l'œuvre des ornements de ladite chapelle.

Item, je lègue cent marcs d'argent pour faire une châsse d'argent, où sera transféré le corps du bienheureux Léonard sur l'autel de Noblac.

Item, je lègue à chaque chanoine de Limoges une tasse d'argent pesant un marc,

unius marchæ argentj et decano Lemouicensj ultra lego alium siphum unius marchæ, et alium Guy, cantorj Lemouicensj.

Item, lego archiepiscopo Bituricensj unam cuppam de quinque marchis argentj et alium de melioribus annulis meis.

Item, domino Bernardo, episcopo Caturcensj, lego aliam cuppam de quinque marchis argenti et alium de melioribus annulis meis.

Item, lego singulis elemosinariis meis unam cuppam de quinque marchis argentj et unum annulum de melioribus annulis meis post predictos;

Item, magistro Petro Ballaur, Martialj Guydonj Malafayda, archidiacono, Helix de Malomorte, archidiacono, singulis unum siphum de duabus marchis argentj et unum annulum;

Item, magistro R. de Sancto Martiale, Nicolao de Maignaco, A Guilloti, Guillelmo Robbertj, scilicet eorum singulis lego unum siphum de duabus marchis argentj, et domino T. de Sancto Amantio alium siphum de duabus marchis argentj et vigintj libras si non fuerit per me beneficiatus.

Item, magistro Durando, archipresbitero Sanctj Junianj, Helix Fauuerij Bateillo, magistro P. Merle, Hel. Sepeyra et... capellano de Lupersiaco, singulis ipsorum lego unum siphum de una marcha argentj.

Item, lego amplius dicto Bateillo unum de palafradis meis quj extiterunt tempore mortis meæ.

Item, lego Guillermo, camerario meo, centum libras et meliorem equum meum;

Item, P. de Campanis et P. de Dompnio, domicellis, cuilibet centum libras ad opus militiæ;

Item, domino B. de Regallo, nepotj meo, quinquaginta libras, et singulis filiabus ejus quæ non essent maritæ quinquaginta libras.

Item, domino Helix, fratj meo, centum libras, et singulis filiabus ejus maritandis quinquaginta libras;

Item, singulis filiabus B. Gaubertj, nepotis mej, maritandis quinquaginta libras;

Item, singulis filiabus B. de Monspeslex et B. Albonij, nepotum meorum, maritandis quinquaginta libras.

Item, singulis proneptibus meis monialibus lego vigintj quinque libras.

Item, lego sororj meæ quinquaginta libras, et unum annulum, et unam cuppam de duabus marchis argentj.

Item, lego B. et B., nepotibus meis, clericis, omnes libros meos juris;

Item, singulis nepotibus meis clericis quinquaginta libras ad studendum.

Item, lego quindecim libras..... executoribus testamentj P. Fauuerij, quondam canonicj Lemouicensj.

Item, ecclesiæ de Sescles triginta libras si eas non soluero in vita mea;

Item, Colino, seruientj meo, vigintj libras;

Item, Normanno decem libras;

Item, Britonj, cursorj meo, decem libras, et hoc lego illis quj fuerint mecum tempore mortis et singulis alijs seruientibus peditibus..... soluendos.

et au doyen de Limoges je lègue en outre une autre tasse d'un marc, et une autre à Guy, chantre de Limoges.

Item, je lègue à l'archevêque de Bourges une coupe de cinq marcs d'argent et un de mes plus beaux anneaux.

Item, au seigneur Bernard, évêque de Cahors, je lègue une coupe de cinq marcs d'argent et une de mes plus belles bagues.

Item, je lègue à chacun de mes aumôniers une coupe de cinq marcs d'argent et un de mes plus forts anneaux après ceux dont j'ai parlé;

Item, à maître Pierre Batlaur, Jean-Martial-Guy Malafayda, archidiacre, Hélie de Malemort, archidiacre, à chacun d'eux, une coupe d'argent de deux marcs et un anneau.

Item, à maître R. de St-Martial, Nicolas de Maignat, A. de Guillot, Guillaume de Robbert, c'est à savoir à chacun d'eux je lègue une tasse (*scyphum*) de deux marcs d'argent, et au sieur T. de St-Amant une autre tasse de deux marcs d'argent et vingt livres s'il n'a reçu de moi aucun autre avantage.

Item, à maître Durand, archiprêtre de St-Junien, à Hélie Fauveric Bateillo, maître P. Morle, Hélie Sépeyra et.... chapelain de Lubersac, à tous lesdits je lègue une tasse d'un marc d'argent.

Item, je lègue audit Bateillo un de mes *palefrois* (*palafradis*) qui existeront au moment de ma mort.

Item, je lègue à Guillaume, mon valet de chambre (*camerario*), cent livres et mon meilleur cheval (1);

Item, à Pierre de Campagne (*de Campanis*) et P. du Dognon (*de Dompnio*), damoiseaux, à chacun d'eux cent livres pour leurs dépenses du service militaire;

Item, au sieur B. de Regalle, mon neveu, cinquante livres, et à chacune de ses filles qui ne seraient pas mariées cinquante livres;

Item, au sieur Hélie, mon frère, cent livres, et à chacune de ses filles à marier cinquante livres;

Item, à chacune des filles de B. Gaubert, mon neveu, à marier, cinquante livres;

Item, à chacune des filles de B. de Montpellex et de B. Alboin, mes neveux à marier, cinquante livres.

Item, à chacune de mes petites-nièces religieuses je lègue vingt-cinq livres.

Item, je lègue à ma sœur cinquante livres, une bague et une coupe de deux marcs d'argent.

Item, je lègue à B. et à B., mes neveux, clercs, tous mes livres de droit;

Item, à chacun de mes neveux clercs cinquante livres pour leurs études.

Item, je lègue quinze livres..... aux exécuteurs du testament de P. Fawvier, jadis chanoine de Limoges;

Item, à l'église de Sescles trente livres si je ne les ai pas payées de mon vivant;

Item, à Colin, mon serviteur, vingt livres;

Item, à Normannus dix livres;

Item, à Briton, mon coureur, dix livres, et j'en lègue autant à tous ceux qui

(1) Ces legs de chevaux au xii^e siècle, joints aux dons que faisait notre évêque Rorice I^{er}, de coursiers limousins, aux évêques ses contemporains, vers la fin du v^e siècle, ainsi qu'on le lit dans ses lettres, sont deux réponses péremptoires aux critiques injustes qui nient systématiquement qu'on ait pu élever aux temps anciens des chevaux de prix dans les verdoyants pâturages de notre Limousin.

Item, uxory Balboinj, neptj meæ, et uxory B. de Monspelex et uxory de Guillermj Gaubertj, fratris mej. et uxory de Helie fratris mej, et uxory B. Gaubertj, nepotis mej, lego earum singulis vigintj libras pro raubis.

Hoc vero testamento completo lego tertiam partem bonorum meorum quæ supererunt ad opus edificij capitis ecclesiæ Lemouicensis ultra dictas mille libras ad hoc superius assignatas s; dictum edificium fuerit in vita mea vel infra annum a die obitus mej inchoatum;

Item, de alio residuo lego trecentas libras ad opus edificij domus Predicatorum Brivensium ultra dictas ducentas libras ad hoc superius assignatas, et de alio residuo lego medietatem ecclesiis parrochialibus in quibus Lemouicensis episcopus procuratorem consuevit habere, et aliam medietatem pauperibus agricolis verecundis et mendicis ultra prædictum legatum superius eis factum.

Item, volo et præcipio quod omnia bona mea, et debita, et litteræ, et deposita ubicumque sint reddantur libere, et sine intersigno, et sine aliqua difficultate, executoribus hujus testamenti elemosinariis meis ad exequendum ea quæ in præsentj testamento ordinauj vel ordinabo usque ad diem mortis meæ.

Addo etiam in dicto testamento meo et ordino hæc quæ sequuntur :

Lego monialibus de Allodiis vigintj quinque libras ad emendos redditus ad faciendum ibidem annis singulis, in die obitus mej, anniuersarium pro anima mea et dictj dominj auunculj mej;

Item, monialibus de Bobonio vigintj quinque libras ad idem et eodem modo;

Item, monialibus de Drulha Alba quindecim libras ad idem et eodem modo;

Item, monialibus de Blessiaco vigintj quinque libras ad idem et eodem modo;

Item, leprosis civitatis Lemouicensis quinquaginta solidos ad refectionem una die;

Item, Roberto de Sancto Martiale, domicello meo, sexaginta libras ad opus militiæ;

Item, Guillermo Jallo, *servitatj* mej, vigintj quinque libras.

Item, volo et precipio quod expensæ necessariæ ad faciendam executionem mej testamenti fiant de bonis meis.

Item, lego abbatj et conuentuj Sanctæ Genouefæ Parisiensj vigintj libras turonenses;

Item, præceptorj et fratribus domus Hospitalis Hierosolimitanæ Parisiensis vigintj libras turonenses, et rogo quod orent pro me, et faciant pro anima mea una die officium mortuorum;

Item, ad faciendam clausuram domus fratrum Minorum Briuæ vigintj libras.

Item, lego ad transferendum corpus dominæ matris meæ in monasterium beatæ Mariæ de Regula Lemouicensis quinquaginta libras et ad ipsius tumulum faciendum;

Item, Guy Joubertj, nepotj meo, centum libras;

Item, hospitalj de Alto Passu vigintj quinque libras;

Item, hospitalj Roncidæ Vallis;

Item, operi ecclesiæ Bituricensis vigintj quinque libras;

seront chez moi à l'époque de ma mort et à tous] mes valets de pied qui seront payés.

Item, à l'épouse de *Balboin*, ma nièce, et à la femme de B. de Montpellex et à celle de Guillaume Gaubert, mon frère, et à l'épouse d'Hélie, mon frère, et à l'épouse de B. Gaubert, mon neveu, je lègue à chacune d'elles vingt livres pour robes (*raubis*).

Après l'exécution de ce testament, je donne le tiers de mes biens qui resteront à l'œuvre de construction du chevet (*capitis*) de l'église de Limoges, outre lesdites mille livres déjà assignées plus haut pour cela, si cette construction se fait pendant ma vie ou est commencée dans l'année à partir du jour de mon décès.

Item, des autres parties restantes, je lègue trois cents livres pour l'œuvre de bâtisse de la maison des Prêcheurs de Brives, outre lesdites deux cents livres assignées précédemment pour cela; de l'autre reste, je lègue la moitié aux églises paroissiales dans lesquelles l'évêque de Limoges a coutume d'avoir une *procure* (*procuracionem*), et l'autre moitié aux pauvres des campagnes honteux et mendians, outre le susdit legs à eux fait plus haut.

Item, je veux et ordonne que tous mes biens, obligations, dépôts, en telles parts qu'ils se trouvent, soient rendus librement et sans *assignation* (*intersigno*), et sans la moindre difficulté, aux exécuteurs de ce testament, à mes aumôniers, pour exécuter ce que j'ai ordonné dans le présent testament, ou que j'ordonnerai jusqu'au jour de ma mort.

J'ajoute encore dans cedit testament et j'y ordonne ce qui suit :

Je lègue aux religieuses des Allois vingt-cinq livres pour acheter des rentes, et y faire tous les ans, au jour de mon décès, un anniversaire pour mon âme et celle de mon susdit oncle;

Item, aux religieuses de Boubon vingt-cinq livres pour la même chose et de la même manière;

Item, aux religieuses de La Drouille-Blanche quinze livres pour *idem et eodem modo*;

Item, aux religieuses de *Blessiaco* (*Blessac*) vingt-cinq livres *idem et eodem modo*;

Item, aux lépreux de la cité de Limoges cinquante sous pour la réfection d'un jour;

Item, à Robert de St-Martial, mon *damoiseau* (page), soixante livres pour ses besoins du service militaire;

Item, à Guillerm *Jallo*, mon serviteur, vingt-cinq livres.

Item, je veux et ordonne que les dépenses nécessaires pour exécuter mon testament soient prises sur mes biens.

Item, je lègue à l'abbé et au couvent de Ste-Geneviève de Paris vingt livres tournois;

Item, au *précepteur* et aux frères Hospitaliers de Jérusalem, à Paris, vingt livres tournois, et je leur demande de prier pour moi et de réciter pour mon âme un jour l'office des morts;

Item, pour faire clore la mai. on des frères Mineurs de Brives vingt livres.

Item, je lègue, pour transférer le corps de la dame ma mère au monastère de N.-D. (*beata Maria*) de la Règle cinquante livres, et pour lui élever un tombeau;

Item, à Guy de Joubert, mon neveu, cent livres;

Item, à l'hôpital du *Haut-Pas* (*Alto Passu*) vingt-cinq livres;

Item, à l'hôpital de Roncevaux (*Roncida Vallis*);

Item, à l'église de Bourges vingt-cinq livres;

Item, operi ecclesie Claromontensis vigintj quinque libras;

Item, ecclesie de Daignat prope Glutones vigintj libras; ecclesie de Perpezat prope Exandonium quindecim libras; ecclesie de Maignaco quindecim libras, ad emendum in dictis omnibus ecclesiis libros et alia ornamenta præter alia legata una cum alijs superius eis facta.

Item, lego domino P. Petragoricensi episcopo unam coppam de quinque marchis argentj et unum annulum;

Item, domino Gaufredo Jordanj, militj, quingintos solidos;

Item, dominæ Hel., relicte dominj Geraldj de Tutella, consanguinej mej, vigintj libras ad opus raubæ.

Hoc vero testamento meo completo, si aliqua de bonis meis supersint, distribuantur, et fiat de ipsis prout superius est expressum. Volo etiam et precipio quod elemosinarij mej habeant potestatem defalcandj de legatis promissis prout viderint expedire, nisj tempore mortis meæ tantum haberem in bonis quod omnia præmissa possint fierj atque soluj. Executores vero testamentj hujus et elemosinarios meos facio et constituo religiosos viros Petrum, abbatem Tutellensem, fratrem meum, fratrem Geraldum de Fracheto, ordinis Predicatorum, fratrem Guilhermum de Firbes, fratrum Galhardum de Malamorte ordinis fratrum Minorum, et venerabiles viros magistros Geraldum de Jauerliac, decanum Sanctj Junianj, et concedo eisdem executoribus meis plenariam potestatem declarandj, interpretandj, secundum quod salutj animæ meæ viderint expedire si aliqua dubitatio fuerit in præmissis. Volo et etiam quod semper habeat firmitatem quod a majorj parte eorum, vel a duobus ipsorum et fratre Geraldo de Fracheto super præmissis fuerit ordinatum. Illa vero quæ super præmissis in vita mea facta fuerint detrahentur; priuo etiam omnes depositarios omnj legato quod eis facio seu relinquo quj in restituendis depositis vel litteris meis impedimentum facerent, vel præstarent, vel moram adhiberent, excommunicans sic in seipsis eosdem quos possum excommunicare. Sij vero contingeret omnes prædictos executores ante executionem completam hujus testamentj premorj, volo quod prior fratrum Predicatorum et gardianus fratrum Minorum Lemouicensium substituant alios viros idoneos quos voluerim ad hoc subrogare loco illorum, et in testimonium præmissorum præsens testamentum meum sigillo meo et alijs sigillis in ipso appensis fecj, et sigillarj rogauj interlineares illæ, scilicet monachorum, nisj ego reddidero ante Nortuensis in Anglia, et non aliter nec ad arbitrium ipsorum.

Item, lego singulis hospitalibus de Juncheria, de Nobiliaco, de Sancto Juniano, de Briua, de Sancto Spiritu de Confluento, vigintj quinque libras expendendas in utilitatem dictorum hospitalium ad arbitrium elemosinariorum meorum, singulis decem libras.

Factæ fuerunt ante appositionem sigillorum, et de mandato nostro actum, apud Evahonium, decimo sexto calendas aprilis, anno Dominj millesimo ducentesimo sexagesimo tertio.

Item, à l'œuvre de l'église de Clermont vingt-cinq livres;

Item, à l'église de *Daignac* près Egletons (*Glutones*) vingt livres; à l'église de Perpezat près Issandon quinze livres; à l'église de Maignac quinze livres pour acheter, dans toutes les églises, des livres et les autres ornements, outre les autres legs que je leur ai faits plus haut.

Item, je lègue au sieur P., évêque de Périgueux, une coupe de cinq marcs d'argent et une bague;

Item, à Geoffroi Jourdain, chevalier, cinq cents livres;

Item, à la dame Hélie, veuve du seigneur Gérard de Tulle, mon cousin, vingt livres pour des robes (*raudés*).

Après l'exécution de ce testament complète, s'il reste quelque chose de mes biens, qu'il soit distribué et qu'on en fasse comme je l'ai dit plus haut. Je veux en outre et j'ordonne que mes aumôniers aient la faculté de défalquer des (*promissis*) legs promis autant qu'il leur paraîtra convenable, à moins que, au jour de ma mort, je me trouve posséder de biens assez pour remplir tous les legs promis, et les payer. Je nomme du reste et institue exécuteurs de ce testament et mes aumôniers les pieux et vénérables *Pierre*, abbé de Tulle, mon frère; frère Gérard de Frachet, de l'ordre des Prêcheurs; frère Guillaume de Firbes; frère Galhardon de Malemort, de l'ordre des frères Mineurs, et respectable maître Gérard de Javerlhac, doyen de St-Junien; et je concède à ces mêmes exécuteurs miens une puissance plénière de déclarer, interpréter selon qu'ils le jugeront convenable pour le salut de mon âme s'il s'élève quelque doute sur mes promesses. Je veux encore que reste confirmé fermement ce qui sera décidé par la majorité d'entre eux, ou par deux desdits et frère Gérard de Frachet sur mes dites promesses. Les legs qui, en dehors de mes promesses, auront été faits pendant ma vie seront retranchés, et je prive aussi de tout legs que je leur fais ou laisse tous les dépositaires qui, dans la restitution des dépôts et de mes obligations, causeraient ou apporteraient un empêchement, ou y mettraient du retard, excommuniant ainsi dans mes écrits les mêmes que je puis excommunier. S'il arrive pourtant que tous lesdits exécuteurs de ce testament meurent avant son entière exécution, je veux que le prieur des frères Prêcheurs et le gardien des frères Mineurs de Limoges substituent d'autres personnes aptes que j'aurai voulu subroger à leur place, et, en témoignage de mes promesses, j'ai scellé de mon sceau et prié qu'on scellât des sceaux qui y sont appendus mon présent testament, ces additions interlinéaires qui concernent les moines, si je ne les ai rendues à Northampton? (*Nortunsis*) en Angleterre, et non autrement, suivant leur volonté.

Item, je lègue à chacun des hôpitaux de La Jonchère, Noblac, St-Junien, Brives, St-Esprit de Confolens, vingt-cinq livres à dépenser à l'utilité desdits hôpitaux de l'avis de mes aumôniers; dix livres ont été réalisées à chacun d'eux avant l'apposition des sceaux et sur notre recommandation.

Donné près d'Evaux (*Evahonium*), le 16 des calendes d'avril, l'an du Seigneur mil deux cent soixante-trois.

P. S. — Dans ce testament, que notre obligéant confrère M. Gustave de Burdin nous a permis de copier et de traduire aux archives départementales placées sous sa direction, nous trouvons déjà établie la coutume de donner aux gens de service le nom de leurs provinces : Briton, coureur d'Aimeric, était sûrement de la Bretagne, et Normanus, normand.

Il est difficile de se faire une idée approximative du montant considérable des legs faits par Aimeric, excepté de ceux mentionnés en argent : nous ne pouvons en effet évaluer le nombre des denrées distribuées aux pauvres, celui des livres allouées aux moines du diocèse, des réfections, des anneaux ou bagues, des chapes, mitres et autres ornements, des chevaux de prix, des chemises de lin, etc. Nous rappellerons que, sous le roi saint Louis, la livre d'argent valait vingt sous, et pesait douze onces; — que les sous étaient d'argent fin, et pesaient soixante dix-neuf grains et demi; — que le denier parisien était de deux cent vingt et un au marc, et valait quatre deniers douze grains, lorsque le denier tournois ne valait que trois deniers dix-huit grains, deux cent vingt au marc; — qu'enfin le marc d'argent valait cinquante-quatre sous sept deniers, et monta jusqu'à cinquante-huit sous.

Suivant Leblanc, cette quantité de sous, de livres et de marcs d'argent du testament vaudrait environ vingt fois davantage aujourd'hui.

MAURICE ARDANT,

De la Société des Antiquaires de France et de Belgique.



LETTRES INÉDITES D'INNOCENT III.



M. de Burdin, archiviste du département de la Haute-Vienne, en dépouillant les papiers de la préfecture, il y a deux ans, découvrit, au milieu des liasses de l'ancienne administration républicaine, l'exemplaire original d'une lettre du pape Innocent III, datée de l'an quinzisième de son pontificat, le jour des calendes de mai (1^{er} mai 1213), et adressée au prieur de l'abbaye de Grandmont.

C'est une lettre de recommandation en faveur d'Aimeric, moine de Grandmont, qui avait quitté le cloître par légèreté d'esprit, et qui, plus tard, touché de repentir, demanda à rentrer dans le couvent où il avait fait ses vœux. Comme on lui en refusait l'entrée, il alla à Rome se jeter aux pieds du pape, lui témoigna ses regrets et son désir ardent d'être reçu de nouveau dans le cloître. Touché de ses larmes, Innocent le chargea d'une lettre, par laquelle il ordonnait au prieur de Grandmont de le recevoir dans sa maison le frère repentant. Voici la teneur de ce bref :

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre bien-aimé fils le prieur de Grandmont, salut et bénédiction apostolique.

» Nous prions votre piété en faveur de notre cher fils Aymeric, porteur des présentes, votre confrère, qui est sorti de votre couvent par légèreté d'esprit. Nous vous demandons instamment, et nous vous avertissons par cet écrit apostolique, et nous vous commandons, maintenant que votre confrère revient humblement à vous, de le recevoir pour l'amour de saint Pierre et de nous, sauf toutefois la règle de votre ordre.

» Donné en notre palais de Latran, le jour des calendes de mai, l'an quinzième de son pontificat. »

Voici maintenant le texte original :

Innocentius, episcopus servus servorum Dei, dilecto filio priori Grandimontensi salutem apostolicam benedictionem. Pro dilecto filio Aimerico, latore presentium, confratre tuo, qui claustrum tuum reliquit animi levitate, devotionem tuam rogamus attentius, et monemus per apostolica tibi scripta mandantes. Quatinus (sic) ipsum ad te humiliter redeuntem pro reverentia beati Petri et nostri recipias salva ordinis disciplina. Datum Lateran., kal. maii, pontificatus nostri anno quinto decimo.

Ce bref est écrit sur un petit morceau de parchemin auquel est attaché, avec une corde de chanvre, le sceau en plomb du pape, ayant, d'un côté, la légende INNOCENTIVS PP. III, et, de l'autre, les figures de saint Pierre et de saint Paul : S. PE. — S. PA. L'écriture est une minuscule diplomatique gothique fort belle, d'une grande netteté, et fort lisible malgré les abréviations usitées à cette époque.

Ce bref, tout *bref* qu'il est, n'est pas sans intérêt pour l'histoire, et surtout pour l'histoire du Limousin. Les plus petits faits deviennent intéressants quand les grands hommes s'y trouvent mêlés. On aime à voir cet illustre pape, qui occupe une place si élevée dans l'histoire, qui donnait à l'Europe une impulsion dont elle ne se défendait pas, qui faisait trembler les rois et l'empereur, qui forçait Philippe-Auguste de reprendre son épouse légitime, l'infortunée Ingeburge de Danemarck ; on aime à voir ce grand pape s'intéresser à la position et au repentir d'un pauvre moine. Cette lettre rappelle la touchante épltre que saint Paul écrivait à son ami Philémon pour l'engager à recevoir avec bonté son esclave Onésime, qui s'était enfui loin de son maître, et qui, pendant cette absence, était devenu chrétien. Ce bref n'a jamais été publié : nous avons pu nous en

assurer en consultant la collection des lettres d'Innocent III, éditée, en deux volumes in-folio, par le savant Baluze. La possession du titre original est d'ailleurs une richesse pour nos archives. Tout ce qui vient de ce pape, qui est une des plus grandes figures du moyen-âge, offre un intérêt historique; et un fait, si petit qu'il soit, par cela seul qu'il se rattache à un grand homme, *se revêt d'immortalité*.

M. de Burdin veut bien nous communiquer l'exemplaire original d'une autre lettre *inédicté* d'Innocent III, trouvée également dans les archives de la préfecture. Cette lettre est adressée au prieur de Grandmont, et datée du 7 des calendes d'avril, l'an huitième du pontificat d'Innocent.

Innocentius, episcopus, servus servorum Dei, dilecto filio priori Grandismontensi, salutem et apostolicam benedictionem. Solet annuere sedes apostolica piis votis, et honestis petentium precibus favorem benivolum impertiri. Nimirum ex parte tua fuit à nobis humiliter postulatum ut absolvendi fratres tuos qui ante habitum in domo tua religionis assumptum se commisissent tale aliquid confiterentur, propter quod ipso actu excommunicationis sententiam incurrerunt, et alios quos in eadem domo habitum religionis assumere sub simili casu continget, ne dum forte pro absolutionis obtinendo beneficio ad sedem apostolicam mitterentur, evagandi materia tribueretur, eisdem licentiam concedere dignaremur. Eapropter, dilecte in Domino fili, tuis justis postulationibus gratum impertientes assensum, auctoritate tibi presentium indulgemus, ut eosdem fratres tuos quos taliter pro violenta manuum injectione excommunicationis vinculo constiterit innodatos, tibi absolvere liceat, nisi excessus eorum fuerit difficilis et enormis, utpote si fuerit ad mutilationem membri vel sanguinis effusionem processum, aut in episcopum vel abbatem violenta manus injecta, cum excessus tales et similes sine scandalo nequeunt preteriri. Nulli ergo hominum liceat hanc nostræ paginæ concessionis infringere, vel ei ausu temerario contraire. Si quis autem hoc attemptare presumpserit, indignationem omnipotentis Dei et beatorum Petri et Pauli, apostolorum ejus, se noverit incursurum. Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, vii kalendas aprilis, pontificatus nostri anno octavo.

Nous donnons ici une autre lettre d'Innocent III, publiée déjà par Baluze : c'est une lettre de reproches et de menaces adressée à Jean, roi d'Angleterre, qui avait confisqué les biens de l'évêque de Limoges Jean de Veyrac, et l'avait forcé à chercher un abri dans l'exil. Ce document, resté jusqu'ici inaperçu, est d'un grand intérêt pour l'histoire de notre province.

JOHANNI, ILLUSTRIS REGI ANGLORUM.

Utinam gemitus et dolores prudenter attenderes quos nobis in ecclesiarum oppressionibus et afflictionibus clericorum frequentes infligis ! Utinam celsitudo regalis anxietates animi nostri respiceret, quibus affligimur vehementer cum per eam coepiscopos nostros audimus irreverenter offendi, et in opprobrium nostrum ac divinam injuriam ignominiose tractari ! Accepimus enim quod tu villas, possessiones et alia bona venerabilis fratris nostri Lemovicensis episcopi per ministros tuos fecisti irrationabiliter occupari, quasdam a villis et hominibus ejus exactiones indebitas exigendo ; ad oblationes etiam altaris sancti Leonardi, quæ ad ipsum episcopum pertinere noscuntur, fecisti manus extendi, et per tuos facis recipi servientes. (In quo quantum regali magnificentiae derogatur cognoscere poteris, si velis diligentius intueri), sicque universa bona ipsius episcopi per seneschalcos et ministros tuos occupari fecisti quod extra civitatem et villas suas cogitur exulare. Nolentes igitur, quantumcunque personam tuam in Domino diligamus, ut apud Deum nostra conscientia nos accuset si hæc dimiserimus ulterius incorrecta, celsitudinem regiam monemus attentius, et hortamur in Domino per apostolica scripta, mandantes quatenus eidem episcopo ablata restituas universa, et de damnis etiam illatis sibi ac suis et injuriis satisfaciens competenter, ab ipsius indebita molestatione desistas, et permittas eum tam in civitate quam Lemovicensi diocesi liberam mansionem et quietam habere. Alioquin noveris nos venerabili fratri nostro Bituricensi archiepiscopo firmiter injunxisse ut, post frequentes et diligentes admonitiones tibi factas ex parte tam nostra quam sua, te ad hoc per interdictum terræ, ad quamcunque deveneris, dum in ea præsens exstiteris, nullius contradictionis vel appellationis obtentu nostra fretus auctoritate compellat. (*Lib. V, epist. 66, t. I, p. 650.*)

L'abbé ARBELLOT.

CHARTRE DE PHILIPPE III EN FAVEUR DE LA VILLE DE SAINT-LÉONARD.

(1279).

Dans cette chartre, Philippe III dit le Hardi, roi de France, déboute le roi d'Angleterre Edouard III des prétentions qu'il avait sur la ville de St-Léonard en qualité de duc de Guienne, déclarant que cette ville était privilégiée et annexée à la couronne de France, et que les rois ses prédécesseurs l'avaient toujours prise sous leur protection et sauve-garde spéciale.

PH., Dei gratia Francorum rex, notum facimus universis, tam præsentibus quam futuris, quod cum gentes illustris regis Angliæ, ducis Aquitaniæ, fidelis viri, procurassent adjornari (*citer ?*) coram nobis homines Sancti Leonardi de Nobiliaco, nitentes revocare in dubium an homines dicti loci ita privilegiati essent quod extra manum nostram poni non deberent. Tandem, quia nobis legitime constituit quod prædecessores nostri voluerunt quod homines et villa Sancti Leonardi essent in sua custodia et protectione, sicut aliae villæ regni sui, quando ipsi homines eisdem prædecessoribus nostris jurarent et fidelitatem facerent, neque villam ipsam de manu sua removerent, communicato bonorum consilio, prædictos homines et villam ad manum nostam retinuimus, dicto regi Angliæ et ejus gentibus super hoc perpetuum silentium imponentes quod ut ratum et stabile permaneat in futurum, præsentibus litteris nostrum fecimus apponi sigillum. Actum Parisiis, anno Domini millesimo ducentesimo septuagesimo nono, mense januario.

(Copié par nous dans ESTIENNOT, *Fragments d'histoire d'Aquitaine*,
t. II, p. 219. — Bibl. Roy., vol. reliés, n° 331.)

A.

JOURDAN.



1762-1793.

Dans le quartier de la Cité , à Limoges , vers le milieu de la rue des Petits-Carmes , nous avons tous remarqué une vieille maison en bois dont on pouvait compter les pièces d'ajustage sur sa façade noire , étroite et percée , à chaque étage , de deux longues croisées. Vous demandiez aux habitants de la rue quelle était cette maison d'apparence si décrépite ; ils vous répondaient d'un ton de fierté : *C'est là que Jourdan est né* (1). Maintenant l'étranger , le voyageur , le touriste , n'auraient plus cette question à faire : depuis deux ans on a placé sur la façade réparée , au-dessus de la porte d'entrée , une inscription commémorative rappelant le plus grand et le plus populaire des titres de gloire de Jourdan.

Il nous a été impossible de savoir pourquoi son père , chirurgien fort habile , était venu s'établir à Limoges : cette famille , originaire du village de Mérargues en Provence , avait quelques-uns de ses membres à Lyon dans le commerce des soieries ; mais le plus jeune des frères , curé de la paroisse de Beaurecueil près Aix , y tenait un pensionnat fort en renom. C'est là que Jourdan étudia le latin. A la mort de son père , on le fit venir à Lyon , dans le magasin d'un oncle qui se posait despotiquement en rude chef de famille. Le jeune commis ne souffrit pas long-temps cette domination domestique , et , soit entraînement de l'âge , indépendance de caractère , ou besoin irrésistible de se dérober aux exigences de parents trop sévères , il s'engagea , malgré eux , en 1778 , et rejoignit à l'île de Ré la brigade

(1) Jean-Baptiste Jourdan , né le 29 avril 1762 , fils de Roch Jourdan , maître chirurgien juré , et de Jeanne Foréau Franciquet. Le parrain est messire Jean-Baptiste Dorat , écuyer , secrétaire du roi , premier président de la cour présidiale ; la marraine est Marie-Françoise-Catherine Chablard , veuve de M. Foréau Franciquet , maître chirurgien.

d'Auxerrois. Soldat pendant six ans deux mois et vingt-quatre jours, il fit trois campagnes en Amérique dans l'armée expéditionnaire du comte d'Estaing, rentra en France pour cause de maladie, et fut réformé le 26 juin 1784. Il se présenta chez son oncle, à Lyon ; mais celui-ci ne voulut pas recevoir un neveu coupable d'un excès de désobéissance.

Jourdan, abandonné de son protecteur naturel, se décida à venir à Limoges, où il espérait retrouver beaucoup des anciens amis de son père. Mais auparavant il alla faire ses adieux à un camarade, dragon au régiment de Monsieur, en garnison à Schelestadt. Jourdan ne payait pas de mine, et n'avait pour vêtement que son méchant habit de soldat réformé. En le voyant entrer au quartier, les dragons du poste se mirent à le railler, et l'un d'eux dit d'un ton goguenard, et en employant des expressions cyniques que nous traduirons de notre mieux : *Voilà un pauvre diable de fantassin qui ne chaussera jamais les culottes de maréchal de France.* Cette vulgaire anecdote de caserne ne fut pas prophétique, contrairement à celles que les biographes et les historiens ont soin de recueillir et de rapporter à propos des hommes devenus célèbres. Jourdan se plaisait à la raconter lorsqu'il eut atteint le haut degré d'élévation militaire et de fortune politique où les plus illustres parvenus de la gloire oublient facilement, trop facilement peut-être, les misères de leurs premières années.

A Limoges, grâce aux démarches empressées des docteurs Périgord et Laboulinière, Jourdan fut placé dans la maison de commerce de M. Avanturier, dont il épousa la belle-sœur. Cette union, contractée au sein même de la famille qui l'avait accueilli, lui procura les moyens d'ouvrir un magasin de mercerie : il s'établit, à l'entrée de la rue des Taules, dans les dépendances de l'abbaye de St-Martial.

D'après l'opinion de ses contemporains, Jourdan avait toutes les qualités essentielles du commerçant et même du détaillant : ainsi pas de doute qu'il n'eût acquis de ce côté une position distinguée et une fortune sinon considérable, du moins honorable ; et certes il ne serait pas sans intérêt d'examiner quels progrès avait faits en huit années dans la pratique d'une profession paisible celui qu'attendait tant de renommée et de gloire militaire. Qui de nous n'aimerait à comparer les entreprises d'un simple marchand-mercier avec les pas de géant de l'homme de guerre, dès que, entraîné par les événements de notre grande révolution, il sentit s'éveiller en lui le secret de son génie et la puissance de sa véritable vocation ?

Nommé, en 1790, lieutenant des chasseurs de la garde nationale

de Limoges, et, l'année d'après, commandant du 2^e bataillon des volontaires de la Haute-Vienne, Jourdan partit pour l'armée du Nord au mois de septembre 1792. Dès son début, à Jemmapes, à Nerwinden, à Famars, au camp de César, sous Dumourier, Dampierre et Custine, il se fit remarquer comme chef de corps par sa fermeté dans le service et son amour de la discipline. Jourdan, plus sage que brillant un jour d'action, plus décidé qu'audacieux, brave de cœur et brave de tête, demeurait constamment semblable à lui-même, et, ne refusant jamais une tâche, quelque ingrate qu'elle fût, la remplissait toujours avec honneur, et ordinairement avec bonheur.

Général de division au mois de juillet 1793, Jourdan commandait sous Lille un corps d'observation de huit mille hommes, chargé de surveiller l'armée anglo-hanovrienne du duc d'York, qui, après les capitulations de Condé et de Valenciennes, allait entreprendre le siège régulier de Dunkerque. A la bataille d'Hondscoote, Jourdan menait les deux divisions du centre, et tomba, grièvement blessé d'un boulet de canon, au moment où, maître des bois qui couvraient la position des Anglais, il débouchait sur leur principale batterie, et donnait à nos troupes l'élan de la victoire. A peine rétabli de sa blessure, il remplaça Houchard, le 22 septembre, dans le commandement des armées du Nord et des Ardennes.

Depuis un mois le prince de Cobourg bloquait Maubeuge, et cernait les deux divisions du camp retranché avec soixante-dix mille Hollandais et impériaux : il fallait se hâter de le combattre. Dans ce dessein, Carnot avait quitté le comité de Salut-Public, et s'était rendu au quartier général de Guise pour y fortifier par sa présence l'autorité de Jourdan, l'assister de ses conseils, et présider lui-même aux mouvements des troupes. Cette dernière tâche n'effrayait pas le génie du savant conventionnel, qui apprit bientôt aux dépens de l'armée que la pratique du grand art de la guerre ne s'improvise pas.

Clerfayt occupait, avec trois divisions formant le corps d'observation sur la rive droite de la Sambre, les positions de Watignies et de Dourlers. Le 15 octobre, Carnot, malgré l'opinion de Jourdan, fit engager l'action de front et sur toute la ligne : nos colonnes assaillirent simultanément les deux ailes des Autrichiens, en se bornant à de simples démonstrations sur le centre. Carnot persévéra toute la journée dans sa fatale obstination, et fut la cause du décousu et du malheur de nos attaques. Le soir, au conseil de guerre, il eut la grandeur d'âme de reconnaître sa faute, et laissa Jourdan libre

d'agir comme il l'entendrait : celui-ci tira de sa gauche et de son centre un renfort de huit mille hommes, qu'il porta à sa droite auprès de Watignies. Par ce mouvement de concentration, que le prince de Cobourg ne chercha pas à empêcher, soit qu'il ne l'ait pas connu ou deviné, soit qu'il l'ait jugé trop imprudent et inexécutable, la gauche des Autrichiens était trop faible pour résister à nos colonnes d'attaque ; elle fut enlevée, et leur position prise à revers. La cavalerie impériale s'avança au secours des bataillons refoulés jusque dans les bois de Dourlers ; mais notre infanterie victorieuse avait eu le temps de se former sur le plateau de Watignies, et nos batteries déconcertèrent les charges des escadrons autrichiens par un feu de mitraille bien nourri. Pendant la soirée et la nuit, Cobourg leva le blocus de Maubeuge, repassa la Sambre, et se mit en retraite vers Mons. Ce succès eût été complet sans l'inconcevable timidité des généraux qui commandaient Maubeuge et les divisions du camp retranché : ils retinrent leurs troupes sans bouger malgré le bruit du canon de Watignies, et ne surent pas profiter de la situation critique des Autrichiens pour diriger contre eux une vigoureuse attaque.

Le comité de Salut-Public avait mandé Jourdan à Paris afin d'étudier et de concerter ensemble le plan des opérations militaires en Belgique. Les principaux membres du comité, Robespierre, Saint-Just, Barrère, Billaud-Varennes, Collot d'Herbois, ne songeaient à rien moins qu'à reprendre l'offensive. Mais le général leur fit observer, que les troupes avaient besoin de repos ; que nos jeunes soldats manquaient d'instruction, et n'étaient ni armés, ni habillés, ni suffisamment exercés pour une campagne d'hiver ; qu'il valait donc mieux demeurer sur la défensive, et se mettre en mesure d'attaquer l'ennemi au commencement du printemps. Ces sages idées furent adoptées ; et néanmoins le comité, les jugeant entachées d'incivisme, prononça la destitution et même l'arrestation de Jourdan ; mais, plus heureux que ses prédécesseurs Custine et Houchard, il échappa à ce mortel arrêt, et, sur la proposition de Barrère, fut mis en réforme. Jourdan venait de faire pour son compte la triste expérience de l'ingratitude des gouvernements, qui étonne toujours quoique toujours prévue ; il revint à Limoges, et reprit son modeste commerce : il attacha fort en évidence, dit-on, au fond de son magasin son uniforme de général en chef et la glorieuse épée qui venait de vaincre le duc d'York, le prince de Cobourg et le feld-marchal de Clerfayt. Cette spirituelle épigramme en action fut sa seule

manière de protester contre l'injuste mesure qui menaçait de briser sa carrière.

1794.

On sentit promptement le besoin de ses services, et, le 15 avril 1794, Jourdan commandait l'armée de la Moselle, et battait le corps autrichien du général Beaulieu en avant d'Arlon. De cette position, l'armée de la Moselle menaçait, d'un côté, l'électorat de Trèves et le Luxembourg ; de l'autre, le pays de Liège et le Brabant. Jourdan pouvait, selon les besoins et les circonstances, secourir l'armée du Rhin ou celle du Nord, qui avait sa droite dans les Ardennes. Il était évident que les coups décisifs de la campagne se porteraient en Flandre et sur la Sambre, parce que les coalisés occupaient sur ce point une partie de notre territoire, et qu'ils y concentraient la masse de leurs troupes. Le 21 mai, Jourdan laissa le général René Moreaux (1) à la tête des trois divisions cantonnées entre Longwy et Kaiserslautern, et, quittant les environs d'Arlon avec cinquante mille hommes, se dirigea vers la Sambre. Le 3 juin, il rejoignait la droite de l'armée du Nord, qui, battue et repoussée pour la troisième fois derrière la Sambre, venait de lever le siège de Charleroi, et payait bien chèrement la fatale présomption et la barbare ignorance des représentants du peuple Lebas et Saint-Just. Les troupes, rassemblées au nombre de quatre-vingt mille hommes, devinrent l'armée de Sambre-et-Meuse : depuis la célèbre campagne de Malplaquet, la France n'avait pas mis en ligne sur le même point des forces si redoutables. L'éclat qu'a jeté l'armée de Sambre-et-Meuse, son patriotisme, son désintéressement, sa patience dans les travaux, sa constance dans les revers, la grandeur et l'utilité de ses conquêtes, tous ces services rendus, toutes ces vertus communes au général en chef et aux soldats, les ont unis à jamais dans la mémoire des hommes ; et Jourdan demeurera, pour la postérité, le type et le chef de cette famille militaire dont les membres les plus illustres ont été Kléber, Marceau, Championnet, Bernadotte, Grenier, Lefèvre, d'Hautpoul.

Après sa jonction avec l'armée des Ardennes, Jourdan se crut, non sans raison, assez fort pour repasser la Sambre : il parvint à chasser les Autrichiens de tous leurs postes sur la gauche de cette rivière, et fit reprendre les travaux du siège autour de Charleroi. L'armée placée en observation occupait, en avant de la place, une

(1) L'orthographe seule du nom de ce général indique qu'il ne s'agit pas ici du célèbre vainqueur d'Hohenlinden.

position demi-circulaire, les ailes à la Sambre, et le centre dans la plaine de Ransart.

Le siège de Charleroi commença sous la direction du célèbre ingénieur Marescot. La place, poussée avec vigueur, capitula, le 25 juin, sans que le commandant eût pu en informer le prince de Cobourg, qui arrivait en hâte pour la secourir. La mémorable bataille de Fleurus fut livrée et gagnée le 26 juin : indécise sur le terrain même de l'action, elle devint décisive le lendemain par la promptitude et la hardiesse que mit Jourdan à profiter du premier mouvement rétrograde du prince de Cobourg ; elle a déterminé une suite continue de succès pour nous, de revers accablants pour les coalisés ; revers qui ont prouvé le peu d'accord de leurs opérations et la divergence de leurs intérêts politiques. La victoire de Fleurus et le mouvement de concentration des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse obligèrent l'ennemi à évacuer notre territoire ; et la jonction de nos deux armées s'opéra, le 40 juillet, à Bruxelles. La retraite des Anglo-Hollandais découvrait Landrecies, Le Quesnoy, Valenciennes et Condé. Le comité de Salut-Public décida qu'on reprendrait immédiatement ces places. L'armée de Sambre-et-Meuse et Marescot furent chargés de ces quatre sièges (1).

Le 46 juillet, Jourdan, avec ses divisions de gauche, battait les Autrichiens sur la position de la Montagne-de-Fer, en avant de Louvain ; le même jour, sa droite s'emparait de la ville et de la citadelle de Namur ; le 27, elle occupait Tongres, Liège, et menaçait les communications des impériaux, qui repassèrent à la rive droite de la Meuse.

L'armée autrichienne changea de chef : Clerfayt succéda au prince de Cobourg. Le nouveau général avait établi derrière l'Ourthe et l'Aiwaile le corps du comte de Latour, la droite dans le camp retranché de La Chartreuse, et la gauche sur les hauteurs de Sprimont. Jourdan, pour reprendre l'offensive, n'attendait que la reddition des places assiégées dans la Flandre et l'arrivée des troupes que lui menait Schérer. Le 48 septembre, il fit franchir l'Ourthe et l'Aiwaile à quatre divisions, qui enlevèrent la position de Sprimont.

Ce combat, conduit avec audace et précision, força Clerfayt à quitter la ligne de l'Ourthe et les positions de la Meuse ; il se replia sur Aix-la-Chapelle, et concentra son armée derrière la Roër, sous le canon de Juliers.

(1) Ces places capitulèrent : Landrecies, le 16 juillet ; Le Quesnoy, Valenciennes et Condé, les 46, 26 et 27 août.

Jourdan ne devait pas songer à la conquête de Maëstricht tant que Clerfayt se tiendrait à portée de secourir cette forteresse : le 2 octobre, l'armée de Sambre-et-Meuse, réunie pour la première fois au nombre de cent mille combattants, remporte la victoire d'Aldenhoven, qui, selon nous, est le plus beau fleuron de la couronne militaire de Jourdan. Le lendemain, Juliers se rend à discrétion ; le 6, l'armée entre à Cologne ; le 10, à Bonn ; le 23, la droite de l'armée occupe Coblenz ; enfin, le 4 novembre, après treize jours seulement de tranchée ouverte, Maëstricht ouvre ses portes. Il ne resta aux coalisés, sur la rive gauche du Rhin, que Mayence et Luxembourg.

Cette campagne, heureuse sur tous nos points d'attaque, nous a valu les plus utiles acquisitions de territoire. L'armée de Sambre-et-Meuse nous a donné, pour sa part, les provinces rhénanes comprises entre la Meuse et la Moselle, magnifique joyau que l'Europe coalisée et victorieuse en 1814 a détaché de la ceinture militaire de la France. Au début de la guerre, nos vaillants conscrits avaient marché sur les champs de bataille plutôt en martyrs qu'en soldats contre les troupes les plus solides et les plus manœuvrières ; mais trente mois s'étaient écoulés à peine que soldats, sous-officiers, chefs de corps et généraux avaient atteint le plus haut degré d'instruction : grâce à eux et à leurs excellentes traditions guerrières, la révolution française a pu être une longue victoire de dix-huit années.

1795.

L'armée de Sambre-et-Meuse, composée de quatre-vingt-deux mille hommes, était cantonnée ou campée sur la rive gauche du Rhin depuis Bingen jusqu'au-dessous de Dusseldorf. En face d'elle, de l'autre côté du fleuve, Clerfayt lui opposait ses quatre-vingt-seize mille impériaux. Le 7 septembre, Jourdan passa le Rhin : ses instructions étaient d'obliger l'ennemi à évacuer le duché de Berg et la partie de la Vétéravie située entre le Mein, le Rhin et la ligne de neutralité que garantissait un cordon de troupes prussiennes. En conséquence il s'avança sur le Mein, et prit position entre Hoechst et Cassel. Par ce mouvement, l'armée couvrait le siège d'Ehrenbreistein, confié à Marceau, et complétait, sur la rive droite du Rhin, l'investissement de Mayence, bloquée de l'autre côté du fleuve par quatre divisions de l'armée de Rhin-et-Moselle. Le 11 octobre, Clerfayt, ayant traversé le Mein au-dessus de Francfort sans rencontrer la moindre opposition de la part du général prussien qui commandait le territoire neutralisé, marcha sur Bergen.

Jourdan se porta à sa rencontre. Le lendemain, il y eut, sur la Nidda, un très-vif engagement entre les troupes légères des deux partis : les Autrichiens manœuvraient pour déborder notre gauche, s'emparer de nos communications, et nous couper du Rhin. Une affaire générale n'était pas acceptable dans la position très-resserrée de Jourdan : il se mit donc en retraite, et, le 20 octobre, reprit ses anciens cantonnements sur la gauche du fleuve.

Cette retraite a été amèrement critiquée par les écrivains français et allemands : voici de quelle manière la jugeait Kléber sur les lieux mêmes où elle se passait. Il écrivait à son ami le général Etienne Damas (4) :

« J'imagine bien que le tableau de notre retraite n'a pas été
 » présenté sous un coloris brillant : rien au contraire n'a dû être
 » négligé pour le noircir ; d'ailleurs ceux qui regardaient notre
 » passage du Rhin comme une opération ordinaire ne pouvaient
 » raconter différemment une retraite qui n'est autre chose qu'une
 » manœuvre dictée par les circonstances et l'impérieuse nécessité
 » de quitter un pays dont les ressources sont entièrement épuisées.
 » Tu connais les motifs qui nous ont fait abandonner les bords
 » du Mein : la famine seule, qui nous poursuit partout, nous a fait
 » quitter ceux de la Lahn. Tu peux dire aux prôneurs des succès
 » de nos ennemis que la supériorité des armes est toujours restée de
 » notre côté : figure-toi dans quel état d'accablement devait être
 » une armée arrivant en colonnes pour passer un pont qu'elle voit
 » brûler et submerger par deux cents bateaux marchands embrasés,
 » qui arrivaient avec rapidité par dix, quinze ou vingt amarrés
 » ensemble, coupant les cordages et entraînant avec eux les ponts.
 » Cet effrayant spectacle était imposant : on eût dit le Rhin tout en
 » feu. Eh bien ! malgré tout cela, l'ennemi, encore tremblant de la
 » défaite de la veille, attendait avec la même impatience que nos
 » soldats le rétablissement du pont pour arriver sur les bords du
 » Rhin sans engager d'affaire. Tandis qu'on rassemblait les débris
 » des deux ponts pour en établir un, je rangeais les troupes (2) en
 » bataille, les disposant au combat par une harangue qui ne leur
 » laissait pas ignorer leur position ; mais l'ennemi, qui n'avancait
 » qu'en tâtonnant, resta caché dans les gorges jusqu'à ce que nous
 » recommençâmes notre retraite..... Sans doute on exagère

(1) *Lettres au général Etienne Damas* (24 octobre et 23 novembre 1795).

(2) Les trois divisions de Championnet, de Bernadotte et de Poncet.

» beaucoup la perte de nos équipages et caissons, quoiqu'elle soit
 » peu considérable : nous n'avons pas eu la honte d'en voir enlever
 » un seul par la force des armes : nous en avons perdu quelques-
 » uns faute d'attelages ou par la défaillance des chevaux. Nous, au
 » contraire, avons enlevé de vive force plusieurs pièces d'artillerie
 » avec leurs caissons à l'ennemi : *tu vois toujours de notre côté le*
 » *courage sans moyens de faire la guerre ; et, de l'autre, les moyens*
 » *sans courage. L'ennemi ne peut donc pas se targuer de nos pas ré-*
 » *trogades.....* Si nous avions seulement pour douze jours de subsi-
 » stances assurées pour les hommes et les chevaux, nous mènerions
 » encore loin M. le maréchal comte de Clerfayt. »

Clerfayt, poursuivant l'offensive, attaqua les lignes de Mayence, les força pendant la journée du 29 octobre, et, le lendemain, rejeta derrière la Pfim l'armée qui les avait défendues. Jourdan accourut de Coblenz sur la Nahe ; mais, tandis qu'il faisait ses préparatifs pour traverser cette rivière, il apprit la reddition de Manheim, la perte de la bataille de la Pfim par Pichegru, et la retraite de l'armée du Rhin-et-Moselle derrière la Queich.

Il aurait été trop dangereux pour l'armée de Sambre-et-Meuse de s'aventurer au-delà de la Nahe ; d'ailleurs Jourdan avait la défense formelle de livrer une bataille sur la rive gauche du Rhin : il se replia derrière la Moselle. Le 24 décembre, Clerfayt proposa un armistice, que nos généraux s'empressèrent d'accepter, car les troupes étaient épuisées par les privations de tout genre. Le cabinet de Vienne, mécontent de Clerfayt, le rappela. L'archiduc Charles reçut le commandement des armées impériales : c'était son début dans la carrière de général en chef qu'il a parcourue si glorieusement.

1796.

L'armée autrichienne du Bas-Rhin faisait face à l'armée de Sambre-et-Meuse, et lui était de beaucoup supérieure, surtout en cavalerie. Le 4^{er} juin, Jourdan fit déboucher par la tête du pont de Dusseldorf son avant-garde et sa gauche sous les ordres de Kléber. Le 4 juin, ce général battit si complètement, à Altenkirchen, le corps autrichien du prince de Wurtemberg, que l'archiduc abandonna ses positions de la Nahe, et se retira par Mayence pour venir défendre le passage de la Lahn. Son mouvement rétrograde dégagait notre centre, qui franchit le Rhin à Neuwied, et se réunit, le 5 juin, au corps de Kléber. L'armée, forte de quarante-cinq mille hommes, prit position sur le Lahn, sa droite au Rhin, et sa gauche à

Wetzlar. Le 7 juin, l'archiduc dirigea la masse de ses forces contre la division de Lefèvre, qui défendait Wetzlar, et l'accabla. Jourdan, compromis à sa gauche, ne pouvait pas risquer de livrer bataille à l'archiduc en ayant le Rhin à dos : il pensa avec raison qu'il avait rempli sa mission d'attirer sur lui l'attention de l'ennemi, et ordonna la retraite; la droite se replia sur Neuwied, et la gauche regagna le camp retranché de Dusseldorf.

Cependant Moreau avait débouché en Souabe, et l'archiduc abandonna la poursuite de Jourdan pour venir s'opposer aux progrès de ce nouvel adversaire. Il forma au général Wartensleben un corps de trente-quatre mille hommes, et le chargea d'observer les mouvements de l'armée de Sambre-et-Meuse. Jourdan, profitant habilement de sa supériorité momentanée, franchit le Rhin, entra à Francfort par capitulation, et s'avança vers le haut Mein. Le 24 juillet, il s'emparait de Wurtzbourg : son armée comptait quarante-six mille hommes, parce qu'il avait laissé en arrière Marceau avec un corps de vingt-neuf mille hommes pour bloquer Mayence et Ehrenbreistein. Jourdan cherchait par tous les moyens à exécuter l'ordre du Directoire, qui lui prescrivait de livrer une bataille décisive à Wartensleben : il crut pouvoir l'attaquer dans la position de Zell; mais le général autrichien lui échappa pendant la nuit du 1^{er} août, et se retira à Bamberg. Après plusieurs combats livrés et perdus par les Autrichiens, Wartensleben prit une bonne position derrière la Naab, affluent de la rive gauche du Danube, au-dessous de Ratisbonne. Le 24 août, Jourdan s'établit au-delà d'Amberg, et détacha à son extrême droite la division de Bernadotte afin de couvrir la route de Nuremberg.

Le généralissime autrichien s'était décidé à une de ces manœuvres hardies et aventureuses que la raison n'approuve pas toujours alors même qu'un succès éclatant les a couronnées et en quelque sorte immortalisées, car elles sont de nature à perdre les armées et les états. Heureuses, ces conceptions sont des œuvres de génie; malheureuses, on les aurait taxées d'incroyables témérités.

Après la perte de la bataille de Neresheim (11 août), l'archiduc s'était habilement porté à la droite du Danube afin d'y attirer Moreau, et de l'éloigner davantage de l'armée de Sambre-et-Meuse. Là il réunit un corps de vingt-huit mille hommes; et, le 16, se dirigea par Ingolstadt contre la division de Bernadotte. Ce ne fut que le 24 qu'il la délogea de ses positions. Découvert à sa droite, et attaqué à la fois par l'archiduc et par Wartensleben, Jourdan ne se mit en retraite qu'à la dernière extrémité, et l'effectua lentement

dans l'espérance que Moreau, près de forcer le passage du Lech, réussirait à ramener le prince Charles sur la rive droite du Danube. Aussi la retraite en face et aussi près d'un adversaire entreprenant fut des plus pénibles. L'armée, pour repasser les montagnes, et rentrer dans la vallée du Mein, n'avait que des chemins de traverse peu connus et presque impraticables : il a fallu des efforts admirables de constance, de dévouement et de courage pour la tirer de la situation où elle s'est trouvée. Le 3 septembre, Jourdan perdit la bataille de Wurtzbourg, rejoignit Marceau devant Mayence, et, le 20, repassa le Rhin à la suite du combat d'Altenkirchen, où Marceau périt sous la balle d'un obscur chasseur tyrolien. Trois jours après, Jourdan quitta l'armée de Sambre-et-Meuse, et fut remplacé par Beurnonville.

La campagne de 1796 renferme les plus hauts et les meilleurs enseignements militaires : la discussion critique des diverses opérations des généraux français et allemands en Italie, dans le Tyrol, en Souabe, en Bavière et dans le Palatinat formerait un traité complet de l'art de la guerre. Bonaparte, l'archiduc Charles, Jourdan et Gouvion Saint-Cyr ont tracé demain de maître, chacun en ce qui le concernait, l'histoire de cette mémorable campagne. Dans la relation que Jourdan a publiée en 1818 comme dans tout ce qui est sorti de sa plume, il montre une parfaite probité d'écrivain, un esprit ouvert et sincère et la simplicité de style qui convenait à sa grande expérience de la guerre : il ne semble ni glorieux de ses belles actions, ni jaloux de celles des autres, non par la connaissance de sa supériorité, mais par ce sentiment d'équité naturelle sans laquelle les hommes le plus supérieurs aux autres n'en paraissent pas moins jaloux.

1797—1799.

Nommé, au mois de mars 1797, membre du conseil des Cinq-Cents par le département de la Haute-Vienne, Jourdan fut élu deux fois président de ce conseil et une fois secrétaire. Le traité de Campo-Formio n'avait imposé qu'une trêve aux nations de l'Europe : toutes s'apprétaient à ressaisir les armes. Mais il nous fallait compléter nos demi-brigades, et remplir les vides causés par le feu de l'ennemi, les maladies et les désertions à l'intérieur. Le Directoire sentait le besoin de pourvoir au recrutement de l'armée par une mesure permanente : Jourdan proposa l'établissement de la conscription militaire. Il fut le rapporteur de cette grande et salutaire loi,

adoptée le 5 septembre 1798, et qui a nationalisé parmi nous le service légal de la patrie.

Le 14 octobre, il quitta la présidence des Cinq-Cents, et alla prendre le commandement de l'armée du Danube, rassemblée dans les environs d'Huningue et de Strasbourg. Jourdan était appelé à envahir la Souabe avec trente-neuf mille hommes contre une armée presque double commandée par l'archiduc Charles. Aussi notre imprudente invasion ne fut ni d'une longue durée, ni poussée bien avant; elle demeura fort en-deçà de l'Iller. Dans la matinée du 20 mars, le général français dénonça les hostilités. Son armée était en position, la droite sous Férino derrière l'Aach, torrent qui se jette dans le lac de Constance; le centre sous Lefèvre, Souham et d'Hautpoul en avant de Pfullendorf, sur les hauteurs de l'Ostrach; sa gauche, forte de neuf mille hommes sous les ordres de Gouvion Saint-Cyr, défendait Mengen, et éclairait la vallée du Danube. Le 21, l'archiduc attaqua Lefèvre, et força le passage de l'Ostrach. Jourdan replia ses ailes sur le centre, et rétrograda jusqu'à la position de Stockach sur la petite Aach, qui va d'Engen à Singen. Voulant appuyer les opérations de Masséna dans le Vorarlberg, et les soutenir en éloignant l'archiduc du lac de Constance, il livra bataille aux Autrichiens le 25 mars. Vainqueur à sa gauche, où commandait Gouvion Saint-Cyr, qui s'était avancé jusqu'à Mosskirch sur le flanc droit du prince Charles, et repoussé de Liptingen après l'héroïque résistance de la division de Soult, Jourdan courut les plus grands dangers personnels : il eut un cheval tué sous lui pendant la charge de sa réserve de cavalerie, que repoussèrent les cuirassiers autrichiens; et fut sauvé par le dévouement des officiers de son état-major. Le lendemain, il se rapprocha du Rhin, et prit position à l'entrée des défilés des montagnes Noires. Le 9, il remit à Masséna le commandement de l'armée du Danube.

Réélu membre du conseil des Cinq-Cents, il pressentit de bonne heure la venue et les destinées de Bonaparte, et fit une tentative en quelque sorte désespérée dans le but de conjurer la ruine du gouvernement directorial. Le 13 septembre, il proposa de déclarer la patrie en danger : le conseil s'y refusa à une grande majorité. Jourdan venait de commettre une faute que lui avaient inspirée sa loyauté en politique et l'honnêteté de son patriotisme. En effet, dans l'état des partis, et d'après la disposition générale des esprits, n'était-il pas évident que, en déclarant la patrie en danger, on pouvait bien fermer l'accès du pouvoir au général Bonaparte, mais qu'on assurait de nouveau le triomphe de cette tourbe de fanatiques

républicains qui rendraient le régime du Directoire encore plus faible et plus décrié ?

Les éditeurs des mémoires de Napoléon ont prétendu que Jourdan avait été un des premiers à offrir à Bonaparte une dictature militaire. A cet égard voici ce que Jourdan écrivait au général Gourgaud :

« Vers le 40 brumaire, je me présentai seul chez le général » Bonaparte ; ne l'ayant pas trouvé, je laissai une carte. Le lende- » main, il m'envoya faire des compliments par le général Duroc, » son aide-de-camp ; peu après, il m'invita à dîner pour le 14. J'eus » lieu d'être flatté de l'accueil qu'il me fit. En sortant de table, » nous eûmes une conversation qui sera publiée un jour avec d'autres » documents sur le 18 brumaire : on y verra que, si mon nom fut » inscrit, peu de jours après, sur une liste de proscription, c'est » précisément parce que, prévoyant l'abus que ferait ce général » du pouvoir suprême, je déclarai ne vouloir lui prêter mon appui » que dans le cas où il donnerait des garanties positives à la liberté » publique, au lieu de vagues promesses. Si j'avais proposé une » dictature militaire, genre de pouvoir qui est sans limites, j'aurais » été traité plus favorablement (1). »

Le 19 brumaire, un décret des consuls excluait Jourdan du conseil des Cinq-Cents, et le condamnait à la déportation dans le département de la Charente-Inférieure.

1800-1805.

Cette proscription ne dura pas au-delà de quelques mois : le 24 janvier 1800, Jourdan était nommé inspecteur général d'infanterie et de cavalerie ; et, le 24 juillet, ambassadeur auprès de la république Cisalpine, puis administrateur général du Piémont. Il remplit pendant deux ans cette difficile mission avec l'esprit modéré et conciliateur qui, en temps de paix, contribue à resserrer étroitement l'alliance et les intérêts des peuples que la conquête a d'abord réunis violemment. Conseiller d'état, en 1802, lorsque le Piémont fit partie du territoire français, général en chef de l'armée d'Italie le 25 janvier 1804, maréchal d'empire, grand-aigle et chef de la 46^e cohorte de la Légion-d'Honneur, Jourdan, qui commandait en Lombardie à l'époque où Napoléon vint y prendre la couronne de Fer, dut croire que certaines préventions étaient à jamais éteintes dans l'esprit du nouveau monarque. Un brusque rappel, disons les

(1) *Lettre du maréchal Jourdan au général Gourgaud, Paris, le 12 février 1823.*

choses par leur nom, un commencement de disgrâce lui ferma tout-à-coup le trésor des faveurs impériales : le 30 août, le maréchal se vit enlever son commandement, qui fut donné à Masséna. Il se plaignit amèrement; et l'empereur lui répondit : « Mon cousin, je reçois » votre lettre du 3 vendémiaire (25 septembre 1805) : elle me fait » une véritable peine, et je partage toute celle que vous ressentez. » Il est impossible d'avoir été plus satisfait que je ne l'ai été de votre » conduite, et d'avoir meilleure opinion que je ne l'ai de vos talents. » Si j'ai envoyé Masséna en Italie, c'est en cédant à ma conviction » intérieure que, dans une guerre qui présente tant de chances, et » dont le théâtre est éloigné du secours du gouvernement, il fallait » un homme d'une santé plus robuste que la vôtre, et qui connût » parfaitement les localités. Les événements se pressent autour de » nous avec une telle rapidité qu'il a fallu de telles circonstances » pour faire taire toute considération particulière. J'ai dû envoyer » en Italie l'homme qui connaît le mieux l'Italie. Depuis les posi- » tions de la rivière de Gènes jusqu'à l'Adige, il n'est aucune » position que Masséna ne connaisse. S'il faut aller en avant, il y a » encore un avantage : ces contrées agrestes, dont il n'existe pas de » cartes même à Vienne, lui sont également familières. Mon cher » maréchal, je conçois que vous devez avoir de la peine ; je sais que » je vous fais un tort réel ; mais restez persuadé que c'est malgré » moi. Si les circonstances eussent été moins urgentes, comme je » m'en flattais, vous eussiez achevé cet hiver de bien connaître les » localités, et ma confiance dans vos talents et dans votre vieille » expérience de la guerre m'eût rassuré. Mais vous connaissez le » Rhin ; vous y avez eu des succès. La campagne est engagée » aujourd'hui ; mais, dans quinze ou vingt jours, les événements » nécessiteront de nouvelles formations, et je pourrai vous placer » sur ce théâtre que vous connaissez le mieux, et où vous pourrez » déployer toute votre bonne volonté. Je désire apprendre par » votre réponse que vous êtes satisfait de cette explication, et que » surtout vous ne doutez pas des sentiments que je vous porte. »

Les plus fermes souverains ne font pas toujours ce qu'ils veulent ; et Jourdan resta sans emploi pendant cette campagne, qui se termina par l'admirable victoire d'Austerlitz.

Le 17 mars 1806, il fut nommé gouverneur de Naples : à partir de ce moment, il devint le conseil du roi Joseph-Napoléon.

1806—1814.

Ce prince, que les historiens contemporains ont traité d'une

manière malveillante, savait également régner et gouverner : il était l'âme de tous les travaux administratifs, s'occupait avec activité des détails, apportait aux délibérations de son conseil d'Etat beaucoup de lumières et de précision, et mettait dans ses actes un grand esprit de suite et de la fermeté. Il avait Jourdan à Naples, Masséna et Reynier dans les Calabres, Gouvion Saint-Cyr dans les Abruzzes et la Pouille : c'était plus qu'il n'en fallait pour conduire la guerre à bonne fin, consolider son autorité et réduire les insurrections. Il quitta le trône de Naples à regret : la grandeur de la couronne d'Espagne ne le consolait pas. A Madrid, Joseph-Napoléon ne se contenta plus du laborieux métier de roi, il voulut faire celui de général en chef, et, parce qu'il était brave de sa personne, d'un esprit très-élevé, d'un caractère calme et réfléchi, il crut que la nature ne lui avait pas refusé l'instinct guerrier, le génie militaire et les hautes facultés nécessaires au commandement des armées.

Jourdan avait suivi Joseph en Espagne ; il y recut le titre de major-général des armées de Sa Majesté Catholique. Ce titre pompeux ne lui conféra qu'une autorité faible, souvent impuissante pour le bien et toujours contestée. C'est la partie malheureuse de sa carrière, plus malheureuse que l'époque de ses revers en Franconie et en Souabe. Désormais l'histoire de sa vie militaire n'est autre que l'histoire des opérations manquées dont il avait l'air de diriger les détails dans le cabinet et sur le terrain. Introduceur de la vérité auprès de l'empereur et de ses ministres, il la disait avec une franchise qui aurait paru imprudente s'il n'avait été capable de ces ménagements qui coûtent si peu aux hommes connaissant leur propre valeur. Exact dans ses correspondances multipliées, sage dans le conseil, et rigide dans le maintien de la discipline, Jourdan, malgré son ancienneté de grade, sa réputation justifiée par d'éclatantes victoires, sa capacité reconnue et ses continuels exemples de zèle et de vigilance, ne put ni modérer les ardeurs guerrières du roi Joseph, qui le poussaient, lui frère aîné de Napoléon, à se mettre à la tête des troupes, ni maintenir la subordination entre des chefs trop indépendants les uns des autres, ni établir l'accord dans leurs mouvements respectifs. Il lui manquait la première des conditions pour être obéi : il n'avait pas la faveur de l'empereur : on le savait, et les généraux, les maréchaux, qui, pour la plupart, avaient commencé et grandi sous ses ordres, se faisaient un jeu de méconnaître ses instructions ou de les contrarier.

Jourdan ne peut pas être responsable des fautes militaires commises par Joseph, ni des revers auxquels il a eu le malheur

d'assister. A Talavera de la Reina, si le roi, trop impatient de vaincre, et n'ayant avec lui que sa garde, la division Dessolle et les corps de Victor et de Sébastiani, se lance contre la gauche des Anglais, et reçoit un échec; si, le lendemain (27 juillet 1809), au lieu d'être instruit par cet échec, il se décide à livrer bataille et la perd, on ne doit pas accuser Jourdan, qui conseillait d'attendre prudemment quatre ou cinq jours afin de donner le temps aux maréchaux Soult, Mortier et Ney de déboucher dans la vallée du Tage. Après cette courte et malheureuse campagne, où toutes les occasions de combattre avantageusement Wellington furent sacrifiées à la crainte de découvrir Madrid, Jourdan, dégoûté d'un simulacre de commandement, sollicita la permission de rentrer en France: il l'obtint, et se retira dans sa terre du Coudray.

Pendant l'année 1814, lorsque les embarras avec le Nord allaient rendre plus difficile la tâche de nos armées en Espagne, Napoléon pensa que la présence de Jourdan y serait nécessaire: le 14 juillet, il le nomma gouverneur de Madrid. Wellington ouvrit la campagne de 1812 en enlevant d'assaut Ciudad-Rodrigo et Badajoz: solidement appuyé par ces deux places, le général anglais vint occuper les hauteurs des Arapiles en arrière de Salamanque. Il fallait arrêter à tout prix ce mouvement offensif: le roi et Jourdan se portèrent dans la Vieille-Castille au secours de l'armée de Portugal, que commandait Marmont, et qui manœuvrait entre la Tormès et le Duero. Mais, en cette occasion, ce fut comme toujours, ce fut comme partout: Marmont n'attendit pas l'arrivée du roi et de Jourdan: il livra bataille à Wellington, et la perdit le 22 juillet. Sa défaite rejeta l'armée de Portugal vers Valladolid, et força l'armée du centre à effectuer sa retraite. Le roi Joseph quitta Madrid, et se replia sur Valence, où il se réunit aux corps de Soult et de Suchet.

Bientôt la vigoureuse résistance du château de Burgos et les succès rapides de Souham dans le nord de l'Espagne dégagèrent Madrid, et permirent à Joseph de rentrer dans sa capitale. Au mois de novembre, le roi, Jourdan et Soult remontaient ensemble vers le Duero: Wellington, suivi de près par Souham, se rapprochait précipitamment de sa position favorite des Arapiles, et les quatre armées françaises du Centre, du Midi, du Portugal et du Nord, concentrées sur la Tormès, franchissaient cette rivière à la poursuite des Anglais. Wellington, qui avait sacrifié deux fois son arrière-garde, était pris comme en flagrant délit. Pour le vaincre, dit-on, il ne fallait que l'attaquer: mais Soult dirigeait en chef les opérations; il ne donna pas l'ordre de combattre, et préféra ma-

nœuvrer. Wellington évita la bataille qu'il n'était pas préparé à recevoir : il se réfugia en Portugal, et mit son armée en quartiers d'hiver.

A la reprise des hostilités, en 1813, Joseph et Jourdan n'avaient pas entre le Duero et Tolède plus de quatre-vingt-dix mille hommes, formant quatre corps d'armée, et une petite réserve placée à Madrid : Wellington, lui, pouvait disposer de cent trente mille combattants. Sorti de ses cantonnements de Salamanque et de Ciudad-Rodrigo, le 28 mai, le général anglais s'avança jusqu'à Palencia. A la nouvelle de ce mouvement, qui menaçait les communications avec la France, Joseph gagna à marches forcées Burgos, puis Vittoria. Là Jourdan reçut du roi l'ordre d'établir l'armée parallèlement à la route de Bayonne. Wellington, fidèle à ses habitudes méthodiques, ne passa l'Ebre que le 24 juin. Ce jour-là, s'est décidé sans retour le sort de nos armées dans la Péninsule : on y perdit tout, artillerie, trésor, munitions, bagages, et jusqu'aux équipages particuliers du roi et du maréchal.

La position dans le bassin de Vittoria était mauvaise, et l'on n'eut le temps ni d'en changer ni de la rectifier : l'armée française ne comptait que cinquante mille sabres et bayonnettes ; elle était inférieure de vingt mille combattants à l'armée anglo-espagnole, et traînait à sa suite une longue file de riches bagages qu'il fallait garder et défendre. Jourdan avait proposé au roi de continuer la retraite, et d'aller prendre position en avant de Mondragon. Mais Joseph décida souverainement qu'on attendrait Wellington à Vittoria, et le maréchal n'eut que le rôle fort secondaire de disposer l'armée pour recevoir une bataille purement défensive ; ce qui est toujours une faute lorsqu'on commande à des Français.

1814—1833.

Jourdan était revêtu du commandement supérieur de la 15^e division militaire depuis le 30 janvier lorsque le sénat prononça la déchéance de l'empereur. Le 8 avril, il envoya son adhésion aux actes du gouvernement provisoire. Nous la consignons ici, parce qu'elle forme un singulier et honorable contraste avec d'autres adhésions brûlantes de dévouement envoyées, le même jour, par des dignitaires de l'empire qui devaient tout, grandeur, réputation, fortune, au monarque déchu :

« A S. A. LE PRINCE DE BÈNEVENT.

» Monseigneur, nous venons d'être instruit officiellement des
» grands évènements qui se sont passés depuis plusieurs jours, et
» nous nous empressons de donner notre adhésion à tous les actes
» du gouvernement provisoire. »

Louis XVIII accueillit le maréchal avec une distinction marquée ; et, sous la restauration, il a reçu des titres honorifiques et des dignités qui n'en étaient presque plus pour lui, accoutumé à n'estimer que ce qu'on pouvait mettre utilement au service du pays. Aussi nous n'en parlerons pas afin de mieux entrer dans son caractère et son esprit. Pendant l'héroïque apparition de Napoléon aux cent-jours, le gouvernement de Besançon et le commandement supérieur de la 6^e division militaire furent confiés à Jourdan. Après le désastre de Waterloo, on le nomma général en chef de l'armée du Rhin : cette armée n'existait que de nom, et le maréchal assista plutôt qu'il ne prit une part active au dénoûment de cette lutte fatale, où nos trois cent mille soldats succombaient héroïquement sous le fer et le feu d'un million d'ennemis. Au mois de novembre 1815, il présida le conseil de guerre qui se déclara incompetent pour juger le maréchal Ney.

Lorsque, en 1819, le ministère réparateur de Dessolle et de Gouvion Saint-Cyr ouvrit l'accès de la chambre des pairs aux maréchaux que l'opinion publique regrettait de ne pas y voir siéger, Jourdan y rentra en même temps que Moncey, Lefèvre, Davout, Suchet, Mortier ; il y prit place parmi les défenseurs des droits politiques dans toute leur vérité, et grossit le nombre de ce noble parti constitutionnel qui, durant onze années, s'attacha à faire vivre en bonne intelligence, sous le drapeau d'une charte respectée, la royauté des vieux Bourbons et les impatientes générations nouvelles.

La révolution de 1830, qui rassurait et raffermissait les libertés publiques, trouva Jourdan prêt à lui servir de ministre : son passage aux affaires étrangères ne fut que de peu de jours. Les premières démarches diplomatiques terminées, il résigna ses fonctions : il se sentait trop âgé et déjà trop souffrant pour se mêler à la marche rapide de ce jeune gouvernement parlementaire. Pour être ministre en face des assemblées libres, il faut un admirable concours de forces et d'ardentes facultés, qui se refroidissent quand approchent les glaces de la vieillesse : on ne mène les hommes et les choses qu'en

les devançant et en leur montrant le chemin qu'ils doivent suivre.

Le 11 août 1830, Jourdan fut nommé gouverneur de l'hôtel des Invalides : il y mourut le 23 novembre 1833, à l'âge de 71 ans. Son glorieux nom a été transmis à son petit-fils, M. Auguste Ferry Pisani de Saint-Anastase, chef d'escadron au 8^e régiment d'artillerie.

Le maréchal s'est peu mêlé au mouvement des partis politiques sous la restauration et même sous la monarchie de juillet. A la chambre des pairs, il n'a pris la parole qu'à de rares intervalles, et seulement lorsque les circonstances semblaient lui en faire un devoir. Sous l'empire, il a vécu, depuis l'année 1805, dans une position toujours voisine de la disgrâce. Napoléon, prisonnier à Ste-Hélène, disait : « Assurément j'ai fort maltraité le maréchal Jourdan. Rien » de plus naturel sans doute que de penser qu'il eût dû m'en vouloir » beaucoup. Eh bien, j'ai appris avec un vrai plaisir qu'après ma » chute il est demeuré constamment très-bien pour moi. Il a montré » cette élévation d'âme qui honore et classe les hommes. Du reste » c'est un vrai patriote : c'est une réponse à bien des choses (1). »

Dans la bouche de Napoléon, le mot *patriote* prend sa plus sainte et sa plus vraie signification : le patriote, c'est l'homme de bien, l'homme vertueux, l'homme sans ambition dangereuse, passionnément attaché à la grandeur et à la gloire de son pays, sujet plein d'une fidélité zélée à son prince et nullement courtisan avec lui : à des traits si caractéristiques on reconnaît Fabert, Vauban, Catinat.

Les paroles de l'empereur gravent pour l'histoire ; et nous, simple biographe, n'ajouterons rien à ce jugement, que la postérité a déjà confirmé. Pour tous, Jourdan est un *vrai patriote*, et nous ne connaissons pas de plus complet éloge.

Baron GAY DE VERNON.

5 juillet 1853.

(1) *Mémorial de Ste-Hélène*, conversation du vendredi 25 octobre 1816.



ÉTAT DES SERVICES DU MARÉCHAL COMTE JOURDAN.

JOURDAN (Jean-Baptiste), né le 29 avril 1762, à Limoges (Haute-Vienne).

GRADES.	CORPS ET DESTINATIONS.	DATES.
Soldat	Au dépôt de l'île de Ré.....	2 avril 1778.
	Incorporé dans le régiment d'Auxerrois, infanterie.....	10 décembre 1778.
	A servi en Amérique. Rentré en France pour cause de maladie.....	1 ^{er} juillet 1782.
	Rentré au régiment d'Auxerrois.....	12 novembre 1783.
	Réformé.....	26 juin 1784.
Chef de bataillon....	Du 2 ^e des Volontaires de la Hte-Vienne.....	9 octobre 1791.
Général de brigade...		27 mai 1793.
Général de division..		30 juillet 1793.
	Général en chef de l'armée des Ardennes	14 septembre 1793.
	Id. du Nord.....	22 septembre 1793.
	Id. de la Moselle	10 mars 1794.
	Id. de Sambre-et-Meuse.....	13 juin 1795.
	Id. du Danube...	14 octobre 1798.
	Inspecteur général d'infanterie et de cavalerie.....	21 janvier 1800.
	Général en chef de l'armée d'Italie....	25 janvier 1804.
Maréchal de l'Empire		19 mai 1804.
	Gouverneur de Naples.....	17 mars 1806.
	Major-général du roi d'Espagne.....	
	Gouverneur de Madrid.....	8 juillet 1811.
	Admis à la retraite.....	7 août 1813.
	Admis à conserver la moitié de son traitement depuis le jour de la cessation de son service.....	17 septembre 1813.
	Commandant sup ^r de la 15 ^e division mil ^{le}	30 janvier 1814.
	Gouverneur de la 15 ^e division militaire	21 juin 1814.
	Gouverneur de Besançon et commandant supérieur de la 6 ^e division militaire..	
	Général en chef de l'armée du Rhin...	3 mai 1815.
	Gouverneur de la 7 ^e division militaire..	26 juin 1815.
	Gouverneur de l'hôtel des Invalides....	10 janvier 1816.
	Mort à Paris.....	14 août 1830.
		23 novembre 1833.

CAMPAGNES.

ANNÉES.	ARMÉES.
1778, 1779, 1780, 1781, 1782.....	D'Amérique.
1792, 1793. Ans II, III, IV, VII, VIII.....	Du Nord, de la Moselle, de Sambre-et-Meuse et du Danube.
1806, 1807, 1808.....	De Naples.
1809, 1811, 1812, 1813.....	D'Espagne.
1815.....	Du Rhin.

ADDITION AUX SERVICES MILITAIRES.

Député au conseil des Cinq-Cents par le département de la Haute-Vienne.....	Mars 1797.
Réélu.....	Mai 1799.
Ministre extraordinaire et administrateur général du Piémont.....	24 juillet 1800.
Conseiller d'Etat.....	1 ^{er} décembre 1802.
Pair de France.....	Juin 1815. — 5 mars 1819.
Commissaire provisoire au département des affaires étrangères.....	3 août 1830.

TITRES ET DÉCORATIONS.

Comte.....	1814.
LÉGION D'HONNEUR.	
Chevalier.....	2 octobre 1803.
Grand-officier et chef de la 16 ^e cohorte.....	14 juin 1804.
Grand-aigle.....	2 février 1805.
ORDRE DE SAINT-LOUIS.	
Chevalier.....	2 juin 1814.
ORDRE DU SAINT-ESPRIT.	
Chevalier.....	29 mai 1825.
ORDRES ÉTRANGERS.	
Grand-croix de St-Hubert de Bavière.....	27 février 1806.
Grand-dignitaire de l'ordre des Deux-Siciles....	1809.

Extraits des archives du ministère de la guerre et de la grande-chancellerie de la Légion d'Honneur. (Direction du personnel.— Secrétariat général.)

NUMISMATIQUE LIMOUSINE.

NOTICE

Sur les Médailles frappées en Limousin, et celles qu'on découvre le plus fréquemment à Limoges et dans le département.

Nous devons tout naturellement, Messieurs, nous occuper de ces monuments que notre vieille cité recèle dans le sol qu'elle couvre, de ces médailles qui ont échappé aux ravages du temps, préservées, par leur nombre et leur petitesse, du sort des édifices plus importants, pour servir de preuves de l'ancienneté de notre *Lemovicum*, et de témoins historiques, en quelque sorte, des faits qui se sont passés sur son territoire. En l'absence, en effet, de témoignages plus certains, la présence de telle médaille ou telle monnaie pourra éclaircir quelques obscurités de notre histoire locale.

Vous m'excuserez, Messieurs, si je me suis laissé entraîner à des détails qui me sont personnels en racontant les diverses découvertes numismatiques opérées dans notre pays.

J'éprouvais, sur les bancs même des écoles, le vif désir de connaître les portraits authentiques des grands hommes célébrés par les immortels historiens Tite-Live, Tacite, César, Plutarque, Quinte-Curce, Suétone, etc., et, depuis environ un demi-siècle, j'ai rarement manqué d'assister à toutes les fouilles faites sur le territoire de notre vieille cité, afin de recueillir, autant qu'il m'a été permis, les médailles, les sceaux et autres monuments de l'antiquité que j'ai décrits ou conservés avec un culte presque religieux.

J'ai pu voir en effet des quantités considérables de monnaies de tout âge, et prendre note de celles qui ne sont pas restées dans le pays, et qui ont enrichi les médailliers de Paris, Toulouse, Tours, Poitiers, Guéret, etc.

MM. de Gaujal, de Guernon-Ranville, Coster, de Théis, Germeau et Breistroff me firent l'honneur de me communiquer toutes celles qu'on leur portait de la ville ou du département. J'eus également connaissance des collections formées à Limoges par MM. Francez fils, Charpentier, colonel de Brancion, major Fitz, l'officier du génie Lenoble, et, plus récemment, par MM. Gervais père et fils, Audoin,

Dalpayrat, Fillastre, Farge, Em. Grignard, Lagrange, Martine, Montalescot, Pacate, Roussely, votre savant collègue du Dorat M. l'abbé Texier, M. Bauquier, économiste du lycée; MM. les ingénieurs Pihet et Deleffe m'ont ouvert les trésors de leurs médailliers, composés de monnaies trouvées en Limousin; enfin MM. de Villeneuve, Muret, Périgord, Bourgoïn, Bosvieux, Boileau et Courdeau, qui ont aussi formé des médailliers, me firent aussi part de leurs richesses.

Les découvertes numismatiques du département ne m'ont pas été non plus étrangères; et, si la gravité de vos séances le permettait, je pourrais y faire diversion par quelques singularités piquantes.

Je me bornerai à en citer quelques-unes :

Le sieur Veyriéras, de Flavignac, entendant chaque nuit tomber dans sa chambre une pièce de monnaie ancienne, qu'il ramassait le matin, eut l'idée de relancer le rat qui travaillait dans la muraille au milieu de sa retraite, et dépouilla ce numismate de nouvelle espèce d'un trésor assez important. La maladie d'une vache, à La Jonchère, força un propriétaire de cet endroit à détruire la crèche de son étable : il trouva, sous l'un des piliers pourris, dix à douze pièces d'or de fabrique anglo-française, fort recherchées de nos jours. Naguère un paysan de Lageyrac, près de Chalus, avec vingt-cinq pièces d'or des rois Jean et Charles V, exhuma un morceau de quartz cristallisé pesant cinq cents grammes, et se crut un moment sur la voie du trésor de diamants et d'or vainement cherché jadis par Richard-Cœur-de-Lion. C'est près de ce même Chalus qu'on vient de découvrir les coins de la monnaie que Philippe II, roi d'Espagne, faisait frapper pour la ligue contre les intérêts de notre immortel vicomte et roi Henri IV. Et, comme pour démontrer la fabuleuse abondance des médailles sur notre sol limousin, disons encore que, lorsqu'on changea la forme du pavé de la rue du Collège, des tombereaux de terres extraites de la rue de la Courtine-St-Martial y furent versées, et, contre l'usage, constant jusqu'à ce jour, qui veut que le numismate recherche les monnaies, ce furent cette fois les monnaies qui se pressèrent à la porte du numismate; et le confrère qui a l'honneur de vous entretenir n'eut qu'à se promener devant sa maison pour recueillir le long de la rue une quarantaine de pièces antiques ou du moyen-âge.

En parlant des trouvailles si nombreuses et si fréquentes faites depuis un demi-siècle à Limoges et en Limousin, nous nous trouvons amené à raconter l'origine et la formation du médaillier de votre musée archéologique.

Les médailles qui se découvrent le plus communément à Limoges sont les gauloises, les celtibériennes, les espagnoles antiques, les romaines du haut et bas empire. Les égyptiennes et les grecques y sont plus rares. On y a trouvé des monnaies franques mérovingiennes, quelques anglo-saxonnes, des deniers carolingiens, et presque toute la suite des rois de France; des pièces étrangères des rois de Navarre et d'Espagne, d'Angleterre et d'Ecosse, des princes d'Orange, des ducs d'Aquitaine, de Bourgogne, de Bretagne et de Lorraine, des comtes d'Auvergne, de la Marche, de Blois, de Chartres, de Déols, de Nevers, du Poitou, de Flandre, du Hainaut, des abbés de Tours et de Souvigny, de papes et d'évêques.

Pour expliquer cette variété de types monétaires, il suffira d'énumérer les nombreux changements de domination, et les désastres réitérés qu'ont eu à subir Limoges et le Limousin. Sans remonter aux Gaulois et aux Romains, nous nous bornerons à rappeler que la ville des Lémoviques fut détruite par Alaric vers la fin du v^e siècle; par Théodebert, cent ans plus tard; par Pepin-le-Bref, au viii^e siècle; deux fois, par les Normands ou Danois, au ix^e et au x^e; par les princes anglais, à la fin du xii^e et au milieu du xiv^e siècle.

Nous ajouterons que la ville du *château*, la ville actuelle, démantelée par Henri-le-Vieux en 1155; par Richard-Cœur-de-Lion, en 1183; assiégée par Guillaume duc d'Aquitaine et le vicomte Guy IV aidé des troupes de Bourgogne et de Nevers; cette ville, disons-nous, a dû ensevelir sous ses décombres des monnaies de ses oppresseurs comme celles de ses défenseurs. Les incendies fréquents auxquels elle a été exposée ont dû faire enfouir également des monnaies de métaux plus ou moins précieux.

D'un autre côté, dans les âges de foi, la réputation de son patron St Martial attirait dans ses murs des papes, des rois français et étrangers, de puissants seigneurs et autres pèlerins qui y laissaient des marques de leur munificence; des rois d'Aquitaine de la dynastie de Charlemagne venaient se faire couronner dans ses basiliques chrétiennes, et répandre des largesses à l'occasion de ces solennités religieuses: il n'est donc pas étonnant qu'on ait recueilli à Limoges, à chaque mouvement de terrain, des deniers de toutes les époques, de diverses provinces et souverainetés.

Aussi les amis de la science ont-ils trouvé à satisfaire leur goût par des découvertes presque quotidiennes.

M. de Lépine, subdélégué de M. Turgot, notre immortel intendant, avait pu former, avant la fin du dernier siècle, un médaillier contenant mille deux cent soixante pièces d'argent et près de mille six

cents bronzes, d'après une note écrite de sa main sur un exemplaire de *Vaillant*; quantité qui dut s'augmenter encore.

Cette collection fut dispersée à sa mort, et, de même que les vingt-cinq mille volumes (quantité prodigieuse pour l'époque) du limousin Descordes devinrent le noyau et le principe de la célèbre bibliothèque Mazarine à Paris, les rares et plus précieuses médailles de la collection de M. de Lépine ont grossi le médaillier du cabinet national. Il resta dans ses cases un millier de médailles antiques ou monnaies modernes, conservées par M. Juge-St-Martin père, que j'ai acquises de ses héritiers avec le meuble qui les renfermait.

Grâce à l'abondance des pièces romaines en circulation parmi les sous, principalement chez les bouchers de Limoges, qui leur avaient donné un cours quasi-légal, je pus joindre cinq ou six cents grands et moyens bronzes aux trois cents que me donnèrent peu après les fouilles faites dans les ruines du palais proconsulaire pour la construction des casernes. Je fis des recherches chez les héritiers du trésor de six cents médailles gauloises ou consulaires d'argent découvertes, en 1814, près de Compreignac; je parvins à en recueillir environ la moitié échappées aux prodigalités de M. E. Martin. Cet amateur indigne, coupable de lèse-numismatique, ne pouvant les déchiffrer, les donnait par poignées, comme des bonbons, à ses visiteurs étrangers. Un certain nombre de pièces gauloises trouvées à Bénévent en Marche, celles qui me furent communiquées lors des fouilles au bord de la Vienne, soit pour la construction du pont Neuf, soit pour l'établissement du gazomètre, soit enfin pour la construction d'une salle de spectacle sur l'emplacement de la basilique de St-Martial et de la chapelle de la Courtine, me fournirent les moyens de remplir les nombreuses lacunes, et de reconstituer un des médailliers des plus complets de nos provinces. Je passe sous silence environ deux cents médailles recueillies, près du pont Neuf, par M. Pibet, ingénieur en chef, ou M. Martine, qui sont restées entre les mains de ces messieurs; celles exhumées près de l'amphithéâtre des Arènes lors de l'édification du palais de justice et de l'ouverture de la rue de l'Amphithéâtre, ainsi que les nombreuses monnaies de toutes sortes trouvées lors des réparations du pavé de la ville, ou à l'occasion de constructions particulières.

Reprenant par ordre chronologique l'histoire de notre numismatique limousine, je répéterai que, sur les médailles gauloises restées dans le meuble de M. de Lépine, un savant périgourdin, M. de Mourcin, qui les étudia long-temps, crut reconnaître dans la légende RITA ou LITA le nom gaulois de la ville de Limoges, qu'Augusto

nomma plus tard *AugustoRITVM Lemovicum*. Il appuya son hypothèse de raisonnements que l'on peut lire dans un Bulletin de la Société d'Agriculture. Beaumesnil a donné, dans ses dessins, celui de la tête d'un chef gaulois entourée de la légende CEDVLIX. Malgré les objections qu'on a faites contre l'exactitude des travaux de ce laborieux dessinateur, le type de sa pièce est trop gaulois, et son attribution aux peuples de l'Aquitaine, devenue plus certaine d'après des études nouvelles, trop récente pour qu'on puisse le soupçonner d'avoir inventé ce dessin. Les connaissances en numismatique gauloise étaient si faibles de son temps qu'il me paraît impossible que Beaumesnil ait pu si bien imiter la fabrique gauloise. La fréquence de cette terminaison en *ix*, qui est commune dans les noms des chefs de cette nation, est encore une découverte moderne (on sait que César latinisait toujours les noms gaulois). Cette pièce de *Cedulix*, au revers *hache en forme de croix*, si elle a existé, comme tout porte à le croire, serait celle de *Sedulius, dux et princeps Lemovicum*, chef militaire des Lémoviques. — Beaumesnil affirme avoir vu cette médaille, trouvée près de Felletin avec celles de deux autres chefs gaulois, *Lucrix* et *Togodrix*.

Les mêmes observations s'appliquent à la médaille d'argent de *Durat*, ainsi nommée par M. Champollion, qui a été trouvée dans les jardin dits de *Duralius*, à Limoges. On voit, au revers, le *cheval libre*, et un signe informe qu'on peut prendre pour un temple à trois colonnes, grossièrement empreint, ou un pont à deux arches. Jules-César, dans ses Commentaires, fait mention de *Duralius*. Cet illustre écrivain est notre seule autorité certaine dans les ténèbres où est plongée l'origine de notre histoire locale. Nos annales manuscrites font ce fils de *Sedulius* constructeur d'un pont sur la Vienne, qu'il appela *Julius* du nom de son bienfaiteur. Le nom de IVLIOS figure sur cette médaille. Je laisse à de plus savants que moi à l'expliquer d'une manière plus positive. Il n'entre pas dans mon plan de citer une monnaie gauloise attribuée aux *Canibiovicensis* en Combraille, et une autre à Toul-Ste-Croix, ville de la Marche limousine.

Dans la partie gauloise du trésor de Compreignac, on remarque des deniers des Saintongeais, SANTONOS, qu'on a trouvés dans d'autres localités du Limousin; d'autres portant les noms de peuples, d'*Andego*, *Norbo* ou *Narbo*, *Turonos*, *Aulenco*, *Alisios*, *Ninno*, *Polima*, Angevins, Narbonais, etc.; des chefs *Orcintirix*, *Citirix*, *Tocirix*, *Durnacus* (en abrégé), *Calmino*, *Vinotal*, *Arivo*, *Abudos*, *Erad*, *Vugota*, etc.; *Conovios* sur un petit bronze. De rares médailles

d'or gauloises ont été découvertes dans le département : la plupart n'ont pas de types particuliers à l'Aquitaine ; une seule est une imitation grossière des philippes d'or macédoniens rapportés par Brennus en Gaule.

On a trouvé récemment à Nexon une pièce en *electrum*, ou or mêlé d'étain, au revers de laquelle on voit un coq sur un cheval libre, emblème que les savants affirment être rare, quoiqu'on ait voulu le prendre pour celui de la nation gauloise ; une pièce à moitié plus grande, et de même métal, au même type, est dans les cartons du musée.

Les médailles celtibériennes ou gallo-hispaniques, ainsi que celles frappées par les anciens Espagnols, ont dû être portées à Lemovicum par les soldats des légions romaines stationnant dans cette ville au retour des guerres dans la péninsule ibérique. Nos annales disent que le proconsul *Lucius* accompagna l'empereur Auguste chez les Cantabres, et lui fut fort utile en cette expédition militaire : c'est au moins une indication que l'on peut apprécier suivant le degré de confiance qu'on porte à ces chroniques manuscrites.

Le chapitre des deniers d'argent consulaires fatiguerait votre attention s'il fallait vous donner les noms des familles inscrites sur le trésor de Compeignac. Vous pourrez les lire sur le catalogue de votre médaillier. On a trouvé plus récemment un denier de la famille *Herennia*, au clos *Ville-Hérain*, à l'entrée de la nouvelle route de Bordeaux ; quelques légions de *Marc-Antoine* ; des pièces des *Vibius*, des *Aemilius*, *Calpurnius*, *Cornelius*. Nous n'avons que très-peu de deniers consulaires en bronze.

La même incertitude règne sur les plus anciennes médailles romaines décrites par l'infatigable Beaumesnil. Le médaillon en bronze de Jules-César, portant à son revers deux instruments pontificaux, la légende *Pontifex maximus*, les sigles D. D. et l'exergue LEMOV., qu'on explique par *Decreto Decurionum Lemovicum* ou *Lemovicensium*, fut trouvé, suivant cet écrivain, à Eymoutiers, avec un as de la famille *Terentia* et un denier consulaire, dans une urne remplie de cendres. Il affirme que ce médaillon était de cuivre rouge encasté dans une bordure de cuivre jaune, et à fleur de coin. Cette pièce serait aujourd'hui d'un très-grand prix. La ressemblance exacte de la tête du divin Jules avec celles des médailles authentiques ôte toute idée de contrefaçon à cette pièce des décurions lémoviques.

Je ne citerai les trois autres médailles dont nous avons les dessins que pour rectifier les lectures erronées qu'on en a faites. Le moyen bronze est une médaille votive en faveur d'Hadrien, comme l'atteste

l'inscription *Vota IIII (quarta)* enfermée dans une couronne de chêne, entourée d'une légende donnant à Hadrien le prénom d'Aelius, qui ne figure jamais sur ses médailles; de l'autre côté sont deux légendes circulaires : la première, mentionnant les années de ses consulats et puissance tribunitienne; la seconde, *sa piété, Pietati*; au centre, *Deo Genio, Jovis mensalis*. Cette médaille offre deux particularités remarquables : la présence du mot incomplet LEM. sous la couronne de chêne, en exergue, qui désignerait l'atelier monétaire de Limoges; la seconde, l'abréviation FEL. après P. P. (*pater patriæ*), qui est tout-à-fait insolite, et ne commence à être placée après le mot d'*Auguste* que sous Commode. L'adjectif *Augustæ*, qu'on pourrait à la rigueur joindre au *Genio Jovis*, et traduire, *piété de l'empereur* envers le génie divin de Jupiter, donne aussi à cette pièce une apparence assez extraordinaire pour qu'on puisse douter qu'elle ait été bien lue.

Le médaillon attribué à Trajan a été mal lu aussi : on n'a pas fait attention que le fils adoptif prend toujours le nom du père qui l'adopte, et non le père celui du fils; il faut donc lire *Trajanus Hadrianus*. Ce n'est pas la figure de Trajan. Le revers est un type de *Libéralité* avec la légende analogue, à laquelle sont jointes des abréviations signifiant *nummus dedicatus decreto decurionum senatus populique lemovicensis*. Dans le champ, les sigles L. P. A. L. sont difficiles à expliquer, à moins qu'on ne regarde cette belle médaille comme frappée à l'effigie d'Antonin-le-Pieux : il faudrait alors lire, au lieu d'*Hadrian Trajanus, Hadrian Antoninus*, comme sur d'autres grands et moyens bronzes de cet empereur. Les sigles du champ, tout-à-fait insolites à cette époque monétaire, pourraient signifier *legiones perfecerunt amphitheatrum lemovicense*, ou *auro Lemovicensium*. Sa découverte sous une des piles, *cunei*, des arènes, avec quarante autres médailles de module ordinaire, serait une induction pour appuyer cette dernière hypothèse. Ce médaillon, pesant trois onces, vu et décrit par Beaumesnil, aurait passé des mains de l'intendant d'Orsay (1743) dans le cabinet de M. Crozat.

Un autre bronze grand module, très-fruste, présente, sur son revers, en exergue, les sigles signifiant *senatus populusque lemovicensis*. Autant qu'on peut juger des traits fort effacés de la face, c'est le long cou de l'empereur Claude, accompagné d'un *simpulum*, vase à eau lustrale pour les sacrifices : on croit pouvoir lire les premières lettres de *Ti. Claud*; le mot *Augustal* semble indiquer un prêtre augustal attaché au culte de Claude déifié. Les trois lettres I. S. M. peuvent se traduire : *Imperatoris sacra memoria*, ou *primus*

sacerdos municipii. Le revers en est inexplicable : autour d'une ruche et d'un vase placés sur une tablette, on lit en légende T. PVPIEN. TRIBVN. MOSCERE, et l'exergue S. P. Q. L., qui la rattache au Limousin.

Nous nous sommes étendu avec quelques détails sur ces quatre médailles parce que, en les acceptant comme authentiques, elles seraient les seules qui constateraient par les produits de l'atelier monétaire de Limoges l'existence de son sénat et de ses décurions.

Nous rattacherons à l'empire d'Auguste les soixante ou quatre-vingts moyens bronzes de ce prince au revers de l'autel des Victoires de Lyon que lui élevèrent soixante villes de la Gaule, au nombre desquelles Limoges avait sa statue. Cinquante ont été trouvées dans les fondements des casernes; les autres, place des Jacobins et en divers lieux de la ville; la dernière, près de l'amphithéâtre, aux fouilles faites pour la construction des prisons.

C'est ici le lieu de mentionner les dix-sept *aureus* ou médailles d'or d'Auguste trouvés dans la rue du Saint-Esprit, près de l'ancienne porte *Calcinée*, lors de trois réparations du pavé à plusieurs années d'intervalle : les uns représentaient Auguste jeune avec des revers variés, *Apollon actiaque*, *Diâne sicilienne*, victoire, rameau de laurier, bœuf frappant de la corne, couronne civique *ob cives servatos*; d'autres où ses petits-fils, *Caius* et *Lucius*, étaient représentés, soit ensemble, debout avec les insignes et la légende de *princes de la jeunesse*, soit à cheval, partant pour des expéditions militaires. La face d'Auguste sur les dernières médailles est plus âgée et couronnée de laurier, ce qui semble indiquer le commencement et la fin du règne de cet empereur; ses deniers et quinaires d'argent, ses as de bronze, sont aussi communs à Limoges; quelques revers sont rares.

Les monnaies de Tibère sont moins abondantes : un *aureus* à son effigie, au revers de Livie assise, fut trouvé au pied du pont St-Etienne lors des dernières réparations de ce vieux monument.

Les Caligula sont rares; les Claude et surtout les Néron au moyen bronze se rencontrent chaque jour. On doit remarquer, dans votre médaillier, celles de ce dernier empereur, contre-marquées des lettres S. P. Q. R. sur la face et le cou, peut-être en exécution du sénatus-consulte qui le déclara ennemi du peuple romain.

Galba, Othon et Vitellius sont rares à Limoges comme partout; la famille *Flavia* remplit beaucoup de cases à votre musée; plusieurs moyens bronzes de Domitien d'une belle fabrique, trouvés près le pont Neuf, sont dans la collection de M. Martine.

Trajan et Hadrien et même *Aelius*, premier fils adoptif de ce dernier, se trouvent souvent même en or. Plusieurs raretés nous ont été signalées ; mais les médailles qu'on exhume à Limoges et en Limousin avec une véritable profusion sont celles frappées par Antonin-le-Pieux, les deux Faustine, Marc-Aurèle, Lucius-Verus, Lucille et Commode. Les règnes prolongés de ces empereurs expliquent la grande quantité et la variété de ces types monétaires ; mais, pour qu'à Limoges on en ait recueilli, à ma connaissance, plus de mille, il faut qu'il ait existé des causes que l'histoire ne nous a pas transmises, et je ne crois pas avancer une supposition trop téméraire en soutenant que le séjour des légions romaines à Limoges a dû y laisser beaucoup de numéraire frappé au coin de cette nation. Si l'on veut ajouter un peu de confiance à l'inscription sur marbre vue à Rome et à mon interprétation, ne pourra-t-on pas regarder l'affluence extraordinaire à Limoges des monnaies d'Antonin, de sa femme, de sa fille et de son fils adoptif, comme le reliquat de celles qui furent données en paiement lors des travaux des treize mille soldats légionnaires pour nos arènes ?

Les monnaies de Commode sont assez communes en Limousin. Mais, à partir de ce règne jusqu'à celui d'Alexandre-Sévère, on ne rencontre que quelques Septime-Sévère et Julia Domna. Notons en passant qu'un magnifique Macrin d'or, au revers du type de la Libéralité avec cinq figures, fut découvert auprès du château de *Faye*, non loin de Lavignac. Maximin, Gordien et Philippe ne sont point rares : on a trouvé au pont St-Martin, commune de St-Sornin-la-Marche, un grand bronze de Pauline, épouse du premier de ces empereurs, au type de sa consécration, qui manque dans beaucoup de médailliers.

Valérien, Gallien, Salonine et Salopin, les tyrans Postume, Victorin et Tetricus (un *aureus* de ce dernier assez précieux a été exhumé dans le pays), Claude-le-Gothique, Aurélien et Probus s'y rencontrent par centaines ; Dioclétien, les Maximien, Constance-Chlore, mais surtout le grand Constantin et ses fils, dans le module du petit bronze, se ramassent, en quelque sorte, par boisseau. La suite des empereurs du bas-empire, à quelques exceptions près, telles que Gratien, Théodose I^{er}, Arcadius et Honorius, est loin d'être abondante. On a découvert assez fréquemment des médailles d'or du tyran Eugenius, d'Honorius, des Valentinien et de Libius-Severus. Nous avons cité, à propos de notre amphithéâtre, les trente-six quinaires d'argent, au revers *Gloria Romanorum*, et à l'effigie d'Honorius, recueillis dans le creux de nos arènes. Un

aureus de cet empereur a été retiré des fondations de St-Martial, où la tradition veut qu'on ait porté des matériaux des arènes.

Votre médaillier est pauvre en pièces des empereurs grecs de Constantinople : à peine si vous possédez quelques *Phocas*, Léon, Basile et Manuel Comnène.

Nous pourrions vous entretenir de quelques singularités des médailles de votre musée ; mais, comme elles seront indiquées sur son catalogue, les curieux pourront y recourir : nous nous bornons à citer Galba, appelé *Galva* ; Antoninus *Vius*, pour *Pius*, etc.

Nous ne devons pas clore le chapitre des médailles romaines sans mentionner un moyen bronze inédit, à fabrication barbare, trouvé aux jardins de Duratius : la tête ressemble à celles de Magnence et Décence, NNVVHHC. AVG. ; au revers, guerrier tenant le labarum et une victoire ; légende *Felicitaz unica*, pour *reipublica*. Tout semble indiquer qu'elle a été frappée vers le temps de Valentinien.

Depuis lors notre terre limousine, terre classique pour les numismates, nous a livré de nouveaux trésors ; les fouilles opérées dans son sein, chaque jour épuisées, sont chaque jour renaissantes ; et, après la moisson des médailles romaines, nous prodiguent celle de monnaies royales, épiscopales et baronales du moyen-âge, dont je vais vous donner un court aperçu.

MÉROVINGIENNES. — La numismatique française, dont on s'occupe tout particulièrement depuis quelques années, n'a pas été négligée à Limoges. De rares *triens* ou tiers de sous d'or frappés à l'atelier monétaire de cette ville, et d'autres portant les noms de localités moins importantes du Limousin, ont été recherchés avec autant de zèle que les médailles antiques.

Les rois et chefs militaires mérovingiens de la nation franque promènèrent en effet leur monnayage *portatif*, si j'ose m'exprimer ainsi, dans des lieux qui sont aujourd'hui à peine reconnaissables soit par l'altération de leur nom, soit à cause de leur décadence. C'est une étude à la fois géographique et historique que celle des noms de lieux gravés sur ces petites monnaies d'or plus ou moins allié d'argent.

Parmi les pièces les plus recommandables en ce genre, je dois citer en première ligne l'unique et précieux sou d'or frappé par l'église de Limoges : M. d'Autreville a ménagé à votre rapporteur la bonne fortune de donner avant personne la description de cette

pièce, qui porte le nom du monétaire *Marinianus*, et pour légende *Ratio ecclesiae Lemovica* : je la crois contemporaine des guerres de Pepin avec notre duc Waifre. Les autres monétaires qui ont empreint leurs noms sur des monnaies mérovingiennes de Limoges sont : *Ascaricus* ou *Scaricus*, triens de Childeburt; *Ansoinaus*, *Boso*, *Daulfus*, *Maurus*, à Limoges et à Uzerche; *Saturnus*, à Limoges et à Compreignac (*Compriniaco*), *Vinvald*, *Thibaius*. Le père Petau et Leblanc ont fait dessiner, dans les planches de leurs ouvrages, des triens aux noms d'*Abbon*, maître de la monnaie de Limoges et de notre glorieux saint Eloi, *Bercillus*, *Savelones*, etc.

Les initiales LEMO. du nom de Limoges, *Lemovicum*, se lisent sur des tiers de sous d'or portant des noms de localités secondaires avec ceux des monétaires qui, tout invite à le croire, étaient attachés à l'atelier de la capitale du Limousin. Uzerche (*Uzercæ*) seule en réunit cinq : *Maurus* déjà cité, *Aselianus*, *Leodo*, *Urso* et *Ingo*. Ce dernier présente, dans le champ du revers, les lettres E. R., que je traduis par *Equitanorum rex*, légende déjà connue. Le type de l'autre face rappelle celui du célèbre sou d'or de Limoges, et sa fabrique.

Il n'est pas hors de notre sujet de mentionner ici la haine vouée par Pepin-le-Bref à la ville de Limoges à cause de sa fidélité constante envers le dernier prétendant mérovingien, le vaillant Waifre, son duc légitime. Pepin voulut transporter à Uzerche l'évêché de Limoges et ses autres établissements pour l'en punir.

Les lettres *Lenio* figurent avec le monétaire *Baocolum* sur un triens d'Ussel, sur deux de *Blatomago* et *Blatomo*, qu'on croit St-Priest-le-Bletoux. Ce lieu, encore inconnu, appartient au diocèse de Limoges, non-seulement à cause des initiales *Lemo*, mais encore en ce que le buste de St Martial y est empreint; ses monétaires se nommaient *Acolenus* ou *Daccolum* et *Leo*. En me bornant à citer les attributions les moins contestées, j'aurai à vous faire connaître les monétaires *Pacincio*, d'*Ambaciaco* (Ambazac); *Leudolenus*, *Baudolenus* ou *Vadolenus* et *Gaudelesius*, de St-Yrieix (*Sancti Aredii*); *Fulco*, *Andiricius* et *Ursio*, de Brive (*Vicobriua*); *Ebregisirus*, *Ercegisirus* et *Lullus*, de Catolaco (Chatelat, propriété de saint Eloi); *Cosinanus*, d'Argentat; *Auptus* et *Ernoaldus*, de Solignac (*Solemnis*); *Domnolenus*, du Palais (*Palatio*). Nous remettons à établir sur des preuves plus certaines les triens qui concernent *Condat*, *Neuwic*, *Pageas*, et ne faisons qu'indiquer ceux déjà connus d'*Ahun*, du Grand-Bourg, de *Salaignac*, *Paulhac* et de *Beaumont* près *Felletin* en Marche, de *Bar*

près Tulle, Benayas et Chabrignac en Bas-Limousin, et de Chabanais, aujourd'hui Angoumois.

Nous ne croyons pas sortir tout-à-fait de notre spécialité en mentionnant un fort beau *triens* de Clovis second, où Eligius, notre compatriote, qui apprit l'art de la monnaie et de l'orfèvrerie dans notre ville, a signé son nom : cette pièce offre d'ailleurs une piquante singularité, en ce que, par une transposition involontaire des lettres, on y lit *Parisius incivis*, au lieu de *Parisinus civis*. Notre saint et habile monétaire était loin de vouloir faire une insulte à Clovis II, fils de Dagobert, son bienfaiteur, et qui le combla aussi de ses faveurs.

CAROLINGIENNES. — Les monnaies de la dynastie carolingienne, pour être d'un métal moins précieux (des deniers d'argent), n'ont eu que plus de chances de se conserver et d'échapper au creuset. Aussi en connaissons-nous de nombreux avec le nom de Limoges entier ou abrégé. Charlemagne, qui vint dans notre ville plusieurs fois, soit seul, soit avec son père, frappa des deniers sur lesquels on lit d'un côté : *Carolus* ; de l'autre, LEM. avec un X et deux points, marques du denier et du double denier, comme chez les Romains ; ou *Carolus* et LEM., ce dernier mot accompagné d'une double hache ou francisque et de la lettre S et d'un point, qu'on peut interpréter par *una saiga*. D'autres deniers de cet empereur et roi présentent les mots ARDIS. BONA. TVL. avec la même hallebarde et le X des monnaies de Limoges, qui pourraient, sans trop de témérité, s'appliquer à St-Yrieix, Bonnat et Toulx en Marche. Un denier de Charlemagne, frappé à Toulouse, a été ramassé dans les fondations de l'ancien doyenné de la *Cité*.

M. de Longpérier, comme M. Fougères, cite deux deniers de Charlemagne avec les mots LEM. C. et LEMX., qui ne peuvent être que les abréviations de *Lemovica civitas* et de *Lemovix*.

Une monnaie du même métal, dont nous avons seulement le dessin, présente, autour d'une croix, les mots KARLOMAN. REX., et, au revers, un monogramme composé des lettres K. A. R. L. M. S., signifiant Carlomannus, autour duquel est placée la légende HLIMOVIX. CIVIS. La lettre aspirante H commence le mot, et le dernier I est logé entre les deux jambages du V. C'est un denier de Carloman, frère de Charlemagne, et second fils de Pepin, qui eut une partie de l'Aquitaine en partage, et mourut en 774 : comme une copie n'est pas toujours exacte, on devrait, en cas de contestation, attribuer ce denier à Carloman frère de Louis III.

Louis I^{er}, dit le *Pieux* ou le *Débonnaire*, vint assez souvent à Limoges, et y fit d'assez longs séjours au palais de Ladrac et à *Jocundiacum* pour qu'on dût espérer de trouver des monnaies frappées par lui dans cette ville.

Le denier *au temple*, avec la légende *CHRISTIANA RELIGIO*, a été fréquemment recueilli. Les autres variétés en sont plus rares. M. Fougères, notre compatriote, qui a publié un catalogue de deniers carolingiens, a donné le dessin d'une pièce portant *D. N. HLUDOWICVS IMP. AVG.* autour du buste de ce prince; au revers, *STI MARTA.* avec une croisette, une étoile et un fleuron. On a traduit ce dernier mot par *sancti Martini*, ce que j'admettrais s'il y avait au moins *Marti*, quoique les cinq lettres soient aussi communes au mot de *Martialix*. Louis, qui vint consacrer l'église de St-Sauveur, et qui, la comblant de largesses, revint accomplir un pèlerinage au tombeau de saint Martial, à la protection duquel il se croyait redevable de son rétablissement sur le trône, a dû placer sur la monnaie le nom du saint objet de sa vénération particulière plutôt que celui de St Martin de Tours, dont les lettres en question n'ont jamais pu être l'abrégi.

On connaît une obole de ce prince portant au revers, en deux lignes, *VISTA LEDGII.*, dont l'explication est encore à faire : peut-on y lire *visitator* (visiteur, protecteur) *Lemodgii*, une des dénominations de Limoges ? Je ne puis qu'indiquer cette hypothèse à de plus habiles, sans rien affirmer.

Dans le catalogue de M. Fougères, un denier présente, sur son revers, le mot *BENEBENTVM* en trois lignes. Quelques numismates prétendent que l'ancienne localité de *Secundeletas* en Marche limousine, qui prit le nom de *Bénevent* des reliques de St-Barthélemy qu'on y apporta de Bénevent en Italie, peut revendiquer cette monnaie aussi bien que la ville italienne. Des deniers de Louis I^{er} aux revers d'Aquis Vason et de *Viridunum* (Vaison près d'Avignon et Verdun) ont été exhumés des fondations de St-Martial. Cette semaine même, on a découvert, sur cet emplacement, un beau denier avec buste avec les instruments de monnayage et la légende *METALLVM* (Melle).

Louis I^{er}, ayant donné le royaume d'Aquitaine à son fils Pepin, fit couronner ce jeune prince à Limoges. On connaît de lui une obole gravée au n° 229 du catalogue Fougères et Combrouse, qui porte *PIPINVS REX* autour d'un chapelet de perles renfermant une croix; au revers, une croix pareille est entourée du mot *LIMODI-CAS*. Un denier semblable vient d'être découvert à Fontenay-le-

Comte. C'est avec beaucoup de peine que j'en ai obtenu communication. Au même catalogue *Fougères*, n° 533, se voit un denier de Pepin avec son nom précédé d'un H, et au revers LIMOVIX autour d'une croix qu'on voit sur chaque face. D'après la différence qui existe entre les deux monnaies, on pourrait attribuer l'une à Pepin I^{er}, et l'autre à Pepin II.

Les rois d'Aquitaine, comme plus tard les ducs de cette grande province, venaient prendre la couronne à Limoges, y frappaient des monnaies, et les répandaient dans les *largesses* du jour de leur couronnement.

Deux oboles de Pepin ont été trouvées à Limoges : l'une au doyenné, l'autre à Saint-Martial. L'une d'elles porte le mot AQVITAINA, et l'autre AQVITANIA ; je ne puis dire si le premier mot est une transposition de lettres ou un patois.

Charles dit le Chauve fut également couronné à Limoges. Au n° 494 du catalogue cité, est dessiné un de ces deniers, sur lequel est empreint le monogramme de KAROLVS; autour, GRATIA DI REX; au revers, la croix et LIMOVICAS. Cette pièce dut être frappée avant l'édit de Piste de 854, qui fit fermer momentanément notre atelier monétaire, ou bien l'on n'obéit pas à son édit. Un denier de ce prince porte BRVCCIA. MO, qui peut être attribuée à Brosses, *Bruccia*, château-fort du diocèse de Limoges qui a appartenu à nos vicomtes.

Nous n'avons pas rencontré dans le pays de monnaies des rois Louis-le-Bègue et Louis III avec le nom de notre ville. Une obole de Louis-le-Bègue, où on lit LVLOWIC en deux lignes, et au revers *Aquitania*, faisait partie de la découverte du doyenné; on connaît aussi de lui un denier de *Benebentum*, qui ne peut s'appliquer qu'à une localité de l'Aquitaine.

Charles, second fils de Charles-le-Chauve, dit d'Aquitaine, frappa des monnaies portant *Carlus Rex* et *Aquitaniæ* ou *Aquitania* et *Aquitana* en deux lignes. Le catalogue *Fougères* donne à Carloman, fils de Louis-le-Bègue, un denier à peu près semblable à celui que nous avons attribué au frère de Charlemagne à cause de la fabrique ancienne; on y lit : LEMOVIX. J'ai décrit parmi les méreaux de Limoges une pièce d'argent de cette époque de l'évêque Gerlo et de l'église Saint-Etienne.

Le couronnement d'*Odon*, Eudes, fils de Robert-le-Fort, à Limoges, vers la fin du ix^e siècle, eut un grand retentissement. Rodolphe de Turenne, archevêque de Bourges, passa au doigt de ce vainqueur des Normands l'anneau de sainte Valérie, suivant le cérémonial

anciennement usité. De nombreuses monnaies furent frappées en son nom à Limoges, et les numismatistes n'en ont expliqué l'abondance qu'en supposant que leur type fut continué par les rois ses successeurs, comme cela eut lieu dans d'autres provinces. Nous en connaissons plusieurs variétés : les deniers larges portent, d'un côté, dans le champ, ODO avec des O cruciformes, et autour GRATIA DI REX ; au revers, LIMOVICAS CIVIS autour d'une croix ; d'autres portent LEMOVICAS et LIMODICAS. Dans le catalogue de M. Fougères, une obole présente la lettre D renversée avec une queue comme le Q. Il en fut exhumé des fondations de Saint-Martial, lors de la construction du théâtre, une vingtaine, où je remarquai des diversités de légendes et de poids, depuis 48 jusqu'à 27 grains, les mots EVTVP, ETMEV et simplement E à la suite de REX, en écriture barbare, qu'on n'a pu raisonnablement expliquer. Le *Gratia Dei* est souvent altéré. On lit *Gilatia*, *Glacia*, *Glatiad*, *Grata*, et le nom de la ville y est écrit *Limovica*, *Limiuca*, *Limovosa civis*, *cus* avec des points sur les jambages du *v*, *cris*, *div.*, etc., etc. Dans le nombre il y en avait de faux en cuivre ou billon. La rapidité et la clandestinité de cette fabrication coupable donnent la raison de ces légendes barbares et mutilées. On doit au travail d'une taupe la découverte, près de Paulhac, d'une certaine quantité de deniers d'Eudes d'une assez belle conservation. Charles-le-Simple, compétiteur d'Eudes, vint aussi se faire couronner à Limoges : nous n'avons pas de ses deniers.

On fait honneur à Eudes de l'établissement des vicomtes de Limoges, qu'il créa pour contrebalancer la puissance ambitieuse des comtes de Poitiers, ducs d'Aquitaine. Les vicomtes de Turenne commencèrent au même temps, car leurs deniers ont dans leurs légendes des O cruciformes comme ceux du roi Eudes.

Fulcherius fut choisi en 887, et fut le premier vicomte. Gérard de Ségur, Guy I^{er}, vicomte de Limoges et de Brosse, Aymar I, II et III, Guy II, Aymar IV et V et Guy III se succédèrent jusqu'à Guy IV : nous n'avons aucune monnaie d'eux.

Avant de donner la description des deniers des autres vicomtes, l'ordre chronologique nous impose le devoir de parler des *barbarins*, qui, dans mon opinion, étaient la monnaie frappée par les abbés de Saint-Martial. Les abbés, pendant le triste règne de Charles-le-Simple, se fondant sur ce que sainte Valérie, souveraine du pays, aurait laissé son patrimoine aux pauvres pour leur être distribué selon les règles de la primitive église, se déclarèrent seigneurs de Limoges, et exercèrent le droit de monnayage. Ils mirent sur leurs

deniers le chef barbu du saint patron de Limoges. Ce chef, grossièrement empreint, à cette époque où l'art était retombé dans l'enfance, fut pris par quelques personnes crédules pour la tête du fabuleux *Lemovix*, fondateur de Limoges. Le nom de *barbarin*, donné à ces deniers à cause de la barbe du premier évêque limousin, conviendrait mieux à leur fabrication barbare. Le plus ancien et le plus mal frappé de ces deniers est attribué par l'abbé Legros à Charles-le-Simple, qui, suivant la chronique d'Adhémar de Chabannes, combla la basilique de riches présents, et passa la nuit en prières auprès du tombeau de saint Martial. Ce denier présente, d'un côté, le buste du saint, revêtu de la chape, avec la barbe et les cheveux très-longs; légende, S. MARTIAL; revers, croix latine LEMVICENSIS, avec un petit o sur le M. M. Allou en décrit un très-grand, où se voient les deux lettres S et M de chaque côté d'une tête à longue barbe, ceinte d'une auréole et de trois rayons lumineux; je le prendrais plutôt pour un méreau de la confrérie de Saint-Martial, qui fut appelée dans le principe de Saint-Sauveur. Il existe plusieurs variétés des deniers ordinaires, où on lit tantôt S. MARTIALIS du côté du buste, et LEMOVICENSIS par deux C autour d'une croix cantonnée de douze points ou étoiles, trois par angle; tantôt, autour d'une tête à cheveux hérissés coupant le chapelet de perles, S. E. S. MARCIAL, *signum ecclesie sancti Martialis*. Au revers LIMOVICENSIS en légende. La croix du champ a ses bras et son jambage ornés d'un léger filet pointillé; le buste est revêtu d'ornements pontificaux. Une *maille* ou *obole*, moitié du denier, dessinée par M. Allou, présente le buste de saint Martial empreint sur un petit bouclier rond. Les Annales affirment que les anciennes monnaies de Lemovix présentaient ainsi placé le buste de ce personnage. Tobiesen-Duby, dans les planches de son ouvrage, a fait dessiner des deniers où on lit STS au lieu de SES HARCIAL, mettant un H à la place du M, et la croix du revers, sans étoiles ni filets, avec la légende LIMOVICENSIS au lieu de *Lemovicencis*. C'est sans doute le dernier type de ces deniers, ce mot se rapprochant le plus du nom actuel de Limoges. Ces deniers pèsent de dix-sept à dix-huit grains.

Avant de décrire les deniers qui nous restent de nos vicomtes, je dois citer une pièce d'or dont M. Allou a fait la description, et sur laquelle on lit RICARDVS en trois lignes; de l'autre côté, LEMOV, en lettres placées dans les angles d'une croix simple. Les initiales du mot *Lemovicum* et le nom de *Ricardus* ne peuvent se rapporter qu'à des monnaies frappées lors du sacre de Richard-

Cœur-de-Lion comme duc d'Aquitaine par l'évêque Gérard-Hector du Cher.

Un denier d'argent qui a beaucoup de rapport avec cette pièce d'or montre aux yeux de l'examineur le mot IOHANNES, dont les lettres cantonnent deux par deux les angles d'une croix simple ; au bas est l'abréviation LEM. ; au revers, dans le champ, V et C, continuation du mot *Lemovicum*, ou signifiant *vicecomes*. On ne peut l'attribuer qu'à Jean-sans-Terre, qui résida long-temps à Aixe ; car les deniers des vicomtes de la maison de Bretagne se font remarquer par les mouchetures d'hermine, leurs armoiries.

C'est à Geoffroi Plantagenet que j'attribue, en attendant une meilleure explication, le denier d'argent, trouvé dans le pays, qui porte GOFREDYS. CO et REX AQVITANIE. Cette monnaie, dont la fabrique rappelle celle du commencement du XIII^e siècle, est aujourd'hui au cabinet de Paris, après avoir embarrassé bien des savants par ses légendes extraordinaires.

Un denier qui paraît intermédiaire entre ceux des abbés de Saint-Martial et ceux des vicomtes a occasionné diverses interprétations. Je me bornerai à le décrire : d'un côté, dans le champ, S et M, surmonté d'un signe affecté aux noms religieux, sorte d'oméga fort ouvert ; autour, LEMOVICENSIS avec des S droits ; au revers, VICECOMES entourant la croix latine. Cela signifie-t-il *Sanctus Martialis*, *vicecomes Lemovicensis*, comme le pensent quelques-uns, à cause de la grande vénération des Limousins pour leur patron, qui l'auraient proclamé leur *vicomte*, ainsi que d'autres provinces l'ont fait de leurs patrons ; ou faut-il lire *Signum Mariæ* ou *Margaritæ*, vicomtesse ou comtesse douairière ? Dans ce cas, faudrait-il au moins *comitissa*, au lieu de *vicecomes*.

Marie, fille et héritière unique de Guy IV, vicomte de Limoges, épousa, en 1275, Arthur II, fils de Jean II, duc de Bretagne, comte de Richemont et de Montfort. Les deux époux, encore sous la tutelle de Marguerite de Bourgogne, veuve de Guy IV et régente de la vicomté, firent frapper, la même année, des deniers dont nous avons deux variétés : l'une à l'écusson rond, l'autre à l'écusson triangulaire avec les armoiries ainsi expliquées : *champ* de Dreux, *parti* de Limoges, c'est-à-dire *bandé* ou *cotisé* d'or et de gueule de dix pièces ; ou de Dreux, au frans quartier de Limoges ; ou de Bretagne, *coupé* de Limoges, *parti* de Dreux ; ou enfin *écartelé* de Bretagne et de Dreux. Ces variétés se voient aussi sur les deniers de ses deux fils Jean et Guy. On lit autour de la croix, inscrit dans un chapelet de perles : ARTVRI. VICEC., et au revers, entourant

l'écusson, LEMOVICENSIS. L'obole de ce dernier est beaucoup plus rare : je n'en ai pu trouver encore qu'une.

Arthur, étant devenu duc de Bretagne, mit en possession de la vicomté de Limoges, dès 1304, son fils aîné *Jean*, qui devint à son tour duc de Bretagne, en 1312, à la mort de son père. Ses deniers portent le même écusson ; on y lit : JHES. VICECOMES ; les deux avant-dernières lettres sont liées ; une moucheture d'hermine, ressemblant à une grenade, est placée, en point secret, sous le E de *comes*.

On vient de trouver dans le département une sorte de poids en cuivre, rond et très-régulier, dont nous devons faire mention quoique l'étude n'en soit pas complète. On lit autour d'une croix cantonnée d'un point aux premier et quatrième quartiers. †. I. DVX. BRITONVM ; au revers, autour du chastel, † TVRONVS. LEMOVIX. Ce poids qui pèse deux cent vingt-six grains, nous paraît avoir été un type légal du *tournois limousin*, que le duc Jean de Bretagne aurait fait frapper comme *vicomte de Limoges* après l'ordonnance de 1315.

On connaît un denier de ce Jean, frappé en Bretagne, sur lequel on lit I. DUX BRITANNIE et VICEC. LEMOVIC. ; on remarque dans les armoiries une croix recroisettée. Il céda sa vicomté de Limoges à sa femme Isabelle de Castille, ce qui explique les armes de Castille sur un de ses deniers que m'a donné M. Morin de Lyon. Il mourut en 1341.

Guy de Bretagne, son frère, ne fut vicomte de Limoges que pendant trois ans ; étant comte de Penthievre, il épousa Jeanne d'Avaugour, dont il n'eut qu'une fille unique, appelée *Jeanne-la-Boiteuse*. Il est resté de Guy V un denier presque entièrement semblable, à la légende près, à ceux de Jean, son frère ; on y lit : GVIDO. VICECOMES. LEMOVICENSIS ; l'hermine du point secret y est placée sous le V du mot *Gvido*.

Jean son frère, lui ayant survécu, redevint comte jusqu'en 1344. Tobiesen-Duby a fait dessiner un de ses deniers comme duc de Bretagne, portant au revers la légende VICECO. LEMOVIC. autour d'un écusson rond, mi-parti de Dreux et de Bretagne, échiquier et hermine. La lettre L cantonnée au quatrième quartier s'explique par *Limoges* ou *Léon* ; d'autres variétés portent VIC. *Lemovicen* et C. *Lemovicensis*. Une obole trouvée à Limoges présente les mots entiers *Johannes-Dux*.

Jeanne-la-Boiteuse, fille unique de Guy V, mariée, en 1338, à Charles de Blois, lui porta en dot la vicomté de Limoges : on doit

lui attribuer le denier des planches de Duby, où on lit INA BRTANNIE autour d'un écusson écartelé de Bretagne et de Dreux, avec la légende, au revers, VICECO. LEMOVIC. Le point secret sous le I de *viceco*.

La bibliothèque du Mans possédait un gros blanc d'argent semblable à ceux du roi Jean de Valois, sur lequel on a lu KO. DEI GRACIA. VICEC. LEMOVICEN. Cette monnaie aurait été frappée, en 1358, par Charles de Blois et de Chatillon, époux de Jeanne-la-Boiteuse, qui mourut en odeur de sainteté. Jeanne céda sa vicomté, en 1370, à Charles V, ne voulant pas la laisser aux Anglais. Duguesclin vint prendre possession de Limoges.

Jean de Blois, époux de Marguerite Clisson, frappa, depuis 1384, des deniers vicomtaux différents de ceux de ses prédécesseurs, soit par l'argent plus allié de cuivre, soit par les armoiries semblables à celles de son fils Guillaume; on lit dans les légendes IHANNES. BRIT. et VIC. LEMOVICEN. ; une petite croix sépare les deux premières lettres du premier de ces mots. Un autre denier porte IHES VICOMES LEMOVICENSIS.

Enfin Guillaume de Blois, son fils, vicomte de Limoges en 1403, frère de Jean de l'Aigle connu dans notre histoire, époux d'Isabeau de la Tour d'Auvergne, frappa un denier sur lequel on lit MVS. VICOMES autour d'une croix cantonnée d'un G, initiale du mot *Guillelmus*; au revers, LEMOVICENSIS; un écusson à trois quartiers de Dreux et un de Bretagne. Ce denier, tout noir, paraît être forgé avec du cuivre plutôt qu'avec de l'argent. Guillaume ne laissa que des filles, dont l'aînée, *Françoise*, porta la vicomté en dot à Alain-le-Grand, sire d'Albret, souche des rois de Navarre, en 1455.

Ce serait lasser votre patience que de vous parler des deniers des vicomtes de Broches et des barons de Meilhars, dont il reste peu d'exemplaires. Je terminerai en rappelant qu'on trouve à Limoges des monnaies de presque tous les rois de France, et surtout de ceux qui ont visité le tombeau de saint Martial, entre autres saint Louis, ses frères et sa mère, dont on a retrouvé des monnaies à St-Martial: ces deniers de saint Louis ont été la plupart percés pour être suspendus au cou et portés par des personnes dévotes au culte de ce grand et saint monarque; des hardits ou esterlins d'Edouard de Galles, le cruel prince Noir, qui prit la Cité de Limoges en 1370. On en a découvert, près de la cathédrale; quelques-uns, à la suite des mots PRINCEPS AQUITANIE, ont un L, marque de la ville de Limoges.

Je ne parlerai pas de la médaille des protestants lors de la bataille

de La Roche-l'Abeille ; des belles médailles d'or d'un grand poids offertes par la ville au roi de Navarre et à son fils Henri IV à leur passage à Limoges. Les derniers produits de notre atelier monétaire qu'on puisse appeler historiques furent deux médailles frappées, en argent et en bronze, aux passages du duc et de la duchesse d'Angoulême en 1814 et 1815, qui ne se distinguent ni par leur type ni par leur exécution.

Je ne dois pas omettre une petite médaille de bronze que la ville de St-Léonard a fait frapper pour le passage du duc de Nemours le 28 juillet 1845, ni les jetons de présence de notre Société d'Agriculture.

Les médailles ou médaillons en porcelaine, quoique rentrant dans notre spécialité limousine à double titre, ne seraient pas admises par les numismates : je ne citerai, par exception, que celle de Turgot sur la première terre à porcelaine du Limousin en 1774, et celle de notre illustre chirurgien Dupuytren, qui méritent l'un et l'autre du patriotisme des Limousins de plus durables monuments.

Les méreaux de notre cathédrale ont été gravés et décrits dans une brochure que j'ai déposée en plusieurs exemplaires sur votre bureau. Je n'en parle ici que pour mémoire. Je dois dire quelques mots des deniers de mariage, ou *treizains*, dont on connaît bien des variétés à Limoges ; on y en a trouvé qui remontaient au temps du prince Edouard de Galles dans une charmante capsule d'argent doré comme les *hardits* qu'elle contenait. Ces deniers mériteraient un chapitre spécial. Je vous en entretiendrai une autre fois avec plus de développement.

P. S. On a découvert, depuis peu, à Auzances (Marche limousine), un certain nombre de médailles d'or gauloises, ou plutôt d'*electrum*. On m'en a communiqué quelques exemplaires portant une tête laurée d'un côté, le cheval libre au revers, avec une harpe triangulaire ou un carquois au-dessous ; je n'ai lu que la fin d'un mot en RICS. On affirme avoir lu sur d'autres le mot entier de *Vercingetorix*.

Limoges, 4 avril 1853.

MAURICE ARDANT.

PROCESS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 10 SEPTEMBRE 1852.

Présidence de M. le Préfet.

Sont présents : MM. Migneret , préfet de la Haute-Vienne , président-né ; Mazard , ancien maire , vice-président ; de Brancion , colonel du 5^e hussards ; le docteur Bardinet ; Bary , professeur d'histoire à la faculté de Toulouse ; de Burdin , archiviste de la Haute-Vienne ; Roméo Chapoulaud , Maurice Ardant , Astaix , Auguste DuBoys , Moulmier , Firmin Tarnaud , Gustave Duverger , Nivet-Fontaubert , de Crossas , l'abbé Cazaud , Vanginot , l'abbé Roy-Pierrefitte , Nalbert , Poncet ; de Sonis , lieutenant au 5^e hussards ; Labuxière , maire de Bessines , et Arbellot , secrétaire.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Lecture est donnée d'une liste de dons offerts au musée de Limoges (*voir cette liste à la fin du procès-verbal*). M. le préfet remercie au nom de la Société les divers donateurs.

M. le préfet proclame membres résidants de la Société : MM. de Saint-Genis , directeur de l'enregistrement et des domaines ; Charles Géry , avocat ; Léopold Fougères , docteur en médecine.

M. l'abbé Roy-Pierrefitte annonce à la Société qu'on a découvert des médailles gauloises en or et en argent dans la commune de Chard , arrondissement d'Aubusson (Creuse).

Le secrétaire de la Société , montrant , dans la salle des séances , le moulage de quatorze bas-reliefs du tombeau de Jean de Langeac , dit que la Société Française , fondée par M. de Caumont , avait voté , en 1847 , une somme de 450 fr. pour enrichir le musée de Limoges de cette intéressante collection. Diverses circonstances avaient jusqu'ici empêché de donner suite à ce projet. Les travaux qu'on fait à l'intérieur de la cathédrale ont permis tout récemment de prendre le moulage des bas-reliefs qui sont cachés par les stalles du

chœur. M. le secrétaire émet le vœu que la Société offre à M. de Caumont, pour le remercier, quatre bas-reliefs de ce tombeau qui sont en double au musée.

La Société approuve cette proposition.

M. de Sonis, lieutenant au 5^e hussards, lit un article plein d'intérêt sur l'architecture du moyen-âge, et il traite en particulier du style latin et du style roman du XI^e siècle. Après avoir fait l'aveu de ses préférences pour l'archéologie du moyen-âge, et avoir dit pourquoi il commençait l'étude de l'architecture de cette époque par l'étude de l'architecture religieuse, il a parlé d'abord du style latin qui a régné en occident du IV^e au XI^e siècle; il a décrit la basilique latine dans ses dispositions intérieures et ses formes extérieures. L'abside, l'autel et ses accessoires, le chœur et la nef, le plan de l'ensemble, l'appareil ou mode de construction, les fenêtres et les portes avec leurs divers ornements, les colonnes, etc.; à l'extérieur, le porche, l'*atrium*, le baptistère, ont été tour à tour passés en revue, et fidèlement décrits.

Après avoir dit quelques mots sur le style byzantin, qui s'est développé en orient sous l'ère constantinienne, et principalement sous l'empire de Justinien, il a abordé la description du style roman au XI^e siècle. Plan des églises, appareil des murailles, détails d'ornementation, modillons, colonnes, chapiteaux, forme des arcades, système des voûtes, sculpture des portes, disposition des fenêtres, tours et clochetons, statuaire, etc.; toutes les parties architecturales des églises romanes du XI^e siècle ont été analysées avec sagacité et décrites avec clarté et précision. Ce mémoire, résumé fidèle des savants travaux qui ont fait faire, de nos jours, de si grands progrès à la science archéologique, a valu à son auteur des compliments de M. le préfet.

Après cette lecture, une conversation fort animée s'engage sur les belles églises romanes que possède le Limousin. Un membre cite en particulier les églises du Dorat, de St-Junien, de St-Léonard, et l'église byzantine de Solignac, dont tous les amis de l'art réclament avec tant d'instances, depuis plusieurs années, la restauration. M. le préfet, revenant sur un projet mis en avant dans la séance précédente, exprime de nouveau le vœu que la Société s'occupe incessamment de la rédaction d'une carte archéologique de la Haute-Vienne, sur laquelle on indiquerait, à l'aide de signes conventionnels et de teintes particulières, non-seulement les divers monuments que le département renferme, mais encore l'âge, le style et les caractères distinctifs de ces monuments. Cette carte, qui serait laissée à

l'état de correction pendant quelques années, pourrait arriver en peu de temps à un certain état de perfection. Il est regrettable qu'il n'existe, dans les archives de la préfecture, aucun travail de ce genre. On aurait là un catalogue raisonné des monuments dont la conservation est importante au point de vue de l'art et de l'histoire ; l'attention du Gouvernement serait tenue en éveil ; la Haute-Vienne aurait sa part dans les distributions annuelles que le budget consacre à la restauration des édifices religieux. Il ne faut pas oublier que la modestie, qui sied si bien aux hommes, convient peu aux monuments. La pire condition, pour eux, c'est de se laisser ignorer.

M. le préfet demande à la Société la permission de s'éclairer sur un fait de l'histoire du Limousin dont il ne se rend pas bien compte. Il a lu dans une histoire locale (1) que Bérengère, épouse de Richard-Cœur-de-Lion, avait, pendant l'expédition du roi d'Angleterre en Palestine, saccagé la cité de Limoges, fait semer du sel dans les rues, puis, après une mort tragique, avait été ensevelie sous le clocher du monastère de Saint-Augustin, où l'on avait trouvé, au commencement du XVIII^e siècle, son tombeau, sa couronne et ses pierreries.

« Or, ajoute M. le préfet, le tombeau de la reine Bérengère se voit encore près du Mans, dans l'église de Lépaud : la tradition locale, reconnue authentique par les historiens du pays, les divers symboles qu'on voit sur ce tombeau, par exemple une brebis aux pieds d'un lion, ne permettent pas de mettre en doute que ce soit le tombeau de la reine Bérengère ; comment se fait-il que sa sépulture se soit trouvée en même temps en Limousin ? »

Le secrétaire de la Société donne à M. le préfet des explications sur ce point. Les chroniques manuscrites du Limousin, trop souvent mêlées des fables absurdes et de grossiers anachronismes, parlent d'une certaine Pétronille Rothilde, fille d'un roi quelconque d'Aragon, laquelle Rothilde, épouse de Richard-Cœur-de-Lion, aurait fait saccager la cité de Limoges pendant l'absence de son époux, et aurait été ensevelie, trois jours après, sous le clocher de Saint-Augustin. Comme l'histoire générale ne dit pas un mot de cette Rothilde, et que les historiens de France, d'Angleterre et d'Aragon gardent sur elle le silence le plus absolu, quelques critiques ont conclu de ce silence que cette prétendue Rothilde n'a jamais existé, mais a été fourrée dans l'histoire par les chroniques du

(1) *Essai sur la sénatorerie de Limoges*, par M. Duroux.

Limousin. M. Duroux, voulant concilier l'histoire générale avec l'histoire locale, et rendre vraisemblable le fait du saccagement de la Cité de Limoges, a pris sur lui d'attribuer à Bérengère, épouse de Richard-Cœur-de-Lion, ce que nos chroniques attribuent à la reine Rothilde, et voilà pourquoi il fait ensevelir sous le clocher de l'abbaye de Saint-Augustin la reine Bérengère, dont le tombeau se voit encore dans l'église de Lépaud.

M. Mazard fait, de vive voix, un rapport au nom de la commission chargée, dans la séance précédente, d'examiner une proposition de M. Paland, qui demandait le patronage et le concours de la Société Archéologique pour la publication d'un recueil de poésies. « Dans ce recueil, dit M. Mazard, il y a des odes, des élégies, des poèmes dont quelques-uns sont dédiés à d'honorables citoyens de notre ville; mais, dans tout cela, nous n'avons rien vu qui eût trait à l'archéologie. Or il a semblé à votre commission que le but et les règlements de la Société Archéologique ne lui permettaient pas de patronner par une allocation un ouvrage qui ne rentre pas dans le domaine de ses travaux. Du reste les sentiments pleins de noblesse et d'élévation qu'on trouve dans ces poésies, l'élégance de la forme, le caractère honorable de l'auteur, qui s'est manifesté si courageusement dans des circonstances difficiles, doivent engager les membres de la Société à encourager par une souscription personnelle la publication de ces poésies, et les membres de votre commission vous en donnent l'exemple en inscrivant leur nom en tête de la liste de souscription.

M. le préfet approuve l'avis de la commission. Il pense comme elle que la Société ne doit patronner que des ouvrages d'archéologie ou d'histoire locale. Au reste il prie M. le secrétaire de joindre sur la liste de souscription son nom à celui de MM. les membres de la commission.

M. de Burdin demande où en est la commission, composée de trois architectes, et chargée précédemment par la Société d'étudier comment on peut rattacher le clocher de St-Etienne à la cathédrale.

M. Vanginot répond que la commission ne s'est pas réunie; que lui, chargé par le Gouvernement de travailler à un projet, ne pouvait faire partie d'une commission qui avait pour but d'en élaborer un autre; que, du reste, le plan d'achèvement a été approuvé par le ministre.

M. le préfet fait remarquer que, les choses en étant à ce point, il n'y a pas lieu de réunir la commission; qu'elle est et demeure dissoute.

M. Maurice Ardant, à qui on doit une notice intéressante sur les émailleurs limousins, et qui, regrettant que nous possédions si peu de détails personnels sur ces artistes célèbres, se livre avec ardeur à la recherche des faits particuliers qui peuvent servir à leur biographie, a lu deux contrats par lesquels Pierre Raymond se reconnaît tenu à certaines redevances annuelles envers l'abbé de Saint-Martial : ces contrats, où l'on trouve le nom du père de Raymond, sont datés du 20 juin 1550 ; un autre contrat de reconnaissance de sire Léonard Limousin, valet de chambre du roi, daté du 6 décembre 1558, qui se reconnaît censitaire du seigneur abbé de Saint-Martial pour une vigne située au lieu de La Brugère. — Un contrat de 1542 indique la position de la maison qu'habitait Pierre Raymond. — Notre laborieux confrère nous promet, pour la prochaine séance, des détails sur d'autres *Limousin*, *Jean Vigier* dit *Court* et *Martin Noylier*, émailleurs.

À la suite de cette lecture, M. le préfet demande pourquoi, dans ce département, le nom des particuliers se trouve si souvent composé de deux dénominations accolées l'une à l'autre, sans particule nobiliaire qui les sépare ? — M. Nivet-Fontaubert répond que la seconde dénomination, qui se prend soit d'une propriété que possède le particulier, soit d'une alliance de famille, sert à distinguer les divers individus ou diverses branches d'une famille. — M. Labuxière fait remarquer que, dans sa commune (Bessines), un très-grand nombre de paysans ajoutent à leur nom celui de leur village.

Le secrétaire de la Société fait de vive voix un rapport au nom de la commission chargée d'examiner le travail de M. Gustave Poncet sur le changement à apporter au nom de certaines rues de Limoges. La commission est d'avis qu'il ne faut point changer les anciennes dénominations ; qu'on pourrait toutefois, sans beaucoup d'inconvénients, donner à quelques rues modernes le nom de quelques hommes illustres du Limousin.

M. Mazard fait observer que, en 1834, on donna à l'avenue Jourdan le nom qu'elle porte en mémoire de la revue passée au Champ-de-Juillet par l'illustre maréchal.

M. de Burdin, membre de la commission, est d'avis qu'il ne faut rien changer ; que certaines appellations, telles que celles de Sainte-Catherine ou de Sainte-Marthe, qui viennent d'une enseigne d'auberge ou d'un établissement quelconque, portent avec elles une couleur locale qu'il serait regrettable d'effacer, et rappellent une époque où la religion pénétrait la société jusque dans ses plus intimes replis.

M. le préfet fait remarquer que , en cherchant le nom des rues , on s'inquiète peu des hommes illustres dont elles peuvent porter le nom : on pense seulement au chemin qu'on doit suivre ; que , en écrivant leur nom au coin des carrefours , on ajoute par là peu d'éclat à leur renommée ; qu'il n'y a pas une raison suffisante de changer d'anciennes appellations.

Après cette discussion , à laquelle prennent part plusieurs autres membres , la séance est levée.

Voici maintenant la liste des dons offerts au musée :

Par M. Nadaud , ancien procureur général de Grenoble : divers *minéraux* et *fossiles* trouvés dans le département de l'Isère (M. Nadaud , dans une savante note adressée à la Société , indique les lieux où l'on a trouvé ces divers fossiles et minéraux) ;

Par M. Julien , fabricant de porcelaine à St-Léonard : un *médaillon* , représentant Gay-Lussac , d'après David d'Angers ;

Par M. Lesme , fabricant de porcelaine : un *médaillon* en terre anglaise ; un petit *tableau* sur bois ;

Par M. Fayette , architecte : une vieille *clé* trouvée à Bessines ;

Par M. Rollin , conducteur de diligences : une *coquille marine* et des débris de *dent d'hippopotame* ;

Par M. Dépéret-Muret , docteur-médecin : deux *médailles contemporaines* grand bronze ;

Par M. Dumattre : un *medio-real* , 1850 ;

Par M. Bourigaud (J.-B.) : un *Louis XVIII* , gravure sur verre ;

Par M. Juge (François) : une *vierge* (ancienne sculpture) ; une empreinte en cire d'un *sceau moyen-âge* .

Le secrétaire général, ARBELLLOT.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 30 NOVEMBRE 1852.

Présidence de M. le Préfet.

Sont présents : MM. Migneret , préfet de la Haute-Vienne , président-né ; Mazard , vice-président ; Navières-Laboissière ; Blondin , receveur général ; le docteur Bardinet , l'abbé Texier ; Audoin ,

ancien maire ; Gustave de Burdin , de Saint-Genis , Astaix , Auguste DuBoys , Edmond Thévenin , le docteur Fougères , Maurice Ardant , Nivet-Fontaubert , Perdoux , Roy-Pierrefitte , Vanginot , Brunet , G. Poncet , de Crossas , Bourgoing-Mélisse , et Arbellot , secrétaire.

Le procès-verbal de la séance précédente (10 septembre 1852) est lu et adopté.

Le secrétaire donne lecture d'une liste des dons offerts au musée ou à la bibliothèque de la Société (*voir cette liste à la fin du procès-verbal*). Des remerciements sont votés aux divers donateurs.

M. Migneret demande l'avis de la Société sur le musée céramique qu'il a l'intention d'établir à Limoges.

Plusieurs membres remercient M. le préfet de l'initiative qu'il a prise sur ce point , et le félicitent d'avoir eu l'heureuse pensée de cette fondation. Un pareil établissement ne peut être que très-utile dans une ville où l'art céramique est appelé à prendre un si large développement. Les artistes des diverses manufactures de porcelaine trouveront là une exposition permanente de modèles qu'ils pourront reproduire ou imiter. — Quelques membres élèvent des difficultés sur l'exiguïté et le peu de clarté du local où l'on veut établir le musée céramique.

M. le préfet fait remarquer que ce n'est là qu'un local provisoire. Mais , l'État et le département se trouvant en contestation sur la propriété du bâtiment occupé par le musée et la bibliothèque , il faut , avant de faire des dépenses considérables , attendre la solution de la question de propriété. M. Migneret aurait l'intention d'installer le musée des tableaux au premier étage , en pratiquant dans la toiture des vitrines , qui jetteraient sur les peintures une plus grande lumière. En attendant , comme le musée céramique regarde naturellement la Société , déjà chargée du musée archéologique , il faut que la Société se charge de l'organisation , de la classification et de la conservation du musée céramique. A cet effet , M. Migneret nomme une commission composée de MM. Alluaud aîné , Mazard , Fayette , l'abbé Texier , Perdoux , Dubois , fabricant de porcelaine , et Maurice Ardant.

Le secrétaire de la Société lit une lettre de M. Alluaud , qui , empêché par une indisposition d'assister à la séance , le prie de faire quelques communications :

1° Il a acheté *conditionnellement* , pour la bibliothèque de la Société , le *Règne animal* de Cuvier (et le bureau a approuvé ce marché conditionnel). Ne conviendrait-il pas de déposer cet ouvrage et les autres que la Société possède dans des armoires séparées ,

placées dans la bibliothèque communale, et dont le bibliothécaire de la ville serait le gardien responsable?

La Société, après une courte discussion, semble être d'avis qu'il vaut mieux renfermer ces ouvrages dans une armoire vitrée, placée dans le local des séances, et dont l'archiviste aurait la clé.

2° M. Alluaud prie le bureau de voter une somme afin de concourir, pour sa part, à la création du musée céramique. — Le bureau a voté une somme de 250 fr.

3° M. de Beaulieu, président de la Société de Statistique du département des Deux-Sèvres, envoie les publications de cette Société, et demande l'échange avec la Société Archéologique. — La Société approuve.

4° M. Alluaud, en terminant, prie la Société d'agréer les échantillons de bois silicifiés qu'il a découverts dans sa propriété de Pagnac.

Après ces communications, M. le préfet proclame membres résidents de la Société : MM. l'abbé Marévéry, chanoine honoraire, secrétaire de l'évêché; Henry de Maublanc, propriétaire à St-Junien; Léonce Vergniaud; Defaye fils, pharmacien à St-Junien. M. le préfet proclame membre correspondant M. Barny de Romanet, curé de St-Martin de Jussac, auteur d'une *Histoire du Limousin* publiée en 1824.

La parole est à M. l'abbé Texier, qui lit une notice biographique sur M. le comte de Montbron. Cet hommage rendu à la mémoire de l'un des membres les plus distingués de la Société est accueilli avec une vive sympathie. M. Texier a donné d'intéressants détails sur l'éducation militaire de M. de Montbron, et sur sa vie aventureuse pendant les années de l'émigration et de l'exil; puis il l'a montré, à une époque moins éprouvée, dans son château de Montagrier, créé et embelli par ses soins, se livrant à ses goûts savants de botaniste et de zoologiste, s'entourant de plantations magnifiques, empruntées aux divers climats, faisant croître sur notre sol l'araucaria du Pérou, et introduisant le premier en France l'alpaga de l'Amérique. Quelques lignes consacrées à la vie politique de M. de Montbron sous la restauration, à sa vie intime, d'un commerce si aimable et si spirituel, à sa vieillesse souffrante et consolée par la religion, ont complété cette esquisse biographique. Dans le cours de son récit, M. Texier a signalé les divers ouvrages publiés par M. de Montbron à diverses époques : les *Scandinaves*, ouvrage paru en 1804; les *Essais sur la littérature des Hébreux* (3 volumes in 42); trois volumes de *Nouvelles*, etc.; un *Recueil de pensées*, resté manuscrit.

Le secrétaire de la Société lit un article sur le tombeau de Jean de Langeac, un des plus beaux ornements de la cathédrale de Limoges. Il fait d'abord la biographie de ce prélat, diplomate habile, qui fut, sous François I^{er}, ambassadeur de France dans presque toutes les cours de l'Europe. Il donne ensuite la description de son tombeau, chef-d'œuvre en style renaissance, orné autrefois d'une statue de bronze que la révolution a fait porter à la monnaie; il rappelle les diverses inscriptions qu'on y voyait autrefois; puis il décrit successivement les quatorze bas-reliefs qui ornent le soubassement et l'entablement du mausolée, tant du côté du sanctuaire que du côté extérieur, en appliquant à chaque bas-relief les divers passages de l'Apocalypse, dont ces sculptures sont la magnifique traduction. Il dit en terminant qu'il a fait d'inutiles efforts pour trouver le nom du sculpteur éminent qui a doté notre cathédrale de ce chef-d'œuvre.

M. Migneret propose à la Société d'encadrer ces bas-reliefs dans une boiserie de chêne formée de compartiments superposés, où l'on embrasserait d'un coup d'œil les divers tableaux de l'Apocalypse.

M. le préfet fait hommage à la Société d'un ouvrage qu'il a publié en 1846, et dont nous transcrivons le titre : *Essai sur l'administration municipale des Romains*, par Migneret, docteur en droit, avocat, adjoint au maire de Langres, membre correspondant de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon.

M. Maurice Ardant offre, de la part du général Dalesme, une collection de médailles et de monnaies anciennes et modernes.

M. Ardant fait part à la Société des découvertes qu'il a faites sur quelques émailleurs de notre ville dans des actes du xvr^e et du xviii^e siècle; en particulier, sur Pierre Raymond, dans des actes du 8 mai 1542 et du 20 juin 1550; sur sire Léonard Limousin, valet de chambre du roi, dans un acte du 6 décembre 1558; sur Léonard et Martin Limousin, émailleurs, dans un acte du 22 mars 1544; sur Martin Noylier, dans un acte du 6 juillet 1640. Un acte du 15 décembre 1597 détermine la position de la maison de Jean Vigier dit Court, etc.

M. Ardant, après avoir cité les noms des rues où habitaient ces divers émailleurs, rues qui, pour la plupart, ont changé de dénomination, a pris de là occasion de faire l'historique des divers changements survenus dans le nom de certaines rues de Limoges, dont il a montré les transformations successives. En outre il a rappelé un certain nombre de rues qui n'existent plus aujourd'hui.

Sur la fin de la séance, M. Astaix lit une lettre de M. le baron

de Vernon , qui , rappelant à la Société qu'elle est non-seulement archéologique , mais encore historique , demande qu'on imprime dans chaque Bulletin la biographie d'un des hommes illustres du Limousin.

M. le préfet renvoie l'examen de la proposition à une commission composée de MM. de Vernon , Texier , Navières , Du Boys.

Dons offerts au musée depuis la dernière séance.

M. le ministre de l'intérieur , sur la demande de M. le préfet : un buste en bronze-zinc de S. M. l'empereur Napoléon III ; un tableau (fleurs et fruits), par C.-N. Lemer cier (1852) ;

M. l'abbé Texier : l'*Album du petit séminaire du Dorat*, comprenant , avec 8 pages de texte in-folio , 6 belles planches dessinées et gravées par Léon Gaucherel ;

M. Auguste Du Boys : une belle bague en argent (chevalière) portant les armes et les initiales de M. Naurissard , ancien maire de Limoges ; une médaille gauloise en electrum (or et étain), trouvée vers Aubusson (Creuse) ;

M. le major Fabre : un bruant-fou ;

M. Branwells : une mésange lugubre ;

M. Raygondeau : un gros-bec (moineau) ; un moineau blanc (variété) ;

M. Félix Goumy : une alouette nankin ; une petite pièce arabe ; quelques minéraux et pétrifications ;

M. Roy : un minéral ;

M. Barbe : un minéral ;

M. Granchamp : une mouette ;

M. Bourgoing-Mélisse , de St-Junien : deux panneaux sculptés en style flamboyant ; une tuile ancienne ;

M. Juge (François) : une mâchoire de requin ;

M. Barny de Romanet , curé de St-Martin-de-Jussac : un exemplaire de son *Histoire du Limousin* , un volume in-8° (1824).

Le musée a fait l'acquisition d'un émail représentant *Helène* , et portant les armoiries de Jean de Langeac ; d'une croix émaillée (style byzantin) ; d'une pièce en or de Charles VII.

Le secrétaire général , ARBELLOT.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 24 JANVIER 1853.

Présidence de M. le Préfet.

Sont présents : MM. Alluau, Arbellot, Maurice Ardant, Ardant-Masjambost, Astaix, Audouin, l'abbé Cazaud, Roméo Chapoulaud, de Burdin, de Crossas, Auguste Du Boys, Fayette, Fizot-Lavergne, Charles Géry, Ernest Laporte, Leclerc, l'abbé Marévéry, Mazard père, Moulmier, Nalbert, Nivet-Fontaubert, Perdoux, Poncet, Regnault, Edmond Thévenin, Léonce Vergniaud.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. Alluau donne connaissance à la Société du traité qu'il a passé avec M. Victor Masson, libraire de Paris, pour l'acquisition et le paiement de l'ouvrage de Cuvier (*Règne animal*), ouvrage payable en dix annuités de 448 fr. chacune, au 1^{er} juillet de chaque année.

La Société approuve l'opération faite en son nom par M. Alluau, et charge le bureau de décider s'il convient de placer cet ouvrage dans une armoire séparée de la bibliothèque communale, ou d'en établir le rayonnement dans une des salles de la Société.

M. le préfet, au nom de la commission chargée d'organiser le musée céramique, donne lecture du projet de règlement suivant :

« La Société Archéologique de la Hte-Vienne, chargée par l'arrêté de M. le préfet de ce département, en date du 5 décembre 1852, de l'organisation et de la conservation du musée céramique,

Sur le rapport de la commission nommée par elle dans la séance du mois de décembre 1852, a arrêté les dispositions réglementaires qui suivent pour la création, la conservation et la direction du musée :

I. — Classification des collections.

ART. 1^{er}. — Le musée céramique formera une section des collections de la Société, et sera administré et conservé de la même manière que le musée existant, sauf les règles spéciales et particulières ci-après.

ART. 2. — Le musée céramique, pour répondre à la pensée de sa création, et se trouver prêt à recevoir tous les développements que l'avenir peut lui apporter, comprendra toutes les parties de l'art cé-

ramique. En conséquence, il sera divisé en trois classes, augmentées d'une section spéciale consacrée aux produits de la vitrification des oxydes métalliques :

Poterie à pâte tendre se laissant rayer par une pointe d'acier ;

Poterie à pâte dure et opaque ;

Poterie à pâte dure translucide.

Une section spéciale réunira les émaux anciens et modernes, les verres blancs et colorés, les verres peints, et enfin tous les produits provenant de la vitrification des oxydes métalliques.

Chaque classe recevra les sous-divisions nécessaires à la bonne classification des produits. Cette sous-division est provisoirement arrêtée ainsi qu'il suit :

1^{re} CLASSE. — Poterie à pâte tendre se laissant rayer par une pointe d'acier.

1^o Poteries mates anciennes et modernes : brique commune, tuile, carreaux, tuyaux de conduite d'eau, vases d'ornement, bas-reliefs, statues des jardins et des bâtiments, etc.

Appendice. — Hydrocérames. — Alcarazas.

2^o Poteries lustrées antiques des diverses nuances : lampes, vases étrusques, grecs, égyptiens, romains-rouges et leurs imitations modernes.

3^o Vernissées par une glaçure plombifère : urnes cinéraires ; produits modernes et usuels : assiettes, écuelles, cruches, jattes, poêlons, casseroles, marmites, marabouts, potiches, vases ou pots employés à la culture des fleurs.

4^o Emaillées, avec une couverte stanifère (faïence) : maiolicas ; produits de l'école de Luca della Robia, de Palissy ; faïence de Nevers, Rouen, Saint-Cloud, etc.

2^e CLASSE. — Poteries à pâte dure et opaque.

1^o Poteries à glaçure vitro-plombique d'invention anglaise, connues sous les noms d'*ironston* ; terre de pipe ; faïence fine ; service de table ; vases usuels.

2^o Grès cérames avec ou sans vernis ; grès flamand ancien ; grès de Chine ; grès rouges à pâte mate du Japon ; grès modernes à nuances variées ; vases usuels, vases d'ornement.

3^e CLASSE. — *Poteries à pâte dure translucide.*

1^o Porcelaine dure vernissée avec émail, feld-spathique, biscuits sans émail, avec émaux colorés.

Porcelaine de Chine, du Japon, de Saxe, de Berlin, de Sèvres, de Limoges.

2^o Porcelaine tendre naturelle.

Pâte translucide à base d'argile kaolinique; de phosphate de chaux provenant de la calcination des os; glaçure vitro-plombique et boracique.

Porcelaine tendre anglaise, de Creil, de Montereau, de Bordeaux; vases de toutes sortes ayant l'aspect extérieur de la porcelaine dure.

3^o Porcelaine tendre artificielle.

Pâte marno-saline frittée; glaçure vitro-plombique.

Porcelaine de Tournay, de St-Amand, de Vincennes, de Clignancourt, d'Arbazas; vieille porcelaine tendre de Sèvres.

SECTION SPÉCIALE. — *Vitriification des oxydes métalliques.*

Emaux anciens et modernes;

Verres blancs et colorés;

Cristaux, stras, etc.;

Verres peints, vitraux anciens et modernes.

ART. 3. — 1^o Chaque collection réunira, autant que possible, des séries de spécimen des différentes époques et des différents lieux de fabrication, choisis, là où on aura la liberté d'option, parmi les types les meilleurs et les plus caractéristiques, soit sous le rapport des divers usages auxquels les produits ont été affectés, soit sous le rapport de la variété des formes et de l'ornementation.

Toutes les fois qu'on en aura le pouvoir, on placera à côté du produit un échantillon des matières premières qui servent à la fabriquer, avec indication du nom scientifique et du nom industriel ou vulgaire.

II. — Réception des objets acquis par le musée.

ART. 4. — Tous les objets destinés aux collections seront adressés au garde du musée, qui appliquera immédiatement sur chaque pièce un numéro d'ordre peint à l'huile siccativ. Chaque article sera ensuite et immédiatement enregistré sur un livre d'ordre général conforme au modèle arrêté par la Société, et faisant connaître :

- 1° Le numéro d'ordre ;
- 2° La date d'entrée ;
- 3° La date de la fabrication ;
- 4° Le nom de l'expéditeur ;
- 5° La désignation usuelle de chaque objet.

Une case en blanc sera réservée pour la mention du classement ou du refus de l'article, par suite de la décision de la commission dont il sera ci-après parlé.

ART. 5. — Une commission, nommée par la Société et composée de cinq membres, sera chargée de prononcer sur la réception et le classement des objets destinés aux collections.

Cette commission sera permanente ; mais les membres en seront renouvelés par cinquième tous les trois mois, en suivant l'ordre d'ancienneté ; pour la première fois, l'ordre de remplacement sera désigné par le sort.

Le membre sortant ne pourra être réélu qu'après un intervalle de trois mois.

Le président et le vice-président de la Société font partie de droit de la commission, et la président s'ils sont présents. En cas d'absence, la commission est présidée par l'un de ses membres, qu'elle désigne ; elle choisit son secrétaire, et se conforme d'ailleurs au règlement général de la Société Archéologique concernant les commissions.

ART. 6. — La Société, conformément à l'arrêté d'institution du musée céramique, n'admettra à figurer dans les collections aucun objet contraire aux lois, à la morale ou aux bonnes mœurs ; aucun objet de nature à jeter le trouble ou la désunion parmi les citoyens.

Elle n'admettra non plus (dans l'impossibilité de caser la multitude d'objets que l'industrie livre chaque jour au commerce) que des types accusant, par leur nouveauté, ou pour l'importance des modifications dans les formes ou la destination, une fabrication nouvelle, un procédé nouveau, l'introduction d'une matière nouvelle dans l'art céramique.

Le refus ou l'admission d'un objet n'implique d'ailleurs aucun jugement approbatif ou critique sur la valeur artistique ou industrielle de ces objets. Le but de la Société est simplement de recueillir, de classer et de mettre sous les yeux du public et des hommes d'étude les produits types de l'art céramique.

ART. 7. — Les objets admis seront classés dans l'ordre méthodique ci-dessus, et enregistrés sur des registres spéciaux destinés à leur description. A cet effet, il sera ouvert un registre particulier à chaque classe de produits, et chacun de ces registres sera divisé en

autant de parties que la classe à laquelle il sera consacré compte d'ordres de poteries diverses.

Chaque ordre de poterie aura une série particulière de numéros, et chaque enregistrement indiquera, dans une colonne particulière, le numéro correspondant du registre général d'entrée.

Chaque pièce exposée dans le musée recevra une étiquette apparente portant d'une manière lisible :

- 1° Le numéro d'ordre du registre descriptif ;
- 2° L'indication abrégée de la classe et de l'ordre dont elle fait partie ;
- 3° Le nom exact du produit ;
- 4° La date de la mise dans le commerce ;
- 5° Le nom du fabricant ou du donateur ;
- 6° Le lieu de la fabrication.

Lorsque l'objet classé ne permettra pas, en raison de son petit volume, la pose de son étiquette, on se bornera à y fixer le numéro d'ordre du registre, et l'étiquette sera placée sur le socle qui lui servira de piédestal.

Dans la case laissée en blanc, lors de l'enregistrement de l'article sur le livre d'ordre général d'entrée, on inscrira la décision de la commission, et l'on indiquera le numéro du registre descriptif sous lequel il aura été enregistré.

ART. 8. — Pour éviter toute contestation ou prétexte à des discussions relatives à la contrefaçon, la Société ne recevra que des objets livrés depuis six mois au moins au commerce.

ART. 9. — Les objets envoyés à la Société et acceptés par elle deviennent la propriété du musée.

ART. 10. — Le musée céramique sera ouvert au public, et soumis aux mesures d'ordre précédemment arrêtées pour les collections existantes ».

M. Astaix demande si, dans la disposition du musée, telle que l'organise le règlement, les poteries antiques, dont le nombre est très-restreint, ne disparaîtront pas confondues au milieu des poteries modernes.

M. Alluaud répond que, au musée de Sèvres, où une pareille organisation existe, il n'y a pourtant aucune confusion, et que la commission fera tous ses efforts pour l'éviter.

L'article 6, portant que l'adoption ou le refus des objets offerts au musée n'implique aucune critique des objets offerts, donne lieu à quelques observations de la part de M. Audouin sur le danger de blesser involontairement et par la force des choses quelques suscep-

libilités. A ces observations M. Mazard répond qu'il faut éviter l'encombrement ; qu'un musée n'est pas une salle d'exposition pour aider à la réclame, et que les amours-propres ne sauraient être blessés d'une mesure toute réglementaire et indispensable.

Le règlement, dans son ensemble, est mis aux voix, et adopté à l'unanimité.

M. le préfet exprime à la Société l'intention qu'il avait de convoquer tous les fabricants de Limoges pour les inviter à enrichir le musée de leurs produits ; il ajoute qu'il se proposait d'adresser une lettre circulaire à tous les fabricants d'art céramique en France pour leur faire la même invitation, en les priant toutefois de faire connaître d'avance à la Société les objets qu'ils se proposeraient d'envoyer.

Sur la désignation de la Société, M. le préfet proclame membres de la commission du musée céramique (indépendamment de MM. Alluand et Mazard, membres de droit) MM. Ardant-Masjambost, Maurice Ardant, Astaix, Fayette et Perdoux.

M. de Sonis, par l'organe de M. Du Boys, s'excuse de ne pouvoir donner à la Société la lecture portée à l'ordre du jour.

M. Maurice Ardant lit à la Société un extrait de son histoire inédite des impératrices romaines ; il donne des détails intéressants sur les personnages des familles impériales qui ont professé le christianisme avant Constantin-le-Grand ; s'appuyant sur des documents traditionnels et sur quelques monnaies rares et peu connues, il essaie de prouver que, dès les deux premiers siècles, la religion chrétienne était pratiquée sur les degrés du trône des césars.

Il parle plus particulièrement de Flavie-Domitille, Poppée, Marcia, Octacilia, Severa, Mamée, Salonine, Prisca, Valérie et Eutropie.

M. Auguste Du Boys, rapporteur de la commission chargée d'examiner une proposition de M. de Vernon, engage la Société à la prendre en sérieuse considération.

M. de Vernon demandait qu'on insérât dans chaque Bulletin la biographie d'un des hommes illustres de notre province, après toutefois qu'elle aurait été lue en séance publique.

La Société adopte la proposition.

M. Alluand exprime le désir que, pour les biographies contemporaines qui seront lues en séance générale, on les conserve provisoirement dans les archives, en retardant de quelques années leur publication.

Voici la liste des objets offerts au musée, dont M. le secrétaire a donné lecture au commencement de la séance :

M. Fayette offre, de la part de M. Soullignac, plusieurs objets antiques trouvés dans la villa des Thermes, près de St-Paul; ce sont : un *fer de lance*, un *bassin en cuivre*, deux *médailles de Constantin*, etc.;

Il offre, en son nom, une *dent de mylodon*, trouvée dans les fondations du palais de justice ;

M. Fournier, garde du génie : une *lampe romaine* venant de l'Algérie ;

M. le colonel de Brancion : des *monnaies* et des *plumes arabes* ;

M. Laporte, coutelier : un *portrait de religieuse* ;

M. Bourigaud (Jean-Baptiste) : quelques *minéraux* trouvés près de St-Yrieix ;

M. Gasseron, plâtrier : le *bonnet de baptême du comte de Saint-Polguer*, né en 1707, département de la Loire, mort en 1793.

Parmi les dons offerts dans la séance précédente, nous avons oublié de mentionner un ouvrage de M. Martin de Brettes, capitaine-commandant au 3^e d'artillerie. Ce livre de notre honorable compatriote est le savant commentaire du remarquable ouvrage commencé par l'Empereur alors qu'il n'était que président de la république. M. de Burdin a fait ressortir en quelques mots le mérite de ce livre, où l'on peut puiser de curieux renseignements archéologiques sur les machines de guerre, l'armement des troupes et les divers ordres de bataille au moyen-âge.

Les secrétaires, ARBELLOT, THÉVENIN, DU BOYS.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 21 FÉVRIER 1853.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Sont présents : MM. l'abbé Arbellot, Maurice Ardant, Ardant-Masjambost, Roméo Chapoulaud, de Burdin, de Crossas, Auguste Du Boys, Fizot-Lavergne, l'abbé Marévéry, Mazard père, Mounier, Navières-Laboissière, Gustave Poncet, Rogues de Fursac, Edmond Thévenin, Vanginot, Léonce Vergniaud.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. Navières exprime la pensée qu'il serait peut-être plus convenable de ne publier les procès-verbaux dans les journaux de la localité qu'après qu'ils auraient été approuvés par la Société.

M. de Burdin fait connaître, à ce sujet, l'avis de M. le préfet : à l'avenir on ne publierait les procès-verbaux qu'après l'approbation du bureau, donnée dans les huit jours qui suivraient la séance.

La Société donne à cet avis une complète adhésion.

M. le secrétaire général montre les dons offerts à la Société (*voir la liste à la fin du procès-verbal*). La Société vote des remerciements aux divers donateurs.

Sont proclamés membres de la Société : MM. Allouveau de Montréal, commandant l'armée expéditionnaire de Rome, et Sazerat, fabricant de porcelaine.

La Société décide qu'à l'avenir MM. les conservateurs seuls proposeront les acquisitions au bureau, qui autorisera l'achat d'une manière définitive (1).

M. le curé de Biennac envoie à la Société une lettre et un mémoire dans lesquels il combat l'opinion émise par M. l'abbé Texier, dans son *Manuel d'épigraphie*, touchant la sépulture du cardinal Simon de Gramaud.

M. l'abbé Texier, qui place dans la cathédrale de Poitiers la sépulture du cardinal, regarde comme sans fondement la tradition locale qui veut que cette tombe soit dans le cimetière de Biennac.

M. le président charge M. l'abbé Arbellot de communiquer le mémoire à M. l'abbé Texier.

M. Edmond Thévenin lit un travail biographique sur d'Aguesseau.

Il envisage successivement les phases diverses de cette vie si bien remplie par les travaux immenses du magistrat, du législateur, du littérateur savant, de l'orateur et du philosophe; il s'attache surtout à faire ressortir les côtés par où cette noble vie se rattache particulièrement à notre province. La Société entend avec émotion un passage, jusqu'ici peu connu, dans lequel d'Aguesseau, racontant à ses enfants les vertus et les travaux de son père, parle de lui-même d'une manière touchante, de sa naissance à Limoges, et de la joie universelle que causa cet heureux événement.

(1) Le bureau, dans sa dernière séance, a décidé qu'une somme de 50 fr. serait mise à la disposition de chaque conservateur pour en user sans délai et sans contrôle dans quelques cas exceptionnels.

Ce travail biographique, dont la lecture ne dure pas moins d'une heure et demie, se termine par une appréciation critique de la vie et des ouvrages du chancelier.

La Société, par l'organe de son président, remercie M. Thévenin de son excellente lecture, et en ordonne l'impression dans son Bulletin.

L'heure avancée ne permet pas à M. l'abbé Arbellot de lire son travail sur l'*Apostolat de saint Martial*.

Liste des dons offerts à la Société depuis la dernière séance.

M. Desisles, conseiller : une *hallebarde* du xvi^e siècle ;

M. Leymarie : quatre numéros de la *Gazette des Beaux-Arts* (année 1853) ;

M. Auguste Bosvieux : un *trident* ayant appartenu au Jupiter trouvé au village de Gioux ;

M. Emile Delsol : une *tête* en marbre blanc, représentant *Vénus de Médicis* ; trois sculptures en bois : 1^o une *descente de croix* ; 2^o un *accotoir de stalle* représentant un pape avec la tiare ; 3^o une *tête de femme* et une *tête de saint* ; enfin un surmoulage en plâtre (*Kléber*) ;

M. Gustave Bardy : un ouvrage qu'il vient de publier sous ce titre : *l'Algérie et son organisation en royaume*, un vol. in-8^o ;

M. Arthur Delauze : une *montre* en argent émaillé ;

M. Leclerc, lieutenant au 48^e léger : une *médaille* en argent de Constance ;

M. le major Fabre : un *bec-fin* (pitte-chou) ;

M. le docteur Faugeton : un *roitelet impérial* ;

M. Joseph Dumont : l'*Annuaire du département de la Haute-Vienne* pour 1853 ;

La Société libre d'Emulation du Doubs : le 2^e volume de ses *Mémoires* (2^e série 1854) ;

La Société des Antiquaires de Picardie : le complément du 4^e volume de son *Bulletin*.

Le secrétaire adjoint, AUG. DU BOYS.

DOCUMENTS.

PROPHÉTIE

DE FR. CHARLES CADOMNAT, RELIGIEUX DE GRANDMONT.

Le séminaire de Limoges, le plus riche de France en vieux documents historiques, conserve dans ses archives un manuscrit très-précieux : c'est l'original du *Speculum Grandimontense*, ou Histoire de l'abbaye de Grandmont, par le Fr. Pardoux de La Garde, religieux grandmontain, qui écrivait vers la fin du xvi^e siècle. En la parcourant au hasard, nous y avons trouvé la prophétie suivante, que personne jusqu'ici n'a remarquée, et dont la publication nous semble avoir quelque intérêt. Nous allons traduire d'abord; nous donnerons ensuite le texte original :

« L'an du Seigneur 1536, au mois d'août, maître (*domnus*) Charles Cadompnat, chantre (1) de ce monastère, étant assis dans le cloître avec frère Jean Massias, maître des novices, et plusieurs autres, composa cette prose (*prosulam*), en disant : « Je vous assure, mes frères, que, si je me tais, les pierres parleront ». (*Il y a ensuite six mots chargés d'abréviations, que nous ne sommes pas sûr d'avoir déchiffrés, et dont nous hasarderons la traduction suivante*) : « Nos ruines ne parlent-elles pas à la postérité ? »

« Puis, voyant enlever quelque chose du trésor de l'église, il dit en soupirant et en sanglotant :

« Regardez, Seigneur, combien cette cité pleine de richesses est devenue désolée : » la reine des nations est assise dans la tristesse, et il n'est personne qui la console, si ce n'est vous, notre Dieu ! »

(*En caractères rouges*) : PROSE OU PROPHÉTIE VÉRITABLE FAITE PAR LEDIT
CHANTRE CADOMPNAT.

« O illustre confesseur du roi des rois Jésus-Christ, grand saint Etienne, gloire du pays d'Auvergne, que votre prière nous recommande à la Trinité souveraine ! Regardez d'un œil pieux vos serviteurs qui soupirent vers vous ! Si vous n'étendez vers nous vos mains secourables, votre ordre de Grandmont va rester dans la désolation : car vos brebis sont dévorées par des loups ravisseurs, et elles souffrent chaque jour les plus graves dommages. Des maîtres étrangers ne cessent de dévorer tous nos biens sous nos propres yeux. Donc, je vous en conjure, ô notre bon pasteur, venez au secours de nous tous, car nous allons périr si nous ne sommes pas soutenus par vos prières et par vos grands mérites. MALHEUR ET ENCORE MALHEUR ! QUAND LE GRAND ARBRE SERA RENVERSÉ, SA CHUTE SERA SUIVIE DE BEAUCOUP DE RUINES, DE TRIBULATION ET DE DÉSOLATION ! »

Les premières strophes de cette prose ne renferment point de prophéties : c'est une prière suppliante, où l'on trouve une piété tendre et une sainte tristesse qui s'unissent dans un sentiment profond ; mais, à la dernière strophe, le sentiment

(1) La dignité de chantre était la seconde dignité de l'ordre.

change et s'élève : à ce cri soudain et inattendu , à ce cri menaçant et enthousiaste : *Vae ! et iterum vae !* on voit briller l'éclair de l'inspiration ; on sent passer le souffle prophétique.

Or, comme il n'est question dans cette prose que de l'abbaye de Grandmont , on ne peut entendre cette figure symbolique « *le grand arbre* » que de cet ordre célèbre , qui couvrait plusieurs provinces de ses vastes rameaux.

Cette prophétie annonce deux faits : 1° que le grand arbre (l'ordre de Grandmont) serait un jour renversé ; 2° que sa chute serait suivie de beaucoup de ruines , de tribulation et de désolation.

Or ce grand arbre monastique fut renversé , en 1772 , lorsque M. d'Argentré obtint de Clément XIV la suppression de l'ordre ; quelques années après , la révolution faisait *beaucoup de ruines* , et répandait dans l'église de France *la tribulation et la désolation*. La chute de l'abbaye de Gradmont était , pour le moine-prophète , le signe avant-coureur de la révolution française. Quoi qu'il en soit de l'inspiration de cette prophétie , il est certain que , ainsi interprétée , elle a eu un réel accomplissement.

Le Fr. Charles Cadomnat était chantre du monastère de Grandmont depuis 1526. C'était , dit le chroniqueur , un homme religieux et très-utile à l'église , tant par sa parole et ses exemples que par sa doctrine spirituelle (1). Il mourut le 4 juin 1567 , et fut inhumé , dans le cloître , devant l'autel de la Sainte-Vierge (2).

Les ruines de Grandmont , comme l'annonçait ce moine , parlent à la postérité. On sait que les matériaux de l'antique et célèbre abbaye ont servi , en 1821 , à construire la maison centrale de Limoges ; et ainsi s'est accomplie littéralement cette autre prophétie du comte de Maistre :

« Il leur faudra bâtir des bagnes avec les ruines des couvents qu'ils auront détruits ».

L'abbé ARBELLOT.

Voici le texte , dégagé de ses abréviations et de l'orthographe de l'époque :

Anno Domini 1536 , in mense Augusto , Dompnus Carolus Cadumpnat , cantor hujus monasterii , cum frater Johannes Massias , magister noviciorum , et plures alii , sedentes in clauastro , dictus cantor composuit hanc prosulam , dicens : Fratres , dico vobis , quod si tacuero , lapides loquerentur. Ruinæ nostræ voces ævis sunt ?

Et , videns quædam de thesauro ecclesiæ abstrahere , suspirans et ejulans , dixit :

Aspice , Domine , quia facta est desolata civitas , plena divitiis. Sedet in tristitia Domina gentium : non est qui consoletur eam , nisi tu Deus noster.

PROSULA VEL PROPHETIA

VERA A. D. C. C. FACTA.

Regis Regum Jesu Xpi (Christi) — confessor egregie ,
Avernici decus soli — sanctissime Stephane ,
Trinitati summæ tua — commendet oratio.
Suspirantes ad te servos — respice vultu pio.

(1) 1526. Fr. Carolus Cadumpnat , cantor hujus monasterii , vir religiosus et perutilis ecclesiæ , tam in verbo et exemplo quam in doctrina spirituali. (*Speculum Grandim.* , p. 223.)

(2) Dompnus Carolus Cadumpnat , hujus monasterii cantor , obiit anno Domini 1567. Sepultus jacet in clauastro , ante altare beatæ Mariæ. 4 junii. (*Speculum Grandim.* , p. 253.)

Adjutrices nisi manus — porrigas velocius,
 Grandimontis ordo tuus — remanet desolatus;
 Rapacibus namque lupis — vorantur oves tuæ:
 Graviora certe dampna — sustinent quotidie.
 Luminibus coram nostris — totalem substantiam
 Alieni devorare — non cessant heri nostram.
 (Ouo) Ergo noster pastor bone — nobis adsis omnibus,
 Nam perimus, si non tuis — sublevemur precibus,
 Celsis necnon meritis.
 Væ! ET ITERUM VÆ! QUANDO — ARBOR GRANDIS SUBVERTETUR,
 MULTÆ RUINÆ, TRIBULATIO — ET DESOLATIO SEQUITUR.

(SPECULUM GRANDIMONTENSE, p. 225, par Fr. Pardoux de La Garde,
 1591. — *Mss. du séminaire de Limoges.*)



EXTRAITS D'UN SPICILÉGE LIMOUSIN.

Défaite des Brabançons en 1186.

Sébrand Chabot, évêque de Limoges, à la tête d'une armée où se trouvaient le vicomte Adémar et ses deux fils, mit en déroute six mille Brabançons, qui causaient les plus grands ravages dans la province. Cette bataille eut lieu près d'Ahun, le jour de Pâques 1186.

Les routiers furent poursuivis jusqu'à trois lieues au-delà d'Evaux.

Sacro die Paschæ, dedit Dominus ad honorem et gloriam nominis sui victoriam Seebrando, lemovicensi episcopo, contra sex millia Braybansones qui, in ecclesia Dei debacchantes, et nemini parcentes, multa strage hominum facta, totam patriam depopulabantur. Horum mortis occasus fuit ab Ageduno usque ad tres leucas ultra Evaunum, in quo belli discrimine fuit præcipuus princeps militiæ Ademarum, illustris vicecomes lemovicensis, cum duobus filiis suis Guidone et Ademaro. Quo conflictu fuit aliorum strenuissimorum virorum innumerabilis multitudo, quorum virtuosa instantia et crebris ictibus maxima pars nefaria multitudinis per totam Combraliâ judicio Dei periit, et sicut, oculata fide cognovi, pauci, Deo faciente, evaserunt. Quod litterarum apicibus, sicut ego Helias succentor lemovicensis propriis oculis vidi, dignum duxi commendandum, ut posteritas subsequenda consimili audacia hujusmodi ruptas execrandas in nomine Domini congredi non formidet.

Copié par nous dans Estiennot, *Fragments de l'histoire d'Aquitaine*
 (Martyrologe de l'Artige). *Biblioth. royale*, vol. reliés, no 331.

Siège de St-Léonard en 1204.

Joannes, episcopus lemovicensis, cum baronibus et prælatis, et populo terræ, obsedit Nobiliacum, in quo se incluserant quamplures basculi et rustarii, qui populum et terram vastabant. Deo autem auxiliante, capti et interempti sunt, et sic brachium regis Angliæ in Aquitania primo confractum est, et per manum episcopi terra ad Francorum dominium est reducta. Unde rex Philippus in registro suo scribi fecit quod de cætero rex Francorum lemovicensem episcopum de dominio suo non ejiceret.

(*Mss. 5452, Bibl. roy.*, — NAD., *Mém. mss.*, t. II, p. 20. — LEGROS, *Mél.*, t. I, p. 61.)

1227. — Anno 1227, beatus Antonius, ordinis fratrum Minorum, recepit locum ad opus fratrum Minorum in dominio nostro Sancti-Martini, cum certis conditionibus et pactis. Postea demiserunt locum, dicentes se non servare conditiones, et recesserunt inde (1243, pridie septembris). (NADAUD, t. II, p. 23.)

1233. — Mulieres castri et civitatis lemovicensis sumpserunt capitegia (1) in capitibus suis, ad prædicationem fratrum Prædicatorum, qui tunc de novo venerant ad castrum Lemovicarum : quæ mulieres antea sine capitegiis se portabant.

(*Id.*, p. 23.)

1238. — Fratres Prædicatorum mutaverunt se de ultra pontem Sancti-Martialis, ad locum in quo morantur in *barrio* de Manhenia anno Domini 1238.

(*Id.*, *ibid.*)

1243. — Mutaverunt se fratres Minores de fonte *aux Menudets*, ad locum in quo sunt prope Pelavezi, anno Domini 1243.

(*Id.*, *ibid.*)

Saint Louis passe à Limoges avec la reine Blanche (1244) pour aller à Roc-Amadour.
(Bon., t. III, p. 560.)

Anno prædicto (1243), Ludovicus, rex Francorum, cum matre sua domina *Blancha* et tribus fratribus suis, fuerunt Lemovicas, quinto calendas maii, et ibant peregrini apud Rupem-Amatoris, et primo recepit processionem in civitate, et post ad Sanctum-Martialem, et comes Bononiæ, qui fuit postea rex Portugalie, fuit hospes eundo et redeundo apud Sanctum-Martinum.

(*Mss. 5452. Bib. roy.* — LEGROS, *Mél.*, t. I, p. 5. — NADAUD, *Mém. mss.*, t. II, p. 23.)

(1) Cette mode dura jusqu'en 1490.

« Charles, venant du Languedoc, passa par Limoges (selon les chroniques du pays), et fut reçu avec grand honneur des habitants ; et, étant bien informé de la résistance qu'ils faisoient aux Anglais, pour leur donner encore plus de courage à servir la couronne de France, il ajouta aux armoiries de Limoges, qui sont un chef d'argent en champ de gueules, une bande azurée au chef dudit écu avec trois fleurs de lys d'or. Les mêmes chroniques ajoutent qu'avant de partir il commanda aux consuls de faire changer la coëffure des femmes de Limoges en quelque autre de celles de France. Car elles portoient lors des couvrechefs de toile, et des collets qui entouraient le col et les épaules : ce qui estoit à mon avis la coëffure que les RR. Dominicains leur avoient persuadé de prendre quand ils vindrent fonder leur monastere de Limoges, selon que nous avons remarqué en l'année de cette fondation. »

(BONAV., t. III, p. 694.)

L'abbé ARBELLOT.

DISSERTATION

SUR

L'APOSTOLAT DE SAINT MARTIAL.

Apostolus ergo sit nobis , quia et erat antiquis.

(Apost., *archiep. Bituric.*, in concil. Lemov. II.

— HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, p. 877.)

La question de l'apostolat de saint Martial, ou, pour parler plus exactement, la question de l'époque où saint Martial a été envoyé pour prêcher dans les Gaules, n'est pas seulement une question fondamentale pour l'histoire religieuse du Limousin et des autres provinces de l'Aquitaine qui reconnaissent saint Martial pour leur apôtre : c'est une question de premier ordre pour l'histoire générale elle-même, car elle se rattache de la manière la plus intime à ce grand problème historique : « A quelle époque le christianisme a-t-il été prêché pour la première fois dans les Gaules ? » Cette question de l'apostolat est d'autant plus intéressante que jusqu'ici, malgré les plus savantes controverses, la solution en a paru indécise, et que les juges les plus compétents ont pu dire pour leur dernier mot : *Adhuc sub judice lis est* (1) : c'est un point sur lequel on ne peut encore se prononcer.

Or il ne peut être indifférent, à aucun point de vue, de savoir d'une manière positive à quelle époque le christianisme a été prêché dans les Gaules par ces évêques-missionnaires que les traditions de diverses provinces font venir du temps des apôtres et de leurs successeurs immédiats, et dont Grégoire de Tours retarde la mission jusqu'au milieu du ^{iv} siècle. Tillemont a dit avec beaucoup

(1) Quo vero sæculo in Gallias venerit Martialis dictus Aquitanorum apostolus, primone an tantum tertio, quove anno obierit, controvertitur inter recentiores chronographos. Joannes Cordesius libellum in eam rem edidit, quem latinitate donatum in altera parte Ecclesiasticæ Galliarum Historiæ vulgavit illustrissimus Franciscus Bosquetus, Monspelhensis episcopus : alii quoque deinceps eandem questionem agitarunt, et adhuc sub judice lis est. (LABBE, *de Scriptor. Eccles.*, ed. 1660, T. II, p. 59-60.)

de raison que c'est là « un des points les plus importants pour l'histoire de l'Eglise Gallicane ». Sans doute la sainteté de saint Martial et des autres évêques que Grégoire de Tours lui donne pour compagnons ne serait pas diminuée parce qu'ils auraient vécu deux siècles plus tard : mais on conçoit aisément qu'il est plus glorieux pour une Eglise de se greffer par son origine aux temps apostoliques, et de pouvoir dire : « Je suis fille des apôtres », que de dire seulement : « J'ai reçu l'enseignement du christianisme à une époque où les lumières évangéliques étaient répandues sur tout le monde romain, et même au-delà ». — Assurément plusieurs Eglises de France n'auraient pas défendu avec tant de chaleur leurs traditions sur ce point si elles n'avaient vu dans cette antiquité d'origine un blason illustre auquel elles devaient tenir, et un titre de noblesse qu'elles ne pouvaient abdiquer.

Coup d'œil historique sur la question.

Saint Martial a-t-il reçu sa mission au 1^{er} siècle? A-t-il été envoyé par saint Pierre lui-même, comme l'a enseigné constamment la tradition du Limousin et de toute l'Aquitaine, ou bien n'a-t-il été envoyé que sous l'empire de Dèce, au milieu du 3^e siècle, comme le raconte Grégoire de Tours? Il n'est pas de point d'histoire qui ait été, dans notre province, plus chaudement débattu, plus vivement controversé. Jusqu'au 17^e siècle, on avait cru simplement à la tradition du pays sans la discuter : au commencement du 17^e siècle, le chanoine Descordes, une des illustrations scientifiques du Limousin, trouvant dans la Vie de saint Martial, composée sous le nom de saint Aurélien, des manières de parler qui montraient suffisamment que cette légende n'était ni un monument du 1^{er} siècle ni l'œuvre du successeur de saint Martial, s'imagina que la tradition du pays découlait, comme de son unique source, de ce livre apocryphe; et, d'autre part, lisant dans Grégoire de Tours que saint Martial n'avait reçu sa mission qu'au milieu du 3^e siècle, sous le consulat de Dèce et de Gratus, il fit une savante dissertation (1)

(1) On trouve cette dissertation, traduite en latin par Bosquet, dans l'*Histoire Ecclésiastique des Gaules* (1636, part. II, p. 50). En 1676, le P. Bonaventure la donna en français dans son *Histoire de saint Martial* (T. I, p. 145 et suiv.); et, en 1709, le P. Papebroch publia la traduction latine, en l'accompagnant de remarques judicieuses, dans la collection des Bollandistes. (*Acta SS.*, T. V junii, p. 538—541.)

pour renverser la tradition locale, et soutenir l'opinion historique de Grégoire de Tours. Son principal argument était celui-ci : « La tradition de l'apostolat de saint Martial n'est pas ancienne : elle ne remonte pas au-delà du ^x^e siècle, car, avant cette époque, on n'en rencontre pas de vestiges : la véritable tradition, l'ancienne tradition du pays, c'est celle qui est consignée dans Grégoire de Tours, c'est-à-dire celle qui ne fait remonter la mission de saint Martial qu'à l'empire de Dèce, vers l'an 250 ». Cette dissertation, courte, méthodique, pleine de critique et d'érudition, obtint le plus grand succès auprès des savants. Traduite en latin par François Bosquet, alors lieutenant-général de Narbonne, et insérée par lui dans son *Histoire Ecclésiastique des Gaules*, elle fut vantée par Launoy et tous les écrivains de son école (1). Pour réfuter Descordes, et venger la tradition de l'apostolat, le P. Bonaventure de Saint-Amable fit paraître, en 1676, un volume in-folio de près de 700 pages à deux colonnes. Cela nous montre l'importance qu'on attachait alors à cette question. Malheureusement le P. Bonaventure n'avait ni la haute raison, ni le coup d'œil critique, ni la méthode, ni même la politesse de son adversaire. Son ouvrage, où l'on trouve des recherches consciencieuses et de l'érudition, mais une érudition mal digérée, n'obtint aucun crédit auprès des savants : le livre de Descordes eut toutes les faveurs de l'opinion.

D'autres jouteurs entrèrent en lice. Pierre Benoit, seigneur de Compreignac, esprit caustique et critique sévère, qui se déguisait sous le pseudonyme de Maldaminat, réfuta les erreurs historiques qu'il croyait voir dans la *Table Chronologique* de Collin, et en particulier la mission de saint Martial au ⁱ^r siècle (1668). Le théologal de Saint-Junien lui répondit par une apologie en forme, dans laquelle il s'attachait à prouver l'apostolat : toutefois il le fit avec moins d'érudition que le P. Bonaventure. Ce dernier fut encore réfuté par un chanoine de Clermont, J. du Fraisse, qui, dans son ouvrage sur l'*Origine des Eglises de France*, publié en 1688, soutint l'opinion historique de Grégoire de Tours.

Du reste ce n'était pas seulement la tradition du Limousin qui était alors mise en question, c'étaient les traditions de beaucoup d'autres provinces de France, qui prétendaient faire remonter l'origine de leur Eglise aux temps apostoliques. Aussi une controverse analogue s'établissait-elle à Paris entre les savants au sujet de saint Denys,

(1) LAUNOY, *Respons. de duobus Dionys.*, p 78. — *Dissert. de Sulpit. Sever.*, p. 5, 9. — TILLEMENT, T. IV, p. 475.

premier évêque de cette ville, qu'une tradition du ix^e siècle prétend être saint Denys l'Aréopagite, et dont Grégoire de Tours retarde la mission jusqu'au milieu du iii^e siècle. L'aréopagitisme de saint Denys était vigoureusement attaqué par le célèbre jésuite Sirmond (1) et par le fameux Launoy, le *dénicheur de saints*, qui faisait une guerre acharnée à toutes les vieilles légendes (2). D'autre part, les bénédictins Millet (3) et Hugues Ménard (4), André du Saussay, évêque de Toul (5), défendaient avec plus de zèle que de succès la tradition de saint Denys l'Aréopagite.

Cependant un homme de la plus grande valeur comme érudit et comme critique, l'illustre de Marca, archevêque de Toulouse, se posa en défenseur éclairé des traditions des diverses Eglises de France; et, dans sa lettre à Henri de Valois (6), publiée en 1658, il porta les plus rudes coups au système historique qui s'appuie sur Grégoire de Tours, et il présenta en faveur de sa thèse les meilleurs arguments qui aient été donnés sur la question.

Malgré cette thèse vigoureuse, les savants, dans la seconde moitié du xvii^e siècle et dans le cours du xviii^e, se sont montrés assez divisés sur ce point. Le P. Labbe (1660), après avoir pesé les raisons pour et contre, disait à propos de l'apostolat de saint Martial : « C'est encore une question indécise, *adhuc sub judice lis est* (7) ». Le docte Mabillon (1675) se prononçait contre Grégoire de Tours au sujet de saint Denys, dont il assigne la mission sous saint Clément, à la fin du i^{er} siècle (8). Noël Alexandre (1677), marchant sur les traces de l'illustre de Marca, attaqua Grégoire de Tours sur l'époque de la mission de saint Trophime d'Arles, de saint Paul de Narbonne, de saint Martial, de saint Denys (9); il fut suivi dans cette voie par les deux savants correcteurs des Annales de Baronius,

(1) *Dissertatio de duobus Dionysiis*, 1644 : *Opera Sirmondi*, édit. 1690, T. IV, p. 358.

(2) *De duobus Dionysiis*, etc.

(3) *Vindicata Ecclesiæ Gallicanæ de suo Dionysio Gloria*, 1638.

(4) *Diatriba de unico Dionysio*, 1643.

(5) *Martyrologium Gallicanum*.

(6) Cette lettre a pour titre : *De tempore prædicatæ primum in Gallias fidei*. — Baluze la fit réimprimer, avec deux autres dissertations du même prélat, en 1669 : on la trouve dans la collection des Bollandistes (*Acta SS*, T. V junii, p. 544-552).

(7) *De Scriptor. Eccles.*, T. II, p. 60.

(8) *Fetere Analecta*, in-folio, p. 223.

(9) *In Hist. Eccles. sæc. I, dissert XVI, propos. I.* (*Hist. Eccl.*, T. III, p. 160.)

Antoine et François Pagi, dont le dernier fit, sur la mission de saint Denys sous le pape saint Clément, des observations aussi solides que judicieuses (1). D'autres savants, et en plus grand nombre, Ellies du Pin, Baillet, Tillemont, dom Ruinart, etc., embrassèrent chaudement le parti de Grégoire de Tours : toutefois, parmi les partisans de cet historien, quelques-uns n'adoptèrent qu'incomplètement sa tradition historique : c'est ainsi que Fleury, dans son *Histoire de l'Eglise*, fit ses réserves à propos de saint Trophime d'Arles et de saint Paul de Narbonne (2); Longueval, dans son *Histoire de l'Eglise Gallicane* (3), et Denys de Sainte-Marthe, dans le *Gallia Christiana* (4), abandonnèrent résolument Grégoire de Tours sur l'article de saint Trophime, un des sept évêques que cet historien fait venir avec saint Martial au milieu du III^e siècle. Le P. Papebroch (1709), « ce critique redoutable et d'une sévérité outrée » (5), qui fut chargé de rédiger, dans la collection des Bollandistes, l'article de saint Martial, se contenta de publier la dissertation de Descordes contre l'apostolat, et la lettre de P. de Marca « sur l'époque où le christianisme a été prêché pour la première fois dans les Gaules » ; il accompagna ces deux savantes thèses de ses propres remarques ; mais, à l'exemple du P. Labbe, il n'osa pas trancher la question d'une manière définitive. Notre illustre et savant compatriote le P. Honoré de Sainte-Marie (1713), après avoir examiné la valeur respective des arguments présentés, d'une part, par les champions de Grégoire de Tours, de l'autre, par les partisans de saint Denys l'Aréopagite, prétendait que le système des *aréopagitiques* était le mieux fondé en témoignages, et que l'opinion des *grégoriens* l'emportait au point de vue des conjectures et des vraisemblances (6). Les savants bénédictins dom Vaissette et Claude de Vic (1730), dans leur *Histoire du Languedoc*, tout en suivant Grégoire de Tours, convenaient « que cet historien peut s'être trompé, et que les sept évêques peuvent être venus dans les Gaules successivement et en divers temps ». — « Nous n'entreprendrons pas d'examiner, ajoutaient-ils, la grande question touchant l'époque

(1) *Critica in Annales Baronii*, an. 834, T. III.

(2) *Hist. Eccl.*, L. II, n. VII. — L. VI, n. XLIX, T. I, éd. in-4°.

(3) *Hist. de l'Eglise Gallic.*, Dissert. prélim., 4^e prop., T. I.

(4) *Gallia Christ.*, T. I, col. 519.

(5) DOM GUÉRANGER, *Hist. de sainte Cécile*, 2^e édit. p. 385.

(6) *Réflexions sur les règles et l'usage de la critique*, T. I, 2^e partie, diss. VII, art. 5, p. 256.

de la mission de ces premiers évêques : nous avouons de bonne foi qu'il y a de grandes difficultés de part et d'autre (1) ».

Enfin, au milieu du dernier siècle, les auteurs de *l'Art de vérifier les dates*, comprenant la valeur des arguments présentés par Marca et les deux Pagi, abandonnèrent Grégoire de Tours sur l'époque de la mission des premiers évêques des Gaules et de saint Martial qu'ils assignaient au temps du pape saint Clément, c'est-à-dire à la fin du 1^{er} siècle : « Quoi qu'en disent plusieurs savants modernes, il y a bien de l'apparence que c'est à saint Clément, et non à saint Fabien, que l'on doit rapporter la mission des premiers évêques dans les Gaules, tels que saint Saturnin de Toulouse, saint Trophime d'Arles, saint Gatien de Tours, saint Denys de Paris, saint Paul de Narbonne, saint Austremonne de Clermont, saint Martial de Limoges. (*Marca et les deux Pagi.*) (2) ».

Quoi qu'il en soit, pour ce qui concerne saint Martial en particulier, il faut reconnaître, pour être dans le vrai, que la majorité des savants, dans les deux derniers siècles, ne s'est pas montrée favorable à sa mission au temps de saint Pierre; et, si l'on compte en faveur de cette opinion des hommes d'une érudition incontestable, tels que le bénédictin Millet (3), André du Saussay (4), Dadin d'Hauteserre (5), Bonaventure de St-Amable, etc., et des hommes qui joignaient une haute critique à une vaste érudition, tels que de Marca (6), Noël Alexandre (7), François Pagi (8), Jean Smith (9), et nos savants Limousins du dernier siècle, l'abbé Nadaud (10), Oroux (11), et le chanoine Devoyon (12), on compte dans le camp

(1) *Hist. gén. du Languedoc*, in-fol., T. I, note XXIII, p. 616.

(2) *Art de vérifier les dates*, édit. 1770, p. 239. — *Saint Martial*, p. 161.

(3) *Vindicata Ecclesia Gallie de suo Dionysio Gloria*, p. 34.

(4) *De Myst. Gall. Script.*, p. 302. — *Martyrol. Gallie.*, 30 jun.

(5) *Rerum Aquitanic.*, l. IV, cap. IX.

(6) *De tempore prædicatæ primæ in Galliis fidei.* (*Acta SS.*, T. V junii, p. 549.)

(7) *In Hist. Eccl. sæc. I. dissert. XVI, prop. prima.* (*Hist. Eccl.* in-folio, T. III, p. 164.)

(8) *Crítica in Annales Baronii*, an. 1032, n° 2.

(9) *Notes au martyrologe de Bède* : *Patrolog.*, T. XCIV, p. 961.

(10) *Mém. mss.*, T. I, p. 228 et suiv. — Table des évêques de Limoges.

(11) *Légende du bréviaire de 1783.* — *Rem. mss. prop. SS. Limoges*, p. 65 et suiv.

(12) *Rituel de 1774* : Catalogue des évêques de Limoges.

opposé Descordes, Launoy, Bosquet (4), Ellies du Pin (2), Tillemont (3), Baillet (4), Ruinart (5), Fleury (6), Longueval (7), Denys de Sainte-Marthe (8), Moréri (9), le *Dictionnaire de Trévoux*, l'abbé Velly (10), le cardinal Orsi, etc. La majorité des savants ayant communiqué le mouvement à l'opinion, il faut avouer que la victoire est restée au parti de Grégoire de Tours; et il est bien peu de livres d'histoire imprimés en France depuis deux cents ans qui n'aient donné raison à Descordes et à Launoy, et qui n'aient assigné la mission de saint Martial au milieu du III^e siècle.

Eh bien, c'est à ce point où en est la discussion que nous avons le courage de la reprendre en sous-œuvre. Il faut, nous l'avouons, une certaine confiance en ses propres forces pour aborder une question que des savants de premier ordre ont traitée en sens contraire, sans donner une solution péremptoire et définitive : il y a là d'autant plus d'audace et d'ambitieuse prétention que, les historiens des deux derniers siècles paraissant s'être prononcés en faveur de Grégoire de Tours, nous entreprenons de faire réviser ce jugement de l'histoire : c'est là pourtant la rude tâche devant laquelle nous ne reculons pas. Oui, nous venons nous inscrire en faux contre un enseignement historique qui est devenu classique, en quelque sorte, par le grand nombre et l'autorité des savants qui l'ont accrédité depuis deux cents ans. Prenant pour guide, dans notre travail, ces règles de critique sage et modérée que nous a tracées un illustre compatriote, notre savant limousin le P. Honoré de Sainte-Marie (Pierre Vauzelle) dans son ouvrage si estimé : « *Réflexions sur l'usage et les règles de la critique touchant l'histoire de l'Eglise, la vie des saints, etc.* », règles d'après lesquelles la science contemporaine se dirige, sans en faire honneur à celui qui les a tracées le premier, nous espérons faire revenir l'histoire

(1) *Hist. Eccles. Gall.*, L. I, n° 22.

(2) *Nouv. Bibl. des auteurs ecclés.*, T. I, p. 496.

(3) *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés des six premiers siècles*, éd. 1696, T. IV, p. 442, 475.

(4) *Vies des saints*, 30 juin, éd. 1701 in-folio, T. II, p. 396.

(5) *Édit. Gregor. Turon.*, p. 917, note.

(6) *Hist. Eccl.*, L. VI, n° XLIX.

(7) *Hist. de l'Eglise Gallie*, L. I, an 250.

(8) *Gallia Christ.*, T. II, p. 499.

(9) *Dict. Historique*, art. saint Martial.

(10) *Hist. de France*, T. I, diss. prélim., p. 21.

générale sur un point historique si important. Nous entrons dans la lice avec d'autant plus de confiance que nous nous présentons armé de documents nouveaux qui jettent sur la question une lumière nouvelle; et, afin de mettre dans cette discussion de la méthode et de la clarté, voici la marche d'après laquelle nous procéderons : dans un premier chapitre, nous réfuterons le passage de Grégoire de Tours sur lequel s'appuie l'opinion des savants qui font venir saint Martial au milieu du III^e siècle; après cette réfutation, nous produirons les témoins de la tradition historique qui assigne la mission de saint Martial au I^{er} siècle, et nous remonterons la chaîne traditionnelle à partir du XI^e siècle jusqu'au-delà du temps de Grégoire de Tours; en troisième lieu, nous examinerons la concordance des traditions étrangères avec les traditions de l'Aquitaine sur l'apostolat du premier évêque de Limoges. L'antiquité de notre tradition une fois établie, nous réfuterons les objections que le système *grégorien* oppose à l'opinion des *traditionalistes*; et, pour donner à cette dissertation un complément nécessaire, nous examinerons l'époque à laquelle sont venus dans les Gaules les premiers évêques que Grégoire de Tours présente comme les compagnons de saint Martial; enfin, dans un appendice, nous donnerons la liste chronologique des écrivains qui, depuis le XI^e siècle jusqu'à nos jours, ont assigné la mission de saint Martial au I^{er} siècle de notre ère.

CHAPITRE PREMIER.

RÉFUTATION DE GRÉGOIRE DE TOURS.

Il est très-vrai que Grégoire de Tours a dit, dans son *Histoire des Francs*, que saint Martial n'était venu qu'au milieu du III^e siècle, sous le consulat de Dèce et de Gratus. Voici ses paroles : « Du temps de Dèce, sept personnages ordonnés évêques furent envoyés pour prêcher dans les Gaules, comme le raconte l'histoire du martyr de saint Saturnin ; car elle dit : « Sous le consulat de Dèce » et de Gratus, comme on s'en souvient par une tradition fidèle, la » ville de Toulouse commença à avoir saint Saturnin pour évêque ». Voici donc ceux qui furent envoyés : aux habitants de Tours,

l'évêque Gatien ; à ceux d'Arles, l'évêque Trophime ; à Narbonne, l'évêque Denis ; aux Arvernes, l'évêque Austremonie ; à Limoges, l'évêque Martial (4) ». Voilà le passage historique ou plutôt le document traditionnel sur lequel on s'est appuyé jusqu'ici pour retarder jusqu'au milieu du III^e siècle la mission du premier évêque de Limoges.

Or nous allons montrer que ce passage n'a aucune autorité : 1^o parce qu'il s'appuie sur une citation inexacte ; 2^o parce qu'il est en contradiction avec des écrivains antérieurs dont le témoignage a plus de valeur que celui de Grégoire de Tours ; 3^o parce qu'on trouve dans ce passage des faits particuliers dont on démontre historiquement la fausseté ; 4^o parce que, dans ce passage, Grégoire de Tours est en contradiction avec lui-même ; 5^o parce que les partisans de cet historien reconnaissent eux-mêmes que ce passage est très-défectueux. La démonstration de ces cinq propositions va faire l'objet des cinq paragraphes suivants.

§ 1^{er}. — Ce passage s'appuie sur une citation inexacte.

Ce passage de Grégoire de Tours n'a aucune autorité, parce qu'il s'appuie sur une citation inexacte. En effet cet historien dit que « du temps de Dèce, sept personnages ordonnés évêques furent envoyés pour prêcher dans les Gaules comme le rapporte l'histoire du martyre de saint Saturnin » : or la légende de saint Saturnin ne dit point cela : elle dit seulement que, « sous le consulat de Dèce et de Gratus, la ville de Toulouse commença à avoir saint Saturnin pour premier évêque ». — Pourquoi donc Grégoire de Tours, s'appuyant sur cette légende, lui fait-il dire ce qu'elle ne dit pas ? Pourquoi se fonde-t-il sur cette légende pour assigner la mission des sept évêques à l'empire de Dèce, lorsque cette légende parle uniquement de la mission de saint Saturnin ? Si la citation est fautive, si le fondement est nul, l'autorité de ce texte est ruinée par la base : ainsi ce passage n'a aucune autorité, parce qu'il s'appuie sur une citation inexacte.

(4) Hujus (Decii) tempore, septem viri episcopi ordinati ad prædicandum in Gallias missi sunt, sicut historia passionis sancti martyris Saturnini denarrat. Ait enim : « Sub Decio et Grato consulibus, sicut fideli recordatione retinetur, primum ac summum Tolosana civitas sanctum Saturninum habere cœperat sacerdotem ». Hi ergo missi sunt : Turonicis, Gatianus episcopus ; Arelatensibus, Trophimus episcopus ; Narbonæ, Paulus episcopus ; Tolosæ, Saturninus episcopus ; Parisiacis, Dionysius episcopus ; Arvernensibus, Stremonius episcopus ; Lemovicinis Martialis est destinatus episcopus. (*Hist. Franc.*, L. I, C. XXVIII.)

Non-seulement cette citation est inexacte à l'égard de la légende de saint Saturnin, d'où Grégoire de Tours dit l'avoir tirée : elle est encore inexacte par rapport à la véritable source où cet historien a puisé la mission simultanée des sept évêques. En effet, où Grégoire de Tours a-t-il trouvé que ces sept évêques sont venus ensemble et en même temps dans les Gaules ? Est-ce dans une tradition orale ou écrite ? Cette tradition, orale ou écrite, est-elle fondée ou ne l'est-elle pas ? Pour répondre à ces difficultés, l'embarras des *grégoriens* était visible. Bosquet, dans son *Histoire ecclésiastique des Gaules*, avait hasardé le premier cette explication : « Comme c'était une tradition que ces sept évêques étaient venus ensemble dans les Gaules, Grégoire, ignorant le temps précis de leur mission, et sachant d'ailleurs que l'époque du martyre de saint Saturnin était clairement indiquée dans ses Actes, écrivit qu'ils étaient venus tous ensemble sous l'empire de Dèce (1) ». Tillemont (2) et Baillet (3) avaient trouvé cette explication si plausible qu'ils l'avaient adoptée. Dom Ruinart (4) et les auteurs de l'*Histoire du Languedoc* pensaient que c'était *sur une simple conjecture* que Grégoire de Tours avait fait venir ces sept évêques dans le même temps : écoutons dom Vaissette : « L'époque fixe de la mission de saint Saturnin de Toulouse, marquée dans ses Actes authentiques, l'aura peut-être déterminé (Grégoire de Tours) à lui joindre les anciens évêques des Gaules dont on avait alors la connaissance, mais dont peut-être il ignorait le temps précis où ils avaient vécu (5) ». On voit que l'expli-

(1) Cum autem illos septem episcopos simul venisse in Gallias traderetur, certum missionis tempus ignorans Gregorius, Saturnini martyrium ex Actibus ejus compertum habens, jam sub illis consulibus fuisse scripsit. (*Hist. Eccl. Gall.*, L. I, cap. ult.)

(2) Il y avait sans doute une tradition dans les églises de France que ces sept évêques y étaient venus à peu près en même temps. (*Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, etc., T. IV, p. 442.)

(3) Il a suivi sans doute une tradition, qu'il y avait de son temps dans les Eglises de France, que ces sept évêques étaient venus ou ensemble ou assez près. (*Vies des Saints*, in-folio, T. II, p. 396.)

(4) Acta S. Saturnini ejus in Gallias missionis tempus exhibent; sed nihil habent de cæteris hic recensitis, quorum in Gallias adventum alii aliis temporibus assignant. Gregorius tamen, qui eos putavit simul in Gallias accessisse, ex certa epocha quæ in Actis sancti Saturnini habetur, cæterorum etiam tempora deduxit. (RUINART, edit. *Gregor. Turon.*, col. 23, L. I, C. XXVIII.)

(5) *Histoire générale du Languedoc*, in-folio, T. I, note XXX, p. 616.

cation de cette citation inexacte mettait les *grégoriens* dans un grand embarras ; et on pouvait toujours leur demander : « Où est la preuve de cette prétendue tradition ? Quelle est la valeur historique de cette conjecture de Grégoire de Tours ? »

Un savant de nos jours, aussi distingué par son érudition que par sa critique pleine de sagesse et de sagacité, M. Faillon, prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice, a trouvé enfin la clef de ce problème. Dans son ouvrage intitulé : *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Madeleine en Provence*, il a établi, d'une manière aussi solide qu'ingénieuse, que Grégoire de Tours a puisé cette tradition de la mission simultanée des sept évêques dans l'ancienne légende de saint Ursin de Bourges, légende que M. Faillon a publiée d'après un manuscrit de la bibliothèque Royale, peint au *x^e* siècle (1). Dans cette légende, les noms des sept évêques mentionnés par Grégoire de Tours se trouvent identiquement les mêmes, et, quoique le nom de saint Martial ait été raturé (probablement au *xi^e* siècle, lorsqu'on le fit sortir de la catégorie des prédicateurs ordinaires en lui décernant le titre d'apôtre), cependant la place que la rature a laissée en blanc dans le manuscrit ne permet pas de douter que son nom ne s'y trouvât, d'autant plus qu'il figure constamment dans cette liste des sept évêques donnée par plusieurs anciennes légendes (2). M. Faillon s'est attaché à montrer que Grégoire de Tours a pris cette tradition de la mission simultanée des sept évêques dans la légende de saint Ursin ; et ce qui le prouve en effet, c'est que Grégoire de Tours, après avoir, dans le chapitre XXVIII de son histoire, parlé de la mission des sept évêques, en ne donnant des détails que sur le martyre de saint Saturnin, consacre le chapitre suivant tout entier à raconter la mission du fondateur de l'église de Bourges, qu'il ne considère toutefois que comme un prédicateur de second ordre et un disciple des sept évêques. De plus, les détails qu'il donne, dans le chapitre XXIX, sur le premier évêque de Bourges, sont évidemment empruntés à la légende de saint Ursin, dont ils retracent les faits principaux, et dont ils reproduisent textuellement quelques locutions trop recherchées pour être venues naturellement à l'esprit de deux auteurs étrangers l'un à l'autre. (Nous renvoyons au savant ouvrage intitulé : *Monuments inédits*,

(1) *Monuments inédits*, etc., T. II, col. 423 et suiv.

(2) *Document de l'église d'Arles*, ibid., T. II, col. 375. — *Acta sancti Austremonii*, apud Labbe, nov. Bibl., T. II, p. 482.

etc. (1), ceux de nos lecteurs qui seraient désireux d'avoir sur ce point de plus amples éclaircissements.)

Ainsi, d'accord avec M. Faillon, « nous regardons comme certain que saint Grégoire de Tours n'a eu, pour composer ce qu'il rapporte de la mission des sept évêques, que les Actes de saint Saturnin et ceux de saint Ursin de Bourges.... Il a pris des Actes de saint Ursin le dénombrement des sept évêques, et de ceux de saint Saturnin l'époque de leur mission. « Sept évêques, dit-il, furent envoyés » dans les Gaules pour y prêcher la foi : Gatien à Tours, Trophime » à Arles, Paul à Narbonne, Saturnin à Toulouse, Denys à Paris, » Austremoine en Auvergne, et Martial à Limoges ». Voilà les sept évêques mentionnés dans les Actes de saint Ursin. « Ce fut sous » Dèce, ajoute-t-il, que les sept évêques furent envoyés » ; et voici le motif de cette date, « ainsi que le marque le martyre de saint » Saturnin. Car on y lit : « Sous le consulat de Dèce et de Gratus, » comme on le sait par une tradition fidèle, la ville de Toulouse eut » pour évêque saint Saturnin (2) ».

Or c'est encore là que se montre et se trahit l'inexactitude de Grégoire de Tours. La légende de saint Ursin dit que les sept évêques ont été envoyés, non pas sous l'empire de Dèce, mais *par les saints apôtres*, ce qui est bien différent (3). Pourquoi donc Grégoire de Tours, ayant puisé dans la légende de saint Ursin cette tradition que sept évêques étaient venus ensemble, ne dit-il pas, de même que cette légende, qu'ils avaient été *envoyés par les saints apôtres* ? S'il a adopté, comme une tradition authentique, la mission simultanée des sept évêques rapportée par cette légende, pourquoi n'adopte-t-il pas aussi la date que cette légende assigne à leur mission ? — Ainsi cette citation de Grégoire de Tours est inexacte, non-seulement à l'égard des Actes de saint Saturnin, auxquels il fait dire ce qu'ils ne disent pas, mais encore par rapport à la véritable source où il a puisé la tradition de la mission simultanée des sept évêques. Donc 4° ce passage de Grégoire de Tours, qui s'appuie sur une fausse citation, qui repose sur une double inexactitude, n'a aucune autorité.

(1) T. II, col. 407 et suiv.

(2) *Monuments inédits*, etc., T. II, col. 371, 373.

(3) *Monuments inédits*, T. II, col. 423.

§ 2. — *Ce passage est en contradiction avec des écrivains antérieurs.*

En second lieu, ce passage n'a aucune autorité, parce qu'il est en contradiction avec des écrivains antérieurs dont le témoignage a plus de valeur que celui de Grégoire de Tours.

En effet, tout le monde convient que ces sept évêques ont été les chefs de l'expédition chrétienne dans la majeure partie des Gaules, et qu'ils sont les plus anciens prédicateurs de la foi dans les nombreuses provinces qu'ils ont évangélisées. Le seul écrivain du moyen-âge qui ait reproduit l'opinion historique de Grégoire de Tours sur l'époque de la mission des sept évêques, le moine Léthalde, auteur du *x^e* siècle, n'hésite pas à dire, dans son histoire de saint Julien, évêque du Mans, que ces sept évêques sont, avec saint Pothin de Lyon et saint Julien, les plus anciens prédicateurs évangéliques dans les Gaules (1). Il suivrait donc de ce passage de Grégoire de Tours que les provinces méridionales de la Gaule, les provinces du centre, de l'ouest et du nord-ouest, depuis Arles et Narbonne jusqu'à Bordeaux, Limoges et Paris, n'auraient reçu la foi chrétienne qu'au milieu du *iii^e* siècle : or cela est manifestement en contradiction avec des écrivains antérieurs à Grégoire de Tours, tels que saint Irénée, Tertullien, Lactance, etc.

Dès le second siècle (190), saint Irénée de Lyon, dans son ouvrage *contre les hérésies*, voulant prouver l'unanimité de la tradition dans toutes les Eglises du monde, déclare que, de son temps, il y avait plusieurs Eglises chrétiennes établies dans les Germanies, c'est-à-dire dans les deux provinces de la Gaule Belgique (2), dans les Ibéries, c'est-à-dire en Espagne, et chez les Celtes (ἐν Κελτοῖς). Or ce mot de *Celtes*, d'où est venu le mot de langue celtique, et qui s'applique en général à tous les Gaulois, désigne en particulier, selon Jules

(1) Ad collocandum igitur in Galliis novæ fidei fundamentum, ad erigendum rudis adhuc Ecclesiæ statum, pietas superna magnificos atque industrios viros destinavit, Lugdunensibus Photinum, Arelatensibus Trophimum, Narbonæ Paulum, Tolosæ Saturninum, Arvernus Austremonium, Lemovicinis Martialem, Turonicis Gatianum, Parisiacis Dionysium, Cenomanicis Julianum. (LETHA DES, *Vita S. Juliani*, C. I, *Patrolog.*, T. CXXXVII, p. 785.)

(2) Cette explication est du P. Longueval. « On sait, dit-il, que la foi ne pénétra que long-temps après dans la Germanie au-delà du Rhin. » (*Hist. de l'Eglise Gallie*, dissert. prélimin.) Nous donnons cette explication sous toutes réserves.

César (1) et tous les géographes anciens et modernes (2), les peuples de la Gaule centrale, renfermés entre la Garonne et la Seine, et chez lesquels se trouvaient les villes de Limoges, de Toulouse et de Paris, que Grégoire de Tours, dans le passage que nous attaquons, prétend n'avoir été évangélisées qu'au milieu du III^e siècle. Voici le texte de saint Irénée : « Ces peuples, dit-il, qui parlent tant de langues différentes, tiennent sur la foi un même langage; et ni les Eglises qui sont établies dans la Germanie n'ont d'autre croyance ni d'autre tradition, ni celles qui sont chez les Ibériens, *ni celles qui sont chez les Celtes*, ni celles qui sont en Orient, en Egypte et en Libye (3) ». D'ailleurs l'historien Eusèbe rapporte que saint Irénée rassembla des conciles dans les Gaules; il parle de la lettre synodique que ce saint évêque envoya au pape Victor au nom de ses frères dans l'épiscopat (4); et le P. Sirmond lui-même a été forcé de reconnaître l'existence de deux conciles tenus à Lyon et présidés par saint Irénée, dans le premier desquels douze évêques condamnèrent les hérésies de Valentin et de Marcion, et dans le second desquels treize évêques décidèrent qu'on devait célébrer la Pâque le dimanche après le quatorzième jour de la lune de mars (5) : or ces conciles supposent qu'il y avait alors des Eglises fondées et établies en divers lieux.

(1) Qui ipsorum lingua Celtæ, nostra Galli appellantur. (Quos) ab Aquitanis Garumna flumen, a Belgis Matrona et Sequana dividit. (CÆSAR, *Comment.*, L. I, c. 1.)

(2) *Celtæ*, a people of Gaul, between the R. *Garonne* and the *Seine*. (*Classical geographical Dictionary*, by Laurence Echard, London, 1705.)

(3) Nam etsi in mundo loquelæ dissimiles sunt, sed tamen virtus traditionis una et eadem est. Et neque hæ quæ in Germania sunt fundatæ ecclesiæ, aliter credunt, aut aliter tradunt : neque hæ quæ in Iheris sunt, *neque hæ quæ in Celtis*, neque hæ quæ in Oriente, neque hæ quæ in Ægypto, neque hæ quæ in Libya, neque hæ quæ in medio mundi constitutæ. Sed, sicut sol, creatura Dei, in universo mundo unus et idem est, sic et lumen et prædicatio veritatis ubique lucet, et illuminat omnes homines qui volunt ad cognitionem veritatis venire. (*Contra Hæreses*, L. I, cap. X, edit. Massuet, 1710, p. 49)

(4) Eusebii Pamphili *Hist. Eccles.*, L. V, c. 23 et 24, édition de Henri de Valois, p. 155, 156. — *Annotat. Henrici Valesii*, *ibid.*, p. 94.

(5) Non eram nescius antiquiores alias Galliæ synodos memorari, atque in his Lugdunenses duas S. Irenei episcopi; quarum in altera, quam episcoporum XII fuisse tradunt, Valentini, Marcionis et aliorum hæreses damnarit; in altera, cum episcopis XIII, Pascha die dominico celebrandum adversus Quartadecimanos decreverit. (SIRMOND, *Concilia antiqua Galliæ*, præfatio.)

Il y avait donc , au second siècle de notre ère , des églises établies dans la Gaule celtique , c'est-à-dire , au sens le plus restreint , dans ces provinces centrales , comprises entre la Garonne et la Seine , que Grégoire de Tours prétend n'avoir été évangélisées qu'au milieu du III^e siècle. Ce témoignage de saint Irénée parlant de faits contemporains ne renverse-t-il pas l'assertion de Grégoire de Tours parlant de faits écoulés quelques siècles auparavant ?

Les adversaires de notre opinion , comprenant toute la force de ce passage , ont cherché à l'éluder en restreignant ce mot de *Celtes* à la seule province de Lyon : mais , après ce qu'on vient de voir des deux conciles tenus sous saint Irénée , cette interprétation n'est pas recevable : écoutons l'illustre de Marca : « Ils nous accorderont sans restriction que , dans ce temps , il y avait des églises chez les Germains et dans les Espagnes : mais ils pointilleront sur ce mot de *Celtes* , que saint Irénée applique en général à tous les Gaulois , et qu'ils veulent , par je ne sais quel esprit de jalousie , restreindre à la seule province de Lyon. Ah ! loin des cœurs français une pareille envie ! qu'ils n'enlèvent pas à notre patrie une gloire que lui reconnaissent même les étrangers ! »

« Du reste , ajoute de Marca , on peut voir facilement en quel état se trouvait , du temps d'Irénée , la foi chrétienne dans les Gaules si l'on fait attention à ce que dit Tertullien , qui écrivait trente années après (1) ».

En effet Tertullien , dans son livre *contre les Juifs* , écrit vers l'an 220 , par conséquent avant l'époque assignée par Grégoire de Tours à la grande mission des Gaules , s'exprime d'une manière encore plus explicite que saint Irénée : en prouvant contre les juifs l'accomplissement des prophéties touchant la diffusion de la religion chrétienne dans tout l'univers , il énumère les nations qui croient en Jésus-Christ , et dans cette énumération il comprend « les » Gétules et les Maures d'Afrique , tous les confins des Espagnes , » les diverses nations des Gaules (*Galliarum diversæ nationes*) , et » même les Iles Britanniques , inaccessibles aux Romains , et pour-

(1) *Ille tempestate , Germanis quidem et Hispanis suas ecclesias nostri liberaliter absque ulla restrictione concedent , sed digladiabuntur de Celtis contra Irenæum ; qui generaliter cum sit locutus de Celtis , ejus sententiam ad specialem tractum , Lugduno vicinum , invidiose coercebunt. Absit livor iste à Gallorum pectoribus ! neque gentis honori manus violentas inferant cui exteri parcent.... Sane quo in statu esset , Irenæi ætate , fides christiana apud Gallos , ille facile conjiciet , qui Tertullianum , triginta post annos disserentem , expenderit de recepto Evangelio , etc.*

(De Marca , *apud Acta SS.* , T. V junii , p. 546.)

« tant soumises au Christ (1) ». Quelles étaient ces diverses nations des Gaules ? Tertullien entend par là les quatre provinces qui formaient la division des Gaules depuis Auguste, à savoir : Narbonne, Lyon, la Belgique, l'Aquitaine. Or l'Aquitaine reconnaît saint Martial pour apôtre ; et, comme il y avait des chrétiens dans cette province du temps de Tertullien, il s'ensuit que saint Martial y avait prêché long-temps avant le milieu du ⁱⁱⁱ^e siècle, époque assignée à sa mission par Grégoire de Tours. De quel front ose-t-on soutenir avec cet historien que le christianisme n'a été prêché dans la majeure partie des Gaules, et même sur le littoral de la Méditerranée, si voisin de l'Italie, à Arles et à Narbonne, qu'au milieu du ⁱⁱⁱ^e siècle, lorsque saint Irénée et Tertullien, qui vivaient avant cette époque, disent si formellement le contraire ?

Lactance, qui écrivait au commencement du ^{iv}^e siècle, s'exprime d'une manière non moins énergique que Tertullien lorsqu'il dit que, après la mort de Domitien, arrivée à la fin du ⁱ^{er} siècle, « l'Eglise devint plus illustre et plus florissante, et que, sous les princes bons et tolérants qui lui succédèrent dans le gouvernement de l'empire romain, exempte des attaques de ses ennemis, elle étendit ses bras à l'orient et à l'occident, en sorte qu'il n'y avait aucun coin de la terre si reculé où la religion du vrai Dieu n'eût point pénétré, aucune nation si barbare dont elle n'eût adouci les mœurs ; mais, ajoute-t-il, dans la suite cette longue paix fut troublée ; car, long-temps après, Dèce s'éleva pour persécuter l'église (2) ». Ainsi, long-temps avant l'empire de Dèce, c'est-à-dire avant le milieu du ⁱⁱⁱ^e siècle, la religion chrétienne était généralement répandue dans les diverses parties du monde. Ce témoignage de Lactance contredit donc Grégoire de Tours, qui veut que les apôtres qui ont évangélisé

(1) *Getulorum varietates, et Maurorum multi fines, Hispaniarum omnes termini, et Galliarum diversæ nationes, et Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita, etc.* (TERTULLIAN., *Advers. Judæos*, C. VII, *Patrol. T. II*, col. 610.)

(2) *Rescissis igitur actis tyranni, non tantum in statum pristinum Ecclesia restituta est, sed etiam multo clarius ac floridius enituit; secutisque temporibus, quibus multi ac boni principes romani imperii clavum regimenque tenuerunt, nullos inimicorum impetus passa, manus suas in orientem occidentemque porrexit; ut jam nullus esset terrarum angulus tam remotus quo non religio Dei penetrasset; nulla denique natio tam feris moribus vivens ut non, suscepto Dei cultu, ad justitiæ opera mitesceret. Sed enim postea longa pax rupta est. — Extitit enim post annos plurimos execrabile animal Decius, qui vexaret ecclesiam.* (LACTANT., *De Mortibus Persecut.*, cap. III et IV, *Patrolog.*, T. VII, col. 199 et 200.)

la majeure partie des Gaules n'y soient venus qu'au milieu du III^e siècle.

Enfin, vers le milieu du VI^e siècle, sept évêques de France, — les évêques de Tours, de Rouen, de Paris, de Nantes, d'Angers, de Rennes et du Mans, — écrivant à sainte Radegonde, lui disaient que, « dès la naissance du christianisme, la vraie foi avait commencé à respirer dans les pays de la Gaule (1) ». Or par qui la vraie foi aura-t-elle été prêchée dès le premier siècle dans les pays de la Gaule, sinon par ceux que les plus anciennes églises des Gaules regardent comme leurs fondateurs et leurs apôtres? Tous ces témoignages que nous venons de citer, de saint Irénée, de Tertullien, de Lactance, d'Eusèbe, etc., ne montrent-ils pas que le christianisme, prêché dans les Gaules dès le premier siècle (*ipso catholicæ religionis exortu*), était répandu, dans le second siècle et au commencement du troisième, du temps de saint Irénée et de Tertullien, dans ces provinces que Grégoire de Tours prétend n'avoir été évangélisées que vers le milieu du III^e siècle? Donc 2^e ce passage de Grégoire de Tours n'a aucune autorité, parce qu'il est en contradiction avec des écrivains antérieurs dont le témoignage a plus de valeur que le sien, attendu qu'ils parlent de choses contemporaines ou assez rapprochées de leur temps.

§ 3. — *On trouve dans ce passage des faits particuliers dont on démontre historiquement la fausseté.*

Je dis en troisième lieu que ce passage de Grégoire de Tours n'a aucune autorité, parce qu'on y trouve des faits particuliers dont on démontre historiquement la fausseté : pour n'en citer qu'un seul, il est matériellement faux que saint Trophime n'ait été envoyé en Gaule qu'au milieu du III^e siècle (250), sous le consulat de Dèce et de Gratus.

En effet, il est historiquement démontré que, à cette époque, il y avait sur le siège d'Arles un évêque hérétique nommé Marcien, qui fut dénoncé au pape saint Etienne et à saint Cyprien de Carthage, par les évêques de la province de Lyon, comme étant infecté du schisme et de l'hérésie de Novatien. Saint Cyprien écrivit à ce sujet au pape Etienne avant le différend qui s'éleva entre eux

(1) Cum ipso catholicæ religionis exortu cœpissent Gallicanis in finibus venerandæ fidei primordia respirare. (*Apud Gregor. Turon., Hist. Franc., L. IX, cap. XXXIX, RUINART, col. 464.*)

sur la question du baptême administré par les hérétiques, c'est-à-dire avant 254. Nous remarquons dans sa lettre les passages suivants : « Il faut que vous écriviez à nos collègues dans l'épiscopat » qui sont établis dans les Gaules de ne plus souffrir les insultes » de cet orgueilleux et opiniâtre Marcien, ennemi de la piété » divine et du salut de nos frères, qui *depuis long-temps se vante* » et dit hautement partout qu'il suit le parti de Novatien, et qu'il » s'est séparé de notre communion..... Envoyez des lettres dans la » Provence et aux fidèles d'Arles pour leur recommander de se » séparer de Marcien, et de choisir un autre évêque à sa place, » afin que le troupeau du Christ, jusqu'ici dispersé, blessé, » méprisé, trouve un centre d'union. Qu'il suffise que, *dans les* » *années précédentes*, un grand nombre de nos frères soient morts » là-bas sans recevoir la paix..... Faites-moi connaître l'évêque qui » aura été substitué à la place de Marcien, afin que nous sachions » à qui nous devons écrire et envoyer nos frères (1) ». Ces paroles que nous avons soulignées : *depuis long-temps il se vante*, — *dans les années précédentes*, font naturellement remonter à l'an 250 l'époque où Marcien s'était séparé de la communion catholique : son épiscopat avait dû commencer avant cette année. On voit par là qu'il est impossible que saint Trophime ait été envoyé comme évêque d'Arles à une époque où il y avait déjà sur ce siège un évêque hérétique, nommé Marcien, bien postérieur à saint Trophime sur la liste des évêques de cette ville. Quelle autorité peut donc avoir ce passage de Grégoire de Tours? S'il renferme une erreur sur saint Trophime, ne doit-il pas être suspect à l'égard de saint Martial?

Launoy et les partisans de Grégoire de Tours, comprenant combien cette lettre de saint Cyprien est écrasante pour leur système, ont cherché à élever des doutes sur son authenticité; mais les savants

(1) Quapropter facere te oportet plenissimas litteras ad coepiscopos nostros in Galliis constitutos, ne ultra Marcianum pervicacem et superbum, et civium pietatis ac fraternæ salutis inimicum, collegio nostro insultare patiantur..., qui *jampri-dem* *factat et prædicat*, quod Novatiano studens et ejus pervicaciam sequens à communione se nostra segregaverit.... Dirigantur in Provinciam et ad plebem Arelate consistentem à te litteræ, quibus abstanto Marciano alius in locum ejus substituantur, et grex Christi, qui in hodiernum ab illo dissipatus et vulneratus contemnitur, colligatur. Sufficiat multos illic ex fratribus nostris *annis istis superioribus* excessisse sine pace.... Significa plane nobis quis in locum Marciani Arelate fuerit substitutus, ut sciamus ad quem fratres nostros dirigere, et cui scribere debeamus. (*Cyprianæ opera*, *Epist. LXVII*, édit. Baluze, p. 115, 116, 117.)

éditeurs de saint Cyprien, Rigault (1), Jean Fell, évêque d'Oxford (2), et surtout notre illustre Baluze (3), ont démontré l'authenticité de cette pièce avec une évidence telle qu'il n'est plus permis de revenir sur cette question.

De plus, un monument authentique et solennel du v^e siècle renverse entièrement l'assertion de cet historien sur saint Trophime : c'est une lettre de dix-neuf évêques de la province d'Arles, adressée, l'an 440, au pape saint Léon pour revendiquer les privilèges que l'église de Vienne avait enlevés à cette métropole. Voici un passage de cette requête : « Toutes les provinces de la Gaule » savent, et la sainte Eglise Romaine ne l'ignore pas, que la cité » d'Arles est la première ville des Gaules qui ait mérité de recevoir » pour pontife saint Trophime, *envoyé par le bienheureux apôtre saint* » *Pierre*, et que, de là, le don de la foi s'est répandu peu à peu dans » les autres provinces des Gaules..... Les prédécesseurs de Votre » Sainteté, ajoutent les prélats, respectant les usages anciens, » ont confirmé par des décrets solennels (comme les archives du » Saint-Siège en font foi) ce qu'une antique institution avait trans- » mis à l'égard des privilèges de l'Eglise d'Arles, persuadés qu'il » était parfaitement juste et raisonnable que, comme la sainte » Eglise Romaine occupe le premier rang parmi toutes les autres » Eglises du monde à cause du bienheureux Pierre, prince des » apôtres, ainsi, dans les Gaules, l'Eglise d'Arles, qui a mérité *de* » *recevoir des apôtres mêmes* saint Trophime pour évêque, reven- » diquât le pouvoir d'ordonner les évêques, privilège dont elle use » avec une scrupuleuse religion (4) ». Ainsi ce saint Trophime

(1) Edition de saint Cyprien, p. 110, note.

(2) Edition de saint Cyprien, Oxford, *Epist.*, p. 176.

(3) Edition de saint Cyprien, note sur l'épître LXVII, p. 496.

(4) Omnibus etenim regionibus Gallicanis notum est, sed nec sacrosanctæ Ecclesiæ Romanæ habetur incognitum, quod prima intra Gallias Arelatensis civitas missum a beatissimo Petro apostolo sanctum Trophimum habere meruit sacerdotem, et exinde aliis paulatim regionibus Galliarum donum fidei et religionis infusum..... Quam quidem antiquitatem sequentes prædecessores Beatitudinis vestræ, hoc quod erga privilegia Arelatensis Ecclesiæ institutio vetusta tradiderat, promulgatis (sicut et scriinia apostolicæ sedis procul dubio continent) auctoritatibus confirmarunt : credentes plenum esse rationis atque justitiæ ut, sicut per beatissimum Petrum, apostolorum principem, sacrosancta Ecclesia Romana teneret supra omnes totius mundi Ecclesias principatum, ita etiam intra Gallias Arelatensis Ecclesia, quæ sanctum Trophimum ab apostolis missum sacerdotem habere meruisset, ordinandi pontificium vendicaret. His secundum religionem utitur privilegiis Ecclesia memorata. (S. LEO., *Epist. LXV: Patrolog. Migne*, T. LIV, p. 880, 881.)

que Grégoire de Tours fait venir sous l'empire de Dèce, — dix-neuf évêques de toute une province, antérieurs d'un siècle et demi à Grégoire de Tours, et apparemment mieux renseignés sur l'histoire de leur propre province, le proclament envoyé par saint Pierre du temps des apôtres, et présentent le fait comme connu de tous. Lequel des deux témoignages est préférable, le plus récent ou le plus ancien? le témoignage d'un seul ou le témoignage de plusieurs? le témoignage d'un étranger ou celui des évêques du pays? Il n'y a pas d'hésitation possible, quand même on aurait oublié qu'il y avait un évêque hérétique sur le siège d'Arles à l'époque que Grégoire de Tours assigne à la mission de saint Trophime. Aussi plusieurs savants, tels que Longueval (1), Denys de Sainte-Marthe, dans le *Gallia Christiana* (2), partisans avoués de Grégoire de Tours, se sont-ils vus forcés de l'abandonner sur l'article de la mission de saint Trophime.

Avant les évêques de la province d'Arles, et à propos du privilège qu'ils revendiquaient, le pape Zosime, l'an 417, avait dit de saint Trophime : « Assurément il ne faut point déroger à ce privilège de la ville métropolitaine d'Arles, vers laquelle fut envoyé en premier lieu l'évêque Trophime, source première de laquelle toutes les Gaules ont reçu les ruisseaux de la foi (3) ». Si la ville d'Arles est la première ville des Gaules qui ait reçu la foi, comme il est hors de doute que le christianisme était établi dès le second siècle dans les villes de Lyon et de Vienne, on ne peut contredire plus formellement Grégoire de Tours, qui retarde la mission de saint Trophime jusqu'au milieu du III^e siècle.

Launoy et ses partisans ont cherché à éluder la force du témoi-

(1) *Hist. de l'Eglise gallic.*, Dissert. prélim.

(2) Huic vulgatæ opinioni opponitur Gregorii Turonensis auctoritas.

Ad hæc respondemus.... episcopus secundæ Narbonensis, Alpium Maritimarum, et Arelatensis provinciæ, qui sedebant medio sæculo V, doctiores fuisse circa origines Ecclesiarum suarum et tempus quo fundatæ erant quam Gregorius Turonensis, qui floruit sæculo VI desinente. Certe, si Trophimus accessisset tantum post medium sæculum III, nec nisi postea jacta essent fundamenta dictarum Ecclesiarum, quomodo tot episcopi, quorum nonnulli jam seniores erant, nec longe ab his aberant temporibus, in istis potuissent cæcutire, aut, si noverant, mentiri voluissent, aut fucum facere? (*Gallia Christiana*, T. I, col. 519.)

(3) Sane quoniam metropolitane Arelatensis urbi vetus privilegium minime derogandum est, ad quam primum ex hac sede Trophimus summus antistes, ex cujus fonte totæ Galliæ fidei rivulos acceperunt, directus est. (SIMOND, *Concilia antiqua Galliæ*, édit. 1629, T. I, p. 42, 43).

gnage des évêques de la province d'Arles en alléguant que *saint Pierre* voulait dire ici le *siège apostolique* : mais il ne faut pas avoir lu le texte pour soutenir une pareille interprétation. D'ailleurs que prétendaient ces évêques ? Ils prétendaient montrer que l'Eglise d'Arles était plus ancienne que celle de Vienne : or la mission par le Saint-Siège ne prouvait rien : la mission par saint Pierre prouvait tout. On sait du reste que l'Eglise de Vienne était florissante au second siècle : dès l'an 177 elle envoyait des lettres aux Eglises d'Asie : or le plus célèbre des archevêques de Vienne, saint Adon (859), reconnaît l'ancienneté de l'Eglise d'Arles, puisqu'il dit dans son Martyrologe que « saint Trophime était disciple de saint Pierre et de saint Paul (1) », et dans son opuscule *Sur les Fêtes des Apôtres*, après avoir dit que saint Trophime, ordonné à Rome par saint Pierre et saint Paul, fut envoyé le premier à Arles, il cite le témoignage du pape Zosime, qui écrivait plus d'un siècle avant Grégoire de Tours : « C'est de cette source, comme dit le pape Zosime, que toutes les Gaules ont reçu les ruisseaux de la foi (2) ». Usuard, dans son Martyrologe (875), s'exprime dans les mêmes termes que saint Adon de Vienne (3).

Avant saint Adon et Usuard, le petit Martyrologe romain, écrit vers 740 (4), reconnaissait saint Trophime pour un disciple des apôtres (5).

Il résulte de cette masse de témoignages une démonstration historique que Grégoire de Tours s'est trompé en retardant la mission de saint Trophime au milieu du III^e siècle.

(1) IV kal. januarii (29 decemb.). Item, apud Arelatem, natalis sancti Trophimi, episcopi et confessoris, discipuli apostolorum Petri et Pauli. (*Patrolog.*, T. CXXIII, p. 205.)

(2) IV kal. januarii (29 decemb.). Natalis sancti Trophimi, de quo scribit apostolus ad Timotheum : *Trophimum autem reliqui infirmum Mileti* (II Tim. iv). Hic, ab apostolis Romæ ordinatus episcopus, primus ad Arelatem, urbem Galliæ, ob Christi Evangelium prædicandum directus est. Ex cujus fonte, ut beatus papa Zosimus scribit, totæ Galliæ fidei rivos acceperunt; qui apud eandem urbem in pace quievit. (*Patrolog.* Migne, T. CXXIII, p. 194.)

(3) IV kal. jan. (29 decemb.) Apud Arelatem, natalis sancti Trophimi, cujus meminit Paulus scribens ad Timotheum, qui, ab eodem apostolo episcopus ordinatus, præfatus urbi primus ob Christi evangelium prædicandum directus est. Ex cujus fonte, ut papa Zosimus scribit, tota Gallia fidei rivulos accepit. (*Martyrolog.* : *Patrolog.*, T. CXXIV, p. 849.)

(4) SOLLIER, *Prolegom. Usuard.* : *Patrolog.*, T. CXXIII, p. 529.

(5) 29 decemb. (IV kal.) David regis, et Trophimi episcopi, discipuli apostolorum. (*Patrolog.*, T. CXXIII, p. 177.)

Donc ce passage de Grégoire de Tours n'a aucune autorité, parce que, 3° parmi les faits particuliers qu'il énonce, il y en a dont on démontre historiquement la fausseté. Et on pourrait raisonner ainsi contre Grégoire de Tours : « Si saint Trophime a été envoyé dans les Gaules par les apôtres, saint Martial, que vous dites être venu avec lui, n'a-t-il pas été envoyé dans le même temps ? »

§ 4. — *Dans ce passage Grégoire de Tours est en contradiction avec lui-même.*

En quatrième lieu, ce passage de Grégoire de Tours n'a aucune autorité, parce qu'il est contredit par plusieurs textes du même historien.

En effet 1°, après avoir parlé de ces sept évêques envoyés dans les Gaules sous l'empire de Dèce, il dit, dans le chapitre suivant, que « un de leurs disciples alla à la cité de Bourges prêcher aux peuples le Christ, Sauveur de tous (1) », et il consacre tout ce chapitre à la biographie de saint Ursin, premier évêque de Bourges. Or, d'un autre côté, dans le livre *De la Gloire des Confesseurs*, il dit, en parlant du même saint Ursin, que « il avait été ordonné évêque, et envoyé dans les Gaules *par les disciples des apôtres* (2) ». Donc, d'après Grégoire de Tours, ces sept évêques seraient disciples des apôtres, et alors ils n'auraient pu être envoyés sous l'empire de Dèce; ou, si l'on entend par *disciples des apôtres* les premiers papes successeurs de saint Pierre, tels que saint Clément, par exemple, à qui l'ancienne tradition du Berry attribue en effet la mission de saint Ursin (3), il faut reconnaître encore que le premier évêque de Bourges n'a pu être envoyé au III^e siècle, et que, Grégoire de Tours étant ici en flagrante contradiction avec lui-même, son passage sur les sept évêques n'a aucune autorité.

2° Dans le passage de son histoire relatif aux sept évêques, il adopte pour l'époque de la mission de saint Saturnin la date tradi-

(1) De horum vero discipulis quidam Biturigas civitatem aggressus, Salutare omnium, Christum Dominum populis nuntiavit. (GREG. TURON., *Hist. Franc.*, L. I, C. XXIX, RUINART, col. 24.)

(2) Bituriga vero urbs primum a sancto Ursino, qui a *discipulis apostolorum* episcopus ordinatus in Gallias destinatus est, verbum salutis accepit. (*De Glor. Confess.*, C. LXXX, RUINART, col. 961.)

(3) A Clemente læta mente
Missus est Bituricam.

(LARBRE, *Nova Bibl.*, T. II, p. 459.)

tionnelle qu'il avait trouvée dans les Actes de ce Saint, dans lesquels il est dit que, d'après un souvenir fidèle, saint Saturnin était venu à Toulouse sous l'empire de Dèce. Or, d'un autre côté, dans le livre *De la Gloire des Martyrs*, il dit en parlant du même saint Saturnin : « Ordonné, dit-on, par les disciples des apôtres, il fut envoyé à la ville de Toulouse (1) ». Ainsi, d'une part, il adopte une tradition qui fait venir saint Saturnin au milieu du III^e siècle ; et, d'autre part, il adopte une tradition différente qui fait venir saint Saturnin sur la fin du I^{er} siècle. N'est-ce pas là une seconde contradiction ? Donc le passage relatif aux sept évêques n'a aucune autorité.

3^o Dans le chapitre XXVIII^e de son Histoire, Grégoire de Tours retarde jusqu'au milieu du III^e siècle la mission de ces évêques que les traditions des diverses Eglises de France regardent comme les plus anciens prédicateurs de l'Evangile dans les Gaules. Or, d'autre part, dans le livre *De la Gloire des Martyrs*, en parlant de saint Eutrope, évêque de Saintes, il le fait ordonner évêque et envoyer dans les Gaules par le pape saint Clément (2) vers la fin du premier siècle. Mais, pour aller à Saintes, il fallait suivre la voie romaine qui traversait toute la Gaule, et en particulier Limoges et notre province : l'Evangile aurait donc été prêché à l'extrémité occidentale de la Gaule un siècle et demi avant que les villes d'Arles, de Narbonne, de Limoges, eussent entendu cette prédication ! Cela n'est-il pas contradictoire ? — De plus Grégoire de Tours rapporte une lettre écrite par quelques évêques de France à sainte Radegonde, où il est dit que, « dès la naissance du christianisme, la vraie foi avait commencé à respirer dans les pays des Gaules (3) ». Mais par qui la foi chrétienne aura-t-elle été prêchée dans les Gaules au premier siècle ? N'est-ce pas surtout par ces missionnaires de Rome que les plus anciennes Eglises des Gaules regardent comme leurs fondateurs et leurs apôtres ? Or tout cela ne contredit-il pas le passage *incriminé*, qui retarde leur mission jusqu'au milieu du III^e siècle ?

4^o Dans le passage relatif aux sept évêques, Grégoire de Tours fait venir saint Martial sous l'empire de Dèce : or, d'un autre côté,

(1) Saturninus vero martyr. ut fertur, ab apostolorum discipulis ordinatus, in urbem Tolosatium est directus. (*De Glor. Martyr.*, C. XLVIII, RUINART, col. 777.)

(2) Eutropius quoque, martyr Santonicæ urbis, a beato Clemente episcopo fertur directus in Gallias, ab eodem etiam pontificalis ordinis gratia consecratus est. (*D^e Glor. Mart.*, C. LVI, RUINART, col. 786.)

(3) *Histor. Franc.*, L. IX, C. XXXIX, RUINART, col. 464.

dans son livre *De la Gloire des Confesseurs*, il dit de saint Martial que, « envoyé par les évêques de Rome (ce qui ne désigne aucune époque, et pourrait s'entendre, à la rigueur, de saint Pierre et de saint Paul), il vint à Limoges avec deux prêtres *qu'il avait amenés d'Orient* (1) ». Ces dernières expressions sont une confirmation expresse de notre tradition locale, qui veut que saint Martial soit venu d'Orient avec saint Pierre, et soit né en Judée. Mais cela ne semble-t-il pas contredire la mission de saint Martial au III^e siècle?

Donc ce passage de Grégoire de Tours, contredit par plusieurs autres passages du même écrivain, n'a aucune autorité historique, et doit être regardé comme non avenu.

§ 5. — *Les partisans de Grégoire de Tours reconnaissent eux-mêmes que ce passage est très-défectueux.*

En dernier lieu, ce passage n'a aucune autorité, parce qu'il est reconnu comme très-défectueux par les partisans mêmes de Grégoire de Tours.

En effet, parmi ses partisans, quelques-uns, tels que Longueval (2), Denys de Sainte-Marthe (3), etc., sont forcés d'avouer qu'il s'est trompé à l'égard de saint Trophime; d'autres, tels que Fleury (4), sont plus favorables à la tradition rapportée par saint Adon de Vienne, qui fait venir au I^{er} siècle saint Trophime d'Arles et saint Paul de Narbonne. Les auteurs de l'*Histoire de Languedoc* conviennent « que cet historien peut s'être trompé », et que, s'ils le suivent, c'est « sans préjudice de l'ancienne tradition de l'Eglise de Narbonne, qui reconnaît pour son premier évêque Paul, disciple des apôtres, lequel peut avoir été envoyé dans les Gaules long-temps avant saint Saturnin (5) ». Enfin, parmi les partisans les plus avancés de Grégoire de Tours, quelques-uns, tels que Tillemont, ne le suivent pas sur le temps où il place la mission des sept évêques :

(1) *Igitur sanctus Martialis episcopus, a Romanis missus episcopis, in urbe Lemovicina prædicari exorsus est.... Erant tunc temporis cum eo duo presbyteri, quos secum ab Oriente adduxit in Galliam. (De Glor. Confess., C. XXVII, RUINART, col. 916, 917.)*

(2) *Hist. de l'Eglise Gallie.*, dissert. prélim., 4^{re} propos.

(3) *Gallia Christ.*, T. I, col. 519.

(4) *Hist. Eccl.*, L. II, n. VII; L. VI, n. XLIX.

(5) *Hist. gén. du Languedoc*, in-fol., T. I., note XXIII, p. 616.

« On peut croire, dit-il, qu'ils avaient été envoyés durant la paix dont l'Eglise jouit sous Philippe (1) ». « Il ne se faut pas arrêter absolument au règne de Dèce, dit-il encore, pour y mettre la venue de ces évêques. Car la persécution qu'il excita contre l'Eglise, dès le commencement de 250 au moins, n'était pas bien propre pour envoyer en France une mission de cette nature. Saint Fabien n'en eut pas beaucoup le loisir en 250, puisqu'il fut martyrisé le 20 de janvier (2) ». Longueval est du même sentiment que Tillemont : « Il est probable, dit-il, que ces missionnaires furent envoyés quelques années plus tôt, pendant la paix de l'Eglise et sous le règne de Philippe (3) ». Avant ces deux écrivains, Bosquet, dans son *Histoire ecclésiastique des Gaules*, avait été forcé de convenir que « ces sept évêques avaient été envoyés dans les Gaules, non pas ensemble, ni dans le même temps, mais à diverses reprises (4) ». Les partisans de Grégoire de Tours reconnaissent donc eux-mêmes que ce passage est très-défectueux.

En effet, il paraît souverainement invraisemblable, dit M. Faillon, que, sous l'empire de Dèce, le pontife romain ait envoyé dans les Gaules, comme le suppose saint Grégoire de Tours, une troupe si considérable de prédicateurs. On tient que tous ces évêques ont eu un ou plusieurs compagnons de leur apostolat : or on ne comprendrait guère que le temps de Dèce eût été favorable pour une pareille mission. Car ce prince, auteur de la septième persécution générale, commença à persécuter les chrétiens dès son avènement à l'empire, puisqu'il fit périr le pape saint Fabien lui-même le 20 janvier 250. De plus, cette persécution fut si cruelle que le Saint-Siège vqua plus de seize mois, c'est-à-dire pendant tout le temps que vécut encore l'empereur Dèce, parce que ce tyran *attaquait surtout les évêques, et n'en voulait point souffrir à Rome*, comme le font observer les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* (5). Mais, si le clergé romain n'osait pas ordonner un pape pendant cette longue vacance, comment supposer qu'il ait eu la hardiesse d'ordonner

(1) *Mémoires pour servir à l'Hist. Eccl.*, T. IV, p. 443.

(2) *Ibid.*, p. 744.

(3) *Hist. de l'Eglise Gallie.*, an 250, note.

(4) *Diversis itaque temporibus, illi episcopi in Gallias venerunt, non uno eodem que, simul et semel.* (*Hist. Eccl. Gall.*, L. III, C. XXI.)

(5) *Art de vérifier les dates*, édit. 1770, p. 212.

néanmoins sept évêques, et de les envoyer encore avec plusieurs autres missionnaires pour fonder de nouvelles Eglises (1) ?

En résumé, ce passage de Grégoire de Tours n'a aucune autorité : 1° parce qu'il s'appuie sur une citation inexacte ; 2° parce qu'il est en contradiction avec des écrivains antérieurs dont le témoignage a plus de valeur que celui de cet historien ; 3° parce qu'on trouve dans ce passage des faits particuliers dont on démontre la fausseté ; 4° parce que, dans ce passage, Grégoire de Tours est en contradiction avec lui-même ; 5° parce que les partisans de cet écrivain reconnaissent eux-mêmes que ce passage est très-défectueux.

Or ce passage de Grégoire de Tours, qui est le seul fondement positif de l'opinion historique qui fait venir saint Martial au milieu du III^e siècle, ce passage étant démontré sans autorité et sans valeur, n'avons-nous pas déjà, même avant d'énoncer des preuves, n'avons-nous pas un préjugé légitime en faveur de la tradition immémoriale de notre pays sur l'époque où a été envoyé l'apôtre de l'Aquitaine ?

Du reste, comme cette tradition est conforme à ce que nous lisons dans l'Evangile et dans les plus anciens Pères de l'Eglise sur la diffusion universelle de la prédication chrétienne au temps des apôtres ! Nous voyons dans l'Evangile que les apôtres et leurs disciples s'élancent de Jérusalem, et, se partageant le monde, vont prêcher la foi jusqu'aux extrémités de la terre. Comme Eusèbe l'a remarqué (2), « les uns envahissent l'empire romain et cette grande cité reine de toutes les cités ; les autres vont dans le royaume des Perses ; les autres, chez les Parthes et les Arméniens ; d'autres vont chez les Scythes ; quelques-uns pénètrent jusqu'aux extrémités de la terre et jusque dans le pays des Indes ; d'autres traversent l'Océan, et abordent dans les îles qu'on appelle Britanniques (3) ». C'est ainsi

(1) *Monuments inédits*, etc., T. II, col. 352, 353.

(2) *At vero apud omnes nomen Jesu prædicare, admirabiliaque ejus gesta, et in urbibus et in agris docere; et alios quidem eorum, imperium Romanum, ipsamque omnium urbium reginam invadere; alios Persarum regnum, alios Armeniorum, Parthorum alios nationem; item alios Scytharum, quosdam etiam ad ipsos orbis terræ venisse fines, Indorumque regionem penetrasse; alios porro trans Oceanum evasisse, ad eas insulas quæ Britannicæ vocantur: hæc sane ego nunquam humana vi effecta putaverim.* (EUSÈBE, *Démonst. Evang.*, I. III, C. V. édit. Paris, 1628, p. 111.)

(3) *Τινὰς δὲ ἤδη καὶ ἐπ' αὐτὰ τῆς οἰκουμένης ἔλθειν τὰ ἄκρα, ἐπὶ τε τῶν Ἰνδῶν φθάσαι χώραν, καὶ ἑτέρους ὑπὲρ τὸν Ὠκεανὸν παρελθεῖν ἐπὶ τὰς καλουμένας Βρεττανικὰς νῆσους.* (EUSÈBE, *ibid.*)

que s'exprimait , au commencement du IV^e siècle, le père de l'*histoire ecclésiastique*. Mais, si les apôtres ont songé à faire évangéliser la Grande-Bretagne par eux-mêmes ou par leurs envoyés, à plus forte raison l'ont-ils fait pour les Gaules, qu'il fallait traverser nécessairement pour pénétrer dans les Iles Britanniques (4).

Que voyons-nous encore dans l'Evangile? Saint Paul voyage en Arabie, traverse plusieurs fois la Syrie et l'Asie-Mineure, va dans la Grèce, prêche à Athènes le *Dieu inconnu*, se fait conduire à Rome; et, dans un de ses voyages, il écrivait aux Romains : « Je rends grâces à Dieu de ce que votre foi est annoncée dans le monde entier (2); je vous verrai en passant lorsque je me rendrai en Espagne; je passerai parmi vous en me rendant en Espagne (3) ». La plupart des Pères de l'Eglise enseignent qu'en effet l'apôtre des nations a exécuté ce projet. Un contemporain de saint Paul, un de ses *coadjuteurs* dans l'apostolat (4), le pape saint Clément, écrivait de Rome aux habitants de Corinthe que saint Paul, « le héraut de l'Evangile dans le monde entier, a prêché la justice à toute la terre, et s'est transporté jusqu'aux dernières limites de l'Occident (5) ». Saint Jérôme, qui unissait à l'érudition la plus étendue la critique la plus sûre, et qui avait puisé à Rome les vraies traditions apostoliques, parle plusieurs fois de ce voyage de saint Paul en Espagne, et il dit dans son livre des *Ecrivains ecclésiastiques* : « Il faut savoir que, dans la première défense que saint Paul présenta de sa cause, l'empire de Néron n'étant pas encore affermi, et ne se laissant pas

(4) Quelque extraordinaire que paraisse cette assertion, que la foi a été annoncée dans la Grande-Bretagne du temps des apôtres, ce n'est pas seulement dans Eusèbe qu'on la trouve. Un autre écrivain grec, Métaphraste, dans son Commentaire sur saint Pierre et saint Paul, a écrit que saint Pierre lui-même a pénétré dans la Grande-Bretagne pour y annoncer l'Evangile : *εἰς Βρεττανίαν παραγίνεται*. (*Acta SS.*, T. V junii, p. 416.)

(2) Gratias ago Deo meo..., quia fides vestra annuntiatur in universo mundo. (*Ad Roman.*, C. I, v. 8.)

(3) Cum in Hispaniam proficisci cœpero, spero quod præteriens videam vos...; per vos proficiscar in Hispaniam. (*Ad Roman.*, XV, v. 24, 28.)

(4) Cum Clemente, et cæteris *adjutoribus* meis, quorum nomina sunt in libro vite. (*Ad Philipp.*, IV, 3.)

(5) Præco factus in Oriente ac Occidente, eximium fidei decus accepit; totum mundum docens justitiam, et ad occidentis terminum veniens (*καὶ ἐπὶ τὸ τέλος τῆς οὐστίας ἔλθων*). — S. CLEMENT. *ad Corinth.* Epist. 1, C. V. (COTELIER, *Patres Eci Apostol.*, T. I, p. 148, 149.)

aller à ces grands crimes que rapporte l'histoire, l'apôtre fut mis en liberté par Néron, afin que l'Evangile fût prêché dans *les pays de l'Occident*, comme il l'écrit lui-même dans sa seconde Eptre à Timothée (4). Les plus anciens Pères de l'Eglise, saint Hippolyte, évêque de Porto (2), saint Athanase (3), saint Epiphane (4), saint Jean-Chrysostôme (5), saint Cyrille de Jérusalem (6), Théodoret (7), et plus tard saint Grégoire-le-Grand (8), saint Isidore de Séville (9), parlent, comme d'une chose avérée, de ce voyage de saint Paul en Espagne. Et ce qui confirme que le christianisme a été prêché en Espagne du temps des apôtres, c'est qu'on y a trouvé une ancienne inscription ainsi conçue : « A Néron César-Auguste pour avoir purgé la province des brigands et des gens qui prêchaient une nouvelle superstition (10) » : ce qui ne peut s'entendre que de la religion chrétienne.

L'apôtre des nations, parti de l'Orient, alla donc jusqu'aux confins de l'Occident, et ne s'arrêta qu'aux extrémités du monde, là où le fabuleux Hercule avait planté ses colonnes, et avait dit : *Nec plus ultra*, il n'y a plus rien au-delà. « Appelé par le Seigneur, dit saint Jérôme, saint Paul s'élança sur toute la surface de la terre, et il prêcha l'Evangile depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie, et de là jusqu'en Espagne : il fournit sa course depuis la mer Rouge, ou plutôt depuis un Océan jusqu'à l'autre Océan, imitant son maître et le

(1) Sciendum autem in prima satisfactione, necdum Neronis imperio roborato, nec in tanta erumpente scelera quanta de eo narrant historiæ. Paulum à Nerone dimissum ut Evangelium Christi in Occidentis quoque partibus prædicaretur, sicut ipse scribit in secunda Epistola ad Timotheum. (*De Viris Illustribus*, C. V : *Patrolog.*, T. XXIII, p. 615.)

(2) *Opuscul. de duodecim Apostol.* (*Bibl. Vet. Patr.*, T. III, p. 285.)

(3) *Epist. ad Dracontium*, edit. Bened., T. I, p. 235.

(4) Ο μὲν γὰρ Παῦλος καὶ ἐπὶ τῇν Ἰσπανίαν ἀφικνείται. (*Adv. Hær.*; L I; *lletres*. XXVII, edit. Petav., T. I, p. 107.)

(5) Καὶ ὁρᾷς αὐτὸν ἀπὸ Ἱερουσαλὴμ εἰς Ἰσπανίαν τρέχοντα. (*In Math. Homil.* LXXV, al. LXXXVI; edit. Bened., T. VII, p. 725. — *Orat. VII in Paul.*, T. II, p. 516.)

(6) *Catéch.* XVII. (*Bibl. Vet. Patr.*, T. IV, p. 510.)

(7) *In Epist. II ad Timoth.*, Cap. ult. — *In Epist. ad Philipp.*, Cap. I. — *In Psalm.* 116.

(8) *Moral. in Job*, L. XXXI, C. LIII, edit. Bened., T. I, col. 1044.

(9) *De Ortu et Obitu Patrum*, Cap. LXIX : *Patrolog.*, T. LXXXIII, p. 450.

(10) *BARON. Annal. ad an.* 69, § 46.

soleil de justice, dont il est écrit : « Il part d'une extrémité du ciel, et il arrive jusqu'à l'autre extrémité du ciel », en sorte que la terre manqua plus tôt sous ses pas avant que l'ardeur de la prédication fût défaillance à son zèle (1) ».

Or, comme le dit de Marca, saint Paul, en se rendant en Espagne, dut suivre cette voie romaine, si célèbre chez les anciens, qui allait d'Italie dans la Bétique en traversant les Gaules, et qui passait par Nice, Arles, Narbonne et les monts Pyrénées (2) : c'est ce que racontent en effet plusieurs écrivains grecs (3), et c'est ce que confirment les traditions des provinces méridionales de la Gaule, rapportées par Usuard (4) et Adon de Vienne : ce dernier dit, dans sa Chronique, que « saint Paul, mis en liberté par Néron, se rendit en Espagne, et qu'il laissa pour prêcher saint Trophime à Arles et saint Crescent à Vienne (5) ».

Pour ce qui est de saint Crescent, les plus anciens Pères de l'Eglise confirment sa mission dans les Gaules : Eusèbe, saint Epiphane, Théodore, veulent que ces paroles de saint Paul : *Crescens in Galatiam*, se traduisent ainsi : *Crescent est parti pour la Gaule*. Eusèbe s'exprime ainsi : « Parmi les autres compagnons de saint Paul, Crescent fut envoyé dans les Gaules, selon le témoignage de saint Paul lui-même (6) ». Saint Epiphane dit que la Gaule a été

(1) Qui vocatus a Domino effusus est super faciem universæ terræ, ut prædicaret Evangelium de Jerosolymis usque ad Illyricum, et ædificaret non super alterius fundamentum ubi jam fuerat prædicatum; sed usque ad Hispanias tenderet, et a mari Rubro, imo ab Oceano usque ad Oceanum curreret : imitans Dominum suum et solem justitiæ, de quo legimus : *A summo caelo egressio ejus, et occursum ejus usque ad summum ejus* : ut ante eum terra deficeret, quam studium prædicandi. (*In Amos*, Cap. V. : *Patrolog.*, T. XXV, p. 1043, 1044)

(2) *Ap. Acta SS.*, T. V junii, p. 545.

(3) S. Sophron. de Jérusalem (*Sermo de Natal. Apost.*, apud *Cornel. a Lapid.* — *In Epist. ad Roman.*, C. XV). Métaphraste, Vie de saint Paul (*apud Acta SS.*, T. V junii, p. 422). Voir dans ces deux écrivains, à propos du voyage de saint Paul en Espagne, la belle légende de Xantippe et de Probus.

(4) *Martyrolog.*, 12 décemb. (*Patrolog.*, T. CXXIV, p. 793.)

(5) Paulus Romam vinctus mittitur, et biennium in libera manens custodia, post hæc ad prædicandum dimittitur, necdum Nerone in tantam persecutionem christianorum erumpente quantam de eo narrat historiæ. Quo tempore creditur Paulus ad Hispanias pervenisse, et in Arelate Trophimum, Viennæ Crescentem, discipulos suos, ad prædicandum reliquisse. (*Adon. Chronicon* : *Patrolog.*, T. CXXIII, p. 79.)

(6) Τῶν γὰρ λοιπῶν ἀκόλουτων τοῦ Παύλου, Κρίσκης μὲν ἐπὶ τὰς Γαλλίας στείλαμενος ὑπ' αὐτοῦ μαρτυρεῖται. (EUSÈBE, *Hist. Eccles.*, L. III, C. IV., edit. Henr. Vales., p. 59.)

évangélisée, non-seulement par saint Crescent, mais encore par saint Luc : « Le ministère de la prédication évangélique, dit-il, ayant été confié à saint Luc, il l'exerce en passant dans la Dalmatie, dans la Gaule, dans l'Italie, mais *particulièrement dans la Gaule*, ainsi que saint Paul l'assure, dans ses Epîtres, de quelques-uns de ses disciples : « Crescent, dit-il, est en Gaule ». Car il ne faut pas lire *en Galatie*, comme quelques-uns le croient par erreur, mais *en Gaule* (1). Théodoret donne à ce texte de saint Paul la même interprétation que saint Epiphane (2). Saint Sophrone de Jérusalem dit aussi que saint Crescent a prêché dans les Gaules (3). Et la tradition immémoriale de l'Eglise de Vienne (4), qui regarde saint Crescent comme son premier évêque, confirme le récit d'Eusèbe et des autres Pères grecs que nous venons de citer.

Enfin, si nous recevons le témoignage de saint Isidore de Séville, saint Philippe aurait aussi prêché aux Gaulois en traversant leur pays : « Philippe, dit ce Père, prêche le Christ aux Gaulois, et conduit à la lumière de la science et au port de la foi les nations barbares voisines des ténèbres et rapprochées des vagues de l'Océan (5). Nous nous étonnons que le P. Noel Alexandre (6), et,

(1) Ἐπιτραπέντος δὲ αὐτοῦ κηρύξαι τὸ Εὐαγγέλιον, καὶ κηρύττει πρῶτον ἐν Δαλματία, καὶ ἐν Γαλλίᾳ, καὶ ἐν Ἰταλίᾳ, καὶ ἐν Μακεδονίᾳ. Ἀρχὴ δὲ ἐν τῇ Γαλλίᾳ ὥς καὶ περὶ τινων τῶν αὐτοῦ ἀκόλουτων λέγει ἐν ταῖς αὐτοῦ Ἐπιστολαῖς ὁ αὐτὸς Παῦλος· Κρίστος φησὶν τῇ Γαλλίᾳ. Οὐ γὰρ ἐν τῇ Γαλατίᾳ, ὥς τινες πλανηθέντες νομίζουσιν, ἀλλ' ἐν τῇ Γαλλίᾳ. (*Adv. Hær.*, L II, Hæres. XXXI, edit. Patav., T I, p. 433.)

(2) Γαλατίαν, τὰς Γαλλίας οὕτως ἐκάλεσεν. Οὕτω γὰρ ἐκαλοῦντο πάλαι· οὕτω δὲ καὶ νῦν αὐτὰς ὀνομάζουσι οἱ τῆς ἑξω παιδείας μετεληφότες. (THEODORET, *in Epist. II ad Tímoth.*, cap. IV.)

(3) Κρήσκης ἐν Γαλλίαις ἐκήρυξε τὸ Εὐαγγέλιον. (*De Vitis Apostol.*, inter Opera Hieronymi : *Patrolog.*, T. XXIII, p. 722.)

(4) Apud Galatiam, B. Crescentis, discipuli S. Pauli apostoli, qui ad Gallias transitum faciens, verbo prædicationis multos ad fidem Christi convertit, Viennæ civitate Galliarum per aliquot annos sedit, ibique Zachariam discipulum pro se episcopum ordinavit. Rediens vero ad gentem cui specialiter fuerat episcopus datus, Galatas, usque ad beatum finem vitæ suæ in opere Domini confortavit. (*Martyrolog.*, V kal. julii : *Patrolog.*, T. CXXIII, p. 293.)

(5) Philippus a Bethsaida civitate, unde et Petrus, Gallis prædicat Christum, barbarasque gentes, vicinasque tenebris, et tumentis Oceano conjunctas, ad scientiæ lumen fideique portum deducit. Deinde in Hierapoli, Phrygiæ provinciæ urbe, crucifixus, lapidatusque obiit, rectoque sepultus cadavere, simul cum filibus suis ibidem requiescit. (*De Ortus et Obitu Patrum*, Cap. LXXIII : *Patrolog.*, T. LXXXIII, col. 152.) Voir sur ce passage de saint Isidore les savantes observations de P. de Marca. (*Acta SS.*, T. V junii, p. 515.)

(6) *In Hist. Eccl. sæc. I, dissert. XV, T. III, p. 158.*

après lui, le P. Honoré de Sainte-Marie (1) aient regardé comme supposé cet ouvrage de saint Isidore : il suffit, pour en prouver l'authenticité, de dire que saint Ildefonse l'énumère parmi les ouvrages de ce Père de l'Eglise (2). En outre, de Marca avait trouvé ce livre parmi les œuvres de saint Isidore dans un manuscrit du ix^e siècle (3). Après saint Isidore, saint Julien de Tolède assigne la Gaule à saint Philippe comme ayant été le champ de sa mission (4); et Fréculphe, évêque de Lisieux en 823, reproduit intégralement, dans sa Chronique, ce passage de saint Isidore (5).

On voit, par tous ces témoignages, que, si des apôtres et des hommes apostoliques ont évangélisé la Gaule dès le premier siècle, on ne doit point trouver étonnant que leurs envoyés y aient fondé des Eglises.

Et l'on voudrait que l'Evangile n'eût été annoncé dans la majeure partie des Gaules que deux siècles après la mort de saint Pierre et de saint Paul! — Et l'on voudrait que le littoral de la Méditerranée, si voisin de l'Italie, que les villes d'Arles et de Narbonne, par exemple, n'eussent été évangélisées que deux siècles plus tard, lorsque saint Cyprien arrosait de son sang le sol de Carthage, lorsque Tertullien avait composé ses ouvrages immortels! — Et l'on voudrait, sur la foi d'un texte sans valeur, donner un démenti à des traditions si respectables de tant d'Eglises qui s'accordent sur ce point! Et l'on voudrait que, à Rome, saint Pierre eût enchaîné la parole de Dieu! que la lumière se fût repliée sur elle-même! L'on voudrait que saint Pierre n'eût pas songé à notre patrie lorsque tant de traditions s'accordent à dire qu'il y a envoyé des apôtres! — Je m'arrête sur ce point : il me semble qu'il n'en faut pas davantage pour ruiner jusqu'aux fondements l'opinion historique qui s'appuie sur un passage de Grégoire de Tours. — Mais cela ne me suffit pas : il faut maintenant que je montre la légitimité de notre tradition, en remontant de siècle en siècle jusqu'aux apôtres, et en trouvant, jusqu'au dernier anneau de cette chaîne, des témoignages historiques qui confirment notre tradition.

(1) *Réflexions sur les règles et l'usage de la critique*, T. I, 2^e part., dissert. VI, p. 202.

(2) *De Viris Illust. : Patrolog.*, T. XCVI, col. 202. — Voir, sur l'authenticité de ce livre, l'éditeur de saint Isidore, FAUSTIN AREVAL : *Patrolog.*, T. LXXXI, p. 382 et suivantes.

(3) *Apud Acta SS.*, T. V junii, p. 546.

(4) *Comment. in Nahum prophet.*, n^o 76 : *Patrolog.*, T. XCVI, col. 746.

(5) *Patrolog.*, T. CVI, col. 1148.

CHAPITRE SECOND.

TÉMOIGNAGES DE LA TRADITION EN FAVEUR DE LA MISSION
DE SAINT MARTIAL AU I^{er} SIÈCLE.

Avant de produire les témoins de l'antique tradition du Limousin et de l'Aquitaine sur saint Martial, nous croyons devoir exposer les principes sur lesquels repose notre travail et les règles critiques qui nous ont servi de guide dans la recherche et l'appréciation des témoignages traditionnels.

1^{re} RÈGLE. — À défaut de témoignages historiques (et nous entendons par là des récits faits par des témoins contemporains, ou rédigés d'après des mémoires ou des témoignages contemporains), on peut arriver, avec un certain degré de certitude, à la connaissance de faits antérieurs dont la mémoire s'est conservée par la tradition, c'est-à-dire par la transmission des événements faite oralement ou de vive voix, et communiquée, comme de main en main, d'une génération à la génération suivante (1).

2^e RÈGLE. — Pour s'assurer de la vérité des événements anciens rapportés par la tradition, il faut examiner si cette tradition a pour objet des faits publics et éclatants ; si elle est constante et ancienne ; et, quand il s'agit de faits qui appartiennent à une époque très-reculée, il faut rechercher des preuves écrites de cette tradition, en remontant de siècle en siècle jusqu'à une époque qui ne soit pas trop éloignée de l'événement (2).

3^e RÈGLE. — Ce serait se montrer trop sévère en matière de critique d'exiger que les preuves écrites de la tradition remontassent au temps même où l'événement s'est passé : en effet, un document

(1) On peut consulter sur la valeur historique de la tradition le savant académicien Fréret. (*Mém. Acad. Bell. Lett.*, T. VI, p. 453.)

(2) Prima est, ut de eo quod in traditione positum dicitur, diversis et temporibus et locis scriptum sit à pluribus exploratæ fidei viris, qui producantur ut testes. (LACROIX, *Dissert. de Sulp. Sever.*, § 16, p. 86.)

contemporain serait quelque chose de plus qu'un témoignage traditionnel : ce serait un témoignage historique.

4^e RÈGLE. — Quand on a des témoignages anciens qui établissent qu'une tradition a été reconnue pendant une série de siècles, il suffit qu'on n'en trouve pas le commencement pour supposer avec raison qu'elle existait dans les siècles antérieurs où l'absence de documents ne permet pas d'en rechercher les traces : en fait de tradition *possession vaut titre*.

5^e RÈGLE. — En vertu du même principe, lorsqu'une ou plusieurs provinces sont en possession tranquille, depuis plusieurs siècles, d'un fait traditionnel admis sans contestation, il ne suffit pas, pour les en déposséder, de mettre en avant l'objection vague qu'on appelle *l'argument négatif*, et qui se fonde sur le silence des anciens écrivains : il faut, pour rejeter cette tradition, alléguer des témoignages historiques qui la combattent formellement, ou qui démontrent qu'elle est récente et supposée ; ou bien il faut produire des raisons si fortes et si convaincantes qu'elles forcent un homme sage et prudent de rejeter cette tradition (1).

6^e RÈGLE. — Une tradition a d'autant plus de valeur qu'elle est plus en harmonie avec l'enseignement général de l'histoire, et elle a d'autant moins de force qu'elle y semble plus opposée.

7^e RÈGLE. — Quand il y a divergence entre les traditions sur un même fait, on doit préférer le témoignage des auteurs du pays à celui des auteurs étrangers (2) ; on doit préférer celle des traditions qui est la plus ancienne, et qui est enseignée d'une manière constante, à celle qui serait relativement récente, et qui ne reposerait que sur un témoignage isolé.

8^e RÈGLE. — Quand bien même il se trouverait dans un écrivain, dans un récit historique, dans une légende rédigée d'après la tradition, quelque fait suspect de supposition, ou invraisemblable, ou même dont la fausseté serait démontrée, ce ne serait pas une raison de rejeter tout le reste ; car, comme l'a dit le P. Honoré de Sainte-

(1) Cf. HONORÉ DE SAINTE-MARIE, *Réflexions sur les règles et l'usage de la critique*, T. I, 2^e partie, dissert. VII, § 3, p. 302.

(2) « Il semble qu'il est de l'équité de préférer toujours les anciens auteurs d'un pays aux étrangers : il est très-difficile en effet de savoir exactement ce qui se passe dans des lieux éloignés ; et nous voyons souvent que les bruits populaires qui se répandent d'une nation chez une autre et que les récits qui viennent de loin ont trompé beaucoup d'écrivains, dans un temps surtout où le commerce des lettres était rare et difficile. » (HONORÉ DE SAINTE-MARIE, *ibid.*, p. 287.)

Marie, on ne méprise pas le témoignage d'un écrivain parce qu'il s'est mépris quelquefois (1). « Que deviendrait la science du passé, dit dom Guéranger, s'il était permis de ne tenir aucun compte du témoignage d'un écrivain dont la probité est d'ailleurs incontestable, par cela seul qu'on rencontrerait dans ses récits quelque trace d'inexactitude ou de préoccupation (2) ? »

9^e RÈGLE. — Dans un ouvrage apocryphe, c'est-à-dire dans un ouvrage qui n'a pas été composé par l'auteur dont il porte le nom, mais qui a été *supposé* à une époque postérieure, on peut trouver un écho véritable de la tradition sur un événement, au moins pour l'époque à laquelle on prouve que cet ouvrage a été véritablement écrit (3).

10^e RÈGLE. — Dans une légende composée sur des données traditionnelles, il faut savoir dégager le fait capital ou les événements principaux des circonstances accessoires et des détails secondaires : ceux-ci, en passant de bouche en bouche, peuvent facilement s'altérer, et se mélanger d'additions étrangères ; mais le *gros des faits* (4) est moins susceptible d'altération. La vraie et utile critique consiste à dégager la vérité des nuages qui la couvrent, en dépouillant le fait principal des détails inexacts.

11^e RÈGLE. — On connaît que les détails d'un récit traditionnel ou d'une légende sont altérés ou apocryphes lorsqu'ils sont contraires aux mœurs, aux coutumes, aux manières de parler qui étaient en usage à l'époque où l'on suppose que s'est passé le fait traditionnel (6).

12^e RÈGLE. — Lorsqu'il y a concordance entre deux ou plusieurs traditions sur un même fait, et que ces diverses traditions n'ont pu s'inspirer l'une chez l'autre, comme, par exemple, quand les pays où elles se sont transmises sont séparés par de longues distances,

(1) HONORÉ DE SAINTE-MARIE, *Réflexions sur les règles et l'usage de la critique*, T. I, 2^e partie, dissert. VII, § 3, p. 302.

(2) *Histoire de sainte Cécile*, 2^e édit., p. 387.

(3) « On ne saurait désavouer que plusieurs livres supposés ne soient de quelque autorité. Les critiques qui passent pour les plus délicats en cette matière ne manquent pas de les citer quand ils peuvent leur être de quelque secours. » (HONORÉ DE SAINTE-MARIE, *loc. cit.*, p. 288.)

(4) Les esprits vraiment justes ne se croient point en droit de les rejeter (les traditions) pour le *gros des faits*. (FRÉRET, *Mém. Acad. Bell. Lett.*, T. VI, p. 153.)

(5) « Il faut que ces traditions n'aient rien de contraire aux usages et aux temps où ces choses ont été reçues. » (HONORÉ DE SAINTE-MARIE, *loc. cit.*, p. 301.)

cet accord de diverses traditions sur un même fait est une preuve non équivoque de la vérité de ce fait : c'est une règle de critique dont Tertullien a donné la formule en ces termes : *Quod apud multos unum invenitur non est erratum, sed traditum* (1) : une tradition qui est la même chez divers peuples n'est pas une erreur ou un mensonge : c'est une vérité transmise de vive voix.

Après avoir exposé les règles de la critique sur la tradition, produisons les témoignages traditionnels en faveur de la mission de saint Martial au 1^{er} siècle.

Il serait inutile et superflu d'énumérer ici les témoignages favorables à l'apostolat de saint Martial qui sont postérieurs au 1^{er} siècle. On sait que, à partir du second concile de Limoges (4034), ce point d'histoire, promulgué par des conciles provinciaux, sanctionné par la haute autorité du souverain pontife, était reçu dans toute l'Aquitaine avec autant de respect qu'un article de foi. Du reste nous nous réservons de donner, dans un appendice, la liste des écrivains qui ont professé cette opinion historique depuis le 1^{er} siècle jusqu'à nos jours. Mais, comme, dans une discussion de ce genre, ce qui fait le mérite d'un document c'est son antiquité, nous allons citer, à partir seulement du commencement du 1^{er} siècle, les témoignages favorables à l'apostolat de saint Martial.

XI^e SIÈCLE.

Au commencement du 1^{er} siècle, il se tint plusieurs conciles sur la question de l'apostolat de saint Martial ; non pas que l'on fût divisé sur l'époque de sa mission : la tradition était reçue, dans l'Aquitaine et même dans toute la France, que saint Martial avait été envoyé au 1^{er} siècle par saint Pierre lui-même ; mais l'on disputait seulement sur ce point si saint Martial devait être honoré du nom d'apôtre, ainsi qu'on le trouvait dans d'anciens martyrologes et livres liturgiques, ou si l'on devait continuer à l'honorer sous le titre plus modeste de confesseur-pontife, ainsi qu'on le faisait alors dans la cathédrale de Limoges. La discussion, commencée dans des assemblées de princes et de prélats, à Paris et à Poitiers, prit une telle importance que l'on convoqua des conciles provinciaux à Bourges et à Limoges pour la décider. Disons un mot de ces divers conciles.

(1) TERTULLIAN., *De Præscript.*, Cap. XXVIII.

Assemblée de Paris (1023).

L'an 1023, une assemblée de princes et de prélats se réunit à Paris, dans le palais et en présence du roi Robert de pieuse mémoire (4). On y agita cette question de l'apostolat de saint Martial. Une altercation s'éleva sur ce point entre les Français et les Limousins; et, chose remarquable! ce n'étaient pas ces derniers qui étaient les plus chauds partisans de l'apostolat: ils disaient aux Français: « Vous autres, Français, vous ne faites pas bien de compter saint Martial parmi les apôtres: nous, nous faisons mieux de le placer parmi les confesseurs. Vous le regardez comme le dernier des apôtres; et nous, nous le mettons au premier rang parmi les confesseurs ». L'archevêque de Bourges Gauzlin, ancien abbé de Fleury, prit la parole pour apaiser ce différend: « Il me semble, dit-il, que ceux qui comptent saint Martial au nombre des confesseurs n'agissent pas selon les règles de la justice et de la raison; car il est plutôt du rang des apôtres que de celui des confesseurs. Si quelqu'un plaçait le nom du roi qui est ici présent, non pas dans la liste des rois, mais dans celle des comtes ses sujets, il ferait par là acte d'ignorance ou de mépris pour la personne du roi; et, s'il agissait par ignorance, on lui pardonnerait facilement à cause de sa rusticité; mais, s'il faisait cela par mépris, non-seulement le roi, mais les comtes ses sujets, et les princes, et ses amis, s'irriteraient contre le contempteur. Et, de fait, tout ce pays de France sait bien que ce prédicateur de l'Aquitaine n'est pas du rang des confesseurs, qui ne viennent qu'après les martyrs, mais qu'il est du rang des apôtres, qui passent avant les martyrs. Pour moi, si je rayais son nom de la liste apostolique, je craindrais d'encourir l'indignation de saint Pierre et des autres qui regardent saint Martial comme leur collègue et leur associé dans la gloire. S'il y a des apôtres en dehors des douze, comme on ne peut en douter, incontestablement celui-là est apôtre qui a reçu du Seigneur le don des grâces avec les autres apôtres. Il est de la race d'Abraham; il est disciple du Seigneur; il a été baptisé par saint Pierre; il a reçu sa mission de Jésus-Christ.... En le maintenant au rang des apôtres, nous autres Français nous suivons la coutume pleine de raison que nous ont transmise nos pères, qui ont formé les premiers le monastère de

(4) Consulter sur cette assemblée de Paris Adémar de Chabannes, *Commemorat. Abbat. Sancti Martialis*. (*Patrolog.*, T. CXXI, col. 83, 84.)

Saint-Benoît (1). Quiconque voudra nous imiter en cela suivra la ligne droite de la vérité. »

Le roi Robert et tous les princes et prélats qui assistaient à l'assemblée applaudirent à ces paroles de l'archevêque de Bourges (2).

Assemblée de Poitiers (1024).

L'année suivante (1024) (3), le duc d'Aquitaine Guillaume IV

(1) Gauzlin, avant d'être archevêque de Bourges, avait été abbé du monastère de Saint-Benoît-sur-Loire. (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, p. 855.)

(2) Adhuc enim vivente rege Roberto, cum antecessor meus Hugo in palatio ei apud Parisios assisteret cum multitudine nobilium et doctorum, altercatio inter Francos et Lemovicenses de re hujusmodi coram rege fieri cœpit; et ego ibi tunc præsens interfui. Dicebant isti : « Vos Franci, non recte facitis quia Martialem cum apostolis pronuntiatis : nos recte agimus quia eum inter confessores recitamus Vos ultimum apostolorum dicitis : nos primum confessorum in litanis dicimus. » Quorum litigium archiepiscopus supradictus Gauzlenus compescuit, dicens : « ... Omnes qui Martialem inter confessores pronuntiant non bene juste, non bene perspicaciter agere mihi videntur : ille enim magis est sortis apostolicæ unus quam sortis confessorum... Utique, si regis qui adest nomen non inter regum, sed comitum subjectorum vocabula diceret quis, aut rusticus diceretur, aut malivolis regis contemptor. Et, si simplicitate rustica id fieret, nil moveretur rex animo, sed rusticitati facile ignosceret : si vero non simpliciter sed contemptive diceretur, non dubium quin regis animus ad iracundiam pro contemptu suo accenderetur.... Nec tantum rex quantum subditi comites ejus, et principes, et amici, in contemptorem irati fierent. Revera scit omnis hæc regio quia ille prædicator Aquitanie de gradu non confessorum, qui post martyres sunt, sed apostolorum, qui ante martyres sunt, existit. Ego autem, si nomen ejus de apostolico ordine auferrem, timerem ut apostoli Petri et aliorum indignationem hac in re incurrerem qui, olim in mundo, et nunc in cælo, collegam et sodalem suum Martialem præclarum consocium per sedilia apostolica habent.... Nimirum, si alii apostoli sunt, exceptis duodecim, sicut et absque dubio sunt, ille utique apostolus est qui omne donum gratiarum a Domino cum aliis duodecim accepit Apostolis.... Est carnaliter de genere Abraham, est discipulus Domini, est a Petro baptizatus Domino jubente :... est a Domino missus... Nos Franci morem quem patres nostri, qui primi monasterium Sancti Benedicti suo magisterio innormarunt, plina nobis ratione subnixum tradiderunt de hac re, ratum conservamus. Quisquis nos hac in re imitari voluerit rectam veritatis lineam tenebit. » — Quo perorato, archiepiscopus tacuit; et rex cum omni dignitate clericorum et principum qui sibi assistebant dicta archiepiscopi collaudavit. (ODOLRIC, in *Concilio II Lemovic.* — HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, pars I, p. 855, 856, 857.)

(3) En 1023, selon Pagi (*Ann.* 1023, n° 2). Nous pensons que le concile de Poitiers a été tenu en 1024, parce que l'abbé Odolric, dans le second concile de Limoges, en 1031, compte sept ans révolus depuis l'époque où le duc Guillaume reçut du roi d'Angleterre ce livre enrichi d'images qu'il présenta aux évêques dans le concile de Poitiers. Or il y aurait huit ans si l'on plaçait ce concile en 1023.

réunit à Poitiers une autre assemblée où l'on agita de nouveau cette question de l'apostolat de saint Martial. Ce prince venait de recevoir du roi des Anglais Canut-le-Grand (1) des présents magnifiques et vraiment royaux, et, entre autres, un livre, écrit en lettres d'or, dans lequel se trouvaient les noms des saints avec leurs images. Le duc Guillaume, homme lettré, montra ce livre aux évêques, dans le concile de Poitiers, comme un témoignage de l'antiquité de l'apostolat de saint Martial, qui se trouvait placé là dans le catalogue des apôtres. Ce prince si instruit disait à l'archevêque de Bordeaux et aux autres prélats qui assistaient au concile : « Nous pouvons juger de quelle autorité est le saint patron de l'Aquitaine, puisque la tradition qui le met au rang des apôtres a été transmise aux Anglais par saint Grégoire, qui a tant travaillé au salut de cette nation. Il serait peu habile de révoquer en doute ce dont le pape Grégoire n'a pas douté. Vous voyez, vénérables évêques, que, dans ce livre qui a été écrit chez les Anglais, on a omis Timothée, Cléophas, Silas et les autres dont on trouve le nom dans les Evangiles, dans les Actes des apôtres et dans les Epîtres de saint Paul, et auxquels vous reconnaissez, en dehors des douze, les prérogatives de l'apostolat, et cependant on n'a pas omis notre illustre apôtre, quoiqu'on ne trouve pas son nom dans les Evangiles (2). »

Ce fait, dont nous empruntons le récit à l'abbé Odolric, dans le second concile de Limoges, est confirmé par Adémar de Chabannes : « Dernièrement, dit-il, le roi des Anglais a envoyé au duc d'Aquitaine, avec d'autres présents, un livre, écrit en lettres d'or, dans

(1) Cf. Adémar, *Histor.*, L. III, n. 41 : *Patrolog.*, T. CXL I, col. 56.

(2) Illud quoque mihi memorandum est quod, ante hos septem annos, rex Anglorum duci Aquitanie regalia munera misit, simulque codicem litteris aureis scriptum, in quo nomina sanctorum distincta cum imaginibus continebantur. Quod volumen jam olim in concilio Pictavensi, dum hac eadem de re questio esset, idem dux Wilhelmus, litteris edoctus, in testimonium antiquitatis pontificibus ostendit. Erat enim ibi Martialis in aliorum apostolorum catalogo positus. Qui peritissimus princeps dicebat archiepiscopo Burdigalensi et aliis qui ibidem aderant episcopis : « Conjicere, inquires, possumus quam egregie auctoritatis sit beatus Aquitanorum patronus de quo Gregorius in illa sui laboris gente hanc legem tradidit observandam. Nimirum imperitorum est dubitare de quo sanctus papa Gregorius non dubitavit. Videtis ecce, o episcopi, in hoc codice qui apud Anglos scriptus est, prætermisum esse Timotheum, et Cleopham, et Silam, et alios quorum nomina in Evangeliiis, et in Actibus Apostolicis, sive in Epistolis Pauli leguntur, quos Apostolos dicitis præter duodecim esse : non tamen prætermisum esse illum nostrum patronum, ... cujus nomen in Evangeliiis reticetur. (HARBOUX, *Concil.*, T. VI, pars I, p. 865, 866. — *Patrolog.*, T. CXLII, col. 4369.)

lequel Martial se trouve placé dans la série de saint Pierre et des autres apôtres (4) ».

1^{er} Concile de Limoges (1028).

Quelques années après, l'an 1028 (2), il se tint à Limoges un concile dont les actes ne sont point parvenus jusqu'à nous : nous savons toutefois qu'il y avait plusieurs évêques et les abbés des principaux monastères. On y décida que saint Martial, étant du nombre des soixante-douze disciples désignés par le Seigneur comme apôtres, et ayant reçu du Sauveur lui-même le pouvoir de prêcher l'Evangile, devait être regardé comme un apôtre (3). Le dernier jour du concile, le dimanche 3 août 1028, l'évêque Jourdain, au milieu d'un immense concours de peuple, leva le corps de saint Martial de son sépulcre, et le transporta avec grande pompe sur le maître-autel de la cathédrale, où l'on célébra la messe en son honneur comme d'un apôtre (4). Ce même jour, quand on eut rapporté les saintes reliques dans l'église du Sauveur, l'évêque de Limoges et ses chanoines, d'une part, l'abbé de Saint-Martial et ses religieux, d'autre part, firent un concordat par lequel ils s'en-

(1) *Nam et nuper illius gentis (Anglorum) rex codicem litteris aureis scriptum Aquitanie duci cum aliis muneribus direxit qui in serie beati Petri et aliorum apostolorum Martialem continet scriptum.* (*Apud* BALUZE, *Histor. Tutel*, *Append*, col. 397. — *Patrolog.*, T. CXXI, col. 122.)

(2) Jusqu'ici presque tous les historiens et collecteurs de conciles ont placé en 1029 le premier concile de Limoges. Ils se fondent sur ce que disait, en 1031, l'évêque Jourdain, que ce concile s'était tenu la première année de la dédicace de l'église de Saint-Martial, dédicace que Geoffroy du Vigois, écrivain du XII^e siècle, rapporte à l'an 1028. Mais le témoignage d'Adémar, qui écrivait sa lettre sur l'apostolat l'an 1028, quelques mois après la tenue du concile de Limoges, dont il rappelle toutes les circonstances, ce témoignage positif et contemporain nous paraît devoir l'emporter sur une induction tirée de Geoffroy du Vigois, qui n'écrivait que dans le siècle suivant. La dédicace de l'église du Sauveur aurait donc eu lieu l'an 1027.

(3) *Quia ipse est egregius apostolus Christi, licet non sit de illis duodecim, sed unus ex septuaginta duobus qui post duodecim a Domino designati sunt apostoli.... Nam verum est quia ipse est Domini discipulus; et verum est quia ab ipsius ore Domini accepit potestatem prædicandi et autoritatem ligandi et solvendi....* (*Mss. de Saint-Martial*, *apud* BONAV., T. I, p. 609.)

(4) *Aggregato maximo populorum conventu, sacratissimum corpus patroni a suo levavimus tumulo, et piissimo obsequio transtulimus super hoc sanctum altare.... Facta sunt hæc dominica resurrectionis die, in ipsa solemnitate Inventionis corporis sancti Stephani* (JORDAN., *in Concil. Lemor. II*; HARDOUX, T. VI, col. 871.)

gagèrent solennellement, en se donnant la main droite, à célébrer à l'avenir et à perpétuité l'office de saint Martial comme d'un apôtre (1). Et le concile fit un décret ainsi conçu : « Si quelqu'un ose combattre et enfreindre ce décret sur l'apostolat de saint Martial, qu'il soit anathème, et maintenant et à jamais ! — Et tous les évêques et abbés répondirent d'une voix unanime : Amen ! qu'il en soit ainsi (2) !

Discussion d'Adémar et de Benoît de Cluse (1028).

Le jour de la clôture du concile de Limoges (3 août 1028), notre célèbre chroniqueur Adémar de Chabannes, partisan fougueux de l'apostolat, eut sur ce sujet une discussion assez vive avec un moine lombard nommé Benoît, prieur de Saint-Michel de Cluse, près de Turin. Le moine de Saint-Cybard a rendu compte de cette discussion dans une curieuse *Lettre sur l'apostolat de saint Martial*, datée de l'année 1028, que le docte Mabillon a publiée dans ses *Annales Bénédictines* (t. IV, *append.*, p. 717 et suiv.), et que, tout récemment, l'abbé Migne a reproduite dans sa *Patrologie* (t. CXLII, col. 89—112). La discussion commença à la cathédrale, avant la messe synodale, que célébrait l'évêque Jourdain. Benoît de Cluse soutenait que saint Martial n'était qu'un homme apostolique ; Adémar prétendait que saint Martial est apôtre, comme étant du nombre des soixante-douze disciples qui sont appelés apôtres dans l'Evangile de saint Luc (3). La cérémonie de la messe synodale, et

(1) Ideo delatum est corpus beati Martialis apostoli in basilicam Sancti Stephani apud Sedem, dominica resurrectionis die, in festivitate dedicationis ejusdem ecclesie, et iterum ipsa die reportatum est ad suum sepulcrum, ubi manibus dextris firmaverunt episcopus et omnes canonici et monachi, ut omni tempore in perpetuum deinceps tam futuri quam presentes cantent de ipso sicut de unius apostoli persona, tam in psalmis et responsoriis quam in hymnis et antiphonis et missis. (*Mss. de Saint-Martial*, ap. BONAV., T I, p. 609.)

(2) Si quis hanc scripturam de apostolatu beati Martialis repugnans violaverit, ex Dei auctoritate, et beati apostoli Petri, et ipsius sancti Martialis coapostoli ejus, omniumque sanctorum Dei, anathema sit, hic et in perpetuum. — Dixerunt omnes unanimes episcopi et abbates : Amen, sic fiat ! (*Mss. de Saint-Martial*, ap. BONAV., T. I, p. 610.)

(3) Et dicente illo : « Martialis est apostolicus vir, non apostolus » ; ac me ei obistente : « Martialis non est apostolicus vir, sed apostolus, nam unus est ipse de septuaginta duobus apostolis » ; illoque inferente : « Ubi est auctoritas de illis ?

le tumulte de la foule, qui se pressait de toutes parts, forcèrent les deux adversaires d'interrompre la discussion. Le soir, quand on eut rapporté les reliques de saint Martial dans la basilique du Sauveur, après qu'on eut chanté, dans l'église du Sépulcre, les vêpres des apôtres, Adémar, apercevant Benoît au milieu de la foule, l'appela au parloir du monastère, où la discussion recommença.

Le matin, le prieur de Cluse avait affirmé que cette opinion de l'apostolat était une invention nouvelle, et il avait défié son adversaire de lui montrer ce titre d'apôtre donné à saint Martial dans des livres anciens. Pour le convaincre, le moine Aimeric porta un *très-vieux volume* de la Vie de saint Martial apôtre (1) : c'était la légende attribuée à Aurélien. Benoît prétendit que cette vie était apocryphe; qu'elle n'avait été composée que depuis un siècle par quelque moine ami du mensonge; que l'ancienne Vie de saint Martial, qu'on avait perdue dans un incendie du monastère, disait tout simplement que saint Martial, converti à la prédication de saint Pierre, avait été envoyé par lui à Limoges. « Cependant, ajouta-t-il, comme ce livre est ancien, il a plus d'autorité que s'il était nouveau : car les anciennes autorités, quoique mensongères, ont plus de poids à nos yeux, que les récentes, quoique vraies (2) ». Adémar lui répondit que, long-temps avant l'incendie du monastère de Saint-Martial, avant même l'établissement du monachisme dans cette église (848), cette Vie était répandue dans toutes les provinces des Gaules, des Espagnes, de la Bretagne et de l'Italie, et qu'il croyait à cette Vie comme aux quatre Evangiles (3).

Le moine Aimeric entra de nouveau, portant un vieux bréviaire

Nam nescio præter duodecim apostolos ». Petrus monachus illico apertum nobis protulit Evangelium in medio, ubi legebatur : *Designavit Dominus et alios septuaginta duos*, subauditur *apostolos*, et ille mox confusus siluit. (*Patrolog.*, T. CXLI, col. 93.)

(1) Itaque nobis loquentibus Aimericus monachus obtulit ei *veterrimum volumen* de Vita sancti Martialis apostoli... (*Patrolog.*, T. CXLI, col. 94.)

(2) Tamen hic liber, quia *vetustus est*, majoris est auctoritatis quam si esset novus : nam veteres auctoritates, etiamsi falsæ sint, plus creduntur a nobis quam novæ, licet veraces. (*Patrolog.*, T. CXLI, col. 95.)

(3) Non sunt nisi centum sexaginta anni ex quo monasticus ordo in hoc loco transmutatus est de canonico, et hæc Vita, eodem modo quo hic legitur, per omnes Galliarum et Hispaniarum atque Britanniarum, necnon Italiae est provincias . . . Nam hanc Vitam et Patres nostri catholici in veritate receperunt, et ego sicut sancta quatuor Evangelia ita eam credo firmiter. .. (*Patrolog.*, T. CXLI, col. 96.)

de Saint-Pierre-du-Sépulcre, et il montra à Benolt un répons d'une écriture très-ancienne : « *Il est illustre Martial, l'apôtre de la Gaule, qui a fondé son Eglise de telle sorte que, après avoir enduré beaucoup de fatigues, toutefois, mourant en paix, il laisse son Eglise en paix* ». — « Ce répons est ancien, dit Benolt, et celui qui l'a composé était savant ». On montra encore au prieur de Cluse, dans le même volume, une vieille séquence écrite en caractères très-anciens : « *Les habitants du ciel regardent saint Martial comme leur collègue, et toute l'Aquitaine l'honore comme son apôtre* (1). Benolt de Cluse, réduit au silence, partit le lendemain pour Bussière-Badil en Périgord, où, en présence de quelques moines de Bussière et de Brantôme, il se vanta d'avoir fermé la bouche au savant Adémar.

Un moine de Ravenne, nommé Bernard, qui avait accompagné le prieur de Cluse à Bussière, eut avec Adémar, à Angoulême, une discussion sur le même sujet. Il prétendait, sur l'autorité de Benolt, que la légende de saint Martial n'avait été composée que depuis un siècle : Adémar lui en prouva l'antiquité par les vieilles peintures murales de l'église de Saint-Sauveur, qui reproduisaient les principaux traits de cette légende. Un autre moine de Saint-Jean-d'Angely, nommé Salgion, ayant dit que les évêques et les abbés de son pays s'inquiétaient, et voulaient écrire au pape pour qu'il défendit de donner ce titre d'apôtre à saint Martial, Adémar, dont le zèle fougueux allait quelquefois au-delà des bornes, répondit qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'au pape romain. Il lui cita ce passage d'un martyrologe : *Natalice de Martial, qui a été ordonné par les saints apôtres* (2). Adémar termine sa lettre par cette parole

(1) *Aimiricus item ad nos iterum intrat cum Breviario vetusto Sepulcri, et ostendit ei veterrima scriptura quoddam responsorium in eodem positum : Gloriosus est Martialis apostolus Galliarum, qui ita plantavit Ecclesiam, ut, cum ipse multa pertulerit, in pace tamen deficiens, hanc in pace dimiserit. Ad hæc ille : « Et hoc antiquum est non novum, et qui hunc dictatum composuit sapiens fuit ». Item ostendimus ei annosum rhythmum sequentialem in eodem volumine veteribus litteris factum : Civis callicolæ ut collegam, omnis suum uti apostolum Aquitania. (Patrolog., T. CXLI, col. 96, 97.)*

(2) *Nam et quod legitur in quibusdam Annalibus : Natalis Martialis, qui ab apostolis ordinatus est.... (Patrolog., T. CXLI, col. 110.)* Noël Alexandre a cité en faveur de la mission de saint Martial au premier siècle un vieux martyrologe de Corbie, conçu dans les mêmes termes : « *Pridie calendas julii : Lemovicis, S. Martialis episcopi, qui Romæ a beatis Apostolis ordinatus, primus illius urbis destinatus est episcopus, ubi multis clarus virtutibus, quievit in pace* ». (*In Hist. Eccles., sæc. 1, dissert. XVI, T. III, p. 164.*)

digne de Tacite : « En ce temps, la flatterie fait des amis, et la vérité enfante la haine : *Et hoc tempore, obsequium amicos, veritas odium parit* ». (*Patrolog.*, T. CXLI, col. 412.)

Nous n'avons pas analysé cette lettre d'Adémar : nous en avons seulement détaché ces divers passages pour prouver que, au commencement du XI^e siècle, la légende de saint Martial attribuée à Aurélien se lisait dans de très-vieux manuscrits, et qu'on trouvait, dans d'anciens livres liturgiques, ce titre d'apôtre donné au premier évêque de Limoges. Cela montre suffisamment la fausseté de cette assertion de Descordes, que la légende de saint Martial et l'opinion de l'apostolat ne dataient que du X^e siècle.

Lettre du pape Jean XIX (1031).

Cependant, afin d'avoir sur cette question une décision irréfutable, on avait écrit à Rome. Dès l'année 1024, avant d'être converti à la doctrine de l'apostolat, l'évêque Jourdain avait adressé au pape Benoît VIII une lettre pour l'engager à ne pas mettre saint Martial au rang des apôtres. Cette lettre, que le chanoine Descordes avait trouvée au folio 39 d'un cartulaire de la cathédrale de Limoges (1), et dont il inséra une partie dans sa dissertation, a été publiée intégralement par Denys de Sainte-Marthe dans le *Gallia christiana* (T. II, *append.*, p. 461). Jourdain, tout en admettant les faits traditionnels rapportés dans la légende d'Aurélien, que saint Martial était du nombre des soixante-douze disciples, qu'il avait été choisi pour collaborateur par saint Pierre, qu'il avait assisté à la cène, qu'il avait été envoyé par saint Pierre avec deux prêtres, Alpinien et Austriclinien, pour prêcher dans les Gaules, etc., Jourdain ne voulait pas qu'on ôtât à saint Martial le titre de confesseur, qu'on lui avait, disait-il, toujours donné dans son église, et il conjurait le pape d'être assez ferme pour ne pas lui substituer le titre d'apôtre (2). Il changea d'opinion, comme nous l'avons vu, au premier concile de Limoges. On fit sans doute de nouvelles instances auprès du successeur de Benoît XII. Le pape Jean XIX, l'an 1031, adressa à Jourdain et aux autres évêques des Gaules une lettre sur l'apostolat de saint Martial. Il admit, lui aussi, les faits traditionnels consignés dans la légende d'Aurélien, que saint

(1) *Dissert.*, apud BONAVENT., T. I, p. 235.

(2) *Patrolog.*, T. CXLI, col. 4158.

Martial avait été baptisé par saint Pierre, qu'il avait assisté à la cène et au lavement des pieds, etc. ; il prouve, par quelques passages de l'Evangile, qu'il y a des apôtres en dehors des douze, et il dit que, le mot d'apôtre voulant dire *envoyé*, celui qui est envoyé de Dieu pour prêcher la foi peut, à juste titre, recevoir le titre d'apôtre. Cette lettre se termine ainsi : « Pour nous, étant affermis sur la pierre inébranlable, et étant consultés sur ce point, si saint Martial est compté parmi les confesseurs ou parmi les apôtres par Jésus-Christ le fils de Dieu, auquel il a été personnellement attaché, dont il a vu la gloire, et reçu les bénédictions : nous définissons qu'on peut l'appeler apôtre ; et nous pensons également qu'on peut, dans les divins mystères, en faire l'office comme d'un apôtre. Et, afin de rendre son culte plus célèbre dans tout le monde chrétien, nous avons érigé en son honneur, dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome, un très-bel autel (1), dont nous avons fait la dédicace le III des ides de mai, et où la mémoire de ce saint est révéérée tous les jours avec beaucoup de dévotion, mais principalement le jour de sa fête, la veille des calendes de juillet (2) ».

Conciles de Bourges et de Limoges (1031).

Dès que Rome avait parlé, la cause était finie. Cependant il fallait promulguer ce décret du souverain pontife. Aymon, archevêque de

(1) Dans l'église de Saint-Pierre de Rome, on voyait, du temps du pape Alexandre III (1159-1181) un ancien autel de saint Martial, qu'on regardait comme disciple de saint Pierre (*Acta SS*, T. VI junii, p. 40). Il était derrière le chœur des chanoines (*ibid.*, p. 84), autel très-ancien et en grande vénération. Paul de Angelis l'attribuait au cardinal Néapoléon, l'an 1288 : mais il ne pouvait en être le premier fondateur, puisqu'on a un témoignage antérieur de plus d'un siècle (*ibid.*, p. 100) : (NADAUD, *Mss.*). Cet autel devait être celui qu'avait érigé le pape Jean XIX, l'an 1031.

(2) Nos vero, in firma petra ædificati, hunc de quo loquimur Martialem, utrum inter confessores, an inter apostolos, Jesus Christus Dei filius, cui corporaliter adhæsit, et cujus gloriam vidit, et benedictione est usus, annumeret : apostolum nominari posse definimus, et æque apostolica officia in divinis mysteriis exhiberi sibi censemus.... Ut autem reverentia et celebritas tanti apostoli in toto terrarum orbe excelsius recolatur, ædificatum et dedicatum est a nobis in ejus honorem pulcherrimum altare in basilica Sancti Petri apostoli Romæ, ad meridianam templi partem, III idus maii, ubi quotidie ipsius sancti memoria devotissime veneratur, et præcipue in die natalitii ejus, quod est pridie kalendas julias, quotannis dulcius recolitur. (LABBE, T. IX, col. 856 ; — HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, Pars I, col. 838 ; — MANSI, *Concil.*, T. XIX, p. 417 ; — *Patrolog.*, T. CXLI, col. 1149.)

Bourges, assembla dans sa cathédrale un concile provincial au mois de novembre 1034. Le concile rédigea vingt-cinq canons, dont le premier concerne l'apostolat de saint Martial : « Nous ordonnons que, dans toutes les églises de nos diocèses respectifs, le nom et la mémoire de saint Martial, docteur de l'Aquitaine, soient placés, non plus parmi les confesseurs, comme la coutume en avait été introduite parmi nous par la négligence de quelques-uns, mais parmi les apôtres, selon qu'il a été défini par le Saint-Siège de Rome, et plusieurs anciens Pères, selon la vérité du Saint-Esprit. Et qu'ainsi, dans ce rang élevé, où il a été placé par le Roi des siècles, ce grand ami de Dieu soit confirmé par l'Eglise unanimement et à perpétuité, afin que, par son intercession, l'Eglise catholique fasse des progrès dans la religion sainte, et, jouissant de la prospérité désirée, se repose dans une paix profonde et inaltérable (1) ».

Quinze jours après, cette même année 1034, un semblable décret fut rendu, d'une manière encore plus solennelle, dans le second concile qui se tint dans la cathédrale de Limoges, et où se trouvaient dix évêques. Les actes de ce concile, qui nous ont été conservés, nous prouvent que les prélats et les vénérables abbés qui le composaient avaient fait sur cette question de l'apostolat de saint Martial des recherches laborieuses dans les plus anciens manuscrits, et qu'ils avaient consulté les traditions des pays les plus éloignés.

Azenère, abbé de Massay en Berry, disait : « Jamais, dans nos monastères de France, je n'ai vu mettre saint Martial à un autre rang qu'à celui des apôtres.... Avant de prendre l'habit de moine, lorsque je me rendais à Jérusalem, me trouvant à Constantinople, dans la basilique de Sainte-Sophie, la veille de la Pentecôte, j'assistai à un office solennel, et je me souviens d'avoir entendu les Grecs, dans leurs litanies, nommer saint Martial, après les douze, dans la série des apôtres (2). »

(1) In primis, ut, per omnes suarum dioceseon Ecclesias, sancti Martialis doctoris Aquitanie nomen et memoria, non inter confessores, sicut inter nos negligeretur à nonnullis fieri solitum erat, sed inter apostolos proponatur, sicut a Romana sede, et a pluribus antiquis patribus, secundum veritatem Spiritus Sancti definitum est. Ita, in eo gradu in quo a rege sæculorum collocatus est, tantus ille Dei princeps et amicus, ab Ecclesia, uno corde et ore, semper deinceps rata stabilitate confirmetur : quatenus ejus intercessione omnis sancta Ecclesia catholica in augmentum excrescat sanctæ religionis, et optata prosperitate quiescat in altitudine pacis (HARDOTIN, *Concil.*, T. VI, col. 848, 849.)

(2) Nunquam in nostris monasteriis per Franciam, Martialem... audivi recitare

Odolric, abbé de Saint-Martial, après avoir rappelé le discours de Gauzlin, archevêque de Bourges, dans l'assemblée de Paris, ajoutait : « Quand nous fûmes de retour dans cette ville, nous eûmes soin de consulter les anciens livres de notre monastère, et nous en trouvâmes un grand nombre, tant chez nous que dans les autres Eglises d'Aquitaine, où saint Martial est appelé apôtre (1); et l'abbé de Tulle nous atteste que, depuis la fondation de son monastère, du temps de l'empereur Charles, on y a toujours retenu la coutume de donner à saint Martial le titre d'apôtre (2) ».

Gérald, abbé de Solignac, disait : « Nous avons chez nous des livres de la plus haute antiquité qui confirment, par leur vieux témoignage, que saint Martial a été regardé comme apôtre par les anciens (3) ».

Un prêtre nommé Pierre, citant le témoignage qu'avait rendu, dans un précédent synode de Limoges, l'abbé de Solignac, lui faisait dire ces paroles : « Si Martial n'était pas vraiment légat du Christ, c'est-à-dire s'il n'avait pas été envoyé par le Christ pour prêcher l'Evangile, jamais les anciens ne l'auraient reconnu comme apôtre ; jamais ils n'auraient écrit son nom avec le nom des autres apôtres. Or c'est ce que montrent d'anciens livres qui nous viennent de France, d'Espagne et du pays des Anglais ; c'est ce qu'indiquent les traités de ces anciens docteurs qui ont composé quelque chose à sa louange ». Et ce prêtre ajoutait : « Pour ne pas vous retenir trop long-temps, ô vénérables Pères qui assistez à ce concile, je n'ajouterai qu'un mot : c'est que, jusqu'à ce jour de jeudi où nous

nisi cum aliis apostolis. .. Nam olim, antequam monachi habitum susciperem. dum Hierosolymam proficiscens, apud Constantinopolim, in basilica Sanctæ Sophiæ, sabbato Pentecostes, solemni interesse officio, memini me audivisse, in litaniis græcis, Martialem inter alios apostolos post duodecim fuisse a Græcis pronuntiatum. (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, col. 855.)

(1) Nos autem, ubi regressi sumus ad hanc urbem, hac de re codices antiquos loci nostri perquirere confestim curavimus, et innumeros, tam penes nos quam per diversas Aquitanicæ Ecclesias invenimus, Martialem habentes scriptum apostolum. (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, col. 857. — *Patrolog.*, T. CXLII, col. 1358.)

(2) Testificatur nobis pater monasterii Tutelensis, quia postquam ipse locus fundatus est temporibus Caroli Augusti, consuetum semper retinet morem memorandi Martialis apostoli. (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, col. 857.)

(3) Antiquissimos codices scio penes nos, antiquissimum habentes testimonium, Martialem esse apostolum ab antiquis prædicatum. (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, col. 857. — *Patrolog.*, T. CXLII, col. 1359.)

sommes, on n'a vu aucun livre dans l'univers où se trouvent écrits, dans les litanies, au rang des apôtres, les noms de Front, de Saturnin, de Dehys, de Julien, d'Austremoine, d'Ursin, ou des autres Pères qui sont venus dans la Gaule après Martial; mais le nom de Martial, comme je l'ai dit, se trouve inscrit, dans les litanies, au rang des apôtres, dans de très-anciens livres d'Aquitaine, de France et de l'Espagne et des autres nations (1).

Un clerc d'Angoulême, qui avait accompagné l'évêque Rohon, citait le témoignage de deux moines du Mont-Sinaï, Siméon et Côme, qui lui avaient attesté qu'ils avaient la Vie de saint Martial, écrite dans leur langue, et qu'ils le regardaient comme un des soixante-douze disciples (2).

L'abbé de Saint-Martial, Odolric, reprenait la parole : « Vénérables évêques, vous avez devant vous deux prêtres de nos frères, que j'envoyai, il y a quelques années, en Angleterre, pour étudier avec soin les traditions que saint Grégoire a données aux Anglais. Arrivés parmi eux, ils trouvèrent, tant dans leurs martyrologes que dans leurs litanies, saint Martial regardé de toute antiquité comme apôtre. Etant venus à un grand monastère, où repose le corps d'Augustin, leur premier évêque, ils ne trouvèrent pas là de Vie de saint Martial : mais ils lurent dans les litanies et les martyrologes le nom de saint Martial avec le titre d'apôtre. Et, comme ils demandaient à l'abbé du monastère : « Pourquoi donnez-vous à saint Martial le titre d'apôtre, puisque vous n'avez pas sa Vie parmi vous? » Il répondit : « Depuis que le nom du Christ a été prononcé dans ces contrées, cela a été observé par nos pères, et

(1) Nisi enim vere legatus Christi esset, hoc est à Christo missus ad prædicandum, nunquam antiqui olim eum faterentur esse apostolum, nunquam nomen ejus cum nominibus aliorum apostolorum nobis scriberent pronuntiandum. Hanc rem antiqui codices a Francia, ab Hispania, a gente Anglorum advecti demonstrant : hoc priorum tractatus doctorum, qui in ejus laude quædam probe ediderunt, indicat... Et, ne verbo meo longiores faciam vos, o venerabiles Patres qui in hoc interestis concilio, hoc tantum breviter perstringam quia nunquam, usque ad hunc hodiernum diem, qui est quinta sabbati, factus est liber in toto orbe terrarum qui in ordine apostolorum per litanias habeat scripta nomina Frontonis, Saturnini, Dionysii, Juliani, Austremonii, Ursini, neque aliorum qui post Martialem in Galliam venerunt Patrum : Martialis vero nomen, ut jam dixi, et in vetustissimis Aquitanie et Francie, necnon et Hispanie, sive aliarum gentium libris, per innumeras litanias cum aliis apostolis inscriptum comperitur. (HARDUIN, *Concil.*, T. VI, col. 859, 860. — *Patrolog.*, T. CXLII, col. 1361, 1362.)

(2) HARDUIN, *Concil.*, T. VI, col. 861.

nous ne voulons pas changer la tradition. Nous savons que nos premiers docteurs ont été instruits par saint Grégoire. Cependant nous nous demandions souvent entre nous : Quel est donc cet apôtre dont nous ne trouvons pas le nom dans les Evangiles et dans les Actes des Apôtres ? Et comme nous n'avions pas sa Vie , nous hésitions si nous ne devions pas le rayer de la liste apostolique ; mais quand nous venions à réfléchir que ce n'était pas sans raison que nos pères l'avaient honoré de ce titre, jamais nous n'avons osé l'effacer de la liste des apôtres. Mais, pour vous, pèlerins gaulois, qui êtes de l'apostolat de saint Martial, et qui nous parlez de sa Vie, vous ôtez de nos cœurs toute espèce de doute, et c'est là ce que nous demandions à Dieu depuis long-temps par de fréquentes prières (1) ».

Après des témoignages rendus à l'apostolat de saint Martial par Emilius, archevêque d'Alby, et Isembert, évêque de Poitiers, Aymon, archevêque de Bourges, disait : « Personne ne nie que Martial ait été l'un des soixante-douze disciples. Or c'est à eux que le Seigneur a dit : *Allez, je vous envoie comme des agneaux parmi les loups....* » C'est pourquoi, de l'avis d'un grand nombre de

(1) Iterum perhibebo testimonium verum, o venerabiles episcopi. Ecce duo sacerdotes ex fratribus nostris coram adsunt, quos olim hac ipsa de causa in Britanniam misi ut Anglorum a Gregorio, ut reor, præfixam legem annosa diligentius perscrutarentur, et omni submoto mendacio ad nos referrent. Qui, cum ad Anglos pervenissent, tam in martyrologiis eorum quam in litaniiis Martialem ab antiquitate reperiebant apostolum scriptum. Ad quoddam autem magnum devenientes monasterium, in quo primus Anglorum episcopus requiescit corpore Augustinus (compererunt enim ibi non haberi librum de actibus beati Martialis) : per litanias tamen atque martyrologia in eodem loco invenerunt eundem patronum nomine apostolico decoratum. At, cum a patre monasterii perquirerent, dicentes : « Ut quid Martialem in vestris litaniiis prædicatis apostolum, cum ejus gesta dicatis non habere penes vos ? » Ille respondit : « Quia ab illo, inquit, tempore, quo primo in hac provincia Christi nomen auditum est, a patribus hoc nostris observatum est, quorum nullatenus immutare possumus traditionem. Scimus quippe doctores nostros priores de Gregorii profluxisse magisterio : attamen sæpius inter nos conferre indagando solemus, quis iste est apostolus cujus vocabulum in Evangeliiis et in Actibus Apostolicis minime intuemur. Et, quoniam gestorum ejus auctoritatem non habentes, de eo non parum hæsitabamus : ideo nomen ejus crebro a memoria apostolica eradere putabamus. Sed e contra, cum animadverteremus quia antiqui patres nostri non incassum hunc nobis scripserunt apostolum : idcirco nullo ausu ejus vocabulum a serie apostolorum abolere audebamus. Vos autem, peregrini Galli, qui de ejus estis apostolatu, qui nobis ejus actus enuntiat, a nostris cordibus de eo omnem omnimodis dubitationem abjecistis ; et hac de re dudum creberrime Deo supplicabamus certos nos reddi. (HARDOUIN, *Concill.*, T. VI, col. 865. — *Patrolog.*, T CXLII, col. 1368.)

docteurs, en présence de tout le peuple, dans la cathédrale de Bourges, nous avons rendu ce témoignage au bienheureux Martial, qu'il est apôtre de vérité. Nous n'avons garde de résister au décret et au commandement du Saint-Siège apostolique de Rome (1).

Dans la seconde session du concile, l'archevêque de Bourges Aymon, résumant les débats de la veille, disait : « Il est clair et évident que, dans des livres très-anciens qu'on trouve en des lieux sans nombre et chez des nations lointaines, saint Martial a été placé avec les autres apôtres. Qu'il soit donc apôtre pour nous, puisqu'il l'était pour les anciens ! (2) »

On voit, par les témoignages empruntés à ces divers conciles (3), que, au commencement du *x^e* siècle, non-seulement on acceptait toutes les traditions sur saint Martial rapportées dans la légende d'Aurélien, mais encore on lui donnait le titre glorieux d'apôtre sur la foi de l'antiquité, parce qu'on trouvait ce titre dans de vieux martyrologes, dans d'anciens livres liturgiques et dans les antiques traditions. Et tous, à cette époque, partisans ou adversaires de l'apostolat, regardaient saint Martial comme envoyé par saint Pierre au premier siècle.

(1) *Nemo denegat eum fuisse unum de septuaginta duobus. Illis autem Dominus dixit : Ite, ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos...* Itaque, plurimo doctorum choro persuadente, coram omni populo, in majori ecclesia Bituricensi, testimonium perhibuimus beato Martiali, quia apostolus veritatis est. Curavimus enim ne Romanæ apostolicæ sedis decreto et imperio repugnaremus. (HARDOUIN, *Concél.*, T. VI, col. 870.)

(2) *Liquido constat quod, per antiquissimos codices, penes innumeros locos et gentes longinquas, beatus Martialis cum aliis apostolis scriptus est. Apostolus ergo sit nobis, quia et erat antiquis.* (HARDOUIN, *Concél.*, T. VI, col. 877.)

(3) Nous n'avons pas parlé du concile ou plutôt de l'assemblée synodique qui se tint, entre les conciles de Bourges et de Limoges, dans la première quinzaine de novembre 1034, au château de Beauvais, près de Limoges, qui appartenait à l'abbé de Saint-Martial. Quelques historiens, tels que Baronius Sponde (*Annal. Eccles.*, ad ann. 1034), Mézerai (*Hist. de France*, T. II, in-fol., p. 67), Velly (*Hist. de France*, T. II, p. 343), se sont trompés à cette occasion, croyant qu'il s'agissait d'un concile tenu à Beauvais en Picardie. Voir sur cette assemblée synodique du château de Beauvais un article de l'abbé Legros, citant un *Manifeste sur l'apostolat de saint Martial* fait dans le siècle précédent (*Feuille Hebdom.*, 1777, 10 septemb., p. 149).

X^e SIÈCLE.

Gombaud , archevêque de Bordeaux (994).

Le x^e siècle nous offre de nombreux témoignages en faveur de la tradition sur l'apostolat de saint Martial. Citons d'abord le témoignage d'un archevêque de Bordeaux. — L'an 994 , lorsque la contagion connue sous le nom de *mal des Ardents* exerçait d'affreux ravages dans l'Aquitaine, les évêques de cette contrée s'assemblèrent à Limoges afin d'obtenir de Dieu , par l'intercession de saint Martial, la cessation de ce fléau terrible. Arrivé l'un des premiers, l'archevêque Gombaud alla s'agenouiller devant le tombeau de l'apôtre vénéré, et là , éclatant en larmes et en sanglots, et étendant des mains suppliantes, il fit à haute voix cette éloquente prière , que l'histoire nous a conservée :

« O pasteur de l'Aquitaine, vous qui l'avez éclairée des lumières de la foi, levez-vous pour secourir votre peuple !... Ne permettez pas que ces tortures infernales règnent auprès de votre corps sacré ! O Martial ! miroir des vertus, ô prince des pontifes, où est donc ce que nous lisons de vous, que vous avez été le disciple de celui qui guérissait toute langueur et toute infirmité ?.... O gloire des évêques, honneur des Eglises, où est donc ce que nous lisons de vous que vous avez été dans la cène le ministre du Sauveur quand il lavait les pieds à ses disciples ?.... Certainement la *tradition de nos anciens Pères* nous a transmis que vous aviez reçu le don des grâces avec les autres apôtres.... Ne croyons-nous pas que notre ville épiscopale, la cité de Bordeaux, a été par vous acquise à Jésus-Christ, et qu'une femme que vous aviez baptisée, imposant votre bâton pastoral sur le prince de la cité, l'a guéri d'une horrible maladie ?.... Montrez-vous donc le disciple de celui qui est la source de la miséricorde ! — Oui, j'en prends à témoin tous ceux qui m'écoutent, si, avant que je m'éloigne de cette ville, vous n'éteignez pas cette flamme dévorante dans le corps de ceux qui sont ici, si je ne vous vois pas guérir cette multitude, je ne croirai plus rien des choses admirables qu'on dit de vous ! jamais plus je ne reviendrai dans cette cité pour implorer votre patronage ! C'est en vain qu'on me dira que vous vous appelez le disciple du Seigneur ! c'est en vain qu'on me dira que Dieu vous a envoyé comme apôtre

aux nations de l'Occident ! c'est en vain qu'on me dira que vous avez baptisé le peuple de Bordeaux, dont je suis l'évêque : je ne le croirai plus si je n'obtiens pas la faveur que j'implore pour le salut de cette multitude affligée ! Et votre bâton pastoral, que l'on conservait jusqu'à présent dans ma ville épiscopale comme un précieux trésor, cette relique sera vile à mes yeux si vous ne réjouissez pas mon cœur par la guérison de tous ces pauvres malades (4). »

On trouve dans cette prière éloquente les traditions recueillies dans la Vie d'Aurélien, que Gombaud affirme avoir été *transmises par les anciens Pères*.

Hugues de Jarnac, évêque d'Angoulême (973).

Hugues de Jarnac, évêque d'Angoulême en 973 (2), prélat qui avait une grande réputation de savoir, a dit, dans un de ses ouvrages, ces paroles sur saint Martial, qui furent citées, en 1031, au second concile de Limoges, par un clerc d'Angoulême, dont les Actes du concile vantent l'érudition : « En ce temps (de saint Martial), la

(1) O pastor et illuminator Aquitanorum, exsurge in adiutorium populi tui.... Infernales has regnare pœnas non amplius juxta corpus tuum permittas. O Martialis, speculum virtutum, o princeps Patrum, ubi est quod legimus te in carne fuisse ejus discipulum qui in populo Judæorum sanabat omnem languorem et curabat omnem infirmitatem?.... O claritas episcoporum, decus Ecclesiarum, ubi est quod legimus te in cœna ministrum Salvatoris fuisse, quando suis pedes lavit discipulis?.... Nobis certe ab antiquis traditum est Patribus nostris omne te donum gratiarum cum aliis accepisse apostolis.... Nonne verum tenemus fuisse a te nostræ sedis Burdegalam urbem Deo acquisitam, et tui per mulierem a te baptizatam impositione baculi principem civitatis continuo a morbo curatum pessimo?.... Te esse ostende ejus discipulum qui fons misericordiæ est. Coram omnibus astantibus in veritate fateor quia, nisi hanc, antequam ab ea recessero urbe, in his qui præsentés nunc sunt restinxissem flammam, nisi istam tribulantium multitudinem a te videro curatam, non credet ultra mens mea his quæ de te lego magnifica, nec ulterius tuum ad hanc civitatem ero expetiturus patrocinium. Frustra mihi appellaberis Domini discipulus, incassum mihi vocaberis Occidæ genti a Deo directus apostolus;.... te plebem cui præsideo Burdegalensem baptismo tinxisse mihi in vanum pronuntiabunt, nisi quod oro pro salute dolentis hujus multitudinis intraverero. Virga tua, quæ in urbe sedis meæ pro pretioso hactenus custodiebatur thesauro, mihi vilis æstimabitur, nisi cor meum exhilaratum de medela istorum reddideris. (BALUZE, *Hist. Tutel., append.*, col. 336.— *Patrolog.*, T. CXLI, col. 115, 116.)

(2) *Gallia Christ.*, T. II, p. 988. — *Hist. Littér. de France*, T. VI, p. 493.

cité de Limoges tenait le premier rang par dessus toutes les villes des Gaules ; elle était comme le chef-lieu du royaume d'Aquitaine. Saint Martial s'y rendit , parce que le Seigneur, par l'organe de saint Pierre, l'avait envoyé comme apôtre, et destiné aux peuples aquitains (1) ».

Saint Abbon de Fleury (970).

Saint Abbon , abbé du monastère de Fleury ou de Saint-Benoît-sur-Loire , qui florissait , selon Trithème (2), du temps de l'empereur Othon-le-Grand, l'an 970 , est un des savants les plus illustres du x^e siècle. Les nombreux ouvrages qui nous restent de lui , son Apologétique , adressé à Hugues Capet, son Recueil de canons, la Vie de saint Edmond, roi d'Angleterre, son livre des Questions grammaticales (3), la collection de ses Lettres, son abrégé des Vies de 94 papes, etc., qu'on trouve dans le Cours de patrologie, les nombreux ouvrages qu'il avait composés sur l'astronomie, et qui ne sont point parvenus jusqu'à nous (4), expliquent le magnifique éloge qu'en a fait Adémar de Chabannes (5), et justifient pleinement le titre de « *grand philosophe* » que lui donne Fulbert de Chartres (6),

(1) Nam et episcopus noster Engolismensis Hugo, vir undequaque doctissimus, qui ante hos quadraginta annos migravit, cujus successor ante hos quatuordecim annos est defunctus, in quadam sua editione de Martiale h c locutus est : « Illis, inquit, temporibus, civitas Lemovica ante omnes et super omnes Galliarum urbes eminebat, arcem regni Aquitanici tenens. Et pervenit ad eam beatus Martialis, quia à Domino per legationem beati Petri gentibus Aquitanicis est destinatus ». (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, pars I, col. 862.)

(2) Claruit temporibus Ottonis primi, anno Domini 970. (*De Scriptor. Eccles.*, edit. Francof. 1601, p. 260. — *Patrolog.*, T. CXXXIX, col. 420. — CAVE, p. 503.)

(3) Abbon dit, dans ce livre (n  19), que saint Hilaire de Poitiers est l'auteur du *Te Deum* : « In Dei palinodia, quam composuit Hilarius, Pictavensis episcopus, non juxta quorundam imperitorum errorem *suscepistis*, sed potius *suscepturus* legendum est : *Tu ad liberandum suscepturus hominem*. (*Patrolog.*, T. CXXXIX, col. 532)

(4) En voici quelques-uns d'après Conrad Gesner : « Scripsit.... super calculo Victorii librum unum; de motibus stellarum librum unum; de planetarum cursu librum unum; Demonstrationum astronomicarum librum unum; de Computo librum unum, etc. (*Patrolog.*, T. CXXXIX, col. 420.)

(5) *Patrolog.*, T. CXLI, col. 111, 112. — *Summa philosophi  abbas*. (*Ibid.*, col. 54.)

(6) O sacer abba et o magne philosophe! (*Epist. II*, olim XXI : *Patrolog.*, T. CXLI, col. 190.)

et « d'homme très-versé dans la science et la philosophie (1) » qu'il reçut en plein concile de Limoges. Or saint Abbon a écrit sur saint Martial un fragment, publié par Mabillon, qui nous paraît une prose ou une séquence, dans le genre de celles que le roi Robert a composées sur l'Ascension et la Pentecôte (2). Dans ce passage, on trouve non-seulement la mission de saint Martial du temps de saint Pierre, mais encore ces traditions plus merveilleuses, rapportées dans le livre d'Aurélien, d'après lesquelles saint Martial aurait servi à la cène, et aurait reçu l'Esprit-Saint avec les apôtres :

« Saint Martial, ce vénérable Père, fut convive du Christ dans la cène mystique; il prit les restes du pain céleste, et, joyeux, il présenta les linges quand le Sauveur se leva pour essuyer les pieds au collége des disciples. Et, loin de s'enfuir de leur réunion sacrée, il fut un membre pieux de cette troupe timide dans laquelle Thomas ne se trouvait point. Bien plus, quand le Christ remonta vers le ciel, il mérita d'être béni avec la foule des assistants. Et il ne méprisa pas le chœur des apôtres qui louaient Dieu; mais il reçut avec eux les grâces du Saint-Esprit et le don des langues; et, ainsi fortifié, il parvint à Antioche dans la compagnie de Pierre, et de là il se rendit à Rome; puis, quittant cette ville, il passa dans les Gaules, dont l'Aquitaine est une grande et illustre province; et, y étant parvenu, il en devint l'apôtre à jamais (3). »

Ce témoignage d'Abbon de Fleury fut rappelé par l'abbé Odolric dans le second concile de Limoges : « Autrefois, dit-il, quand j'étudiais les arts libéraux au monastère de Saint-Benoît en France, je trouvai une très-ancienne règle du monastère, dans laquelle Martial se trouvait placé dans les litanies avec les autres apôtres. Et le clergé de cette ville connaît ce qu'a écrit sur saint Martial l'abbé du monastère de Saint-Benoît, le savant Abbon, ce maître fameux dans

(1) *Florentissimus philosophia*. (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, pars I, col. 855.)

(2) *Patrolog.*, T. CXLII, col. 941, 942.

(3) *Summus pater iste Martialis in cœna omnino sat mystica Christo conviva fuit, cœlestis panis sumens reliquias; cumque discipulorum collegia postea surgens tersit, lætus ipse præbuit lintamina. Neque unquam refugit sacra contubernia, absque Thoma piorum ex timida caterva unus. Quin imo cum Christus peteret cœlestia, benedici meruit inter astantium agmina. Nec choros laudantium sprevit, sed cum eisdem Sancti Spiritus tunc suscepit charismata et linguas multifidas; quibus subnixus, tandem Petro comite pervenit Antiochiam, ac dehinc urbem Romæ. Qua derelicta, pertransivit ad Galliam, cujus clara et nobilis provincia Aquitania pars magna, ubi perveniens, totius provinciæ fit apostolus per cuncta sæcula.* (MABILLON, *Act. Bened.*, T. VIII, p. 194. — *Patrolog.*, T. CXXXIX, col. 579, 590.)

toute la France, et le témoignage qu'il a rendu à son apostolat (4) ». Ce passage d'Abbon de Fleury suffit pour montrer que, au ^x siècle, la légende d'Aurélien, d'où sont extraits ces détails, était répandue bien au-delà du Limousin.

L'auteur de la Vie de saint Déicole (950).

L'auteur de la Vie de saint Déicole, abbé de Lure en Bourgogne, qui florissait en 950 (2), témoigne que, de son temps, on croyait à la mission de saint Martial au ¹^{er} siècle, puisqu'il le reconnaît pour parent de saint Pierre, prince des apôtres. En effet, en faisant l'énumération de quelques Eglises des Gaules, il dit ces paroles : « Ce n'est pas avec une joie moins vive que tressaillent les citoyens de Limoges, qui possèdent dans leurs murs le fils bien-aimé du Christ, l'évêque Martial, consanguin du bienheureux prince des apôtres (3) ».

Manuscrit du Martyrologe de Wandalbert (950).

De La Barre, en publiant, dans son édition du *Spicilège* de d'Achéry (4), le martyrologe en vers héroïques que Wandalbert, diacre du monastère de Prum, écrivit en 842, a édité en même temps les variantes et les additions d'un très-beau et très-ancien manuscrit limousin qui renferme ce martyrologe.

Or, dans ce manuscrit, qui remonte au milieu du ^x siècle (5), on trouve le vers suivant sur saint Martial :

(4) Quando jam longe olim apud monasterium Sancti Benedicti in Francia per plures annos artibus imbuerer liberalibus, annosam monasterii legem reperi, Martialem in litanis pronuntiari cum aliis apostolis. Pater illius loci Abbo, florentissimus philosophia, ... totius Franciæ magister famosissimus, ... quid de Martiale scripserit, quod de eo testimonium perhibuerit, hujus urbis clero notum est. (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, col. 855.)

(2) *Anonymus vitæ S. Deicoli scriptor*, monachus Lutrensis, claruit circa annum DCCCCL. (CAVE, *Historia Litter.*, édit. Genève, p. 504.)

(3) Non minori lætitia Lemovicenses plauditant cives, qui sacratissimum Christi filium immuratum tenent, Martialem episcopum et consanguineum beatissimi principis apostolorum. (MABILLON, *Sæc. Benedict.* II, p. 403. — *Acta SS.*, T. II januar., p. 200.)

(4) *Spicilège d'Achéry*, édition de La Barre, T. II, p. 39.

(5) Ce manuscrit, qui est à la Bibliothèque Royale, remonte, selon de La Barre, à une haute antiquité (*ex vetustissimo codice regio*, *ibid.*, p. 38) ; et ce savant, lisant dans ce martyrologe les noms de saint Martial et de saint Léonard écrits en

MARCIALIS pridie Lemovicam apostolus ornat (1) :

« La veille (des calendes de juillet) l'apôtre Martial fait l'ornement de Limoges ».

Et, le jour de l'octave de saint Martial, on lit encore : *Octava sancti MARCIALIS APOSTOLI*.

Acte d'association entre les moines de Cluny et de Saint-Martial (942).

Un acte d'association entre les moines de Cluny et ceux de Saint-Martial, daté de l'an 942, donne le titre d'apôtre au fondateur de l'Eglise de Limoges. Voici la teneur de l'acte, tel que Bonaventure de Saint-Amable l'avait transcrit dans les archives de la collégiale de Saint-Martial : « Société entre Aymon, abbé de Saint-Martial, et Odon de Cluny (2) et ses moines. Au nom de Notre-Seigneur Jésus-

grandes lettres, a conjecturé avec raison qu'il avait été porté du Limousin à Paris (*Unde conficio codicem e Lemovicensi provincia in urbem esse advectum*, *ibid.*, p 39).

Ce qui confirme en effet que ce manuscrit appartenait autrefois au monastère de Saint-Martial, c'est qu'on y trouve intercalées les fêtes propres de ce monastère, telles que, au 2 mai, la *Dédicace de Saint-Pierre-du-Sépulcre*, dont il est question dans la légende d'Aurélien; au 10 octobre, la *Translation des reliques de saint Martial*, établie en 832; au 13 octobre, la *Dédicace de l'église de Saint-Sauveur* (832); au 13 mai, la *Dédicace de l'église de Notre-Dame de la Règle*; au 18 août, la *fête de saint Alpinien*; au 25 juin, celle de *saint Amand*, etc., toutes fêtes particulières au Limousin ou au monastère de Saint-Martial.

Or, comme la fête la plus récente qu'on y trouve est une fête établie avant 940, — la fête de saint Géraud d'Aurillac, mort en 909, — comme d'ailleurs on n'y trouve pas, au 12 novembre, la Translation de saint Martial-des-Ardents, instituée en 994, nous en concluons légitimement que ce manuscrit remonte jusqu'au milieu, ou, au plus tard, à la seconde moitié du x^e siècle.

(1) *Spécialité d'Achéry*, édit. de La Barre, T. II, p 49, note. — Les éditeurs de Wandalbert ont préféré, pour le texte, la variante des autres manuscrits moins anciens :

Lemovicum pridie colitur MARTIALIS honore.

Toutefois la quantité de *Lemovica* et de *Martialis* est mieux observée dans le vers du manuscrit de Limoges.

(2) Elies Dupin, dans sa *Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques* (x^e siècle, p. 173, 297, 330) et dans sa *Table des Auteurs Ecclésiastiques* (T. I, col 386), prétend que saint Odon a composé « les Vies de saint Géraud et de saint Martial de Limoges ». Les savants auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* ne parlent pas, à l'article de saint Odon, de cette Vie de saint Martial : on ne la trouve point parmi ses œuvres imprimées, et l'abbé Nadaud avait fait, pour la découvrir, d'inutiles recherches.

Christ, l'an de son incarnation 942, indiction 15, il arriva que des religieux de Saint-Benoît vinrent à Limoges, à savoir : Ramnaud, Adémar, André, Cloibert, religieux moines établis sous la direction de l'abbé dom Odon. Comme ils y demeuraient quelque temps pour satisfaire leur dévotion, ils obtinrent d'Aymon, abbé du *grand saint Martial*, APOËTRE, que, au lieu et place de dom Odon, leur abbé, ils établissent entre eux une association et une communauté spirituelle, de telle sorte que, dorénavant et à perpétuité, il n'y eût aucune différence entre les moines de Saint-Martial et les religieux de Saint-Benoît du monastère de Fleury, mais qu'ils fussent censés ne faire qu'une seule et même congrégation (1) ».

On voit, par ces citations et celles qui furent faites aux conciles de Bourges et de Limoges, que, long-temps avant ces conciles, on donnait le nom d'apôtre à saint Martial.

IX^e SIÈCLE.

Vie de saint Sacerdos (850).

Le ix^e siècle nous fournit quelques témoignages en faveur de la mission de saint Martial au i^{er} siècle.

La Vie de saint Sacerdos, évêque de Limoges, écrite au ix^e siècle (2), et traduite en latin au commencement du xii^e par Hugues de Fleury, qui l'appelle *ancien livre écrit dans une langue difficile à comprendre (occulto sermone scriptam)*, la Vie de saint Sacerdos rend témoignage à la mission de saint Martial au i^{er} siècle. Citons textuellement : « Saint Sacerdos fut le vingt-neuvième évêque de l'Eglise de Limoges depuis saint Martial, premier évêque

(1) Societas inter Aymonem, abbatem Sancti Martialis, et Odonem Cluniacensem et monachos. In nomine Domini nostri Jesu-Christi, anno ab Incarnatione ipsius 942, indict. 15, factum est ut venirent beati Benedicti servi Lemovicas, scilicet Ramnaldus, Ademar, Andreas, Cloibertus, religiosi monachi sub regimine domini abbatis Odonis constituti, ibique, dum morarentur aliquantisper religionis gratia, ab abbate sanctissimi Martialis APOSTOLI Aymone impetravere, quatenus in vice domini Odonis, abbatis sui, societatis suæ sortirentur commune compendium, ita ut, ab ea die in reliquum ævum, nulla esset differentia inter monachos ejusdem loci et Sancti Benedicti Floriacensis famulos, et quasi una haberetur congregatio. (BONAY. SAINT-AMABLE, *Hist. de saint Martial*, T. I, p. 589, 590.)

(2) GODEFROY HENSCHENIUS, *Acta SS. Maii*, T. II, p. 42.

de cette ville, et disciple de saint Pierre, prince des apôtres (1) ». Donc, au ix^e siècle, on croyait que saint Martial était venu au r^e siècle dans les Gaules.

L'auteur du second opusculé des Miracles de saint Martial (840).

L'auteur du second opusculé des Miracles de saint Martial, qui écrivait vers l'an 840 (2), et qui ne donne à saint Martial que le titre de confesseur, et jamais celui d'apôtre, rend témoignage à la mission de saint Martial au temps de saint Pierre. Il s'exprime ainsi dans le prologue de son livre : « Après que Notre-Seigneur Jésus-Christ fut descendu du ciel sur la terre pour le salut du genre humain, et eut recommandé à ses disciples de prêcher dans le monde, en leur

(1) *Exstitit etiam (S. Sacerdos), vigesimus nonus Lemovicensis Ecclesiæ episcopus, a B. Martiale, primo ejusdem civitatis episcopo, Petri, apostolorum principis, discipulo. (Acta SS. Maii, T. II, p. 17.)*

(2) La savant Papebroch a publié, en 1709, dans la collection des Bollandistes (*Acta SS.*, T. V junii, p. 553-559), trois opusculés sur les Miracles de saint Martial d'après un vieux manuscrit sur parchemin. Le premier opusculé, qui renferme le récit des miracles les plus anciens opérés au tombeau de saint Martial, me paraît avoir été écrit au vi^e siècle, et c'est là que Grégoire de Tours a dû puiser deux miracles qu'il cite dans son ouvrage *De la Gloire des Confesseurs*. Le second opusculé rapporte des miracles opérés dans les vii^e, viii^e et ix^e siècles, et le dernier miracle qui y est raconté eut lieu lorsque Louis-le-Débonnaire entra en Aquitaine, l'an 813. L'auteur de cet opusculé écrivait à une époque où le corps de saint Martial ne se trouvait plus dans sa crypte (n° 17), c'est-à-dire après l'an 832, où l'on transféra ses reliques dans la nouvelle église de Saint-Sauveur. Le troisième opusculé contient les miracles opérés après une autre translation des reliques qui eut lieu en 852, et l'auteur nous apprend qu'il vivait à l'époque où Louis II, fils de Louis de Bavière et neveu de Charles-le-Chauve, envahissait l'Aquitaine (n° 27), c'est-à-dire en 855. Une chose digne de remarque, c'est que, dans ces trois opusculés, écrits à Limoges depuis le vi^e siècle jusqu'au milieu du ix^e, saint Martial a constamment les titres de confesseur et de pontife, et jamais celui d'apôtre. Le chanoine Collin avait trouvé un vieux manuscrit renfermant ces opusculés des Miracles de saint Martial, et il écrivait en 1672 : « La Providence divine m'a fait rencontrer quantité d'anciens lambeaux d'un vieux manuscrit *in-folio*, parmi lesquels j'ai trouvé la fin de la Vie de saint Martial, dont le temps a consommé le commencement, et un *cayer* de ces miracles, que je desirois voir avec tant de passion. Ces lambeaux paroissent avoir été écrits il y a plus de huit cents ans ». (*Vie des saints du Limousin*, p. 252.) Nadaud, qui a cru que les trois opusculés sur les miracles de saint Martial étaient du même écrivain, les fait écrire en 855 (*Recherches mss.*, p. 155), et dom Rivet, en 856 (*Hist. Littér.*, T. V, p. 210).

disant : Allez, enseignez toutes les nations, etc., alors l'apôtre saint Pierre envoya le bienheureux Martial, avec deux prêtres, dans les Gaules, à la cité de Limoges ; il lui ordonna de prêcher dans cette ville, qu'il confia à ses soins, afin que le peuple qui y était tourmenté par les démons, et qui adorait, dans son ignorance, de honteuses idoles, fût amené par lui à l'autel du Christ : ce qu'il fit dans l'espace de peu de jours ; et pendant sa vie, il montra aux peuples beaucoup de vertus, et, après sa mort, le Seigneur a daigné montrer par lui beaucoup de miracles dans le lieu où il repose.... Mais, comme cela est écrit dans ses *Actes*, nous évitons, par brièveté, de le répéter (4). »

On voit, par ce passage, que, au commencement du ix^e siècle, non-seulement on croyait, dans notre province, que saint Martial était contemporain du prince des apôtres, mais encore qu'on possédait les *Actes* du saint, dans lesquels il était dit envoyé par saint Pierre dans les Gaules.

Hilduin, abbé de Saint-Denys (835).

Hilduin, abbé de Saint-Denys, qui écrivit en 835, sur la demande de l'empereur Louis-le-Débonnaire (2), la Vie du premier évêque de Paris, qu'il prétend être le même que saint Denys-l'Aréopagite, a consacré la préface de cette Vie à réfuter Grégoire de Tours, et à établir, à l'aide d'anciens témoignages, que saint Denys de Paris a été envoyé dans les Gaules par le pape saint Clément, et qu'il est le même que saint Denys-l'Aréopagite. Cette dernière assertion est loin d'être prouvée aussi solidement que la première : « Comme le livre de la Vie de saint Denys, dit-il, atteste qu'il a été ordonné par le pape saint Clément, et envoyé dans cette partie de la Gaule, cela

(4) Cum D. N. Jesus Christus ad salutem humani generis in terras descendere dignatus est in carne humana, et discipulos docuit prædicare in universum mundum, dicens : Ite, docete omnes gentes, etc., tunc B. Petrus jure beatissimum Martialem, cum duobus presbyteris, in Gallias, ad civitatem Lemovicinam, [misit], et eam sibi commissam jussit prædicare, ut populum, qui à dæmoniis in ipsa urbe vexabatur, et idola turpissima nescienter colebat, ad aram Christi Domini revocaret, quod ipse infra paucorum dierum spatia, [secundum] ipsius jussionem adimplevit ; et in vita sua virtutes multas populis ostendit, et post obitum suum multa miracula per eum Dominus, in loco ubi ipse requiescit, dignatus est ostendere.... Sed, quia hoc in Actibus suis scriptum est, studentes brevitati, repetere vitamus.. .. (*Acta SS.*, T. V junii, p. 554.)

(2) CAVE, *Historia Litter.*, édit. Genève, p. 440.

contredit évidemment ce que Grégoire de Tours rapporte par ouï-dire, d'après ce qu'il avait lu dans la légende de saint Saturnin, que saint Denys avait été envoyé dans ces contrées dans le temps de la persécution de Dèce, sous le pape saint Sixte, *avec six autres évêques, dont les Vies ou les légendes ne s'accordent pas du tout, pour ce qui concerne l'époque de leur mission, avec ce que dit Grégoire de Tours (1) »*.

Donc la légende de saint Martial, l'un de ces six évêques, telle qu'elle existait du temps de l'abbé Hilduin, ne s'accordait pas, pour ce qui est de l'ordre chronologique, avec ce que dit Grégoire de Tours. Cette légende d'alors n'était autre que celle d'Aurélien, dont l'existence au commencement du ix^e siècle est prouvée par les anciennes peintures de l'église de Saint-Martial.

Peintures murales de l'église du Sauveur (832).

Dans la vieille basilique du Sauveur (ancien nom de l'église de Saint-Martial), basilique que l'on démolit entièrement l'an 1021, pour la remplacer par l'église romane qui fut consacrée le 17 novembre 1027, on voyait, au commencement du xi^e siècle, d'anciennes peintures murales où saint Martial était représenté assistant le Sauveur quand il lavait les pieds à ses apôtres. Adémar, dans les sermons synodaux, alléguait ces vieilles peintures pour prouver l'antiquité de la tradition sur saint Martial : « Ceux, disait-il, qui ont écrit après les évangélistes ces choses (du service de saint Martial à la cène) les ont apprises de ceux qui les avaient vues et entendues, et les ont transmises jusqu'à nous par une tradition fidèle, en sorte qu'on ne peut raisonnablement en douter. Car, outre l'écriture qu'on lit de lui, l'antiquité nous l'enseigne par des peintures où nous voyons saint Martial, jeune encore, présenter le linge au Sauveur lavant les pieds à ses apôtres (2). »

(1) Quod Gregorius Turonensis, sicut in passione sancti Saturnini legisse se dixerat, sub automationem memoret, istum ipsum tempore persecutionis Decii, sub beato Sixto, cum aliis sex episcopis, quorum Vita vel passiones nequaquam ejus dictis in ratione temporum consonant, in has regiones fuisse directum. (*Vita S. Dionysii, Prolegom.*, n. VIII : *Patrolog.*, T. CVI, col. 17, 18.)

(2) Sed qui post Evangelia hæc (de Martialis ministerio in cœna) scripserunt, ab illis utique cognoverunt, qui illa viderunt et audierunt, et usque ad nostram memoriam transmiserunt : ut nullatenus de his possimus ambigere. Nam, præter scripturam quæ legitur, in ipsa pictura nos antiquitas docet, ubi adolescentem Martialem videmus linteam quasi ministrare Domino lavanti pedes discipulorum. (ADEMAR, *Sermons synodaux*, ap. BONAV., T. I, p. 627.)

Quelle date avaient ces peintures ? Le même Adémar, dans la lettre si intéressante où il rend compte de sa discussion avec Benoît, le savant abbé de Cluse en Lombardie, rapporte un trait qui permet d'apprécier approximativement l'antiquité de ces peintures murales. Il disait à Bernard, médecin de Ravenne : « Ecoutez comment, il y a plus de dix ans (1018), Donadeus, moine de Saint-Martial, assez peu instruit du reste, convainquit de mensonge un grammairien étranger qui voulait l'induire en erreur. Il conduisit ingénieusement son homme dans la vieille basilique du Sauveur, qui menaçait ruine à cause de sa grande vétusté, et qui, depuis sept ans (1021), a été rasée jusqu'au sol, et il lui demanda : « Dites moi, cette basilique est-elle ancienne ? » — « Assurément, répondit le sot grammairien, elle a plus de cinq cents ans d'antiquité ». — Alors le moine lui montra des peintures presque effacées par le temps : « Que représentent ces peintures ? » ajouta-t-il. — Son interlocuteur, voyant Martial servant le Seigneur quand il lavait les pieds aux apôtres, et d'autres peintures représentant d'autres traits de la vie de saint Martial, se trouva tout honteux et confus, et fut contraint d'avouer sa méprise, non sans prêter à rire à tous les assistants (1). »

« Le sot grammairien » se trompait assurément en accordant cinq cents ans d'antiquité à la basilique du Sauveur : elle en avait à peine deux cents, puisqu'elle avait été bâtie *depuis les fondements* (2) par l'empereur Louis-le-Débonnaire, qui la fit consacrer en sa présence l'an 832 (3). Toutefois il y avait dans cette église une partie bien plus ancienne : c'était la chapelle souterraine dite *Saint-Pierre-du-Sépulcre*, qui était contiguë et parallèle au chœur de Saint-Martial,

(1) Audi qualiter Donadeus, monachus ejusdem apostoli, licet inlitteratus, arguerit mendacii quemdam ante hos decem annos grammaticum alienum similiter fallentem. Ingeniose duxit hominem in basilicam vetustam Salvatoris, quæ nimia vetustate tunc ruinam minitabatur, et ante hos septem annos est diruta usque ad solum, et ait : *Dic mihi si est vetusta hæc basilica?* Grammaticus stultus respondit : *Etiâ ante quingentos annos fuit vetusta.* — Mox ibi ostendit ei picturas multa antiquitate vix parentes, et ait : *Unde sunt ista picturæ?* Ille videns Martialem ministrantem Domino ad Mandatum, et cæteras picturas sicut legitur in ejus Vita; rubore confusus, non sine omnium qui aderant derisu professus est mendacium suum. (MABILLON, *Annal.*, T. IV, p. 723. — *Patrolog.*, T. CXLII, col. 101, 102.)

(2) Adémar, sermon VI^e de la Translation de saint Martial. (BONAV, T. I, p. 569). — Mss. de 1174, cité dans les Ephémérides de 1765, p. 144, et dans l'édition de Geoffroy du Vigois du P. Labbe. ch. XXVII. (*Acta SS.*, T. V junii, p. 567.)

(3) *Acta SS.*, T. V junii, p. 562.

et dans laquelle on voyait le tombeau de l'apôtre du Limousin et celui du duc Etienne (Tève-le-Duc) (1). Écoutez ce qu'en disait l'abbé Legros vers la fin du dernier siècle : « La seconde (église), ou celle du milieu, a porté dans son origine le nom de *Saint-Pierre-du-Sépulcre*, parce qu'elle était dédiée à Dieu sous l'invocation du prince des apôtres, et parce qu'on voit à son extrémité occidentale le *sépulcre* de saint Martial. On la nomme maintenant chapelle de Saint-Crépin. C'est la plus ancienne des trois, et d'habiles antiquaires ne font pas difficulté de la faire remonter au temps du roi Dagobert (2) ». La construction primitive de cette chapelle était encore plus ancienne : car, au commencement du XI^e siècle, elle avait au moins cinq cents ans d'antiquité, puisqu'il est question de sa dédicace dans la légende d'Aurélien, que nous montrerons plus tard remonter au commencement du VI^e siècle. Donc, si ces peintures murales dont parle Adémar se trouvaient dans cette chapelle souterraine, elles pouvaient avoir en effet cinq cents ans d'ancienneté : si elles étaient dans la basilique même du Sauveur, comme cela nous paraît plus vraisemblable, elles dataient seulement de deux siècles. La conservation de ces peintures pendant deux cents ou cinq cents ans ne doit pas nous étonner, puisque nous en voyons, dans la crypte de la cathédrale, qui remontent au XI^e siècle, et d'autres, dans les chapelles du chœur, qui datent du XIV^e. Quoi qu'il en soit, ces peintures avaient au moins deux siècles d'existence ; et elles prouvent que, sous Louis-le-Débonnaire, au commencement du IX^e siècle, on croyait non-seulement à la mission

(1) « A l'extrémité de la croisée à gauche est un escalier par lequel on descend dans deux grandes chapelles parallèles au grand édifice de la collégiale. Dans la première, vous trouvez des souterrains où l'on montre le tombeau de l'apôtre célèbre du Limousin, et derrière l'autel du souterrain, dans un réduit enfoncé, celui d'un ancien gouverneur de cette province. » (DESMARETS, *Ephémér. de 1765*, p. 147.)

Dans un article publié dans le *Bulletin de la Société d'Agriculture* (T. XI, p. 41), M. de Gaujal a déployé un grand luxe d'érudition pour établir que le tombeau du duc Etienne devait être celui du célèbre duc d'Aquitaine *Waïfer*, dont on aurait fait successivement *Taïfer*, *Taif* et *Tève-le-Duc*. Il suffit, pour montrer que cette conjecture est sans fondement, de dire que le tombeau du duc Etienne est expressément désigné sous ce nom (*in tertia cryptella, retro tumulum ductis quondam Stephanis*) par l'auteur du livre des Miracles de saint Martial, qui écrivait au milieu du IX^e siècle (*Acta SS.*, T. V junii, p. 555), et qu'il est question du duc Etienne et de son tombeau dans la légende d'Aurélien, que nous prouverons remonter au VI^e siècle.

(2) *Feuille Hebdom. de 1779*, p. 106.

de saint Martial du temps des apôtres, mais encore à son service à la cène, et aux autres traditions merveilleuses recueillies dans la légende d'Aurélien.

Cela montre suffisamment la fausseté de cette assertion de Descordes, que les moines de Saint-Martial, qui avaient pris possession de cette église en 848, avaient *forgé* la tradition de l'*apostolat*, de même que Hilduin, abbé de Saint-Denys, avait *forgé* la tradition de saint Denys-l'Aréopagite (1). La légende de saint Martial, qui existait du temps d'Hilduin, était celle d'Aurélien, qui renfermait la tradition de l'*apostolat*, et, comme le disait Adémar à Benolt de Cluse, « long-temps avant l'établissement du monachisme à Saint-Martial (848), cette légende était répandue dans toutes les provinces des Gaules, des Espagnes, de la Bretagne et de l'Italie (2) ».

Raban Maur (820).

Au commencement du ix^e siècle, notre tradition était répandue bien au-delà du Limousin. Nous en trouvons la preuve dans un ouvrage de Raban Maur, né à Mayence vers 776, abbé de Fuld en 822, et mort archevêque de Mayence en 856. De nos jours (1848), M. l'abbé Faillon, prêtre distingué de la congrégation de Saint-Sulpice, a publié la Vie de sainte Marie-Madeleine par Raban, d'après un manuscrit de la bibliothèque du collège de Sainte-Madeleine d'Oxford, signalé par le savant anglais Guillaume Cave (3). Or, dans cette Vie, nous lisons que « saint Pierre, devant quitter l'Orient, et devant aller à Rome, désigna aux régions de l'Occident qu'il ne pouvait visiter des prédicateurs évangéliques des plus illustres en Jésus-Christ (4) » ; nous y lisons encore que saint Martial faisait partie de cette colonie d'apôtres venus de la Judée et envoyés dans les Gaules pour y prêcher l'Evangile : « Les autres docteurs prêchèrent à sept villes des provinces.... Martial, à

(1) *Apud* BONAVENT. (T. I, p. 226, 228) et *Acta SS.*, T. V junii, p. 541.

(2) *Patrolog.*, T. CXLII, col. 96.

(3) *Scriptor. Ecclesiast. Historia Litteraria*, édit Genève, 1720, p. 457.

(4) *Petrus Orientem relicturus, Romamque iturus, designavit regionibus Occidentis quas ipse adire non poterat, Evangelii prædicatores, de nobilioribus in Christo, et antiquioribus discipulis Christi* (Cap. XXXVI, *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Madeleine*, T. II, p. 537.)

Limoges, ville de la première Aquitaine (4) ». Sans doute, en citant cet ouvrage, nous n'acceptons pas la responsabilité des erreurs historiques qu'il renferme : nous y prenons un fait qui confirme notre tradition, et qui prouve que, au commencement du ix^e siècle (820), on croyait que saint Martial était venu au 1^{er} siècle de la Judée, et avait été envoyé par saint Pierre pour évangéliser l'Aquitaine.

VIII^e SIÈCLE.

—
Florus (760).

Florus, religieux bénédictin du monastère de Saint-Trond, dans le diocèse de Liège en Belgique, est reconnu aujourd'hui par les savants pour l'auteur des *Additions au Martyrologe de Bède*, publiées avec ce Martyrologe par les Bollandistes au commencement du second tome de mars, et réimprimées, en 1722, avec les œuvres de Bède par le savant anglais Jean Smith. Trithème, dans son Catalogue des Hommes illustres de l'ordre de Saint-Benoît (lib. II, cap. XLIV) ; Cave, dans son Histoire littéraire des écrivains ecclésiastiques (2) ; Fabricius, dans sa *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis* (3) ; dom Guéranger, dans ses Institutions liturgiques (4),

(1) *Cæteri doctores... septem civitatibus provinciarum prædicaverunt.... Martialis apud Lemovicas, urbem Aquitanicæ primæ.* (Cap. XXXVII — *Patrologie de Migne*, T. CXII, p. 1494.)

(2) 760. Florus, monachus S. Trudonis, Leodicensis dioceseos, congregationis Gallicanæ, claruit circa ann. DCCLX. Scripsit *Gesta et passionēs sanctorum Martyrum*, seu, ut habet Usuardus (*Præfat. in Martyrol.*), breve et concisum antea, Bedæ Martyrologium supplevit, auxit et locupletavit. Testatur idem et Ado. præfat. ad Martyrologium suum : *Martyrologium*, inquit, *quod venerabilis Flori studio in labore Domini Bedæ accreverat*, etc. (CAVE, *Scriptor. Ecclesiastic. Historia Litteraria*, édit. Genève, 1720, p. 416.)

(3) Alterius etiam vetustioris *Flori*, monachi S. Trudonis, ordinis Benedictini, diocesis Leodicensis, circa annum 760, clara sunt *Addimenta ad Martyrologium Bedæ* cum illo vulgata ab Henschenio in Actis Sanctorum, ante tomum secundum Martii, et novissime cum Bedæ Historia Ecclesiastica gentis Anglorum, ex recensione Joannis Smith, Cantabrigiæ, 1722 (FABRICIUS, *Biblioth. mediæ et infimæ latinitatis*, 1734, apud Migne : *Patrolog.*, T. CXIX, p. 12.)

(4) 760. Florus, moine de Saint-Trond, fit des additions importantes au Martyrologe de Bède. (*Institut. Liturg.*, T. I, p. 188.)

s'expriment de la manière la plus formelle à cet égard. Les Bollandistes Henschenius et Papebroch avaient cru que ce Florus était le célèbre diacre de Lyon qui florissait au ix^e siècle : mais ils ont été induits en erreur par une phrase mal interprétée du diacre Wandelbert, qu'on trouve dans la préface de son *Martyrologium metricum*. Luc d'Achéry a observé avec raison que Florus de Lyon, dont il est question dans cette préface, est moins ancien que Florus l'auteur du Martyrologe (4) ; d'ailleurs, comme nous l'a fait remarquer dom Guéranger dans une lettre qu'il nous a fait l'honneur de nous écrire à ce sujet, « Usuard appelle Florus *vir memorabilis*, ce qui ne peut guère se rapporter à son contemporain Florus de Lyon ». — Or Florus, moine de Saint-Trond, qui florissait vers l'an 760, dit de la manière la plus précise et la plus formelle que saint Martial a été envoyé par saint Pierre dans les Gaules. Citons ses propres paroles d'après trois manuscrits collationnés par les Bollandistes :

(30 juin) : « Dans la ville de Limoges, inhumation de l'évêque Martial, — qui fut un des soixante-douze, — et qui, envoyé de la ville de Rome dans les Gaules par saint Pierre, commença à prêcher dans la ville de Limoges, et qui, après avoir détruit le culte des idoles, et rempli la ville de la foi chrétienne, partit de ce monde (2) ».

Chose remarquable ! Florus, après avoir parlé de la mission de saint Martial par saint Pierre, se sert exactement des mêmes termes que Grégoire de Tours (3), qu'il semble avoir voulu corriger et compléter.

Le P. Papebroch conclut avec raison de ces paroles que Florus

(4) Denique Florus, quem mire laudat Wandelbertus in præfatione, non Martyrologus notatur, ... sed junior ipso, nimirum accerrimus ille, Carolus Calvo imperante, Ecclesiæ Lugdunensis pro gratia Christi et libero arbitrio propugnator. (*Spicilege*, édit. de La Barre, 1723, T. II, p. 38.)

(2) Florus in A. T. L. (*scilicet in mss. Atrebatensi, Tornacensi et Latiensi*) : « Lemovicæ civitate depositio Martialis episcopi : A., qui fuit unus ex septuaginta duobus ; T. L., qui a Romana urbe a B. Petro in Gallias missus, in urbe Lemovicina prædicare exorsus est ; eversisque simulacrorum ritibus, repleta jam urbe credulitate, migravit a sæculo ». (MICHE, *Patrolog.*, T. XCIV, p. 961.)

(3) Igitur sanctus Martialis episcopus, a Romanis missus episcopis, in urbe Lemovicina prædicare exorsus est : eversisque simulacrorum ritibus, repleta jam credulitate Dei urbe, migravit a sæculo. (*Greg. Turon.*, édit. Ruinart, p. 916, 917.)

avait dû puiser cette tradition dans une ancienne Vie de saint Martial (1).

On voit combien Descordes était loin de la vérité quand il prétendait que cette tradition ne remontait pas au-delà du x^e siècle : « Il n'appert point clairement que la tradition sur laquelle est fondée cette première opinion soit plus ancienne que l'an 900 de notre salut (2) ».

Du reste, au viii^e siècle, c'était une opinion généralement accréditée que saint Pierre avait envoyé des prédicateurs évangéliques aux principales villes des Gaules. Ainsi l'un des écrivains les plus distingués de l'époque de Charlemagne, Paul Warnefride, connu dans les lettres sous le nom de Paul Diacre, secrétaire d'état de Didier, roi des Lombards, dit, dans son *Histoire des évêques de Metz*, écrite d'après d'anciens documents vers l'an 778, que « saint Clément de Metz fut envoyé par saint Pierre dans cette ville, et que, avec lui, comme l'apprend une antique relation, le même prince des apôtres envoya d'autres religieux docteurs aux principales villes de la Gaule pour leur annoncer la foi (3) ».

VII^e SIÈCLE.

Légende de saint Ausone.

Dom Rivet, dans l'*Histoire littéraire de la France*, a dit à propos des légendes des saints : « Il paraît que (au vii^e siècle) le goût dominant était pour ces sortes de pièces. Aussi s'en fit-il un très-grand nombre qui ne sont pas toutes venues jusqu'à nous. Il s'en faut de beaucoup, et peut-être ne se trompe-t-on pas, en disant que ce qui nous en reste n'est que la moindre partie de celles qui furent alors

(1) *Acta SS.*, T. V junii, p. 537, 540, 543.

(2) *Ap. BONAV.*, T. I, p. 257. — *Acta SS.*, T. V junii, p. 543.

(3) Ea igitur tempestate, cum apud Galliam Belgicam Mediomaticum, quæ etiam Mettis appellatur, civitas in ipsa Mosellæ amnis ripa posita copiosis populorum turbis abundaret, ad eandem beatus Petrus apostolus urbem, Clementem nomine virum, egregium ac meritis probatum, sublimatum pontificali dignitate, direxit, cum quo pariter, sicut antiqua tradit relatio, ad eas quæ præcipuè erant Galliarum urbes verbo fidei obtinendas, alii quoque religiosi doctores ab eodem apostolorum principe missi sunt. (PAULUS WINFRIDUS diaconus, *Libell. de Ordine Episcop. Mettens.* : *Patrolog.*, T. XCV, col. 699, 700.)

composées (1) ». C'est à cette époque que nous croyons pouvoir assigner la légende de saint Ausone, premier évêque d'Angoulême et martyr. En effet cette Vie a été certainement écrite plusieurs siècles après saint Ausone, d'après des souvenirs traditionnels plus ou moins confus et altérés, entre le vi^e et le x^e siècle (2). Or, s'il est permis de juger des monuments *écrits* comme on le fait des monuments *bâtis*, dont on apprécie l'âge d'après les caractères architectoniques qu'ils présentent ; si, à défaut de témoignages historiques qui nous manquent pour déterminer l'âge précis de la Vie de saint Ausone, nous en jugeons par les caractères intrinsèques qu'elle offre aux yeux de l'esprit, nous dirons que, dans cette légende, la couleur du style, le genre des expressions, un mélange naïf de poésie et d'ignorance chronologique, un certain air de parenté avec les légendes du siècle précédent, en un mot, une teinte prononcée de haute antiquité, nous paraissent accuser clairement le vii^e siècle. Mais, quelque défectueuse que soit cette pièce, quelque *fabuleuse* qu'elle ait paru aux critiques sévères des siècles précédents (3), toutefois ce qu'on y trouve sur la mission de saint Martial du temps de saint Pierre est un témoignage trop formel et trop précieux de la tradition de cette époque pour que nous le passions sous silence. Voici ce que dit cette légende :

« Lorsque les provinces des Gaules ou des Aquitains n'étaient pas encore éclairées par les enseignements de la religion chrétienne, voulant qu'elles ne restassent pas plus long-temps plongées dans les ténèbres de l'ignorance, le bienheureux Pierre, prince des apôtres, envoya divers pontifes aux diverses villes de l'Italie et de la Gaule, afin que, répandant parmi les païens les semences de la parole divine, ils *labourassent* leurs cœurs par la *charrue* de la prédication, de manière à leur faire produire des fruits de bonnes œuvres, et à

• (1) *Hist. Littér. de la France*, T. III, p. 452.

(2) On a des preuves que cette légende existait au x^e siècle (*Acta SS.*, T. V maii, p. 133, 4^{re} col.), et on y trouve des allusions à des personnages du vi^e siècle, tels que l'évêque Aptone et saint Cybard.

(3) Daniel Papebrock reconnaît toutefois qu'il existe un fondement historique très-réel à beaucoup de ces fables, qui ont été insérées, plusieurs siècles après les événements, dans les légendes des saints les plus anciens, et qui ont été transmises de bonne foi, par des hommes simples, à la postérité : *Censeo complures quidem fabulas, sanctorum vetustiorum Vitis, post aliquot sæculorum decursum compositis, temere admixtas, et ab hominibus simplicibus bona fide traditas posteris, habere aliquod in vera historia fundamentum.* (*Acta SS.*, T. V maii, p. 137.)

leur faire porter les riches moissons de la foi. Parmi ces prédicateurs, un se distinguait entre tous : saint Pierre envoya à la ville des Gaules qu'on appelle Limoges, ville alors très-florissante, le bienheureux Martial, si éminent à tous égards, afin que, au moyen de la prédication aidée du concours des miracles, il remplaçât la barbarie du paganisme par la douceur du culte divin (1) ».

Donc, au VII^e siècle, on croyait dans l'Eglise d'Angoulême que saint Martial avait été envoyé par saint Pierre.

Saint Priest, évêque de Clermont (670).

Saint Priest, évêque de Clermont, qui mourut, l'an 674, de la mort violente des martyrs, avait composé la Vie de plusieurs saints de son pays, et en particulier la légende de saint Austremonie, premier évêque de la ville d'Auvergne. C'est là ce que rapporte l'ancien auteur de sa Vie (2); c'est ce que confirment d'anciens manuscrits, dans lesquels la légende de saint Austremonie porte le nom de saint Priest (3); c'est ce que reconnaissent plusieurs écrivains, anciens et modernes (4). Or la légende de saint

(1) Cum necdum Christianæ religionis documentis Galliarum sive Aquitanorum provinciæ illustrarentur, ne ignorantie tenebris diutius circumfunderentur, accidit B. Petrum, apostolorum principem, diversis Italiæ atque Galliæ urbibus diversos destinasse antistites, qui, divini verbi semina gentilibus erogantes, eorum corda ad fructus bonorum operum reddendos vomere prædicationis exararent, et exarando ad fidei segetes referendas animarent. Inter cæteros vero, imo super cæteros, Galliarum urbi florentissimæ tunc temporis, quæ dicitur Lemovicas, primum misit antistitem egregium per omnia Martialem, qui verbo prædicationis, cooperantibus miraculorum signis, Gentilium feritatem in divini cultus converteret mollitiem. (*Vetus legenda S. Ausonii*, apud *Acta SS.*, T. V maii, p. 137.)

(2) Nam certamina egregiorum martyrum Cassii, Victorini, Antoliani et Austremonii, cæterorumque sanctorum, qui apud Arvernorum urbem, ut suam in Christum fidem et amorem testarentur, sanguinem suum libentibus animis profuderunt, luculento conscripsit stylo. (*Vita S. Præfecti*, apud Surium, 25 januar., edit. 1617, T. I, p. 418.)

(3) « La passion de saint Austremonie, dans sa légende qui est dans le trésor de Saint-Martial de Limoges, que j'ai eue entre mes mains, de laquelle saint Priest est là dit auteur, le qualifie martyr. » (BONAV., *Hist. de saint Martial*, T. I, p. 447.)

(4) SICBERT., in *Chronico*, ad ann. 670. — SAVARON, *Origines de Clermont*. — DU SARRASAT, *Martyrologe Gallican*, 1^{er} novemb. (T. II, p. 807). — DU FRAISSE, *Origine des Eglises de France*, p. 357. — TILLEMONT, T. IV, p. 473, etc.

Austreinoine publiée par le P. Labbe, d'après un vieux manuscrit du monastère de Lérins (et ce ne peut être que celle composée par saint Priest) (1), compte saint Martial parmi ces premiers évêques que saint Pierre envoya dans les Gaules pour y prêcher l'Evangile :

« Après la glorieuse ascension de Notre-Seigneur, le bienheureux Pierre, prince des apôtres, appelant à lui ses très-saints disciples, les destina à la prédication, les fortifia de sa bénédiction et de celle de tous les apôtres, et les honora de la consécration épiscopale. Voici le nom de ces hommes illustres, auxquels il assigna des villes particulières : l'évêque Gatien fut envoyé à Tours, Trophime à Arles, Paul à Narbonne, Saturnin à Toulouse, Martial à Limoges. Parmi eux, l'illustre martyr Austreinoine reçut, après Dieu, le gouvernement de l'Eglise d'Auvergne (2) ».

On doit remarquer que cette légende de saint Austreinoine, composée au ^{viii}^e siècle, lui donne le titre de martyr et d'envoyé de saint Pierre, tandis que Grégoire de Tours, dans le siècle précédent, ne lui donnait que le titre de confesseur, et ne plaçait sa mission que sous l'empire de Dèce. La légende de saint Genou, composée au milieu du ^x^e siècle (3), a suivi en ce point la légende de saint Austreinoine; elle lui donne le titre de martyr, et elle le compte, ainsi que saint Martial, saint Trophime

(1) En effet : 1° c'est la seule légende détaillée de saint Austreinoine que l'on connaisse; 2° dans le manuscrit des archives de la collégiale de Saint-Martial dont Bonaventure cite un fragment (T. I, p. 446), cette légende portait le nom de saint Priest (*ibid.*, p. 447); 3° cette légende doit remonter au ^{viii}^e siècle, puisque non-seulement la légende de saint Genou, écrite au milieu du ^x^e siècle, mais encore Lamfredus, contemporain de Pepin, au ^{viii}^e siècle, dans son Histoire manuscrite de l'abbaye de Mauzac (apud BONAV., T. I, p. 446), donnent à saint Austreinoine les titres de martyr et de disciple de saint Pierre, titres évidemment empruntés à la légende de saint Austreinoine composée par saint Priest.

(2) Post gloriosam igitur Domini nostri ascensionem, ... beatissimus Petrus, princeps apostolorum, ... advocans ipsos sanctissimos discipulos, ... ad prædicandum destinavit, et sua omniumque apostolorum benedictione, roboravit, et pontificali honore sublimavit. Quorum videlicet virorum illustrium, qui singulis urbibus erant delegandi, hæc fuere nomina: Turonem dirigitur Gatianus episcopus, Arelatem Trophimus, Narbonam Paulus, Tolosam Saturninus, Lemovicas Martialis. Arvernicam inter eos monarchiam Austremonius inclytus martyr post Deum suscepti regendam. Ex eisdem tantum Austremonius et Saturninus per martyrii palmam assecuti sunt æternæ felicitatis coronam. (*Acta sancti Austremonii* (ex veteri ms. codice Ecclesiæ Lirinensis), apud LABBE, *Nov. Bibl. mss.*, T. II, p. 482. — BONAV., T. I, p. 446. — FAILLON, T. II, p. 417.)

(3) Vita sancti Genulphi scripta circa medium sæculum decimum. (LELONG, *Biblioth. histor. de la France*, n° 2978, p. 150.)

d'Arles et saint Paul de Narbonne, parmi les évêques envoyés du temps des apôtres (1). Nous examinerons plus tard la valeur respective de ces diverses traditions : pour le moment, nous nous bornons à constater ce fait : au VII^e siècle, on croyait, dans l'Eglise d'Auvergne, que saint Martial avait été envoyé par saint Pierre dans les Gaules.

Ce titre de *disciple de saint Pierre*, que la tradition donnait alors à saint Martial, explique la popularité et l'étendue de son culte à cette époque. Au commencement du VII^e siècle, l'an 632, saint Eloi, étant encore laïque, bâtit ou plutôt *reconstruisit* à Paris une basilique en l'honneur de saint Martial (2). Le rétablissement d'une chose, comme l'a judicieusement observé l'abbé Le Bœuf (3), suppose qu'elle avait existé long-temps auparavant. Nous pouvons, sans exagération, donner à la basilique primitive deux ou trois siècles d'ancienneté, ce qui en ferait remonter l'origine au V^e ou même au IV^e siècle. On peut juger par là de la célébrité et de l'antiquité du culte de l'apôtre du Limousin. C'est dans cette église de Saint-Martial de Paris, aujourd'hui détruite, que le carme Thomas Beaulxamis trouva, sur un *manuscrit tellement usé de vétusté qu'on pouvait à peine le lire*, la légende de saint Martial, par Aurélien, qu'il publia pour la première fois en 1566 (4).

VI^e SIÈCLE.

Les témoignages traditionnels que le VI^e siècle nous fournit en faveur de l'apostolat de saint Martial ont évidemment plus de prix que ceux des siècles postérieurs que nous venons d'indiquer. Plus rapprochés des

(1) Hi ergo (apostoli), sibi commissio strenue insistentes negotio, per optimos quosque suorum nihilominus et ipsi Galliam agrediuntur, ut eam celi terræque subderent imperatori. Ex quibus Austremonius atque Martialis fuere, qui a B. Petro directi sunt : quorum primus Arvernus postea martyr gloriosus, sequens vero signis et virtutibus confessor clarissimus Lemovicis datur. A beato quoque apostolo Paulo Narbonensibus antistes ordinatur Paulus, et Arelatensibus Trophimus, de cujus prædicationis fonte tota fertur Gallia fidei rivulos suscepisse. (*Acta SS.*, T. II januar., p. 94.)

(2) Ædificavit etiam imoque *renovavit* basilicam in honore sancti Martialis, Lemovicensium pontificis et confessoris. (*Vita Eligii*, ab AUDOENO, L. I, C. XVIII : *Patrolog.*, T. LXXXVII, col 495.)

(3) *Histoire de Paris*, T. V, p. 103.

(4) Nuper quoque, cum in æde divi Martialis Lutetiæ concionaturus essem, ipso ejusdem discipuli Domini die, oblatus est mihi liber manu exaratus, adeo antiquitate confectus ut vix legi posset. (*Apostolica Hist.*, édit. 1566, fol. 153.)

événements, ces témoignages ont une plus grande valeur historique ; contemporains de Grégoire de Tours, ou même antérieurs à cet écrivain, ils annulent sa conjecture sur la mission des premiers évêques des Gaules, et montrent qu'il n'a pas été, en ce qui concerne saint Martial, un fidèle écho de l'antique tradition ; d'ailleurs, récemment découverts et inconnus aux critiques des siècles précédents, ils jettent de nouvelles lumières sur cette question de l'*apostolat*, dont les savants, à force de discussions, avaient réussi à faire un problème historique.

Document de l'Eglise d'Arles (586).

Dans ses *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Madeleine*, M. Faillon a publié un précieux document qui était resté inaperçu jusqu'à nos jours. A la suite de recherches laborieuses, il a trouvé ce document dans un ancien manuscrit de la bibliothèque Royale (n° 5537) qui appartenait autrefois à l'Eglise d'Arles, et qui renferme un recueil de pièces relatives aux privilèges et à la primatie de cette Eglise, privilèges fondés sur la mission de son premier évêque, saint Trophime, envoyé par saint Pierre. Ce recueil se compose principalement de lettres adressées successivement par les souverains pontifes aux évêques d'Arles, depuis celles du pape Zosime, qui siégeait au commencement du v^e siècle, jusqu'à celles du pape Grégoire-le-Grand, qui florissait à la fin du vi^e. Or, immédiatement après les lettres du pape Pélage à Sapaudus, évêque d'Arles, on lit ce titre peint en vermillon : « *Des sept personnages envoyés par saint Pierre dans les Gaules pour y prêcher la foi* », et ensuite les paroles suivantes, qui forment la teneur même de cette courte mais importante pièce : « *Sous (l'empire de) Claude, l'apôtre saint Pierre envoya dans les Gaules, pour prêcher la foi de la Trinité aux Gentils, quelques disciples auxquels il assigna des villes particulières : ce furent Trophime, Paul, Martial, Austremonie, Gatien, Saturnin et Valère ; enfin plusieurs autres que le bienheureux apôtre leur avait destinés pour compagnons* (1) ».

(1) *De septem viris a beato Petro apostolo in Gallias (sic) ad prædicandum missis. — Tempore Neronis.*

Sub Claudio, S. Petrus apostolus quosdam discipulos misit in Gallias ad prædicandam gentibus fidem Trinitatis : quos discipulos singulis urbibus delegavit ; fuerunt hi : Trophimus, Paulus, Marcialis, Austremonius, Gracianus, Saturninus, Valerius, et plures alii qui comites a beato apostolo illis (p)destinati fuerant. (*Monuments inédits*, etc., T. II, p. 375. — Voir *ibid.* un fac-simile de cette pièce manuscrite.)

Quelle est la date de ce document ? — Quoique le manuscrit dans lequel il se trouve n'ait été peint qu'au *x^e* siècle, toutefois, comme le recueil avec lequel il fait corps en quelque sorte date du *v^e* et du *vi^e* siècle, on ne peut faire, à l'égard de ce document, une exception sans motif; on ne peut lui assigner d'autre date que celle du recueil dont il fait, pour ainsi dire, partie. Or, comme il n'y a dans ce recueil que des pièces du *v^e* et du *vi^e* siècle, on est légitimement fondé, au point de vue d'une sage critique, à rapporter à la même époque ce témoignage traditionnel sur la mission de ces sept évêques. Et, attendu que cette pièce se trouve *enregistrée* entre les lettres du pape Pélage à Sapaudus, mort en 586, et celles de saint Grégoire-le-Grand à Virgile, c'est avec raison que M. Faillon assigne pour date à ce monument la fin du *vi^e* siècle.

Dans ce témoignage traditionnel, dont la concision prouve à nos yeux le mérite et l'antiquité, saint Martial est placé au troisième rang, après saint Trophime d'Arles et saint Paul de Narbonne, que des monuments du *v^e* et du *vi^e* siècle et des martyrologes du *viii^e* et du *ix^e* siècle représentent constamment comme disciples des apôtres. Dans ce document de l'Eglise d'Arles, saint Martial est dit envoyé par saint Pierre sous l'empire de Claude, ce qui s'accorde parfaitement avec la tradition de l'Aquitaine, consignée dans la légende d'Aurélien. Et, quoique les traditions respectives des provinces qui ont été évangélisées par saint Austremoine, saint Gatien, saint Saturnin, soient moins certaines et moins uniformes sur l'époque de leur mission que les traditions qui concernent saint Trophime d'Arles, saint Paul de Narbonne, saint Valère de Trèves et saint Martial de Limoges, nous nous bornons à constater, par ce document, que, au *vi^e* siècle, on croyait, dans l'Eglise d'Arles, saint Martial envoyé par saint Pierre au *i^{er}* siècle.

Légende de saint Ursin de Bourges.

L'ancienne légende de saint Ursin, premier évêque de Bourges, a été récemment publiée par M. Faillon, d'après un manuscrit de la bibliothèque Royale peint au *x^e* siècle. Ce savant a suffisamment montré, comme nous l'avons dit ailleurs, que c'est dans cette légende de saint Ursin que Grégoire de Tours a puisé non-seulement les détails traditionnels qu'il donne sur le premier évêque de Bourges, mais encore ce qu'il rapporte sur la mission simultanée des sept évêques dans les Gaules. Par conséquent cette légende de

saint Ursin est antérieure à Grégoire de Tours, et doit remonter à la première moitié du ^{vi}^e siècle. Or elle dit que ces évêques ont été envoyés de Rome *par les saints apôtres* (1), c'est-à-dire par saint Pierre et saint Paul, au ⁱ^{er} siècle. Et, quoique le nom de saint Martial ait été raturé (probablement au ^{xi}^e siècle, lorsqu'on le fit sortir du rang des prédicateurs ordinaires en lui décernant le titre d'apôtre), cependant la place qu'il a laissée en blanc dans le manuscrit ne permet pas de douter que ce nom ne s'y trouvât, puisque Grégoire de Tours l'y a copié, puisque d'ailleurs il figure constamment dans cette liste des premiers évêques des Gaules. Donc, au commencement du ^{vi}^e siècle, la tradition de l'Eglise de Bourges faisait remonter la mission de saint Martial au temps des apôtres, c'est-à-dire au ⁱ^{er} siècle.

Fortunat, évêque de Poitiers (570).

Nous avons la chance heureuse et la *bonne fortune* d'apporter le premier dans cette discussion sur l'apostolat de saint Martial un document nouveau et du plus grand poids, qui, en opposant à l'autorité de Grégoire de Tours celle d'un de ses contemporains les plus illustres, prouve d'une manière péremptoire l'antiquité immémoriale de cette tradition, que Descordes croyait avoir commencé au ^x^e siècle. C'est une pièce de vers sur la Vie de saint Martial, vers composés au ^{vi}^e siècle par Fortunat, évêque de Poitiers, ami de Grégoire de Tours, à qui il a écrit des lettres et dédié quelques poésies.

La meilleure édition que l'on connaisse des œuvres de Fortunat est celle de Michel-Ange Luchi. Ce savant bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, créé cardinal par le pape Pie VII, et mort en 1802, publia à Rome, vers la fin du dernier siècle (1786), cette édition de Fortunat, que l'abbé Migne a réimprimée tout récemment dans son Cours complet de patrologie (T. LXXXVIII). En parcourant cette édition, nous y avons lu pour la première fois une

(1) Ursinus Biturigæ urbis primus fuit episcopus, qui (cum) a sanctis apostolis ab urbe Roma, cum comitibus qui sunt sanctus Dionysius Parisiacensis, sanctus Saturninus Tholosensis, Trophimus Arelatensis, Paulus Narbonensis,..... Austremonius Arvernensis, et sanctus Vatianus episcopus, Evangelii semina sparsurus Galliis directus fuisset, Bituricensium fines ingressus est. (*Apud* FAILLON. *Monuments inédits*, etc., T. II, p. 423)

pièce de vers en l'honneur de saint Martial. Agréable surprise ! nous y trouvions, résumées en quelques vers, nos principales traditions sur le compagnon de saint Pierre et l'apôtre de l'Aquitaine. La page fut bientôt dévorée, et Archimède ne fut pas plus heureux quand il eut trouvé la solution de son fameux problème. Nous lisons dans une note latine dont le savant bénédictin accompagne ces vers : « Nous avons tiré ce poème de Fortunat de la bibliothèque de Laurent de Médicis (*ex codice 3 plutei XX*), d'un manuscrit du commencement du XII^e siècle, qui renferme un passionnaire (*c'est-à-dire un sanctoral ou recueil de vies de saints*) dans lequel il porte ce titre : Vers de Fortunat sur la Vie de saint Martial, apôtre du Christ. Avant nous, les éditeurs des *Anecdotes littéraires* ont publié ce poème (Rome, 1783, vol. IV, p. 433) (1). »

Un de nos correspondants de Toscane, dont nous aurons l'occasion de parler plus tard, M. Ferdinand Sestini, archidiacre de Colle, nous a fait connaître le premier éditeur de ce poème : « Je connaissais les vers de Fortunat, et j'avais oublié de vous en écrire. Ils ont été publiés pour la première fois par monseigneur Amaduzzi dans une lettre à Pindemonte, datée de Rome au mois de juin 1782. Voici ce qu'il en dit (*nous traduisons cette note latine*) : « Je vous » envoie des vers encore inédits, qui ont été composés dans un siècle » d'airain, c'est-à-dire vers la fin du VI^e siècle : ils se trouvent dans » un manuscrit de la bibliothèque de Laurent de Médicis, et l'illustre » Bandini a eu la bienveillance de nous les communiquer. Ce sont des » vers de Venance-Honorius Fortunat, Italien, prêtre et évêque de » Poitiers dans la Gaule, qui les a écrits à la louange de saint » Martial, apôtre du Christ, dont ils accompagnent la biographie dans » le manuscrit cité. Ils sont au nombre de dix-sept, et ils ressentent » le goût d'un siècle qui penche vers la barbarie (2). » Monseigneur

(1) Hoc poema Fortunati de sancto Martiali proferimus ex codice 3 plutei XX bibliothecæ Laurentianæ membranaceo sæculi XII ineuntis, continente passionale sanctorum exscriptum, in quo hunc titulum præfert : *Versus Fortunati in Vita sanctissimi Martialis, apostoli Christi*. Hoc ipsum poema ante nos ediderunt Romæ Auct. Anecd. Litt., an. 1783, vol. IV, p. 433. (*Patrolog.*, T. LXXXVIII, col. 115, 116.)

(2) Habe ergo tibi aeneae ætatis, sive sæculi VI ad exitum labentis versus adhuc anecdotos, quos in codice bibliothecæ Mediceo Laurentianæ contentos nobis cl. Bandinius comiter communicavit. Pertinent hi siquidem ad Venantium Honorium Clementianum Fortunatum, Italum, presbyterum et in Gallia episcopum

Jean-Christophe Amaduzzi était un homme très-distingué dans la république littéraire, comme on peut le voir dans la Biographie universelle. J'espère d'aller à Florence vers la fin du mois de septembre : alors j'examinerai le commentaire dont Monseigneur parle, et je vous en dirai quelque chose (1). »

Dans une lettre postérieure, M. Sestini nous donne quelques détails sur ce manuscrit de la bibliothèque de Laurent de Médicis : « J'ai été à Florence, où j'ai consulté le *Code* (sic) qui renferme le commentaire de la Vie de saint Martial, suivi par les vers de Fortunat : c'est un beau et grand manuscrit, qui, selon l'avis de M. Bandini, remonte au XII^e siècle. On l'appelle *passionario* : c'est une espèce d'*Acta sanctorum*. La Vie de notre saint, hormis quelques petites variantes, est la même que celle du manuscrit de Saint-Jean-de-Latran. En voici l'intitulé : II kal. julii. Incipit Vita sancti ac beatissimi confessoris Christi Martialis, *Lemonice* (au lieu de *Lemovice*) urbis primi pontificis. Cette Vie occupe douze parchemins (*feuilles*). Après cela, les vers de Fortunat sont annoncés par ces mots : Incipit versus Fortunati in Vita ssimi (*sanctissimi*) Martialis apostoli Xpi (*Christi*) (2) ». — Nous remercions M. Sestini de sa complaisance : ces particularités confirment pleinement la note du cardinal Luchi.

Mgr Amaduzzi se trompait quand il disait que ces vers étaient encore inédits : ces mêmes vers avaient été envoyés de Rome, en 1669, au P. Bonaventure Saint-Amable, par Philippe de Rubéis, chanoine-archiviste de Saint-Jean-de-Latran, qui les avait tirés d'un grand manuscrit sur parchemin très-ancien (3), renfermant un passionnaire ou sanctoral, dans lequel on lit ces vers de Fortunat en tête de la légende de saint Martial par Aurélien. Mais, soit que ces vers n'eussent pas de titre dans le manuscrit de Saint-Jean-de-

Pictaviensem, qui hos scripsit in laudem S. Martialis, apostoli Christi et Lemovicae urbis primi episcopi, atque ejusdem Vitae commentario subjiciuntur. Hi sunt numero XVII, atque aetatis ad barbariem declinantis ingenium redolent. (*Anecd. Litt.*, T. IV, p. 433.)

(1) Lettre de M. Sestini, archidiacre de Colle, du 30 août 1853.

(2) Lettre de M. Sestini du 11 octobre 1853.

(3) Fidem facio per praesentes et attestor ego infra scriptus canonicus archivista, ... qualiter in quodam *perantiquo* magno *passionario* mss. in pergamina in eodem archivio existente, in armario 11, signato littera A, folio 272, reperiuntur sequentes versus in honorem sancti Martialis. (BONAV. SAINT-AMABLE, *Hist. de saint Martial*, T. I, p. 472.)

Latran, soit que l'archiviste eût négligé de le transcrire, le P. Bonaventure a publié ces vers dans son premier volume sur saint Martial sans savoir qu'ils fussent de Fortunat (4).

Enfin M. l'abbé Rouard, dans un voyage fait à Rome au mois de juillet 1853, a trouvé ces mêmes vers, à la bibliothèque du couvent de la Minerve, dans un vieux manuscrit que le savant Brémond, général des Dominicains, affirmait remonter au VIII^e ou au plus tard au IX^e siècle. Comme ces trois manuscrits, de Florence, de Saint-Jean-de-Latran et de la Minerve, offrent quelques légères variantes, nous allons, en les corrigeant l'un par l'autre, donner, nous l'espérons, une édition irréprochable :

Christus (2) principium, finis, lux est, via Christus.

Nomine cujus in almifico, semperque beato,

Martialis resonant hic *veracissima* gesta (3).

Quis hominum digne valeat doctissimus unquam

Quanti sit meriti præclarus apostolus *iste* (4)

Dicere, vel prosa vel pulchri carmine metri,

Quo saltem modicis decoretur pagina verbis?

Tullius atque Maro veniant; sit lingua *faceta* (5) :

Versibus aut currens, aut prosæ *mella retexens* (6),

Non tua, sancte pater, *poterit* (7) depromere gesta,

Tellus te Romana, quibus te Gallica tellus

(4) BONAV., T. I. p. 472.

(2) Le manuscrit de Florence lit *Christe*. Le cardinal Luchi a ajouté : Peut-être *Christus*. C'est en effet la leçon des manuscrits de la Minerve et de Saint-Jean-de-Latran.

(3) Il y a dans le manuscrit de Florence : *Martialis* resonant hic *sanctissima* gesta, ce qui fait le vers faux : nous avons adopté la leçon irréprochable des deux manuscrits romains.

(4) Le mss. de la Minerve lit *ipse*; les deux autres, *iste*.

(5) Le P. Luchi a mis, quoique à regret, *facunda*, n'ayant dans son manuscrit que les trois premières lettres du mot *fac*....; mais c'est un vers faux. Avec le mot *faceta* des manuscrits de Saint-Jean-de-Latran et de la Minerve la quantité est observée.

(6) Le cardinal Luchi a mis : *prosæ vellera texens*, ce qui est plus élégant que ce qu'il croyait lire dans son manuscrit : *nulla retexens*. Philippe de Rubéis avait lu dans le manuscrit de Latran : *prosa multa retexens*. La leçon du mss. de la Minerve, *prosæ mella retexens*, est évidemment la plus élégante et la plus vraie.

(7) Les deux manuscrits romains lisent *poterunt* : nous avons dû, pour éviter un solécisme, adopter la leçon du mss. de Florence.

Post Petrum recolunt *juniozem* (1) parte secunda,
 Cum Petro recolunt *equalem sorte priori* (2).
 Benjamita tribus te gessit sanguine claro.
 Urbs te *nunc* (3) retinet Lemovica corpore sancto.
 Hinc tibi sit, *Res* (4) magne, Deus, laus, gloria, Christe,
 Christe caput, finisque cluens, pax, lux, via, Christe.

(MIGNE, *Patrologie*, T. LXXXVIII, p. 445, 446.)

(BONAV., *Hist. de saint Martial*, T. I, p. 472.)

(Mss. de la Minerve, T. II, p. 17.)

On nous saura gré de donner ici la traduction de ces vers, malgré les difficultés qu'elle présente :

« Le Christ est le principe et la fin (de toutes choses) ; le Christ est la lumière et la voie. C'est en son nom vénérable et toujours digne de louange que se lisent ici les Actes très-sincères de saint Martial. Quel est l'homme, même le plus docte, qui pourrait dignement, en prose ou en vers habilement mesurés, dire dans une page ornée de quelques paroles, combien est grand le mérite de cet illustre apôtre ? Que Cicéron et Virgile me viennent en aide ; que ma langue soit féconde en saillies. Mais, soit qu'elle récite des vers rapides, soit qu'elle compose le miel d'une prose harmonieuse, elle ne pourra jamais, ô vénérable père, célébrer dignement vos actions, vous que Rome et la Gaule honorent, tantôt après Pierre, comme étant son inférieur et plus jeune que lui, tantôt avec Pierre, comme étant son égal dans la prérogative de l'apostolat. La tribu de Benjamin vous vit naître d'un sang illustre : la ville de Limoges conserve maintenant votre corps sacré. Qu'ainsi louange et gloire vous soient rendues, ô Christ, ô grand roi, Dieu suprême ! ô Christ, principe et fin sublime, paix, lumière et voie, ô Christ ! »

Le P. Bonaventure, qui ne savait pas que ces vers fussent de

(1) Philippe de Rubéis avait lu dans le mss. de Latran *rumorem* ; ce qui est inintelligible. Les deux autres mss. lisent *juniozem* : il faut considérer ce mot comme formant trois syllabes longues, et voir une consonne dans l'i du milieu. Le mot allemand *jünger* et l'anglais *younger* doivent venir de ce mot ainsi contracté.

(2) Les éditeurs du manuscrit de Florence y ont lu *forte priori*. Les manuscrits de Latran et de la Minerve lisent *sorte priori*.

(3) Le P. Luchi a cru lire *sic* dans son manuscrit raturé. Les deux manuscrits romains rétablissent la leçon véritable.

(4) Le mss. de la Minerve a laissé ce mot, et a mis dans le vers précédent *Lemovica* au lieu de *Lemovica*.

Fortunat, en a dit ces paroles : « Cette préface est merveilleuse , puisque , en peu de vers qu'elle contient, elle fait mention et de la race de saint Martial de la tribu de Benjamin , et de sa prédication à Rome avec saint Pierre , et de son apostolat égal à celui de saint Pierre , et de sa mission en Gaule , et de sa sépulture à Limoges (1) ».

Ces vers sont-ils authentiques? Sont-ils sortis de la plume de Fortunat? — Mais, pour donner un démenti au titre qu'ils portent sur un manuscrit qui date du commencement du ^{xii}^e siècle, il faudrait de très-graves raisons; il faudrait démontrer clairement que ces vers ne sont pas dans le style de Fortunat, et qu'ils ne portent pas son cachet littéraire. Or, bien loin de là, ces vers portent tellement *sa marque* que des savants italiens, tels que Bandini, qui les a découverts dans la bibliothèque de Florence, Mgr Amaduzzi, qui les a publiés à Rome en 1783, l'illustre cardinal Luch^f, qui les a insérés dans son édition romaine de Fortunat en 1786, n'ont pas émis le moindre doute sur leur authenticité. C'est en effet le genre de Fortunat; c'est le style du ^{vi}^e siècle; c'est la facilité de ce poète, qu'on a appelé avec raison le *dernier des poètes latins*; c'est sa manière, c'est-à-dire une certaine prétention à l'élégance, qui ne sait pas toutefois se débarrasser d'une certaine *rouille*, d'un certain embarras de construction, qu'elle emprunte, sans s'en douter, à la barbarie de son siècle. — D'ailleurs ces vers se trouvent dans un manuscrit de la plus haute antiquité conservé dans les archives de Saint-Jean-de-Latran; on les lit encore dans un manuscrit du couvent de la Minerve que le savant Brémond attribue au ^{viii}^e ou au plus tard au ^{ix}^e siècle. Croira-t-on que ces vers ont été composés sous le nom de Fortunat du ^{viii}^e au ^{ix}^e siècle? Mais, à cette époque tout-à-fait barbare, on ne savait pas, on ne pouvait pas faire des vers d'une telle élégance et d'une pareille latinité : ces vers portent le cachet d'une époque *latine*, d'une époque où l'on étudiait encore Virgile et Cicéron. Du reste, pour ne laisser subsister aucun doute sur l'authenticité de ce poème, que nous regardons comme une des pièces les plus importantes de notre Dissertation, nous nous réservons, dans l'appendice, de comparer les vers de ce poème avec les autres œuvres de Fortunat; et, si nous y remarquons les mêmes pensées, les mêmes tournures de phrase, les mêmes expressions rares et particulières à ce poète, il ne nous sera plus permis de douter de l'authenticité de ces vers sur la Vie de saint Martial.

(1) BONAV. SAINT-AMABLE, *Hist. de saint Martial*, T. I, p. 473.

Légende de saint Martial composée sous le nom d'Aurélien.

La découverte récente de ces vers de Fortunat nous a mis sur la trace d'une découverte encore plus importante en nous permettant d'assigner une date certaine et précise à la légende de saint Martial composée sous le nom d'Aurélien, son successeur dans l'épiscopat (1).

Jusqu'ici les savants n'avaient pas eu sur ce point une opinion sérieusement motivée. Le chanoine Descordes, s'appuyant sur ce que aucun auteur, avant le ^x^e siècle, ne faisait mention de cette légende, la croyait du commencement du ^x^e siècle (2); Gaspard Barthius supposait gratuitement qu'elle était l'œuvre d'un clerc de Reims, nommé Aurélien, qui florissait, selon Trithème, vers l'an 900 (3); Bosquet, dans son *Histoire ecclésiastique des Gaules*, conjecturait qu'elle était de la fin du ^x^e siècle (4); Baillet partageait son avis (5); Fleury l'avait adopté (6); le Bollandiste Papebrock, ne voyant pas assez clair dans la question, l'avait laissée indécise (7); plus hardi, le bénédictin dom Rivet assignait pour date à cette légende l'an 982 (8); notre savant Nadaud adoptait l'opinion du moine lombard Benoit de Cluse, qui, dans sa discussion avec Adémar, l'an 1028, prétendait que cette Vie n'avait été composée que depuis

(1) Cette légende, publiée pour la première fois à Paris, en 1566, à la suite des Actes d'Abdias, par le carme Thomas Beaulxamis, réimprimée en 1571 et 1579, se trouve dans Surius, édit. 1617, et est reproduite presque intégralement par Orderic Vital dans son *Histoire ecclésiastique*. Elle est manuscrite à la bibliothèque Royale, n^o 497, fol. LXXIV (xⁱ^e siècle), 499, fol. 66 (xiii^e siècle), 1043 (xiii^e siècle). — Nadaud indique encore les numéros 5572 et 5576 (xⁱ^e siècle).

(2) « Il ne se trouve aucun témoin digne de foy qui en ait fait mention devant l'an 900 de notre salut, ce qui peut faire penser que cette Vie a été composée depuis ce temps-là ». (*Ap. BONAV.*, T. I, p. 257. — *Acta SS.*, T. V junii, p. 543.)

(3) *Adversar. Comment.*, L. XLV, C. VII. (*Ap. BONAV.*, T. I, p. 480.)

(4) Quo autem tempore illa (*Acta*) visa sint incertum : nisi tamen conjectura nos fallat, paulo ante secundam Martialis Translationem quæ anno Christi 994 composita esse videntur. (*Hist. Eccl. Gall.*, L. I, C. XXIII, p. 45. — *Ap. BONAV.* T. I, p. 470.)

(5) *Vies des Saints*, édit. in-4^o, T. IV, p. 927.

(6) *Hist. Ecclés.*, L. LIX, n. XXIV.

(7) Satis habeo quæstionem de tempore quo primum scripta, seu verius ficta sunt *Acta*, relinquere in medio. (*Acta SS.*, T. V junii, p. 540.)

(8) *Hist. Litt. de France*, T. VI, p. 637.

un siècle (4) : là-dessus Nadaud rapportait cette légende à l'an 928, ni plus ni moins (2).

L'opinion commune des critiques était donc jusqu'ici que cette légende ne datait que du x^e siècle : Descordes avait, le premier, formulé cette opinion, et les savants, qui ont assez fréquemment le tort de se copier les uns les autres, avaient adopté sans examen cette assertion de Descordes :

Come le pecorelle escon del chiuso
Ad una a due a tre, e l'altre stanno
Timidette atterrando l'occhio e 'l muso;
E ciò che fa la prima l'altre fanno,
Adossando a lei s'ella s'arresta,
Semplici e quete, e lo 'mperchè non sanno.

(DANTE, *Purgator.*, cant. III, 79-84.)

« Comme les brebis sortent du bercail, une d'abord, puis une seconde, puis une troisième, et les autres se tiennent toutes timides, abaissant l'œil et le museau; et ce que fait la première, les autres le font aussi, s'adossant à elle, simples et tranquilles, si elle s'arrête, et n'en sachant pas la raison » : c'est ainsi (et cela soit dit sans manquer de respect à la science!), c'est ainsi qu'avaient fait les savants à l'égard de l'assertion de Descordes touchant la légende de saint Martial composée sous le nom d'Aurélien.

— Et voilà que, sur la fin du dernier siècle, des savants italiens découvrent, dans un manuscrit de la bibliothèque de Florence, des vers de Fortunat à la fin de cette légende de saint Martial par Aurélien ; ces vers sont faits sur cette légende :

Martialis resonant hic veracissima gesta ;

ces vers résument cette légende en donnant à saint Martial le titre d'apôtre, en parlant de sa naissance dans la tribu de Benjamin, de ses rapports avec saint Pierre, de sa prédication à Rome et dans les Gaules, de sa sépulture à Limoges, etc. — Voilà de plus que ces mêmes vers de Fortunat se trouvent, en tête de la légende de saint Martial par Aurélien, dans un *manuscrit de la plus haute antiquité*, conservé à Rome dans les archives de Saint-Jean-de-Latran (3);

(1) MABILLON, *Annal.*, T. IV, p. 721. — *Patrolog.*, T. CXLI, col. 97.

(2) *Dissert. mss. sur saint Martial*, p. 35. (Séminaire de Limoges.)

(3) In quodam *perantiquo magno passionario in pergamena*. (*Attestation de l'archiviste de Saint-Jean-de-Latran*, en 1669, ap. BONAVENT., T. I, p. 472.)

voilà enfin que tout récemment M. l'abbé Rouard, que nous avons prié de faire des recherches à Rome sur saint Martial, découvre ces mêmes vers de Fortunat, encore en tête de la même légende, dans un manuscrit du couvent de la Minerve, manuscrit dont le savant Brémond, général des Dominicains (1), assignait la date, sans hésitation, au VIII^e ou au IX^e siècle (2).

En présence de ces nouvelles découvertes, pouvions-nous continuer de dire, avec les critiques des deux siècles précédents, que la légende de saint Martial par Aurélien ne date que du X^e siècle ? Evidemment non, puisque nous trouvons des vers faits sur cette légende par Fortunat, qui vivait au VI^e siècle.

Et cette légende est antérieure au moins d'un demi-siècle à Fortunat, puisque ce poète la croyait réellement l'œuvre de saint Aurélien, successeur de saint Martial : il n'en aurait pas parlé comme il le fait si cette légende eût été l'ouvrage d'un de ses contemporains : donc cette légende remonte au moins au premier tiers du VI^e siècle, c'est-à-dire à plus de cinquante années avant que Grégoire de Tours eût placé la mission de saint Martial sous l'empire de Déce.

Donc, avant que cet historien écrivit son *Histoire des Francs*, nos traditions sur saint Martial avaient cours en Limousin ; et Grégoire de Tours lui-même donne assez à entendre que ces traditions existaient lorsqu'il dit, dans son livre *De la Gloire des Confesseurs*, en parlant des deux prêtres compagnons de saint Martial, que cet évêque « les avait amenés avec lui d'Orient dans la Gaule », — *quos secum ab Oriente adduxit in Galliam* (3).

Une fois cette découverte faite, tout s'explique naturellement, ou plutôt tout s'éclaire admirablement dans cette légende : — ce sont des noms propres usités au VI^e siècle : Arnulphe (4), Suzanne (5),

(1) Auteur du *Bullarium ordinis Dominicanorum*, 1729, 8 vol. in-fol.

(2) Animadvertendum est in hoc *passionali* nulla vita sancti cujuscumque florentis saeculo XI, aut etiam X. — P. Antonius Brémond, sinon ad VIII saeculum, saltem ad VIII, hujus codicis antiquitatem tribuere constanter asseruit : ut testatur adnotatiuncula primo volumini praefixa, manu nescio cujus Casanatensis Praefecti, die XI aprilis anno MDCCXLIV. (*Index codd. mss., Bibliothecae Casanatensis*, p. 350, couvent des Dominicains à Rome.)

(3) GREGOR. TURON., *De Glor. Confess.*, C. XXVII : RUINART, col. 917.

(4) GREGOR. TURON., *Hist. Franc.*, L. IV, C. LI : RUINART, col. 194.

(5) GREGOR. TURON., *Hist. Franc.*, L. IV, C. XXXVI, col. 177.

Sigebert (4), Hildebert (2), Arcadius (3), etc. ; — ce sont des dignités connues au ^v^e siècle : le duc d'Aquitaine (4), le comte de Bordeaux (5), le comte de Poitiers (6) ; — le duc Etienne étendait sa domination sur l'Aquitaine et sur les provinces comprises entre le Rhône, la Loire et l'Océan (7) : c'est là la circonscription du royaume des Visigoths et du duché d'Aquitaine au ^v^e et au ^{vi}^e siècle (8) ; — ce sont des noms de peuples qui jouent un rôle actif au ^v^e et au ^{vi}^e siècle, les Goths et les Gascons (9) ; — ce sont des locutions en usage au ^{vi}^e siècle : ainsi saint Martial célèbre la messe (*obtulit beatissimus Martialis sacrificium Deo celebrans missarum solemnia*) : c'est dans ces mêmes termes que s'expriment saint Grégoire pape (40) et saint Grégoire de Tours (44) ; ainsi saint Martial enseigne au peuple que l'Esprit Saint procède du père et du fils (*Spiritum Sanctum a patre filioque procedentem*) : cette formule consacrée se trouve dans des écrivains du ^{vi}^e siècle, Grégoire de Tours (42) et Fortunat (43). L'agiographe

(4) Sigebert, troisième fils de Clotaire I^{er}, roi d'Austrasie en 561.

(2) Childebert, fils de Clovis et de Clotilde, roi des Francs en 511.

(3) GREG. TURON., L. III, C. XII : RUINART, col. 415. — FORTUNAT, *Miscellan.*, L. IV, C. XVII : *Patrolog.*, T. LXXXVIII, col. 466.

(4) Wilichaire, duc d'Aquitaine en 555. (GREG. TURON., L. IV, C. XVII : RUINART, col. 458, note.)

(5) Garachaire, comte de Bordeaux. (GREG. TURON., L. VIII, C. VI, col. 380.)

(6) Ennodius, comte de Poitiers. (GREG. TURON., L. V, C. XXV). — Macco, id. (*ibid.*, L. X, C. XXI). — Bérulphe, id. (FORTUNAT, L. VII, C. XV : *Patrolog.*, T. LXXXVIII, col. 252.)

(7) Habebat iste dux principatum a fluvio Rhodani usque ad mare Oceanum, possidens omnem Ligerim regionem, omnemque Aquitaniam seu Gothorum et Vasconum gentem. (*Ap. SURIVM*, 30 jun.)

(8) Regnum ejus (Alarici) a mare Tyrrheno, Ligere fluvio, et montibus Pyrenæis, usque Oceanum mare a Chlodoveo occupatum est. (*Hist. Franc.*, *Epitom.*, C. XXV : RUINART, col. 562.)

(9) Vascones vero de montibus prorumpentes in plana descendunt, an. 587. (GREG. TURON., L. IX, C. VII : RUINART, col. 425.)

(10) Quia, largiente Domino, *Missarum solemnia* ter hodie celebraturi sumus. (S. GREG., *edit. Bened.*, T. I, col. 1460, D.)

(11) Celebrare missarum solemnia expetitur (*De Glor. Mart.*, C. LXXXVII, col. 849) ; celebratis etiam missarum solemnibus (*De Mirac. S. Julliani*, C. XXXV, col. 876) ; post missarum vero solemnibus celebrata (*Vita Patr.*, C. XLV, col. 4138).

(12) Credo Spiritum Sanctum a Patre et Filio processisse. (*Hist.*, L. I, *Prolog.*, RUINART, col. 6.)

(13) Spiritus Sanctus est procedens, quia a Patre et Filio procedit. (*Expos. fidei Cathol.* : *Patrolog.*, T. LXXXVIII, col. 587.)

qui a composé cette légende lui a tellement imprimé, sans s'en douter, le cachet de son siècle qu'il est difficile à un œil exercé de s'y méprendre, et nous nous étonnons que Descordes et tant d'autres savants s'y soient mépris.

C'est donc cette légende qui était citée, au milieu du ix^e siècle, par l'auteur du second opusculé des Miracles de saint Martial lorsqu'il disait : « Comme cela est écrit dans ses Actes, nous évitons de le répéter (1) » ; c'est donc cette légende qu'Hilduin, abbé de Saint-Denis, disait ne pas s'accorder, sous le rapport chronologique, avec ce que dit Grégoire de Tours (2) ; c'est donc dans cette légende que Florus avait puisé ce qu'il dit sur saint Martial dans ses *Additions au Martyrologe de Bède* ; c'est donc à cette légende que faisait allusion l'auteur du plus ancien opusculé des Miracles de saint Martial, écrivain antérieur à Grégoire de Tours, puisque celui-ci lui a emprunté le récit de deux guérisons miraculeuses : « Igitur beatissimus Martialis, quibus se virtutibus publicaverit, *relatio contulit manifesta* (3) » : nouvelle preuve que cette légende est antérieure à Grégoire de Tours. Et en effet le chanoine Collin avait retrouvé, il y a deux siècles, un très-vieux manuscrit des Miracles opérés au tombeau de saint Martial, recueil où Grégoire de Tours a puisé certainement les trois miracles qu'il rapporte presque dans les mêmes termes ; et, en tête de ce recueil, se trouvait la légende de saint Martial par Aurélien (4).

On voit que le Bollandiste Papebroch avait raison de dire, dans ses Remarques sur la Dissertation de Descordes : « Nous avons de la répugnance à croire que l'opinion attaquée par Descordes et Bosquet ne fût pas encore née en l'an 900 : soit parce que nous pensons que Florus, auteur bien plus ancien, a vu les Actes dans lesquels il est dit que saint Martial a été envoyé par saint Pierre ; soit parce que Adémar, moine de Saint-Cybard d'Angoulême, au commencement du xi^e siècle (5), cite avec confiance « les *Actes canoniques de saint Martial*, toujours reçus par l'Eglise, qui déclarent suffisamment

(1) Sed quia hoc in Actibus suis scriptum est, studentes brevitati, repetere vitamus. (*Apud Acta SS.*, T. V junii, p. 554.)

(2) *Prolegom. Vitæ S. Dionysii*, n° VIII : *Patrolog.*, T. CVI, col. 48.

(3) *Apud Acta SS.*, T. V junii, p. 553.

(4) *Vies des saints du Limousin*, p. 252.

(5) Papebroch dit : « Vers la fin du xii^e siècle ». Nous nous permettons de corriger cette faute de chronologie.

» le privilège de son apostolat, et qu'il est sans aucun doute un des
 » soixante-douze disciples que le Seigneur envoya comme des
 » agneaux parmi les loups, disciples que non-seulement les Grecs,
 » mais saint Paul et saint Luc appellent apôtres (1) ».

On voit qu'Adémar avait aussi raison lorsque, dans la discussion qu'il eut sur la question de l'apostolat avec Benoît de Cluse, l'an 1028, il soutenait l'ancienneté de cette légende : le prieur de Cluse prétendait qu'elle n'avait été composée que depuis un siècle par quelque moine de Saint-Martial; et Adémar lui répondait que, depuis un temps immémorial, et avant même l'établissement du monachisme dans cette église (848), cette Vie était répandue dans toutes les provinces des Gaules, des Espagnes, de la Grande-Bretagne et de l'Italie; et, pendant leur altercation, pour donner gain de cause à Adémar, le moine Aimeric portait un *très-vieux volume* dans lequel se trouvait cette légende de saint Martial (2).

Or, comme dans cette légende d'Aurélien, composée au commencement du VI^e siècle, saint Martial est souvent appelé apôtre, on ne doit plus s'étonner de cette assertion, émise si fréquemment dans les conciles de Limoges, que, dans les martyrologes anglais, qu'on prétendait remonter au temps du pape Grégoire, et dans le livre écrit en lettres d'or que Canut-le-Grand envoya au duc de Poitiers, et dans un grand nombre de vieux manuscrits de Saint-Martial, de Solignac, de Saint-Benoît-sur-Loire, etc., saint Martial avait, dans les litanies et les martyrologes, le rang et le titre d'apôtre.

Voilà donc, dans cette discussion, un fait nouveau et parfaitement établi : c'est que la légende de saint Martial par Aurélien ne remonte pas seulement au X^e siècle, comme les savants l'avaient supposé jusqu'à présent, mais remonte certainement à la première moitié du VI^e siècle.

(1) Nos vero ægre possumus credere, quod opinio, quam Cordesius Rosquetusque oppugnant, nec nata erat anno Christi DCCCC; tum quia putamus Florum, tanto seniore, vidisse Acta in quibus a Petro missus dicebatur Martialis; tum quia Ademar, S. Eparchii monachus, circa finem sæculi XII scribens, in commemoratione abbatum S. Martialis sub finem, confidenter appellat *« gesta ejus canonica, semper ab Ecclesia recepta, quæ satis declarant privilegium apostolatus ejus, et quia sine dubitatione unus est de LXXII apostolis, quos Dominus misit velut agnos inter lupos; quos LXXII non solum Græci, verum etiam Lucas evangelista et Paulus apostolus in Epistola ad Corinthios prima, vocat apostolos »*. (Acta SS., T. V junii, p. 540. — Voir le texte d'Adémar dans MIGNE, *Patrolog.*, T. CXLI, col. 84.)

(2) MABILLON, *Annal.*, T. IV. col. 720. — *Patrolog.*, T. CXLI, col. 94, 96.

Sans doute cette légende de saint Martial est apocryphe en ce sens qu'elle n'est pas l'œuvre de saint Aurélien, sous le nom duquel elle a été composée : l'agiographe qui en est l'auteur aura voulu, pour lui donner plus de crédit et d'autorité, la faire passer pour l'ouvrage du successeur de saint Martial ; mais, tout apocryphe qu'elle est, elle n'en a pas moins le mérite d'être antérieure à Grégoire de Tours, antérieure par conséquent à tout autre témoignage traditionnel sur l'apôtre de l'Aquitaine ; elle n'en a pas moins le mérite d'être le plus ancien écho, le dépôt le plus ancien des vieilles traditions du pays sur saint Martial ; et, quelles que soient les inexactitudes de détail qu'elle renferme lorsque l'auteur accommode les choses aux manières ou aux locutions de son temps, quelle que soit la *broderie légendaire* dont l'imagination des peuples ou la naïveté de l'écrivain ait environné les faits principaux, elle n'en doit pas moins être vraie dans le fond des choses (1) : car la biographie d'un saint que tout un pays connaît est nécessairement conforme à ce que la tradition locale dit de ce saint (2) : or le fait culminant de la Vie de saint Martial, le point fondamental de sa biographie, c'est qu'il a été envoyé par saint Pierre pour prêcher dans les Gaules ; et ce point traditionnel est d'autant plus certain qu'il se trouve confirmé par d'autres documents du *vi^e* siècle. Donc cette tradition est historique, et entre de plein droit dans le domaine de l'histoire.

V^e ET IV^e SIECLES.

La légende de saint Martial par Aurélien est-elle le plus ancien monument qui ait été écrit sur l'apôtre de l'Aquitaine ? Si nous en croyons une ancienne tradition, que nous trouvons consignée dans un écrit de la fin du *x^e* siècle, il paraîtrait que les Vandales et les Goths, en se jetant sur l'Aquitaine, au *v^e* siècle, comme une

(1) « Les plus anciennes Vies des saints des Gaules que nous possédons ont été composées au *v^e* ou au *vi^e* siècle sur la tradition immémoriale des fidèles.... Il n'est donc pas étonnant que les auteurs de ces Vies, n'ayant que la tradition orale pour guide, aient accommodé les choses aux manières de leur temps ;... on ne doit point avoir pour suspect le fond des choses que racontent ces anciennes Vies ». (FALLON, *Monuments inédits*, etc., T. II, col. 51, note.)

(2) (Au *vi^e* siècle), « lorsqu'on manquait des Vies originales des saints, on y en substituait d'autres faites après coup. Mais on avait soin d'y insérer ce que la tradition du pays conservait de leurs actions. Ainsi ces légendes n'étaient pas tout-à-fait imaginées ». (DOM RIVER, *Histoire Littéraire de France*, T. III, p. 455.)

horrible tempête qui emporte tout sur son passage, auraient détruit la Vie de saint Martial réellement écrite par saint Aurélien, son successeur dans l'épiscopat. La légende actuelle n'aurait été composée qu'après le passage des barbares, d'après les souvenirs qu'on avait de l'ancienne Vie. C'est ce que dit l'auteur du Livre des miracles opérés à la seconde translation de saint Martial, ouvrage publié par Bosquet dans son *Histoire ecclésiastique* des Gaules : « Dans les temps anciens, l'Aquitaine fut ravagée par une affreuse tempête de Barbares, à savoir par les nations Scythes, parmi lesquelles se trouvaient les Vandales, les Slaves, les Goths, et même les Ariens souillés de perfidie, et les Barbares du nord, ivres des erreurs du paganisme et se livrant à toutes sortes d'excès..... On dit que le livre dans lequel se trouvait en détail la vie de notre saint patron fut emporté par les Barbares : car, si celui que nous conservons est assez prolixe, celui dont il n'est, dit-on, qu'un extrait, l'était bien plus encore (4). »

Le chanoine Collin avait adopté cette tradition, et il dit dans le prologue de la Vie de saint Martial : « La Vie admirable et les actions glorieuses de ce grand serviteur de Dieu furent autrefois trez-amplement escrites en latin par son successeur et disciple saint Aurélien : mais, cet ouvrage s'estant perdu par les ravages que les Goths et les Vandales ont faits autrefois dans toute la Guienne, nous sommes contraints de prendre tout ce que nous dirons de ce saint apôtre des extraits ou des traductions que nos peres firent jadis des escrits que saint Aurélien laissa sur ce sujet (2) ».

Collin dit encore dans sa *Table chronologique* : « Aurelius escrivit au long la vie du saint (saint Martial), laquelle s'est perdue (3) ».

Dans sa discussion avec Adémar, Benoît, le prieur de Cluse, ne manquait pas de se servir contre son adversaire d'un argument tiré de cette ancienne Vie de saint Martial : « Quelques-uns ont coutume

(4) Ab antiquis enim temporibus, sæva undique per Aquitaniam procella irruit barbarica, gentium videlicet Scytharum, inter quas Wandali, Slavi, Gothi etiam, Ariana perfidia maculati; Aquilonales quoque, gentilitatis errore ebrii, debacchantes supra modum..... Fertur autem quia liber in quo per singula summi patroni facta erant digesta ab ipsa gente translatus fuerit. Si enim volumen vitæ apostoli apud nos non parvam præmonstrat prolixitatem, multo magis de quo istud, ut ferunt, defloratum dicitur, copiosius effluit. (*Apud Bosquet, Hist. Eccl. Gall., pars II, p. 55, et Discordes, Acta SS., T. V junii, p. 539.*)

(2) *Vie des Saints du Limousin*, p. 214.

(3) *Table Chronolog.*, 1^{er} siècle, vi^e colonne.

de dire que sa Vie ancienne périt dans un incendie quand ce lieu fut consumé par les flammes, et que, dans cette Vie, il n'y avait pas autre chose sinon que, après l'ascension du Seigneur, saint Martial avait été converti, avec beaucoup d'autres païens, par la prédication de saint Pierre, puis avait été instruit par lui, et long-temps après ordonné évêque, et envoyé à la seule ville de Limoges, comme Apollinaire à Ravenne et Marc à Alexandrie (1) ».

Ainsi, chose remarquable ! de l'aveu des adversaires les plus passionnés de l'apostolat, l'ancienne Vie de saint Martial le faisait envoyer dans les Gaules par saint Pierre au 1^{er} siècle.

Et ce qui nous porterait à croire qu'en effet saint Aurélien avait écrit cette ancienne Vie, c'est le soin qu'a eu l'agiographe qui a composé la légende vulgaire de la faire passer sous le nom d'Aurélien.

Si cette ancienne Vie de saint Martial a réellement existé, comme l'enseigne l'antique tradition ; si cette Vie a été véritablement écrite par saint Aurélien, comme la tradition le suppose encore, la perte en est d'autant plus regrettable que, au v^e et au iv^e siècle, nous connaissons peu de documents historiques qui donnent à notre tradition un appui direct. Car nous ne regardons pas comme un témoignage sérieux celui de la Chronique attribuée à Flavius-Dexter, ami de saint Jérôme, et publiée, avec des Commentaires, par l'espagnol Bivar : cette Chronique, à la vérité, place au milieu du 1^{er} siècle la mission de saint Martial, apôtre des Limousins et des habitants de Cahors et de Toulouse (2) : mais on y trouve trop de détails apocryphes pour que nous nous appuyions sur une base si peu solide. Toutefois, à défaut de témoignages *directs*, nous en trouvons à cette époque, qui confirment *indirectement* notre tradition : c'est ainsi que le pape Innocent 1^{er}, au commencement du v^e siècle, dit dans une Lettre à Decentius : « Il est manifeste que, dans toute l'Italie, les Gaules, les Espagnes, l'Afrique, la Sicile et les îles adjacentes, *personne n'a fondé des Eglises, si ce n'est ceux*

(1) Solent dicere nonnulli vitam ejus veteranam, quando hic locus arsit, perisse incendio, in qua nihil horum legebatur, nisi duntaxat quod post ascensionem Domini ad Petri prædicationem sit conversus. sicut alii multi ex paganis, et ab eo eruditus, et post longum tempus ordinatus episcopus, et ad solam urbem Lemovicum missus, sicut Apollinaris ad Ravennam et Marcus in Alexandriam. (MABILLON, *Annal.*, T. IV, col. 720. — *Patrolog.*, T. CXXI, col. 95.)

(2) An. 52. — Martialis Lemovicensium, Cadurchorum et Tolosatium apostolus, Hispanias adiit, et prædicando fideles inivit. (*Dextri Chronicon* : *Patrolog.*, T. XXXI, col. 469, 470.)

qui ont été institués évêques par le vénérable apôtre Pierre ou ses successeurs (1) ». Quand on rapproche ce passage des nombreux documents du ^{vi}^e siècle et des siècles suivants que nous avons déjà cités, et qui parlent des évêques envoyés par saint Pierre dans les Gaules, on ne peut s'empêcher de voir dans ce témoignage du pape Innocent I^{er} un anneau plus éloigné de la chaîne traditionnelle, et un écho plus lointain de l'antique tradition sur les évêques qui ont reçu leur mission de saint Pierre lui-même.

En parlant des successeurs du prince des apôtres qui ont envoyé des missionnaires dans les Gaules, Innocent I^{er} fait surtout allusion au pape saint Clément, qui siégeait vers la fin du ⁱ^{er} siècle, et au temps auquel les traditions de plusieurs Eglises de France font remonter la mission de leurs fondateurs. Une lettre attribuée au pape saint Clément, lettre qui existait certainement au ^v^e siècle, puisque elle fut citée en 442 au concile de Vaison (2), fait une allusion non équivoque à la mission de ces évêques : « Nous enverrons, dit-il, quelques prédicateurs dans les Gaules et dans les Espagnes (3). On croyait donc, au ^v^e et au ^{iv}^e siècle, que saint Pierre et ses premiers successeurs avaient envoyé dans les Gaules les prédicateurs évangéliques qui ont fondé dans ce pays les plus anciennes Eglises.

Quoi qu'il en soit, quand bien même la légende que nous possédons sous le nom d'Aurélien serait le plus ancien monument écrit des traditions de l'Aquitaine sur saint Martial, elle n'en aurait pas moins une valeur historique, comme ces autres Vies des premiers prédicateurs des Gaules qui n'ont été composées, au ^v^e et au ^{vi}^e siècle, que sur la tradition immémoriale des fidèles (4).

Voici ce que disait, sur la valeur historique des traditions, un savant du dernier siècle, Fréret, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, « l'un des hommes de cette époque

(1) Cum sit manifestum in omnem Italiam, Gallias, Hispanias, Africam atque Siciliam, et insulas interjacentes, nullum instituisset Ecclesias, nisi eos quos venerabilis Petrus aut ejus successores constituerint sacerdotes. (*S. Innocentii I, ad Decentium : Patrolog.*, T. XX, col. 552.)

(2) SIRMOND, *Concilia antiqua Galliarum*, T. I, p. 77.

(3) Aliquot vero ad Gallias Hispaniasque mittemus; et quosdam ad Germaniam et Italiam, atque ad reliquas gentes dirigere cupimus. (*Epistola ad Jacobum, fratrem Domini, ap. BONAV.*, T. I, p. 86.)

(4) « Les plus anciennes Vies des saints des Gaules que nous possédons ont été composées au ^v^e ou au ^{vi}^e siècle, sur la tradition immémoriale des fidèles... On ne doit point avoir pour suspect le fond des choses que racontent ces anciennes Vies ». (FAMILON, *Monuments inédits*, T. II, col. 51, note.)

dont l'érudition était la plus vaste et le jugement le plus sûr », ont dit les auteurs de la Nouvelle Diplomatie :

« Les anciennes histoires, disait ce savant académicien, celles mêmes qui n'étaient fondées que sur la simple tradition, ont, à ce que je crois, un certain degré de certitude, moins fort, à la vérité, que celui des histoires contemporaines, mais tel cependant que, malgré l'éloignement des temps et des lieux, qui nous cache une partie des circonstances, et qui altère souvent la vérité de plusieurs autres, les esprits vraiment justes ne se croient point en droit de les rejeter entièrement pour le gros des faits, lorsqu'ils n'ont point de preuves positives de leur fausseté.

» Par traditions historiques, j'entends les opinions populaires, en conséquence desquelles toute une nation est persuadée de la vérité d'un fait sans en avoir d'autre preuve que sa persuasion elle-même et celle des générations précédentes, et sans que cette persuasion soit fondée sur aucun témoignage contemporain, subsistant séparément de la tradition elle-même (1). »

Quelle est donc la vraie tradition, la tradition historique du Limousin et de l'Aquitaine sur saint Martial ? Est-ce celle qui aurait trouvé un écho solitaire dans Grégoire de Tours, si tant est que ce qu'il rapporte soit une vraie tradition ? La vraie tradition, la tradition constante du Limousin et de l'Aquitaine, n'est-ce pas plutôt celle dont nous avons donné déjà tant de preuves, celle qui est antérieure à Grégoire de Tours, c'est-à-dire celle qui le fait envoyer au 1^{er} siècle par saint Pierre dans les Gaules ? N'est-ce donc pas cette tradition que l'histoire doit adopter ?

Mais ce n'est pas assez pour nous de retrouver des preuves écrites de cette antique tradition en remontant de siècle en siècle jusqu'au-delà du temps de Grégoire de Tours : nous allons remonter encore plus haut, et retrouver d'autres témoignages qui établissent indubitablement que saint Martial a été envoyé dans les Gaules au 1^{er} siècle.

III^e SIÈCLE.

—
Tertullien (220).

Tertullien, dans son livre *Contre les Juifs*, écrit vers l'an 220, énumérant les divers peuples du monde qui étaient, de son temps, soumis au Christ, comprend dans cette énumération *les diverses*

(1) *Mém. Acad. Bell. Lett.*, T. VI, p. 153.

nations des Gaules (Galliarum diversæ nationes) (1) : or, dit le savant de Marca, par ces diverses nations des Gaules, on ne peut entendre que les quatre grandes provinces en lesquelles Auguste avait divisé ce pays, et qui étaient : la province de Narbonne, celle de Lyon, la Belgique, l'Aquitaine (2) : donc, du temps de Tertullien, c'est-à-dire au commencement du III^e siècle, l'Aquitaine était soumise au Christ. Mais, comme l'a déclaré le savant professeur en droit de Toulouse Dadin d'Hauteserre, « toutes les Eglises d'Aquitaine reconnaissent saint Martial pour apôtre (3) ». L'Eglise de Bordeaux le proclamait au X^e siècle par la voix de son archevêque Gombaud (4) ; celle d'Angoulême, à la même époque, par la voix de son évêque Hugues de Jarnac (5), et, dans un temps plus reculé, par le témoignage de l'agiographe qui a écrit la Vie de saint Ausone (6) ; l'Eglise de Poitiers a trouvé un organe de sa tradition sur ce point dans le célèbre ami d'Abailard Pierre-le-Vénéral (7) ; l'Eglise de Toulouse avait écrit l'apostolat de saint Martial sur la façade, aujourd'hui mutilée, de Saint-Sernin (8) ; l'Eglise de Cahors avait trouvé un écho lointain de sa tradition jusque dans la Chronique composée en Espagne sous le nom de

(1) TERTULLIAN., *Advers. Judæos*, C. VII : *Patrolog.*, T. II, col. 610.

(2) *Per Galliarum diversas nationes*, Tertullianus quatuor Galliarum provincias ex divisione Augusti, Narbonensem, Lugdunensem, Belgicam et Aquitanicam intelligit : ex quibus corpus Galliarum tunc conflatum erat, quod postea in decem et septem provincias distributum fuit. (DE MARCA, *apud Acta SS.*, T. V junii, p. 546.)

(3) *Rerum Aquitan.*, L. IV, C. IX.

(4) Nonne verum tenemus fuisse a te nostræ sedis Burdegalam urbem Deo acquisitam ?... (*Patrolog.*, T. CXLI, col. 116.)

(5) HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, pars 1, col. 862.

(6) *Apud Acta SS.*, T. V maii, p. 137.

(7) Sed, ut de primis Galliæ nostræ apostolis.... aliquid plenius dicam, sicut ipsa testatur antiquitas, a sanctis viris nobis relictæ tradunt historiæ.... quod.... Martialis Lemovicis, Burdegalæ et Pictavis. (*Petrus Venerab.*, *Advers. Petrobrianos* : *Biblioth. Vet. Patr.*, T. XXII, p. 1051.)

(8) CATTEL, *Mém. Hist. Langued.*, p. 816. — Sur la principale porte de l'église de Saint-Sernin de Toulouse sont trois images taillées en pierre : l'une représente un évêque tenant un livre sur lequel est écrit : *Pax vobis* ; l'autre, un évêque qui tient une crosse, au-dessous duquel est écrit : *S. Martialis* ; le troisième est saint Saturnin à côté de saint Martial :

Hic socius socio subvenit auxilio.

CATTEL, *ibid.*, p. 818.

Dexter, contemporain de saint Jérôme (4) : en un mot, « toutes les Eglises d'Aquitaine reconnaissent saint Martial pour apôtre ». Si donc il y avait des chrétiens et des Eglises chrétiennes dans l'Aquitaine du temps de Tertullien, il s'ensuit que, à cette époque, saint Martial avait annoncé l'Evangile dans cette province, dont toutes les Eglises le reconnaissent pour leur apôtre et leur fondateur. Donc il existait des Eglises fondées par saint Martial plus de trente ans avant l'époque à laquelle Grégoire de Tours assigne la mission de l'apôtre de l'Aquitaine. Mais l'assertion de Grégoire de Tours (laquelle, si elle n'était pas une fausse conjecture ou une méprise, ne serait après tout qu'un témoignage traditionnel isolé), cette assertion étant par là même démontrée fausse : la tradition de la mission de saint Martial au temps des apôtres, profondément ancrée dans les souvenirs non-seulement de l'Eglise de Limoges, mais encore de toutes les autres Eglises de l'Aquitaine; cette tradition constante, unanime, ancienne, immémoriale, reste seule acceptable, et a toute la force historique que la critique la plus sévère peut exiger. Donc saint Martial a reçu sa mission de saint Pierre au 1^{er} siècle.

II^e SIÈCLE.

Saint Irénée, évêque de Lyon (190).

Saint Irénée, qui écrivait vers la fin du second siècle (190), dit que, de son temps, « l'Eglise était répandue par tout l'univers jusqu'aux extrémités de la terre (2) » ; — « que la tradition catholique était, comme le soleil, partout la même : la même dans les Germanies, dans les Ibéries et chez les Celtes (3) » : or, selon Jules-

(1) An. 52. — Martialis Lemovicensium, *Cadurchorum* et *Tolosatium* apostolus. (*Dextri Chronicon*. : *Patrolog*, T. XXXI, col. 169, 170.)

(2) Ἡ μὲν γὰρ Ἐκκλησία, καίπερ καθόλης τῆς οἰκουμένης ἕως περάτων τῆς γῆς δισπαρμένη (*Contra Hæreses*, L. I, C. X : edit. Massuet, p. 48.)

(3) Καὶ γὰρ αἱ κατα τον κόσμον διαλεκτοὶ ἀνόμιοι, ἀλλ' ἡ δύναμις τῆς παραδοσεως μία καὶ ἡ αὐτή· καὶ οὔτε αἱ ἐν Γερμανίαις ἰδρυμέναὶ Ἐκκλησίαι ἄλλως πεπίστευκασιν, ἢ ἄλλως παραδιδόασιν. οὔτε ἐν ταῖς Ἰβηρίαις, οὔτε ἐν Κελτοῖς, οὔτε κατατάς ἀνατολάς, οὔτε ἐν Αἰγύπτῳ, οὔτε ἐν Λιβύῃ, οὔτε αἱ κατα μέσα του κόσμου ἰδρυμένα· ἀλλ' ὥσπερ ὁ ἥλιος, τὸ πῦρ του Θεοῦ, ἐν ὅλῳ τῷ κόσμῳ εἰς καὶ ὁ αὐτός· οὕτω καὶ τὸ κήρυγμα τῆς ἀληθείας πανταχῇ φαίνει, καὶ φωτίζει πάντας ἀνθρώπους τοὺς βουλομένους εἰς ἐπιγνώσιν ἀληθείας εἰσελθεῖν. (*Contra Hæreses*, L. I, C. X : edit. Massuet, p. 49.)

César et tous les géographes anciens, les *Celtes* étaient ces peuples de la Gaule centrale compris entre la Seine et la Garonne (1); et, par ce mot de *Celtes*, il ne faut pas entendre seulement les habitants de la province de Lyon: car les deux conciles tenus sous saint Irénée, et dont nous avons parlé ailleurs, prouvent que, à cette époque, il y avait des Eglises établies sur divers points de la Gaule. Mais, dans toute la Gaule celtique comprise entre la Garonne et la Seine, il n'est aucune Eglise qui n'ait reconnu saint Martial comme le plus ancien prédicateur de l'Evangile dans cette contrée: en effet, l'homme le plus intéressé à ne pas reconnaître la suprématie d'origine de l'Eglise de Limoges, l'archevêque de Bourges Aymon, son supérieur hiérarchique, le proclamait solennellement au concile de Limoges, l'an 1034: « Ce que j'ai dit de saint Denys et de saint Saturnin, je le dis de la même manière de saint Ursin, de saint Austremonie, de saint Front de Périgueux, et de saint Julien du Mans, et des autres qui ont vu ou qui ont pu voir les apôtres, et qui ne sont venus prêcher dans les Gaules qu'après saint Martial, envoyés qu'ils étaient tant par saint Pierre que par saint Clément ou ses successeurs (2) ». — Donc saint Martial était reconnu, par des Eglises rivales de celle de Limoges, comme le plus ancien prédicateur de l'Evangile dans la Gaule Celtique; et, comme, du temps de saint Irénée, « l'Eglise était répandue par tout l'univers jusqu'aux extrémités de la terre », et « chez les Celtes » en particulier, il suit nécessairement que, avant la fin du second siècle, long-temps avant l'époque assignée par Grégoire de Tours à la mission de saint Martial, il y avait à Limoges une Eglise qui reconnaissait saint Martial pour fondateur. Notre tradition est donc confirmée indirectement par saint Irénée.

C'est ainsi que, en remontant d'anneau en anneau, et de siècle en siècle jusqu'au premier, nous trouvons des témoignages directs ou indirects qui confirment notre tradition. Cette tradition n'a-t-elle pas dès lors une valeur historique?

L'Abbé ARBELLOT.

(La suite à un prochain Bulletin.)

(1) *Comment.*, L. I, C. I.

(2) Quod denique de beatis Dionysio et Saturnino dixi, eodem modo dictum puto de Ursino, de Austremonio, de Fronto genere Romano, et de aliis qui apostolos viderunt in carne, vel videre potuerunt, qui tam a beato Petro quam a beato Clemente sive successoribus ejus in Galliam post beatum Martialem prædicare missi sunt. (HARDOTIN, *Concil*, T. VI, pars I, p. 877.)

TOMBEAU

DU

CARDINAL DE CRAMAUD

RAPPORT DE LA COMMISSION (1)

MESSIEURS,

La commission que vous avez chargée d'étudier les diverses questions relatives au tombeau du cardinal de Cramaud a bien voulu me désigner pour vous faire connaître le résultat de ses travaux.

Notre honorable collègue M. Thévenin avait été d'abord nommé rapporteur ; mais, appelé à des fonctions publiques hors du département, il a laissé son travail inachevé. — J'ai essayé de le compléter.

Votre indulgence habituelle voudra bien, je l'espère, ne pas me faire regretter d'avoir accepté une tâche d'autant plus lourde que les jalons en ont été jetés avec plus de talent et de consciencieuse érudition (2).

« On ne pouvait, Messieurs, discuter sérieusement l'utilité, la nécessité même de l'intervention de la Société dans l'intéressante question soulevée par MM. Texier et Duléry.

Indépendamment de l'intérêt historique qui s'y rattache, et qui pouvait suffire pour que la Société s'en saisisse d'office, du moment où nous étions mis en demeure par les deux honorables archéologues de trancher leur différend en émettant un avis, nous ne pouvions, sans méconnaître notre but, sans faillir à notre institut, rester indifférents à un appel dont nous serions les juges naturels sinon les plus compétents.

La Société a donc rempli une obligation étroite en désignant une commission chargée, non pas, comme on semblait le craindre, de donner le dernier mot de la science et de rendre un arrêt souverain,

(1) Composée de MM. de Bardin, Thévenin, Maurice Ardant, Auguste DuBoys et l'abbé Arbellot.

(2) Les guillemets indiquent le travail de M. Thévenin.

mais, plus justement, d'étudier les motifs pour et contre les deux opinions avancées, de faire de nouvelles recherches, de recueillir, s'il était possible, des documents nouveaux, et d'émettre un avis qui, s'il n'a pas toute l'autorité d'un arrêt, aura du moins le mérite réel qui s'attache aux recherches consciencieuses guidées par un vif amour de la vérité.

Une longue expérience a prouvé ailleurs que ce mode d'étude était, pour les corps scientifiques ou littéraires, le seul qui pût donner d'heureux et d'utiles résultats, et il serait à désirer que cette innovation prît chez nous droit de cité, et qu'on en fit un plus fréquent usage. »

Après avoir lu et examiné les dires respectifs des honorables contradicteurs, votre commission, jugeant insuffisants les éléments de la discussion, a voulu, avant que son rapporteur transmitt à la Société une opinion motivée, s'éclairer par une information consciencieuse, et ne rien laisser à l'erreur de ce que le travail et les recherches peuvent lui ravir.

« Je vais donc vous exposer, Messieurs, le plus succinctement qu'il me sera possible les raisons produites pour ou contre, et je ferai suivre cet exposé de l'énumération des questions dont la solution forme la base de l'avis que nous avons à vous soumettre :

Le tombeau du cardinal Simon de Cramaud est-il conservé dans le cimetière de Biennat ?

Peut-on donner cette origine à la pierre tumulaire qu'on y remarque encore aujourd'hui ?

Pour l'affirmative, on a invoqué :

- 1^o La tradition orale ;
- 2^o La tradition écrite ;
- 3^o Les monuments.

On a invoqué enfin certaines circonstances historiques propres à appuyer cette opinion.

La tradition orale. —

On a dit : C'est une croyance répandue dans le pays, transmise de génération en génération, que le corps du cardinal de Cramaud repose sous cette pierre : on ne peut trouver une tradition plus uniforme, plus étendue, plus positive.

La tradition écrite. —

Beaumesnil parle avec détails de ce tombeau, situé dans le cimetière de Biennat. Il écrivait il y a un siècle, à une époque plus

rapprochée des contemporains. Il ne suffit pas de dire que sa plume a été parfois fantaisiste et peu consciencieuse pour infirmer toutes ses observations.

Allou prête au tombeau la même origine : il a cru voir sur la pierre la barrette et la double croix patriarcale.

Enfin l'un de nos anciens et plus savants collègues n'a pas hésité à se ranger à cette opinion, et cependant nous savons tous que M. Maurice Ardant ne se livre aux hypothèses qu'avec une extrême réserve.

Les monuments. —

Dans le cimetière de Biennat se trouve une pierre monumentale que tout le monde appelle la *pierre du cardinal de Cramaud*. Sur cette pierre est l'image d'un ecclésiastique vêtu de ses habits sacerdotaux.

Sur l'angle droit de la pierre est sculptée une double croix, insigne de l'archiépiscopat et du patriarcat : or le cardinal était patriarche et archevêque ; sur le côté gauche est une croix simple ; entre les mains, une autre croix plus petite ; sur le sein gauche, un écusson, ou peut-être une barrette, comme dit M. Allou ; sur toute la longueur de la pierre sont sculptées des colonnes avec leurs chapiteaux, leurs rosaces et une ornementation à demi effacée par les années.

Cette pierre était placée dans une chapelle appartenant à la famille de Cramaud ; elle est encore au milieu des ruines de cette chapelle. Le monument était considérable ; tout près est un fanal octogone élevé par la famille de Cramaud.

Les archéologues qui ont vu ce tombeau l'ont considéré comme authentique. Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême, en le voyant au milieu des ruines de l'ancienne chapelle, s'est écrié : « Ah ! c'est bien la sépulture d'un prince de l'Eglise ! Voici la double croix : la croix simple est la croix de Reims ; la croix qui est sur la poitrine est la croix épiscopale : cette preuve est bien significative ! »

Quel autre personnage pourrait renfermer ce tombeau ? L'histoire ne fait connaître qu'un seul prince de l'Eglise sorti de Biennat et de la famille de Cramaud.

Les partisans de cette hypothèse n'ignorent pas que le cardinal avait été enseveli dans la cathédrale de Poitiers ; que les auteurs parlent d'un tombeau qui lui avait été élevé : mais il est très-probable, disent-ils, que ce tombeau, détruit par les protestants, et les restes du cardinal étant profanés, une main pieuse les a

recueillis et transportés à Biennat dans la chapelle et le tombeau des ancêtres.

C'est ainsi qu'on appuie par la tradition et par les événements historiques cette version d'une translation qu'aucune inscription, aucun procès-verbal ne vient confirmer.

On ajoute enfin que le cardinal de Cramaud avait été le bienfaiteur de la paroisse et du pays ; qu'il avait fondé un service perpétuel que rappelle une inscription placée dans l'église de Biennat, et qu'il est très-probable que la reconnaissance des habitants, conforme en cela au vœu de la famille, a fait opérer cette translation et cette inhumation dans la chapelle et dans le cimetière de la paroisse.

Telles sont les principales raisons données pour soutenir l'authenticité de la pierre de Biennat.

L'opinion contraire est avancée, vous le savez, par le savant M. Texier dans son *Manuel d'Epigraphie*, p. 294, et défendue avec plus de détails dans sa réponse à M. l'abbé Duléry.

Il soutient que la tradition relative au tombeau de Biennat ne date que de la fin du siècle dernier ; qu'elle a pour auteur un écrivain sans science et sans conscience ; qu'Allou a emprunté cette fable à Beaumesnil, et l'a acceptée légèrement et sans contrôle ;

Que ces deux antiquaires parlent d'un cercueil en plomb trouvé dans la tombe de Biennat ; version inadmissible, et incompatible avec l'idée d'une translation, si on considère que le cardinal a été inhumé à Poitiers ;

Que Nadaud, dont tout le monde connaît l'exactitude, garde le silence le plus complet sur le prétendu tombeau de Biennat.

M. Texier ajoute que le fait de l'inhumation à Poitiers est constant ; que le cardinal l'avait formellement demandé dans ses dispositions testamentaires ; que le tombeau, en marbre blanc, surmonté d'une statue de grandeur naturelle, était dans la cathédrale de Poitiers ; qu'on y avait gravé une épitaphe en caractères gothiques, rapportée par M. Auber dans les *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, année 1840 ;

Qu'on a confondu la fondation d'un service perpétuel à Biennat avec la sépulture du cardinal ;

Qu'il serait, dans tous les cas, de toute nécessité de rapporter un procès-verbal de translation, ou quelque titre qui fût de nature à l'appuyer.

M. Texier pense encore que la pierre tumulaire n'a aucun des caractères de la sculpture du *xv^e* siècle.

La figure gravée sur cette pierre représente un simple prêtre, et

non un prince de l'Eglise : les vêtements des prélats différaient alors de ceux des simples prêtres, même lorsqu'ils disaient la messe, par l'*orfroi*, le *pallium* et l'*orarium*.

La double croix est en creux, d'un autre caractère, faite après coup et pour justifier la tradition.

Enfin personne ne croira qu'un des plus hauts dignitaires de l'Eglise, celui qui réunissait sur sa personne les titres éminents de cardinal, patriarche et archevêque, ait trouvé sa sépulture sous un relief aussi grossier. « Or ce relief, dit M. Texier, même lorsqu'il » était neuf, était d'une exécution très-grossière, et on ne comprendrait pas une translation ayant pour but de remplacer un magnifique tombeau de marbre par un relief dû à un ciseau maladroit. »

Enfin M. Texier pense que la tombe de Biennat recouvrait probablement les restes d'un chapelain chargé de servir les fondations du cardinal de Cramaud.

Telles étaient, Messieurs, les principales raisons fournies pour ou contre : dans cet état de la question il eût été, on le comprend, difficile, sinon téméraire, de nous prononcer.

Il faut bien le dire, quelques-unes des raisons produites de part et d'autre étaient de nature à frapper vivement l'esprit.

Votre commission devait donc, Messieurs, pour arriver à la vérité, se dégager des affirmations et des dénégations passionnées en quelque sorte produites pour l'une ou l'autre hypothèse, remonter aux sources, voir par ses propres yeux, interroger la tradition orale, peser la force et la valeur de la tradition écrite, et alors, mais seulement alors, donner un avis qui, sans avoir la prétention infaillible et sans appel, aura du moins quelque autorité.

Voici, en conséquence, sur quels points votre commission a cru nécessaire de porter plus particulièrement ses études et ses recherches :

1° S'assurer de la force et de l'étendue de la tradition orale par des questions adressées sur place aux anciens du pays et aux hommes compétents ;

2° Étudier Beaumesnil, première source de la tradition écrite ; rechercher si la tradition orale lui est antérieure, s'il est vrai qu'un cercueil en plomb ait été trouvé sous la pierre de Biennat ;

3° S'assurer si Nadaud a gardé le silence sur cette tradition ;

4° Prendre des informations, à Poitiers, auprès du secrétaire de la Société Archéologique, sur le point de savoir la date de la destruction du tombeau du cardinal ; si ses restes furent profanés ; comment et par qui ils auraient été recueillis ; s'il reste enfin

quelque trace de ce tombeau ou de la translation des restes mortels du cardinal ;

5° Rechercher si quelque membre de la famille de Cramaud a été revêtu des hautes dignités ecclésiastiques ;

6° S'assurer si la chapelle qu'on remarquait autrefois dans le cimetière de Biennat était uniquement destinée aux sépultures de la famille de Cramaud ; si la tombe en question était placée dans l'ancienne chapelle ; si elle est encore au milieu des ruines de celle-ci ;

7° Étudier la pierre tumulaire de Biennat, en déterminer l'âge ; chercher ce que représentent les sculptures, la signification des insignes et ornements sacerdotaux ; s'assurer si la double croix a été posée après coup ;

8° Rechercher s'il n'existe pas quelque analogie entre la croix sculptée sur la pierre et la croix qui surmonte les armes remarquées sur l'écu de la famille Cramaud ;

9° Examiner avec soin le fanal octogone qui touchait à la chapelle pour s'assurer s'il renferme quelques sculptures ou quelques inscriptions (1). »

La commission a strictement suivi ce questionnaire, et, après avoir scrupuleusement examiné d'abord les documents archéologiques, elle a écarté ce genre de preuves comme entièrement inadmissibles. Ainsi :

La pierre tumulaire désignée comme ayant recouvert le cercueil du cardinal a été extraite de la chapelle de St-Antoine appartenant à la famille de Graine : Nadaud ne laisse aucun doute à cet égard, et l'on ne peut supposer que Simon de Cramaud ait pu être inhumé dans les caveaux d'une sépulture étrangère, alors qu'une chapelle spéciale était affectée dès le ^{xiii}^e siècle à celle de la famille.

De plus cette pierre ne porte aucun des caractères de la sculpture du ^{xv}^e siècle ; on n'y retrouve aucune trace d'armoiries : le dessin d'un prêtre figuré par le ciseau grossier d'un artiste ne saurait représenter un cardinal ; les inductions tirées de la double croix, en admettant même qu'elle n'eût pas été sculptée pour les besoins de la cause, sont aujourd'hui de nulle valeur, puisqu'il est parfaitement établi que cet attribut se retrouve sur des tombes de simples chanoines.

Les monuments écrits sont unanimes à constater que le tombeau de Simon de Cramaud avait été élevé dans le chœur de la cathé-

(1) Rapport de M. Thévenin.

drale de Poitiers, où l'on voit encore, derrière les stalles déplacées depuis, l'inscription funéraire que lui avait faite le Chapitre.

Ce tombeau, décrit, entre autres, par M. l'abbé Aubert, dans le *vii^e* volume des *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, fut détruit en 1562, et les cendres du cardinal dispersées avec celles de plusieurs autres évêques qui reposaient non loin de lui. — Le procès-verbal authentique dressé par le corps capitulaire pour constater les détails du pillage de l'église ne laisse aucune place à la supposition qu'une main pieuse pût sauver quelques débris de cette sacrilège profanation. L'emprunt fait à ce sujet par Allou au douteux Beaumesnil avait déjà naguère provoqué les études minutieuses de la Société des Antiquaires de l'Ouest, qui, comme votre commission, Messieurs, avait conclu à l'impossibilité d'une translation.

En présence de ces preuves, en présence du témoignage de tous les auteurs sérieux, il ne restait plus à votre commission que de rechercher l'origine de la tradition sur laquelle s'appuient uniquement les défenseurs de l'opinion émise par l'abbé Duléry.

Ici, Messieurs, nous l'avouons, il nous est impossible de formuler une opinion; et, bien que la plupart s'accordent à reconnaître que Beaumesnil pourrait bien en être le parrain, il semble à d'autres que l'opinion émise, il y a un siècle à peine, par un écrivain isolé, à une époque où la transmission de la pensée avait encore peu de moyens de se reproduire; il semble, disons-nous, qu'elle doit reposer sur quelque incident plus ancien et sur quelques confusions provenant de la désignation qu'on voulait faire de la sépulture de la famille de Cramaud.

Ce point, Messieurs, peu important est réservé à vos discussions; mais, quant à la question principale :

Le cardinal de Cramaud a-t-il été inhumé à Biennat, — et la pierre qu'on désigne dans le pays pour avoir reconvert son cercueil a-t-elle eu cette destination ?

Votre commission n'hésite pas à émettre l'avis que rien ne peut infirmer le fait historique de l'inhumation du cardinal dans la cathédrale de Poitiers, de la dispersion de ses restes lors du sac de l'église en 1552 ;

Et que, quant à la pierre du cimetière de Biennat, il est utile de la dépouiller du prestige que lui a donné une erreur historique trop imprudemment accréditée, pour ne lui laisser dorénavant d'autre célébrité que celle d'avoir peut-être trop long-temps occupé votre savante attention.

G. DE BURDIN.

RELIQUAIRE DES BILLANGES.

Nous empruntons aux *Annales Archéologiques* de M. Didron l'extrait suivant d'un article de notre savant collègue M. l'abbé Texier, article qui a pour titre : *De l'Orfèvrerie au XIII^e siècle*, et dans lequel il décrit deux reliquaires de cette époque :

« La première de ces œuvres renferme une parcelle de la vraie croix, et cependant elle représente saint Etienne de Muret. Si vous ne connaissez pas en détail l'histoire du Limousin, c'est en vain que vous tenteriez d'expliquer cette bizarrerie apparente. Elle cache une intention ingénieuse, un sens profond, que quelques mots vont mettre dans tout leur jour.

» Saint Etienne de Muret est une des plus grandes figures de l'ordre monastique. Il renonça au pouvoir que lui assurait sa naissance illustre ; il rechercha une solitude affreuse pour y vivre sur un rocher sans abri. Son armure de baron n'était plus qu'un instrument tourné contre lui-même au profit de la mortification. Par humilité, il ne voulut jamais se laisser ordonner prêtre, et il demeura diacre jusqu'à sa mort. Il est probable aussi que, par dévotion pour saint Etienne, premier martyr, il voulut rester diacre toute sa vie. Et cependant on peut dire que dès ce monde il obtint la récompense de vertus qui n'aspiraient qu'au ciel.

» Ses larmes fertilisèrent le désert le plus aride. Il donna, malgré lui, naissance à un ordre nouveau de moines à la fois agriculteurs, savants et artistes. Les rois recherchèrent son amitié. L'impératrice Mathilde, femme de l'empereur Henri V, lui offrit une dalmatique de soie, précieusement conservée jusqu'à nos jours. Long-temps après la mort du saint, Amaury, roi de Jérusalem, en souvenir de ses vertus, légua à son ordre un reliquaire byzantin contenant une partie considérable de la vraie croix. Déjà Constantinople avait doté Grandmont de riches étoffes orientales.

» L'artiste du moyen-âge a su rappeler en même temps :

1^o Que saint Etienne de Muret était diacre ; 2^o que les empereurs lui avaient offert des ornements sacrés ; 3^o que le reliquaire de la vraie croix envoyé à Grandmont était un hommage à la mémoire du Saint déjà décédé ; 4^o que la parcelle du bois sacré renfermée dans ce petit reliquaire avait été détachée de la croix d'Amaury ;

5^e que la croix du Sauveur, selon tous les liturgistes, en vertu d'une grâce particulière, a le pouvoir de mettre en fuite et de vaincre les démons. — Le souvenir de tous ces faits inspira le ciseleur auquel nous devons ce reliquaire : on ne saurait trouver une œuvre composée avec plus d'esprit et d'intelligence.

» Revêtu de ses ornements de diacre, saint Etienne de Muret porte respectueusement sur un coussin et offre à la vénération publique le reliquaire donné à Grandmont par le roi Amaury. C'est bien là ce reliquaire tel que nous le montrent les inventaires et une vieille gravure : il est carré, uni, bordé de pierreries, avec une croix à double traverse que rien ne séparait de l'œil et des lèvres des fidèles. Malgré la réduction, cette petite copie conserve les proportions du reliquaire original. Et, pour lui faire un digne accueil, le saint austère a pris ses plus beaux ornements. Les franges de pierreries, le réseau losangé semé de croissants de la dalmatique, rappellent que, arabe par le tissu, byzantine par la richesse, elle est un don de Constantinople. En vain rampent sur le pied l'aspic et le basilic ; en vain une légion de petits serpents élève à l'entour ses têtes menaçantes ou accablées. Le Saint, armé du dépôt sacré, dédaigne leurs impuissantes menaces. Encore un moment, et ce cercle va les écraser de son poids. Après cette vue générale, nous noterons les détails : la large tonsure ou couronne sur la tête ; l'amict très-abaisé et qui dégage entièrement le cou ; la dalmatique fermée aux manches et au corps ; l'étole longue et droite, entre l'aube et la dalmatique ; les sandales richement brodées ; les quatre-feuilles du coussin ; les ornements gravés sur la base et la chaussure ; le fruit à côtes semées de turquoises, et alternant avec des losanges où sont inscrites de minces fleurs de lis. On remarquera la grâce des enroulements d'or qui s'épanouissent sur le fond, qui est en émail bleu. Ce reliquaire, dont nos orfèvres modernes devraient si bien s'inspirer, appartient aujourd'hui à la paroisse des Billanges, voisine de l'abbaye de Grandmont. »

Dans la réunion générale administrative du 4^{er} décembre 1853, tenue sous la présidence de M. DE CAUMONT, *l'Institut des provinces* a nommé membre titulaire M. ALLUAUD, président de la Société Archéologique du Limousin. (*Bullet. Monum.*, T. XIX, p. 663.)

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DU LIMOUSIN.

BUREAU.

Président-né. — M. le baron PETIT DE LAFOSSE, O *, préfet de la Haute-Vienne.
Président. — M. ALLAUD aîné *.
Vice-Président. — M. MAZARD père *.
Secrétaire général. — M. l'abbé ARBELLOT.
Secrétaire adjoint. — M. Gustave DE BURDIN.
Trésorier. — M. NAVIÈRES-LABOISSIÈRE.
Secrétaire archiviste. — M. Auguste DuBoys.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. TIXIER-LACHASSAGNE, O *, premier président.
Armand NOUALHIER, maire de Limoges.
Maurice ARDANT, correspondant du ministre de l'instruction publique.
Le docteur BARDINET.

CONSERVATEURS.

Archives. — MM. Roméo CHAPOULAUD, Auguste DuBoys.
Tableaux. — M. ARDANT-MASJAMBOST.
Pierres sculptées. — MM. REGNAULT et LECLERC.
Sculptures sur bois. — M. NALBERT.
Médailles. — MM. Maurice ARDANT et René RUBEN *.
Ornithologie, papillons. — M. NAVIÈRES LABOISSIÈRE.
Minéralogie, géologie, reptiles. — MM. ALLAUD * et ASTAIX.
Armes, objets d'art. — M. NIVET-FONTAUBERT.

COMMISSION DU MUSÉE CÉRAMIQUE.

MM. ALLAUD, MAZARD, MASJAMBOST, Maurice ARDANT, ASTAIX, FAVETTE et PERDoux.

MEMBRES RÉSIDANTS.

MM.	MM.
ALLAUD aîné *, ancien maire de Limoges.	BARDINET (Alphonse), professeur à l'école de médecine.
ARBELLOT (l'abbé), chanoine honoraire.	BARNY (Alexis), professeur à l'école de médecine.
ARDANT (Louis) *, anc. maire de Limoges.	BLONDIN *, receveur général.
ARDANT (Eugène), imprimeur.	BOURDEAU-LAJUDIE père, ancien député.
ARDANT (Maurice), correspondant du ministre de l'instruction publique.	BOURGOING-MÉLISSE, propriétaire à St-Junien.
ARDANT-MASJAMBOST, profess. de peinture.	BRISSET (Frédéric), substitut.
ASTAIX, professeur à l'école de médecine.	BRUNET (Joseph), avocat.
ARDOUX (Joseph), anc. maire de Limoges.	CAZAUD (l'abbé), vicaire à St-Michel.
BANDY DE NALLÈCHE (Louis), avocat.	CHAPOULAUD (Roméo), imprimeur.

TABLE DES MATIÈRES.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

	Page
Séance générale du 14 janvier 1852	98
— du 4 avril 1852	101
— du 11 juin 1852	107
— du 19 juillet 1852	111
— du 10 septembre 1852	186
— du 30 novembre 1852	191
— du 24 janvier 1853	196
— du 21 février 1853	202

MÉMOIRES.

Notice historique sur M. Grellet-Dumazeau.....	5
— biographique sur le même.....	16
L'Architecture byzantine en France.....	20
Note ajoutée à cet article.....	24
Amphithéâtre (arènes) de Limoges.....	27
Notice sur M. le comte de Montbron.....	65
D'Aguesseau.....	71
Jourdan.....	145
Numismatique limousine.....	166
Dissertation sur l'apostolat de saint Martial.....	209
Tombeau du cardinal de Cramaud. — Rapport de la commission.....	300

DOCUMENTS.

Détails relatifs aux guerres de religion et de la ligue en Limousin.....	39
Entrée d'Henry IV à Limoges	47
Testament d'Aimeric de La Serre , évêque de Limoges.....	119
Bref et lettres inédites d'Innocent III	140
Charte de Philippe III en faveur de la ville de St-Léonard.....	144
Prophétie de B. Charles Cadomnat , religieux de Grammont.....	205
Extraits d'un spicilège limousin.....	207

CHRONIQUE.

Autel romain découvert à Texon.....	63
Peinture murale trouvée à la cathédrale de Limoges.....	64
Reliquaire des Billanges.....	307
Liste des membres de la Société.....	310

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN



BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

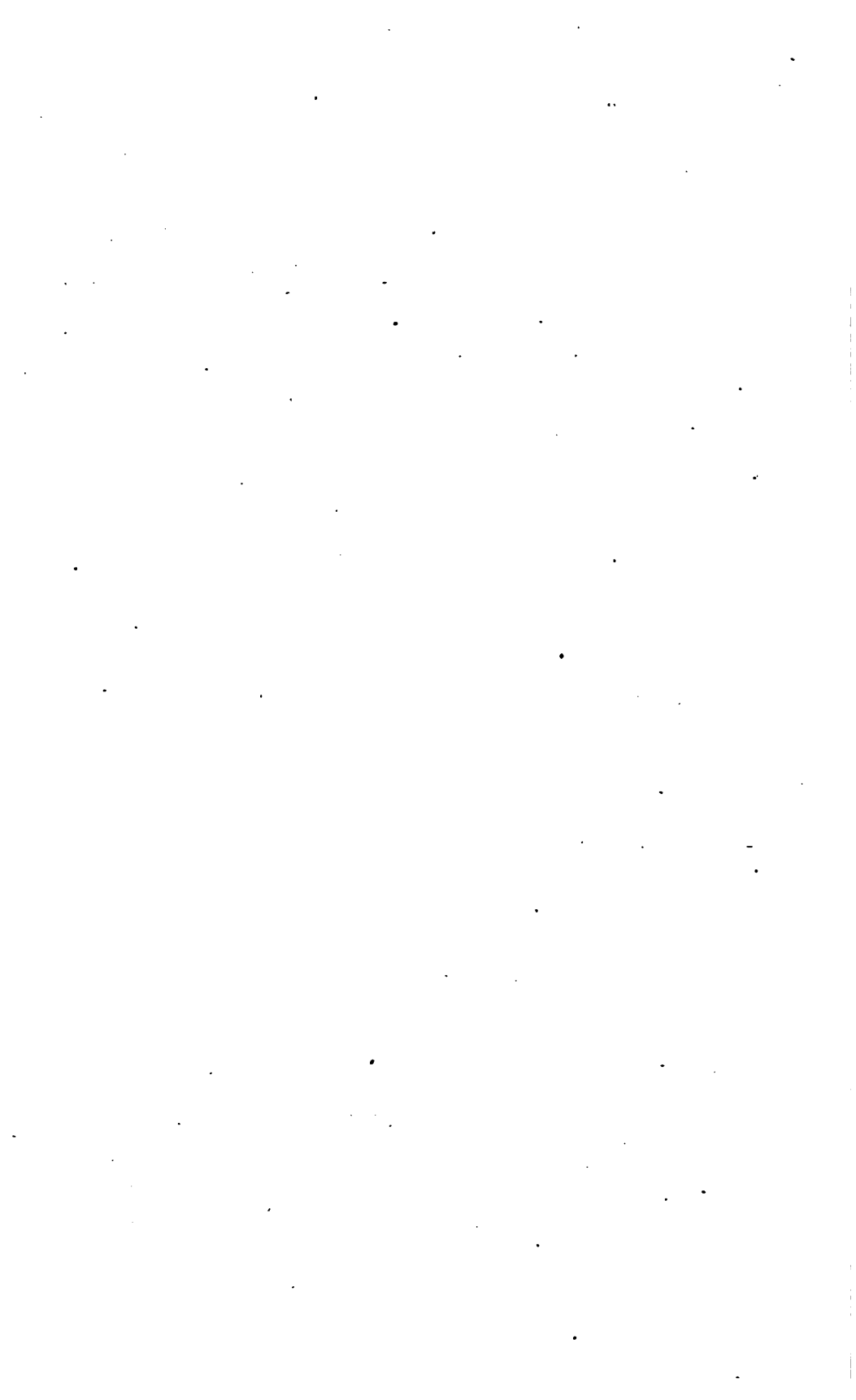
DU LIMOUSIN

TOME V

LIMOGES

CHAPOULAUD FRÈRES, IMPRIMEURS DE LA SOCIÉTÉ

—
1854



DISSERTATION

SUR

L'APOSTOLAT DE SAINT MARTIAL.

CHAPITRE TROISIÈME.

CONCORDANCE DES TRADITIONS ÉTRANGÈRES AVEC LES TRADITIONS DE L'AQUITAINE.

C'est déjà un grand argument en faveur de la mission de saint Martial du temps de saint Pierre que cet accord unanime des anciennes traditions des diverses Eglises de l'Aquitaine et des autres provinces des Gaules. C'était la tradition de l'Eglise de Bordeaux, comme le témoignait, sur la fin du x^e siècle, Gombaud, archevêque de cette ville ; c'était la tradition de l'Eglise d'Angoulême, comme nous le trouvons dans les écrits de l'évêque Hugues de Jarnac, et, plus anciennement, dans la légende de saint Ausone ; c'était la tradition de l'Eglise de Cahors, comme le prouve un monument du x^e siècle, la Vie de saint Genou ; c'était la tradition de l'Eglise d'Auvergne, si nous nous en rapportons aux vieux Actes de saint Austremoine ; c'était la tradition de l'Eglise de Bourges, si nous en croyons la légende de saint Ursin, antérieure à Grégoire de Tours ; c'était la tradition de l'Eglise d'Arles, si nous en jugeons par un document du vi^e siècle, que nous avons rapporté plus haut : or comment tant d'Eglises se seraient-elles accordées sur ce point si cette tradition n'eût pas été fondée sur la vérité ? Soupçonnera-t-on les Eglises d'Aquitaine d'avoir conspiré en faveur du mensonge ? Croira-t-on qu'elles ont adopté sans examen une époque inventée par quelque imposteur, au mépris des traditions qu'elles avaient suivies jusqu'alors ?

Il y a plus : ce qui donne à notre tradition une force plus grande encore, c'est la concordance des traditions des pays lointains et étrangers où a passé saint Martial : nous voulons parler des traditions de Rome, de la Toscane et de l'Orient, qui viennent apporter leur hommage désintéressé, et déposer leur témoignage unanime en faveur de la mission de saint Martial du temps des apôtres.

§ 1^{er}. — Rome.

Tradition de l'église de Sainte-Marie in Via Lata.

Il y a à Rome, dans l'ancienne église de Sainte-Marie *in Via Lata*, diaconie cardinalice du premier cardinal diacre, un oratoire souterrain connu sous le nom de Saint-Paul et de Saint-Luc, qu'on doit placer en première ligne parmi les sanctuaires primitifs de Rome chrétienne (4). Or, une tradition de la plus haute antiquité, consignée dans une vieille légende de l'ancien bréviaire de cette église, fait remonter l'origine et la fondation de cet oratoire à un saint Martial qui ne peut être un autre personnage que le premier évêque de Limoges. En effet cette vieille légende, qui faisait partie de l'ancien bréviaire qu'on récitait avant la bulle de saint Pie V (1570), nous apprend que l'oratoire de Sainte-Marie *in Via Lata*, qui a pris le nom de Saint-Paul et de Saint-Luc, a eu pour premier fondateur un disciple de Jésus-Christ nommé Martial, qui était compagnon de saint Pierre, qui était venu avec lui d'Antioche à Rome, et qui, après avoir séjourné avec lui peu de temps dans la ville éternelle, fut envoyé par lui pour prêcher l'Evangile dans les pays ultramontains, c'est-à-dire dans les Gaules. Mais on ne connaît aucun autre saint Martial à qui ces particularités puissent s'appliquer que saint Martial apôtre de l'Aquitaine; et en effet un commentaire imprimé de cette légende dit que ce saint Martial a prêché à Limoges, à Bordeaux et à Toulouse : donc c'est de lui qu'il est question dans ce vieux document; et ainsi la tradition

(4) « On doit encore placer en première ligne la partie actuellement souterraine de l'église de Sainte-Marie *in Via Lata*, dont je ne parle aussi en ce moment que sous le rapport de l'antiquité; elle a été la demeure de saint Paul ». . . . « Ce lieu, où saint Paul a été détenu pendant deux ans, est un des sanctuaires primitifs de Rome. » . . . (M^{gr} GERBET, *Esquisse de Rome chrétienne*, T. I, p. 113. 117.)

romaine, conforme aux traditions de l'Aquitaine, fait venir saint Martial au 1^{er} siècle de notre ère.

On doit la découverte de cette pièce importante à un religieux feillant de Paris, le P. François de Sainte-Anne, qui, étant allé à Rome en 1667 pour les affaires de son ordre, lut cette curieuse légende sur une pancarte en parchemin appendue à un pilier de l'église de Sainte-Marie *in Via Lata*, et en envoya une copie à un chanoine de Saint-Martial, qui la communiqua au P. Bonaventure. Celui-ci, comprenant toute l'importance de ce document, écrivit à Rome, d'où il reçut, en 1668, une copie authentique de cette pièce, revêtue de la signature du prieur et des chanoines de cette collégiale. Il l'inséra dans le premier volume de l'Histoire de saint Martial, où elle se trouve perdue au milieu d'une compilation indigeste de citations plus ou moins concluantes (1).

Assurément cette pièce avait tous les caractères d'authenticité désirables : cependant nous n'avons pas voulu nous en contenter ; nous avons prié M. l'abbé Rouard, qui se rendait à Rome au mois de juin 1853, de vérifier l'authenticité de cette légende. M. l'abbé Rouard l'a trouvée en effet dans un manuscrit des archives de l'église de Sainte-Marie *in Via Lata* qui a pour titre : *Annales Ecclesiæ et Capituli Stæ Mariæ in Via Lata, auctore Jacobo Antonio canonico de Pretis* ; elle se trouve à la page 6 sous ce titre : *Caput secundum : De officio particulari ab antiquissimo tempore celebrari solito in nostra Ecclesia, in solemnitatibus B. Virginis*. M. Rouard a trouvé encore une copie de cette pièce dans un recueil de la bibliothèque du Vatican (*Collection Vaticane*, n° 6171). La pièce imprimée dans Bonaventure est exacte, sauf quelques légères transpositions de mots et une transposition de phrase qui ne changent rien au fond. Nous allons du reste, après que nous aurons traduit cette légende, en donner le texte d'après le manuscrit de Sainte-Marie *in Via Lata*.

De l'Oratoire sacré de saint Paul, de saint Luc, évangeliste, et de saint Martial, disciple, etc., et de la vénérable image de la très-sainte Mère de Dieu.

« Après l'ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le bienheureux apôtre Pierre, semant çà et là la parole de Dieu, confirmait par des miracles et par des prodiges continuels ce qu'il enseignait

(1) *Histoire de saint Martial*, T I, p 511, 512.

de vive voix. Ni la malice des démons ni l'habileté des philosophes ne pouvaient résister à ses prédications : c'est pourquoi le nombre des chrétiens se multipliait sans cesse, et la foi du Christ se répandait sur la terre. Donc saint Pierre, étant venu à Antioche, y confondit la perfidie de Simon-le-Magicien, qui, par suite, ayant été expulsé de cette ville, vint à Rome pour s'y faire regarder comme un Dieu ; et en effet il fut reçu honorablement par Néron (1) et par le Sénat, et on l'honorait comme un Dieu (2). A cette nouvelle, saint Pierre, assemblant un concile de frères, annonça qu'il voulait aller à Rome pour y faire détester la perfidie de Simon-le-Magicien, et pour y prêcher la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ. En partant il fut suivi d'une grande troupe de disciples et de fidèles (3), et il prêchait en public et sans relâche la foi du Christ, guérissant les malades et faisant tous les jours des miracles... Il fut accompagné, entre autres, du bienheureux Martial, disciple de Jésus-Christ, qui prêchait avec lui la foi chrétienne par les rues et les places publiques, et faisait beaucoup de conversions; et ainsi le nombre des fidèles augmentait de plus en plus dans la ville. Et, parce que saint Pierre demeurait assidûment avec les principaux de Rome, qui admiraient sa nouvelle doctrine, saint Martial demeurait dans un autre quartier de la ville, dans le lieu qui est appelé *Via Lata*, où il construisit un petit oratoire, dans lequel il célébrait (les saints mystères), et répandait des prières avec les autres fidèles du Christ; et, faisant jaillir de son cœur des paroles suaves sur la foi du Christ, il baptisait un grand nombre de néophytes.

» Quelque temps après, l'apôtre saint Paul, divin docteur et prédicateur, vint à Rome, par ordre du Christ, avec un grand nombre de disciples, parmi lesquels vint aussi saint Luc, évangéliste, vierge, peintre et prédicateur admirable; et, à leur arrivée,

(1) C'est sous Claude que Simon-le-Magicien est arrivé à Rome; mais, comme c'est sous Néron qu'il est mort, les écrivains légendaires ont confondu quelquefois le règne de ces deux princes. Du reste Claude s'appelait Claude-Néron.

(2) Saint Justin, saint Irénée et Tertullien (*Apolog.*, C. XIII) parlent de la statue que l'empereur Claude érigea, en l'honneur de Simon-le-Magicien, dans une Ile du Tibre, par un décret du Sénat, avec cette inscription : *Simoni Deo sancto*, à Simon Dieu saint. (Voir sur ce sujet *Métaphraste* (*Acta SS.*, T. V junii, p. 414) et Sponde (*ad ann.* 44, n° 27.)

(3) La vieille légende de saint Apollinaire, publiée par Thomas de Baulxamis en 1586, dit la même chose : « In diebus Claudii Cæsaris, veniente Petro, apostolo Jesu Christi Nazareni, in urbem Romam, multi cum eo Christiani, administrantes ei, Romam venerunt. » (*Apostolica Historia*, 1586, fol. 143.)

toute la ville de Rome est éclairée admirablement par les prédications de saint Paul et de ses compagnons, ainsi que par un soleil resplendissant.

» Mais saint Pierre, voyant que la foi était fondée et affermie dans Rome, et que la ville était déjà remplie de pieux docteurs, résolut de faire annoncer l'Evangile aux provinces adjacentes, et d'amener les infidèles à la foi. C'est pourquoi il envoya le bienheureux Martial à Ravenne et dans les pays au-delà des monts (*dans la Gaule au-delà des Alpes*) pour y prêcher la foi du Christ.

» L'oratoire du bienheureux Martial resta au bienheureux apôtre Paul, et à Luc l'évangéliste : c'est là qu'ils persévéraient dans la prière ; c'est de là que l'apôtre écrivait aux diverses provinces ; c'est là qu'il prêchait, qu'il baptisait et qu'il enseignait le peuple. Il convertit et baptisa la bienheureuse Sabine, avec ses fils et ses filles, dans ce même oratoire, qui fut agrandi de leurs biens. Et, comme il n'y avait pas d'eau dans ce lieu, l'apôtre Paul pria le Seigneur, et un ange lui apparut, désignant une source ; et ils creusèrent, et ils trouvèrent de l'eau qu'on voit encore aujourd'hui dans cet oratoire, et qu'on appelait *aqua sancta* (1) ; et ceux qui en buvaient avec foi étaient délivrés de leurs infirmités. Le bienheureux Luc, évangéliste et peintre, fit, dans cet oratoire, une image de la vierge Marie, représentée, avec l'anneau au doigt, au moment où elle fut fiancée à son époux ; et cette image se voit encore aujourd'hui dans cet oratoire (2). Et, comme la bienheureuse vierge Marie, par le moyen de cette image, opérait beaucoup de miracles, les Chrétiens qui venaient l'honorer s'en retournaient joyeux d'avoir obtenu beaucoup de grâces. Cet oratoire s'appelait l'oratoire de saint Paul et de saint Luc *in Via Lata* (3). »

(1) « Dans le souterrain dont nous avons parlé, on voyait une source excellente, qui jaillit, dit-on, à la voix des apôtres pour baptiser les nouveaux convertis. La chapelle qui s'y trouve est dédiée à saint Cyriaque. » (*Dictionn. des pèlerinages*, par MM. Louis de SIVRY et CHAMPAGNAC, T. II, p. 762 : collection Migne.)

(2) Théodore-le-Lecteur, qui écrivait au VI^e siècle, parle d'une image de la sainte Vierge peinte par saint Luc. (*Histor.*, L. I, p. 551, édit. 1673. — *Biblioth. Vet. Pat.*, T. XXVI, p. 83.)

(3) « Le Corso actuel s'appelait peut-être autrefois *Via Lata*, car cette église en est fort voisine : on y vient vénérer une ancienne image de la Vierge. » (*Dictionn. des pèlerinages*, T. II, p. 762.)

De sacro oratorio SS. Pauli, Lucæ evangelistæ, et Martialis discipuli, etc., et de veneranda sanctissimæ Dei Genitricis imagine.

» Post ascensionem Domini nostri Jesu Christi, B. Petrus apostolus, seminans hinc inde verbum Dei, quod ore docebat miraculis et continuis signis confirmabat: Nec malitia dæmonum, nec sapientia peritorum poterat suis prædicationibus contraire. Propter quod numerus Christianorum multiplicabatur continue, et fides Christi augebatur in terra. Veniens igitur Petrus Antiochiam, Simonis Magi perfidiam confutavit: ex quo de ipsa civitate dictus Magus expulsus Romam venit, ut ibi pro Deo haberetur, et a Nerone atque Senatu honorifice susceptus est, ac colebatur ut Deus. Quo comperto, Petrus, congregans concilium fratrum, Romam se venire velle indicavit ad detestandam perfidiam Simonis Magi, et prædicandam fidem Domini nostri Jesu Christi. Abiitque cum Petro plurima turba discipulorum et fidelium; ac Christi fidem publice et incessanter prædicavit, infirmos sanando, ac miracula quotidie faciendo.....

» Inter alios secum venit B. Martialis, discipulus Jesu Christi, qui una cum B. Petro Christi fidem prædicabat per vicos et plateas, multosque convertibat; et numerus fidelium augebatur in urbe. Et, quia B. Petrus morabatur assidue cum primoribus de nova ejus doctrina mirantibus, B. Martialis morabatur in alia parte urbis, in loco qui dicitur *Via Lata*: ubi construxit modicum oratorium, in quo celebrabat, ac cum aliis Christi fidelibus preces fundebat, de Christi fide eructans melliflua verba, (atque) multos baptizabat.

» Processu vero temporis, Christi jussu Romam venit Paulus apostolus, doctor et prædicator divinus, cum multitudine discipulorum. Inter quos venit B. Lucas evangelista, virgo, pictor et prædicator mirabilis: ac, in ipsorum adventu, tota Romana civitas, sicut a sole prælucido, prædicationibus Pauli aliorumque secum venientium mirabiliter illustratur.

» Videns autem B. Petrus quod fides in urbe Roma fundata erat et firma, ac urbs multis doctoribus jam repleta, decrevit Christum adjacentibus provinciis evangelizare, atque infideles ad fidem reducere. Imo misit B. Martialem Ravennam et ad ultramontanas partes ad fidem Christi prædicandam.

» Oratorium vero beati Martialis remansit B. Paulo apostolo, et Lucæ evangelistæ, ubi, in oratione continue persistentes, apostolus

scribebat diversis provinciis, et prædicabat, baptizabat et docebat populum. In hoc quoque oratorio, convertit et baptizavit beatam Sabinam cum filiis et filiabus suis : deque eorum facultatibus dictum oratorium est ampliatum.

» At, quia in dicto oratorio non erat aqua, oravit Paulus apostolus : cui apparuit angelus signans locum : fodientesque invenerunt aquam, quæ usque hodie est in dicto oratorio ; et vocabatur *Aqua sancta* : quæ multos devote illam bibentes ab infirmitatibus liberabat.

» Beatus Lucas, evangelista et pictor, in hoc oratorio fecit unam imaginem Virginis Mariæ ; in eo scilicet statu, cum fuit annulo in digito desponsata viro suo, quæ manet usque hodie in dicto oratorio. Et quia, multa miracula operabatur beata Virgo Maria per dictam suam imaginem, Christiani ad eam convenientes, recepta gratia lætantes revertebantur. Vocabatur autem præfatum oratorium *sancti Pauli et Lucæ in Viam Latam* (1). »

Quelle est l'ancienneté de cette légende ? Quelle est la valeur historique de la tradition sur saint Martial qu'on y trouve consignée ?

Cette légende est incontestablement très-ancienne, et la tradition qu'elle renferme remonte aux premiers âges du Christianisme. En effet cette légende est tirée de vieux manuscrits : divisée en neuf leçons, elle faisait partie de l'office particulier récité de toute antiquité dans l'église de Sainte-Marie *in Via Lata* (2) : or cette église remonte à une date très-reculée ; elle a un titre de cardinal-diacre depuis le temps du pape Sergius, qui vivait à la fin du VII^e siècle (3) ; et la partie actuellement souterraine de cette église est, comme nous l'avons dit plus haut, un des sanctuaires primitifs de Rome chrétienne. Le savant cardinal Baronius, qui écrivait ses *Annales Ecclesiastiques* à la fin du XVI^e siècle, a reconnu l'antiquité de cette

(1) *Annales Ecclesiæ et Capituli Sanctæ Mariæ in Via Lata, auctore Jacobo Antonio canonico de Pretis (mss. de Rome)*, p. 6. — Collection Vaticane, n° 6171. — BONAV. SAINT-AMABLE, *Histoire de saint Martial*, T. I, p. 511, 512 : on peut voir chez cet écrivain, p. 513, les signatures du prieur et des chanoines de la collégiale de Sainte-Marie *in Via Lata* (en 1668), certifiant l'authenticité de cette pièce.

(2) *Enarratio accepta a veteribus monumentis hujus sacræ Diaconie : ubi inter alia habetur sacrum officium antiquitus scriptum, in quo distincta per novem sectiones præsens historia recensetur.* (BONAV., T. I, p. 511.) — De Officio particulari ab antiquissimo tempore celebrari solito in nostra ecclesia. (*Annal. Eccles. Stæ Mariæ in Via Lata*, p. 6.)

(3) *Dictionnaire des pèlerinages*, par MM. LOUIS DE SIVRY ET CHAMPAGNAC, T. II, p. 762 : collection MIGNE.

légende historique : car c'est assurément à cette pièce qu'il faisait allusion lorsqu'il disait : « Je me souviens d'avoir lu, dans *les vieux monuments* de Sainte-Marie *in Via Lata*, que saint Paul avait été d'abord hébergé dans ce lieu (1) ». On trouve en effet dans cette légende les détails sur saint Paul dont parle Baronius. Mais un témoignage bien plus ancien, un témoignage de notre pays vient confirmer l'antiquité de cette légende romaine sur saint Martial : on a remarqué dans ce document cette circonstance particulière, qui ne se trouve pas dans la Vie attribuée à Aurélien, que saint Martial avait été envoyé d'abord à Ravenne, puis dans les Gaules : or notre célèbre historien Adémar, dans sa Lettre, écrite en 1028, sur l'apostolat de saint Martial, dit ces paroles : « Il y a quinze ans révolus (1013), l'évêque de Limoges Gérald, étant de retour de Rome, nous attesta y avoir lu par hasard un volume où il était écrit que saint Martial avait prêché le premier à Ravenne en allant dans les Gaules, et saint Apollinaire long-temps après (2) ». Cette circonstance extraordinaire de la prédication de saint Martial à Ravenne (3), qui se trouve justement dans un manuscrit de Rome, dans la vieille légende de Sainte-Marie *in Via Lata*, indique suffisamment l'identité de ces deux pièces, et ne permet pas de douter que ce document ne fût connu à Rome bien avant le XI^e siècle. Notre opinion personnelle est que cette légende a été rédigée du VII^e au

(1) In antiquis monumentis Diaconiae Sanctae Mariae in Via Lata memini me legisse illic primum hospitio exceptum fuisse Paulum. (BARONIUS, *Annal.*, T. I, an. 59.)

(2) Episcopus etenim Lemovicensis Geraldus, antehos xv. annos a Roma regressus, attestatus est nobis fortuito legisse se ibi volumen ubi scriptum erat qualiter Martialis primus Ravennae prædicaverit Christum dum in Galliam veniret, et, post eum, Apollinarem post longum tempus ibi venisse apostolicum virum. (MABILLON, *Annal.*, T. IV, p. 721.— *Patrolog.*, T. CXLI, col. 102.)

La vieille légende de saint Apollinaire dit en effet que ce saint évêque ne fut ordonné et envoyé à Ravenne que long-temps après l'arrivée de saint Pierre à Rome (*Apostolica Historia*, fol. 143); et, au IX^e siècle, Agnellus, dans son Histoire des évêques de Ravenne, dit la même chose. (*Patrolog.*, T. CVI, col. 475.)

(3) Avant la publication de la Lettre d'Adémar et de cette légende de Rome qui parlent de la prédication de saint Martial à Ravenne, Sandérus, auteur anglais, qui écrivait à la fin du XVI^e siècle, avait dit que saint Martial avait été envoyé à Ravenne du temps des apôtres : voici ses paroles : *Illius (Christi) vestigia insequentes apostoli et antiqui patres nunquam dubitarunt absentibus etiam populis presbyteros vel episcopos jam prius consecratos mittere, sicuti B. Marcus Alexandriam, B. Martialis Ravennam, B. Valerius Treverim a B. Petro missus est.* (NICOLAS SANDERUS, *De visibili Monarchia Ecclesiae*, L. I, C. VIII, edit. in-fol., Wurzburg, 1592.)

ix^e siècle. Du reste, dans l'office de Sainte-Marie *in Via Lata*, cette tradition sur saint Martial se rattache essentiellement à la tradition de cette Eglise sur saint Paul et saint Luc; et, comme le dit un répons de cet ancien office que M. Rouard a eu l'obligeance de nous transcrire, « *saint Martial construisit cet oratoire; l'apôtre saint Paul l'agrandit; saint Luc, illustre vierge, lui prête secours* (1) : or cette tradition sur saint Paul et saint Luc remonte incontestablement aux premiers âges de l'Eglise; et saint Jérôme, au iv^e siècle, fait clairement allusion à la maison qu'avait habitée saint Paul lorsqu'il dit : « Il lui fallait une maison située dans un quartier fréquenté de la ville, où l'on pût se réunir facilement; qu'elle fût libre d'importunités; vaste, afin de recevoir un grand nombre d'auditeurs; éloignée des lieux de spectacle et de débauche; enfin qu'elle fût plutôt de plain-pied que dans le cénacle. C'est pourquoi, ajoute-t-il, je pense que saint Paul a passé deux ans à Rome dans l'appartement qu'il avait loué. Et ce n'était pas une demeure étroite, celle dans laquelle un grand nombre de Juifs affluaient tous les jours (2). » Or tous ces traits s'appliquent parfaitement à l'oratoire de la *Via Lata*, et montrent que, du temps de saint Jérôme, la tradition désignait la maison habitée par saint Paul. Le savant Cornille La Pierre, après avoir cité ces paroles de saint Jérôme, ajoute : « J'ai parcouru ce logement habité par saint Paul, car je demeure tout auprès : il a été changé en une église qui s'appelle la diaconie de Sainte-Marie *in Via Lata*. Ce logement était très-grand, et dans le lieu le plus fréquenté de la ville (3). »

Dans son *Esquisse de Rome chrétienne*, Mgr Gerbet fait remarquer que cette tradition, relative à la résidence de saint Paul, n'est combattue par aucune objection plausible; qu'elle est d'origine

(1) Sanctus Dei Martialis construxit oratorium; Paulus, Dei apostolus, ampliavit; sanctus Lucas, virgo clarus, præstat adjutorium. (*Annales Ecclesiæ Sanctæ Mariæ in Via Lata*, mss.)

(2) Necessæ erat primum ut domus celebri esset urbis loco, ad quam facile conveniretur. Deinde, ut ab omni importunitate vacua; ut ampla, quæ plurimos caperet audientium; ne proxima spectaculorum locis, ne turpi vicinia detestabilis; postremo ut in plano potius esset sita quam in cenaculo. Quam ob causam existimo eum Romæ in conducto mansisse biennium. Nec parva, ut reor, erat mansio, ad quam Judæorum turbæ quotidie confluebant. (S. Hieron., *in Epist. ad Philem.*, v. 21.)

(3) Lustravi ego conductum hoc S. Pauli hospitium, adeoque juxta illud habito : conversum est in Ecclesiam, vocaturque Diaconia S. Mariæ in Via Lata. Sane peramplum fuit, et in celeberrimo urbis loco. (Cornel. A. Lapide, *in Epist. ad Philem.*, v. 22.)

immémoriale ; qu'elle a l'autorité que comportent les traditions de ce genre, lesquelles ont à Rome une consistance particulière lorsqu'elles sont relatives aux traces qu'ont laissées les deux fondateurs de l'Eglise romaine (1). Puis, après avoir invoqué saint Jérôme comme un témoin de l'antiquité de cette tradition ; après avoir montré que le passage déjà cité caractérise parfaitement la résidence de la *Via Lata*, Mgr Gerbet ajoute : « Si cet appartement se trouve aujourd'hui au-dessous du niveau de la rue, cela n'a rien d'étonnant, d'après tout ce qu'on sait de l'exhaussement du sol, dont il existe des preuves si palpables dans les divers quartiers de Rome. Il est vrai que saint Jérôme ne nomme point la *Via Lata* dans le passage qui vient d'être cité. A propos d'un mot de saint Paul relatif à une habitation qui devait lui être préparée dans une autre ville, il détermine les conditions que la demeure de l'apôtre devait réunir pour satisfaire aux convenances de son ministère ; mais toutes les particularités qu'il indique concordent si bien avec le local dont nous parlons qu'il est à peu près évident que le docte commentateur a fait bien moins la théorie de ce qui devait être que la description de ce qu'il avait vu. « Je crois, dit-il » en finissant, que c'est aussi pour ces raisons que saint Paul a » gardé à Rome, pendant deux ans, l'appartement qu'il avait » loué ». On voit par là que, au IV^e siècle, alors que les chrétiens recueillaient avec empressement les souvenirs intéressants que l'époque des persécutions venait de leur transmettre, il existait déjà une tradition qui signalait cette demeure de saint Paul à la vénération des fidèles. Cette tradition a passé plus tard dans un office qui se chantait autrefois dans l'église de Sainte-Marie *in Via Lata* le jour de la fête patronale, et qui depuis a été consigné dans les archives de cette illustre diaconie (2). »

La légende que nous avons citée, et qui représente saint Martial comme fondateur de ce sanctuaire primitif de Rome, est tirée, comme nous l'avons dit, de cet ancien office.

Donc il faut dire avec le pape Alexandre VII, dans l'inscription qu'il fit placer, en 1661, à l'entrée de l'oratoire souterrain de saint Paul et de saint Luc : « C'est là une tradition qui date des premiers siècles » :

Locus antiqua veneratione sacer et nobilis,
In quo S. Paulum apostolum diu moratum,...

(1) *Esquisse de Rome chrétienne*, T. I, p. 114, 115.

(2) *Ibid.*, T. I, p. 116.

Ubi S. Lucam evangelistam, et scripsisse,
 Et Deiparæ Virginis imagines depinxisse
 Jam inde a primis sæculis traditum (1).

Maintenant qu'on remarque bien la conclusion que nous voulons en tirer : voilà un document ancien, voilà une tradition de la plus haute antiquité, qui s'accordent à dire, avec la tradition du Limousin et de l'Aquitaine, que saint Martial, disciple de Notre-Seigneur, compagnon de saint Pierre à Antioche et à Rome, a été envoyé par lui dans les Gaules : or ces deux traditions ne se sont pas inspirées l'une chez l'autre : elles sont parfaitement indépendantes l'une de l'autre ; la tradition romaine ne dit pas un mot de ce que saint Martial a fait en Limousin ; elle ne nomme pas même la ville de Limoges ; d'un autre côté, la tradition du Limousin et de l'Aquitaine ne dit pas que saint Martial ait fondé l'oratoire de Sainte-Marie *in Via Lata*, ni qu'il ait prêché à Ravenne : cependant ces deux traditions s'accordent parfaitement sur la question de l'apostolat : donc il est certain que saint Martial a prêché l'Evangile au premier siècle. Deux témoins qui ne se sont pas entendus ne peuvent s'accorder sur le mensonge : ils ne peuvent s'accorder que sur la vérité : *Quod apud multos unum invenitur non est erratum, sed traditum* (2). Ce témoignage unanime et cet accord de deux traditions qui ne sont pas entendues nous paraît aussi décisif en faveur de l'apostolat de saint Martial que le seraient plusieurs témoignages contemporains : donc saint Martial, disciple de Notre-Seigneur et compagnon de saint Pierre, a prêché l'Evangile au 1^{er} siècle dans le Limousin et dans l'Aquitaine.

§ 2. — Toscane.

Tradition de l'Eglise de Colle. — Eglise de Saint-Martial près du pont de Granciano.

La ville de Colle (*Colle di Val d'Elsa*) en Toscane, située non loin de Sienne, est une ville épiscopale, dont l'évêché fut érigé, en 1595, par le pape Clément VIII, sur la demande du grand-duc Ferdinand I^{er}. A deux kilomètres environ de cette ville, on trouve, sur le bord de la rivière d'Else, près le pont de Granciano, une église de saint Martial, dont l'origine remonte aux premiers âges du Christianisme.

(1) BONAVENT. SAINT-ANABLE, *Hist. de saint Martial*, T. I, p. 515.

(2) TERTULL., *De Præscript.*, C. XXVIII.

D'après l'antique tradition du pays, saint Martial, disciple du Christ et de saint Pierre, allant de Rome dans l'Aquitaine, annonça l'Evangile aux habitants de *Gracchianum*, ancien nom de *Granciano*, et ressuscita, avec le bâton de saint Pierre, saint Austriclinien, son compagnon, mort en ce lieu (1). Les habitants du pays, pour témoigner leur reconnaissance envers leur bienfaiteur, bâtirent, sur le sépulcre même d'Austriclinien, une église en l'honneur de saint Martial (2). Du temps de Lombardelli, auteur italien qui a écrit la Vie de saint Martial en 1595 (3), on voyait encore, du côté droit de l'oratoire, à l'extérieur, l'entrée du sépulcre d'Austriclinien, qui s'étendait sous les fondements de l'église. Le même auteur rapporte que les habitants de Colle et des contrées voisines s'y rendent en dévotion, surtout les vendredis du mois de mars (4). Le savant Ughelli, qui écrivait au milieu du XVII^e siècle, après avoir, dans son *Italia Sacra*, raconté l'origine de l'église de Colle, ajoute que, de son temps, on voyait le tombeau de saint Austriclinien (5). Ce

(1) *Hic magna populi veneratione S. Martialis colitur, propter inolitam ibi opinionem, quod, Roma in Aquitaniam transiens, Christi Petrique discipulus, prima majoribus suis, vicinum tunc Gracchianum incolentibus, fidei semina jecerit; quin etiam ostendunt ingens sepulcrum quo conditus aliquando fuerit S. Austriclinianus donec S. Martialis, ablato Roma S. Petri baculo, ipsum suscitavit. (Acta SS., T. V. junii, p. 572.)*

(2) Così e non altrimenti fecero i popoli generosissimi di Colle di Val d'Elsa, verso il benefattor loro Marziale, accetandolo per loro avvocato, e in memoria del miracolo operato da lui, e ad honor suo fecero edificare un'honesta chiesa sotto il nome e titolo di san Marziale nel luogo dove fu sepolto Austricliano da lui suscitato, il cui monumento era lontano quaranta piedi dal ponte, allora chiamato Granciano, hora della Grascia. (Lombardelli, C. VIII.)

(3) *La vita del gloriosissimo san Marziale, discepolo di Giesu-Cristo Nostro Signore, primo vescovo Lemovicese, battezzatore e avvocato del popolo della città di Colle di Val d'Elsa*, in-4°; Florence, chez Georgio Marescotti, 1595, par le P. Grégoire Lombardelli, dominicain; ouvrage dédié au pape Clément VIII.

(4) *Acta SS.*, T. V junii, p. 573. — BONAVENT., T. I, p. 163.

(5) Nous devons à M. Sestini la note suivante : « Je vous transcris en partie le passage de D. Ferdinand Ughelli, dont l'ouvrage volumineux existe dans la bibliothèque de notre séminaire : *Ibi (in oppido Gracchiani) maximum illud prodigium patratum, cum D. Martialis, unus ex 72 Christi discipulis, S. Petri apostoli baculi opera Austriclinianum socium quadragesimo ab ipsius morte die ad vitam revocavit.* (Ici on raconte l'histoire du miracle, et après cela on ajoute) : *Illius miraculi Gracchiani editi meminit S. Aurelianus in episcopatu Lemovicensi Martialis successor, et historiae Martialis scriptor in Fragmento historiae Aquitaniae, itemque Baronius in Annalibus ad calcem anni 74. Qui qu-*

monument remonte à la plus haute antiquité : au commencement du ^x^e siècle, l'abbé de Solignac disait, dans un synode de la cathédrale, ces paroles qui furent citées, en 1031, au second concile de Limoges : « On montre encore à Else le lieu où saint Martial ressuscita saint Austriclinien (1) ». A la même époque, l'auteur des sermons de saint Austriclinien, c'est-à-dire Adómar, parle de l'antique église bâtie à Else en mémoire de ce miracle (2).

Nous avons écrit à Mgr l'évêque de Colle pour lui demander quelques renseignements sur l'église de Saint-Martial et sur la date approximative de ce monument : son secrétaire, M. Ferdinand Sestini, archidiacre de Colle, nous a fait l'honneur de nous écrire la lettre suivante :

« MONSIEUR L'ABBÉ,

» J'ai été chargé par monseigneur l'évêque de Colle, mon supérieur, de répondre à votre lettre du 22 avril dernier. Je suis bien fâché de ne pas pouvoir vous donner tous les renseignements que vous me demandez. Les monuments qui se rapportaient à l'histoire ancienne de notre patrie ont tous péri dans un incendie qui détruisit nos archives. Ceux que nous conservons sont postérieurs au ^{xii}^e siècle.

» L'église de Saint-Martial près du pont de Granciano sur l'Elsa existe encore, et il paraît, suivant la tradition, qu'elle est fort ancienne ; mais elle a été rétablie et même augmentée diverses fois par les Ordinaires du diocèse, qui en sont les propriétaires, en sorte qu'on lui a donné une forme presque moderne. En entrant dans l'église par la porte du fond, on voit, à gauche, dans la muraille, des peintures qui représentent saint Martial dans l'enfant qui avait les pains et les poissons lors du miracle de la multiplication des uns et des autres, et qui fut désigné par ces mots de Notre-Seigneur :

dem (Martialis) Gracchianis felicissimus affulsit, quo discussæ sunt fœditissimæ illæ tenebræ quibus erant involuti, et baptismo abluti ad cœlestem vitam renasci meruerunt. Exaltavere in eodem loco, quo patratum est miraculum, ecclesiam, et D. Martialis tutelaræ sui memoriæ consecrarunt, ubi etiam hactenus Austricliniani sepulcrum spectatur. (UGHELLI, Italia Sacra. T. III, edit. Venet., an. 1718.)

(1) Porro apud Else monstratur semper locus ubi Martialis Austriclinianum suscitavit. (HARDUIN, Concil., T. VI, pars I, col. 859.— Patrolog., T. CXLII, col. 1361.)

(2) Elsa quasi celsa nuncupatur... In eo loco ecclesia in perpetuo testimonio virtutis nominis beati Martialis, .. hodieque monstratur. (Apud BONAV., T I, p. 622.)

Nisi efficiamini sicut, etc. (1). Mais ce n'est pas facile de fixer le temps auquel ces peintures appartiennent, parce qu'elles sont bien dégradées. — Du tombeau de saint Austriclinien point de vestige (2); seulement on en fait mention dans une inscription, gravée en marbre en 1624, que je vous transcris mot à mot, et qui est placée de l'autre côté, vis-à-vis des peintures dont je vous ai parlé :

D. M. B.

*S. Martiale fu quello fanciullo che haveva
I pani e i pesci quando N. S. fece il miracolo della multiplicazione;
Fu quello del quale disse N. S. : Nisi efficiamini sicut parvulus iste;
Fu quel che versò l'acqua nel vaso quando N. S. lavò i piedi agli apostoli (3)
Fu da N. S. annoverato fra li 72 discepoli;
Fu mandato da S. Piero a predicare l'Evangelio in Lemovica di Francia
Con due compagni Alpiniano et Austricliano quale
Morì in questo luogo et col pastorale di S. Piero fu da S. Martiale resuscitato
Di che si fa mentione nella glosa unica de sac Unct. dopo 40 giorni
Quì predicò il populo di Granciano hoggi
Di Colle quale in memoria di sì gran Santo ebbe actioni tan-
To singolari, edificò questa chiesa dove stette sepolto Austrin.—
Come dimostrano le vestige. (Ici il y a une lacune.)
E Monsig. Cosimo de' Conti della Gherardesca vescovo di Colle
L'ha fatta del tutto restaurare e porre quest' inscriptione
L'anno 1624.*

» Tout ce qu'on vient de lire dans l'inscription est tout-à-fait conforme à la tradition populaire et aux mémoires manuscrits qu'on a dans la ville. Je suppose que vous n'ignorez pas que l'ancien Granciano ou Gracchianum n'existe plus depuis long-temps. Les habitants abandonnèrent le pays, et se retirèrent au Château-Vieux (*Castrum Vetus*) de Colle, pour se mettre à l'abri des fréquentes incursions des factions ennemies, qui ont tant travaillé et désolé nos pays au moyen-âge.

» Vous vous êtes donc proposé de prouver que l'apostolat de saint

(1) Lombardelli, en 1595, parlait d'anciennes peintures de la vie et enfance de saint Martial. (Bonav., T. II, p. 163.)

(2) M. l'abbé Faillon n'est pas exact lorsqu'il dit : « On y montre encore aujourd'hui le tombeau où l'on dit que saint Austriclinien avait été déposé ». (*Monum. inédits*, T. II, col. 393, note.)

(3) Domino Apostolorum pedes lavanti aquam in pelvim ministravit sanctus Martialis. (*Maurolycus in Martyrologio*, apud Bonav., T. II, p. 93.)

Martial remonte au premier siècle de l'Eglise? Je ne puis pas vous cacher que votre tâche est assez difficile. Tous les historiens modernes, s'appuyant sur l'autorité de saint Grégoire de Tours, renvoient saint Martial à la moitié du troisième siècle; tel est aussi l'avis du cardinal Orsi dans son Histoire ecclésiastique. Vous connaissez sans doute le grand ouvrage des savants Bollandistes intitulé *Acta Sanctorum*. Vous avez là, au 30 juin, la question traitée avec beaucoup de critique et d'érudition : une dissertation de Jean Cordes, chanoine de Limoges, qui est tout-à-fait favorable à l'opinion moderne. Mais il y a aussi un passage de Florus où l'on dit que saint Martial fut envoyé dans les Gaules par saint Pierre. L'autorité de Florus serait d'un grand poids si toutefois le texte de cet ancien écrivain n'a pas été interpolé.

• Parmi ceux qui font remonter l'apostolat de saint Martial au premier siècle, il ne faut pas oublier saint Antonin, archevêque de Florence, dans son Histoire, 1^{re} part., tit. VI., chap. 25. Il y a aussi L'Ughelli, dans son *Italia Sacra*, article *Collenses Episcopi*; Baronius, dans ses Annales, *ad calcem anni* 74. — Enfin nous avons dans la cathédrale une chapelle dédiée à saint Martial, et dans le grand tableau de l'autel est représenté le saint apôtre, qui ressuscite Austriclinien avec le bâton de saint Pierre. Tout cela n'est pas très-ancien; mais c'est toujours un témoin de la tradition qui existe chez nous. Je ne parle pas de la Vie de saint Martial écrite par le P. Lombardelli, parce qu'il ne faut pas se fier à ce genre d'historiens qui racontent beaucoup de choses sans citer les sources où ils ont puisé leurs récits.

• Si, en fouillant les anciens papiers, je trouve quelque document qui puisse vous être utile, je tâcherai de vous en envoyer tout de suite une copie exacte.

• Monseigneur l'évêque loue votre zèle, et vous engage à employer vos soins et vos études pour éclairer ce point d'histoire ecclésiastique qui est si controversé. Vous obligerez beaucoup Sa Grandeur si vous voulez lui envoyer votre Dissertation, qu'on lira avec un très-grand intérêt.

• J'achève, Monsieur, ma longue lettre en vous demandant pardon du retard que j'ai mis à vous répondre. Mes occupations, et le mauvais temps qui nous afflige depuis plus d'un mois, m'avaient empêché jusqu'à présent de me rendre à l'église de Saint-Martial, quoiqu'elle ne soit pas bien loin de la ville. Si vous avez encore quelque chose à me demander, écrivez-moi franchement, ou, pour mieux dire, sans *cérémonie*, et je serai bien aise de vous servir.

J'ai demeuré assez long-temps en France, et j'ai été à même de connaître et d'apprécier son clergé : ainsi je profite volontiers des occasions qui se présentent pour lui donner des marques de mon estime et de ma vénération pour tous les services qu'il rend continuellement à la sainte cause de la Religion et de l'Eglise.

» Agréez, Monsieur l'Abbé, les sentiments de considération et de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être

» Votre très-humble serviteur,

» FERDINAND SESTINI,

» Archidiacre de la cathédrale et secrétaire de Monseigneur.

» Colle di Val d'Elsa, ce 3 juin 1853. »

Nous avons demandé à M. Sestini quelle était la date approximative de ces vieilles peintures : il nous a répondu dans une lettre subséquente : « Maintenant je puis vous dire quelque chose sur les peintures murales de l'église de Saint-Martial, qui ont été examinées et jugées par Mgr Baldanzi, évêque de Volterre. Ce digne et savant prélat, *quem honoris causa nomino*, devait passer par le pont de Saint-Martial en revenant de la visite pastorale des paroisses qui se trouvent aux limites de notre diocèse. Comme il est plein de complaisance et de bonté, il a consenti à descendre de sa voiture et à entrer dans l'église. Après avoir observé les peintures pendant quelques instants, il m'a dit : « *È un mediocre quattrocentista* » : c'est l'ouvrage d'un médiocre auteur du *xiv^e* siècle. Voilà ce que Mgr de Volterre en pense, et j'ajoute qu'il faut s'en tenir à son avis, parce qu'il est très-connaisseur en beaux-arts (1). »

Dans cette même lettre, M. Sestini nous cite d'anciens témoignages qui font connaître la tradition du pays sur saint Martial : « A la *Magliabechiana* (2) de Florence, il y a un manuscrit qui contient un abrégé de l'histoire de Colle, intitulé : *Cronica della terra di Colle, oggi città, d'autore innominato*. L'auteur parle de saint Martial suivant l'ancienne tradition qui courait de son temps. Il décrit la victoire remportée sur les Siennois par les habitants de Colle,

(1) Lettre de M. Sestini, du 11 octobre 1853.

• (2) Nom d'une bibliothèque de Florence.

aidés par les Florentins, dans la plaine de Saint-Martial, victoire mentionnée par Le Dante au chant XIII du Purgatoire :

Erano i cittadin'miei presso a Colle (4) ;

victoire qui fut gagnée en 1269, suivant Scipione Ammirato, neuf ans après la fameuse déroute de l'Arbia ou de Montapertio en 1260. L'historien attribue le succès des *Colligiani* à l'intercession de saint Martial. Voici ses paroles (*nous traduisons*) : « Les habitants de » Colle se reconnaissent en particulier redevables de cette victoire » aux mérites et à l'intercession du grand saint Martial, très-glo- » rieux disciple du Seigneur, avocat et protecteur de la terre de » Colle, parce que cette grande bataille fut livrée dans le même » lieu où il opéra le miracle si étonnant de la résurrection d'Austri- » clinien, que saint Pierre lui avait donné pour compagnon, et qu'il » avait envoyé prêcher avec lui dans les Gaules. » (*Suit la narration du miracle.*) « A la vue d'un prodige si surprenant, les habitants » de Colle, sans demander d'autres preuves, se convertirent à la » prédication de la foi évangélique, et reçurent le baptême ; et ils » élevèrent, en l'honneur de saint Martial, dans le même lieu où ce » miracle de résurrection avait été opéré, une église qui apparaît » toujours vieille et ancienne, bien qu'elle ait été plusieurs fois » rétablie et restaurée, et que l'on voit encore debout dans ce lieu » où Austriclinien fut d'abord enseveli, puis ressuscité. Dans le » maître-autel de cette église, la main d'un peintre antique a visi- » blement retracé le miracle de la résurrection d'Austriclinien et le » baptême du peuple de Colle. (*Ce tableau n'existe plus : on en a substitué un moderne.*) On ne connaît, ni en Italie ni même à » Rome, aucune autre église, aucun temple, aucun oratoire qui » soit dédié au nom glorieux de ce saint, excepté celle dont nous » parlons, qui est jusqu'à ce jour fréquentée par un grand concours » des peuples voisins, et sans cesse visitée, tant à cause des grandes

(4) Dante met ce vers dans la bouche d'une noble dame de Sienne, nommée Sapia, qui, exilée de sa patrie, vivait retirée à Colle :

Erano i cittadin' miei presso a Colle
 In campo giunti co' loro avversari ;
 Ed io pregavo Dio di quel ch' e' volle.
 Rotti fur' quivi e volti negli amari
 Passi di fuga ; e' veggendo la caccia,
 Letizia presi ad ogni altra dispart.

(*Purg. l. t., XIII, 115, 120.*)

» indulgences accordées par les souverains pontifes à ce saint
 » lieu qu'à cause des grâces nombreuses qui y sont sans cesse
 » obtenues (1). »

« Encore un témoin de la tradition qui existe chez nous. Dans l'instance adressée au souverain pontife Clément VIII par le grand-duc Ferdinand I^{er}, on lit les paroles suivantes : « Dans le domaine » du grand-duché de Toscane est la terre de Colle, placée sous la » protection de saint Martial, disciple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, connu par le miracle qu'il fit en ce lieu en ressuscitant » son compagnon, et que l'on croit avoir baptisé le peuple de » Colle (2). » Dans cette instance le grand-duc Ferdinand demande au pape d'ériger la terre de Colle en évêché avec le titre de ville (3). »

Nous trouvons donc au centre de l'Italie, dans un coin de la Toscane, une tradition sur saint Martial entièrement conforme aux traditions de l'Aquitaine. Cette tradition est indigène et immémoriale : elle s'est transmise sur les lieux de génération en génération ; et, quelque haut qu'on remonte dans l'étude du passé, on n'en retrouve point l'origine. Bien plus, cette tradition s'appuie sur de très-vieux monuments, à l'ombre desquels elle s'est conservée

(1) Questa (vittoria) in particolare la riconoscono i Colligiani per i meriti ed intercessione del gloriosissimo discepolo del Signore, Marziale santissimo, avvocato e protettore della terra di Colle, ottenuta, poichè tanto conflitto seguì nell' istesso luogo dove egli fece sì stupendo miracolo della resurrezione di Austricliniano datoli da S. Pietro per compagno, per andar insieme in Francia..... Per il quale sì stupendo miracolo, i Colligiani senza più testimonianze a predicazione della vera evangelica fede si convertirono, e si battezzarono, et al santo nome di detto Marziale edificarono nello stesso luogo dove sì gran miracolo della resurrezione seguì, una chiesa, che ancora così vecchia et antica, sebbene alcuna volta ristabilita e fortificata, in piedi ancora si vede nel proprio luogo, dove detto Austricliniano fu già seppelito e resuscitato dappoi. Nella tavola della qual chiesa, per mano d'antichissimo pittore, et il miracolo della resurrezione et il battesimo del popolo di Colle vi si veggono manifestamente dipinti. Ne si sa, ne si ha cognizione alcuna, che in Italia e nella stessa città di Roma, altra chiesa, tempio o cappella si trovi al gloriosissimo nome di questo santo dedicata, fuorchè della narrata di sopra, la quale sino ad ora con grandissima frequenza dei popoli vicini è continuamente visitata, sì per le indulgenze grandi dai sommi pontefici concesse a quel santo luogo, come ancora per le grazie che dal continuo vi si acquistano et ottengono. (*Lettre de M. Sestini*, 11 octobre 1853.)

(2) Nel dominio del granducato di Toscana è la terra di Colle, sotto la protezione di S. Marziale, discepolo di N.-S. G.-C., noto per il miracolo che vi fece resuscitando il compagno, dal quale si crede che il popolo di essa fosse battezzato. (*Lettre du 30 août 1853.*)

(3) *Lettre de M. Sestini*, 30 août 1853.

plus vivace : nous voulons parler du tombeau d'Austriclinien et de l'antique église dédiée à saint Martial près du pont de Granciano. « Ce tombeau et cette église, dit M. Faillon, garantissent suffisamment la vérité de ce fait (la résurrection d'Austriclinien), attesté d'ailleurs par une tradition dont nous trouvons des témoignages dès le temps du concile de Limoges (1) ». Nous ferons remarquer à M. Faillon que les preuves de cette tradition sont bien plus anciennes, puisque nous la trouvons consignée dans la légende d'Aurélien, qui remonte, comme nous l'avons montré ailleurs, au commencement du vi^e siècle. Or cette tradition de la Toscane, comme celle de l'Aquitaine, représente saint Martial comme un disciple de saint Pierre : donc saint Martial est vraiment contemporain des apôtres. Car comment expliquer cette concordance de témoignages, cette similitude de traditions, dans deux pays séparés par de si grandes distances, à des époques où les rapports internationaux étaient si rares et si difficiles ? Cette concordance et cette similitude n'établissent-elles pas la vérité des faits attestés par les deux traditions ?

§ 3. — *Orient.*

Vie de saint Martial écrite en grec. — Eglise dédiée à saint Martial près de Rama en Palestine.

L'Orient, d'où était parti saint Martial pour venir prêcher dans la Gaule, au rapport de Grégoire de Tours lui-même, l'Orient rend témoignage à son apostolat par ses traditions et ses monuments. On peut voir plusieurs de ces traditions consignées dans les deux conciles de Limoges : nous nous contenterons d'en mentionner une seule.

Avant le xi^e siècle, on possédait, en Orient, une Vie de saint Martial écrite en grec, où cet apôtre de l'Aquitaine était dit un des soixante-douze disciples. Écoutons, sur ce point, la déposition juridique et solennelle d'un savant clerc d'Angoulême qui avait accompagné l'évêque de cette ville, Rohon, au second concile de Limoges : « Que cette sainte assemblée daigne m'écouter avec bienveillance : il y a quelques années, deux religieux du Mont-Sinaï, hommes graves, d'une vie exemplaire, savants dans la doctrine catholique, versés dans les langues grecque et latine, vinrent dans ces pays de l'Occident par la disposition de la Providence. Comme ils demeuraient

(1) *Monuments inédits*, etc., T II, p. 393, note.

long-temps à Angoulême, attendant le prince de la cité (1), nous, les voyant parfaitement instruits dans les lettres grecques et latines (2), nous eûmes soin de les interroger sur cette question, et nous leur demandâmes si les Orientaux connaissaient saint Martial. Tous les deux, Siméon et Côme, répondirent d'une voix « unanime : Assurément nous connaissons l'apôtre Martial, un des » soixante-douze ! » — Et, comme nous leur disions : « Nous ne » connaissons pas d'autres apôtres que les douze ! » — « Avez-vous, » répondirent-ils, dans ces Eglises d'Occident, l'évangéliste saint » Luc, qui écrit que, après les douze apôtres, soixante-douze » autres furent choisis par le Seigneur ? » — Nous leur répondîmes que nous avions l'Evangile de saint Luc, mais que ces soixante-douze, nous ne les regardions pas comme des apôtres, mais seulement comme des disciples. — Alors, s'éloignant de nous, et se munissant du signe de la croix, ils détestèrent nos paroles, et nous dirent : « Retirez-vous, malheureux, car vous êtes des » hérétiques, puisque vous ne croyez pas aux paroles du Seigneur, » qui a dit aux soixante-douze : *Allez, je vous envoie comme des » agneaux au milieu des loups*. Comment ! vous ne regardez pas » comme apôtres ceux que le Seigneur a envoyés pour prêcher » l'Evangile?... Les Grecs, ajoutèrent-ils, ont toujours été plus » savants que les Latins, et les écritures latines dérivent de la » source des Grecs. Nous savons que saint Martial est un des » soixante-douze qui s'en alla en Occident avec saint Pierre pour » prêcher l'Evangile, et nous avons ses Actes, écrits en notre » langue, dans notre monastère du Mont-Sinaï (3) ».

(1) Guillaume comte d'Angoulême, qui n'était pas encore de retour de son pèlerinage en Terre-Sainte. (ADEMAR., *Histor.*, lib. III, nos 65 et 66 : *Patrolog.*, T. CXLII, col. 75 et 77. — LABBE, *Bibl. Nova*, mss., T. II, p. 254.) Fleury a confondu ce Guillaume d'Angoulême avec Guillaume comte de Poitiers. (*Hist. Ecclés.*, L. LIX, n° 27.)

(2) Le moine Siméon savait cinq langues : l'égyptien, le syriaque, l'arabe, le grec et le latin. (FLEURY, *Hist. Ecclés.*, L. LIX, n° 27.)

(3) Quidam eruditus ex ipsis Engolismensibus clericis, qui tunc ab Engolisma cum episcopo Rohone ad concilium venerat, obviavit, respondens :... « Libenter me audiat sacer patrum conventus. Ante hos plures annos, quidam ex fratribus de monte Sinai in hanc partem advenerunt occiduam, Dei disponente nutu ; moribus graves, doctrina catholicæ fidei profluentes, vita per omnia honesti, utriusque linguae periti : qui, cum diu nobiscum Engolismæ fuissent expectantes principem civitatis, et litteris græcis et latinis eos videremus ad unguem imbuitos, super hac re interrogare curavimus eos.... Itaque illos conveni Græcos, sciscitans utrum Orientales Martialem nossent. Qui (alter Simeon, alter nomine Cosmas) consono ore

Ce religieux Siméon, venu en Occident du monastère du Mont-Sinaï, mourut à Trèves le 4^{er} juin 1035, et fut placé par l'Eglise au rang des saints quelques années après sa mort (1042). « C'est, dit Fleury, un des plus grands saints du XI^e siècle ». Une église collégiale s'est élevée à Trèves sur l'emplacement de sa cellule et le lieu de sa sépulture (1). « Dieu me garde », s'écrie le P. Papebroch en rapportant le témoignage de saint Siméon et de Côme, « Dieu me garde de soupçonner la sincérité de ces deux hommes, et de dire qu'ils ont parlé par flatterie ou par ambition ! Sans doute ils avaient puisé ces détails dans cette ancienne Vie que nous pensons avoir été consultée par Florus, et qui avait été portée par des voyageurs d'Europe en Orient (2). » Qui sait même, ajouterons-nous, si cette Vie écrite en grec, au lieu d'être une simple traduction, n'était pas une vie originale, écrite en Orient, dans la patrie de saint Martial ?

Si nous en croyons un cosmographe du XVI^e siècle, on conservait, par tradition, dans la Palestine, la connaissance du lieu où était né saint Martial. L'auteur de la *Cosmographie Universelle*, André Thévet, assure avoir vu, dans son voyage en Palestine, une église bâtie en l'honneur de saint Martial, près de Rama, dans le lieu où la tradition plaçait sa naissance. Citons ses propres paroles :

responderunt ; dicentes : « Utique Martialem novimus apostolum, unum de septuaginta duobus. » Quibus cum diceremus : « Nescimus præter duodecim apostolos », interrogaverunt nos : « Habetisne, inquierunt, per istas occidentales ecclesias evangelistam Lucam, qui scribit alios septuaginta duos esse electos a Domino post duodecim apostolos » ? Et, cum diceremus utique haberi, sed illos septuaginta duos non credi fuisse apostolos, sed tantum discipulos, illi protinus nos fugientes, et signo crucis munientes, coeperunt detestari vocem nostram, dicentes : « Discedite procul a nobis, miseri, quia hæretici estis, cum non creditis verbis Domini, dicentis ad illos : *Ita, ecce ego mitto vos, sicut agnos inter lupos*. Non creditis esse apostolos illos quos incarnatus Dominus ad prædicandum misit ?.... Græci semper Latinis sapientiores fuerunt, et scripturæ Latinorum ex Græcorum fonte derivatæ sunt. Martialem proinde, quem nos dicimus ὁ ἅγιος Μαρκῆλιος, vere scimus esse unum de illis septuaginta duobus qui cum Petro Occidentem petiit ad prædicandum, cujus gesta, et omnium septuaginta duorum, in monte Sinai in eloquio nostro habemus ». (HARDUIN, *Concil.*, T. VI, pars I, col. 861. — *Patrolog.*, T. CXLII, col. 1364, 1365.)

(1) Les Bollandistes ont donné sa Vie au premier jour du mois de juin. (*Acta SS.* T. I junii, p. 87.) On peut en voir l'abrégé dans Fleury. (*Hist. Ecclés.*, L. LIX, nos 27 et 32.)

(2) Absit ne tales viros, per adulationem vel ambitionem, sic locutos dicamus !.. Id hauserant ex antiquiori illa vita, quam Floro Lugdunensi innotuisse censuimus, per advenas ex Europa in Orientem delata (*Acta SS.*, T. V junii, p. 543.)

« A trois lieues de Rama, il y a un cazal (1), habité seulement d'Arabes domestiques, nommé en leur langue *Arouha*, qui signifie *esprit* et *miroir* en langue des sauvages, où se voit encore une vieille église édifiée autrefois en l'honneur de S. Martial, natif de ce lieu, lequel étant baptisé de saint Pierre, fut envoyé en France, voire premier que S. Denys. L'on m'a dit que le roy Charlemaigne fait faire ceste église, et la dota de quelques rentes (2) ».

Si cette église de saint Martial n'eût pas existé en Orient, nous ne voyons pas quel intérêt Thévet eût eu à l'inventer. Pour ce qui est de la construction de cette église du temps de Charlemagne, cela ne manque pas de fondement, car nous voyons dans les Capitulaires que ce prince envoyait de l'argent à Jérusalem pour la restauration des églises. Le premier Capitulaire de l'an 810 porte ce titre : « *De l'aumône qu'on doit envoyer à Jérusalem pour la restauration des églises* (3) ». Un autre Capitulaire est ainsi intitulé : « *De l'aumône qu'on doit envoyer à Jérusalem pour restaurer les églises à la Noël prochaine* (4) ». Un tel dessein était digne de la piété de ce grand empereur, dont Eginard, son historien, nous dit qu'il envoyait des aumônes aux chrétiens pauvres jusqu'en Syrie, en Egypte, à Jérusalem et à Alexandrie, et qu'il recherchait l'amitié des rois d'outre-mer, principalement pour avoir l'occasion d'apporter par là quelque soulagement et quelque appui aux chrétiens qui vivaient sous leur domination (5).

Ainsi ce n'est pas seulement Rome et la Toscane, où a passé

(1) Village, hameau, de l'italien *casale*.

(2) *Cosmographie Universelle*, liv. VI, chap. VII, Des anciennes villes de Jaffé et de Rama. (Edition in-folio, 1575, T. I, p. 169.)

(3) Capitulare primum anni DCCCX.

XVIII. De elemosina mittenda ad Hierusalem propter ecclesias Dei restaurandas. (*Capitul.*, edit. BALUZE, T. I, p. 474. — MICHEZ, *Patrolog.*, T. XCVII, p. 328.)

(4) L. IV, appendix 1^a.

XXXI. De elemosina mittenda in Hierusalem propter ecclesias Dei restaurandas proximo natali Domini. (MICHEZ, *Patrolog.*, T. XCVII, p. 586.)

(5) Circa pauperes sustentandos.... devotissimus, ut qui non in patria solum, verum trans maria in Syriam et Aegyptum atque Africam, Hierosolymis, Alexandriae atque Carthagini, ubi Christianos in paupertate vivere compererat, paenuriae illorum compatiens, pecuniam mittere solebat : ob hoc maxime transmarinorum regum amicitias expetens, ut Christianis sub eorum dominatu degentibus refrigerium aliquod et relevatio proveniret. Colebat et præ cæteris sacris et venerabilibus locis apud Romam ecclesiam beati Petri apostoli, in cujus donaria magna vis pecuniae, tam in auro quam in argento, necnon in gemmis, ab illo congesta sunt. (EGINARD, *Vita Caroli Magni* : *Patrolog.*, T. XCVII, p. 51.)

saint Martial, qui rendent témoignage à sa mission apostolique au premier âge du Christianisme : c'est encore l'Orient, sa patrie, qui le reconnaît pour un disciple de saint Pierre et un contemporain des apôtres.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir arraché à la science son dernier mot sur cette question de l'apostolat de saint Martial ; nous sommes persuadé que des recherches plus étendues et plus approfondies que les nôtres feront faire un nouveau progrès à cette discussion, et jetteront sur ce fait traditionnel une pleine lumière historique. Nous sommes persuadé que des recherches ultérieures, faites, soit en France, dans les manuscrits de la bibliothèque Royale, soit dans les bibliothèques les plus célèbres de l'Italie et de l'Angleterre, feront découvrir de nouveaux documents relatifs à cette question capitale des origines du Christianisme dans les Gaules. On a vu le rôle important que joue, dans notre Dissertation, le poème de Fortunat découvert à Florence sur la fin du siècle dernier, et inconnu des critiques qui, avant nous, ont discuté le fait de l'apostolat ; on a pu apprécier l'importance des pièces manuscrites récemment découvertes par M. Faillon à la bibliothèque Royale : qui sait ce que l'avenir mettra en lumière sur ce sujet ? La bibliothèque du Vatican renferme, dans un manuscrit du XI^e siècle, une Vie de saint Martial différente de la légende d'Aurélien, si nous en jugeons par les premières lignes que M. l'abbé Rouard nous a transcrites. Cette légende, inconnue de tous les critiques qui nous ont précédé, peut apporter un nouveau poids dans la balance (1) ; en Angleterre, la bibliothèque du collège de Saint-Jean-Baptiste d'Oxford possède une Vie de saint Martial qui n'a pas été encore examinée (2) : aussi nous souscrivons volontiers à ce que nous dit sur ce point le savant auteur des *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Madeleine*, M. l'abbé Faillon, dans une lettre qu'il nous a fait l'honneur de nous écrire : « Si j'avais à donner quelque conseil à un écrivain qui voudrait éclaircir les origines des

(1) Cette légende commence ainsi : « *Patebant quædam fortiorum impiorum gesta.... Eo namque tempore quo Dominus noster Jesus Christus ex intemerato alma Virginis utero*, etc (Collection de la reine de Suède, n° 543.) Il serait possible que cette Vie fût celle qu'Ellies Dupin dit avoir été composée, au commencement du IX^e siècle, par saint Odon de Cluny, Vie encore inédite, que nous n'avons pu trouver jusqu'à présent.

(2) « Une Vie de saint Martial, évêque, avec celle de saint Alexis, etc., dans le collège de Saint-Jean-Baptiste d'Oxford en Angleterre, mais dont on ne dit pas le siècle. » (Catal. mss. Angl., 1697). (*Note de Nadaud.*)

Eglises des Gaules, je l'engagerais à ne pas se borner aux bibliothèques de France, telles que la bibliothèque du Roi, à Paris, qui renferme près de cent mille manuscrits; je l'exhorterais à pousser ses recherches surtout en Angleterre, dont les bibliothèques n'ont point été explorées par les critiques, surtout dans la partie qui concerne l'histoire des saints. Les Anglais, depuis leur schisme, semblent avoir dédaigné tous les monuments concernant la vie des saints, qui sont encore enfouis dans leurs bibliothèques : je ne doute pas qu'elles ne renferment des richesses précieuses pour les Gaules, et inconnues aujourd'hui à nos Eglises.

» Si ma position et mes fonctions eussent pu me permettre de faire un an de séjour en Angleterre, lorsque je travaillais aux *Monuments inédits*, je n'aurais pas balancé d'aller y faire des recherches : la Vie de sainte Madeleine, par Raban Maur, dont nous ne possédons en France aucune copie, peut justifier ce que j'avance ici. Je crois donc, Monsieur, que, si vous pouviez parcourir les bibliothèques d'Angleterre, vous pourriez y faire des découvertes qui jetteraient beaucoup de jour sur l'origine de nos Eglises, et probablement sur l'apostolat de saint Martial (4). »

Si la Providence, qui nous emploie aujourd'hui à un laborieux ministère, nous réserve un jour quelque loisir, nous espérons bien faire sur ce sujet quelque découverte nouvelle : mais, en attendant, nous croyons que l'histoire moderne doit, dès à présent, casser le jugement qu'elle avait porté sur l'apostolat de saint Martial, et assigner, sans hésitation, sa mission au 1^{er} siècle.

Résumé. — Conclusion.

Voilà donc une tradition constante, que nous trouvons établie d'une manière positive ou confirmée indirectement par des témoignages historiques, en remontant de siècle en siècle jusqu'au premier âge du Christianisme. Au 11^e siècle, nous la trouvons répandue partout, non-seulement dans toutes les Eglises d'Aquitaine qui reconnaissent saint Martial pour fondateur, mais encore d'un bout de la France à l'autre, en Angleterre et en Italie, à Constantinople et dans la Palestine, c'est-à-dire dans toute l'étendue du monde chrétien. On en voit les preuves irréfragables dans les conciles tenus à Paris et à Poitiers, à Bourges et Limoges, sur la question de l'apostolat de

(4) Lettre de M. Faillon, datée d'Issy, 2 mars 1854.

saint Martial, au commencement du **xi^e** siècle. — Au **x^e** siècle, les Eglises de Bordeaux et d'Angoulême, du Quercy et de la Bourgogne, etc., ajoutent leurs témoignages à ceux du Limousin. — Au **ix^e** siècle, nous trouvons notre tradition consignée dans la Vie de saint Sacerdos, dans les peintures murales de Saint-Sauveur, dans le livre des Miracles de saint Martial et dans les écrits de Raban Maur, archevêque de Mayence. — Au **viii^e** siècle, notre tradition est confirmée par le moine Florus, auteur des Additions au Martyrologe de Bède; elle est appuyée indirectement par le célèbre diacre Paul Warnefride, secrétaire de Didier, roi des Lombards. — Au **vii^e** siècle, les légendes de saint Ausone et de saint Austremoine attribuent sans hésitation la mission de saint Martial au temps de saint Pierre. — Au **vi^e** siècle, cette tradition se retrouve encore non-seulement dans l'Eglise de Limoges, mais encore dans les Eglises de Poitiers, de Bourges et d'Arles; elle n'est contredite que par un mot de Grégoire de Tours : or, après la réfutation que nous avons faite de ce passage, on peut juger combien cette contradiction est peu sérieuse, et nous avons d'ailleurs, pour contrebalancer Grégoire de Tours, un de ses contemporains les plus illustres, Fortunat, évêque de Poitiers, dont les vers composés sur la légende de saint Martial prouvent que notre tradition est antérieure à Grégoire de Tours. — En remontant plus haut encore, nous trouvons un appui indirect dans une lettre du pape Innocent I^{er}. — Au **iii^e** et au **ii^e** siècle, notre tradition est confirmée indirectement par Tertullien et saint Irénée, qui affirment que, de leur temps, il y avait des Eglises chrétiennes établies chez *les diverses nations des Gaules et chez les Celtes*.

Bien plus, des monuments étrangers, d'une autorité incontestable, donnent à notre tradition une confirmation éclatante : c'est ainsi que, dans l'Eglise romaine, notre tradition se rattache à celle de saint Paul et de saint Luc; et nous la trouvons consignée dans les vieilles archives de Sainte-Marie *in Via Lata*. Dans la Toscane, l'église de Saint-Martial bâtie près de la ville de Colle, sur le tombeau de saint Austriclinien, et les souvenirs traditionnels qui s'y rattachent; en Orient, la Vie de saint Martial, écrite en grec, qui se trouvait, au **x^e** siècle, dans le monastère du Mont-Sinaï, et qui faisait de l'apôtre de l'Aquitaine un des soixante-douze; puis l'église de Saint-Martial que le cosmographe Thévet assure avoir vue, dans son voyage en Palestine, près de la ville de Rama, dans le lieu où la tradition ancienne faisait naître le premier évêque de Limoges : voilà des monuments, voilà un faisceau de traditions qui,

en s'accordant avec la nôtre, et en se donnant un mutuel appui, jettent une vraie lumière historique sur la mission de saint Martial au temps des apôtres. Cette tradition est catholique ou universelle : elle est de tous les temps et de tous les lieux.

Et l'on voudrait que tant d'Eglises, dans les Gaules et dans l'Italie, en Angleterre et en Palestine, se fussent accordées à admettre un fait historique qui n'aurait aucun fondement ! — Et l'on voudrait que toutes les Eglises d'Aquitaine eussent perdu de vue un fait aussi important que celui de leur origine, que l'époque de la mission de leur premier apôtre, et se fussent laissé tromper par le rêve fabuleux de quelque imposteur !... Mais à qui persuadera-t-on que tant d'Eglises, rivales de celle de Limoges, aient admis sans réclamation un fait qui donnait à notre Eglise une telle supériorité d'origine ? Et comment supposer alors que l'erreur devint si générale ? Comment supposer que l'Aquitaine et la France, Rome et la Toscane, l'Occident et l'Orient se rendissent complices du mensonge, et s'accordassent unanimement sur un fait controuvé ? Comment expliquer que tant d'Eglises étrangères, parfaitement désintéressées dans la question, rendent le même témoignage ? Comment expliquer qu'un si grand nombre de témoins, dont plusieurs, comme nous l'avons vu, n'ont pu s'entendre, fassent sur ce point une déposition unanime ? — Il faut reconnaître, avec Tertullien, que « une tradition qui est la même en beaucoup de lieux n'est pas une erreur, une fiction ou un mensonge, mais une vérité transmise de vive voix (1) ». Et c'est pourquoi nous terminerons ce chapitre par ces paroles du savant et illustre de Marca, que nous sommes fier de trouver avec nous dans cette importante discussion : « J'ai pensé qu'il fallait, non pas renverser, mais conserver nos traditions, qui sont fondées sur la vérité : avec d'autant plus de raison qu'elles ont été reçues autrefois dans l'Eglise romaine et dans tout le monde chrétien (2) ».

L'ABBÉ ARBELLOT.

(La fin à un prochain Bulletin.)

(1) Cæterum quod apud multos unum invenitur non est erratum, sed traditum. (TERTULLIAN., *De Præscript.*, C. XXVIII.)

(2) Non evertendas, sed retinendas putavi, quæ veritate nituntur, traditiones nostras; præcipue cum in Ecclesia romana ac toto in orbe Christiano jam olim receptæ fuerint. (*De tempore prædicatæ primùm in Galliis fidei*, n° 27. — *Apud Acta SS*, T. V junii, p. 552.)

J. FOUCAUD.

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

I.

Au-dessous des grandes figures littéraires qui se détachent en relief sur la surface d'une nation se trouvent des physionomies plus humbles, plus locales, mais qui ne manquent cependant ni d'originalité ni d'expression.

Les écrivains célèbres, soit qu'ils planent dans les régions élevées de l'art et de la spéculation, soit qu'ils descendent sur le terrain brûlant de la philosophie militante et de la politique, résumant en eux les tendances d'un siècle ou d'un pays. Leur renommée franchit rapidement les murailles de la ville qui les vit naître, et s'étend avec les idées dont ils sont devenus les représentants. Pendant leur vie, comme après leur mort, la gloire les entoure d'une lumineuse auréole : littérateurs, peintres et sculpteurs s'efforcent de saisir leurs traits, et de les transmettre à la postérité dans toute leur précision.

Aux pieds de ces géants s'agite une foule d'écrivains dont l'action ne se fait sentir que dans leur province. Leur nom, inconnu aux étrangers, jouit d'une popularité locale qui est à la gloire ce qu'une étoile est au soleil. Après leur mort, leur physionomie s'efface rapidement, et c'est à peine si la génération suivante saurait dire quels en furent le type et les contours.

Le Limousin, qui ne compte parmi ses enfants aucun de ces colosses littéraires qui éclairent leur berceau à la splendeur de leurs rayons, a vu naître et mourir dans son sein un certain nombre d'hommes qui ont rempli d'une douce lueur la modeste sphère qui les contient. La patience leur tient lieu d'inspiration, le travail prit la place du génie. L'un d'eux cependant se distingue entre tous par sa vie tourmentée, par les souvenirs révolutionnaires qui se groupent autour de lui, par le caractère essentiellement limousin de son œuvre, et par l'idiome dans lequel il l'écrivit. Cet homme c'est Foucaud. Contraste étrange ! les vieillards ne parlent de lui qu'avec

crainte ; son nom se mêle dans notre pays à tous les épisodes de la terreur, et cependant bourgeois instruits et paysans grossiers se laissent prendre à la bonhomie de ses fables, et les redisent en souriant.

Nous allons raconter la vie de ce Jacobin fabuliste. Aride pour un étranger, un sujet pareil est pour nous riche en faits intéressants, en souvenirs presque ensevelis dans l'oubli. Nous aurons à parler de l'existence politique de Foucaud, et nous veillerons à ne point faire jaillir des étincelles imprudentes de cendres encore chaudes. Foucaud se chargera de nous développer lui-même ses idées, et la conscience de chacun protestera contre les sauvages doctrines qu'il professait dans ses discours. Mais à la fin de notre œuvre nous aurons la douce surprise de voir le montagnard déposer son effrayant costume, et alors nous apparaitra le fabuliste naïvement spirituel, si populaire dans notre pays.

II.

Jean Foucaud naquit à Limoges le 5 avril 1747 (1). Son père, marchand dans notre ville, était un de ces bourgeois qui s'élèvent à peine au-dessus du peuple, et qui n'en ont encore dépouillé ni la manière de vivre ni les mœurs. Germain Foucaud, c'était son nom, n'était pas arrivé à la fortune : il régnait à peine à son foyer une modeste aisance, acquise au prix d'économies long-temps continuées. C'était alors le temps où la philosophie nouvelle donnait l'assaut aux vieilles croyances, aux institutions vermoulues. L'édifice social tremblait de la base au sommet. Le jeune Foucaud dut recueillir avidement dans sa famille et dès son enfance ces bruits sourds précurseurs de la tempête. Qui ne sait en effet que le mouvement révolutionnaire trouva ses plus fermes soutiens dans la classe bourgeoise, long-temps comprimée, et qui aspirait à monter enfin au niveau de l'aristocratie ?

De toutes les maisons d'éducation qui se trouvaient alors à Limoges, la plus renommée à coup sûr était celle des Jacobins. Ils possédaient les terrains situés au-dessous de l'église Sainte-Marie, et occupés aujourd'hui par les constructions de l'administration de la guerre. Les bâtiments, dont il ne reste plus que quelques vestiges,

(1) Foucaud (Jean) naquit à Limoges, le 5 avril 1747, de Germain Foucaud et de dame Lenoble. Il fut baptisé, le jour même de sa naissance, dans l'église de St-Jean de la Cité (St-Etienne), par M. Joseph Gély, curé de la paroisse.

étaient vastes, mais délabrés, et sur quelques points semblables à des ruines. L'église avait les murailles nues et lézardées, la toiture défoncée, les dalles disjointes. Dans ce triste séjour vivaient des hommes peu nombreux, avides de science, entourés d'une grande réputation de savoir, et qui consacraient à l'étude le temps qu'ils avaient su dérober au monde. Si c'était pour eux un bonheur d'apprendre, c'était aussi une joie et à la fois une nécessité d'enseigner. Non pas qu'ils fissent profession d'expliquer aux enfants les éléments de toutes choses : leur enseignement avait une portée plus haute, et s'adressait seulement au jeune homme. Comme ils avaient poussé plus loin qu'on n'avait l'habitude de le faire en leur temps l'étude de l'histoire, de la philosophie, des mathématiques, ils se plaisaient à compléter les éducations commencées sous une autre direction. Ils recevaient les jeunes gens alors qu'ils allaient bientôt sortir des bancs du collège pour fortifier en eux une instruction trop superficielle, et pour les faire avancer d'un pas dans la science qu'ils avaient approfondie.

Foucaud eut le bonheur d'étudier les belles-lettres et la philosophie à cette mâle école, et, dès qu'il eut approché de ses lèvres la coupe de la science, il se laissa prendre à son Apre saveur. Son esprit, rapide, actif, et en toutes choses emporté au-delà de la modération, qui est le plus souvent la mesure de la vérité, se concentra dans l'étude, et s'y absorba. Les Jacobins prirent bientôt de lui une haute opinion, et dès lors leurs efforts tendirent à le retenir parmi eux. Où Foucaud trouverait-il une retraite aussi propice aux méditations qu'il aimait ? A quelle position pouvait-il aspirer, lui qui était issu de la plus humble famille, alors que le mérite sans la noblesse et la fortune était d'un si mince secours ? Les joies du monde étaient-elles donc d'un si grand prix ? Ne valait-il pas mieux s'engager dans l'ordre auquel ses maîtres appartenaient ? N'était-ce pas s'assurer un avenir, se créer une influence certaine, et se donner pour toujours cette paix du cœur indispensable aux profondes études ?

Foucaud se laissa séduire. Il ne se demanda pas s'il avait dans le cœur les trésors de piété nécessaires pour résister aux tentations du monde ; si la prière et l'étude pourraient à jamais lui tenir lieu des liens de famille auxquels il renonçait. Il prit pour une vocation impérieuse ce qui n'était qu'amour de la science, ambition confuse, désirs sans objet. Parce qu'il crut que les idées de sa jeunesse étaient invariables, et ne lui feraient point défaut dans l'âge mûr, il entra dans l'ordre des Jacobins, et reçut la prêtrise, sans descendre en son

Âme pour en examiner l'état, et sans peser à leur juste valeur ses sentiments et ses convictions.

Dès qu'il eut revêtu la robe blanche du Jacobin, et jusqu'au moment où les événements inclinèrent ses idées vers la politique, Foucaud parut avoir fait de l'étude et de l'enseignement le but unique de sa vie. Son esprit clair et méthodique semblait apte à tout retenir, et s'appliquait sans efforts et avec un égal succès aux sciences les plus variées : la théologie, l'histoire, les belles-lettres, les langues vivantes, la botanique, lui découvrirent successivement leurs secrets. Mais les mathématiques surtout avaient le don de le fixer, et c'était toujours en elles que son esprit trouvait la plus grande satisfaction. Elles n'étaient pas alors popularisées comme en notre temps, et, si l'on s'en tenait souvent aux premiers éléments des sciences exactes, c'était une rare exception de les approfondir. Foucaud voulut pénétrer jusqu'au vif dans cette branche des connaissances humaines. Sans maître pour lui aplanir la voie, guidé seulement par un raisonnement puissant et sûr, il en gravit les sommets. On se plut dès lors à reconnaître de toutes parts que le père Foucaud était un homme d'une intelligence naturellement supérieure et enrichie de solides connaissances. Il se fit prédicateur ; sa voix s'éleva souvent dans nos églises, et toujours il eut la satisfaction de voir les auditeurs se grouper en foule autour de sa chaire, témoignant par leur nombre et par leur attitude de l'estime singulière qu'ils avaient pour ses sermons. Non pas que Foucaud eût dans la parole cette éloquence qui étonne, ou ce charme qui pénètre et ravit ; mais il était doué du don si rare de dépouiller les matières religieuses de leur aridité théologique, et de les ramener à la portée des gens du monde en les revêtant d'un langage attrayant, limpide, et jamais nuageux. Foucaud était en outre dans l'intimité un spirituel causeur, un peu froid, un peu enclin à l'ironie, un peu absolu dans ses idées, mais qui cependant se jouait avec facilité de sujets divers, et savait toujours se faire écouter par la grâce même de sa conversation.

Tel nous apparaît Foucaud dans les années laborieuses pendant lesquelles son esprit se trempa et parvint à son entier développement ; mais, dans la transition de la jeunesse à l'âge mûr, sa sérénité juvénile l'abandonna, et son caractère fermenta et s'aigrit. Peut-être comprenait-il, mais trop tard, que sa carrière austère et détachée des affections humaines convenait peu aux instincts qui s'agitaient en lui ; peut-être souffrait-il intérieurement d'être relégué sur la scène du monde au rang des comparses, alors qu'il se sentait la force

nécessaire pour remplir un rôle important. Quoi qu'il en soit, il sembla dès lors qu'il y avait en son âme du mécontentement contenu, mais qui cherchait à s'épancher. Sa froideur première toucha à l'égoïsme ; son esprit passa de l'ironie au sarcasme ; les idées paradoxales qu'il semait autrefois dans ses causeries pour leur donner du trait, et comme en se jouant, se formulèrent en système. Depuis lors, si l'on comprit toujours qu'une intelligence puissante habitait en lui les régions du cerveau, on sentit néanmoins que dans son développement elle avait desséché le cœur et détruit le sentiment.

Foucaud se trouvait dans cette disposition d'âme inquiète et presque malade lorsque la révolution vint en faire son tempérament en l'y fixant à jamais. Si l'on n'a pas mis en oubli le hasard de sa naissance, son ambition comprimée, son caractère naturellement enclin à dépasser en tout la mesure, on comprendra que Foucaud semblait prédestiné à recueillir avidement les idées nouvelles, et à favoriser leur essor de tout son pouvoir. Du reste la révolution de 1789 abondait à ses commencements en nobles idées, et déroulait aux yeux éblouis de larges horizons. Elle recrutait ses partisans non-seulement dans les classes qui espéraient arriver par elle à une complète émancipation, mais encore jusque sur les marches du trône, parmi ceux qu'elle devait immoler plus tard. Elle prenait son point d'appui dans la conscience humaine, et se légitimait ainsi ; mais il fallait modérer son élan pour ne pas donner dans l'excès. Foucaud ne sut pas déterminer la limite où le bien faisait place au mal. Lorsque la révolution, se dévorant elle-même, épouvanta le monde par les proscriptions et les échafauds, au lieu de revenir sur ses pas, il marcha toujours en avant. Était-ce aveuglement de la raison, absence de courage, amour de la popularité ? Il serait aujourd'hui difficile d'assigner une cause précise à ces exagérations déplorables ; mais ce qui est certain c'est qu'elles remplissent dans sa vie plusieurs pages qu'on serait heureux d'en déchirer.

A la fin du siècle dernier, Limoges était encore une cité bourgeoise, aux habitudes uniformes, sans ressemblance avec la ville fiévreuse, encombrée d'usines et d'ateliers, que nous habitons aujourd'hui. Les manufactures étaient seulement en germe dans nos murs : c'est dire qu'elles ne recélaient pas dans leur sein cette foule d'ouvriers nomades qui est leur population, et que nous avons vue se répandre sur le pavé, dans nos jours de trouble, comme une armée turbulente et prête à l'action. La lenteur des communications était telle que les faits n'arrivaient à la connaissance de nos pères qu'alors qu'ils se trouvaient irrévocablement accomplis. Les discussions

roulaient donc sur les conséquences, mais non sur l'opportunité des mesures adoptées, et perdaient ainsi la plus grande partie de leur violence. Aussi, dans le mouvement révolutionnaire, notre pays suivit l'impulsion qui lui était communiquée, sans en avoir jamais une qui lui fût particulière. A cette époque où tout fut extraordinaire, les succès comme les crimes, le Limousin. eut un rôle secondaire complètement effacé. Certains hommes cependant prirent le privilège d'incarner en eux la révolution, et plusieurs pages de nos annales attestent les efforts qu'ils tentèrent pour nous élever à la hauteur de leurs opinions.

Dès le principe, Foucaud se mit en lumière. La garde nationale le choisit pour aumônier lors de son organisation. Ce titre paraît même avoir été reçu par lui avec une vive satisfaction, si l'on en juge par le soin avec lequel il l'énonçait toujours à la suite de son nom.

Le 14 juillet 1789, fut célébrée à Limoges la fête de la première fédération, et Foucaud fit à cette occasion son apparition en quelque sorte officielle dans le monde de la politique. Un autel exhaussé sur de nombreux degrés, et faisant face à la porte Tourny, avait été dressé vers le milieu de la place de ce nom. A droite, et parallèlement aux bâtiments des Cordeliers, était rangé le régiment Royal-Navarre, qui tenait alors garnison parmi nous. A gauche, faisant face au régiment, et adossées au mur du jardin des Feuillants, se tenaient les diverses gardes nationales accourues à la cérémonie. C'était par un splendide soleil. La foule se pressait avidement à ce spectacle nouveau pour elle, et inondait de ses flots les rues adjacentes et la longue avenue de la communauté des Bénédictins. A Foucaud revint l'honneur de célébrer la messe en cette solennelle circonstance, et dès ce jour il prit rang parmi les serviteurs dévoués de la révolution.

Vers le même temps, les clubs s'organisaient dans les provinces. Ils n'étaient dans nos villes que des succursales de ceux de Paris, et avaient eux-mêmes des ramifications jusque dans les villages. C'étaient, dès lors comme plus tard, des réunions confuses, dans lesquelles la violence s'arrogeait le privilège du patriotisme. L'exagération était mise à plus haut prix que le bon sens; la déclamation passait pour de l'éloquence; l'obscurité, pour de la profondeur; et l'on déraisonnait sur toutes choses sous prétexte de tout éclairer. Limoges vit se fonder dans son sein un club, qui se continua pendant tout le cours de la révolution. Il se nommait *Société des Amis de la Constitution*, et sa devise était : « Vivre libre ou mourir ! » Foucaud prit

place parmi les fondateurs, et ne tarda pas à marquer parmi les membres influents : secrétaire dès l'origine, il vint bientôt s'asseoir au fauteuil de la présidence. Il fut l'orateur goûté de la foule, chargé de prendre la parole sur les graves questions et dans les grands jours. Accueillis au bruit des applaudissements, ses discours étaient imprimés ensuite aux frais de la Société, et répandus à un grand nombre d'exemplaires. Plusieurs d'entre eux nous sont ainsi parvenus.

L'un de ces discours entre tous se recommande par la gravité du sujet et par la polémique dont il devint l'occasion. L'organisation civile du clergé en est le texte, et il porte en épigraphe ces mots, qui en révèlent l'esprit : « *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, » et quæ sunt Dei Deo* ». L'expérience de l'histoire a prouvé que, de toutes les matières qui peuvent tomber sous l'appréciation de l'homme, et donner lieu à l'intervention des gouvernements, celles qui intéressent la religion sont aussi celles qui exigent le plus de délicatesse dans l'examen et de ménagements dans les lois à formuler. Aussi le décret sur la constitution civile du clergé froissait bien des âmes dans leur sentiment le plus susceptible, et avait été dès son apparition accueilli par une immense rumeur. La Société des Amis de la Constitution s'émut, et chargea Foucaud, qui la présidait, de prendre la parole pour diriger l'opinion. Dans ce but, il prononça un discours soigneusement élaboré, modéré dans la forme, mais visant trop à la profondeur métaphysique, et privé de cette clarté qui était en lui la qualité dominante. On eût dit qu'il éprouvait encore un certain malaise à commettre la robe du moine dans ces luttes sans cesse renaissantes, et qu'il sentait le besoin de se rassurer lui-même derrière un grand étalage de science théologique et de citations. La péroraison seule ressort comme un mouvement d'éloquence, et se détache de ce discours froid comme une page d'algèbre, mais d'une logique moins puissante : « Citoyens abusés, s'écrie » l'orateur, votre cœur, dites-vous, est cruellement serré entre le » patriotisme et la religion, et nuit et jour vous versez des torrents » de larmes. Vous pleurez, citoyens ! Quoi ! la France vient de » rompre tous ses fers ; vous êtes Français, et vous pleurez ! La » religion vient de reprendre toute sa majesté ; vous êtes chrétiens, » et vous pleurez ! Votre monarque, image de la divinité, est dans » l'heureuse impuissance de vous faire du mal, et vous pleurez ! Vos » pasteurs sont dans la consolante nécessité de vous faire du bien, » et vous pleurez ! Au moins cachez-nous donc des larmes qui flétris- » sent votre cœur et les lauriers de vos frères. » Ce discours fut

accueilli par de longs applaudissements, et la Société des Amis de la Constitution en fit distribuer deux mille exemplaires.

M. Montbrial, professeur de théologie, ne voulut pas laisser sans réfutation un discours aussi répandu. Il répondit par deux lettres, qui nous sont parvenues, et la polémique prit bientôt entre les deux adversaires une tournure singulièrement piquante. Foucaud avait soutenu que l'intervention du pouvoir politique dans la constitution civile du clergé n'était point chose nouvelle, et dont il fallût se plaindre comme d'un immense abus d'autorité : suivant lui, ce droit avait été reconnu dans tous les temps, et par les pères de l'église, et par les conciles. A l'appui de sa thèse, il entassait des citations nombreuses ; mais un texte surtout avait servi de base à sa dissertation, et avait mérité la distinction d'être imprimé dans le discours en lettres capitales. Foucaud faisait dire au concile de Chalcédoine : « Il est permis à l'empereur de faire les bornes des provinces ecclésiastiques, de leur enlever leurs privilèges, d'accorder de nouveau à d'autres villes épiscopales le titre et les honneurs des métropoles, et de faire autre chose de cette nature ». Foucaud indiquait comme source de cette victorieuse citation la collection du père Labbe, à la page 425. Dans les notes données à la suite du discours, il poussait le scrupule jusqu'à mettre sous les yeux de ses lecteurs le texte latin dans toute sa pureté.

M. Montbrial, qui semble avoir été en son temps un théologien de science et d'autorité, prétendit que ce texte si précis n'avait jamais existé que dans l'imagination de Foucaud. « Je m'étais inscrit, dit-il dans sa seconde lettre, et de nouveau je m'inscris en faux contre ce texte, qui nous est offert comme extrait du père Labbe, et comme l'ouvrage du concile de Chalcédoine. Les théologiens de la capitale ont fouillé les sources ; à Limoges, on a lu et relu le père Labbe, et les paroles que vous en transcrivez en très-gros caractères demeurent toujours introuvables. Avec les secours de votre indication, on aboutit à une page grecque, où les yeux ne sauraient découvrir les mots remarquables que vous prétendez décisifs en votre faveur. »

La discussion descendit alors des hauteurs de la théologie pour tomber dans le domaine des personnalités. Ces matières, qui aujourd'hui ne font naître en nous qu'un sentiment d'indifférence et d'ennui, jouissaient alors du privilège de passionner les esprits. Chacun attendait avec impatience la réponse de Foucaud. Elle parut bientôt sous le titre singulier d'*Aperçu civico-critique*. Il annonçait à son contradicteur qu'il déposerait sur le bureau de la municipalité la

collection du père Labbe, et qu'il ferait constater ainsi l'authenticité de ses citations. Aussitôt trois prêtres, MM. Périgord, Labrousse et Laforest, firent faire sommation à M. Lingaud, alors greffier secrétaire de la municipalité, d'avoir à les faire appeler à cette vérification. Mais ce n'était là qu'une bravade du père Foucaud. Vainement il feuilleta en tous sens l'ouvrage du père Labbe : il ne put pas y découvrir le texte qu'il en avait extrait. A bout d'arguments, il se vit obligé de reconnaître que la phrase victorieuse avait été puisée dans les œuvres d'un moine grec schismatique du nom de Blastarès. Il paraît que la citation contestée lui avait été adressée de Toulouse avec la fausse indication, et il fit imprimer toute la correspondance relative à cette erreur, pour ne pas laisser croire qu'il avait menti sciemment.

Foucaud, battu sur le terrain de la polémique théologique, parut une seconde fois à la tribune de la Société des Amis de la Constitution, et traduisit en quelque sorte en prose vulgaire son premier discours. « Si je me croyais, dit-il dès le début, en droit de » prononcer définitivement sur les écrits de M. Montbrial comme il » s'est permis de prononcer sur les miens, je dirais que, de tous les » libelles jetés contre la constitution française, je n'en connais pas où » la fureur de tromper soit portée à des excès plus indécents que » dans ses deux lettres; et j'ajouterais que je n'en ai pas encore » lu qui présentent des moyens plus faibles et des pièges plus » grossiers. » Après cette vengeance de l'amour-propre offensé, Foucaud déclare qu'il s'abstiendra de citations pour ne pas donner à son adversaire une nouvelle occasion de quitter l'objet principal, et de courir après la foi de quelque auteur ou l'exactitude de quelques notes. L'érudition du premier discours a disparu pour laisser la passion brûler de tout son feu. M. Montbrial avait rappelé Foucaud au respect de l'autorité des évêques. Mais celui-ci s'insurge, et répond dans son langage véhément : « J'ai fort bien trouvé dans l'Evangile, » comme vous me l'aviez dit, que celui qui écoute les évêques écoute » Jésus-Christ, et que celui qui les méprise le méprise; mais j'y » trouve aussi que, quand un ange du ciel viendrait nous prêcher un » autre Evangile que celui de Jésus-Christ, il faudrait lui dire » anathème; et je n'ai point encore trouvé que Jésus-Christ ait » défendu au prêtres de France d'accepter la constitution civile » du clergé; qu'il ait jamais dispensé ni les évêques, ni le pape, ni » les conciles, d'obéir aux lois de police intérieure d'un royaume. J'y » ai bien lu que Jésus-Christ lui-même avait été accusé de soulever » le peuple; mais je n'ai pas su trouver d'endroit où les apôtres

» soient atteints et convaincus d'avoir fait des instructions pasto-
 » rales, des lettres aux électeurs, comme les évêques et les pro-
 » fesseurs de théologie les écrivent !.... J'ai lu qu'un des premiers
 » évêques du christianisme vendit sa conscience, sa religion,
 » son divin maître, pour trente pièces d'argent, qu'il livra tout
 » cela par un signe d'affection ; mais je ne trouve pas dans l'Evan-
 » gile qu'il faille entendre aussi de celui-là ces paroles : « Qui
 » vous écoute m'écoute ! » On comprend sans peine quelle hésita-
 » tion devaient jeter dans les âmes de semblables paroles tombées
 » de la bouche d'un prêtre qu'entourait une grande réputation de
 » savoir. Ce second discours ne manque du reste ni de chaleur ni
 » d'éloquence. « Et vous, vierges chrétiennes, s'écrie Foucaud dans
 » la péroraison, à qui l'assemblée nationale a commandé de la
 » reconnaissance en respectant les liens sacrés qui vous sont chers ;
 » vous surtout qui trouviez autrefois des consolations et des ressources
 » dans mes sermons, je ne tenterai pas d'approcher moi-même
 » de vos saints asiles : je respecte trop jusqu'à vos préjugés ; mais,
 » si quelqu'un de mes discours parvenait jusqu'à vous, ne vous en
 » rapportez pas aux raisonnements que je fais et aux autorités que
 » je cite ; j'y consens ; mais du moins soupçonnez qu'il est possible
 » qu'on vous trompe ; — et, dans cet état d'inquiétude, jetez-vous
 » avec confiance aux pieds du crucifix ; demandez-lui par des larmes
 » et par des soupirs s'il est bien vrai que sa religion ne soit pas
 » onduleuse et flexible à toutes les formes politiques de bien public ;
 » demandez-lui s'il l'a établie pour le maintien du despotisme ou pour
 » la félicité des peuples ; demandez-lui s'il serait plus glorifié de
 » l'effusion de notre sang que de la soumission de ses ministres ;
 » demandez-lui si la charité ne pourrait pas au moins légitimer ce
 » que l'intérêt trouve d'illégal dans la constitution civile du clergé ;
 » et, sur sa réponse, prononcez ! »

Cependant la révolution s'exaspérait par ses propres fureurs. Aux
 tendances généreuses qui illustrèrent les beaux jours de la Consti-
 tuante avaient succédé des violences insensées. Les patriotes avaient
 appelé à leur aide la déportation et l'échafaud. Ces monomanes
 sanguinaires semblaient chercher l'égalité dans la misère et dans
 la terreur. Clergé, noblesse, royauté, avaient courbé la tête sous le
 niveau de la guillotine, et cependant le soleil qui devait verser ses
 rayons splendides sur le monde régénéré ne se levait pas à l'horizon.
 Dans leur rage stupide, les sans-culottes s'en prirent à la religion et
 à la divinité : le culte catholique fut aboli. Il fut ordonné de croire,
 sous peine de mort, que les cieux étaient déserts, et que Dieu était

un mensonge. Foucaud ne recula pas devant ces folies ; son cœur ne se souleva pas de dégoût. La religion chrétienne, dont il avait dit si excellemment dans un des sermons de sa jeunesse : « Elle seule est » digne de Dieu parce qu'elle seule nous le fait connaître tel qu'il est, » et qu'elle seule nous le fait aimer comme il mérite d'être aimé ; elle » seule est digne de l'homme parce qu'elle seule nous fait connaître » tous nos devoirs , et qu'elle seule pourvoit à tous nos besoins , » la religion chrétienne se transforma dans la bouche du démagogue en une farce jouée long-temps par des prêtres audacieux devant la stupide humanité. C'est qu'il n'est pas de degrés dans l'athéisme : lorsque la conscience s'est séparée de Dieu, elle éprouve le besoin toujours renaissant de s'en éloigner encore, comme pour mettre entre elle et lui une infranchissable distance : nous cherchons alors à nous rassurer par des exagérations nouvelles, et les blasphèmes deviennent un symptôme de notre frayeur.

Quand il fut entré dans cette voie, Foucaud ferma les yeux , et avança tête baissée. Il rentra dans la vie civile , et se fit comme un plaisir de traîner dans la boue ce qu'il avait naguère encensé. Le journal de la Haute-Vienne , dans le numéro du 29 frimaire an II , contient une ignoble parodie de la prière , qui peut donner une juste mesure de l'exaltation d'idées à laquelle son auteur était parvenu. Après avoir transformé le *Pater*, l'*Ave*, les actes de foi, d'espérance, de contrition, en de ferventes adorations à la Montagne, Foucaud résumait ainsi, dans le *Credo*, les croyances des patriotes : « Je » crois à la souveraineté et à la toute-puissance du peuple français , » seul artisan de la liberté.... Je crois à la nécessité des mesures » révolutionnaires , à la mort de tous les émigrés , à l'arrestation de » tous les nobles , à la déportation de tous les prêtres.... » Le Décalogue, sous le nom de *Commandements de la Montagne, Sinaï des Français*, renferme les devoirs des bons citoyens : c'est une infâme provocation au pillage et à l'assassinat, digne de la feuille du *Père Duchêne*, et qu'on ne lit qu'avec étonnement et dégoût.

Ces excitations aux plus atroces violences furent encore poussées plus loin et formulées plus clairement dans un discours que Foucaud prononça au club le 30 brumaire an II , jour de la fête de la Raison. Il développa cette thèse qu'il n'y avait jamais eu et qu'il ne pouvait pas y avoir de bons prêtres. « Qu'est-ce qui nous divise entre nous » depuis quatre ans ? s'écria-t-il, ce sont les prêtres. Qu'est-ce qui a » mis les premières entraves au bonheur du peuple français ? ce sont » les prêtres. Qu'est-ce qui a jeté le trouble dans les consciences , la » discorde dans les familles, le malheur dans la société ? ce sont les

» prêtres. Qu'est-ce qui a soulevé tous les rois de l'Europe contre nous? qu'est-ce qui a taché de sang et couvert de crimes tous les points de la république? ce sont les prêtres. » Et il continua pendant long-temps, appelant ainsi sur la tête du clergé toutes les haines et toutes les colères. Dans son discours, il eut à parler des saints que révérait l'église catholique : il le fit dans les termes les plus grossiers : « Qu'est-ce qui a fait les saints? dit-il : ce sont les vertus sanctifiantes. Où trouve-t-on les vertus qui sanctifient? dans les livres de piété. Qui a fait ces livres? ce sont les prêtres. Il est donc bien évident que ce sont les prêtres qui ont fait les saints. » Et, dans une note, Foucaud ajoute : « A Rome, les têtes des morts se vendent trente livres la pièce, et on en fait un saint, comme on fait à Bordeaux de la liqueur de M^{me} Enfoux, avec une étiquette. » Après ces triviales déclamations, il récita devant le peuple assemblé la prière patriotique dont il était l'auteur, et il termina par ces mots : « Peuple, voilà ton culte. C'est le seul qui convienne à un peuple libre ; c'est le seul dont une république bien organisée puisse permettre la publicité. C'est le seul digne de l'esprit humain et du peuple français. La loi sera toujours suffisante pour diriger les bons citoyens, et, pour contenir les mauvais, il ne faut que la guillotine ! »

On ne rapporte pas sans en gémir ces impiétés cyniques, ces excitations sanguinaires. Nous aurions avec bonheur laissé ces pages dans l'oubli ; mais il nous a paru que c'était presque un devoir de faire revivre des faits qui, pour être affligeants, n'en sont pas moins l'expression de la vérité. Dans les temps de commotion politique, il est bien des hommes ardents à se jeter dans la tempête, et qui pensent qu'il suffira d'invoquer plus tard la chaleur de leur sang, la mobilité de leur caractère, pour faire oublier leurs excès. Il est bon de leur apprendre que, si un jour suffit à les commettre, il faut souvent un siècle pour en effacer le souvenir.

Des vieillards dont la mémoire a conservé la vivacité du jeune âge se sont plu maintes fois à faire revivre à nos yeux les grandes scènes révolutionnaires dont ils furent les témoins. Toujours le père Foucaud se présentait dans leurs portraits avec la physionomie sèche et violente que nous venons d'esquisser. Il est superflu d'entasser ici les mille anecdotes qui se racontent sur sa vie : il en est une cependant qui achève d'éclairer cette figure mécontente, et qui vit encore aujourd'hui dans bien des souvenirs. On célébrait un festin patriotique dans l'église de St-Michel-des-Lions. Les convives ne manquaient pas, et, comme toujours, la frayeur de passer pour suspects

avait amené le plus grand nombre. Foucaud siégeait, là comme partout, entre les premiers. Long-temps les propos obscènes, les sinistres refrains de la Marseillaise et de la Carmagnole résonnèrent sous les voûtes de l'église. Cependant le repas allait finir quand Foucaud voulut mettre une fois encore son patriotisme en saillie. Il se trouvait alors, à la place que les orgues occupent aujourd'hui dans Saint-Michel, un vitrail dont les étrangers se plaisaient à louer la remarquable beauté. Il représentait le Christ crucifié, et l'on ne savait ce qui devait être le plus admiré de la vivacité des couleurs ou de l'expression de la pose. Foucaud saisit une bouteille placée près de lui, et la lança dans le vitrail. Plusieurs patriotes suivirent son exemple, et dans quelques minutes le chef-d'œuvre avait disparu.

Il faut dire cependant, pour rester dans la vérité, que Foucaud, même à l'époque de sa vie où il se livrait aux prédications furibondes, ne parut jamais à ses concitoyens un tribun avide de sang. On s'accordait à dire qu'une soif immodérée de popularité le poussait seule à la violence, et l'on reconnaissait volontiers qu'il eût reculé devant la mise en pratique des sauvages théories dont il se faisait l'apôtre. Un homme plus systématique, plus ambitieux que Foucaud, et que l'échafaud devait dévorer, Publicola Pédon, passait pour exercer sur l'esprit impressionnable du moine irrité une pernicieuse influence, et souvent on faisait remonter jusqu'à Pédon la réprobation que soulevaient les fureurs de Foucaud.

En se faisant dans notre pays le propagateur des idées révolutionnaires, il est certain que Foucaud se berçait de splendides espérances. Son ambitieuse activité rêvait un théâtre pour se développer dans toute sa splendeur. Il lui fallait une position à la hauteur de son savoir, une influence aussi vaste que ses désirs. Ce n'était pas en effet une de ces natures chaudes et généreuses qui aiment la popularité pour elle-même à cause de ses émotions et de ses orages. Et cependant Foucaud n'arriva pas aux honneurs convoités. Nommé juge de paix à l'élection, il devint bientôt après payeur du département. Mais ce n'était là qu'une satisfaction pour son amour-propre irritable, et non la réalisation de ses espérances. Sa vieillesse fut pauvre, chagrine, mêlée de dépit et de regrets; mais cependant les goûts studieux de sa jeunesse se réveillèrent, et le disciple ardent de Robespierre se laissa séduire à la grâce de La Fontaine. A Foucaud il semblait réservé de donner le plus éclatant démenti à cette maxime de Buffon, qui passe presque pour un axiôme : « Le style c'est l'homme; » et, de même qu'il avait su prendre aux plus exaltés démagogues leurs déclamations les plus insensées, il sut recueillir

dans notre grand fabuliste l'esprit sans apprêt, la grâce soutenue, qui sont la marque de ses écrits. Il traduisit ou plutôt il imita La Fontaine, et le livre du montagnard vivra aussi long-temps que l'idiome patois dont il a révélé la richesse et la flexibilité.

III.

Si vous entrez dans une des pauvres habitations des paysans du Limousin, peut-être, sur le meuble qui soutient la vaisselle en faïence bleue et blanche, qui est en ce genre toute la richesse du ménage, verrez-vous un volume qui fut broché jadis, et qui aurait grand besoin d'être relié aujourd'hui. Ce n'est ni un livre de prières, ni un pamphlet socialiste, ni même l'Almanach du Berger : ce sont les fables de Foucaud.

Il est une époque, dans notre pays de taillis et de fougères, où les cultivateurs se groupent le soir auprès d'une chandelle de résine. Octobre va finir. On pèle alors à la veillée les châtaignes qui doivent servir au déjeuner du lendemain. Les vieilles femmes, accroupies, filent silencieusement près de la large cheminée ; les hommes causent des semailles à commencer et des premières gelées blanches ; les vieillards disent par intervalles de sinistres histoires, si fantastiques que Hoffman n'en rêva jamais de pareilles. Tout à coup, pour faire trêve aux apparitions de follets et de fantômes, un des jeunes gens de la veillée se prend à réciter, dans son idiome, une fable pétillante de grâce et de vivacité.... c'est une fable de Foucaud.

C'est que, lorsque la révolution eut mis le délire à la place de la raison, et offert des hécatombes humaines à l'idéal indéterminé d'une chimérique égalité, Foucaud eut la douleur de voir que la France n'était pas parvenue à cet apogée de félicité qu'il avait si souvent prophétisé. La popularité d'ailleurs, cette idole si fidèlement encensée, avait été pour lui comme une coupe enduite de miel à ses bords, mais au dedans pleine d'absinthe et de fiel. Il avait perdu beaucoup dans l'estime des hommes ; il avait gagné peu en honneurs et en élévation. Aussi il sembla dès lors se résigner volontairement à disparaître de la scène politique pour vivre simplement comme autrefois. Peut-être comprenait-il que, entre une civilisation agonisante et une civilisation à son aurore, il fallait la main nerveuse d'un Bonaparte pour que le crépuscule ne devint pas de l'obscurité ? Peut-être sentait-il que cet homme prédestiné opérait dans une juste mesure la fusion des droits anciens et des droits légitimes créés par la révolution, et que, en muselant la démagogie, il ne faisait

qu'implanter solidement dans le sol les conquêtes de l'humanité, en les séparant toutefois des éléments impurs dont elles étaient mêlées.

Depuis quelques mois à peine, une maison a disparu qui se trouvait en face de la porte principale et si brillamment restaurée de notre église cathédrale. Une tour la surmontait, et la distinguait des habitations environnantes. On la nommait encore tour Foucaud. Le révolutionnaire désillusionné vint s'enfouir dans cette demeure silencieuse ; il y vieillit, il y mourut. Beaucoup de nos concitoyens peuvent se souvenir de l'avoir visité dans cette retraite au temps de leur jeunesse. Au rez-de-chaussée de cette maison disparue, se trouvait le cabinet d'étude. Une fenêtre grillée l'éclairait d'une triste lumière, et des livres en faisaient le sévère ornement. Dans un grand fauteuil se tenait un petit vieillard, replié sur lui-même, maigre, souffreteux et la tête penchée. Un tableau destiné aux démonstrations mathématiques s'étalait sur une partie de la muraille ; de blanches figures géométriques ressortaient sur son fond noir. Dans ce cabinet, de nombreux élèves venaient auprès du vieillard, comme autrefois au couvent auprès du jeune Jacobin, puiser dans ses leçons un peu de la science qu'il possédait. Son humeur morose, sa santé toujours chancelante, lui firent bientôt une habitude de la retraite absolue, et, long-temps avant sa mort, sa maison devint pour lui plus qu'un cloître, presque un tombeau.

Les infirmités qui sont le cortège de la vieillesse détruisent le plus souvent en nous le goût des jouissances intellectuelles. Alors l'esprit s'émousse, l'imagination s'éteint, la réflexion devient une fatigue : le poids des ans est lourd pour nos faibles épaules, pourquoi les surcharger encore du poids du travail ? Chez Foucaud il en devait être autrement. L'imagination, mise long-temps tout entière au service de la passion politique, s'épura de nouveau, et, dans l'arrière-saison, parvint comme à une seconde floraison. Foucaud s'éprit d'amour pour La Fontaine : il se laissait ravir en extase par cette naïveté qui parfois touche au sublime, par ce style rompu à tous les tours, clair, élégant, toujours vif et spirituel ; il aimait à se reposer dans le calme de cette morale pleine de sens des orages qu'il avait traversés, et le souffle rafraîchissant qui pénétrait dans sa retraite pour féconder sa vieillesse lui semblait d'autant plus tiède que des vents plus brûlants avaient déjà passé sur sa vie.

Foucaud lut et relut La Fontaine. Il s'en assimila la substance, il en pénétra l'esprit. Bientôt il éprouva un violent désir de faire ressentir à tous le plaisir qu'il avait connu. Il se disait justement

qu'il fallait une éducation raffinée pour sentir toute la saveur de ces apologues à la fois si simples et si profonds. Son expérience lui avait appris que, dans notre département, le français était presque une langue étrangère : une grande partie des ouvriers des villes le comprenaient à peine, et ne le parlaient pas; les ignorantes populations des campagnes n'avaient pas même une idée de ses plus simples éléments. Aux champs et dans nos faubourgs, toute la littérature se résumait dans quelques chansons grossières à la fois et dans la forme et dans le sens. Ce fut le rêve caressé par Foucaud de substituer à ces essais si peu poétiques les fables de La Fontaine aiguisées de tout leur esprit, riches de toute leur morale, mais accessibles néanmoins, et par l'idiome et par la vivacité des images, aux intelligences les moins cultivées.

Le patois limousin devint alors pour Foucaud un sujet d'études. Bientôt il s'étonna lui-même de la flexibilité de cette langue dans laquelle chantaient autrefois Gaucelm Faydit, Gérard de Borneilh, Bernard de Ventadour. Il la trouva gracieuse dans sa structure, facile à se plier aux mesures rythmiques, mais surtout pleine d'une vivacité singulière et d'une naïve originalité. Les concitoyens de Foucaud ne tardèrent pas à savoir que, dans sa retraite silencieuse, il récitait parfois à des auditeurs ravis des fables patoises pleines de mouvement et d'esprit. Chacun voulut les entendre; bientôt elles circulèrent manuscrites, passèrent dans toutes les mémoires, et furent toujours accueillies par des applaudissements et des sourires.

La Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts de Limoges brillait alors d'un éclat qu'elle semble avoir perdu depuis quelques années. Tout ce que notre ville renfermait d'hommes distingués se pressait à ses séances. Ses membres ne faisaient pas des bestiaux et du labourage leur occupation exclusive. Souvent ils prêtaient l'oreille à la lecture de travaux littéraires importants. Foucaud faisait partie de cette Société; et, quand il fut décidé à livrer ses fables au grand jour de la publicité, il voulut les mettre sous sa protection. Le 7 décembre 1808, il offrit à la Société la dédicace de *Quelques Fables de La Fontaine en patois limousin*. Nous verrons tout à l'heure si tel doit être ce titre, et si ce livre n'est pas digne d'en porter un plus relevé. « Après la lecture de son épltre dédicatoire, dit le procès-verbal de la Société d'Agriculture, M. Foucaud » communique deux de ses fables, dont la versification facile et » piquante confirme l'assemblée dans la haute idée des talents de » l'auteur, et prouve, comme il le dit lui-même, que le patois » limousin est d'une telle flexibilité qu'il se prête à toutes les mesures

» de vers, à tous les genres de styles. L'assemblée, après avoir
 » témoigné sa gratitude à M. Foucaud par l'organe de son président,
 » arrête que ses Fables seront renvoyées à une commission chargée
 » d'en faire un rapport ; elle nomme pour la composer MM. Dumas,
 » Juge-St-Martin et Brigueil. »

La commission vint dire, à la séance du 11 décembre, par l'organe de son rapporteur : « Nous avons retrouvé dans la traduction de
 » M. Foucaud les mêmes charmes de l'expression et du badinage et
 » cette molle négligence qui décélait dans son modèle le grand
 » maître et l'écrivain original : même aisance, même vivacité dans
 » les réflexions morales que le traducteur a cru devoir ajouter pour
 » rendre l'ouvrage encore plus intéressant. Vous allez donc accueillir
 » l'offre qui vous est faite, et vous n'aurez pas pris lecture de cet
 » agréable ouvrage que vous le remettrez en souriant à vos épouses
 » pour le transmettre ensuite à vos enfants ». Si flatteurs qu'ils
 puissent paraître, ces termes du rapport sont à peine l'expression
 de la vérité, et non un de ces éloges sans signification et sans portée
 comme il est d'usage de s'en décerner entre collègues. Quand M. Bar-
 geas livra à la curiosité publique la première édition des Fables,
 une seule voix se fit entendre, et ce n'était point celle de la critique.

Les fables de Foucaud ne sont point, comme on pourrait le croire
 d'après le titre du livre, une simple traduction de celles de La
 Fontaine. Traduire c'est redire dans une langue ce qu'un auteur
 pensa dans une autre ; c'est reproduire scrupuleusement l'idée soit
 avec la sécheresse austère de l'original, soit avec les images dont il
 est revêtu. Traduire c'est retrouver l'esprit d'un livre, ses inten-
 tions voilées, son harmonie grave ou mélodieuse ; c'est mettre sa
 raison tout entière au service de la pensée d'autrui. Mais ce n'est
 point traduire un auteur que de puiser en son livre une idée
 première, de grandir ou de réduire les proportions dans lesquelles
 il l'exprima, de façonner à nouveau tous les détails du sujet
 suivant la tournure de son propre esprit, de le ciseler d'arabesques
 sans nombre, de se jouer avec grâce dans mille détours, sans
 autre règle que son caprice ou son humeur, et de ne laisser vivre, de
 l'œuvre première, ni les dimensions, ni le style, ni l'harmonie.

C'est ainsi que Foucaud traduisit La Fontaine : tous ceux qui ont
 lu les fables patoises se sont étonnés de cette allure dégagée, de ces
 expressions pittoresques, de ces traits imprévus qui portent avec
 eux leur origine, et donnent à ce livre une physionomie particulière
 et franchement linousine. L'œuvre de Foucaud, pour qui sait la
 goûter, a une saveur singulière et comme un goût de terroir. La

Fontaine a dans le style une simplicité distinguée toujours soutenue : son esprit est du meilleur ; ses images , un peu froides , sont un ornement pour son style plutôt qu'un mode pour mettre vigoureusement sa pensée en saillie. Foucaud arrive parfois aux confins de la trivialité ; son esprit est d'une essence moins relevée , mais toujours facile à saisir. Il vise à l'effet moins par la finesse du détail que par l'éclat de la couleur. En lui les images se succèdent , piquantes , vivement dessinées et faisant tableau. La fable de La Fontaine en un mot est une haute comédie qui procure aux esprits cultivés de délicates jouissances. Celle de Foucaud est un vaudeville qui s'adresse non-seulement aux stalles , mais encore veut être accueilli par les éclats bruyants du parterre.

Il est un fonds d'ingénieux apologues que l'humanité se transmet d'âge en âge. Ils se trouvent formulés dès la plus haute antiquité dans le livre d'Esope ; Phèdre les revêtit de sa poésie élégante et concise ; La Fontaine les reçut d'eux , et les enrichit de toutes les grâces de son style et de son esprit. Tous passent cependant pour des auteurs originaux , et nul n'a songé à faire du dernier venu seulement le traducteur de son devancier. Ne pourrait-on pas dire pareillement que Foucaud , venu après La Fontaine , lui a pris les titres et l'idée première de ses fables , mais que , non content de les traduire , il en a fait une œuvre nouvelle en leur imprimant fortement le cachet de son individualité. Un exemple va mettre cette vérité en lumière. Choisissons une fable au hasard ; celle du *Renard et des Raisins* par exemple :

La Fontaine a dit :

Certain renard gascon , d'autres disent normand ,
Mourant presque de faim , vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas ,
Mais , comme il n'y pouvait atteindre :
Ils sont trop verts , dit-il , et bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

Et maintenant écoutons Foucaud :

Un rénar,
Sur lou tar,
Se cantouno
Sous no touno
De muscat
Délicat ,
Boun e beü ,
Bien roussé ,

P'lo modur
 De ségur.
 Per n'en vei
 Qual eimef !
 Lo treill'eï haùto ,
 Moun rénar sauto.
 E sauto ! sauto !
 Sautoras-tu ?
 Jomaï so paùto
 N'en magno gru.
 Queu péto-vanto
 Alors se planto ,
 Et dit tout bas :
 « N'en voulïo pas.
 » Qu'eï bé tan ver
 » Coumo luxer ;
 » Quo deü étr'agré
 » Coumo vinagré.
 » Caùqué gouja
 » N'aurïo minja :
 » Quo n'eï mai bou
 » Pér un janlou. »

Queü count-eï vraï
 Coumo saï lai ;
 Mas qui n'en rit
 Dit en sé-meïmo :
 « N'homé d'esprit
 » Fai plo de meïmo.
 » Nécessita
 » Fai no vertu
 » (Per vonita
 » Bien entendu). »

Que reste-t-il dans une semblable traduction de la fable primitive ? Ni la sobriété de détails, ni la précision du style. Ce patois pétulant, ce rythme qui sautille, ces comparaisons entraînantes, cette morale aiguisée comme une épigramme, est-ce une traduction de La Fontaine ? N'est-ce pas plutôt l'œuvre de Foucaud ? Sans nul doute il est des fables dans lesquelles l'imitation est plus palpable : mais jamais Foucaud ne s'astreint à façonner sa pensée sur son modèle ; jamais il ne conserve à l'original ses allures et ses proportions.

Foucaud diffère essentiellement de La Fontaine dans le procédé de mise en scène. Chez La Fontaine le lieu où se passe l'action n'est nullement précisé, les acteurs n'agissent pas dans un milieu déter-

miné. Ce sont des arbres, des animaux, des hommes, qui prennent vie, pensent, se meuvent. Mais ces arbres, ces animaux, ces hommes, sont-ils reconnaissables à quelque particularité? Jamais. De là une couleur abstraite répandue sur les fables. Les gens instruits s'intéressent avant tout à la morale, et ne voient dans l'intrigue qu'une ingénieuse manière de la mettre en saillie. Aussi ne sentent-ils pas le besoin de trouver dans l'apologue un intérêt plus actuel et plus déterminé. Mais pour le paysan une abstraction est vide, décolorée: il faut à son esprit une nourriture sinon plus substantielle, du moins plus matérielle. Les arbres, il les connaît; les animaux vivent dans sa basse-cour ou dans les bois voisins. Il pourrait presque dire où l'action se passe d'après ce que représente la scène. Foucaud a admirablement saisi ce côté positif du caractère du paysan. Eprouve-t-il le besoin de réveiller l'attention assoupie, d'appeler sur son héros l'amour ou la pitié du lecteur, il ne s'épuise pas en descriptions vraies ou poétiques: il précise le lieu de l'action; il désigne clairement son personnage, et lui donne un nom connu de tous. La montagne en mal d'enfant, c'est celle de Grandmont; le bijoutier chez lequel le coq porta la perle qu'il venait de découvrir se nommait Blanchard; le bûcheron auquel la mort apparut était un pauvre homme du faubourg Montmailler qui, par un jour de forte gelée, avait été prendre des branches sèches dans les bois de La Bastide. Le paysan connaît la montagne, le bijoutier, le faubourg et les bois; il se persuaderait même volontiers que le bûcheron ne lui est pas complètement étranger.

Foucaud n'a pas fait seulement des fables; il a aussi composé des chansons. Toutes sont aujourd'hui populaires. Mais il en est une surtout qui se trouve dans toutes les bouches, et touche, en quelques-unes de ses strophes, au lyrisme le plus élevé. Elle porte la date de 1808, et jamais la gloire militaire de l'empire ne fut plus noblement célébrée. Non pas que cette chanson contienne des images éblouissantes ou de ces mouvements d'éloquence passionnée qui donnent le frisson; mais elle est simple, pleine, dans sa naïveté, de beaux vers, de belles idées et, ce qui vaut mieux, de nobles sentiments. Elle est trop longue pour être rapportée ici dans son entier; mais il suffira de citer la première strophe pour réveiller dans la mémoire de chacun le souvenir des autres:

Enté sount tods quils genteis drôleis
 Qu'hântan veillovan coumo nous,
 Qué fogian lous çhauvez, lous baullets,
 En minjan nôtreis golétous?

Hélas ! quils qué van en Russio
Bufforan plo lours patùbreis dets ,
Et quils qué sount dis l'Itolio
Sé cramen lo peû au soulef.

On a souvent reproché à Foucaud d'avoir écrit ses fables dans l'idiome patois moderne parlé autour de Limoges, au lieu d'avoir tenté de reconstruire la langue, et de la faire revivre dans son antique pureté. Certes Foucaud était de force à ne pas succomber dans cette tâche difficile : mais alors, au lieu de vulgariser *La Fontaine*, il eût fait une œuvre d'érudition, appréciée et comprise seulement par un petit nombre de savants. Son but était, non pas de figurer parmi les archéologues, mais de réveiller chez les habitants des campagnes l'intelligence endormie. L'amour de Foucaud pour l'humanité, égaré long-temps, pendant les années de l'âge mûr, dans les folles tentatives du jacobinisme, se transformait ainsi au temps de la vieillesse, et le fabuliste devait, pour réussir, parler la langue de son temps, et non celle des siècles écoulés.

Foucaud eut dans son temps un rival en poésie, l'abbé Richard. C'était une nature franche, enjouée, pleine de confiance et même de bonhomie. Le rire était sans cesse à ses lèvres, et la bienveillance débordait de son cœur. Dès sa jeunesse il s'était livré avec ardeur au culte de la poésie patoise ; son rêve sans cesse caressé était aussi de remplacer par des chansons ingénieuses les platitudes grossières qui revenaient sans cesse à la bouche de nos paysans. Comme Foucaud, il a eu de son vivant le bonheur de voir son nom devenu populaire, et d'entendre ses refrains chantés partout autour de lui. La Société d'Agriculture lui vota des remerciements, et lui décerna une médaille d'or. On a même dit long-temps que Richard était un poète, et que Foucaud n'était qu'un versificateur. Peut-être ceux qui ont connu ces deux hommes de caractères si différents avaient-ils raison de porter sur eux un jugement ainsi formulé ; peut-être Richard avait-il dans la conversation la chaleur sentimentale dont Foucaud semblait dépourvu ; peut-être ses impressions se traduisaient-elles au-dehors par une émotion saisissable et visible. Mais, à ne juger les auteurs que par leurs livres, Foucaud l'emporte de beaucoup sur son rival. Richard manque souvent de délicatesse et même de convenance. Cet esprit vif et pétillant qui réchauffe l'œuvre de Foucaud, et jaillit en étincelles, ne se retrouve point dans les chansons et dans les contes de Richard. Il n'a point de ces images animées, de ces traits aiguisés, de ces détails imprévus et pittoresques qui sont la marque du talent de Foucaud. En lui la plaisanterie est parfois grossière, et non pas

naïve : il est bouffon plutôt que spirituel. On dirait qu'il a peur de s'élever, et de n'être plus compris dès lors par les paysans, auxquels son livre est adressé. Richard a, comme Foucaud, tenté de traduire La Fontaine. Il serre le texte de plus près, et s'efforce de reproduire l'original ; mais les fables peu nombreuses qui se trouvent dans son livre nous semblent manquer de trait et de mouvement. Il suffit de lire dans les deux auteurs la fable *du Rat de ville et du Rat des champs* pour comprendre à quel point l'un des deux imitateurs est supérieur à l'autre : Richard le cède de beaucoup à La Fontaine, tandis que nous osons dire que Foucaud a souvent lutté avec avantage, et parfois égalé son modèle (1).

IV.

Les fables de Foucaud mirent autour de son nom une auréole de gloire modeste et renfermée dans les limites de sa province. Sa vieillesse en fut doucement éclairée. Il trouvait enfin dans ses dernières années cette popularité si ardemment cherchée à travers les orages révolutionnaires. C'était la poésie qui avait pris par la main cette déesse fugitive pour la conduire au vieillard. Les hommes que Foucaud avait fait trembler naguères se prirent soudain à l'aimer, et le pardon vint à leur cœur en même temps que le sourire à leurs lèvres.

Le 14 janvier 1818, à six heures du matin, Foucaud mourut dans cette maison de la Cité où son imagination avait donné des fleurs tardives, et cependant aussi fraîches qu'au printemps. Aussi longtemps qu'il avait senti le sang et la vie circuler ensemble dans ses veines, il avait rejeté loin de lui les pensées religieuses. De sa part c'était moins incrédulité qu'indifférence. Mais, quand il comprit que la mort allait le prendre, il n'eut pas le triste courage de finir comme il avait vécu. La religion fut appelée à lui prodiguer ses consolations et ses secours. L'évêque de Limoges vint lui-même s'agenouiller auprès du lit du mourant, et prêta l'oreille à la confession de ce prêtre égaré. Sans doute il était dans sa vie des jours d'erreur et de colère ; sans doute son cœur s'était ouvert à des sentiments qui n'inspiraient pas l'amour et le pardon. Mais le ministre de Dieu comprit combien les

(1) Nous avons cité plus haut comme exemple de la manière de Foucaud la fable *du Renard et les Raisins*, surtout à cause de sa brièveté. Cette fable est cependant de beaucoup inférieure aux *Animaux malades de la peste*, à *la Mort et le Bûcheron*, etc.

excitations d'un siècle tourmenté, les illusions de l'imagination, les emportements irréfléchis, avaient eu de pouvoir sur l'esprit du vieillard expirant, et il implora les bénédictions du ciel pour ce philosophe qui, à l'âge de soixante-dix ans, allait mourir en chrétien.

Le livre de Foucaud lui a survécu. Ses fables sont dans toutes les mémoires : elles n'ont rien perdu de leur grâce primitive, et semblent toujours nouvelles, tant elles ont de fraîcheur. Nous les avons apprises de nos pères ; nos enfants les recevront de nous, et elles iront ainsi d'âge en âge aussi long-temps que vivra cet idiome patois autrefois si décrié, mais si estimé de ceux qui le comprennent depuis que Foucaud a révélé sa vivacité, son harmonie, sa naïveté pittoresque et sa flexibilité.

Il vit en ce moment un homme qui a écrit en patois méridional des poèmes pleins d'une expansive sensibilité. Sa langue est comprise d'un petit nombre de privilégiés.... Cependant la France entière s'est empressée de le saluer poète, et son front est courbé sous le poids des couronnes. Grâce à lui, les idiomes patois ont repris vie, et sont aujourd'hui en faveur auprès des érudits : la réputation de Foucaud doit jeter un nouvel éclat au lieu d'aller s'affaiblissant ; mais il faut, pour que notre compatriote soit connu des étrangers, que nous prenions une juste idée de la valeur de ses fables, et que, lorsqu'on nous dira : « Jasmin ! » nous répondions hardiment : « Foucaud ! »

O. PÉCONNET.



RELATION

DES PASSAGES DE CHARLES VII A LIMOGES

EN 1438 ET 1442.



Charles VII, qui avait déjà visité Limoges n'étant encore que dauphin, et lui avait donné une marque de sa satisfaction en 1420, la *bande d'azur aux trois fleurs-de-lis d'or* à ajouter à ses anciennes armoiries, pour récompenser cette ville de sa fidélité à sa cause et des malheurs qu'elle avait éprouvés dans sa longue lutte contre les Anglais, résolut de venir passer dix jours au milieu de ses habitants. Il exécuta ce projet, en 1438, en s'y rendant de Bourges, où il avait confirmé la pragmatique-sanction pour le maintien des libertés de l'église gallicane après le concile de Bâle.

Nous devons la relation suivante à un moine contemporain, chambrier du monastère. Ce document précieux a été tiré d'un vieux registre de la chambrerie de l'abbaye de Saint-Martial de Limoges, et copié par l'abbé Nadaud, curé de Teyjac, à qui l'on doit tant de laborieuses recherches pour l'histoire du Limousin.

M. Allou communiqua ce texte latin à la Société des Antiquaires de France, qui l'inséra dans un volume de ses Mémoires. Cette même Société, dont j'ai l'honneur d'être membre correspondant, m'a autorisé à traduire ce texte. Je ne connaissais pas ce qu'avait traduit l'abbé Legros lorsque j'ai entrepris ce travail, auquel je joins quelques notes en conservant celles de M. Allou encore nécessaires, la traduction française dispensant de la plus grande partie.

J'ai reproduit le texte latin tel qu'il est dans les Mémoires de la Société des Antiquaires de France.



Adventus regis Caroli VII cum Ludovico delphino, et commoratio eorum
Lemovici, anno M CCCC XXX VIII.

Anno ab incarnatione Domini millesimo cccc xxxviii., die lune secundâ mensis marcii, rex Francie Karolus, cum filio suo Ludovico delphino, primogenito suo et tunc temporis unico, intraverunt *castrum Lemovicense*, et modus receptionis talis fuit. Primò. Ipse rex, qui jacuerat in villâ de *Daurato*, pransus fuit in castro de Touront, et dominus delphinus, qui jacuerat in villâ de *Bellaco* et ibidem pransus, expectavit eum in *loco nostro* qui dicitur, *Cosay* vel vulgariter *Petit-Limoges*. Et tunc ipsis venientibus in simul cum suâ nobili comitativâ occurrerant primò multa turba puerorum ex ipso castro Lemovicensi, clamantes et dicentes : *Vivat rex et dominus delphinus!* quasi in medio itineris, et clamantes semper sic precedebant eum cum panoncellis suis, ubi piete erant arme Francie. Deinde in ingressu loci *Montis Gaudii* precedebant nos fratres Minores, quod tum non placebat domino episcopo Lemovicensi, post quos immediate veniebat dominus abbas Sancti Martialis, indutus cappâ domini episcopi Lemovicensis de Magnaco cum colore adureo aduratâ. Conventus verò erat in albis, et non cappis; quia tempus perniciosum erat; et rectè ante domum conventus Montis Gaudii; in quadam parvâ plateâ retro in itinere, posueramus scamnum paratum et reliquie desuper, videlicet ymago beate Marie de Sepulchro et crux argentea *domini cardinalis* et magna crux aurea, juvene stante ante dictas reliquias et ipsam deferente. Rex verò descendit de sonipede suâ, flexis genibus adoravit crucem porrigente domino abbate remotâ mitrâ, et incipiens cantare responsorium *Deus cuius* et alia responsoria de beatâ Mariâ *Gaude Mariâ* et de beato Martiale; et readscenso rege equum suum, processimus ordinate (pour *ordîne*) conventa hinc inde usque ad locum ubi dominus episcopus, cum canonicis suis, iterum reliquias paraverant, quasi in medio itineris inter Montem Gaudii et portam Montis *Malier*; et iterum rex descendit, et adoravit reliquias per manus episcopi sibi porrectas; et, rege remontato, conabantur canonici quod ante ipsos pergeremur (pour *pergeremus*), et per interpositas personas dominorum clamantes altâ voce : *Davant, davanti!* modicum renitentes et contradicentes habuimus locum nostrum, videlicet partem sinistram, dominus abbas cum conventu suo et dominus episcopus cum canonicis suis partem dextram. Et sic ordinatis hinc inde venimus usque ante clocherium, et ibi, iterum paratis reliquis, expectamus; et, domino episcopo cum canonicis suis recedente, invitatus a domino abbate, remansit cum canonicis, et sic stantes ambo ante reliquias in ingressu ecclesie S. Martialis expectabamus regem.

Rex verò ingressus portale Montis Malier, invenit paratum *papilionem* pulcrum cum armis suis, quem portabant consules et burgenses dicte ville; et ipse rex solus erat desubtus, et sic pergebant per medium carrerie; gentes verò armorum stabant ordinate hinc inde ab utroque latere ruarum transeunte rege cum nobili comitativâ. Populus autem altâ voce clamabat : *Noé, Noé, Noé!* cum jubilatione et gaudio ma-

Arrivée et séjour à Limoges, en 1438, du roi Charles VII et du dauphin Louis.

L'an quatorze cent trente-huit de l'Incarnation de Notre-Seigneur, le lundi deux du mois de mars, le roi de France Charles, avec son fils premier né et même unique en ce temps-là, Louis dauphin, firent leur entrée dans la ville du *Château* de Limoges, et voilà comment ils furent reçus. Premièrement, le roi en personne, qui avait couché au Dorat, dîna au château de Touron, et monseigneur le dauphin, qui avait couché et dîné à Bellac, l'attendit dans un lieu de notre dépendance appelé *Couzeix*, ou plus ordinairement *Le Petit-Limoges*. Ils rencontrèrent alors, comme ils cheminaient ensemble avec leur noble cortège, une nombreuse troupe d'enfants de la ville du Château de Limoges, partis les premiers pour venir au-devant d'eux, proférant les cris de *vive le roi et monseigneur le dauphin* ! Presque à moitié de la distance de Couzeix à Limoges, ces enfants se mirent en tête de l'escorte royale, faisant entendre continuellement les mêmes cris, et portant de petites bannières aux armes de France. Ensuite, à l'entrée du lieu de Mont-Jovis (1), les frères Mineurs prirent le devant sur nous, ce qui déplut à monseigneur l'évêque de Limoges, après lequel venait immédiatement le seigneur abbé de Saint-Martial, revêtu de la chape de feu Hugues de Magnac, évêque de Limoges, laquelle était garnie d'une doublure d'azur (2) et d'or. Tous nos moines étaient en aubes, et non en chapes, parce que le temps était mauvais. Droit devant la maison conventuelle de Mont-Jovis, dans une petite place en arrière de la route, nous avions disposé convenablement des reliques sur un banc, la statue de la bienheureuse Vierge Marie-du-Sépulcre, la croix d'argent du seigneur cardinal (3) et la grande croix d'or, portée par un jeune homme qui se tenait debout devant les reliques. Or le roi descendit de son palefroi, et, fléchissant les genoux, adora la croix, que lui présenta le seigneur abbé après avoir ôté sa mitre. On commença à chanter les répons *Deus cujus* et d'autres en l'honneur de la sainte Vierge, *Gaude Maria*, et de saint Martial. Le roi étant remonté à cheval, nous marchâmes processionnellement, suivant l'ordre convenu, sur deux lignes, jusqu'à l'endroit où le seigneur évêque et les chanoines avaient fait une seconde exposition de reliques, presque au milieu du chemin entre Mont-Jovis et Mont-Mallier (4). Le roi mit pied à terre de nouveau, et baïsa dévotement les reliques que lui présenta l'évêque. Le roi se remit en selle, et les chanoines de Saint-Etienne firent tous leurs efforts pour nous faire défiler avant eux; ils employèrent l'entremise de seigneurs, qui criaient à haute voix : *Davant, davant* (devant) ! Nous résistâmes un peu, et, au moyen de cette opposition, nous gardâmes notre rang, c'est-à-dire notre place à gauche; le seigneur abbé avec son couvent, et le seigneur évêque avec ses chanoines, occupèrent la droite. Formant ainsi une double haie, nous arrivâmes devant le clocher, et là nous fîmes halte, après avoir exposé encore des reliques. Le seigneur évêque, s'éloignant avec ses chanoines, fut invité à rester ainsi qu'eux par notre seigneur l'abbé; et nous attendîmes le roi les uns et les autres, nous tenant ainsi debout devant les reliques à l'entrée de l'église de Saint-Martial.

Sa Majesté, étant entrée par le portail de Mont-Mallier, y trouva à point un pavillon élégant à ses armes porté par les consuls et les bourgeois de ladite ville. Le roi seul y prit place, et chacun suivit ainsi le milieu de la chaussée. Les hommes d'armes se tenaient en ordre de chaque côté des rues pendant le passage du roi et de la noblesse qui l'accompagnait; le peuple criait de son côté : *Noël, Noël, Noël* (5) !

quo, et superati pueri semper etiam altâ voce : *Vive le roi et monsieur le dauphin vive !*

Et sic venit ordinatè usque ante clocherium, et ibi descendit de equo, et, osculatâ cruce sibi per dominum episcopum Lemovicensem porrectâ, et datâ sibi aquâ benedictâ, intravit ecclesiam, et rectâ viâ venit ante majus altare Sanctissimi Martialis, et ibi, flexis genibus, iterum osculatus est crucem sibi per dominum episcopum tenensam, et, finitâ collectâ beati Martialis, et datâ benedictione ab ipso episcopo, domino abbate stante juxta ipsum episcopum, rex non descendit in sepulchro, sed rectâ viâ per quam venerat regressus est, et ante clocherium ubi expectabatur reascendit equum suum, et sub papilione perductus est in domum Guillelmi Juliani, vocatam vulgariter *Bayardaria* vel *lou Bastiment*, et ibi hospitatus remansit.

Dominus verò delphinus filius ejus descendit in domum domini abbatis, ibi etiam vocatus remansit.

Confessor autem suus penes prepositum de *Cumbis*, qui in die quâ recessit dominus delphinus, requisivit dominum abbatem ut amore ipsius concederet prebendam in abbatiâ Martiali Mere, nepoti supradicti prepositi de *Cumbis*, tanquam priori de *Mutons*, usque ad novos fructus. Dominus verò abbas ad requestam ipsius concessit usque ad festum Pasche, alii dicunt usque ad novos fructus.

Medicus verò erat penes infirmarium hospitatus, et iste procuravit ad requestam Guidoni de Phelinis et fratrum suorum quod dominus delphinus requireret dominum abbatem quod redderet sibi officium pitanciarie, quod afferebat justo et bono titulo esse suum auctoritate apostolicâ; quod dominus delphinus fecit mittens domino abbati unum suum militem qui ipsum regebat, qui dicebatur dominus de Tusse, ut ipsum requireret nomine ipsius quod sibi vellet reddere et dare amore sui. Dominus excusavit se, et noluit facere, et ivit loqutum cum domino delphino, dicens quod illud erat destructio abbatiæ et conventus, sed viso hoc quod dixerat honorabat conscientiam suam et faceret vel preciperet sibi quod vellet, et illud delphino multum displicuit quod conscientiam honorabat; sed propter hoc non desiit, et iterum in crastinum misit supradictum militem, et in societate suâ quemdam alium militem qui vocabatur dominus de Tissat, dicentes domino abbati quod vellet acquiescere et facere voluntatem domini delphini. Tandem post multa verba reperta est talis via satisfaciendi, quia dominus abbas quemdam prioratum qui nuper vacaverat et dederat preposito de *Fisco* cum officio subcantorie, contulit et dedit supradicto Guidoni de Phelinis, et ipse renunciavit juri et actioni quam habebat et poterat habere in officio pitanciarie, et sic habuit supradictum prioratum de Chazelis cum supradicto officio subcantorie cum prebendâ in claustro, et, per recompensationem supradicti prioratûs, dominus abbas de voluntate conventûs tradidit supradicto preposito de *Fisco* salinam martis junii, que erat et est de officio pitanciarie, donec et quousque recompensatus fuerit de tanto quantum continuari potest congruus valor salis, et cum hoc ipse debet solvere sal conventui et omnia alia onera quecumque sint.

Apothecarius domini delphini, qui vocabatur G. Boutet, de civitate Bituricensi, fuit hospes meus, qui non me gravavit in aliquo contra voluntatem meam; verum-

pour exprimer sa joie et sa grande allégresse, et les enfants, qu'on avait rejoints, répétaient toujours leurs bruyantes acclamations de *vive le roi ! vive le dauphin !*

On arriva dans cette disposition jusque devant le clocher. Le roi mit pied à terre, et, ayant baisé la croix que lui présentait le seigneur évêque de Limoges, et reçu l'eau bénite, il entra dans l'église, et alla droit devant le maître-autel du très-saint Martial, et, s'y étant agenouillé, il baisa une seconde fois la croix offerte par le seigneur évêque, et, après la *collecte* du bienheureux Martial et la bénédiction donnée par le prélat, assisté du seigneur abbé, qui se tenait près de lui debout, le roi, sans descendre au sépulcre, s'en retourna directement par le chemin qu'il avait pris en venant, et, devant le clocher où il était attendu, remonta sur son coursier, et fut reconduit sous le dais ou pavillon à la maison de Guillaume de Julien, appelée vulgairement la *Bayardière* (6), en patois *lou Bâtiment* (le bâtiment), où il fut reçu suivant sa dignité, et y fixa son logement.

Monsieur le dauphin, son fils, descendit à la maison du seigneur abbé, et s'y logea sur son invitation.

Son confesseur prit son habitation chez le prévôt des Combes. Cet ecclésiastique, le jour du départ de monseigneur le dauphin, pria avec une certaine exigence le seigneur abbé d'accorder, pour l'amour de lui, une prébende dans l'abbaye à Martial Méré, neveu du susdit prévôt des Combes, comme prieur de *Mouton* (7), jusqu'à la récolte prochaine. Messire l'abbé fit droit à sa requête en lui octroyant jusqu'à la fête de Pâques, d'autres disent jusqu'à la moisson.

Le médecin fut hébergé à l'infirmerie, et obtint, sur la demande de Guy des Phélines et de ses frères, que son maître le dauphin prierait le seigneur abbé de lui rendre la charge de pitancier (8), qu'il affirmait lui appartenir à bon et juste titre par l'autorité apostolique. Monseigneur le dauphin s'empressa d'y consentir, et envoya à messire l'abbé un de ses chevaliers, qui était son gouverneur, nommé le seigneur de Tusse, pour demander à ce premier dignitaire de Saint-Martial en son nom ce qu'il désirait être rendu et donné à sa considération. L'abbé s'excusa, et refusa la demande; il alla conférer à ce sujet avec le seigneur dauphin, en disant que cela causerait la ruine de l'abbaye et du monastère; mais, reconnaissant que ce qu'il venait de dire chargeait sa conscience, le prince n'avait qu'à faire et ordonner ce qu'il lui plairait. Le dauphin éprouva un vif déplaisir en entendant l'abbé avouer que cela pèserait sur sa conscience: il n'y renonça pas pour cela, et renvoya le lendemain le susdit chevalier, accompagné d'un autre, qui se nommait le seigneur de Tissat, pour dire au père abbé de vouloir bien acquiescer à la volonté de monseigneur le dauphin et de l'exécuter. Enfin, après beaucoup de pourparlers, on trouva le moyen de satisfaire ainsi chaque partie: l'abbé conféra et donna au susdit Guy des Phélines un prieuré vacant depuis peu, dont il avait pourvu le prévôt de Feix; il y ajouta l'office de sous-chantre, et ledit Guy renonça au droit et à la prétention qu'il avait ou pouvait avoir à la charge de la pitancerie. Guy obtint donc le prieuré de Chazelles ou *Cluselle*, l'office de la *sous-chanterie* avec une prébende dans le cloître, et, en dédommagement du susdit prieuré retiré, le susdit prévôt de Feix reçut du seigneur abbé, d'accord avec tout le couvent, la *saline* du mois de mars au mois de juin, qui faisait et fait encore partie de l'office de la pitancerie, tout le temps nécessaire pour s'indemniser de ce que pouvait continuer de produire la valeur proportionnelle du sel; il devait en outre payer le sel au monastère ainsi que toutes les autres obligations de sa charge, quelles qu'elles fussent.

L'apothicaire du seigneur dauphin, qui s'appelait G. Bouët, natif de Bourges, fut mon hôte; il ne me fut incommode en rien, et ne contraria point mes volontés. Il

tamen in camerâ et lecto meo jacebat, et etiam cum Dionysio, clerico meo mihi servienti; cui dedit in recessu v. solidos, quod tamen ego nolebam: multi alii hospitati erant in abbatiâ, quod causâ brevitatîs relinquo. Item erat quidam pulcher juvenis in hospitio domini delphini qui dicebatur dominus de *Tancarville*.

Nota etiam hic quod *Taneguinus du Chastel*, olim prepositus Parisiensis, transmisit supradicto domino delphino quamdam leonam etatis viii. mensium ut dicebatur, quam recepit in villâ de Bellaco, et secum ibi adduxerat quam multi viderunt et desiderabant videre; sed ex infortunio ille qui eam regebat cum quâdam cordâ quam in collo habebat eam ligaverat propè fenestras camere domini abbatis, non in illâ in quâ dominus delphinus jacebat, sed in aliâ de ante, de nocte per fenestram saliens cum cordâ quam in collo habebat, se suspendit et ibi mortua est; et propter hoc ipse delphinus multum doluit, et excorticatâ detulerunt secum pellem cum saginâ et caudâ.

Et die ix. postquam venerat, videlicet die martis ix. martii anno supradicto, post prandium recessit, et illo sero intravit villam *Sancti Leonardi*, et post per unam aliam noctem jacuit in villâ *Burgi Novi*, ubi equi gentium suorum comederant iii. sextarios avene mee, et gentes regis unum: qui non recessit cum filio, sed in crastinum, videlicet die mercurii post prandium, quia ante prandium fecit amputari publicè et in alto loco prope et ante pillorium caput Bertrandi de Azat, militis proditoris, qui fecerat se Anglicum et captus fuerat in loco de *Domme* per unum bastardum cum aliis quatuor de nocte; et bene evasisset, sed noluit facere, quia ipse et duo filii interim se facerent Franciscos, et tum multas prodiciones et mala fecerat regi ut dicebatur. Anima ejus requiescat in pace. Amen.

Sequuntur illa que rex fecit ipso stante et residente ibi singulis diebus. Et primo die martis iii. martii postquam venit, vertit ad Sanctum Martialem, et ibi audivit missam suam de die, et vesperas ad majus altare; et erat fixa tenta sua et parata in cornu altaris ante armarium, ubi continuò jacet custos majoris altaris. Post vesperas capelle sue dominus abbas cum conventu suo ante supradictum altare majus fuerant presentate regi per dominum Jacobum de *Cabanis* militem et senescallum Tolose; et ibimet rex audivit dominum abbatem benignè se et conventum suum et bona ecclesiæ offerentem sibi et suo servitio et voluntati; et hoc idem fecit domino delphino, verumtamen non ibi, sed in camerâ suâ; et sic recessit rex pro illâ die, et celebravimus missam majorem ad altare Sancti Petri et vesperas post recessum regis et cantorum ejus qui tenebant chorum in choro; et post prandium mandavit rex nobis quod in crastinum ostenderetur sibi caput beatissimi Martialis; quod ita fuit factum, et adoravit eum ibi ad majus altare et alii domini qui tunc secum presentes erant, vel major pars ipsorum. Postea immediate delatum fuit ad altare Sancte Crucis, et ibi publicè et honorificè ostensum fuit usque ad duas horas post meridiem vel circa, et postea repositum et clausum ubi erat prius in grihâ suâ. Rex vero audivit ibidem totum servitium suum, ut fecerat die precedenti, et nos similiter ibi.

In sequenti verò die, scilicet in die jovis nonas v., fecit sibi parari capellam beati

couchait cependant dans ma chambre et dans mon lit, et même avec Denis, mon clerc et mon serviteur, à qui il donna, à son départ, cinq sous, malgré mon opposition. Beaucoup d'autres personnages étaient logés à l'abbaye, dont je ne parle pas pour être bref. Il y avait, dans le logement du seigneur dauphin, un beau jeune homme, nommé le seigneur de Tancarville (9).

Je dois consigner ici de plus que Tanneui du Chatel, ancien prévôt de Paris, envoya au susdit seigneur dauphin une lionne qu'on disait âgée de huit mois : il l'avait reçue à Bellac, et amenée ici avec lui. Bien des gens voulurent la voir et la virent ; mais, par malheur, celui qui en avait soin l'attacha, avec la corde qu'elle portait au cou, près des fenêtres de la chambre de notre père abbé, autre que celle où couchait le seigneur dauphin, et qui servait d'antichambre. La lionne, sautant par la fenêtre au milieu de la nuit, se pendit avec la corde qui entourait son cou, et mourut sur la place. Cela causa beaucoup de chagrin à monseigneur le dauphin : il la fit écorcher, et emporta dans ses bagages sa peau, sa graisse et sa queue.

Le neuvième jour après sa venue, c'est-à-dire le mardi neuf mars de la même année, Louis partit après avoir dîné, et, le même soir, fit son entrée dans la ville de Saint-Léonard. Il alla coucher la seconde nuit ensuite à Bourgneuf : là les chevaux de sa suite mangèrent trois setiers de mon avoine, et ceux des gens du roi, un. Le prince ne partit pas en même temps que son fils, mais, le lendemain mercredi, après son dîner, parce que, avant ce repas, il fit trancher la tête publiquement sur un échafaud élevé, près et devant le *pîlori*, à Bertrand d'Azat, chevalier félon, qui s'était vendu aux Anglais, et se laissa prendre à Domme par un certain bâtard, la nuit, avec quatre autres personnes. Il se serait sauvé ; mais il ne le voulut pas, parce qu'en ce temps lui et deux de ses fils se donnaient pour Français ; il avait trahi souvent le roi et causé trop de malheurs à ce qu'on disait. Que son âme repose en paix ! Ainsi soit-il.

Voici le récit de ce que fit Charles VII chaque jour de sa résidence et de son séjour ici. Le mardi trois mars, premier jour après son arrivée, il se dirigea vers Saint-Martial, et y entendit la messe du jour et les vêpres au maître-autel ; on lui avait élevé et préparé un trône en forme de tente, à l'angle de l'autel, devant l'espace d'armoire où se tient de jour et de nuit le gardien du maître-autel. Après les vêpres, chantées par sa chapelle, le seigneur abbé et tout son monastère furent présentés au roi devant le grand autel par le seigneur Jacques de Chabannes (10), chevalier et sénéchal de Toulouse ; et là même Charles VII accueillit avec bonté le seigneur abbé et tout son couvent, qui lui offrirent leurs personnes et les biens de leur église pour son service et à son bon plaisir ; ils en firent autant à monseigneur le dauphin, pas néanmoins au même lieu, mais dans sa chambre. Le roi se retira ensuite pour cette journée, et nous chantâmes la grand'messe à l'autel de Saint-Pierre et les vêpres après la retraite du roi et de ses chantres, qui soutenaient le chant au chœur. Après son dîner, le roi nous fit savoir qu'il souhaitait pour le lendemain qu'on lui montrât le chef du très-saint Martial, ce qui fut fait selon son désir ; il le toucha de ses lèvres, exposé qu'il était sur le grand autel ; les autres seigneurs présents alors auprès de lui, ou la plus grande partie d'entre eux, imitèrent son exemple. Immédiatement après le saint chef fut porté à l'autel de Sainte-Croix, où il en fut fait une *ostension* (11) publique et solennelle jusqu'à environ deux heures de l'après-midi ; puis on le reporta et le renferma à sa place précédente derrière la grille. Le roi assista dans l'église à tout l'office chanté pour lui, comme la veille, et nous y assistâmes aussi.

Le jour suivant, c'est-à-dire le jeudi cinq des nones, le roi Charles fit disposer

Benedicti, et ibi totum servitium suum fecerunt quamdiu in dictâ villâ stetit, et nos in choro. In recessu suo de ecclesiâ ipsâ die ante prandium in domo ubi manebat magister Martialis Bermundeti, locumtenens regius et consul dicte ville in ipso anno; multum benè et notabiliter coram rege proposuit et arengam fecit, exponens et dicens publicè paupertates, miserias et afflictiones, raubationes *Castrî Luceti* et alia que patiebatur omni die patria; et omnia rex libenter et benigne audivit et consilium ejus, promittens se appositurum remedium infra breve tempus. Post prandium verò ipsâ die cum majori parte baronum et nobilium suorum rex eques ivit ad campos, et transierunt per portam Montis Malier, versus Sanctum Martinum, intravit ecclesiam *Sancti Stephani prothomartyris*, et ibi monstrata fuit sibi camisia sancte Valerie prothomartyris Gallie cum macillis ejusdem; quibus adoratis, recessit et visitavit civitatem, et transiens ante Predicatores et Sanctum Geraldum, et ante Carmelitas, venit ad *Crosum de Arenis* vel *Larena*, et ibi modicum respiciens *tractentes de arbalistâ*, venit intrare portam de *Arenâ*, et ante fontem *de Eygolents* transivit per *mercatum ante pillorium* et domum Mathei Benedicti; venit per *descensum Manhanis* et magnam Carreriam et per Taulas ante clocherium rectâ viâ ante domum Simonis Lucas receptus in domum suam.

Aliis verò diebus nihil aliud notabile fecit; sed semper consilium ejus tractabat et procurabat unde pecunia posset extrahi et haberi; finaliter debuit habere à villâ in promptu tria millia scutorum et à totâ patriâ viginti millia librarum, et, ut mihi retulit supradictus locumtenens regius magister Martialis Bermondeti, benè decostitit ville in omnibus, tam in donis quam in aliis missionibus omnibus, vii. millia scutorum vel circa.

Item donavit nobis et concessit salvamgardiam perpetuam *importantem casum complainte* per quam possumus ponere panoncellos et gardianum nostrum unum vel plures. Item concessit etiam litteram relevandi de omnibus redditibus perditis, tam in capite quam in membris, à quatuor viginti decem annis citra. Item dominus (2) fecit sibi juramentum fidelitatis, quod omnia quecumque tenet a rege tenet ab ipso cum simplici juramento fidelitatis; et de toto hoc et de juramento sibi facto habuit litteram sigillatam cum suo magno sigillo in cerâ albâ.

Sequuntur breviter nomina baronum et nobilium et etiam prelatorum existentium in societate regis et qui cum ipso venerunt; et primò dominus Karolus *dux Borbonensis* et Alvernie, et cui rex commiserat regimen totius Aquitanie, magnus dominus et major post regem, et in regimine et in dominationibus; erat penes Matheum Benedicti in domo paternali.

Item Karolus de Anjo, comes de *au Mayns* et frater regine: erat in domo de ante domum Mathei Benedicti in eadem carreriâ.

Item comes de Vendome, magnus magister hospitii regis et de magno consilio regis.

Item *Bastardus* de Aurelianis, miles nobilis pulcher, dulcis et mansuetus, et de magno consilio et quem rex multum diligebat, non sine causâ, quia prudens et boni regiminis erat, ut communis fama referebat. Erat penes domum *Dinamandi*, prout credo.

pour lui la chapelle de Saint-Penolt, il y fit célébrer le service divin tout le temps qu'il séjourna à Limoges, et nous nous tenions au chœur. A sa sortie de l'église, le même jour, avant de dîner dans la maison de maître Martial de Bermondet, lieutenant du roi et consul de la ville pour cette année, il entendit une harangue bien faite et fort remarquable, où ce magistrat exposa devant lui hautement les misères, la détresse et les afflictions du pays, les brigandages de la garnison de Châluçet (12), et tout ce que la contrée avait à souffrir chaque jour. Le roi écouta ces paroles et ces observations avec affabilité et de la meilleure grâce, en promettant d'y porter remède sous un bref délai. Dans la même journée, après le repas, le roi s'en fut à cheval hors des murs de la ville, accompagné de la plus grande partie de ses barons et de sa noblesse; sortant par la porte Mont-Mallier, ils se dirigèrent vers l'abbaye de Saint-Martin. Le roi entra dans l'église de St-Etienne, premier martyr : là on lui montra la chemise et les mâchoires de Ste Valérie, première martyre des Gaules. Après les avoir vénérées, il se retira et parcourut la *Cité*; et, passant devant les Frères-Prêcheurs, St-Gérald et les Grands-Carmes, il vint au *Creux-des-Arènes* (13), s'y arrêta quelque temps pour voir un exercice à l'arbalète, et rentra par la porte des Arènes; passant devant la fontaine d'Aygoulène, il traversa le marché près du *piloris* et la maison de Mathieu Benoist, rentrant par la *Descente-de-Manigne*, la *Grande-Rue* et les *Taules*, droit devant le clocher, en face de la maison de Simon Lucas, il regagna son logement.

Il ne fit rien de remarquable les autres jours suivants; mais son conseil délibérait et s'occupait sans cesse des moyens de lui procurer et obtenir de l'argent, et finalement il dut recevoir sur-le-champ trois mille écus de la ville et vingt mille livres de tout le Limousin; et, à ce que m'a rapporté le susdit lieutenant du roi, maître Martial de Bermondet, il en coûta bien à Limoges en tout, tant en présents qu'en dépenses de diverses sortes, sept mille écus ou environ (14).

Il nous octroya et nous concéda une sauvegarde perpétuelle *emportant le cas de complainte*, par laquelle nous pouvons placer des bannières, et notre gardien une ou plusieurs. Il nous délivra en outre des lettres patentes relevant tous les revenus prescrits, tant pour l'abbaye que pour ses dépendances en deçà de quatre vingt-dix ans; ensuite notre seigneur abbé lui prêta serment de fidélité, jurant et déclarant que tout ce qu'il tient du roi, c'est à la charge d'un simple serment de lui être fidèle. De tout cela et du serment prêté fut donné acte, scellé du grand sceau royal en cire blanche.

Je donne ici la liste abrégée des noms des barons et seigneurs et même des prélats qui se trouvaient dans la compagnie du roi et vinrent avec lui. Premièrement le seigneur Charles, duc de Bourbon (15) et d'Auvergne, à qui le roi avait confié le gouvernement de toute l'Aquitaine, grand personnage et le plus grand seigneur après le roi, soit par ses fonctions éminentes, soit par ses propriétés souveraines; il était logé chez Mathieu de Benoist, dans sa maison paternelle.

Ensuite Charles d'Anjou (16), comte du Maine, et frère de la reine; il habitait la maison vis-à-vis celle de Mathieu de Benoist, dans la même rue.

Puis le comte de Vendôme, grand-maitre d'hôtel du roi, et de son grand conseil.

Puis le bâtard d'Orléans (17), noble et beau chevalier, d'une humeur douce et agréable, membre du grand conseil, très-chéri du roi, et non sans raison, car il était prudent et habile administrateur, ainsi que le publiait la commune renommée. Il était logé, je crois, dans la maison Disnematin (18).

Item dominus de Tancarville, ut in societate domini delphini mentionem fecimus.

Item erat ibi etiam marescallus Francie qui dicebatur *La Fayeta*, qui erat etiam de magno consilio et hospitatus in hospitio magistri Martialis locumtenentis, quia amicus suus familiaris ex longo tempore fuerat.

Item erat etiam hic Prejan de Coitivy, gubernator *Rupelle* miles.

Item dominus de *Turre de Alvernia*, miles et pulcher juvenis.

Item dominus de *Choumont*, miles, quem rex multum diligebat.

Item dominus *Jacobus de Cabanis*, qui dominum abbatem regi cum conventu presentavit, ut superius dictum est: et multi alii nobiles erant quos omnes nominare tediosum esset.

Item erant etiam quidam nobiles patrie et Johannes de La Roche, qui venit penultimâ die ante recessum regis, et qui cum ipso recessit. Verumtamen dominus de *Aquidâ* non venit ibi, sed ad Sanctum Leonardum.

Rex tamen ibi convocaverat tres status patrie Lemovicensis: comes Marchie in villa *Garactensi* erat; et ibi reges penes suum cancellarium notabiliter cum magnis piscibus festinavit, et regi ibi se sociavit, et cum ipso rege recessit.

Sequuntur etiam breviter nomina dominorum episcoporum cum multis aliis nobilibus dominis de societate regis supradictis, et aliis notabilibus clericis qui dicebantur magnum consilium regis. Et primò erat ibi dominus archiepiscopus Tolosanus, vel saltem electus seu postulatus.

Item dominus episcopus Magalonensis, cancellarius Francie.

Item episcopus Parisiensis.

Item episcopus Pictavensis.

Item dominus episcopus *Malharensis*, et isti erant de magno concilio.

Item dominus episcopus Lemovicensis.

Item Engolismensis, frater suus germanus.

Item episcopus *Tutelensis*.

Et dominus episcopus Castrens seu de Castres en Albige, confessor regis. Credo quod non erant plures.

Item erat ibi quidam clericus qui fecit quoddam dictamen in gallico seu frances, quod mihi tradidit dominus locumtenens, quod scripsi in quâdam papyro meâ post *Romancium de Fouveau*. Aliud carmen fecerat in latinum quod tradidit in manu regis de quo nondum potui copiam habere; et ista sufficiant pro presenti.

Rex autem ivit rectâ viâ ad Sanctum Leonardum, ut dictum est: dehinc ad Burgum Novum, et ibi jacuit cum filio semper secum. Deinde ivit apud Garactum, et ibi stetit per quatuor dies, et filius suus in villâ Sancti Simphoriani, penes magistrum Guillelmum Piedeu, et ivit visum patrem in villa Garacti, et ibi nobiliter comes Marchie et de Perdiac ipsos festinavit, ut dictum est superius. Deinde perrexit ad *Chanaleigles*, et ibi jacuit, et filius suus in burgo *Agedunt*; et deinde apud Ausance et ad Montemacutum in *Combrakhia* et apud Riomum; et sic est finis. Deo gratias. Amen.

Le seigneur de Tancarville, dont nous avons parlé comme étant de la suite du seigneur dauphin.

Il y avait encore un maréchal de France du nom de Lafayette (19), qui faisait aussi partie du grand conseil, qui était l'hôte de maître Martial le lieutenant, son ami intime depuis long-temps.

Nous avions encore chez nous Préjan de Coitivy, chevalier, gouverneur de La Rochelle;

Puis le seigneur de La Tour d'Auvergne, chevalier jeune et de bonne mine;

Plus le chevalier seigneur de Chaumont, très-aimé du monarque;

Ce même seigneur, Jacques de Chabannes, qui présenta à Charles VII notre père abbé avec tout le monastère, comme nous l'avons déjà dit, et beaucoup d'autres gentilshommes qu'il serait fastidieux de tous nommer.

Il y avait aussi quelques nobles du pays; Jean de La Roche, qui vint l'avant-veille du départ du roi, et qui le suivit. Quant au sieur de L'Aigle (20), il ne parut pas ici, mais à St-Léonard.

Le roi avait cependant convoqué à Limoges les trois ordres ou états du pays Limousin. Le comte de la Marche était à Guéret; il y régala les personnes royales chez son chancelier, magnifiquement avec de beaux poissons, ce qui lui gagna les bonnes grâces du roi, qui l'emmena avec lui.

J'ai écrit à la suite sommairement les noms des seigneurs évêques et de plusieurs autres nobles seigneurs de la cour du roi dont j'ai parlé plus haut et d'autres notables gens d'église qu'on disait attachés à son grand conseil. En tête de tous étaient le seigneur archevêque de Toulouse, qui était au moins élu ou présenté pour le siège;

Monseigneur l'évêque de Maguelone, chancelier de France;

L'évêque de Paris;

L'évêque de Poitiers;

L'évêque de Maillezaïs: ces prélats étaient du grand conseil;

Monseigneur l'évêque de Limoges;

Celui d'Angoulême, son frère germain;

Celui de Tulle,

Et celui de Castres en Albigeois, confesseur du roi: je crois que je n'en oublie aucun.

Il y avait encore ici un clerc qui composa un discours en français que me donna le seigneur lieutenant; je le copiai sur mes papiers à la suite du roman de *Foucaud*. Il fit un autre poème en latin, qu'il remit entre les mains du roi: je n'ai pu encore en prendre copie; mais en voilà assez sur ce chapitre pour le présent.

Or le roi se rendit directement à Saint-Léonard, à ce qui m'a été dit; de là à Bourgaueuf, où il coucha ainsi que son fils, qui ne le quitta pas. Il alla ensuite à Guéret, où il s'arrêta quatre jours, et son fils à Saint-Symphorien (21), chez maître Guillaume Piedieu; il fut voir son père dans la ville de Guéret. Le comte de la Marche et de Perdiac traita splendidement le père et le fils, comme cela a été raconté précédemment. Le roi fut coucher ensuite à Chénérailles, et le dauphin au bourg d'Ahun; de là à Auzances, à Montaigu en Combrail et à Riom. Voilà qui est fini, grâce à Dieu! Ainsi soit-il.

Adventus regis Caroli VII cum Ludovico delphino, et commoratio eorum
Lemovicis, anno M. CCCC. XLII.

Nota hic etiam quod, anno Domini M. CCCC. XLII., prima die maii in supradicto anno, Karolus, rex Francorum, cum unico filio suo et multis aliis baronibus et dominis. inter quos erat Karolus de Anjo, frater regine, et multi alii domini, intraverunt supradictam villam seu castrum Lemovicense. Et tunc ibant, ut dicebatur, ad fornatam consignatam Anglicis conflicturi cum ipsis, ante locum qui dicitur et appellatur Tartas in Vasconiâ et prope villam Burdegale; et ibi traditur obsedi per dominum de Alebreto fortiori debebat reddi non venientibus Anglicis, et deficientibus redditâ fuit honorabiliter domino nostro regi Francie cum multis aliis civitatibus, villis, castris et locis. Non recepimus eum quando venit, quia quasi de nocte intravit; et ibi tenuit magnum consilium suum ubi aplicuerunt multi ambaciatores plurimorum dominorum principum et ducum; ut videlicet domini Aurelianensis, domini ducis Burgundie, et domini ducis Norbonensis, et domini ducis de Alanson, et multi alii ibi venerunt, quod tediosum esset audire.

Item, durante ibi supradicto consilio et stante ibi rege, explicuit ibi dux Aurelianensis cum uxore suâ cum multis aliis dominabus et aliis mulieribus multum plures quam cum reginâ et plurioribus curribus, et totum fuit hospitatum et locatum in abbatis ista; et totum multum honorabiliter. Tamen non exivimus obviam eis cum processione, propter presentiam regis; et petitum fuit regi, sed responsum fuit quod non debebamus facere, et non fecimus. Et sereniter tractatâ pace inter ipsos infra breve tempus, fuerunt reconciliati et boni amici inter eos; et multa largitur, et rex domino duci Aurelianensi, et remansit ibi post recessum regis cum comitatu bene per VIII. dies.

Nota etiam hic quod die XVIII. martii, in anno Domini M. CCCC. XLII., seu in die mercurii, regina Francie intravit villam Lemovicensem seu castrum, cum numero aliarum XX. dominarum et centum homines armati cum equis, ut oppinabatur, vel circa horâ quartâ post meridiem. Nos et omnes alie ecclesie nobiscum, exceptis canonicis, qui non receperunt eam, recepimus cum domino abbate S. Augustini et priore sancti Geraldini in societate domini abbatis cum cappis. Regina cum societate et comitiva sua descendit in loco de Cozeys, in domo domini abbatis, et ibi se calefecit cum multis de societate, et exivimus ei obviam quasi in medio itineris Montis Malier seu Montis Gaudii, et ibi recepimus eam cum comitativâ; et sic veniens intravit ecclesiam nostram, et oravit; et regressa hospitata est in domo Guillelmi Juliani seu Bayardaria, et non ita cito vidit gloriosum caput, sed post certos dies post; et ibi stetit usque post Pascha, et die mercurii ipsius festi recessit cum curribus et societate, tendens peregrina ad beatam Mariam Magdalenam de la Baume. Que reversa est ibi cum paucis et quasi sex mulieribus, sine curribus, sed equis ingressa est iterum villam Lemovicensem, XI. aprilis anno revoluti, dimisso

Arrivée et séjour à Limoges, en 1442, du roi Charles VII et du dauphin Louis.

Consignons encore ici que, l'an de Notre-Seigneur mil quatre cent quarante-deux, le premier jour de mai de la susdite année, Charles, roi des Français, avec son fils unique et grand nombre d'autres barons et gentilshommes, parmi lesquels étaient Charles d'Anjou, frère de la reine, et beaucoup d'autres seigneurs, firent leur entrée dans la susdite ville ou Château de Limoges; ils allaient alors, comme on le disait, à la *fournée préparée pour les Anglais*, se mesurer avec eux devant le lieu dit et appelé Tartas en Gascogne, non loin de la ville de Bordeaux. Tartas était, dit-on, assiégé par le très-vaillant sire d'Albret, et devait se rendre s'il n'était pas secouru par les Anglais. Ceux-ci faisant défaut à sa garnison, elle se rendit avec les honneurs de la guerre au seigneur notre roi de France, ainsi que beaucoup d'autres cités, villes, châteaux et lieux fortifiés. Nous ne fîmes pas de réception en forme au roi lorsqu'il arriva, parce qu'il était presque nuit quand il entra à l'abbaye. Il y tint son grand conseil, auquel furent admis beaucoup d'ambassadeurs d'un grand nombre de seigneurs, princes et ducs; comme, par exemple, des seigneurs ducs d'Orléans, de Bourgogne, de Bourbon et d'Alençon; il y en vint bien d'autres; mais je ne veux pas ennuyer le lecteur de cette longue nomenclature.

Pendant la tenue du susdit conseil, que le roi présidait, le duc d'Orléans descendit chez nous avec la duchesse son épouse et beaucoup d'autres dames et femmes composant une suite plus nombreuse que celle de la reine, et avec bien plus de voitures. Tout ce monde fut hébergé et logé dans notre abbaye, et très-honorablement traité. Nous ne sortîmes pas cependant en procession pour aller au-devant d'eux à cause de la présence du roi; on lui demanda ce que nous devions faire: il répondit qu'il fallait nous en abstenir, et nous restâmes dans le couvent. Les conditions d'une paix entre eux ayant été discutées avec calme et en peu de temps, ils se réconcilièrent et devinrent bons amis. Charles VII fit de grandes largesses au duc d'Orléans, qui demeura à St-Martial plus de huit jours après le départ du roi avec toute sa suite.

Je dois faire aussi mention, dans ces notes, que, le vingt-huitième jour de mars de l'an du Seigneur mil quatre cent quarante-deux, soit un jour de mercredi, la reine de France fit son entrée dans la ville ou Château de Limoges, avec une suite de vingt autres grandes dames et de cent hommes d'armes à cheval, vers quatre heures de l'après-midi, comme on s'y attendait. Nous nous réunîmes aux autres églises. Il ne manqua que les chanoines à cette réception, et nous fûmes au-devant d'elle avec les seigneurs abbé de St-Augustin et prieur de St-Gérald, qui, revêtus de leurs chapes, assistèrent notre père abbé. La reine, avec sa compagnie et son escorte, s'arrêta à notre propriété de Couzeix, dans la maison de notre seigneur abbé, s'y chauffa avec la plus grande partie de ses dames d'honneur. Après être sortis, nous les joignîmes presque à la moitié du chemin entre Mont-Mallier et Mont-Jovis. Là nous lui souhaitâmes la bienvenue ainsi qu'à son cortège; et, suivant cet ordre de marche, elle entra dans notre église, et y fit sa prière. Elle sortit pour aller se loger dans la maison de Guillaume de Julien, dite la Bayardière; et, de cette manière, elle ne put se faire montrer sur-le-champ le glorieux chef de saint Martial, mais

rege in civitate Tolosanâ , et in isto regressu non exivimus obviam revertiti, verum cum processione nisi solummodo dominus abbas cum multis aliis de villa egressi obvieverunt ei extra villam eques. Regina non mansit ibi nisi perduos vel tres dies , quia die martis xi. aprilis intravit, et jovis post immediate recessit, tendens Pictavis , ut dicebatur.

NOTES EXPLICATIVES.

L'évêque de Limoges dont il est fait mention dans cette notice était Pierre de Monthrun, du château de ce nom, près Chalus, abbé régulier de St-Augustin-lès-Limoges, qui prit possession de son siège le 17 avril 1427, et mourut le 9 février 1457; il fut enterré à la cathédrale. L'évêque d'Angoulême contemporain était son frère.

Le P. Bonaventure de St-Amable n'est pas d'accord avec nos chroniques manuscrites sur l'abbé de Saint-Martial de cette époque; il indique Barthélemy Audier, prieur de Dunet, et plus tard Pierre de Versillac, qui fut fait évêque de Meaux, et qui resta peu de temps à la tête de cette abbaye.

Nous avons des raisons de croire que c'était plutôt Pierre Jouvion des Drouilles, licencié es-lois, ancien prévôt des Combes, official de Limoges et abbé de Saint-Augustin avant de l'être de Saint-Martial. Il fit placer la grille devant le sépulcre du saint apôtre, et entreprit, dans son église, divers travaux importants que sa mort empêcha de terminer.

Les registres de l'abbaye de Saint-Martial portaient que, « le dimanche 26 novembre 1440, Pierre de Beaufort, comte de Turenne, fit hommage au vénérable abbé Jacques Jouvion et au couvent de l'église du bienheureux saint Martial de Limoges du château de Turenne et de tout son comté. Pierre-le-Bref, notaire public, en fit un registre ou *instrument* en présence du seigneur Jean de Roffignac, chevalier de Bardex, Cochet, du bâtard de Turenne et de plusieurs autres seigneurs ou bourgeois de la ville; et, les mêmes jour et heure, ce même comte de Turenne fit un autre hommage pour quelque dime de la prévôté de Rosier, etc., etc. »

Ce serait donc l'oncle Pierre Jouvion qui aurait reçu à l'abbaye de St-Martial Charles VII et le dauphin Louis à leur premier voyage de 1438, et son neveu Jacques Jouvion qui leur en aurait fait les honneurs, en qualité d'abbé, à leur seconde visite en 1442. Jacques Jouvion des Drouilles avait été successivement prévôt de Rilhac et de Saint-Augustin, prieur de Seinac ou Saignac et de La Souteraine, où il fit beaucoup de bien, abbé de Charroux et en dernier lieu de St-Cyprien.

après un certain nombre de jours. Elle séjourna à Limoges jusqu'après Pâques, et, le mercredi qui suit cette fête, elle en partit avec ses voitures et sa cour pour se rendre en pèlerinage à Sainte-Marie-Madeleine-de-la-Baume. Elle revint ici avec peu de monde, environ six femmes, sans mener de voitures, mais des chevaux. Elle fit une seconde entrée dans la ville de Limoges le onze avril de cette année, ayant quitté le roi à Toulouse. A ce retour de voyage, nous ne sortîmes pas pour aller au-devant d'elle, mais nous fîmes une procession : il n'y eut que notre seigneur abbé qui monta à cheval, et fut à sa rencontre avec beaucoup d'autres personnes sorties de la ville jusque dans la campagne. La reine demeura parmi nous deux ou trois jours au plus, puisqu'elle arriva le mardi onze avril, et repartit immédiatement le jeudi de la même semaine pour Poitiers, à ce qu'on racontait.

N. B. Cette traduction laisse beaucoup à désirer : on le reconnaîtra sans peine : l'altération du texte en plusieurs endroits la rendra toujours assez difficile, surtout si l'on veut conserver à cette notice la couleur du temps empreinte dans la forme des phrases.

hors les murs de Poitiers. Devenu abbé de St-Martial, il fit bâtir la maison abbatiale, celle du prévôt de Couzeix et le château de Bellevue (Beauvais); entre autres présents qu'il fit au monastère, il lui donna une belle chape.

(4) Le texte porte *Mons Gaudii*. Depuis le miracle de la guérison des *Ardents*, le nom païen de *Mons Jovis* fut changé par certains pieux fidèles en *Mont-Jauvi*, mot *peïtois* qui veut dire *Mont de la Joie*. L'ancienne dénomination a prévalu. M. ARDANT.

(5) Il y a dans le texte *colore adureo adurata* : j'ai rectifié l'altération par *azureo adurata* ou *aurata*. M. A.

(6) Le cardinal (de Saragosse), comme Hugues de Magnac, fut enterré à Saint-Martial. M. A.

(7) Le texte dit *Mons Mallier* : c'est la porte Mont-Mallier, dont le nom vient de *malleare*, combattre avec la massue, ou de *mallare*, citer au tribunal du *mallum* d'après les lois des Francs. M. A.

(8) J'ai rectifié le texte altéré, qui portait *Noé, Noé, Noé*. M. A.

(9) Ce *Bâtiment* a été successivement l'hôpital St-François-des-Recollets et la salle de spectacle. M. A.

(10) Ce nom est peut-être aussi altéré, ou bien il est l'abrégé de *Champagne-Mouton*. M. A.

(11) Le pitancier était chargé de distribuer aux moines leur *pitance*, ainsi appelée parce que, dans l'origine, elle ne devait coûter qu'une *pitte*, petite monnaie du Poitou. M. A.

(12) Guillaume d'Harcourt, comte de Tancarville, qui servit vaillamment Charles VII, et reçut le dernier soupir d'Agnes Sorel. ALLOU.

(13) Jacques I^{er} de Chabannes de Dammartin, sieur de La Palice, l'un des meilleurs généraux de Charles VII, qui contribua à la victoire de Castillon, où Talbot fut tué. AL.

(14) *Ostenion*, du mot latin *ostenso*, exposition septennale des reliques de tous les saints du diocèse, fort renommée à Limoges. M. A.

(12) Le texte dit *raubationes*, du patois *raubé*, dérober, et *Castrum Luceti* : c'est le château fort appelé aussi *Castrum Lucilli*, dont il est question si souvent dans notre histoire. M. A.

(13) Le *Creux-des-Arènes* était le centre de l'ancien amphithéâtre romain. M. A.

(14) Il faut remarquer ici que les *écus* de ce règne étaient d'or, et valaient 25 sous d'argent. M. A.

(15) Charles, comte de la Marche, dit le comte de Clermont, qui réconcilia Charles VII et le duc de Bourgogne Philippe-le-Bon. AL.

(16) Charles, frère de Marie d'Anjou et du bon roi René. Louis XI, réunit ses deux comtés à la couronne après la mort de Charles II, fils de celui-ci. AL.

(17) Le célèbre Dunois, duc de Longueville, dont le portrait, tracé ici par un témoin oculaire, mérite d'exciter la curiosité. AL.

(18) Le texte porte *Dismamandi*, en français *dîne matin*. C'est le nom d'une des plus anciennes et puissantes maisons de Limoges. Jean Dorat, poète de Charles IX, appartenait à cette famille. M. A.

(19) Le maréchal de La Fayette avait gagné la bataille de Bangé contre les Anglais, où périt Clarence, leur général, en 1421. AL.

(20) Jean de Penthièvre, de la maison de Bretagne, prétendant à la vicomté de Limoges, avait eu de fréquents démêlés avec les consuls, et avait attaqué sans succès cette ville. M. A.

(21) Aujourd'hui Feyre-la-Montagne, entre Guéret et Ahun. AL.

MAURICE ARDANT.

LETTRES INÉDITES.

Lettre de Marmontel à Mgr d'Argentré, évêque de Limoges.

A Paris, le 26 décembre 1763.

MONSIEUR,

Une de vos brebis vient d'être reçue dans le bercail de l'Académie Française. Monseigneur de Limoges, votre oncle (1), a bien voulu me tendre une main protectrice ; mais une obligation plus essentielle que j'ai à ce digne et vertueux prélat, c'est de vous avoir inspiré ses bontés pour moi. Partagez avec lui ma reconnaissance, et recevez ce foible témoignage du respect profond avec lequel

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MARMONTEL.

(1) Mgr de Coëtlosquet, oncle de Mgr d'Argentré, devenu précepteur des Enfants de France, conserva le titre d'évêque de Limoges.

L'original de cette lettre, conservé aux archives de la préfecture, a été communiqué par M. Maurice ARDANT, archiviste.

Lettre de l'abbé Expilly à Messieurs les consuls de la ville de Limoges.

MESSIEURS,

Avec la lettre dont vous m'avez honoré du 4 du courant, j'ai reçu, par la voie de M. de La Tour, premier président du parlement et intendant de Provence, les divers mémoires qui l'accompagnoient tant sur la ville que sur la généralité de Limoges. Un pareil procédé de votre part ne pourroit, Messieurs, que m'inspirer des sentiments de zèle et de reconnaissance si le motif qui m'avoit déterminé à vous écrire ne les eût supposés.

Recevez donc, Messieurs, mes remercmens également vifs et sincères, et soyez bien persuadés, je vous prie, de mon attention ainsi que de mon empressement à bien faire connoître d'après vos mémoires votre ville de même que la généralité dont elle est la capitale, autant pour la gloire de l'une et de l'autre que pour leur utilité commune.

J'aurais aussi des remercmens particuliers à faire à ces messieurs (1), qui, se prêtant généreusement à mes vues ainsi qu'à la complaisance avec laquelle vous avez bien voulu les seconder, ne m'ont point refusé de me faire part de leurs lumières et de leurs connoissances. Vous voudrez bien, je l'espère, m'acquitter envers eux de tout ce que je leur dois, et, en cette occasion, n'épargnez pas, je vous prie, les expressions qui peuvent le mieux constater la plus vive reconnaissance.

Je joins sous ce pli un billet sur lequel il sera remis à vos ordres un exemplaire des trois premiers volumes de mon *Dictionnaire des Gaules et de la France*.

Les suivans vous seront remis avec la même attention. C'est une marque d'attachement, de considération, de zèle et de respect que je me fais un honneur et un devoir de donner à la ville de Limoges : heureux si cette foible expression de mes sentiments vous est agréable, il ne me restera que la satisfaction de voir naître de meilleures occasions de vous certifier toute l'étendue de ces sentiments. C'est dans cet esprit que,

J'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'ABBÉ EXPILLY.

A Avignon, ce 17 juin 1765.

Communiqué par M. Maurice ARANT.

Lettres de Volta.

A M. LAVÉRIER, chirurgien de première classe des armées de la République française.

MONSIEUR,

Je remets entre vos mains, mon cher Monsieur, un sord qu'on ma adressé pour être électrisé avec l'appareil de mon invention. Je n'ai ni la machine en ordre ni le loisir. Je vous prie donc, vous qui l'avez, de vouloir prêter l'assistance requise à ce malade, qui m'est recommandé par le professeur Scarpa, et un très-estimable ecclésiastique mon ancien ami, comme vous pouvez voir par la lettre ci-devant.

(1) MM. les abbés de Vayon, Mabaret et Nadoud.

J'espère beaucoup que la cure puisse réussir, et elle ajouterait beaucoup à l'honneur que vous ont fait les autres.

Je vous salue avec toute l'estime et l'amitié possibles.

Votre dévoué,

A. VOLTA.

Ce 20 mars 1803.

A Milan, ce 23 mai 1803.

MONSIEUR,

J'ai reçu à Côme votre lettre, qui m'a fait beaucoup de plaisir en m'apprenant l'accueil favorable que vous ont fait les professeurs de Pavie : il étoit certainement dû à votre mérite beaucoup plus qu'à mes recommandations : je suis pourtant bien aise qu'elles aient pu y contribuer. Je suis bien content qu'on vous ait confié le soin des cures électriques avec mes appareils, et je le serai encore plus d'apprendre le succès que vous en aurez eu.

A propos de mes appareils, la dépense que j'ai faite pour ceux que vous avez apportés à Scarpa et à Carminati est de 50 livres en tout, que l'abbé Rè, machiniste assistant au cabinet de physique, recevra pour moi, et m'en tiendra compte.

Je suis venu à Milan avec la bonne disposition d'aller à Bologne pour le 29 de ce mois, terme que le Gouvernement avait fixé pour la réunion des membres de l'Institut ; mais j'apprends ce matin que cette convocation sera probablement suspendue, et renvoyée à la fin du mois prochain. Cela me fâche, et me déterminera probablement à ne pas y aller à cette saison, souffrant trop des grandes chaleurs. Enfin, si le voyage de Bologne se fait dans ce mois, suivant l'invitation que nous avons reçue, je partirai mercredi de la semaine prochaine, 28 mai, avec l'abbé Amoretti. S'il se diffère, je le ferai ou je ne le ferai pas, selon que je le pourrai, et qu'il me plaira ou non ; et en attendant je resterai à Milan une vingtaine de jours ou davantage. En tout cas vous pourrez m'écrire à Milan ou par la voie de la poste ou par d'autres occasions : si c'est par la poste, comme je vais moi-même au bureau, il est inutile de marquer dans l'adresse ni la rue ni le numéro de la maison. Mais, si c'est un voiturier ou une autre personne qui porte la lettre, il faut marquer *Contrada del Lauro*, n° 2805.

L'ouvrier à Côme va tout de suite travailler vos septante plaques doubles, comme le chirurgien Casanova lui a ordonné.

Je suis, avec les sentiments d'une estime distinguée et un véritable attachement,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et ami,

A. VOLTA.

Les lettres originales ont été données à la Société Archéologique par M. LAVAUME, chevalier de la Légion-d'Honneur, à Oradour-sur-Glane.

DISSERTATION

SUR

L'APOSTOLAT DE SAINT MARTIAL.

CHAPITRE QUATRIÈME.

OBJECTIONS CONTRE L'APOSTOLAT DE SAINT MARTIAL.

Depuis la publication des trois premiers chapitres de notre Dissertation dans le Bulletin de la Société Archéologique du Limousin, la question de l'apostolat de saint Martial a eu un retentissement auquel nous étions loin de nous attendre. Le dernier concile de la province de Bourges, tenu à Clermont en 1850, ayant prescrit le retour à la liturgie romaine, Mgr Buissas avait dû présenter, l'année dernière (1853), à l'approbation du Saint-Siège, le propre des saints du diocèse de Limoges, et il n'avait pas manqué de conserver à saint Martial le titre et le culte d'apôtre, que lui a donnés une tradition immémoriale, et que plusieurs conciles provinciaux et deux souverains pontifes lui ont solennellement décernés.

Le secrétaire de la congrégation des Rites, Mgr Gigli, n'avait pas été favorable à ces privilèges : il avait effacé le titre d'*apôtre* pour le remplacer par celui d'*évêque*, et substitué au culte qu'on rend aux *apôtres* le culte inférieur qu'on rend aux *confesseurs-pontifes*.

En recevant ce propre ainsi révisé, Mgr Buissas s'empessa d'écrire au souverain pontife pour lui faire entendre ses légitimes réclamations, et, sur sa demande, Sa Sainteté Pie IX renvoya l'affaire à l'examen de la sacrée congrégation des Rites, tribunal suprême chargé de prononcer un jugement sur toutes les questions qui concernent la liturgie.

Voici comment la correspondance de Rome publiée dans *l'Univers* du 21 avril 1854 s'exprimait à ce sujet : « Un avocat de la sacrée congrégation (M. Francisco Mercurelli) a été chargé par Mgr l'évêque de Limoges de proposer l'affaire aux cardinaux qui la composent. Naturellement, il a exposé la question du côté favorable à la possession et aux privilèges de l'Eglise de Limoges. Mgr le promoteur de la Foi (Andrea Frattini) a soutenu au contraire l'opinion de Grégoire de Tours et des adversaires du titre et du culte apostolique. Une réplique de l'avocat a tâché de renverser l'échafaudage d'objections élevé par ce que nous appellerions en France le ministère public. Les pièces à l'appui ont été produites de part et d'autre. En un mot, la discussion la plus approfondie et la plus savante s'est engagée, et a été soumise aux cardinaux de la sacrée congrégation des Rites, réunis en séance ordinaire le 8 avril. S. E. le cardinal Morichini avait bien voulu accepter la tâche de rapporteur.

Le sentiment exprimé par la sacrée congrégation a été que l'Eglise de Limoges devait être maintenue dans le privilège qu'elle possède de temps immémorial, et en vertu des constitutions apostoliques, de donner à saint Martial, son premier évêque, le titre et de lui rendre le culte d'apôtre (1). » (*Univers*, 21 avril 1854.)

Cette décision de la congrégation des Rites a d'autant plus d'importance que le promoteur de la Foi prétendait, d'après une règle posée par Benoît XIV et par Guyet, qu'on ne doit donner, *extraordinairement et par privilège*, le culte d'apôtre qu'aux hommes apostoliques qui ont été du nombre des disciples de Notre-Seigneur (2). Or les quinze cardinaux qui composaient, au Vatican, le tribunal de la congrégation des Rites ont rendu leur décision à l'unanimité (3).

Nous remercions M. Mercurelli, qui a plaidé avec tant de succès la cause de l'apostolat de saint Martial, d'avoir bien voulu, en réfutant Grégoire de Tours, nous emprunter les principaux arguments de notre Dissertation, s'appuyer sur les documents qui en font la force, et donner à nos preuves, en les citant devant ce haut tribunal, une nouvelle autorité (4). Le plaidoyer qu'il a fait imprimer à Rome,

(1) An confirmari debeat elogium et cultus ut Apostoli, quo sanctus Martialis, primus Lemovicensium episcopus, hactenus gavisus est ab immemorabili tempore et ex constitutionibus apostolicis? — AFFIRMATIVE.

(2) BENEDICT. XIV, de *Servorum Dei Beattific.*, L. IV, part. II, cap. XI, n° 7. — FRATTINI, *Adnotationes super Dubio*, etc., p. 2 et 3.

(3) Lettre circulaire de Mgr l'évêque de Limoges du 6 juin 1854 (n° 66).

(4) Quo quidem in opere cum nobis præverit absolutissima dissertazione sua de sancti Martialis apostolatu R. D. Arbellot, vicarius ecclesiæ cathedralis Lemovicen-

suivi de la réfutation des observations critiques du promoteur de la Foi, mérite de rester comme un monument de haute critique et de savante discussion (1).

L'Univers, en publiant le compte rendu de cette affaire, ajoutait que, selon toute apparence, le Saint Père confirmerait cette décision de son autorité apostolique; et en effet, le 18 mai 1854, Sa Sainteté Pie IX, dans un décret solennel, rappelant le jugement prononcé par la congrégation des Rites dans son assemblée ordinaire tenue au Vatican le 8 avril précédent, reconnaissait le titre d'apôtre et le culte apostolique dont le fondateur de l'Eglise de Limoges avait joui de temps immémorial (2).

Ainsi désormais, comme nous le disait Mgr Pie, évêque de Poitiers, dans une lettre qu'il nous a fait l'honneur de nous écrire, *la cause* de l'apostolat de saint Martial *est gagnée canoniquement*. Mais, pour qu'elle soit complètement gagnée au tribunal de l'histoire, nous ne devons pas laisser sans réponse les diverses objections que les partisans de Grégoire de Tours et les critiques modernes ont faites contre la mission de saint Martial au 1^{er} siècle. Nous allons les exposer dans toute leur force, et nous pensons qu'on ne nous fera pas le reproche de les passer sous silence ou de les atténuer.

1^o La légende d'Aurélien et Grégoire de Tours.

OBJECTION. — L'auteur de la légende de saint Martial est un écrivain inconnu qui, pour donner plus de crédit à son histoire, a cherché à la faire passer sous le nom de saint Aurélien : or comment un auteur légendaire et apocryphe, un écrivain pseudonyme, aurait-il plus d'autorité que Grégoire de Tours, ce père de l'histoire de France, ce pontife illustre que l'Eglise a placé sur ses autels ?

RÉPONSE. — Cet auteur légendaire et apocryphe a plus d'autorité (en ce qui concerne la vie de saint Martial) que Grégoire de Tours, 1^o parce qu'il est plus ancien que cet historien, comme nous l'avons démontré par les vers que Fortunat a composés sur cette légende ;

sis, non admodum laborandum erit. Ab eo siquidem petemus observationes, argumenta, testimonia, quæ undique summo studio diligentiaque collegit, quibus perpauca tantum e nostro pene addemus, ubi animadversionum ratio id exposcat. (*Réplique*, n^o 22.)

(1) Grand in-4^o de 88 pages. Rome, chez Joseph Brancadoro, 1854.

(2) Sanctitas Sua... rescribendum mandavit : Constare ab immemorabili de cultu et elogio de quo agitur. Die 18 mai 1854. (Nous citerons *in extenso*, dans l'appendice, ce décret de Pie IX.)

2° parce que c'est un écrivain du pays, mieux renseigné sur les traditions locales que Grégoire de Tours, écrivain étranger, dont la conjecture sur saint Martial ne repose que sur une citation inexacte; 3° parce que c'est la légende de cet écrivain, et non pas l'histoire de Grégoire de Tours, qui a été reconnue constamment et de toute antiquité, par le Limousin et l'Aquitaine, comme le livre officiel, en quelque sorte, où sont déposées et enregistrées les vieilles traditions du pays sur saint Martial; 4° parce que d'autres monuments du vi^e siècle, que nous avons déjà cités, confirment le fait principal renfermé dans cette légende, à savoir la mission de l'apôtre de l'Aquitaine au temps même de saint Pierre; 5° parce que Grégoire de Tours, comme nous l'avons montré ailleurs, se trompant sur la mission de saint Trophime, n'a basé que sur une citation inexacte sa conjecture incertaine sur l'époque où saint Martial a été envoyé dans les Gaules.

Au commencement du vi^e siècle, lorsqu'un écrivain inconnu rédigea cette légende pour remplacer les anciens Actes que saint Aurélien avait écrits, et qui s'étaient perdus dans l'invasion des barbares; à cette époque, disons-nous, il y avait apparemment quelques traditions sur saint Martial dans le Limousin et dans ces provinces d'Aquitaine où il a porté le premier les lumières de la foi : supposons que l'auteur de cette légende eût fait un récit contraire aux traditions du pays, sans conformité avec les idées d'alors, sans fondement dans l'opinion de ses contemporains, comment ce livre aurait-il été accueilli? Les vieillards auraient hoché la tête, et auraient dit : « Jamais nous n'avons ouï de semblables choses : ce n'est point là ce que nous ont raconté les anciens; ce n'est point là la vie de celui qui nous a porté l'Evangile ». Les pontifes et les prêtres, fidèles dépositaires des traditions, auraient répudié cette légende comme une œuvre de mensonge; ce livre eût été rejeté de tous, supposé qu'il se fût trouvé quelqu'un assez audacieux pour l'écrire, et assez confiant dans l'ignorance et la crédulité de ses contemporains pour s'imaginer qu'un roman fait à plaisir serait reçu comme une histoire authentique.

Bien loin de là : cette légende, malgré l'alliage de détails apocryphes qu'elle renferme, est adoptée partout comme la traduction fidèle des vieux souvenirs du pays sur l'apôtre de l'Aquitaine; même au vi^e siècle, Fortunat dit en vers que ce sont là *les Actes très-véridiques de saint Martial* : au ix^e siècle, les murailles de l'église de Saint-Sauveur retracent, dans de vives peintures, des récits empruntés à cette légende; l'office liturgique de Saint-Martial, qui date au moins

de cette époque, fourmille d'allusions aux principaux traits de cette ancienne Vie, comme, par exemple, le titre qu'on donne à saint Martial d'apôtre et de disciple de Notre-Seigneur (1); au x^e siècle, un archevêque de Bordeaux dit que c'est la *tradition transmise par les anciens pères*. Et, au commencement du siècle suivant, que voit-on dans les discussions solennelles qui ont lieu, dans plusieurs conciles, sur la question de l'apostolat? Les évêques et les abbés des diverses provinces puisent dans le faux Aurélien les divers faits qu'ils allèguent touchant la vie de saint Martial; l'évêque Jourdain lui-même, dans la lettre qu'il adresse au pape Benoît VIII contre l'apostolat, reconnaît la vérité des récits de cette légende; le pape Jean XIX la cite comme une autorité; et le célèbre Adémar, ayant à la défendre contre les assertions critiques de Benoît de Cluse, lui disait: « Au milieu d'un si grand nombre de personnages éminents, qui ont toujours conservé la Gaule et l'Église de Limoges pures et intactes de toute hérésie, quel démon aurait osé et aurait pu écrire un si grand mensonge? Et, si ce mensonge (ce qu'à Dieu ne plaise!) eût été écrit, jamais aucun catholique n'eût reçu cette Vie, et aujourd'hui il n'en serait plus question; mais nos pères catholiques l'ont reçue comme l'expression de la vérité, et, pour moi, j'y crois comme aux quatre Évangiles (2). »

Pourquoi donc l'antiquité a-t-elle cru avec une foi si ferme à la légende du faux Aurélien? — Parce qu'elle y trouvait le recueil de ses traditions sur saint Martial. Sans doute ces traditions y sont enregistrées avec ces couleurs naïves qu'ont toujours les récits des vieux âges; sans doute ces récits, en passant de bouche en bouche, avaient dû s'altérer quant aux détails secondaires, et subir cet alliage étranger que le torrent des siècles mêle toujours aux faits traditionnels; mais cet alliage nécessaire de détails inexacts n'allait pas

(1) Combien de personnages, disait Adémar, ont chanté avant nous le répons suivant, etc (dans lequel saint Martial est dit associé au collège des apôtres)! — Du temps même de Charlemagne, l'abbé de Tulle donnait à saint Martial le titre d'apôtre qu'on trouve dans cette légende. (Cf. Adémar, *Patrolog.*, T. CXLII, col. 103, etc. — *Concil. Lemovic. : Patrolog.*, T. CXLI, col. 1359.)

(2) Inter tot ac tantos catholicos viros quibus semper Gallia semper perstitit, et maxime Ecclesia Lemovicensis, semper intacta ab omni hærese perduravit, quis diabolus esset ausus et voluisset aliquo modo tantum mendacium scribere? Si mendacium, quod absit, scriptum esset, a nemine catholicorum receptum esset, et hodie super terram nullatenus audiretur.... Hanc vitam et patres nostri catholici in veritate receperunt, et ego sicut sancta quatuor Evangelia ita eam credo firmiter. (*Patrolog.*, T. CXLI, col. 96.)

jusqu'à attaquer la substance des choses : le *gros des faits*, moins susceptible d'altérations, s'y était conservé dans toute son intégrité.

Et, chose remarquable ! Grégoire de Tours, ce pontife éminent dont la renommée remplit les Gaules au *vi*^e siècle, Grégoire de Tours, cet illustre rejeton d'une famille patricienne, dont la position, le talent, la réputation, l'autorité, auraient dû écraser et réduire au néant l'auteur pseudonyme de la légende de saint Martial, Grégoire de Tours écrit sa conjecture sur ce saint évêque sans que personne, en Limousin et en Aquitaine, y fasse attention ; personne n'adopte cette opinion particulière ; personne ne la suit ; personne ne la croit ; et, dans les conciles de Limoges, de Bourges, de Poitiers, etc., cette opinion est tellement inconnue que les adversaires de l'apostolat, qui auraient trouvé là un argument si formidable, ne font pas même à Grégoire de Tours l'honneur de le citer.

Ce n'est qu'au commencement du *xii*^e siècle que Pierre-le-Scolastique (1) s'aperçoit que Grégoire de Tours a retardé l'époque de la mission de saint Martial, et alors il lui adresse cette virulente apostrophe : « Et toi, ô Grégoire, pourquoi donc as-tu écrit que Martial avait été envoyé par les pontifes de Rome ? — Dis, quels sont les pontifes qui nous l'ont envoyé ? — Tu n'as trouvé cela dans aucun livre ; tu ne l'as lu dans aucune page : en mêlant son nom avec d'autres qui sont venus bien plus tard, tu entraînes dans l'erreur plusieurs ignorants qui te suivent. Dans le temps où tu fais venir parmi nous notre apôtre, il régnait avec le Seigneur dans le palais radieux du ciel :

Tu quoque, Gregori, Romanis ut quid in urbem
Missum præsulibus Martialem perhibebas ?
Qui sunt pontifices huc qui misere patronum ?
Pagina nulla tibi, nullus pandit liber ipsi.
Dum tamen huic jungis longo post tempore missos,
Involvis plures erroribus ista sequentes....
Tempore quo nostrum perhibes venisse patronum,
Cum Domino celsa cœli regnabat in aula (2) ».

(1) Dom Rivet, dans l'*Histoire littéraire de la France* (T. VIII, p. 713), pense que Pierre-le-Scolastique vivait à la fin du *xi*^e siècle (1099) ; Nadaud et le P. Bonaventure croient au contraire que Pierre-le-Scolastique vivait un siècle plus tôt, à la fin du *x*^e siècle, vers l'an 994 ; nous sommes d'avis que cet écrivain ne florissait qu'au commencement du *xii*^e siècle, puisqu'il parle de l'épître de saint Martial aux Bordelais (*ap.* BONAV., T. II ; p. 442), qui ne fut découverte qu'à cette époque. Du reste le manuscrit où se trouvait son poème sur saint Martial était du *xii*^e siècle. (RIVET, T. VIII, p. 713.)

(2) PETRUS SCOLAST., L. VI poemat., cap. VI, *ap.* BONAV., T. I, p. 256 et 136.

Pourquoi donc cette différence faite, par l'antiquité, entre l'opinion de Grégoire de Tours et le récit du faux Aurélien? C'est parce que l'opinion du premier n'avait aucun appui dans les idées traditionnelles et dans les souvenirs populaires, et que la légende d'Aurélien en était la fidèle expression. Or, comme le disait M. Mercurelli, l'avocat romain qui a plaidé devant la congrégation des Rites la cause de l'apostolat de saint Martial, « les faits anciens ne dépendent pas des narrations récentes; les faits donnent aux récits de l'autorité ou du discrédit, selon que ces récits sont contraires ou conformes à la vérité ».

Mais, dira-t-on, peut-on faire foi sur une tradition qui n'a été recueillie qu'après quatre ou cinq siècles? — A ce compte, Grégoire de Tours, que nous avons montré postérieur à la légende d'Aurélien, aurait encore moins d'autorité. D'ailleurs il est très-vraisemblable que la légende de saint Martial, véritablement écrite par son successeur saint Aurélien, et enlevée par les barbares au commencement du *v^e* siècle, avait donné aux traditions une certaine fixité : or il y avait à peine un siècle qu'elle était perdue quand la légende actuelle fut rédigée d'après les souvenirs plus ou moins précis qu'on avait de l'ancienne Vie.

2^o Sulpice-Sévère.

OBJECTION. — Sulpice-Sévère, qui écrivait au commencement du *v^e* siècle, parlant de la cinquième persécution, qui eut lieu sous Marc-Aurèle, l'an 177, dit que « ce fut alors qu'on vit pour la première fois des *martyres* (*martyria*) dans les Gaules : la religion chrétienne, ajoute-t-il, ayant été *reçue* plus tard au-delà des Alpes (1) ». Or ce passage semble contredire et la prédication de saint Martial au premier siècle et le martyre de sainte Valérie, qui se rattache si intimement à la prédication de saint Martial (2).

RÉPONSE. — Sulpice-Sévère ne dit pas que la religion chrétienne fut *prêchée* plus tard au-delà des Alpes : il dit seulement qu'elle y fut *reçue et embrassée* plus tard, soit parce qu'elle y fit peu de progrès

(1) *Post Adrianum, Antonino pio imperante, pax Ecclesiis fuit. Sub Aureliodeinde, Antonini filio, persecutio quinta agitata : ac tum primum intra Gallias martyria visa, serius trans Alpes Dei religione suscepta. (Histor. sacra, L. II, c. 32 : Patrolog., T. XX, col. 147.)*

(2) Cette objection a été présentée par Descordes (*Acta SS.*, T. V junii, p. 543) Bellarmin (*de Scripturis ecclesiasticis, ad ann. 71*), etc.

dans les commencements, soit parce que ces progrès furent peu remarquables relativement à ceux que le Christianisme avait faits en Orient et dans l'Italie. Or, que la religion ait fait peu de progrès dans les Gaules jusqu'à l'époque mentionnée par Sulpice-Sévère, et même pendant les trois premiers siècles, cela s'explique parfaitement. D'abord l'attachement bien connu des Gaulois aux superstitions de l'idolâtrie, surtout dans les campagnes, qui restèrent long-temps païennes (1); ensuite les rigueurs des persécutions, qui amenèrent dans plusieurs villes l'extinction ou du moins l'interruption du sacerdoce, mirent un double obstacle à la propagation universelle de la foi et à l'établissement rapide du Christianisme. Dans la lettre à sainte Radegonde que nous avons citée ailleurs, les sept évêques des Gaules qui l'ont écrite reconnaissent également et la prédication de l'Evangile dès la *naissance* de la religion, et le peu de progrès de la foi durant les trois premiers siècles : « quoique la vraie foi, disent-ils, eût commencé à respirer dans les contrées de la Gaule dès la naissance de la religion catholique, cependant les ineffables mystères de la Trinité n'étaient parvenus à la connaissance que d'un petit nombre (2) » ; et l'auteur des Actes de saint Saturnin, qui écrivait au v^e siècle, tenait à peu près le même langage : « Le son de la trompette évangélique s'est répandu peu à peu et par degrés par toute la terre, et c'est avec un *pareil progrès* que la *prédication des apôtres* s'est répandue dans nos contrées (3) ». — Or, ce passage de Sulpice-Sévère étant ainsi entendu dans son véritable sens, peut-on y voir une contradiction aux monuments écrits des traditions de l'Aquitaine qui assignent la mission de saint Martial au premier siècle ? Et, au lieu d'interpréter ce passage de manière à renverser l'autorité des dyptiques et des traditions de quelques Églises des Gaules, qui assignent à saint Pierre et à saint Clément la mission de leurs premiers fonda-

(1) L'étymologie du mot *païen* (*paganus*, dérivé de *pagus*), qui veut dire *habitant des campagnes*, donne suffisamment à entendre que les campagnes restèrent plus long-temps que les villes attachées aux erreurs de l'idolâtrie.

(2) Ita que, cum ipso catholicæ religionis exortu cœpissent Gallicanis in finibus venerandæ fidei primordia respirare, et adhuc ad paucorum notitiam tunc ineffabilia pervenissent Trinitatis sacramenta. (GREG. TIRON., *Hist. Franc.*, L. IX, cap. XXXIX : RUINART, col. 464.)

(3) Tempore illo quo, post corporeum Domini et Salvatoris adventum, exortus in tenebris sol ipse justitiæ splendore fidei illuminare occidentalem plagam cœperat, quia sensim et gradatim in omnem terram sonus Evangeliorum exivit, parique progressu in regionibus nostris apostolorum prædicatio coruscavit, etc. (*Ap. BONAV.*, T. I, p. 136.)

teurs, n'est-il pas juste de l'interpréter de manière à conserver intacte l'autorité de ces dyptiques et de ces traditions? D'ailleurs ce passage, qui reconnaît l'existence de chrétientés nombreuses dans les Gaules après le milieu du second siècle, favorise-t-il la conjecture de Grégoire de Tours, qui veut que saint Trophyme n'ait évangélisé la province d'Arles, et saint Paul celle de Narbonne, et saint Martial l'Aquitaine, qu'un siècle environ après les massacres des chrétiens de Lyon et de Vienne, et deux siècles et demi après que le Christ avait dit à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations! *Euntes ergo, docete omnes gentes!* » — Qui oserait soutenir une pareille assertion?

— Mais, ajoute-t-on, sainte Valérie n'a donc pas été martyrisée au premier siècle, puisque c'est sous Marc-Aurèle qu'on vit pour la première fois des *martyres* dans les Gaules! — Qu'on le remarque bien : Sulpice-Sévère dit *martyria*, mais non pas *martyres* : il parle des *martyres* généraux, des massacres en masse, lorsque des pontifes furent égorgés, avec des troupeaux de fidèles, par autorité publique et en vertu des édits des empereurs pour la Gaule. Sulpice-Sévère fait allusion aux persécutions sanglantes des Églises de Lyon et de Vienne, qui eurent lieu sous Marc-Aurèle, l'an 177, lorsque, selon les expressions de Grégoire de Tours, « une si grande multitude de fidèles fut égorgée que des fleuves de sang chrétien ruisselaient dans les places publiques (1) » : ce qui se voyait en effet dans les Gaules pour la première fois. Mais cela n'empêche pas que, avant cette époque, quelques hommes apostoliques, quelques pontifes, comme saint Denis, quelques vierges chrétiennes, comme sainte Valérie, n'aient été condamnés et mis à mort par suite de la haine de quelques particuliers contre la religion chrétienne. Et Sulpice-Sévère, qui n'écrivait qu'un très-court abrégé d'histoire ecclésiastique, n'a pu parler en détail de ces martyres particuliers. Du reste l'historien Orose, qui écrivait, comme Sulpice-Sévère, au commencement du v^e siècle, dit que « Néron fit persécuter les chrétiens dans toutes les provinces (2) » : ce qui n'exclut pas la Gaule si, dès cette époque, il y avait des chrétiens. — Donc ce passage de Sulpice-Sévère non-seulement ne renverse pas, mais ne contredit même pas l'antique tradition de l'apostolat de saint Martial.

(1) *Tanta ibi multitudo christianorum ob confessionem dominici nominis est jugulata ut per plateas flumina currerent de sanguine christiano.* (*Hist. Franc.*, L. I, c. XXVII : RUISSANT, col. 22)

(2) *Primus Romæ christianos suppliciis et mortibus affecit, ac per omnes provincias pari persecutione ex cruciari imperavit.* (*Histor.*, L. VII, c. 7 : *Patrolog.*, T. XXXI, col. 1078.)

3^e Légende de saint Ausone.

OBJECTION. — « La Vie de saint Ausone d'Angoulême, qui a souffert le martyre sous Chrocus, le fait disciple de saint Martial. Or ceux qui placent le plus tôt l'irruption de Chrocus ne la mettent que sous l'empire de Gallien, vers l'an 263. C'est donc une nouvelle raison de croire que saint Martial n'a pas été contemporain des apôtres (1). »

RÉPONSE. — Cette objection, que le P. Longueval a formulée en ces termes, et qu'il a empruntée à la Dissertation de Descordes (2), nous prouve combien il est important de vérifier par soi-même les diverses citations qu'on trouve dans les livres de ses adversaires, et de ne pas s'en rapporter toujours à leur érudition ou à leur bonne foi. Qui le croirait? cette objection de Descordes a été répétée même de nos jours, et, en cette année 1854, Mgr Andrea Frattini, promoteur de la Foi au tribunal de la congrégation des Rites, l'a reproduite dans ses Observations critiques contre l'apostolat de saint Martial. Or qu'auraient pensé ces divers écrivains si, en lisant la légende de saint Ausone, ils y avaient vu : 1^o que saint Martial y est dit avoir été envoyé par saint Pierre ; 2^o qu'il n'y est pas du tout question de Chrocus? — Quelle méprise! *Risum teneatis, amici?* — Descordes, qui n'avait pas lu l'ancienne légende de saint Ausone, mais une légende moderne *arrangée*, au xvi^e siècle, par François de Corlieu (3), a induit en erreur les critiques venus plus tard qui se sont fiés à son érudition.

Nous avons déjà cité, dans le chapitre second (vii^e siècle), le témoignage formel de la légende de saint Ausone en faveur de la mission de saint Martial du temps de saint Pierre. — Dès que cette légende confirme notre tradition, osera-t-on y chercher des arguments contre notre tradition? Les passages qu'on pourrait y invoquer contre la venue de saint Martial au premier siècle ne seraient-ils pas réfutés d'avance par cette légende elle-même? — On y trouve à la vérité le martyre de saint Ausone attribué « à une persécution des infidèles venus des confins de la Germanie (4) », passage que De

(1) LONGUEVAL, *Hist. de l'Eglise Gallic.*, Dissertat. prélimin., 3^e propos.

(2) *Acta SS.*, T. V junii, p. 514.

(3) Voir cette légende dans les Bollandistes. (*Acta SS.*, T. V maii, p. 134.)

(4) « Tempore illo quo quædam infidelium persecutio, e Germaniæ finibus egressa, Gallias populabatur », etc. (*Vetus legenda S. Ausonii*, ap. *Acta SS.*, T. V maii, p. 138.)

Corlieu a entendu de Chrocus, et que d'autres, plus anciens, ont entendu des Vandales (1) : cela est une erreur sans doute, mais une erreur qui s'explique facilement. L'écrivain qui a rédigé cette légende plusieurs siècles après les événements, mêlant ensemble les diverses traditions, a confondu les Gallo-Romains idolâtres qui habitaient Angoulême à l'époque où fut martyrisé saint Ausone avec les barbares païens venus plus tard de la Germanie, et dont les cruautés qu'ils exercèrent contre les chrétiens avaient laissé dans l'esprit des peuples de profonds souvenirs. — Mais qu'importe cette erreur de détail dans un récit traditionnel ? les faits principaux n'en restent pas moins vrais : c'est que saint Martial, envoyé par saint Pierre, a établi évêque d'Angoulême saint Ausone, qui fut martyrisé par les païens, et après la mort duquel *l'épiscopat resta vacant pendant de longues années* (2).

Cet accord de la légende de saint Ausone avec la légende d'Aurélien et les autres traditions de l'Aquitaine, qui attribuent unanimement la mission de saint Martial à saint Pierre, ne confirme-t-elle pas la vérité de notre tradition sur l'apostolat ? — Donc cette légende, au lieu de prouver contre nous, sert au contraire à notre cause.

4^e Saint Privat de Mende.

OBJECTION. — Dans un ouvrage récent qui a pour titre : *Gabalum christianum, ou Recherches historico-critiques sur l'Eglise de Mende* (ancien Gévaudan, aujourd'hui Lozère), M. l'abbé Pascal, un des rédacteurs de *La Voix de la vérité*, prétend que saint Martial n'a reçu sa mission qu'au milieu du III^e siècle ; et, dans une réponse à une lettre que nous lui avons adressée, voici comment il a formulé son objection contre la mission de saint Martial au temps des apôtres : « Toute l'antiquité a considéré saint Privat comme envoyé dans le » *Gabalum* où le Gévaudan, soit par saint Martial de Limoges, soit » par saint Austremoine. Il est universellement reconnu que » saint Privat fut martyrisé par les Alamans (*Alamanni*), à la tête » desquels était Chrocus. Or il est incontestable que cette irruption » de barbares eut lieu au III^e siècle. Comment concilier la mission de » saint Privat par saint Martial au I^{er} siècle avec son martyre au » III^e siècle (3) ? »

(1) Par exemple, l'auteur anonyme de l'*Historia pontificum et comitum Engolismenstium*. (*Ap. Acta SS.*, T. V maii, p. 132.)

(2) *Cessavit episcopatus per multa tempora*. (*Ap. Acta SS.*, T. V maii, p. 132.)

(3) Lettre du 15 septembre 1853.

RÉPONSE. — Si les deux prémisses de cet argument étaient également vraies, l'argument serait irréfutable. Heureusement pour l'honneur de notre cause, il n'en est pas ainsi. Et d'abord nous convenons avec M. Pascal « qu'il est universellement reconnu que » saint Privat fut martyrisé par les Alamans à la tête desquels était » Chrocus » ; nous croyons également « qu'il est incontestable que » cette irruption de barbares eut lieu au III^e siècle ». C'est ce que rapporte Grégoire de Tours (1), et il est d'accord, en ce point, avec les Actes de saint Privat, qui placent le martyr de ce saint évêque du temps de Valérien et de Gallien, vers 265. Mais est-il également vrai que « toute l'antiquité a considéré saint Privat comme envoyé » dans le Gévaudan par saint Martial ? Assurément non !

Apparemment l'antiquité se trouve dans les Actes de saint Privat qui ont été publiés dans Surius et dans la collection des Bollandistes : or ces Actes, qui placent le martyr du saint évêque sous Valérien et Gallien, ne disent pas un mot de saint Martial, et parlent expressément *des évêques qui avaient occupé avant saint Privat le siège de Mende*. Citons textuellement : « L'évêque saint Privat présidait alors à cette région ou à cette Église, et il avait son siège dans le bourg de Mende, parce que *les évêques qui avaient été là avant lui* avaient séjourné dans ce lieu, et y avaient reçu la sépulture (2) ». Saint Privat n'est donc pas le premier évêque de Mende ! il n'est pas le fondateur de cette Église ! il n'a donc pas reçu sa mission de saint Martial !

C'est saint Séverien, et non pas saint Privat, que l'antiquité a considéré comme premier évêque du Gévaudan et comme disciple de saint Martial. Divers documents, recueillis dans les archives de l'évêché de Mende, et cités par Chenu, dans le catalogue des évêques de cette ville, ne laissent aucun doute à cet égard (3). Mais, si

(1) *Hist. Franco.*, L. I, c. XXXII : RUINART, col. 26.

(2) Ei vero regioni seu Ecclesiæ tum præerat sanctus Privatus episcopus, sedem habens in viculo Mimatenci, quod *qui ante eum episcopi* illic fuerant, eo loco commorati et sepulti essent. (SURIUS, 21 août, édit. 1618, p. 250.)

(3) Ex diversis documentis quæ in archivis episcopatus Mimatencis reperiuntur, elicitur B. Severianum primo eidem ecclesiæ præfuisse, et à D. Martiale ordinatum, in hæc verba : « Post Christi in cælum ascensionem, præsidebat in Gabalitano et regione eadem rex, sive tetrarcha, infidelis et paganus, omnem tenens superioritatem et dominationem in eadem ; quo tempore B. Martialis ad illam partem declinavit et consecravit in civitate Mimatenci capellam in honorem B. Mariæ virginis. Postea vero S. Severianus, *qui fuit ibi primus episcopus*, dictum regem, seu tetrarcham, ad fidem catholicam convertit, et eundem baptizavit, etc. » — Ex quibus monumentis authenticis colligimus, B. Severianum fuisse primum episcopum Mimatencem. (J. CHENU, *ap. Acta SS.*, T. II januar., p. 615.)

saint Privat, martyrisé en 265, a exercé pendant quelques années les fonctions épiscopales ; si d'autres évêques, avant lui, ont occupé le siège de Mende, la mission de saint Martial, premier apôtre du Gévaudan, ne doit-elle pas remonter bien au-delà du III^e siècle, et l'objection qu'on veut nous lancer ne devient-elle pas entre nos mains une arme offensive ? C'est là la réflexion pleine de sens que fait, en parlant de saint Séverien, le savant Bollandus : « Si saint Privat, dit-il, a été mis à mort du temps de Valérien et de Gallien, comme cela est écrit dans ses Actes, et que cependant d'autres, avant lui, aient occupé l'épiscopat de Mende, *saint Martial ne peut pas être éloigné du temps des apôtres* (1) ».

On voit que cette objection, loin de prouver contre la mission de saint Martial au I^{er} siècle, devient un argument nouveau en faveur de la thèse historique que nous soutenons. Nous espérons que M. l'abbé Pascal en tiendra compte dans la prochaine édition du *Gévaudan chrétien*.

5^e Petit nombre des évêques pendant les premiers siècles.

OBJECTION. — M. l'abbé Pascal, dans l'ouvrage que nous venons de citer, tire une autre objection contre l'apostolat de saint Martial du petit nombre d'évêques que l'on connaît pendant les premiers siècles ; et il attaque par là non-seulement la tradition de l'Église de Limoges, mais celle des autres Églises des Gaules qui font remonter leur origine aux temps apostoliques. M. Pascal affirme que « les catalogues épiscopaux de ces Églises commencent au III^e siècle », et il formule ainsi son objection : « Si les nombreuses Églises qui, selon les contradicteurs de Grégoire de Tours, ne peuvent (pas même une seule) nous offrir une suite d'évêques successeurs du premier, n'est-il pas logique de conclure que cette prétention à l'antiquité apostolique n'est nullement fondée (2) » ?

RÉPONSE. — M. l'abbé Pascal n'ignore pas que certaines villes

(1) Si Valeriani et Gallieni temporibus occisus est S. Privatus ; ut in ejus Actis scribitur, et tamen præter Severianum alii quoque ante ipsum episcopatus ordinem tenerant, haud longe is ab apostolorum abfuisse temporibus potest. (BOLLAND., *Acta SS.*, T. II januar., p. 615.)

(2) Article du *Gabalum christianum*, reproduit dans *La Voix de la vérité* du 6 septembre 1853.

Avant M. l'abbé Pascal, quelques critiques avaient présenté la même objection, entre autres J. du Fraisse, chanoine de Clermont, dans son *Origine des Églises de France*, et le P. Longueval dans son *Histoire de l'Église Gallicane* (dissertation préliminaire).

d'Italie, voisines de Rome, sont dans le même cas que l'Église de Limoges, et n'ont pas de catalogues épiscopaux suffisants pour combler les trois premiers siècles : en conclura-t-il que ces anciennes cités n'ont pas reçu la foi du temps des apôtres ?

M. l'abbé Pascal suppose : 1° qu'il n'y a jamais eu de lacune dans les successions épiscopales ; 2° que les listes des évêques telles que nous les avons aujourd'hui sont exactes et complètes. Or ces deux suppositions sont-elles fondées ?

Et d'abord est-il vraisemblable qu'il y ait eu une succession non interrompue d'évêques à une époque où le Christianisme naissant ne pouvait avoir immédiatement une parfaite organisation ; à une époque où les tyrans persécutaient les Églises, faisaient périr les pontifes, et ne permettaient pas qu'on leur donnât de successeur (1) ? Ces persécutions, ces longues vacances de sièges, n'expliquent-elles pas suffisamment les lacunes qu'on trouve pendant les quatre premiers siècles ?

S'il nous était permis de commettre une légère indiscretion, nous opposerions à l'autorité de M. l'abbé Pascal celle d'un membre illustre de l'épiscopat français. Dans une lettre récente que Mgr Pie, évêque de Poitiers, nous a fait l'honneur de nous écrire, le savant prélat nous dit, à propos de cette objection : « Qu'il y ait eu des lacunes, des interruptions assez longues dans la succession épiscopale des premiers siècles, cela a dû être, et il est prouvé historiquement que cela a été. Les premiers évêques, souvent régionnaires, ne parvenaient pas toujours à se donner des successeurs dans chaque cité évangélisée par eux. On lit dans la Vie de presque tous les prédicateurs de la mission de saint Clément que la superstition païenne renaissait, et triomphait de nouveau dans les pays où ils parvenaient.

» On lit la même chose dans l'histoire des deux siècles suivants. Mais rien n'est plus péremptoire à cet égard que la réponse de Grégoire de Tours, à la fin du dernier numéro du livre premier de l'Histoire des Francs : « *Quod si quis requirit cur, post transitum Galiani episcopi, unus tantum usque ad sanctum Martinum fuisset episcopus, noverit quia, paganis obsistentibus, diu civitas Turonica sine benedictione sacerdotali fuit*, etc. (2) ».

(1) Sans parler des persécutions excitées par les empereurs païens, Sidoine-Apollinaire rapporte que le roi des Goths Evarix, farouche zéléteur de l'arianisme, fit égorger les évêques de Bordeaux, de Périgueux, de Rodez, de Limoges, et que ces pontifes ne furent pas remplacés. (*Epist.*, lib. VII, ep. VI.)

(2) Lettre de Mgr Pie, 15 mai 1854.

Si cette réponse ne satisfaisait pas pleinement M. l'abbé Pascal, nous ajouterions encore : — Avons-nous la liste complète et le catalogue authentique des évêques qui ont siégé à Limoges pendant les quatre premiers siècles ? « Les catalogues que nous avons, dit l'abbé Nadaud, ne datent que du *xi^e* siècle. » — Quand bien même ils dateraient du *ix^e*, comme on peut le conjecturer d'un passage de la Vie de saint Sacerdos (1), ils n'auraient guère plus d'autorité. On n'y trouve ni la date ni la durée des pontificats; on y voit de grossiers anachronismes : par exemple, les deux Rorice sont renvoyés, après saint Loup, au *vii^e* siècle, tandis qu'ils ont vécu au *v^e* et au *vi^e*. D'ailleurs ces divers catalogues ne s'accordent pas : c'est ainsi que Jonrdain, dans sa lettre au pape Benoît VIII, se dit le trente-septième évêque de Limoges, tandis que l'historien Adémar, son contemporain, le place au quarante-troisième rang. Ne peut-on pas supposer avec raison que plusieurs évêques ont été oubliés ? Le nom des fondateurs des Églises restait dans la mémoire des peuples ; mais beaucoup d'autres évêques, venus postérieurement, passaient sans laisser de souvenirs. Nos catalogues épiscopaux ne sont donc ni exacts ni complets. Or quel fond faire sur de pareilles pièces ? peut-on s'en servir pour renverser une tradition immémoriale et si solidement établie ?

Enfin, avec les dix évêques qu'on trouve, dans les catalogues les plus restreints et les plus critiques, entre saint Martial et saint Rorice l'Ancien, qui siégeait l'an 484, ne peut-on pas trouver rigoureusement une succession chronologique ? Suivant Grégoire de Tours, saint Gatien, le fondateur de son Église, siégea cinquante ans ; saint Lidoire, trente-trois, et saint Martin, vingt-six, ce qui fait cent neuf ans pour trois évêques : en supposant, chez les évêques de Limoges, une égale longévité, on trouve, pour dix évêques, trois cent soixante-trois ans ; en ajoutant à ce chiffre celui de l'année où la tradition place la mort de saint Martial (l'an 73), on obtient quatre cent trente-six ans ; enfin, si l'on suppose, comme à Tours, une vacance de trente-trois ans, on arrive à l'an 469, c'est-à-dire à l'époque où le tyran Evarix fit égorger le prédécesseur immédiat de Rorice l'Ancien (473). Après cette supputation chronologique, qui ne pèche nullement contre la vraisemblance, ne pouvons-nous pas dire à l'objection de M. Pascal le mot de Bossuet à propos du gallicanisme de 1682 : *Abat quo libuerit ?*

(1) Dans cette Vie, écrite au *ix^e* siècle (comme nous l'avons montré plus haut), saint Sacerdos est dit le *vingt-neufième évêque de Limoges*. (*Acta SS.*, T. II maii, p. 17.)

6° Les moines de Saint-Martial.

OBJECTION. — Ce sont les moines de Saint-Benoît, établis à Limoges en 848, qui ont, les premiers, mis en avant cette prérogative de l'apostolat, afin de donner par là du relief à leur monastère. De même qu'Hilduin, abbé de Saint-Denis sous Louis-le-Pieux vers l'an 830, avait inventé l'*aréopagitisme* de saint Denis de Paris, trompé par les Grecs qui sollicitaient son appui et ses faveurs, ainsi les moines de Saint-Martial ont inventé l'apostolat de leur patron afin d'abaisser par là l'autorité de l'évêque de Limoges; et nous lisons en effet dans Adémar que Hugues, abbé de Saint-Martial, aussitôt qu'il fut de retour de l'assemblée de Paris, en 1023, se hâta d'inscrire le nom de saint Martial parmi celui des apôtres (4).

RÉPONSE. — Cette objection de Descordes (2) pouvait, de son temps, valoir la peine d'être réfutée : aujourd'hui une réfutation est inutile. Depuis que nous avons montré, les documents à la main, que, depuis le *xi*^e siècle jusqu'au commencement du *vi*^e, long-temps avant l'établissement à Limoges des moines de Saint-Benoît, nous trouvions le titre d'apôtre donné à saint Martial et sa mission assignée au *i*^{er} siècle et au temps de saint Pierre; depuis cette démonstration, l'insinuation malveillante de Descordes n'a plus de portée, l'objection tombe d'elle-même, et ce n'est pas nous qui nous donnerons la peine de la relever.

7° Lettre de Jourdain au pape Benoît VIII.

OBJECTION. — Ce qui prouve que l'opinion de l'apostolat a été inventée au commencement du *xi*^e siècle, c'est que, vers cette époque, Jourdain, évêque de Limoges, écrivit au pape Benoît VIII pour se plaindre de ce qu'on voulait donner à saint Martial le titre d'apôtre, et pour lui dire que jusqu'ici, dans son église cathédrale, on ne l'avait honoré que comme un simple confesseur (3).

RÉPONSE. — Ici la mauvaise foi de Descordes nous étonne. En citant cette lettre, qu'il a, le premier, découverte dans un cartulaire de l'église cathédrale, il a dissimulé habilement tout ce qui renversait son système, et il a eu soin de ne rapporter que ce qui pouvait lui fournir *une ombre* d'argument. Nous disons qu'il a dissimulé tout

(1) ADÉMAR : *Patrolog.*, T. CXLI, col. 84.

(2) *Ap. Acta SS.* T. V junii, p. 541, et BONAV. T. I, p. 226 et suiv.

(3) DESCORDES, *ap Acta SS.* T. V junii, p. 541 et BONAV., T. I, p. 235

ce qui le réfutait d'avance; car, dans cette lettre au pape Benoît VIII, l'évêque Jourdain reconnaît tous les faits que la tradition attribue à saint Martial : qu'il est un des soixante-douze disciples; qu'il a été le compagnon de saint Pierre; qu'il a été envoyé par lui dans les Gaules, etc.; il abrège et résume les principaux traits qu'on trouve dans la légende d'Aurélien (1) : n'est-ce pas là une réfutation du système de Descordes, qui soutenait la conjecture erronée de Grégoire de Tours? Jourdain admet les faits historiques qui concernent saint Martial; il ne discute que sur ce point liturgique : « Doit-on lui donner le titre d'apôtre? » — Et lui prétend que non, attendu que, jusqu'alors, dans son église cathédrale, ses prédécesseurs n'ont honoré saint Martial que comme un simple confesseur. — Puis, dans un excès de zèle, Jourdain trace au pape Benoît la ligne de conduite qu'il doit suivre, et, lui parlant avec une liberté qui tient un peu de l'audace, il ajoute : « Pour vous, si vous osez faire ce que n'ont pas fait vos saints prédécesseurs, à vous la faute si c'en est une : pour moi, j'en suis exempt (2) ».

On voit par là qu'il y avait alors divergence d'opinions et de traditions, non pas sur la question historique (puisque tous s'accordaient à regarder saint Martial comme envoyé par saint Pierre), mais sur la question liturgique, à savoir si l'on devait donner à saint Martial, l'un des soixante-douze disciples, le titre d'apôtre ou celui de confesseur. On trouvait que les anciens lui avaient donné l'un et l'autre : lequel des deux fallait-il conserver? C'est pour terminer ce différend que l'on assembla plusieurs conciles, et que Rome fut consultée.

Chose étonnante ! avant que la réponse fût venue de Rome, Jourdain était revenu de lui-même à la doctrine de l'apostolat. L'an 4028, c'est-à-dire trois ans avant que le pape Jean XIX eût décidé la question, trois ans avant que les conciles de Bourges et de Limoges eussent décrété l'apostolat de saint Martial, l'évêque Jourdain, dans le synode tenu dans sa cathédrale, avait reconnu l'antiquité, la légitimité du culte apostolique rendu au fondateur de son Église, et il avait prescrit, sous peine d'anathème, de lui rendre ce culte à l'avenir.

Or comment un esprit aussi ferme, aussi résolu, avait-il pu changer ainsi d'opinion? n'avait-il pas fallu pour cela l'antiquité des témoignages, l'autorité des monuments, la force irrésistible des

(1) *Patrolog.*, T. CXLI, col. 4158.

(2) Tu autem, si ausus es facere quod non fecerunt sancti tui antecessores, ... si peccatum est, tuum sit; ego ero liber a culpa; neque iniquitas, neque peccatum meum. (*Patrolog.*, T. CXLI, col. 4160.)

preuves, la lumière de l'évidence? — Comment donc ose-t-on puiser des objections dans une lettre qui reconnaît la mission de saint Martial au 1^{er} siècle? Evidemment la question historique n'est pas en cause; et, pour ce qui est de la question liturgique, la conversion de Jourdain à la doctrine de l'apostolat ne confirme-t-elle pas la vérité de cette opinion?

8^e Inscription de Sainte-Marie in Via Lata.

OBJECTION. — Le saint Martial honoré à Sainte-Marie in Via Lata est qualifié martyr dans une vieille inscription qui se trouvait autrefois à l'entrée de cet oratoire, et qui est rapportée par Aringhi, dans sa *Rome souterraine* (1) : or ce saint Martial martyr ne peut être le saint Martial de Limoges.

RÉPONSE. — La légende de Sainte-Marie in Via Lata, que nous avons rapportée au chapitre troisième, ne laisse aucun doute sur l'identité du saint Martial de Rome et du saint Martial de Limoges. Elle parle d'un disciple de Notre-Seigneur, d'un compagnon de saint Pierre, venu à Rome avec le prince des apôtres, et envoyé par lui dans les *pays ultramontains*, c'est-à-dire dans les Gaules; elle ne dit point qu'il ait été martyr. Or tous ces traits s'appliquent parfaitement et exclusivement à saint Martial de Limoges. La chose est si évidente que, cette année, à Rome même, M. Mercurelli, qui défendait la cause de l'apostolat devant le tribunal de la congrégation des Rites, a cité en faveur de sa cause cette légende de l'ancien bréviaire de Sainte-Marie in Via Lata (2). Comment expliquer alors ce titre de martyr donné à saint Martial, ainsi qu'à saint Luc, dans l'inscription

(1) Voici cette inscription :

ORATORIUM QUOND. S. PAULI APOST.
LUCÆ EVANGELISTÆ
ET MARTIALIS MARTYRUM
IN QUO ET IMAGO
B. MARIE VIRGINIS REPERTA
SISTEBAT, UNA EX VII.
AB LUCA DEPICTIS.

(Roma subterranea, 1651, T. II, p. 390.)

Cornelius a Lape, dans son *Commentaire sur les Actes des apôtres* (cap. XXVII, v. 30), parle de cette inscription, et Lorin, dans son *commentaire sur les mêmes paroles*, l'avait aussi indiquée. Cette inscription a disparu depuis une réparation de cet oratoire qui eut lieu sous Alexandre VII, en 1661. (Bonav., T. I, p. 515.)

(2) *Informatio super dubio*, etc., p. 4; — *Summarium*, p. 3.

de cet oratoire? Serait-ce une faute historique, commise par inadvertance, sous l'impression de cette idée, que la plupart des hommes apostoliques ont été martyrs? Cette opinion serait d'autant plus soutenable que le même titre est donné à saint Luc, sur la mort duquel on n'a rien de certain. Serait-ce un *lapsus* épigraphique semblable à la faute d'impression qui se trouve dans un diurnal romain imprimé à Lyon en 1852, et où saint Martial de Limoges est qualifié évêque et *martyr* (1)? ou bien s'agirait-il d'un autre saint Martial réellement martyrisé dans ce lieu? L'une et l'autre opinion sont soutenables. En effet, il y a aujourd'hui, dans l'oratoire de Sainte-Marie, une tradition *orale* sur un saint Martial martyr, sur lequel nous citerons les lignes suivantes, extraites d'une lettre que nous a écrite de Rome Mgr de Ségur, auditeur de Rote : « Saint Paul et saint Luc furent confiés, pendant deux années, à la garde d'un soldat appelé Martial, qu'ils convertirent et baptisèrent. Ce Martial ne quitta point Rome. Car, dans la première persécution, il fut découvert comme chrétien, et mourut sous les coups des fouets plombés dans l'auberge même où il avait embrassé la religion proscrite. On vénère encore, dans les souterrains de la *Via Lata*, dans l'arrière chambre où demeurait saint Paul, la colonne où il fut attaché, et les chaînes qui le lièrent pendant qu'on le martyrisa (2).

On voit que ce saint Martial soldat, gardien de saint Paul, martyrisé dans ce lieu, est tout-à-fait différent de saint Martial compagnon de saint Pierre, et envoyé par lui dans les Gaules. Si l'on veut admettre ces deux traditions, il faut reconnaître deux personnages différents, dont l'un aura converti l'autre, et lui aura donné son nom en lui conférant le baptême. Si l'on veut rejeter l'une ou l'autre de ces traditions, et ne reconnaître qu'un seul saint Martial, il est évident que la tradition conservée dans la légende de l'ancien bréviaire a sur la tradition actuelle le privilège de l'antiquité : or, en matière de tradition, c'est l'antiquité qui fait tout le mérite. La tradition actuelle serait donc une invention récente imaginée pour expliquer la faute de l'inscription : *saint Martial martyr*.

Nous maintenons donc cette preuve traditionnelle de la légende de Sainte-Marie in *Via Lata*, que nous pourrions du reste sacrifier sans que notre démonstration en souffrit la moindre atteinte.

(1) *Horæ diurnæ Breviarii Romani*, Pélagaud, *Supplem.*, p. 154.

(2) Lettre de Mgr de Ségur, Rome, 25 mai 1853.

Il serait superflu d'aller plus loin. Nous n'avons laissé sans réponse aucune objection sérieuse. Les autres qu'on a pu faire ne valent pas la peine d'être mentionnées. On voit que nos preuves sont encore debout, et que saint Martial demeure toujours dans cette antiquité apostolique où le plaçaient les traditions séculaires avant que l'école janséniste eût entrepris de le *rajeunir*. Nous espérons que la critique contemporaine, plus large et plus éclairée que celle des deux derniers siècles, tiendra compte de nos observations; nous espérons que les écrivains d'histoire qui prendront la peine de nous lire entreront dans une nouvelle et meilleure voie. Le temps est venu de remettre sur leur piédestal apostolique ces fondateurs de nos Eglises que Launoy, *le dénicheur de saints*, avait pris à tâche de renverser : le temps est venu, pour la science moderne, de réhabiliter les traditions du moyen-âge, comme elle en a réhabilité les monuments religieux.



CHAPITRE CINQUIÈME.

ÉPOQUE DE LA MISSION DES PREMIERS ÉVÊQUES DES GAULES.

Nous avons dit, en commençant notre travail, que, pour donner à cette Dissertation un complément nécessaire, nous examinerions l'époque à laquelle sont venus dans les Gaules les premiers évêques que Grégoire de Tours présente comme les compagnons de saint Martial : le moment est venu de procéder à cet examen. Mais d'abord nous posons en principe une règle que Vincent de Lérins applique à la religion : nous disons qu'il ne faut pas conduire l'*histoire* là où nous voulons la diriger, en la faisant entrer, bon gré, mal gré, dans nos systèmes, mais qu'il faut la suivre là où elle nous conduit. C'est le propre d'une critique sage et d'un historien impartial, non pas d'inventer des systèmes et de défigurer l'histoire, mais de rapporter et de conserver fidèlement ce que lui ont appris les anciens (1). C'est pourquoi, comme les traditions se prouvent par les antiques monuments et par les vieux témoignages, nous les rapporterons fidèlement, sans nous croire le droit de les révoquer en doute, jusqu'à ce que le contraire soit démontré. Nous allons citer les monuments de l'antiquité sur les évêques que Grégoire de Tours donne pour compagnons à saint Martial, et sur quelques autres que diverses Eglises des Gaules regardent comme leurs fondateurs.

Saint Trophime.

Nous avons établi, dans le premier chapitre de notre Dissertation, que saint Trophime avait été envoyé dans les Gaules par saint Pierre lui-même. Nous avons cité en faveur de cette tradition :

(1) Nosque religionem, non qua vellemus ducere, sed potius qua illa duceret, sequi oportere; idque esse proprium christianæ modestiæ et gravitatis, non sua posteris tradere, sed a majoribus accepta tradere. (*Commonit.*, cap. VI.)

1° Une lettre de saint Cyprien au pape Étienne (253), qui démontre l'erreur de Grégoire de Tours ;

2° Une lettre de dix-neuf évêques de la province d'Arles au pape saint Léon (450) ;

3° Une lettre du pape Zosime (447) ;

4° Le petit Martyrologe romain (740) ;

5° Saint Adon, archevêque de Vienne, dans son Martyrologe et son opuscule sur les Fêtes des apôtres (859) ;

6° Usuard, dans son Martyrologe (875).

Evidemment nous sommes dispensé de citer d'autres monuments, tels que la légende de saint Ursin (vi^e siècle) ; le document de l'Eglise d'Arles publié par M. Faillon (vi^e siècle) ; la légende de saint Austremonne (vii^e siècle) ; Raban-Maur, dans sa Vie de sainte Madeleine (ix^e siècle) ; la légende de saint Genou (x^e siècle) ; divers autres monuments de l'Eglise d'Arles, rapportés par M. Faillon (4) ; et nous sommes en droit de conclure, après cette déposition unanime de la tradition, que saint Trophime a été envoyé par saint Pierre dans les Gaules.

Saint Paul de Narbonne.

Il est hors de doute que Grégoire de Tours s'est trompé sur l'époque de la mission de saint Paul de Narbonne, comme il s'est trompé au sujet de saint Trophime et de saint Martial. La vraie et antique tradition, consignée dans des monuments d'une autorité incontestable, c'est que saint Paul de Narbonne a été disciple des apôtres et contemporain des apôtres. En effet :

1° Le petit Martyrologe romain, dont les additions les moins anciennes datent au moins du milieu du viii^e siècle (740) (2), donne à saint Paul de Narbonne le titre de *disciple des apôtres* (3).

2° Le célèbre archevêque de Vienne saint Adon, qui florissait au milieu du ix^e siècle (859), donne également à saint Paul de Narbonne ce titre de *disciple des apôtres* (4) ; et, dans son opuscule

(1) *Monuments inédits*, T. II, col. 347 et suiv., 356 et suiv.

(2) SOLLIER, *Prolegom.* — USUARD : *Patrolog.*, T. CXXIII, p. 529.

(3) XI kal. (april.) : Narbonæ, sancti Pauli episcopi, discipuli apostolorum. (*Patrolog.*, T. CXXIII, p. 451.)

(4) XI kal. aprilis : in Galliis civitate Narbona, natale sancti Pauli, episcopi et confessoris, discipuli apostolorum. (*Patrolog.*, T. CXXIII, p. 241.)

intitulé *De Festivitatibus apostolorum*, il enseigne que saint Paul, ordonné par les apôtres, fut envoyé comme évêque à la ville de Narbonne : « On dit même, ajoute-t-il, qu'il était le même que le proconsul Sergius Paulus, homme prudent, dont saint Paul avait pris le nom parce qu'il l'avait soumis à la foi du Christ, et que le même apôtre, en allant prêcher en Espagne, le laissa dans la ville de Narbonne, où, après avoir rempli courageusement l'office de la prédication, il mourut saintement, et se rendit illustre par ses miracles (1) ».

3° Vers la même époque (875), Usuard, dont le Martyrologe a tant d'autorité, dit que saint Paul de Narbonne, « ordonné par l'apôtre saint Paul, fut donné par lui pour pontife à cette ville, et que, en allant prêcher en Espagne avec cet apôtre, il y fut laissé, et y mourut saintement après s'être acquitté avec gloire du ministère de la prédication (2) ».

4° Ajouterons-nous à ces autorités si imposantes celle de la Vie de saint Denis, qui date au moins du commencement du vii^e siècle, et que De Marca avait trouvée, sous le nom de Fortunat, dans un vieux manuscrit de l'Eglise de Tours? Il y est dit que saint Paul était du nombre « de ces hommes choisis auxquels les apôtres conférèrent la dignité épiscopale (3) ».

5° La légende de saint Genou, écrite au milieu du x^e siècle, dit que « saint Paul, évêque de Narbonne, fut ordonné par l'apôtre saint Paul (4) ».

6° La légende de saint Ursin publiée par M. Faillon, et le docu-

(1) *Natalis sancti Pauli, quem beati apostoli ordinatum urbi Narbonæ episcopum miserunt. Quem tradunt eundem ipsum fuisse Sergium Paulum proconsulem, virum prudentem, a quo ipse Paulus sortitus est nomen, quia eum fidei Christi subegerat; quique ab eodem sancto apostolo, cum ad Hispanias prædicandi gratia pergeret, apud præfatam urbem relictus, prædicationis officio non segniter impleto, clarus miraculis coronatus sepelitur. (Patrolog., T. CXXIII, p. 194.)*

(2) *Pridie idus decembris : apud Narbonam, natalis sancti Pauli, confessoris, quem beatus Paulus apostolus ordinatum eidem urbi destinavit antistitem : quique cum eodem apostolo ad Hispanias prædicandi gratia pergens, ibidem relictus est, ubi, prædicationis officio non segniter impleto, clarus miraculis coronatus quievit. (Patrolog., T. CXXIV, p. 793.)*

(3) *(Apostoli) electis viris Dei honorem decreverunt episcopalem adjungere, ... ex qua confessorum turba... beatissimus Paulus antistes atque confessor Narbonensem provinciam salutari acquisivit eloquio. (Patrolog., T. LXXXVIII, p. 580.)*

(4) *A beato quoque apostolo Paulo Narbonensibus antistes ordinatur Paulus. (Acta SS., T. II januar., p. 91.)*

ment de l'Église d'Arles découvert par le même savant, sont deux monuments du ^{vi}^e siècle, qui attribuent aux apôtres la mission de saint Paul de Narbonne : nous ne reproduirons pas ici ces deux textes, que nous avons déjà cités.

Ainsi, depuis le ^{vi}^e jusqu'au ^x^e siècle, n'avons-nous pas une masse écrasante d'autorités qui enseignent que saint Paul de Narbonne a été contemporain des apôtres ? Et, devant *cette nuée de témoins*, le témoignage de Grégoire de Tours a-t-il la moindre valeur ?

Aussi les savants auteurs de l'*Histoire du Languedoc*, tout en suivant Grégoire de Tours, sont-ils forcés de convenir que saint Paul de Narbonne peut avoir été disciple des apôtres : « C'est sans préjudice, disent-ils, de l'ancienne tradition de l'Église de Narbonne, qui reconnaît pour son premier évêque Paul, disciple des apôtres, lequel peut avoir été envoyé dans les Gaules long-temps avant (1) ». Longueval lui-même, tout en disant « qu'on peut encore ici s'en tenir à l'époque de Grégoire de Tours », ajoute aussitôt : « Cependant l'autorité des anciens martyrologes nous empêche de nous prononcer si hardiment. Comme nous avons montré que le Christianisme était établi dans les Gaules dès le premier siècle, il est assez naturel de croire qu'il l'aura été à Narbonne, qui était une des villes des plus célèbres et des plus connues des Romains (2). » Enfin un autre partisan de Grégoire de Tours, Fleury, est plus favorable à la tradition rapportée par saint Adon de Vienne, qui fait saint Paul de Narbonne contemporain des apôtres (3).

Saint Denis de Paris.

A quelle époque saint Denis a-t-il été envoyé dans les Gaules ?

La vraie et antique tradition de l'Église de Paris et des autres Églises des Gaules, c'est que saint Denis a reçu sa mission du pape saint Clément vers la fin du ⁱ^{er} siècle. En effet :

4° Les anciens Actes de saint Denis, — qui ont été écrits, suivant l'opinion des savants, antérieurement au règne de Dagobert (621), et que De Marca avait trouvés, sous le nom de Fortunat, dans un vieux manuscrit renfermant des Vies de saints écrites par cet évêque de Poitiers, — les anciens Actes de saint Denis disent que ce fondateur

(1) *Histoire du Languedoc*, T. I, note XXIII, p. 616.

(2) *Hist. de l'Eglise Gallic.*, T. I, Dissert. prélim.

(3) *Hist. Ecclés.*, L. II, n. VII.

de l'Eglise de Paris *avait été envoyé par les successeurs des apôtres*, et, d'après une variante des manuscrits, *par saint Clément, successeur de l'apôtre saint Pierre* (1).

2° Le même Fortunat, dans une hymne en l'honneur de saint Denis, *Fortem fidelem militem*, rend témoignage à la mission que ce saint évêque a reçue du pape saint Clément : « Il fut envoyé, dit-il, de la ville de Rome par le pape Clément afin que la semence du Verbe divin portât des fruits dans la Gaule :

Clemente Romæ præsulè,
Ab urbe missus adfuit,
Verbi superni seminis
Ut fructus esset Galliæ (2). »

Le docteur Launoy a cherché à nier l'authenticité de cette hymne, qui portait un coup terrible à son système : il suffit de dire, pour en montrer l'authenticité, que l'abbé Hilduin, au commencement du ix^e siècle, citait sans difficulté cette hymne sous le nom de Fortunat (3).

3° Thierry IV, roi des Francs, surnommé *de Chelles*, dans un diplôme en faveur du monastère de Saint-Denis, s'exprime en ces termes : « Le bienheureux Denis et ses compagnons, Rustique et Eleuthère, arrivèrent les premiers dans cette province des Gaules, envoyés par le bienheureux Clément, successeur de l'apôtre Pierre (4) ». Ce diplôme, publié par Mabillon, est daté de l'an 723.

4° Dans le synode de Paris tenu, l'an 825, pour le culte des saintes images, les évêques des Gaules, écrivant au pape Eugène, disaient que saint Denis avait reçu sa mission de saint Clément (5).

(1) Sanctus igitur Dionysius, qui, ut ferunt, a successoribus apostolorum (*alias*, tradente beato Clemente, Petri apostoli successore) Verbi divini semina gentibus eroganda susceperat, ... Parisios, Domino ducente, pervenit, etc. (*Patrolog.*, T. LXXXVIII, col. 580.)

(2) *Patrolog.*, T. LXXXVIII, col. 98.

(3) Scholasticissimus Fortunatus, ... hymnum rhythmicæ compositionis pulcherrimum de isto gloriosissimo martyre composuit, in quo commemorat eum a sancto Clemente destinatum, etc. (HILDUIN, *Vita S. Dionysii*, Prolegom. : *Patrolog.*, T. CVI.)

(4) Beatus Dionysius, cum sociis suis Rustico et Eleutherio, qui primi post apostolos sub ordinatione beati Clementis Petri apostoli successoris, in hanc Galliarum provinciam advenerunt, etc. (MABILLON, *De Re diplom.*, p. 488. — *Patrolog.*, T. LXXXVIII, col. 1437.)

(5) Quod attinet ad missionem Dionysii per Clementem, ... eam agnoverunt Gallicæ Ecclesiæ præsules... Cujus rei luculentum habemus testimonium Galliæ

5° Hilduin, abbé de Saint-Denis, qui écrivit, en 835, sur la demande de l'empereur Louis-le-Débonnaire, la Vie du premier évêque de Paris, soutint non-seulement qu'il avait été envoyé par saint Clément, mais encore qu'il était le même que saint Denis l'Aréopagite; il s'attacha à réfuter Grégoire de Tours à l'aide des vieux documents que nous avons mentionnés (4). On a prétendu à tort qu'Hilduin avait inventé l'*aréopagisme* de saint Denis de Paris. Dans le siècle précédent, saint Eugène de Tolède (2) et Tharaise, archevêque de Constantinople (3), avaient confondu le premier évêque de Paris et le premier évêque d'Athènes. Cette confusion, quelque erronée qu'on la suppose, ne détruit nullement l'antiquité de la tradition qui place la mission de saint Denis de Paris sous le pape saint Clément.

6° Odon de Beauvais (ix^e siècle — 860) fait envoyer saint Denis à Paris sous saint Clément (4).

7° D'anciens Actes de saint Denis, conservés à Angoulême, et cités, en 1031, au second concile de Limoges, attribuaient au pape saint Clément la mission du premier évêque de Paris (5).

Après des témoignages si anciens, si formels et si respectables, il ne faut pas s'étonner que des savants et des critiques de premier ordre, tels que De Marca, François Pagi et dom Mabillon, aient adopté la tradition ancienne et constante qui fixe la mission de saint Denis au pontificat de saint Clément. « Je pense, dit De Marca, que c'est une faute de s'éloigner de cette opinion, qui s'appuie sur le témoignage de Fortunat, et qui a été adoptée par les évêques des Gaules dans leur lettre au pape Eugène rapportée par Baronius (6) ». — « Le P. Pagi, dit M. Faillon, a montré avec sa sagacité ordinaire,

episcoporum in frequenti conventu apud Parisios de cultu sacrarum imaginum, anno 825. (MABILLON, *Vetera analecta*, p. 223.)

(1) *Vita S. Dionysii*, Prolegom.: *Patrolog.*, T. CVI.

(2) *Patrolog.*, T. LXXXVII, col. 402.

(3) *Vita S. Dionysii*, Prolegom.: *Patrolog.*, T. CVI. — HONORÉ DE SAINTE-MARIE, *Réflexions sur les règles et l'usage de la critique*, T. I, 2^e part., p. 225, 226.

(4) *Patrolog.*, T. CXXIV, col. 1116.

(5) Ibi enim legitur quod Clemens... Dionysio Verbi divini semina gentibus tradidit eroganda, quem in Galliam misit. (*Patrolog.*, T. CXLII, col. 1366.)

(6) Quam sententiam secuti sunt episcopi Galliarum in epistola ad Eugenium papam scripta anno 824, quæ habetur apud Baronium. A quibus Fortunato teste adeo locuplete fultis discedere piaculum esse puto. (*Epist. ad Henric. Vales.*, apud *Acta SS.*, T. V junii, p. 549.)

daus sa *Critique des Annales de Baronius*, que saint Grégoire de Tours s'est mépris sur ce point. Il y prouve que saint Denis fut envoyé dans les Gaules par le pape saint Clément ; et, après la publication de la *Critique*, des savants d'un mérite reconnu ont souscrit à des conclusions si nettes et si judicieuses (1) ». Le savant bénédictin dom Mabillon est du même sentiment.

Pour nous, nous ne pensons pas qu'une critique judicieuse puisse arriver à une autre conclusion.

Saint Saturnin de Toulouse.

A quelle époque saint Saturnin, premier évêque de Toulouse, a-t-il reçu sa mission ?

La réponse à cette question est d'autant plus difficile qu'il y a sur ce point plusieurs traditions différentes. Or, avant de prendre un parti et de faire un choix, il faut faire une étude sérieuse et impartiale des diverses traditions, et adopter celle qui a le plus de fondement. C'est pourquoi nous allons les exposer tour à tour.

Première tradition.

Une première tradition se trouve consignée dans les Actes de saint Saturnin, cités par Grégoire de Tours, où il est dit que, « sous le consulat de Dèce et de Gratus, comme on en garde un souvenir fidèle, la ville de Toulouse commença à avoir saint Saturnin pour premier évêque. »

Hugues Ménard a observé avec raison que ces Actes n'ont été composés que quelque temps après la mort de saint Exupère, évêque de Toulouse, dont ils parlent avec éloge : or ce saint pontife, contemporain de saint Jérôme et du pape Innocent I^{er}, vivait au commencement du v^e siècle : c'est donc dans le cours du v^e siècle, ou même au commencement du suivant, que les Actes de saint Saturnin ont été composés (2). Du reste ils ne parlent que d'après une tradition plus ou moins fidèle de l'époque où a été envoyé saint Saturnin ; et il ne serait pas étonnant que l'auteur de cette légende,

(1) *Monuments inédits*, T. II, col. 335.

(2) C'est l'opinion du savant De Marca, et Tillemont lui-même, plus intéressé que tout autre à soutenir l'antiquité de ces Actes, ne les fait que du v^e siècle, et les attribue à un disciple de saint Exupère, évêque de Toulouse.

confondant les diverses dates, se fût trompé sur celle de la mission de saint Saturnin, et l'eût fixée à l'empire de Déce, dont les persécutions cruelles étaient restées gravées en caractères de sang dans la mémoire des peuples.

Cela devrait d'autant moins surprendre que les écrivains postérieurs qui ont adopté cette tradition ont fixé à l'empire de Déce, non pas la *venue*, mais le martyre de saint Saturnin.

Ainsi Florus, moine de Saint-Trond (760), dans ses *Additions au Martyrologe de Bède*, dit que saint Saturnin fut martyrisé du temps de Déce, de Germanicus et de Gratus (1).

Saint Adon, archevêque de Vienne (859), dit, dans son Martyrologe, que saint Saturnin fut saisi par les patens, sur le Capitole de Toulouse, *du temps de Déce* (2).

L'auteur de la légende de saint Genou (x^e siècle), qui attribue à saint Pierre la mission de saint Martial et de saint Austremoine, et à saint Paul celle de saint Trophime et de saint Paul de Narbonne, ne fait venir saint Saturnin que sous l'empire de Déce (3).

Seconde tradition.

Une seconde tradition, dont plusieurs écrivains d'une haute antiquité se sont faits l'écho, c'est que saint Saturnin a été envoyé dans les Gaules par saint Clément à la fin du 1^{er} siècle.

1^o Grégoire de Tours reconnaît que cette tradition avait cours de son temps, lorsqu'il, dans son ouvrage *De la Gloire des Martyrs*, contredisant ce qu'il avait avancé dans son *Histoire des Francs*, il dit en parlant de saint Saturnin : « Ordonné, dit-on, *par les disciples des apôtres*, il fut envoyé à la ville de Toulouse (4). »

2^o Raban-Maur archevêque de Mayence, qui écrivait au commencement du ix^e siècle (820), a adopté cette tradition, et l'a reproduite dans son Martyrologe : « Saint Saturnin martyr fut envoyé, dit-on, par les disciples des apôtres dans la ville de Toulouse (5). »

(1) *Martyrolog. Bède*, 29 nov. : *Patrolog.*, T. XCIV, col. 1118.

(2) Qui, temporibus Decii, in Capitolio ejusdem urbis, a paganis tentus. (*Martyrolog.*, 29 nov. : *Patrolog.*, T. CXXIII, col. 406.

(3) *Acta SS.*, T. II, januar., p. 94.

(4) Saturninus vero martyr, ut ferunt, ab apostolorum discipulis ordinatus, in urbem Tolosatium est directus. (*De Glor. Martyr.*, C. XLVIII : RUINART, col. 777.)

(5) Ipse vero Saturninus martyr, ut fertur, ab apostolorum discipulis in urbem Tolosatium est directus. (RABAN, *Martyrolog.*, 29 nov. : *Patrolog.*, T. CX, c. 1182.)

3° Odon de Beauvais, qui florissait au ix^e siècle (860), dans son sermon sur saint Lucien de Beauvais, fait envoyer saint Saturnin de Toulouse, en même temps que saint Denis de Paris, par saint Clément (4). Nous comprenons ainsi ce qu'il faut entendre par les disciples des apôtres.

4° Les Actes de Saint Denis, cités textuellement au second concile de Limoges (4034), fixent la mission de saint Saturnin de Toulouse et de saint Denis de Paris sous le pape saint Clément (2).

5° La légende de saint Marcel, citée aussi dans le même concile, dit que « Saturnin et Denis, sur l'ordre de saint Clément, pape de la ville de Rome, furent envoyés dans les pays des Gaules pour enseigner la foi chrétienne aux païens (3) ». Cette légende est mêlée de beaucoup d'anachronismes. Mais elle n'en est pas moins, sur ce point de la mission de saint Saturnin, un dépôt de l'ancienne tradition.

Cette seconde tradition a été adoptée par un grand nombre d'écrivains du moyen-âge, parmi lesquels nous remarquons Vincent de Beauvais, Pierre de Natalibus, saint Antonin, etc. Doublet cite encore en faveur de cette tradition les bréviaires de Clermont, du Pey, de Chartres, de Bayeux, d'Auxerre, de Meaux, de Sens, de Saint-Denis, de Saint-Victor, de Saint-Flour, etc. (4).

Troisième tradition.

Enfin une troisième tradition, qu'on trouve également dans des légendes d'une haute antiquité, fait envoyer saint Saturnin du temps même des apôtres :

1° La légende de saint Denis, attribuée avec raison à Fortunat de Poitiers, dit que saint Saturnin, évêque de Toulouse, qui mourut martyr sur les degrés du Capitole, était de cette troupe choisie de

(1) *Patrolog.*, T. CXXIV, col. 1116.

(2) *Ibi enim legitur quod Clemens... Dionysio Verbi divini semina gentibus tradidit eroganda; quem in Galliam misit, sociosque ei Saturninum.... Rusticum et Eleutherium adhibuit... Saturninus autem Tolosam [profectus] est. (Patrolog., T. CXLII, col. 4366.)*

(3) *Saturninus et Dionysius, jubente sancto Clemente, papa urbis Romæ, partibus Galliarum, ut ad fidem christianam gentes instruerent, directi sunt. (Patrolog., T. CXLII, col. 4366.)*

(4) BONAVENT., T. I, p. 453.

confesseurs auxquels les apôtres résolurent de conférer la dignité épiscopale (1).

2° L'ancienne légende de saint Ursin publiée par M. Faillon place saint Saturnin au nombre des sept évêques *envoyés par les saints apôtres* de la ville de Rome (2).

3° Le document de l'Eglise d'Arles, publié par le même savant, fait de saint Saturnin un des sept évêques envoyés par saint Pierre dans les Gaules pour prêcher la foi de la Trinité aux gentils (3). Ce monument appartient, comme les deux précédents, au *vi^e* siècle.

4° D'anciens Actes de saint Saturnin, cités par De Marca, enseignent aussi que saint Saturnin avait reçu sa mission de saint Pierre (4).

Cette troisième tradition avait été adoptée par Adam d'Auvergne, Bernard Guidonis et d'autres écrivains du moyen-âge ; on la trouvait consignée dans de vieux bréviaires, parmi lesquels nous citerons ceux de Limoges et de Toulouse, etc. Elle se trouvait aussi dans une vieille inscription du cloître de Saint-Sernin (5).

Au fond, cette dernière tradition diffère peu de la précédente : en effet saint Pierre et saint Paul, ayant reçu la palme du martyre l'an 66 de Jésus-Christ, et saint Clément ayant commencé son pontificat vingt-cinq ans après, l'an 91, quelques-uns des hommes apostoliques envoyés par saint Clément auraient pu voir les apôtres, être instruits par eux, être destinés par eux à la prédication évangélique, et ne partir toutefois pour la mission qui leur était confiée que sous le pontificat de saint Clément, qui leur aurait conféré la dignité épiscopale. Il serait vrai de dire, à la rigueur, de ces missionnaires de saint Clément, qu'ils auraient *primitivement* reçu leur mission de saint Pierre et des apôtres, dont saint Clément du reste était le contemporain, puisqu'il est question de lui dans l'Évangile (6).

(1) (Apostoli) electis viris Dei dispositione providenter honorem decreverunt [episcopalem] adjungere... Ex qua confessorum turba sanctum et venerandi meriti Saturninum urbs Tolosana promeruisse gaudet episcopum. (*Patrolog.*, T. LXXXVIII, col. 580.)

(2) *Monuments inédits*, T. II, col. 423.)

(3) *Ibidem*, etc., T. II, p. 375.

(4) *Ap. Acta SS.*, T. V junii, p. 551.

(5) *Bonav.*, T. I, p. 451, 452.

(6) Cum Clemente et aliis adjutoribus meis, quorum nomina sunt in libro vitæ. (*Philipp.* IV, 3.)

La question étant ainsi exposée, la solution ne nous paraît pas douteuse. La masse des anciens témoignages et des vieilles traditions que nous venons de citer attribue à saint Saturnin l'antiquité apostolique; Grégoire de Tours et Raban-Maur reconnaissent qu'il avait été ordonné et envoyé par *les disciples des apôtres*; Odon de Beauvais, les légendes de saint Denis, de saint Marcel, etc., expliquent qu'il faut entendre par là le pape saint Clément, disciple et contemporain des apôtres; les documents qui attribuent sa mission aux apôtres et à saint Pierre doivent s'entendre dans le sens que nous venons de l'expliquer.

L'illustre De Marca, qui n'avait pas connaissance de tous les documents découverts aujourd'hui, mais qui avait au plus haut degré ce que nous appelons le *coup d'œil critique*, avait fixé au pontificat de saint Clément la mission de saint Saturnin (4).

Les savants auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, après avoir étudié les divers documents et pesé les raisons pour et contre, ont été forcés de s'en tenir à cette opinion : « Saint Saturnin, disent-ils, premier évêque de Toulouse, envoyé dans les Gaules par le pape saint Clément, vers la fin du 1^{er} siècle (2) ».

Mais alors comment expliquer que l'auteur des Actes de saint Saturnin ait fixé la mission de ce saint évêque à l'empire de Dèce? — « Cet écrivain, répond M. Faillon, pourrait bien s'être mépris sur le temps de la mission de saint Saturnin; il ne la fixe que d'après le bruit public, *ex fideli* ou *felici recordatione*. Ce bruit était assez éloigné de l'événement, car l'auteur y parle avec éloge de saint Exupère de Toulouse, qui a vécu au 1^{er} et au 2^e siècle; et par conséquent lui-même n'a vécu qu'au 3^e, peut-être même au 4^e, et peu de temps avant Grégoire de Tours. Et ce qui montre qu'il aurait pu en effet se tromper, en confondant, par exemple, avec saint Saturnin envoyé dès le 1^{er} siècle quelque évêque de Toulouse venu au 3^e siècle, et martyrisé dans la persécution de Dèce, c'est que, au temps de saint Grégoire de Tours, malgré ces Actes, on disait que le même saint Saturnin avait été envoyé à Toulouse au 1^{er} siècle. Or, s'il y avait alors deux traditions différentes, n'a-t-il pas pu se faire que

(4) *Salus est ut hæreamus relatæ a Gregorio traditioni, scilicet a discipulis apostolorum ordinatum, id est à Clemente, juxta Fortunatum. (Ap. Acta SS., T. V junii, p. 551.)*

(2) *Art de vérifier les dates*, p. 166, 249.

[404] DISSERTATION SUR L'APOSTOLAT DE ST MARTIAL.

l'auteur des Actes de saint Saturnin ait pris celle des deux qui était déjà corrompue (1) ? »

Nous sommes pleinement de cet avis. Ce document traditionnel, presque isolé, ne nous paraît pas pouvoir tenir devant le faisceau des autres documents traditionnels qui le contredisent. Nous assignons donc la mission de saint Saturnin au pontificat de saint Clément, à la fin du 1^{er} siècle.

L'Abbé ARBELLOT.

(La fin à un prochain Bulletin.)

(1) *Monuments inédits*, T. II, col. 366.



NOUVELLES RECHERCHES

SUR

LES ÉMAILLEURS LIMOUSINS.

Encouragé par l'approbation bienveillante de M. de Laborde, juge si compétent en pareille matière, j'ai cru devoir mettre en ordre le fruit de longues recherches dans nos archives municipales et départementales, et les fragments d'anciens rôles des tailles, au sujet des émailleurs. Je viens vous communiquer ce que j'ai découvert sur ces peintres dont les œuvres sont estimées et appréciées des savants, et enrichissent les collections des palais.

Au peu de détails que nous connaissions sur nos émailleurs, et que j'avais extraits des rôles de 1602, 1624, 1625 et 1635, je viens ajouter les notes suivantes.

M. Albert Way, directeur de la Société des Antiquaires de Londres, m'a signalé des œuvres d'un émailleur de Limoges, *magister de Limogia*, faites, vers la fin du XIII^e siècle, pour un évêque de Rochester et un chevalier *Arden*. Ce *Jehan* de Limoges qui fit aussi le voyage d'Angleterre au commencement du XIV^e siècle pourrait bien être un des *I. Lemovici* frères qui ornèrent d'émaux le tombeau du cardinal de La Chapelle-Taillefer.

La carrière de *Jehan Court* dit *Vigier*, que je regarde comme le plus habile de ces peintres, se serait prolongée plus tard qu'on ne l'avait pensé.

On lit au rôle de 1602, quartier Manigne, sous le n^o 438, la mention d'un *Jehan Court* dit *Vigier*, et de son fils, *Petit-Jehan*, pour 4 *écu* 2 *sols* de contribution. Le terrier de Thoumas, notaire, place au 15 novembre 1597 la vente de sa maison des Grandes-Pousses, confrontant aux jardins de Catherine Boyol, veuve de Jean Romanet.

Un plan colorié des *Audoueynas*, présentant en marge une esquisse de l'enceinte de Limoges, en forme de cœur, et celle de la Cité, à peu près carrée, où sont indiqués les clochers et les églises les plus remarquables, est signé de la main de *Jehan Court* dit *Vigier* : on y

voit la porte fortifiée de la ville, appelée l'*Eperon Saint-Martin*, l'église des Feuillants, la *Maison-Dieu*, à moitié détruite, les églises de Saint-Augustin, des Bénédictins, de Saint-Jacques et de Saint-Christophe, la maladrerie Saint-Jacques sur le ruisseau d'Aigueperse, et quelques maisons du Naveix, avec le *ramier* pour retenir les bois de flottage, ou peut-être *des abaux empilés*.

Ce plan, d'une grande vivacité de couleur et d'une pureté de dessin singulière, porte inscrits au nom de Jehan Limousin une terre et un pâtural représentés sur une bande verte longeant les bâtiments des Audoueynas.

On y lit, tout de la même écriture, ces mots : « Figure faicte par moy, Jehan Court dict Vigier, maistre peintre de la ville de Limoges, » prins d'office par monsieur de Petiot, juge royal de Limoges, en » présence des parties. Signé COURT (D.-V.), etc. ». Il a été calqué sur place avec autant de talent que d'obligeance par notre excellent collègue et secrétaire M. Auguste Du Boys. Nous avons des actes de Jehan Petiot, juge et commissaire de la reine de Navarre, vicomtesse de Limoges, de l'an 1564.

Un autre plan colorié, de Bost-Boucher, Bridier, Bramaud, Panla, etc., de la paroisse de Rilhac-Rancon, avec de jolies et fraîches peintures des bâtiments de ces localités, appartient aussi à Jehan Court, à en juger par l'écriture et le dessin.

Une autre mention du terrier de Thoumas, f° 47, cite les maisons possédées, le 29 juillet 1756, par François Grosbras et Bénigne Clorieux, comme n'en ayant jadis fait qu'une seule, appartenant aux *Seignat*, à *Jehan Vigier dit Court*, émailleur, et à Narde Jourdanie, sa veuve, puis à Jean Muret, etc. Elle donnait sur la Grande-Rue Manigne et la rue du *Verdurier*, anciennement du *Verdier* et des *Étables*. M. Muret de Pagnac m'a communiqué l'original de cet acte.

Au 24 août 1761, le terrier nouveau du notaire *Ardant*, f° 97, n° 26, 6° sac, constate l'acte de reconnaissance de Jacques Seignat pour la maison qui fut de *Jehan Vigier dit Court*, émailleur, de *Léonarde Jourdanie*, sa veuve, passée par la suite à Hélie Peyssac, à Jean Muret, Maledent de Fontjaudran, Devoyon du Buisson, contiguë à celles de MM. Benoist de Vanteaux et Roulhac du Rouveix. Cette maison payait 14 sous 6 deniers de cens.

Un autre terrier, du 49 juillet 1756, est presque identique dans les détails concernant la reconnaissance de Seignat.

Jehan Court aurait donc possédé deux maisons, et les actes qui l'appellent *Vigier*, dit *Court*, mot qui donnait à ce dernier nom l'apparence d'un sobriquet, sont rectifiés par la signature, qui établit

son véritable nom *Court* et son surnom *Vigier*; ce qui détruit aussi la supposition que *Court* était l'abrégé de *Courtoys* ou *Courteys*.

L'émailleur Pierre *Raymond* était voisin de Jehan *Court*. Le terrier de Saint-Gérald, au 8 mai 1542, cite, dans la rue Basse-Manigne, à droite en montant, une maison touchant à celle de Pierre Raymond, et confrontant, par le derrière, à la rue des Étables, devant la tour *Neuve* (celle qu'on a démolie à moitié).

Le terrier de Thoumas porte, inscrite au 8 mars 1542, une reconnaissance de Pierre Raymond pour sa maison. Le 20 juin 1550, cet émailleur signa, envers l'abbé de Saint-Martial, une reconnaissance pour une vigne, au clos de *Combe-Vineuse*, autrement *Le Treuil-Blanc*. Cette vigne venait, en partie, de son père *James* ou *Jacques Raymond*; elle contenait sept journaux, et payait deux setiers de froment, mesure des Combes, cens, fondalité, et portables au grenier de l'abbaye à chaque fête de l'Assomption.

Le même jour, Pierre Raymond contracta une reconnaissance de trois hémines froment, mesure de la prévôté des Combes, au même abbé pour une vigne au clos de La Chabane, territoire de Limoges.

Une mention du terrier rouge du notaire Thoumas constate que la maison de Manigne voisine de la sienne était soumise à une redevance au prieur de Saint-Gérald; sa veuve et ses héritiers payaient 40 sous de taille en 1635. Léonard Bourdeyrou, son gendre, tailleur, payait 4 livres (f° 66). La maison de Raymond était habitée encore en 1715 par un Raymond. Les héritiers de l'émailleur professèrent l'industrie de la passementerie. Aux rôles de 1602, n° 204, est inscrit Martial Raymond, émailleur, 4 écu; au n° 202, Jehan Raymond, 2 écus 5 sous; il fut diminué des 5 sous par sentence de l'élection.

Le curieux registre des dépenses de la confrérie du Saint-Sacrement de Saint-Pierre, déposé aux archives de la mairie, porte en ligne de comptes diverses peintures commandées à Pierre Raymond pour le frontispice de ce livre, et les figures ou images des riches bijoux que la confrérie ajoutait de temps en temps à son trésor. Les calices, les croix, les encensoirs, les navettes, les candélabres, les panonceaux, les vases d'eau bénite et l'ostensoir sont peints des couleurs les plus éclatantes, rehaussées d'or et d'argent; les arabesques ciselées, les pierres fines, telles que rubis, améthystes, émeraudes et turquoises, sont rendues par l'habile Raymond avec une grande ressemblance et vérité. Il travailla pour cette confrérie en 1556, 1557, 1566, 1567, 1575, 1581 et 1584.

Une reconnaissance de sire *Léonard Limousin*, valet de chambre du roy, porte la date du 6 décembre 1558; elle est en faveur de l'abbé

de Saint-Martial, pour une vigne, sise au territoire de *La Brugère*, appelée du Clos, de la contenance de neuf à dix journaux. Cette vigne, acquise par lui des hoirs de Pierre Tiendet, était grevée du devoir de trois hémines de froment, mesure de la cellérierie de l'abbaye de cens, fondalité, et portables au grenier dudit sieur abbé à chaque fête de l'Assomption. (Terrier de Malerbaud, page 343 v°.)

Il est à croire que c'est ce Léonard Limousin qui fit, comme son confrère Pierre Raymond, les travaux de peinture sur le vélin du registre de la confrérie cité plus haut et sur les panonceaux, ainsi qu'on le voit écrit aux comptes de dépenses.

Parmi les reconnaissances du terrier nouveau de Fournier, notaire, f° 107, pour le prieur de Saint-Gérald, figure celle de Léonard et Martin Limousin, émailleurs, en date du 22 mars 1544, pour une maison rue Basse-Manigne, au devoir de 6 sous de rente annuelle et perpétuelle. Une autre copie porte *cinq sous* de rente au lieu de six. Cette maison serait devenue la propriété de M. Limousin de Neuvic, de Bernarde Audoin veuve Barelier, et aurait été acquise par ces émailleurs de Jacques Montgeorge; elle appartenait, le 49 décembre 1758, à M. Joseph Sénemaud de Verthamond, et était de la fondalité de Saint-Pierre. A cette première acquisition, signée du notaire Deschamps, les émailleurs *Léonard et Martin Limousin*, qu'il faut supposer frères, puisqu'ils figurent dans les mêmes contrats, ou peut-être père et fils, ajoutèrent, le même jour, celle de la maison des Simonets, rue Grande-Pousse, confrontant, par derrière, à leur maison de la Grande-Rue-Manigne, avec charge de 7 sous 6 deniers de cens, accapt, etc. Il est encore question de ces émailleurs pour leur maison au 21 mars 1541, et pour celle de Léonard seul le 7 juin 1574.

Leur maison était composée de cave haute et basse, *bas de maison* (style de l'acte), cuisine basse, porche; chambres à divers étages, *degrés* et grenier; elle confrontait à la moitié de maison de Joseph Noualhier, vendue à Maurel Limousin de Neuvic, à celle de Lombardie, etc.

Le 49 décembre 1758, Joseph Sénemaud reconnaît devoir au prieur de Saint-Gérald 5 sous de rente perpétuelle, et 40 sous de cens aux prêtres de la communauté de Saint-Michel pour la maison qui a aspect sur la Grande-Rue-Manigne, provenant de MM. Limousin, confrontant à celle du sieur Lombardie, balancier, et signé Fournier, notaire.

Un Léonard Limousin est inscrit au rôle de janvier 1602, n° 209, pour 4 écu 36 sous.

Enfin un plan colorié a été fait et signé, en 1614, par un Léonard *Limousin*, peintre, fils ou frère du célèbre émailleur, ce qui confirmerait l'opinion que deux Limousin, émailleurs, ont porté le prénom de Léonard.

Sur le rôle du canton du Marché de l'an 1602, Léonard *Limousin*, gendre de d'Agen, payait 9 livres, et Jehan Limousin, la même somme.

Au rôle des tailles de 1602, n^{os} 223 et 224, sont portés Jehan *Courteys* et les hoirs de feu *Courteys*, émailleur, le premier pour 23 sous, les autres pour 4 écu 4 sou; Pierre *Courteys*, émailleur, n^o 225, pour 4 écu 3 sous; une note en marge rapporte la sentence de l'élection du 30 mars 1602 qui le déclare exempt de la contribution des tailles, et le raie des rôles.

Ceci ôte toute incertitude sur le nom de ces émailleurs; qui était bien alors *Courteys* comme aujourd'hui, car cette famille subsiste encore: on l'a francisé en les appelant *Courtois*. Ce n'est pas non plus leur nom abrégé que signait *Court* dit *Vigier*, comme on l'a cru.

Un Pierre *Courteys* a signé comme témoin un contrat de mariage de l'an 1615. Un autre Pierre *Courteys* portait, dans un acte de juin 1529, le surnom de *Petit*.

Au registre de la baronie de Compreignac, Jean *Varacheau*, émailleur de Limoges, reconnaît, sur sa maison située proche le petit étang, et confrontant à celle de Maumur Moneron dit Lan-chadre, manouvrier de Limoges, et à celle de Denis Cotellas, 2 sous 3 deniers (ij solz 3 deniers) de cens annuel, par contrat du 15 mars 1526, à M. de Compreignac. Ce *mémoire de ses rentes* est *paraphé* NE VARIETUR par Marcialot.

Autre reconnaissance, par Jean *Varacheau* ou *Varachier*, émailleur, fils de Guillaume dit *Mautinot*, lequel a dit posséder une maison comme ci-dessus, fondalité de MM. *Benoist*, barons de Compreignac.

Autre copie de reconnaissance, par laquelle « Jean *Varacheau*, émailleur, confesse tenir et posséder la maison qui fut de Crouchaud, de Bardin, notaire, de la veuve Botin, sise devant le petit étang d'Aigoulène, et la rue du Petit-Étang, etc.; pour raison d'icelle, devoir à messire Benoist de Compreignac 11 sous 3 deniers de rente foncière et de cens avec tous droits de *lods* et ventes et autres droits seigneuriaux, payables la moitié à Noël, et l'autre moitié à la Saint-Jean, 15 mars 1526, f^o 48. Signé MILHAUD ».

En 1532, page 45 du terrier des Feuillants, mention d'une vigne de Pierre Tharaud ou *Tasraud*, *eymalieux* ou *eymailleur*, sise au Puy-Saint-Martin, ou autrement *Les Teuilières*, près La Brugère.

Même terrier : vigne de Pierre *La Motho*, *La Motot* ou *La Montrot*, située entre le chemin de *Fount-la-Voie* et le monastère des Feuillants; on lit plus bas que *La Montrot* était mort en 1539.

Nous avons vu que nos plus habiles maîtres émailleurs habitaient la rue Manigne et les Pousses; nous trouvons dans un vieux titre patois de la fin de 1536 que *lous Noailhier*, *lous Pénicaaouïs*, *aviant lours meyjoüs preys de l'hopitaou* (étaient logés près l'hôpital).

Jehan *Pénicaud* l'aîné était propriétaire, de 1537 à 1543, d'une vigne à Chinchauveau. Un peintre des mêmes nom et prénom avait enluminé un livre en 1537. Un autre *Pénicaud* portait encore le surnom de *Boudet* en 1543. Un Jehan *Pénicaud* s'appelait aussi *Colomb*; ses héritiers étaient taxés à 4 écu 20 sous 6 deniers au n° 994 du rôle. Gérard *Pénicaud* était orfèvre de 1655 à 1663.

Poillevé ou Pellevé, *argentier* en 1537, était aussi émailleur. Il fit, en 1555, pour son frère, curé de Saint-Gence, un fort beau calice de vermeil, orné, sur le nœud ou olive de la tige, de huit médaillons d'apôtres peints en émail, et de l'écusson de ses armes sur le pied. Ce sont des armoiries parlantes, trois têtes à cheveux droits ou hérissés (*poils levés*). Ce calice est aujourd'hui à l'église de la Mission. Le nom de *Poillevé* se retrouve souvent sur les rôles des tailles. On peut attribuer à un membre de cette famille un plan colorié des environs d'Aixe et de Saint-Martin-le-Vieux, où figurent des ruines, un moulin de *Poillevé* et la mention répétée de ce nom. On y remarque l'emploi fréquent du jaune et des autres couleurs que ce peintre faisait ressortir plus particulièrement sur ses émaux.

Le livre de Saint-Pierre, des archives de la mairie, cite un Pierre *Veyrier* l'aîné comme *émailleur* et *orfèvre*.

La veuve de Jehan *Veyrier*, Anne Romanet, habitait, en 1624, une maison rue des Taules, faisant face à la porte Poulailière.

N° 87 du registre des chanoines réguliers ou prieuré de Saint-Gérald : 6 juillet 1640, investiture, en faveur de Martin *Noylier*, *émailleur*, pour une moitié de maison par lui acquise de dame Mau-reille Second, veuve de feu Nicolas Colusson; l'autre moitié lui appartenait comme époux de Marie *Mauri*. Elle confrontait à celle des hoirs Broucheau et des hoirs Mathieu Dumas, à la rue des Pousses, etc.; au cens de 4 sous, avec tous droits, devoirs, etc. *Signé* ROUGIER, notaire. En marge : *rue Grande-Pousse*, 4 s. C'est sans doute à cet émailleur qu'on doit attribuer les émaux signés des initiales N. M.

Le 30 novembre 1634, Martin *Noylier* avait vendu sa maison de la

rue Grande-Pousse (*Pulsa*) à B. Toulhou, qui en reçut l'investiture du prieur de Saint-Gérald.

Sur les anciens rôles, Pierre Noualhier, n° 372, payait 2 écus 18 sous; Jehan Noualhier, n° 409, 2 écus 30 sous.

Au canton du Clocher, Dominique *Mouret*, orfèvre, que nous n'hésitons pas à classer parmi les émailleurs, puisqu'il a rédigé, en 1583, une série de recettes pour exercer cet art, au n° 496, était taxé à 54 sous. — Au canton de Boucherie, près le collège, Noël Laudin, grand-père et parrain de l'émailleur renommé, payait 55 sous sous le n° 744.

Nous avons lu sur un émail en forme de poire, où l'apôtre saint Pierre est peint, le nom de *Martial Menot*, 1666 : est-ce le nom d'un émailleur ou du propriétaire de la Bourse?

En exécution d'un édit de 1694, on constata, à Limoges, l'an 1728, quatre maîtres émailleurs dans la première classe des corps des Arts-et-Métiers; ils payaient chacun 20 livres de droits de maîtrise.

Dès le 2 décembre 1727, ils avaient été tenus de faire confirmer les droits de leur communauté, comme association des Arts-et-Métiers en jurande. L'article 346 s'exprime ainsi : « La communauté des *émailleurs*, pour être maintenue et confirmée comme dessus, » payera la somme de *cent vingt livres* ». Cette somme est inscrite en marge, en tête de l'article, en gros caractères.

MAURICE ARDANT.

Lu dans la séance du 5 juillet 1853.

Extraits des archives départementales.

« Payé à *Marsau* (Martial), *eymayeur* (sic), le 21 décembre 1503, » 1 deniers, pour avoir *rabillé* (réparé) le doigt de monsieur saint » *Martial*. »

(Comptes de la baylie du chapitre cathédral.)

« *Gérôme*, *emalier* (sic), doit une dime au prieur de St-Gérald » pour sa *vimière* (oseraie) du clos de Las Vimiéras. — Le même en » doit une au chapitre de St-Etienne pour la même *vimière*. »

Lièves des redevances dues au chapitre cathédral et au prieuré de St-Gérald. — 1714. — *Archives*.

Extrait du livre de comptes d'un passementier de Limoges de l'an 1610.

« Doibt le sire Léonard Lymosin, que son filz a heu le 25 octoubre » 1610, pour 49 1/4 crespys croisés de Boulongne, à 34 sols..... pour » 20 1/2 crespys fort. »

Cette note, en donnant à un Limosin (Léonard) autre que le valet de chambre peintre ordinaire du roi François I^{er} le titre de *sire*, semble indiquer que celui-ci était aussi peintre du roi ou directeur de la manufacture royale des émaux, et fils et héritier du premier.

« C'est la figure par moi sousigné, peintre du roy, demeurant en la ville de Limoges, appelé par ordonnance de Mgr messire de La Guyonie, conseiller président du roy en la grand chambre des enquêtes en sa cour de parlement à Bourdeaux, nommé et accordé au proces pendant en ladicté cour entre noble et uénérable frère Huguet de Veyrac, commandeur de Limoges et bailli de St-Georges de Lyon, demandeur, contre Pierre Chauaignac et autres nommés au proces, défendeurs, de lieux et tenues scises et situées audict lieu et uillage de Naugeat, avec la annotation et description des confrontations desdictes tenues, qui ont été accordées par lesdictes parties ou leur procureur comme plus à plein est contenu au proces-verbal dudict sieur, laquelle figure j'ay déliurée audict sieur commandeur par ordre dudict sieur président. Fait le septieme jour de novembre 1564.

» Signé Léonard LIMOSIN. »

Dans ce plan, on voit le village de Naugeat figuré par douze maisons, la fontaine et la chapelle du Puy-Relier, les chemins de Limoges à Isle, de Gain, de Vanteaux, etc.

Sur un registre de souscriptions pour la fondation du collège, année 1598, on lit :

« Le sieur Jehan Reymond, maistre esmailleur, a promy la somme de dix sols de rente, rachetable pour dix liures quant il luy plerrat.

» Signé J. REYMOND. »

« Amorti et payé en 1607. »

(Mêmes archives.)

MAURICE ARDANT.

DOCUMENTS INÉDITS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DES ÉMAILLEURS ET ORFÈVRES DE LIMOGES

RECUEILLIS

PAR M. AUGUSTE DU BOYS

FRANÇOIS ARDANT donna, en 1709, sa démission d'*orfèvre juré* à Limoges. Il exerçait depuis très-long-temps dans cette ville.

(*Arch. de la cour impériale de Limoges.*)

ISAAC ARDANT, 1646-1716. — « Le 2 avril 1716, est mort Isaac Ardant, *orfèvre* de Limoges, âgé de 70 ans; il a été enterré à Saint-Michel-des-Lions. »

(*Reg. de Saint-Michel.*)

JEAN ARDANT, 1648-1691, *orfèvre*, figure en qualité de parrain dans un acte du 2 avril 1648. — Il avait encore sa femme, Jeanne Raby, le 25 février 1690. — Il mourut le 25 août 1691, et fut enterré à St-Pierre.

(*Reg. de Saint-Pierre.*)

JEAN ARDANT, 1656. — « Le 17 août 1656, a été baptisé Pierre, fils de Jean Ardant le jeune, *marchand orfèvre*, et de Paule Pabot, né le 16 dudict. A été parrain Pierre Ardant, et marrine Jeannette Garat. »

(*Reg. de Saint-Michel.*)

JEAN ARDANT 1668, *m^e orfèvre*, était marié, en 1668, avec Catherine Guibert.

JEHAN ARDANT, 1637-1715. — « Le 18 août 1669, a été baptisée Marie, née hier, fille de Jehan Ardant, *orfèvre*, et de Anne Guitard. Parrain, Jean Ardant, *orfèvre*; marraine, Marie Guitard. — Le 24 octobre 1669, fust enterré, dans l'église de St-Michel, Michel Ardant, fils de Jean Ardant, *m^e orfèvre*, et de Catherine Guitard. — Le 27 octobre 1669, fust enterrée Anne Ardant, fille de Jean Ardant, *m^e orfèvre*, et d'Anne Guitard. — Le 20 février 1715, a été enterré, à St-Michel, Jean Ardant, *orfèvre*, âgé de 78 ans, veuf de dame Guitard. »

(*Idem.*)

JEAN ARDANT, 1709, *maître orfèvre juré* et graveur à Limoges, prête serment en 1709.

JEAN ARDANT fils, 1720, *m^e orfèvre* à Limoges, était marié, le 4 mars 1720, avec Marie-Anne Marpiéus.

(*Idem.*)

PIERRE ARDANT, 1670-1705. — Le 6 août 1670, Paule Peyrat, femme de Pierre Ardant, *marchand orfevre*, figure dans un acte de décès de St-Pierre. — Le 26 août 1705, a été transporté de la paroisse de St-Pierre, pour être inhumé dans l'église des RR. PP. Cordeliers, sieur Pierre Ardant, orfèvre, décédé le même jour.

N. ARDANT, 1670. — Le 7 février 1670, a été baptisée Catherine, fille de Ardant, *orfevre*, et de Jeanne Coliar (1).

JEAN-BAPTISTE BARRY, 1764, maître *orfevre* juré à Limoges en 1764.

BERNARD BARRY, 1775, maître *orfevre* juré à Limoges le 28 juillet 1775.

(*Arch. de la cour impér.*)

PIERRE BERTRAND, 1599. — Le 28 mars 1599, fut baptisé à St-Pierre Pierre Bertrand, fils de M^r Pierre Bertrand, *orfevre*, et de Marguerite Roux.

PIERRE BERTRAND, 1601. — Le 11 mars 1601, fut baptisé Léonard, fils de Pierre Bertrand, m^r *orfevre* de Limoges, et de Jeannette Cybot.

LÉONARD BLANCHARD, 1705, *orfevre*, décédé le 30 mars 1705, fut enterré à St-Pierre le 1^{er} avril. — Le 14 mars 1708, mourut et fut enterré à St-Pierre Léonard Blanchard, fils de Léonard Blanchard, orfèvre, et de Marie Pétiniaud. — Un autre fils de Léonard Blanchard était maître orfèvre juré à Limoges en 1709.

(*Reg. de Saint-Pierre. — Arch. de la cour imp. de Limoges.*)

JOSEPH BLANCHARD, 1616. — « Le 10 août 1616, a été baptisée Catherine, fille de Martial Valadon et de Francoyse Blanchard; parrin, Anthoine, fils dudict Valadon, et marrine, Catherine Malavergne, femme de Joseph Blanchard, *orfevre*. »

JACQUES BLANCHARD, 1664-1670. — « Le 28 novembre 1664, a été baptisée Barbe, fille de Jacques Blanchard, M^r *orfeuvre*, et de Isabeau Chabrou. — Le 31 mars 1666, a été baptisé Jean fils de Jacques Blanchard, marchand orfeuvre, et de Isabeau Chabrou. — Le 17 février 1668, a été enterré, à St-Pierre, Jehan Blanchard, fils de Jacques Blanchard, M^r *orpeuvre*, et de Anne Chabrou. — Le mesme jour, fust enterrée, dans la mesme église, une fille des mesmes, nommée Barbe. — Le 2 janvier 1670, a été enterrée à St-Pierre Sabeau (sic) Chabrou, femme du sieur Jacques Blanchard, m^r *orpeuvre* de Limoges. — Le 18 juillet 1680, a été enterré Jacques Blanchard, fils de feu Jacques Blanchard, vivant *orpeuvre*, et d'Elisabeth Chabrou. »

(*Reg. de Saint-Pierre.*)

JULIEN BLANCHARD, 1613-1629. — Le 3 janvier 1613, a été baptisée Jeannette, fille de Julien Blanchard, *orfevre*, et de Jeanne Pouyat. — Le 6 août 1614, a été baptisée Marguerite, fille de Guilhen (sic) Blanchard, orfèvre, et de Jeanne Pouyat. — Le 3 apuril 1618, a été baptisée Jeannette, fille de Julien Blanchard et de Jeanne Pouyat. — Le 16 octobre 1619, a été baptisé Charles, fils de Julien Blanchard, orfèvre, et de Jeanne Pouyat. — Le 8 juillet 1629, a été baptisée Marguerite, fille de Julien Blanchard, orfèvre, et de Jeanne Pouyat; parrin, Léonard Freissinaud; marrine, Marguerite Pommier. »

(*Idem.*)

GUILLAUME LE BORGNE, 1306. — En 1306, Guillaume le Borgne, orfèvre-émailleur, donna quittance de 450 livres pour la façon de la sépulture de Blanche de Navarre, duchesse de Bretagne, que le duc Jean avait commandé de faire à Limoges. Cette

(1) M. Maurice ARDANT cite un Jean Ardant, orfèvre à Limoges en 1455, et un Martial Ardant, mort en 1633, rue Ferrerie.

princesse, morte le 5 août 1283, était inhumée dans l'abbaye des Cisterciennes de la Joie.

(Communiqué par l'abbé Texier d'après Morice.)

LÉONARD BOYSSE, 1616. — PIERRE BOYSSE 1616. — « Le 5 décembre 1616, a esté baptisée Magdeleine, fille de Pierre Boyssse, orfeuvre, et d'Anne Mousnier; parrin, Léonard Boyssse, orfeuvre, et marrine, Magdeleine Audier, vefve de Martial Mousnier. »

(Reg. de Saint-Pierre.)

JOSEPH et JEAN BOYSSE, 1635. — Ces deux orfevres étaient inscrits sur les rôles de la taille de 1635, le premier pour 10 livres, le second pour 8 livres; ils habitaient le canton de Manigne.

JEHAN CÉLÉRIER, 1597-1602. — « Le 22 août 1597, a esté baptisé Léonard, fils de Jean Célérier, orpheuvre, et de Barbe Martin. — Le 17 juin 1602, fust baptisé Jehan, fils de Jehan Célérier, orpheuvre, et de Barbe Martin. »

(Idem.)

N. CÉLÉRIER, 1646. — On lit dans la *Chronique manuscrite*, dite de 1638 (1) (copie de M. de Voyon) :

« La chasse de St-Martial fust faite à Paris en 1646, et estimée la plus belle de France, or les pierreries qu'ont d'autres, icelle n'en ayant point, ainsi qui m'a esté dict par le sieur Célérier, enfants de Limoges, M^e orpheuvre, à Paris, qui en avoit la conduite avec deux ouvriers qui estoient les meilleurs de France. »

(Chr. mss.)

Était-ce le fils de Jehan Célérier ? — Nous avions cru avoir lu quelque part le prénom de *Pierre* : nous n'avons pu le retrouver.

FRANÇOIS CELIERE, 1608-1610. — François Celiere, M^e orpheuvre de Lymoges, est parrain à St-Pierre le 17^e juillet 1608. — « Le 9^e novembre 1610, a esté baptisée Barbe, filhe de Francois Celiere, orpheuvre, et de..... Deschamps; parrin, Deschamps, apothicaire. »

(Reg. de Saint-Pierre.)

Cet orfevre habitait le canton du Clocher, et payait 4 livres de taille, en 1635.

JEAN CELIERE, 1604. — « Le 7^e septembre 1604, a esté baptisée Barbe, filhe de M^{re} Jehan Celiere, orpheuvre, et de Barbe Martin. »

LÉONARD CELIERE, 1669. — « Le 3 février 1669, a esté enterré, dans le cimetièrre de cette paroisse, Léonard Celiere, marchand orpheuvre de Limoges. »

(Idem.)

CLAUDE CHASTAINGT, 1709, fut reçu maître orfevre juré à Limoges le 17 septembre 1709, et alla s'établir à Brive-la-Gaillarde. Son père, Jean Chastaingt, était encore garde de la communauté des orfevres de Limoges en 1719.

(Arch. de la cour imp. de Limoges.)

PIERRE CORNUT, 1601, orpheuvre de Limoges, figure dans un acte de baptême de St-Pierre du 17 avril 1601.

JEAN COUR, 1611. — « Le 28^e janvier 1611, a esté baptisé Jehan Cour, fils d'aultre Jehan Cour, M^{re} esmailleur de Limoges; et sa mere, Benigne Guibert; et son parrin, Jehan Guibert; et sa marrine, Anne Cour.

» Signé : RAZES, vic. de St-Pierre. »

(1) Nous connaissons trois copies de cette chronique écrites de la même main. L'une est à la bibliothèque de Limoges, et s'arrête en effet en 1638 : de là sans doute son nom; la seconde est entre les mains de M. Maurice Ardant, et va jusqu'en 1650 environ; la troisième, qui va jusqu'en 1690, est la propriété de M. de Voyon. Nous nous proposons de parler ailleurs de ce manuscrit.

JEAN COURT dit VIGIER, 1614-1621. — « Le 20^e septembre 1614, a esté baptisée Simone, filhe de Jean Cortz dict Vigier, M^e *esmailleur* de Limoges (1) ; et sa mere, Valérie de La Jomart ; et son parrin, M^r Léonard de La Jomart, procureur au siège présidial ; et sa marrine, dame Simone Pinchaud. — Le dernier d'aoust 1618, a esté baptisée Anne, fille de Jean Vigier, esmailleur, et de Valérie La Jaumart ; parrin, M^r Jacques Droictz, praticien ; et marrine, Anne Vigier, filhe de feu autre Jean Vigier. — Le 10^e septembre 1621, a esté baptisé Jean, fils d'autre Jean Cour le jeune, esmailleur, et sa mere Valérie La Jaumard, et son parrin, Jean Bonnard ; et sa marrine, Marie Texandier (2) ». (*Arch. de la Cour impériale.*)

JEHAN DE COURT, 1601, M^{re} *orpheuvre* de Limoges, figure dans un acte de naissance de St-Pierre du 2 mars 1601.

JOSEPH DACHIER, LOUIS DACHIER, 1775, maîtres orfèvres jurés à Limoges, le 28 juillet 1775.

MATHIEU DU BOYS, 1382-1440, *orfèvre* de Limoges, fils de Pierre Du Boys (Peir Deu Bost), dauradier et argentier deu chastel de Lemogeis (1389), naquit en 1382, et mourut vers 1440. Il avait épousé, en 1410, Catherine Gentille, pour laquelle il avait peint un livre d'heures cité par Legros et Allou. Ce manuscrit est orné de belles vignettes et de dorures du plus beau travail, qui décèlent en effet le x^v siècle. A la première page de ce beau livre, on remarque les armes des Du Boys, et on lit ces mots : « *Aquestas Mandinas sont de KATHERINE GENTILLE, molher de MATHIEU DEU BOST, demorant en la rue de las Taulas, aupres de Saint-Marsau* (3) ».

Un Jean Du Boys était maître de la monnaie de Limoges le 24 octobre 1388.

(*Général. des Du Boys de Limoges.*)

HÉLIE DUPEYRAT, 1600, maître *orpheuvre* de Limoges, figure dans un acte de baptême de St-Pierre du 29 juillet 1600.

JEAN DURAND, 1615-1620. — « Le 19^e septembre 1615, a esté baptisé Jean, fils d'autre Jean Geoffre, passementier, et de Marie Meynard. Parrin, Jean Durand, *orfèvre*, et marrine, Marie Nantiac, vefve de feu Joseph Maledent. Les 24^e novembre 1615 et 9^e janvier 1620, Jean Durand, orfèvre, figure dans des actes de baptême en qualité de parrain. »

(*Reg. de St-Pierre.*)

JEAN FLEUREL, 1570. — M. Gabriel Reculès nous a dit avoir possédé un émail daté de 1570, et signé, en lettres d'or, Jean Fleurel ou Fleuret (contre émail bleu).

LÉONARD DE FLOTTES, 1614. — « Le 4^e de décembre 1614, a esté baptisée Catherine, filhe de Léonard de Flottes, M^{re} *orfèvre* de Limoges, et sa mere, Marie

(1) Demeurant rue Montant-Manigne.

(2) M. Maurice ADAMT nous a montré, aux archives de la préfecture de la Haute-Vienne, un plan colorié représentant les Audoueynas, et l'esquisse d'un plan de Limoges (ville et cité séparément) sans date, mais portant la signature de Jean Court dit Vigier.

Un Jean Court dit Vigier était consul en 1530.

(3) Ce manuscrit, qui était, au moment où écrivait Legros, entre les mains de M^{re} Texandier de Loemonerie, est aujourd'hui (1854) la propriété de M. de Villelume, son gendre. Il est encore en parfait état de conservation.

Nous pensons que ce livre est dans la famille Texandier depuis 1670, époque du mariage de Valérie Du Boys avec Jérôme Texandier.

Renaudin , et son parrin , Pierre Chastagnac , marchand , et sa marrine , Catherine David (4). »

(Reg. de Saint-Pierre.)

PIERRE GRÉGOIRE , 1431. — Guillaume Dinamandi , bourgeois , fils d'autre Guillaume Dinamandi , aussi bourgeois , et Guillemine Grégoire , femme de ce dernier et fille de Pierre Grégoire , orfevre , fondèrent une vicairie à Saint-Pierre-du-Queyroix de Limoges le 15 mars 1431.

(NADAUD. — Pouillé.)

BARTHÉLEMY GUIBERT , 1598-1618. — BARTHÉLEMY GUIBERT (1608). — « Le 6^e may 1598 , a esté baptisé Jean Guibert , fils de M^r Bartholomie Guibert , orfheuvre , et de Narde Martin. — Le 20^e juin 1607 , a esté baptisée Narde , filhe de Bartholomé Guibert , orfevre , et de Narde Martin. — Le 27^e octobre 1608 , a esté baptisé Bartholomie Guibert , filz de Bartholomie Guibert , M^r orfepvre de Limoges , et sa mere Narde Martin ; et son parrin , Bartholomie Guibert , M^r orfepvre de Limoges ; et sa marrine , dame Catherine Veyrier. — Le 29^e janvier 1616 , a esté baptisé Bartholomé , fils de Jean Benoist et de Marie Poylevé ; a esté parrin Bartholomé Guibert , orfevre , et marrine , Narde Benoist. — Le 19^e septembre 1618 , a esté baptisée Narde , fille de Jean Martin et de Catherine Bardinet ; parrin , Jacques Bardinet , et marrine , Narde Martin , femme de Bartholomé Guibert , orfevre.

(Reg. de Saint-Pierre.)

EYMERIC GUIBERT , 1604. — « Le 2^e juing 1604 , fust baptisé Jehan , fils de Eymeric Guibert , orfheuvre ; sa mere , Narde Martin , etc.

(Idem.)

JACQUES GUIBERT , 1623 , orfevre de Limoges , figure , dans un acte de baptême de St-Pierre , en qualité de parrain , le 2 juin 1623 (3).

JEAN GUIBERT , 1615. — « Le 17^e aoust 1615 , a esté baptisé Maurice , fils de Jean Guibert ; orfevre , et de feue Jeanne Troutier. Parrin , Maurice Troutier , et marrine , Narde Noalher. »

(Idem.)

PIERRE GUIBERT , 1686. — « Le 30^e juillet 1686 , a esté enterré à St-Pierre Pierre Guibert , orfeuvre. »

PIERRE GUIBERT , 1668-1669. — Le 3 juin 1668 , eut lieu le mariage de Pierre Guibert , orfèvre de St-Michel , fils de Pierre Guibert , aussi orfèvre , et de Anne Péconnet , avec Léonarde Reculés , fille de Jean Reculés , M^r apothicaire , et de Jeanne Trottier. — Le 5 avril 1669 , a été enterré à St-Michel Audoin Guibert , enfant de Pierre Guibert , orfèvre , et de Léonarde Reculés.

(Reg. de Saint-Michel.)

Un Pierre Guibert , orfèvre , est inscrit sur les rôles de la taille de 1635 pour la somme de 50 sous.

GUILLAUME LACONCHA , XII^e siècle. — Guillaume Laconcha , orfevre du XII^e siècle , n'est connu que par un inventaire du trésor de St-Martial de Limoges. Il donna à cette abbaye un vase d'argent , qui servait à porter les hosties dans le réfectoire ; il exécuta deux chandeliers dorés pour la même abbaye et quatre coussins , destinés sans doute , selon l'usage , à porter des reliques ou le livre des Evangiles.

(Communiqué par l'abbé Texier.)

(1) Un François des Flottes , orfèvre , avait vendu , en 1582 , sa maison aux Ardant.

(2) Sieur Jacques Guibert , orfeuvre , donna dix ecus pour l'érection du collège des jésuites en 1598.

JACQUES LAUDIN l'aîné, 1627-1693. — « Le 27^e may 1693, décéda et fust enterré dans nostre cemetiere de St-Maurice S^r Jacques Laudin (1) l'aisné, maistre émailleur, âgé de 68 ans, ou environ, apres avoir receu tous les sacremens ; présents S^r Noël et Jacques Laudin, et maistre Léonard Chazaud, prestre ».

(Reg. de Saint-Maurice.)

JACQUES LAUDIN, 1663-1729. — « Le 8 du mois de novembre de l'année 1729, a esté enterré, par moy vicaire soussigné, dans le cimetiere de la paroisse de St-Maurice, le corps de Jacques Laudin, émailleur, âgé d'environ 66 ans, décédé le jour d'hier, en présence des témoins soussignés :

N. LAUDIN. — LAUDIN, curé de St-Genest.

LAQUINTINIE, vicaire de St-Maurice. »

(Idem.)

NICOLAS LAUDIN, 1628-1698. — « Le 13 avril 1698, est mort et a esté enterré, le lendemain, à St-Maurice, Nicolas Laudin, émailleur. âgé de 70 ans (2) ».

NOEL LAUDIN, 1586-1681. — « Le second jour du mois d'avril 1681, décéda, dans le faubourg Manigne, sur les quatre heures du matin, Noel Laudin (3), maistre émailleur, âgé de quatre-vingt-quinze ans ou environ, et le mesme jour, sur le soir, fust inhumé dans nostre cemetiere; il receut, dans sa maladie, les sacremens de l'église. »

(Idem.)

NOEL LAUDIN, 1699-1710. — « Le 20^e may 1699, a esté enterré, dans le grand cimetiere de St-Pierre, Jacques Laudin, fils de sieur Noel (4) Laudin, esmailleur (5), et de demoiselle Valérie Gribouillé, décédé le jour précédent. — Le 21 janvier 1708, a esté enterré, dans le cimetiere de St-Pierre, Louis, fils de sieur Noel Laudin, esmailleur, et de demoiselle Valérie Riboulé. — Le 18^e avril 1710, décéda et fust enterrée à St-Pierre Valérie Rigoulé, femme de Noel Laudin, esmailleur. »

(Reg. de Saint-Pierre.)

NOEL LAUDIN, 1657-1727. — « Le 28^e jour du mois d'octobre de l'année 1727, apres avoir receu les sacremens de l'église, est mort et a été enterré dans nostre semitiere de Saint-Maurice de la cité de Limoges, S^r Noel Laudin, émailleur, âgé d'environ 70 ans (6); ont été présents les soussignés à ce enquis :

» N. LAUDIN. (7) J. GUINIAU, prétre.

» TALANDIER, prétre, vic. de S. Maurice. »

(1) Dans le livre des comptes de St-Maurice nous trouvons : « 27 mai 1693. Reçu pour la sépulture du S^r Laudin, esmailleur, 1 liv. 6 sols. »

(Ms. in-f°. (1660-1791). — Arch. de la Haute-Vienne.)

(2) Nous n'avons trouvé ce décès que dans le répertoire de St-Maurice; la profession n'y était pas indiquée, & le registre de cette année manque. Mais, dans le livre des comptes déjà cité, nous lisons : « Le 14 avril 1698, pour avoir encepveli (sans prénom) Laudin, esmailleur, 1 liv. 6 s. »

(3) Le même livre de comptes fait cette mention : « Du 3^e avril, pour la sépulture du sieur Noel Laudin, esmailleur, 1 liv. 16 s. » — Noël Laudin, gendre de Guyneau (faubourg Manigne), est inscrit sur les rôles de 1633 pour la somme de 40 sous.

(4) Le vicaire qui a écrit cet acte avait mis d'abord *Nicolas*; il l'effaça pour mettre *Noel*.

(5) C'est là sans doute le Noël Laudin qui demeurait rue du Collège, et qui signait ainsi ses émaux : *N. Laudin, émailleur, pres les iesuistes, à Limoges.* — Les jésuites dirigeaient alors le collège.

(6) Il habitait le faubourg Boucherie.

(7) Ce Laudin ne serait-il pas l'auteur d'une peinture sur velin représentant une descente de croix, au bas de laquelle on lit : *N. Laudin, 1747 ?*

Ce que nous pouvons affirmer c'est que ce peintre n'est pas mort dans la paroisse de St-Maurice; nous avons inutilement cherché son nom sur le répertoire des décès, qui va jusqu'à 1793, époque de la suppression de cette paroisse.

VALÉRIE LAUDIN, 1622-1682. — « A esté enterrée à St-Maurice de la cité de Limoges, le 19 décembre 1682, demoiselle Valerie Laudin, décédée à l'âge de 60 ans. »
(*Reg. de Saint-Maurice.*)

CLAUDE LESME, 1775. — Claude Lesme, d'une famille originaire de Riom, était maître orfèvre à Limoges le 10 décembre 1775, et avait pour apprenti Jean-Baptiste Cibot.

(*Arch. de la cour imp. de Limoges.*)

JEAN DE LIMOGES, 1276. — En 1276, maître Jean de Limoges fit le voyage de Rochester pour présider à la pose de la tombe, en métal émaillé, de Gauthier de Merton, évêque de cette ville, tombe qu'il avait faite sur la demande des exécuteurs testamentaires; il reçut 40 livres 5 sols 6 deniers pour ce travail.

(*Communiqué par M. Texier.*)

FRANÇOIS LYMOUSIN (1) ou LIMOSIN, 1606-1635. — FRANÇOIS LYMOUSIN. — « Le 24^e juint 1606, a esté baptisé Fransoys Limosin, fils de Léonard Limosin, marchand de Limoges; et sa mere. dame Marie Dupin; et son parin, Fransoys Limosin, esmaillieur de Limoges; et sa marine, Jannette Boulion, femme de M^{re} Jehan Dupin, procureur. — Le 23 novembre 1615, a esté baptisé Francoys, fils de Léonard Lymousin, esmalicieur, et de Marie Taillandier; parrin, Francoys Lymousin, aussi esmaillieur; et marrine, Valerie Cybot dicte Pilat. »

(*Reg. de Saint-Pierre.*)

Dans une liasse des archives de la Haute-Vienne concernant les revenus de l'abbaye de la Règle, M. Ardant nous a montré quatre pièces que nous résumons ainsi :

1^{re} François Lymousin est condamné, le 25 février 1530, par la cour ordinaire de Limoges, à payer aux Dames de la Règle dix sous de rente pour la maison située au Descendant-de-Magnigne;

2^{re} Saisie faite par le syndic de l'abbaye sur la maison de François et de Léonard Lymousin, du 12 août 1579. — Signé DE LOMÉNIE.

3^{re} Autre condamnation pour le paiement des arrérages de 30 sous de rente, du 3 août 1579.

4^{re} Reçu de sieur Jean Lymousin, fils de feu François Lymousin, argent dix sous, et ce pour un anniversaire dû sur leur maison, rue Manigne, et ce pour 22 années, de 1628 jusqu'à la présente 1649.

Il est à regretter que, dans ces pièces, il ne soit pas question d'émaillieurs, car il est très-probable que c'est cette famille qu'on veut désigner, puisqu'elle habitait ce quartier.

JEAN LYMOUSIN, 1614-1635. — « Le 25^e jour de novembre 1604, a esté baptisé Jehan, fils de Léonard Lymousin et de Marguerite Deschamps, sa mere; a esté son parrin Jehan Lymousin, et sa marrine, Anne Lymousin. »

(*Idem.*)

Aucune profession n'est indiquée dans cet acte; mais nous savons que Léonard Lymousin, marié avec Marguerite Deschamps, était émaillieur. (Voir plus bas.)

« Le premier de junjt 1614, a esté baptisé Léonard Limosin, fils de Jehan Limosin; et sa mere, Anne Chambinaud; et son parrin, Léonard Limosin, marchand

(1) Sa femme se nommait *Jennette Cibot* (V. Léonard Limousin, 1613-1619.)

(sic) (1) de Limoges; et sa marine, François Chambinaud, femme du sieur Martial Guibert. Le 12^e juillet 1615, a esté baptisé Léonard, fils de Jean Limousin et Anne Chambinaud; parrin, Léonard Limousin; et marrine, Barbe Maillot, femme de M^r Pierre Dupin, procureur. »

(Reg. de Saint-Pierre.)

Jean Lymousin, émailleur (canton de Menigne), est inscrit sur les rôles de 1635 pour la somme de 9 livres. Cette somme fait supposer une certaine fortune.

LÉONARD LYMOUSIN, 1599-1614. — « Le 24^e septembre 1599, a esté baptisé François Lymousin, fils de Léonard Lymousin, M^r esmailleur de Lymoges, et de Marguerite Deschamps; a esté son parrin François Clémentz, et sa marrine, Francisce Dinematin. — Le 25^e jour de novembre 1604, a esté baptisé Jehan, fils de Léonard Lymousin et de Marguerite Deschamps, sa mere; a esté son parrin Jehan Lymousin, et sa marrine, Anne Lymousin. — Le dernier de may 1610, a esté baptisé, en l'église de St-Etienne, Siméon, fils de Lymousin, esmailleur, et de Deschamps; parrin, Siméon Deschamps junior, et marrine.... — Le 12^e fevrier 1612, a esté parrin Léonard Lymousin, esmailleur. — Le premier de juny 1614, etc. » (V. plus haut, art. *Jehan Lymousin*.)

(Idem.)

LÉONARD LYMOUSIN, 1615-1623. — « Le 23^e novembre 1615, a esté baptisé François, fils de Léonard Lymousin, esmailleur, et de Marie Taillandier; parrin, François Lymousin, aussi esmailleur, et marrine, Valérie Cybot dicte Pilat. — Le premier avril 1619, a esté baptisé Léonard, fils de François Lymousin et de Jeannette Cybot; parrin, Léonard Lymousin, esmailleur, et marrine, Narde Bonnac, vefve de feu Pierre Cybot dict Pilat. »

(Idem.)

Marie Taillandier, veuve en premières noces de Jehan Cybot, se sépara, en 1623, de Léonard Lymousin, émailleur, son second mari, à cause des mauvais traitements qu'elle endurait. Par un acte judiciaire en date du 28 septembre 1623, elle somme de lui payer ses *viures* Léonard Lymousin et François Lymousin, marchands émailleurs de la présente ville, le premier comme mari, le second comme légitime administrateur de ses biens; elle obtint satisfaction.

Il paraîtrait que ce Léonard Lymousin n'était pas d'un caractère très-doux; car, dans la même pièce, il est question d'un fils qui se serait réfugié auprès de sa mère.

LÉONARD LYMOUSIN, 1625. — « Le 6^e may 1625, a esté baptisée Anne, fille de Léonard Limousin, esmailleur, et de Anne de Julien; parrin, Jean Suduiraud, et marrine, Anne Limousin, femme de Jean Beulaigue. »

LÉONARD LYMOUSIN, 1635-1664. — « Le 3^e janvier 1664, a esté baptisé Léonard fils du S^t Joseph Limousin, marchand, et de demoiselle Peyronne Texandier; parrin, Léonard Limousin, M^r esmailleur, marrine.... (2) »

(Idem.)

(1) Dans le texte, le mot *émailleur* est rayé, et surchargé du mot *marchant*; pourquoi a-t-on effacé le mot *émailleur* pour le remplacer par celui de *marchant*? est-ce parce que le parrain préférerait la qualité de marchand, ou était-ce une erreur?

(2) On remarquera que ces quatre Léonard Lymousin sont venus après Léonard Lymousin, peintre et valet de chambre du roi, né vers 1505, qui a produit, depuis 1532 jusqu'en 1572, et qui est mort vers

Dans les rôles de taille de 1635 nous trouvons (canton de Manigne) Léonard Lymousin, *emailleur*, gendre chez Dagen, 9 livres. »

JEAN LE MASSIT, 1598. — « Le 29^e novembre 1598, a esté baptisé Jehan Le Massit, fils de Jehan Le Massit, M^{re} *orfèvre* de Limoges, et de Suzanne Vigier; a esté parrin Jehan Vigier. »

(Reg. de Saint-Pierre.)

MELCHIOR MILHET, 1676. — « Aujourd'hui treizieme novembre 1676, a esté enterré, dans le cimetiere de St-Paul, dépendant de la paroisse de St-Pierre, Melchior Milhet, *emailleur*, natif de Baviere. »

(Idem.)

DOMINIQUE MOURET, 1631. — « Dominique Mouret, *orfèvre*, figure dans un acte de baptême de St-Pierre du 8 juin 1631 et dans les rôles de taille de 1635; il payait 13 livres d'impositions, et demeurait dans le canton du Clocher (près St-Michel) (1).

JEAN MOURET le jeune, 1635. — Cet *orfèvre* figure dans les rôles de 1635; il habitait aussi le clocher, et payait 40 sols.

JEAN MOURET, 1664. — « Le 24^e may 1664, a esté enterrée à St-Pierre Anne Guibert, veufve de feu S^r Jean Mouret, *orfèvre* de Limoges. »

(Idem.)

LAURENT MOURET, 1565. — Laurent Mouret, *orfèvre*, assistait, en qualité de témoin, au testament de Mathieu Du Boys, chanoine de la cathédrale et abbé d'Ahun. Ce testament fut passé par J. Lauriol, notaire à Limoges, le 2 mai 1565.

(Arch. de la Haute-Vienne.)

MARTIAL MOURET, 1612. — « Le 16 juillet 1612, etc., a esté parrin Martial Mouret, *orfèvre*. »

(Reg. de Saint-Pierre.)

PIERRE MOURET, 1604-1606. — « Le 23^e aoust 1604, a esté baptisé Jean, fils de Pierre Mouret, *orfèvre*, et de Jeanne Reymond; parrin, M^{re} Jean Mouret, procureur; marrine, Francoyse Mouret. — Le 10^e juillet 1606, a esté baptisé Pierre Mouret, *orfèvre*, de Limoges, et sa mere, Jeanne Raymon, et son parin, Guillaume Petit (le pere a volu que l'enfant fust nommé Pierre), et sa marine, Catherine Rougier. »

(Idem.)

PIERRE MOURET, 1612-1613. — « Le 23^e septembre 1612, a esté baptisé Jean, fils de Pierre Mouret, *orfèvre*, et de Catherine Leyssene; a esté parrin M^{re} Jean Mouret, notaire royal, et procureur à Limoges, son frere; et marrine, Magdelene

1573. Ce célèbre émailleur habitait ordinairement Limoges, puisqu'on lui adressait de tous les pays les commandes dans cette ville; mais, les registres des décès que nous avons eus à notre disposition ne remontant qu'à 1597, nous n'avons pu trouver l'époque de sa mort: c'eût été un point bien important à fixer. Nous pensons qu'il a cessé de produire dès 1572, car les émaux signés Léonard Lymousin ne sont plus dignes de lui, et, malgré son âge, il n'aurait pas ainsi manqué la ressemblance, le dessin et l'effet. — Le musée de Limoges possède un bel émail signé LL qui n'est pas de lui, et qui du reste ne ressemble en rien à ses productions. — Cette question, déjà soulevée dans une séance de la Société Archéologique du Limousin, sera étudiée bientôt avec un nouvel intérêt. — M. Maurice Ardaud, archiviste de la Haute-Vienne, nous a communiqué un plan sur vélin, colorié, de la propriété de Nauges près de Limoges, portant la date du 7 novembre 1561, et fait par Léonard Lymousin, peintre du roi, *demeurant en la ville de Limoges*.

(1) Un Dominique Mouret (était consul en 1539.

Pénicaud. » — Le 13 juin 1613, Catherine Leyssene, femme de Pierre Mouret, orfèvre, figure, en qualité de marraine, dans un acte de baptême de St-Pierre.

(Reg. de Saint-Pierre.)

PIERRE MOURET, 1597, M^{re} *orpheuvre* de Limoges, figure dans un acte de Baptême de St-Pierre en date du 21 septembre 1597.

JACQUES NOALHER, 1605-1680. — « Le 5^e avril 1605, a esté baptisé Jacques, fils de Pierre Noualhier et de Narde Guybert; a esté son parrain Jacques Parat, et sa marraine Valerye Léonard. »

Il est probable que c'est là son acte de naissance.

Dans un acte de décès de St-Pierre du 6 octobre 1670, on trouve S^r Jacques Noalher, marchand *émailleur*, et Marguerite Coignasse, sa femme. — « Le 30 octobre 1680, a esté ensevelie Marguerite Coignasse, femme de maistre Noalher, maistre esmailleur ».

(Idem.)

Cet émailleur demeurait rue Manigne.

JEAN-BAPTISTE NOUAILHER, 1732-1748. — Jean-Baptiste Nouailher, *émailleur*, frère de Pierre Nouailher, demeurant rue des Grandes-Pousses, à Limoges, était marié avec Anne Jay. — Nous connaissons de lui un petit émail, de forme ovale, représentant l'Assomption, et portant ces mots au revers : *Jean Nouailher, a. L. m. g., 1748.*

JEAN-BAPTISTE NOUAILHER, 1732-1804. — « Jean-Baptiste Noualhier, *émailleur*, âgé d'environ 72 ans, natif de Limoges, demeurant au bas de la rue des Grandes-Pousses, époux d'Anne Gaston, fils de feu Jean-Baptiste Noalhier et de feue Anne Gel, est décédé le 10 brumaire an XIII (2 novembre 1804), à 5 heures du soir. »

(Extr. des reg. de l'état civil de Limoges.)

C'est là le dernier émailleur de ce nom.

MARTIAL NOUAILHER, 1732. — « Le 30 janvier 1732, a été baptisé à St-Pierre Bernard Nouailher, fils de Martial Nouailher, marchand *émailleur*, et de Marie Soudanas; a été son parrain Léonard Nouailher, et sa marraine Jeanne Roche. »

(Reg. de Saint-Pierre.)

Un Nouailher *esmailleur* était patron, en 1737 et 1739, d'une vicairie, fondée, à St-Pierre, avant 1564, par Jacques Noailher, prêtre de la communauté.

(NADAUD, *Poitillé.*)

JEHAN PÉCONNET, 1611. — Jehan Péconnet, *orpheuvre*, et Jeanne Verthamon, sa femme, figurent dans un acte de décès de St-Pierre du 11 avril 1611.

JEAN PÉCONNET, 1663-1665. — « Le 23^e aoust 1663, ont esté baptisées deux jumelles, nommées Anne et....., filles de Jean Péconnet, M^{re} *orpheuvre*, et d'Anne Celiere; parrain, Léonard Celiere, aussi orfèvre. »

Anne Celiere figure dans un acte de St-Michel du 31 janvier 1669.

PIERRE PÉCONNET, 1599-1616. — « Le premier décembre 1599, a esté baptisé Jehan Péconnet, fils de Pierre Péconnet, *orpheuvre* de Lymoges, et de Marie Musnier. — Le 11^e décembre 1616, a esté baptisé Pierre, fils de Hélie Tourier et de Marsafe Péconnet; parrain, Pierre Péconnet, orfèvre, et marraine, Valérie Tourier, vefve de feu Ysaac Lonin. »

(Reg. de Saint-Pierre.)

N. PEYTEAU, orfèvre, était patron, en 1563, d'une vicairie fondée à St-Pierre, par Michel Corbaffi, le 27 juillet 1377.

(NADAUD, *Pouillé*.)

PSAULMET PÉCONNET, 1601-1608. — Le 17 avril 1601, sire *Spanne Péconnet, orpheuvre*, figure dans un acte de baptême de St-Pierre en qualité de parrain. — « Le 17^e juillet 1608, etc., a esté parrin Psaulmet Péconnet, orpheuvre de Limoges. »

(*Reg. de Saint-Pierre*.)

JEAN PÉNICAUD, 1635. — Jean Pénicaud, orfèvre, demeurant dans le canton du Clocher, est inscrit sur les rôles de 1635 pour une somme de 20 sous.

AUBERT OU ALBERT PINCHAUD, 1611-1635. — Le dernier jour d'aoust 1611, a esté baptisé Jean, fils d'Albert Pinchaud, *orfèvre*, et de Susanne Navières. — « Le 22^e octobre 1612, a esté baptisée Valerie, filhe de Aubert Pinchaud, M^{re} *orfèvre* de Limoges et de Suzanne Navieres; et son parrin, Anthoyne Pinchaud, marchand boucher de Limoges; et sa marrine, Valerie Bagnol. »

(*Idem*.)

Un Pinchaud orfèvre dans Manigne figure, dans les rôles de 1635, pour la somme de 20 sous.

JACQUES PINCHAUD, 1695-1710. — « Le 13^e décembre 1699, fust enterrée à St-Pierre Valerie Reculés, femme de Jacques Pinchaud, marchand orfèvre de la ville de Limoges. » — Jacques Pinchaud, orfèvre, et Valerie Reculés figurent dans un acte de St-Pierre de 1695. — Le 17 avril 1710, mourut S^r M^{re} Jacques Pinchaud, M^{re} orfèvre; il fut enterré le lendemain à St-Pierre.

Un Jacques Pinchaud, orfèvre, était marié, en 1704, avec Catherine Senemaud, de laquelle il eut un enfant qui fut baptisé à St-Pierre cette même année.

(*Idem*.)

PIERRE PINCHAUD, 1664-1669. — « Le 27^e mars 1664, a esté baptisé Joseph, fils de Pierre Pinchaud, *orfèvre*, et de Jeannette Descordes. — Le 29^e novembre 1666, a esté baptisée..., fille de Pierre Pinchaud, orfèvre, et de Jeannette Descordes. — Pierre Pinchaud, M^{re} orpheuvre, et Marie-Barbe Descordes, sa femme, figurent dans un acte de décès de St-Pierre du 2 septembre 1669. »

(*Idem*.)

SIMON PINCHAUD, 1669. — « Le 9^e aoust 1669, a esté enterrée à St-Pierre Marie Beaulieu, femme à Simond Pinchaud, maître *orpheuvre*. »

(*Idem*.)

En 1559, un Pinchaud orfèvre à Limoges était patron d'une vicairie fondée, en 1416, à St-Pierre, par Martial Boyol, apothicaire; elle était dédiée à St-Jacques.

(NADAUD, *Pouillé*.)

PHILIPPE PONCET, 1668-1669. — « Le 19^e novembre 1668, a esté enterré dans l'église St-Michel *Hélie* Poncet, fils de Philippe Poncet, *esmailleur*, et de Paule Peyrat. — Le 9^e aoust 1669, a esté enterré à St-Michel Hélie Poncet, fils de Philippe Poncet et de Paule Peyrat (1). »

(*Reg. de Saint-Pierre*.)

(1) En moins d'un an Philippe Poncet aurait perdu deux fils du même nom : il est fâcheux que leur âge ne soit pas indiqué. — Ces renseignements, tout incomplets qu'ils sont, nous font penser que ce pourrait bien être Hélie Poncet, et non Henry Poncet, qu'il faudrait dire pour l'émailleur que nous connais-

M. Maurice Ardant nous a montré un plan colorié signé Philippe Poncet, et portant la date du 22 septembre 1653.

JEAN REYMOND, mort avant 1603. — « Le 28^e juillet 1603, a esté baptisée Francoyse, filhe de Francois Reymond et de Catherine Mouret; parrin, Jacques Reymond, marchand chapelier, et marrine, Francoyse Mouret, vefve de feu Jean Reymond, *esmailleur*. »
(*Reg. de Saint-Pierre.*)

MARTIAL RAYMOND, mort avant 1629. — Un acte reçu par Cibot, notaire royal à Limoges, commence ainsi :

« Au faulxbourg Boucherie, le seizieme jour du moys de janvier mil six cents » vingt-neuf, apres midy, etc., dame Françoise Blanchard, veufve de feu *Martial* » *Raymond*, en son vivant maistre *orfheuvre* de Lymoges, a dict et déclaré persister » dans sa demande de 25 livres de pension à elle due par sire *Pierre Raymond*, » son fils aîné, maistre *orfheuvre* de ladite ville, etc. »

(*Archives de la Haute-Vienne.*)

MARTIAL REYMOND, 1603-1608. — « Le 11^e janvier 1603, a esté baptisé Loys Raymond, fils de Marcial Raymond, M^{re} *esmalheur* de Lymoges, et de Jeanne dicte Moulinard. — Le 26^e septembre 1606, a esté baptisée Francoise Reymond, filhe de Marcial Reymond, *esmalheur* de Limoges; et sa mere, Jeannette Moulinard; et son parrin, Joseph Reymond, fils dudit Marcial Reymond; et sa mareine, Fransoyze Blanchart. — Le dernier jour du moys de may 1608, a esté baptisée Jeanne, filhe de syre Martial Reymond, *eymalheur*, et de Jeannette Moulinard; a esté parrin Jean Reymond, et marrine, Jeanne Moulinard. »

(*Idem.*)

PIERRE REYMOND, 1613-1625. — « Le 27^e mars 1613, a esté baptisé Pierre, fils de Jean Cacate et de Marguerite Reymond; parrin, Pierre Reymond, *orfeuvre*; et marrine, Jeannette Deaux, femme de Bartholomé Cacate. — Le 20^e may 1624, a esté baptisé André, fils de Pierre Reymond, *orfeuvre*, et de Magdelaine Dinematin; parrin, André Dinematin, et marrine, Francoyse Blanchard. — Le 18^e octobre 1625, a esté baptisée Anne, fille de Pierre Reymond, *orfeuvre*, et de Magdelaine Dinematin; parrin, Jean Cacate, et marrine, Anne Benoist, femme de André Dinematin. »

(*Idem.*)

« La veufve et heoirs de feu Reymond (1), *esmailleur*, 40 sols, Léonard Bourdeyron, gendre de Reymond, 4 livres (canton de Manigne). »
(*Rôles de 1635.*)

ANTHOINE TERRASSON (2), 1635. — « Anthoine *Terrasson*, *esmailleur* (canton de Lansequot), payait d'impôts, en 1635, 50 sous. »

ANTHOINE TILLET, 1666. — « Le 23^e novembre 1666, a esté baptisée une fille du S^r Antoine Tillet, marchand *orfeuvre*, et de Louyse Alboin; parrain, Jean Tillet, aussi marchand *orfeuvre*. »
(*Reg. de Saint-Michel*)

ANTHOINE THILLIET, 1603-1610. — « Le 4^e mars 1603, a esté baptisé Jehan Thilliet, fils de Anthoine Thilliet, M^{re} *orfheuvre* de Lymoges, et de Maureille

sous, » et [qui signait H. P., H. PONCET., HP et HPONCET, le H et le P ne formant qu'une seule lettre. Nous n'avons jamais rencontré son prénom écrit en toutes lettres. Il ne serait pas impossible non plus que cet Hélié Poncet fût le père de Philippe, et le parrain des deux enfants dont nous donnons les actes de décès.

(1) Probablement Martial.

(2) Indiqué par M. Ardant.

Raymont. — Le 12^e juillet 1610, a esté baptisé Jeanne, filhe de Anthoyne Tilhet, orfevre, et de Maureil Reymond; a esté parrin Jean Tilhet, fils dudict Anthoyne, et marrine Jeane Cibot, femme de Jean Tilhet. — Le 3^e mars 1513, a esté baptisé Jean, fils de Anthoyne Tillet, orfevre, et de Maureil Reitonille; parrin, Jean Tillet, et marrine, Anne Tillet, *freres*. — Le dernier de novembre 1618, a esté baptisé Jean, fils de Toni Tillet, orfevre, et de Maureille Reitonille; parrein et marrine, Jean et Anne Tillet freres. »

(Reg. de Saint-Pierre.)

JEAN THILLIET, 1615-1617. — « Le 13^e octobre 1615, a esté baptisé Jean, fils d'autre Jean Tillet, *orfevre*, et de Jeanne Cybot; parrin, Jean Cybot, et marrine, Maureille Reymond, fille de Anthoyne Thilliet. » — Le 31 décembre 1617, le même Jean Tillet est parrain à St-Pierre.

(Idem.)

Jean THILLET, 1669. — « Le premier juillet 1669, a esté enterrée à St-Pierre Catherine Dupré, femme de Jean Tillet, M^{re} *orpheuvre*. »

(Idem.)

JEAN TILLET, 1625. — « Le 18^e octobre 1625, a esté baptisé Jean, fils d'autre Jean Tillet, *orfevre*, et de Catherine Dutheil; parrin, Jean Du Boys, et marrine, Valerie Bonnin, femme de M^{re} Martial Dutheil, procureur. »

(Idem.)

ANTHOYNE VEYRIER, 1612. — Le 17 septembre 1612, Anthoyne Veyrier, *orfevre*, figure dans un acte de baptême de St-Pierre en qualité de parrain de son neveu Anthoyne Joussen.

JEHAN VEYRIER l'ainé, 1598-1608. — Jehan Veyrier l'ainé, M^{re} *orpheuvre* de Limoges, et Anne Romanet d'Angoulême, sa femme, figurent dans deux actes de baptême de St-Pierre des 24 avril 1598 et 28 avril 1601. — « Le 24^e juillet 1606, a esté baptisé Pierre, fils de Jehan Veyrier, orfevre, et de Anne Roumanet, sa mere; a esté son parrin Pierre de Volondat, et sa marrine, Catherine Boyol. — Le 14^e septembre 1608, a esté baptisé Jean, fils de syre Jean Veyrier, orfevre, et de Anne Roumanet; a este parrin Jean Ardant, et marrine, Magdelaine Veyrier. »

(Idem.)

JEHAN VEYRIER, 1606-1612. — « Le 14^e septembre 1606, a esté baptisé Marguerite, filhe de syre Jehan Veyrier, *orfevre*, et de Catherine Guy, sa mere; a esté son parrin Jehan Giégot, et sa marrine Marguerite de Noalhier. — Le 13^e aoust 1608, a esté baptisé Jehan, fils de Jehan Verrier, M^{re} orfevre de Limoges, et sa mere, Guy. — Le 15^e may 1610, a esté baptisé Francoys, fils de Jehan Verrier, orfevre, et de Catherine Guy. — Le 14^e décembre 1611, a esté baptisé Pierre, fils de Jean Veyrier, orfevre, et de Catherine Guy. »

(Idem.)

JEAN VEYRIER, 1664-1685. — « Le 19^e septembre 1664, a esté baptisée Anne, fille de Jean Veyrier, marchand *orpheuvre*, et de Jeannette Maubaye. » — Jean Veyrier et Jeannette Maubaye ont perdu deux enfants, qui ont été enterrés à St-Pierre les 12 juillet et 7 août 1669; et un troisième, dans le courant de l'année 1671. — « Le 17^e janvier 1685, a esté enterré, dans le grand cimetiere de St-Pierre, Jean Veyrier, *orpheuvre*. »

(Idem.)

PIERRE VEYRIER. — Jaunette du Peyrat, veuve de Martial Audier, marchand,

et femme de Pierre Veyrier, *orfèvre*, du château de Lymoges, avait fondé une vicairie à St-Pierre le 4^{er} juin 1507.

Un Veyrier orfèvre en était le patron en 1554, 1562 et 1576.

(NADACQ, *Pouillé*.)

PAUL VOISIN, 1775. — Paul Voisin, maître *orfèvre* de Limoges le 15 novembre 1775, avait un apprenti du nom de J.-B. Ventenat, fils de Pierre Ventenat, marchand.

(*Arch. de la cour impériale de Limoges.*)

DOCUMENTS INÉDITS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

des

PEINTRES, VITRIERS, SCULPTEURS ET ARCHITECTES

DE LIMOGES

RECUEILLIS

PAR M. AUGUSTE DU BOYS

LÉONARD BACHELIER, 1663-1666. — « Le 30 octobre 1669, a esté enterré à St-Pierre Léonard Bachelier, marchand *peintre* de Limoges. » — Valerie Guery, femme de Léonard Bachelier, maître peintre, figure dans un acte de baptême de St-Pierre du 28 juin 1663.

LÉONARD LE BERCHE, 1676-1678. — Léonard Le Berche, dit Matissou, maître *tailleur de pierre* et *entrepreneur*, du lieu du Puy-d'Aureil, s'engagea, le 24 novembre 1676, à rebâtir, dans son entier, le prieuré d'Aureil pour la somme de cinq mille livres. — Le travail était achevé le 30 décembre 1678, et les jésuites de Limoges payaient à Le Berche la somme promise.

(*Archives de la Haute-Vienne.*)

PIERRE BEULAIGUE (*Boileau*), 1685. — « Le 2^e décembre 1685, a esté enterré à St-Pierre, Pierre Beulaigue, maître *peintre* à Limoges. »

JEAN BEULAYGUE, 1690. — « Le 11^e octobre 1690, a esté enterré dans l'église de St-Pierre Jean Beulaygue, maître *peintre* (1) de Limoges, décédé le même jour. »

(1) Un Beulaigue peintre fit un tableau pour St-Maurice, qui lui fut payé le 22 septembre 1667.

ANTHOYNE BEYROU, 1706. — « Le 11 mai 1706, a esté enterré à St-Pierre Anthoyne Beyrou dict Birat, *architecte*. »

N. BIJOU, 1666. — A la fin des dépenses du livre des comptes de St-Maurice, se trouve cette mention : « Nota que, cette année 1666, je, curé de St-Maurice soussigné, ay fait faire une image de sainte Anne à Bigeou, *maître sculpteur*, qui a cousté en bois ving-une livre, et de doree 27 livres données à Hirrosme Grenaud dit Nilhan (1), *maître peintre et doreur*, et de porter par deux foys vingt solx : elle revient donc en tout à 48 livres outre le port.

» BOREY. »

Nous connaissons un peintre du nom de Bijou qui, à la fin du *xvii^e* siècle, excellait dans la grisaille, et qui a laissé de bons tableaux en 1667 : était-ce le même ?

BERTRAND BUXERAND, 1667, *maître sculpteur* (2), a fait le rétable de N.-D. des Agonisants de St-Maurice, en bois de chêne, de 13 pieds de hauteur, pour la somme de 90 livres.

(*Arch. de la Hte-Vienne.*)

LÉONARD CHARBOUNIAUD, 1671. — Anne Vouzelle, femme de Léonard Charbouniaud, *maître vitrier*, figure dans un acte de décès de St-Pierre du 6 mai 1671.

FRANÇOIS CLUSEAU. — Marie Perrier, femme de François Cluseau, *M^{re} architecte*, figure dans un acte de St-Michel du 23 mai 1669.

LÉONARD CLUSEAU. — Il habitait le canton de Lansecot (paroisse de St-Michel) ; en 1635, il figure sur les rôles de la taille, avec la qualité modeste de *maçon*, pour une somme de 3 livres 10 sous.

LÉONARD DÉLOUIS, 1796. — Léonard Délouis, *maître vitrier*, était marié, en 1706, avec Léonarde Durousseau. Ils habitaient ensemble sur le territoire de la paroisse de St-Pierre.

NICOLAS DÉROCHE, 1710. — Le 2 juillet 1710, a esté enterré à St-Pierre Nicolas Déroche, *maître sculpteur*, âgé de 66 ans. — « Aujourd'huy 30^e novembre 1678, a esté enterrée, dans l'église de St-Pierre, Marie Déroche, fille de Nicolas Déroche, *maître sculpteur*, et de Jeanne Maisonnade. »

(*Reg. de Saint-Pierre.*)

ANTOINE DUCHESNE, 1709. — « Le 1^{er} novembre 1709, a été enterré à St-Pierre Antoine Duchesne, *M^e sculpteur*, et marguillier de la paroisse. »

LÉONARD DUMAIN, 1689. — « Le 5^e octobre 1689, a esté baptisé à St-Pierre un enfant de Léonard Dumain, *maître vitrier*, et de Léonarde Durousseau. »

PSALMET FAULTE (3), 1598. — « Le 27^e janvier 1598, a esté baptisée....., filhe de Saume Faulte, *maître vitrier*, et de Anne Poncharaud, sa mère. »

(1) Dans les registres de St-Pierre nous avons trouvé ces deux noms, mais jamais nous n'avons vu qu'il fussent à la même personne. (Voyez *Grunaud*, et particulièrement *Nilhaud*, 1690 et 1730, où les deux signatures sont très-distinctes.)

(2) Les architectes et les sculpteurs, jusqu'à cette époque, et surtout au moyen-âge, étaient des maîtres maçons qui travaillaient la pierre granitique de notre pays, qui orne si bien nos temples et en particulier notre cathédrale.

(3) Voyez le *Bulletin de la Société Archéologique du Limousin*, T. III. p. 154.

JACQUES GRANAUD, 1619. — « Le 9^e febvrier 1619, a esté baptisée Marguerite, fille de Jacques Granaud, *peintre*, et de Catherine Mandillon. »

HIEROSME GRANAUD le jeune, 1663-1670. — Hierosme Granaud, M^{re} *peintre*, figure en qualité de parrain dans un acte de baptême de St-Pierre du 7 juin 1663. — « Le 20^e juillet 1664, a esté baptisée à St-Pierre Isabeau, fille de Hierosme Granaud le Jeune, peintre, et de Jeannette Foucaud. » — Le 12 mai 1670, Hierosme Granaud, M^{re} peintre, et sa femme, Jeannette Foucault, figurent dans un acte de décès de St-Pierre.

(Reg. de Saint-Pierre.)

HIEROSME GRENAUD, 1670. — « Le 8^e octobre, 1670, fust enterré à St-Michel Louys Grenaud, fils de Hierosme Grenaud, *peintre*, et de Marie Ribiere. »

Hierosme Grenaud a signé cet acte ainsi : H. Grenaud.

SIMON GRANAUD, 1666-1670. — « Le 25^e febvrier 1666, a esté baptisé à St-Pierre, fils de Simon Granaud, M^{re} *peintre*, et de Marie Colusson. — Le 28^e septembre 1670, a esté enterré à St-Michel Simon Granaud, peintre, fils de Hierosme Granaud et de Marie Ribiere. »

PIERRE LANGLADE, 1669. — « Le 12 aoust 1669, a esté enterré à St-Pierre Pierre Langlade, natif de Brive, maistre *vitrrier* à Limoges.

HIEROSME LAREY, 1610. — « Le 19 octobre 1610, a esté baptisée à Saint-Pierre Marie, filhe de Hierosme Larey, M^{re} *peintre*, et de Marguerite Merigonne; a esté parrin sire Joseph Ruaud, et marrine, Marie Taillefert. »

JEAN LAROCHE, 1680. — « Le 29 mai 1680, fust enterrée à St-Pierre Marie Laroche, fille de Jean Laroche, *peintre*, et de demoiselle Jacqueline Despousses. »

JOSEPH LAUDIN, 1667-1727. — « Le 26 novembre 1727, a été enterré à St-Maurice de la cité de Limoges Joseph Laudin, maistre *vitrrier*, âgé de 60 ans. — Il avait épousé, à St-Pierre, le 13 août 1693, Marie Dantraigas. »

ANNET MAISONNADE (1), 1665-1671. — « Le 11^e febvrier 1665, a esté baptisé Pierre, fils de Annet Maisonnade, M^{re} *sculpteur*, et de Marie Scialot. — Le 8^e avril 1666, a esté baptisé Pierre, fils de Annet Maisonnade, M^{re} *sculpteur*, et de Marie Scialot. — Le 3 aoust 1671, a esté enterré à St-Pierre Annet Maisonnade, M^{re} *sculpteur*. — Aujourd'hui trentiesme juillet 1678, a esté enterré, dans l'église de St-Julien, Maisonnade, fils de feu Annet Maisonnade, *sculpteur*, et de Marie Scialot. »

MARTIAL MAISONADE, 1668. — « Le 10 aoust 1668, a esté enterré à Saint-Pierre Martial Maisonnade, *architecte* et M^{re} *sculpteur*. »

JEAN MARS, 1670. — Jean Mars, M^{re} tailleur de pierre, était marié, en 1670, avec Françoise Dumas. (Paroisse de St-Michel.)

PIERRE MARSAUDON, 1670. — « Le 28 mai 1670, est mort, a été enterré à St-Pierre Pierre Marsaudon, *sculpteur*. »

FRANÇOIS MARTIN, 1703. — François Martin, *peintre*, et Françoise Fabriar, sa femme, figurent dans un acte de St-Pierre de 1703.

MARTIAL MARTIN, 1668-1686. — « Le 30^e novembre 1668, fust enterré dans le cimetiere des Arenes (paroisse de St-Michel) Jean Martin, fils de Martial Martin,

(1) Nous avons pris l'orthographe de ce nom sur des signatures. C'est le nom d'un peintre dont nous aurons l'occasion de parler dans la *Biographie Limousine*.

M^{re} vitrier, et de Jeanne de Magliaria. — Aujourd'hui 12^e aoust 1686, a esté enterrée dans le petit cimetière de St-Pierre Marcelle Martin, fille à Martial Martin, M^{re} vitrier de la présente ville, et de Jeanne de La Maillaria. »

JACQUES MOURET, 1683. — « Le 7^e jour du mois de mars 1683, avant midy, en la cité de Lymoges, par devant moy, notaire étab. royal, soussigné, en présence des temoins bas nommés, a esté présent sieur Jacques Mouret, maistre scul^{pt}eur, habitant le faubourg de Manigne de cette ville, lequel volontairement s'est obligé envers vénérable maistre Estienne Borye, curé de l'église paroissiale de St-Maurice, de maistre Léonard Romanet, S^r de La Briderie, conseiller du roy, etc., stipulant et acceptant, de faire l'ouvrage qui s'ensuit : deux niches, avec les figures de St Estienne et de St Laurent ; deux culs de lampe avec deux coquilles garnies de quadrans unis . plus deux grands anges assis, avec deux ornemens sur deux chevrons brisés, etc., etc. (1) »

HIEROSME NILLAUD, 1657-1690. — « Le 7^e octobre 1690, a esté enterré dans le grand cimetière de St-Pierre Hierosme Nillaud (2), peintre, décédé le jour précédent.

» Germain Nillaud (3), peintre.

» Simon Granaud, peintre. »

JEAN PÉRIER, 1669. — Jean Périer, M^{re} tailleur de pierre, est nommé dans un acte de St-Michel de 1669.

PIERRE PERRIER, 1635-1671. — Le 4 décembre 1663, Jeanne Martin, femme de Pierre Perrier, M^{re} sculpteur, figure, en qualité de marraine, dans un acte de baptême de St-Pierre. La même Jeanne Martin, femme de Pierre Périer, figure dans un acte de décès de St-Pierre du 7 janvier 1671. — Dans les rôles de taille de 1635, on lit : « Pierre Périer, maistre maçon (pont St-Martial), 6 livres. »

LÉONARD PÉRIER, 1635. — Léonard Périer, maçon, demeurant dans le canton du pont St-Martial, est inscrit sur les rôles de 1635 pour la somme de 50 sous.

MARTIAL PEYRÉ, 1678. — « Aujourd'hui trentiesme juin mil six cent soixante-dix-huit, a esté enterré dans le grand cimetière Jeanne Montagut, veufve de Martial Peyré, M^{re} vitrier de la présent ville, en présence des soussignés :

» COCTAUD.

MONTENDRE.

J. MARTIN, vicaire de St-Pierre. »

LÉONARD PEYRISSOU, 1669. — Léonard Peyrissou, M^{re} tailleur de pierre, et sa femme, Françoise Vigier, habitaient la paroisse de St-Michel-de-Pistorie en 1669.

PIERRE, vers 1020. — « Pierre, moine de St-Martial de Limoges, contemporain d'Odon et habile architecte, répara, vers 1020, l'église de St-Sauveur, qui fut dédiée en 1028, et qui était contiguë à celle de St-Martial. »

(Feuille hebdomadaire de 1779, p. 106.)

MATHIEU POILEVÉ, 1661. — « Le 8 janvier 1661, a esté enterré à St-Pierre Mathieu Poilevé, maistre sculpteur. »

LÉONARD ROBY, 1670. — Léonard Roby, M^{re} masson, épousa, à St-Michel, Javar Malet, le 11 février 1670. »

MARTIAL RUAUD, 1635. — « Martial Ruaud l'aîné, maçon (pont-Saint-Martial), 30 sols. »

(Rôles de taille de 1635.)

(1) Extrait du procès-verbal du marché qui se trouve dans le livre des comptes de St Maurice.

(2) Nous possédons un plan colorié du Puy-Laneau signé par Nilhaud l'ayné, M^{re} peintre, et daté de 1637, (Arch. de la Haute-Vienne.)

(3) Notre ami M. Ardant, archiviste de la Haute-Vienne, nous a communiqué un plan colorié de St-Cessateur, peint par Germain Nilhaud, et daté de 1730. — Ce Germain est très-probablement le fils de Jérôme.

430 DOCUMENTS INÉDITS SUR LES PEINTRES, ETC.

PIERRE SEGUY, 1635. — « Pierre Seguy, *maçon*, 4 livres 10 sols. »

(*Rôles de taille de 1635.*)

GUILLAUME SIRVENT, 1700-1706. — Guillaume Sirvent, *M^{re} vitrier*, et Rose Deveux, sa femme, sont nommés dans les registres de St-Pierre des années 1700, 1705, 1706.

JEAN TOURTEAU, 1669. — « Le 2 juillet 1669, fust enterrée à St-Michel Marie Boulonne, femme de Jean Tourteau, *M^{re} tailleur de pierre*. »

JEAN VIGIER, 1669. — « Le 24 novembre 1669, a esté enterré à St-Michel Jean Vigier, *M^{re} tailleur de pierre*. »

LÉONARD VOUZELLE, 1606-1613. — « Le 7^e jour d'aoust 1606, a esté baptisée Catherine, filhe de Léonard Vouzelle, *vitrier*, et de Anne Poncharaud, sa mere; a esté son parrin syre Léonard Rivaud, et sa marrine, Catherine Tailbelard. — Le 24 may 1608, a esté baptisé Jean, fils de Léonard Vouzelle, *vitrier*, et de Anne Poncharaud. — Le second juillet 1610, a esté baptisé Dominique, fils de Léonard Vouzelle, *vitrier*, et de Anne Poncharaud; a esté parrin Dominique Nougat, *pintier*, et marrine, Andrine Faute. — Le 9^e mars 1613, a esté baptisé Léonard, fils de Léonard Vouzelle, *vitrier*, et de Anne Poncharaud. »

(*Reg. de Saint-Pierre.*)

LÉONARD VOUZELLE, 1668. — « Le 30 septembre 1668, a esté enterré à St-Pierre Léonard Vouzelle, *maistre vitrier*, époux de Marie Gabaud. »

(*Idem.*)

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 24 MAI 1853.

*Présidence de M. le baron Petit de Lafosse,
Préfet.*

Etaient présents MM. Alluaud aîné, l'abbé Arbellot, Maurice Ardant, Astaix, Audouin, le docteur Bardinet, Bourgoing-Mélisse, Gustave de Burdin, l'abbé Cazaud, Roméo Chapoulaud, Auguste Du Boys, Fayette, Fizot-Lavergne, Moulmier, Nalbert, Navières-Laboissière, Nivet-Fontaubert, Gustave Poncet, Regnault, l'abbé

Roy-Pierrefitte, de Saint-Genis, Edmond Thévenin. M. Vidalin, conseiller, assistait à cette séance.

M. le préfet est introduit par les membres du bureau, et occupe le fauteuil de la présidence.

M. Alluand aîné lui adresse cette allocution :

« MONSIEUR LE PRÉFET,

» La Société Historique et Archéologique du Limousin est heureuse de vous voir prendre possession du fauteuil que ses règlements confèrent au premier magistrat du département. Ce n'est pas donc dans l'unique vue de s'assurer son patronage qu'elle a adopté cette mesure : elle a voulu témoigner en même temps de tout son respect pour l'autorité du Gouvernement qu'il représente parmi nous.

» Si, par suite des mutations fréquentes qui ont eu lieu dans l'administration départementale, la Société a regretté d'en voir éloigner des hommes dont elle avait apprécié le mérite et les qualités personnelles, elle aime à reconnaître que le Gouvernement lui aurait fait oublier, par l'heureux choix de leurs successeurs, ce que leur éloignement aurait eu de pénible pour elle si ses souvenirs reconnaissants ne lui rappelaient sans cesse les encouragements qu'elle en avait reçus.

» La Société espère, Monsieur le Préfet, que, à l'exemple de vos prédécesseurs, qu'il n'a pas dépendu de vous de donner ici le premier, vous vous plairez à encourager ses travaux en honorant ses réunions de votre présence ; que vous-même vous y trouverez quelques délassements aux fatigues que les devoirs de l'administration vous imposent ».

M. le Préfet se lève, et répond par le discours suivant :

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MESSIEURS,

« Je suis profondément touché de l'honneur que vous me faites en m'admettant à la présidence de votre Société.

» Je remercie particulièrement votre honorable président des sentiments qu'il veut bien m'exprimer en termes qui rendent ma tâche encore plus laborieuse en Limousin.

» Je suis accueilli dans votre pays avec des sympathies que je ne puis attribuer qu'à la confiance dont m'a honoré l'Empereur, et peut-être aussi, permettez-moi de le penser, aux souvenirs de mon

administration dans un département voisin, dont les habitants sont intimement liés à vos familles et à tous vos intérêts.

» Le siège que j'occupe en ce moment me rappelle avec bonheur celui que j'ai occupé pendant sept années dans le Nord comme président de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Valenciennes. Je ne vous apporterai cependant pas, Messieurs, des connaissances spéciales en archéologie ; mais je me trouverai près de vous à bonne école, et j'en profiterai pour donner dans votre département un élan tout patriotique aux sciences dont l'étude est pour vous un culte intelligent qui contribue à la gloire de votre pays et à votre renommée comme société savante.

» C'est donc un heureux privilège des fonctions qui m'ont été confiées que celui qui m'appelle au milieu de vous pour rendre hommage aux hommes qui ont le plus contribué à mettre l'archéologie et l'histoire du Limousin en honneur parmi leurs concitoyens.

» Les peuples, comme les individus, ont leurs lettres de noblesse et leurs titres de gloire ; comme eux aussi, ils ont les preuves écrites de leur richesse et de leur puissance. Sous tous ces rapports, votre vieux Limousin, grâce à vous, Messieurs, revit par vos ouvrages ; les monuments écrits et les monuments bâtis, qui se prêtent, dans l'étude de l'histoire, un mutuel secours, sont l'objet de vos plus actives recherches. Il faut espérer que cette étude, qui a passé dans les goûts, passera avant peu dans l'éducation. Ce sera un bienfait de plus à ajouter à tous ceux que procure chaque jour la paix féconde que nous devons au génie de l'Empereur Napoléon III.

» Depuis que le peuple a fait reculer l'anarchie devant le plus grand nom des temps modernes, tous ces nuages, alors si menaçants pour la paix publique, ont disparu sous le souffle irrésistible de l'autorité, relevée de ses ruines par la raison publique. Tous les hommes intelligents et laborieux comme vous se sont remis à l'œuvre. Du sein des académies une noble émulation a passé dans le monde. On s'est associé pour les travaux de l'esprit et de l'imagination, pour les recherches en archéologie et en histoire, sans jamais oublier cependant, comme à Limoges, ces recherches pieuses et incessantes pour venir au secours des classes nécessiteuses, qui, les premières, ont droit à la constante sollicitude de l'administration comme à la vôtre. La religion et la charité, Messieurs, activement dirigées dans ce diocèse par les soins d'un vertueux prélat, viennent au secours de toutes les misères inséparables d'un grand centre de populations ouvrières, pendant que la science prête son appui aux arts, et éclaire de son flambeau vos plus précieuses industries.

» C'est ainsi que votre musée céramique, fondation qui honore l'administration de mon estimable prédécesseur M. Migneret, si regrettable à tant de titres, donnera l'idée la plus juste de vos utiles conceptions pour illustrer votre industrie la plus productive.

» Honneur à vous, Messieurs, qui savez réunir en un faisceau toutes les gloires du passé et tous les avantages que procurent chaque jour à vos concitoyens vos différentes branches de commerce, votre charité individuelle et votre patriotisme éclairé ! Persévérez dans la voie qui vous est ouverte. Les sciences marquent le rang des peuples dans le monde, et sont, avec les armes, les dispensatrices de la gloire et de la renommée. Les hommes de votre bon pays qui méritent un historien en trouveront parmi vous. Les faits importants mal décrits ou incertains seront éclairés par vos lumières. L'archéologie, qui embrasse l'histoire de tous les monuments de l'art, ne laissera jamais, vous le savez, votre zèle investigateur.

» Les efforts que vous faites pour ressusciter le passé, pour rendre aux hommes, aux monuments, aux jours et aux choses qui ne sont plus, leur figure réelle et vénérable, imposeront, par votre exemple, des devoirs impérieux aux générations qui vous succéderont. Je m'arrête un instant, Messieurs, pour vous parler aussi de notre époque en la rapprochant du passé, comme il est de mon devoir de le faire. Dans la tournée que je fais en ce moment dans les vingt-sept cantons de votre département pour la révision du recrutement de l'armée, je me préoccupe aussi, conformément à la volonté de l'Empereur, de tous les moyens de faire progresser le présent en ranimant un passé glorieux. J'ai déjà été assez heureux pour rencontrer dans plus d'une commune, mais plus particulièrement dans l'un des châteaux de l'arrondissement de Saint-Yrieix, la réalisation de toutes mes espérances pour la gloire de votre département. A la plus noble hospitalité se joint, à Chauffailles, le culte des beaux-arts poussé jusqu'à leur apogée. A côté d'un manoir antique, digne de fixer, dans quelques-unes de ses parties, l'attention des archéologues, et peut-être à l'intérieur celle des paléographes, se trouve une chapelle moderne, remarquable par son style ogival et ses vastes vitraux semblables à ceux de Saint-Michel de Limoges. De vastes usines, entourées de bâtiments confortables pour les ouvriers, font face au château, où l'on trouve aussi des élèves remarquables de votre vieille race chevaline. Il n'aurait rien manqué à mes yeux, dans ma trop courte visite, au point de vue de la réunion des talents et des vertus du passé, à l'intelligence active

de notre époque, si je n'avais su, en lisant vos Mémoires, que votre honorable collègue M. l'abbé Texier avait rendu dernièrement l'hommage le plus mérité à la mémoire du chef de l'une des plus anciennes familles du Limousin, membre de votre Société (1). Ses descendants, si prêts naguère, vous le savez, Messieurs, à exposer leur vie même en champ-clos pour le triomphe de la civilisation, nous pardonneront l'insuffisance de cette digression en faveur de votre amour pour les hommes qui savent allier les nobles traditions du passé, le courage civique et privé à l'existence industrielle qui accroît le bien-être des familles qui les entourent, et qui ont le bonheur d'être placées sous leur dépendance.

» Conservez, Messieurs, avec un soin religieux vos monuments, vos mémoires, vos musées, vos archives. Qui dit archives dit trésor : trésor pour la famille comme pour la cité, pour la province comme pour l'empire. A Limoges, elles seront en quelque sorte les pénates de votre Société savante.

» Enfin, Messieurs et honorables collègues, permettez-moi, à défaut de la science complète de l'archéologue, de peser avec toute la gratitude dont je suis susceptible en présidant votre assemblée, non-seulement l'esprit de l'association intellectuelle, considérée au point de vue des intérêts publics dont je suis heureux et fier d'être le premier gardien parmi vous, mais aussi les avantages qui résultent pour les associés eux-mêmes de rapports fondés sur d'honorables sympathies. On goûte un véritable plaisir dans une réunion comme la vôtre, où l'on échange ses idées sans prévention, où l'on se fait des objections pour s'instruire, et où la contrariété des opinions se concilie toujours avec une estime réciproque.

» Vos études ont cela de particulier qu'elles resserrent les liens de la confiance, qu'elles détruisent beaucoup de préventions fâcheuses, et que, après des discussions bienveillantes où l'on s'habitue aux égards et à l'indulgence, le cœur ne garde plus que le souvenir des relations cimentées par la science.

» Si, sous ce rapport, comme au point de vue de l'administration, j'arrive un jour à mériter parmi vous le droit de cité que j'ambitionne, je serai parvenu à l'apogée de mes désirs, comme votre collègue et comme préfet dévoué à vos intérêts les plus chers. »

Ce discours, accueilli avec les plus vives sympathies, a été interrompu par de fréquents applaudissements.

— Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

(1) Voir dans le Bulletin (t. IV, p. 65), une notice sur M. le comte de Montbron, par M. l'abbé Texier.

— M. le secrétaire donne lecture de la liste des dons offerts au musée.

— M. Alluaud proclame membres résidants de la Société M. Lesme, fabricant de porcelaine, et M. Gougeaud (de Bellac), et membre correspondant, M. Le Bidard de Thumaide, secrétaire-général de la Société d'Emulation de Liège et membre de plusieurs corps savants.

M. Chaudruc de Crazannes, de Toulouse, est proposé comme membre correspondant.

— M. Duléry, curé de Biennac, ayant écrit une seconde lettre à la Société, et insistant pour avoir son avis sur un tombeau du cimetière de Biennac que la tradition locale regarde comme celui du cardinal Simon de Cramaud, M. Alluaud propose, pour examiner la question, une commission composée de MM. Gustave de Burdin, Thévenin, Maurice Ardant, l'abbé Arbellot et Auguste Du Boys.

La Société, après une discussion à laquelle prennent part MM. Bardinet, Audouin et quelques autres membres, adopte la proposition de M. Alluaud.

— M. Chapoulaud fait, sur la situation financière de la Société, un rapport qui se distingue par sa clarté et sa précision. Ce rapport, adopté à l'unanimité, est annexé au procès-verbal.

Il résulte de cet exposé :

1^o Que les recettés de l'année 1852 se sont élevées à la somme de 2,057 fr. 65 c., ainsi réparties :

Subvention du conseil général.....	500	»	} fr. c. 2,057 65
— de la commune de Limoges....	399	65	
68 cotisations.....	4,020	»	
42 diplômes.....	420	»	
Vente du Bulletin.....	48		

2^o Que les dépenses ont atteint le chiffre de 1,489 fr. 42 c.

Ces dépenses se composent :

Soldé sur l'arriéré (1851).....	440	70	} 4,489 42
Conservation des collections.....	411	43	
Acquisition de collections.....	369	75	
Impression du Bulletin.....	200	»	
Traitement du garde-musée.....	485	»	
Dépenses imprévues.....	217	54	

Il y avait donc en caisse au 4^{er} janvier 1852..... 568 53

On a depuis payé sur cette somme..... 397 »

Au 4^{er} mars 1853, il restait en caisse un boni de..... 471 53

A la suite de ce rapport, se trouvait un projet du budget pour 1853.

— M. l'abbé Arbellot lit une *Dissertation sur l'apostolat de saint Martial au 1^{er} siècle*. Après avoir montré l'importance de la question, et jeté un coup d'œil historique sur les vives discussions auxquelles elle a donné lieu dans les siècles précédents, il a exposé les deux opinions soutenues par les savants :

1^o L'opinion favorable à l'ancienne tradition du pays, qui veut que saint Martial ait été envoyé par saint Pierre lui-même ; 2^o l'opinion de Grégoire de Tours, opinion, suivant lui, trop accréditée, qui ne place la mission de saint Martial qu'au milieu du III^e siècle, sous l'empire de Déce.

M. Arbellot a fait remarquer d'abord que Grégoire de Tours n'avait fixé l'époque de la mission des sept évêques (parmi lesquels se trouve saint Martial) que d'après une date traditionnelle fournie par les Actes de saint Saturnin, dans lesquels il n'est question que de saint Saturnin ; puis il a entrepris de réfuter ce passage de Grégoire de Tours.

Après cette réfutation, M. Arbellot a exposé les preuves directes de l'apostolat de saint Martial au 1^{er} siècle, et il a cité de nombreux témoignages de la tradition, en remontant la chaîne traditionnelle de siècle en siècle à partir du XI^e.

Ce travail, d'un si haut intérêt pour l'histoire de notre province, a donné lieu à une assez vive discussion, à laquelle ont pris part MM. Bardinet, Gustave de Burdin, Roy-Pierrefitte, Cazaud, Maurice Ardant, etc.

L'heure avancée ne permettant pas à M. Arbellot d'achever sa lecture, l'assemblée en ajourne la suite à une prochaine séance.

— M. Navières-Laboissière demande que la Société nomme un conservateur pour l'ornithologie. Il ajoute que la saison de l'été peut endommager cette collection si on n'y porte la plus minutieuse attention.

— M. Bosvieux, archiviste de la Creuse, adresse à la Société plusieurs exemplaires d'un prospectus par lequel il annonce une publication mensuelle qui aura pour titre : *Archives historiques de la Creuse*. La Société, désirant encourager cette utile publication, s'inscrit en tête de la liste des souscripteurs.

La séance est levée à dix heures.

Nous publierons dans le prochain Bulletin la liste des dons faits à la Société dans cette séance.

Les secrétaires. Ed. THÉVENIN, Auguste Du Boys.

DISSERTATION

SUR

L'APOSTOLAT DE SAINT MARTIAL.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LISTE CHRONOLOGIQUE DES ÉCRIVAINS QUI ONT SOUTENU L'APOSTOLAT DE SAINT MARTIAL DEPUIS LE XI^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS.

» Ceux de nos lecteurs qui aiment les travaux d'érudition ne seront pas fâchés de trouver ici la liste chronologique des écrivains qui, depuis le XI^e siècle jusqu'à nos jours, ont adopté l'antique tradition, et ont assigné la mission de saint Martial au I^{er} siècle. Sans doute nous n'avons pas la prétention de donner une liste complète; mais ce que nous citerons suffira pour démontrer que, dans tous les siècles, on a cru à l'apostolat de saint Martial.

Nous allons d'abord citer un témoignage plus ancien, que nous avons découvert trop tard, et qui aurait dû trouver sa place dans le second chapitre de notre Dissertation, parmi les témoignages du I^{er} siècle.

FLODOARD, chanoine de Reims (930), que Mabillon appelle le *principal ornement du I^{er} siècle*. compte saint Martial, avec saint Trophime, saint Paul de Narbonne et saint Valère de Trèves, au nombre de ces premiers disciples que les apôtres envoyèrent dans les Gaules. Voici la traduction de ce passage, extrait d'un ouvrage important de Flodoard qui a pour titre : *Des Triomphes du Christ en Italie*. récemment mis au jour dans la Patrologie de Migne, et qui est un recueil considérable de petits poèmes sur les apôtres et les martyrs. Le chapitre neuvième du premier livre, intitulé *Des Disciples des apôtres et de saint Apollinaire*, commence ainsi : « On lit que ces glorieux et bienheureux princes ordonnèrent plusieurs évêques, destinés à prêcher dans les diverses contrées du monde les éclatants mérites du Christ. Parmi eux, voici ceux qui partent pour les Gaules : Trophime, Sabinien et son compagnon Potentien, Front

avec Georges, Paul, *Martial* et Valère, et notre Sixte, Memmius, Sinicius (1). »

XI^e SIÈCLE.

• Nous avons déjà cité, pour le XI^e siècle, les nombreux prélats, les savants abbés, les princes, qui assistaient aux divers conciles de Limoges, de Bourges, de Paris, de Poitiers : à cette liste si imposante nous ajouterons les noms suivants :

1006. — *DIÉDÉRIC*, moine d'Hersfeld en Thuringe, qui écrivait vers l'an 1006, donne à saint Martial le titre de premier disciple de saint Pierre (2).

1020. — LA LÉGENDE DE SAINT ALPINIEN, qui se trouvait dans un manuscrit du XII^e siècle avec les sermons du moine Adémar, et que l'abbé Nadaud croyait avec raison être l'œuvre du même écrivain, cette légende dit non-seulement que saint Martial a été envoyé par saint Pierre (3), mais encore qu'il donna des évêques aux habitants de l'Auvergne, de Rhodéz et du Puy-en-Velay (4), et qu'il établit des sièges métropolitains à Bourges, à Tours, à Toulouse et à Bordeaux (5).

1020. — LA LÉGENDE DE SAINT JUSTINIEN, que Nadaud croyait du même

- (1) Istinc beati et gloriosi principes
Plures leguntur ordinasse presules,
Ad prædicanda clara Christi insignia
Diversa mundi destinandos per loca.
Quorum profecti competunt hi Gallias :
Trophimus, Sabinianus, ejus et comes
Potentianus, Fronto cum Georgio,
Paulusque, *Martialis* et Valerius.
Sixtusque noster, Memmius, Sinicius.

(*De Christi Triumphis apud Italiam*, L. I, C. IX, *de Discipulis apostolorum*, etc. : *Patrolog.*, T. CXXXV, col. 609.)

(2) *Biblioth. Floriac.*, pars I, p. 223. — *Acta SS. Bened.*, sæc. IV, pars II, p. 351.

(3) *Beatus Petrus cum per annuū annum Romanos converteret, etc., jubente Domino B. Martialem, qui cum eo et cæteris apostolis a Domino nutritus fuerat, etc., in Aquitaniam ad prædicandum direxit.* (Ap. *BONAVENT.*, T. I, p. 505.) — Cette légende est tirée d'un manuscrit du XII^e siècle, où elle se trouvait à la suite de la légende d'Aurélien. (*Ibid.*, p. 558.)

(4) *Arvernus quoque, ac Ruthenis, atque Anicio montuoso oppido in titulo S. Maris, episcopos per omnes disposuit Martialis.* (Ap. *BONAVENT.*, T. II, p. 259)

(5) *Beatus quippe Martialis urbes tunc metropolitanas quas Christo prædicando acquisivit, hoc est, Bituricam, Turonis, Tolosam, Burdegalam, constituit, ut haberent primates successores suos episcopos Lemovicenses.* (Ap. *BONAV.*, T. I, p. 264.)

auteur, et qui doit dater de la même époque, regarde saint Martial comme un disciple de J.-C. (4).

1028. — *Inscription du tombeau de saint Martial.* — Un fragment de marbre blanc, veiné et tacheté de brun et de rouge, porte sur ses deux faces une inscription ainsi conçue : † HIC REQUIESCIT MARTIALIS : APOSTOLUS XPI : — Cette inscription, trouvée, à l'époque de la révolution, dans le tombeau de saint Martial, fut recueillie par M. Périer, et elle a été cédée par M. Maurice Ardant au musée de Limoges, où on la voit aujourd'hui. Comme une pierre, couverte d'une inscription à peu près semblable, et trouvée dans le même tombeau, portait sur la tranche ces mots : *Ademari miserere tui*, on a conjecturé que ces deux inscriptions avaient été déposées par Adémar à l'époque des conciles de Limoges, lorsqu'on ouvrit le tombeau de saint Martial (1028). Quoi qu'il en soit, cette inscription, qui, à en juger par la forme des caractères, date au moins du XI^e siècle, renferme en faveur de l'apostolat un témoignage que nous n'avons pas voulu omettre ici. On en trouve un *fac-simile* dans l'important ouvrage que notre savant archéologue M. l'abbé Texier a publié sur les Inscriptions du Limousin (2).

1084. — HEBERTIUS, moine de Cluny, qui écrivait en 1084, fait envoyer saint Martial par les apôtres à la ville de *Lugnonicum* (pour *Lemovicum*) (3).

1090. — ANSELME DE LAON, chanoine et écolâtre de cette Eglise, qui florissait vers la fin du XI^e siècle (4), dit, dans ses Commentaires sur les Evangiles, que saint Martial de Limoges était le petit enfant que Notre-Seigneur plaça au milieu des apôtres, et qu'il proposa comme modèle d'humilité (5). C'est la mention la plus ancienne que nous connaissions de cette tradition particulière, dont il n'est point parlé dans la légende d'Aurélien, et qu'on ne trouve point rapportée dans les conciles tenus au commencement du XI^e siècle.

(1) *Insignis discipulus Christi Martialis, a Christo Domino cui se mancipaverat degenti in terra, est directus in Galliam.* (Ap. BONAV., T. I, p. 503.)

(2) *Inscriptions du Limousin*, p. 118, planche 5.

(3) *Acta SS.*, T. III avril, p. 726.

(4) Anselmus, Laudunensis Ecclesie canonicus, ac postea decanus, florebat sub finem seculi undecimi. (CASIMIR OUDIN, apud MIGNÉ, *Patrolog* T. CLXII, col. 1169.)

(5) Volens superbiam eorum contundere, proponit exemplum humilitatis, ne alii aliis velint præferri. Et ideo statuit in medio puerum, ut innocentiam parvuli quam ex natura habebat et industria et virtute imitentur. Multi dicunt illum parvulum fuisse sanctum Martialem Lemovicensem. (*Enarr. in Matth.*, C. XVIII : *Patrolog*, T. CLXII, col. 1405.)

XII^e SIÈCLE.

1104. — Yves, prieur de Cluny, étant venu à Limoges au commencement du XII^e siècle, y composa, en l'honneur de saint Martial, l'hymne qui commence par ces paroles : *Martiali apostolo* (1) : or cette hymne rend témoignage à l'apostolat de saint Martial et aux traits principaux de sa vie d'après la légende d'Aurélien (2).

1105. — *Épîtres de saint Martial*. — Geoffroi de Vigeois raconte dans sa Chronique (3) que, sous le règne de Philippe I^{er}, et vers le temps de sa mort (arrivée en 1108), on trouva dans le sanctuaire (*in sacrario*) de la basilique de saint Pierre, dans le tombeau d'un personnage inconnu, et dans le lieu où se trouvait autrefois la sépulture des évêques, deux épîtres de saint Martial, adressées, l'une aux habitants de Bordeaux, l'autre à ceux de Toulouse. Ces lettres, à demi consumées de vieillesse, étaient écrites en caractères anciens et presque illisibles (4). Dans ces épîtres, saint Martial prend le nom de Martial-Céphas, et se donne le titre d'apôtre. Bellarmin, qui combat l'authenticité de ces lettres pour diverses raisons plus ou moins solides, avoue qu'elles sont pieuses, et qu'elles pourraient servir à confirmer plusieurs dogmes catholiques, si l'on connaissait positivement le temps où elles ont été composées (5). Quelle que soit cette époque, on peut croire avec fondement qu'elles ont été écrites pour remplacer des épîtres réelles de saint Martial, perdues, comme la vraie légende écrite par saint Aurélien, dans l'invasion des barbares. Ces lettres prouvent au moins une chose, c'est que, à l'époque ancienne où on les a composées, on croyait à l'apostolat de saint

(1) GAUFRIID. VIGEOIS., apud LABBE, T. II, p. 297.

(2)	Martiali Apostolo	Linquens Judææ patriam,
	Aquitanorum domino	Devenit Antiochiam,
	Psallat mater Ecclesia	Apostolorum principi
	Colens ejus solemnia.	Corde junctus unanimi.
	Hic adolescens nobilis,	Cum ipso Romam petiit,
	Ufus Christi colloquiis,	Hinc Aquitanos adiit,
	Adamavit cœlestia	Datus pastor divinitus
	Parvipendens terrestria.	Lemovicinis civibus, etc.

(3) C. X., apud LABBE, *Bibl. nov.*, T. II, p. 288.

(4) *Mss. S. Marttal*, apud BONAV., T. III, p. 70.

(5) Alioqui autem piæ sunt, et ex iis non pauca dogmata ecclesiastica confirmari possent adversus nostri temporis hæreticos, si de tempore quo scriptæ sunt plane constaret. (*De Scriptor. Eccles.*, ad ann. 71.)

Martial; car on n'a jamais attribué de semblables épitres qu'aux apôtres ou aux hommes apostoliques contemporains des apôtres.

1108. — HUGUES DE SAINTE-MARIE, moine de Fleury ou de Saint-Benoît-sur-Loire, dit, dans la Vie de saint Sacros, qu'il traduisit en latin vers l'an 1108 (1), que saint Sacros était le vingt-neuvième évêque de Limoges depuis saint Martial, disciple de l'apôtre saint Pierre (2).

1110. — PIERRE-LE-SCOLASTIQUE (*Petrus Scolasticus*). écolâtre du monastère de Saint-Martial, qui écrivait, comme nous l'avons montré plus haut (3), au commencement du XII^e siècle, a fait une traduction en vers de la légende d'Aurélien, traduction dont on trouve de nombreux fragments dans le second volume du P. Bonaventure. Il dit en particulier que le nom hébreu de saint Martial était *Céphas*, ainsi qu'il l'a trouvé dans de vieux manuscrits, et que ses lettres (*découvertes vers l'an 1106*) étaient lues par les doctes habitants de Bordeaux (4); que saint Martial était du collège apostolique, et qu'il avait reçu sa mission des trois personnes de la Sainte-Trinité (5), etc. On voit que, à cette époque, on ne doutait guère de l'apostolat de saint Martial.

1123. — PIERRE MAURICE dit le Vénérable, abbé de Cluny, a écrit une lettre aux religieux de Saint-Martial dans laquelle il fait le plus grand éloge de leur régularité, et donne à leur saint patron le titre d'*apôtre du Christ* et de leur *apôtre* (6); puis, dans son ouvrage

(1) *Patrolog.*, T. CLXIII, col. 803.

(2) Existit etiam (S. Sacros) vigesimus nonus Lemovicensis ecclesie episcopus a R. Martiale, primo ejusdem civitatis episcopo, Petri apostolorum principis discipulo. (*Patrolog.*, T. CLXIII, col. 991.)

(3) Chapitre IV, 1^{re} objection, p. 123, note 1.

(4) Cephaz quoque dicitur idem
Quod memini titulis antiquis me didicisse,
Quos apices ejus legit Burdegala doctus.

(Lib. VI, cap. XI, ap. BONAV., T. II, p. 442.)

(5) Sortis apostolicis quis te provexit honoré ?
Nonne tuus doctor Christus, nosterque Redemptor ?
Nonne pater Christi? Numquid non Spiritus almus?
Qui lectum docuit legemque fidemque docere
Præcepit populos? Ipsius apostolus exstas, etc.

(Lib. IV. ap. BONAV., T. II, p. 114.)

(6) Venerandis et dilectis fratribus nostris apud Lemovicas Deo et sancto Marciali ejus et suo apostolo servientibus, frater Petrus humilis fratrum Cluniacensium abbas, salutis, gratie et benedictionis a Deo plenitudinem. (PETRI VENERAB., abbat. Clun. IX, *Epistol.*, L. VI, epist. XIII : *Biblioth. Vet. Patr.* T. XXII, p. 945.)

contre les sectateurs de Pierre de Bruys, il parle de saint Martial comme ayant annoncé l'Evangile aux habitants de Limoges, de Bordeaux, de Poitiers (4).

1430. — HONORIUS, écclâtre de l'Eglise d'Aulun, dans l'ouvrage qu'il a composé sur l'office et les cérémonies de la messe, ouvrage qui a pour titre *Gemma animæ*, dit que saint Martial, *disciple des apôtres*, est l'auteur de la bénédiction épiscopale, qu'il avait apprise de l'enseignement des apôtres (2).

1440. — ORDERIC VITAL, à qui nous devons une Histoire ecclésiastique divisée en 13 livres, que Duchesne a publiée dans les *Historiæ Normannorum Scriptores*, a inséré dans son Histoire, en abrégant quelques parties, la légende d'Aurélien (3).

1450. — Un Martyrologe manuscrit de la bibliothèque de Corbie, cité par Doublet dans son *Histoire chronologique de saint Denis*, par Hugues Ménard dans sa *Diatrise* (ch. VII) et par Noël Alexandre, fait ordonner saint Martial à Rome par *les saints apôtres*, et le fait envoyer pour premier évêque à Limoges (4).

1450. — PIERRE COMESTOR, ou le Mangeur, célèbre théologien du XII^e siècle, a composé des Sermons qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères avec les œuvres de Pierre de Blois. Il dit, dans son Sermon troisième sur saint Nicolas, ce qu'avait dit avant lui Anselme de Laon, que saint Martial était ce petit enfant proposé par Jésus-Christ aux apôtres comme modèle d'humilité (5). Il répète la même chose dans son *Histoire évangélique* (ch. XC).

1460. — Le Martyrologe manuscrit de saint Savin de Lavedan en

(1) Sed, ut de primis Galliarum nostrarum apostolis... aliquid plenius dicam, sicut ipsa testatur antiquitas, a sanctis viris nobis relictæ tradunt historiæ... quod... Martialis Lemovicis, Burdegala et Pictavis. (PETRUS VENERAB., *advers. Petrobrusianos* : *Bibl. Vet. Patr.*, T. XXII, p. 1051.).

(2) Benedictionem episcopalem Martialis episcopus, apostolorum discipulus, ex magisterio apostolorum tradidit, quorum proprium studium Dei servitium auxit. (HONORIUS AUGUSTODUN. *Gemma animæ*, L. I, C. XC : *Bibl. Vet. Patr.*, T. XXIV, p. 1339.)

(3) *Hist. Eccl.*, L. II, ap. *Hist. Normann. Scriptores*, par DUCHESNE, p. 428.

(4) Pridie calendas julii. Lemovicis, S. Martialis episcopi, qui Romæ a beatis apostolis ordinatus, primus illius urbis destinatus est episcopus : ubi, multis clarus virtutibus, quievit in pace. (AP. NATAL. ALEXANDR., *in sæc. I Dissert. XVI*, T. III, p. 164.)

(5) Doctor humilitatis ad humilitatem revocans eos, statuit parvulum in medio eorum, *Martialem*, ut tradunt, apostolum Lemovicarum, et ait : Qui non humiliaverit se sicut parvulus iste non intrabit in regno cælorum. (Sermo III, in festo S. Nicolai : *Bibl. Vet. Patr.*, T. XXIV, p. 1399.)

Bigorre, qui date du milieu du ^{xiii}^e siècle (BONAV., T. I; p. 506), dit que saint Martial a été ordonné par saint Pierre, et envoyé par lui dans les Gaules (1).

1176. — Une chronique de l'an 1176, citée par Ughelli, dit que saint Pierre, venant d'Antioche avec saint Martial, s'arrêta dans la ville de Pise, et qu'ensuite ils allèrent à Rome (2).

1184. — GEOFFROY DE VIGROIS, qui achèva sa chronique en 1184, au rapport de Bernard Itier, son contemporain (3); donne à saint Martial, dans maints endroits de son ouvrage, le titre d'élève ou de disciple du Christ (4), d'apôtre du Christ (5), etc.

XIII^e SIÈCLE.

1200. — *Vie de saint Martial, apôtre.* — Un manuscrit de la bibliothèque de la Sorbonne, daté de l'an 1200, renferme un recueil de *Vies de saints* en vieille langue française. Le titre que porte celle de saint Martial, désigné comme apôtre, ne permet pas de douter que ce ne soit une traduction ou un abrégé de la légende d'Aurélien (6).

1210. — ROBERT, moine de Saint-Marien d'Auxerre, dans sa Chronique, qui va jusqu'à l'an 1210, et qui est citée par Doublet dans son *Histoire chronologique de saint Denis-l'Aréopagite*, présente saint Martial comme disciple de saint Pierre, et envoyé par lui dans les Gaules (7).

1210. — BERNARD ITIER, bibliothécaire de Saint-Martial, qui florissait vers l'an 1210, et à qui l'on doit une Chronique qui s'étend

(1) Junii die 30. In Gallia, civitate Lemovica, depositio Martialis episcopi et confessoris, qui a beato Petro ordinatus est, et ab ipso etiam missus prædicare verbum Dei, eversisque simulachris, migravit a sæculo. (Apud NATAL. ALEXAND., *Hist. Eccl.*, in sæc. I Dissert. XVI, prop. I, T. III, p. 164.)

(2) UGHELLI, *Italia sacra*, T. III, col. 862.

(3) Apud BONAV., T. II, p. 386.

(4) Refulget apostolica simulque imperialis ecclesia nostra, quam ipse Jesu Christi alumnus sanctus Martialis benedixit. (In *Chron.*, C. XIV.)

(5) Habemus nos, non solum primum præsulem Lemovicorum, sed ipsius Christi apostolum, patriarcham Aquitanorum. (Ap. LABBE, T. II, p. 285.) Tunc quoque levatum corpus sancti Martialis apostoli a monachis ejus. (Cap. X.)

(6) *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, T. XXIII p. 254, 257.

(7) Ap. BONAV., T. I, p. 366.

de 1164 à 1220, ne parle jamais de saint Martial sans ajouter à son nom le titre d'apôtre (4).

1220. — Un Nécrologe manuscrit du monastère de l'Artige près de Saint-Léonard, Nécrologe qui est antérieur à l'an 1226 (2), dit que saint Martial, un des soixante-douze disciples, s'acquitta du ministère de la prédication dans la compagnie de saint Pierre, et convertit l'Aquitaine sur l'ordre du Seigneur (3).

1240. — ALBERT-LE-GRAND, une des gloires de l'ordre de Saint-Dominique, l'illustre maître de l'angélique docteur saint Thomas d'Aquin, parle ainsi de l'enfant proposé par Jésus-Christ pour modèle à ses apôtres : « On dit que cet enfant était saint Martial, apôtre des Limousins et leur premier évêque (4) ».

1250. — VINCENT DE BEAUVAIS, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, a résumé dans son *Miroir Historial* (*Speculum Historiale*) la légende de saint Martial attribuée à Aurélien (5).

1260. — SAINT BONAVENTURE (1224-1274), le docteur séraphique, une des plus grandes figures du moyen-âge, dit que saint Martial, quand il s'en allait prêcher, marchait pieds nus, à l'exemple de Jésus-Christ, son maître, et de son parent saint Pierre, le prince des apôtres (6).

(1) III kalendas novembris, die dominico (1211), caput apostoli monstravit Bernardus armarius omni populo Lemovicensi... — Dominus Albericus, Remensis archiepiscopus, ... missam privatam celebravit in sepulcro de apostolo Martiale. Et fuit in capitulum, ubi fecit sermonem de apostolo satis disertus... (Ap. BONAV., T. I, p. 567, 568.)

(2) Voir les preuves de cette antériorité dans LECAGE, *Mélanges manuscrits*, T. I, p. 658, 661 (au grand séminaire de Limoges).

(3) Lemovicas civitate, sancti Martialis, apostoli Aquitanie, cum duobus presbyteris Alpiniano et Austricliniano, quorum vita miraculorum signis admodum effulsit. Qui unus fuit ex septuaginta duobus discipulis electus; magnum meritum ad prædicationis officium cum Petro, apostolorum principe, complevit; postea vero Aquitaniam, jubente Domino, convertit. (LÉCAGE, *Mélanges manuscrits*, T. I, p. 657.)

(4) Apprehendit Jesus puerum, id est apostolorum et prælatorum exemplum. Dicitur quod hic puer fuit beatus Martialis, Lemovicensium apostolus et primus episcopus. (In LUCAM, IX.)

(5) Martialis remansit cum Domino, et semper ei adhærens factus est, unus de 72 discipulis Christi. Post ascensionem autem Christi, semper adhæsit sancto Petro, cujus etiam propinquus erat. (*Speculum Historiale*, L. IX, C. XXXIX et XL.)

(6) Sanctus Domini Martialis, pergens ad prædicandum, non equo vehebatur, aut asino, non quolibet jumento, nec calceamenta propriis induebat pedibus, sed juxta Domini et magistri sui sententiam, quam ipse sibi et aliis apostolis inculcari solebat,

1260. — SAINT THOMAS D'AQUIN (1227-1274), l'ange de l'école, « une des plus grandes têtes qui aient existé dans le monde (1) », a dit comme Albert-le-Grand, son maître, en parlant du petit enfant proposé dans l'Evangile comme modèle d'humilité : « On dit que cet enfant était saint Martial (2) ».

1263. — BERNARD DE BOTONE, appelé *Bernardus Parmensis*, mort en 1266, auteur de la *Glose ordinaire sur les décrétales*, dit dans sa Glose sur une décrétale d'Innocent III, *De sacra Unctione*, chapitre *Cum venisset*, « que saint Martial était un disciple de saint Pierre ; qu'il était le petit enfant pris pour modèle d'humilité ; qu'il avait reçu sa mission du prince des apôtres ; et que, son compagnon étant mort, il l'avait ressuscité avec le bâton de saint Pierre : c'est pour cela, ajoute-t-il, que le pape ne porte pas de crosse (3) ». Plusieurs auteurs, entre autres Noël Alexandre, ont attribué, par erreur, ce passage à Innocent III : c'est seulement la Glose du droit canon sur un texte d'Innocent III.

1266. — GÉRALD DE FRACHET, un des plus illustres membres de la famille de saint Dominique, un des fondateurs du couvent des Jacobins de Limoges, dit, dans sa Chronique, qui va jusqu'à l'année 1266, que « saint Martial servit particulièrement le Seigneur à la cène (4) ».

1270. — ADAM D'AUVERGNE, clerc de l'évêque de Clermont, dans sa Chronique manuscrite, que l'on conservait, au témoignage du

ut pergentes de civitate in civitatem, non sacculum, neque peram secum tollerent, nec calceamenta ; nudis incedens pedibus, imitator Christi atque beati Petri, apostolorum principis, consanguinei sui, in omnibus quæ ipse Dominus præcepit, existere curabat. (*Opuscul. de Sandaltis apostol. : Opuscula*, T. II, p. 393, edit. Lugd., 1647.)

(1) DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, T. I, p. 139.

(2) *Et advocans Jesus parvulum*. Quis sit iste parvulus exponitur tripliciter. Chrysostomus exponit vere parvulum. qui a passionibus erat immunis, ut exemplum humilitatis præberet ; ut infra : *Stultus parvulus ventre ad me* (MATTH. XIX), et dicitur quod iste fuit sanctus Martialis. (In MATTH., C. XVIII, édit. d'Anvers, 1612, T. XIV, p. 53.)

(3) Martialis, unus de discipulis Petri, quem posuit Dominus inter discipulos cum dixit : Nisi efficiamini sicut parvulus iste, non intrabitis in regnum cælorum, etc. Quem postea Petrus cum alio, scilicet Matthæo, ad prædicandum misit in Germaniam ; qui, cum iret, mortuus est, et rediit collega ad Petrum, et Petrus ait : Accipe baculum, et tangens eum, dic ut in nomine Domini surgat et prædicet. Et ivit, xl. die a tempore mortis tetigit eum, et resurrexit, et prædicavit ; et ita Petrus removit a se baculum, et dedit subditis. (*Decretal. Gregor.*, L. I, tit. XV, *De sacra Unctione glossa sub finem*.)

(4) Martialis illi in cæna specialiter ministravit. (Ap. BONAVENT., T. II, p. 92, 76.)

P. Bonaventure et du P. Labbe, dans la bibliothèque des Carmes-Déchaussés de Clermont, et qui allait jusqu'à l'an 4270 (1), rapporte à saint Pierre la mission de saint Martial (2), qu'il dit même être ce jeune homme dont il est parlé dans l'Evangile, et qui portait les cinq pains et les deux poissons au miracle de la multiplication (3). C'est la mention la plus ancienne que nous connaissions de cette tradition particulière, dont il n'est pas question dans la légende d'Aurélien, et qu'on trouve plus tard adoptée par Bernard Guidonis, saint Antonin, Baronius, etc., et consignée dans la légende de saint Martial qu'on trouve au supplément du bréviaire romain.

1278. — MARTIN-LE-POLONAIS, dominicain, archevêque de Guesne en 1278, dans sa Chronique, qui se termine à l'avènement du pape Nicolas III (1278), dit que, l'an 44, saint Pierre envoya plusieurs disciples à plusieurs villes des Gaules, et parmi ces disciples il énumère saint Martial (4).

1284. — DURAND, évêque de Mende, auteur du *Rational des divins offices*, le monument le plus important et le plus complet du moyen-âge sur la liturgie et le symbolisme catholique, dit aussi que saint Martial, envoyé de saint Pierre, était ce petit enfant placé par le Seigneur au milieu des disciples; il ajoute que le pape ne porte pas de crosse parce que saint Pierre a donné son bâton à saint Martial (5).

(1) LELONG, *Bibliothèque historique de la France*, n° 7431.

(2) Apud BONAVENT., T. I, p. 506, T. II, 194.

(3) Apud BONAVENT., T. II, p. 66, 93.

(4) Ad ann. 44 (Petrus) misit etiam in Gallias, ad plures civitates, plures discipulos: veluti sanctum Savinianum, Potentianum, Altium et Martialem: qui dicuntur fuisse de septuaginta duobus discipulis Domini, et alios per diversa Galliarum loca et civitates misit. (*Chronicon MARTINI POLONI*, edit. Basileæ, 1559, p. 29.)

(5) Romanus autem pontifex pastoralis virga non utitur, tum propter historiam, tum propter mysticam rationem (*Extra., De sacra Unct.*, cap. unic, in fine): historia est quoniam beatus Petrus apostolus Martialem discipulum suum (quem Dominus inter discipulos constituit, cum dixerit: *Nisi offeramini sicut parvulus iste, non intrabitis*, etc.), misit cum quibusdam aliis ad prædicandum Germanis; qui, in via ad viginti dietas defuncto Fronto collega ejus, rediit ad nuntiandum hoc Petro. Cui Petrus: Accipe hunc baculum, et, tangens illum, dic: « Surge in nomine Domini, et prædica! ». — Ille vero a quadragesimo die a tempore mortis illius tetigit eum: et surrexit, et prædicavit; et ita Petrus baculum a se movit, et subditis dedit, nec recuperavit. (*Rationale divini officii*, L. III, *De baculo pastorali*.) — On remarque deux erreurs dans ce passage: Durand met les *Germanis* pour les *Gaulois*, et saint Front pour saint *Austrelintin*. — Voir la traduction que M. Barthélémy a donnée de Durand de Mende.

XIV^e SIÈCLE.

1300. — Le Martyrologe *augmenté* d'Usuard, venant de l'abbaye de Saint-Riquier en Ponthieu, dont le P. Sollier fait le plus grand éloge, et qu'il dit avoir été transcrit au plus tard au commencement du xiv^e siècle (1), ce Martyrologe fait ordonner saint Martial à Rome par saint Pierre, et le fait envoyer par lui premier évêque à la ville de Limoges (2).

1310. — NICOLAS DE LYRE, qui prit l'habit des Frères-Mineurs en 1291, et qui mourut en 1340, a fait des commentaires très-estimés sur toute la Bible. Dans son Commentaire sur saint Matthieu, chap. XVIII, il dit que le petit enfant proposé aux apôtres comme modèle d'humilité était saint Martial, qui plus tard fut envoyé par saint Pierre dans la Gaule, et prêcha la foi catholique aux habitants du Limousin (3).

1316. — ETIENNE MALEU, chanoine de Saint-Junien, dans sa *Chronique de Comodolac*, achevée en 1316, et publiée par nous en 1847, dit que, au commencement du v^e siècle, « saint Junien passa par Limoges, où, depuis *plus de quatre cents ans* le peuple avait été converti, par la prédication de *l'apôtre saint Martial*, de l'erreur du paganisme à la lumière de la foi et de la vérité (4) ».

1324. — BERNARD GUIDONIS, dominicain, né en 1260, évêque de Lodève en 1324, auteur d'un grand nombre d'ouvrages d'agiographie et d'histoire ecclésiastique, un de nos chroniqueurs limousins les plus estimés, s'est plu à recueillir sur saint Martial ce que les antiques traditions disaient de plus poétique et de plus merveilleux. Non-seulement il rappelle que saint Martial est le petit enfant

(1) *Prolegomena* USCARDI : *Patrolog.*, T. CXXIII, col. 569.

(2) Lemovicus, sancti Martialis episcopi, qui Romæ a beato Petro ordinatus, et ad præfatam urbem primus episcopus missus est. (*Patrolog.*, T. CXXIV, col. 211.)

(3) *Et advocans Jesus parvulum etate et malitia, scilicet beatum Martialem, qui postea a beato Petro missus in Galliam prædicavit Lemovicensibus fidem catholicam.* (*Comment. in nov. Testam.*, edit. Venet., 1489.)

(4) Beatissimus Junianus... transiit per Lemovicus, ubi per prædicationem beati Martialis apostoli, diu ante per CCC annos et amplius, de paganitatis errore, ad fidei et veritatis lumen Lemovicensis populus est conver.us. (*Chron. Comodol.*, p. 14.)

proposé pour modèle d'humilité (4), mais il ajoute que c'est, dit-on, le jeune homme qui portait les cinq pains d'orge et les deux poissons au miracle de la multiplication des pains (2); il rapporte encore que saint Martial fonda Saint-André de Bordeaux (3) et Saint-Pierre de Poitiers (4) le jour où ces deux apôtres furent crucifiés, et où leur martyre lui fut révélé; il rappelle enfin quelques autres traditions que nous regrettons de ne pas trouver appuyées par des auteurs plus anciens (5).

1330. — LUDOLPHE DE SAXE, chartreux, prieur de Strasbourg en 1330, dit, dans sa *Vie de Jésus-Christ*, que saint Martial était le petit enfant modèle d'humilité (6), et qu'il servit à la cène avec quelques autres disciples (7).

1340. — PIERRE DE LA PALU (*Petrus Paludanus*), dominicain, patriarche de Jérusalem, mort en 1342, dit, au rapport de Pierre

(4) Vere felix iste Christi discipulus, noster Galliarum in Aquitania apostolus, qui . ipsis apostolis adhuc in carne viventibus, in exemplum propositus est. Ipse enim est (ut traditur) ille parvulus quem amplexus Dominus Jesus, contententibus apostolis de primatu (quis videretur eorum esse major), dixit : Nisi efficiamini sicut parvulus iste, non intrabitis in regnum cœlorum. (Apud LABBE, T. II.)

(2) Hic quoque fertur fuisse ille puer de quo dixit Andreas : Est puer unus hic qui habet quinque panes hordeaceos et duos pisces. (Apud LABBE, T. II, p. 266.)

(3) Apparuit ei beatus Petrus, dicens : Noveris fratrem meum Andream hodie cruce levatum pro Christo; et ideo hanc Ecclesiam in honore ipsius consecrare festina, quod et fecit. (Apud LABBE, T. I, p. 629.)

(4) Cum autem sanctus Martialis prædicaret Pictavis, apparuit ei Dominus Jesus, dicens : Scito quod in hac hora quæ nunc est crucifigitur pro nomine meo Petrus in urbe Roma, et ideo quam citius fabricato Ecclesiam in honore ipsius. Quod plus quam trecentis annis postmodum, egregius doctor Hilarius in concilio allegavit, quod scilicet Ecclesia Pictaviensis in ipso sanguine apostolorum fuerit a sanctissimo Martiale fundata. (Apud LABBE, T. I, p. 629.)

(5) Par exemple, que saint Martial portait avec lui du sang du premier martyr saint Etienne, etc. (Voir BONAV., T. II, p. 150, 122.)

(6) Et advocans parvulum ætate et malitia (quem tradunt quidam fuisse Martialem, qui postea, a beato Petro missus in Galliam, prædicavit Lemovicensibus fidem catholicam, quorum primus episcopus et apostolus fuit),... statuit eum pro exemplo in medio eorum... (*Vita Christi*, pars I, C. V, edit. Argent., 1497.)

(7) Aspicie igitur nunc Dominum Jesum in aliqua parte domus manentem, cum discipulis salubria colloquentem. Et interim in cœnaculo parabatur pro eis per aliquos ex LXXII discipulis. Legitur nam quod beatus Marcialis, Lemovicarum apostolus, cum aliquibus aliis ex LXXII fuit ipso sero ibi ad ministrandum Domino Ihesu et XII recumbentibus. Sed et aquam portavit ipso Domino Jesu quum lavit pedes discipulorum. (*Vita Christi*, pars II, C. LIII)

Hubert, évêque de Saint-Papoul, que les vestiges des doigts du Sauveur se voyaient sur le chef de saint Martial (4).

1343. — LE PAPE CLÉMENT VI, par une bulle donnée à Villeneuve-d'Avignon le 7 juillet 1343, ordonna de célébrer la fête de saint Martial comme celle d'un *apôtre*, et sous le rit double, dans toute l'Aquitaine; il dit dans cette bulle que, « considérant les grands mérites de sainteté par lesquels saint Martial, apôtre spécial des Aquitains, a brillé dans l'Eglise de Dieu, tant par sa parole que par ses exemples, et par les insignes miracles qu'il a opérés pendant sa vie, et qu'il continue d'opérer après sa mort, il désire honorer dans l'Eglise militante celui que le Seigneur a glorifié dans les cieux (2) ». Dans le procès soutenu à Rome cette année (1854) pour la cause de l'apostolat de saint Martial, M. Frattini, promoteur de la foi, avait élevé des doutes sur l'authenticité de cette bulle, si décisive en faveur de la question. M. Mercurelli, avocat de la cause, en a démontré l'authenticité d'une manière péremptoire : en effet elle est citée par Rainaldi, continuateur des Annales de Baronius, mort à Rome en 1670; elle est citée par le P. Bonaventure dans le premier volume de l'Histoire de saint Martial; imprimé en 1676, et cet

(1) GUILLAUME DE LA CROIX, *Catalogue des évêques de Cahors*, introduct. — BONAV., T. I, p. 575, 556; T. II, p. 81.

(2) Nos, attendentes præclara merita sanctitatis, quibus beatus Martialis, Aquitanorum apostolus, specialis in Ecclesia Dei verbo resplenduit et exemplo, necnon et insignia miracula, quibus ipse, dum adhuc in carne viveret, et etiam post carnis molem depositam claruit, et jugiter clarere dignoscitur; et cupientes eum quem Dominus glorificavit in cœlis, in militanti Ecclesia, præsertim partibus Aquitanie, cujus incolarum patronus et patrocinator apud Deum specialis existit; tum ob hoc, tum quia ad ipsum Sanctum almificum specialem devotionem semper habuimus et habemus devotissime honorari. — auctoritate apostolica præsentium tenore statuimus, ipsius beati Martialis festum amodo fieri; duplex, et tanquam apostoli de cætero in tota Aquitania celebrandum; venerabilibus fratribus nostris universis archiepiscopis et episcopis, et dilectis filiis abbatibus, prioribus, præpositis, decanis, archidiaconis, et aliis ecclesiasticis quibuscumque secularibus et regularibus, exemptis et non exemptis, per ipsam Aquitaniam constitutis, in virtute sanctæ obedientie tenore præsentium districtius injungentes, ut festum ejusdem beati Martialis, de cætero singulis annis duplex, et tanquam apostoli debeant solemniter honorificentia debita celebrare, ut Altissimus ipsis ex hujusmodi honore, dicto beatissimo Sancto, in præsentem sæculum exhibendo, ipsius pia intercessione ac meritis æterna præmia et sempiterna gaudia largiatur. Nulli ergo, etc. Datum apud Villam novam Avenionensis diocesis. Non. julii, anno secundo. (BONAV., T. I, p. 599; — RAINALDI, ad ann. 1343.) — Il y a quelques légères variantes entre la copie de Bonaventure et celle de Rainaldi. — Voir la traduction de la bulle tout entière dans BONAV., T. III, p. 631.

historien ajoute : « *J'ai copié toute cette bulle de son original, scellé en plomb, qui se garde dans les archives de l'église abbatiale et collégiale de saint Martial de Limoges* ». Or ces deux historiens n'ont pas puisé cette bulle à la même source : l'un l'a trouvée à Rome ; l'autre, à Limoges. Cette bulle est reconnue authentique par le P. Berthier, un des continuateurs de l'Histoire de l'Eglise Gallicane (ad ann. 1434). M. Mercurelli ignorait en outre qu'elle est citée par le chanoine Collin dans sa *Table chronologique*, imprimée à Limoges en 1666, dix ans avant la publication de l'*Histoire de saint Martial* (1), et que, cinquante ans plus tôt, en 1617, les chanoines de Colle en Toscane la citaient à Bellarmin. (*Dissert. mss.*)

1350. — Les peintures murales de l'église de Saint-Martial, près du pont de Granciano, non loin de la ville de *Colle di val d'Elsa* en Toscane, représentent saint Martial dans l'enfant qui fut proposé par Notre-Seigneur pour modèle d'humilité, et dans celui qui portait les pains et les poissons lors du miracle de la multiplication : ces peintures, d'après Mgr Baldanzi, évêque de Volterre, juge fort compétent en cette matière, remontent au *xiv^e* siècle (2).

1379. — PIERRE DE NATALIBUS OU DES NOELS, raconte en abrégé la Vie de saint Martial d'après la légende d'Aurélien (3).

1380. — RAOUL DE RIVO, doyen de l'Eglise de Tongres, regarde saint Martial comme disciple des apôtres et comme l'auteur de la bénédiction épiscopale (4).

XV^e SIÈCLE.

1423. — BARTHELEMY AUDIER, abbé de Saint-Martial, dans les lettres patentes envoyées aux archevêques, évêques, abbés, etc., de l'Aquitaine, pour leur annoncer l'*Ostension* de l'année suivante, raconte en abrégé la Vie de saint Martial d'après les antiques traditions du pays, et dit qu'on montrera solennellement ce chef sacré sur lequel le Sauveur imprima sa main (5).

1427. — LE PAPE MARTIN V, dans une bulle donnée la dixième année

(1) Clément VI ordonne qu'on face la feste de *S. M.* comme d'apostre, 1345. (*Table chronolog.*, *xiv^e* siècle, 2^e colonne.)

(2) Voir plus haut, chap. II, art. 2, p. 107.

(3) *Catalog. sanct.*, L. VI, cap. 29.

(4) *Benedictionem episcopalem Martialis episcopus, apostolorum discipulus, ex magisterio apostolorum tradidit, quorum probabile studium servitium auxit. Ambrosius dicere cœpit; isque mos ex eo usquequaque convaluit.* (*Bibl. Vet. Patrum* T. XXVI, p. 320.)

(5) Voir ces lettres dans BONAV, T. II, p. 649, 80.

de son pontificat en faveur du pèlerinage de Roc-Amadour, dit que, d'après la tradition du pays, cette église avait été dédiée à la Vierge par saint Martial dès l'origine du Christianisme (1).

1440. — PIERRE HUBERT, évêque de Saint-Papeul, mort en 1454, a donné un précis de la Vie de saint Martial d'après la légende d'Aurélien (2).

1445. — SAINT ANTONIN, archevêque de Florence, a inséré dans son grand ouvrage historique (*Historiarum opus*) un abrégé de la Vie de saint Martial, disciple de Notre-Seigneur, et envoyé par saint Pierre dans les Gaules (3).

1450. — DENIS-LE-CHARTREUX, surnommé le *docteur extatique*, dit que l'enfant présenté par Jésus-Christ était saint Martial, un des soixante-douze disciples (4).

1450. — ALPHONSE TOSTAT, docteur de Salamanque, évêque d'Avila, mort en 1454, appelé par Bellarmin une *merveille du monde* (5), dit, dans son Commentaire sur l'Evangile de saint Matthieu, ch. XVIII, que saint Martial est le petit enfant proposé pour modèle d'humilité (6).

1450. — JEAN GERMAIN, évêque de Châlons, adopte les principales traditions relatives à l'apostolat de saint Martial (7).

1484. — JACQUES JOUVIÖND, abbé de saint Martial, dans les Lettres patentes qu'il adressa en 1484, au nom de son abbaye, aux rois et reines d'Espagne, d'Aragon, de Portugal, de Navarre, de Castille, et aux archevêques, évêques et abbés de ces royaumes, suppose, dans l'oraison qui précède ces Lettres, que saint Martial était le petit enfant proposé par Jésus-Christ à ses apôtres comme modèle d'humilité (8).

1484. — WERNER, chartreux, dans son ouvrage intitulé *Fasciculus*

(1) Apud BONAV., T. I, p. 516.

(2) *De cultu Vinea Domini*, pars VII, cap. 3 : BONAV., T. I, p. 497.

(3) Saint Antonin adopte aussi les traditions *secondaires* qui voient dans saint Martial le petit enfant modèle d'humilité et le jeune homme qui portait les cinq pains et les deux poissons. (*Histor. oper.*, prima pars, Tit. VI, cap. XXV ; edit. Lugdun., 1686, T. I, p. 438.)

(4) *Apprehendit puerum, et statuit eum secus se* : puerum illum quidam dicunt fuisse sanctum Martialem, unum de LXXII discipulis. (In LUCAM, IX, art. XXV ; edit. Paris, 1555, p. 193.)

(5) Hic stupor est mundi, qui scibile discutit omne. (*De Scriptar. ecclies.*, 1440.)

(6) Apud BONAV., T. I, p. 575.

(7) *Mappa mundi spiritualis*, etc., Venetiis, 1570.

(8) Ap. BONAV., T. II, p. 76.

temporum, qui va jusqu'à l'année 1484, compte saint Martial parmi les disciples de Notre-Seigneur (7).

1488. — FRÈRE GUILLAUME, dominicain, docteur en théologie, qui écrivait en 1488, dit, dans son ouvrage intitulé *Postilla Evangeliorum et Epistolarum*, que saint Martial, parent de saint Pierre et de saint André, était l'enfant qui avait les cinq pains d'orge et les deux poissons; il ajoute que, d'après Nicolas de Lyre, saint Martial était ce petit enfant que Jésus mit au milieu de ses disciples, et qui plus tard fut envoyé par saint Pierre dans les Gaules, où il prêcha la foi catholique (2).

1488. — LE PAPE INNOCENT VIII, dans une bulle donnée l'an 1488 en faveur de Saint-André de Bordeaux, dit que cette église, d'après la tradition immémoriale, avait été fondée par saint Martial le jour du martyre de saint André, que l'apôtre de l'Aquitaine connut par une révélation divine (3). Nous avons vu déjà cette poétique tradition rapportée par Bernard Guidonis.

1490. — VOLATERRAN (Raphaël Maffée, dit le) compte saint Martial au nombre des soixante-douze disciples (4).

1495. — LE BRÉVIAIRE DE LIMOGES, imprimé en 1495, chante, dans des hymnes nouvelles, les vieilles traditions du pays (5).

1497. — Le carme PALÉONYDOR place saint Martial, apôtre des habitants de Limoges, de Cahors, de Toulouse, parmi ces disciples des apôtres qui étaient en même temps des enfants du Carmel (6).

(1) Apud BONAV., T. I, p. 498.

(2) *Est puer unus hic qui habet quinque panes hordeaceos et duos pisces : puer iste dicitur fuisse Martialis, qui fuit de parentela sancti Petri et Andreæ fratrum* (fol. 22). — *Et advocans Jesus parvulum : (LYRANUS) sanctum Marcialem qui postea, a beato Petro missus in Galliam, ibidem fidem catholicam prædicavit.* (*Postilla Evangeliorum et Epistolarum*, edit. 1518, Lemovicis, chez Richardine Lanouaille, fol. 79.)

(3) DE LORES, *Hist. de Saint-André de Bordeaux* : BONAV., T. I, p. 636.

(4) *Antropol.*, L. IX, fol. 202 : ap. BONAV., T. I, p. 498.

(5) Vere felicem puerum
Quem sic Christus complectitur !
Velut abjector scelerum
In exemplum adducitur.

(Ap. BONAV., T. II, p. 76.)

(6) Traduntur etiam Carmelitæ apostolorum discipuli Evangelium in Galliis prædicasse. Affertur inter illos S. Martialis Lemovicensis, Cadurcorum et Tolosatium apostolus, consanguineus sancti Stephani. (PALÉONYD., *Antiquit. Eremit. montis Carmeli*, L. II, C. II, et *Chronica Carmelit.* JOSEPHI FALCONIS Carmel. Placent anno

XVI^e SIÈCLE.

1515. — NICOLAS BERTRAND, avocat au parlement de Toulouse, dans son ouvrage, imprimé en 1515, qui a pour titre *De Tolosano-rum Gestis ab urbe condita*, regarde saint Martial comme disciple de Notre-Seigneur, et envoyé par saint Pierre dans les Gaules (1). Il rappelle quelques autres traditions moins certaines, par exemple que saint Martial avait apporté à Toulouse une fiole remplie du sang de saint Etienne et un caillou teint du sang de ce premier martyr (2).

1521. — JEAN LE JARS (Laziardus), célestin, dans son ouvrage intitulé *Epitomata historiae universalis*, soutient que saint Martial, disciple de Jésus-Christ et de saint Pierre, fut envoyé par celui-ci dans les Gaules (3).

1530. — FRANÇOIS MAUROLICO, abbé de Sainte-Marie-du-Port en Sicile, dit, dans le Martyrologe qu'il rédigea pour l'usage de la cour romaine, que « saint Martial était l'enfant qui portait les cinq pains et les deux poissons ; qu'il versa l'eau dans le bassin quand Notre-Seigneur lava les pieds à ses apôtres ; qu'il fut envoyé par saint Pierre dans les Gaules (4). »

1537. — JEAN BOUCHET, dans ses *Annales d'Aquitaine*, place saint Martial au 1^{er} siècle, et rapporte les principaux faits traditionnels consignés dans la légende d'Aurélien, sans oublier les traditions secondaires qu'on trouve dans Bernard Guidonis et saint Antonin (5).

1540. — ANTOINE DE MOUCHY, docteur de Sorbonne, plus connu sous le nom de *Demochares*, a composé un traité en latin sur le *Sacrifice de la messe* ; dans lequel il dit, en parlant des évêques de Limoges, que saint Martial, disciple de Notre-Seigneur, envoyé de saint Pierre, dédia à l'honneur de saint Étienne les églises cathédrales de Limoges, Cahors, Toulouse et Agen (6).

1544. — JEAN PÉNICAUD, « émailleur renommé » du XVI^e siècle, comme dit Collin dans sa *Table Chronologique*, peut être allégué

1595 impressa, C. VIII *Sanctuarit Carmelitani*, ap. PHILIPP. A SANCTISSIMA TRINITATE *Decor Carmeli*. C. XXVIII, et BONAV., T. I, p. 554, 629 ; T. II, p. 57.)

(1) Cité dans BONAV., T. I, p. 498, 508.

(2) Apud BONAV., T. I, p. 508.

(3) *Epitomata histor. univers.*, L. II, cap. XV.

(4) Fertur autem Martialis ille puer qui habebat quinque panes hordeaceos et duos pisces, et qui Domino, apostolorum pedes lavanti, aquam in pelvim ministravit ; et a Petro postea in Gallias destinatus. (*Martyrolog.*, 30 jun.)

(5) *Annales d'Aquitaine*, première partie, C. IV, édit. 1557, fol 7 et 8.

(6) *Lib. de sacrific. Missae*.

comme ayant rendu témoignage à nos antiques traditions. M. Bardinet, de Limoges, possède six tableaux de ce peintre émailleur, datés de 1544, qui représentent diverses scènes de la vie de notre apôtre : dans l'un, saint Martial apporte les pains et les poissons à Jésus au milieu de la multitude qui a suivi le Christ au désert ; dans l'autre, Jésus impose les mains sur la tête de saint Martial, etc. (1).

1545. — LOUIS DE BLOIS (Blosius), dont les livres ascétiques sont si estimés, dit, dans son ouvrage intitulé : *Défense de la vraie foi*, ou *Flambeau pour éclairer les hérétiques*, que saint Martial a été disciple de Notre-Seigneur, qu'il a conversé avec lui, qu'il a été témoin de sa résurrection, et qu'il a été envoyé par saint Pierre pour prêcher dans les Gaules (2).

1550. — CÉSAR DE BORGOGNONIUS, évêque de Limoges, dans le bréviaire qui parut sous son nom en 1550, emprunte à la légende d'Aurélien les principaux faits de la vie de saint Martial, et rapporte même plusieurs autres traditions qu'on ne trouve que dans des écrits postérieurs.

1550. — PIERRE CANISIUS, dans sa Chronologie, place au 1^{er} siècle la mission de saint Martial. (BONAV., T. I, p. 577.)

1560. — SIXTE DE SIENNE, savant dominicain, dit, dans sa *Bibliothèque sainte*, au mot *Céphas*, que « Céphas est le même que saint Martial, évêque de Limoges et apôtre des Gaules. Saint Clément d'Alexandrie, ajoute-t-il, dit, dans son quatrième livre des *Dispositions* (3), que c'était un des soixante-douze disciples, ayant le même nom que l'apôtre saint Pierre..... On dit qu'il est l'auteur de deux épîtres, adressées, l'une aux habitants de Bordeaux, l'autre à ceux de Toulouse : toutes les deux respirent le pieux parfum de la vénérable antiquité (4).

(1) MAURICE ARDANT, *Notices historiques sur les émaux*, 1^{re} édit., p. 95, 73.

(2) *Defensio verae fidei*, pars II, cap. II, édit. Antwerp., 1632, p. 773 et suiv.

(3) Ou plutôt dans le cinquième livre des *Hypotyposes*. — Voir le texte de saint Clément d'Alexandrie dans EUSÈBE, *Hist. eccles.*, L. I, C. XII (édit. Henri de Valois, p. 23). Malheureusement Clément d'Alexandrie ne dit pas que ce Céphas, un des soixante-douze disciples, soit le même que saint Martial, évêque de Limoges.

(4) Cephas, qui et Martialis, episcopus Lemovicensis et Galliarum apostolus. Hunc Clemens Alexandrinus, in quarto Dispositionum libro, dicit fuisse unum de 70 discipulis, cognomen habentem idem cum Petro apostolo; asseritque illum esse Cepham de quo Paulus, ad Galatas scribens, inquit : Cum autem venisset Cephas Antiochiam, in faciem restiti ei, quia reprehensibilis erat. Hic fertur auctor duarum epistolarum quæ nuper, Domino revelante, repertæ sunt in sacrario basilicæ Sancti Petri in

1560. — ALPHONSE SALMERON, célèbre jésuite espagnol, rapporte, comme Alphonse Tostat, que le petit enfant modèle d'humilité était saint Martial, disciple de saint Pierre. Il cite même ses deux épitres comme authentiques (1).

1564. — JEAN DORAT, poète du roi (Charles IX), un des sept astres de la pléiade poétique du XVI^e siècle, a composé en l'honneur de saint Martial deux petits poèmes latins dont les vers élégants rappellent toutes les traditions relatives à l'apôtre de l'Aquitaine (2).

1564. — LE TRAITÉ DE LA CÈNE, faussement attribué à saint Cyprien, et imprimé, en 1564, chez Guillaume Morel, parmi les œuvres de ce père de l'Eglise, dit que saint Martial *présenta le linge* quand le Sauveur lavait les pieds à ses apôtres (3).

1566. — THOMAS BRAULXANIS, carme de Paris, publia, en 1566, à la

urbe Lemovica, ubi hactenus latuerant defossæ in arca saxeæ sub terra, quæ, præ nimia vetustate, vix legi potuerunt. Harum una est ad Burdegalenses, altera ad Tolosanòs : utraqüe venerandæ antiquitatis pietatem redolens. (*Biblioth. sancta*, L. II, verbo *Cephas*, edit. 1610, p. 42.)

(1) In *Evang. Hist.*, parte III, tract. VIII : BONAV., T. I, p 575.

(2) Primus Lemovicum, Pictavi, Burdegalaque

Atque Tolosanòs lavit in amnè greges...

Ille puer pora panes qui quinque ferebat

Et pisces, Christi mystica signa, duos ;

Ille puer supra cujus caput almus Iesus

Imposita dixit talia verba manu :

Huic puero similes nisi vos fiat et omnes

Cujus adhuc macula cor puerile caret,

Non aditus vobis regnum in cœlestè patebit, etc.

(JOANNES AURAT., In *laudem S. Martialis*, Poemat., edit.

Lutet., 1596, p 168.)

Fœlix ô Lemovix populus, cui contigit ille

Christi fidelis assecla ;

Primus Aquitanum regeret qui pastor ovile

Christum ferens in Galliam,

Ille puer Cephas Petri cognomine dictus

Et Martialis nomine,

Ille puer panes qui quinque ferensque gemellos

Pisces, dedit turbis dapes...

Ille puer purus, cujus supra caput ipse

Iesus imposuit manum...

Hic est ille puer, quem vix juvenilibus annis

Misit ad Aquitanos Petrus, etc.

(*Ibid.*, p. 326, 327.)

(3) Linteum præbuit Martialis. (CYPRIANI opera, edit. 1564, p. 456.)

suite des *Histoires apostoliques* d'Abdias, la légende d'Aurélien, qu'on lui avait présentée dans l'église de Saint-Martial à Paris, un jour qu'il devait y prêcher pour la fête du saint. Cette légende se trouvait sur un manuscrit tellement usé de vétusté qu'on pouvait à peine le lire (1).

1568. — LOUIS LIPPOMAN, savant vénitien, évêque de Vérone, qui Publia, en 1568, les *Vies des saints* en 8 volumes in-folio, a donné un abrégé de la Vie de saint Martial d'après la légende d'Aurélien (T. II).

1570. — LE BRÉVIAIRE DES CARMES, qui parut en 1570, sous le général des Carmes Jean-Baptiste Rubæus (2), rapporte en abrégé la vie de saint Martial, et donne sur sa vocation à la foi quelques détails qui ne se trouvent pas dans la légende d'Aurélien (3).

1571. — CORNELIUS JANSENIUS, évêque de Gand, dans ses *Commentaires sur la concorde évangélique*, s'exprime ainsi : « On pense que le petit enfant modèle d'humilité était saint Martial, qui fut disciple de saint Pierre, et qui fut envoyé prêcher dans la Germanie (par erreur pour les Gaules) (4).

1574. — CLAUDE D'ESPENCE, docteur de Sorbonne, mort en 1574, a inséré dans son *Commentaire sur la seconde épître de saint Paul à Timothée* une digression sur les premiers apôtres des Gaules, dans laquelle il montre que saint Martial est venu dans les Gaules du temps des apôtres, et que Grégoire de Tours s'est mépris en plaçant sa mission sous l'empereur Dèce (5).

1575. — ANDRÉ THÉVET, cordelier, historiographe de France, cosmographe du roi, aumônier de Catherine de Médicis, dit que saint Martial, né au village d'Arouha, près de Rama en Palestine,

(1) Nuper quoque, cum in æde divi Marcialis Lutetiæ concionaturus essem. ipso ejusdem discipuli Domini die, oblatum est mihi liber manu exaratus. adeo antiquitate confectus ut vix legi posset. Hunc cum intentius perlegissem. observavi et ex titulo. et ipsa historia, ab Aureliano, divi Marcialis discipulo, editum esse. (ABDIAS *Hist. Apost.*, edit. 1566, fol. 153.)

(2) POSSEVIN, *Apparat. Sac.*, T. I, p. 239.

(3) Martialis... ad Jesum in Judæa predicantem venit; vocavitque puerum ad se, et ait: Permane mecum, fili, et servi mihi, et non amplius accipias uxorem; sed totus mihi stude, et permanes virgo; et pauper sequere me. et eris perfectus, et ego remunerabo te in regno patris mei, etc. (Voir les leçons *in extenso* dans BONAVENT., T. I, p. 628.)

(4) *Comment. in concord. Evang.*, C. LXX, edit. Lugd. 1606, pag. 528.

(5) In caput ultim. II ad Timoth., XXV digress. — Cf. LELONG, *Bibl. hist.*, édit. Fontette, T. I, n° 3957. — BONAVENT., T. I, p. 575.

était disciple de saint Pierre, et fut envoyé par lui dans les Gaules (1). Il trouva chez des moines de l'île de Chio un exemplaire des épîtres de saint Martial, et les porta en France (2).

1575. — MARGARIN DE LA BIGNE, qui a publié dans la *Bibliothèque des anciens Pères* les deux épîtres attribuées à saint Martial (3), dit que ce premier évêque de Limoges, surnommé Céphas, était ce Céphas que Clément d'Alexandrie, dans son livre cinquième des *Hypotyposes*, dit avoir été un des soixante-douze disciples. (EUSEBE, *Hist. Ecclés.*, L. I, C. XII.) (4).

1579. — JACQUES DE PAMÈLE, dans les notes dont il a enrichi son édition de Tertullien, place saint Martial parmi les missionnaires qui furent envoyés dans la Gaule au 1^{er} siècle (5).

1580. — SÉBASTIEN BARRADAS, jésuite de Lisbonne, surnommé l'apôtre du Portugal, présente, dans sa *Concordance des Evangiles*, saint Martial comme le petit enfant modèle d'humilité (6).

1580. — LA CHRONIQUE DE DEXTER, qui est faussement attribuée à ce contemporain de saint Jérôme, mais « qui parait, dit Feller, avoir été fabriquée en Espagne vers la fin du xvi^e siècle », place vers le milieu du second siècle la mission de saint Martial, apôtre des habitants de Limoges, de Cahors et de Toulouse (7).

1580. — FRANÇOIS FEU-ARDENT, cordelier et zélé ligueur, dit, dans son édition de saint Irénée (L. I, C. III), que saint Martial, un des soixante-douze disciples, prêcha l'Evangile aux habitants de Toulouse, de Bordeaux, de Cahors, et dans tous les pays compris entre le Rhône et l'Océan (8).

1580. — NICOLAS SANDERUS, théologien anglais mort en 1583, dit, dans son livre *De la Monarchie visible de l'Eglise*, que saint Martial avait reçu sa mission de saint Pierre (9).

(1) *Cosmographie universelle*, 1575, L. VI, C. VII (T. I, p. 169).

(2) *Ibid.*, T. II, L. XVIII.

(3) Elles avaient été publiées pour la première fois, en 1524, par Josse Bade. (*Hist. littér. de France*, T. I, part. I, p. 407 et 408.)

(4) *Biblioth. Vet. Patr.*, 1677, T. II, p. 1, *Lettres*, p. 106.

(5) Note in TERTULLIAN., *advers. Judæos*, C. VII.

(6) In MATTH. XVIII : T. II, L. X, C. XXXVIII. (BONAV., T. II, p. 75.)

(7) An 52 — *Martialis Lemovicensium, Cadurchorum et Tolosatium apostolus, Hispaniis adiit, et prædicando fideles invisit.* (DEXTRI *Chronicon* : *Patrolog.*, T. XXXI, col. 169, 170.)

(8) Ap. BONAV., T. I, p. 499.

(9) Illius (Christi) vestigia insequentes, apostoli et antiqui patres nunquam

1580. — JACQUES BOSIO, frère-servant de l'Ordre de Malte, qui a écrit l'histoire de cet Ordre, présente, dans son livre *Du Triomphe et des Gloires de la Croix*, saint Martial comme disciple de Jésus-Christ, comme parent et compagnon de saint Pierre, et il cite le manuscrit de la légende d'Aurélien conservé dans les archives de l'Eglise de Saint-Jean-de-Latran (1).

1580. — ETIENNE LUSIGNAN, dominicain, dans son *Catalogue des Hommes illustres* imprimé à Paris en 1580, dit que saint Martial, un des soixante-douze disciples, était le petit enfant modèle d'humilité, le jeune homme porteur des cinq pains d'orge, et qu'il fut envoyé par saint Pierre dans l'Aquitaine (2).

1585. — GÉNÉBRARD, archevêque d'Aix, l'un des hommes les plus savants du XVI^e siècle, parle de la mission de saint Martial par saint Pierre, et le compte parmi les écrivains ecclésiastiques du I^{er} siècle (3).

1587. — JEAN DE L'AUBÉPINE, évêque de Limoges, qui fit paraître, en 1587, un nouveau bréviaire, conforme à la liturgie romaine, imprimé chez Hugues Barbou, publia une légende nouvelle de saint Martial, dans laquelle on dit qu'il était né à Rama, et où l'on rapporte brièvement les principales traditions (4):

1590. — GABRIEL DE LURBE, dans sa *Chronique bordelaise*, dit que saint Martial, disciple de saint Pierre et premier apôtre de l'Aquitaine, jeta à Bordeaux les fondements de la foi. Il signale l'erreur de Grégoire de Tours, qui ne place cette mission que sous l'empire de Déce (5).

1593. — LE CARDINAL BARONIUS, dont le nom fait autorité, adopte, dans ses *Annales ecclésiastiques*, les principaux faits traditionnels qui concernent saint Martial; il le regarde en particulier comme ce jeune homme, dont il est parlé dans l'Evangile, qui portait les cinq pains d'orge et les deux poissons; il rappelle aussi cette tradition qui

dubitarunt absentibus etiam populis presbyteros vel episcopos jam prius consecratos mittere, sicuti B. Marcus Alexandriam, B. Martialis Ravennam, B. Valerius Treverim a B. Petro missus est. (*De visibili Monarchia Ecclesia*, L. I, C. VIII, edit. in-fol., Wurtzbourg, 1592.)

(1) Ne fanno fide li atti de S. Marziale, discepolo de Christo, parente e sequace de santo Pietro, che manuscritti se trovano nel antichissimo codice, o sia sanctorale o passionario di san Joanne Laterano di Roma, ne quali se legge, etc. (*Della triomphante e gloriosa Croce*, L. VI, C. VIII: ap. BONAV., T. I, p. 467.)

(2) *Catalog. Vir. illust.*, p. 66. — Voir le texte cité dans BONAV., T. I, p. 576.

(3) *Chronologia IV libri*, ann. 70. (Ap. BONAV., T. I, p. 577.)

(4) Pars prima *Breviarii*, 30 jun.

(5) Voir le texte cité par BONAV., T. I, p. 577.

le fait ressusciter son compagnon avec le bâton de saint Pierre (1). Et, dans ses notes sur le Martyrologe romain, il dit, au 30 juin, que Grégoire de Tours se trompe **GRANDEMENT** lorsqu'il fait envoyer saint Martial dans les Gaules sous l'empire de Dèce (2). Il signale la même erreur, dans ses notes du 9 octobre, au sujet de saint Denis, de saint Trophime, de saint Paul de Narbonne et de saint Martial, qu'il est constant et manifeste, dit-il, avoir été envoyés dans les Gaules par les apôtres, comme leurs Actes et les anciens Martyrologes en font foi (3).

1595. — FERDINAND I^{er}, grand duc de Toscane, dit, dans l'instance adressée au pape Clément VIII pour l'érection de l'évêché de Colle, que saint Martial, *disciple de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, avait ressuscité son compagnon en ce lieu (4).

1595. — GREGORIO LOMBARDELLI, dominicain italien, fit imprimer, en 1595, à Florence, et dédia au pape Clément VIII la *Vie du très-glorieux saint Martial, disciple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, premier évêque de Limoges, apôtre et patron de la ville de Colle di Val d'Elsa* (5), ouvrage où toutes les traditions relatives à saint Martial sont développées et commentées avec autant de complaisance et de prolixité que dans le P. Bonaventure.

1596. — JEAN BORDIN, archevêque d'Avignon, dans ses Annales adressées au pape Clément VIII, dit ces paroles sur l'an 44 de Notre-Seigneur : « On ne peut nier qu'il n'y ait en plusieurs lieux de très-anciens monuments qui attestent que Pierre, voyageant dans diverses cités, leur a donné des évêques, comme Apollinaire aux habitants de Ravenne, et Martial aux Gaulois, etc. (6).

(1) *Annales eccles.* (Ad calcem anni 74).

(2) Gregorius Turonensis... INSIGNITER ERRAE dum tempore Decii imperatoris eum cum afflis qu'illic describuntur in Gallias venisse testatur. (*Martyrolog*, 30 jun.)

(3) Quos omnes liquido constat ab apostolis illuc esse directos, prout Acta et antiqua martyrologia attestantur. (*Martyrol.*, 9 octobr.)

(4) Nel dominio del granducato di Toscana è la terra di Colle, sotto la protezione di S. Marziale, discepolo di N.-S. G.-C., noto per il miracolo che vi fece resuscitando il compagno, dal quale si crede, che il popolo di essa fosse battezzato. (*Archives de l'Eglise de Colle*.)

(5) *La Vita del gloriosissimo san Marziale, discepolo di Giesu-Cristo Nostro Signore, primo vescovo Lemortese, batezzatore e avvocato del popolo della città di Colle di Val d'Elsa*, in-4°, chez Georgio Marescotti, 1595. — Cet ouvrage se trouve, au rapport d'Echard, dans la bibliothèque de Sainte-Geneviève, à Paris. (*Script. FF. PP.*, T. II, p. 385.)

(6) Illud certe negari non potest exstare pluribus in locis pervetusta monumenta,

1598. — LOUIS RICHEOME, dans ses *Tapisseries Eucharistiques*, représente saint Martial comme le jeune homme qui portait les cinq pains d'orge et les deux poissons que Notre-Seigneur multiplia dans le désert (4).

1599. — MARTIN-ANTOINE DELRIO, jésuite belge, docteur de Louvain, dans son curieux ouvrage en latin intitulé *Disquisitiones magiques*, place au premier siècle la mission de saint Martial (2).

1599. — JACQUES GRETSER, savant jésuite, appelle saint Martial disciple de Jésus-Christ, compagnon de saint Pierre à Antioche, apôtre de la Gaule, et prétend qu'il a servi à la cène, etc. (3).

L'ABBÉ ARBELLOT.

(La fin au prochain n°.)

testantia Petrum, inter eundum, cum ad multas civitates divertisset, episcopos illis dedisse; veluti Ravennatibus Apollinarem, Gallis Martialem, etc. (Apud. BONAV., T. I, p. 288, 507.)

(1) Ils sont environ cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants; ils banquettent à souhait avec une merveilleuse abondance de vivres, quoique leur provision n'ait été que de cinq pains d'orge et de deux poissons, qu'un jeune garçon de la troupe avoit par accident quant et soy! O que ce garçon, sous le nom de Martial, sera grand pasteur et nourrisier des âmes chrétiennes des pays Aquitains! (*Tapisseries eucharistiques*, p. 350.)

(2) *Disquisit. magic.*, L. II, q. XXVI. (Ap. BONAV. T. I, p. 577.)

(3) *De sancta Cruce*, L. IV, C. VII et X. — Cf. BONAV., T. I, p. 574.

APERÇU

Sur les opérations de la campagne de 1569, dans la Saintonge, le Périgord et le Limousin, par les armées catholiques et protestantes, et plus particulièrement sur le combat de La Roche-l'Abeille (Haute-Vienne).

(Ce travail a été lu à la séance du 11 juin 1852.)

François II n'avait fait que paraître, et avait laissé, après un règne aussi court que malheureux, la France en proie aux dissensions intestines.

La féodalité, minée par la politique de Louis XI et la popularité de Louis XII, réduite au silence pendant les longues guerres de François I^{er}, relevait la tête, et profitait de l'apparition du protestantisme pour se roidir contre l'unité du pouvoir monarchique comme le protestantisme se roidissait contre l'unité du pouvoir religieux.

L'intérêt féodal avait jeté dans les nouvelles croyances la plupart des familles puissantes ; car elles espéraient, au moyen des traités qui surgissaient à la suite de ces guerres de religion, ressaisir les gouvernements indépendants que la réunion des grands fiefs à la couronne leur avait fait perdre.

Charles IX, à l'âge de dix ans, avait succédé à son frère François, mort sans enfants. Catherine de Médicis, sa mère, était alors sur la scène, et y tenait le premier rang. Redoutant également les partis, elle se plaçait entre eux avec l'intention apparente de tenir la balance égale ; mais avec le dessein caché de les détruire l'un par l'autre pour pouvoir régner ensuite. Cette politique, que, au premier abord, on croirait profonde, eut cependant un résultat tout opposé : ce qu'elle fit pour les protestants irrita les catholiques et la nation, qui se passionnèrent pour le duc de Guise ; ce qu'elle fit pour les catholiques alarma les protestants, et de cette alternative il ne

Considérations
générales
sur les règnes
de
François II
et
de Charles IX.
De 1560 à 1568.

sortit que discrédit pour l'autorité royale, guerres civiles, assassinats et massacres.

Différents édits faisant aux calvinistes des concessions favorables à l'exercice de leur culte, contrariés par d'autres édits postérieurs et moins favorables, exaspérèrent le parti protestant, qui, ne gardant plus aucune mesure, obligea Catherine d'appeler près d'elle le duc de Guise. Ce dernier revenait à Paris, et passait un dimanche par Vassy, petite ville de la Champagne, lorsque, un conflit s'étant élevé entre ses gens et un certain nombre de calvinistes qui assistaient à une conférence dans une grange, il s'ensuivit un massacre qui devint l'étincelle électrique qui répandit dans toute la France le feu de la guerre civile.

Paix
de
Longjumeau.
1568.

Après plusieurs années d'une guerre continuelle et des alternatives de succès et de revers pour l'un et l'autre parti, on était arrivé à conclure, le 27 mars 1568, la paix dite de Longjumeau ; mais Catherine, qui ne négociait que pour tromper, ayant voulu faire enlever les principaux chefs calvinistes, et révoquer les édits favorables à la réforme, la guerre recommença.

La guerre recommence. Bataille
de Jarnac.
1569.

Les calvinistes, recrutés d'une foule d'aventuriers de différentes nations, vinrent, sous les ordres du prince de Condé, présenter la bataille aux catholiques ; mais le sort ne leur fut pas favorable. Le choc eut lieu le 13 mars 1569 près de Jarnac. Condé fut tué, et son armée, mise en déroute, fut assez heureuse pour pouvoir passer la Charente, et opérer sa retraite en sûreté après avoir rompu derrière elle les ponts de cette rivière.

Suites de la bataille de Jarnac.

L'amiral de Coligny, lieutenant de Condé, se trouvant investi du commandement par la mort de son chef, et secondé par son frère d'Andelot, colonel-général de la cavalerie calviniste, parvint à rallier l'armée dans les environs de Cognac. Là il fut rejoint par un corps de six mille arquebusiers que lui amenait d'Assier et plusieurs corps de cavalerie sous les ordres de Montgomery et de La Rochefoucault-Chaumont. Plusieurs officiers de marque, tels que du Cheylard, Mirebel, Baudiné,

Blacons, y vinrent également se joindre à l'armée protestante.

Une fois le calme et l'ordre rétablis, on trouva que le mal n'était pas aussi grand qu'on se l'était imaginé : les renforts nouvellement arrivés compensaient et au-delà les pertes éprouvées ; car, au dire de Mézeray, à part la perte du prince de Condé, les protestants n'avaient laissé sur le champ de bataille que six ou sept cents hommes environ. On résolut donc de ne pas interrompre la campagne.

L'amiral fit pourvoir à la garde des places, adressa à leurs gouverneurs les instructions nécessaires pour le cas où les hostilités continueraient, et se rendit à Tonnay-Charente afin d'y recevoir la reine de Navarre, Jeanne d'Albret, qui amenait à l'armée le prince de Béarn, son fils, et le fils aîné du prince de Condé. Pensant qu'il était utile de relever le moral des troupes protestantes après l'échec qu'elles venaient d'éprouver, la reine de Navarre en passa elle-même la revue, et, après une allocution chaleureuse, leur présenta les princes qui allaient désormais marcher à leur tête.

La reine de Navarre devant rester à Tonnay-Charente pendant la campagne qu'on allait entreprendre, du Cheylard y fut laissé avec une forte garnison ; le corps de Pilles fut dirigé de Saintes-sur-Pons ; celui de Blacons, sur Saintes ; Montgomery et Sainte-Même, à la tête d'un corps considérable de cavalerie, se portèrent sur Angoulême, que le duc d'Anjou faisait menacer ; mais il arriva, dans cette circonstance, ce qui est inévitable lorsque les chefs sont trop confiants, et les troupes peu aguerries et disciplinées : ils furent battus, sous les murs de la ville même, par Brissac, qui jeta une partie de leur monde dans les fossés, et leur prit Chaumont ainsi que plusieurs autres officiers.

Premières opérations de la nouvelle campagne.

Malgré cet échec, il parvinrent à se jeter dans la place avec une bonne partie de leurs troupes, ce qui fut très-heureux pour le parti calviniste ; car le duc d'Anjou, repoussé devant Cognac avec une perte de plus de trois cents hommes, vint assiéger Angoulême, pendant que ses troupes légères ravageaient tout le pays environnant jusqu'à Saint-Jean-d'Angély.

Le duc d'Anjou espérait s'emparer d'Angoulême plutôt à la

faveur d'intelligences que par un siège en règle ou de vive force, ce qui eût été trop long ou trop chanceux ; mais il fut trompé dans ses espérances, car Montgommery et Sainte-Même avaient prévu le cas, et pris leurs mesures en conséquence : obligé de se retirer, il se dirigea sur Aubeterre, place forte alors, s'en rendit maître, et entra dans le Périgord pour y faire vivre et reposer ses troupes pendant que Montluc, Lavauguyon et Brissac assiégeaient Mussidan.

« La garnison de Mussidan, dit M. de Verneilh-Puiraseau dans son *Histoire d'Aquitaine*, ne pouvant plus défendre la ville, y mit le feu, et se retira dans le château. Montluc le fit battre aussitôt avec violence. Quand la brèche fut faite, on donna plusieurs assauts, qui furent tous repoussés.

» Pompadour, de la première noblesse du Limousin, ayant été tué dans un de ces assauts, Brissac, vivement touché de sa perte, voulut aller lui-même reconnaître la brèche et la profondeur du fossé ; mais, lorsqu'il fut hors de la tranchée, ayant levé imprudemment la visière de son casque, il fut renversé mort d'un coup d'arquebuse.

» Le coup qui trancha les jours de ce jeune et vaillant capitaine, pour qui l'armée avait une très-grande estime, lui fut tiré, selon Brantôme, par un soldat périgourdin nommé Charbonnières (1).

» La garnison du château finit par capituler, sous la condition d'avoir la vie sauve ; mais, dès qu'elle fut sortie, les catholiques, furieux d'avoir perdu Brissac, fondirent sur elle, et la massacrèrent. Michel Montaigne contemporain, et voisin de la scène, a fait de ce manque de foi le sujet philosophique du chapitre VI de ses *Essais*, intitulé : *L'heure des parlemens dangereuse*. »

Nouvelles mesures prises par Coligny pour la continuation de la guerre.

Pendant que le gros de l'armée calviniste prenait quelque repos dans la Saintonge, Caumont de Pilles, avec un corps de deux mille hommes, parcourait les côtes maritimes entre La

(1) Cet homme était très-adroit ; et, quoique l'arquebuse ait été une arme fort imparfaite, il manquait rarement son but ; mais il est surprenant que le souvenir d'une particularité aussi peu importante se soit conservé par tradition parmi les gens du pays ; ce dont nous nous sommes assuré récemment en passant et en entretenant des personnes qui, pour sûr, n'ont pas étudié l'histoire d'Aquitaine.

Rochelle et Bordeaux , et faisait un butin considérable. D'Andelot , de son côté , à la tête de quatre mille cavaliers , parcourait le Poitou , et ramassait de l'argent pour la continuation de la guerre ; mais , étant tombé malade , il fut obligé de revenir à Saintes , où il succomba le 27 mai.

A la nouvelle de cette perte , celle de Condé étant encore aussi récente , les calvinistes se crurent perdus ; mais Coligny ne se laissa pas abattre , et sut remonter le moral des siens par sa prudence et son habileté.

Les princes de Béarn et de Condé furent déclarés chefs du parti , l'armée prit le nom d'*armée des princes* ; mais Coligny se réserva la direction des affaires. La charge de colonel-général de la cavalerie , devenue vacante par la mort de d'Andelot , fut donnée à Crussol d'Assier ; de Pillés fut rappelé , et des émissaires furent envoyés en toute hâte pour activer la marche des troupes allemandes , qui , retirées dans leur pays depuis la paix de Longjumeau , venaient de nouveau au secours du parti calviniste sous la conduite du duc des Deux-Ponts.

Toutes ses dispositions une fois faites , Coligny se mit en marche avec son armée , traversa l'Angoumois et le Périgord afin d'opérer sa jonction avec les troupes allemandes , qui , venant de passer la Loire , se dirigeaient sur la Vienne.

« Le duc d'Anjou instruit de l'approche des Allemands , dit encore l'auteur déjà cité , s'était porté dans le Limousin pour leur disputer le passage de la Vienne. Il arriva , la veille de la Fête-Dieu , au bourg de Couzeix dit Le Petit-Limoges , à une lieue de cette ville , dont les clefs lui furent apportées par les consuls. De là , il vint camper à Isle , près de la Vienne , faisant garder les gués principaux de cette rivière , et ses gens mirent le feu au faubourg d'Aixe appelé d'Outre-Vienne.

Le duc d'Anjou
veut empêcher
la jonction des
Allemands avec
les calvinistes.

» La reine Catherine de Médicis l'avait suivi de près accompagnée des cardinaux de Bourbon et de Lorraine. Elle fut reçue à Limoges , en avant du faubourg de Montmailler , par M. de Massé , lieutenant du roi pour le comte des Cars , et conduite en grand honneur jusqu'au logis du Breuil (1) , destiné à son habitation.

» Elle apprécia le vin , disent les mémoires du temps , et or-

(1) Hôtel de la préfecture aujourd'hui.

donna que ceux qui en avaient missent des bouchons pour le vendre aux troupes de l'armée royale ; elle voulut aussi que les portes de la ville demeurassent ouvertes jour et nuit tandis qu'elle y demeurerait. Le jour de la Fête-Dieu , Monsieur vint voir sa mère. Cette princesse et les cardinaux allèrent le visiter à leur tour dans son camp. »

Malgré les précautions prises par le duc d'Anjou , le passage de la Vienne par les troupes allemandes et leur jonction avec les calvinistes eurent lieu. Ce passage s'effectua , sur les renseignements d'un paysan , un peu au-dessus du gué de Verthamont. Ainsi , grâce au peu de résolution des chefs catholiques , l'objet d'un mouvement stratégique duquel le succès de la campagne dépendait en grande partie fut manqué pour eux.

Gardons-nous toutefois de porter sur les événements militaires de cette époque un jugement injuste ou hasardé : si , dans cet écrit , nous faisons ressortir les fautes qui furent commises de part et d'autre , que ce soit plutôt pour comparer les époques et constater les progrès de l'art que pour faire de la critique.

Les armées à cette époque , étaient loin d'être ce qu'elles sont aujourd'hui : composées de soldats mercenaires , d'aventuriers indisciplinés , le moindre retard dans le paiement de la solde , le plus léger mécontentement les portait parfois à la révolte ou à la désertion.

La tactique des différentes armes était encore dans l'enfance ; l'artillerie surtout était souvent plus embarrassante qu'elle ne rendait de services ; enfin l'on éprouvait dans l'administration et l'entretien des armées , autant que dans les opérations militaires , des obstacles qui ne sont pas même soupçonnés aujourd'hui.

Avec de telles troupes on ne pouvait faire que la guerre de positions ou de sièges. Les armées , peu nombreuses , passaient toute une saison à escarmoucher et à s'emparer de toutes les petites villes fortifiées dont la féodalité avait jugé à propos de couvrir le pays. La mauvaise saison venue , elles prenaient leurs quartiers d'hiver pour recommencer l'année suivante. Rarement un général vainqueur tirait de ses succès tous les avantages qu'il pouvait en obtenir : aussi les guerres étaient-elles interminables.

On ne comprend pas , par exemple , comment , après la ba-

taille de Jarnac, le duc d'Anjou ne parvint pas à passer immédiatement la Charente avec son armée pour poursuivre, en profitant du désordre de la déroute, l'armée calviniste, qu'il aurait probablement pu rejeter sur Saintes pour la cerner ensuite en l'adossant à la mer, lui couper les vivres, et lui faire mettre bas les armes, ce qui eût été très-probablement la ruine du parti protestant et la fin de cette guerre.

Aujourd'hui que les armées sont devenues nationales, nombreuses, mobiles et disciplinées autant qu'elles peuvent l'être, on a abandonné entièrement ce système pour ne plus faire que ce que l'on appelle la grande guerre.

Une campagne consiste actuellement à porter rapidement cent cinquante mille hommes et plus, si cela est nécessaire, au cœur du pays ennemi ; à se rendre maître de sa capitale, sans s'occuper des places fortes que l'on rencontre, et que l'on prend plus tard lorsqu'on en a le temps. On s'empare du siège du Gouvernement, on en change la forme, et dans peu le reste du pays est à la merci du vainqueur.

Telles furent nos campagnes de 1806 en Prusse, de 1805 et 1809 en Autriche, la course de l'armée française sur Lisbonne en 1807, la marche de l'empereur Napoléon sur Madrid en 1808, enfin l'envahissement de la France par toute les forces de l'Europe en 1814.

Revenons au duc d'Anjou et à ses adversaires. Quoi qu'il en ait été, les troupes allemandes passèrent la Vienne par une marche de flanc et à portée de l'ennemi, ce qui eût dû leur être fatal si leurs adversaires eussent été plus vigilants ou plus entreprenants, et ceux-ci, en les laissant faire, commirent une faute encore plus inconcevable (1).

On pensera peut-être que, voyant les Allemands de l'autre

(1) L'opinion émise plus haut sur la manière d'administrer les troupes au xvi^e siècle n'a rien d'exagéré, car des recherches postérieures et une note, malheureusement trop concise, laissée par l'abbé Legros, nous ont fait connaître que, si les catholiques n'avaient pas arrêté les Allemands au passage de la Vienne, c'est parce qu'ils ne s'étaient pas crus en force, une partie de leurs troupes ayant été retardée dans sa marche faute d'argent pour se procurer des vivres.

Un détachement aurait même laissé ses armes chez les paysans des environs de La Souterraine en nantissement des vivres qu'ils en avaient reçus.

Mort du duc
des
Deux-Ponts.

côté de la Vienne, les catholiques se mirent aussitôt en mesure de réparer leur faute en les poursuivant pour les prendre en flanc et en queue, afin de les détruire avant leur jonction avec les calvinistes ; mais il n'en fut rien : ils arrivèrent fort paisiblement dans les environs de Chalus, où ils trouvèrent l'armée des princes ; seulement Wolfgang de Bavière, duc des Deux-Ponts, leur chef, qui était souffrant depuis long-temps, mourut à Nexon à la suite d'un violent accès de fièvre (1).

Vorald de Mansfeld, que le duc, en mourant, avait désigné pour lui succéder dans le commandement en chef, présenta les troupes aux jeunes princes, reçut leurs félicitations et leurs témoignages de reconnaissance. De grandes réjouissances eurent lieu ; un mois de solde fut payé aux Allemands ; une médaille d'or (2) fut frappée en commémoration de cette heureuse réunion ; et enfin, quelques jours après, un monument fut élevé à la mémoire du duc des Deux-Ponts.

Le duc d'Anjou
reçoit aussi des
auxiliaires.

Dans le même temps, le duc d'Anjou recevait également des renforts : d'abord quatre mille fantassins et huit cents cava-

(1) Mézeray prétend que, souffrant de la fièvre depuis long-temps, le duc aurait imaginé de se griser pour se guérir, ce qui au contraire l'aurait tué. Il mourut, à Nexon, le 18 juin, à l'âge de quarante-trois ans. Ses entrailles furent inhumées à Nexon ; son corps transporté à La Rochelle, et ensuite en Allemagne à la paix.

On lit dans M. de Verneilh : « On voit encore, au bourg de Nexon, en dehors d'un ancien cimetière, et sur le bord de la route, le monument qui fut élevé en l'honneur de Wolfgang de Bavière. Il consiste en une simple pierre de granit taillée en forme de carré long, et percée au milieu d'une grande ouverture circulaire. Cette pierre est plantée verticalement : son élévation est de quatre pieds hors de terre ; sa largeur, de trois pieds huit pouces ; son épaisseur, de onze pouces. Le trou dont elle est percée a un pied huit pouces de diamètre. La face tournée au sud-est, c'est-à-dire du côté de La Roche-l'Abeille, offre sur les côtés deux rainures transversales ayant chacune un pied de long, comme pour indiquer la coupure du cercle par son diamètre horizontal. Or une pareille coupure représente deux arches, armoiries parlantes du duché des Deux-Ponts. On distingue une petite croix à chacun des quatre angles supérieures, et un trou de la profondeur de deux ou trois pouces creusé en haut de la pierre fait présumer qu'elle était anciennement surmontée d'une croix de métal.

» La religion calviniste que professait Wolfgang explique pourquoi son monument fut placé à l'extérieur du cimetière. »

(2) Cette médaille portait l'effigie et les noms de la reine de Navarre et de son fils ; sur le revers étaient gravés ces mots : *Pax certa, victoria integra, mors honesta.*

liers, envoyés par le pape (1), et conduits par le comte de Santafiore, puis mille fantassins et huit cents cavaliers, sous les ordres de Fabien de Monté, que lui envoyait également Côme, duc de Florence.

Toutes ces troupes firent leur jonction à St-Jean Ligoure, où elles trouvèrent l'extrême gauche des cantonnements du duc d'Anjou.

Comment ces corps d'Allemands et d'Italiens, venus de points opposés, et suivant, pour se rendre chacun à leur destination, des lignes qui devaient nécessairement se croiser, ne se rencontrèrent-ils pas en route? Comment, avant le combat de La Roche-l'Abeille même, ne résulta-t-il pas un conflit de tous ces mouvements de troupes dans un espace si peu étendu? C'est-ce que nous n'avons pu trouver : dans tous les cas, il est à présumer que les calvinistes, de même que les catholiques, firent peu de frais pour arrêter ces nouveaux ennemis (2).

Ces renforts reçus de part et d'autre, les deux armées se trouvèrent fortes de vingt-cinq à trente mille hommes chacune, et disposées de la manière suivante :

Les calvinistes, dont la gauche était à Aixe et s'appuyait à la Vienne, avaient leur droite à Chalus, et occupaient une étendue d'environ six lieues. Indépendamment de la Vienne, qui couvrait leur gauche, plusieurs petits cours d'eau, tels que la Briance, la Gartempe, ainsi qu'un pays assez accidenté, garantissaient leur centre, et les mettaient à l'abri d'une attaque imprévue.

L'armée royale, dont la droite était à Isle (3), appuyée également à la Vienne, avait sa gauche à Saint-Jean-Ligoure, et occupait, en face des protestants, une étendue d'environ quatre lieues.

(1) Le pape Pie V (Michel Ghisleri).

(2) Non-seulement les Allemands trouvèrent le pays occupé par les troupes royales, mais leurs colonnes côtoyèrent encore pendant plusieurs jours celles de leurs adversaires sans qu'il en résultât rien. Quant aux Italiens, il est certain qu'ils approchèrent assez des cantonnements calvinistes pour avoir à craindre d'être arrêtés.

(3) Un corps de troupes avait été détaché à Isle, au-delà de la Vienne; pour garder la route d'Aixe, et couvrir Limoges de ce côté. Le duc d'Anjou s'y était même installé dans les premiers jours de son arrivée.

Les deux armées, comme on le voit, s'étendaient sur deux lignes à peu près parallèles, ayant leurs extrémités au nord et au sud, et se faisaient face, ayant entre elles un espace d'environ deux ou trois lieues.

Tant de monde réuni dans un si petit espace devait faire sentir la nécessité d'une solution prompte.

Premiers mouvements des deux armées.

Le duc d'Anjou, voulant prendre l'initiative, mais craignant d'être débordé sur sa droite par la gauche des calvinistes, fit attaquer la petite ville d'Aixe, qui fut prise, reprise, puis brûlée; les calvinistes, obligés de l'évacuer, retirèrent leur gauche, réunirent ensuite toutes leurs forces en avant de Chalus, et rétrogradèrent sur St-Yrieix (1).

Description topographique du village de La Roche-l'Abeille.

Le village de La Roche-l'Abeille, situé à trente kilomètres et au sud de Limoges, occupe le milieu d'une hauteur qui commande les campagnes environnantes. Un vieux château fortifié existait jadis sur le sommet de ce rocher : aujourd'hui il n'en reste plus que quelques rares débris.

Au nord, et au pied de la hauteur, se trouve un étang alimenté par plusieurs petits ruisseaux, qui prennent leur source dans les environs.

Au nord-est et à l'est de l'étang, règne un plateau peu élevé et d'assez grande étendue, appelé dans le pays *plaine de Saint-Laurent*. L'extrémité de ce plateau présente, à partir de l'étang, une colline qui se dirige droit à l'est, et va, en s'abaissant graduellement, se joindre à d'assez fortes ondulations de terrain qui se trouvent à peu de distance.

Un chemin partant de La Roche-l'Abeille et allant rejoindre, à quatre kilomètres au nord, la route de Saint-Yrieix à

(1) La ligne des cantonnements de l'armée royale étant plus courte d'un tiers que celle des calvinistes, le duc d'Anjou pouvait, puisqu'il craignait d'être tourné sur sa droite, attaquer la ligne ennemie par le milieu, avec son aile gauche en avant, et en la dirigeant par Saint-Maurice, Jourgnac, Burgiac, St-Martin ou Lavignac. En coupant ainsi la ligne ennemie par le centre, il pouvait obtenir un résultat tout autre que celui qu'il a obtenu en attaquant Aixe.

Ce mouvement était facile; car, en examinant les lieux, on reconnaît de suite que sa gauche était, à très-peu de chose près, à hauteur du centre des cantonnements calvinistes.

Limoges, s'élève en chaussée aux approches de l'étang, et le contourne en en suivant les bords. Le reste de la campagne n'offre aucun accident de terrain qui mérite d'être mentionné : quelques fermes, quelques châtaigneraies dispersées çà et là, sont les seuls objets qui se présentent à la vue (1).

C'est en cet endroit qu'eut lieu l'affaire que nous nous sommes proposé de rapporter, et qui fait le fond de cet écrit.

Le terrain se trouvant dégagé par suite du mouvement des calvinistes et de leur concentration, le duc d'Anjou se porta en avant, rassemblant tout son monde pendant sa marche, et vint s'établir faisant face au sud, la droite de sa ligne de bataille appuyée à l'étang dont nous venons de parler, sa gauche vers l'extrémité et à l'est de la colline, proche des mouvements de terrain cités également plus haut.

Son armée, établie sur deux lignes, se trouvait par conséquent sur le plateau de Saint-Laurent, et longeait la colline.

L'artillerie, placée sur le coteau à l'est et en avant de la gauche, pouvait battre la plaine directement et d'écharpe; un corps suisse assez considérable était préposé à sa garde, et renforçait la ligne sur l'aile gauche.

Un autre corps, composé des régiments de La Barthe et de Pons, était placé au-delà de la chaussée de l'étang, servait à relier la ligne de bataille avec la hauteur de La Roche-l'Abeille, et établissait la droite d'une manière plus solide; un corps de cavalerie, destiné à le soutenir, se trouvait à quelque distance en arrière, et renforçait l'aile droite.

Un fossé palissadé et un ruisseau protégeaient la colline; un poste retranché fermait la chaussée; des bois de châtaigniers et des haies placés en arrière et à droite de la ligne pouvaient encore offrir leur protection en cas de retraite.

(1) On lit dans Allou : « Le château qui commandait le village de La Roche-l'Abeille, et dont l'origine n'est pas indiquée dans les Annales, était d'une assez haute antiquité.

» Il appartenait dans les derniers temps aux seigneurs des Cars, comme le prouve cette inscription, trouvée dans ses ruines :

Charles, seigneur, comte des Cars,

Fut amateur des arts,

Fut le premier qui, par merveille,

Inventa ce beau marbre en son Roche-l'Abeille. °.

* Il est ici question d'une certaine pierre que l'on trouve à La Roche-l'Abeille.

L'ordre de bataille du duc d'Anjou était, comme on le voit, l'ordre parallèle renforcé sur les ailes. Il avait sous ses ordres le duc de Nemours, Strozzi, Saint-Leu, Roquelaure, Massé, Santafiore, Fabien de Monté, Goas; pour sa cavalerie, Albert Pis, Bernard Corbinelli, Somma de Crémone, et enfin, pour son artillerie, Jean d'Estrées, qui en était grand-maitre.

Coligny se porte
en avant; ses
dispositions.

L'amiral de Coligny, voyant les catholiques se disposer pour une bataille, et voulant mettre de son côté l'avantage moral que donne l'initiative, se présenta à eux le 24 juin dans la matinée, et après avoir disposé ses forces de la manière suivante :

Coligny en personne commandait un corps d'avant-garde formé en colonne d'attaque, ayant à sa droite les régiments de Baudiné et de Pilles déployés pour couvrir son flanc droit, et, à sa gauche, ceux de Rouvray et de Pouilly, également déployés pour couvrir son flanc gauche; il avait avec lui Jean de Soubise, Beauvoir, Le Nocle, Briquemaut, Lanouë et Téligny (1).

Louis de Nassau tenait la queue de la colonne avec ses Allemands.

Venait ensuite une ligne de cavalerie pour servir de soutien au besoin.

A quelque distance en arrière, marchait le reste de l'armée, déployé sur deux lignes, ayant un corps d'Allemands, de l'artillerie et de la cavalerie sur chacune de ses ailes.

La première ligne était commandée par le prince d'Orange, ayant avec lui le prince de Condé et le prince de Béarn, alors âgé de seize ans (depuis roi de France sous le nom d'Henri IV) (2).

(1) Cette disposition ressemblait à une croix, dont le poteau, représenté par la colonne d'attaque, devait, en continuant d'avancer, faire un trou dans la ligne ennemie, et la partager en deux, tandis que les deux bras, représentés par les régiments déployés pour couvrir les flancs, devaient s'arrêter, et occuper l'ennemi sur son front par un feu continu.

L'attaque du centre ennemi par une colonne serrée et profonde fut un des grands moyens employés par l'empereur Napoléon I^{er}, et auquel il dut les victoires d'Austerlitz et de Wagram. A Austerlitz, le maréchal Soult coupa l'armée russe en deux en enlevant de la sorte le plateau de Pratzen, et, à Wagram, le maréchal Macdonald, alors général de division, en fit autant aux Autrichiens en enlevant les hauteurs de Neusiedel.

(2) Les renseignements où nous avons puisé disent tous que ce fut à La

Henri de La Rochefoucault conduisait la seconde ligne.

Les catholiques ne s'attendaient pas à être attaqués si tôt : aussi furent-ils d'abord très-étonnés, et coururent-ils ensuite aux armes avec quelque confusion, ce qui était inévitable. Sentant que le point faible de leur ligne était à la droite, où les régiments de La Barthe et de Pons étaient aventurés, ils firent sortir leurs mousquetaires des retranchements, et déployèrent une ligne de tirailleurs qui, partant de l'extrême droite, se prolongeait sur une grande partie de leur front.

Combat de La
Roche-l'Abeille.

Les protestants avançaient toujours : dès qu'ils furent à une distance convenable, leur feu commença par la droite, c'est-à-dire par les arquebusiers du régiment de Pilles.

Les catholiques, voulant retarder la marche de la colonne d'attaque en refoulant sur elle l'aile droite protestante, lancèrent un corps de piquiers soutenus de mousquetaires, avec lequel de Pilles en vint de suite aux mains d'une manière plus sérieuse.

Les troupes du roi eurent d'abord l'avantage : de Pilles et toute l'aile droite de l'amiral étaient repoussés et en désordre lorsque, la colonne étant arrivée au pied de la colline, une impulsion générale fut donnée : on aborda les retranchements, et les catholiques perdirent non-seulement l'avantage qu'ils avaient obtenu primitivement, mais encore commencèrent à plier de toutes parts.

Coligny et sa colonne avançaient toujours, refoulant le centre des catholiques. Strozzi, colonel-général de l'infanterie royale, se multipliait et faisait des efforts surhumains pour arrêter la déroute, lorsque, au milieu du désordre, entendant des soldats parler de Brissac avec regret, et sentant qu'il était de son devoir et de son honneur de ne pas laisser ternir

Roche-l'Abeille qu'Henri IV fit ses premières armes; mais il ne parait pas qu'il s'y soit distingué. N'étant encore âgé que de seize ans, et voyant l'ennemi pour la première fois, il est probable qu'il se trouvait placé sous la direction de quelqu'un, chargé en même temps de veiller sur lui; car il était un personnage important pour son parti.

Cette affaire du reste ne dura que fort peu de temps, une heure environ, et, sur les trente mille hommes de Coligny, cinq ou six mille seulement furent engagés : encore tous ne le furent-ils pas d'une manière bien sérieuse.

l'éclat dont ce dernier avait entouré le grade de colonel-général, il prit avec lui trois cents hommes décidés, et se précipita au plus épais de la mêlée, en ramenant en avant tout ce qui était prêt à fuir (4). Dans le même instant, une charge de cavalerie, venue de la droite des catholiques, et conduite par Somma, ayant traversé la colonne protestante, le combat fut rétabli (2).

Il y eut un tel désordre à la suite de cette charge que de Pilles, renversé et pris sous son cheval sans qu'il fût possible de le secourir, fut pendant quelques instants en danger d'être pris ou tué.

Les choses en étaient là lorsque Coligny, voyant que l'action allait durer long-temps encore et devenir douteuse, donna des ordres pour qu'une colonne tournât le village de La Roche-l'Abeille ainsi que l'étang, afin de prendre l'ennemi en flanc et en queue.

La Ramière, officier de distinction, et en qui l'on avait pleine confiance, ayant été désigné pour diriger cette opération, prit avec lui les régiments de Rouvray et de Pouilly, qui se trouvaient à la gauche, ainsi que quelques autres troupes, franchit la hauteur de La Roche-l'Abeille, tourna le village par son extrémité sud, et, après une course assez longue, tomba à l'improviste sur les régiments de La Barthe et de Pons, qu'il mit dans un désordre complet.

Ceux-ci, ne sachant plus que faire, se jetèrent dans l'étang, qu'ils passèrent comme ils purent, et rejoignirent l'armée du roi.

Cette partie de sa mission remplie, La Ramière continua son mouvement tournant, suivit les bords de l'étang, et, ne trou-

(4) On rapporte qu'il ramena ses hommes au combat au moyen d'exhortations accompagnées de jurons passablement énergiques, leur disant entre autres choses qu'il allait les mener dans un endroit où il ferait si chaud que nul d'entre eux n'aurait jamais rien vu de pareil.

(2) Nous avons vu entre les mains de M. le curé de La Roche-l'Abeille une pièce d'argent à l'effigie de Charles IX trouvée dans la plaine St-Laurent. Sur la prière que nous lui en fîmes, il nous montra la place où elle avait été ramassée, et il s'est trouvé que cette place, qui est *au pied et vis-à-vis le centre de la colline*, est la même que celle où, selon nous, le plus fort de l'action a dû avoir lieu, car c'est par là que la tête de colonne des calvinistes a dû aborder les retranchements pour pénétrer ensuite jusqu'au centre de l'armée royale. Cette pièce d'argent est au musée.

vant plus la cavalerie, qui avait été postée là primitivement (car elle avait été appelée ailleurs pendant le premier choc), se rabattit sur le flanc de l'armée royale, dans laquelle il porta la confusion.

Coligny, jugeant le moment opportun, ayant en outre sous la main les troupes fraîches qui arrivaient avec le corps de bataille, fit donner une nouvelle impulsion, et l'armée royale, fortement inquiétée sur ses derrières, se sentant pressée et débordée sur tout son front, céda le terrain, et commença sa retraite.

L'armée royale, dans cette circonstance, eût été sans aucun doute bien plus maltraitée si un violent orage, qui menaçait depuis long-temps, ne fût venu faire diversion.

Une pluie violente ayant en un instant détrempé fortement le sol, abîmé les munitions, et mis les armes à feu dans l'impossibilité de servir, les calvinistes cessèrent la poursuite, et l'armée royale alla se rallier et s'établir à quelque distance.

Des pertes assez sensibles furent éprouvées de part et d'autre dans cette rencontre : outre quatre ou cinq cents hommes, l'armée royale perdit St-Loup, Roquelaure, Masset (4) et un assez grand nombre d'officiers.

Suites du combat de La Roche-l'Abeille, et retraite du duc d'Anjou

Strozzi, fait prisonnier, faillit être massacré : parvenu à se faire reconnaître, il fut présenté à l'amiral, qui le traita avec humanité, et l'échangea plus tard contre La Nouë.

La perte des calvinistes fut bien moins grande : certains historiens la réduisent à cinquante hommes ; ce qui paraît douteux, car il n'est guère possible d'engager une mêlée de ce genre sans y laisser plus de cinquante hommes.

Trémemont, La Fontaine et plusieurs officiers de distinction perdirent la vie.

Strozzi, malgré son malheur, se mit par sa vigueur et son courage à la hauteur de Brissac.

Chez les calvinistes, de Pilles, La Ramière, Rouvray,

(4) C'est lui qui reçut Catherine de Médicis à Limoges. Il fut inhumé dans l'église St-Pierre-du-Queyroix, devant l'autel de *Notre-Dame-la-Joyeuse*, ainsi nommé à cause du magnifique vitrail qui représente la mort de la sainte Vierge et son couronnement dans le ciel. — Cet autel porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame-de-Lorette.

Pouilly, Levasseur et d'Angennes rendirent de véritables services à leur parti.

Le lendemain, le duc de Nemours, dans le but de relever le moral des siens, et voulant faire comprendre aux calvinistes que l'avantage qu'ils avaient obtenu la veille n'était pas aussi grand qu'ils pouvaient se l'imaginer, se mit à la tête de trois cents hommes, et poussa de leur côté une reconnaissance offensive; mais il fut repoussé avec perte.

Le duc d'Anjou, voyant son armée découragée, et jugeant avec raison qu'il valait mieux gagner du temps que d'engager une nouvelle action dans de mauvaises conditions, et s'exposer à un nouvel échec, se retira sur Limoges, repassa la Vienne, et rejoignit sa base d'opérations, qui se trouvait en Touraine, le long de la Loire.

L'armée royale fit sa retraite paisiblement, sans être inquiétée, et, en la laissant faire, Coligny commit une faute exactement semblable à celle du duc d'Anjou après la bataille de Jarnac, chose que nous allons essayer de démontrer.

On ne peut pas reprocher à l'amiral de ne pas avoir mis l'armée royale dans une déroute entièrement complète le jour du combat si à cette époque l'organisation, et surtout l'armement des troupes, ne permettaient pas de continuer une poursuite pendant un orage; mais le lendemain, surtout après l'avantage remporté sur le duc de Nemours, il devait, selon nous, faire porter tout son monde en avant, et présenter une nouvelle bataille au duc d'Anjou. Ce dernier, qui avait sans doute déjà fait ses réflexions, et qui était décidé à la retraite, aurait fait son mouvement rétrograde sous le feu de l'ennemi, aurait été harcelé dans sa marche, et, arrivé à la Vienne, se serait vu dans la nécessité de livrer une nouvelle bataille avec cette rivière à dos, ou de la passer sous le feu de l'ennemi, ce qui, dans l'un et l'autre cas, eût très-probablement été sa perte.

L'armée calviniste rentra momentanément dans ses cantonnements de St-Yrieix, établit un camp, et éleva, dit-on, des retranchements du côté du Châlard, afin d'occuper les troupes allemandes, qui devaient rester encore quelque temps dans la contrée.

la retraite du duc d'Anjou, Coligny se dirigea sur Poitiers, établit son quartier général à St-Benoît, petit village à trois kilomètres sud-est de cette ville, et en commença immédiatement le siège (1); mais ses trente mille hommes, son artillerie et six semaines d'efforts continuels ne purent rien contre la ténacité du duc de Guise (Henri-le-Balafré), qui commandait la place.

Les eaux du Clain, arrêtées par des vannes adaptées à l'un de ses ponts, débordèrent, et il se forma, au dire des assiégés, *une petite mer sur laquelle l'amiral n'avoit aucune autorité*, et qui rendit le siège impraticable (2).

L'approche du duc d'Anjou décida Coligny à tenter une suprême et dernière attaque, dans laquelle ses troupes, entassées pendant plusieurs heures entre les rochers et la rivière, furent écrasées par le feu du château, et firent de telles pertes qu'il leva le siège pour aller ensuite se faire battre dans les plaines de Montcontour (3).

Laissons les armées belligérantes s'éloigner des lieux dans lesquels notre mémoire doit être circonscrit : si nous avons quelque peu réussi à faire ressortir les fautes qui furent commises dans cette campagne, essayons également, par une revue rétrospective mais succincte, de faire la part de l'époque en comparant l'instruction des troupes et l'organisation des armées au xvi^e siècle avec ce qui existe aujourd'hui.

L'infanterie, au xvi^e siècle, comprenait des piquiers, des hallegardiens, des arquebusiers et des mousquetaires.

Ce qu'étoit l'infanterie au xvi^e siècle.

A part le mousquet et l'arquebuse, les armes dont ces troupes portaient le nom sont encore assez connues aujourd'hui pour qu'il soit inutile d'en parler.

L'habillement des troupes en général était facultatif, et par conséquent sans uniformité : un casque connu sous le nom de *salade* et un *plastron de buffle* étaient les armes défensives de l'infanterie ; une *épée à monture de fer*, suspendue à un baudrier, complétait son armement.

(1) Premiers jours d'août.

(2) On voit encore aujourd'hui les rainures de ces vannes contre les arches étroites du pont de Rochetaillé, auprès duquel se trouvait le château.

(3) 3 octobre.

Les lansquenets furent l'infanterie allemande qui vint combattre en France à cette époque.

En 1569, les arquebusiers et les mousquetaires portaient des armes de différents modèles.

L'arquebuse primitive, imaginée vers la fin du ^{xiv}^e siècle, consistait en un canon monté sur bois, comme les fusils actuels, et assez lourd pour nécessiter l'emploi d'une fourche, que le soldat plantait en terre, et sur laquelle il appuyait le bout de son arme pour ajuster et tirer. De petits étuis en fer ou en bois suspendus au baudrier renfermaient les charges de poudre; une poire ou cornet contenait une poudre plus fine propre à amorcer; un petit sac renfermait les balles. Au moment du combat, le soldat en mettait plusieurs dans sa bouche afin d'accélérer la charge; plusieurs brasses de mèche étaient roulées autour de son cou. L'arquebusier était en outre obligé de porter du feu, ce qui pouvait le trahir dans les marches de nuit, et devait être très-incommode en temps de pluie.

Cette arme fut bientôt améliorée : on lui adapta un ressort garni d'une mèche, et on la tira sans le secours de la fourche.

Vers 1513, on inventa à Nuremberg l'arquebuse à rouet. Une roulette d'acier cannelée, mise en mouvement par un ressort violent, tournait contre une pierre métallique qu'un chien tenait au-dessus du bassin, et en détachait des étincelles, qui mettaient le feu à la poudre.

Trente ans plus tard, les Espagnols modifièrent cette arme, et lui donnèrent le nom de mousquet. Elle était pour lors d'un calibre très-fort, lançait des balles d'un quart de livre, qui perçaient les cuirasses. Avec de telles armes, le feu de l'infanterie ne pouvait être bien vif, et devenait à peu près nul en temps de pluie.

L'infanterie combattait en masses profondes et en lignes déployées.

Dans le premier cas, plusieurs rangs de mousquetaires couvraient la tête des colonnes; chaque rang faisait successivement feu, puis s'écoulait à droite et à gauche de la colonne pour aller se reformer à la queue et recharger ses armes. Lorsque le feu était épuisé, les piquiers qui composaient la colonne se déployaient pour charger, ou chargeaient en masse.

Dans les défenses de positions, les piquiers étaient devant, et mettaient le genou en terre en croisant leurs armes pour

donner aux mousquetaires placés derrière eux la facilité de tirer par-dessus leurs têtes.

L'infanterie combattait en lignes déployées lorsqu'on voulait exécuter une charge à l'arme blanche, ce qui ressemblait exactement aux charges à la baïonnette d'aujourd'hui.

Vers 1630, pendant la guerre de trente ans, Gustave-Adolphe inventa les cartouches, et le fusil à pierre fut imaginé en Italie. En 1703, d'après le conseil de Vauban, on adapta la baïonnette à cette nouvelle arme, mais en se privant toutefois de la facilité de tirer, car cette baïonnette primitive se fixait au canon au moyen d'un manche qui entraînait dedans. Un peu plus tard, on l'améliora en conservant la possibilité de tirer sans l'enlever.

Le tambour enfin, cet instrument que connaissaient les anciens peuples, n'a pas toujours été employé comme il l'est aujourd'hui, et ne servit pendant long-temps qu'à donner dans les armées les signaux en usage. Vers 1740, le maréchal de Saxe, frappé de la difficulté que l'on éprouvait à faire marcher régulièrement les troupes, le fit adopter comme régulateur de la marche.

La cavalerie, au ^{xvi}^e siècle, comprenait la gendarmerie et plusieurs autres espèces de troupes dont nous allons parler.

Cavalerie.

La gendarmerie, composée de gentilshommes, était organisée en compagnies dites d'hommes d'armes. Couverts de casques, de cuirasses et d'autres armes défensives, montés sur de grands chevaux également couverts de fer, les gendarmes portaient une longue et forte lance, une lourde épée et une masse d'armes. Celle-ci fut abandonnée vers l'époque dont nous nous occupons.

Chaque gendarme, moyennant une solde élevée qu'il recevait, amenait avec lui à l'armée trois ou quatre soldats montés et armés à ses frais. La réunion du gendarme et de ses hommes s'appelait lance ou lance fournie.

Ces soldats, connus sous les dénominations de *pages*, *varlets*, *argoulets*, *coutilliers*, *arbalétriers* et enfin d'*arquebusiers à cheval*, étaient réunis en corps, et formaient la cavalerie légère de l'armée.

Dans les batailles, les arquebusiers à cheval tiraillaient sur la tête ou les flancs des colonnes; lorsqu'une charge était nécessaire, ils débarrassaient le terrain pour laisser passer la

gendarmerie ; une fois la charge fournie , ils se reportaient en avant pour aider la gendarmerie dans la poursuite de l'ennemi.

La cavalerie était peu manœuvrière , et ne savait guère que charger : quand elle avait le dessous , elle se ralliait derrière les autres troupes pour se reformer.

A mesure que les progrès de l'artillerie devinrent plus sensibles , et que ses effets sur les champs de bataille furent plus remarquables , les armures , devenues inutiles , furent abandonnées ; la gendarmerie cependant , malgré de grandes modifications apportées dans sa constitution , subsista encore long-temps ; car , aux approches de la révolution française , elle se trouvait représentée par dix compagnies , faisant partie de la maison militaire du roi , et connues sous le nom de gendarmerie de France.

Reîtres.

Les reîtres (die reitter) furent la cavalerie allemande qui vint combattre en France pendant les guerres civiles du xvi^e siècle. Montés sur des chevaux de moyenne taille , couverts d'armures légères , il se servaient de l'épée , de longs pistolets à rouet , et se rendirent redoutables même à la gendarmerie , sur laquelle ils avaient l'avantage de la légèreté. On ne peut mieux faire leur éloge qu'en rapportant ce qu'en dit le maréchal de Montluc (1), dans ses mémoires , à l'occasion de la défense du pays d'Agén :

« Nos gens de cheval sortoient bien souvent , dit-il ; mais ils trouvoient toujours ces reîtres si serrés dans les vil-
lages et enfermés avec des barrières qu'on ne pouvoit rien gagner sur eux que des coups , et tout incontinent estoient à cheval.

» A la vérité ces gens-là campent en vrais gens de guerre. Il est malaisé de les surprendre.

» Ils en sont plus soigneux que nous , et encore plus de leurs armes et chevaux. Davantage ils sont plus espouvantables à la guerre , car on ne voit rien que feu et fer , et n'y a valet d'estable en leurs troupes qui ne se dresse pour le combat , et ainsi avec le temps se font gens de guerre. »

(1) Blaise de Montluc , maréchal de France , a fait presque toutes les guerres du xvi^e siècle , et a laissé deux volumes de commentaires , ouvrage assez rare aujourd'hui , d'un style original , et qu'Henri IV appelaient *la Bible du soldat*.

Les plus brillantes qualités étant souvent accompagnées de vilains défauts, on peut ajouter en toute sûreté que les reîtres étaient pillards par excellence.

Sous les règnes de Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, la cavalerie fit quelques progrès; mais, un peu plus tard, le roi de Prusse Frédéric II, qui connaissait cette arme, et savait la faire combattre, en organisa une qui depuis servit de modèle aux autres puissances de l'Europe.

Quant à l'artillerie, sans revenir sur ses débuts, et faire l'histoire de son matériel primitif, de ses pièces informes et souvent composées de morceaux réunis au moyen de cercles, il nous suffira de dire que, sous le règne de Charles IX, elle était encore très-pesante, et embarrassait souvent les troupes dans leurs mouvements. Son service, peu perfectionné, ne lui permettait de tirer qu'avec lenteur, et les manœuvres lui étaient inconnues : aussi était-elle peu nombreuse dans les armées.

Artillerie.

Ce ne fut que vers la fin du ^{xvii}e siècle, et plus tard dans le ^{xviii}e, qu'elle fit des progrès vraiment remarquables, qui furent dus au génie de deux hommes, Vallière et Gribeauval (1).

Tels furent les éléments qui servirent à constituer les armées depuis l'invention de la poudre jusque vers le milieu du ^{xviii}e siècle.

Sous Louis XIII, et surtout sous Louis XIV, les troupes perdirent ce qui leur restait de leur physionomie du moyen-âge, et prirent un aspect analogue à celui qu'on leur voit aujourd'hui. Malgré les longues guerres de Louis XIV et les armées nombreuses qu'il fut obligé d'entretenir, la tactique fit peu de progrès sous son règne.

Dans la première moitié du ^{xviii}e siècle, parut Frédéric II, qui, doué du génie de la guerre, fit faire à la tactique en général des progrès immenses, et donna à ses troupes des règlements que les autres armées ne tardèrent pas à adopter, et sur lesquels ceux qui régissent nos troupes aujourd'hui sont encore calqués.

Enfin la révolution française arriva, et avec elle vingt an-

(1) De Gribeauval, né à Amiens en 1715, lieutenant-général d'artillerie en 1767, mort en 1789, fut celui qui lui fit faire le plus de progrès.

nées de campagnes, pendant lesquelles le système de guerre changea complètement, et tout ce qui restait des siècles précédents dans l'administration, le maniment et les habitudes des troupes disparut pour faire place à ce que nous voyons aujourd'hui.

C. H.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA

MANUFACTURE DE TAPISSERIES

DE FELLETIN (CREUSE)

Lue à la Société Archéologique, séance du 21 décembre 1854.

MESSIEURS,

Depuis trois ans, je prépare, pour l'éditer je ne sais quand, une histoire de Felletin, petite ville qui fit partie du Limousin avant que la Marche formât un comté.

Au milieu de mes recherches, un fait m'a surpris : c'est que ma ville natale ait perdu cette réputation d'industrie qui faisait sa gloire dès le *xvi^e* siècle. Je viens montrer que, si, pendant quelques années, cette déchéance a été réelle, le commerce de Felletin, qui semble tombé, est au contraire aujourd'hui très-florissant.

Messieurs, en défendant devant vous l'honneur d'une ville, on est sûr de vos sympathies ; et, quand cette cause est juste, on peut compter d'avance sur une réhabilitation. Pourtant je n'établirai pas une thèse : un simple récit suffira pour prouver clairement que la ville de Felletin est sœur et même sœur aînée d'Aubusson, dont la réputation est européenne.

Des actes du *xiv^e* siècle disent que Felletin avait, à cette époque, une manufacture de draps que, plus tard, en 1624, une ordonnance de Louis XIII taxait comme les petits draps pour doublures d'Aumale, Beauvais, Abbeville, Amiens, etc. Dès le *xiv^e* siècle, Felletin possédait aussi sans doute une manufacture de

tapis; et, puisque, en 1542, François I^{er} réglait le prix de ses produits, il fallait que cette industrie eût alors acquis dans notre ville une certaine importance. En taxant nos tapisseries après celles de Flandre et de quelques autres provinces, le roi s'exprimait ainsi : « Tapisserie ou tapis de Felletin, d'Auvergne ou de Lorraine, et autres semblables, le cent pesant estimé à 50 livre tournois. » (*De la Conférence des ordonnances et édits royaux*, tome I, p. 765.)

Du reste, au mois de juin 1567, en accordant à la ville de Felletin l'établissement d'une bourse consulaire (1), Charles IX motivait ainsi son édit : « Attendu que ladite ville est des plus marchandes de tout nostre dict pays de la Marche, et où s'y assemblent plusieurs marchands de tout nostre royaume et autres étrangers, dont le commerce et trafic de marchandises y est gardé, autant ou plus grand qu'en plusieurs autres villes auxquelles nous avons accordé ladite permission ». Et la vérité de cette affirmation, si honorable pour Felletin, se prouve par l'acte lui-même, puisque le juge et les deux consuls devaient être élus *en l'assemblée de trente des plus notables marchands habitants ou échevins en ladite ville*. Ce nombre de trente marchands tapissiers en suppose un plus considérable, et déjà il est extraordinaire en portant à cinq ou six mille âmes le chiffre de la population.

Sous le règne de Henri IV (1604), la piété de nos tapissiers produisit un chef-d'œuvre *digne des meilleures manufactures de Flandre*, et dont on para l'église de Beaumont pour défier plus tard Aubusson, la superbe rivale, de surpasser cette perfection. (*Mémoire de 1770.*) Mais il y avait alors à Felletin plus de huit cents ouvriers qui vivaient de cette industrie.

Aussi le bon roi, en autorisant les fabricants de Flandre Comans et de La Planche à s'établir à Paris (1607), daigna déclarer par ses lettres-patentes que cette manufacture, qui fut depuis la *manufacture royale des Gobelins*, ne préjudicierait point à celles des tapisseries de haute-lice de *Felletin*, Beauvais et autres du royaume.

En 1686, l'intendant de Moulins M. d'Argouge disait dans un rapport : « Il y a des manufactures de tapisseries à Aubusson et *Feilletin*, élection de Guéret. L'on trouve que, depuis quelque temps que l'on y a envoyé de bons ouvriers, ceux du pays se sont fort perfectionnés, et ils en trouvent fort bien le débit. Ils feroient encore beaucoup mieux s'ils avoient un inspecteur entendu pour les conduire

(1) La bourse consulaire de Paris n'était fondée que depuis le mois de novembre 1563.

et de bons dessins ; et, si l'on s'attachoit à leur fournir des laines plus dégraissées , l'on pourroit espérer qu'ils réussiroient aussi bien qu'en Flandre. J'en ai un exemple , car M. de La Feuillade y en a fait faire de fort belles par la précaution qu'il a eue de leur donner des dessins et fournir des laines (1). »

L'éloge de l'intendant est à la vérité peu flatteur : c'est que, à cette époque , la manufacture de Felletin était loin de prospérer : la plupart de ses ateliers étaient fermés « par la négligence de certains fabricants et à cause des pertes qu'avoient éprouvées certains marchands dans leur commerce », si bien que, en novembre 1689 , pour ramener dans nos fabriques le travail interrompu *depuis quelques années*, Louis XIV dut , sur la demande de Jacques Diverneresse , approuver et sanctionner les statuts en six articles que les marchands venaient de dresser, et que les officiers et les consuls de la ville avaient approuvés pour empêcher qu'il ne se commît des scandales dans les ateliers, et afin que les tapisseries fussent *bonnes et bien confectionnées*.

Cette pièce, sur laquelle nous avons vu la signature du grand roi , constate que, de *temps immémorial*, Felletin fournissait des tapisseries, et que la plupart de ses ouvriers avaient travaillé aux Gobelins. On se souvient que M. d'Argouge attribuait le perfectionnement de nos tapisseries à ces ouvriers revenus de Paris après leur tour de France.

Pendant le XVIII^e siècle la prospérité de la manufacture de tapisseries de Felletin fut pour les administrateurs de cette ville l'objet d'une constante préoccupation.

Le 3 décembre 1704 , le *scindic* et les bailes de la confrérie de Ste-Barbe (2), inquiets de voir des marchands étrangers s'établir au milieu d'eux pour partager leurs privilèges, requirent et obtinrent de François Granchier, seigneur du Mazeau, docteur en théologie, prêtre prieur de Ste-Marguerite, conseiller du roi, maire perpétuel et lieutenant-général de police de Felletin, que ces maîtres étrangers, forcés d'ailleurs d'accepter les statuts de la confrérie, payassent, de plus que leurs confrères originaires de la ville, 3 livres pour chaque métier qu'ils voudraient lever. Cette ordonnance de M. Granchier portait défense de se pourvoir ailleurs que pardevant lui pour le

(1) Note communiquée par M. Chazaud, archiviste de l'Allier.

(2) Ste Barbe n'est pas seulement patronne des artilleurs, elle est aussi patronne des tapissiers, et chaque année les artistes de notre ville la fêtent de la manière la plus bruyante, spécialement par des décharges sans fin de mousqueterie, peut-être dans l'intention de se montrer doublement dignes de la protection de la sainte.

fait de tapisserie, sous peine de 400 livres d'amende, des dépens, dommages et intérêts, et en outre elle interdisait aux ouvriers de Felletin et à ceux d'Aubusson d'aller travailler d'une ville à l'autre sans prouver par un certificat qu'ils avaient satisfait leurs maîtres.

Mais bientôt (1^{er} juin 1717), pour se prémunir contre des tracasseries suscitées par leurs concurrents d'Aubusson, nos maîtres tapissiers durent encore, avec l'autorisation des officiers de police et des consuls de la ville, ajouter trois nouveaux statuts aux sept autres qu'ils avaient déjà. Bien leur en prit, car, grâce à une calomnie atroce, les fabricants d'Aubusson allaient ruiner la manufacture de Felletin en la discréditant auprès de tous les acheteurs. Voici le fait :

Ces rivaux habiles adressaient au roi une pétition pour faire confirmer leurs lettres-patentes de 1665, et faire approuver quelques modifications introduites dans leurs statuts. Or, à l'article 9, ils avaient exposé que, forcés de prendre de temps en temps à Felletin des tentures dont le prix était moindre et la qualité inférieure, plusieurs s'étaient trouvées défectueuses : en conséquence, ils demandaient que « toutes les tapisseries de Felletin qui seroient achetées par les marchands d'Aubusson ne pourroient être transportées dans aucune ville qu'au préalable elles n'eussent été visitées par les jurats de la manufacture d'Aubusson, et que, si elles se trouvoient bien fabriquées, elles seroient par eux marquées d'un plomb sur chaque pièce, et il y auroit au revers une inscription portant ces mots : *Tapisserie de Felletin visitée par les jurats de la manufacture d'Aubusson*, et cela afin de distinguer les bons ouvrages d'avec les défectueux ».

L'intendant de Moulins crut de son devoir de communiquer préalablement cette requête aux fabricants de Felletin. La délibération nécessaire pour une affaire aussi grave devait être solennelle; l'honneur de la ville allait être compromis : aussi réunit-on les principaux habitants au son de la grande cloche. Un compte-rendu chaleureux, qui remplit six pages, nous apprend que, par bonheur, on put opposer des raisons.

Après avoir énuméré les titres nombreux qui recommandent la ville à la bienveillance du roi ; après avoir fait en passant quelques malices comme celle-ci : « Il est vrai que le château d'Aubusson est des plus anciens ; mais, pour ce qui est de la ville, elle est sans contredit la moins ancienne de la Marche ; et, si nos bizayeuls vivoient, ils pourroient nous assurer d'en avoir vu poser la première pierre », ils

affirment qu'aucun motif de jalousie contre Aubusson ne les inspire , et qu'ils sont loin de s'opposer à ce qu'Aubusson obtienne des faveurs : « Mais , ajoutent-ils , ils doivent protester contre des allégations mensongères ». Les tapisseries d'Aubusson ne sont nullement meilleures que celles de leurs fabriques , ni par conséquent d'un prix supérieur. Loin d'user des ressources connues à Aubusson , l'emploi des *abattis* et *pelens* , ou celui des laines prises sur des bêtes mortes , ils n'usent jamais que des laines *mères* , des laines de la toison de St-Jean. Aussi Felletin peut provoquer sans crainte l'inspection et la comparaison des deux manufactures ; que Sa Majesté et monseigneur le régent daignent envoyer des connaisseurs étrangers aux deux villes. Il est vrai que les marchands d'Aubusson , sans en excepter un seul , approvisionnent leurs magasins en grande partie des produits de nos fabriques ; mais volontiers Felletin acceptera qu'on interdise le commerce qui se fait entre ces deux villes. D'ailleurs , si les marchands d'Aubusson enlèvent des tapisseries acquises par eux la marque de Felletin pour la remplacer par celle d'Aubusson , c'est évidemment pour faire estimer davantage les tapisseries d'Aubusson , et Felletin réclame contre cette fraude. Enfin il est faux que les marchands de Felletin livrent à moindre prix les produits de leurs fabriques. On peut sans doute citer quelques faits contraires ; mais ils sont exceptionnels : c'est qu'alors les marchands étaient pressés de réaliser des fonds. Dans des circonstances semblables , on fait comme eux à Aubusson , à Paris et partout. Après cela , autoriser les jurats d'Aubusson à l'acte insolent dont ils demandent le privilège , ce serait porter atteinte à l'article 3 des lettres-patentes de Louis XIV : elles exceptent les tapisseries de Felletin *de toute autre marque et visile* : « Ce seroit aller contre le bon sens , contre la justice et contre le bien public ».

L'année suivante (1718) , Louis XV se prononça nettement pour Felletin en approuvant les six autres articles que nos fabricants ajoutaient aux sept premiers de leurs statuts afin de se tenir en garde contre ces rivaux que les lettres-patentes qualifiaient *envieux et jaloux des ouvrages qui se font à la manufacture dudit Felletin*.

On pourrait croire que , après un pareil éclat , les tapissiers de Felletin et ceux d'Aubusson restèrent irréconciliables. Les accusations intéressées que de part et d'autre on avait faites étaient de nature à laisser un douloureux souvenir : *manet alta mente repostum*. Cependant , en 1719 , pour se soustraire à un danger commun : l'obligation de porter *honneur et respect aux tapissiers de Paris* , et celle encore de laisser visiter et marquer , avec une taxe de cinq sous pour

chaque pièce, tous les produits qu'ils introduiraient dans la capitale, eux exempts jusque là de toute *veue, visite et marque*, les tapissiers d'Aubusson et de Felletin protestèrent dans un mémoire collectif contre cette arrogante prétention des nouveaux statuts présentés au roi par les marchands tapissiers de Paris. Ils s'opposèrent même formellement à une prétention qui semblait plus tolérable, mais insidieuse et également fatale à l'industrie des villes de la Marche, celle d'imposer à Aubusson et à Felletin « l'usage du grand et fin teint et des laines fines, » chose impraticable dans notre province. L'intendant de Moulins, forcé d'en convenir, prit fait et cause pour les deux manufactures menacées.

L'amour-propre d'un enfant de Felletin va souffrir de rapporter une censure royale et un arrêt de conseil d'État daté du 26 juin 1736 : cependant, avant tout, je veux être véridique.

Il paraît que nos fabricants ne furent pas toujours aussi fiers que leurs protestations de 1717. Pour tirer avantage de la réputation de supériorité acquise bientôt par les tapisseries de leurs voisins, ils écrivaient aussi sur les leurs le mot *Aubusson*. Par lettres-patentes du 28 mai 1732, Louis XV défendit cette supercherie, indigne de mes compatriotes, en les obligeant, par l'article 41, à écrire sur chacune de leurs pièces de tapisserie *Feuilletin*, non plus à l'aiguille comme autrefois, mais *au métier, sur une bande de couleur brune foncée*; et, par l'article 43, à les faire déposer, vingt-quatre heures après leur fabrication, dans le bureau des jurés, qui, s'ils les en jugeaient dignes, les marqueraient d'un plomb sur l'un des côtés duquel étaient gravées *les armes du roy avec ces mots : Manufacture royale de Feuilletin*, et de l'autre celles de la ville (1).

La cupidité de quelques-uns de nos fabricants n'ayant pas tenu compte de cet ordre, sur l'avis du sieur Pallu, intendant de la généralité de Moulins, et sur celui des députés du commerce, le conseil d'État renouvela (26 juin 1736) l'ordre d'écrire *FELLETIN au métier sous peine de cinquante livres d'amende pour chaque pièce, et de confiscation de toutes celles qui se trouveroient en contravention, soit dans les ateliers des fabricants ou autres lieux*; et, de peur qu'on ne tentât encore d'éluder la loi, Felletin dut subir l'humiliante *inspection des jurés-visiteurs de la manufacture d'Aubusson, assistés et en présence du sieur de La Pigne, juge ordinaire et inspecteur d'icelle*; et ces messieurs pouvaient faire, quand bon leur sembloit, des visites dans

(1) Les armes de Felletin étaient d'argent à une croix de gueules ancrée; elles avaient pour légende : *IN HOC SIGNO VINCES*.

les ateliers et magasins de la ville de Feulletin, et saisir les pièces de tapisserie qui y seroient trouvées en contravention. De plus, afin qu'on ne pût prétexter que les pièces saisies *sans la marque FELLETIN faite au métier* étaient fabriquées avant la publication de l'arrêt, on laissa seulement quinze jours aux tapissiers de Felletin pour déclarer aux gardes et jurés de la manufacture le nombre et la qualité des tapisseries que l'inspecteur et les jurés-visiteurs d'Aubusson marqueraient de leur cachet pour les faire échapper aux poursuites. Si, à la vente de chacune de ces tapisseries, dont on tenait note de part et d'autre, les jurés et gardes des marchands et fabricants de Felletin s'étaient prêtés à une substitution, ils étaient solidairement passibles de deux cents livres d'amende. •

Toutefois cet arrêt n'eut probablement pas de suite, car aucun des vingt-sept statuts préparés l'année suivante (15 janvier 1737), pour notre manufacture, par ce même conseil d'État réuni à Versailles, et enregistrés (12 mars) avec l'autorisation donnée par le roi le 29 janvier, aucun de ces statuts ne soumet les tapissiers de Felletin à l'inspection des jurats d'Aubusson. Ce règlement promettait même d'heureux résultats pour notre manufacture en défendant aux habitants des campagnes de fabriquer des tapis. D'abord il rendait des bras à l'agriculture, trop négligée pour un travail plus lucratif; puis il faisait cesser, à l'honneur de notre ville, la vente d'une foule de tissus indignes d'elle parce qu'on n'avait pu surveiller leur confection. Enfin la présence d'un professeur de dessin devait exciter une émulation salutaire.

Eh bien, malgré tout cela, le discrédit jeté sur notre manufacture par l'arrêt du 26 juin 1736 la força de végéter pendant près de vingt ans. Il est inutile de faire observer que les fabricants d'Aubusson, excités par l'intérêt personnel, y furent pour beaucoup. Quelques soins qu'on prenne pour guérir des coups si violents, on en ressent longtemps l'atteinte : aussi, depuis 1742, dans un intervalle de seize ans, Felletin perdit les deux tiers de sa population. Après avoir lutté pendant six années avec énergie contre la mauvaise réputation de la manufacture, nos fabricants se décourageaient : en 1742, il y avait encore deux cent trente-trois métiers à Felletin; en 1756, il n'en restait plus que quatre-vingt-six. — On soupçonnait de puissantes influences de vouer la manufacture de Felletin en sacrifice à celle d'Aubusson; puis l'inspecteur des deux manufactures résidait dans cette dernière ville, et on le soupçonnait aussi de n'avoir pas été toujours impartial. Au fait, il fit revivre l'ordonnance odieuse et funeste du 28 mai 1732, c'est-à-dire on imposa de

nouveau à nos tapissiers *la bande de couleur brune foncée*. Enfin, comme on dit, un malheur n'arrive jamais seul : vers le même temps, la route de Bordeaux à Lyon par Clermont cessant de se détourner jusqu'à Felletin, notre commerce de sel fut ruiné, et les voyageurs, qui trouvaient des tapisseries sur leur passage à Aubusson, tenaient peu à venir dans un lieu détourné et décrié. La subdélégation de Felletin fut aussi supprimée en 1750.

Mais un incident heureux ramena l'espérance et la prospérité chez nous. En 1758, Felletin ayant osé, malgré ses préjugés contre l'administration, rédiger un rapport sur la situation de sa manufacture, on chargea de présenter cette pièce à l'intendant et au ministre un jeune avocat de Paris né dans la Marche, à Pontcharaud, M. Ruyné de St-Georges, à qui l'on put bien reprocher un peu plus tard son humeur tracassière et ses prétentions, mais qui n'en fut pas moins un homme fort intelligent, rompu aux affaires, actif, complètement dévoué pendant plus de trente ans aux intérêts de notre ville et au bien, en un mot, le magistrat dont nous pouvons peut-être le plus nous honorer. Cet habile négociateur obtint du ministre l'assurance que, loin d'être inquiété, Felletin serait favorisé; et le fait vérifia la promesse, car, cette année même, on traça une route de Toulouse à Paris par Felletin.

Quand on rétablit à Felletin (1760) la subdélégation, supprimée depuis dix ans, M. de St-Georges, nommé l'année précédente juge châtelain dans notre ville, obtint cette nouvelle charge, et, dans la position distinguée qui lui était ainsi faite, il rendit les plus grands services à nos fabricants : aussi le nombre des métiers s'accrut d'une manière rapide. En 1758, il n'y en avait que quatre-vingt-six ; en 1761, il y en eut cent deux ; un an plus tard, cent seize ; en 1763, cent trente-deux ; en 1769, cent quarante-deux.

« En 1768, François Vergne, l'un des principaux marchands de la ville de Felletin, entreprit d'y établir une fabrique de tapis de moquette ou tapis en point de Turquie. Il avait été fortement menacé d'être traversé dans cette entreprise ; mais, assuré d'ailleurs que le ministre le protégerait, *il éprouva l'un et l'autre* (sic) ; enfin l'entreprise réussit ; il y eut même, en sa faveur, le 24 septembre 1770, un arrêt du conseil qui ordonna que ledit Vergne serait modérément taxé d'office par l'intendant de Moulins pour toutes ses impositions, et qu'il jouirait en outre de l'exemption du logement des gens de guerre et autres charges publiques tant et si longuement qu'il entretiendrait dans la ville de Felletin deux métiers au moins de tapis de pied en point de Turquie. Bientôt après,

plusieurs autres marchands, et notamment les sieurs Choupineau, Sallandrouse de Lamorneix, Tixier de Lanoneix, Chassaigne, Bayard et autres en établirent aussi. Il fut monté des ateliers pour d'autres tapisseries de tous genres en haute et basse lice. Le commerce de Felletin s'étendit chaque jour; il y eut même bientôt des magasins de tapisseries de Felletin à Paris, à Bordeaux, à Toulouse, à Nantes, à Lyon, à Naney, à Marseille (4). »

L'infatigable président de St-Georges pouvait justement s'attribuer, en 1804, dans le mémoire que nous venons de citer, d'avoir obtenu l'arrêt du parlement en faveur de François Vergue. Ce fut encore grâce à son mémoire de 1770, écrit sous l'inspiration d'un patriotisme sincère, que Felletin dut obtenir, cette même année, deux autres faveurs précieuses : 1^o qu'enfin l'école de dessin si souvent promise fût fondée dans notre ville (*arrêt du conseil d'Etat du 24 septembre 1770*), et 2^o qu'on annulât en termes honorables l'arrêt de 1736, qui imposait à nos fabricants la bande de couleur brune; arrêt funeste, qui, en discréditant nos tapisseries, permit aux tapissiers d'Aubusson d'abuser de leur privilège; car ces messieurs achetaient à moindre prix les tapisseries fabriquées à Felletin et dépréciées par leur bande brune; puis, faisant tisser chez eux, pour ces mêmes tapisseries, une bande bleue, ils les revendaient fort cher, en sorte que la même pièce changeait de valeur en changeant de maître. (*Arrêt du conseil d'Etat du 24 septembre 1770.*)

Le conseil d'Etat porta la bonne grâce jusqu'à ordonner que l'intendant de Moulins taxât d'office les jurés-gardes et le syndic de la manufacture de Felletin à une diminution de douze livres sur leurs impôts. Les jurés-gardes et le syndic de la manufacture d'Aubusson avaient déjà obtenu cette faveur. Ce fut dès ce jour que notre industrie refleurit, comme je disais tout à l'heure; dès ce jour aussi elle ne trouva plus qu'une émulation salutaire dans la concurrence d'Aubusson.

Nos tapissiers, que le succès avait rendus des hommes nouveaux, tenaient, avant tout, à l'honneur de leur manufacture : ce noble sentiment leur inspira les faits louables que voici :

Trop long-temps les deux jurés-visiteurs, qui devaient être pris, l'un, parmi les marchands, l'autre, parmi les fabricants, élus par la brigue et dans la confusion des votes, avaient été des hommes qui fabriquaient et qui vendaient tout à la fois; on avait même

(4) *Mémoire* de M. de St-Georges, envoyé par le conseil général de Felletin au préfet de la Creuse le 17 février 1801.

choisi ceux qui , ayant le plus d'ateliers , avaient aussi le plus d'intérêt à tolérer les désordres. On réforma ce mode d'élection.

On fit encore preuve de loyauté , de patriotisme et de générosité , dans l'assemblée du 19 juin 1780 , en donnant au gouvernement la réponse qu'il sollicitait par les lettres-patentes du 5 mai 1779 , relatives à toutes les manufactures du royaume. D'abord ils rejetèrent la liberté *de suivre telles dimensions ou combinaisons qu'ils jugeroient à propos* (art. 1 des lettres-patentes) , et leur motif fut d'empêcher une mauvaise fabrication dont les acheteurs seraient infailliblement dupes , parce que , à moins d'être connaisseur , on ne découvre qu'à la longue , et par le dépérissement des tapisseries , la mauvaise qualité des matières , les défauts d'apprêt et le mauvais teint , toutes choses qu'empêche l'examen des jurés-gardes , et qui se produiraient infailliblement à la faveur de cet article (1). Puis , discutant leurs statuts de 1737 , ils demandèrent *abolition du droit d'apprentissage* , ajoutant que , « tous les ans , il sera donné des lettres de maîtrise *gratis* à celui des compagnons qui , après avoir travaillé le temps prescrit , aura mieux exécuté le chef-d'œuvre proposé , et même que les fils de maîtres pourront être admis à ce concours un an avant le temps prescrit par les règlements ; que ceux des fils de maîtres qui remporteront le prix seront dispensés de cette année si elle leur manque , et encore que , à cet effet , tous les chefs-d'œuvre seront exécutés dans le mois avant la fête de sainte Barbe (4 décembre) , et le prix adjugé par les jurés-gardes en exercice et quatre des anciens jurés-gardes le jour de St-André (30 novembre) , en présence du juge de police avant qu'il ait nommé les bayles ». Enfin , comme un règlement défendait aux femmes et aux filles de travailler aux tapis de haute et basse lice , le conseil demanda qu'elles pussent travailler « aux tapis veloutés , aux tapis ras et à la grosse tapisserie. Celles seulement qui , par des talents particuliers , en seroient jugées capables après un chef-d'œuvre fourni de leur part et l'examen fait par les quatre jurés-gardes en exercice et quatre anciens jurés-gardes en présence du lieutenant-général de police , pourroient être admises à travailler en fil double , en étain ou autres ouvrages fins (2). Défense alors seroit faite à

(1) L'infériorité de nos tapisseries sur celles d'Aubusson eut deux causes : 1° quelques fabricants voulurent teindre leurs laines , et ils n'entendaient rien à cet art difficile : aussi échouèrent-ils pour la couleur verte et la couleur bleue ; 2° dans l'apprêt des laines ils employaient des matières qui engendraient des insectes.

(2) On demandait en même temps de marquer les qualités différentes des

toutes femmes et filles auxquelles la permission n'en auroit point été accordée par écrit par le juge de police et par les jurés-gardes de travailler sur des ateliers, enfin à peine contre chacune d'elles de dix livres d'amende dont les maîtres des ateliers seroient responsables. »

Assurément, Messieurs, je suis loin de nier les avantages qu'offre, sous certains rapports, la liberté absolue de l'industrie : nos mœurs modernes l'ont rendue nécessaire ; elle a même doté la France de nombreux chefs-d'œuvre : cependant qu'il me soit permis de donner ici un regret à la suppression des corporations : elles maintenaient l'ordre dans les affaires, la subordination dans les ateliers, la bonne foi dans la fabrication ; elles excitaient l'émulation chez les artisans, et elles récompensaient la probité des patrons en offrant des grades, des distinctions, des privilèges propres à chaque espèce d'industrie : or ces récompenses satisfaisaient toute ambition modeste.

Aujourd'hui rien ne remplace ces institutions salutaires : aussi, pour exercer l'ambition naturelle à tout homme, la foule se jette avidement à la curée des fonctions publiques ou dans une opposition dangereuse, sur laquelle elle compte pour réaliser quelque rêve chimérique d'élévation. Autrefois les corporations justifiaient la pacifique devise des corps des métiers de la ville de Paris : *Vincit concordia fratrum*. J'ajoute que toujours ces corporations prenaient dans le ciel un protecteur qu'on se faisait gloire d'imiter par la pratique des vertus sociales et religieuses, si bien qu'elles excluaient de leur sein l'ouvrier ou même le patron qui donnait un scandale sous le rapport des mœurs ou qui manquait à la justice.

Voilà, ce semble, bien des éléments de force pour moraliser et pour contenir les masses indisciplinables des ateliers qu'aucun lien ne retient plus aujourd'hui.

« Au moment où la révolution commença, la manufacture de tapisseries de Felletin occupait plus de huit cents ouvriers ; elle mettait en circulation de quatre à cinq cent mille francs ; ses marchandises se vendaient dans toutes les principales villes de France. Il en passait même beaucoup à l'étranger. » Mais bientôt les ateliers

tapisseries par ces mots, qui devaient suivre le nom de la ville et celui du fabricant : *États fin, états commun, fil double fin, fil double commun et fil simple*.

se fermèrent. Songer à des objets de luxe pendant la révolution n'eût-ce pas été mériter tous les anathèmes des amis de l'égalité ? La tempête révolutionnaire ruina plusieurs de nos marchands, et les sept ou huit mille francs qu'on employa dans les ateliers de charité ne pouvaient guère faire oublier que les bons ouvriers avaient gagné jusqu'à cinq livres par jour dans la manufacture (1).

Quand le calme permit à l'industrie de renaître, M. Laurent Chassaing osa le premier recommencer à Felletin la fabrication des tapisseries. Les maisons Rochefort, Tixier-Dartige et Vergne suivirent bientôt son exemple. Ces quatre maisons sont tombées, mais d'autres sont venues leur succéder, et les remplacent avec honneur, notamment la maison du baron Charles Sallandrouse, dont la famille est de Felletin, où il a établi, depuis 1834, une manufacture considérable. A Felletin, comme à Aubusson, on fabrique tous les genres de tapisseries connus en Europe : les tapis ras, la moquette anglaise, la moquette française, le tapis de haute-laine et ourson, le foyer à chenille inventé à Nîmes, le tapis jaspé. On y a également fabriqué le tapis écossais, qui ne se fait plus qu'à Nîmes.

Il sort encore de nos ateliers, en tapisserie fine (tapis ras) des pièces fort belles pour ameublement, telles que portières et rideaux, et des morceaux très-fins pour chaises, fauteuils et canapés. Enfin M. Jean-Jacques Sallandrouse emploie actuellement, dans notre ville, quarante ouvriers à *la moquette libre en tapis à milieu et répétition*. Ce genre de tapisserie, nouveau pour la France, doit paraître à l'exposition prochaine.

Plusieurs cours étrangères possèdent des tapis de Felletin. La plupart de ces tapisseries portent, il est vrai, le nom d'*Aubusson*, ou sont vendues comme un produit de ses fabriques.

Les acheteurs auraient tort de se plaindre, puisque les deux villes sont sœurs, et que les dix kilomètres qui les séparent sont incessamment parcourus par les voituriers qui transportent les laines préparées dans les filatures de Felletin ou chez les teinturiers d'Aubusson (2), d'autant plus que les fabricants principaux, MM. Sallandrouse, ayant

(1) Les archives de l'hôtel-de-ville de Felletin m'ont fourni des renseignements pour l'époque antérieure à la révolution. Mon excellent ami M. Frédéric Tissier de Vervialle m'a prêté son utile concours pour l'époque ultérieure.

(2) La première filature mécanique et hydraulique qu'ait eue la Creuse a été établie à Felletin par M. Jean-Jacques Sallandrouse en 1817. M. Sallandrouse employait les premières machines de cette espèce sorties des ateliers de M. Bouillon jeune, ingénieur mécanicien à Limoges.

une manufacture dans chacune de ces deux villes, emploient, pour l'une comme pour l'autre, non-seulement, ainsi que le pratiquent les autres fabricants d'Aubusson et de Felletin, les mêmes peintres, les mêmes teinturiers, les mêmes filateurs, les mêmes ouvriers, mais encore les mêmes laines. Mais Felletin est, je crois, en droit de protester, parce qu'on supprime, dans les transactions, son nom, qui peut se produire avec gloire : « *Tulit alter honores* ». Et, si, à la rigueur, cet oubli n'est pas injuste, chaque négociant étant libre de préférer la ville qu'il habite, surtout quand ce nom est plus en honneur, MM. J.-J. et Ch. Sallandrouse feraient un acte bien digne d'eux en vendant leurs belles tapisseries comme sorties des *manufactures d'Aubusson et de Felletin*, deux noms qu'ils associeraient pour nous forcer à la reconnaissance. Alors les jeunes et intelligents fabricants qui habitent notre ville, MM. Bussière frères, Trapet, etc., ne seraient plus dominés par un préjugé qui nuit d'ailleurs à leurs efforts.

Enfin, Messieurs, pour me résumer en une phrase, de temps immémorial Felletin possédait une manufacture de tapis qui faisait son honneur et sa richesse; il y a cent vingt ans, l'avidité de quelques-uns de ses fils faillit la ruiner, parce qu'ils voulurent à la fois confectionner et teindre quoiqu'ils n'entendissent rien à l'art de teindre, puis, parce qu'à ce premier tort ils ajoutèrent celui d'emprunter pour leurs tapisseries un nom étranger. Felletin a payé trop cher toutes ces manœuvres indignes, et depuis long-temps il a vengé son honneur. D'ailleurs aujourd'hui, je le répète, les teinturiers, les filateurs et les ouvriers tisserands de Felletin et d'Aubusson travaillent indifféremment pour les marchands tapissiers de l'une et de l'autre ville; il y a plus, les fabricants principaux ont des ateliers dans les deux localités : je demande donc pourquoi le nom de Felletin ne serait pas associé à celui d'Aubusson quand il s'agit des tapisseries de la Creuse. Tout au plus peut-on tirer avec moi des faits que je viens d'exposer cette conséquence morale : si *la justice élève les nations* (PROVERBES), la loyauté honore et féconde l'industrie.

L'abbé ROY-PIERREFITTE.

PROCES-VERBAUX DES SÉANCES.

Liste des dons offerts au musée depuis la dernière séance.

1^o M. Tixier, capitaine d'infanterie de marine, une *gargoulette* en terre aurifère, venant de Bondou (Sénégal); deux *pipes* avec leurs tuyaux; deux *œufs* d'autruche;

2^o M. Malevergne (Alphonse) : un *boulet* trouvé dans la plaine de Saint-Laurent, près La Roche-l'Abeille; un vieux *crochet*; un *jouet* chinois;

3^o M. Buisson (Joseph) : une *tête* en plâtre;

4^o M. Peyrelade, ferblantier : une *descente de croix* en terre de brique;

5^o M. Labonne jeune : un *faisan* argenté;

6^o M. Bourgeois : plusieurs *pièces de monnaie*;

7^o M. Bourgoing-Mélisse (de Saint-Junien) : un *chapiteau* provenant de l'abbaye de Lesterpt; un *vase romain* trouvé à St-Maurice-des-Lions; un vieux *cadenas*; quatre *clefs* anciennes; plusieurs *médailles* et *pièces de monnaie*;

8^o M. Masbarreau : un *singe*;

9^o M. Drapeyron : un *porron* casalais.

Les ouvrages suivants ont été offerts à la Société :

Gazette des Beaux-Arts, 4 numéros in-4^o de 1853; — *Compte-rendu des travaux de la commission des monuments. etc., de la Gironde*, br. in-8, 1852; — *Réponse à quelques journaux sur les affaires de Turquie*, br. in-8, 1853; — *Bulletin de la Société Scientifique et Littéraire de Limbourg*, n^o 4, novembre 1852, in-8; — *Bulletin de la Société Archéologique de l'Orléanais*, 5 br. in-8, de 1852; — *Fragment d'une statistique archéologique de Belgique*, br. in-8, 1851; — *Annales de l'Académie d'Archéologie de Belgique*, 2 liv. de 1853.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 5 JUILLET 1853.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Étaient présents : MM. Alluaud aîné; l'abbé Arbellot; Maurice Ardant; Astaix; Blondin, receveur général; Auguste Du Boys; Brunet

(Joseph), avocat; de Burdin; l'abbé Cazaud; de Crossas; Géry (Charles), avocat; Gougeaud, de Bellac; Lesme; l'abbé Marévéry; Moulmier; Navières-Laboissière; Nivet-Fontaubert; Armand Noualhier, député au Corps législatif; Poncet (Gustave); Regnault; le baron de Vernon.

M. Auguste Du Boys lit le procès-verbal de la séance précédente: ce procès-verbal est adopté.

M. Alluaud proclame membre résidant de la Société M. Othon Péconnet, avocat, et membre correspondant M. Chaudruc de Crazannes, correspondant de l'Institut.

M. le secrétaire-général donne lecture d'une liste de dons offerts à la bibliothèque et au musée de la Société: cette liste est annexée au procès-verbal.

M. le président fait connaître une réclamation de M. de Samie relativement à quelques objets offerts au musée en 1846. (Voir le Bulletin T. I, p. 129.) Après l'exposé de la question fait par M. Alluaud, et une discussion à laquelle prennent part MM. Charles Géry, Brunet, Maurice Ardant, M. le président désigne, pour s'entendre avec M. de Samie, une commission composée de MM. Charles Géry, Brunet, Auguste Du Boys.

M. le secrétaire fait une communication à l'assemblée. — M. de Caumont, directeur de la Société Française, ayant invité la Société Archéologique du Limousin à présenter son honorable président M. Alluaud comme candidat à l'Institut des provinces, M. le secrétaire a rédigé dans ce sens une lettre à M. de Caumont, et en donne lecture. Cette lettre, dont la teneur est approuvée, est signée par les membres du bureau.

Avant de commencer la lecture de son travail, M. le baron Gay de Vernon demande le concours de la Société Archéologique pour faire classer l'église de St-Léonard parmi les monuments historiques. Déjà, dans le congrès de 1847, la Société avait exprimé ce vœu: est-elle disposée à appuyer les démarches que le conseil municipal de Saint-Léonard se propose de faire auprès du gouvernement? La Société, par l'organe de son président, déclare qu'elle donne à ce projet une complète adhésion, et qu'elle l'appuiera de son pouvoir.

M. le baron Gay de Vernon lit la biographie du maréchal Jourdan. La Société suit avec le plus grand intérêt les diverses phases de cette vie si pleine et si accidentée: la naissance de Jourdan à Limoges, rue des Petits-Carmes (29 avril 1762); ses premières armes en Amérique, dans l'armée expéditionnaire du comte d'Estaing; ses débuts dans le commerce, à Limoges, comme marchand mercier;

son départ pour l'armée du Nord en qualité de commandant du 2^e bataillon des Volontaires de la Haute-Vienne (1792); ses premiers faits d'armes comme général de division à la tête des armées du Nord et des Ardennes (1793); le combat de Watignies; puis, l'année suivante, la mémorable victoire de Fleurus, celle d'Aldenhoven, dont les résultats furent si décisifs; sa retraite en deçà du Rhin, devant le maréchal Clerfayt, en 1795; la campagne de 1796; l'entrée de Jourdan au conseil des Cinq-Cents (1797), où il proposa l'établissement de la conscription militaire, adoptée par une loi en 1798; l'expédition qu'il dirigea comme commandant de l'armée du Danube; l'appui qu'il prêta au conseil des Cinq-Cents contre les futures destinées de Bonaparte; son élévation à la dignité de maréchal d'empire (1804); ses divers travaux comme conseiller du roi Joseph-Napoléon à Naples et en Espagne; ses luttes glorieuses avec Wellington et ses revers dans la Péninsule; ses titres honorifiques et ses dignités sous la restauration et la monarchie de 1830; sa mort (1833).

L'assemblée a écouté avec un intérêt et un plaisir tout particuliers une curieuse lettre de Kléber, dans laquelle ce général justifie la retraite de Jourdan en deçà du Rhin en 1795; une lettre de Jourdan au général Gourgaud, où il rend compte des rapports qu'il eut avec Bonaparte quelques jours avant le 18 brumaire; enfin une lettre de l'empereur à Jourdan pour le consoler de ce qu'il lui avait préféré Masséna pour le commandement de l'armée d'Italie en 1805.

Cette biographie, si intéressante, et écrite par un homme qui a tenu tour à tour la plume et l'épée, est suivie des états de services du maréchal Jourdan, relevés aux archives du ministère de la guerre et de la grande-chancellerie de la Légion-d'Honneur.

Après cette lecture, quelques membres racontent certaines particularités de la vie de Jourdan qui n'ont pu entrer dans le cadre nécessairement restreint d'une courte biographie.

M. Alluaud donne quelques détails sur la campagne de 1799, où il se trouvait, dans la compagnie des guides : au combat d'Ostrach, Jourdan courut les plus grands dangers, et eut un cheval tué sous lui.

M. le président ajoute cette particularité peu connue, que le général Dalesme était capitaine de chasseurs de la garde nationale lorsque Jourdan en était le premier lieutenant, et que celui-ci, devenu gouverneur des Invalides en 1830, appela auprès de lui son ancien compagnon d'armes, qui, sur sa demande, fut nommé commandant de l'Hôtel, où il mourut victime du choléra.

M. Armand Noualhier rappelle encore que le bataillon des volon-

laires, commandé par Jourdan, fut choisi, en 1792, pour combattre à Etampes l'émeute populaire, dans laquelle le maire de cette ville fut tué.

Il entre ensuite dans quelques détails peu connus de la vie de Jourdan.

D'autres membres mentionnent encore la visite que Jourdan fit, en 1831, à Limoges, où il reçut, avec l'autorisation du roi, le titre honorifique de premier grenadier de la garde nationale.

M. Maurice Ardant lit des extraits de quelques documents inédits, qu'il a trouvés dans nos archives départementales, municipales, etc. Ces documents peuvent servir à l'histoire des émailleurs de Limoges, et déterminer d'une manière précise l'époque où ils ont vécu, le quartier qu'ils ont habité, etc. M. Ardant lit des renseignements curieux sur Jean Court dit Vigier, Pierre Raymond, Léonard Limousin, Martin Limousin, Jean Courteys et Pierre Courteys, Jean Varachaud (1520), Jean Pénicaud (1537), Poillevé (1525), Martin Noylier (1640), etc. M. Ardant a découvert deux plans coloriés, dont l'un porte sa signature, et un autre plan colorié, signé Léonard Limousin, et daté de 1614.

M. Arbellot fait remarquer que cette dernière découverte est importante en ce qu'elle prouve l'existence d'un second Léonard Limousin qui vivait au commencement du XVII^e siècle. Le grand émail offert au musée par la Société d'Agriculture, et qui porte les armes des Verthamont et la signature L. L. avec une fleur de lis au milieu, ne peut-être l'ouvrage, comme on l'a cru, de Léonard Limousin l'*ancien*, valet de chambre de François I^{er}, et dont on possède des émaux datés de 1532. En effet, sur cet émail du musée, on voit figurer les images de saint Ignace et de saint François-Xavier, qui ne furent canonisés qu'en 1622. Or il est impossible que Léonard Limousin l'*ancien* ait peint des émaux depuis 1532 jusqu'en 1622 : donc cet émail est l'ouvrage de l'*autre* Léonard Limousin, fils ou petit-fils du précédent, et qui travaillait en 1614. Du reste la *manière* de celui-ci est tout-à-fait différente de la manière du premier.

Avant de lever la séance, M. le président rappelle que, le délai fixé par les règlements étant expiré, on procédera, dans la séance suivante, au renouvellement des membres du bureau et des conservateurs du musée.

La séance est levée à dix heures.

Voici la liste des ouvrages offerts à la bibliothèque de la Société :

1^o *Le Culte des morts chez les principaux peuples anciens et moder-*

nes, avec la description des divers monuments funèbres, par M. l'abbé Simon, curé de Chalus, 4 fort vol. in-12 de près de 600 pages;

2° *Notice sur Pierre de Poitiers*, par M. Lecointre-Dupont, brochure in-8 de 24 pages;

3° *Essai sur dom Rivet et l'Histoire littéraire de la France*, par le même, brochure in-8 de 16 pages;

4° *Revue des Beaux-Arts*, 2 numéros envoyés par M. Leymarie;

5° *Bulletin de la Société de Médecine et de Pharmacie de Limoges*, brochure in-8;

6° *Recueil des arrêts de la cour impériale de Limoges*, envoyé par M. Ardillier fils;

7° Au musée, par M. Massias: Un grand bronze d'Antonin; un moyen bronze de Néron.

Les secrétaires, l'abbé ARBELLOT, AUGUSTE DU BOYS.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 23 SEPTEMBRE 1853.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Etaient présents: MM. Alluaud aîné; l'abbé Arbellot; Ardant (Maurice); Astaix; Audouin; Bardin; de Burdin; Chapoulaud (Roméo); Chastaingt (Julien); de Crossas; Du Boys (Auguste); Mounier; Nalbert; Navières-Laboissière; Nivet-Fontaubert, Péconnet (Othon); Poncet; l'abbé Roy-Pierrefitte; Regnault; de Saint-Genis; Sazerat; de Sonis; Vanginot.

M. Auguste Du Boys lit le procès-verbal de la dernière séance: ce procès-verbal est adopté.

M. le secrétaire général donne lecture d'une liste des dons offerts au musée. (Voir cette liste à la fin du procès-verbal.) La Société vote des remerciements aux divers donateurs.

M. le président proclame membre de la Société M. Duléry, curé de Biennac.

M. Auguste Du Boys, au nom de la commission chargée d'examiner la réclamation de M. de Samie, conclut à la restitution des objets

déposés par ce dernier au musée en 1846, objets que la Société avait jusqu'ici regardés comme un don.

M. Alluaud, tout en regrettant cette restitution comme un précédent fâcheux, attendu que les procès-verbaux font foi d'une donation pure et simple, propose d'adopter les conclusions de la commission.

La Société adopte à l'unanimité.

Sur la demande de M. Du Boys, M. Maurice Ardant est prié de se joindre à la commission en présence de laquelle la restitution devra se faire.

M. de Burdin, rapporteur de la commission nommée pour étudier la question relative à la sépulture du cardinal de Gramaud, donne lecture de son travail.

Après avoir rendu compte de la marche des travaux de la commission, donné l'analyse des diverses raisons pour et contre présentées par MM. Texier et Duléry, et fait connaître la solution de chaque question qu'elle s'est posée, M. de Burdin termine par les conclusions suivantes : « La commission n'hésite pas à émettre l'avis que rien ne peut infirmer le fait historique de l'inhumation du cardinal Simon de Gramaud dans la cathédrale de Poitiers et de la dispersion totale de ses restes lors du sac de l'église en 1552.

» Quant à la pierre du cimetière de Biennac, la commission croit utile de la dépouiller du prestige que lui a donné une erreur historique trop légèrement accréditée, pour ne lui laisser dorénavant d'autre célébrité que celle d'avoir, peut-être trop long-temps, occupé la savante attention de la Société. »

M. Alluaud fait remarquer l'importance historique de la question traitée dans le savant rapport dont la Société vient d'entendre la lecture, et en propose l'impression dans le Bulletin. — L'assemblée a lo pte.

M. Maurice Ardant transmet à la Société les remerciements que lui adresse M. de Montréal, commandant l'armée expéditionnaire de Rome, à l'occasion de sa nomination comme membre correspondant. L'honorable général fait espérer qu'il profitera de son séjour à Rome pour envoyer quelque souvenir au musée de Limoges.

Les mêmes remerciements sont adressés par M. Chaudruc de Crazannes, correspondant de l'Institut, qui informe M. Ardant qu'il tient à la disposition de la Société une lettre de Louis XI datée de Limoges.

M. l'abbé Arhellot lit la suite de sa Dissertation sur la mission de saint Martial au 1^{er} siècle. Après avoir rappelé la lecture faite dans

une séance précédente, et avoir résumé la réfutation du passage de Grégoire de Tours sur les sept évêques des Gaules, il a ajouté de nouveaux témoignages historiques à ceux qu'il avait cités auparavant.

Il a montré par des vers de Fortunat, faits sur la légende de saint Martial, et transcrits, en tête de cette légende, sur trois anciens manuscrits de Rome et de Toscane, que la légende de saint Martial composée par un agiographe sous le nom de saint Aurélien datait, non pas du *x^e* siècle, comme les savants l'avaient cru jusqu'ici, mais du *vi^e* siècle, et qu'ainsi notre tradition sur saint Martial, qui avait cours dans le Limousin un demi-siècle au moins avant Grégoire de Tours, était la tradition ancienne et immémoriale, la vraie tradition historique que l'histoire devait adopter.

Après avoir confirmé cette date de la légende de saint Martial par les caractères intrinsèques de ces actes et d'autres preuves extrinsèques, il a établi par des témoignages de Tertullien et de saint Irénée qu'il y avait des chrétiens au *ii^e* siècle et au commencement du *iii^e* dans les pays évangélisés par saint Martial.

L'heure étant avancée, M. l'abbé Arbellot a ajourné la fin de sa Dissertation à une séance ultérieure.

La Société procède au renouvellement du bureau.

ELECTIONS TRIENNALES.

Sont nommés :

Président-né, M. le baron PETIT DE LAFOSSE, préfet.

Président, M. ALLUAUD aîné.

Vice-Président, M. MAZARD.

Secrétaire-général, M. l'abbé ARBELLOT.

Secrétaire-adjoint, M. GUSTAVE DE BURDIN.

Trésorier, M. NAVIÈRES-LABOISSIÈRE.

Secrétaire-Archiviste, M. AUGUSTE DU BOYS.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. TIXIER-LACHASSAGNE, premier président. — ARMAND NOUALHIER, maire de Limoges. — Le docteur BARDINET. — MAURICE ARDANT.

CONSERVATEURS.

Archives, MM. AUGUSTE DU BOYS, ROMÉO CHAPOULAUD.

Tableaux, M. MASJAMBOST.

Pierres sculptées, MM. REGNAULT, LECLERC.

Sculpture sur bois, M. NALBERT.

Médailles, MM. MAURICE ARDANT, RENÉ RUBEN.

Ornithologie, papillons, M. NAVIÈRES-LABOISSIÈRE.

Minéralogie, géologie, reptiles, MM. ALLUAUD, ASTAIX.

Armes, objets d'art, M. NIVET-FONTAUBERT.

La commission du musée céramique reste composée comme il suit :

MM. ALLUAUD et MAZARD (membres de droit), ARDANT-MASJAMBOST, MAURICE ARDANT, ASTAIX, FAYETTE et PERDOUX.

La séance est levée.

Voici la liste des objets offerts au musée :

1° Delor (Firmin), négociant à Péronne : 304 médailles, dont 99 antiques et 202 modernes (la Société vote un remerciement spécial au donateur).

2° MM. Dautremont, Radureau et compagnie, fabricants de porcelaine à Limoges : une *corbeille* aussi légère qu'élégante, et habilement découpée par un procédé nouveau.

3° M. Emile Pouyat : des *feuilles de fougères* pétrifiées provenant de la mine de charbon de terre de Bosmoreau, près Bourgneuf.

4° M. Audouin, ancien maire : une *tasse* en porcelaine avec son couvercle, un des premiers produits de la fabrique du comte d'Artois, dirigée par M. Grellet.

5° M. Bourgoïn-Mélisse : une *miséricorde* des hautes stalles du chœur de Saint-Junien, œuvre du sculpteur Germain (1402).

6° M. Bain, vétérinaire : un *bézoard*.

7° MM. Menestrier et Massonet, soldats au 61^e de ligne : deux belles *couleuvres* prises, à Limoges, sur les bords de la Vienne.

8° M. Rougerie (Mathurin) : un *dé* de femme kabyle.

9° M. Courteyx (Henri) : 78 *œufs* d'oiseaux de diverses espèces.

10° M. Baleynaud : un *métis* empaillé.

11° M. Barbier (James) : une *clé* ancienne.

La Société répare un oubli fait dans ses précédents procès-verbaux en rappelant que la mosaïque de Condat déposée au musée est un don de M. Gernolle, fabricant de cartes.

M. Coudert de La Villatte, magistrat du tribunal de Guéret, fait hommage à la Société d'un exemplaire de la *Vie de saint Pardoux*, 4 vol. in 8° avec planches, 1853.

Le secrétaire-archiviste, AUGUSTE DU BOYS.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 30 NOVEMBRE 1853.

Présidence de M. le Préfet.

Etaient présents : MM. le baron Petit de Lafosse ; Alluaud aîné ; l'abbé Arbellot ; Maurice Ardant ; Astaix ; Audouin ; Bardinet ; Brunet ; de Burdin ; l'abbé Cazaud ; Roméo Chapoulaud ; de Crossas ; Auguste Du Boys ; Gustave Duverger ; Lesme ; Mournier ; Nalbert ; Nivet-Fontaubert ; Othon Péconnet ; de Senis ; Talabot ; Vanginot.

M. Auguste Du Boys lit le procès-verbal de la dernière séance. Le procès-verbal est adopté.

M. le secrétaire-général donne lecture de la liste des dons offerts au musée. (Voir la liste à la fin du procès-verbal.)

Parmi ces dons, la Société remarque particulièrement un très-beau plat, genre Bernard Palissy, offert par M. Lesme, fabricant de porcelaine. Ce plat est exécuté par un nouveau procédé pour lequel M. Lesme a pris un brevet d'invention, ce qui lui a mérité les éloges de plusieurs corps savants.

La Société charge la commission du musée céramique de faire un rapport sur la nature et la valeur de ce procédé. ^

M. le préfet proclame membres résidents de la Société : MM. le comte de Villelume, propriétaire à Aix, et Charreyre, compositeur de musique.

M. de Saint-Germain, avoué, est présenté comme candidat.

M. Othon Péconnet lit une notice biographique et littéraire sur Foucaud, le jacobin fabuliste.

La première partie de ce travail est consacrée à la période politique de la vie de Foucaud. M. Péconnet parle d'abord de son éducation au couvent des Jacobins de Limoges, de son entrée dans l'ordre, de ses progrès dans les lettres et dans les sciences, et de ses succès dans la prédication. Toutefois il remarque en lui, dès cette époque, ce caractère aigri et mécontent, cette ambition inquiète et comprimée, germes fatals auxquels la révolution donna un si triste développement. Puis il parle de son apparition officielle dans le monde de la

politique le jour de la fête de la Fédération, de ses discours révolutionnaires dans le club des Amis de la Constitution, de sa polémique avec M. de Montbrial à propos de la constitution civile du clergé, et de sa rentrée dans la vie laïque, signalée par des traits scandaleux, tels que sa parodie révolutionnaire de la prière chrétienne, le discours qu'il prononça le jour de la fête de la Raison, et quelques actes impies de sa vie privée, tristes pages qu'on voudrait pouvoir effacer de son histoire.

La seconde partie de la vie de Foucauld contraste singulièrement avec la première : « Ce n'est plus le disciple de Robespierre » et le fougueux montagnard : « c'est le disciple de La Fontaine, c'est le fabuliste naïvement spirituel, si populaire dans notre pays ». Qui ne connaît ses fables patoises, qu'on rencontre dans la pauvre chaumière des paysans du Limousin, et dont la lecture charme les veillées d'hiver ? Dans cette nouvelle phase de la biographie de Foucauld, M. Péconnet a montré le vieux jacobin, dans sa vieille tour de la Cité, s'inspirant de la lecture de La Fontaine, et faisant produire à son imagination « comme une floraison nouvelle dans l'arrière-saison de la vie. » Les fables patoises furent publiées, en 1808, sous le patronage de la Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts de Limoges, qui accueillit ces vers avec la faveur qu'ils méritaient. M. Péconnet a comparé Foucauld à La Fontaine : il a montré que « Foucauld n'est pas simplement un traducteur, mais qu'il a fait une œuvre nouvelle en lui imprimant fortement le cachet de son individualité ». Chez lui, « ce n'est plus cette couleur abstraite répandue sur les fables de La Fontaine ; » c'est cette couleur locale « qui précise le lieu de l'action, qui désigne clairement le personnage, et lui donne un nom connu de tous ». Après avoir parlé des fables de Foucauld, il a dit un mot de ses chansons, dont quelques-unes sont si poétiques, et sont restées si populaires ; et il a comparé Foucauld à l'abbé Richard, cet autre poète *limousin* du commencement de ce siècle.

Enfin il a montré le vieux jacobin, sur la fin de sa carrière, appelant les secours de la religion qu'il avait affligée par ses scandales ; et, près du vieillard expirant, il a montré l'évêque de Limoges agenouillé, et « appelant les bénédictions du ciel sur ce philosophe qui, à l'âge de soixante-dix ans, devait mourir en chrétien ».

Cette biographie, dont l'analyse ne peut faire apprécier les beautés littéraires, et qui décèle chez son auteur un remarquable talent d'écrivain, a été écoutée avec le plus vif intérêt par la Société.

M. le préfet complimente l'auteur sur son travail.

A la suite de cette lecture, une discussion, à laquelle prennent part MM. Alluaud, Audouin, Brunet, etc., s'engage sur le plus ou moins d'opportunité qu'il y aurait pour la Société de publier dans son Bulletin des biographies d'hommes politiques qui se seraient trouvés mêlés aux orages de la révolution.

M. Bardinet fait quelques observations sur la comparaison, faite par M. Péconnet, de La Fontaine et de Foucaud.

M. Maurice Ardant lit quelques passages du testament de Jehan de Langheac, évêque de Limoges, mort en 1544.

Ce document, tiré des archives départementales, renferme de curieux détails, qui ont une importance historique: On y trouve, par exemple, le nom de l'architecte Antoine Lavoix, qui était chargé des travaux de la cathédrale; et l'on y lit le vœu exprimé par cet évêque d'avoir, dans sa cathédrale, un mausolée *trionphant*; ce qui contredit l'assertion du *Gallia christiana*, que Jehan de Langheac s'est fait élever ce tombeau de son vivant.

La séance est levée.

Liste des dons offerts à la Société.

1° *Rapport sur la visite de quelques monuments de Toulouse*, par M. Charles Des Moulins; in-8, 1853.

2° *Annales de l'Académie de Belgique*; dernière livraison, 1853.

3° *Bulletin de l'Athénée du Beauvoisis*, premier semestre de 1853.

4° Deux vases romains trouvés dans le cimetière de St-Auvent, offerts par M. Bourgoin-Mélisse.

5° Un grand bronze de Marc-Aurèle, offert par M. Massias.

Les secrétaires, l'abbé ARBELLOT, Auguste DU BOYS.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 20 MARS 1854.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Etaient présents: MM. Alluaud aîné; l'abbé Arbellot; Maurice Ardant; Astaix; Audouin; Brunet; Roméo Chapoulaud; de

Crossas ; Duverger ; Goujaud ; Leclerc ; Lesme ; Mallevergne ; Mazard ; Moulmier ; Nalbert ; Nivet-Fontaubert ; Péconnet ; Regnault ; de Saint-Genis ; de Saint-Germain ; Félix de Verneilh.

M. le secrétaire général lit le procès-verbal de la séance précédente. Le procès-verbal est adopté.

Lecture est faite de la liste des dons offerts au musée et à la bibliothèque de la Société depuis la dernière séance. (Voir cette liste à la fin du procès-verbal.) Parmi ces dons, la Société remarque spécialement un bouquet de fleurs en tapisserie offert par M. Barraband, d'Aubusson, et des lettres autographes de Volta et du chirurgien Scarpa offertes par M. Lavérine, d'Oradour-sur-Glane.

M. le président, au nom de la Société, vote des remerciements aux divers donateurs.

M. le secrétaire-général fait part à la Société de la correspondance survenue depuis la dernière séance :

1^o M. le ministre de l'instruction publique réclame plusieurs livraisons du Bulletin de la Société. — Ces livraisons seront expédiées.

2^o M. le ministre de l'instruction publique, par une circulaire du 16 mars 1854, fait part de la publication d'un *Bulletin des Sociétés savantes*, dont il envoie le prospectus, et de la réorganisation de la Bibliothèque des Sociétés savantes. Il invite, à cette occasion, la Société à lui envoyer exactement ses diverses publications. — La Société décide qu'un abonnement pour sa bibliothèque sera pris au Bulletin des Sociétés savantes.

3^o M. le préfet de la Haute-Vienne écrit à M. le président pour demander l'avis de la Société sur la manière la plus efficace et la plus prompte d'organiser un ou plusieurs comités, chargés, dans le département, des opérations préliminaires à l'exposition universelle de 1855. Il le prie également de lui présenter une liste de candidats choisis dans le sein de la Société Archéologique. — La Société, adoptant sur ce point l'avis de M. le président, proposerait d'établir des comités d'arrondissement dont les travaux seraient résumés par un comité central séant à Limoges. Le choix des candidats à présenter à M. le préfet est renvoyé à la commission administrative.

4^o Une circulaire de l'Institut des Provinces invite la Société à déléguer deux de ses membres au congrès des délégués des Sociétés savantes, qui se tient à Paris.

5^o M. Morel, adjoint au maire de St-Gaudens, a fait hommage à la Société de son livre sur l'église de St-Bertrand de Comminges. — La Société charge M. Maurice Ardant de l'examiner, et de faire un rapport.

6^e M. Redet, trésorier de la Société des Antiquaires de l'Ouest, réclame trois bulletins de la Société Archéologique du Limousin. — M. le secrétaire-général se charge de faire cet envoi.

L'ordre du jour appelle la nomination d'un secrétaire adjoint en remplacement de M. de Burdin. Sur la proposition du bureau, la Société nomme M. Brunet, avocat.

M. le président proclame membres de la Société M. de St-Germain, avoué, présenté par MM. Brunet et Du Boys, et M. Rattier, avoué, présenté par MM. Arbellot et Brunet.

M. Brunet, chargé par le bureau de faire un rapport sur le budget de 1853, donne lecture de ce rapport, et établit la situation financière de la Société à la fin de l'exercice 1853. Il résulte de cet exposé les chiffres suivants :

Au début de l'année, il y avait en caisse, reste de l'exercice précédent.....	fr. c.	568 53
Les recettes de l'année 1853 se sont élevées; savoir :	fr. c.	
Subvention du conseil général.....	500 »	} 2,084 65
Subvention de la commune.....	399 65	
75 cotisations et 5 diplômes.....	1,175 »	
Vente de bulletins.....	40 »	
TOTAL en caisse.....		<u>2,653 48</u>

Dépenses :

Frais de bureau, de diplômes, de correspondance, d'affranchissement du Bulletin, de reliure et de recouvrement.....	89 80
Chauffage et éclairage.....	44 95
Traitement du garde-musée.....	200 »
Conservation des collections.....	406 20
Acquisition de collections.....	522 90
Frais pour le Bulletin (impressions, brochure et lithographie) partie payée.....	278 »
Frais d'établissement du musée céramique.....	726 78
Acquit de la dette de 1852.....	447 »
TOTAL des dépenses.....	<u>2,445 63</u>

BALANCE :		fr.	c.
Somme totale de l'encaisse.....	2,653	18	
Somme totale des dépenses.....	2,445	63	
Reste en caisse à la clôture de l'exercice	237	55	
Mais, sur un mémoire de M. Chapoulaud, imprimeur			fr. c.
de la Société, qui s'élevait à 718 fr., il reste à payer...	466		»
De telle sorte que, avec un encaisse de.....	237		»
la Société se trouve encore en déficit de.	230	45	

Le rapport ajoute que des recouvrements restent à faire sur les exercices 1852 et 1853, dont la somme s'élève à.....

90 »

Il fait en outre remarquer qu'une somme de 250 fr., donnée par la commune de Limoges, a servi à solder une partie des frais d'établissement du musée céramique; mais que, ayant été directement comptée aux ouvriers sans passer par la caisse du trésorier, elle ne figure au budget ni en recette ni en dépense.

A la suite de ce rapport, M. Brunet présente un projet de budget pour l'année 1854. D'après ce projet, les recettes présumées de l'exercice 1854 s'élèveraient à... ..

2,210 »

En y ajoutant l'encaisse de 1853.....

237 55

on aurait un total en caisse de.....

2,447 55

Les dépenses présumées s'élèveraient à.....

2,386 »

et on obtiendrait ainsi un boni de.

61 55

En ajoutant à ce chiffre celui des créances à recouvrer sur les exercices 1852 et 1853.....

90 »

il se trouverait que, toutes dettes payées, la Société

réaliserait dans l'exercice 1854 un boni de.

451 55

A l'occasion de ce projet de budget, M. Mazard propose de remplacer les diplômes en papier de la Société par des diplômes en parchemin. La Société accueille favorablement cette proposition; mais, vu l'état actuel de ses finances, elle estime qu'il y a lieu d'en ajourner la mise en exécution jusqu'à l'exercice 1855.

Les conclusions du rapport sur le budget de 1853 et le projet de budget pour l'exercice 1854 sont adoptées, et la Société vote des remerciements à M. Navières-Laboissière, son trésorier.

M. de Verneilh, inspecteur divisionnaire de la Haute-Vienne pour la Société Française, membre de l'Institut des Provinces, et

l'un des membres correspondants de la Société, communique un passage d'une lettre qui lui est adressée par M. le baron de Wismes, et qui mentionne un fait intéressant pour le Limousin. Un acte curieux, trouvé dans les archives du château de Nantes, établit que la tombe en cuivre émaillé de Blanche, duchesse de Bretagne, mère du duc Jean, a été faite à Limoges, et payée la somme de 450 livres. M. le baron de Wismes demande s'il ne s'agirait pas plutôt de la duchesse Marie de Limoges, dont il n'a pu trouver nulle part le lieu de la sépulture, et à laquelle cet acte aurait par erreur donné le nom de Blanche. Une discussion s'engage à ce sujet entre MM. de Verneilh et Maurice Ardant.

M. Maurice Ardant communique à la Société deux lettres autographes : l'une, de l'abbé Expilly, auteur du *Dictionnaire des Gaules* ; l'autre, de Marmontel. La première, adressée aux consuls de la ville de Limoges, les remercie des divers Mémoires qu'ils ont envoyés à l'auteur sur la ville et la généralité de Limoges pour être insérés dans le *Dictionnaire des Gaules et de la France* : la seconde, de Marmontel, annonce à Mgr d'Argentré, évêque de Limoges, « qu'une de ses brévis vient d'être reçue dans le bercail de l'Académie Française ». Sur la proposition de M. le président, ces deux lettres seront insérées dans le prochain Bulletin. M. Maurice Ardant a fait don à la Société de celle de M. l'abbé Expilly, et il offre une copie certifiée de la seconde, dont l'original appartient aux archives de la préfecture.

M. l'abbé Arbellot lit la suite de sa Dissertation sur l'apostolat de saint Martial. Cette partie de son ouvrage résume les traditions recueillies dans la Toscane et en Orient sur l'apôtre de l'Aquitaine, et est accueillie par la Société avec le plus vif intérêt. Quelques lettres de M. Sestini, archidiacre de Colle (Toscane), donnent de curieux détails sur l'église dédiée à St Martial non loin de cette ville, et sur les anciennes peintures murales qui font foi de la tradition du pays. M. Arbellot signale une autre église dédiée à St-Martial près de Rama en Palestine, et que l'auteur de la *Cosmographie universelle*, André Thevet, assure avoir vue : cet historien, qui vivait au xvi^e siècle, attribue, d'après la tradition du pays, la fondation de cette église au roi Charlemagne, et constate que cette tradition fixe la naissance de saint Martial en ce lieu, d'où, après avoir été baptisé par saint Pierre, il serait parti pour les Gaules.

L'ordre du jour se trouvant épuisé, la séance est levée.

Liste des dons offerts au musée et à la bibliothèque de la Société.

I. — A la bibliothèque :

1° Par M. Lavérine, chirurgien-major en retraite à Oradour-sur-Glane : deux *lettres autographes de Volta*, qui parlent de l'application en médecine de son appareil électrique; deux *lettres autographes* (en italien) du célèbre chirurgien Scarpa; un *Mémoire* intitulé *Osservazione del C. Laverine sul voltaismo medico, e cure con esso fatte*, publié en 1803 dans les *Mémoires choisis* de l'Académie de Milan.

2° Par M. Maurice Ardant : une *lettre autographe de l'abbé Expilly* en date du 47 juin 1765.

3° Par M. Morel, adjoint au maire de St-Gaudens (Hte-Garonne) : sa *Notice sur St-Bertrand de Comminges*.

4° Par M. Gustave Bardy : sa brochure intitulée *l'Algérie et son organisation en royaume*.

5° Par M. Martial Paland : ses ouvrages qui ont pour titre : *Essais poétiques*, et *les Amours d'un vieillard*.

6° Par M. Dumont : son *Annuaire de la Hte-Vienne pour 1854*.

7° Par la Société Archéologique de l'Orléanais : la 14^e *livraison de son Bulletin*.

8° Par l'Académie d'Archéologie de Belgique : la 4^e *livraison du tome XI de ses Annales*.

9° Par M. N.-J. Van der Neyden : son *Extrait du nobiliaire de Belgique concernant la famille de Kerckhove-Varent*.

10° Par M. Barny fils, pharmacien : l'*original d'un brevet royal* pour la nomination de dom Pierre de Saint-Arsène à l'abbaye de Saint-Martin de Limoges.

II. — Au musée :

1° Par M. Lavérine, chirurgien-major en retraite à Oradour-sur-Glane : une *pièce d'aimant* rapportée de l'Ile d'Elbe.

2° Par M. Barraband, d'Aubusson : un *bouquet de fleurs en tapisserie*.

3° Par M. Chapoulaud (Roméo) : deux *petites pièces d'or* frappées récemment en Californie : un *demi-dollar* (2 fr. 50 cent.) et un *quart de dollar* (1 fr. 25 cent.).

4° Par M. Drapeyron : un *fragment de vert antique* trouvé à Pompeia en 1844 ; un *cantaro* ou cruche en usage à Barcelone.

5° Par M. Marcellin : deux *médailles romaines*.

- 6° Par M. Pierre Laurent, de La Souterraine : des *minéraux*.
 7° Par M. Bourgoin-Mélisse, de St-Junien : une *clef* moyen-âge.
 8° Par M. Isidore-Léobon : quelques *minéraux*.
 9° Par M. Martial Demassias : une *clef* ancienne.

Le secrétaire adjoint,

• J. BRUNET.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 19 AOUT 1854.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Étaient présents : MM. Alluaud aîné ; l'abbé Arbellot ; Ardant-Masjambost ; Astaix ; le docteur Bardinet ; Brunet ; Charreyre ; Duléry ; Duverger (Gustave) ; Géry ; le docteur Mazard ; l'abbé Marévéry ; Mournier ; Nalbert ; Poncet ; l'abbé Roy-Pierrefitte ; l'abbé Texier.

M. Brunet, secrétaire adjoint, lit le procès-verbal de la séance précédente : ce procès-verbal est adopté.

M. le secrétaire-général donne lecture d'une liste de dons offerts au musée, et d'ouvrages adressés à la Société Archéologique. (Voir cette liste à la fin du procès-verbal.) Parmi ces dons, la Société remarque spécialement deux pierres tumulaires, ornées de curieuses épitaphes : l'une, en calcaire, d'un chapelain de l'église de Videix, Pierre Boutet, mort en 1339, offerte par M. Duléry, curé de Biennac ; l'autre, en marbre, d'une demoiselle de Rochechouart (xviii^e siècle), donnée par M. de Montagut-Lomagne, colonel de cuirassiers en retraite.

A propos de quelques-uns de ces dons, M. Bardinet demande que la Société n'adopte pas sans examen les qualifications plus ou moins exactes que les donateurs leur attribuent quelquefois, et M. Mazard est d'avis qu'on fasse un triage intelligent dans la salle des sculptures, encombrée de pierres dont plusieurs ne méritent pas l'honneur d'y figurer.

La Société vote des remerciements aux divers donateurs, et en particulier à M. de Montbron, qui a offert l'autruche et l'alpaga qu'on voit aujourd'hui au musée.

M. le président proclame membre résidant de la Société M. Ravenez, traducteur et annotateur de l'*Alsacia illustrata*, présenté par MM. Maurice Ardant et Roy-Pierrefitte; et membre correspondant, M. Combet, avocat à Uzerche, présenté par MM. Brunet et Arbellot.

La parole est à M. l'abbé Texier, supérieur du petit séminaire du Dorat, qui lit un travail sur le *Livret des émaux du Louvre* par M. le comte de Laborde, membre de l'Institut. — M. Texier fait remarquer que, sous un titre trop modeste, l'ouvrage du docte académicien est une histoire de l'école limousine. La question de l'origine des émaux y est exposée de main de maître. Les pièces importantes de la collection du Louvre s'y trouvent décrites et rapprochées des pièces similaires conservées dans les principales collections de l'Europe. La manière de chaque peintre émailleur est caractérisée avec une précision pleine de fermeté. Les descriptions de M. de Laborde valent des dessins. — M. l'abbé Texier fait cependant quelques réserves au sujet de la classification nouvelle créée par M. de Laborde. Le savant académicien distribue les émaux en deux séries : émaux des orfèvres, émaux des peintres. M. Texier prouve par des faits et par des monuments que la distinction établie entre l'orfèvrerie et la peinture est essentiellement moderne. En terminant cette lecture, M. Texier annonce que, dans une autre séance, il rendra compte du glossaire artistique annexé au livret des émaux.

M. le président remercie M. Texier, et le félicite sur son remarquable travail. Puis il ajoute une observation : « Pourquoi, dans l'histoire des émaux, n'est-il jamais question de Venise, qui avait pourtant le monopole des matières premières? »

M. Texier répond que Venise possède un seul objet d'art émaillé : c'est un rétable en or, couvert d'émaux appartenant à divers siècles, et estimé 600,000 fr.

M. le président observe qu'il a parlé des matières premières ; et M. Duverger insiste pour savoir d'abord s'il est bien constaté que les matières premières se tiraient de Venise, et ensuite quelle était l'ancienneté des rapports qui reliaient Venise à Limoges.

M. le président répond que l'antiquité des relations commerciales entre Venise et Limoges est un fait hors de doute ; que la colonie vénitienne établie à Limoges et beaucoup d'autres monuments

en sont la preuve ; il rappelle que M. Félix de Verneilh, dans son ouvrage sur *l'Architecture bysantine*, a constaté l'existence et l'antiquité de ces rapports entre Venise et Limoges, et en a même tiré des conséquences sur l'importation dans nos contrées de l'art bysantin.

M. Charreyre fait une observation au sujet des métaux qui servent d'assiette aux émaux. Il a cru trouver une contradiction à cet égard dans le livre de M. de Laborde. N'y a-t-il que des feuilles de cuivre qui servent de récipient à l'émail ?

M. Texier répond que M. de Laborde n'a pu vouloir dire que des métaux autres que le cuivre ne fussent jamais employés pour des objets d'art en émail : on a employé des métaux plus précieux : seulement ces cas sont assez rares. M. Texier cite divers objets d'art limousin, tels que la bague de l'évêque de Limoges Gérard, inhumé à Charroux, le collier de sainte Valérie à Chambon, etc., où l'or et l'argent servent de récipient à l'émail.

M. Arbellot annonce à la Société que le prochain Bulletin archéologique renferme, sur les émailleurs limousins, de précieux documents inédits qu'on doit aux recherches laborieuses de MM. Maurice Ardant et Auguste Du Boys : ce dernier a révélé l'existence, inconnue jusqu'ici, de plusieurs *Léonard Limousin*, et de deux ou trois *Noël* ou *Nicolas Laudin*, dont on avait jusqu'à présent confondu les œuvres, à cause de la similitude des initiales, et dont on ne faisait partant qu'un seul et même personnage.

M. Charreyre observe que beaucoup de vieux manuscrits conservés à Limoges renferment des révélations du même genre. Il a découvert, dans les archives de la préfecture, de curieux morceaux de musique composés au *xvi^e* siècle par des ecclésiastiques limousins : il offre à la Société de les déchiffrer, et de lui en faire hommage. — Le graduel gallican conservé à la Bibliothèque communale, et que M. Arbellot signale comme renfermant, entre autres curiosités, des proses alternativement latines et françaises, n'est pas, comme il le dit, du *xiv^e* siècle : il remonte environ à l'an 1280.

Après ces diverses observations, l'ordre du jour appelle une lecture de M. Duléry, curé de Biennac.

M. Duléry lit d'abord un petit discours par lequel il remercie la Société de l'honneur qu'elle lui a fait en le nommant membre titulaire. Il fera ses efforts pour se rendre digne de ce choix. Il tâchera d'apporter sa pierre à l'édifice que construisent, avec tant d'habileté, les archéologues limousins.

M. le président lui répond qu'il avait des droits au choix de la

Société par le travail, élégamment écrit, qu'il lui avait adressé sur la question si intéressante de la tombe du cardinal de Cramaud.

M. Duléry annonce à l'assemblée qu'il a composé une histoire de la ville de Rochechouart sous ce titre : *Rochechouart : histoire, légendes, archéologie*. Ce titre indique le but de son ouvrage : ce n'est point une simple nomenclature de faits, ni une chronologie sèche et aride. Il a voulu, en le semant de légendes et de récits curieux, le mettre à la portée de tous, et l'accommoder surtout au goût de ces lecteurs frivoles qui dans une lecture ne recherchent que l'agrément.

M. Duléry choisit dans le volumineux manuscrit de son ouvrage un extrait propre à intéresser les archéologues limousins : c'est une description fort détaillée des peintures murales qui décorent une des salles du château de Rochechouart, salle qu'on appelle *chambre des Chasses*, parce qu'une de ces peintures représente une chasse au cerf. Il décrit d'abord le tableau de l'entrée du comte de Pont-Ville dans la ville de Rochechouart en 1470. Le carrosse, attelé d'un seul cheval, où se trouve la comtesse avec ses dames d'honneur, les divers personnages qui précèdent et qui suivent, les animaux même qui font partie du cortège, rien n'est oublié dans cette description. Les détails piquants dans lesquels entre l'auteur et les significations symboliques qu'il trouve dans ces peintures ont le privilège de dérider l'auditoire, et de faire diversion à son sérieux habituel.

Après cette lecture, M. Brunet parle de la charpente ancienne et monumentale du château de Rochechouart, qu'il est question de remplacer prochainement (sous prétexte d'une restauration) par une charpente plus légère et moins dispendieuse. M. Brunet demande que la Société Archéologique, conservatrice naturelle des monuments du Limousin, s'oppose à une restauration qui aurait pour résultat d'enlever à ce monument un de ses caractères d'antiquité. Après une discussion à laquelle prennent part MM. Bardinet, Géry, etc., on propose, pour empêcher la dégradation de ce monument, plusieurs moyens que la Société n'adopte pas à cause de la difficulté de les mettre à exécution. M. le président dit que, sous peu de jours, il en parlera au conseil général.

M. Charreyre demande à l'assemblée la permission de lui dire quelques mots sur l'importance de la musique au point de vue archéologique. L'étude des mélodies chantées par les divers peuples aux diverses époques de l'histoire révèle certains traits de leur physionomie morale qu'aucun autre art ne saurait aussi bien mettre

en lumière. L'art n'a pas été toujours ce qu'il est aujourd'hui : il a subi des transformations radicales : chaque peuple apporte son contingent dans ces transformations. Or on peut encore retrouver le chant d'autrefois parmi les mélodies populaires d'aujourd'hui : la tonalité du chant ecclésiastique est partout vivante dans le chant de nos campagnes, et on retrouve des traces de l'art celtique ou druidique dans les pays de montagnes, et surtout en Bretagne et en Irlande. M. Charreyre ajoute qu'il a entendu un air celtique retentir au milieu des montagnes de Grandmont.

Ces communications musicales sont accueillies avec des marques non équivoques de sympathie.

La séance est levée.

Liste des ouvrages offerts à bibliothèque de la Société :

M. Maurice Ardant : une *lettre* de l'abbé d'Expilly aux consuls de Limoges (2 décembre 1765) ; une *lettre* du duc de Fitz-James, gouverneur général du Limousin, aux nouveaux consuls de Limoges (1765) ; une *lettre* des mêmes consuls au comte des Cars ; trois *lettres* du comte des Cars.

M. Dumas, professeur au lycée : *Notice sur le pont St-Esprit*, par M. Léon Allègre, 1854, br. in-8 de 56 pages.

M. l'abbé Roy-Pierrefitte : *Epitome Antiphonarii Lemovicensis*, un vol. in-8 ; Dalesme, 1774 ; *Graduale Lemovicense*, in-8, Dalesme, 1783 ; *Breviarium Lemovicense*, 4 vol. in-12.

M. Alfred de Siorac : *le Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, année 1853, et les livraisons parues de 1854, in-4, avec gravures.

Bulletin de la Société Archéologique de l'Orléanais, 1852, nos 2 et 4.

Mémoires de la Société Impériale des Sciences de Lille, année 1852.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, 1853, nos 2, 3 et 4.

Bulletin de la Société du Limbourg, avril 1854.

Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs, année 1854.

Bulletin des Sociétés Savantes, les sept premières livraisons.

Le Secrétaire, l'abbé ARBELLOT.

LES ÉMAUX.

Pendant qu'une puissante main jetait les fondements de l'édifice immense qui réunit les Tuileries au Louvre, les conservateurs des inestimables collections de ce palais en doublaient le prix par une classification nouvelle. La science la plus haute, l'érudition et le goût réunis se mettaient au service de la plus simple curiosité. Une réunion de « livrets », comme on disait autrefois, apprenait au vulgaire l'âge, la signification et l'origine des monuments réunis à si grands frais. Le Louvre devenait véritablement un palais populaire, puisqu'il est loisible à tous de s'y récréer en s'y instruisant. La Grèce et le moyen-âge expliquaient, dans le meilleur français, les œuvres si multiples de leurs civilisations. A côté de ces collections, uniques au monde, Limoges prenait une place d'honneur. Les œuvres de ses émailleurs de tous les âges y forment une série particulière comprenant cinq cent soixante-trois numéros.

Les amateurs avaient devancé l'Etat dans son goût pour les émaux ; mais maintenant ils ne peuvent que le suivre et collectionner avec une passion qui n'a guère plus d'aliment que les ventes publiques. De là des prix fabuleux. Tel plat de J. Courtois, adjugé au prix énorme de 3,600 fr., servait, il y a quinze ans, à cuire les pommes d'un boulanger de la rue Fontaine-des-Barres à Limoges. Ce boulanger le céda avec quelque étonnement pour la somme de 6 fr. à un brocanteur nommé Godeau, qui le revendit 40 fr. Le dernier acquéreur, plus marchand qu'artiste, le « céda » de nouveau avec un léger bénéfice de 4,400 fr. Le maladroit ! que n'attendait-il quinze ans encore ! — Nous ferions ainsi l'histoire d'un grand nombre de pièces qui ornent les collections publiques et privées. Mais ce serait peine inutile : les boulangers sont avertis, et nulle part les émaux ne sont d'un prix aussi élevé qu'à Limoges.

On comprend donc l'intérêt qui s'attache à toute publication qui a les émaux pour objet (1). Cet intérêt s'accroît encore de toute la réputation d'un auteur renommé.

(1) Celui qui écrit ces lignes en sait quelque chose. Depuis plusieurs années, il a le plaisir désintéressé de voir vendre trente francs son modeste *Essai sur les émailleurs*, épuisé six mois après la publication. Et encore, pour ce prix, ne réussit-on pas toujours à se le procurer.

La plume savante qui illustra les magnificences du Parthénon a écrit pour les visiteurs du Louvre un livre portatif. Sous un titre trop modeste et dans des proportions nécessairement réduites, c'est une véritable histoire de l'école de Limoges. Nos émailleurs ont enfin un bonheur égal à leur talent. Personne n'était plus capable que M. le comte de Laborde de mettre en relief tout l'honneur qu'ils méritent. Célèbre comme voyageur et comme érudit, membre d'une famille où le goût des arts est héréditaire, M. de Laborde unit l'étude des époques anciennes à la connaissance la plus approfondie de l'art moderne. Son admiration n'est pas exclusive, et la mesure avec laquelle il la distribue en double le prix.

Des gravures qui se font attendre encore ont retardé la publication de nos notes, et nous sommes en retard de plus d'un an avec cet ouvrage si précieux pour nous; mais notre appréciation n'en paraîtra que plus sûre et mieux fondée.

L'ouvrage de M. de Laborde donne d'abord les notions les plus précises et les plus claires sur la fabrication des émaux. La description des émaux occupe la seconde et la plus considérable partie du volume. M. de Laborde imagine une classification nouvelle. Il range les émaux en deux grandes divisions : 1^o émaux des orfèvres; 2^o émaux des peintres. Les émaux appelés jusqu'à présent incrustés, ou champlevés, cloisonnés, translucides, prennent place dans la première division sous les noms d'émaux en taille d'épargne, émaux cloisonnés, émaux de basse taille. Qu'il nous soit permis, dès les premières pages, de hasarder quelques objections. Ces petites réserves faites, il ne nous restera plus qu'à nous instruire et à louer.

Cette terminologie en partie nouvelle s'autorise, je le sais, de textes anciens où les émaux sont ainsi nommés. Mais ces textes n'ont pas, du moins à l'égard des émaux incrustés, une condition essentielle : ils sont postérieurs au temps où ces émaux furent exécutés. A première audition, les émaux en taille d'épargne et ceux de basse taille ne se distinguent pas assez. L'excipient des uns et des autres peut être le produit d'une taille d'épargne.

M. de Laborde ne définit pas les émaux cloisonnés, qui ressemblent en tout, sauf en un point, aux émaux incrustés ou champlevés. Les séparations qui forment le trait et les contours, au lieu d'avoir été ménagées dans le métal excipient, ont été rapportées et soudées sur la plaque. On connaît même des émaux cloisonnés à jour. Ce sont, à la translucidité près, de petits vitraux dont les plombs sont remplacés par le cuivre ou par un métal plus précieux.

Quant aux émaux dits translucides, et qu'on appelle ici de basse taille, ils ne sont pas davantage définis; ils consistent en des figures ciselées en relief sur argent ou sur or. Immergées dans un émail coloré et transparent, ces figures prennent, par l'application de l'émail, un modelé qui se proportionne à l'épaisseur de la couverte vitreuse; les parties en lumière ou en clair correspondent aux parties peu abondantes en émail et réciproquement. Le *xiv^e* siècle et le *xv^e* ont principalement usé de ce procédé. L'église de Chambon (Creuse) possède un buste de sainte Valérie orné d'un collier exécuté de cette manière. L'orfèvre en a tiré un parti charmant. Tels sont les procédés que M. de Laborde range sous le titre d'« émaux d'orfèvres ». Nous avons dit déjà que les émaux où se reconnaît un travail de pinceau forment la seconde division sous le titre d'« émaux des peintres ».

Jusqu'à présent les classifications adoptées avaient une simplicité moins laborieuse. Encore une fois, l'appellation « émaux en taille d'épargne » me semble un peu vague. Nous les nommions, jusqu'à ce jour, émaux incrustés ou champlevés, et cette dénomination a remplacé avec bonheur le nom byzantin qui exprimait une erreur historique. Le cloisonnage de l'émail n'y était pas toujours ménagé dans l'excipient, ainsi qu'il semble le dire. A Saint-Sulpice-les-Feuilles, un charmant reliquaire du *xiii^e* siècle, provenant de Grandmont, représente un ange portant sur la tête un globe de cristal. Les ailes émaillées par incrustation laissent, dans une fracture, apercevoir un petit cercle cloisonné par rapprochement et soudure. Tout à côté, d'autres cercles ont été ménagés dans le métal du fond.

Quant aux « émaux des peintres », j'ai une observation plus concluante encore à soumettre à M. de Laborde. Nous les appelions émaux peints; il les nomme émaux des peintres. Le changement paraîtra malheureux si on considère que cette légère modification semble indiquer que les peintres émailleurs n'étaient pas orfèvres : la nature de leurs œuvres protesterait contre cette nouvelle terminologie. Ce sont des vases, des aiguères, des bénitiers, des chasses, des calices, où le travail du burin est souvent plus considérable que celui du pinceau. A l'hospice de Limoges, un calice du *xvi^e* siècle est orné de petites têtes d'apôtres, peintes en émail. Même détail à observer sur un reliquaire du *xv^e* siècle conservé à Bourgañeuf. Saint-Sulpice-les-Feuilles a encore le bonheur de garder un reliquaire donné par Jacques Lallemand à l'abbaye de Grandmont en 1479. C'est une statuette en argent doré par parties.

Elle représente saint Sébastien percé de flèches. Voilà une œuvre d'orfèvre s'il en fut jamais. Sur le soubassement les armes du donateur, peintes en émail, se répètent deux fois; et, autour de cet édicule, des émaux peints représentent la légende du saint dont l'image est figurée au-dessus.

Et puis n'y a-t-il pas d'ailleurs quelques inconvénients à changer perpétuellement la langue des arts? Que devient une loi trop mobile (1)? Ces observations faites, je n'ai plus qu'à louer dans le livre de M. de Laborde. Il prouve de la manière la plus concluante et la plus ingénieuse que l'application de l'émail aux métaux, qui donne à la sculpture et à la peinture un éclat éternel, est une découverte tout occidentale, gauloise d'abord et française ensuite, et surtout et avant tout limousine. L'art de colorer le verre, de le déposer comme glaçure à la surface des terres cuites, de le façonner en figures, d'y incruster des feuilles d'or et de le filigraner, fut connu de l'antiquité classique, et pratiqué de diverses manières par l'Assyrie et l'Égypte, par la Grèce et par Rome. L'art d'émailler le métal, si voisin de ces pratiques, demeura inconnu. Les barbares occidentaux, c'est-à-dire sans doute les Gaulois seuls, le pratiquèrent, et Limoges s'appropriâ leurs procédés en les accroissant. Quand le goût change, les méthodes limousines changent en s'imposant. Au moyen-âge, y a-t-il eu en Europe des ateliers d'émailleurs ailleurs qu'à Limoges? M. de Laborde pose la question sans la résoudre entièrement. Mais, quoiqu'il incline pour l'affirmative, en vingt endroits il justifie l'appellation universelle qui voit constamment dans les émaux des œuvres de Limogés.

La série des émaux peints, qui s'ouvre au xvi^e siècle, a surtout

(1) J'aurais encore à relever quelques erreurs iconographiques. Les anges du ciboire d'Alpais ne portent pas sur la poitrine des nimbes, mais des disques cruciformes. A la page 50, je rencontre cette note : « On a trouvé à Jumièges des silhouettes de crosses découpées dans des lames de cuivre. C'était, comme dans l'antiquité, une apparence de la chose. Les patens avaient cru que leurs dieux se contenteraient du simulacre des objets qui avaient été à l'usage de leurs morts; les chrétiens n'avaient pas moins de confiance dans l'indulgence du Dieu unique et tout-puissant qui devait faire la part de leur bonne intention. »

J'arrête au passage cette observation. Ce n'était pas comme offrande à Dieu et moyen d'obtenir miséricorde que des objets précieux étaient déposés dans les tombes chrétiennes : c'était un hommage au défunt qu'on voulait entourer des insignes qui avaient honoré sa vie. Les imitations de crosses qui se sont aussi trouvées étaient un signe, une inscription, destinés à rappeler les titres du mort.

L'assimilation entre les usages chrétiens et ceux du paganisme est, sur ce point, contraire à tout l'enseignement de l'Eglise.

sa prédilection. Il caractérise la manière de chaque maître avec une souplesse et une justesse de langage où se reconnaît l'écrivain maître de sa plume. La manière de chaque émailleur est désormais fixée ; les descriptions du savant ont la précision du dessin.

Ces descriptions sont nécessairement limitées aux maîtres dont il existe des œuvres et des signatures. La nature de l'ouvrage de M. de Laborde excluait la partie historique de la vie de nos émailleurs. Notre patriotisme a le droit et le devoir de combler cette lacune.

Qui émailla la bague en or, récemment découverte, de l'évêque Gérard, décédé en 1022 ? Quel était cet orfèvre Mathieu Vitalis qui, en 1087, copiait avec une habileté si coupable les sceaux des lettres apostoliques ? Nous sommes renseignés sur les écoles monastiques d'orfèvrerie de Solignac, de Saint-Martial et de Grandmont ? Quelle cause amène l'éclat soudain dont brille au ^{xiii} siècle l'abbaye de Saint-Augustin-lez-Limoges ? Où avaient été élevés ces abbés Raimond et Pierre qui pratiquaient avec succès tous les arts, et avec prédilection celui de l'orfèvrerie (1) ? Nous avons mis en lumière les textes relatifs à Guillaume-le-Borgne, à Jean Chatelas, à Jean de Limoges, dont l'Europe se disputait les œuvres. Les obituaires nous ont donné les noms de Pierre Grégoire, gendre de Disnematin, de Peyteau et de Pinchaud, assez riches, au milieu du ^{xvi} siècle, pour doter et fonder des vicairies. Les recherches heureuses de M. Du Boys, aidé par M. Ardant, doubleront nos dynasties des Léonard et des Laudin : nos listes des émailleurs des derniers siècles seront bientôt complètes. Restera encore la question des influences orientales ; mais l'érudition va s'instruire sur place à la suite de nos armées, et elle sera aussi victorieuse à sa manière. Nous avons dû réserver les observations que nous fournit ce sujet pour un travail particulier.

Le second volume de M. de Laborde, publié sous forme de « glossaire », nous permettra de revenir sur ces questions.

TEXIER,

Supérieur du petit séminaire du Dorat.

(1) « Venerabilis Raymundus... multa etiam ornamenta ipse fecit. id est majorem crucem argenteam et duos calices deauratos magnæ pulchritudinis. » — *Ann. Bened.*, T. VI, 694.

DISSERTATION

SUR

L'APOSTOLAT DE SAINT MARTIAL.

CHAPITRE SIXIÈME (suite).

LISTE CHRONOLOGIQUE DES ÉCRIVAINS QUI ONT SOUTENU L'APOSTOLAT DE SAINT MARTIAL DEPUIS LE XI^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS.

XVII^e SIÈCLE.

1616. — SAINT FRANÇOIS DE SALES, dans son *Traicté de l'amour de Dieu*, adopte la tradition qui veut que saint Martial soit le petit-enfant présenté dans l'Evangile comme modèle d'humilité (1).

1616. — JEAN GAUTHIER, jésuite, dans sa *Table chronologique de l'état de l'Eglise catholique*, dit que saint Martial, venu d'Orient à Rome avec saint Pierre, et envoyé par lui dans les Gaules, mourut l'an 74 de Notre-Seigneur (2).

1617. — Les éditeurs de SURIUS, en 1617, insérèrent *in extenso*, au 30 juin, la légende de saint Martial composée sous le nom d'Aurélien, son successeur.

(1) Voyez saint Marcial (car c'est fut, comme on dit, le bien-heureux enfant duquel il est parlé en S. Marc) nostre Seigneur le prit, le leva, et le tint assez longuement entre ses bras. O beau petit Marcial, que vous estes heureux d'estre saisi, pris, porté, uny, joint et serré sur la poitrine céleste du Sauveur, et baisé de sa bouche sacrée, sans que vous y coopérez, qu'en ne faisant pas résistance à recevoir ces divines caresses ! (*Traicté de l'amour de Dieu*, L. VII, C. II.)

(2) *Tabula chronolog. status Ecclesie catholice*, p. 16, col. 5. (Ap. BONAV., T. I, p. 478.)

1617. — Cette année, les chanoines de l'Eglise de Colle di Val d'Elsa en Toscane présentèrent à Rome une défense de l'apostolat de saint Martial, que, de temps immémorial, on honorait dans cette Eglise du titre et de l'office d'apôtre. L'évêque Cosimo della Gherardesca, récemment nommé, trouva sans doute que ces honneurs étaient contraires aux règles liturgiques; et il voulut substituer au culte d'apôtre le culte plus modeste de confesseur-pontife. Le chapitre s'opposa à cette innovation, et, pour terminer le conflit, la cause fut portée au tribunal de la Congrégation des Rites. Quelques chanoines furent envoyés en députation à Limoges pour chercher dans les archives des preuves en faveur de leur tradition (1), et ils trouvèrent en effet les actes et les décisions des conciles de Limoges et les bulles si expresses de Jean XIX et de Clément VI. Une défense de l'apostolat fut rédigée, avec réfutation de Grégoire de Tours et de Sulpice-Sévère, et c'est là probablement la plus ancienne dissertation en règle sur ce sujet. Le cardinal Bellarmin (qui avait écrit contre la mission de saint Martial au 1^{er} siècle) fut chargé par la Congrégation des Rites de juger cette affaire. Nous n'avons pu trouver la décision du cardinal; mais ce qui prouve qu'elle fut favorable, c'est qu'on a continué, dans l'Eglise de Colle, d'honorer saint Martial du titre et de l'office d'apôtre. Au moment de mettre sous presse, M. Bauzon, professeur au grand-séminaire, nous communique une ancienne copie de cette dissertation du chapitre de Colle; et nous y trouvons, en faveur de l'apostolat et des traditions qui s'y rattachent, quelques témoignages antérieurs que nous aurions tous enregistrés dans leur ordre chronologique si nous les eussions connus plus tôt (2).

1618. — GUILLAUME DE LA CROIX, avocat de Cahors, dans son *Histoire des Evêques de Cahors*, qui ne parut qu'en 1626, huit ans après sa mort, dit que saint Martial, disciple de saint Pierre, prêcha l'Evangile dans le Quercy (3).

(1) BONAY., T. II, p. 164 — BANDEL, *Dérot. à saint Martial*, p. 74.

(2) Par exemple : 1^o Jean Germain, évêque de Châlons (*Cablonensis*), qui florissait en 1450 : son témoignage se trouve dans un ouvrage imprimé à Venise, en 1570, sous ce titre : *Mappa mundi spiritualis et topographia sanctorum martyrum*; 2^o Molanus (xvi^e siècle), probablement dans ses Notes au martyrologe d'Usuard; 3^o Pierre Galesini (1578), dans ses Notes sur le martyrologe, 30 juin; 4^o Charles Sigonius (xvi^e siècle), dans ses Notes sur l'Histoire Sacrée de Sulpice-Sévère, l. II; — puis l'*Histoire scolastique* (C. LXXIII) de Pierre Comestor (xii^e siècle), Guillem. Eysengrensis, cent. 2, dist. 3, etc. — Nous n'avons pu indiquer que le témoignage de Jean Germain, en 1450.

(3) *Acta Episcop. Cadurcens* (Ap. BONAY., T. II, p. 316.)

4619. — SCIPION DUPLEX, dans ses *Mémoires des Gaules*, compte saint Martial au nombre des missionnaires que saint Pierre envoya dans les Gaules (1).

4620. — BARDON DE BRUN (le bienheureux), mort à Limoges, en odeur de sainteté, en 1625, écrivit une longue épître latine à Belarmin pour réfuter ce que le savant cardinal avait dit, dans son ouvrage *sur les Ecrivains ecclésiastiques*, contre l'apostolat de saint Martial au 1^{er} siècle et les Lettres qui portent son nom. Cette épître de Bardon de Brun a été publiée, avec la traduction, dans le premier volume du P. Bonaventure (2). Le bienheureux Bardon composa aussi, en 1624, une longue prose en l'honneur de saint Martial, que l'on trouve dans le second volume du même auteur (3), et où aucune des traditions relatives à l'apôtre de l'Aquitaine n'est passée sous silence.

4621. — JEAN CHENU, avocat de Bourges, dans son ouvrage en latin qui a pour titre *Chronologie des évêchés de France* (Paris, 1624, in-4°), dit que saint Martial vint d'Orient à Rome avec saint Pierre, et fut envoyé par lui dans les Gaules (4).

4622. — GUILLAUME CATÉL, conseiller au parlement de Toulouse, mort en 1626, cite, dans ses *Mémoires de l'histoire du Languedoc*, plusieurs anciennes chroniques, d'après lesquelles saint Martial, envoyé par saint Pierre dans les Gaules, aurait prêché l'Evangile à Toulouse avant la venue de saint Saturnin (5), et il fixe sa mission au 1^{er} siècle (p. 404).

4623. — COSIMO DELLA GHERARDESCA, évêque de Colle en Toscane, rappelle les principales traditions relatives à l'apôtre du pays de Colle et de l'Aquitaine dans l'inscription qu'il fit placer, en 1624, dans l'église de Saint-Martial, près du pont de Granciano (6).

(1) *Mémoires des Gaules*, L. V, C. XI, en tête de son *Histoire générale de France*, édit 1634, T. I, p. 243.

(2) T. I, p. 18 et suivantes.

(3) T. II, p. 669.

(4) S. Martialis, Lemovicensis episcopus, cum sancto Dionysio dictus alter Galliarum apostolus, ab Oriente Romam cum Petro reversus, ab eodem in Gallias missus est. At, cum Lemovicenses, Tolosanos, Burdigalenses et Aquitanos, et eos qui a Rhodano in Oceanum vergunt ad Religionem Christianam instituisset, ex humanis sublatus est an Christi 74; Lini, pont. max., 6; Vesp., 3. (Ap. BONAV., T. I, 509.)

(5) Ex chronicis antiquis pluribus colligitur et habetur quod prænominatus S. Martialis ad partes Galliarum et Aquitanie missus per B. Petrum, etc., per civitatem Tolosanam transiens, prædicavit ibi verbum Dei, etc. (L. II, p. 59 et 60.)

(6) Voir cette inscription italienne citée plus haut, chap. III, § 2, p. 105.

1624. — JACQUES DONAT, archidiaque de Reims, dont notre ami M. Auguste Du Boys a recueilli et publié les poésies (1), composa, en 1624, deux ans avant sa mort, des *Stances sur les louanges de saint Martial, apôtre d'Aquitaine*, dans lesquelles il chante les vieilles traditions du pays (2).

1625. — CLAUDE ROBERT, dans son *Gallia Christiana*, traitant des évêques de Limoges, dit que saint Martial fut envoyé dans la Gaule par saint Pierre, et cite en faveur de cette mission un vieux martyrologe limousin (3).

1625. — RAYMOND DE LA MARTHONIE, évêque de Limoges, dans le bréviaire qui parut sous son nom en 1625, reproduisit la légende de 1587 avec toutes les traditions qui se rattachent à l'apostolat de saint Martial (30 juin).

1627. — FRANÇOIS DE BIVAR, cisterzien espagnol, publia en 1627 la *Chronique de Flavius Dexter*, dont il essaya vainement de prouver l'authenticité, et annexa à cette *Chronique des Commentaires* dans lesquels il adopte la mission de saint Martial au 1^{er} siècle (4).

1629. — JEAN DUPUY, récollet, dans son ouvrage qui a pour titre : *L'Estat de l'Eglise du Périgord depuis le Christianisme*, reconnaît que saint Martial, disciple de saint Pierre, a prêché en Périgord dès le 1^{er} siècle (p. 53, 46, etc.).

1630. — ANDRÉ DUVAL, docteur de Sorbonne, dans ses *Fleurs des Vies des Saints*, où il complète l'œuvre de Ribadeneira, a inséré une *Vie de saint Martial* dans laquelle il reproduit les principaux faits traditionnels relatifs à l'apôtre de l'Aquitaine (30 juin).

1632. — CORNELIUS A LAPIDE, célèbre commentateur, dans sa *Chronotaxe des Actes des apôtres*, place à l'an 74 la mort de saint Martial, évêque de Limoges et apôtre des Gaules ; il dit que, envoyé

(1) Un vol. in-8°, 1851, Limoges, chez Ardillier fils.

(2) Il (Jésus) voulust recevoir, de ses mains innocentes,
Le pain mystérieux et les sacrés poissons.....
(Martial) eust l'honneur d'assister en son banquet mystique,
De porter le bassin, verser l'eau sur les mains
Des douze colporteurs de ce Roy pacifique,
Et de le voir mourir pour sauver les humains.
(P. 48 et 49.)

(3) AP. BONAV., T. I, p. 509, 591.

(4) Ad ann. 48 (*Patrolog.*, T. XXXI, col. 162, 169.)

de Rome par saint Pierre, il convertit les habitants de Limoges, de Toulouse, de Bordeaux, de Cahors, et autres de l'Aquitaine, etc. (4). Dans son *Commentaire sur les Evangiles*, il mentionne les traditions qui voient dans saint Martial le petit enfant modèle d'humilité, le jeune homme qui portait les cinq pains et les deux poissons, etc. (2).

1632. — ODON DE GISSEY, jésuite, dans son *Histoire de Notre-Dame de Roquemadour*, publiée en 1632, et dans l'*Histoire de Notre-Dame du Puy*, qui parut en 1620, adopte la tradition qui fait de saint Martial un contemporain de J.-C. et un disciple de saint Pierre, et cite d'anciennes autorités en faveur de cette tradition (3).

1633. — PIERRE HALLOIX, savant jésuite, dit, dans sa *Vie de saint Denis*, que saint Martial a prêché jusqu'en Espagne (4). On trouve la même assertion dans la Chronique du Pseudo-Dexter.

1635. — JEAN TANAULT, jésuite, dans ses *Annales*, place au 1^{er} siècle la mission de saint Martial.

1635. — GÉRALD VIGIER, carme déchaussé, appelé en religion Dominique de Jésus, dans son ouvrage intitulé *Histoire parénétiqne des trois saints protecteurs de la Haute-Auvergne, avec quelques remarques sur l'histoire ecclésiastique de la province*, regarde saint Martial comme un des soixante-douze disciples envoyés par saint Pierre dans les Gaules (5).

1636. — BERTRAND DE LA TOUR, doyen de Tulle, dans son ouvrage qui a pour titre : *Institution de l'Eglise de Tulle*, dit que, après l'ascension de Notre-Seigneur, saint Martial s'attacha à saint Pierre, et fut envoyé par lui avec deux compagnons dans les Gaules (6).

1637. — ANDRÉ DU SAUSSAY, évêque de Toul; a résumé avec

(1) *Comment. in Acta apostol.*, édit. d'Anvers, p. 8; *Acta apost.*, C. XXVIII.

(2) In MATTH., C. XVIII, v. 2. — *Ibid.*, C. XXVII, § 32.

(3) *Hist. de N.-D. de Roquemadour*, p. 56.

(4) Plures qui in Galliis prædicabant soliti erant in Hispaniam, dilatandæ fidei gratia, convolare; nempe hoc de sancto Martiale Lemovicensi, hoc de sancto Saturnino, Tolosanorum præsule, et pluribus aliis invenitur. (*Vita S. Dionys.*, C. XII.) — Ce qui est certain, c'est que saint Martial est honoré dans plusieurs Eglises d'Espagne : au XII^e siècle, Pierre-le-Scolastique parlait d'une église érigée en l'honneur de saint Martial sur une montagne au-delà de Barcelone (ap. BONAV., T. II, p. 309); et nous nous souvenons que, cette année (1854), l'empereur Napoléon III, dans son séjour à Biarritz, ayant visité Saint-Sébastien et la frontière d'Espagne, passa en revue la garde nationale de Saint-Martial.

(5) Ap. BONAV., T. I, p. 498, 577. — Cf. LELONG, *Bibl. hist.*, T. I, n° 4242.

(6) *Institut. Tutelens. Eccles.*, C. I. (Ap. BONAV., T. I, p. 516.)

beaucoup d'élégance, dans son *Martyrologe Gallican* (1), les antiques traditions de l'Aquitaine sur saint Martial; et, dans un autre de ses ouvrages (2), il a défendu avec beaucoup de zèle ces mêmes traditions.

1638. — JEAN BANDEL, vicaire-général de M. de La Fayette, évêque de Limoges, fit paraître en 1638 son *Traité de la dévotion des anciens chrétiens à saint Martial*, ouvrage très-rare et très-curieux, où se trouvent résumées les principales traditions sur l'apôtre de l'Aquitaine.

1638. — GERMAIN MILLET, bénédictin, qui prit part à la polémique relative à saint Denis-l'Aréopagite, défendit l'apostolat de saint Martial par la possession, le témoignage de quelques écrivains du moyen-âge et la légende d'Aurélien (3). « Personne n'ignore, dit-il, que saint Martial n'a pas été un des derniers, parmi les soixante-douze disciples, à travailler à la prédication évangélique (4) ».

1638. — LA CHRONIQUE MANUSCRITE LIMOUSINE conservée à la Bibliothèque communale de Limoges, et connue sous le nom de *Chronique de 1638*, rapporte, en les adoptant, toutes les traditions relatives à l'apostolat de saint Martial (p. 36).

1640. — MARC-ANTHONY DOMINICY, de Cahors, dans les prolégomènes de l'ouvrage qui a pour titre *De Sudario capitis Christi*, dit que saint Martial a été, envoyé dans les Gaules par le prince des apôtres (5).

1642. — FRANÇOIS GARSON, vicaire-général de Rouen, fit paraître en 1642 un ouvrage intitulé : *Sainte Apologie pour saint Denys-Aréopagite, saint Lazare, saint Trophime, et autres saints apôtres des Gaules* (6).

1643. — HENRI DE SPONDE, évêque de Pamiers, a fait un abrégé des Annales de Baronius, qu'il a continuées jusqu'en 1640. Non-seulement il adopte les principales traditions sur saint Martial,

(1) *Martyrol. Gallie.*, 30 jun., pp. 396.

(2) *De Myst. Gall. Script.*, p. 302.

(3) *Vindicata Ecclesia Gallicana de suo Dionysio Gloria*, p. 34.

(4) Martialem e 72 discipulis non ultimum laborasse nemo ignorat. Illum Lemo-vicensem episcopum ab ipso Petro institutum docent Martialis Acta, ex Aureliano successore expressa, Petrus Blesensis, Robertus Altisioderensis, Ordericus Vitalis. (*Vindicata Ecclesia Gallicana de suo Dionysio Gloria*, L. I, C. VI.)

(5) *De Sudario capitis Christi*, prolegom. (Ap. BONAV., T. I, p. 460.)

(6) LELONG, *Biblioth. histor. de la France*, édit. Fontette, n° 4039.

mais il prévient même les objections, et signale en passant l'erreur dans laquelle est tombé Grégoire de Tours (4).

1645. — La magnifique châsse de saint Martial, couverte de plaques de vermeil, qui fut faite à Paris en 1645, et dont les bas-reliefs furent exécutés d'après les dessins d'un peintre-émailleur de Limoges nommé Poirier (2), était ornée de huit tableaux relatifs à l'histoire de l'apôtre de l'Aquitaine. « Le premier représentait Martial enfant proposé par Notre-Seigneur à ses disciples comme le modèle de l'humilité chrétienne; le deuxième, le miracle de la multiplication des cinq pains et des deux poissons offerts à Jésus-Christ dans le désert par le jeune Martial; le troisième, la mission de ce saint personnage dans les Gaules par saint Pierre; etc. » (3).

1646. — JACQUES DOUBLER, bénédictin de l'abbaye de Saint-Denis, zélé défenseur de l'aréopagitisme du premier évêque de Paris, a soutenu aussi l'apostolat de saint Martial. Dans son *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, publiée en 1625, il cite en faveur de nos traditions plusieurs auteurs tant anciens que modernes (4); et, dans son *Histoire chronologique pour la vérité de saint Denis-l'Aréopagite*, qui parut en 1646, « il prouve par le témoignage d'Aurélien, du saint moine Siméon, saint Antonin, Innocent III, Jean XX, Pierre de Blois, Robert d'Auxerre, Orderic Vital, Baronius, Chenu et autres, que saint Martial a été disciple et missionnaire de saint Pierre (5) ».

1648. — ANTOINE DADIN D'HAUTESERRE, professeur en droit à Toulouse, et l'un des plus habiles jurisconsultes de son temps, prit la défense de l'apostolat de saint Martial dans son ouvrage intitulé *Des Choses d'Aquitaine*. Après avoir établi l'antiquité des Eglises de

(1) *Epitome BARONII, Annales ecclesiastici*, ad annum 74, n° VII : edit. 1649, T. I, p. 162.

(2) TEXIER, *Essai sur les émailleurs limousins*, p. 236. — BONAV., T. II, p. 591.

(3) MAURICE ARDANT, *des Ostensions*, p. 62. — Nous avons trop négligé de citer ces témoignages peints ou sculptés de la tradition. Notre savant ami M. l'abbé Texier nous a appris que la légende de saint Martial se trouvait peinte sur les vitraux de la cathédrale de Tours (XIII^e siècle); et nous avons lu dans Bonaventure (T. II, p. 297) que de vieux bas-reliefs en marbre du chœur de Saint-Surin de Bordeaux, accompagnés d'une inscription en lettres gothiques, représentaient, entre autres sujets, saint Martial recevant sa mission de saint Pierre. — Ce sont là autant de monuments de la croyance des peuples et de l'antique tradition.

(4) *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis en France, contenant les antiquités d'icelle*, p. 40.

(5) Ap. BONAV., T. I, p. 366.

la Gaule par saint Irénée, Tertullien, Eusèbe, etc., il allègue en faveur de l'apostolat de saint Martial d'anciens témoignages, tels que la vieille légende de saint Genou, Pierre-le-Vénérable, etc. (1).

1648. — FERDINANDO UGHELLI, savant religieux italien, dans son grand ouvrage qui a pour titre *Italia sacra*, adopte les traditions qui font envoyer saint Martial par saint Pierre; et le font ressusciter son compagnon saint Austriclinien, à Colle en Etrurie, avec le bâton de saint Pierre (2).

1650. — Le P. SATURNIN DE TOUS-LES-SAINTS, carme déchaussé, dit, dans son *Ancienne Rome* (C. XIII), que saint Pierre consacra saint Martial évêque dans la maison de saint Pudens, et qu'il l'envoya prêcher dans les Gaules (3).

1650. — Le CATALOGUE DES EVÊQUES DE MENDE (XVII^e siècle), conservé dans les archives de la Lozère, fait remonter au 1^{er} siècle la mission de saint Martial (4).

1654. — PAUL ARINGHI, prêtre de l'Oratoire de Rome, qui a traduit en latin et considérablement augmenté la *Rome souterraine* de Bosio, dit, dans cet ouvrage, que, d'après saint Thomas et saint Anselme, saint Martial était ce petit enfant proposé aux apôtres pour modèle d'humilité (5).

1654. — JEAN BONDONNET, religieux bénédictin de Saint-Vincent-du-Mans, dans l'avant-propos de son *Histoire des Evêques du Mans*, examine l'autorité de Sulpice-Sévère et de Grégoire de Tours, et il prétend prouver que la foi a été reçue dans les Gaules, du temps des apôtres, au 1^{er} siècle de l'Eglise. — Deux ans plus tard (1653), le même écrivain fait paraître une réfutation des trois Dissertations

(1) Martialis eo magis convenit nomen apostoli quod is fuit unus de 72 discipulis, pene sortis apostolicæ, et quasi pars fuit animi et corporis Petri, a quo sacre legationis officium suscepit cum ipsius baculo : unde tradunt romanum pontificem non uti baculo pastorali. (*Rerum Aquitan.*, L. IV, C. IX.)

(2) UGHELLI, *Italia sacra*, T. III, art. *Collenses episcopi*. (Voir le texte d'Ughelli cité plus haut, C. III, art. 2, p. 403, 404.)

(3) Ap. BONAV., T. II, p. 457.

(4) *Recherches sur les SS. Martial, Séverien et Privat*, par M. l'abbé BALDIT, p. 13.

(5) Haud tamen hic obiter silentio obvolvendum est quod puer iste, qui in Evangelio describitur, S. Martialis Lemovicensium episcopus, D. Thoma et Anselmo testibus, fuisse creditur; vel certe, ut Metaphrastes asserit, Ignatius Antiochenus; Ignatio, inquit Metaphrastes, cum esset plane puer, alunt Christum manus imposuisse, et dixisse: Nisi quis humiliaverit se sicut hic puellus, non intrabit in regnum celorum. (*Roma subterranea*, L. VI, C. IX, T. II, p. 538.)

de Launoy touchant les missions apostoliques dans les Gaules au 1^{er} siècle (1).

1652. — JACQUES BRANCHE, prieur de Notre-Dame-de-Pébrac, dit, dans ses *Vies des Saints de l'Auvergne*, que saint Martial, *disciple de l'apôtre saint Pierre*, et premier évêque de Limoges, avait fondé l'église cathédrale de Clermont, et consacré l'autel de Notre-Dame-du-Puy (2).

1652. — PIERRE GABRIEL, chanoine de Montpellier, dans son *Histoire des Evêques de Montpellier et de Maguelonne* (*Series præsumum Magolonensium et Montispeiliensium*), regarde saint Martial comme un des disciples de Notre-Seigneur (3).

1657. — JEAN-BAPTISTE GUESNAY, jésuite, dans ses *Annales de la province de Marseille*, fixe à l'an IV de l'empereur Claude la venue de saint Martial à Rome avec saint Pierre et sa mission dans les Gaules (4).

1658. — PIERRE DE MARCA, archevêque de Toulouse, mort archevêque *nommé* de Paris, un des savants les plus distingués du 17^{ème} siècle, établit fortement, dans sa Lettre à Henri de Valois, l'antiquité de la prédication évangélique dans les Gaules, et soutient en particulier la mission de saint Martial par saint Pierre (5).

1666. — L'abbé COLLIN, chanoine théologal de Saint-Junien, enseigne, dans sa *Table chronologique et historique*, publiée en 1666, que saint Martial, l'un des soixante-douze disciples, fut envoyé par saint Pierre dans les Gaules; et, dans ses *Vies des Saints du Limousin*, qui parurent en 1672, il défend les diverses traditions relatives à saint Martial, tout en reconnaissant que son ancienne Vie, écrite par saint Aurélien, avait été enlevée par les Barbares du 5^{ème} siècle (6).

1668. — JÉRÔME LOPEZ, chanoine théologal de l'Eglise de Bordeaux, dans son ouvrage intitulé *L'Eglise métropolitaine et primatiale de*

(1) LELONG, *Biblioth. hist. de la France*, édit. Fontette; T. I, n^{os} 3962 et 3964.

(2) *Vies des Saints de l'Auvergne*, 1652, p. 28.

(3) AP. BONAV., T. I, p. 498.

(4) *Annales provincie Massiliensis*, in-fol., p. 97.

(5) *De tempore prædicatæ primû in Gallias fidei*, n^o 19. — On trouve cette Dissertation 1^{re} en tête de l'édition de l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusebe, par Henri de Valois; 2^o dans la collection des Bollandistes (*Acta SS.*, T. V junii, p. 544); 3^o avec deux autres Dissertations de P. De Marca, que Baluze fit réimprimer en 1669.

(6) *Vies des Saints du Limousin*, p. 214.

Saint-André de Bordeaux, avec l'histoire de ses archevêques défend par des raisons solides la tradition de l'Aquitaine sur saint Martial (4).

1670. — LOUIS MILSONNEAU, jésuite, rédacteur des légendes placées dans le *Propre des saints du diocèse de Limoges*, publié en 1670, sous l'épiscopat de M. de La Fayette, rapporte, en style d'une élégance prétentieuse, les diverses traditions relatives à l'apostolat (30 juin).

1676. — LÉ P. BONAVENTURE DE SAINT-AMABLE, carme déchaussé, né à Bordeaux, publia, en 1676, un volume in-folio pour défendre l'apostolat de saint Martial et l'antiquité des Eglises des Gaules. On trouve dans ce livre des recherches consciencieuses et de l'érudition, et nous avons été facilité dans notre travail par les nombreuses citations que le P. Bonaventure a jetées pêle-mêle dans son ouvrage (2). Après avoir longuement réfuté Sulpice-Sévère, Grégoire de Tours et le chanoine Descordes, il défend les traditions de la plupart des Eglises de France. Seulement il manque parfois de critique, et le

(1) Après avoir exposé les objections tirées de Grégoire de Tours et de Sulpice-Sévère, il s'exprime ainsi : « Néanmoins ces raisons ne paroissent pas assez fortes pour détruire la tradition non-seulement de l'Eglise de Bordeaux, mais de celle de Limoges et des autres Eglises qui rapportent à saint Pierre la mission de saint Martial dans les Gaules. Et cette tradition est d'autant plus recevable qu'elle se trouve autorisée dans quatre conciles : un de Bourges, un de Poitiers, deux de Limoges.... On n'y agita point si saint Pierre l'avoit envoyé ou non, mais s'il falloit l'honorer comme un confesseur seulement, ou comme un apôtre. Et, pour arrêter qu'on l'honoreroit en cette qualité, on employa la croyance et la tradition commune qu'il avoit été disciple de Jésus-Christ, et que, s'étant attaché à saint Pierre, il en avoit reçu sa mission pour annoncer la foi dans les provinces des Gaules. Cette tradition fut supposée comme véritable ; on n'entra point en dispute sur le temps de sa mission, mais sur sa qualité. Et les Pères de ces conciles jugèrent qu'il falloit lui décerner les honneurs d'un apôtre, parce qu'on ne pouvoit douter de sa mission faite par saint Pierre, suivant l'ancienne tradition, préférable à ce que l'on eût pu alléguer de Sévère ou de Grégoire de Tours, qui ne fut point allégué, et qui n'étoit pas inconnu à ces évêques. » (*L'Eglise métropol. et primat. de Saint-André*, etc., C. II, n° 3.)

(2) Le P. Bonaventure cite en faveur de l'apostolat de saint Martial un certain nombre d'auteurs que nous n'avons pas mentionnés dans notre table chronologique, faute de savoir exactement la date de leurs ouvrages ou la teneur des citations : nous indiquerons par exemple Juigné de La Brossinière, *Dictionnaire historico-théologique* (RONAV., T. II, p. 305) ; Durand, abrégiateur de Baronius (T. II, p. 133) ; Belletus, in *Summa* (T. I, p. 506) ; Augustin Barbosa, portugais, évêque d'Ugento dans le royaume de Naples ; André Vasconcellius, Mutius Justinopolitain, Brochantius, Gaillard, Pierre Crespetius, etc. (T. I, p. 576, 577.)

P. Lelong, qui avait le droit de porter un jugement, a dit cette parole sévère : « Ce livre est mal fait et peu exact » (4).

1677. — NOËL ALEXANDRE, savant dominicain, dans ses *Dissertations sur l'histoire ecclésiastique*, soutient, comme De Marca, l'antiquité de la prédication évangélique dans les Gaules et la mission apostolique de saint Martial, en faveur de laquelle il allègue les diptyques et les bréviaires de l'Eglise de Limoges, les deux conciles de Limoges du XI^e siècle, avec la bulle du pape Jean XX et le témoignage des moines du Mont-Sinaï, puis Innocent III, Pierre de Blois, Orderic Vital et les martyrologes de Corbie et de Saint-Savin de Lavedan (2).

1678. — RENÉ OUVRARD, chanoine de Tours, dans son ouvrage intitulé *Défense de l'ancienne tradition des Eglises de France*, a pour but de prouver que la mission des premiers prédicateurs évangéliques dans les Gaules a été faite par les apôtres ou leurs disciples immédiats (3).

1688. — FRANÇOIS GIRY, savant religieux de l'ordre des Minimes, dans ses *Vies des Saints*, publiées en 1688, adopte les traditions communes relatives à l'apostolat de saint Martial (30 juin).

1689. — ANTOINE PAGI, célèbre cordelier, a réfuté, dans sa *Critique des Annales de Baronius*, le passage de Grégoire de Tours qu'on oppose à la tradition de l'apostolat de saint Martial, et le passage de Sulpice-Sévère d'après lequel on prétend qu'il n'y a pas eu de martyrs dans les Gaules avant l'empire de Marc-Aurèle (4).

1689. — MARIE-JACQUELINE BLOUETTE DE BLÉMUR, religieuse bénédictine du Saint-Sacrement, dans ses *Vies des Saints*, publiées en plusieurs volumes in-folio, adopte, avec les récits recueillis dans Aurélien, l'époque traditionnelle de la mission de saint Martial (5).

1694. — BERNARD LABÉNAZIE, chanoine de Saint-Caprais d'Agen, fit paraître, en 1694, une *Dissertation sur le temps où l'Evangile a été prêché pour la première fois dans les Gaules* : dans cette Dissertation, écrite en latin, il soutient les missions des Gaules au I^{er} siècle. Quelques années plus tard (1696), il publia un ouvrage français sous ce titre : *Défense de l'antiquité des Eglises de France*

(1) LELONG., *Biblioth. hist. de la France*, édit. Fontette, T. I, n° 4063.

(2) In *Hist. Eccles. I sæc., Dissert. XVI*, T. III, p. 164.

(3) FONTETTE, *Biblioth. histor. de la France*, T. I, n° 4004.

(4) *Critica historico-chronologica in Annales C. Baronii*, ad annum 235, §§ IV, V, VI, édit. 1689, p. 65.

(5) *Vies des Saints*, 1689, in-folio, T. II, p. 745 (30 juin).

contre le livre intitulé *L'Origine des Eglises de France, et contre les principes de Launoy* (1).

1696. — ZACHARIE LA SELVE, récollet, né à Tulle, dans son ouvrage intitulé *L'Année apostolique* (*Annus apostolicus*), renfermant des sermons pour tous les jours de l'année, a placé au 30 juin un sermon sur saint Martial dans lequel il n'oublie aucune des traditions relatives à l'apostolat (2).

XVIII^e SIÈCLE.

1705. — FRANÇOIS PAGI, neveu d'Antoine Pagi, et cordelier comme son oncle, continua d'une manière non moins savante sa *Critique des Annales de Baronius*. Dans cet ouvrage, où il montre avec sa sagacité ordinaire que saint Denis de Paris a été envoyé dans les Gaules par le pape saint Clément (3), il reconnaît aussi que la tradition qui fixe la mission de saint Martial au 1^{er} siècle était l'ancienne tradition des Eglises de la Gaule, et il enseigne que Grégoire de Tours, en plaçant cette mission sous l'empire de Dèce, n'est pas d'accord avec lui-même (4).

1708. — Mgr DE BAGLION DE LA SALLE, évêque de Mende, dans un Mémoire présenté au roi (Louis XIV) au sujet des droits et des privilèges de son Eglise, s'exprimait ainsi : « L'Eglise de Mende reconnaît pour son fondateur saint Martial, l'un des disciples de saint Pierre et apôtre de la France, lequel y établit pour premier évêque saint Séverien, l'un de ses compagnons dans ses travaux apostoliques » (5).

1740. — Le PROPRE DU BRÉVIAIRE DE LIMOGES, imprimé, en 1740, sous l'épiscopat de M. Charpin de Genétines, maintient toutes les antiques traditions consignées dans le Bréviaire de 1587 (30 juin).

1744. — L'abbé DEMONVILLE (6), dans son *Histoire générale de*

(1) LELONG, *Biblioth. histor. de la France*, édit. Fontette, T. I, n° 3968, 4006.

(2) *Conciones de Sanctis*, édit. 1727, T. III, p. 4-14.

(3) *Critica in Annales Baronii*, ad annum 834, T. III.

(4) *Ibid.*, ad annum 1032, n° 2.

(5) *Recherches sur l'épiscopat des SS. Martial, Séverien et Privat*, par l'abbé BALLET, p. 10.

(6) Ce pseudonyme cache un écrivain de Limoges, Joseph Macquoy, prêtre communaliste de Saint-Pierre-du-Queyroix. — Son *Histoire de l'Eglise*, dont il a paru seulement deux volumes, mériterait d'être plus connue.

l'Eglise, imprimée à Liège en 1714, adopta les traditions communes sur saint Martial, dont il place la mission au 1^{er} siècle (1).

1722. — Le savant anglais SMITH, dans l'édition du *Martyrologe de Bède augmenté des Additions de Florus*, qu'il a enrichie de notes fort estimées, adopte les principales traditions connues sur saint Martial, et termine en disant, comme Baronius, que Grégoire de Tours se trompe *grandement* en plaçant la mission du saint évêque sous l'empire de Dèce (2).

1724. — Le P. CLAUDE PROUST, religieux célestin de Notre-Dame-du-Verdelais, adopte, dans ses *Vies des Saints*, la légende commune de saint Martial (3).

1730. — JEAN-CLAUDE SOMMIER, dans son *Histoire dogmatique de la Religion*, expliquant un passage d'Anastase-le-Bibliothécaire, qui rapporte que saint Pierre ordonna cinquante-trois évêques pour divers lieux, met en premier rang l'Eglise de Limoges parmi celles qui ont été fondées dans les Gaules par le prince des apôtres (4).

1734. — L'abbé GRANET, littérateur distingué, qui a publié, entre autres ouvrages, une édition complète des œuvres de Launoy, loin d'adopter l'opinion de ce savant sur l'époque de la mission de saint Martial, embrasse et soutient dans la préface (page 4) le sentiment contraire, et fait remonter à la fin du 1^{er} siècle l'origine de la religion chrétienne dans les Gaules (5).

1734. — BENOIT XIV (Prosper Lambertini), élu souverain pontife en 1740, dans son savant ouvrage sur la *Béatification des serviteurs de Dieu*, examinant cette question : Quels sont les Saints auxquels on peut donner le titre d'apôtres, parle de « saint Martial, évêque de Limoges, qui, ayant été envoyé par saint Pierre dans les Gaules, forma à la piété chrétienne les peuples de Limoges, de Toulouse, de Bordeaux, de Cahors, et les autres placés entre le Rhône et l'Océan (6) ».

(1) *Histoire générale de l'Eglise*, in-4°, T. I, p. 74 et suiv., imprimée non pas à Liège, chez Lambert Aerssens, mais à Limoges, chez François Meilhac.

(2) Insigniter errat Gregor. Turonen. dum tempore Decii Imperat. eum, ... in Gallias venisse testatur. (*Patrolog.*, T. XCIV, col. 964, nota.)

(3) *Vies des Saints*, in-fol., 30 juin. (T. I, p. 396.)

(4) Ap. MIGNE, *Patrolog.*, T. CXXVII, col. 1048.

(5) FONTETTE, *Biblioth. hist. de la France*, T. I, n° 3960.

(6) De sancto Martiali, episcopo Lemovicensi, qui a sancto Petro in Gallias amandatus, Lemovices, Tolosates, Burdigalenses, Cadurcos aliosque qui ex Rhodano in Oceanum vergunt populos ad pietatem Christianam instituit, olim disputatum est

1736. — Le BRÉVIAIRE DE 1736, publié sous les auspices de M. Benjamin de L'Isle-du-Gast, tout en retranchant de la légende de saint Martial les traditions particulières que rejetait la critique d'alors, maintint le gros des traditions recueillies par Aurélien, comme, par exemple, la naissance de saint Martial en Judée, sa mission par saint Pierre, etc. (30 juin).

1740. — DOM JEAN LIRON, bénédictin de Saint-Maur, dans son ouvrage intitulé *Singularités historiques* (T. IV), a inséré une dissertation, divisée en cinq parties, dans laquelle il prétend prouver, contre ceux qui suivent Grégoire de Tours et la mission des sept évêques, que les Eglises des Gaules ont été fondées par des hommes apostoliques dès le 1^{er} siècle; qu'elles étaient en grand nombre et florissantes dans le second, en sorte que la foi était répandue dans toutes les nations gauloises ou celtiques dès le commencement du 4^e siècle (4).

1749. — THOMAS-MARIE MAMACHI, savant religieux italien de l'ordre de Saint-Dominique, dans un important ouvrage qui a pour titre *Origines et Antiquités chrétiennes*, soutient l'antiquité apostolique des Eglises de France, et partant la mission de saint Martial au 1^{er} siècle (2).

1752. — J.-B. BULLET, professeur de théologie à la faculté de Besançon, et membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, fit paraître, en 1752, une « *Dissertation sur l'origine apostolique de l'Eglise gallicane*, dans laquelle on prouve que les apôtres, et spécialement saint Philippe, ont prêché l'Evangile dans les Gaules (3) ». Nous n'avons pu nous procurer ce livre, et nous ne connaissons pas l'opinion que l'auteur adopte sur saint Martial : quelle que soit cette opinion, on peut toujours conclure de cet ouvrage que, si les apôtres ont prêché dans les Gaules, on ne doit point trouver étonnant que leurs envoyés y aient fondé des Eglises.

1760. — L'abbé JOSEPH NADAUD, curé de Teyjac, l'antiquaire le plus laborieux et le critique le plus érudit qui ait travaillé sur l'his-

an apostolus dici posset; et apostolum sane dici debere definitum est in conciliis, etc. (*De Servorum Dei Beatificatione*, L. IV, pars II, C. XI, n° 5.)

(1) FONTETTE, *Biblioth. histor. de la France*, T. I, n° 4010.

(2) *Originum et Antiquitatum christianarum*, lib. II, C. XXII, § 1.

(3) *De apostolica Ecclesia Gallicana Dissertatio*, in qua probatur apostolos, et nominatim sanctum Philippum, Evangelium in Galliis prædicasse. (FONTETTE, *Biblioth. hist. de la France*, T. I, n° 4009.) — Cf. *Mémoires de Trévoux*, 1754, juin, p. 1459.

toire du Limousin, a publié une *Table chronologique des Evêques de Limoges*, dans laquelle il regarde comme *plus probable* la mission de saint Martial au I^{er} siècle, et il a composé un *Essai de dissertation sur saint Martial*, ouvrage manuscrit conservé au séminaire de Limoges, dans lequel il consacre le dernier chapitre à faire prévaloir cette opinion, qu'il appuie sur l'ancienne tradition et sur le témoignage de Florus (1). Nous devons un hommage de reconnaissance au mérite de Nadaud, dont les savantes indications nous ont facilité dans nos recherches, et nous ont mis sur la voie de précieux documents.

1770. — Les savants BÉNÉDICTINS DE SAINT-MAUR, auteurs de *l'Art de vérifier les dates*, l'ouvrage le plus capital de l'histoire, s'expriment ainsi sur l'apôtre de l'Aquitaine : « Martial, premier évêque de Limoges, vers la fin du I^{er} siècle (2) ». Et, dans un autre endroit du même livre, ils s'appuient sur l'autorité de De Marca et des deux Pagi pour rejeter l'opinion de Grégoire de Tours sur la mission des premiers évêques dans les Gaules (p. 239).

- 1774. — JOSEPH DEVOTON, chanoine de la cathédrale de Limoges, auteur d'un grand nombre d'ouvrages d'agiographie et d'histoire ecclésiastique limousine, a rédigé le *Catalogue des Evêques de Limoges*, placé en tête du Rituel de Mgr d'Argentré, dans lequel il adopte la tradition qui attribue la mission de saint Martial à l'apôtre saint Pierre (3).

1778. — RONCAGLIA, savant religieux italien de la Congrégation de la Mère de Dieu, a fait, sur l'Histoire ecclésiastique de Noël Alexandre, des *Remarques* pleines de critique et d'érudition, dans lesquelles il soutient l'antiquité apostolique des Eglises de France, et notamment, comme Noël Alexandre, la mission de saint Martial au temps de saint Pierre (4).

(1) *Essai de dissertation sur saint Martial*, C. XVIII. — Voir FONTETTE, *Biblioth. hist. de la France*, T. I, n° 4086.

(2) *Art de vérifier les dates*, édit. 1770, p. 161.

(3) « Saint Martial, apôtre de l'Aquitaine et premier évêque de Limoges, fut envoyé par saint Pierre pour annoncer dans les Gaules les vérités de la foi. Il soumit le Limousin à l'empire de Jésus-Christ, et prêcha l'Évangile dans les provinces de Bordeaux, Toulouse, Poitiers, Saintes, etc. Quelques critiques placent sa mission dans le III^e siècle : en la mettant du temps des apôtres, nous suivons une tradition ancienne et constante, autorisée par des papes, confirmée par des conciles provinciaux, adoptée dans plusieurs Bréviaires et Martyrologes, soutenue par un grand nombre d'auteurs célèbres, et appuyée sur des raisons solides ». (*Rituel de Limoges*, 1774.)

(4) *Hist. Eccles. I sæc : Animadvers. in dissert. XVI.*

1780. — L'abbé OROUX, homme érudit et d'une critique excessive, à qui l'on doit une Histoire très-estimée de saint Léonard, est l'auteur d'un ouvrage manuscrit qui a pour titre : *Remarques sur le Propre des Saints du diocèse de Limoges*. A l'article *saint Martial*, tout en élaguant de la légende de ce Saint la plupart des traditions maintenues jusqu'alors, il n'ose pas toucher à la mission par saint Pierre; et, après avoir exposé les deux opinions qui ont divisé les savants, il ajoute : « Je crois qu'on peut s'en tenir à la tradition ancienne, constante et universelle de l'Eglise de Limoges, qui a toujours cru que saint Martial a été envoyé par saint Pierre. C'est ce qui me paraît le plus raisonnable (4) ». La légende de saint Martial, rédigée dans ce sens par M. Oroux, a été insérée dans le Bréviaire de 1783.

1783. — Le BRÉVIAIRE DE 1783, publié par Mgr d'Argentré, maintient, dans les légendes de saint Martial, de saint Austriclinien, etc., la tradition qui fixe la mission de saint Martial au 1^{er} siècle, tout en faisant disparaître des légendes les détails que la critique d'alors regardait comme apocryphes.

1790. — L'abbé LEGROS, ancien vicaire de la collégiale de Saint-Martial, depuis chanoine de la cathédrale, antiquaire laborieux et compilateur infatigable, qui a écrit ou transcrit plusieurs volumes in-folio sur l'histoire du Limousin, place constamment la mission de saint Martial au 1^{er} siècle dans les nombreux ouvrages où il parle de l'apôtre de l'Aquitaine (5).

XIX^e SIÈCLE.

1808. — M. ROUGIER-CHATENET, auteur de la *Statistique du département de la Haute-Vienne*, reconnaît que l'opinion de ceux qui font remonter la mission de saint Martial au 1^{er} siècle de l'Eglise

(4) *Remarques sur le propre des Saints du diocèse de Limoges*, article *saint Martial*, p. 65 et suiv. — Ce manuscrit est conservé au grand séminaire de Limoges.

(5) *Chronologie des Saints du Limousin*, dans la *Feuille Hebdomadaire* de 1778, p. 74. — *Abrégé des Annales du Limousin*, T. I, p. 5. — Copie de la *Dissertation de Nadaud sur saint Martial*, p. 192. — *Dictionnaire des hommes illustres du Limousin*, art. *saint Martial*, etc. Ces trois derniers ouvrages sont parmi les manuscrits du séminaire de Limoges.

est « la plus accréditée dans l'esprit du peuple et la plus conforme à l'ancienne tradition » (1).

1844. — M. Durox, dans son *Essai historique sur la sénatorerie de Limoges*, admet non-seulement la mission de saint Martial par saint Pierre, mais encore les traditions légendaires qui se rattachent à l'apostolat, traditions auxquelles il donne une couleur historique en les encadrant dans l'histoire générale de cette époque (2).

1821. — M. ALLOU, dans ses *Monuments de la Haute-Vienne*, constate que « presque tous les historiens du pays (ce presque est de trop) placent sous l'empire de Claude la mission de saint Martial, apôtre de l'Aquitaine et premier évêque de Limoges. Les anciennes chroniques et la tradition locale le désignent même comme un des disciples de Jésus-Christ, et même un des soixante-douze apôtres, né à Rama ; près de Bethléem, et celui qui offrit, dans le désert, les cinq pains et les deux poissons. Envoyé par saint Pierre, avec deux évêques, Alpinien et Austriclinien, dans les provinces méridionales de la Gaule, il s'arrêta surtout à Limoges » (3).

1825. — L'abbé BULLAT, ancien curé de Saint-Junien-sur-Vieune et de Saint-André de Niort, mort à Poitiers en 1836, a inséré, dans un ouvrage manuscrit qui a pour titre *Tableau statistique religieux de la ville de Limoges*, une dissertation sur l'apostolat de saint Martial, dans laquelle il soutient la mission au 1^{er} siècle, et réfute Grégoire de Tours, et où l'on trouve, au milieu de plusieurs naïvetés, fausses citations et autres inexactitudes, quelques raisonnements solides et des aperçus judicieux.

1828. — M. MARTIAL ARDANT, secrétaire général de la préfecture de la Haute-Vienne, dans un article sur *Tève-le-Duc*, imprimé, en 1828, dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, adopte l'opinion que ce personnage était Julius Silanus, mort l'an 54 de notre ère, et place par conséquent au 1^{er} siècle la mission de saint Martial (4).

1837. — Le PROPRE DES SAINTS du grand-duché de Toscane, imprimé à Florence, en 1837, avec la permission de l'archevêque de Florence Ferdinand Minucci, ordonne que, dans le diocèse de Colle, la fête de saint Martial, apôtre et patron de cette Eglise, sera célé-

(1) *Statistique de la Haute-Vienne*, p. 195.

(2) *Essai historique sur la Sénatorerie de Limoges*, p. 61 et suiv.

(3) *Description des Monuments de la Haute-Vienne*, p. 4. — Voir, dans les *Pièces justificatives*, la note A, p. 365.

(4) *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Limoges*, année 1828, p. 55 et suiv.

brée comme d'un apôtre, et qu'on en tirera l'office du commun des apôtres (1).

1838. — M. NATALIS DE WAILLY, dans son grand ouvrage, si connu et si apprécié du monde savant, qui a pour titre *Éléments de Paléographie*, a publié un catalogue alphabétique et chronologique des saints, dans lequel il place saint Martial vers la fin du 1^{er} siècle (2), quoiqu'il ne rapporte qu'au III^e siècle la mission de saint Denis, de saint Austremoine, etc.

1844. — Mgr GERBET, évêque de Perpignan, dans son *Esquisse de Rome chrétienne*, publiée en 1844, parle des prédicateurs évangéliques envoyés dans les Gaules par les apôtres, et ajoute saint Martial à saint Trophime d'Arles et à saint Sixte de Reims : « Le centre de la Gaule était en même temps évangélisé, suivant la même tradition, par un autre envoyé de saint Pierre, Martial, qui l'avait accompagné de Jérusalem à Rome, et qui était, dit-on, ce même enfant que l'apôtre saint André avait désigné au Sauveur en lui disant : « Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons » (S. JEAN, VI, v. 9.) (3).

1845. — LES VIES DES SAINTS illustrées, publiées par Delloye, et tout récemment (1854) par Garnier, renferment au 30 juin un article sur saint Martial, dans lequel M. Ch. de Tillmont s'exprime dans les termes suivants, qu'il a empruntés à l'*Esquisse de Rome chrétienne*, sans indiquer la source d'où il les a tirés : « Nous suivrons, par rapport à l'arrivée de nos premiers apôtres, les anciennes traditions de Rome et des Eglises de France, nonobstant le témoignage de Grégoire de Tours, qui se trouve en opposition avec elles. Ce vénérable historien, si bon chroniqueur des choses de son temps, a toujours la même sincérité, mais non plus la même autorité, quand il parle d'événements qui se sont passés plusieurs siècles auparavant » (30 juin).

(1) MENACCELLI, *Réplique en faveur de l'apostolat de saint Martial*.

(2) *Éléments de Paléographie*, partie I, C. V, T. I, p. 145.

(3) *Esquisse de Rome chrétienne*, T. I, p. 452. — Mgr Gerbet ajoute : « Y a-t-il encore aujourd'hui, dans l'enceinte de Rome, quelques monuments auxquels on puisse rattacher ces premières missions évangéliques dans la Gaule ? A défaut de renseignements certains, nous avons de fortes vraisemblances. Comme saint Pierre a résidé, pendant une très-grande partie de son séjour à Rome, dans la maison du sénateur Pudens, remplacée aujourd'hui par l'église de Sainte-Pudentienne, il est à présumer que c'est dans ce premier sanctuaire de Rome chrétienne qu'il a béni saint Martial et Xiste avant leur départ pour l'apostolat. » (*Ibid.*, p. 452.)

1846. — M. QUANTIN, archiviste du département de l'Yonne, dans son *Dictionnaire de Diplomatique*, publié dans l'*Encyclopédie théologique* de Migne, a inséré un catalogue alphabétique des saints, dans lequel il place saint Martial à la fin du 1^{er} siècle (1).

1847. — M. l'abbé P.-S. BLANC, vicaire général de Reims, dans son *Cours d'Histoire ecclésiastique* ouvrage plein de critique et d'érudition, défend l'antiquité apostolique des Eglises de France, et en particulier la mission de saint Martial au temps de saint Pierre (2).

1848. — M. l'abbé FAILLON, prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice, dans son ouvrage plein de science et d'érudition qui a pour titre *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Madeleine en Provence*, a rendu le plus éminent service à la cause des *traditionalistes*, qui soutiennent l'antiquité des Eglises de France, en découvrant le premier, et en montrant que la cause de l'erreur de Grégoire de Tours venait du rapprochement qu'il avait fait de deux légendes, celle de saint Ursin de Bourges et celle de saint Saturnin de Toulouse, dans la première desquelles il a puisé le dénombrement et la mission simultanée des sept évêques, et dans la seconde desquelles il a pris par conjecture la date de leur mission (3). Dans ce même ouvrage, M. Faillon publie un texte inédit du vi^e siècle, qui attribue la mission de saint Martial à saint Pierre, et, après avoir établi, contre Grégoire de Tours, que Vectius Epagathe était de la race du sénateur Léocade, père de sainte Valérie d'après les vieilles légendes, il ajoute que « les raisons alléguées pour montrer que Léocadius a

(1) *Dictionnaire de Diplomatique*, art. *Saints*, p. 675.

(2) « Les Eglises dont la tradition constante et non interrompue, aussi loin qu'on peut la suivre dans l'antiquité, fera remonter leur établissement à quelque disciple des apôtres, doivent être considérées comme remontant en effet à une origine apostolique.

C'est ainsi que nous admettons pour premier évêque d'Arles saint Trophime, envoyé par saint Pierre; pour premier évêque de Narbonne, saint Paul, envoyé par les apôtres, sans rien prononcer sur la tradition populaire qui le tient pour le même que Sergius Paulus converti par saint Paul; pour premier évêque de Limoges, saint Martial, envoyé par saint Pierre, et réputé l'un des soixante-douze disciples par une tradition moins assurée; pour premier évêque de Paris, saint Denis, envoyé par le pape saint Clément, sans décider si cet homme apostolique est le même que saint Denis-l'Aréopagite, comme le soutiennent plusieurs auteurs, d'après une ancienne opinion que nous écartons en ce moment. (*Cours d'Histoire ecclésiastique*, L. VIII, T. I, p. 68.)

(3) *Monuments inédits*, etc., T. II, p. 370 et suiv.

été réellement l'aïeul de saint Epagathe prouvent enfin qu'il faut placer au 1^{er} siècle la mission de saint Martial » (1).

1848. — M. MAURICE ARDANT, membre de diverses sociétés savantes, auteur de plusieurs ouvrages sur la numismatique, l'archéologie et l'histoire du Limousin, a traduit, dans son livre *des Ostensions*, la légende de saint Martial par Orderic Vital (*Abrégé de la légende d'Aurelien*) (2); et, dans son *Indicateur limousin*, en donnant la liste chronologique des évêques de Limoges, il place au 1^{er} siècle la mission de saint Martial, disciple de saint Pierre (3).

1850. — M. l'abbé ROHRBACHER, dans son *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, après avoir résumé les arguments de M. Faillon en faveur de l'apostolat de sainte Madeleine, arguments qu'il adopte pleinement, cite le document de l'Eglise d'Arles qui fait remonter à saint Pierre la mission de saint Martial, et il ajoute : « Nous regardons comme suffisamment prouvé que saint Trophime, premier évêque d'Arles, a été envoyé, avec plusieurs autres, par saint Pierre lui-même » (4).

1851. — M. l'abbé PARENTY, chanoine d'Arras, dans sa traduction de la Vie de saint Eloi par saint Ouen, adopte la tradition d'après laquelle saint Martial, un des soixante-douze disciples, aurait été baptisé par saint Pierre, et envoyé par lui dans les Gaules (5).

1853. — Mgr BERTEAUD, évêque de Tulle, dans l'éloquent discours qu'il prononça, à Angoulême, devant une nombreuse assemblée d'évêques, de prêtres et de laïques, dans l'église de Saint-Martial, le 21 juillet 1853, jour de la consécration de cette église, représentait (nous nous en souvenons avec bonheur) saint Martial répandant par toute l'Aquitaine cette doctrine céleste qu'il avait recueillie de

(1) *Monuments inédits*, etc., T. II, p. 418.

(2) *Des Ostensions*, p. 149 et suiv. — M. Ardant a reproduit une erreur de M. de Gaujal, qui a cru que le duc Etienne ou Têve-le-Duc, inhumé dans la crypte de Saint-Martial, n'était autre que Walfre, duc d'Aquitaine. Puisque le duc Etienne et son tombeau étaient connus dès le vi^e siècle, deux siècles avant Walfre, il est évident que le tombeau de Walfre n'était pas celui de Têve-le-Duc. « Il y a eu confusion, dit M. Ardant, pendant les siècles d'ignorance, avec celui de Walfre, duc d'Aquitaine » (p. 160, note) : il serait plus juste de dire que la confusion a eu lieu dans le siècle des lumières.

(3) Ce catalogue est celui de l'abbé Nadaud.

(4) *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, 2^e édit., T. IV, p. 485.

(5) *Vie de saint Eloi*, p. 53, note.

la bouche du Verbe fait chair, et il rappelait à son auditoire, palpitant d'émotion, *nos traditions authentiques*, d'après lesquelles saint Martial était ce jeune homme de l'Evangile qui portait les pains et les poissons au désert (1).

1853. — Le PROPRE DES SAINTS DU DIOCÈSE DE LIMOGES, approuvé par la congrégation des Rites (décret du 8 août 1853), reproduit, avec leurs couleurs naïves, les anciennes traditions et les vieux offices du moyen-âge, que la critique sévère des réformateurs liturgiques du XVIII^e siècle avait abandonnés.

1853. — Mgr BERNARD BUISSAS, évêque de Limoges, dans la Lettre qu'il écrivit au souverain pontife Pie IX pour réclamer en faveur de son Eglise la conservation du privilège dont elle a joui, de temps immémorial, d'honorer saint Martial *du titre et de l'office d'apôtre*, indique les principaux arguments sur lesquels sont établis les droits de l'antique Eglise de Limoges, « fondée par saint Martial, un des soixante-douze disciples, qui a été envoyé par saint Pierre » (2).

1853. — M. AUGUSTE DU BOIS, qui a donné une liste chronologique des évêques de Limoges dans la *Biographie des hommes illustres du Limousin*, place au I^{er} siècle la mission de saint Martial, disciple de saint Pierre et apôtre de l'Aquitaine (3).

1854. — M. l'abbé DARRAS, ancien professeur au séminaire de Troyes, dans son *Histoire générale de l'Eglise*, place dans la seconde moitié du I^{er} siècle la fondation des principales Eglises des Gaules et la mission de saint Martial, et rejette, sur ce point, l'opinion de Grégoire de Tours (4).

1854. — M. l'abbé BALDIT, chanoine honoraire de Mende, dans un Mémoire intitulé *Recherches sur l'épiscopat des SS. Martial, Séverien et Privat*, signale huit titres manuscrits du XV^e siècle (de 1404 à 1494), conservés dans les archives de la préfecture de la Lozère,

(1) Voir, sur cette cérémonie et sur ce discours, le 20 Décembre (journal de Limoges) du 25 juillet 1853.

(2) Apud MERCURELLI, *Plaidoirie pour l'apostolat de saint Martial*, Summarium, p. 2.

(3) *Biographie des hommes illustres du Limousin*, art. *Evêques de Limoges*, p. 237.

(4) Voici comment il s'exprime après avoir raconté l'histoire du pontificat de saint Clet : « Cependant la parole évangélique se faisait entendre dans toutes les contrées du monde. Les Gaules, cette contrée que les armes de César avaient ouverte aux apôtres, virent arriver dans leurs principales cités des messagers de la bonne nouvelle : saint Gatien à Tours, saint Trophime à Arles, saint Paul à Narbonne, saint Saturnin à Toulouse, saint Denis à Paris, saint Austremoine à

qui s'accordent à présenter saint Martial comme un envoyé de saint Pierre, et comme ayant prêché l'Evangile dans le Gévaudan au 1^{er} siècle de l'ère chrétienne (1).

1854. — M. FRANCESCO MERCURELLI, avocat au tribunal de la sacrée congrégation des Rites, dans le plaidoyer qu'il a publié à Rome en faveur de l'apostolat de saint Martial, et dans la réplique qu'il a faite aux objections du promoteur de la Foi, Mgr Frattini, a montré avec beaucoup de talent la légitimité des droits qu'a l'Eglise de Limoges d'honorer son fondateur du titre et de l'office d'apôtre, et il a réfuté victorieusement les objections qu'on lui a faites, et notamment celle qu'on tire de Grégoire de Tours (2). — Le rapporteur de la cause a été Son Eminence le cardinal Roberto Roberti, désigné au lieu et place de Son Eminence le cardinal Aloysio Morichini.

1854. — Le TRIBUNAL DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DES RITES, dans sa séance tenue au Vatican le 8 avril 1854, où siégeaient quinze cardinaux, a rendu à l'unanimité cette décision : « On doit confirmer le privilège dont l'Eglise de Limoges jouit de temps immémorial, et en vertu des constitutions apostoliques, d'honorer saint Martial, son premier évêque, du titre et du culte d'apôtre » (3).

1854. — SA SAINTÉTÉ LE PAPE, PIE IX, le 48 mai 1854, a rendu un

Clermont en Auvergne, saint Martial à Limoges, etc. Quoique les origines de ces chrétientés naissantes soient enveloppées d'obscurité, toutefois les souvenirs traditionnels des peuples et les témoignages formels de saint Irénée et de Tertullien, qui parlent des Eglises des Gaules existant de leur temps, c'est-à-dire dès le second siècle, ne permettent pas de reculer jusqu'au III^e siècle la naissance du christianisme dans les Gaules. » (*Hist. génér. de l'Eglise*, C. II, § 3 : du pontificat de saint Clet (78-91), T. I, p. 41)

(1) « Monseigneur saint Pierre envoya saint Martial aux parties de Guyenne pour prêcher la foy catholique.... » (n° 3). — « Au temps de Mgr saint Pierre l'apôtre, Mgr saint Martial avait été envoyé es parties de Guyenne pour y prêcher et dénoncer la foy chrestienne.... » (n° 4). — (*Recherches sur l'épiscopat des SS. Martial, Séverien et Privat*, p. 12.)

(2) *Informatio super dubio « an confirmari debeat elogium et cultus ut apostoli quo S. Martialis; primus Lemovicensium episcopus, hactenus gavisus est ab immemorabili tempore et ex constitutionibus apostolicis »*. Rome, 1854, ex typographia Josephi Brancadoro.

(3) Eminentissimus et reverendissimus D. CARD. MORICHINI. — *LEMovicENSIS. Confirmationis elogii, et cultus ut apostoli, quo sanctus Martialis, primus Lemovicensium episcopus, hactenus gavisus est ab immemorabili tempore, et ex constitutionibus apostolicis. Super dubio : an confirmari debeat elogium et cultus de quo agitur, instante reverendissimo episcopo Lemovicensi.* — AFFIRMATIVE.

décret dans lequel, rappelant la décision du tribunal de la sacrée congrégation des Rites, il reconnaît et autorise le titre et le culte d'apôtre dont le fondateur de l'Eglise de Limoges a joui de temps immémorial (1).

Au point où nous en sommes venu, la discussion n'est pas seulement d'une grande facilité : elle est encore d'une excessive clarté.

Et d'abord nous avouons qu'il n'y a pas, sur l'origine et la fondation de la plupart des Eglises de France, de récits contemporains et oculaires : nous n'avons jusqu'ici que des documents traditionnels, dont les plus anciens remontent au *v^e* ou au *vi^e* siècle.

Mais, à défaut de témoignages contemporains et oculaires, on doit se contenter de témoignages traditionnels ; et ceux-là mêmes qui prétendent faire l'histoire des commencements de nos Eglises avec un passage *isolé* de Grégoire de Tours ne peuvent donner à ce passage une valeur plus grande que celle d'un document traditionnel.

(1) Voici la teneur de ce décret : — LEMOVICEN.

« Confirmationis elogii, et cultus ut apostoli, quo sanctus Martialis, primus Lemovicensium episcopus, hactenus gavisus est ab immemorabili tempore, et ex constitutionibus apostolicis.

» Ecclesia Lemovicensis in Gallia a remotissimis usque temporibus cultu et elogio ut apostoli veneratur sanctum Martialem, primum episcopum suum. In qua quidem cultus et elogii possessione immemorabili ut sanctus Martialis per novam sanctæ hujus apostolicæ Sedis declarationem confirmaretur, reverendissimus Lemovicen episcopus obtinuit ut in sacrorum Rituum congregatione, per eminentissimum et reverendissimum D. cardinalem Robertum Roberti, loco et vice eminentissimi et reverendissimi D. cardinalis Caroli Aloisii Morichini Pontentis designati sequens dubium proponeretur — an confirmari debeat elogium et cultus de quo agitur ? — Ad quod quidem dubium protuendum cum undique causæ Patronus monumenta corrogarit, ex traditione, et immemorabili possessione, ex provincialium conciliorum definitionibus, et apostolicis constitutionibus, iisdemque monumentis communiter satisfecerit animadversionibus singulis a R. P. D. Andrea Frattini, sanctæ fidei promotore, prolatis, eminentissimi et reverendissimi Patres sacris tuendis ritibus præpositi in ordinario cœtu ad Vaticanum habito die 8 superiori mense aprili hoc ipso vertente anno super dubio ipso sententiam protulerunt. Quam quum ad sanctissimum Dominum nostrum Pium IX, Pontificem maximum, fideliter de more retulisset R. D. infra scriptus secretarius, Sanctitas Sua usque ad hanc diem mentem suam aperire distulit, ac tandem rescribendum mandavit — constare ab immemorabili de Elogio et de Cultu de quo agitur — die 18 mai 1854.

» J. CARD. ANTONNELLI.

» Dom. GIGLI, S. R. C. secretar. »

Toute la question est donc de choisir entre les divers témoignages, et de savoir démêler où se trouve la vraie tradition.

Or nous avons établi, par des documents à date authentique, que la tradition constante, uniforme, immémoriale de l'Aquitaine, des Gaules, de l'Italie, de l'Orient, est que saint Martial a reçu sa mission de l'apôtre saint Pierre.

Si haut que nous remontions dans l'étude du passé, même au-delà du temps de Grégoire de Tours, à cette époque stérile, que les documents historiques n'éclairent plus, et où il faut se contenter de glaner quelques faits épars à la lueur du *crépuscule* des traditions, — les souvenirs traditionnels des peuples disent invariablement que saint Martial a été envoyé par saint Pierre.

Faut-il donner un démenti à cette tradition? Mais pour quel motif? Cette tradition *jaillit* en quelque sorte de toutes les Eglises que saint Martial a fondées : non-seulement l'Eglise de Limoges, mais les Eglises de Bordeaux, de Toulouse, de Cahors, de Mende, d'Angoulême, etc., déposent unanimement que saint Martial a été envoyé par saint Pierre.

Bien plus, dans les contrées lointaines qui se glorifient d'avoir vu passer saint Martial, en Toscane, à Rome, en Orient, c'est toujours le même témoignage, la même date, la même tradition.

C'est ici le cas, ou jamais, d'appliquer cette règle de Tertullien : « Une tradition qu'on trouve la même en divers lieux et chez différents peuples n'est pas une erreur ni un mensonge : c'est une vérité transmise de vive voix » (1).

D'ailleurs le mot de saint Irénée sur les Eglises qui existaient de son temps « *chez les Celtes* » ; le passage encore plus explicite de Tertullien qui compte parmi les peuples convertis à la foi « *les diverses nations des Gaules* » ; les passages de l'historien Eusèbe qui rappellent les conciles tenus dans les Gaules sous saint Irénée ; le texte de saint Jérôme qui fait allusion aux Eglises qui existaient dès lors en Aquitaine, etc. ; ces témoignages, et d'autres que nous avons cités, démontrent l'erreur de Grégoire de Tours, et donnent à notre tradition une confirmation indirecte et un solide appui.

Le passage de Grégoire de Tours sur la mission des sept évêques n'est pas un document traditionnel : c'est une supposition erronée et une conjecture fautive, qui n'a d'autre base que la comparaison

(1) Quod apud multos unum invenitur non est erratum, sed traditum.

(TERTULLIAN., *De l'prescript.*, C. XXVIII.)

faite par cet écrivain entre deux légendes antérieures, celle de saint Ursin de Bourges et celle de saint Saturnin de Toulouse.

Dans la première légende (celle de saint Ursin), il a puisé le dénombrement des sept évêques et leur mission simultanée; dans la seconde légende, il a pris la date de la mission de saint Saturnin, qu'il a appliquée de son chef, et étendue de sa propre autorité aux six autres évêques qu'il lui donne pour compagnons.

Or ce qui démontre que ce passage de Grégoire de Tours n'est pas un document traditionnel conforme aux traditions d'alors, c'est qu'il est en contradiction non-seulement avec la tradition de l'Eglise d'Arles (écrite un siècle et demi avant Grégoire de Tours), mais encore avec les traditions des Eglises de Paris, de Narbonne, de Limoges et de l'Aquitaine, qu'on trouve écrites dès le VI^e siècle.

La prétendue antiquité de Grégoire de Tours n'est donc pas un argument en sa faveur, puisque nous avons contre son système des témoignages plus anciens que lui.

Le passage de Sulpice-Sévère touchant « les martyres qu'on vit pour la première fois dans les Gaules sous Marc-Aurèle et l'établissement tardif du christianisme au-delà des Alpes » ne prouve rien contre la mission de saint Martial au I^{er} siècle; ce passage doit s'entendre des martyres *généraux* qui inondèrent la ville de Lyon d'un fleuve de sang chrétien l'an 177.

Il y a eu dans les Gaules avant cette époque des martyres *isolés* : les traditions de vingt Eglises l'attestent, et Grégoire de Tours l'avoue lui-même, puisqu'il parle du martyr de saint Eutrope de Saintes, dont il fait remonter la mission au pape saint Clément.

Il n'y a donc plus contre la mission de saint Martial au I^{er} siècle d'objection plausible.

Il reste donc constaté que la tradition de Limoges et de l'Aquitaine, de Rome et de la Toscane sur saint Martial est une tradition authentique, que l'histoire doit adopter, et que la critique ne peut rejeter qu'au mépris des règles les plus simples et les plus élémentaires; et, nous le proclamons hautement, dussions-nous être taxé de forfanterie et d'outrecuidance, *quiconque osera désormais dire que saint Martial n'a reçu sa mission que sous l'empire de Dèce n'aura ni critique ni érudition.*

APPENDICE.

§ 1^{er}. — Authenticité des vers de Fortunat sur la légende d'Aurélien.

Nous avons promis (chap. II) de prouver l'authenticité des vers de Fortunat sur la légende d'Aurélien *d'une manière intrinsèque*, c'est-à-dire « en comparant les vers de ce poème avec les autres œuvres de Fortunat, et en y remarquant les mêmes pensées, les mêmes tournures de phrase, les mêmes expressions rares et familières à ce poète » Il est temps de tenir notre parole. Nous mettons *en caractères italiques* les mots sur lesquels nous appelons particulièrement l'attention du lecteur :

Christus principium, finis, lux est, via Christus (1), —
Nomine ejus in ætérnico semperque beato.

(1) *Le Christ est le commencement et la fin : le Christ est la lumière et la voie.*
— Voici des vers, tirés de la Vie de saint Martin, qui offrent avec le vers précédent non-seulement une grande similitude de *contexture*, mais encore une grande ressemblance de pensée :

Vir cui *Christus* amor, *Christus* honor, omnia *Christus*,
Flos, odor, esca, sapor, fons, *lux et gloria Christus*.

(*De Vita S. Martini*, L. II, v. 441 : *Patrolog.*,
T. LXXXVIII, col. 390.)

C'est la même répétition du mot *Christus* : puis les deux fins de vers se ressemblent : *Lux et gloria Christus — Lux est, via Christus*.

Le Christ est la lumière et la voie : voici un autre vers de Fortunat où ce poète dit qu'il y a des hommes dont Dieu *est la lumière et la voie* :

Est quibus interna *lux Deus atque via*.

(*Miscell.*, L. XI, C. XXXI : *Patrolog.*, *ibid.*, col. 344.)

Martialis resonant hic veracissima gesta (1).
 Quis hominum digne valeat doctissimus unquam,
 Quanti sit meriti præclarus apostolus ille
 Dicere, vel *prosa*, vel *pulchri carmine metri* (2),
 Quo saltem modicis decoretur *pagina* verbis (3) ?

(1) C'est au nom du Christ que se lisent ici les Actes très-authentiques de Martial. — Le mot *resonant*, qui veut dire *sont lus* (lus à haute voix), est une expression remarquable qui rappelle la manière de lire des anciens. Saint Augustin, allant voir saint Ambroise, noté comme chose extraordinaire qu'il lisait des yeux seulement, et non à haute voix. Voici d'autres vers de Fortunat où le mot *resonare* est employé dans le même sens :

Dum tamen alta peto, *resonet* mihi Gallus in aure
Gesta beata viri, qua mitigat unda furorem.
 (De Vita S. Martini, L. III, v. 17; — *ibid.*, col. 392.)
 Tempus utrumque dicans causis repetendo duabus,
Lectio nunc resonans, sibi nunc oratio currens.
 (De Vita S. Martini, L. II, v. 114; — *ibid.*, col. 390.)

(2) Qui pourrait dire en prose ou en vers habilement mesurés....

Cette opposition de la prose et des vers est une tournure familière à Fortunat : en voici un exemple :

Nunc quoque *prosaico*, modo mittens *carmina versu*,
 Blandior affatu debita solvit amor.
 (L. VII, C. XVIII : *ibid.*, p. 255.)

Le mot *metrum* employé pour *vers mesurés* est aussi une expression qui revient dans Fortunat, comme le mot *resonare*, que nous avons vu plus haut :

Et satis constet *resonare paucis*
Metra poetis.
 (L. IX, C. VII : *ibid.*, col. 306.)

Metrica Tirones nunc promant *carmina castos*...
 (L. VIII, C. IX : *ibid.*, col. 285.)

(3) Le mot *pagina* est une métaphore élégante qui cessa d'être usitée à l'époque où la langue latine cessa d'être parlée. Fortunat aime beaucoup cette métaphore :

• Et tua, ne recreer, *pagina* muta silet.
 (L. VII, C. XII : *ibid.*, 250.)

Dum pergit hic quisque viam, *mea pagina* currat.
 (L. X, C. XVI : *ibid.*, col. 341.)

Tramite munifico celebravit *pagina* cursum....
 (L. VIII, C. XXV : *ibid.*, col. 291.)

Ut faceret tecum *pagina* missa loqui.
 (L. VI, C. XI : *ibid.*, col. 229.)

Quas mihi porrexerit modo *pagina* missa querelas...
 (L. VII, C. II : *ibid.*, col. 234.)

Tullius atque *Maro* veniant (1), sit lingua faceta :
Versibus aut currens (2), aut prosæ *mella retezens* (3),
 Non tua, *sancte Pater* (4), *poterunt* (5) depromere gesta,
 Tellus te Romana, quibus te Gallica tellus
 Post Petrum recolunt juniorem parte secunda.

(1) Fortunat aime beaucoup à associer dans ses vers Virgile et Cicéron, et à les opposer l'un à l'autre : en voici des exemples :

Fercula sive quibus fert dives uterque minister
Tullius ore cibum, pocula fonte *Maro*.

(L. VIII, C. I : *ibid.*, p. 261.)

Quid loquar de periodis, etc., quo laborat quadrus *Maro*, quo rotundus *Cicero*, etc.

(L. V, C. I : *ibid.*, col. 180.)

Mais c'est surtout Virgile qui revient souvent dans ses vers :

Aut *Maro* Trajano lectus in orbe foro....

(L. VII, C. VIII : *ibid.*, col. 243.)

Quidve poeta potest *Maro*, etc. (L. VII, C. XII : *ibid.*, 248.)

Munificumque patrem æquaret nec musa *Maronis*.

(L. IX, C. XXIV : *ibid.*, 291.)

(2) *Versibus aut currens*.... Expression recherchée dont nous avons vu déjà plusieurs ressemblances : — *Mea pagina currat*....

Lectio nunc resonans, sibi nunc oratio currens (déjà citée).

(3) Cette expression si recherchée le miel de la prose n'est pas sans exemple dans Fortunat : voici des vers qui en sont la preuve :

Edificas sermone favos, nova mella ministras...

(L. VII, C. I : *ibid.*, col. 233.)

Te doctrina probum, providentia sacra modestum

Fecit et eloquio vincere mella tuo.

(L. IX, C. IX : *ibid.*, col. 309.)

(4) Cette tournure et cette expression, communes à la vérité, se rencontrent fréquemment dans Fortunat :

Ille qui, sancte Pater, pro magnis parva susurro, etc.

(L. IV, C. VII : *ibid.*, col. 160.)

Sed tibi, sancte Pater, minus est, Augusta quod explet.

(*De Vita S. Martini*, L. III, v. 287 : *ibid.*, p. 400.)

Tu tamen, *alma Pater*, etc. (L. VIII, C. XVII : *ibid.*, col. 289.)

Sentio, summe Pater, lumen venerabile cunctis.

(L. V, C. VI : *ibid.*, col. 197.)

Alme, beate Pater, etc. (L. VIII, C. XX : *ibid.*, col. 290.)

Hoc tamen, alma Pater, speramus, etc. (L. IV, C. III : *ibid.*, col. 154.)

Unde, beate Pater, etc. (L. IX, C. X : *ibid.*, col. 309.)

(5) Nous mettons ici *poterunt* au lieu de *poterit*, suivant la leçon des deux manuscrits de Rome : un homme dont la parole éloquente est si goûtée de nos compatriotes, et

Cum Petro recolunt æqualem sorte priori (1).
 Beniamita tribus te gessit sanguine claro.
 Urbs te nunc retinet Lemovica (2) corpore sancto.
 Hinc tibi sit, rex magne; Deus, laus, gloria, Christe (3).
 Christe caput, finisque cluens (4), pax, lux, via, Christe (5).

dont la vieille amitié nous est si douce, M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre, nous a fait observer que ce mot se rapportait non pas à *lingua*, comme nous l'avions cru, mais à *Tullius atque Maro*. Alors nous devons traduire ainsi : « Que Cicéron et Virgile viennent à mon aide ! que leur langue soit vive et féconde ! Mais, soit que l'un chante des vers rapides, soit que l'autre compose le miel d'une prose harmonieuse, ils ne pourront jamais, ô vénérable père, célébrer dignement vos actions, etc. »

(1) Ces mots *sorte priori* signifient ici la condition ou la dignité de l'apostolat. Fortunat emploie souvent le mot *sors* dans ce sens :

Sortis apostolicæ vir tuus iste fuit.

(L. V, C. II : *ibid.*, col. 182.)

Sortis apostolicæ quæ gesta vocantur, et actus, etc.

(De Vita S. Martini, L. I, v. 22 : *ibid.*, col. 366.)

(2) *Lemovica* : c'est le nom que portait Limoges au commencement et à la fin du vi^e siècle. (Cf. *Acta SS.*, T. V aug., p. 178, 184.) — *Conventus apud Andelaum, anno DLXXXVII.* « De civitatibus vero Burdegala, Lemovica, etc. (*Capitul. Baluze*, T. I, p. 14.) — Au vii^e siècle, saint Ouen l'appelle *Lemovica*; un anonyme de cette époque la nomme *Limodicas*; Magnon dit *Lemofex Augustoretum*. (Voir l'*Indicateur du diocèse de Limoges*, p. 152.)

(3) On trouve fréquemment dans Fortunat des vers d'une semblable *facture*, c'est-à-dire composés de nombreux substantifs ou adjectifs réunis. En voici un exemple :

Chara, benigna, micans, pia, sancta, verenda venustas,

Flos, decus, ara, nitor, palma, corona, pudor.

(L. VIII, C. VII : *ibid.*, col. 284.)

(4) Ce mot *cluens* est un mot tellement peu usité que le savant éditeur de Fortunat, le cardinal Luchi, a cru devoir en donner l'explication : — *Cluens*, dit-il, veut dire puissant, excellent : *Cluens* idem sonat ac potens. (L. X, C. IX, note : *ibid.*, col. 335); et ailleurs : *Cluo*, quod est pollere, excellere (L. V, C. XII, note : *ibid.*, col. 230). — Or ce mot si rare se trouve ailleurs dans Fortunat avec la même signification :

Childeberte cluens...

(L. X, C. IX : *ibid.*, col. 335.)

Tecta labore novo, quæ modo culta cluunt.

(L. X, C. VI : *ibid.*, col. 330.)

..... pollens, *clue* clance, *Dynami...*

(L. VI, C. XII, col. 230.)

(5) *Pax, lux, via, Christe*. — Voici un autre vers de Fortunat où la même pensée se trouve avec les mêmes mots :

Est quibus ut tua pax, lux Deus atque via.

(Edit. Paris. ad Sigould. comit., L. X, C. XXI.)

On voit par ces quelques citations que ce poème sur la légende de saint Martial est bien dans le genre de Fortunat, et qu'ainsi le style, ce témoin irrécusable, donne une éclatante confirmation au titre que porte ce poème dans un manuscrit du xii^e siècle :

Du reste Fortunat, qui adopte cette tradition que saint Paul a prêché en Espagne, (L. V, C. I, col. 178), dit ailleurs, en parlant de saint Pierre et de saint Paul, que Rome a envoyé le salut à la Gaule, et que les éclairs de la prédication des apôtres sont venus rayonner au milieu des Gaulois :

Gallia, plaude libens, mittit tibi Roma salutem :

Fulgor apostolicus visitat Allobroges.

(L. III, C. VII, col. 127.)

Le mot *Allobroges* est pris par Fortunat pour les Gaulois en général, comme on le voit par les vers suivants :

Si Hilarium quæris quis sit, cognoscere, lector,

Allobroges referent Pictaviis genitum.

(L. II, C. I, col. 109.)

Il n'y a donc pas lieu de douter de l'authenticité de ces vers de Fortunat.

§ 2. — Dissertation des chanoines de Colle sur l'apostolat de saint Martial.

Nous avons dit (chap. VI) que les chanoines de Colle, en 1617, avaient fait une Dissertation en faveur de l'apostolat de saint Martial. Cette pièce étant inédite, on nous saura gré d'en donner ici quelques extraits :

DE SANCTO MARTIALE APOSTOLO.

Episcopus civitatis Collis Vallis Elzæ, in Etruria, videns in festo sancti Martialis per clerum et canonicos illius cathedralis celebrari officium sub nomine apostoli, reprehendit dictum clerum, asserens beatum Martialem tantum sub nomine episcopi et confessoris coli debere. Verum canonici dicunt ex adverso hoc sibi licere ex antiqua illius Ecclesiæ consuetudine, quia populus illius civitatis sacro baptismo ab eodem Martiale renatum se profitetur, dum idem sanctissimus vir, missus a sancto Petro in Gallias, illac pertransiens, Austriclinianum comitem, admoto ei baculo ab eodem Petro recepto, a mortuis revocavit : in cujus rei testimonium habent, extra civitatem, circa milliarium, antiquissimam ecclesiam in honorem dicti sancti, prope flumen Elzæ, et in eodemmet loco ubi simile miraculum visum dicitur, et de quo aperte testatur, inter alios, Aurelianus, successor dicti Martialis, in ejus historia, sub illis verbis : « Contingit ut beatus Austriclinianus, unus e comitibus, migraret a sæculo in loco qui Elzæ dicitur, etc. » — quia etiam tota Gallia eundem beatissimum Martialem eodem apostolatus honore prosequitur.

Sed, his et aliis rationibus non acquiescente prædicto reverendissimo episcopo, coacti sunt super hoc consulere in urbe Roma sacram Rituum congregationem, quæ sub die septima anno millesimo sexcentesimo decimo septimo, totam hanc dissensio-

nem ad illustrissimum dominum cardinalem Bellarmium remisit : cui illustrissimo pro parte capituli fuerunt correctæ rationes sequentes :

« Illustrissime, quandoquidem controversia — an sanctus Martialis, episcopus Lemovicensis, etiam sub nomine apostoli a quibusdam cleri fidelibus coli possit — fundamentum sumere videtur a duobus aliis quæstionibus : 1^a : An fuerit unus de discipulis Domini ; 2^a : An ab ipso beato Petro fuerit in Gallias ad prædicandum Christi fidem missus, in primis duo videntur breviter præmittenda.

1^o Igitur Martialem fuisse unum de discipulis Domini testatur Antonius Demochares, doctor Sorbonicus, *De Sacrificio Missæ*, ex antiquis monumentis Ecclesiæ Lemovicensis : ponit enim fuisse ex duobus et septuaginta discipulis, cui successit Aurelianus ; — Guillelmus Eysengrensis (*Centuria* 2^a, *dist.* 3^a) ; — S. Antoninus (T. II, C. XXV, § 2) idem confirmat late ejus vitam describens ; Petrus Galesinus (in *Annotat. ad Martyrol.*, sub die 30 junii) ; — idem testatur Martinus Polonus in suo *Chronico* (in sancto Petro) ; — Franciscus Maurolicus (in *Catalogo Apostolorum et Discipulorum*) ; — Baronius (T. II *Annalium*, anno 3 Vespasiani) ; — Petrus Comestor (in *Historia scolastica*, cap. 74) ; — Petrus Huberti, episcopus Sancti Papuli (lib. *de Cultu Vinea Domini*, parte VII, cap. 3) ponit Martialem primum in ordine discipulorum Domini ; — et idem innuere videtur S. Anselmus (super *Matthæum*, cap. 18) ; — sanctus Thomas (ibidem) ; — Nicolaus de Iyra (eodem loco) ; — Petrus Blesensis, archidiaconus Bathoniensis in Anglia (*Sermo III in festo sancti Nicolai*).

2^o Martialem fuisse in Gallias missum scribit idem Demochares ex antiquis monumentis illius Ecclesiæ et ex antiquis breviariis Galliarum, in qua tres habentur lectiones ; — Vincentius Bellovacensis (L. IX, cap. 39) ; — Guillelmus Eysegrensis (*Cent.* 2^a, *dist.* 3^a) ; — Carolus Sigonius, in *Notis ad Sacram Historiam Sulpitii*, L. II, ac Lemovicensem episcopum fuisse ; — idem testatur S. Antoninus, in ejus Vita (loco supra citato) ; — Petrus Galesinus (ubi supra) ; — Martinus Polonus, in dicto ejus *Chronico*, in sancto Petro) ; — Maurolicus, in dicto *Catalogo Apostolorum et Discipulorum* ; — et alii.

Duobus sic præmissis, facile deveniri potest ad apostolatam Martialis. Circa quod videtur supponendum intelligi posse triplici modo apostolatam : 1^o per electionem ab ipso Christo, prout de Petro et aliis numero XII legitur ; 2^o per missionem factam ab ipsis apostolis ad conversionem gentium ; 3^o per comparisonem, quando quis primus ante omnes aliquam sedem alicubi fundaverit.

Licet igitur Martialis primo modo apostolus inter duodecim appellari non possit, tamen quum ab ipso Petro apostolo fuerit in Gallias missus, vel certe primam illam Lemovicensem fundaverit, utique a simili apostolatus honore non videtur eximendus, prout Angli Gregorium Magnum et Augustinum eorum apostolum vocant, et Indi nostris temporibus beatum Franciscum Xaverium eodem honore prosequuntur. Unde non mirum si in eadem sententiam de Martiali tot tantique gravissimi auctores.

Nam Petrus Cluniacensis, L. VI, epist. XIII et IX (*Tractatu contra Petrobrusianos hæreticos*, quod basilica et altare fieri debeant) in bibliotheca Cluniacensi in lucem edita, expresse ipsum apostolum vocat — Petrus Galesinus, in *Notationibus ad Martyrologium*, sub die 30 junii, more Græcorum appellari dicit apostolum, cum aliis quos sequitur Baronius (in *Annal.*, T. II), sub Vespasiano imperatore, anno tertio. — Petrus Comestor, in *Historia scolastica*, cap. XC Hist. Evangel. — Petrus Blesensis, archidiaconus Bathoniensis in Anglia (*Sermone III*

in Vitam S. Nicolai), apostolum vocat et episcopum Lemovicensem. — Antiquum Breviarium Romanum idem tenet, et ejus officium celebrat Ecclesia Gallicana, ex vetusto Breviario ubi de ipso tres recitantur lectiones, et talis ritus est in viridi observantia per Galliam.

Suit une réfutation de Grégoire de Tours et de Sulpice-Sévère. On montre que, à l'égard de saint Trophime d'Arles, saint Paul de Narbonne et saint Denis de Paris, Grégoire de Tours est en contradiction avec un grand nombre d'autorités, telles que le Martyrologe romain, les Martyrologues de Bède, d'Adon, d'Usuard, de Raban-Maur, de Notker, Pierre de Cluny, Vincent de Beauvais, Pierre des Noels, saint Antonin, etc. On montre ensuite, contre Sulpice-Sévère, que la foi n'a pas été prêchée tardivement dans les Gaules, et l'on cite, à ce sujet, des autorités qui font remonter au temps des apôtres la mission de saint Maximin d'Aix, de saint Front de Périgueux, de saint Julien du Mans, de saint Eutrope de Saintes. On continue ensuite :

Tandem, quidquid sit de laudata pueritia Evangelii Joann. VI, et Matth. XVIII, minus tollit propositæ questionis intentionem. Nam sive laus illa tribuatur Martiali, sive non, satis nobis probatur habetur Martialem vere unum ex discipulis Domini, et ab ipso Petro in Gallias missum, et jure apostolum a quamplurimis appellari. Sed nihil obstat quin, ex communi scriptorum ecclesiasticorum opinione, ætatis illa qualitas tribuatur Martiali, non respectu quidem annorum, sed ob simplicitatem et cordis humilitatem : ita enim exponit illa verba Evangelii Nicolaus de Lyra, super *Matthæum* ; sanctus Anselmus ; Petrus Blesensis, archidiaconus Eathoniensis in Anglia, *Serm. III in festo S. Nicolai* ; Petrus Comestor, in *Historia scolastica*, cap. LXXIV ; Petrus Huberti, episcopus Sancti Papuli, de *Cultura Vinea Domini*, l. VII, c. III, et sanctus Thomas super Evangelia, cum pluribus.

Canonici Collis Vallis Elzæ miserunt supradicta ad reverendissimum episcopum Lemovicensem Henricum DE LA MARTHOIE, et canonicos Sancti Martialis, cum litteris.

Nota 1^{re} flumen quod Elza vocatur nasci prope civitatem Collis, circa duo milliaria, quod percurrens per alia viginti milliaria vallem, inter diversos Hettruræ colles, dat ei nomen, ut Vallis Elzæ ubique dicatur, et civitas supradicta pari modo *Collis de Val d'Elza* idiomate italico appellatur ; tandem, Belas versus, Arnum ingreditur, ibique proprium nomen amittit (1).

Nota 2^o quod nondum ignotuerat illi episcopo, nec canonicis ecclesiæ cathedralis Elzensis, concilium Lemovicense celebratum anno 1029 sub Jordano de Laron, episcopo Lemovicensi, et comprovincialibus episcopis, ubi statutum est, post multas

(1) Ces détails sur le cours de l'Elza, dont on ne verrait pas le motif dans une Dissertation faite par les chanoines de Colle, nous donnent à croire que ces remarques ont été ajoutées par l'écrivain limousin qui, au xviii^e siècle, a transcrit cette pièce. Nous avions pensé, à première vue, qu'elles faisaient partie de la Dissertation elle-même.

hinc et inde disceptationes, celebrandum officium de sancto Martiale quasi de apostolo. Ignorabatur etiam Decretalis Joanni XIX directa ad Jordanum et episcopos Gallicanos qua jubet ut sanctus Martialis habeatur pro apostolo, in cujus honorem etiam altare exstruxit in ecclesia Sancti Petri, *ut tanti*, ait, *apostoli nomen et gloria illustris toto orbe celebretur*. Ignorabatur etiam Bulla Clementis VI (1343), qua jubet celebrari officium et festum de sancto Martiali ut de apostolo, cum officio duplici, per Aquitaniam. Ignorabatur sanctum Martialem apud Hispanos (*sic*) in litanis inter apostolos censi. Porro concilium Lemovicense cum decretis suis ad summum pontificem missum, a quo et confirmatum est cum decretis.

Nota 3^e totam historiam de conversione populi Elzensis ad Senas in Hetruria ad Elzam, de mora ibidem facta a sancto Martiale, de morte et suscitatione sancti Austricliniani, et aliis ad ea pertinentibus, scriptam et editam fuisse a Gregorio Lombardelli, theologo dominicano, italico idiomate, et impressam Florentiæ, anno 1595, apud Georgio Marescotti, et dedicatam Clementi VIII.

Ce qui suit est d'une écriture différente :

Nota..... episcopum Cabilunensem, qui florebat circa annum 1450 (1), in littera L, et in catalogo discipulorum numerare S. Martialem, quem ait insuper fuisse consobrinum sancti Stephani; qui etiam facit mentionem de sancta Valeria, virgine et martyre, etc., in hæc verba : « Lemovicum Gallie Aquitanie : Hic Martialis discipulus, consanguineus Stephani protomartyris, a Petro baptizatus, et in Galliam destinatus, prædicat, et, anno Domini 74, migrat confessor, hic Valeria virgo pro castitate pugnat martyr ». Et in catalogo : « Martialis, Lemovicensis episcopus, ex tribu Benjamin, consanguineus sancti Stephani protomartyris, perhibetur fuisse ille puer qui habebat quinque panes hordeaceos et duos pisces, quibus Dominus satiavit quinque millia hominum (*Joann. VI*), et qui Domino, discipulorum pedes lavanti, aquam in pelvim ministrabat, et postea, a Petro missus, Lemovicibus præfuit, ubi quievit pridie calendas julii, anno Dni centesimo octavo (*sic*) Vespasiano 3, episcopatus sui 28 ». Liber titulum habet : *Mappa mundi spiritualis et Topographia sanctorum Martyrum* : excusus est Venetis, apud Juntas, anno 1570. »

(1) Cet évêque se nommait Jean Germain Voir, dans le *Gallia Christiana*, une notice sur ce prelat et sur ses ouvrages.

L'Abbé ARBEILLOT.

BAINS ROMAINS D'ÉVAUX.

Des découvertes archéologiques du plus haut intérêt viennent d'être faites sur l'emplacement des bains romains d'Évaux. La nouvelle Société, se proposant d'augmenter l'établissement actuel, insuffisant pour le grand nombre des baigneurs, faisait déblayer la bande de terrain située en arrière des piscines déjà connues, le long du rocher latéral droit, pour y asseoir les fondations d'un vaste bâtiment. A quelques centimètres au-dessous du sol, on a rencontré les ruines ; mais cette fois les ouvriers étaient prévenus : l'ordre de respecter toute trace d'antiquités leur avait été donné, et, grâce aux instructions des architectes et à la surveillance du régisseur, M. Pé-rard, les fouilles ont été dirigées avec la plus grande prudence et la plus grande sagacité.

Pour la première fois, les fonds accordés par le Gouvernement pour la poursuite des fouilles ont été employés utilement. Les déblais antérieurs avaient été faits sans intelligence et sans précaution : aucune ruine, aucun débris n'avait été respecté ; des constructions entières avaient été détruites ou enfouies de nouveau, comme celles qui servent de fondements à l'hôtel ; d'autres avaient été défigurées par d'horribles replâtrages, sous prétexte de les utiliser ; les médailles, les marbres, les mosaïques, les statues, les inscriptions, avaient été dispersés, et partagés entre les visiteurs ; de sorte que, de toutes ces belles découvertes, il ne reste plus que des débris informes et des traditions incohérentes. Il n'en sera pas de même cette fois : non-seulement tous les fragments sont recueillis avec soin, de quelque nature qu'ils soient : briques, plombs, poteries, etc. ; mais les constructions elles-mêmes seront sauvées. La Société sacrifie ses intérêts au respect de l'art, et, malgré l'augmentation de dépenses qu'entraînera un nouveau plan, les fondations qui devaient s'élever sur ces ruines seront portées ailleurs, là où elles n'auront pas de trésors à cacher.

De reste, en s'imposant ce sacrifice, la Société n'aura pas gagné seulement la reconnaissance de tous les archéologues, ce qui

paraltrait peut-être une prime assez mince aux actionnaires ; mais elle peut y trouver aussi le moyen d'une spéculation avantageuse , en exploitant d'une manière originale la curiosité qui s'attache aux vestiges de l'antiquité. Pourquoi des bains gallo-romains ne réussiraient-ils pas à une époque où les nouveautés les plus bizarres sont si bien accueillies ? Pour mon compte , je suis convaincu qu'une réclame bien étourdissante qui annoncerait , en lettres d'un demi-pied de long , l'ouverture des BAINS ROMAINS D'ÉVAUX , qui promettrait aux visiteurs les agréments du *frigidarium* , du *tepidarium* et autres merveilles inconnues du public , produirait un grand effet , et entraînerait quantité de baigneurs : je veux parler des baigneurs touristes , qui forment une section importante de la grande classe des baigneurs bien portants , classe qui jusqu'ici a été connue à Evaux de réputation seulement.

Rien ne serait en effet plus facile que de restaurer les ruines qui subsistent , de rétablir les thermes dans leur ancien état , tels qu'ils étaient à l'époque de leur fondation. On sait comment étaient composés les établissements thermaux des Romains. Toutes les constructions étaient affectées aux bains : c'étaient des séries de piscines à différentes températures , de baignoires , d'étuves , de forme ronde , carrée ou rectangulaire , recouvertes d'une charpente supportée par des colonnes , entre lesquelles s'étendaient des étoffes destinées à protéger les baigneuses contre les regards indiscrets et les intempéries du climat ; d'autres étaient de simples fosses sans toit ni rideaux , celles-ci pour les baigneurs , dans lesquelles on s'allongeait en plein air : le tout orné de mosaïques , de statues , dallé de marbres ou de porphyres , décoré enfin avec ce luxe et cette profusion que l'on rencontre dans tous les édifices des Romains. L'ornementation n'existe plus : elle a été détruite par l'incendie et les éboulements , et ses derniers restes ont été dispersés par le vandalisme moderne ; mais , avec les modèles qu'on possède , il serait aisé de la réparer ; et , quant aux constructions , elles sont presque aussi intactes qu'au premier jour : à peine si l'on aurait besoin d'y retoucher.

Nous allons essayer de donner la description complète des vestiges successivement déblayés , en suivant , non pas l'ordre des découvertes , mais la disposition du terrain.

L'emplacement des ruines est un carré irrégulier , coupé dans un des angles par le chemin qui vient d'EvauX , encaissé , à l'est et à l'ouest , entre deux rochers , aux dépens desquels il a été primitivement agrandi , et terminé , au nord au sud , par les deux

bâtiments des Bains, le Grand-Hôtel et l'hôtel Déglade. Tout le terrain a été exploré, à l'exception de la partie sur laquelle est construite la chaussée de la route.

A l'angle de l'hôtel Déglade et du rocher de droite, se trouvent une foule de petits puits qui contiennent les sources minérales : les uns sont circulaires, et formés par une seule pierre de granit évidée, quelquefois doublée intérieurement d'une feuille de plomb ; d'autres sont carrés et maçonnés en briques à l'intérieur. Cette série de puits se continue le long du rocher, au nombre de dix ou douze, donnant des eaux de différentes températures, depuis la froide jusqu'à la plus chaude, qui dépasse 45 degrés. Aucune source ne se mêle : chacune a été concentrée séparément, et renfermée dans un puits particulier ; l'ensemble des puits a été entouré d'un massif de béton, sur lequel s'étend un carrelage en larges briques plates, recouvert lui-même d'une épaisse couche de ciment, dans le but de capter complètement les eaux, et d'en élever le niveau assez pour qu'elles pussent se rendre, par des conduits, dans les piscines qu'elles étaient chargées d'alimenter. Ces conduits, dont on a trouvé des tronçons de plusieurs mètres de longueur, consistent en tuyaux de plomb de forme conique, réunis à leurs extrémités par des manchons également en plomb, et sont placés dans un lit très-profond de ciment. De cette façon pas une goutte d'eau ne se perdait à la source ni dans le parcours.

Le long du rocher de droite, dont elle suit toutes les saillies, règne une tranchée destinée à recevoir les eaux pluviales et celles qui découlaient de la montagne : cette tranchée est à ciel ouvert dans presque toute son étendue, à l'exception de quelques mètres, où elle est recouverte par une baignoire, sous laquelle elle passe par deux ouvertures presque ogivales formées au moyen de briques mises sur champ : c'est elle qui sépare les constructions du rocher.

Entre cette tranchée et une espèce de couloir autrefois carrelé en briques, dont quelques-unes seulement sont encore en place, se trouvent plusieurs fosses rectangulaires, maçonnées à moitié dans le sol, séparées les unes des autres par des murs en moyen appareil, et assises sur un conduit de dégagement qui servait à les vider. Le revêtement des parois et les corps qui amenaient l'eau ont été élevés ; mais, à la forme et à la dimension de ces petites chambres, on reconnaît aisément qu'elles devaient servir de baignoires. La première et la dernière étaient plus grandes : c'étaient des piscines dans lesquelles on prenait les bains en commun. La dernière présente à son milieu une plate-forme élevée de quelques pieds, et

qui paraît avoir servi de sol à une baignoire spéciale, probablement affectée aux douches ou plutôt aux aspersions, comme celle à laquelle elle est adossée. Celle-ci, qui touche presque le rocher, et qui est assise sur la tranchée, est fermée des quatre côtés par un mur en pierres contre lequel sont appliquées intérieurement de larges briques, recouvertes d'une couche de béton, revêtue elle-même de pierres calcaires. Le fond est également dallé en pierres calcaires, entremêlées çà et là de pavés de marbre blanc unis et bien rabotés, pour le plus grand respect de l'épiderme des dames gallo-romaines. Dans un des côtés est une ouverture pour donner passage à l'eau. Cette pièce a 5 mètres 50 cent. de long sur 2 mètres 40 cent. de large en œuvre; sa profondeur est d'environ 80 cent. Ce qui nous fait présumer qu'elle devait servir de salle de douche, c'est sa situation au-dessus du niveau des eaux, qui ne pouvaient y être amenées que par des moyens artificiels, et qu'il était alors facile de faire tomber d'une certaine hauteur; c'est de plus la découverte, dans cette pièce, d'une tête en bronze, creusée intérieurement, conservant encore les traces de sa soudure à un corps en plomb, et dont les ouvertures des yeux et de la tête, trop étroites pour faire l'office de robinet, ne laissaient passer que de minces filets d'eau, comme il convient pour des aspersions; enfin c'est l'absence, dans les autres parties des thermes, d'une construction appropriée à ce mode de bains, fréquemment employé par les Romains pour la guérison des maladies.

Traversant, dans le sens de sa largeur, le couloir qui s'étend au-devant des baignoires que nous venons de décrire, on arrive à une vaste piscine carrée, de 17 mètres de longueur sur 8 mètres 30 cent. de largeur et 2 mètres 20 cent. de profondeur, dallée de belles pierres calcaires d'un grain très-fin et très-poli, et munie sur ses parois de gradins disposés de distance en distance pour servir de sièges aux baigneurs. Ceux qui voulaient prendre leurs bains debout y descendaient par un escalier de granit, formé de trois marches fort raides. Différents tuyaux en plomb, dont trois sont encore en place, amenaient les eaux de diverses températures : c'était assurément là la piscine tiède.

Un escalier de plusieurs marches conduit de cette piscine carrée dans une piscine ronde d'eau chaude découverte à l'époque des premières fouilles. Cette piscine est la mieux conservée de toutes; c'est aussi la plus somptueuse. Là le beau marbre blanc d'Italie, le marbre statuaire a remplacé la brique et la pierre de liais : il revêt les parois, les gradins et le sol. Seulement, comme la piscine s'alimente

par les sources qu'elle renferme , et qui sont d'une température très-élevée , l'aire n'a pas été complètement dallée : le marbre a été disposé en marelle , de manière à laisser passage aux infiltrations. Tout autour règnent des gradins en amphithéâtre , placés à intervalles égaux , et qui vont en se rétrécissant de la surface au fond.

A cette piscine est adossée une pièce avec laquelle elle communique , comme avec la piscine tiède , par un escalier : c'était là que les Romains robustes , au sortir des bains chauds , se livraient pendant quelques instants à l'exercice de la *frigida lavatio* ; des tuyaux partant de la piscine chaude y conduisaient l'eau , qui se refroidissait par l'évaporation , en conservant une température assez élevée pour ne pas nuire à la santé des baigneurs.

Ces différentes constructions forment , comme on le voit , un ensemble complet , où toutes les transitions du froid au chaud sont observées. Les deux pièces qu'il nous reste à examiner étaient isolées , et ne se rattachaient pas à ce système.

L'une est le puits de César , remis en usage depuis plusieurs siècles , et enfermé aujourd'hui dans un bloc de granit creusé circulairement , sur la paroi duquel est sculpté un ancien écusson dont les figures bizarres sont inconnues en héraldique. Cependant , à l'apparence de ce blason , à la manière dont il est travaillé , et aussi d'après le nom du puits , qui a dû être ainsi appelé à l'époque où toute construction romaine était l'œuvre de César , je croirais volontiers que cette restauration a été faite à la fin du moyen-âge , peut-être au quinzième siècle. Comme ce puits était le plus éloigné du rocher de droite , qui s'était éboulé , et avait recouvert de ses débris l'établissement romain , déjà ruiné par l'incendie , ainsi qu'on le reconnaît aux scories de plomb fondu , aux charbons qu'on rencontre à chaque pas , il se trouvait enfoui sous une moindre masse de décombres ; ce qui explique pourquoi il a été découvert le premier. Il alimentait probablement une baignoire située en arrière , qu'on vient de découvrir cette semaine , et qui est en tout semblable à celles du côté opposé.

L'autre pièce est l'étuve ou *laconicum* , où se prenaient les bains de vapeur. Elle est reconnaissable à sa forme semi-circulaire (1) , à sa muraille plus élevée que celle des autres constructions , à son niveau trop exhaussé pour que l'eau pût y arriver , à la présence d'un puits d'eau chaude placé au centre et de trois soupiraux par lesquels se dégageait la vapeur , que des corps en plomb allaient

(1) Recommandée par Vitruve.

chercher aux petits puits situés tout auprès. De l'autre côté se voient les traces d'une piscine d'eau froide, qui n'a pas encore été déblayée, et qui devait servir de piscine de natation aux baigneurs sortant de l'étuve. Entre cette piscine et le *laconicum*, on vient de découvrir également ces jours-ci les restes d'une chambre rectangulaire, dont les murs montrent encore les mortaises où s'engageaient les colonnes qui supportaient la toiture. Ces colonnes étaient de bois : on le reconnaît aux fragments qui sont restés dans les entailles, et aux tronçons qu'on a trouvés dans les déblais.

A ce point se sont arrêtées les fouilles, qui ne pourront être poursuivies que lorsqu'on aura changé la direction de la route d'Évaux : alors seulement toutes les ruines seront découvertes, et apparaitront dans leur entier ; mais, telles qu'elles sont, elles n'en offrent pas moins les restes les plus curieux des établissements thermaux des Romains en Gaule, et, à ce titre, elles méritent toute l'attention des archéologues et du Gouvernement.

Quant aux fragments d'ornementation et aux objets d'art qui y ont été trouvés, on aurait pu avec eux seuls composer un riche musée ; mais tout a été dispersé ou détruit. Où est la statue en marbre blanc qui s'élevait sur une colonnette au milieu de la piscine ronde, et qu'un des anciens actionnaires m'a dit avoir eue entre ses mains ? A quelles inscriptions appartenaient ces lettres que possède le cabinet de Guéret, gravées sur des plaques de marbre, sans signification aujourd'hui, et dont la forme et la ponctuation, figurée par des feuilles, accusent la meilleure époque de l'art romain ?

Quelques médailles d'Auguste, de Trajan, d'Adrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle, de Faustine, de Lucille et de Septime-Sévère, quelques grains de mosaïques bleus, verts et noirs, des débris de poteries rouges et brunes, de verres mats ou irisés, de plaques de marbre blanc ou rouge, des porphyres rouges ou verts, et des briques à dessins : voilà à peu près tout ce qu'on découvre aujourd'hui, et tout ce qui vient nous attester l'ancienne splendeur des thermes d'Évaux.

Il ne faut pas croire cependant que ces débris soient sans valeur : disséminés dans des cabinets particuliers, ils perdraient, il est vrai, leur importance ; mais, réunis, ils formeront une collection intéressante. La série des briques, par exemple, est des plus curieuses : chacune a une forme et une ornementation différentes ; elles sont découpées de la façon la plus bizarre, comme ces jouets d'enfants composés de diverses pièces qui s'agencent les unes dans les autres ; juxtaposées en corps, avec leurs stries, leurs volutes, leurs canelures dentelées,

ondées, droites ou circulaires, elles devaient former des parquets assurément beaucoup plus élégants que nos carrelages modernes. Et puis cette masse de marbres et de porphyres venus de l'Italie, de l'Algérie, de l'Égypte en si grande profusion qu'on en couvrait le sol, ne sont-ils pas un témoignage irréfutable de l'importance que les Romains attachaient à nos sources thermales, et ne tracent-ils pas l'exemple à suivre ?

Les seuls objets récemment découverts qui méritent d'être cités séparément sont :

1° Trois vases de cuivre, en forme de casseroles de petite dimension, qui ont servi d'*ex-voto*, dont l'un, décrit par M. Bonnafoux, porte une inscription pointillée, que M. Mérimée a lue ainsi : VIMEVRO FIRMI. LIB. (ERTUS) IVAV. V. (OTUM) S. (OLVIT) L. (IBENTER OU LIBENS) M. (ANU OU MERITO), et qui se traduit : « Vimeuro, affranchi de Firmius, a acquitté son vœu à Ivau (la déesse topique des eaux), d'un main reconnaissante ». Une des deux autres portait une inscription semblable, dont quelques lettres seulement se montrent sur le tronçon du manche encore adhérent.

2° Une petite statuette en argile micacée, d'un décimètre de hauteur, sculptée en ronde-bosse pour être appliquée sur une colonne.

Mais le morceau le plus précieux est la tête en bronze, dont nous avons déjà parlé, qui servait d'aspersoir. C'est un type parfait de l'art romain, que l'on est étonné de voir employé à un usage aussi vulgaire. Tous les caractères de la bonne époque s'y montrent : le front est bas, bombé, le sourcil froncé, pour cacher la cavité des yeux, les cheveux séparés sur le milieu du front par une mèche qui rappelle la corne des divinités fluviales ; la moustache et la barbe sont roulées en spirale ; une belle patine verte d'une teinte bien uniforme ajoute encore à cette physionomie sévère ; on dirait la tête d'une statue de Neptune prononçant le *quos ego*, et c'était simplement le masque d'un robinet.

BOSVIEUX.

PEINTURES MURALES

DU CHATEAU DE ROCHECHOUART.



Notre pays compte peu de petites villes aussi intéressantes que Rochechouart. La nature même du sol y est exceptionnelle. Au milieu d'un pays purement granitique, un volcan, de la famille de ceux de l'Auvergne, s'est autrefois fait jour ; il a soulevé de tous côtés les bancs de schiste, et amoncelé, au confluent de deux petites rivières, une masse énorme de lave, qui surplombe au levant de la manière la plus effrayante, et semble prête à s'écrouler. On y voit, sur ce point, une cavité profonde, sorte d'entonnoir compris entre deux coulées de lave. En général, ces roches offrent une pâte uniforme, dans laquelle s'incrustent une infinité de fragments granitiques conservant leur couleur naturelle. Ailleurs elles sont poreuses, et présentent toutes les propriétés de la pierre ponce.

Cette roche volcanique, isolée presque de toutes parts, a dû être un des points les plus anciennement fortifiés de la province. Il en est déjà question à l'époque carlovingienne ; et le comte Roger de Limoges donne Rochechouart en même temps que Nontron à l'abbaye de Charroux ; ce qui indique que ces deux localités avaient dès-lors des châteaux, et appartenaient, à ce titre, au domaine des comtes.

Long-temps après, vers le commencement du ^x^e siècle, Rochechouart devient, comme nous l'apprend le chroniqueur contemporain Adhémar de Chabonais, une vicomté érigée en faveur d'Aymeric, frère du vicomte Guy de Limoges et de l'évêque Hilduin. Toutes les grandes terres du Limousin, Turenne, Comborn, Ventadour et Limoges même, non pas la ville actuelle, encore moins la cité, mais leur banlieue au sud de la Vienne, étaient de même des vicomtés, quoiqu'il n'existât plus de comtes de Limoges ; mais évidemment les comtes de Poitiers, ducs d'Aquitaine, en tenaient lieu. Cette ancienne suzeraineté a eu pour Rochechouart des consé-

quences particulières. La ville et son territoire ont toujours fait partie depuis du Poitou, sans cesser d'appartenir au véritable Limousin ou à l'évêché de Limoges. Rochechouart était donc une des six vicomtés du Poitou, et l'on peut aisément vérifier ce fait sur les cartes de Cassini. On y a soigneusement délimité, non la vicomté, mais, ce qui revient au même, l'enclave du Poitou, comprenant une vingtaine de communes, qui touche par Mialet à notre ancien Périgord.

Mais laissons ces détails historiques sur Rochechouart pour nous occuper du château lui-même; et surtout des peintures qui le décorent.

Le château actuel date du *xv^e* siècle, sans doute de la seconde moitié; car, dans la première, on ne bâtissait guère en France. Une seule tour, aujourd'hui la plus haute de toutes, qui flanque le pont-levis; paraît remonter au *xiii^e* siècle. A la différence des autres, elle n'offre pour ouvertures que d'étroites lucarnes cintrées, et est entièrement bâtie en lave taillée. Sur une autre tour appelée la tour du Lion, on voit, dans une sorte de niche, un grand lion de granit grossièrement sculpté. Cette sculpture, analogue aux lions de Saint-Michel de Limoges, paraît fort ancienne, et a été conservée avec soin dans les diverses reconstructions du château.

Le château du *xv^e* siècle n'était point une œuvre d'art remarquable pour cette époque. Les pierres du pays se prêtent mal sans doute à l'ornementation, puisqu'on n'avait pour matériaux de choix que du granit, toujours moins rebelle au ciseau que la lave; mais, là où il existe des ornements, ils sont aussi mal dessinés que mal exécutés. Les châteaux de Lavauguyon et de Montbrun, bâtis dans les mêmes conditions vers le même temps ou peu de temps après, sont infiniment supérieurs à cet égard. C'est par l'ampleur des proportions, par la belle disposition du plan général, que l'architecte de Rochechouart a brillé.

Un grand corps de logis, flanqué, du côté de la campagne, par deux grosses tours, et accompagné intérieurement de deux escaliers en tourelles; deux ailes en retour d'équerre, aboutissant à d'autres tours, et une vaste cour, entourée, au rez-de-chaussée seulement, d'un corridor couvert ou portique, formé par des colonnes torsées en granit: voilà le château. A présent toutes les tours sont abandonnées, et cependant la sous-préfecture, le tribunal, la justice de paix, tous les services d'un chef-lieu d'arrondissement tiennent à l'aise dans le château. Rien que dans la toiture, il reste encore deux étages éclairés par des fenêtres sur le toit, superposés deux à deux,

et d'une élévation extraordinaire. En Périgord, les combles de tous les vieux châteaux sont aussi disposés pour recevoir au besoin un grand nombre de soldats et de vassaux; car ils ont partout des cheminées particulières; mais il est rare d'y voir, comme à Rochechouart, deux étages dans la charpente.

La plupart des appartements du château ont été dénaturés au XVIII^e siècle, avant d'être appropriés à leur dernière destination. Une antichambre seule a gardé sa décoration peinte, que nous allons décrire.

Elle conduisait à une pièce du rez-de-chaussée, située dans la cour du Lion, et qui devait être une des chambres d'honneur. Il ne faut donc pas croire trop vite que toutes les parties du château ont été primitivement décorées avec la même recherche.

Dans la galerie intérieure du château de Lavauguyon, imitée, je crois, de celle de Rochechouart, on reconnaît facilement, bien que le château soit en ruines, des peintures anciennes, une série de grands portraits de famille, avec les noms, les titres et les armoiries des nobles dames et des seigneurs alliés à la maison des Cars-Lavauguyon.

Il ne paraît pas que rien de pareil ait existé à Rochechouart.

En général, les tapisseries de haute lice faisaient les frais de la décoration des grands châteaux du moyen-âge. On pouvait les porter de l'un à l'autre, au gré du propriétaire, et tendre seulement les pièces qu'il devait occuper. On ne se servait de peintures que rarement et faute de mieux en quelque sorte.

On voit bien, dans la salle peinte de Rochechouart, qu'on a voulu suppléer économiquement à des tapisseries, car on en a imité toute l'ordonnance; mais, au lieu du sujet, nécessairement banal, de toutes les tapisseries, au lieu des noces de David et de Bethsabée par exemple, l'artiste a été libre de prendre à Rochechouart même ses personnages, son sujet, ses paysages. De là un grand surcroît d'intérêt.

M. l'abbé Arbellot croit que le peintre a voulu figurer l'entrée du vicomte de Pontville à Rochechouart en 1470.

Il s'agit certainement de quelque fête de famille de ce genre, qui commence par un dîner de cérémonie, et finit par l'halali d'un cerf. Il y a bien un pompeux cortège de seigneurs et de dames; mais tout ce beau monde va évidemment à la chasse, et c'est d'une chasse avant tout qu'il s'agit, bien plus que d'une entrée solennelle.

L'époque me paraît un peu trop ancienne aussi. C'est assurément par les Pontville que le château actuel a été bâti, et que les pein-

tures ont été faites ; car, pendant que la descendance masculine des premiers vicomtes de Rochechouart était continuée et illustrée de plus en plus par les Mortemart, la vicomté sortait de la famille par l'extinction de la branche aînée, et passait, par des mariages, dès le milieu du *xv^e* siècle, à la maison de Pontville, à celles de Pompadour, d'Épinay-Saint-Luc, et encore, en 1715, à celle de Pontville. Il n'en est pas moins vrai que les costumes de notre fresque sont incontestablement ceux du règne de Louis XII plutôt que du règne de Louis XI. Le seigneur de Pontville et l'héritière de Rochechouart auraient pu vouloir faire retracer, sur leurs vieux jours, les fêtes qui avaient suivi leur mariage ; mais il est bien plus probable que l'artiste a reproduit ce dont il avait été témoin, en donnant à chaque personnage important sa ressemblance actuelle au lieu d'un portrait rajeuni.

Donc la fête commence par un dîner. A droite de l'unique et large fenêtre en croix qui éclaire l'appartement, on voit un jeune seigneur et sa femme dînant en grande cérémonie. Ils sont seuls à table, comme de petits princes, mais environnés de serviteurs et de curieux. Les détails sculptés de la table et des sièges sont intéressants et purement gothiques, sans aucun indice de la renaissance. La muraille s'interrompt là pour faire place à la porte conduisant à la tour du Lion. Dans l'embrasure on a peint seulement deux bustes d'homme et de femme, malheureusement plus effacés que le reste. Immédiatement après, vient la voiture des dames, aussi richement ornée que pauvrement suspendue. C'est un chariot tout doré, mais un chariot. Dix dames, y compris la vicomtesse, se pressent dans cet omnibus, entouré d'une foule de pages et de valets à pied, qui cachent presque entièrement l'attelage.

Plus en avant, le jeune seigneur, à cheval, précède un brillant cortège de cavaliers. Il y a bien, je crois, plus d'hommes à cheval que de chevaux ; mais l'artiste a voulu figurer une foule de cavaliers, et il n'y faut pas regarder de si près.

Au milieu de ces jeunes et rians visages, on en distingue un tout décharné, véritable tête de spectre sortant d'une robe de moine. De même que dans les danses macabres, on aura voulu montrer que la mort était voisine de toutes les fêtes et de toutes les joies.

On est déjà dans la forêt de Rochechouart, et, à l'horizon, se dresse le château, vu par l'angle : il présente donc à la fois sa façade principale et celle du pont-levis, et montre fièrement ses quatre tours d'égale hauteur, dont les machicoulis dépassent le sommet des autres toits.

Aujourd'hui toutes ces tours sont dans un état bien différent, et ce n'est pas à la révolution qu'il faut s'en prendre. Il paraît qu'elles ont été rasées par suite d'une de ces condamnations judiciaires qui atteignaient jusqu'aux bois de haute futaie. Je suppose que c'est à l'époque où François de Pontville, vicomte de Rochechouart, commit un meurtre sur la personne de M. de Bermondet, alors lieutenant-général à la sénéchaussée de Limoges. La mémoire de ce tragique événement, qui eut lieu, près de Saint-Laurent-sur-Gorre, le 25 juin 1513, ne s'est pas perdue dans le pays. La tradition ajoute même que le seigneur de Rochechouart, après avoir rejoint dans la forêt voisine et tué son ennemi, lui coupa la main, et rapporta à son château ce sanglant trophée, parce que la vicomtesse avait donné trop d'éloges aux belles mains de M. de Bermondet. Mais il est peu probable que le sire de Rochechouart ait été jaloux d'un grave magistrat tel que le lieutenant-général de Limoges, et il devait avoir contre lui des griefs d'une autre nature.

La légende de la main coupée prend, je crois, sa source dans les armoiries des Bermondet de Cromières, à *trois mains apaumées d'argent*, qui se voient précisément dans la chapelle expiatoire que le parlement ordonna d'élever à Panazol, près Limoges, tout près du petit château de La Quintaine, qui appartenait à cette ancienne famille (4).

Le meurtre en lui-même n'a rien de douteux, pas plus que la rigoureuse punition qui l'a suivi, quoique je ne sache où en retrouver les détails. La peinture qui représente le château dans sa splendeur primitive serait donc antérieure, mais à peine de quelques années, à 1513.

Il faut seulement s'étonner que, durant trois siècles, les grands-seigneurs, qui n'ont pas cessé de posséder et qui ont souvent habité le château de Rochechouart, n'aient pas pu relever leurs tours découronnées, ou qu'ils n'y aient pas songé.

Ce n'est pas le seul ornement dont le château de Rochechouart ait été privé depuis le seizième siècle. Le peintre a encore représenté, un peu à gauche et vers les rochers les plus escarpés, une charmante chapelle isolée et ne communiquant que par un pont avec la cour intérieure. Elle avait son abside, ses transepts, et sa charpente était surmontée d'une flèche élégante. C'était une église en miniature, dont il ne reste pas, par malheur, une seule pierre.

(4) Voir la *Revue arch. de la Haute-Vienne*, par M. l'abbé Arbellot, p. 10.

A l'opposé, sur la droite, paraît la petite ville de Rochechouart, avec son enceinte fortifiée, sa porte percée dans une haute tour carrée, et surtout son clocher, seul trait reconnaissable aujourd'hui. C'est celui d'une ancienne abbaye de Saint-Sauveur qui relevait de Charroux. Il a cela de particulier que la flèche octogone tourne en spirale le plus possible, au lieu d'avoir ses pans en ligne perpendiculaire. On dirait d'abord que le vent en a tordu la pointe; mais c'est évidemment un tour de force de charpenterie dont on trouve ailleurs quelques exemples mieux réussis.

Sur les rampes qui descendent de la ville et du château, on voit quantité de promeneurs rapetissés par la perspective. Dans l'intervalle, des cavaliers de moyenne proportion, car ceux du premier plan sont de grandeur naturelle, s'écartent du cortège, et galopent librement dans la campagne. Un de ces personnages secondaires est accoutré de la façon la plus étrange. Ses étrières sont si relevés qu'il est presque accroupi sur sa selle, à la manière arabe. Il est coiffé d'un bonnet pointu, et brandit une lance: on dirait un cosaque (où n'en voit-on pas en ce temps-ci?); mais j'imagine que c'est le fou du seigneur.

Nous n'avons pas encore parlé du cerf, personnage essentiel: il est cependant représenté plusieurs fois, mais seulement en pleine forêt. On le voit d'abord en tête des piqueurs et des chiens, puis entouré par ces derniers et se défendant énergiquement, puis enfin au moment de l'halali. Peu de chasseurs, selon l'usage, se trouvent à ce rendez-vous suprême qui termine la chasse et la peinture.

Tout cela ne constitue pas sans doute un chef-d'œuvre. Il y a, non pas seulement de la naïveté, mais des incorrections imparadonnables dans cette longue suite de peintures. En revanche, elles ont toujours l'abondance, la verve, le sentiment de la décoration, et elles viennent, à tout prendre, d'un artiste digne de ce nom. Tels salons modernes coûtent dix fois plus en menuiserie et en dorures, et ne valent pas autant.

Mais nous n'avons pas besoin de démontrer que, depuis le *xv^e* siècle, l'art de peindre et de sculpter, tout en réalisant d'admirables progrès, a cessé d'être d'un usage général, et s'est concentré dans les édifices publics de quelques grandes villes.

Il serait plus difficile de faire croire à nos lecteurs que, dans cette vicomté de Rochechouart, la richesse et la vie n'ont guère augmenté depuis trois siècles: je ne cacherai point que telle est cependant mon opinion.

Je ne me fonde pas précisément sur le pompeux cortège que nous

venons de passer en revue : je sais que chacun se fait peindre dans ses habits des dimanches, et que l'artiste était libre de grossir à sa guise le nombre des hôtes et des valets du château. Je n'oublie pas non plus que, à défaut de la petite cour d'une vicomté, les vingt communes entretiennent au loin, par l'impôt et par le commerce, leur petite part des armées et des capitales de la France. Mais, en retrouvant, dans l'étude des monuments, tant de preuves matérielles de la fécondité de certaines époques, il est impossible de ne pas se demander, de bonne foi, si nos récents progrès sont relativement aussi grands et aussi réels qu'on se le figure communément.

Je ne me fonde pas particulièrement, je le répète, sur le château de Rochechouart. Aussi grand, aussi bien habité qu'il fût, on pourrait objecter qu'il absorbait, à lui seul, toutes les ressources de la contrée; mais, sans sortir des étroites limites de la vicomté, je compte deux autres châteaux presque aussi vastes et bien plus artistiques, Lavauguyon et Montbrun. Parmi les châteaux d'un rang inférieur, j'en compte encore de très-remarquables : Lambertye, Cromières, Cognac, tous de la seconde moitié du ^{xv}^e siècle.

Les savants eux-mêmes expliquaient naguère les grandes œuvres féodales par les corvées; mais il est reconnu désormais que les châteaux, comme les cathédrales, se bâtissaient à prix d'argent, c'est-à-dire au moyen d'ouvriers de profession, aussi habiles, aussi exercés que ceux de nos jours, et payés tout aussi chers.

Les corvées ne servaient qu'aux transports, et encore, quand le seigneur de Lavauguyon envoyait chercher des ardoises à Brives par trente lieues de traverse, je doute qu'il les eût aux mêmes prix que nous; car il lui fallait au moins nourrir en route et indemniser ses bouviers.

L'intérieur de la ville de Rochechouart est fort laid, et n'a jamais été beau; mais on y observe que les maisons du ^{xv}^e siècle l'emportent sur les autres par le nombre et par la décoration.

Même observation pour les monuments religieux. Il y avait dans la vicomté d'antiques abbayes de Bénédictins, à Saint-Sauveur et aux Salles-Lavauguyon; de Dominicains, dans le faubourg de Rochechouart; de religieuses de l'ordre de Fontevrault, à Boubon. Toutes étaient florissantes à cette époque. Bien plus, il n'est pas une des vingt églises paroissiales qui n'ait été embellie et agrandie vers la fin du ^{xv}^e siècle, et elles ne l'ont pas été depuis. Quelques-unes, comme Biennac, avaient, par de pieuses fondations, quatre chapelains, indépendamment du curé.

La population agricole, qui alimentait, en définitive, tous ces établissements et toutes ces constructions, était donc à peu près aussi nombreuse, et ne tirait pas de son sol plus mauvais parti qu'au XIX^e siècle. La prospérité et l'aisance des paysans faisaient la richesse des seigneurs et des églises.

F. DE VERNEILH.



FRAGMENTS HISTORIQUES.

Feuillets, relatifs aux archives de la généralité de Limoges, atteints par le feu dans un incendie partiel des archives de la préfecture de la Haute-Vienne.

Le ministre Bertin écrivit, le 4 mars 1769, au nom du roi Louis XVI, aux intendants des provinces, que l'intention de Sa Majesté était de réunir dans un dépôt général *toutes les richesses diplomatiques* qui pouvaient servir de *preuves à l'histoire de France*, perfectionner son *droit public*, et composer le dépôt des inventaires des chartes renfermées dans les archives confiées aux officiers royaux ou publics et des hôtels-de-ville, des copies de tous les titres antérieurs au *xv^e* siècle qui se trouvaient dans les chartriers des églises, des monastères et des seigneurs, archives dont le roi ne disposait point.

Par ce moyen il voulait former une table générale et raisonnée de tous les monuments écrits qui intéressaient la France, afin que ces doubles copies fussent utiles aux savants et aux particuliers; il désirait qu'on fit, sans aucun déplacement de pièces, la liste des archives des cours souveraines, bailliages, sénéchaussées, corps de ville, cathédrales, collégiales, abbayes, maisons religieuses, communautés séculières ou régulières, des châteaux des seigneurs et des cabinets des savants. Ce catalogue, divisé par provinces et subdivisé par subdélégations, devait être fait, par chacun des subdélégués, sur une formule imprimée qui portait dans ses colonnes : 1^o les noms des villes, bourgs et paroisses; 2^o ceux des hôtels-de-ville, chapitres, maisons religieuses, châteaux, greffes ou études de notaires; 3^o la distance du chef-lieu de la subdélégation; 4^o la distance de Limoges.

Ce travail important eut un commencement d'exécution, autant qu'on peut en juger par des lettres et des feuillets à demi brûlés;

M. de L'Epine aurait fourni , pour Limoges , l'état des dépôts publics et particuliers d'actes et de titres ainsi qu'il suit :

GÉNÉRALITÉ DE LIMOGES.

LIMOGES , ville chef-lieu de subdélégation.

Archives de l'évêché.

- du chapitre de St-Etienne.
- — de St-Martial.
- de l'abbaye des Feuillants.
- — de St-Augustin.
- du prieuré de St-Gérald.
- — de St-André.
- — des PP. Jacobins.
- — des Cordeliers.
- de l'abbaye de la Règle.
- — des Allois.
- de la communauté des prêtres de St-Pierre.
- — — de St-Michel.
- de l'hôpital.
- de l'hôtel-de-ville.
- du greffe du présidial et sénéchaussée.
- — du bureau des finances.
- — de la cour des monnoies.

Dépôt de minutes des notaires appartenant à la communauté des notaires au monastère des Augustins.

Cartulaires et minutes chez différents particuliers dont on verra le nom et le détail au Calendrier du Limousin , année 1769.

Dépôt de l'intendance de plusieurs titres venant du château de Turenne.

AIXE , ville à 2 lieues de Limoges.

Archives de la communauté des prêtres.

Anciennes minutes, chez David , notaire.

Greffe de la juridiction.

COMPREIGNAC , à 4 lieues de Limoges.

Archives du château de Compreignac.

CHALUCET , à 2 lieues de Limoges.

Archives du château de Chalucet.

FETTIAT , à 2 lieues de Limoges.

Archives de l'abbaye de Chatenet , ordre de Grandmont , et celles de l'abbaye de La Drouille , qui y a été réunie en 1748.

LE PALAIS (brûlé aux deux marges).

Archives de la commanderie du Palais , entre les mains de M. Vergniaud , fermier , demeurant à Limoges , rue du Clocher.

FREDAIGUE , à 5 lieues de Limoges (brûlé marge gauche).

Archives du château de Fredaigue.

NEXON , à 5 lieues de Limoges.

Archives du château.

PEYRILHAC , à 4 lieues de Limoges.

Archives du seigneur du Cieux , au château de Cros.

SEREILLAT , à 3 lieues de Limoges.

Archives du château de Rochefort.

SOLIGNAC , à 2 lieues de Limoges.

Archives de M. l'abbé de Solignac et du monastère.

TOURON.

Archives du château de Tournon.

Certifié par nous , subdélégué de M. l'intendant de Limoges.

Ville de BELLAC , chef-lieu de subdélégation , à 7 lieues de Limoges.

Les curés ou syndics fabriciens sont en possession des dépôts et titres de l'église paroissiale de Notre-Dame , dont la chapelle des comtes de la Marche fait partie ; les plus anciens sont de l'année 1290. Il peut y avoir des titres et actes dans les dépôts particuliers du greffe de cette sénéchaussée.

Paroisse de ST-JUNIEU-LES-COMBES , à 2 lieues de Bellac et 6 lieues de Limoges.

Il peut y avoir des chartes dans les châteaux de Sannat et La Villette.

Paroisse de THOURON , à 4 lieues de Bellac et 5 lieues de Limoges.

Il peut y avoir des chartes dans la baronie de Thouron.

Paroisse de MÉZIÈRES , à 2 lieues de Bellac et 9 lieues de Limoges.

Il peut y avoir des chartes dans la seigneurie de La Cotte et Mézières.

CHATEAUPONSAC , ville chef-lieu de subdélégation , à 7 lieues de Limoges.

M. Deshoumeaux adressa, le 29 avril 1769, les détails suivants sur cette subdélégation.

Communauté des prêtres de l'église de St-Thyrse.

Etude de M^e Jean Augros, notaire royal.

- de M^e Pierre Gailhabaud, notaire royal.
- de feu Mathurin Vignaud, notaire royal.
- et greffe de feu Jean Mathieu, notaire royal.
- de M^e Coullaud de Marquois, notaire royal.

BESSINES , bourg à 4 lieue de Châteauponsac et 6 lieues de Limoges.

Etude de M^e Dumas, notaire royal.

- de feu Gigaud, notaire royal.
- et greffe de feu Beubiat, notaire royal.

Paroisse de BESSINES.

Château de Monimes, à 4 lieue de Châteauponsac et 5 lieues de Limoges.

ST-PARDOUX , bourg à une lieue de Châteauponsac et 5 lieues de Limoges.

Archives du château.

Etude de M^e Briquet, notaire royal.

Greffe, M^e Magurée.

ST-SORNIN-LEULAC , bourg à 4 lieue de Châteauponsac et 8 lieues de Limoges.

Etude de M^e Lavaud, notaire royal.

- de feu Gabeaud, notaire royal.

ST-AMAND , bourg à 4 lieue de Châteauponsac et 8 lieues de Limoges.

Etude de feu M^e Guillar, notaire royal.

LAVAL-MAGNAC, *chef-lieu de subdélégation*, à 9 lieues de Limoges.

Archives de la sacristie de l'église de St-Maximin, patron d'icelle, qui appartiennent à une communauté de prêtres séculiers.

LAVAL-MAGNAC, *paroisse*.

Archives du trésor dans le château de Laval-Magnac, appartenant au seigneur duc de Laval, 9 lieues de Limoges.

DOMPIERRE, *paroisse à 4 lieues de Magnac et 9 lieues de Limoges*.

On croit qu'il y a aussi des archives au château de Dompierre, appartenant au sieur marquis de Viériel.

LE DORAT, *chef-lieu de subdélégation à 9 lieues de Limoges*.

Le chapitre de St-Pierre.

Le cabinet de M. du Chaslard, lieutenant-civil particulier.

Le cabinet de M. Grevard, avocat.

Paroisse de DINSAC.

Le château de Villemartin, à 1/2 lieue du Dorat et 9 lieues 1/2 de Limoges.

EYMOUTIERS, *chef-lieu de subdélégation, à 7 lieues de Limoges*.

Le chapitre collégial de St-Etienne, l'un des plus anciens du diocèse, où l'on assure qu'il y a des archives des plus anciennes et considérables, contenant des titres fort antiques de plusieurs siècles, mais très-difficiles à la lecture. On pourroit y trouver des monuments utiles et nécessaires sur ce qu'on désire.

ST-YRIEIX, *ville chef-lieu de subdélégation, distante de 6 lieues de celle de Limoges*.

Le chapitre collégial de ladite ville.

La communauté des religieuses de Ste-Claire.

Le sieur Bonhomme, notaire royal.

Paroisse de COURBEFY.

Le château du seigneur de Rebeireix, à 3 lieues de St-Yrieix et 4 de Limoges.

Paroisse de FRESSINET.

Le château du seigneur de Tourdonnet, à 3 lieues de St-Yrieix et 4 de Limoges.

Paroisse de JANAILHAC.

Le château du seigneur de Malussein , à 3 lieues de St-Yrieix et 4 lieues de Limoges.

Paroisse de JOURGNIAC.

Le château du seigneur de Chauveron , à 5 lieues de St-Yrieix et 2 lieues de Limoges.

Paroisse de LA ROCHE-L'ABAILLE.

Le château du seigneur des Cars , à 2 lieues de St-Yrieix et 4 lieues de Limoges.

Paroisse de PEYZAC.

Châteaux des seigneurs de Peyzac et de Juvenie , l'un à 2 lieues , l'autre à 4 lieue de St-Yrieix , 8 lieues et 7 lieues de Limoges.

Paroisse de ROYÈRE.

Château du seigneur de Royère , à 2 lieues de St-Yrieix et 4 lieues de Limoges.

Paroisse de SALAGNAC en Bas-Limousin.

Château du seigneur de Salagnac , à 4 lieues de St-Yrieix et 10 lieues de Limoges.

Paroisse de SAVIGNAC.

Château du seigneur de Savignac , à 3 lieues de St-Yrieix et 9 lieues de Limoges.

*LUBERSAC , ville chef-lieu de subdélégation.**ARNAC-POMPADOUR.*

Château de Pompadour , à 4 lieue du chef-lieu de la subdélégation et 9 lieues de Limoges.

COUSSAC-BONNEVAL.

Château de Bonneval , à 2 lieues de Lubersac et 7 lieues de Limoges.

ST-LÉGER-SÉGUR.

Château de Ségur , à 4 lieue du chef-lieu et 8 lieues de Limoges.

LUBERSAC.

Château du Verdier près Lubersac , à 8 lieues de Limoges.

BRYSSAC.

Chartreux de Glandiers, à 2 lieues de Lubersac et 40 lieues de Limoges.

CORBIERS.

Château de Corbiers, à 4 lieue de Lubersac et 8 lieues de Limoges.

LUBERSAC.

Château de Chatenet, à 4 lieue de Lubersac et 8 lieues de Limoges.

TREIGNAC, *chef-lieu de subdélégation.*

Etat envoyé à l'intendance, le 26 avril 1769, par M. Chadenier, chargé par M. de Cueille, absent, de visiter les dépôts publics dans l'étendue de cette subdélégation.

TREIGNAC, *ville à 40 lieues de Limoges.*

M. Nicollet, notaire royal, outre son étude, a celles de plusieurs autres anciens notaires, avec quelques papiers du greffe de Treignac.

M^e Chadenier, outre son étude, a celles de plusieurs autres anciens notaires.

M^e Leynia, de même.

Le sieur Grandchamps des Raux, bourgeois, a l'étude d'un ancien notaire.

Le sieur de Coux du Monteil, bourgeois, de même.

Le sieur Lachaud, bourgeois, gendre au sieur Delombre, de même.

Le sieur Peyras, bourgeois, de même.

Le sieur Pontcharrat, bourgeois, à 1/4 de lieue de Treignac, a l'étude d'un ancien notaire dont les minutes sont à Treignac avec quelques papiers du greffe de Treignac.

Le sieur Chadourne, bourgeois, a l'étude de plusieurs anciens notaires.

M. Juge, avocat du roi à Limoges, a l'étude de plusieurs anciens notaires, dont les minutes sont déposées dans sa maison de Treignac.

M^e Boudet, greffier actuel, a les papiers du greffe de son exercice.

Le sieur Desale, bourgeois, a quelques papiers du greffe.

Le sieur Pallier, ancien greffier, a les papiers du greffe de son exercice.

Le sieur Bernard de La Chapelle, bourgeois, a quelques papiers du greffe, aux Simères, paroisse de Treignac, à 1/4 de lieue.

Le sieur Rondet d'Affieux a l'étude d'un ancien notaire, au bourg d'Affieux, à 1/2 lieue de Treignac.

Le sieur Rivière, bourgeois, de même, au bourg de L'Estart, à 1 lieue de Treignac, 44 de Limoges.

Un paysan, métayer du vicomte de Beyssac, a l'étude d'un ancien notaire, au village du Peix, paroisse de L'Estart, mêmes distances.

Le sieur Linareix, marchand, a l'étude d'anciens notaires, au village d'Orluc, 2 lieues de Treignac (brûlé).

M^e Salviat, notaire royal, a son étude, et on ignore s'il a d'autres minutes, au bourg de Buzat (Bugeat) (brûlé).

Le sieur Bermeau, marchand, a l'étude de plusieurs anciens notaires, au bourg de Viam, 2 lieues de Treignac.

Le sieur Salviat, bourgeois, a l'étude d'un ancien notaire, au village de La Vaute, paroisse de Viam, 2 lieues 1/2 de Treignac.

Le sieur Deschamps, de même, au bourg de La Celle, à 2 lieues de Treignac et 9 lieues de Limoges.

Il y a une commanderie de Malthe, où probablement il doit y avoir des archives, au bourg de La Vinadière, 3/4 de lieue de Treignac et 9 lieues de Limoges.

Le sieur Mourilou de Lestrade a des minutes d'anciens notaires, au village de Laborie, paroisse de La Vinadière, à 1/2 lieue de Treignac, 40 lieues de Limoges.

Il y a un prieuré avec un château à Mas-Goutière, paroisse de Soudène, où il peut y avoir des archives, à 1 lieue 1/2 de Treignac, 9 lieues de Limoges. M. l'abbé de Lamaze, demeurant à Uzerche, est pourvu de ce prieuré.

Le sieur Puygrieux, bourgeois, a de fort anciennes minutes de différents notaires, qui sont fort intéressantes pour le public, au village du Peuch (brûlé), à 1 lieue 1/2 de Treignac, 40 de Limoges.

Au bourg de Peyrissac, il y a un château où il pourroit y avoir des archives. Mêmes distances. Le sieur Maurice y a l'étude d'un ancien notaire.

Au bourg de Lonzac, M^e Faurie a son étude : on ignore s'il a d'autres papiers. 44 lieues de Limoges.

M^e Fournier, outre son étude, a celle de plusieurs autres anciens notaires.

M. Ventezoux, bourgeois, gendre au sieur Materre, a l'étude d'un ancien notaire. Même lieu, mêmes distances.

A La Valette, paroisse du Lonzac, il y a une prévôté avec un

château dépendant du chapitre de Tulle, mais on ignore s'il y a des archives. 2 lieues de Treignac, 11 lieues de Limoges.

Au bourg de Meilhards, M^e Dutemple, outre son étude, a celle de plusieurs anciens notaires.

La veuve du sieur Marvalier en a une ; Léonard Châtel, cordonnier, en a une ; le sieur François Leytias, une autre. Il y a un château à Meilhards où il peut y avoir des archives, à 2 lieues de Treignac, 8 lieues de Limoges.

Au Mas-Valeix, paroisse de Meilhards, Léonard Villechenoux, bourgeois, a l'étude d'un ancien notaire.

Au bourg de Meilhards, le sieur Mazen, bourgeois, en a une. Il y avoit aussi autrefois un nommé Boudet, notaire, dont on ignore qui a l'étude.

Au bourg de Chamberet, à 4 lieue 1/2 de Treignac et 8 lieues 1/2 de Limoges, M^e Mauranges, outre son étude, a celles d'autres anciens notaires.

Le sieur Houpin de La Roche, médecin, en a aussi.

La veuve du sieur Mettas dit St-Louis, de même.

On assure que la veuve du sieur Dalem a des papiers d'un ancien notaire, à Meyrignat, paroisse de Chamberet, 4 lieue de Treignac, 9 lieues de Limoges.

Au bourg de Chamberet, au château, il peut y avoir des archives de la terre de Chamberet, appartenant au seigneur abbé Bachelerie, chanoine d'Eymoutiers.

A Enval, paroisse de Chamberet, château qui appartient à M. le comte de Linards ; où il peut y avoir des archives, 2 lieues de Treignac, 9 lieues de Limoges.

A Lafarge, même paroisse, il y a un château où il peut y avoir des archives concernant la terre de Lafarge et celle de Treignac, lesquelles appartiennent à M. le marquis de Boisse.

A La Geneste, même paroisse, on croit que le sieur Brice, bourgeois, a des minutes d'un ancien notaire.

Au bourg de Tarnac, M^e Mazaloubaud a son étude : on ignore s'il a d'autres papiers. A 4 lieues de Treignac, 10 lieues de Limoges.

A Merciel, même paroisse, les héritiers de M^e Coutaud ont son étude et peut-être d'autres papiers.

Au bourg de Tarnac, château qui peut avoir des archives.

M. Giroudif, par une lettre en partie brûlée et datée du 10 mai 1769, envoie à l'intendance l'état de la subdélégation de Bort, à 20 lieues de Limoges.

A Bort, ville, un couvent de Minimes, composé de trois religieux, établi depuis environ cent trente ans.

Un petit hospice de religieuses de Notre-Dame non patenté, composé de trois religieuses.

Il y a, dans les archives de Bort, une lettre d'un de nos anciens rois, adressée aux consuls, par laquelle il les qualifie du nom de *consuls*, et leur accorde la police en considération des bons et agréables services qu'il a reçus de la petite ville de Bort, et le droit d'octroi sur le vin, le pied *fourcheu* et le sel, pour en employer le produit aux charges de la ville. Ce droit, qui est très-modique dans la perception, est employé au paiement de l'honoraire du prédicateur de la quinzaine de Pâques, la rétribution de l'octave de la Fête-Dieu, la desserte d'une chapelle appelée de Geneix, le fontanier, l'horologer, le nettoyeur des rues, et autres charges. Cette concession a été renouvelée par des lettres-patentes et arrêt du conseil, et notamment par un de 1725. Ces lettres sont au pouvoir du juge, qui est absent depuis quinze jours : on n'a pu les voir et vérifier.

Il n'y a aucun château dans le voisinage qui ait des archives et des titres qui puissent intéresser le public, et enrichir notre droit français.

Le sieur Debort de Pierreficte, gentilhomme d'une ancienne noblesse, mais qui n'a pour tous revenus qu'environ 2,000 à 2,400 livres, a un château fort ancien et qui annonce l'antiquité.

Il y a dans ses archives un contrat de mariage d'une Halix Debort de Pierreficte avec un Chabanes Curton, duquel mariage vint Gilbert de Chabanes, qui fut fait maréchal de France et gouverneur de province.

ÉGLETTONS, *ville chef-lieu de subdélégation.*

ST-HIPPOLYTE.

Le château de Montagnac, à 4 lieue d'Egletttons, 17 lieues de Limoges.

SARRAN.

Le château de La Rebeyrotte, à 16 lieues de Limoges.

MEYMAC, *ville chef-lieu de subdélégation, à 15 lieues de Limoges.*

L'hôtel-de-ville, dont les titres sont au pouvoir des échevins.

Le chartrier du monastère des religieux Bénédictins.

Les études des Planity et des Alpaïs, notaires.

Et, entre les mains des particuliers, le sieur du Boucheron des Manoux, juge de ladite ville, et du sieur Antoine Mary, procureur d'office.

DARNET, 2 lieues de Meymac, 16 lieues de Limoges.

Chartrier de M. le marquis de Soudailles.

ST-MÉARD OU MERD, à 2 lieues de Meymac, 13 lieues de Limoges.

Le chartrier du seigneur des Aussines (Houssines).

..... (brûlé). — Le chartrier du seigneur baron de Rochefort, à 2 lieues de Meymac et 15 lieues de Limoges.

Arrêté le présent état, à Meymac, le 22 avril 1769.

Signé LACHAU, subdélégué.

USSEL, ville chef-lieu de subdélégation, à 16 lieues de Limoges.

Greffe de la maison commune de la ville.

ST-ANGEL, bourg à 1 lieue d'Ussel, 15 lieues de Limoges.

Le monastère des Bénédictins de la congrégation de St-Maur.

ST-FRÉJOU-LE-MAJEUR, 1 lieue d'Ussel, 17 lieues de Limoges.

Le monastère des Bernardins, ordre de Cîteaux.

NEUVIC, paroisse à 2 lieues du chef-lieu de la subdélégation et 20 lieues de Limoges.

Le couvent des Cordeliers de St-Projet, situé, dans cette paroisse, sur les bords de la Dordogne, peut renfermer des titres et actes nécessaires à l'objet proposé. Le père gardien de cette communauté, nouvellement arrivé, à qui le subdélégué des lieux a communiqué la lettre de M. l'intendant du 23 mars dernier, n'a pu lui donner aucun renseignement certain des titres qui peuvent être dans cette maison religieuse.

Paroisse du MOUSTIER-VENTADOUR, à 3 lieues du chef-lieu et 18 lieues de Limoges.

Le château de Ventadour, qui y est situé, et dont l'antiquité est assez connue, doit renfermer sans doute des dépôts de titres et actes de l'espèce dont s'agit, à moins qu'ils n'aient été transportés à l'hôtel de Soubise.

SUBDÉLÉGATION DE BOURGANEUF, à 9 lieues de Limoges.

Les archives du grand-prieuré d'Auvergne, au château de Bourganeuf.

Celles de la communauté des prêtres établie en cette ville par Pierre d'Aubusson et Guy de Blanchefort.

Les anciennes minutes du greffe de la justice de cette ville sont chez le sieur Bellemeye, bourgeois, ainsi que les minutes de Léonard Bellemeye, notaire royal.

Les minutes postérieures dudit greffe sont chez les sieurs Dubayle, Limousin et Rouchon, habitants de cette ville.

Les plus anciennes minutes du greffe de l'élection sont au pouvoir du sieur Valery Fournier, marchand de cette ville.

Les postérieures sont chez J.-B. Ducher et le sieur Dubayle, greffier actuel, lequel est aussi chargé des minutes de Salon et Ladrat, où se trouvent d'anciens terriers et d'anciennes minutes de particuliers, ainsi que celles de feu son père.

La dame Foucaud de Bosgenest est chargée de minutes très-anciennes du sieur Champeaux, notaire royal.

Le sieur Yrieix Laurens est chargé des minutes assez anciennes du sieur Laurens, son grand-père, qui sont en très-bon état.

Valery Rouchon, notaire royal, garde-minutes de Borde, de Léonard Rouchon, son père, et de Jacques Rouchon, son frère.

Michel Forest, notaire royal, garde-minutes de Limousin père et fils, et du sieur Laumond, son beau-père.

Le sieur Boutaud, notaire royal, garde-minutes du sieur Boutaud de La Combé, son fils.

Le sieur Michel Rouchon, notaire royal, qui a ses minutes et les terriers de Charrières, de Bourganeuf, faits en 1766, 1767 et 1768.

Le château de la baronnie de Peyrusse, à 3 lieues de Bourganeuf, 40 lieues de Limoges (brûlé en marge).

Le château de La Barre, à 3 lieues de Bourganeuf et 9 lieues de Limoges (brûlé dans la marge).

AUX BILANGES.

Le château des Eygaux ; à 4 lieues de Bourganeuf et 7 lieues de Limoges.

PONTARION.

Le château du bourg ; à 2 lieues de Bourganeuf et 11 lieues de Limoges.

ST-HILAIRE.

Le château de La Chassaigne ; à 3 lieues de Bourgneuf et 12 lieues de Limoges.

TAURON-QUINSAT.

L'abbaye royale de Notre-Dame-du-Palais, ordre de Cîteaux ; à 4 lieues de Bourgneuf et 10 lieues de Limoges.

MEYRIGNAC.

Le château de ce bourg ; à 4 lieues de Bourgneuf et 8 lieues de Limoges.

ST-JUNIEN-LA-BRUGÈRE.

Les châteaux de La Vilatte et de La Grillière ; à 2 lieues de Bourgneuf et 9 lieues de Limoges.

ST-MARTIN.

Le château de Monteil ; à 3 lieues de Bourgneuf et 10 lieues de Limoges.

PEYRAT.

Le château de cette ville.

Le sieur Trasmonteil, notaire royal, est garde-minutes de Miau ; le sieur Mailleret est notaire royal ; à 3 lieues de Bourgneuf et 9 lieues de Limoges.

CHARRIÈRES.

Le château de La Commanderie ; à 2 lieues de Bourgneuf et 10 lieues de Limoges.

AURIAC.

Le château de La Baconaille ; à 3 lieues de Bourgneuf et 9 lieues de Limoges.

ST-JULIEN-LE-PETIT.

Le château de ce bourg ; à 3 lieues de Bourgneuf et 9 lieues de Limoges.

ST-AMAND-LE-PETIT.

Le château de Langle ; à 4 lieues de Bourgneuf et 9 lieues de Limoges.

NEDDE.

Le château de ce bourg ; à 5 lieues de Bourgneuf et 9 lieues de Limoges.

LE GAUD.

Le château de Beaune ; à 5 lieues de Bourgneuf et 8 lieues de Limoges.

PONTARION.

La veuve Neveu est chargée des minutes de son mari, notaire royal ; à 2 lieues de Bourgneuf et 44 lieues de Limoges.

ROYÈRES.

Martin Coutisson, notaire royal ; Denis Coutisson, bourgeois, chargé des minutes de son père ; à 4 lieues de Bourgneuf et 43 lieues de Limoges.

SUBDÉLÉGATION DE LA SOUTERRAINE, à 44 lieues de Limoges.

Une communauté des Filles de l'Union-Chrétienne.

Un hôpital confié aux soins des Filles de St-Alexis.

ST-VAULRY.

Le château de M. de Saint-Vaulry, où peuvent se trouver quelques titres ; à 5 lieues de La Souterraine et 43 lieues de Limoges.

BÈNEVENT.

Il y a une abbaye de l'ordre de St-Augustin où il peut se trouver quelques titres ; à 4 lieues de Bourgneuf et 7 lieues de Limoges.

Il y a aussi un hôpital confié aux soins des sœurs de la Charité.

SUBDÉLÉGATION D'ANGOULÊME, à 20 lieues de Limoges.

Deux états de titres furent adressés, le 49 mai 1769, à l'intendant de Limoges par M. Ivian en son nom et en celui de M. de Boisbedeuil ; il se plaint, dans la lettre d'envoi, du désordre qui règne dans les greffes des juridictions seigneuriales.

ANGOULÊME, ville et chef-lieu.

L'hôtel-de-ville.

Le chapitre de St-Pierre.

Les religieux de St-Benoît.

L'abbaye royale de St-Ausone.

L'évêché, le doyenné, les Jacobins, les Minimes, les Cordeliers.

Les dames du tiers-ordre de St-François.

La cure St-André, autrefois collégiale.

Plusieurs titres sont à l'abbaye de St-Amand de Boixe, à 3 lieues d'Angoulême.

Les dames Carmélites.

Le bureau du Collège.

Le prieuré de Beaulieu , dépendant du collège de Tours , où sont ses titres.

Le prieuré de Lavaud ; les titres , au chartrier du grand-prieur d'Aquitaine.

Les héritiers de M. Vigier , commentateur de la Coutume d'Angoumois.

M. d'Argence , M. de Bardine , le greffe du présidial , celui de la maîtrise , le bureau des notaires.

Les cures de St-Martin , St-Paul , St-Antonin.

Le logis de Neuillac à M^{me} Paris , y demeurant.

Paroisse d'ASNIÈRES , à 2 lieues d'Angoulême et 22 lieues de Limoges.

Le logis de Nouhere , à la veuve et aux enfants de M. Nadaud de Nouhere , y demeurant.

Paroisse de BALZAC.

Le logis de Balzac , à M. le comte de Broglie , y demeurant ; à 4 lieue d'Angoulême et 49 lieues de Limoges.

Paroisse de BRIE.

Le logis de Brie , à M. de Nesmond de Brie , y demeurant.

Le logis de La Prévôtterie , à M. Barreau de Girac , demeurant à Angoulême ; à 2 lieues de cette ville et 48 lieues de Limoges.

Les logis du Breuil et de Puy-de-Nelle , à M. Arnaud de Viville , actuellement à Paris.

Paroisse de CHAMPNIERS.

Le logis de Vouillac ou Puyrenaud , à M. de Rochemond , demeurant à Angoulême ; à 4 lieue d'icelle et 49 lieues de Limoges.

Le logis de Denac , à M. Lambert des Andraud , demeurant à Angoulême.

Paroisse de FLÉAT à 4 lieue d'Angoulême et 24 lieues de Limoges.

Le logis de Tranchard , saisi réellement ; les papiers peuvent être en mains du sieur Turcat , procureur poursuivant.

Paroisse de GARAT.

Le château de La Tranchade , aux hoirs et veuve de M^e de Garat , y demeurant ; à 2 lieues d'Angoulême et 49 lieues de Limoges.

Paroisse de LA COURONNE.

L'abbaye et maison des chanoines réguliers de Ste-Geneviève ; à 4 lieue d'Angoulême (brûlé).

Le logis de L'Oisellerie , à M. Mande , y demeurant (brûlé).

Le logis de Chalonne , à M. de Touchimber , y demeurant.

Le logis du Gond , à M^{me} La Grève , demeurant à Angoulême.

Paroisse de L'HOUEAU.

Le logis de Fourpougne , à M. Mioule , avocat à Angoulême ; distant de 1/2 lieue d'Angoulême et 49 lieues 1/2 de Limoges.

Paroisse de MAGNAC.

Le logis de Maumont , à M. Maumont de La Rochefoucaud ; à 4 lieue d'Angoulême et 49 lieues de Limoges.

Paroisse de MORNAC.

A M. Gaurri , garde-marteau , demeurant à Angoulême ; à 4 lieue 1/2 d'Angoulême et 48 lieues 1/2 de Limoges.

Paroisse de ROULLET.

Le logis de Roulet , à M. de Goulard de Villefranche , demeurant près St-Jean-d'Angély.

Le logis de Ruelle , à M. de Ruelle , demeurant à Angoulême.

Le logis de Riffaud , à M. de Nivi , marquis de Charas , demeurant à Angoulême.

Paroisse de RUELLE.

Le logis de Mainegagnaud , à M. Labatud , demeurant à Angoulême ; à 4 lieue d'Angoulême et 49 lieues de Limoges.

Le logis de Firsac , à M. Trémeau , conseiller , demeurant à Angoulême.

Le logis de Villemau , à M^{me} Bourrée , y demeurant.

Paroisse de ST-MICHEL.

.....ques (brûlé).

Le logis de Girac , à M. Bareau de Girac , prieur de Montmoreau , y demeurant ; à 1/2 lieue d'Angoulême et 20 lieues 1/2 de Limoges (brûlé).

Le château de Mailhou , à M^{me} veuve de Mailhou , demeurant à Angoulême ; à 2 lieues d'Angoulême et 22 lieues de Limoges.

Paroisse de SIREUIL.

Le château de Sireuil ou de la Tour-du-Fa, à M^{me} d'Alégre, actuellement à Paris ; à 3 lieues d'Angoulême et 23 lieues de Limoges.

Paroisse de SOYAU.

Le logis de Frégeneuil, aux dames de Marsai, demeurant à Angoulême ; à 4 lieue d'Angoulême et 49 lieues 1/2 de Limoges.

Paroisse de LORSAC.

Le château de Lorsac, à M. de Chou, demeurant en Poitou ; à 2 lieues d'Angoulême et 22 lieues de Limoges. — La Cure.

Paroisse de TROIS-PALIS, à 2 lieues d'Angoulême et 22 lieues de Limoges.

Le Logis de Roche-Corail, à M. du Pommeau, directeur des aides, à Angoulême.

Paroisse de VINDELLE.

Le prieuré de Vindelle.

Le château du Cluzeau, à M. le marquis de Valori ; à 2 lieues d'Angoulême et 24 lieues de Limoges.

URTEBISE, enclave de Dirac.

Le logis d'Urtebise, à M. des Cars ; à 1/2 lieue d'Angoulême et 20 lieues de Limoges.

LA ROCHEFOUCAUD, chef-lieu de subdélégation.

(Etat adressé à l'intendance, le 17 mai 1769, par M. Marantin, subdélégué).

Château de LA ROCHEFOUCAUD.

Chapitre de ce lieu.

Le dépôt général des anciennes minutes des notaires est renfermé dans le palais des audiences, confié au greffier du duché.

La communauté des Grands-Carmes ; à 44 lieues de Limoges.

CHASSENEUIL.

Le château du marquis de Ronsessi ; à 2 lieues de La Rochefoucaud et 12 lieues de Limoges.

CHARRAS.

Château du marquis de Neuvy ; à 3 lieues de La Rochefoucaud et 46 lieues de Limoges.

L'abbaye de Grobas, ordre de Cîteaux.

MARTHON.

Le château de la forêt d'Hoste, appartenant au comte de Montbron ; à 3 lieues de La Rochefoucaud et 45 lieues de Limoges.

BLANZAC, ville chef-lieu de subdélégation.

Château de la comtesse de Rouffiac, demeurant à Angoulême ; à 22 lieues de Limoges.

Chapitre et collégiale ; M. de Nesmond, abbé, y demeurant.

Paroisse de PÉREUIL.

Château des Gouffiers et Mallatrait ; M. de Balathier, marquis de Lantage, demeurant à Angoulême ; à 4/2 lieue d'icelle et 22 lieues de Limoges.

Paroisse de DEVIAC.

Château de Lafaye, à M. le comte de St-Simon, y demeurant ; à 4 lieue de Blanzac et 23 lieues de Limoges.

Paroisse de NONNAT.

Château de La Léotardrie ; M. de St-Paul, demeurant audit lieu ; à 4 lieue de Blanzac et 23 lieues de Limoges.

..... (brûlé).

Abbaye de Bournet ; M. de Maurées, vicaire général de Glandèves, y demeurant ; à 2 lieues de Blanzac et 24 lieues de Limoges.

..... (brûlé).

Logis de l'Eric ; M. Augier d'Escougeats, demeurant à Bordeaux ; à 4 lieue de Blanzac et 23 lieues de Limoges.

Paroisse de CHADURIE.

Logis des Thibaudières ; M^{me} veuve de La Lorancle, y demeurant ; à 2 lieues de Blanzac et 23 lieues de Limoges.

Paroisse de ST-LAURENT-DE-BELZAGOT.

Logis de Rochefort, M^e Hion, notaire royal de la ville d'Angoulême ; à 2 lieues de Blanzac et 24 lieues de Limoges.

Paroisse de ROUFFIAC.

Château de Rouffiac, M. de Boistillie, demeurant au logis de Boistillie, près Ruffec ; à 2, lieues de Blanzac et 20 lieues de Limoges.

Paroisse de CHAMPAGNE.

Logis de Maisne-Giraud ; M. de Buzandin, capitaine des vaisseaux du roi, demeurant en la ville de Rochefort ; à 1/2 lieue de Blanzac et 22 lieues de Limoges.

Paroisse de CLAIX.

Château de Claix ; M. Dutillet, y demeurant ; à 2 lieues de Blanzac et 24 lieues de Limoges.

Paroisse d'ETRIAC.

Logis d'Etriac ; M^{me} de La Roche-Coral, y demeurant ; à 4 lieue de Blanzac et 24 lieues de Limoges.

Paroisse d'AUBEVILLE.

Logis de Ladourville ; M. Vidaud du Carrier, y demeurant ; à 4 lieue de Blanzac et 20 lieues de Limoges.

Paroisse de JURIGNAC.

Logis de La Marquerie ; M. Dutillet, conseiller à Angoulême, y demeurant ; à 4 lieue de Blanzac et 20 lieues de Limoges.

Paroisse de NONNAC.

Logis de La Croix ; M. de L'Etoile, y demeurant ; à 4 lieue de Blanzac et 23 lieues de Limoges.

Paroisse de MAINFOND.

Logis des Barrières ; M^{me} Videau, veuve de M. de Var ; 4 lieue (brûlé).

Paroisse de COUZAC.

Logis de La Touche ; M. de Renouard, demeurant au château du Loir, à Coureillon, pays du Maine ; à 4 lieue..... (brûlé).

Paroisse de DIGNAC.

Le logis du Pouyaud, aux dames du Pouyaud; à 4 lieue $1/2$

LA ROCHANDRIE.

Château à M^{me} de Rouffiac; à 2 lieues de Blanzac et 22 lieues de Limoges.

RONCENAC.

Les Bénédictins anglais de St-Jacques de Paris doivent avoir d'anciens titres; à 2 lieues.

ST-CYBARD-LE-PEYRAT.

Le logis du Vivier, à M^{lle} de Maumont de La Rochefoucaud; à 4 lieue $1/2$.

Abbaye royale sans maison; l'abbé demeure à Paris, et doit avoir de très-anciens titres.

BLANZAGUET.

Logis à M. de Vilette; à 2 lieues.

Le logis de La Mercerie, à M. Magnac de La Mercerie.

MAGNAC et RODAS.

Le logis de Rodas, à M. Beineaud, fournisseur d'artillerie; à 4 lieue $1/2$.

GURAC.

Logis à M. Périer de Gurac; à 2 lieues.

Le logis de Lagraye, à M. de Cressac, garde du roi, demeurant à Ribérac.

COMBIERS.

Château à M. de Brassac de Beux; à 2 lieues $1/2$.

GRASSAC.

Château à M. le comte de Montbron; à 3 lieues.

..... (brûlé).

Château du Repaire, à M. de Nadaillac; à 2 lieues.

RUFFEC, chef-lieu de subdélégation.

Château, au chef-lieu, et greffe de Ruffec; à 20 lieues de Limoges.

Château et greffe de Verteuil ; à 4 lieues de Ruffec et 19 lieues de Limoges.

NANTEUIL.

Abbaye de Bénédictins fort ancienne , fondée par le roi Charlemagne ; à 2 lieues de Ruffec et 18 lieues de Limoges.

AULNAC.

Château d'Aulnac ; à 3 lieues de Ruffec et 18 lieues de Limoges.

SAVEILLE.

Château de Saveille ; à 4 lieues de Ruffec et 23 lieues de Limoges.

PIOUSSAY.

Château de Joué ; à 4 lieues de Ruffec et 23 lieues de Limoges.

VILLEPAGNAN.

Son greffe , appartenant à Mgr l'évêque de Poitiers ; à 3 lieues de Ruffec et 22 lieues de Limoges.

BAYERS.

Château de Bayers ; à 2 lieues de Ruffec et 20 lieues de Limoges.

..... (brûlé).

Château fort ancien ; à 3 lieues de Ruffec et 20 lieues de Limoges.

LA VALETTE, AUBETERRE et MONTMOREAU , *chefs-lieux de subdélégation.*

(*Etats certifiés par..... Rousset....., 10 juin 17.....*)

VILLEBOIS-LA-VALETTE.

Château appartenant à M^{me} de Coursieon.

Un couvent d'Augustins.

Communauté de religieuses , sœurs de la Charité.

Un greffe.

Les notaires Vignaud , Dumont , Thomas et Bourrut ; à 2 lieues du chef-lieu et 18 lieues de Limoges.

ROUSENAC.

Une abbaye de Bénédictins.

Un greffe.

Le sieur Gilbert , notaire ; à 2 lieues du chef-lieu et 18 lieues de Limoges.

CHARRAS.

Une abbaye royale appelée de Grosbeau , sous la règle de St-Bernard.

Château de M. de Charras.

Un greffe.

Deux notaires ; à 4 lieues de La Valette et 16 lieues de Limoges.

DIGNAC.

Château des demoiselles de Galard.

Deux notaires ; à 3 lieues du chef-lieu et 17 lieues de Limoges.

ROGNAC.

Château appartenant à M. de Galard.

Un notaire ; à 3 lieues du chef-lieu et 17 lieues de Limoges.

COMBIERS.

Château du comte de Béarn , à 3 lieues de La Valette et 18 lieues de Limoges.

AUBETERRE.

Château de M. le marquis d'Aubeterre.

Collégiale.

Couvent de Cordeliers.

— de Minimes.

— de religieuses.

Hôpital , greffe et cinq études de notaires ; à 2 lieues du chef-lieu et 27 lieues de Limoges.

..... (brûlé).

Château de M^{me} de Bonne , greffe , notaire ; à 3 lieues de La Valette et 29 lieues de Limoges.

..... (brûlé).

Château de M. le prince de Soubise , greffe , notaire ; à 4 lieues du chef-lieu de la subdélégation et 28 lieues de Limoges.

ST-QUENTIN.

Un greffe et un notaire , à 3 lieues de La Valette et 27 lieues de Limoges.

ORIVAL.

Un notaire ; à 3 lieues de La Valette et 27 lieues de Limoges.

CHENAUX.

Un château, un greffe ; mêmes distances.

MIRAUT et St-ANTOINE.

Couvent régulier de St-Antoine et greffe ; mêmes distances.

NABINEAUX.

Un greffe ; mêmes distances.

LA TOUR-BLANCHE.

Un notaire ; à 4 lieues de La Valette.

MONTMOREAU. ville.

Le château de St-Avant, un greffe , un notaire ; à 4 lieue de La Valette et 25 lieues de Limoges.

St-LAURENT-DE-BELZAGOT.

Château appartenant à M. Eon d'Angers , deux notaires ; mêmes distances.

COURGEAC.

Un greffe et un notaire ; mêmes distances.

JUIGNAC.

Château de M. le marquis de Montalembert, un greffe et un notaire ; mêmes distances.

MONTIGNAC.

Un notaire ; mêmes distances.

St-SÉVERIN.

Château à M. de Chauveron , un greffe ; à 2 lieues du chef-lieu et 26 lieues de Limoges.

PALLUAUD.

Un château à M. l'abbé de Palluaud , un autre à M. de La Rigaudière ; à 4 lieue de La Valette et 25 lieues de Limoges.

AIGNE.

Un château à M. le comte de Marlin , un greffe et un notaire.....
(brûlé).

Certifié conforme aux pièces originales déposées aux archives de la Haute-Vienne.

L'Archiviste ,

MAURICE ARDANT.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DU LIMOUSIN.

BUREAU.

Président-né. — M. le baron PETIT DE LAPOSSÉ, O. ✱, préfet de la Haute-Vienne.

Président. — M. ALLAUD aîné ✱.

Vice-Président. — M. MAZARD père ✱.

Secrétaire général. — M. l'abbé ARBELLOT.

Secrétaire adjoint. — M. OTHON PÉCONNET.

Trésorier. — M. NAVIÈRES-LABOISSIÈRE.

Secrétaire archiviste. — M. Auguste DuBOYS.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. TIXIER-LACHASSAGNE, O ✱, premier président.

Armand NOUALHIER, maire de Limoges.

Maurice ARDANT, archiviste de la Haute-Vienne.

Le docteur BARDINET.

CONSERVATEURS.

Archives. — MM. ROMÉO CHAPOULAUD, Auguste DuBOYS.

Tableaux. — M. ARDANT-MASJAMBOST.

Pierres sculptées. — MM. REGNAULT et LECLERC.

Sculptures sur bois. — M. NALBERT.

Médailles. — MM. Maurice ARDANT et René RUBEN ✱.

Ornithologie, papillons. — M. NAVIÈRES-LABOISSIÈRE.

Minéralogie, géologie, reptiles. — MM. ALLAUD ✱ et ASTAIX.

Armes, objets d'art. — M. NIVET-FONTAUBERT.

COMMISSION DU MUSÉE CÉRAMIQUE.

MM. ALLAUD, MAZARD, MASJAMBOST, Maurice ARDANT, ASTAIX, FAYETTE et PEËDOUX.

MEMBRES RÉSIDANTS.

MM.

ALLAUD aîné ✱, ancien maire de Limoges.

ARBELLOT (l'abbé), chanoine honoraire.

ARDANT (Louis) ✱, anc. maire de Limoges.

ARDANT (Eugène), imprimeur.

ARDANT (Maurice), archiviste de la Haute-Vienne.

ARDANT-MASJAMBOST, profess. de peinture.

ASTAIX, professeur à l'école de médecine.

ACDOUIN (Joseph), anc. maire de Limoges.

BANDY DE NALÈCHE (Louis), avocat.

MM.

BARDINET (Alphonse), professeur à l'école de médecine.

BARNT (Alexis), profess. à l'école de médéc.

BOURDEAU-LAJUDIE père, ancien député.

BOURGOING-MÉLISSE, propriét. à St-Junien.

BRISSET (Frédéric), substitut.

BRUNET (Joseph), substitut à St-Yrieix.

CAZAUD (l'abbé), vicaire à St-Michel.

CHAPOULAUD (Roméo), imprimeur.

CHARREYRE, professeur de musique.

DE BONNEVAL, C. *, maréchal de camp.
DE CROSSAS, lithographe.
DEFAYE fils, pharmacien à St-Junien.
DE GNAVE, propriétaire.
DE LA BASTIDE *, propriétaire.
DELEFFE *, ingénieur de 1^{re} classe des
ponts et chaussées.
DE MAUBLANC, propriétaire à St-Junien.
DE PETRAMONT *, ancien procur. général.
DE ROFFIGNAC (Albéric), propriétaire.
DE SAINT-GENIS *, directeur de l'enregi-
strement et des domaines.
DE SAINT-GERMAIN, avoué.
DE SALLES-BEAUREGARD (Gustave), propriét.
DE VILLELEME (le comte), à Losmonerie.
DUBOIS, fabricant de porcelaine.
DUBOYS (Auguste), pharmacien.
DULÉRY, curé de Biennat.
DUMONT-ST-PIERRE *, présid. de chambre.
DUVERGER (Gustave), négociant.
FAYETTE, architecte du département.
FIZOT-LAVERGNE, avoué près la cour.
FOUGÈRES (Léopold), docteur en médecine.
FOURNIER *, conseiller à la cour.
GAY DE VERNON (le baron) *, propriétaire.
GÉRY (Charles), avocat.
GOUCEAUD fils, à Bellac.
LAMY-DELORET (Edouard), banquier.
LAPORTE (Ernest), négociant.
LECLERC, ingénieur civil.
LESME, horloger.
LESME, fabricant de porcelaine.
MALLEVERGNE *, président de chambre.
MARÉVÉRY (l'abbé), secrétaire de l'évêché.
MATHEURIN (André), pharmacien.

MAZARD père *, ancien maire de Limoges,
directeur de l'école de médecine.
MOULNIER, directeur des contr. directes.
NALBERT, sculpteur.
NAVIERES-LABOISSIERE, anc. insp. d'acad.
NIVET-FONTAUBERT, négociant.
NOUALHIER (Armand), maire de Limoges.
PÉCONNET (Othon), avocat.
PERDOUX, prof. de dessin et de peinture.
PETIT DE LAFOSSE, O. *, préfet de la Hte-V.
PONCET (Gustave), professeur.
POUYAT (Emile), négociant.
RAVENEX (W.), commissaire de police.
RECULES (François), pharmacien.
RATTIER, avoué.
REGNAULT, archit. de la ville de Limoges.
ROQUES DE FURNAC *, conseiller à la cour.
ROZIER, chanoine honoraire, aumônier
du lycée.
ROY-PIERREFITE, vicaire à St-Pierre.
RUBEN (René) *, propriétaire.
SAZERAT, fabricant de porcelaine.
SOULIGNAC (Abraham), propriétaire.
TALABOT (Auguste) *, prés. du trib. civil.
TARNAUD (Firmin), banquier.
TARNAUD (Frédéric), propriétaire.
TEXIER (l'abbé), corresp. du ministre de
l'inst. publ., supér. du sém. du Dorat.
TIXIER, député de la Haute-Vienne.
TIXIER-LACHASSAGNE, O. *, prem. président.
TROUL DE BEAULIEU, banquier.
TROUL DE BEAULIEU, juge de paix à Vern.
VALLEIX (l'abbé), chanoine honoraire.
VANGINOT, architecte de la cathédrale.
VERGNEAUD (Léonce), propriétaire.

MEMBRES HONORAIRES.

MM.

DE CAUMONT, O. *, fondateur et directeur de la *Société Française*, à Caen.
MICHEL CHEVALIER, O. *, membre de l'Institut.
CAUVEILHIER, O. *, professeur à l'école de médecine.
LE VICOMTE DE KERCKHOVE, président de l'Académie d'Archéologie de Belgique.
DE MONTQUE, O. *, ancien préfet de la Haute-Vienne.
MORISOT (Tiburce), O. *, ancien préfet de la Hte-Vienne, fondat. du musée de Limoges.
ST-MARC-GIRARDIN, O. *, membre de l'Institut.
MIGNERET *, ancien préfet de la Haute-Vienne.

MEMBRES CORRESPONDANTS. (*Ordre d'ancienneté.*)

- LEYMARIE, ancien secrétaire général de la Société Archéologique du Limousin.
DR VERNEILLE (Félix), inspecteur des monuments de la Haute-Vienne, à Nontron.
BARDY (Gustave), substitut du procureur général à Riom.
Le marquis DE LUBERSAC.
Etienne DE CARDAILLAC, chef de division au ministère d'Etat.
ROUX, capitaine d'état-major.
BOUVIEUX (Auguste), élève de l'école des Chartes, archiviste de la Creuse.
NABAUD (Léon), O. ✱, premier président honoraire de la cour impériale de Grenoble.
Louis TEXIER, capitaine d'infanterie de marine.
DIDRON aîné ✱, directeur des *Annales Archéologiques*.
Le vicomte Eugène DE KERCKHOVE, chargé d'affaires de l'empereur de Turquie.
Eugène GENS, professeur d'histoire à Bruxelles.
L'abbé MICRON, chanoine honoraire de Bordeaux et d'Angoulême.
BOISSON D'ECOLE, receveur général à Besançon.
PICHAUD DE LA MARTINIÈRE, directeur des contributions à Vesoul.
BARNY DE ROMANET, curé de Saint-Martin-de-Jussac.
LEBAUD (Hippolyte) ✱, procureur général à Nancy.
THÉVENIN (Edmond), substitut à Perpignan.
DE MONTRÉAL, G. O. ✱, général de division, commandant l'armée expéditionnaire à Rome.
CHAUDREC DE CRAZANNES, membre correspondant de l'Institut.
Le comte DE VILLELUME, à Losmonerie.
COMBET, avocat à Uzerche (Corrèze).
DE JUILLAC (Gustave), secrétaire général de la Société Archéologique du Midi, à Toulouse.
-

TABLE DES MATIÈRES.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

	Pages.
Séance générale du 24 mai 1853.	130
Liste des dons offerts au Musée depuis cette séance.	196
Séance générale du 5 juillet 1853.	196
— du 23 septembre 1853.	200
— du 30 novembre 1853.	204
— du 20 mars 1854.	206
— du 19 août 1854.	212

MÉMOIRES.

Dissertation sur l'apostolat de saint Martial (suite).	5
J. Foucaud, note biographique et littéraire.	31
Dissertation sur l'apostolat de saint Martial (suite).	73
Nouvelles recherches sur les émailleurs limousins.	105
Dissertation sur l'apostolat de saint Martial (suite).	137
Aperçu sur les opérations de la campagne de 1569, dans la Saintonge, le Périgord et le Limousin, par les armées catholiques et protestantes, et plus particulièrement sur le combat de La Roche-l'Abeille (Hte-Vienne).	161
Notice historique sur la manufacture de tapisseries de Felletin (Creuse).	183
Les émaux.	217
Dissertation sur l'apostolat de St-Martial (suite et fin).	222
Bains romains d'Evaux.	255
Peintures murales du château de Rochechourt (<i>extrait du Chroniqueur du Périgord</i>).	262

DOCUMENTS.

Relation des passages de Charles VII à Limoges en 1438 et 1442.	55
Lettres inédites.	70
Documents inédits pour servir à l'histoire des émailleurs et orfèvres de Limoges.	113
Documents inédits pour servir à l'histoire des peintres, vitriers, sculpteurs et architectes de Limoges.	126
Fragments historiques. — Feuilleté relatif aux archives de la généralité de Limoges.	270
Liste des membres de la Société.	293

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN



BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN

TOME VI.

LIMOGES

CHAPOULAUD FRÈRES, IMPRIMEURS DE LA SOCIÉTÉ

—
1855



INVENTAIRE

DES CHASSES, RELIQUES, CROIX, RELIQUAIRES, COFFRES, CALICES
ET AUTRE ARGENTERIE DE L'ÉGLISE DE GRANDMONT, FAIT
PAR L'ORDRE DE RÉVÉRENDISSIME PÈRE EN DIEU DOM
ANTOINE DE CHAVAROCHE, ABBÉ ET GÉNÉRAL DE
L'ORDRE DE GRANDMONT, LE 4^e DU MOIS
DE NOVEMBRE, EN L'ANNÉE 1666 (1).

(Publié pour la première fois par M. Auguste Du Boys.)



L'ordre que nous observons en ce présent inventaire n'est pas difficile à concevoir : néanmoins, afin qu'on puisse mieux juger du succès de notre dessein et de notre travail, nous commencerons : 1^o à décrire les chasses ; 2^o les croix ; 3^o les reliquaires ; 4^o les coffres ; 5^o les calices et le reste de l'argenterie ; et le tout, dans l'état que nous l'avons trouvé dedans ou dehors le trésor. Nous rapportons ensuite, avec toute la fidélité possible, mot à mot et en propres termes, ce qu'en disent les autres inventaires, et leur donnons, s'il se peut, l'éclaircissement dont ils ont besoin, lesquels faisant mention de quelques croix, reliquaires et autre argenterie qu'il y avoit autrefois céans, et qu'on ne trouve plus aujourd'hui, nous avons cru devoir en dire quelque chose. Au reste, afin qu'on connoisse sous qui et en quel temps les inventaires ont été faits, nous rapportons le commencement d'un chacun, dont voyez le premier.

1. Inventaire fait par M. maître Louis Pinelle, docteur en théologie, et Jean Bordin, vicaire de très-révérend père en Dieu M. le cardinal de St-Malo (Antoine Allemand, évêque de Cahors), abbé commendataire de l'abbaye et ordre de Grandmont ; présents audit inventaire Pierre....., sous-prieur ; F. Laurens du Port ; F. Dinet

(1) Les autres inventaires de Grandmont sont de 1495, 1515, 1586, 1587, 1575, 1614, 1621, 1639, 1771, 1790 — Pour les inventaires ou fragments d'inventaires de cette abbaye, déjà publiés, voir les ouvrages suivants : *Le Limousin Historique* (inv. de 1771) ; *Essai sur les émailleurs*, de M. l'abbé Texier (inv. de 1587 et 1790) ; *Emaux et Emaillerie de Limoges*, de M. Ardant (inv. de 1666).

de Lestang, sacristain ; F. Jean Hardelier, des reliques et autres choses ci-après écrites les 15 et 16 février, l'an 1495.

2. Vérifié par M. messire Barthélemy, vicaire de Grandmont pour M. révérendissime Nicolas de Flisco, cardinal ; M. Le Secrétaire ; F. Jean Hardelier ; F. Jean Vaillant ; F. Anthony de Gourdon..... ; de Dinet, béliif de Combraille ; F. Bertrand Tranchefort ; André de St-Yrieix, sieur de Lavaulz ; sieur Jean du Vignaud, curé de Fraignac, et Michel Robin, le 29 mars, l'an 1515.

3. Fait des reliquaires baillés à M. Lagarde, secrétaire de ladite abbaye, par révérend F. Jean de Neufville, en présence des FF. Jean Massias, prieur ; Charles Cadompnat ; François Laurens ; Gab. Chardebeuf ; Brisse de Mons ; François Marand ; Vincent Boudet ; par Mosneron, notaire royal, le 22 mai 1566.

4. L'an 1567. Des reliquaires de la maison de céans qui sont enchâssés en or ou argent le 17 d'octobre par le commandement du révérend P. en Dieu François de Neufville, abbé de Grandmont ; F. Jean Massias, prieur claustral ; François Laurens ; Jean Bèauveis ; Brisse de Mons ; Pardoulx de La Garde ; François Beignac ; Aubert Papon ; Gabriel Chardebeuf ; François Rouchet ; François Delage ; François Marand ; Vincent Bandel ; tous religieux prêtres, lesquels, d'un commun consentement, ont promis être fait inventaire desdits reliquaires.

5. Fait ; l'an 1575, des reliquaires en cette abbaye enchâssés en or, argent, cuivre doré, émail ou cristal et autres façons, le 3 d'août, par révérend P. en Dieu François de Neufville, abbé de Grandmont ; présents : FF. Brisse de Mons, chantre ; Pardoulx de La Garde, administrateur de Balasis ; Jean Mosneron, prieur ; Ravaux ; Jean de St-Goussaud ; Martial de Razac ; Gabriel Chardebeuf (*alias* Grandroche), syndic et maître des anniversaires ; François du Mont (*alias* de Lage) ; François Marand, sous-chantre ; Claude Monsson, de Roches, prêtres ; François d'Aulberoch, sous-diacre ; tous religieux de ladite abbaye, lesquels, tous d'un accord et consentement, ont promis et voulu être fait inventaire desdits reliquaires.

6. Des saintes reliques de l'église de céans, fait l'an 1611 le 24 de janvier, par le commandement de révérend P. en Dieu Rigard de Lavaurd, abbé et chef de l'ordre de Grandmont assistant : vénérables religieux de l'abbaye FF. Jean de Brug ; Jacques Chardebeuf ; Claude Beliot ; Jean Roudet ; Jean Le Ma

Fiacre Le Roux ; Pierre Decoux ; Hugues Betoulard ; Albert de Coudier ; André de Marzet, sacristain, et Jacques de Buat ; tous religieux prêtres dudit lieu.

7. Mémoire des reliques qui se sont trouvées dans le trésor de l'abbaye de Grandmont en la visite qu'en a faite révérendissime P. en Dieu dom Georges Barny, abbé de ladite abbaye et chef général de l'ordre, qui fut fait le 29 d'avril, l'an 1639.

8. Outre lesdits inventaires, nous avons trouvé un catalogue des saintes reliques et châsses qui fut fait sous M. Rigard de Lavaurd, quoiqu'on ne sache pas l'année : il est en latin, et commence ainsi : *Anno millesimo centesimo sexagesimo sexto dedicata est ecclesia B. Marice Grandimontis, etc.*

CHASSES.

I. — De saint Étienne de Muret, Confesseur.

Premièrement il y a sur le grand autel de l'église, vers le milieu, par-dessus le tabernacle, la châsse de notre bienheureux père saint Etienne, qui est en cuivre doré émaillé par dehors, et de bois par dedans, ornée de toutes parts de grand nombre de petites figures en bosse, garnie de pierreries et curieusement travaillée. Nous avons trouvé dedans six grands os longs des bras et des jambes et deux autres grands des jointures, trois de l'épine, avec grande quantité de petites côtes et doigts rompus, etc.

Plus des cendres du saint, et avec quelques petits os parmi, dans une double bourse de toile, où est cousu un billet de parchemin, sur lequel se trouvent écrit ces mots : *In hoc loco habetur cinis corporis sanctissimi confessoris Stephani*. Ces cendres et ces os sont pliés dans de la toile, et encore dans quelque façon de taffetas ou drap noir, auquel est attaché cet écriteau : *In hoc loco habetur corpus sanctissimi confessoris Stephani. Amen.*

Le catalogue des reliques en fait mention en cette sorte : *In prima capsâ, super majus altare, repositum est corpus sancti Stephani confessoris, nostri ord. Grandimontis fundatoris ; sed ejusdem sancti loricam ferream non invenimus quæ ibidem esse dicebatur, quia non ausi sumus frangere velum ipsius capsæ*. Dans la visite des reliques de 1639, on leva bien ce voile, mais on ne trouva point cette cotte

de mailles : c'est pourquoi on la chercha aussi dans la sac devant l'autel, au tombeau où fut mis le corps de notre bienheureux père lorsqu'il fut transporté de Muret audit Grandmont, et l'y trouva pas non plus.

L'inventaire de 1639, au nombre 4, en parle en cette sorte : chässe de notre bienheureux P. saint Etienne, fondateur, où trouvés ses cendres et ses os ».

III. — De saint Macaire, martyr (1).

La chässe de saint Macaire, martyr, un des capitaines de la des Thébéens, de mêmes matière et figure, mais plus petite précédente, enrichie de quantité de grosses pierres et sans piñages. Elle est du côté de l'Épître, joignant celle de saint Et

Nous y avons trouvé neuf grands os longs des bras et jambes, qui ne sont pas tous néanmoins entiers ; un autre os grand, d'une jointure ; vingt-deux ou environ des côtes, et qu d'autres petits ; le tout dans un sachet de toile, qui est dans autre couche doublée de futaine, sur lequel est attaché écriteau : *Sanctus Macharius, dux et martyr, qui fuit de se sancti Mauricii, quem dominus Theobaldus, rex Navarræ, Comes et Briæ, comes Palatinus, attulit in Grandimontem VII idus anno Domini 1269.*

Plus un autre paquet où il y a dans de la toile cinq os lon bras et des jambes ; neuf ou dix autres plus petits des côte doigts, etc., avec ce billet : *Sanctorum Maurorum de legione bæorum*, et, sur la toile où sont pliés ces saints os, cet autre l *Reliquiæ Maurorum de legione Thebæorum, quos dedit Ecclesiæ Gereonis Ecclesiæ Grandimontis.*

Plus un autre paquet où il y a un os de l'épine et beaucoup d' plus petits avec ce billet : *Sancti Brändani, martyris, de Thebæorum*. Plus un gros os auquel est attaché ce billet : *Trani, martyris, de eadem legione*. Plus un autre os du crâne ce billet : *Callixti, papæ et martyris*. Plus un petit os où est a ce billet : *Sancti Matthæi, Hyberniensis, episcopi et martyris*

(1) « Il y avoit aussi dans cette chässe des reliques des saints Maures de la Thébéenne ; de saint Brandan, de la même légion ; de saint Tran, de la légion ; de saint Calixte, pape ; de saint Mathieu, évêque d'Irlande ; de sainte Valérie, vierge ; de sainte Ortnarie, vierge, et de Exparre, vierge ; tous martyrs ». (Note de Legros, 1790)

une côte, avec ce billet : *Cretonii, martyris*. Plus une autre côte, où est attaché cet écriteau : *Valeriæ, virginis et martyris*. Plus une autre côte, avec ce billet : *Ortmariæ, virginis et martyris*. Plus une autre côte, avec cet écriteau : *Exparræ, virginis et martyris*. Toutes lesquelles reliques étoient pliées ensemble dans une double toile, où nous les avons laissées, après les avoir pliées toutes séparément dans du taffetas rouge avec les mêmes écriteaux que nous y avons trouvés.

Nous avons aussi plié les cendres qui s'étoient faites de ces saints os dans du taffetas rouge, avec cet écriteau par-dessus : *Cineres sanctorum Trani, Matthæi, Callixti, Cretonii, Valeriæ, Ortmariæ et Exparræ*. Sur le paquet où sont toutes ces reliques est attaché cet écriteau : *Reliquiæ sancti Brandani et sancti Trani, de legione Thebæorum, et aliorum plurimorum martyrum, quas dedit Ecclesia sancti Gereonis et Ecclesia sancti Heriberti Ecclesiæ Grandimontis*.

Le catalogue de nos reliques en fait mention de cette sorte : *A dextro latere dicti altaris, juxta dictam capsam sancti Stephani confessoris, hoc est in secunda capsâ, repositum est corpus sancti Macharii, martyris, ducis præclarissimi, qui fuit de societate sancti Mauriti, quem Theobaldus, rex Navarræ, Campaniæ et Briæ, comes Palatinus, attulit in Grandimontem VII idus aprilis 1269. Sunt præterea in eadem capsâ reliquiæ Maurorum de legione Thebæorum, quas dedit Ecclesia sancti Gereonis Ecclesiæ Grandimontensi. Item, reliquiæ sanctorum Brandani et Trani, de legione Thebæorum, et aliorum plurimorum martyrum, quas dederunt Ecclesia sancti Gereonis et Ecclesia sancti Heriberti Ecclesiæ Grandimontensi*.

L'inventaire de 1639, nombre 2, parle de cette châsse en ces termes : « La châsse de saint Machaire, qui est au côté de l'Épître contre celle susdite du bienheureux saint Etienne, en laquelle on trouva le corps du saint martyr et du compagnon de saint Maurice, avec ce billet : *Hoc corpus dominus Theobaldus, rex Navarræ, et Campaniæ, et Briæ, comes Palatinus, attulit in Grandimontem tempore Guidonis archarii, decimi quinti prioris* ». Il faut prendre garde que cet inventaire ne rapporte pas en propres termes le billet qui est sur le corps du saint, que nous avons décrit ci-dessus mot à mot.

Plus, dans la même châsse, furent trouvés des ossements des saints Brandan et Mathieu, évêque d'Irlande, et de saint Trap. Plus y furent trouvées des reliques des saints Créton et Callixte, pape et martyr, et aussi de celles *sanctorum Maurorum de legione Thebæorum*.

III. — De deux saintes Vierges et Martyres de Cologne (1).

Une autre châsse de cuivre doré émaillé par dessus, et qui est de bois par dedans, où est par devant un Sauveur au milieu de quatre figures des apôtres, où sont leurs noms; savoir : saint Mathias, saint Jude, saint Jacques et saint Philippe, et au-dessous six autres figures d'apôtres avec leurs noms, qui sont : saint Thomas, saint Jacques, saint André, saint Jean, saint Simon, saint Barthélemy et, sur la porte, saint Pierre. Par derrière il se trouve aussi quelques autres figures. Elle est du côté de l'Evangile, la plus haute jointe à celle de saint Etienne, à l'opposite de celle de saint Macaire.

Nous y avons trouvé dedans un gros paquet de saints ossements en si grand nombre que nous ne les avons pas comptés, et on peut dire que le corps y est entier; car le chef s'y trouve, quoique en pièces, les mâchoires, les dents, les os des bras et des jambes, et de l'épine, les côtes, les doigts, et enfin tout ce qu'il y a d'ossements dans un corps; le tout plié dans de la toile; à laquelle est attaché cet écriteau d'un côté : *Hoc sanctissimum corpus virginis et martyris fecit nobis habere magnis precibus dominus Hermannus, decanus ecclesie Apostolorum Coloniae, a quadam religiosa matrona quae illi magna veneratione habebat, quae cum vellet illud mittere ad quam excellentissimam Ecclesiam in episcopatu Leodii, non potuit portare, ac si Dominus Jesus illud nobis reservasset*; et, sur un autre côté de la même toile, cet autre billet : *Hoc corpus virginis et martyris dedit Ecclesiae Grandimontis quaedam nobilis matrona Coloniae*. Ce paquet est encore plié de quelque taffetas ou drap rouge, au-dessus duquel est attaché cet autre billet, comme le premier de ces deux que nous venons de rapporter.

Plus, dans la même châsse, un autre paquet de la grande précédente, et plié tout de même, sur lequel est ce billet : *Hoc corpus virginis et martyris habuit Hermannus, decanus Ecclesiae Apostolorum, a quodam cellerario cujusdam abbacie Cistercii, et ab illi Ecclesiae Grandimontis*. Et par dedans sont, comme dans la précédente, les grands os longs des bras et des jambes, ce qui est de l'épine et des doigts, les côtes, et, en un mot, tous ceux du corps hors la tête, dont nous n'avons vu que deux dents en une seule mâchoire. Sur la toile où sont pliés ces saints ossements il y a encore un autre billet qui n'a rien de différent du précédent. Le cat

(1) « Il y avoit aussi un os d'un bras de saint Apollinaire, évêque et martyr de Cologne. » (Note de Legros, 1790.)

susdit en fait mention de cette sorte : *In quinta capsâ, quæ est altior in parte Evangelii dicti altaris, sunt sequentes reliquiæ Apollinaris, episcopi et martyris, os brachii scilicet. Item, unum corpus virginis et martyris cujus nomen novit Deus. Item, unum sanctissimum corpus virginis et martyris.*

L'inventaire de 1639 en parle ainsi au nombre 3 : « La châsse qui est à l'opposite de la susdite est celle de saint Macaire, du côté de l'Evangile, où fut trouvé un corps d'une des vierges et martyres de Cologne. Plus y fut trouvé un autre corps d'une des mêmes vierges, avec ce billet : *Hoc corpus fecit nobis habere magnis precibus dominus Hermannus, decanus Ecclesiæ Apostolorum Coloniz, a quadam matrona quæ illud in magna veneratione habebat, quæ, cum vellet illud mittere ad quamdam excellentissimam, Ecclesiam, non potuit illuc portare, ac si Dominus Jesus nobis reservasset.*

Plus y fut trouvé le bras de saint Apollinaire, évêque et martyr, d'où M. Barny, abbé de Grandmont, le tira, afin de l'enchâsser en argent, ainsi que nous le trouvons aujourd'hui dans le trésor.

IV. — De sainte Albine, de sainte Essence, etc., vierges et martyres de Cologne (1).

Une autre châsse de mêmes matière, travail et figures que la précédente, où est au devant une image de la Vierge avec le petit Jésus entre ses bras et par dessus un Sauveur; aux côtés sont les figures de quelques vierges, d'un archevêque et d'un abbé, avec ces mots écrits parmi : *Hi duo viri dederunt has duas virgines Ecclesiæ Grandimontis Giralduus, abbas Sibergiz : sancta Albina, virgo et martyr; Essencia, virgo et martyr : Philippus, archiepiscopus Colonienensis.* Par derrière est démontré le martyre de ces vierges. Ladite châsse est du côté de l'Épître, la plus éloignée du tabernacle et la plus proche de la piscine. Nous y avons trouvé dedans un paquet où il y a des os rompus des bras et des jambes et quantité d'os de l'épine, un assez grand du crâne, quelques-uns des côtés et des doigts et autres tous pliés dans de la toile, où est parmi les ossements une petite lame de plomb sur laquelle sont gravés ces mots : *Hoc est corpus sanctæ Albine, virginis et martyris; et, sur la même toile, il y a un billet conçu en ces termes : Hoc est corpus sanctæ Albine, virginis et martyris, quod dedit Ecclesiæ Grandimontis abbas Sibergiz.*

(1) « Il y avoit dans la même châsse des reliques des vêtements de la sainte Vierge; du corps de saint Marc, pape et martyr; de saint Thadée, apôtre; de saint Barthélemy, apôtre; des saints Innocents; des saintes Vierges; du lieu du Calvaire, etc. » (Note de Legros, 1790.)

Ce paquet est encore plié d'un taffetas ou drap rouge, sur lequel un billet semblable au précédent.

Plus un autre paquet où il y a six grands os des bras et jambes grand nombre de côtes et d'os de l'épine, le devant des mâchoires et plusieurs autres, le tout plié comme le précédent paquet de toile à laquelle est attaché cet écriteau : *Hoc corpus virginis et martyris dedit Ecclesie Grandimontis abbas Sibergia*, et plié aussi par des draps de taffetas ou drap rouge, où, dans un autre billet, sont écrits mêmes mots.

Plus un sachet de toile, dans lequel nous avons trouvé quelques drapeaux et petits os, dans du taffetas vert, pliés ensemble avec les drapeaux de taffetas jaune, où sont attachés ces deux billets : *De vestimentis sanctæ Mariæ, matris Domini* ; — *Reliquiæ sancti Marci, papæ et martyris*. Plus du taffetas violet, un petit os sur lequel est écrit par-dessus : *Sancti Thadæi, apostoli*. Plus quelques cheveux et des cheveux blancs pliés de taffetas rouge dans une petite bourse de cuir, avec ce billet : *Sancti Bartholomæi*. Plus quelques cendres pliées de taffetas rouge et de toile, où est cet écrit par-dessus : *De Innocentibus*. Plus une dent dans la toile avec cet écriteau : *De Virginibus*. Plus une pierre, pliée dans du taffetas avec ce billet : *De Calvarie loco*. Plus un gros os plié dans du taffetas rouge, sans écrit. Plus un petit morceau de bois dans du taffetas rouge. Plus quatre petits paquets, où sont des cendres, du cuir, etc. Plus grand nombre de drapeaux qui ont sans doute servi à envelopper des reliques dont les plis s'y trouvent encore, qui sont : *Thomæ, apostoli* ; *sancti Eutropii* ; *sancti Stephani, protomartyris* ; *sancti Marci, evangelistæ* ; *sancti Pardulphi* ; *sancti Christodori, sanctæ Cecilie*. Plus une boîte ronde de bois, dans laquelle est un petit os plié de taffetas jaune, avec ce billet : *Sancti Medardi, episcopi*. Plus un os du doigt, plié d'un double taffetas rouge, avec cet écrit : *Sanctæ Petre*.

Le catalogue mentionné ci-dessus en parle ainsi : *In tertio cornu quæ est in inferiori dicti lateris Epistolæ, et respicit cornu Evangelicæ reliquiæ jacent cum his titulis : Corpus sanctæ Albinæ, virginis et martyris, quod dedit Ecclesie Grandimontis abbas Sibergia aliud corpus virginis et martyris, quod idem abbas dedit. sancti Medardi ; sancti Petri ; sancti Marci, evangelistæ ; sancti Stephani, protomartyris ; sancti Eutropii ; sanctæ Cecilie ; sancti Pardulphi ; sancti Christophori ; sancti Bartholomæi, et plurimorum sanctorum.*

On peut bien voir par là que cette châsse étoit lors la plu

du tabernacle, au lieu qu'elle est la plus éloignée, quoique de même côté.

L'inventaire de 1639 parle en cette sorte, nombre 4 : « Une autre châsse qui est du côté de l'Evangile et la plus proche du tabernacle où fut trouvé le corps de sainte Albine, vierge et martyre de Cologne, avec ce billet : *Hoc corpus beatæ Albinæ dedit Ecclesiæ Grandimontis abbas Sibergiae* ».

Plus il fut trouvé un autre corps d'une des susdites vierges et martyres de Cologne, avec cet écrit : *Hoc corpus dedit Ecclesiæ Grandimontis abbas Sibergiae*. Plus y furent trouvées des reliques de saint Médard et des reliques de sainte Perrette, *aliter Petræ, non Petri*, comme dit le catalogue susdit.

Cette châsse avoit été changée du côté de l'Evangile, et mise la plus proche du tabernacle, comme il est aisé de voir par ce que nous venons de rapporter de cet inventaire; mais elle a été depuis remise du côté de l'Épître la plus proche de la piscine.

V. — De sainte Essence et autres Vierges et Martyres de Cologne.

Une autre châsse de mêmes matière et figure et travail que les précédentes, où est par devant l'image de la Vierge, tenant un lis de la main droite, et, de l'autre, le petit Jésus, et à ses côtés sont six images. Par dessus est un Sauveur avec six autres figures à ses côtés; par derrière est représenté le martyre de quelques vierges, et plus haut quelques évêques ou abbés et trois vierges d'un côté qui ont des couronnes sur la tête, etc. Ladite châsse est du côté de l'Evangile, la plus éloignée du tabernacle. Nous y avons trouvé dans un paquet six grands os longs des bras et jambes, beaucoup d'autres du crâne et un grand des mâchoires où il y a encore trois dents; d'autres de l'épine, des côtes, des jointures, des doigts, etc., et parmi est une petite lame de plomb où sont gravés ces mots : *Hoc est corpus sanctæ Essentiæ, virginis et martyris*, et ceux-ci dans un autre billet, de parchemin qui est avec cette lame : *Hoc est corpus sanctæ Essentiæ, virginis et martyris, quod dominus archiepiscopus fecit nobis dari de sancto Illeberto*; et, parmi les mêmes os, est, d'un autre côté, cet autre billet : *Hoc est corpus sanctæ Essentiæ, virginis et martyris, quod dedit Ecclesiæ Grandimontis Philippus, archiepiscopus Coloniensis*. Les mêmes mots sont encore écrits dans un autre billet qui est attaché à la toile où sont pliés ces saints os, et dans un autre qui est attaché par dessus le paquet.

Plus dans ladite châsse nous avons trouvé quinze os des bras et jambes, qui ne sont pas pourtant entiers, plus des os de la tête, où

sont, dans ceux des mâchoires, quatre dents, et vingt ossements ou environ, qui étoient parmi les autres, lesquels avons pliés dans quelque taffetas ou drap violet. Plus nous y trouvés quelques os de l'épine et des côtes, etc., avec une la plomb où sont gravés ces mots : *Hoc corpus est de monasterium* ; le tout plié, comme le précédent paquet, dans de la t puis dans quelque drap rouge, sur lequel est écrit : *Hoc virginis et martyris dedit Ecclesiæ Grandimontis abbatissa mon Virginum Coloniae*.

Le catalogue en fait mention ainsi : « *In ista capsula sunt se reliquiæ cum sequentibus titulis : Corpus unius virginis et m quod dedit Ecclesiæ Grandimontis abbatissa monasterii Vi Coloniae. Item, corpus sanctæ Essentiae, virginis et martyris dedit Ecclesiæ Grandimontis Philippus, archiepiscopus Coloniae*

L'inventaire de 1639, nombre 5, en parle de cette sorte autre chässe du même côté, c'est-à-dire de l'Evangile, joign susdite, où fut trouvé le corps de *sanctæ Essentiae, virginis tyris*, avec ce billet : *Hoc corpus dedit Ecclesiæ Grand Philippus, archiepiscopus Coloniensis*. Plus il fut trouvé u corps d'une des vierges et martyres de Cologne, avec ce bill *corpus dedit Ecclesiæ Grandimontis abbatissa monasterii V Coloniae*. »

VI. — Sainte Panafrette et autres Vierges et Martyres de Cologne (1)

Une autre chässe semblable aux autres, où est au devant de la Vierge, est à Grandmont, et de trois autres saintes couronnées à leurs mains, et par dessus un Sauveur et si figures aux côtés ; par derrière sont au haut neuf vierge chacune un lix en la main, et au bas est dépeint leur mari est du côté de l'Eptre, la plus proche du tabernacle. Nous trouvé douze grands os des bras et jambes et non pourtant seize autres des côtés et un de l'épine, tous dans un sachet sur lequel est ce billet : *Sancta Panaphreta, quæ fuit una sanctorum virginum*. Par-dessus est un autre sachet de t drap rouge, avec cet écriteau : *Sancta Panaphreta, quæ magistra sanctorum virginum Coloniae, quum dominus Th rex Navarrae, Campaniae et Brice, comes Palatinus, attulit dimontem VII idus aprilis anno Domini 1269*.

Plus une petite botte de bois, avec un billet par deda

(1) « Il y avoit aussi des reliques de saint Astier, martyr. » (Note de L.

stante Domino priore Sanctæ Resurrectionis. Plus, dans un sachet de toile, trois grands os longs et un autre assez long de quelque jointure. Plus un petit os plié de toile, avec cet écrit par-dessus : *Sancti Asterii, martyris.* Plus quelques petits drapeaux dans une bourse de toile. Plus une pierre pliée dans de la toile, sans écriteau. Sur le sachet où sont ces reliques est attaché ce billet : *Reliquiæ virginum quas dedit decanus Apostolorum et canonici Sanctæ Mariæ in Gradibus.* Plus un paquet de toile assez gros, avec cet écriteau dessus : *Intus est pannus lineus in quo sanctæ reliquiæ involutæ fuerunt.*

Le catalogue en dit ceci : *In quarta capsâ, id est in illa quæ est in eodem latere Epistolæ dicti altaris, scilicet in cornu Epistolæ, sunt sequentes reliquiæ : sancta Panaphreta, quæ fuit una magistra sanctarum virginum Colonia, quam dictus Theobaldus, rex Navarrae, etc., attulit in Grandimontem VII idus aprilis 1269. Item, reliquiæ virginum quos decanus Ecclesiæ Apostolorum et canonici Ecclesiæ Sanctæ Mariæ in Gradibus dederunt. Intus est pannus lineus in quo sanctæ reliquiæ involutæ fuerunt.*

Cette châsse était lors du côté de l'Eptre, la plus proche de la piscine, mais elle a été mise depuis la plus éloignée et la plus proche du tabernacle, où elle est à présent.

L'inventaire de 1639, nombre 6, dit ceci : « Une autre châsse du côté de l'Eptre, joignant au tabernacle, où fut trouvé un autre corps d'une desdites saintes vierges et martyres de Cologne, avec ce billet : *Reliquiæ quas dedit decanus apostolorum et canonici beatæ Mariæ in Gradibus Ecclesiæ Grandimontis.* »

Plus il fut trouvé le corps de sainte Panaphrète, vierge et martyre, avec cet écrit : *Corpus sanctæ Panaphretæ, quæ fuit una magistra virginum Colonia, quod dominus Theobaldus, rex Navarrae, etc., attulit in Grandimontem VII idus aprilis 1269.* — (*Attestante domino priore Sanctæ Resurrectionis*). Ces derniers mots sont dans un billet à part.

VII. — Deux saintes Vierges et Martyres de Cologne.

Une autre châsse, semblable aux précédentes, où il y a au devant une figure de la Vierge tenant à la main droite un lis et le petit Jésus en l'autre, et à ses côtés six vierges par dessus l'image du Sauveur et trois images à chacun de ses côtés; par derrière est dépeint le martyre de ces saintes vierges, dont il y en a douze en haut qui tiennent en la main un lis, et vers le milieu sont écrits ces mots : *Hic requiescit corpus cujusdam virginis et martyris quam*

dedit Ecclesie Grandimontis abbatissa monasterii Virginum Coloniae.

Elle est du côté de l'Evangile, la plus proche du tabernacle. Nous y avons trouvé dedans un très-grand paquet, plié comme les précédents, sur lequel est ce billet : *Hoc corpus virginis et martyris habuit Hermannus, decanus Ecclesie Apostolorum, a quodam cellerario cujusdam abbacie Cistercii, et dedit illud Ecclesie Grandimontis.*

Et dans ledit paquet sont les os des bras et des jambes, ceux de l'épine, les côtes et tous les autres os du corps, excepté la tête, dont nous n'avons trouvé qu'une mâchoire.

Le catalogue en dit ceci : *In sexta capsula quæ est in inferiori dicti lateris, nempe Evangelii, et respicit cornu Epistolæ, jacet unum corpus virginis et martyris, quæ corpora virginum et martyrum dedidit nobis Hermannus, decanus Ecclesie Apostolorum.*

L'inventaire de 1639, nombre 7, dit ainsi : « Une autre châsse joignant à la susdite, c'est-à-dire à celle qui est la plus proche du tabernacle du côté de l'Eptre, où fut trouvé un corps d'une desdites vierges et martyres de Cologne, avec ce billet : *Hoc corpus virginis et martyris Coloniae habuit Hermannus, decanus Ecclesie Apostolorum, quodam cellerario cujusdam abbacie Cistercii, et dedit illud Ecclesie Grandimontis.* »

CROIX.

VIII. — De la vraie Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1).

Nous avons trouvé dans les armoires qui sont derrière le grand autel, qu'on appelle ordinairement le trésor, une croix double deux travers qui forme quatre bras (car c'est ce que nous entendons dans cet inventaire par ce mot de croix double), faite de bois de croix de Notre-Seigneur, longue d'un demi-pied moins deux poils quasi d'un travers doigt, et aussi épaisse que large. Le travers haut est long environ de trois travers doigt, et celui d'en bas un peu plus long.

Elle est dans un reliquaire d'argent doré, carré, où il y a derrière seize vers grecs, dont on peut voir l'explication aux choses remarquables de cette croix dans le savant livre que nous avons écrit M. Ogier à la prière de révérendissime P. en Dieu.

(1) Elle est à la cathédrale de Limoges, où elle a été transférée le 4 avril 1802 (Note de Legros.) — Hauteur de la pièce, 15 centimètres; largeur, 10 centimètres; hauteur de la croix, 12 centimètres.

Anthoine de Chavaroché , abbé de Grandmont et général de l'ordre. Ce sacré bois est enchâssé dans ledit reliquaire avec une certaine composition d'une odeur très-douce tout autour, qui occupe tout ce qui reste d'espace dans ledit reliquaire. On couvre de plus ledit bois d'une plaque d'argent où est figuré un crucifix au milieu, deux anges au dessus de ses bras, la Vierge et saint Jean aux côtés, et aux pieds une petite figure d'un homme avec les mains jointes, le tout en bosse.

Nous avons dépeint ici cette plaque assez exactement parce que M. Ogier n'en fait pas de mention dans son livre, quoiqu'elle ne soit pas moins ancienne que le reste du reliquaire, lequel s'embotte dans un autre d'argent doré, différent seulement du premier en ce qu'il se termine par le haut en pointe ou en pyramide, et se ferme à deux battants, au dedans desquels sont gravées deux figures où il est écrit, sur la tête de l'une : *Sanctus Petrus*, et sur l'autre, *sanctus Paulus* ; et au dehors de ces battants sont gravés ces mots :

Qui semper vivit, cum mortem sponte subivit,
Mors vitam genuit, mors necetrata fuit.
Lux caligavit, pax vera crucem toleravit.
Nox sua nostra dies, crux sua nostra quies.

Et plus bas :

Crux plamatoris, via pacis, meta laboris,
Mors Salvatoris, mors mortis, culmen honoris,
Crux pretiosa, vale, mundi pretium speciale;
Crux reverenda, vale, populi decus imperiale.

Et sur le derrière dudit :

Rex Amalricus sit summi regis amicus.
Propter dona crucis donetur munere lucis.
Quando crucem misit, nos Christi gratia visit.
Hinc jocundemur, vigilesque Deum veneremur.
Regia miremur; regem pro rege precemur.
Christo jungatur quicumque crucem veneratur.
Nec pars nec tota sit Grandimonte remota.
Qui scelus illud agat; Deus hunc anathemate plaget.

Voilà à peu près comme est fait ce reliquaire, que l'on porte sur un pied de cuivre doré, carré, large par le bas de chaque côté d'un

demi-pied, haut environ d'un pied, et orné de toutes parts d'un bon nombre de pierres précieuses.

Voyons maintenant ce qu'en disent les inventaires, et commençons par le premier, qui est de l'an 1495, et qui en parle ainsi dans le nombre 2 : « Une croix en façon d'un tableau fermé, auquel il y a une grande pièce de vraie croix fermée d'une pièce plate d'argent où il y a un crucifix d'argent, le tout fermé à deux portes d'argent ».

2. Celui de 1515 en parle en mêmes termes et dans le même nombre, comme il fait de tous les autres reliquaires : c'est pourquoi nous ne le citerons plus que deux ensemble.

3. Celui de 1566 rapporte ainsi dans le nombre 26 : « La grande vraie croix, ayant du bois envoyé par *Amalricus*, roi de Jérusalem faite en forme de tableau garni de taffetas, avec le pied de cuivre doré émaillé et grande quantité de pierreries ».

On ne trouve point dans les autres inventaires le taffetas dont parle celui-ci, sur lequel on a mis, depuis quelques années, un voile à fond d'argent doublé de taffetas rouge, et bordé d'une grande dentelle d'argent fin, qui est attachée sur le haut, et pend en façon de bannière.

Quant au pied dont parlent cet inventaire et les suivants, il est vrai qu'il a servi et sert encore aujourd'hui comme nous avons dit ; toutefois il n'est guère moins certain que c'est celui d'une autre croix dont les inventaires de 1495 et de 1515 parlent dans le nombre 2, comme nous dirons plus bas.

4. Celui de 1567, nombre 22 : « Une vraie croix, où il y a un tableau d'argent doré et pied de cuivre doré, carré, tout garni de pierreries ».

5. Celui de 1575, nombre 28 : « La vraie croix, qui est dans un tableau d'argent que bailla feu, de bonne mémoire, le très-illustre prince Almeric, roi de Jérusalem, et fut envoyée par l'empereur de Constantinople en l'abbaye de Grandmont par le vénérable père de Liddence, et laquelle croix est du tout entièrement garnie de pierreries, et vouloit être anciennement, avec le pied d'icelle croix de cuivre doré garni entièrement de plusieurs et grand nombre de pierreries précieuses ».

6. Celui de 1614 en parle ainsi au nombre 2 : « Une vraie croix enchâssée en argent doré, où il y a pour vitre un grand tableau d'argent, sur lequel sont les images du crucifix, de la Vierge et de saint Jean ; le tout relevé en bosse sur un pied de cuivre doré garni de pierreries, et ouvrage fort délicatement ».

7. Celui de 1639, nombre 9 : « Une croix à deux traverses

de la croix de Notre-Seigneur, qui est longue de demi-pied, enchâssée dans de l'argent doré, où il y a des vers grecs qui sont gravés au derrière de ladite enchâssure, laquelle enchâssure d'argent doré est encore enfermée dedans une autre, aussi d'argent doré, qui s'ouvre à deux battants, au premier desquels est gravée au dedans une image de saint Pierre, apôtre, et, en l'autre, une de saint Paul ».

IX. — De la vraie Croix de Notre-Seigneur et de saint Pierre et de saint André.

Une croix double, dont le montant ou l'arbre, qui est du bois de celle de saint André, est long de demi-pied et quatre travers doigt, et large d'un doigt; le travers d'en haut, qui est du bois de la vraie croix, est long de trois travers doigt, et l'autre, qui est de celle de saint Pierre, de quatre travers doigt, tous deux de mêmes largeur et grosseur que le montant.

Cette croix est enchâssée entre deux piliers hauts d'un pied, garnis tout autour d'argent doré et très-curieusement travaillé, où sont enchâssées quantité de petites pierres.

Ces piliers sont joints ensemble par les deux bouts, au haut et au bas de ladite croix, avec quelques traverses de même matière et de même travail que le reste, et ont chacun une forme de petit clocher au bout, en l'un desquels est attaché cet écrit en parchemin : *Cruz illa tribus pretiosissimis lignis coalescit; arbor namque est de cruce divi Andree, superiora brachia de cruce Christi, inferiora de cruce divi Petri*. On met cette croix sur un pied de cuivre doré rond, où sont attachés deux serpents qui ont sur le dos quelque petite turquoise et plusieurs autres petites sur la pomme ou le nœud du pied. Il y avoit aussi une figure de serpent qui ne s'y trouve plus.

Les inventaires de 1495 et 1515 en parlent ainsi, nombre 4 : « Une croix qui a trois pièces : l'une de la vraie croix, l'autre de saint André, la tierce de saint Pierre; en laquelle croix y a trois tournelles au haut ».

On voit par là qu'il y a eu une troisième touraille au haut de ce reliquaire; et, de fait, on y voit encore la place vide au milieu des deux dont nous venons de parler; de sorte qu'il y a apparence qu'elle s'est perdue, à moins que ce ne soit le même qui est aujourd'hui au bas de cette croix sur le pied.

Celui de 1566, nombre 44 : « Une grande croix double entre deux piliers, ayant trois petits clochers à la sommité, et du bois de la croix de saint Pierre et de saint André ».

Il ne parle point qu'il y ait du bois de la vraie croix; mais il ne

faut pas s'en étonner, car il n'exprime quasi jamais que quaires : il suffit donc que les précédents l'assurent.

Celui de 1567, nombre 4 : « Une croix de saint André, garnie de pierreries, qui est toute d'argent, entièrement reliquaire ».

Cet inventaire, avec quelques suivants, ne fait mention saint André, parce que l'arbre qui est de saint André est la principale partie de cette sainte croix. Il dit aussi que ce reliquaire tout d'argent, mais mal à propos, puisqu'il est de cuivre au milieu, et, par ces mots *hors le reliquaire*, il entend excepter la reliquaire.

Celui de 1575, nombre 4 : « Une croix de saint André toute de petites pierreries, fors le reliquaire qui est au milieu, et est d'argent bien ouvré enrichi comme dessus ».

Celui de 1644, nombre 4 : « Une croix qui est du bois de saint André, apôtre (quelqu'un a ajouté par dessus Notre-Seigneur saint Pierre). Elle est d'argent, fors le reliquaire, et garnie de pierreries, et ouvragée fort artistement et subtilement ».

Celui de 1639, nombre 26 : « Une grande croix de celle de saint André, longue environ d'un pied, à deux travers, garnie d'or artistement travaillé, avec des pierreries.

X. — Croix sans reliques, qu'on croit avoir été faite par saint Éloi

Une croix de cristal, toute d'une pièce, haute de plus d'un pied, large de deux travers doigt, épaisse environ d'un doigt, garnie d'un petit tour d'argent doré, de pierres et de perles. Au milieu de ce cristal est attaché un crucifix d'argent très-bien travaillé ; d'un côté, la Vierge, et, de l'autre, Jean, de mêmes matière et travail que le crucifix. Le carré, porté sur quatre petites figures : deux de lion, et deux de bœuf ; le tout d'argent doré et fort bien travaillé. Sur le carré sont enchâssées trois pierres que quelques-uns prennent pour des agates, où il y a en bosse les images de la Vierge, de saint Pierre et de saint Paul. Il est certain, comme nous verrons ci-après, qu'il y en a eu une quatrième, qu'on ne trouve pas aujourd'hui, que quantité d'autres pierres et perles dont il étoit orné ; le tout d'un pied et demi à peu près.

Suivant la tradition, cette croix est un ouvrage de saint Éloi. Elle est représentée au pied de la croix avec les ornements d'un écusson.

Les inventaires de 1495 et 1545, nombre 5, en parlent ainsi :

(1) Ces deux lignes sont d'une écriture plus récente que le reste de l'inventaire.

« Une croix large, de cristal, à pied, sur les figures des quatre évangélistes, garni ledit pied de deux manières d'entaillure et d'autres perles et pierres ; d'un côté et d'autre, la Vierge, saint Jean. Le pied n'est pas porté sur les figures des évangélistes, comme ils disent, mais sur des lions et des bœufs, comme nous avons dit. »

Celui de 1566, nombre 6 : « Une croix de cristal, le pied d'argent surdoré avec un grand nombre de perles et autres pierreries, et une croix avec un crucifix, le tout d'argent surdoré, ayant le fût de la vraie croix ».

Ces derniers mots donnent sujet de croire qu'il y a de la vraie croix dans celle dont nous parlons : toutefois nous n'y voyons point d'endroit où il y en puisse avoir, outre qu'il n'en est fait aucune mention autre part.

Celui de 1567, nombre 6 : « Une croix où il y a un crucifix, une Notre-Dame et saint Jean, où il y a une grande pierre de cristallin derrière, où il y a une image de Notre-Dame, et l'autre de monsieur saint Jean, et au pied d'icelle sont les quatre évangélistes, toute garnie de pierreries ».

On pourrait croire qu'il y a deux images de la Vierge et de saint Jean à cause qu'elles sont exprimées deux fois dans les inventaires ; mais il est clair que ce n'est qu'une répétition, les autres n'en faisant pas d'autre mention que d'une image de la Vierge et d'une de saint Jean, outre qu'il ne paroît pas y en avoir eu davantage.

Celui de 1575, nombre 6 : « Une croix où est un crucifix, Notre-Dame, saint Jean, où est derrière une grande pièce de cristal fort beau, et le pied d'icelle est carré, et les figures des quatre évangélistes où sont quelques agates ouvrées et petites perles ».

Celui de 1644, nombre 5, en dit ceci : « Une grande croix double de cristal, au milieu de laquelle il y a un crucifix ; par les deux côtés, Notre-Dame et saint Jean, et ladite croix montée sur un beau pied de cuivre doré, sur lequel sont les quatre évangélistes relevés en bosse, ouvragés d'une façon bien riche et hardie ».

Il n'est pas trop aisé de connoltre ce que cet inventaire veut dire par croix double ; car ce mot nous montre une croix à double travers, ce qui ne peut convenir à celle dont il est question, n'ayant que deux bras : il faut donc qu'il se soit trompé, ou bien il entend une croix à deux faces, ou qui a la forme de croix par devant et par derrière, et c'est en ce sens qu'il semble prendre le même mot en parlant de quelques autres croix. Il dit aussi que le pied n'est que de cuivre doré quoique en effet il soit d'argent doré. Il ajoute que sur ce pied sont les quatre évangélistes relevés en bosse ; en quoi il se

trompe aussi , car il n'y a , comme nous avons dit , sur ledit pied , que les figures de la Vierge , de saint Pierre et de saint Paul ; et , s'il entend par dessous , nous y avons déjà répondu qu'il n'y a que celles de lions et de bœufs.

Celui de 1639 , nombre 4 : « Une croix de cristal , dont l'arbre et le pied sont d'argent doré avec deux branches qui les pendent aux deux côtés , sur une desquelles est la Vierge , et , sur l'autre , saint Jean , et une croix sur celle de cristal , où est un crucifix dessus ; le tout d'argent doré , garni et orné de quatre agates au pied et de plusieurs grosses perles.

XI. — De la vraie Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Une croix double d'argent doré par dessus et de bois par dedans , bien travaillée , ornée de toutes parts de perles et pierres précieuses , haute environ d'un pied et demi , large de deux bons travers doigt , épaisse d'un pouce , et tous les bouts tant de l'arbre que des travers finissent en façon de fleurs de lis. Il y a , au milieu du travers , une petite croix du bois de celle de Notre-Seigneur , couverte d'une autre d'argent doré.

Les inventaires de 1495 et 1515 en parlent ainsi au nombre 6 : « Une croix assez grande et grand ouvrage , double , garnie de plusieurs perles et pierres , toute d'argent doré , en laquelle au dessus du fût de la vraie croix a un crucifix d'argent , laquelle croix est toute rompue et cassée à l'occasion du bois du dedans , lequel est tout pourri. — Celui de 1515 ajoute ces mots , que l'on a aussi écrits en marge de celui de 1495 : « Ladite croix a été habillée par M..... » (et ne nomme pas qui).

Celui de 1566 , nombre 4 : « Une croix d'argent surdoré , double croison floretée , ayant un croisnet garni de pierreries , ayant du fût de la vraie croix ».

Celui de 1567 , nombre 3 : « Une croix d'argent doré bien ouvree , double , garnie de pierreries dessus et dessous et de toutes parts , où y a un petit crucifix d'argent ».

Celui de 1575 , nombre 3 : « Une croix , aussi qui est d'argent doré bien ouvree , qui est double et garnie de pierreries dessus et dessous et de toutes parts , où est un petit crucifix d'argent ».

Celui de 1611 , nombre 7 : « Une croix double d'argent doré avec un crucifix , et garnie de pierreries ».

Celui de 1639 , nombre 39 : « Une grande croix double d'argent doré fort artistement travaillée , garnie de pierreries et de perles ,

avec le pied de même sorte, le tout de la hauteur d'environ deux pieds et demi ».

Il entend parler ainsi par le *pied* celui qui sert à la vraie croix dont nous avons déjà parlé au nombre 8.

XII. — Du bois de la vraie Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Une croix semblable à la précédente, de même grandeur, de même travail et de même figure, ornée de fort grosses pierres précieuses, sur lesquelles sont même gravées quelques figures. Au milieu du travers d'en haut il y a un crucifix d'argent doré, et, à l'autre, une petite croix du bois de celle de Notre-Seigneur, comme à la précédente.

Les inventaires de 1495 et 1515 en disent ceci au nombre 7 : « Une croix double où il y a au haut un crucifix d'argent doré, et au milieu du fût de la vraie croix, garnie de grosses pierres devant et derrière ».

Celui de 1566, nombre 5 : « Une autre croix d'argent surdoré, double croison, floretée, ayant un crucifix bien doré garni de pierreries, ayant du fût de la vraie croix ».

Celui de 1567, nombre 2 : « Une autre croix d'argent doré, où il y a un crucifix d'or, est double, garnie de pierreries ».

Cet inventaire se trompe, aussi bien que le suivant, en disant que ledit crucifix est d'or, n'étant que d'argent doré.

Celui de 1575, nombre 2 : « Une autre croix d'argent doré, où est un crucifix d'or, qui est double aussi, et toute garnie de pierreries, et fort bien ouvrée ».

Celui de 1611, nombre 6 : « Une croix double d'argent doré, où il y a un crucifix d'argent doré enrichi de pierreries ».

L'original de l'inventaire de 1639 n'en fait point de mention ; mais la copie en parle ainsi, nombre 39 : « Une autre sans pied, semblable à la première de l'ouvrage de saint Eloi ».

Mais il y a apparence que ces derniers mots sont de la glose du copiste, n'en trouvant rien autre part.

XIII. — Du Sépulture de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de celui de saint Pierre, des saints Innocents.

Une petite croix double, longue environ d'un pied, couverte d'argent doré, ornée de pierreries, sur laquelle il y a gravé d'un côté :

De sepulchro Domini, de *sepulchro B. Mariæ*; et, de l'autre : *De Innocentibus*, *sancti Gervasii*, *sancti Protasii*, *sancti Martini*, *episcopi*; de *capite sancti Leonardi*; et, sur un des bras : *De capite sancti Joannis Baptistæ*; et, sur l'autre : *Sancti Vincentii*, *martyris*; au-dessous du premier : *De nativitate Domini*; et, sur l'autre : *De Calvarie*. Elle se tient pour l'ordinaire sur la crédence du grand autel, au côté de l'Épître, sur un pied rond de cuivre doré, qui a trois figures de serpents dessus, et est porté sur trois autres petits. On s'en sert pour donner, à la messe, la paix aux religieux.

XIV. — De saint Nicolas, de sainte Marie-Madeleine; du Sépulchre de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Une autre croix semblable à la précédente, petite, etc., d'un côté de laquelle y a gravé sur le montant : *Sancti Nicolai*, *sanctæ Mariæ Magdalænæ*; et, de l'autre côté : *De sepulchro Domini*; sur un des bras : *De nativitate Domini*; et, sur l'autre : *De Calvarie*; au dessus, et d'un côté : *Sancti Marci*, *apostoli*; et, de l'autre : *Sancti Vincentii*. On la tient d'ordinaire sur l'autel de la chapelle de dessus la sacristie.

Presque tous les inventaires parlent ensemble de ces deux croix et de quelques autres. C'est pourquoi nous n'avons pu les rapporter séparément. Voici ce qu'en disent ceux de 1495 et 1515 au nombre 9 : « Cinq petites croix doubles, couvertes d'argent, et garnies de pierres, desquelles croix il en a quatre rompues ».

De ces cinq croix nous n'en avons que les deux précédentes; des autres trois il en restoit encore quelques pièces que le sacristain vendit à un orfèvre en l'an 1663 pour en acheter quelque autre chose, et desquelles nous croyons que l'inventaire de 1639 entend parler au nombre 48, disant : « Deux travers de croix qui sont d'argent doré, avec un crucifix aussi d'argent doré ».

Celui de 1566, nombre 9 : « Quatre petites croix doubles, garnies de pierreries, le tout d'argent, où sont quelques reliques des Saints ».

Cet inventaire ne parle que de quatre; mais il en ajoute en même temps, au nombre 5, une autre croix simple d'argent garnie de pierreries, ce qui nous fait croire que c'est une des cinq dont parlent les autres; quant à ce, dit y avoir dedans quelques reliques : cela est fort probable par les noms que nous trouvons écrits au dessus des deux qui restent; toutefois nous ne les avons pas ouvertes.

Celui de 1567, nombre 17 : « Cinq petites croix d'argent doré garnies de pierreries ».

L'inventaire de 1575, nombre 48 : « Cinq petites croix d'argent doré garnies de petites pierreries ».

Celui de 1611 en parle séparément, et dit, au nombre 8, de la première : « Une croix double d'argent doré, garnie de pierreries, où il y a gravé d'un côté : *De sepulchro Domini, de sepulchro beatæ Mariæ*; et, de l'autre côté : *De Innocentibus, de sancto Gervasio, Protasio, sancto Martino et sancto Leonardo* ». De la seconde, au nombre 9 : « Une autre croix, aussi double, d'argent doré, enrichie de pierreries, où il y a gravé, d'un côté, par deux fois : *De sepulchro Domini*; et, de l'autre : *Sancti Nicolai, sancti Cloardi* ».

On voit par ce qu'il dit de ces deux croix que ce sont les mêmes dont nous venons de parler nombre 43 et 44. Il en ajoute une troisième, dont les autres font mention parmi les cinq qu'ils rapportent, une autre croix double d'argent enrichie de pierreries, et parle encore des quatre au nombre 12; une autre croix d'argent simple enrichie de pierreries.

Cet inventaire ne fait mention que de ces quatre croix d'argent : c'est pourquoi il faut que lors il n'y en avoit pas davantage.

Celui de 1639 parle d'une de ces croix, nombre 42, plus une petite croix d'argent.

V. — Du bois de la vraie Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Une croix de cuivre doré, composée de deux plaques ayant la figure de quatre demi-cercles disposés en croix, en chacun desquels il y a sur la plaque de devant une pierre de cristal, et au milieu l'image de la Véronique en bosse d'ivoire. Le pied est rond, de cuivre doré, sur lequel sont quatre figures d'aigles émaillées. Nous avons trouvé au dedans d'icelle un peu de bois en croix double, où il en manque beaucoup, principalement au travers d'en bas, et au devant est l'image de la Véronique, qui la ferme en façon de porte; ledit bois est de la vraie croix selon quelques inventaires.

Les inventaires de 1495 et 1515 parlent de cette croix sur la fin en une addition qu'on y a fait de quelque reliquaire dont ils n'avaient pas fait mention. Un autre reliquaire de laiton doré à pied de calice, et le dessus fait en manière de croix ronde avec quatre pierres, et au milieu une image d'ivoire.

L'inventaire de 1566, nombre 43, en parle ainsi : « Une autre

faite en croix, ayant dans le croiset du bois de la vraie croix, le pied de cuivre doré ».

Celui de 1567 n'en parle point, sans doute parce qu'elle ne fut point apportée à Limoges avec les autres reliquaires qu'on fut obligé d'y réfugier à cause des émotions et guerres qui s'élevoient en ce temps-là : c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que nous ne le citions pas en beaucoup d'autres endroits, car on n'y en apporta qu'une petite, des principaux desquels seulement on fit ledit inventaire.

Celui de 1575, nombre 42 : « Un reliquaire de cuivre doré, auquel il y a quatre cristaux comme perles, au milieu duquel il y a une petite croix double qui semble être de la vraie croix ; par dessus est une image d'ivoire ; le pied duquel reliquaire est un petit chandelier de cuivre doré et émaillé ».

Celui de 1644, nombre 3 : « Un reliquaire fait en croix ronde, sur laquelle il y a l'image de la Véronique relevée en bosse d'ivoire et quatre pierres de cristal ; et, au dessous de ladite image, y a du bois de la sainte croix en double croison ».

Celui de 1639, nombre 43 : « Un reliquaire de cuivre doré en forme de croix qui s'appelle la Véronique, où il y a de la croix de notre Sauveur. »

XVI. — Croix processionnelle.

Une croix de cristal dont le montant est long d'un pied et de quatre doigts par dessus, le travers de même longueur, de laquelle tous les bouts finissent en fleurs de lis, épaisse d'un travers doigt et large de deux ou environ ; elle est de plusieurs pièces, et a été raccommodée avec du fer-blanc. On la porte sur un bâton de cuivre doré aux processions des jours solennels.

Les inventaires n'en font point de mention, parce qu'on n'avoit pas coutume sans doute de la tenir dans le trésor comme on fait aujourd'hui. Celui néanmoins de 1644 fait mention d'une, au nombre 44, en ces termes, qu'on pourroit bien attribuer à celle-ci : « Une croix de cristal rompue et cassée en trois pièces, garnie de cuivre émaillé ».

XVII. — Croix processionnelle.

Une croix de cuivre doré et émaillé par dessus, et de bois par dedans : d'un côté est un crucifix, et, sous les pieds, l'image de

saint Pierre; l'image de la Vierge et de saint Jean au bras; de l'autre côté est l'image du Sauveur au milieu; celle de saint Pierre par dessus, les pieds en haut, la tête en bas, et par dessous deux anges figurés, et, au bras, un aigle et un lion: on la porte d'ordinaire aux processions. Les inventaires n'en parlent pas.

XVIII. — Du bois de la vraie Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Une croix dont les travers sont de deux pièces de cristal, le montant de cuivre doré, au milieu duquel il y a, par devant et par derrière, une porte carrée de cuivre doré, qui fermoit autrefois une petite croix du bois de celle de Notre-Seigneur, laquelle ne s'y trouve plus: on la tient sur le haut du tabernacle.

Il y a apparence que c'est de cette croix dont parlent les inventaires suivants:

Ceux de 1495 et 1515, nombre 8: « Une grande croix de cristal, au milieu de laquelle il y a du fût de la vraie croix ».

Celui de 1566, 8 nombre: « Une grande croix de cristal garnie d'un croison au milieu, de cuivre doré sans pied ».

Celui de 1567, nombre 7: « Vieille croix de cristallin, où il y a du bois de la vraie croix ».

Celui de 1575, nombre 7: « Une grande vieille croix, où il y a du bois de la vraie croix, qu'est de pièces de cristal ».

Celui de 1611, nombre 10: « Une croix de cristal simple, en-châssée de cuivre ».

Celui de 1689, nombre 42, parle d'une qui est sans doute celle-ci ou celle dont nous avons parlé au nombre 16, une croix de cristal.

XIX — Croix perdues.

Les inventaires font mention d'une autre croix d'argent qui ne se trouve plus.

Ceux de 1495 et 1515, nombre 4, en cette manière: « Une grande croix d'argent doré, dont le pied est émaillé, qui porte sur quatre lions, en laquelle croix y a quatre boucs longs en manière de flambes perses, Notre-Dame et saint Jean; de côté et d'autre, au pied de ladite croix, il y a trois petits piliers dommagés et trois feuillures rompues et perdues ».

Celui de 1566, nombre 7: « Une autre grande croix d'argent avec

son pied surdoré, émaillé et grand, ayant un grand crucifix qui se peut séparer, ayant l'image de Notre-Dame et saint Jean ».

Celui de 1567, nombre 5 : « Une grande croix d'argent, émaillée, où il y a un crucifix, une image de Notre-Dame et de monsieur saint Jean ».

Celui de 1575, nombre 5 : « Une croix d'argent qu'est grande, fort belle et de bel ouvrage, émaillée, où est un crucifix de Notre-Dame et de saint Jean ; le tout d'argent et par lieux doré ».

Les inventaires suivants, qui sont de 1611 et 1639, n'en font point mention.

XX.

Les inventaires de 1495 et 1515 parlent d'une autre belle croix, au nombre 3, en ces termes : « Une belle et grande croix double, garnie de plusieurs perles et pierres, en laquelle a un pied bel et riche garni pareillement de plusieurs pierres, lequel pied sert aucunes fois à la croix de l'article précédent, c'est-à-dire à la vraie croix ».

C'est le pied dont nous avons parlé dans le nombre 8, que les autres inventaires attribuent à la vraie croix, et qui en effet lui servoit aucunes fois, comme dit celui-ci, quoique ce fût le vrai pied de celle dont nous parlons à présent.

Les suivants font mention d'une autre croix qui paroît être la même avec celle dont nous parlons. Celui de 1566, en cette manière, nombre 3 : « Une croix d'or double, floretée, ayant deux croisons, en l'un desquels il y a une émeraude garnie de pierreries ».

Celui de 1567, nombre 4 : « Une croix d'or double, à double croisets, et par dessus, où est en un d'iceux croisets une fort riche émeraude, et le reste tout enrichi d'autres pierres orientales de grande valeur, par dessus et dessous et de toutes parts, fort bien ouvree ».

Celui de 1575, nombre 4 : « Une grande croix d'or double et double croisets, et, au milieu d'un croisets, est une fort belle et riche émeraude accompagnée desdits petits croisets ; quatre petites émeraudes, et le reste enrichit toute la croix ; d'autres pierres ou pierreries orientales de grande valeur, tant dessus que dessous, et toute la croix d'or bien ouvree en façon de croix d'un légat et vicaire du pape ».

Les inventaires de 1611 et 1639 n'en parlent point, non plus que des sept coupes d'argent où l'on tenoit, comme assurent les pré-

cédents, les chefs des Vierges de Cologne, dont nous parlerons plus bas, ce qui nous fait dire qu'il ne restoit plus rien de tout cela de leur temps. De savoir maintenant que ces croix et coupes sont devenues, c'est un peu difficile : on dit néanmoins que, dans les troubles que M. de Saint-Germain suscita au temps de l'élection de feu M. de Lavaurd, elles furent emportées par ledit sieur de Saint-Germain avec le plomb dont le couvent étoit tout couvert, ainsi que l'église l'est encore aujourd'hui, et une partie des titres de l'abbaye.

Les inventaires de 1495 et 1545 en mettent encore une au nombre 59 qui ne se trouve plus : « Une croix double de laiton doré, derrière laquelle est un cristal rond, et y a du fût de la vraie croix ».

Celui de 1566, nombre 11, parle aussi d'une autre croix double garnie de quelque pierre.

L'inventaire de 1644, nombre 13, met deux autres croix ainsi : « Deux petites croix de cuivre, une double et l'autre simple, de cuivre doré et émaillé ».

RELIQUAIRES.

XXI. — De saint Etienne de Muret.

Le chef d'argent de notre bienheureux père saint Etienne, qui s'ouvre depuis la couronne en haut, où il y a un petit trou rond qui ferme avec une grille d'argent doré, à travers laquelle on peut voir la tête du saint, que nous avons trouvée dans une bourse tout entière, excepté quelques os depuis les yeux en bas et quelques autres du côté droit de la tête, dont il y en a deux assez grands pliés à part d'un double taffetas rouge, où il y a aussi un œil du saint qui est de la grosseur d'un gros pois plié de quelque étoffe rouge avec un autre paquet où sont quelques petits ossements pliés dans du taffetas jaune, et un paquet des cendres de la grosseur d'une noix, pliées de taffetas rouge. Il y a aussi un billet de parchemin qui contient ces mots : *Toutes ces particules sont du chef de saint Etienne : je l'ai écrit afin que personne n'en doute. F. H. B.*

Ce chef se porte sur un corselet d'argent fait exprès, et qui, par le bas, a cinq pieds de tour ou environ, et un grand pied et demi de

hauteur. Autour sont douze figures d'émail, dans quatre desquelles sont les armes du cardinal de Saint-Malo, donateur de ce corselet, comme dit cet inventaire, et onzième abbé de Grandmont. Les autres figures représentent quelques actions remarquables de la vie, mort et translation du saint. On lui attache au cou, avec une chaîne d'argent, une croix d'or pectorale que portoit révérend père en Dieu dom Georges Barny, abbé de Grandmont.

Les inventaires de 1495 et 1515, au nombre 12, mettent le chef de saint Etienne avec les chefs des Vierges de Cologne en cette manière : « Huit chefs, l'un desquels est de M. saint Etienne, patron, et les sept autres, des onze mille Vierges, tous enchâssés en argent ».

Celui de 1566, nombre 4 : « Le corps de M. saint Etienne avec un soubassement, le tout d'argent doré et émaillé. Sous le mot de *corps* il comprend le chef, ainsi que les précédents, sous celui de *chef*, comprennent le corps ou corselet ».

Celui de 1567, nombre 8 : « Le chef de M. saint Etienne, qui est d'argent, tant soubassement que le chef, en habit de diacre ».

Celui de 1575, nombre 8 : « Le chef et figure de M. saint Etienne, patron de Grandmont, en façon d'un diacre, où repose le chef dudit saint, qui est tout d'argent, avec le soubassement, qui est tout argent émaillé, où est partie de la figure de la vie dudit saint, et les armoiries de feu, de bonne mémoire, M. le cardinal de Saint-Malo, onzième abbé de céans, donateur dudit joyaux et reliquaire ».

Celui de 1611, nombre 16 : « Le chef du très-glorieux confesseur saint Etienne de Muret, notre fondateur, enchâssé en argent doré »; et ensuite, au nombre 17 : « Le corset dudit saint Etienne, châsse en argent doré ».

Celui de 1639, nombre 9 : « Le corselet d'argent de saint Etienne, où l'on trouve son chef ».

XXII. — De saint Etienne de Muret.

Un bras d'argent doré, et la main non dorée, de saint Etienne, où il y a, au doigt au milieu, une bague d'argent doré dont la pierre est perdue. Le bras est orné de quelques pierres et de quelque orfèvrerie en façon de passément au poignet, à l'extrémité du bras, et tout le long de la manche en quatre ou cinq endroits. Vers le milieu du bras est une petite porte en façon de grille, à travers laquelle on voit un os du bras et quelques drapeaux rouges; tout

autour, et plus bas, une petite lame d'argent où est écrit : *Sancti Stephani, confessoris* ; le bras et la main de la hauteur de plus d'un pied et demi.

Les inventaires de 1495 et 1515 en parlent ainsi, nombre 24 : « Un bras de saint Etienne, d'argent doré, garni de plusieurs pierres, et a un anel au doigt du milieu ».

Celui de 1566, nombre 2 : « Le bras de saint Etienne, d'argent doré, émaillé et garni de pierres, auquel il y a un anneau d'argent garni d'une pierre ».

Celui de 1567, nombre 9 : « Un des bras de saint Etienne, qui est d'argent doré, et garni de pierreries, et en un de ses doigts y a une bague dorée ».

Celui de 1575, nombre 9 : « Un des bras dudit saint, qui est enchâssé d'argent doré, garni de quelques petites pierres, auquel bras, en un des doigts, est une bague dorée qu'on dit qu'il retint pour tout partage et portion des biens de sa maison de Thiers en Auvergne ».

Celui de 1614, nombre 18 : « Le bras du même saint, enchâssé en argent doré, enrichi d'orfèvrerie, avec un anneau au doigt ».

Celui de 1639, nombre 10 : « Le bras de bienheureux père saint Etienne, enchâssé en argent doré, et orné de pierreries, avec un anneau que l'on tient par tradition être celui qu'il réserva de tous ses biens pour s'en servir à sa profession, comme il est dit en sa Vie ».

XXIII. — De saint Félicien, évêque et martyr.

Un bras d'argent non doré, orné, comme le précédent, de pierreries, et quelques orfèvreries en façon de dentelle, où il y a une lame d'argent, sur laquelle est écrit : *Sancti Feliciani, episcopi et martyris* ; et, par dessus, est une petite porte ronde faite en grille, au travers laquelle on voit l'os dit de saint Félicien, couvert de quelque drap vert. Il a au doigt du milieu un anneau où est une pierre, et est de la hauteur du précédent. Il fut envoyé de Thiers à Grandmont par les chanoines dudit lieu en échange d'un autre bras de saint Etienne, enchâssé aussi en argent.

Les inventaires de 1495 et 1515 en parlent ainsi, nombre 15 : « Le bras de M. saint Félicien, d'argent, duquel la bordure, qui est d'argent doré taillé, est rompue et séparée, et a un anel au doigt du milieu ».

On a sans doute raccommodé depuis cette bordure , car elle n'est plus ni rompue ni séparée.

Celui de 1566, nombre 46 : « Un bras de M. saint Félician, évêque et martyr, garni de pierreries, au dedans duquel y a des reliques dudit saint, le tout d'argent, et partie surdoré ».

Celui de 1567, nombre 40 : « Le bras de M. saint Félician, d'argent, les bords dorés, avec des petites pierres ».

Celui de 1575, nombre 40, en dit ceci : « Le bras de monseigneur Félician, évêque et martyr, qui est d'argent, et les bords dorés, où est quelque pierrerie ».

Celui de 1644, nombre 20 : « Un bras de saint Félician, enchâssé en argent doré avec des pierreries ».

Celui de 1639, nombre 44 : Un bras de saint Félician, en argent, qui est doré au poignet, à l'extrémité d'en haut, garni aussi de pierreries, et un anneau semblablement au doigt ».

XXIV. — De saint Apollinaire, évêque et martyr.

Un bras d'argent très-bien fait, long de plus de deux pieds, vers le milieu duquel est une ouverture carrée, à travers laquelle on voit par un verre un os du bras plié d'un taffetas rouge et d'une toile blanche, et au bas est un écriteau de parchemin où il y a en lettres rouges : *Sancti Apollinaris, episcopi et martyris*. Autour de cette ouverture il y a quelque passément, comme aussi en quelques autres endroits ; il y a aussi au pouce une grosse bague d'argent doré avec une pierre.

Les inventaires ne parlent pas de ce bras, parce qu'il étoit encore, de leur temps, dans une des châsses sur l'autel d'où M. Barny le fit ôter, et l'enchâsser en la manière que nous avons décrit.

XXV. — Des saintes Vierges et Martyres de Cologne.

Les chefs des sept vierges compagnes de sainte Ursule, dans des bourses de taffetas et autres étoffes, dont il y en a deux qui sont encore en leur entier ; en l'un desquels on voit du sang, et, sur le haut de la tête, le coup de sabre qu'on croit le coup de son martyr. Sur l'autre de ces deux chefs, il y a au front un autre coup de sabre ; les cinq autres sont tous en pièces.

On a mis depuis peu deux chefs des rompus avec leur bourse dans deux belles riches coupes d'argent doré, et toutes parsemées de fleurs de lis et de croissants, dont l'une fut donnée par un père d'un de

nos religieux nommé Dotet, originaire de Tours ; et l'autre , achetée par M. Barny. On estime les deux quatre cents écus ou environ. Nous en avons aussi mis un des rompus , où paroît un coup de sabre sur un os du crâne , dans un coffret de cuivre doré et émaillé , et encore un autre dans un coffret d'ivoire.

Les inventaires de 1495 et 1515 mettent ces sept chefs ensemble avec celui de saint Etienne en cette sorte , nombre 12 : « Huit chefs , l'un desquels est de monsieur saint Etienne , patron , et les autres sept , des onze mille vierges , tous enchâssés en argent ».

Celui de 1566 , nombre 17 : « Sept chefs en façon de coupe , où il y a sept chefs d'aucunes des onze mille vierges de Cologne , le tout d'argent doré ».

Celui de 1567 , nombre 11 : « Les sept coupes d'argent où sont les chefs des sept vierges qui furent défaits à Cologne sur la mer ».

Celui de 1575 , nombre 11 : « Sept coupes d'argent où sont les chefs des sept saintes vierges martyres , de celles qui furent martyrisées à Cologne sur le Rhin ».

Celui de 1611 , nombre 42 : « Sept chefs des onze mille vierges de Cologne , dans des bourses de taffetas ».

On voit par les inventaires précédents que ces chefs avoient été dans autant de coupes d'argent , et qu'ils n'étoient plus que dans des bourses de taffetas , comme remarque celui que nous venons de rapporter le dernier ; ce qui nous fait croire que ces coupes n'y étoient alors , et que ce que l'on dit avoir été ravies par le sieur de Saint-Germain , durant le trouble dont nous avons déjà parlé , nombre 20 , est bien probable ; car c'est peu de temps après ce trouble que ledit inventaire fut fait.

Celui de 1639 , nombre 8 : « Sept corselets de bois doré , où se trouva , en celui qui fut le premier présenté , le chef d'une des vierges et martyres de Cologne qui avoit au devant le coup de son martyre. Dans le deuxième fut trouvé le chef de sainte Albine , vierge et martyre de Cologne. Dans le troisième fut un autre chef d'une autre vierge et martyre de Cologne , avec les marques de son martyre. Dans le quatrième fut le chef d'une autre vierge et martyre avec du sang au devant et le coup du martyre. Dans le cinquième et sixième et le septième furent trouvés trois autres chefs des sept vierges et martyres de Cologne ».

Les corselets de bois où l'on trouva les chefs des sept vierges et martyres selon cet inventaire se voient encore à présent , et on s'en sert à certain temps de l'année pour orner l'autel ; mais on n'y tient

plus lesdits chefs, qui demeurent toujours dans le trésor avec le reste des reliques.

XXVI. — Des vêtements de la sainte Vierge.

Une image de la Vierge, en bosse d'argent dessus, assise sur un siège où y'a deux anges d'argent doré aux deux côtés, tenant sur ses genoux le petit Jésus couronné. Sous les pieds de ladite Vierge sont quelques pierres à l'entour en façon de chapelet, et, plus bas, un petit cristal sous lequel nous avons trouvé, plié dans de la toile et dans quelques autres draps de soie, un petit drapeau comme rouge, et, au dessus cet écrit en parchemin : *Pannus iste fuit de vestimentis sanctæ Dei Genitricis*. Tout le reliquaire est haut environ d'un pied et demi. On a coutume de l'exposer sur le tabernacle les jours des fêtes de la Vierge.

Les inventaires de 1495 et 1515 n'en parlent pas, sans doute parce qu'elle n'y étoit pas encore.

Celui de 1566 en dit ceci, nombre 12 : « Une image de Notre-Dame, d'argent, tenant l'image d'un enfant garnie de pierreries, partie surdorée, couronnée, enchâssée de bois ».

Celui de 1567, nombre 12 : « Une image de la Vierge Marie, d'argent par le dessus, et dedans de bois, et dorée à beaucoup d'endroits, garnie de pierreries ».

Celui de 1575, nombre 12 : Une image de la Vierge Marie, assez grande, qui est d'argent comme feuilles, et dedans de bois et dorée par lieux, et garnie de pierreries ».

Celui de 1611, nombre 24 : « Une assez grande image de la Vierge tenant son fils; relevée en bosse d'argent doré, non massive ».

Celui de 1639, nombre 44 : « Une Notre-Dame, d'argent, qui tient un petit Jésus entre ses bras ».

De tous ces inventaires il n'y en a aucun qui fasse mention des vêtements de la Vierge que nous avons trouvés sous le cristal rond, comme nous avons dit, peut-être parce qu'ils n'y avoient pas pris garde.

XXVII. — Des cheveux de la sainte Vierge; reliques de sainte Marie-Madeleine, de sainte Catherine, etc.

Une autre petite image d'argent de la Vierge, en bosse, assise dans une chaire, tenant un petit sur les genoux, au dessus de

laquelle est une pomme de cristal, où nous avons trouvé quatre petits paquets, dans un desquels il y a des cheveux pliés de quelques étoffes, où est attaché un billet où est écrit : *De capillis beatæ Virginis Mariæ*. Dans le second, quelques petits drapeaux pliés dans du taffetas. Dans le troisième, quelques cheveux, un petit morceau de bois, un petit osselet et une pierre blanche; le tout dans du taffetas feuille-morte. Dans le quatrième, quelques cheveux en petits morceaux, une pierre blanche et quelques cendres, pliés comme le précédent.

Quoiqu'il n'y ait pas d'écriteau sur les trois derniers paquets, on peut néanmoins, par les inventaires, savoir quelles sont les reliques qui sont au dedans, parce que les inventaires de 1495 et 1515 assurent qu'il y avoit dans le reliquaire nommé *de sainte Madelaine*, dont nous parlerons plus bas : *De cunabulo et ossibus beatæ Mariæ Magdalene et de vestimentis ejus*. Or, ne trouvant point d'autre vêtement dans tout le trésor, ni même dans les inventaires, que ceux de la Vierge qui ont leur écriteau et ceux-ci, il faut sans doute que ces trois derniers paquets soient de sainte Madelaine, et qu'on les ait tirés de leur reliquaire pour les mettre dans celui-ci. Il y a aussi apparence qu'on y changea tout ensemble *de cunabulo et ossibus*, y trouvant aussi dans lesdits paquets quelques morceaux de bois et des os qui peuvent bien être de la sainte dont nous parlons.

Quant à ce qu'il y a du bois et des os dans chacun des deux derniers paquets, on pourroit bien croire qu'ils ont été partagés pour en mettre en divers reliquaires; mais il y a plus d'apparence qu'on a pris un de ces paquets d'un autre reliquaire que nous ne trouvons plus, et dont les mêmes inventaires font mention au nombre 43, où il y avoit, entre autres reliques, *de capillis beatæ Catharinæ, de cunabulo et ossibus beatæ Mariæ Magdalene*; de sorte qu'on peut croire qu'il y a dans un de ces paquets des cheveux de sainte Catherine, puisqu'ils ne sont dans aucun autre reliquaire, et, dans les autres deux paquets, *de cunabulo et ossibus beatæ Magdalene*. Le catalogue dit aussi qu'il y a des cheveux de sainte Madelaine que nous ne trouvons pas ailleurs, ce qui nous a obligés de mettre sur le premier de ces trois derniers paquets : *De vestimentis beatæ Mariæ Magdalene*. Et, d'autant qu'on ne sauroit discerner les cheveux de ces deux saintes qui sont dans les autres deux paquets, nous avons mis au dessus : *De capillis beatæ Catharinæ, et de capillis, cunabulo et ossibus beatæ Mariæ Magdalene*, et les avons transportés dans le reliquaire de sainte Madelaine.

A l'ouverture du cristal dudit reliquaire où nous avons trouvé ces

saintes reliques, qui est garni d'argent, il y a ces mots gravés dessus : *Hoc vas dedit Deo et B. Mariæ Grandimontis Petrus de Quinbac*. Le pied sur lequel est ce cristal est rond, d'argent doré en certains endroits.

Les inventaires de 1495 et 1515 disent ceci, nombre 47 : « Une autre petite image de Notre-Dame, sur un pied d'argent, assise sur une chaise, qui est sur un cristal rond ».

Celui de 1566, nombre 45 : « Une image de Notre-Dame sur un vase de cristal, et le pied en façon de calice d'argent doré ».

Celui de 1567, nombre 45 : « Un reliquaire de la Vierge Marie où il y a du cristallin, et par le dessus une petite image de la Vierge, et des reliques au dedans ».

Celui de 1575, nombre 45 : « Un reliquaire de la Vierge Marie où il y a du cristallin fait en façon d'un petit vaisseau; et, par le dessus, l'image de la Vierge, et dedans quelques reliques ».

Celui de 1614, nombre 24 : « Une Notre-Dame d'argent sise dans une chaise ».

Celui de 1639, nombre 42 : « Un reliquaire d'argent où est une Notre-Dame dessus, dans lequel se trouvent trois petits paquets de cheveux, dont il y en a un de ceux de Notre-Dame. Il y a aussi deux pierres et reliques sans écriteau.

XXVIII. — Du bandeau de saint Jean-Baptiste.

Le bandeau de saint Jean-Baptiste, ouvrage en certains endroits de soie de diverses couleurs, et où paroissent, vers le milieu, quelques marques de son sang, est large de trois bons doigts, et long environ d'un pied et demi, couvert d'un taffetas rouge bordé de quelque dentelle d'argent, et où est attaché cet écriteau : *De panno quo collum beatissimi Joannis Baptistæ involutum fuit in decollatione sua, et etiam de sanguine ipsius apparet in panno*.

On dit que le pape Clément V, passant à Grândmont, en prit la moitié, que beaucoup de personnes assurent avoir vue à Rome, dans l'église de St-Jean-de-Latran; et un des inventaires dit que c'est la première ceinture de la fille d'Hérodiad qu'elle donna lorsque le saint fut décollé. On garde cette précieuse relique, comme on a fait jusqu'à présent, dans une boîte d'ivoire garnie d'argent.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 24 : « Une boîte d'ivoire où est le bandeau de monsieur saint Jean-Baptiste ».

Celui de 1566, nombre 54 : « Une boîte d'ivoire ayant le bandeau de monsieur saint Jean ».

Celui de 1575, nombre 29 : « Le bandeau de monsieur saint Jean-Baptiste, qui est la ceinture de la fille d'Hérodias, qu'elle donna en son martyre, étant dans une boîte d'ivoire garnie d'argent, où ledit bandeau a coutume d'être mis par ci-devant ».

Celui de 1644, nombre 23 : « La moitié du bandeau de monsieur saint Jean-Baptiste dans une boîte d'ivoire garnie d'argent ».

Celui de 1639, nombre 44 : « Une petite boîte d'ivoire, où se trouve la moitié du bandeau de saint Jean-Baptiste, qui est taché du sang dudit saint ».

XXIX. — Diverses reliques.

Un reliquaire d'argent doré, orné de pierreries, au haut duquel il y a un cristal carré un peu long, et, par dessus; quelque feuillage; le pied est carré. Autour dudit cristal sont quatre petites tours, et plus bas une pomme d'argent pleine de quelques pierres par dedans, de petits os et d'un morceau de bois, couverte par dessus de quelques figures d'animaux, et plus haut nous avons trouvé tout plein d'ossements et autres saintes reliques dont les noms sont gravés au dessous du pied : *In hac philacteria sunt hæ reliquæ : quidam pilus Domini ; de tunica inconsutili ; de cruce Domini ; de sepulchro Domini ; de tabula in qua fuit positum corpus Domini ; de sepulchro beatæ Mariæ ; de vestimentis ipsius beati Joannis Baptistæ ; de sancto Andrea ; de sanctis Philippo , Bartolomeo , Barnaba , Thoma , Jacobo , apostolis , et Innocentibus ; de sanctis Marco , Luca , evangelistis ; de sancto Stephano , protomartyre ; de sanctis Laurentio , Vincentio , Ignatio , Eustachio , Theodoro , Eleuterio , martyribus ; de sanctis Martino , Nicolao , Jacobo Persiæ ; de sanctis Gregorio , Hyeronimo ; de sanctis Zebedæo , Simeone ; de sanctis Maria Magdalena , Euphemia , Catharina ; de spinis coronæ Domini.*

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 27, en parlent ainsi : « Un reliquaire à pied carré, d'argent doré, garni de diverses pierres; au haut un cristal carré, et, au dessus, un chapiteau à feuillage; et, autour dudit cristal, quatre tourelles ».

Celui de 1566, nombre 20 : « Un reliquaire d'argent sur un pied d'argent doré, garni de pierreries, carré, et le milieu ayant quatre petits clochers et des petites pierres pendantes ».

Celui de 1567, nombre 24 : « Une pièce d'argent doré carrée, où sont quatre petits clochers d'argent et de cristallin et de perles, qui pendent tour à tour d'icelle, garnis de pierreries, où il y a du cristallin et une pièce d'argent doré par le dessus bien ouvree ».

Celui de 1575, nombre 24 : « Un reliquaire d'argent doré, où il y a quatre petits clochers et quelques perles et cristallin pendant autour, et quelques petites pierreries et une pierre d'argent doré par dessus, le tout bien ouvré ».

Celui de 1644, nombre 25 : « Un riche reliquaire enchâssé d'argent, en forme carrée, où il y a plusieurs saintes reliques, les noms desquelles sont gravés au pied : *De sancto Joanne Baptista, etc.* ».

Celui de 1639, nombre 48 : « Un reliquaire d'argent doré garni de pierreries sans reliques ».

Cet inventaire se trompe en disant qu'il n'y a pas de reliques : sans doute ils ne purent pas l'ouvrir, comme il assure du suivant, lequel nous avons ouvert comme le précédent, et les avons trouvés pleins de reliques, etc.

XXX. — De saint Blaise, martyr; de sainte Barbe; du titre de la-Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ; de saint Ignace, martyr, etc.

Un reliquaire de cuivre doré, orné de tous côtés de pierreries, dont le pied est de six demi-cercles disposés en rond, et le haut aussi, où il y a sur chacun d'eux un petit cristal qui se ferme avec un couvercle de cuivre doré, et un au milieu de ces susdits cristaux, où nous avons trouvé un os un peu brisé, plié de quelque drap, sur lequel est ce billet : *Blasii, mart.*; plus un os de la grosseur d'une noisette, plié de taffetas blanc; plus un petit os dans du taffetas; plus un petit os dans quelque drap; le tout sans billet. Tous les autres cristaux sont remplis de saints ossements. Il n'y a point d'autre écriteau que celui qui est attaché en un d'eux, qui peut suffire, joint le témoignage de quelques inventaires, pour croire qu'il y a de toutes les reliques qui sont contenues dans l'écrit : *In cristallo sunt hæ reliquæ : de sancta Barbara; de titulo sanctæ-Crucis; de sancto Ignacio; de sancta Margarita; de sanctis Leonardo, Philippe, apostolis, Blasio, et de lancea sancti Blasii, martyris; de sancto Laurentio; de sanctis Christophoro, Dyonisio.*

Les inventaires de 1495 et de 1515 en font mention en cette sorte, nombre 38 : « Un assez bel reliquaire de cuivre doré, tout le pied garni de pierres sur menuiserie, au haut duquel il y a un cristal garni d'argent doré ou de laiton, et autour dudit cristal six autres burettes de cristal ».

Ces inventaires, avec quelques autres, ne disent pas qu'il y eût ici les reliques que nous y trouvons aujourd'hui; mais ils font mention d'un autre reliquaire, dont nous parlerons entre les perdus, où ils

assurent qu'elles étoient alors. Néanmoins, puisque nous trouvons tous les noms des mêmes saints dans le billet qui est attaché à celui-ci, on doit croire qu'elles ont été transférées avec le même billet.

Celui de 1566, nombre 27 : « Un reliquaire de cuivre doré, ayant sept petits clochers garnis de pierreries, ayant les reliques de saint Oreilhe, etc. ».

Celui de 1575, nombre 37 : « Un gros reliquaire bas, de cuivre doré, émaillé, couvert de pierreries; dessus, sept petits vases où il y a dedans des reliques de plusieurs saints ».

Celui de 1611, nombre 32 : « Un reliquaire de cuivre doré, enrichi de pierreries, où il y a des saintes reliques, comme de sainte Barbe, etc., de *titulo sanctæ Crucis*, avec quatre petits clochers autour ».

Cet inventaire ne fait mention que de quatre clochers, ce qui nous donne lieu de croire qu'il s'en étoit écarté quelques-uns, car nous en trouvons aujourd'hui six autour de celui du milieu.

Celui de 1639, nombre 17 : « Un reliquaire d'argent doré, orné de pierreries et de plusieurs cristaux en forme de petites tours, où il y a un écriteau en parchemin qui contient les reliques de sainte Barbe; du titre de la sainte Croix; de saint Ignace, martyr; de sainte Marguerite, etc. Le susdit reliquaire ne se peut ouvrir ».

Ce reliquaire n'est que de cuivre doré, et non pas d'argent, et s'ouvre en sept endroits, à savoir au haut de chaque cristal, qui se ferment en façon de burette.

XXVI. — Des cheveux de la sainte Vierge; une dent de saint Martial, apôtre.

Un reliquaire d'argent doré, enrichi de pierreries, le pied rond, en dedans duquel il y a comme une clochette d'argent; et plus haut est gravé au dehors : *De capillis beatæ Dei Genitricis Mariæ*, lesquels cheveux sont maintenant où nous avons dit, au nombre 27, dans le petit reliquaire de la Vierge, et par dessus il y a gravé : *Dens sancti Martialis, apostoli*; et, plus haut, est enchâssé un cristal long et rond, sur lequel sont gravées quelques fleurs de lis, et dedans il y a une dent de saint Martial, où nous avons mis cet écrit : *Dens sancti Martialis, Lemovicensis episcopi*.

Les inventaires de 1495 et 1545, nombre 19 : « Un reliquaire d'argent doré à pied rond, auquel est une dent de monsieur saint Martial ».

Celui de 1566, nombre 18 : « Un reliquaire dont le pied est

d'argent en la manière d'un calice, ayant des pierreries, au milieu duquel, devers la sommité, ayant du cristal, où il y a une dent de monsieur saint Martial ».

Celui de 1567, nombre 13 : « Un reliquaire d'argent doré, garni de pierreries, où il y a une dent de monsieur saint Martial ».

Celui de 1575, nombre 13 : « Un reliquaire d'argent doré, garni de pierreries ; où est une dent de monsieur saint Martial, apôtre ».

Celui de 1611, nombre 22 : « Une dent de saint Martial, enchâssée dans du cristal sur un pied d'argent doré avec pierreries ».

Celui de 1639, nombre 15 : « Un reliquaire d'argent, garni de pierreries, où il y a une dent de saint Martial, évêque de Limoges ».

XXXII. — Des saints Junien et Amand, confesseurs, et de la courroie de Notre-Seigneur ; de saint Fiacre, saint Valéric, etc.

Un reliquaire d'argent, qui est doré en certains endroits, le pied rond, autour duquel il y a gravé : *F. P. de Montval. me fecit fieri. Reliquiæ beatorum Juniani et Amandi, et corrigiæ Domini*. Et sur le pied est gravée une image, au côté de laquelle il y a gravé : *Beatus*, et de l'autre : *Amandus*. Plus haut il y a un cristal enchâssé en argent rond, gros et long environ de cinq travers doigt, dans lequel nous avons trouvé un os du doigt plié de taffetas, sur lequel on voit cet écrit : *Sancti Fiacrii*. Plus un os plat, plié de taffetas, et encore d'un autre par dessus. Plus un paquet où il y a un petit os du doigt, plié de toile, dans laquelle sont quelques morceaux de bois, le tout plié encore de taffetas. Plus un autre paquet où il y a un os plié dans du taffetas. Plus deux autres petits os sans être pliés dans du taffetas, quelques morceaux de bois, le tout dans une bourse de soie. Au haut du cristal il y a une image d'argent, en bosse, sous le pied de laquelle est gravé : *Beatus Junianus*, par où l'on voit que c'est l'image de saint Junien, et non pas de saint Fiacre, quoiqu'on lui donne ordinairement ce nom, et, par l'inscription qui est autour du pied, que ce reliquaire a été fait pour mettre les reliques de saint Junien et saint Amand : d'où l'on peut probablement inférer qu'elles y sont encore, puisque nous ne trouvons pas qu'elles en aient été tirées ; mais, pour ne pas se tromper, nous y avons mis le paquet de celles de saint Junien qui étoit dans le reliquaire de saint Guillaume, dont nous parlerons. Quant à ce qu'il ajoute : *Et corrigiæ Domini*, nous ne trouvons rien qui ressemble, dans ce reliquaire,

à des courroies. Il y a aussi dans ce cristal, comme on peut tirer des inventaires, des reliques : *Sancti Cathaldi, sancti Valerici, sancti Josephi*, quoiqu'on ne puisse distinguer que celles de saint Fiacre, où est le billet. C'est pourquoi nous y avons attaché cet écriteau : *De reliquiis sanctorum Fiacrii et Juniani, confessorum*; et, de l'autre côté : *Sancto Amando, confessore; Cathaldo, episcopo; Valerico, confessore, et Josepho.*

Il faut remarquer que les saints dont nous mettons les noms au derrière de nos billets sont ceux que nous n'avons pas trouvés écrits dans d'autres billets.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 40 : « Un vaisseau ou reliquaire d'argent, auquel est un cristal garni d'argent menuisé, et, au dessus dudit cristal, une image d'argent tenant une croix comme saint Michel, dans lequel il y a des reliques : *Sancti Cathaldi; sancti Valerici; de clavo Domini et de osse Joseph; de sancto Fiacrio.*

Il y a quelque apparence que toutes ces reliques y sont encore, comme nous avons dit, excepté de *clavo Domini*, où nous ne trouvons rien qui en approche.

Celui de 1566, nombre 38 : « Un reliquaire de saint Fiacre d'argent doré ».

Celui de 1575, nombre 34 : « Un reliquaire de saint Fiacre et saint Amand, d'argent doré, ayant un cristal où sont les reliques ».

Celui de 1611, nombre 29 : « Un reliquaire de saint Fiacre, d'argent massif, le vase de verre, et une image d'argent au-dessus, qui est aussi d'argent ».

Celui de 1639, nombre 25 : « Un reliquaire d'argent; au dessus, un saint Fiacre d'argent; on y trouve un os dudit saint, plus un morceau de bois sans billet; plus un os de sainte Valérie; plus un os de saint Cathaldé ».

Il dit qu'il y a dedans un os de sainte Valérie; mais nous n'y trouvons pas de marque qui puisse nous le prouver: il faut qu'il ait pris sainte Valérie pour saint Valéric.

XXXIII. — De saint Sylvestre, pape; de saint Jean; de sainte Madeleine, etc.

Un reliquaire fait en burette de cristal, haut d'un demi pied, garni d'argent, où nous avons trouvé douze petits paquets de reliques, toutes pliées de taffetas blanc, en l'un desquels il y a un petit os avec ce billet par dessus : *Sancti Sylvestri, pape*; plus, dans un autre paquet, une dent sans écriteau, qui pourroit bien être de

saint Jean, parce que les inventaires de 1495 et 1545 font mention d'une dent de ce saint qui étoit dans un reliquaire qui ne se trouve plus, comme nous dirons au nombre des perdus. Dans tous les autres paquets il y a de petits os, excepté deux, où il y a quelques petites pierres.

Nous ne saurions dire au vrai de quels saints sont ces reliques qui n'ont point d'écriteau, et parce que les inventaires appellent tous cette burette de *sainte Madelaine*, et qu'ils assurent qu'il y avoit dedans : *De cunabulo et ossibus beatæ Mariæ Magdalænæ, et vestimentis ejus*. Nous y avons mis tout ce que nous y avons trouvé dans le petit reliquaire de la Vierge, et même un paquet de cheveux de sainte Catherine, ne pouvant distinguer de ceux de sainte Madelaine, et y avons attaché cet écrit : *De reliquiis sancti Sylvestri*, et par derrière : *De capillis, de vestimentis, cunabulo et ossibus beatæ Mariæ Magdalænæ; de capillis beatæ Catharinæ et de aliis*. La burette où sont lesdites reliques est sur une plaque ronde, de cuivre doré, où il y a autour six petits clochers de même matière, et, par dessous, sont attachés quelques pendants de cuivre doré, faits en façon de petites clochettes; le pied est de cuivre doré, où est un petit cristal au milieu, gros comme une noix, haut environ d'un pied.

Les inventaires de 1495 et de 1545 en disent ces mots, nombre 33 : « Un reliquaire de cuivre doré, à pied de calice rond, au haut duquel est une façon d'aiguïère de cristal, garnie d'argent, autour de laquelle sont des taurailles de laiton doré, et dedans icelles sont : *De cunabulo et ossibus beatæ Mariæ Magdalænæ, et vestimentis ejus* ».

Celui de 1566, nombre 32 : « Un reliquaire fait en vase, ayant le pied en façon de calice, qui est de cristal garni, ayant des reliques de sainte Madelaine et autres ».

Celui de 1575, nombre 30 : « Un reliquaire en vase de cristal, qui est le reliquaire de sainte Madelaine sur un pied de cuivre doré émaillé, ayant dessus cinq petits clochers. Il se peut faire qu'il n'y avoit alors que cinq clochers : toutefois les autres en mettent six, comme aussi il se voit aujourd'hui ».

Celui de 1614, nombre 37 : « Un beau reliquaire de sainte Madelaine en forme de vase de cristal; le pied et le dessous de cuivre doré, où il y a cinq petits clochers ».

Celui de 1639, nombre 27 : « Une burette de cristal, garnie de cuivre doré, pleine de petits ossements : on y trouve une dent, plus un billet qui dit des reliques de saint Silvestre, pape. Ce sont parcelles d'ossements ».

XXXIV. — De saint André; de saint Étienne, martyr; saint Martin, etc.

Un reliquaire de cuivre doré, où il y a sur une plaque ronde six petits clochers, et, au milieu, une agate de la grosseur d'un œuf ou environ, garnie d'argent, en manière de burette, où nous avons trouvé un petit os plié avec du taffetas rouge, sur lequel est écrit : *De costa sancti Andreae*; plus un autre os, plié comme le précédent, où est attaché ce billet : *De sancto Stephano*; plus un autre petit os dans une bourse blanche, et quelques cendres et petits ossements non pliés, sans écriteau. On peut néanmoins, avec raison, se servir du témoignage des inventaires pour dire qu'il y a des reliques de saint Martin, et comme assure aussi le billet qui est par dehors. Le pied dudit reliquaire est rond, de cuivre doré, où sont gravées en bas quatre figures, dont l'une est du crucifix, etc.; le tout de la hauteur quasi d'un pied.

Les inventaires de 1295 et 1545, nombre 34 : « Un reliquaire de cuivre doré, au haut duquel il y a un vaisseau en manière d'une burette de verre enchâssée en argent, environnée de six tourelles de laiton doré, où pend un écrit de parchemin : *De sancto Martino; de costa beati Andreae; sancti Stephani, protomartyris* ».

Celui de 1566, nombre 50 : « Un reliquaire ayant vase de cristal garni de cuivre doré, ayant six clochers, le pied de cuivre doré, et, au milieu, une pomme de cristal ».

Le vase de ce reliquaire ne sauroit être de cristal, et on croit communément que c'est une agate : il n'est pas aussi garni de cuivre, mais d'argent doré, ni émaillé, si par ce mot il n'entend parler qu'il est orné de pierreries ».

Celui de 1575, nombre 34 : « Un reliquaire de saint André, de saint Étienne, protomartyr, qui est d'agate, de cuivre doré émaillé, et six petits clochers sur un pied de cuivre doré ».

Celui de 1611, nombre 39 : « Un reliquaire de cristal, de cuivre doré, où il y a six clochers, de saint Martin, évêque et confesseur; saint André et saint Étienne, protomartyr ».

Celui de 1639, nombre 30 : « Un reliquaire où est une petite burette dessus et des reliques de saint André et saint Martin ».

Nous y en trouvons aussi de saint Étienne, protomartyr, avec leur billet.

XXXV. — De saint Sébastien.

Un reliquaize, ayant une petite statue d'argent de saint Sébastien attaché à un arbre et percé de flèches, sur une base de cuivre doré, où il y a un verre au milieu qui avance sur le devant, à travers lequel on voit un paquet plié de taffetas rouge avec cet écrit par dessus : *De sancto Sebastiano*, dans lequel nous avons trouvé un os du pouce de la grosseur d'une noisette. Autour de cette base on voit plusieurs figures en émail, entre autres, aux deux côtés de devant, les armes de M. Antoine L'Allemand, évêque de Cahors et abbé de Grandmont, donataire de ce reliquaize et d'autres riches ornements de drap d'or que nous avons encore aujourd'hui.

Les inventaires de 1495 et 1515 en parlent ainsi, nombre 25 : « Un autre reliquaize de saint Sébastien où est *de pollice ejus*, à pied d'argent doré, assez petit ». Ledit inventaire se trompe en disant que le pied dudit reliquaize est d'argent, etc.

Celui de 1566, nombre 40 : « Saint Sébastien, d'argent, le pied de cuivre doré émaillé, fait en carré ».

Celui de 1575, nombre 33 : « Un reliquaize ayant l'image de saint Sébastien, qui est d'argent, le pied de cuivre doré émaillé ».

Celui de 1611, nombre 28 : « Un reliquaize de saint Sébastien, l'image d'argent, et le pied de cuivre ».

Celui de 1639, nombre 24 : « Un reliquaize d'argent, avec l'image de saint Sébastien, d'argent, où il y a des os dudit saint ».

XXXVI. — De sainte Catherine, vierge et martyre.

Un reliquaize dont le pied est d'argent doré, rond, fait par dessus en écaille, sur lequel il y a gravé : *De oleo sanctæ Catharinæ*; et, au dessus du pied, un verre ou cristal garni d'argent autour, où l'on voit une huile figée et un peu blanche, qui découloit, comme disent les inventaires, du tombeau de cette sainte.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 22 : « Un reliquaize d'argent doré, au haut duquel est une petite croix double, et y a audit reliquaize : *De oleo beatæ Catharinæ, virginis* ».

Cette croix double qui étoit au haut de ce reliquaize ne se trouve plus.

Celui de 1566, nombre 23 : « Un reliquaize d'argent doré, le pied en façon de calice, ayant dans une boîte de l'huile de sainte Catherine ».

Celui de 1567, nombre 14 : « Un reliquaize d'argent, où il y a

un vaisseau où il y a de l'huile de madame sainte Catherine quand elle fut décollée, et portée de son tombeau au mont Sinaï ».

Celui de 1575 explique un peu mieux ce que le précédent veut dire, nombre 14 : « Un petit reliquaire d'argent, où est un vaisseau de cristal où y a de l'huile de madame sainte Catherine, qu'on dit découler du tombeau de ladite vierge au mont Sinaï ».

Celui de 1644, nombre 20 : « Un reliquaire de l'huile de sainte Catherine, d'argent doré, le vase de verre fait en petite fiole ».

Celui de 1639, nombre 29 : « Un reliquaire de cuivre doré, dont le pied est par écailles, où se trouve de l'huile du tombeau de sainte Catherine, vierge et martyr ».

Nous avons déjà dit que ce reliquaire est d'argent, non pas de cuivre, quoi qu'en dise celui-ci.

XXXVII — De saint Cloud, confesseur.

Un reliquaire dont le pied est carré, de cuivre doré, sur lequel il y a huit médailles d'argent, quatre au haut, où sont les figures de quatre anges, et quatre en bas des quatre évangélistes. Au haut du reliquaire sont quatre petits clochers de cuivre doré, dans trois desquels il y a des ossements pliés avec du taffetas sans écrit; et, au milieu des quatre, un cristal garni d'argent en façon d'une tour, où nous avons trouvé un paquet de cendres pliées dans du taffetas rouge, où il y a ce billet : *Sancti Clodoaldi, confessoris*; plus quelques cendres aussi pliées dans deux taffetas sans écriteau.

Les inventaires de 1495 et 1515 disent ceci, nombre 35 : « Un autre vaisseau de laiton doré, à pied carré, ledit pied garni des figures des quatre évangélistes, d'argent, au haut duquel il y a une tourelle d'argent pleine d'ossements, entre autres quatre tourelles audit pied de laiton doré ».

Celui de 1566, nombre 34 : « Un reliquaire de cuivre doré, le pied en carré, ayant une pomme de cristal, le vase d'argent et quatre petits clochers ayant des reliques; le vase de ce reliquaire est de cristal garni d'argent ».

Celui de 1545, nombre 38 : « Un reliquaire de cuivre doré, où il y a quatre petits clochers de même matière, et au milieu un d'argent, où il y a des reliques dedans ».

Celui de 1644, nombre 34 : « Un reliquaire de cuivre doré avec quatre médailles d'argent et quatre petits clochers au dessus dudit reliquaire, qui sont de cuivre doré ».

Celui de 1639, nombre 34 : « Un reliquaire d'argent, où il y a des reliques à saint Cloud ».

XXXVIII. — De saint Guillaume, évêque de Bourges ; de saint Martin ; de saint Benoît ; de saint Junien ; dix dents des Vierges de Cologne, etc.

Un reliquaire de cuivre doré, où il y a, sur une plaque ronde, une tour au milieu de deux autres tourelles, dans laquelle nous avons trouvé un os gros environ (de la grosseur) d'une noix, plié dans du taffetas rouge et puis d'un blanc, où est attaché ce billet : *De corpore beati Guillelmi, archiepiscopi Bituricensis*. Plus quelques os pliés dans de la toile violette, avec cet écriteau par-dessus : *De Innocentibus*. Plus une dent et un petit os pliés de taffetas rouge et de blanc par dessus, où est ce billet : *De sancto Martino*. Plus un petit os plié de quelques taffetas, avec cet écriteau : *Sancti Benedicti*. Plus une dent et un os du doigt, plié de taffetas, où est ce billet : *Sancti Juniani, confessoris*. Plus dix dents pliées de taffetas blanc avec ce billet : *Dentes isti sunt de Virginibus Coloniae*. Plus une pierre pliée dans du papier, sur lequel est écrit : *De sepulchro sancti Stephani de Mureto*. Voilà ce que nous avons trouvé dans ledit reliquaire. Mais, parce qu'on peut douter si les reliques de saint Junien que nous avons dit être dans le reliquaire qu'on nomme de saint Fiacre, nombre 32, n'ont point été changées dans celui-ci, nous les avons mises dans celui de saint Fiacre. Le pied de ce reliquaire est rond, et a quatre médailles au bas attachées, où sont quatre figures d'anges.

Les inventaires de 1495 et 1515 en parlent de cette manière, nombre 46 : « Un reliquaire de laiton doré, à pied rond ; au haut, quatre tourelles et croisettes ; au milieu, une grosse tourelle en manière de bolte, dans laquelle sont les reliques de *sancto Abraham ; de sancto Joseph ; de sanctis Justa, Fide ; de sancto Leobono* ».

Ces reliques ont été changées dans le suivant, comme disent les inventaires, et celles du suivant dans celui-ci, où il n'y a plus quatre tourelles, que deux seulement ».

Celui de 1566, nombre 33 : « Un reliquaire de cuivre doré ; le haut d'icelui de cristal, ayant quatre petits clochers et des reliques de saint Guillaume et autres ».

On ne trouve point aujourd'hui, dans tout ce reliquaire de cristal ; et, à ce qu'il dit qu'il y avoit des reliques de saint Guillaume, il est aisé à juger qu'elles y avoient été déjà changées ».

Celui de 1575, nombre 45 : « Un autre reliquaire à cinq clochers, tous de cuivre doré, où il y a des reliques de saint Guillaume et autres ».

Celui de 1611, nombre 40 : « Un reliquaire de saint Guillaume, évêque de Bourges, religieux de céans, des onze mille Vierges, des Innocents, de saint Benoît, etc. ».

Celui de 1689, nombre 33 : « Un reliquaire de cuivre doré, où sont des reliques de saint Guillaume, des dents des Vierges de Cologne, des Innocents, etc. ».

XXXIX. — De saint Léoban ; de saint Alexis ; de la terre mêlée avec du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; de saint Abraham ; saint Joseph, etc.

Un reliquaire d'argent, fait en boîte, de la grosseur et figure d'une pomme, émaillée et entrelacée par dehors de quelques cordons dorés ; le couvercle est aussi d'argent, avec une vitre ronde. Au milieu, est le pied rond, mais de cuivre doré ; et haut environ d'un demi-pied. Nous avons trouvé dans ladite boîte un os de la grosseur quasi de deux noix, sans écrit, plié de taffetas. Plus un paquet de la grosseur d'une noix, qui est de terre qui semble être mêlée avec du sang, plié d'un double linge blanc et de quelque drap rouge par dessus. Plus, dans une petite bourse, un petit os plié de toile. Plus un os assez grand dans du taffetas. Plus quelques petits os dans un taffetas rouge couvert d'un autre blanc. Plus quelques petits os pliés de taffetas blanc. Plus une petite bourse de toile où il y a deux morceaux de bois. En toutes lesdites reliques il ne se trouve aucun écriteau. Toutefois on peut dire avec certitude qu'il y a dedans des reliques de saint Léoban et de saint Alexis ; quoiqu'on ne puisse les distinguer, et de la terre mêlée avec du sang de Notre-Seigneur, comme assure le billet qui étoit attaché sur la boîte : *Sancti Leoboni, sancti Alexii, et de terra mixta cum sanguine Christi*. Il est aussi probable qu'il y a des reliques de saint Abraham, de saint Joseph, de sainte Juste et de sainte Foi, selon les inventaires. C'est pourquoi nous y avons mis cet écriteau : *De reliquiis sanctorum Leoboni, Alexii, confessorum, et de terra cum sanguine Christi* ; par derrière : *De sanctis Abraham et Joseph, de sanctis Justa, Fide, etc.*

Les inventaires de 1495 et 1515 en parlent ainsi, nombre 47 : « Un autre de laiton doré, à pied rond, le haut en manière d'une pomme nélée, dorée, dedans laquelle il y a les reliques : *Sancti Guillelmi, archiepiscopi Bituricensis ; sanctorum. Innocentium ; sancti*

Benedicti, et de dentibus virginum Coloniae. Ces reliques ont été changées dans le précédent reliquaire, comme nous avons dit, et celle du précédent dans celui-ci.

Celui-ci de 1566, nombre 42 : « Autre pomme d'argent doré, le pied de cuivre doré, des reliques de saint Léobon ».

Celui de 1575, nombre 39 : « Un reliquaire d'argent doré sur un pied de cuivre doré, où il y a des reliques de saint Léobon ».

Celui de 1644, nombre 34 : « Un reliquaire de saint Léobon, le vase d'argent, le pied de cuivre doré qui n'a pas le dessus ». Sans doute que le couvercle de ce reliquaire, qu'il entend par le dessus, étoit perdu, et, d'effèt, celui que nous y voyons aujourd'hui parolt encore neuf, ce qui nous fait dire qu'il a été fait depuis cet inventaire.

Celui de 1639, nombre 49 : « Un autre de cuivre doré émaillé, dont le haut est d'argent, où il y a un peu de bois comme un travers de croix, un os assez gros et plusieurs autres petits. Le tout sans aucun écriteau ».

XL. — Des saints Vital; Valérien; Paul, apôtre; Jean Baptiste; Innocent; Christophe; Gervais; Martin; Jacques et Nemesius, et saint Martial; sainte Valerie, etc.

Un reliquaire fait en boîte, comme le précédent, d'argent doré, dont le couvercle est d'argent non doré, auquel est attaché cet écriteau : *De cinere sanctorum Vitalis et Valeriani; de sanctis Paulo, apostolo; Joanne Baptista; Innocentio; Christophoro; Gervasio; Martino; Jacobo; Nemesio.* Nous y avons trouvé dedans un petit os plié de taffetas rouge, sur lequel est écrit : *De sancto Joanne Baptista.* Plus quelques cendres pliées d'un taffetas rouge, où est attaché ce billet : *De sancto Jacobo.* Plus un petit paquet de cendres dans une pièce de toile, sur laquelle y est cet écriteau en parchemin : *Sancti Martialis;* le tout plié d'une autre toile plus fine, où il y a écrit sur du papier : *Sancti Martialis.* Plus des cendres pliées séparément dans deux pièces de parchemin, en l'un desquels est écrit : *De cineribus sancti Martialis,* et, dans l'autre : *De cineribus sanctæ Valeriæ;* lesquelles sont encore pliées d'un drap rouge. Plus un os du doigt plié dans du taffetas rouge, sur lequel il y a cet écriteau en parchemin : *Sancti Christophori.* Plus un petit os plié dans plusieurs petites pièces de drap, où sont écrits, dans un billet de parchemin, ces mots : *Reliquiæ sancti Christophori.* Plus un autre petit os, plié dans de la toile, laquelle est encore pliée d'une plus fine, avec cet écrit : *Reliquiæ sancti Caprasii, episcopi et martyris.*

Plus un os dans deux bourses de soie, sur l'une desquelles est ce billet : *Sancti Nemesii, martyris*. Plus deux autres petits paquets, dans un desquels est un os assez grand, qui semble être de la tête, plié de taffetas rouge; et, dans l'autre, un petit, plié de taffetas rouge fait en bourse. Les écriteaux de ces deux paquets, qui sont un *de sancto Paulo*, et l'autre *de Innocentibus*, se sont détachés et mêlés ensemble, de sorte qu'on ne sauroit discerner de qui sont les reliques. On voit par les écriteaux que nous y avons trouvés, et par les inventaires suivants, que le billet qui pend au dehors se trompe lorsqu'il met : *De cinere sanctorum Vitalis et Valefiani*, au lieu de *sancti Martialis et sanctæ Valeriæ*; et de *sancto Innocentio*, au lieu de *sanctis Innocentibus*. C'est pourquoi nous y avons attaché celui-ci : *De reliquiis sancti Joannis Baptistæ; sancti Pauli et Jacobi, apostoli; de sanctis Innocentibus; de cineribus sancti Martialis et sanctæ Valeriæ, et de sanctis Christophoro, Caprasio, Nemesio, martyribus*.

Le pied de ce reliquaire est de cuivre doré, rond, et haut d'environ un demi-pied.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 39 : « Un reliquaire de laiton, à pied rond, au haut duquel il y a un rond gaderonné d'argent doré, dans lequel sont les reliques *de sancto Paulo, apostolo; sancto Nemesio, martyre; de sancto Joanne Baptista; de sanctis Gervasio et Protasio; de cinere sancti Martialis; de sanctis Innocentibus; de sancto Christophoro* ». Nous n'y retrouvons pas aujourd'hui les reliques des saints Gervais et Protais, dont ces inventaires, avec celui de 1639, font mention.

Celui de 1566, nombre 44 : « Une pomme d'argent doré, le pied de cuivre doré, ayant des reliques de saint Paul et autres saints ».

Celui de 1575, nombre 35 : « Un reliquaire où sont des reliques de saint Paul, apôtre, qu'est d'argent doré, assis sur un pied de cuivre doré avec une pierre de cristal au milieu ».

Celui de 1644, nombre 26 : « Un reliquaire de saint Paul, saint Jean-Baptiste, des Innocents, enchâssé; la coupe d'argent avec une pomme de cristal, le pied de cuivre doré ».

Celui de 1639, nombre 32 : « Un reliquaire de cuivre doré, dont le dessus est d'argent, en forme d'une boîte, où il y a des reliques de saint Martial; de sainte Valérie; saint Paul; saint Jean-Baptiste; des saints Innocents; de saint Christophe; des saints Gervais et Protais et de saint Martial; de saint Nemèse, martyr, et de saint Caprais, évêque et martyr ».

On peut, avec raison, s'étonner que les reliques des saints Gervais

et Protas se soient perdues dans si peu de temps, et qu'il s'en trouve à leur place de saint Jacques, dont nul des inventaires ne parle, et deux paquets de saint Christophe, quoiqu'ils n'en parlent pas expressément de deux.

XXI. — Des saints Denis, de Paris; Rustique et Eleuthère, ses compagnons, martyrs; de saint André, etc.

Une petite boîte d'argent doré, émaillée et plate par dessus, autour de laquelle il y a quelques oiseaux, et dont le couvercle est beaucoup usé et percé au milieu; le pied est de cuivre doré, rond et haut, avec la boîte environ d'un demi-pied: nous y avons trouvé dedans un paquet; où il y a trois os et d'autres plus petits pliés de toile blanche, et par dessus d'un taffetas rouge où est cet écriteau: *Hoc est sancti Dionysii, martyris, et sanctorum Rustici et Eleutherii, et cet autre, attaché au pied dudit reliquaire: De sanctis Andrea, apostolo, Dionysio et sociis.* Il se trouve dans ce reliquaire assez d'ossements pour y en avoir de saint André: toutefois, puisque les inventaires n'en parlent pas, nous n'en assurons rien.

Il ne se trouve dans les inventaires aucune marque qui puisse nous faire distinguer ce reliquaire d'avec le suivant: c'est pourquoi, après les avoir dépeints tous deux, nous rapporterons ensemble ce qu'ils en disent.

XXII. — De saint Loup, évêque; de saint Sylvestre, et autres saints:

Une autre boîte, avec son pied semblable au précédent. Nous y avons trouvé un os assez remarquable plié de quelque étoffe. Plus, dans une toile violette, quelques petits os avec des cendres, et un autre petit paquet où il y en a trois petits pliés de taffetas rouge, le tout sans écriteau, et même n'en peut-on rien tirer d'assuré des inventaires, ainsi que nous verrons, sinon qu'il y a quelque apparence que les reliques de saint Loup sont dans ce reliquaire plutôt que dans tout autre; à raison de quoi nous y avons mis par dehors cet écrit: *De reliquiis sancti Lupi, episcopi, et aliorum.*

Les inventaires de 1495 et 1515 parlent de ces deux reliques, nombre 28, en ces termes: « Un petit reliquaire à un pied de laiton doré, au haut duquel y a une petite boîte d'argent doré, dedans laquelle y a: *De ossibus sancti Sylvestri* »; et, au nombre 29: « Un autre

reliquaire, semblable au précédent, où y a des reliques *sancti Lupi, episcopi et confessoris*. Nous avons trouvé dans le reliquaire de sainte Madelaine des ossements de saint Sylvestre avec leurs billets, qui sont peut-être les mêmes qui étoient lors dans l'un de ces deux ».

Celui de 1566, nombre 37 : « Deux petits reliquaires sans vase, de cuivre doré, où sont les reliques de saint Loup et saint Sylvestre et autres.

Il veut peut-être dire sans vase de cristal, etc.

Celui de 1575, nombre 44 : « Un reliquaire fait en boîte, qu'est d'argent, et le pied de cuivre doré, où il y a des reliques de saint Loup » ; et, au nombre 49 : « Un reliquaire d'argent fait en boîte, où sont les reliques de saint Sylvestre, sur un pied de cuivre doré ».

Celui de 1644, nombre 27 : « Un reliquaire de saint Sylvestre, le vase d'argent, le pied de cuivre doré. Quelqu'un a écrit en marge : « Lequel n'avons connu ». Peut-être que les reliques de saint Sylvestre avoient été dès lors changées dans le reliquaire qu'on appelle de sainte Madelaine, ce qui étoit cause qu'on ne connoissoit plus celui-ci sous le nom de Sylvestre ». Et, au nombre 38 : « Un reliquaire des saints Denis, Rustique et Eleuthère ; le vase d'argent, le pied de cuivre doré, gravé, sans pierreries ».

Jusqu'à ce instant les reliques de saint Sylvestre avoient toujours demeuré dans un de ces deux reliquaires, et celles de saint Loup dans l'autre. Mais il faut remarquer qu'il ne parle pas de saint Loup, au lieu duquel il met saints Denis, Rustique et Eleuthère ; lesquelles néanmoins ont été transportées avec celles de saint Sylvestre, comme dit l'écrit qui étoit attaché au pied : néanmoins il est probable que celles de saint Loup y sont restées.

Celui de 1639, nombre 20 : « Un reliquaire de cuivre doré, où il y a un billet qui dit des reliques des saints Denis, Eleuthère et Rustique : ce sont de petits os. Plus un billet qui écrit les reliques de saint André, lesquelles ne se trouvent point ».

XLIII. — De la sainte Vierge ; de saint Thomas et saint Thadée, apôtres ; de saint Jean-Baptiste ; de saint Eutrope.

Un reliquaire de cuivre doré, dont le pied est rond ; au dessus il y a un cristal assez gros et long, qui a un couvercle de cuivre doré, où est attaché ce billet de parchemin qui paroît bien vieux : *De pannis beate Mariæ virginis ; de reliquiis beati Thomæ, apostoli ; de*

reliquiis beati Thadæi, apostoli; de reliquiis beati Joannis Baptistæ; et, par derrière: De reliquiis beati Eutropii, episcopi et martyris.

Nous y avons trouvé dedans un peu de drap de diverses couleurs plié dans du taffetas rouge, sur lequel est attaché un écriteau : *De vestimentis beatæ Mariæ*. Plus un petit os plié de taffetas rouge, avec ce billet : *De sancto Thoma, apostolo*. Plus un autre os plié comme le précédent, avec cet écriteau : *De sancto Thadæo, apostolo*. Plus un gros os de doigt plié de quelque taffetas rouge, où il y a ce billet : *Hæ sunt reliquie sancti Eutropii, martyris*. Plus du taffetas rouge, où il n'y a rien dedans, et où étoient sans doute les reliques de saint Jean-Baptiste, dont il est mention dans l'écriteau attaché audit reliquaire et dans les inventaires; lesquelles ne se trouvent plus. Nous avons ainsi changé le billet de dehors : *De vestimentis beatæ Mariæ; de reliquiis beatorum Thomæ et Thadæi, apostolorum, et beati Eutropii, episcopi et martyris.*

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 30, en parlent ainsi : « Un reliquaire de cuivre doré, où il y a un cristal, dedans lequel il y a : *De pannis beatæ Mariæ virginis; de reliquiis beati Thomæ, apostoli; de reliquiis beati Thadæi, apostoli, et beati Joannis Baptistæ*, comme appert par un écriteau de parchemin pendant audit reliquaire ».

Ils ne font pas mention de celles de saint Eutrope, assurément parce qu'elles n'y étoient pas encore, mais dans un autre dont il parle au nombre 43; lequel, s'étant rompu, on fut obligé de changer les reliques dans d'autres, une partie dans celui de la Vierge, et celles de saint Eutrope dans celui-ci, à cause de quoi on écrivit au derrière du billet qui y étoit attaché : *Sancti Eutropii, episcopi et martyris*.

Celui de 1566, nombre 34 : « Autre reliquaire de cuivre doré avec une botte de cristal ayant les reliques de saint Eutrope ».

Celui de 1575, nombre 32 : « Un reliquaire de saint Eutrope qu'est dans un cristal enchâssé de cuivre doré ».

Celui de 1644, nombre 33 : « Un reliquaire de cuivre doré de saint Eutrope ».

Celui de 1639, nombre 31 : « Un reliquaire de cuivre doré, où il y a dessus un fort beau cristal, dans lequel il y a des reliques de *sancto Eutropio, de pannis beatæ Mariæ, de sancto Thoma, de sancto Thadæo et de sancto Joanne Baptista* ».

XLIV. — Des saints Léonard, Fabien, Léger, Martial, Sébastien.

Un reliquaire de cuivre doré, dont le pied est rond, où sont gravées quatre fleurs de lis, et au dessus duquel, il y a un cristal garni de cuivre doré en façon de clocher, avec une petite croix par dessus. Nous y avons trouvé dedans un os de doigt plié de quelque étoffe avec cet écriteau : *Hæ reliquæ sunt sancti Leonardi*. Plus, dans du taffetas, un petit os avec son billet : *De corpore sancti Fabiani*. Plus, dans une petite bourse de taffetas, une dent sans écriteau, que nous croyons être de saint Léger, comme nous dirons plus bas.

Les inventaires de 1495 et 1515 parlent de ce reliquaire, nombre 30, en ces termes : « Un vaisseau long, à pied de calice, rond, auquel il y a un verre long couvert en manière d'un clocher, dedans lequel verre est écrit : *De corpore sancti Leonardi*; et, dehors, un écrit de parchemin pendant : *Sancti Martialis, apostoli*; et enfin : *De ossibus sancti Sebastiani* ».

Nous ne pensons pas qu'il y puisse avoir de reliques des saints Martial et Sébastien, n'y ayant qu'un petit os avec le nom de saint Fabien par dessus, et une dent sans billet, que nous croyons de saint Léger.

Celui de 1566, nombre 39 : « Un reliquaire de saint Martial, de cuivre doré, fait en clocher de cristal. Il appelle ledit reliquaire de saint Martial, parce qu'il y avoit des reliques dudit saint, selon les inventaires, que nous n'y trouvons plus à présent, et qui pourroient bien être dans celui de saint Paul, où il y en a deux paquets ».

Celui de 1575, nombre 36 : « Un reliquaire de cuivre doré, où il y a un cristal ayant des reliques de saint Martial et autres saints ».

Celui de 1614, nombre 36 : « Un reliquaire où est écrit : *La dent de saint Léger*, le vase de verre et le pied de cuivre doré ».

Nous croyons que le reliquaire dont parle ce dernier inventaire est le même que celui que nous décrivons, où nous avons trouvé la dent sans billet, qui peut bien être celle de saint Léger, comme rapporte ledit inventaire, quoique les autres n'en fassent pas de mention, n'y étant pas peut-être de leur temps ».

Celui de 1639, nombre 22 : « Un reliquaire de cuivre doré, où il y a un cristal qui est assez long, où il y a un os de saint Fabien, pape, un os de saint Léonard et une dent sans billet ».

XLV. — Dents de saint Étienne de Muret et de saint Jovinien ou Jovan.

Un reliquaire de cuivre doré et émaillé, long quasi d'un pied et demi, le pied rond porté sur trois autres petits pieds, et où sont trois serpents, et au haut un cristal enchâssé de cuivre doré, où nous avons trouvé deux dents sans billet, pliées de taffetas rouge, dont l'une est, comme disent les inventaires, de saint Etienne, quoiqu'on ne puisse la distinguer, et l'autre de saint Jovinien ou Jovan. Plus un os qui semble être du doigt, avec quelques autres osselets pliés de taffetas rouge, sans écriteau.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 40 : « Un long reliquaire de laiton doré, à pied rond sur trois serpents, au haut duquel y a dedans un verre, *de dente sancti Stephani de Mureto* ».

Celui de 1566, nombre 47 : « Autre reliquaire de cuivre doré, émaillé, ayant une dent de saint Etienne ».

Celui de 1575, nombre 44 : « Un reliquaire fait en façon de can-délabre, de cuivre, et émaillé, dans lequel y a un cristal, où est une dent de saint Etienne, confesseur, et autres reliques ».

Celui de 1644, nombre 49 : « Une dent de saint Etienne, confesseur, enchâssée dans un haut reliquaire de cuivre doré et émaillé ».

Celui de 1639, nombre 37 : « Dans un petit cristal, deux dents et un petit os sans billet ».

On ne sauroit douter, après tant de témoignages, qu'une de ces deux dents dont parle celui-ci ne soit de saint Etienne, quoiqu'on ne puisse la distinguer de l'autre. On ne peut pas avancer avec certitude de quel saint est la dernière, n'y ayant que cet inventaire qui en parle : toutefois les quatre autres parlent d'une de saint Jovinien ou Jovan, qui étoit dans un reliquaire semblable à celui-ci, mais plus petit, qui ne se trouve plus aujourd'hui, mais qui peut-être est rompu ou perdu : il faut présumer que ladite dent a été transférée dans celui-ci.

XLVI. — Des saints Martin, Front, Albine, Essence, André, Laurent, Gilles, etc.

Un reliquaire de cuivre doré, le pied rond fait en croix par dessus, et s'ouvre à deux battants, sur un desquels il y a au dehors une figure gravée, et sous ses pieds : *De sancto Martino*,

santo Pronto ; sur l'autre battant, une autre figure. Sous les pieds est écrit : *De sancta Albina* ; et, au dedans d'une de ces portes, est gravé ce qui suit : *De sancta Essentia*, *de Gethsemani* ; *de præsepio Domini* ; *de camisia beatæ Mariæ* ; *de vera cruce* ; *de corpore beati Andreæ* ; *de maxilla sancti Laurentii* ; et, au dedans de l'autre porte : *De sancto Ægidio D. S. G.* (peut-être il entend parler par ces lettres de saint Georges ou de saint Guillaume) ; *de beata Maria Magdalena* ; *de sancta Catharina* ; *de Virginibus* ; *de capite beati Georgii* ; *de sancto Stephano*, *confessore Murensi*. Au derrière du reliquaire, il y a une image de la Vierge, tenant un lis à la main droite, et le petit Jésus en la gauche. Au dedans du reliquaire, y a quatre cristaux disposés en croix, sous le plus haut desquels nous avons trouvé ce billet : *De capite sancti Georgii, martyris*, qui est sur un os plat. Plus, d'un autre côté, deux os semblables au précédent. Plus un os assez long. Plus trois petites pierres sans plier. Plus quatre petits paquets dans lesquels y a des ossements, quelques pierres et quelques morceaux de bois. Sous le plus bas, il y a un billet : *Præceptor templi*, sous lequel est un paquet dans lequel sont quelques petits os, quelques pierres et quelques parcelles qui semblent être de cire ; le tout plié dans du taffetas rouge. Plus neuf pierres blanches, et cet écriteau par dessus : *De Calvario*. Plus le bout d'une ceinture. Sous le cristal qui est au côté droit se trouvent une pierre blanche et quelques autres petits morceaux. Plus quelques petits os et cendres dans du taffetas rouge. Plus une pièce de cuir pliée de taffetas jaune. Sous le cristal, du côté gauche, nous avons trouvé un os du doigt assez long plié à demi avec un peu de taffetas rouge. Plus un autre os plat et deux autres plus petits.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 26 : « Un reliquaire à pied rond en tableau, le tout de laiton doré, au dedans duquel sont quatre repositaires de verre, où sont : *De sancto Martino* ; *de sanctis Albina*, *Essentia* ; *de præsepio Domini* ; *de maxilla sancti Laurentii* ; *de sancto Egidio* ; *de sancta Catharina* ; *de capite beati Georgii*, comme est écrit à la clôture, et dedans est écrit : *De Calvario Domini*.

Celui de 1566, nombre 49 : « Autre, fait en tabernacle, à deux portes, un pied de cuivre émaillé, doré, ayant quelques reliques. On ne sait ce qu'il entend par *émaillé*, car il n'y a point d'émail au pied dudit reliquaire ».

Celui de 1575, nombre 40 : « Un reliquaire de cuivre doré, fait en tableau, avec quatre cristaux, ayant dedans beaucoup de reliques, et fermé à portes de cuivre doré ».

Celui de 1614, nombre 41 : « Un reliquaire qui a deux fenêtres ;

le vase de verre au haut ; entre plusieurs reliques, y a : *De monte Calvario ; de sancto Georgio*, etc.

Celui de 1639, nombre 35 : « Un reliquaire de cuivre doré, ouvert à deux portes, où sont des reliques du chef et des os de saint Georges, martyr ; *de Calvario*, etc. ».

XLVII. — De saint Junien, etc.

Un ange en bosse, de cuivre doré, émaillé, porté sur un pied carré, et qui a sur la tête un petit cristal garni de cuivre doré, sur lequel est ce billet : *De sancto Juniano*, et dedans nous avons trouvé un os du doigt plié de quelque drap violet avec cet écriteau : *Sancti Juniani, confessoris*. Plus du taffetas blanc, quelques cendres, sans écrit. Les inventaires ne font pas mention de ce cristal ni des reliques qui sont dedans, ce qui nous donne à connaître qu'elles y ont été mises depuis peu.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 54 : « Il y a un angelot de cuivre doré ».

Celui de 1566, nombre 29 : « Une image en façon d'un ange de cuivre doré, émaillé ».

Celui de 1575, nombre 48 : « Un petit pied de cuivre où est un ange de cuivre doré, émaillé ; venu autrefois de la chapelle de Balasis ».

Celui de 1611, nombre 45 : « Un ange de cuivre doré, émaillé, sur un pied qui a quatre pattes ».

Celui de 1639 n'en fait pas de mention, peut-être parce qu'il n'y avoit pas de reliques desquelles ils faisoient principalement la visite.

XLVIII. — De saint Astère ou Astier, martyr ; sainte Barbe.

Un petit reliquaire haut de demi-pied. Au milieu est un cristal en pomme, garni d'argent, et fait comme une burette, dans laquelle est un petit os plié de toile blanche, sans billet ; il y en a un pourtant attaché au haut du reliquaire, qui contient ces mots : *De sanctis Barbara et aliis* ; ce qui ne peut être véritable, n'y ayant qu'un petit os, outre que les inventaires ne disent qu'il y ait de reliques de *sainte Barbe* : c'est pourquoi nous avons mis cet os dans le reliquaire dont nous avons parlé au nombre 30, où il y a eu des reliques de ladite sainte qu'on peut avoir changées dans celui-ci, où nous avons mis un

petit paquet de reliques de saint Astère, martyr, avec cet. écrit : *Sancti Asterii, martyr.*

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 24 : « Deux petits reliquaires d'argent en façon de burette : au milieu est un cristal rond, l'un plus grand que l'autre ». Nous ne trouvons aujourd'hui qu'un de ces deux reliquaires.

Celui de 1566, nombre 21 : « Autre reliquaire, fait en bouteille de cristallin ».

Celui de 1567, nombre 19 : « Un petit reliquaire d'argent et de cristallin où sont des reliques ».

Ces inventaires et le suivant assurent qu'il y avoit des reliques sans dire de quel saint, quoique les autres n'en parlent pas, etc.

Celui de 1575, nombre 19 : « Un petit reliquaire d'argent et de cristal où il y a des reliques dedans ».

Celui de 1611, nombre 25 : « Un vase de cristal où il n'y a rien dedans ; le dessus et le pied d'argent ».

Celui de 1639, nombre 23 : « Un petit reliquaire d'argent où il y a de petit os, avec un billet tout mangé qui ne se peut lire ».

XLIX. — Diverses reliques anonymes.

Un reliquaire composé de deux plaques d'argent sur du bois fait en ovale, où il y a, d'un côté, cinq pierres de cristal disposées en croix, dont nous avons levé la plus grosse, qui est celle du milieu, et n'y avons rien trouvé que du papier et du bois pourri. Néanmoins, parce que l'inventaire de 1575 assure qu'il y a des reliques, nous y avons remis ce que nous en avons tiré. De l'autre côté, il y a une figure de croix en bosse ; le pied est fort petit, de cuivré doré et émaillé.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 50 : « Un reliquaire dont le pied est à trois pieds, et le haut en manière d'une table ou d'œuf plat, garni d'un cristal rond, et quatre pierres autour ».

Celui de 1566, nombre 45 : « Autre de fer blanc, fait en navette, ayant un pied de cuivre doré fait en chandelier ». Ce reliquaire est d'argent, non pas de fer-blanc.

Celui de 1575, nombre 43 : « Autre reliquaire d'argent fait en navette, et y a cinq petits cristaux étant enchâssés dedans, où sont quelques reliques de saints, et sur un petit chandelier de cuivre ».

Celui de 1611, nombre 45 : « Une croix d'argent en forme ovale, avec cinq pierres de cristal ».

Celui de 1639, nombre 28 : « Un petit reliquaire d'argent fait en ovale qui ne se peut ouvrir ».

L. — Des saints Machaire, Primitif et Maximin, martyrs.

Un reliquaire d'argent tout neuf, dont le pied est fait en ovale, au dessous duquel est gravé : *Fr. Gab. Dumas, 1659*, qui est le nom du religieux qui le donna pour y mettre des reliques ; le haut ressemble à un soleil, excepté la rondeur et les rayons, qu'il n'a pas ; le tout haut quasi d'un pied. Nous avons mis ce reliquaire, comme n'ayant été donné que depuis peu, sur la fin de cet inventaire ; nous l'avons garni de saintes reliques en cette sorte : d'une côte de saint Machaire, martyr de la légion des Thébéens, laquelle nous avons prise d'un des coffres du trésor, où elle étoit pliée d'un papier sur lequel étoit écrit : *Hic sunt reliquie sancti Macharii, martyris*. Plus d'un os de saint Primitif, martyr, qui fut donné à dom Antoine Chavaroché, abbé, avec attestation par madame la marquise de Montausier, à laquelle fut envoyé le corps dudit saint de Rome l'an 1664. Plus d'un os de saint Maximin, martyr, qui a été donné de même audit abbé dom Antoine de Chavaroché par les RR. mères carmélites de Limoges, lesquelles gardent en grande vénération le corps dudit saint, qui leur fut accordé par notre saint père le pape Alexandre septième l'an 1664.

LI. — De saint Ambroise, évêque.

Un reliquaire de cuivre doré, le pied rond et le haut en façon de dôme à quatre piliers, entre lesquels il y a les figures de quelques saints en bosse, et dedans un cristal rompu où nous avons trouvé un petit os avec ce billet : *Sancti Ambrosii, episcopi*, et deux médailles avec un autre billet où sont écrits les noms des saints des reliques desquels ces médailles sont composées. Au haut dudit reliquaire sont gravées les armes de monseigneur François de Neufville, à qui on dit que ce reliquaire servoit de masse lorsqu'il officioit pontificalement. Nul des inventaires n'en parle ; ce qui nous fait dire qu'il n'y a pas long-temps qu'il sert en reliquaire.

LII. — De saint Matthieu, etc.

Un reliquaire de cuivre doré, garni de quelques pierres, le pied rond et le haut en manière de clocher, où il y a par dessus une croix à

laquelle est attaché cet écriteau : *De sancto Matthæo et aliis*. Toutefois nous n'y avons trouvé dedans qu'un os sans billet, plié de taffetas rouge, et un autre taffetas jaune et vide; ce qui nous fait voir qu'il ne faut pas s'arrêter à ce billet. Peut-être que c'est de ce reliquaire que parlent les inventaires suivants.

Celui de 1614, nombre 44 : « Le pied d'un reliquaire de cuivre doré, le vase vide, de cuivre doré ».

Celui de 1639, nombre 46 : « Un reliquaire de cuivre doré sans reliques ».

LIII. — Reliques anonymes.

Un reliquaire composé d'un vieux pied de calice de laiton et de quelque autre pièce de cuivre doré, qui est par dessus, dans lequel nous avons trouvé des petits ossements pliés dans un papier où est écrit : *De sanctis reliquiis quorum nomen Deus novit*. Au haut dudit reliquaire est une pierre de cristal. Voilà tout ce que nous pouvons dire de ce reliquaire, les inventaires n'en faisant aucune mention.

LIV. — Des saints André, Mathias, Innocents, Sébastien, Apollonie, Gersine, Ambroise, Potentielle, Agapit, etc.

Un reliquaire fait en tableau, dont le cadre est en bois, et par dessus orné d'ivoire et d'ébène, bien travaillé. On lit à travers d'une glace ces mots tout autour du carré : *Sancti per fidem vicerunt regna, operati sunt*, etc., et les noms autour des reliques dont il est garni : *sancti Andreæ, apostoli; sancti Mathiæ, apostoli; sanctorum Innocentium, martyrum; sancti Sebastiani, martyris; sanctæ Apolloniæ, virginis et martyris; sanctæ Gersinæ; sancti Ambrosii, episcopi Mediolani; sanctæ Potentianæ, virginis; sancti Agapiti, martyris; 40 martyrum; sancti Odolphi; sanctæ Cordulæ, virginis et martyris; sancti Mauricii, martyris; sanctæ Catharinæ, virginis et martyris; sanctæ Barbaræ; undecim millium virginum et martyrum; sanctorum Machabæorum ex legione; sancti Gereonis; sancti Alexandris, militis; sancti Bonifacii, papæ; sanctorum Thebæorum, martyrum, 1618.*

LV. — La dalmatique de saint Etienne de Muret.

Une tunique de diacre, tissée de soie de diverses couleurs, parsemée de quelques figures d'aigle, dont notre bienheureux P. saint Etienne se servoit en faisant le diacre, laquelle ne s'est presque

point usée depuis tant de siècles, quoiqu'elle serve à tous les diacres le jour qu'ils chantent leur premier évangile, et qu'on la montre presque tous les jours à tous ceux qui désirent voir nos saintes reliques, auxquels on la donne aussi à baiser comme les autres principales reliques. Elle est fermée aux manches, et est fort longue, doublée de toile.

L'inventaire de 1575 la met parmi les ornements en cette sorte : « Le courtibaud de saint Etienne, de soie jaune et violette, et de plusieurs autres couleurs, qu'on baille aux nouveaux diacres le jour qu'ils chantent leur premier évangile ».

Celui de 1644, nombre 53 : « Le courtibaud de notre bon pasteur saint Estienne, tissu de soie, où il y a plusieurs aigles figurés ».

Celui de 1639, nombre 36 : « La tunique de notre bienheureux P. saint Estienne ».

RELIQUAIRES PERDUS.

LVI. — Custodes.

Les inventaires de 1495 et 1515 font mention d'une custode au nombre 1 en cette sorte : « La custode en façon de colombe en laquelle est *corpus Domini* ».

Celui de 1575, nombre 24 : « La custode où l'on tient *corpus Domini*, toute d'argent doré, ensemble le soubassement en façon d'une assiette, le tout d'argent; ensemble partie de la chaîne qui la soutient; le pavillon d'icelle de satin cramoisi ouvré d'or, et la couronne et chaîne qui soutiennent ladite custode d'argent ».

Celui de 1644, nombre 1 : « Une custode en forme de colombe d'argent doré, en laquelle est le saint Sacrement, ladite colombe sise sur une coupe d'argent doré, sur laquelle custode il y a une couronne de satin cramoisi avec de petites tours d'icelle et quatre chaînettes, qui sont d'argent ».

La copie des inventaires de 1515 et 1567 dit qu'elle n'est pas perdue en ces termes : « L'an de notre salut 1625, le révérendissime saint abbé Rigal, étant à Paris, changea la susdite custode, avec le reste de l'argenterie qui l'accompagnait, en un beau et grand ciboire d'argent doré à triple touche, haut environ d'une coudée, compris son couvercle, qui fait la moitié de la coupe avec la petite

croix de dessus ; la largeur de la coupe est environ d'un demi-pied , et le pied du susdit ciboire proportionné à l'avenant , sur lequel sont gravées en écusson les armes dudit révérendissime saint abbé. Davantage , sur la coupe du susdit ciboire , y a , comme semble , un peu relevées en bosse , la nativité , circoncision de Notre-Seigneur , avec l'adoration des trois rois. Avec ce il eut de plus le cristal ou le soleil où se met le saint Sacrement pour être adoré aux jours de la Cène et Fête-Dieu ; lequel cristal est tout environné de rayons d'argent doré , et s'accommode dans un petit pied de même matière , ou , si l'on veut , sur le hault du susdit ciboire , en démontant seulement la petite croix. Le tout est estimé 80 écus ».

• Nous trouvons aujourd'hui le même saint ciboire et le soleil en même espèce qu'il a rapporté , etc.

LVII. — Image de la sainte Vierge , qui avoit des reliques.

Des inventaires de 1495 et 1515 parlent d'une image de la Vierge , nombre 15 , en ces termes : « Une petite image de la Vierge , tenant un petit Dieu , le tout d'argent doré , au dos duquel Dieu y a des reliques , et encore par derrière entre les deux épaules ».

Celui de 1566 , nombre 43 : « Autre image de Notre-Dame , d'argent doré , tenant l'image de Notre-Seigneur , au derrière duquel il y a quelques reliques ».

Celui de 1567 , nombre 46 : « Une image de la vierge Marie , d'argent doré , tenant un petit fils entre ses mains ; le tout d'argent doré ».

Celui de 1575 , nombre 46 : « Un reliquaire de la vierge Marie , d'argent doré , tenant un petit fils entre ses bras , et quelques reliques dedans ».

LVIII. — Image de la sainte Vierge.

Les inventaires de 1495 et 1515 en mettent encore une autre image de la Vierge , nombre 46 , en cette manière : « Une autre petite image de la Vierge assise sur un pied d'argent comme en une chaire ».

Celui de 1566 , nombre 49 : « Une autre petite relique ayant la peid de calice , à la sommité ayant une image de la Vierge , et son petit enfant , ayant des pierres ».

Celui de 1567, nombre 18 : « Une image de la vierge Marie, d'argent doré, assise au dedans d'une chaire, avec des pierres ».

Celui de 1575, nombre 17 : « Une autre image de la vierge Marie, qu'est d'argent doré, où est assise la vierge Marie, où sont quelques petites pierreries ».

Les inventaires de 1611 et 1639 ne font pas mention de ce reliquaire ni du précédent de la Vierge, non plus que des croix et coupes dont nous avons parlé ci-dessus; ce qui nous fait croire que cela s'est perdu tout à la fois.

LIX. — Reliques de la sainte Vierge.

Nous trouvons dans les inventaires de 1495 et 1515, nombre 18 : « Un cristal long, garni d'argent, et deux émaux aux deux bouts, sur quatre petits pieds d'argent, faits en serpents; auquel cristal sont des reliques de Notre-Dame ». Il ne se trouve rien de cela dans les inventaires.

LX. — Du Sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les inventaires de 1495 et 1515 font mention d'un autre en ces termes, nombre 20 : « Un reliquaire de cuivre doré, à pied menu, au haut duquel est un cristal en un rond d'argent *de sepulchro Domini* ».

Celui de 1566, nombre 28, parle d'un perdu, qui pourroit être le même : « Autre reliquaire où il y a un cristal ayant des reliques ».

LXI. — Reliques anonymes.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 21, en mettent deux autres, desquels il nous en reste un ainsi : « Deux petits reliquaires d'argent, en façon de burette, au milieu desquels il y a un cristal rond, l'un plus grand que l'autre ».

Celui de 1566, nombre 22 : « Autre reliquaire d'argent ayant le pied en façon de calice, la sommité en façon de lanterne de cristallin, où il y a quelques reliques ».

Celui de 1567, nombre 20 : « Un reliquaire d'argent où il y a des reliques dans du cristallin, et le pied d'icelui rond, où il y a des médailles dorées ».

Celui de 1575, nombre 20 : « Un reliquaire d'argent où il y a du cristal, et est le pied rond, où sont quelques médailles dorées ».

LXII. — De saint Jean-Baptiste ; de saint Pierre ; de la vraie Croix ; de saint Laurent et des Innocents.

Il y a dans les inventaires de 1495 et 1515, nombre 23 : « Un autre reliquaire, comme il semble, de laiton doré, auquel il y a une dent de saint Jean-Baptiste, des os de saint Pierre et de la vraie croix, des os de saint Laurent et des Innocents, le tout dans du cristal couvert d'un chapiteau d'argent doré ». Et aux marges il y a écrit : « Le chapiteau n'y est plus ». Ce qui nous fait dire que ce reliquaire commençoit à se rompre, et qu'on fut contraint de changer les reliques dans quelqu'un des autres, quoique nous ne puissions pas les y reconnoltre, ne trouvant pas de billet. Il y a toutefois apparence que cette dent de saint Jean-Baptiste est celle que nous trouvons sans billet dans le reliquaire de sainte Madelaine, comme nous avons dit.

LXIII. — De saint Alexis ; de saint Vincent ; de la terre mêlée avec du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de son sépulcre.

Les inventaires de 1495 et 1515 parlent d'un autre, nombre 34 : « Un vaisseau de laiton doré, à pied de calice rond, au haut duquel est une pomme d'argent doré. Il y a des reliques *sancti Alexii, confessoris ; sancti Vincentii, martyris, et de terra mixta cum sanguine Christi ; de sepulcro Domini*, comme tout appert par écriteaux, et peut-être que toutes les reliques n'y sont pas ».

Nous trouvons deux de ces reliques, qui sont *sancti Alexii, et de terra mixta cum sanguine Christi*, dans le reliquaire de *sancto Leobono*, ainsi que nous avons dit ».

Celui de 1566, nombre 44 : « Une pomme d'argent, le pied de cuivre doré, des reliques de saint Vincent, etc. »

LXIV. — De saint André et autres.

Les inventaires de 1495 et 1515 en mettent un autre, nombre 36 : « Un long reliquaire d'argent, à pied de calice, au haut duquel il y a un verre ou cristal, dedans lequel il n'y a que des petits drapelets et sandales ».

C'est peut-être du même qu'entend parler celui de 1566, nombre 36 : « Autre reliquaire de fer blanc, le pied de cuivre doré, ayant des reliques de saint André et de plusieurs autres ».

Il se peut faire que celui-ci a pris du fer-blanc pour de l'argent, comme il a fait d'un autre.

LXV. — De saint Jovinien ou Jovan.

Dans les inventaires de 1495 et 1515 il se trouve, nombre 37 : « Un autre petit reliquaire de laiton doré, à trois pieds, au haut duquel il y a un cristal, dedans lequel est *dens sancti Joviniani* ».

Celui de 1566 en parle, nombre 47, ainsi : « Une petite lanterne de cristal enchâssée de cuivre doré, des reliques de saint Jovan, le pied de cuivre doré en façon de chandelier ».

Celui de 1575, nombre 36 : « Un petit reliquaire de cristal, garni de cuivre doré, où il y a une dent de saint Jovan sur un petit chandelier de cuivre doré et émaillé ».

Il est probable qu'on a échangé cette dent de saint Jovan dans le reliquaire où est celle de saint Etienne, parce que ces reliquaires sont fort semblables, et même nous en trouvons deux n'y ayant auparavant que celle de saint Etienne.

LXVI. — De sainte Barbe et autres.

Les inventaires de 1445 et 1515 font mention, nombre 42 : « D'un autre de laiton doré à pied rond, garni de huit rondeaux en image, au dessus duquel il y a, en manière d'une boîte, un cristal où il y a : *De sancta Barbara; de titulo sanctæ Crucis; de sanctis Ignatio, Margarita, Leonardo, Philippo, apostolo; Blasio; de sanctis Laurentio, Christophoro, Saturnino, Dionysio* ».

Nous avons trouvé tous ces noms écrits dans un billet qui est attaché au reliquaire, où il y a six burettes de cristal : c'est pourquoi nous croyons que lesdites reliques y ont été transférées, celui-ci étant rompu.

Celui de 1566, nombre 35 : « Autre reliquaire fait en lanterne de cristal, garni d'argent, le pied en façon de calice de cuivre doré, ayant des reliques de sainte Barbe et autres saints ».

LXVII. — Des courroies qui ont servi à flageller Notre-Seigneur Jésus-Christ; de saint Entrope et autres.

Nous trouvons dans les inventaires de 1495 et 1515, nombre 43 : « Un autre reliquaire d'argent doré, à pied rond, auquel il y a un

verre couvert et garni d'argent, où il y a : *De corrigiis quibus fuit verberatum corpus Domini ; de sancto Eutropio ; de capillis beate Catharine ; de sanctis Lupo, Bartholomæo, apostolis ; de cunabulo et ossibus beate Mariæ Magdalene ;* et , aux marges , est écrit : « Ont été remises en un autre vaisseau rond , parce que celui-ci est rompu ».

De toutes ces reliques nous n'avons trouvé que celles de saint Eutrope , avec leur billet dans le reliquaire où sont celles de saint Thomas et de saint Thadée , et de plus , dans le reliquaire de la Vierge , qu'un paquet des cheveux qui doivent être de sainte Catherine , avec du bois et quelques os qui sont sans doute de sainte Madelaine , lesquelles nous avons changées dans le reliquaire de sainte Madelaine.

EXVIII. — Saint Laurent , saint Albin et autres.

Les inventaires de 1495 et 1515 disent , nombre 44 : « Un autre petit vaisseau de laiton doré , au haut duquel il y a une croix , et dedans un verre qui a des reliques *sanctorum Laurentii , Albini , Lauterii ,* et de *aliquibus aliis* , comme est par écrit ».

Celui de 1566 , nombre 20 : « Autre petit reliquaire ayant une croix ou bout de cuivre doré , ayant des reliques de saint Aubin ».

LXIX. — Anonyme.

Dans le nombre 45 des inventaires de 1495 et 1515 , il est fait mention d'un autre petit reliquaire , long à trois pieds , au haut duquel il y a un cristal disjoint.

LXX. — Saint Amand et sainte Justine.

Les mêmes inventaires , nombre 48 , parlent d'un autre reliquaire à pied rond sur trois serpents ; ledit pied , comme émaillé , au haut duquel il y a un verre non couvert , et dedans des reliques *sancti Amantii , sanctæ Justine*.

LXXI. — Anonyme.

Les mêmes encore , nombre 49 : « Un reliquaire d'argent , à pied rond , autour duquel pendent plusieurs petits pendants et le dessus goudronné ».

Celui de 1566 , nombre 48 : « Autre ayant de petites campanelles de cuivre doré , le pied en façon de calice ».

Celui de 1575, nombre 47 : « Autre reliquaire de cuivre doré, sur lequel il y a quelques perles de pierreries et de petites campanelles, et au milieu une pomme de cristal ».

Il y a sujet de douter si c'est du même que parlent tous ces inventaires ; car les deux premiers disent qu'il est d'argent, et les autres de cuivre ; mais il se peut faire qu'il étoit partie d'argent, partie de cuivre.

COFFRES.

LXXII. — De saint Antôine, saint Eusèbe, sainte Foi, et saint Caprais, martyr ; saint Anselme, etc.

Un petit coffre, fait en châsse, de cuivre doré et émaillé par dehors, où il y a au devant quelques figures de saints et de trois anges par dessus, et deux à chaque côté, avec ce billet attaché au haut : *De sanctis Antonio, Eusebio ; de sancta Fide, virgine et martyre ; de sancto Caprasio, martyre*, et nous avons trouvé dedans un os gros comme une noix, plié de drap rouge, où est ce billet : *Sanctæ Fidei, virg. et martyris*. Plus une partie d'une côte pliée de taffetas blanc. Plus une autre semblable et pliée de même façon. Plus un gros os plié de taffetas blanc et d'un autre jaune. Plus un os du doigt plié aussi de taffetas blanc. Plus un autre os, presque comme une noix, dans du taffetas blanc. Plus un autre du doigt dans du taffetas vert. Plus, dans un drap rouge, un petit os. Toutes lesquelles sont sans écriteau.

Les inventaires de 1495, 1515 et 1611 n'en parlent point.

Celui de 1566, nombre 52, en dit ceci : « Un petit reliquaire, fait en châsse, des reliques de saint Antoine ».

Celui de 1575, nombre 50 : « Une petite châsse de cuivre doré et émaillé, ayant des reliques dedans ».

Celui de 1639, nombre 24 : « Un autre reliquaire de cuivre doré et émaillé, en façon d'une petite châsse, où il y a des reliques de saint Antoine, de saint Anselme, de sainte Foi, vierge et martyr, et du corps de saint Capontile, martyr. Plus deux petits os et un autre qui est plus grand, qui est d'un doigt, et un autre du cou ».

Le billet que nous avons trouvé attaché au dessus dudit coffre met : *Saint Eusèbe et saint Caprais* ; et cet inventaire, *saint Anselme et saint Capontile*. Nous ne saurions dire lequel des deux s'est trompé, ou bien s'il y a des reliques de tous ces saints. C'est pourquoi nous laissons le billet comme nous l'avons trouvé.

LXXIII. — Des Compagnes de sainte Ursule.

Un coffre, tout de cuivre doré et émaillé, où sont trois figures de quelques saints par devant et autant par derrière, et deux autres de chaque côté, et beaucoup d'anges à l'entour. Ce coffre est porté sur quatre petits pieds, et est tout doré par dedans, où nous n'avons rien trouvé, et y avons mis le chef d'une vierge des compagnes de sainte Ursule, avec sa bourse de taffetas, lequel chef est tout en pièces. Il paroît sur un os du crâne le coup de son martyre.

Les inventaires de 1495 et 1515 en font mention en ces termes, nombre 64 : « Un coffre de laiton auquel il y a une boucle par dessus, et est tout émaillé et figuré à personnages, et doré par le dedans, lequel a quatre petits pieds ronds par le dessous, auquel il y a un petit sac de toile, lequel sac est quasi plein de terre ou cendres et plusieurs ossements de reliques de saints, et en outre le sac a plusieurs reliques contenues aux chartraux d'iceux ».

Celui de 1575, nombre 27, parle de « deux coffres de cuivre doré et émaillé, où il y a des reliques de saints ».

Celui de 1611, nombre 50 : « Deux autres plus grands coffres de cuivre doré et émaillé, où il y a de saintes reliques dedans ».

Celui de 1639, nombre 38 : « Deux coffres de cuivre doré et émaillé, remplis d'ossements, sans écriteau ».

LXXIV. — Des mêmes.

Un coffre carré, que nous croyons être d'ivoire, garni de cuivre doré, et doublé par dedans d'un taffetas rouge, où nous avons mis un autre chef tout rompu d'une autre des compagnes de sainte Ursule, avec sa bourse de taffetas.

Les inventaires font mention de plusieurs autres coffres et boîtes d'ivoire, parmi lesquels on ne sauroit reconnaître celui-ci, ni un autre aussi d'ivoire dont nous parlerons plus bas, parce qu'ils n'en disent rien de particulier : c'est pourquoi nous rapportons ensemble ce qu'ils en disent.

LXXV. — De saint Brandan, martyr, etc.

Un coffre fait en châsse, de cuivre doré émaillé par dehors, de bois par dedans, où est l'image du Crucifix avec celle de la Vierge et de saint Jean, et de deux autres saints à ses côtés ; par dessus, un Sauveur qui est au milieu des quatre évangélistes, et deux autres

saints ; par derrière, quatre figures comme d'apôtres au bas, et quatre au haut, et deux à chaque côté.

Nous y avons trouvé quelques reliques sans écriteau, et nous y avons mis un os assez grand, plié de taffetas blanc, avec ce billet : *Sancti Brandani, martyris, de legione Thebæorum*. Plus un autre os assez grand, plié comme le précédent, et ce billet : *Sanctæ Albinæ, virginis et martyris Coloniae*. Plus un autre petit os, plié de même, avec ce billet : *Cujusdam virginis et martyris*; lesquelles reliques nous avons trouvées avec leur écriteau dans les coffres suivants.

Les inventaires de 1495 et 1515 en parlent ainsi, nombre 66 : « Un petit coffre à façon d'une châsse, couvert de laiton, auquel sont plusieurs reliques et un chartrau écrit de rouge, commençant : *Hæ reliquiæ sunt de sancto Petro*, et finissant : *De aliis quibusdam* ».

Pour nous, nous n'y avons pas trouvé cet écriteau dont ils parlent.

LXXVI. — Anonymes.

Un autre coffre de bois, plus grand que le précédent, garni de cuivre doré, où sont par devant quatre images en bosse sur autant de plaques de cuivre doré, émaillé, où il y a écrit sur la première : *Guillelmus, prior Grandimontis*, et de même sur la seconde; sur la troisième : *Sanctus Stephanus, protomartyr*; sur la quatrième : *Bernardus de sancto Eligio*. Il y a aussi, gravé au bas du couvercle, sur la tête de ces quatre figures : *Hic sunt sanctorum sacrosancta memoria quorum sit consolamen nobis orantibus. Amen*. Nous avons trouvé ce coffre plein de drapeaux tout pourris, qui ont sans doute servi autrefois pour plier de saintes reliques.

Les inventaires de 1495 et 1515 font mention dudit reliquaire en cette sorte, nombre 65 : « Un autre coffre plus grand, lequel est couvert de laiton et quatre personnages par le devant, auquel a aucunes reliques et chartraux qui n'ont point de reliques ».

LXXVII. — De saint Macaire, saint Brandan, sainte Albine, vierge.

Un petit coffre d'ivoire par dehors et de bois par dedans, garni de cuivre doré un peu rompu. Nous y avons trouvé une côte de saint Macaire, pliée dans du papier, où étoit écrit : *Reliquiæ sancti Macharii*. Plus un os assez grand, plié de papier, où étoit écrit : *Sancti Brandani, martyris, de legione Thebæorum*. Plus un autre os plié de même, où étoit écrit : *Sanctæ Albinæ, virginis et martyris Coloniae*. Plus un autre petit os, où étoit écrit sur le papier qui le

plioit : *Cujusdam virginis et martyris*. Nous y en avons trouvé plusieurs autres sans billet. Nous avons tiré toutes celles qui avoient billet pour les mettre dans un des précédents comme nous avons dit, et à leur place nous y avons mis dix-huit petits paquets de saints ossements, pour la plupart pliés de taffetas blanc, que nous avons pris des autres coffres. Plus un paquet plus grand où sont quelques morceaux de bois pliés de même. Plus un sachet de beaucoup d'autres ossements. Plus deux petits cristaux ou verres, dans un desquels sont deux petits paquets de reliques, et dans l'autre un paquet de cendres plié de taffetas blanc. De toutes lesdites reliques nous n'avons trouvé aucun billet.

LXXVIII. — Anonymes.

Un coffre de bois doré, orné de toutes parts de grand nombre de petites figures en bosse d'un travail très-délicat, porté sur quatre pommes de bois doré. Nous y avons trouvé ces reliques des cendres d'ossements de plusieurs saints dans un sachet de taffetas blanc, douze os assez remarquables, pliés séparément avec du taffetas blanc, lesquelles nous y avons laissées.

LXXIX. — Anonymes.

Nous avons trouvé de plus dans le trésor un sachet de satin bleu plein de cendres de saintes reliques.

Les inventaires de 1495 et 1545 font mention desdits coffres et de plusieurs autres que nous n'avons pas en cette sorte : « Un coffre d'ivoire, le plus grand de tous, fermé à clef, et ne sait-on qu'il y a dedans parce qu'il n'y a point de clef.

Item, un autre coffre d'ivoire, doublé par le dedans de soie ou drap vert, auquel y a deux petites boîtes d'ivoire et une autre de verre, à la façon d'une petite pomme de pin, et un autre petit cristal auquel y a de *Virga Moysi*, et neuf ou dix autres reliques enveloppées en drap ou soie, contenues ez chartraux d'iceux.

Item, un autre coffre d'ivoire dont le couvercle est attaché à deux petites barres de laiton, lequel est peint par dessus à petits oiseaux, auquel sont huit pièces de reliques enveloppées en drap et soie nommées ez chartraux des uns, et les autres n'en ont point.

Item, un autre coffre d'ivoire, plat par dessus, auquel sont cinq pièces de reliques et une dent enveloppée. L'une desdites reliques en une bourse, et les autres reliques en soie ou drap, et ladite dent non enveloppée.

Item, un autre coffre d'ivoire, auquel sont plusieurs reliques, lesquelles n'ont point de chartraux, mais il y a audit coffre deux boîtes rondes, l'une de bois et l'autre d'ivoire garnie de reliques, et il y a audit coffre une dent à quatre racines, et n'est point en-châssée ni enveloppée.

Item, une autre boîte ronde de bois, peinte de rouge, en laquelle sont plusieurs reliques contenues ez chartraux.

Item, un autre petit coffre d'ivoire, auquel sont plusieurs reliques contenues ez chartraux.

Item, une boîte ronde d'ivoire, en laquelle sont trois pieds de laiton, et dedans ladite sont plusieurs reliques, et au dessus est un écriteau : *Hæ sunt reliquiae sanctæ Flaviæ et de sanguine Christi.*

Item, deux autres petites boîtes d'ivoire : en la plus grande sont des reliques contenues ez chartraux. La plus petite n'en a point de reliques, mais seulement trois ou quatre chartraux.

L'inventaire de 1566, nombre 25, parle des mêmes coffres d'ivoire en ces termes : « Six coffres d'ivoire, petits, ayant des reliques, partie garnie de bandes de cuivre doré avec serrure ».

Celui de 1575, nombre 25 : « Cinq petits coffres d'ivoire garnis de cuivre doré, où il y a plusieurs reliques dedans ; » et, au nombre 26 : « Deux boîtes rondes d'ivoire, où sont quelques reliques de saints ».

Celui de 1611, nombre 42 : « Cinq petits coffres ou boîtes d'ivoire garnies de cuivre, où il y a des saintes reliques ; et il est écrit en marge : Lesquels sont tous en pièces ».

Celui de 1639, nombre 38 : « Une boîte d'ivoire, une autre plus grande, aussi d'ivoire, deux coffres de cuivre doré et émaillé, remplis d'ossements, sans écriteau ».

CALICES ET AUTRE ARGENTERIE.

XXC.

Le saint ciboire d'argent doré et le soleil de même matière qu'on porte sur ledit ciboire le jour de la Fête-Dieu et de son octave, desquels nous avons parlé nombre LVI.

XXCI

Un vieux calice d'argent doré, dont le pied est de dix demi-

cercles disposés en rond, orné de fleurs de lis et de rayons, autour duquel sont quelques figures en émail; au derrière de la patène est un Sauveur en émail avec plusieurs lis, etc.

La copie des inventaires de 1545 et 1567 fait mention de ce calice sur la fin en ces termes : « En ce voyage il apporta (c'est-à-dire révérendissime abbé Rigal) le grand calice avec sa patène, qu'on estime 60 écus ».

Item, un autre calice d'argent doré avec sa patène, qui fut acheté par le même abbé Rigal de Lavaur. Il y a au bas dudit calice un rond de petits anges autour du pied, et fut acheté 50 écus.

Item, un autre beau calice d'argent doré, où il y a sur le pied quelques figures représentant divers mystères de la vie ou mort de Notre-Seigneur. Sur le nœud dudit pied est une figure de notre père saint Etienne, avec cet écrit : *Sanctus Stephanus, confessor*; et celle du bienheureux Hugues, religieux de notre ordre, avec cet écrit : *Beatus Hugo Lacerta, confessor*; au dessous du pied sont les armes de révérend P. en Dieu dom Fr. Fautal, abbé de Grandmont, de l'année qu'il fut fait, à savoir l'an 1633, en laquelle il l'acheta 100 écus. Au dessous de la patène est figurée l'Apparition de Notre-Seigneur aux douze apôtres, en laquelle il fit toucher son côté à saint Thomas.

Item, un autre petit calice d'argent, des communs, avec sa patène, où sont sur le pied les armes du révérend P. en Dieu dom G. Barny, abbé de Grandmont, qui l'a acheté. Il y a trois figures d'anges en bosse sur le nœud du pied, et se démonte en deux endroits.

Item, un autre petit calice d'argent comme le précédent, mais un peu plus petit, et où sont aussi les armes du même révérend abbé, parce qu'il fut en même temps acheté.

Item, un autre petit calice d'argent, dont le nœud est goudronné, et se démonte en deux endroits, acheté par le révérend P. en Dieu dom Antoine de Chavaroché, abbé de Grandmont, de même que les suivants.

Item, un autre grand et beau calice d'argent, bien travaillé, où il y a en bosse l'Annonciation, la Visitation de sainte Elisabeth et la Nativité de Notre-Seigneur. Sur le nœud sont les figures en bosse de la Foi, Espérance et Charité. Au dessous de la patène est représentée la Résurrection de Notre-Seigneur.

Item, un autre beau calice d'argent doré, parsemé de fleurs de lis partout, et même sur la patène. Il est estimé 100 écus, et se démonte en un seul endroit.

Item, un autre beau calice d'argent doré, très-bien orné et travaillé, où sont les figures des quatre docteurs de l'Eglise et des quatre évangélistes en bosse; il se démonte en deux endroits; il a été acheté, et les trois précédents aussi, par le révérend P. en Dieu dom Antoine de Chavaroche, et a été estimé par un orfèvre de Limoges 400 liv.

XXCII.

La chapelle d'argent qui fut achetée par révérend P. en Dieu dom Fr. Fautal, abbé de Grandmont, et qui consiste en une belle et grande croix d'argent doré, où est au milieu un crucifix très-bien fait, et, à chaque bout des bras et du montant, deux anges à deux faces en bosse. Le pied est fait en ovale; au dedans du pied sont ses armes. Elle est de la hauteur quasi de deux pieds. — En deux chandeliers d'argent doré, hauts de plus d'un pied, où il y a, sur le pied, trois anges en bosse, et, au dessous dudit pied, les armes dudit abbé. — En deux burettes d'argent doré, avec le bassin de même matière et travail, sur lesquelles burettes sont représentées en bosse tout autour les noces de Cana en Galilée, et au dedans du couvercle sont les armes susdites. Ledit bassin est fait en ovale et doré par dedans, où il y a aux bords quatre figures d'anges en bosse, et au milieu un soleil où sont encore les susdites armes. Plus deux encensoirs d'argent avec la navette, sur lesquels sont trois figures d'anges en bosse et les susdites armes de révérend P. en Dieu dom Fr. Fautal, et où sont quatre chaînes d'argent en chacun. Sur la navette sont les mêmes armes et ces mots gravés : *Sanctus Stephanus, confessor*. Plus une fort belle crosse d'argent doré, dont le bâton est couvert d'argent doré et parsemé de fleurs de lis. Elle a été achetée par révérend P. en Dieu dom Georges Barny, abbé de Grandmont, dont elle porte les armes. Plus deux bâtons de chantres, d'argent, où sont sur le bourdon trois anges en bosse avec les armes dudit abbé dom G. Barny. Plus la masse d'argent, où sont, de même qu'aux deux bâtons, trois anges en bosse et les susdites armes. Plus la lampe d'argent pendante au haut du chœur, où sont les armes du même abbé dom G. Barny.

NOTE

Sur le Trésor de l'abbaye de Grandmont.

Les lecteurs de l'inventaire précédent apprendront avec bonheur que le merveilleux trésor si brièvement décrit dans ces longues pages n'a pas péri tout entier. L'art et la piété peuvent se réjouir au contraire de la conservation de la plus grande partie de ses précieuses reliques et des bijoux qui les abritaient. Depuis 1844, des recherches persévérantes nous ont fait retrouver ces dépôts de la foi de nos pères. M. Nivet-Fontaubert, avec une bienveillance qui mérite toute notre gratitude, a bien voulu laisser entre nos mains les inventaires de cette abbaye formant une série qui se clot en juillet 1790. Tous ces papiers provenaient de l'abbé Legros. Le seul inventaire de 1666, que Legros cite pourtant à chaque page, manquait à cette collection. Le voici exhumé pour l'instruction des curieux : les archives de la Haute-Vienne nous ont fourni cette pièce importante, que M. Auguste Du Boys a bien voulu collationner, et éditer avec sa patience et son exactitude habituelles.

Toutefois, malgré son étendue, cet inventaire n'embrasse pas tous les objets d'orfèvrerie émaillée que possédait la célèbre abbaye : les descriptions laissent aussi à désirer. Dans un travail intitulé *Trésor de Grandmont*, nous complétons ces notes, et nous donnons des gravures des œuvres merveilleuses dont l'aridité d'un catalogue ne laisse pas entrevoir l'exquise et rare beauté. Déjà les *Annales Archéologiques* ont publié cinq planches. Une sixième paraîtra dans la livraison d'octobre. En attendant l'achèvement des gravures, confiées à un burin habile, notre texte prend place dans un gros *Dictionnaire d'Orfèvrerie ou de la mise en œuvre artistique des métaux*, qui paraîtra au commencement de l'année 1856 : les curieux trouveront l'y trouver. Qu'il nous soit permis cependant d'en extraire quelques notes.

Outre le trésor décrit plus haut, l'abbaye de Grandmont possédait un grand autel en cuivre émaillé, recouvert d'un gigantesque *ciborium* de même matière, et trois grands tombeaux de cuivre doré et émaillé. Les tombeaux furent saccagés et violés, à la fin du *xvi*^e siècle, par le comte de Saint-Germain-Beaupré, chef d'une bande de pillards calvinistes. On ne sait trop pourquoi l'autel

74 NOTE SUR LE TRÉSOR DE L'ABBAYE DE GRANDMONT.

échappa à leurs déprédations. En juillet 1790, après la suppression de l'abbaye, obtenue par M. d'Argentré, évêque de Limoges, l'autel fut vendu au sieur Coutaud. Il en reste deux fragments, conservés au musée de l'hôtel de Cluny. Ces fragments représentent une Apparition de saint Nicolas à saint Etienne et l'Adoration des Mages.

Les reliques et les reliquaires furent distribués aux églises du diocèse. Cette dispersion explique leur conservation. La plupart des paroisses ont sauvé les dépôts précieux dont elles furent mises en possession à cette époque. Ainsi le trésor de Grandmont fut sauvé par la ruine qui atteignit son berceau.

Voici quelques détails statistiques sur la conservation de ce trésor dispersé. Nous indiquons le numéro d'ordre de l'inventaire précédant :

·II. — Conservée à Ambazac. C'est une œuvre capitale de l'orfèvrerie du ^{xiii}^e siècle.

VIII. — La vraie croix est encore conservée à la cathédrale de Limoges. Mais le reliquaire byzantin, célèbre par une inscription grecque que nous avons rééditée, est perdu.

XII. — Cette croix, donnée à l'église de Gorre, y est conservée. Le travail du filigrane y est des plus remarquables, et, parmi les pierres gravées, il se trouve une intaille de travail grec dont le travail est de la plus exquise beauté. Cette croix sera gravée.

XV. — Conservé à Balledent. Nous en avons donné la description et la gravure dans les *Annales Archéologiques*.

XXI. — Le chef d'argent de saint Etienne de Muret est conservé à Saint-Sylvestre. Le buste a été brisé et volé. Il n'y a d'entier que la tête et le cou. Malgré ces mutilations, cette œuvre d'orfèvrerie demeure une des plus remarquables qu'il y ait au monde. Elle sera publiée par la gravure dans les *Annales Archéologiques*.

XXII. — Conservé à Maillac.

XXIII. — Conservé aux Billanges.

XXIX. — OEuvre charmante, conservée par l'église de Château-ponsat. Nous l'avons décrite et figurée dans les *Annales Archéologiques*. La gravure est en ce moment à l'exposition des Beaux-Arts.

XXXII. — Conservé à Saint-Sylvestre, et publié dans les *Annales Archéologiques*. L'inscription avec abréviation doit se compléter ainsi : F. P. de *Montevalerio*, de Montvailler. Par suite d'une transcription fautive, nous avons cru y voir un nom d'auteur : ce

n'est qu'un donateur. Ce nom doit donc être effacé de nos listes d'émailleurs limousins.

XXXV. — L'église de St-Sulpice-les-Feuilles possède ce reliquaire, orné d'émaux, et daté de 1479. Il sera gravé.

XXXIX. — Conservé à Saint-Goussaud.

XL. — Conservé à Milhaguet.

XLVI. — Conservé à Isle.

XLVII. — Conservé à St-Sulpice. Très-curieux pour l'histoire du travail de l'émail. Sera publié dans la livraison d'octobre des *Annales Archéologiques*.

LV. — Cette dalmatique, doublement précieuse, est conservée à Ambazac.

LXIII. — Conservé à l'hospice de Limoges.

D'autres reliquaires anciens, ayant la même origine, sont conservés dans les églises de l'hospice de Limoges, de Saint-Georges-les-Landes, de Laurière, etc. Ils seront décrits avec les œuvres anciennes que nous découvrons chaque jour.

14 septembre 1855.

TEXIER,

Supérieur du Petit-Séminaire du Dorat.

BIBLIOGRAPHIE.

APOSTOLAT DE SAINT MARTIAL DANS LES GAULES.

A M. l'abbé ARBELLOT, chanoine honoraire, vicaire de l'église cathédrale de Limoges et secrétaire de la Société Archéologique du Limousin.

Monsieur l'abbé, je termine la lecture de votre belle Dissertation sur l'apostolat de saint Martial (1), et j'ai hâte de vous dire avec quel bonheur j'ai reconnu que ce savant travail rétablissait dans sa gloire

(1) *Dissertation sur l'Apostolat de saint Martial et sur l'antiquité des églises de France*, in-8°. A Paris, chez Lecoffre; à Limoges, chez Leblanc et Cie, libraires.

et dans sa dignité d'apôtre le saint patron de l'Aquitaine, le protecteur spécial de notre Limousin, ce vaillant pionnier du christianisme qui, enrôlé tout jeune encore dans l'illustre phalange des soixante-douze disciples, partit des régions orientales avec l'apôtre Pierre; de Rome fut délégué vers l'extrême Occident par le successeur du Christ, le porte-clef du ciel (1); s'élança plein de foi et de force dans cette Gaule à peine touchée par la civilisation de ses conquérants, encore barbare de mœurs et de langage, adonnée aux pratiques idolâtres et sanguinaires d'un druidisme mêlé de polythéisme gréco-romain; défricha cette terre sauvage, et y jeta la divine semence d'où devait sortir une grande nation de soldats et de missionnaires, soldats de la foi au moyen-âge, de l'indépendance et de la liberté des peuples aux temps modernes, à toute époque missionnaires de la civilisation; et, parvenu enfin au terme de son dur et glorieux labeur, s'endormit dans le Seigneur, laissant à l'antique *Augustoritum* ses restes bénis.

Toutes les traditions nationales nous enseignaient que le catéchiste de l'Aquitaine était un apôtre délégué direct de saint Pierre, et ces traditions avaient reçu la consécration solennelle des décrets du Saint-Siège et des conciles, lorsque, au xviii^e siècle, l'école des critiques rigoristes, poussée par l'ardeur exagérée de créateurs et des adeptes d'une science naissante, entreprit d'effacer le prestige de ces anciennes dévotions. Certains d'entre les plus zélés combattirent avec acharnement les légendes, et s'efforcèrent de dénicher les saints, suivant une expression que vous rappelez (2).

Alors toutes les origines furent brusquement attaquées; et, s'il est vrai que certaines institutions, certains faits, certaines villes, eussent été vieillis dans un intérêt de caste, d'abbaye ou de clocher, les célèbres érudits qui fondèrent en France la diplomatie, au grand honneur de notre pays (rendons-leur respectueusement cette justice et cet hommage), par la rigueur de leurs règles et de leurs procédés, et par l'exclusion trop absolue des traditions, furent amenés à transporter les commencements de beaucoup de choses à des époques trop rapprochées de nous, et à faire perdre, pour un temps du moins, les traces de nos véritables origines.

C'était la réforme dans l'histoire, comme au siècle précédent avait surgi et travaillé la réforme dans la religion. Mais, de même que la réforme religieuse, la réforme historique a provoqué une réac-

(1) *Uranici claviger.*

(2) Launoy avait pris le surnom de *dénicheur de saints*.

tion ; et , tout en restant prudemment attaché aux principes qui font admettre ou rejeter un titre , un événement , l'existence d'un personnage ou d'une localité , on tient un plus grand compte de la tradition , cet élément de preuve vague , indéfini , fugitif , mais qui , lorsqu'il s'accorde avec des faits et des actes certains , acquiert une valeur propre , et prend une large part dans l'argumentation.

Votre livre , monsieur l'abbé , est un de ceux qui signalent le plus clairement ce mouvement des esprits vers une réaction favorable à la tradition.

Depuis deux siècles , la plupart des critiques et des historiens , sur la foi de Grégoire de Tours , ont fait descendre jusqu'au milieu du ⁱⁱⁱ siècle l'arrivée dans les Gaules de saint Martial et des évêques régionnaires , messagers inspirés du Verbe , et les ont décorés de l'aurole sacrée des apôtres.

Mais vous , monsieur l'abbé , à qui l'archéologie générale et celle du Limousin étaient déjà redevables d'excellents travaux , vous avez , par votre nouvelle Dissertation , replacé ces ouvriers de la première heure sur leur piédestal , et vous avez rendu à nos églises leur culte ancien pour leurs vénérés fondateurs. C'est à la fois une belle œuvre d'historien et une bonne action de chrétien et de Français ; car du même coup vous relevez non-seulement l'église de Limoges , cette fille aînée et bien-aimée de saint Martial , qui semble avoir été l'église mère de la Gaule centrale (1), mais encore celles de Narbonne , de Tours , de Clermont , de Paris , etc.

Je ne sache pas de discussion plus forte , plus lumineuse que votre discussion. L'usage de la tradition y est méthodiquement réglé (2). Vous agrandissez le cadre ; non pas au profit de la tradition seule , mais au profit de tous ses éléments de preuve ; vous élargissez l'horizon pour que chacun y prenne sa part de soleil. Rien n'y est omis , ni raison ni objection : les armes de vos adversaires les plus redoutables , vous les éprouvez au choc de votre armure , et les faites servir à prouver sa solidité. Le chapitre des réfutations (3) me paraît , dans cet excellent livre si rempli de faits et d'aperçus , un modèle de logique , de précision et de clarté.

Grégoire de Tours , qui seul contredit et les actes écrits et les traditions constantes sur l'apostolat , convaincu d'erreur quant aux faits et quant aux dates ;

(1) Périgueux et Saintes se rattachèrent , dans les premiers temps de la prédication évangélique , à l'église de Limoges.

(2) Pag. 32 et suiv.

(3) Chap. IV, p. 22 et suiv.

L'existence ancienne de la Vie de saint Martial par le faux Aurélien, démontrée par des preuves nombreuses, et surtout par des vers de Fortunat, le poète-évêque de Poitiers (an 570), que vous avez l'honneur d'apporter le premier dans cette discussion, et qui donne à cette vie l'antériorité de date sur Grégoire de Tours (1);

L'antiquité, la persistance et la concordance des traditions à travers les âges, en tous lieux, par tous les modes, de Rama en Syrie à Rome, de Ravenne à Limoges, de Bordeaux à l'île de Bretagne :

Voilà les trois bases sur lesquelles repose cette démonstration triomphante. Plus complète que l'éloquente apologie d'Adémar de Chabannais, et supérieure à tous égards à la compilation du P. Bonaventure Saint-Amable, elle sera, je crois, la dernière défense de l'apostolat : car désormais, si je ne me trompe, il n'y aura plus à le défendre.

« Si la Providence, dites-vous, qui nous emploie aujourd'hui à un laborieux ministère, nous réserve un jour quelque loisir, nous espérons bien faire sur ce sujet quelque découverte nouvelle (2). »

Quel bonheur serait le vôtre, Monsieur, si cette Providence que votre cœur invoque, réalisant à la fois votre espoir et vos conjectures, ouvrait sous votre main les *Actes primitifs de saint Martial, apôtre*, ce précieux monument, qui, vraisemblablement écrit par son successeur Aurélien, disparut au ^v^e siècle dans l'effroyable tourmente des invasions, et dont l'œuvre du faux Aurélien nous a conservé les traits principaux, mêlés à des développements que l'imagination et les souvenirs populaires ne pouvaient manquer d'y ajouter !

Ce bonheur et cet honneur, monsieur l'abbé, c'est à vous, n'en doutez pas, qu'ils sont réservés. Vos infatigables recherches, les intelligentes études que vous poursuivez avec une religieuse ardeur, seront, grâce à Dieu, couronnées de succès, et vous nous apporterez, heureux Archimède, la solution définitive d'un problème qui n'est autre que celui des origines de cette illustre église gallicane qui compte tant d'héroïques martyrs depuis sainte Blandine, l'humble esclave lyonnaise, jusqu'au roi saint Louis, et tant de nobles penseurs, depuis saint Hilaire jusqu'à notre immortel Bossuet.

Paris, 3 août 1835.

M. DELOCHE.

(1) Fortunat écrivait dans le dernier quart du ^v^e siècle : ses vers portent le titre suivant : *Versus Fortunati in vita sanctissimi Martialis, apostoli Christi*. « Agréable surprise ! dites-vous : nous y trouvions résumées en quelques vers nos principales traditions sur le compagnon de saint Pierre et l'apôtre de l'Aquitaine. » La page fut bientôt dévorée, et Archimède ne fut pas plus heureux quand il eut trouvé la solution de son fameux problème. » Page 73.

(2) Page 115.

HISTOIRE DE LA VILLE ET DU CANTON D'UZERCHE

Par M. Combet, Avocat, membre du Comité Archéologique de la Corrèze, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques.

1^{re} et 2^e livraisons (1).

Les deux modestes livraisons consacrées à l'histoire d'Uzerche confirment parfaitement la vieille maxime : *Nimium ne crede colori*.

Le dirai-je ? n'ayant pas l'honneur de connaître M. Combet, quand un intermédiaire m'a prié d'écrire un mot sur cette publication trop timide, faite en 1853 et en 1854, par livraisons, l'une de 32, et l'autre de 48 pages, à première vue, ma franchise native s'est effrayée de l'alternative également pénible de se déguiser un peu pour flatter, ou d'être dure en restant ce qu'elle doit être.

Une lecture attentive m'a prouvé qu'il eût mieux valu m'inspirer du sentiment chrétien, qui porte toujours à juger favorablement l'inconnu.

L'histoire d'Uzerche manque de préface ; elle n'a même pas été précédée d'un prospectus qui résumât la pensée de l'auteur. M. Combet se défie par trop de lui-même, d'autant plus qu'il possède parfaitement son sujet, comme le prouvent les six chapitres déjà parus, chapitres dont la disposition simple et naturelle indique pour le plan général l'ordre chronologique.

Tout ce que nous ont appris les chroniqueurs sur cette partie si intéressante du Limousin, depuis la conquête des Gaules par Jules-César jusqu'au milieu du XII^e siècle (1149), se trouve élégamment raconté. Cette élégance apparaît dès la première page par la description topographique d'Uzerche. Pourtant l'auteur évite l'amplification ; ses récits sont en général rapides et dictés par un patriotisme éclairé. Et pourquoi M. Combet ne serait-il pas fier de sa ville natale, dont André Duchêne a dit :

« Uzerche, seconde ville du Limousin, belle et tempérée, ville
» assise sur le torrent de Vezère, et presque imprenable selon le

(1) En vente à Limoges, chez MM. Leblanc et Marmignon, à raison de 1 fr. la livraison. L'ouvrage aura cinq livraisons.

» jugement des hommes. Ses défenses sont les eaux de tous côtés.
» Il n'y a que deux avenues, mais si fortes qu'on dit communément
» que qui a maison à Uzerche a château en Limousin. »

Aussi M. Combet paraît heureux de rappeler que la forteresse bâtie par Pépin fut pendant quelque temps la résidence de l'évêque de Limoges, chassé par la guerre de sa ville épiscopale détruite et de son palais incendié; ce qui, pendant une dizaine d'ans, rendit Uzerche capitale de tout le Limousin. Il raconte encore comment, après un siège de sept ans, les habitants d'Uzerche, que la famine allait forcer à se rendre, chassèrent de leurs murs les Sarrasins au moyen d'un heureux stratagème dont le souvenir glorieux est rappelé par les armoiries de la ville. Enfin les petits-fils de Louis-le-Débonnaire, Louis et Pépin furent élevés dans le fort d'Uzerche.

Mais la gloire principale de cette ville, c'est son monastère: M. Combet s'en occupe spécialement dans ses deux livraisons. Les nobles et les saints personnages qui en furent abbés jusqu'en 1149 passent successivement sous les yeux du lecteur. La vie de Maurice Bourdin (l'antipape Grégoire VIII) remplit seule un chapitre.

Naturellement un auteur limousin devait un peu flatter le portrait de ce légat ambitieux, idole de l'empereur, et porté sur le trône pontifical, au mépris des saints canons, par un prince déclaré en plein concile (1142) ennemi de l'Eglise. Toutefois, et je suis heureux de rendre ce témoignage, la foi éclairée de M. Combet lui dicte toujours un langage convenable et une conclusion catholique quand il parle des moines, du duel judiciaire, de la querelle des investitures, etc., à propos desquels même des auteurs célèbres ont fait tant de déclamations peu dignes de leur gravité.

M. Combet a plus que de la littérature, il est un érudit consciencieux, et nous annonçons avec plaisir la publication prochaine des trois livraisons qui doivent compléter l'intéressante histoire d'Uzerche. Nous comptons même que l'accueil favorable fait à ses deux livraisons excitera l'auteur à donner les documents inédits qu'il promet sur le département de la Corrèze.

ROY-PIERREFITTE.

ÉTIENNE BALUZE.

Parmi les illustrations du Limousin il n'en est pas qui soit restée jusqu'à nos jours plus incontestée que celle de notre savant Baluze. Depuis près de deux siècles, tous les esprits sérieux rendaient hommage à l'auteur de la collection des *Capitulaires*, de l'histoire des *Papes d'Avignon* et de la *Maison d'Auvergne*; tous les hommes studieux saluaient avec gratitude et respect le nom de celui à qui la science historique et philologique était tant redevable; la postérité sanctionnait sans réserve le jugement de ses contemporains, et la ville de Tulle, qui lui donna le jour, était depuis ce temps désignée par les écrivains qui d'aventure la mentionnaient par ces mots, qui disaient sa seule gloire : *Patrie du célèbre Baluze*.

Et voilà qu'un écrivain a élevé la voix pour crier aux lettrés et aux érudits des deux siècles écoulés qu'ils se sont trompés, à la postérité qu'elle a été abusée, à ceux d'aujourd'hui que cette gloire est une gloire usurpée (1).

Il ne sera pas dit que de si injustes et si ingrates paroles soient restées sans réponse : non pas que la renommée du grand homme dont notre ville natale s'honore d'avoir été le berceau ait en aucun temps besoin d'un champion : ses œuvres sont là qui parlent pour lui; et d'ailleurs, si un débat pouvait jamais s'ouvrir sur leur mérite, nous remettrions à de plus dignes que nous le soin de les défendre. Mais n'est-il pas à craindre que les lecteurs du feuilleton auquel nous faisons allusion ne supposent que nos compatriotes ont accueilli, je ne dis pas avec faveur, mais sans protestation, l'inconcevable attaque dirigée contre la mémoire de Baluze? C'est donc en leur nom, et avec la conscience d'un commun devoir à accomplir, que nous

(1) L'auteur d'un feuilleton du journal *l'Union Corrèzienne*, nos des 21 et 26 juin 1855, avec une superbe, un dédain, un ton de supériorité que le fond de l'article est loin de justifier, va jusqu'à dire que notre grand érudit répand sur les questions qu'il touche les ombres de son cerveau; qu'il ne s'élève jamais au dessus du commérage; il lui refuse même, et avant tout, le sens critique... Enfin l'on voit clairement que le feuilletoniste n'a point lu les œuvres de l'écrivain qu'il attaque, et qu'il croit pouvoir porter un jugement d'après quelques passages du seul livre dont il paraît avoir pris connaissance (*l'Histoire de Tulle*), et très-superficiellement sans doute, car il en parle avec aussi peu de justesse dans l'appréciation que de modération dans la forme.

venons retracer les traits principaux d'une vie qui fut si remplie, d'un caractère qui ne se démentit jamais, et rappeler enfin les œuvres d'un savant qui fut l'une des lumières du *xviii*^e siècle, et qui fera éternellement l'orgueil de son pays.

Né à Tulle, le 24 décembre 1630, de Jean-Charles Baluze, jurisconsulte, et de Catherine Teyssier, Étienne Baluze fit avec succès ses premières études, au lieu même de sa naissance, dans le collège des Pères de la société de Jésus.

En 1646, il se rendit à Toulouse, et passa huit années au collège de St-Martial (1). Il y développa tout d'abord les qualités naturelles d'une intelligence vive et prompte et d'un esprit laborieux et appliqué. Suivant la volonté de son père, il entreprit l'étude du droit civil; mais il nous apprend lui-même que, ayant peu de goût pour cette science, il s'adonna plus volontiers à l'histoire et aux belles-lettres; et fut bientôt admis dans l'intimité des éminents professeurs qui brillaient alors à Toulouse, tels que Pierre Caseneuve, Pierre Poussin, Antoine d'Hauteserre, et de Ch. de Montchal, archevêque de Toulouse.

A peine âgé de vingt-deux ans, il publia son *Anti-Frizonius* (2), petit livre rempli d'érudition, où il relevait les erreurs commises par Pierre Frizonius dans sa *Gallia Purpurata*. Peu de temps après, parut sa dissertation sur le temps où vécut saint Sadroc, premier évêque de Limoges (3), et, l'année suivante, il mit au jour une nouvelle dissertation sur saint Clair, saint Lau, saint Ulfard et saint Baumar, patrons de l'église cathédrale de Tulle, et dont les reliques y étaient conservées (4).

Ces premiers ouvrages lui avaient déjà acquis un certain renom, et, en 1656, Pierre De Marca, archevêque de Toulouse, alors résidant à Paris, et l'un des plus savants hommes du *xviii*^e siècle, l'appela auprès de lui, et le fit participer à ses propres travaux. C'est à cette collaboration que l'on doit l'achèvement du traité de l'*Accord du sacerdoce et de l'empire*, ou des *Libertés de l'église gallicane*, dont le jeune

(1) Collège fondé au *xiv*^e siècle, pour vingt étudiants limousins, par le pape Innocent VI (Etienne Aubert), né au château des Monts près Pompadour, mort à Avignon le 12 septembre 1362. *Vti. Papar. Avenion.*, t. 1, p. 917 et seq.

(2) In-12, imprimé à Toulouse, 1652.

(3) Cette dissertation a été éditée à Tulle, en 1655, in-12.

(4) *Dissertatio de sanctis Claro, Laudo, etc.*, in-8°. Tulle, 1656. J'en ai trouvé, à la bibliothèque de Sainte-Geneviève de Paris, un exemplaire provenant du legs testamentaire de la bibliothèque de l'archevêque Letellier.

Tulliste écrivit les quatre derniers livres. A l'une des éditions qu'il publia après la mort du docte prélat, il ajouta un *Traité des légats* et des notes importantes pour la défense des opinions de l'auteur (1).

C'est en 1662 que mourut P. De Marca. Le premier il avait deviné les aptitudes de son protégé, encouragé ses efforts et déterminé sa vocation. Aussi la plus vive affection régnait-elle entre ces deux hommes, et ce fut un moment de cruelle épreuve que celui où la destinée vint trancher le lien qui unissait à la fois ces deux belles intelligences et ces deux nobles cœurs (2).

Baluze ne consentit jamais depuis à s'attacher aussi intimement à la personne d'autres prélats français, et, malgré les offres brillantes qui lui furent adressées de divers côtés, il préféra garder son indépendance.

Il conserva toujours vivant le souvenir du bienfaiteur de sa jeunesse, et un sentiment de pieuse reconnaissance lui imposa la lourde tâche de terminer et publier l'ouvrage capital et resté inachevé du docte archevêque, le *Marca Hispanica*, ou description historique et géographique de la Catalogne et des pays circonvoisins. La préface, qui est un admirable résumé de l'ouvrage, le iv^e livre tout entier, qui n'est pas le moins intéressant, les tables et le riche appendice qui le terminent sont l'œuvre de Baluze (3). Déjà, par ses soins, les opuscules du même auteur avaient été soigneusement mis en lumière (4).

Cette application dévouée du célèbre érudit à l'achèvement et à la publication des œuvres de son vénérable patron n'est-elle pas un trait de caractère ? Cette fidélité dans la gratitude et dans l'affection ne témoigne-t-elle pas de la bonté de son cœur ? ne proteste-t-elle pas d'avance contre une accusation de fausse bonhomie sur laquelle nous reviendrons plus bas ?

(1) Trois éditions de cet ouvrage ont été publiées en 1663, 1669 et 1704.

(2) Il faut lire dans la lettre que Baluze écrivit après la mort de celui qu'il appelle son *excellent Mécène* l'expression vraie, naturelle, de cette douleur filiale : « Venio ad fatalem illum et acerbum diem quo vir optimus nobis ereptus est. Falluntur profecto qui existimant diem adimere *pgritudinem* hominibus, et dolores quantumvis maghos vetustate mitigari. Dies enim non modo non levat luctum hunc meum, sed etiam quotidie augeat. » *Epistola Steph. Baluzii de vita et morte Petri De Marca*, in-8°. Parisiis, p. 92. — Dès 1622, Baluze était pourvu d'un canonicat dans l'église de Reims ; car, dans cette lettre, il en prend déjà le titre. Il ne reçut du reste jamais que la tonsure.

(3) Ce livre, dont le succès a été si grand et si mérité, a paru en 1688.

(4) C'est en 1681 que cet ouvrage a été édité.

Mais reprenons le cours des événements.

De 1663 à 1667, Baluze donna successivement les éditions annotées des œuvres de Salvien, prêtre de Marseille au ^v^e siècle, et de Vincent de Lérins (1), de Loup, abbé de Ferrières (2), de saint Agobard, évêque de Lyon (3).

Ceux de nos lecteurs qui croiraient que ces éditions étaient un simple travail d'ordre, exigeant seulement du soin et une surveillance active des opérations de collation et de correction, se feraient une idée fort inexacte du mérite de ces sortes d'ouvrages. La partie matérielle en était la moindre et la moins difficile. On va en juger par la description d'une de ces publications, l'une des plus parfaites, il est vrai, celle des œuvres de Servat. Loup, abbé de Ferrières. C'était la première fois que les productions de cet écrivain du ^{ix}^e siècle se trouvaient imprimées ensemble. Baluze a mis en tête une épître dédicatoire à l'abbé Letellier, depuis archevêque de Reims. Suit une préface de l'éditeur, accompagnée de tous les témoignages rendus en divers temps à la mémoire de l'auteur; vient après le texte original; et le livre se termine par les notes de Baluze, qui occupent *plus du tiers du volume*, une table et un petit recueil d'anciens documents, diplômes, capitulaires, bulles et lettres de papes, que notre savant a publiés en appendice. Et ces notes sont d'un tel prix que les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* les regardaient comme *un recueil d'érudition sur la critique de l'histoire* (4).

Sur la foi de la grande réputation que s'était faite notre Baluze, Colbert lui confia, en 1667, le soin d'administrer et d'accroître sa bibliothèque, moyennant une pension qui lui fut constamment servie par l'illustre ministre de Louis XIV, et, après la mort de ce dernier, par le marquis de Seignelay, son fils, jusqu'à l'année 1700, où il résigna ces pénibles fonctions (5).

(1) Paris, 1663, 1664, 1669, in-8°.

(2) Paris, 1664, in-8°.

(3) Paris, 1666, in-8°. Dans l'une des notes dont Baluze avait enrichi ce livre, il annonçait l'intention de publier une édition particulière des lettres de saint Rorice I^{er}, évêque de Limoges. (Agob. Lugd. suppl., not., p. 28.); mais il n'a jamais réalisé ce projet.

(4) *Histoire littéraire de la France*, ^{ix}^e siècle, T. V, p. 271.

(5) Voir l'*Épître dédicatoire* de Baluze au marquis de Seignelay, placée en tête de la première édition du *Marca Hispanica*. Paris, 1688, in-f°. Jacques-Nicolas Colbert, archevêque de Rouen, ayant hérité de la bibliothèque de son père le grand Colbert, la légua à son tour au roi Louis XIV, qui l'accepta par lettres-patentes enregistrées au parlement.

Grâce à ses actives investigations et à son choix judicieux, des livres rares et des manuscrits précieux, recueillis en Europe, en Asie et en Afrique, vinrent grossir cette bibliothèque, et former le plus riche dépôt littéraire du monde civilisé.

En 1670, Baluze fut appelé à professer le droit canonique au collège royal, dans lequel il devait exercer plus tard (en 1707) les fonctions de directeur, jouissant de l'insigne honneur d'occuper le premier une chaire spécialement créée pour lui.

Toutefois les soucis et les occupations multipliées de l'enseignement et de la bibliothèque de Colbert ne le détournèrent pas des travaux de haute érudition (4) par lesquels il préludait à la publication des *Capitulaires*.

C'est dans le cours de l'année 1677 que parut ce livre remarquable, le code des temps mérovingiens et carlovingiens, dont la composition exigeait de si vastes connaissances, une critique si sûre, une science si exacte de l'histoire et de la chronologie, et qui précédait, ne l'oublions pas, ces livres immortels, précieux instruments de travail, créés, au XVIII^e siècle, par le génie patient et la puissance d'association et de discipline des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur (2). L'histoire des *Capitulaires*, qui est placée en tête de la collection, et qui lui sert de préface, est à elle seule un ouvrage important, et a eu l'honneur de deux traductions et de deux éditions séparées (3).

De 1677 à 1693, Baluze mit encore au jour plusieurs livres (4),

(4) Il publia successivement la *Collection des Conciles de la Gaule Narbonnaise*, Paris, 1668, in-8°; — les *Homélies* de saint Césaire, évêque d'Arles, Paris, 1669, in-8°; — les œuvres de Régis, abbé de Prüm, Paris, 1671, in-8°; — les *Dialogues* de l'archevêque Antoine Augustin, Paris, 1672, in-8°; — un opuscule de Pierre Galand, *Vita Petri Castellani, magni Eleemosynarii*, Paris, 1674, in-8°.

(2) *Capitularia reg. Francorum*: additæ sunt Marculfi et aliorum veteres formulae, Parisiis, 1677, in-f°; 2 vol. Une nouvelle édition a été donnée par P. Chiniac de La Bastide en 1780.

(3) *Histoire des Capitulaires des rois françois*, première traduction par Lescapier de Rourar, à La Haye, 1755; deuxième traduction par Chiniac, à Paris, 1778, in-8°.

(4) *La Mort des persécuteurs* de Lactance (1680, Paris, in-8°). — Les *Opuscula* de P. De Marca avec les notes. Paris, 1681, in-8°. — Les lettres du pape Innocent III (Paris, 1682, in-f°). — Les œuvres de Marius Mercator (Paris, 1684, in-8°). — Le *Marca Hispanica* sive *Limnes Hispanicus* du même auteur: le IV^e livre et la préface sont de Baluze (Paris, 1688, in-f°). — Enfin les *Miscellanea*, collection de documents se rapportant principalement à l'histoire ecclésiastique, Paris, 1678 — 1715.

parmi lesquels nous citerons la nouvelle Collection des conciles (1).

A partir de cette époque, son talent se révèle sous une forme nouvelle.

Les Vies des papes d'Avignon (2) marquent la seconde phase de sa vie littéraire. Cet ouvrage, que l'on considère à juste titre comme l'un des plus importants de notre auteur, et auquel il paraît avoir apporté un soin particulier, est dédié au roi Louis XIV.

Il est divisé en trois parties distinctes : la première renferme les vies originales des pontifes, écrites en divers temps, et par divers personnages contemporains ou subséquents ; la dernière contient les instruments ou preuves, et, dans la seconde, qui embrasse neuf cents pages du premier volume, Baluze a inséré, sous le titre de *Notes*, une série de dissertations très-développées, et formant de véritables chapitres, où sont éclaircies, avec les ressources de sa prodigieuse érudition, la clarté admirable de sa méthode, et l'élégance toujours facile, naturelle et soutenue du plus pur langage latin, les questions de chronologie, de généalogie et d'histoire que soulève l'étude de la série des papes avignonnais.

Il est très-vraisemblable que le savant Tulliste fut conduit à traiter ce sujet par cette circonstance que plusieurs des pontifes qui siégèrent à Avignon étaient d'origine limousine (3). La connaissance parfaite qu'il avait des documents relatifs à l'histoire des familles de son pays lui fournissait de précieux matériaux, qu'il mit en œuvre avec le plus grand art. Aussi le succès fut-il complet, et mit le sceau à sa renommée d'écrivain. Il ne lui manquait plus que de connaître les détracteurs et la persécution.

En l'année 1700, ainsi que nous l'avons déjà dit, notre érudit, sentant le poids de l'âge, et croyant ne pouvoir rendre d'assez utiles services dans la bibliothèque de Colbert, se démit de ses fonctions, et reprit son indépendance. Il alla habiter, près du collège dit des Ecosais, une petite maison qui dépendait de cet établissement. Et, peu après, poussé par un sentiment de patriotisme toujours en éveil chez lui, et qui semblait grandir avec l'âge, il entreprit la composition du nouvel ouvrage qui devait causer sa perte.

(1) *Nova Collectio conciliorum cum notis*. Parisiis, 1683, in-4°.

(2) Paris, 1693, in-4°, 2 vol. *

(3) Clément VI (Pierre Roger), élu pape en 1342, et Grégoire XI (Pierre Roger), son neveu, mort en 1378, étaient nés au château de Maumont près Ventadour. Innocent VI (Etienne Aubert), dont il a été parlé plus haut, était originaire des environs de Pompadour.

Laissons-le parler : mieux que tout commentaire, l'extrait que nous donnons ici de la préface de l'histoire de la maison d'Auvergne (4) révèle l'homme et l'écrivain.

« De le commencement de mes études, comme l'ouvrage que M. Justel a composé de la généalogie des vicomtes de Turenne estoit nouvellement imprimé, je pris plaisir à le lire, y étant porté par l'amour et par l'inclination qu'on a naturellement pour sa patrie, le chasteau de Turenne n'estant éloigné de la ville de Tulle, d'où je suis natif, que de quatre ou cinq lieues. Il est arrivé dans la suite que, voyant la maison des vicomtes de Turenne fondue en celle de La Tour d'Auvergne, la curiosité m'a poussé plus loin, et je me suis enfin trouvé engagé bien avant dans la connoissance de la généalogie de cette grande et illustre maison.

« Mes premières pensées n'avoient esté que de rechercher son origine, et de la conduire jusques à notre temps. Mais il m'est arrivé ce qui estoit arrivé avant moi à M. Justel ; car, en travaillant à cette recherche, à mesuré que j'ai avancé dans mon travail, j'y ai découvert tant de lustre et de grandeur, et une si grande liaison avec l'histoire des comtes et dauphins d'Auvergne, que cela m'a donné encore envie de pénétrer plus avant, et d'aller jusques à la source de l'ancienneté et de la noblesse de toute la maison d'Auvergne. J'ai donc résolu de travailler aussi à l'histoire des comtes et des dauphins.

» Jé scay que mon entreprise est grande, difficile et périlleuse, étant quasi impossible d'écrire sur cette sorte de sujets sans s'exposer à la mauvaise humeur des meschans critiques,..... lesquels, ne sachant, pour me servir du raisonnement et des paroles de Belleforest, sur quoy discourir, ny en quoy employer le temps et le papier, n'ont aultre estude que de dénigrer la reputation des grandes et généreuses maisons...

» Ayant toute ma vie fait profession de n'écrire rien que de vray, tout autant que j'ai sceu le connoistre, je me suis senti assez de cœur pour entreprendre un ouvrage si grand et si périlleux. Ma conscience et ma réputation me mettent à couvert des insultes de ceux qui croient se pouvoir faire un nom dans la république des lettres en réfutant les ouyrages d'autrui, et principalement les ouvrages de ceux qui se sont attiré l'estime et l'approbation du public.

» Saint Hiérome s'en est plaint avant moy dans ses Commentaires

(4) *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, Paris, 1708, in-⁸, 2 vol.

sur le prophète Isaïe, disant que, après avoir achevé le huitième livre, il va travailler au neuvième, *non absque morsu et obtreactionibus invidorum, qui, ignorantes quid audiant, quid loquantur, de eo audent judicare quod nesciunt, et ante despicunt quam probent, eruditosque se aestimant et disertos si de cunctis scriptoribus detrahant* (1).

Il écrivit, en effet, et publia cette histoire de la maison d'Auvergne dont les conclusions, appuyées sur des titres, tendaient à prouver que les représentants de cette famille descendaient, en ligne directe et masculine, des anciens ducs de Guyenne et comtes d'Auvergne. Ce beau travail, écrit dans la manière sobre et précise de l'*Histoire de la maison de Béthune* de Duchesne, et de l'*Histoire de la maison de Turenne* de Justel, mais avec plus d'ampleur, plus d'élévation, et surtout avec une portée et une vigueur de style dont les deux premiers n'ont jamais approché, et qui étonne quand on se reporte à l'âge de l'auteur, alors octogénaire; ce travail, disons-nous, marque la troisième et dernière période du talent de Baluze, en ce qu'il nous offre une œuvre entièrement originale.

Emmanuel Théodose, cardinal de Bouillon, avait attiré à lui notre savant; il encouragea, autant qu'il était en lui, l'exécution d'un livre qui glorifiait sa maison, et subvint même aux frais de la riche et luxueuse édition qui fut publiée en 1708. Nulle opposition ni discussion ne survint jusqu'à l'année 1710, où le cardinal, après avoir supporté un long exil en France, sortit tout à coup du royaume. Cette fuite irrita le roi; et le modeste et laborieux écrivain fut enveloppé dans les calomnies et les persécutions dirigées contre l'opulent et noble prélat. Accusé d'avoir usé de titres supposés dans un intérêt de généalogie, il fut condamné sans avoir été défendu ni même entendu. Son livre fut supprimé par ordre du roi, et lui-même, banni à la fois de l'Université et de Paris, fut relégué à Lyon (2).

Bientôt, grâce à l'appui de quelques personnages puissants, il obtint de se rapprocher de cette capitale où vivaient ses souvenirs et ses amis, et où se trouvaient réunis ces livres et ces précieux monuments des temps passés au milieu desquels s'étaient écoulées les plus belles et les plus heureuses années de sa vie.

(1) Cette préface, comme celle des *Capitulaires*, a été imprimée à part. Paris, 1708, in-4.

(2) Nous ne nous étendrons pas davantage sur un sujet qui exigerait de longs développements, et que nous nous proposons de traiter plus tard dans une notice qui sera spécialement consacrée à l'étude des travaux de Baluze à la bibliothèque de Colbert.

Il se rendit successivement à Rome, à Blois, à Tours et à Orléans, où il résida jusqu'en 1713. Enfin, dans le cours de cette année, la paix fut rendue à la famille de Bouillon; l'innocence du malheureux Baluze fut reconnue, et il revint à Paris à la grande joie de ses nombreux amis et aux acclamations des hommes de lettres. Mais il ne recouvra ni l'emploi qu'il avait autrefois dans l'Université, ni la pension qu'à ce titre il recevait du roi. La justice qui lui fut rendue ne fut donc pas seulement tardive : elle resta incomplète.

On a parlé, dans le feuilleton déjà cité, de l'auréole dont l'entourait à nos yeux l'amitié de Colbert. Eh bien, voilà ce que lui valut la faveur des puissants : de modestes salaires pour tant de talents et de labeur à l'époque de sa prospérité ; et, au terme de sa carrière, à l'âge où la fatigue appelle le repos, la disgrâce, les persécutions, la ruine, l'exil et une vie nomade et tourmentée.

Ah ! parlez plutôt de l'amitié des savants illustres qui l'entouraient d'estime et d'affection, de Mabillon, Luo Dachery, Henschenius et Ménage, des frères Sainte-Marthe, et surtout de Du Cange (1). Celle-ci le soutint dans ses jours d'épreuve, le consolâ de ses revers ; et le commerce fraternel de la science et des lettres adoucissait au moins l'amertume et les douleurs du commerce des grands.

La mort avait d'ailleurs frappé autour de lui. Son père, vieillard vénéré, et sa mère, l'objet de son culte, étaient au tombeau (2) ; il avait reçu le dernier soupir de son ami Dufresne du Cange, qui exigea de lui, au moment suprême, la promesse de conserver entière par-delà la tombe l'affection qui les avait unis sur cette terre (3).

Malgré tant d'orages et des coups si terribles, malgré des pertes si tristes et de si navrantes séparations, Baluze occupait encore les années de sa vieillesse à ses travaux favoris ; seulement, au déclin de la vie, il reporta plus souvent encore sa pensée, son amour et ses regrets vers le berceau de sa jeunesse ; vers la vallée profonde, les

(1) Baluze et les savants ses amis se réunissaient à certains jours convenus dans l'abbaye de St-Germain-des-Prés pour conférer sur les ouvrages projetés, en cours d'exécution, ou sur ceux qui paraissaient alors.

(2) Son père était mort à Tulle le 13 septembre 1677 ; sa mère, le 1^{er} mai 1687. Voyez *Historia Tutel.*, p. 298. Il lui restait plusieurs frères, dont l'un, Jean Baluze, chanoine à la cathédrale de Tulle, reçut la dédicace de son Histoire.

(3) « Extinctus his diebus amicus noster summus Carolus Dufresnius Cangius, id a » nol. exiguit, Eusebi carissime, et amicitiam nostram, integram erga defunctum » conservemus. » *Epistol. Stephani Baluzii Tutelensis ad Euseb. Renaudotum, de vita et morte Carol. Fresnitii Cangii.* — Voir la dernière édition du Glossaire. Paris, Firmin Didot, t. 1^{er}, p. 61.

collines boisées, la bruyante rivière qui court sur son lit de pierre, et le vieux clocher à l'ombre duquel s'écoulaient les générations. Il entreprit donc d'écrire l'histoire de sa ville natale. Mais il hésitait à la publier, lorsqu'il y fut décidé par les instances du duc d'Orléans, régent de France (1).

Dans cette œuvre de ses dernières années, on est étonné de retrouver toutes ces qualités de méthode, de jugement, de style, qui le placent au rang des maîtres. Parmi les excellentes notices que ce livre contient, nous signalerons celles concernant l'abbé Fruin (Frodinus), les deux abbés Bernard, et la généalogie du vicomte Adémar, qui est un chef-d'œuvre de discussion, et que le feuilletoniste de *l'Union Corrèzienne* a si mal appréciée.

Rien n'est plus gracieux, ni d'un sentiment plus délicat, plus pénétrant, que le début de cette histoire locale, où se mêlent les souvenirs du pays et les réminiscences du lettré, dont les vives impressions trouvent dans ses classiques chéris leur expression pittoresque et toujours élevée. Nous traduisons :

« J'ai résolu, dit-il, de décrire ma chère ville de Tulle, ainsi qu'une autre Ithaque, attachée comme un nid aux flancs d'après rochers (2); et de fixer par mes récits le souvenir des événements qui y survinrent, et qui méritent d'être rapportés. Car c'est ma patrie et celle de mes frères, où vécurent mon père, mon aïeul et une longue suite d'ancêtres, qui brillèrent moins par de vaines splendeurs que par une probité éprouvée (3); j'ai, dis-je, résolu d'écrire l'histoire de notre ville pour mes concitoyens, de peur que nous ne paraissions des étrangers et des hôtes dans notre propre pays (4). »

Ce fut le dernier adieu de Baluze à sa patrie; ce fut aussi son dernier adieu à la science, aux lettres, à la vie. Car son histoire parut en 1747, et, l'année suivante, le 28 juillet, il expirait.

Il expirait chargé d'ans, mais encore infatigable; car il laissa inachevée une édition des œuvres de saint Cyprien qu'il avait préparée dans l'exil, et qu'il avait enfin consenti à livrer aux presses de l'imprimerie royale (5). Il mourut donc à la tâche, comme est mort,

(1) *Historia Tutelensis*, in-4°. Parisiis, 1747.

(2) Institui Tutelam meam velut alteram Ithacam in asperimis saxulis tanquam nidulum affixam describere. *Histor. Tutel.*, lib. I, cap. I.

(3) Le bisaïeul de Baluze remplissait à Tulle, à la fin du XVI^e siècle, les fonctions de consul, qu'il tenait de l'élection. *Ibid.*, p. 268.

(4) Ne in nostra patria peregrini atque hospites esse videamur. *Ibid.*, p. 2.

(5) Cette édition a été terminée, après la mort de Baluze, par un Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, D. Prudent Maran. Paris, 1726, in-8°.

il y a peu de jours, un célèbre avocat, honneur et lumière du barreau parisien (1).

Et maintenant jetons un coup-d'œil sur la carrière parcourue par Etienne Baluze. De quelque côté que se tournent les recherches de l'homme studieux, histoire générale, histoire locale, histoire ecclésiastique, chronologie, philologie, législation, partout il rencontre ce grand critique.

« Toutes les branches de l'érudition, fait observer J.-D. Mansi de Lucques, doivent tant à Baluze que celui qui ne possède point ses ouvrages peut être considéré comme étant privé des éléments de travail les plus indispensables. « Il écrivait élégamment, naturellement et sans fatigue, comme l'attestent les livres qu'il a donnés au public. (2) ».

« On parle avec hardiesse, dit un des archéologues les plus distingués du siècle dernier, Caylus, quand on a pour garant de ce qu'on avance un homme du savoir et de la réputation de Baluze (3). »

« Qui ne connaît, s'écrie un de ses contemporains au lendemain de sa mort, l'esprit pénétrant, le jugement si fin, l'habileté de critique et les vastes connaissances littéraires de cet érudit?... Il ne nous est point permis de célébrer dignement les jouanges d'un si grand homme (4)! »

Et, si l'on considère que, dans le même temps où se produisaient les publications et les œuvres que nous avons énumérées, notre savant eut à remplir et accomplir avec exactitude et dévouement pendant de nombreuses années les devoirs du professorat; qu'il recueillait et coordonnait les éléments de la vaste bibliothèque de Colbert, transcrivait, annotait et conservait les documents les plus précieux de notre histoire, on reste étonné, confondu devant la puissance de travail de l'un de ces géants de la science auprès desquels les plus laborieux d'aujourd'hui paraissent des oisifs.

(1) M. Paillet, foudroyé par une attaque d'apoplexie, le 16 novembre 1855, au milieu d'une plaidoirie. « Sa toge fut son linceul », suivant l'expression éloquente de l'un de ses confrères, M^r Bethmont.

(2) Scribebat eleganter, candidè et indefesse, uti plurima ejus opera vulgata testantur. G. D. Mansi Lucensis. *Miscell. Præfatio*, 1761.

(3) Caylus, *Recueil d'antiquités*, in-4°, t. VI, p. 356.

(4) Quis etiam illius eruditissimi viri perspicacitatem ingenii, judicii acumen, criticæ solertiam, rei litterariæ notitiam ampliorem non noverit?

... Nobis vero non licet tanti viri laudes attingere!...

On peut donc affirmer que nulle existence ne fut plus noblement remplie que cette existence de dur labeur, de lutttes acharnées, de conquêtes de l'intelligence sur l'inconnu et sur les ténèbres du passé.

Fils de ses œuvres, artisan de sa propre gloire, Baluze ne l'a-t-il pas assez chèrement acquise au prix des efforts de chaque jour, de chaque instant d'un travail sans trêve ni repos, au prix des persécutions, de la ruine et de l'exil, pour qu'elle reste désormais sans débats attachée à son nom? pour que, à défaut d'un autre sentiment, le souvenir seul de ce qu'il souffrit éloigne de lui des attaques injustes et inconsidérées?

Que dirai-je de celui qui essaie aujourd'hui de flétrir du ridicule cette grande illustration, la seule dont puisse s'enorgueillir notre commune patrie?

L'auteur du feuilleton de *l'Union Corrèzienne* se montre fort rigoureux pour l'inconnu qui a commis la faute d'imposer aux ruines de l'ancienne ville gallo-romaine de Tintignac le nom nouveau de La Geneste. Ne craint-il pas, lui aussi, venu d'hier, qui jette un démenti aux témoignages de deux siècles, ne craint-il pas qu'on lui demande quels sont ses titres, quelle est son autorité, quelle est sa compétence, pour mesurer la valeur d'un homme tel que Baluze?

Il semble n'accorder la qualité d'historien qu'à ceux de deux écoles : *coloriste* comme MM. Augustin Thierry et Michelet; *philosophique* comme Montesquieu, Robertson et M. Guizot. Il paraît croire que les travaux qui ne procèdent point de l'un ou de l'autre de ces deux systèmes ne méritent qu'indifférence et dédain. Il faudrait, à ce compte, jeter à bas nos gloires les plus incontestées, chasser des bibliothèques nos livres les plus précieux :... comme s'il ne pouvait y avoir place pour tous nos grands hommes au banquet de la renommée ! comme si la science de l'archéologue, de l'annaliste, de l'historien exact, n'avait pas une large part, la plus large peut-être, dans les progrès de l'histoire des peuples ! A vrai dire même, l'histoire philosophique est une série d'*inductions philosophiques*, d'observations morales, que des esprits généralisateurs émettent d'après un ensemble de faits historiques précédemment constatés et exposés ; en sorte que c'est moins là l'histoire qu'une étude synthétique qui en suppose la préexistence.

Ainsi donc point d'ostracisme, point d'exclusion d'aucune de nos grandeurs, d'aucune de nos gloires !

Voyez la ville d'Amiens ! elle a bien compris le soin de son honneur, j'oserai dire son devoir, lorsqu'elle a élevé sur sa plus belle place la statue de l'érudit qui naquit dans ses murs, de Dufresne

du Cange. En contemplant sur son piédestal de marbré ce magnifique bronze, ce front méditatif où rayonne l'intelligence, j'ai involontairement reporté ma pensée vers Baluze, qui fut son ami de prédilection, et j'ai regretté amèrement l'oubli dont la ville de Tulle payait celui qui l'aima d'un si touchant amour.

Et ce sentiment de tendresse pour le pays natal était bien connu parmi les savants auxquels il s'adressait souvent pour recueillir ce qui pouvait se rattacher à son histoire. Il ne manquait jamais de faire inscrire sur ses œuvres, à la suite de son nom, le mot *Tutensis*, appelant ainsi l'obscur cité dont le titre épiscopal étonnait si fort le poète Pétrarque, à participer à sa propre gloire. « Après l'aveu d'un homme si savant, disait encore Caylus en parlant de Baluze à propos de Tintignac, on ne me demandera pas le nom d'une ville qui lui était inconnu, à lui qui aimait sa patrie, et qui n'était occupé que de l'illustrer (1). »

C'est là pourtant celui que le feuilletoniste a conspué comme on ne le ferait pas d'un étranger sans mérite, d'une médiocrité indifférente !

Et, non content de rabaisser les talents de ce grand homme, on s'est attaché à dénigrer son caractère. Ne l'a-t-on pas accusé de croire à l'influence du démon, des succubes et des incubes ? n'a-t-on pas supposé que, *malgré sa bonhomie apparente, il eût consenti à approcher la torche du bûcher de Vanini : le grand xvi^e siècle avait, dit-on, passé sur sa tête sans qu'il l'eût compris.*

Mais où voit-on que Baluze ait cru à toutes les vilaines choses dont il est parlé dans le feuilleton ? Pourrait-on citer les passages de ses œuvres où ces croyances soient émises ? Lui ferait-on, par hasard, un crime d'avoir rapporté des miracles qu'il tenait de la tradition ou trouvait dans des légendes ? Mais, si l'on faisait aujourd'hui procès à ceux qui croient aux prodiges de l'intervention divine dans les événements humains, comme on faisait en d'autres temps procès à ceux qui refusaient d'y croire, il y aurait un nombre infini d'excellents esprits livrés aux persécutions d'une intolérance d'espèce nouvelle, mais non moins odieuse que celle d'autrefois ; et d'abord tous les chrétiens, car la création des mondes sous le regard et par la seule volonté d'un Dieu qui n'a ni commencement ni fin, le Fils de Dieu fait homme et rachetant l'humanité au prix de son sang, ne sont-ils pas les plus grands des miracles ?

(1) *Recueil d'antiquités*, t. VI, p. 357. Caylus a mis en note au bas de cette page : « Il est toujours cité comme le docte Baluze par ceux mêmes qui vivaient de son temps ».

A l'égard du démon et des diableries, on rappelle mal à propos le xvi^e siècle ; car, à aucune époque autant qu'à celle-là ; par aucun orateur aussi souvent que par Luther, ce Mirabeau de la réforme, le démon ne fut évoqué et mis en scène, non pas plaisamment ni par forme d'allégorie, mais sérieusement et à titre d'individualité réelle et distincte.

Vous parlez du bûcher de Vanini, crime et honte d'une réaction fanatique ; mais ces mots n'ont pu passer sous votre plume sans vous remettre en mémoire le bûcher de Servet, crime et honte plus grands encore du réformateur Calvin !

Pourquoi raviver des souvenirs de haine et de vengeance ? Charité, charité ! c'est-à-dire sollicitude et assistance aux humbles et aux souffrants ; absence d'envie et de convoitise à l'égard des puissants et des heureux ; indulgence, amour pour tous ceux qui composent avec nous le grand corps social : telle est la loi qui de l'Écriture doit passer dans le fait, de la prédication dans les mœurs, et à laquelle doit obéir fidèlement tout véritable ami de l'humanité, tout soldat dévoué du progrès.

Vous nous mettez en garde contre la *bonhomie apparente* de Baluze, et vous présumez qu'il eût volontiers porté la torche au bûcher d'une victime de l'intolérance.

Mais quelle parole, quelle circonstance pourriez-vous signaler qui justifîât une imputation si grave, si odieuse, et que contredit la vie tout entière de notre savant ? Et, si votre accusation n'est point appuyée de preuves directes, convaincantes, j'en appelle à vous-même, ne devez-vous pas regretter de vous en être rendu l'organe, et d'avoir jeté le premier outrage à une mémoire qui a tant de droits à nos admirations et à votre respect ?

Oh ! bien plutôt conservons avec piété, exaltons avec ferveur ces gloires si pures, vraiment nationales, qui ne traînent point après elles, comme tant d'autres gloires, un triste et lugubre cortège de douleurs et d'infortunes ! En elles consiste notre plus précieux héritage, dépôt sacré qui nous fut légué par nos pères, et que nous devons transmettre intact à nos enfants.

Aussi faisons-nous des vœux pour que le chef-lieu du département de la Corrèze élève un monument en l'honneur du plus illustre de ses fils, ou que du moins l'une de nos rues ou places publiques reçoive son nom, afin de perpétuer au milieu de nos concitoyens le souvenir de celui qui ne désira la célébrité que pour la partager avec sa ville natale.

M. DELOCHE.

PIERRE LE SCOLASTIQUE.

FRAGMENTS DU POÈME DE SAINT MARTIAL.

Pierre le Scolastique ou l'Ecolâtre (*Petrus Scolasticus*) est un poète limousin du moyen-âge sur lequel l'histoire n'a pas écrit une ligne. Les deux mots qui composent son nom sont les seuls éléments que nous ayons pour composer sa biographie. Il faut bien que l'aurore de la gloire ne l'ait pas couronné pendant sa vie, puisque nos vieux chroniqueurs n'ont fait mention ni de ce poète ni de son livre. Sa destinée a été tellement obscure que les quelques savants modernes qui se sont occupés de lui ne sont pas d'accord sur l'époque où il a vécu. Les uns prétendent qu'il vivait à la fin du x^e siècle ; les autres ne le font vivre qu'à la fin du siècle suivant. Au reste, pour déterminer l'une ou l'autre de ces deux époques, ils avaient un monument littéraire que nous n'avons plus aujourd'hui : nous voulons parler du poème latin en neuf livres que Pierre le Scolastique avait composé sur saint Martial et les choses relatives à l'apôtre de l'Aquitaine : *Codex Petri Scolastici de apostolo Christi sanctissimo viro Martiale rebusque ad ipsum pertinentibus*.

Nadaud a signalé trois manuscrits de ce poème : l'un qui se trouvait dans le châtlier de Saint-Martial ; l'autre, dans la bibliothèque de M. de Thou : — qui nous dira ce que sont devenus ces deux manuscrits ? — le troisième, le plus important de tous, celui qu'avait lu Nadaud, et qui avait été consulté par dom Rivet et les Bénédictins de l'*Histoire littéraire de la France*, était un manuscrit, point au xii^e siècle, qui provenait de l'abbaye de Saint-Martial, et qui se trouvait, avant la révolution, à Limoges, dans la riche bibliothèque de M. de L'Epine, secrétaire général de l'intendance. Il est très-regrettable que ce savant distingué, qui connaissait tout le prix de ce livre, ne l'ait pas légué, pour en assurer la conservation, à quelque établissement public : car ce précieux manuscrit, le seul peut-être qui nous restât du poème du Scolastique, s'est

perdu, comme les poésies de Géraud de Borneilh (1), dans les mains inintelligentes des héritiers de M. de L'Epine. Eh bien! c'est sur ce poète ignoré, dont les œuvres se sont perdues, que nous entreprenons de faire une étude archéologique. Voilà certes un labeur ingrat; voilà une entreprise hardie, sinon téméraire: c'est là, du reste, tout son mérite, et ce n'est qu'à ce point de vue qu'elle peut offrir un intérêt quelconque à nos lecteurs.

A dire vrai, quoique, — selon toute vraisemblance, — le poème du Scolastique soit perdu, toutefois il en reste encore quelques fragments. Ainsi nous en avons découvert le commencement dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale. De plus un cahier de Nadaud, que M. Auguste Du Boys a mis obligeamment à notre disposition, renferme, en deux pages, une courte analyse de ce poème. Dans d'autres manuscrits de cet infatigable antiquaire, nous avons pu glaner quelques vers inédits. Puis le P. Bonaventure, dans les deux volumes in-folio qu'il a composés sur saint Martial, s'appuie assez fréquemment sur l'autorité de Pierre le Scolastique, à qui il emprunte de nombreuses citations. En réunissant tous ces fragments épars, en les groupant, dans un ordre méthodique, à la place qu'ils occupaient autrefois, on parvient, sinon à avoir une idée complète du poème, au moins à en avoir une esquisse qui dédommage un peu de la perte qu'on a faite de ce précieux monument.

En parlant du prix de ce poème, dont nous exhumons quelques fragments de la poussière et de l'oubli, nous ne voulons pas le présenter comme un chef-d'œuvre littéraire et comme un type d'élégante versification. Pierre le Scolastique vivait dans un siècle de fer: est-il étonnant que son style soit empreint de rouille, et se ressente un peu de la barbarie de son siècle? Si l'on y trouve çà et là quelques bons vers, on en trouve beaucoup plus de médiocres, et un plus grand nombre encore de mauvais. Mais, quel qu'il soit, ce poème mérite d'être apprécié par les antiquaires. D'abord c'est un monument du pays, qui jette quelques clartés sur plusieurs points de notre histoire locale; puis c'est un curieux *specimen* de la littérature limousine au moyen-âge un livre où se trouvent révélés l'esprit et les tendances de cette époque. Les numismates contemporains étudient les monnaies *barbares* du moyen-âge avec autant d'attrait et de passion que les antiquaires d'autrefois en mettaient à étudier les magnifiques médailles de la civilisation romaine: ces

(1) Allou, *Monuments de la Haute-Vienne*, p. 125, note 2.

monnaies barbares révèlent souvent des faits inconnus, et suppléent au silence des historiens : ainsi le poème *barbare* du Scolastique, qui éclaire quelques faits obscurs du moyen-âge, ne mérite pas moins notre étude et nos investigations que les chefs-d'œuvre immortels de ces grands poètes qui ont tracé un sillon lumineux dans l'histoire.

ARTICLE PREMIER.

A QUELLE ÉPOQUE A VÉCU PIERRE LE SCOLASTIQUE ?

Avant de citer les fragments qui nous restent de Pierre le Scolastique, il est une question préalable qui se présente, et qu'il faut éclaircir : — A quelle époque a vécu Pierre le Scolastique ?

Sur cette question, comme sur beaucoup d'autres, les savants ne sont pas d'accord : les uns, tels que Bonaventure, Honoré de Sainte-Marie, Nadaud, Févret de Fontette, prétendent que Pierre le Scolastique vivait à la fin du *x^e* siècle et au commencement du siècle suivant ; les autres, comme dom Rivet et sans doute aussi les Bénédictins qui ont travaillé sous sa direction à l'*Histoire littéraire de la France*, dom Duclou, dom Poncet, dom Colomb, ne font vivre Pierre le Scolastique qu'à la fin du *xi^e* siècle (1099). Exposons d'abord cette dernière opinion, et citons textuellement l'article que dom Rivet a consacré au poète de saint Martial :

« PIERRE, SCOLASTIQUE DE LIMOGES.

» § 1^{er}. — *Histoire de sa vie.*

» Pierre, qui fait l'objet de cet article, est simplement qualifié Scolastique dans les monuments qui parlent de lui, sans qu'ils parlent de quelle église ou monastère il était. Mais la nature de son ouvrage semble ne devoir point laisser de doute qu'il ne remplit cette dignité à Limoges, soit à Saint-Etienne, qui est la cathédrale, soit à l'abbaye de Saint-Martial. On n'a pas le même secours pour déterminer le temps précis auquel il a écrit, quoiqu'il paraisse certain qu'il l'a fait après le *x^e* siècle et avant la fin du *xiii^e*. La

preuve de la première époque se tire de son propre ouvrage, qui est une paraphrase en vers des Actes de saint Martial, et l'autre, de l'écriture du manuscrit qui la contient, écriture qui paraît aux connaisseurs avoir précédé le ^{xiii}^e siècle.

» Cela posé, l'on ne peut parvenir à fixer le temps de son ouvrage que par la voie des conjectures. On en fera de façon et d'autre, qui seront, pour la plupart, sinon hasardées ou fausses, au moins incertaines. On pourra d'abord conjecturer que notre Scolastique, se déclarant partisan de l'apostolat de saint Martial, comme il fait effectivement, aura écrit au temps que cet apostolat faisait plus de bruit, c'est-à-dire vers les années 1028 et 1030, peu avant que se tint le grand concile de Limoges sur ce sujet : conjecture qui paraît appuyée sur ce qu'il n'en fait aucune mention dans son ouvrage, où il semble qu'il ne devait pas l'oublier.

» Mais, quelque spécieuse que paraisse cette conjecture, elle ne se peut soutenir, n'étant appuyée que par une preuve négative, qui se trouve détruite par une autre beaucoup plus forte. En effet, il n'est pas croyable que, si le Scolastique Pierre avait fleuri dès 1028, Adémar de Chabanais (1) l'eût oublié dans la pompeuse inscription de sa fameuse lettre apologétique de l'apostolat de saint Martial, qu'il a adressée à tous les gens de lettres de sa connaissance, éloignés comme voisins, qu'il savait être disposés en faveur de cet apostolat. De même, si Pierre avait écrit avant le concile de Limoges tenu en 1031, est-il croyable ou qu'il n'y eût pas paru lui-même pour y faire valoir son sentiment, ou que quelqu'un, entre ce grand nombre de savants qui y parlèrent en faveur de la même opinion, n'eût pas cité son écrit pour l'appuyer ? D'ailleurs la véritable raison pourquoi il ne fait aucune mention des conciles sur cet apostolat est qu'ils n'entraient pas dans son dessein, ne s'étant proposé que de mettre en vers le texte en prose des Actes de saint Martial.

» Tout ceci concourt à rendre plus vraisemblable l'opinion que nous allons établir, savoir que notre Scolastique n'écrivait qu'à la fin de ce ^{xi}^e siècle. C'est de quoi l'on ne peut raisonnablement douter, pour peu d'attention qu'on donne à ce que dit l'auteur sur la fin du premier livre de son ouvrage (*mss*). Il y nomme deux personnes célèbres, qui vivaient alors, et du témoignage desquelles il s'autorise pour donner du relief à son travail. L'un est un Gérard, qu'il exhorte à prendre la plume, pour tâcher, comme lui, de fermer la

(1) MABILLON, *Annal.*, T. IV, append., p. 717, 1.

bouche aux contradicteurs qui refusaient encore de reconnaître l'apostolat de saint Martial. Voici ses expressions en l'apostrophant :

Ut de sacris cornu fluentis
Effodiens oculos iniquis ,
Gerarde frater, qui sapientia polles,
Profanos otius increpa,
Apostolum (1) ne quis latrator
Audeat ulterius negare.

expressions qui ne peuvent mieux convenir qu'à Gérard ou Geraud II, abbé de Saint-Augustin de Limoges, lorsqu'il n'était encore que simple moine, comme le montre la qualification de frère que l'auteur lui donne. C'était un des hommes de lettres de son temps qui se mêlait aussi de versifier, ainsi qu'on le verra sur l'an 1104, qui est celui de sa mort.

» L'autre personnage que nomme notre Scolastique est un Hildebert, qu'il paraît avoir consulté sur son dessein, et qui l'avait approuvé; ce qui lui fait dire à ce sujet :

Hæc Hildebertus scribere me probat.

» Qui peut se refuser à connaître ici Hildebert, depuis évêque du Mans, et ensuite archevêque de Tours, l'un des plus célèbres poètes de la fin du XI^e siècle ?

» § II. — Ses écrits.

» Quant à l'ouvrage du Scolastique Pierre, qui est le seul monument qui nous fasse connaître son auteur, ce n'est qu'une version de la prose des mauvais Actes de saint Martial, et de la relation de quelques-uns de ses miracles en vers d'une extrême platitude. Tel était, comme il a été dit ailleurs, le caractère de presque toutes les pièces de poésie de ce temps-là. Mais, si notre poète n'a pas réussi à faire de bons vers, il a fait voir qu'il en savait faire de toutes sortes de mesures. C'est ce que montrent les deux premiers livres de son ouvrage, qui en contient neuf, dont les sept derniers sont en vers héroïques. Il paraît par là que Pierre était laborieux, et sa muse fort féconde. Au reste, ce grand ouvrage n'est bon qu'à

(1) Il y a dans Rivet *apostolorum* : ce doit être une faute d'impression.

caractériser les versificateurs de ce siècle, et à faire connaître le zèle de son auteur pour l'apostolat de saint Martial.

» Le manuscrit qui le contient est un débris de l'ancienne bibliothèque de l'abbaye de ce nom à Limoges, et se trouve dans le cabinet de M. de L'Epine, gentilhomme du pays, qui fait voir, par son amour pour les bons livres et les connaissances de la belle littérature qu'il acquiert tous les jours, que les gens d'épée peuvent, quand ils le veulent, devenir amis des muses. Le long poème de notre Scolastique y est intitulé de la sorte : *Codex Petri Scolastici de apostolo Christi sanctissimo viro Martiale rebusque ad ipsum pertinentibus.* » (*Hist. litt. de la France*, T. VIII, p. 504-506.)

A la fin du tome VIII de l'*Histoire littéraire*, dom Rivet assigne l'an 4099 pour date au poème de Pierre le Scolastique. (T. VIII, p. 743.)

M. Allou a suivi l'opinion de dom Rivet. Voici comment il s'exprime dans son article sur la littérature limousine au moyen-âge : « La poésie latine fut aussi cultivée à Limoges ; mais ce fut, en général, avec plus de zèle que de succès. Nous citerons pour exemple un poème de Pierre l'Ecolâtre, moine de Saint-Martial, froide et longue paraphrase des Actes de cet évêque attribués à saint Aurélien. On a des raisons de croire que ce poème a été composé vers l'an 4099. » (ALLOU, p. 425.)

D'autres savants, parmi lesquels nous citerons le P. Bonaventure, Honoré de Sainte-Marie, l'abbé Nadaud et Févret de Fontette, prétendent que Pierre le Scolastique vivait à la fin du x^e siècle et au commencement du xi^e.

Et d'abord, le P. Bonaventure, en maints endroits de son *Histoire* de saint Martial, enseigne que Pierre le Scolastique a écrit son poème à la fin du x^e siècle et au commencement du siècle suivant (4). Il se base principalement sur ce fait, que cet auteur, « au livre VIII de son poème, chap. VIII, se déclare avoir vécu vers le temps de la guérison des Ardents et de l'assemblée générale d'Aquitaine qui se tint à Limoges en 994 ». (T. I, p. 207.) Et ailleurs il dit encore : « Les neuf livres ou poésies de Petrus Scolasticus me semblent aussi fort antiques. C'est un abrégé ou paraphrase de la Vie composée par saint Aurélien ; abrégeant quelquefois, et autrefois aussi amplifiant les choses, et y en ajoutant d'autres

(4) « Petrus Scolasticus, en la Vie poématique de saint Martial, écrite vers la fin du dixième siècle et au commencement de l'onzième. » (BONAVENT., T. I, p. 475.) « Petrus Scolasticus, qui écrivoit il y a plus de sept-cents ans. » (T. II, p. 33.)

arrivées de son temps, ou qu'on tenoit par tradition. Il doit avoir précédé tous les conciles tenus sur la question de l'apostolat et la détermination de Jean XX, dont il ne parle pas ». (T. II, p. 385.)

Ainsi, le récit du miracle des Ardents, que Pierre le Scolastique raconte comme témoin oculaire, le silence qu'il garde sur les conciles relatifs à l'apostolat et sur la bulle du pape Jean XIX : voilà les deux raisons qui déterminent le P. Bonaventure à croire que cet écrivain a vécu à la fin du x^e siècle et au commencement du siècle suivant, avant les conciles de Bourges et de Limoges.

Le P. Honoré de Sainte-Marie, qui a tracé d'une main si sûre ces règles de critique si judicieuses que la science contemporaine a prises pour guide, enseigne aussi que Pierre le Scolastique écrivait à la fin du x^e siècle. En parlant des lettres de saint Martial, notre illustre compatriote dit que Pierre le Scolastique fit mention de ces lettres (L. VI, c. XI) vers la fin du x^e siècle, c'est-à-dire environ cent ans avant qu'elles fussent trouvées dans un lieu souterrain de l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix, du temps de Philippe I^{er}, roi de France, vers l'an 1100 (4).

Notre savant Nadaud, qui avait lu le poème de Pierre le Scolastique, et qui en avait fait une courte analyse, est aussi de l'avis que cet écrivain vivait à la fin du x^e siècle et au commencement du xi^e. Citons son texte, que l'abbé Vitrac a dû modifier en le copiant :

« *Petrus Scolasticus*, Pierre l'Ecolâtre, probablement ainsi nommé parce qu'il était modérateur de l'école et des études à l'abbaye de Saint-Martial de Limoges. Il vivoit à la fin du x^e siècle et au commencement du xi^e. Ce religieux, amateur des beaux-arts, cultiva la poésie et l'architecture. Dans les chroniques du temps (2), on le qualifie d'habile architecte. Il est probable que c'est lui qui présida à la construction de l'église de Saint-Sauveur, contiguë à celle de Saint-Martial (3), et dont la dédicace fut célébrée en 1028. *Petrus Scolasticus* exerça ses talents poétiques sur un sujet bien digne d'un moine de Saint-Martial, et composa :

(1) Problème proposé aux savants touchant les ouvrages attribués à saint Denys-l'Aréopagite, p. 161.

(2) Nadaud veut sans doute parler de la lettre d'Adémar sur l'apostolat de saint Martial, dans l'inscription de laquelle on trouve désigné un *Pierre habile architecte* (*Petro perito architecto*).

(3) Ou plutôt contiguë à la crypte de Saint-Martial, connue sous le nom de Saint-Pierre-du-Sépulcre.

» *Codex Petri Scolastici de apostolo Christi sanctissimo viro Martiale rebusque ad ipsum pertinentibus*. Il commence par ces mots :

» INVOCATIO POETÆ, SIVE HYMNUS.

» Christe, Rex regum, quia Martialis, etc.

» Ce poème est en neuf livres. Les deux premiers, en vers de différentes mesures ; les sept autres, en vers héroïques. Le manuscrit était dans la bibliothèque de M. de Thou et dans le chartrier de Saint-Martial. M. de L'Epine, bon littérateur, habile antiquaire et parfaitement versé, tant dans l'économie rurale que dans l'administration politique, possède un exemplaire de ce poème. Cet ouvrage est rare et précieux, au moins pour son antiquité » (4).

Un autre savant de premier ordre, Févret de Fontette, à qui l'on doit une nouvelle édition, considérablement augmentée, de la *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong, est du même avis que les savants que nous venons de citer. Il s'exprime ainsi sur l'ouvrage de Pierre le Scolastique (T. I, n° 8463) :

« *Ms. Codex Petri Scolastici de apostolo Christi Martiale*. — C'est un poème en neuf livres, qui est dans le cabinet de M. de L'Epine, à Limoges. L'auteur parle comme témoin du miracle des Ardents. Dom Rivet, dans son *Histoire littéraire de la France*, l'a reculé d'un siècle. »

Ainsi, d'un côté, le P. Bonaventure, Honoré de Sainte-Marie, Nadaud, Févret de Fontette, font vivre Pierre le Scolastique à la fin du x^e siècle et au commencement du siècle suivant ; d'autre part, dom Rivet et ses collaborateurs de l'*Histoire littéraire de la France* ne font vivre Pierre le Scolastique qu'à la fin du xi^e siècle (1099) : quelle est, de ces deux opinions, la plus vraisemblable ? Quelle est celle qu'il faut adopter ?

Dans notre Dissertation sur l'apostolat de saint Martial, ayant à parler de Pierre le Scolastique, nous avons adopté, sur cet écrivain, l'opinion de dom Rivet, et même, reculant de quelques années la date assignée par le savant Bénédictin, nous avons dit que l'auteur du poème de saint Martial écrivait au commencement du xii^e siècle. Voici la raison principale sur laquelle était basée notre opinion :

(4) *Mss Vitrac*, communiqué par M. Aug. Du Boys.

Pierre le Scolastique, au sixième livre de son poème, fait clairement mention des lettres de saint Martial : or, d'après le chroniqueur Geoffroy de Vigeois, ces lettres furent découvertes dans un tombeau de l'église de Saint-Pierre sous le règne de Philippe I^{er} et vers la fin de son règne, c'est-à-dire au commencement du xii^e siècle; donc, disions-nous, Pierre le Scolastique n'écrivait qu'à cette époque. Cette conclusion nous paraissait alors logique et rigoureuse.

Mais, depuis que nous avons découvert, à la Bibliothèque impériale, la lettre de saint Martial aux Bordelais sur un manuscrit du x^e siècle (4), cette conclusion ne nous paraît plus légitime. En effet, puisque les épitres de saint Martial furent trouvées, vers l'an 1100, sur un manuscrit dont les vieux caractères étaient à peine lisibles, n'aurions-nous pas dû penser que ces épitres étaient connues un siècle plus tôt? C'est la conclusion qu'avait tiré le P. Honoré de Sainte-Marie quand il disait que « Pierre le Scolastique fit mention de ces lettres vers la fin du x^e siècle, c'est-à-dire un siècle environ avant qu'elles fussent trouvées dans un sépulcre de l'église de Saint-Pierre, sous le règne de Philippe I^{er}, vers l'an 1100 ». — Donc la raison sur laquelle nous nous appuyons pour assigner Pierre le Scolastique au commencement du xii^e siècle, cette raison ne subsiste plus, et nous retirons volontiers notre première assertion.

Aujourd'hui qu'une étude plus approfondie de la question nous permet d'en parler avec plus d'assurance, nous n'hésitons pas à rejeter l'opinion de dom Rivet, et à embrasser le sentiment de Bonaventure, d'Honoré de Sainte-Marie, Nadaud et Févret de Fontette. Voici les raisons pour lesquelles il nous paraît certain que Pierre le Scolastique a vécu à la fin du x^e siècle et au commencement du xi^e :

1^o Pierre le Scolastique dit avoir été témoin oculaire du miracle des Ardents, « miracle, ajoute-t-il, qui étoit raconté dans son poème pour la première fois ». Le P. Bonaventure, Nadaud, Fontette, qui avaient lu le poème du Scolastique, s'accordent dans cette assertion, et, quoique aucun d'eux n'ait cité les vers relatifs à ce sujet, le témoignage unanime de ces trois savants nous semble irrécusable. Or le miracle des Ardents eut lieu en 994. Donc Pierre

(4) Le catalogue de la Bibliothèque fait remonter au x^e siècle l'écriture de ce manuscrit; et les paléographes les plus compétents, tels que M. de Wailly, sont de la même opinion.

le Scolastique vivait à la fin du x^e siècle. Dom Rivet semble avoir ignoré ce fait, ou il a gardé, sur ce point, un silence significatif.

2^o Dans maints endroits de son poème, Pierre le Scolastique éclate en violentes invectives contre les ennemis de l'apostolat de saint Martial. Or on sait à quelle époque cette question divisa les esprits, et souleva des controverses passionnées : c'est dans le premier tiers du x^e siècle. — L'an 1034, les décrets des conciles de Bourges et de Limoges et la décision du pape Jean XIX tranchèrent la question. Dès que Rome eut parlé, la cause fut finie. A la fin du x^e siècle, époque à laquelle dom Rivet suppose que vivait Pierre le Scolastique, le débat était clos, et il n'y avait plus d'apologistes ni de contradicteurs. Donc Pierre le Scolastique vivait, non pas à la fin, mais au commencement du x^e siècle.

3^o Pierre le Scolastique ne parla ni des conciles de Bourges et de Limoges, ni de la décision du pape Jean XIX relative à l'apostolat de saint Martial. Or, dans un livre où il réunit tout ce qui peut contribuer à la gloire de son héros, il n'eût pas manqué de citer ces importants témoignages; il n'eût pas manqué d'invoquer ces autorités décisives pour imposer silence aux détracteurs qui *aboyaient* (selon son expression) contre l'apostolat de saint Martial :

Apostolum ne quis latrator
Audeat ulterius negare.

Le P. Bonaventure a eu raison de conclure de ce silence que le moine poète écrivait avant la tenue de ces conciles. — Ce n'est là sans doute qu'un argument négatif; mais, dans cette circonstance, cet argument a la plus grande valeur. Donc Pierre le Scolastique vivait non pas à la fin, mais au commencement du x^e siècle.

4^o Les arguments que dom Rivet fait valoir en faveur de son système n'ont aucune force. En effet :

Il dit que, « si Pierre le Scolastique eût vécu au commencement du x^e siècle, Adémar ne l'eût pas oublié dans la pompeuse inscription de sa fameuse lettre apologétique de l'apostolat de saint Martial ». Mais, si dom Rivet eût lu cette inscription plus attentivement, il y eût trouvé un Pierre *habile architecte*, que Nadaud prétend être le même que Pierre le Scolastique. Cette identité serait-elle sans fondement, on pourrait dire que Pierre le Scolastique était mort avant le concile de Limoges de l'an 1028, après lequel Adémar écrivit sa lettre sur l'apostolat.

Dom Rivet ajoute que, « si Pierre le Scolastique eût écrit avant le

concile de Limoges tenu en 1034, il y aurait paru lui-même pour faire valoir son sentiment, ou quelqu'un pour l'appuyer aurait cité ses écrits ». — RÉPONSE : Si Pierre le Scolastique n'a pas parlé dans ce concile, c'est que d'abord il pouvait être mort quelques années auparavant ; ensuite, c'est parce que, dans ces conciles, les évêques seuls et les abbés des monastères prenaient la parole, et non pas les simples moines, comme était Pierre le Scolastique. — Si son écrit n'a pas été cité, c'est parce qu'on citait les anciennes autorités, et non pas les autorités contemporaines.

« Mais, ajoute dom Rivet, *Pierre le Scolastique s'adresse à un Gérard, homme savant, qui ne peut être que Gérard II, abbé de Saint-Augustin, mort en 1104* ». — Comment prouver cela ? Au commencement du XI^e siècle il y avait deux savants abbés du nom de Gérard : l'un, Gérard I^{er}, abbé du monastère de Saint-Augustin, cité en tête de la lettre d'Adémar ; l'autre, abbé de Solignac, cité dans cette même lettre, et qui parut avec éclat et autorité dans les conciles de Limoges : il est bien plus naturel de croire que c'est à l'un de ces deux abbés que Pierre le Scolastique s'adresse pour l'engager à combattre avec lui les ennemis de l'apostolat.

Une dernière raison de dom Rivet, c'est que *Pierre le Scolastique parle d'un Hildebert qui ne peut être qu'Hildebert du Mans, mort en 1034*. — C'est encore là ce que nous nions. C'est faire trop d'honneur à Pierre le Scolastique que de supposer que ses poésies fussent approuvées par le fameux Hildebert du XII^e siècle. On trouve, au commencement du XI^e siècle, un Hildebert, moine de Saint-Martial, dont la mort, arrivée en 1025, est indiquée dans une chronique éditée par Labbe (*Bibl. nov.*, T. I, p. 334). Cette mention prouve qu'Hildebert était un personnage assez important pour que Pierre le Scolastique pût s'appuyer de son suffrage.

Ainsi toutes les objections que fait dom Rivet sont de nulle valeur, et les raisons positives que nous avons données en faveur de notre opinion restent dans toute leur force. Donc Pierre le Scolastique vivait à la fin du X^e siècle et au commencement du XI^e.

L'abbé ARBELLOT.

(La suite au prochain Bulletin.)

LÉONARD LIMOSIN, ÉMAILLEUR.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

La Société Archéologique a manifesté le désir de voir ses membres s'occuper de biographies plus ou moins substantielles des hommes célèbres de la province.

Je déplore, plus que personne, qu'il soit resté, dans sa ville natale, si peu de documents sur la vie de Léonard Limosin, honoré de la protection bienveillante de quatre rois de France, François I^{er}, Henri II, François II et Charles IX, dont le premier, surnommé le *père des lettres et des arts*, le combla de faveurs, et lui conféra les titres de son *peintre et de valet de sa chambre*.

Cet habile émailleur mérite mieux qu'une notice aussi pauvre de faits intéressants. Humble et simple manœuvre, je n'en crois pas moins devoir réunir les matériaux que j'ai pu me procurer dans mes incessantes recherches au milieu des titres des archives du pays : je me croirai payé de mes peines si, à l'aide de ces détails pieusement (1) recueillis par moi, un meilleur architecte élève bientôt un plus digne monument à la mémoire d'un de nos grands artistes limousins.

On s'accorde généralement à fixer la naissance de Léonard à Limoges vers l'an 1505. Un acte tout récemment découvert par moi dans le terrier du prieuré conventuel de St-Gérald de cette ville lui donne pour père François Limosin, *couratier et hopte* (courtier et aubergiste). Ce contrat, daté de 1544, est relatif à la maison qu'occupaient Léonard et Martin Limosin frères, émailleurs, rue Grande-Pousse, qui devait au prieur sept sous six deniers de cens. Cette maison payait, dès 1510, sous le nom de *maison des Limosin*, quatre livres de rente à St-Gérald ; leur autre maison, rue Basse-Manigne, devait cinq sous de rente. En 1527, elle était sous le nom de François Limosin.

(1) *Pius est patriæ facta referre labor.*

Le registre des reconnaissances de ce même prieuré, au 24 mars 1544, désigne en ces termes la maison de la rue Grande-Pousse habitée par les deux frères : « Leur maison, qui fut des Simonet (Barthélemy Crispian dit Simonet, hôte, 1480), contiguë à celles de Géraud Lagorce dit Peyrou et de Martial Botineaud, et par derrière à leur maison de la grande rue Manigne ; au devoir de sept sols six deniers de rente et d'accapt ».

Le nouveau terrier de Fournier, f° 407, décrit ainsi, au 22 mars 1544, la maison des deux frères Limosin rue Manigne : « Maison composée de deux caves, haute et basse, bas de maison (rez-de-chaussée), cuisine basse et porche, chambres à divers étages, degrés (escaliers) et greniers, confrontant à la moitié de maison de Joseph Nouhailler, vendue à sieur Morel (Maurille) Limousin de Neuvic ; à celle de Lombardie, balancier, et de Nicolas aîné frères ».

Un acte plus récent, dont je parlerai à sa date, constate la vente de ces maisons par M. Limousin de Neuvic à M. Senemaud, gendre de M. de Razès ; M. Senemaud fils les vendit récemment à M. Chastenot, fabricant de flanelles. M. Boyer en est le propriétaire actuel.

Le terrier rouge du notaire Deschamps, folio 66, fait une autre mention de la reconnaissance de Léonard et Martin Limosin frères, émailleurs, pour leur maison de la rue Basse-Manigne, montant des Pousses à l'Andeix, au 22 mars 1544 : « Elle étoit contiguë à celles de Martial Betoullas et d'Etienne Dumonteil ; maison qui appartient antérieurement et successivement à M. Limousin de Neuvic ; à Bernarde Audoin veuve Barelrier ; à Martiale Rebière, fille de Jean Barelrier, teinturier ; puis adjugée à Jacques Montgeorge, et, en dernier lieu, aux émailleurs ci-dessus ». Le 49 décembre 1758, elle étoit la propriété de M. Senemaud, négociant, fondalilé de St-Pierre-du-Queyroix, à qui elle devoit six sous de rente annuelle et perpétuelle. L'acte est signé Deschamps.

Ces maisons, encore réunies, portent le n° 6, rue des Grandes-Pousses, et 44, rue Manigne.

Ces actes prouvent surabondamment que Léonard et son frère Martin habitaient, en mars 1544, ces maisons, et qu'ils y exerçaient leur industrie ; il est à croire même qu'ils y étoient nés, car j'ai vu dans des contrats que Simonet vendit la sienne peu après l'an 1480, et qu'elle étoit dans la famille Limosin en 1510, et bien avant cette époque.

On ne peut savoir que par présomption de quel maître Léonard aurait appris la peinture sur émail, puisque son père tenait

l'auberge de St-Georges, commé l'établit un acte concernant Léonard II et François Limosin. Léonard Penicaud dit Nardou (1), dont on connaît un émail daté de 1503, a pu être son parain et son maître. Léonard Limosin a imité, dans ses ouvrages, la manière de ce Penicaud, le plus ancien des émailleurs de Limoges connus depuis la Renaissance. Les Courteys, les Raymond, Court dit Vigier, étaient ses contemporains : aucun d'eux n'a pu, d'après le rapprochement de leurs âges, lui enseigner l'émaillerie.

Il faut qu'il se fût déjà fait connaître par son habileté, puisqu'on est d'accord qu'il fit en 1528 le voyage de Paris, et qu'il fut admis à l'école de Fontainebleau ; il se voua en 1530 à l'émaillerie.

Ses premiers émaux signés sont de 1532 ; il data presque toujours ses œuvres, sur lesquelles on peut suivre les progrès et la décadence de son talent.

C'est probablement vers cette époque que le roi François I^{er} accueillit à sa cour notre émailleur, et lui commanda des peintures pour la décoration de son palais. L'abbé Guibert, dans sa Description de Fontainebleau, parle d'émaux faits sur les dessins du Rosso (maître Roux), des médaillons d'Apollon et de Diane, et de quantité d'autres dans les plafonds et les panneaux, qu'on ne peut attribuer qu'à notre Léonard.

C'est ici le lieu de réfuter l'opinion de quelques écrivains sur le vrai nom de notre compatriote.

On a prétendu que son royal bienfaiteur lui avait donné celui de son pays natal pour le distinguer de Léonard de Vinci, peintre italien ; mais, outre la juste observation de M. le comte de Laborde, qui rappelle que Léonard de Vinci était mort onze ou douze ans avant que Léonard Limosin eût acquis de la renommée à Paris, les actes que j'ai cités plus haut, dont les originaux sont aux archives de la préfecture et de l'Hôtel-Dieu, les mentions des divers terriers, en donnant le vrai nom de son père, et celui dont lui-même signait ses productions et ses actes, notamment un de 1564, que je rapporterai à cette date, tranchent nettement la question : le nom de la famille de Léonard était bien *Limosin*, et Limoges en posséda long-temps diverses branches considérées. Ce nom s'altéra comme celui de la province, et finit par se prononcer *Limousin*.

C'est aux musées du Louvre et de Cluny, dans les collections

(1) Ce Léonard Penicaud qui fit graver les initiales de son nom L. P. en monogramme sur le poinçon adopté par sa famille.

Debruges-Dumesnil, Germeau, Préaulx, etc., que j'ai retrouvé les titres glorieux et les traces de la vie laborieuse et artistique de notre habile émailleur.

Ses émaux sont presque tous signés soit de ses deux initiales LL, séparées par une fleur-de-lis, lorsqu'il fut devenu peintre du roi, et peut-être directeur d'une manufacture royale d'émaux à Limoges, comme on le croit assez généralement, soit de ce seul monogramme, soit enfin de son nom entier avec ses titres et qualités tout au long, et souvent les dates. Il remplace quelquefois le premier I de son nom par un Y : LEONARD. LYMOSIN. M. F. (*me fecit*); LEONARD. LYMOSIN. ESMAILLEVR. ET. PEINCTRE. ORDINAYRE. DE. LA. CHANBRE. (*sic*) DV. ROY. M. F. Il signait aussi en latin : LEONARDVS. LEMOVICVS. INVENTOR., et même en patois : LEONAR. LIMOSI. M. F. (*m'o fa*); en abrégé : LEONARD. L. Une couronne surmonte ses initiales sur certains émaux.

J'ai fait la remarque, sur toutes les peintures en émail de Léonard, que le revers en est incolore, c'est-à-dire que le cuivre est revêtu d'un émail si transparent qu'il laisse au métal tout son éclat; ce revers est quelquefois légèrement marbré de veines rosées ou verdâtres. Son fils, son frère ou neveu Jehan, ont adopté de semblables revers.

Aujourd'hui que la distance entre Limoges et Paris se franchit si vite, beaucoup de nos compatriotes voudront, comme moi, suivre dans les musées de la capitale le développement de ce talent si actif et si fécond qui enrichit jadis les temples chrétiens, et de nos jours les palais des monarques, les collections des amateurs opulents, non-seulement en France, mais en Allemagne, en Angleterre, en Espagne et en Italie.

Léonard Limosin commença en 1532 à peindre en émail des sujets de sainteté. Ses premiers ouvrages, réunis, dans la collection Debruges-Dumesnil, sous le n° 696, représentent une Vie de Jésus-Christ en dix-huit tableaux formant deux cadres :

L'Annonciation; — *la Nativité*; — *l'Adoration des Mages*; — *l'Entrée à Jérusalem*; — *le Lavement des pieds*; — *Simon-Pierre coupant l'oreille à Malchus*; — *Jésus devant Pilate*; — *Jésus présenté à Caïphe* : ce tableau porte, dans un cartouche, la date 1533, avec les deux initiales de Limosin, L. L.; — *Jésus attaché à la colonne et frappé de verges* (monogramme sur la colonne); — *le Portement de croix* : au bas, L. L.; — *Jésus mis au tombeau*; — *son Apparition à Marie-Madeleine*; — *l'Ascension*; — *Incrédulité de l'apôtre Thomas*; — *la Descente du Saint-Esprit* : L. L. sur une bandelette; — *le*

Jugement dernier. — Ces plaques émaillées, peintes en couleurs, ont 47 centimètres de haut sur 44 de large.

M. Jules Labarte fait observer que, dans ses premières œuvres, notre émailleur copia les peintres allemands, et que ses personnages ne dépouillèrent pas d'abord le costume contemporain. Ce ne fut que plus tard que Léonard améliora son style en imitant les peintres italiens que François I^{er} avait appelés à sa cour. Son dessin devint plus correct, son coloris plus brillant, sous l'influence des peintures de Raphaël.

La même collection conserve *les douze Sibylles* en costumes élégants, avec les attributs qui les caractérisent. Elles sont représentées sur douze médaillons bordés d'une guirlande de feuillage. Le monogramme de Léonard se lit sur le turban de la sibylle de Cumès (*Cumana*) et au bas de la robe d'*Europa*, n° 697. (Debruges-Dumesnil et Jules Labarte.)

L'hôtel de Cluny expose aux regards des curieux une suite de grands médaillons de forme ovale peints en couleurs rehaussées d'or, exécutés par Léonard de 1532 à 1560 : le premier a pour sujet *la Salutation angélique*. — Les autres sont : *l'Entrée à Jérusalem* ; — *la Cène* ; — *l'Ecce Homo* ; — *Pilate se lavant les mains* (daté de 1557) ; — *Jésus livré aux bourreaux* ; — *la Flagellation* ; — *le Couronnement d'épines* ; — *le Portement de croix* ; — *Jésus sur la croix* entre la sainte Vierge et saint Jean ; — *la Résurrection*, et *la Descente aux enfers*, n° 1028 à 1039.

Nous pouvons voir, en cette ville, chez M. Taillefer, place des Bants, un de ses émaux, daté de 1534, où Léonard a peint Adam et Eve chassés du paradis terrestre.

Notre artiste fit aussi, en 1534, des grisailles qu'il repeignit en 1545. En effet, les sujets mythologiques étant devenus à la mode, Raphaël retraça sur ses tableaux, vers la fin de sa carrière, toute la fable de Psyché. L'habile émailleur, voulant se conformer au goût de son temps, copia sur une grisaille rehaussée d'or l'épisode des *Sœurs de Psyché conduites à son palais par les Zéphyr*s, que Raphaël avait dessiné pour le palais de la Farnesina à Rome. Cet émail est daté de 1535. C'est le n° 698 de la collection Debruges.

Le succès de ce genre de peinture l'engagea à continuer de traiter en grisaille des scènes de l'histoire profane. Il ne se borna plus même à peindre des émaux en plaques : il orna de ses brillantes peintures des vases, de petits meubles destinés aux usages domestiques. Un couvercle de coupe, daté de 1536, de la collection Andrew Fountaine, est un souvenir de cette année : il est décoré de

quatre médaillons encadrés par des guirlandes de feuillage. L'intérieur de ces médaillons est doré à plat ; les portraits d'Hercule, Hector, Hélène et Lucrèce y sont enlevés à la pointe. Les héritiers de mon grand-père, M. Péyroche du Reynou, possédaient un saint Michel en camaïeu, sur le fond noir duquel se voit le mont St-Michel, daté de 1537.

Au Louvre, n^{os} 265 à 284, sont placées les diverses parties d'un *tabularium* et d'un échiquier, sorte de table avec des rebords. Les cases en sont vertes et blanches, ornées de camées et d'arabesques dorés : ces deux petits meubles sont composés de quatre plaques principales et de seize petites pour les entourages des grandes. Leurs compartiments sont marqués par de petites flèches alternativement blanches et de couleur d'émeraude. Quatre bustes d'hommes et de femmes se regardant décorent le milieu ; ils sont peints en camaïeu, encadrés dans des losanges que supportent des arabesques d'or. Les initiales LL et la date 1537 sont inscrites sur un cartouche de la sixième division. Ce meuble, qu'on a appelé plus tard *trictrac*, est orné de trophées d'armes, d'instruments de musique, de Termes, d'enfants, de têtes barbues et de figures empruntées aux camées antiques : ses frises sont peintes en grisaille rehaussée d'or.

M. Didier Petit, de Lyon, donne, dans son catalogue n^o 96, la description d'un émail carré long de sa collection : c'est un Calvaire, peint en couleurs et avec paillon, où le Christ est placé sur la croix entre deux larrons ; il est signé L. L., et daté de 1539. Cette même année, Léonard fit le portrait de Martin Luther.

Il nous reste, de ses travaux de 1540, une *Annonciation* en couleurs avec paillon.

Le contrat cité au commencement de cette notice fait preuve que Léonard Limosin vint à Limoges en 1544 pour recueillir la succession de son père ; d'autres actes du commencement de cette année sont consignés dans les terriers que j'ai eus sous les yeux, des notaires Deschamps et Fournier, portant reconnaissance de Léonard et de Martin Limosin sur leurs maisons. J'en citerai encore un autre du 24 mars 1544 relativement à la maison de Grandes-Pousses, par lequel les deux frères reconnaissent devoir sept sous six deniers de cens et d'accapt sur la maison provenant des Simonet, confrontant par les derrières à leur autre maison. Le notaire ajoute : « Succesivement habitée par C.....d dit Tindareau, Lombardie, balancier, Betoulas et Nicolas frères ». Elle payait, en 1758, cinq sous de

rente à St-Gérald et quarante de cens à la communauté des prêtres de St-Michel-des-Lions.

Nous devons croire, d'après le peu d'émaux que nous avons de lui pour cette époque, ou qu'il ne les signa pas, ou que, son atelier ayant redoublé d'activité, et son talent de fécondité et de perfection, ses œuvres furent enlevées par les étrangers, ou données en présent par le roi. C'est au château de Warwick, en Angleterre, qu'ont été transportés son plat du banquet des Dieux et des plaques représentant des sujets mythologiques. On voit dans la collection A. Fountaine une coupe où sont peints Astyanax, des anges admirablement beaux, des satyres soutenant un cartel vert portant les initiales LL et la date 1543.

Il fit pour le roi *les Amours de Psyché* en grisaille, qu'on regarde comme un de ses plus parfaits ouvrages. Le Louvre possède un de ces tableaux : c'est le n° 240, *le Père de Psyché consultant l'oracle d'Apollon*, d'après Raphaël : grisaille fond noir, carnations animées, détails dorés, autel enflammé, statue du Dieu, sacrificateurs, taureaux, béliers, le roi debout ; L. L. 1543, en lettres noires sur le piédestal de la statue.

En 1544 Léonard tenta de propager sa renommée par la gravure de ses tableaux émaillés. « On ne connaît que quatre estampes signées de lui et datées de cette année, dit M. Robert Dumesnil ; elles sont de *la plus insigne rareté* » ; ce qui donne à penser qu'il se rebuta bien vite de ce travail ; tout de patience, qui ne permettait pas de reproduire l'éclat de son coloris, principal charme de ses émaux.

Léonard reçut à Limoges, en 1545, douze cartons ou patrons dessinés par le peintre Michel Rochetet, pour exécuter en émail sur cuivre autant d'images d'apôtres. Ceci serait une preuve de l'établissement d'une manufacture royale d'émaux à Limoges, et doit expliquer la fleur-de-lis de la signature de Léonard autant que sa qualité de peintre du roi. Ce travail ne fut terminé qu'en 1547. Après la mort de François I^{er}, Henri II donna ces douze tableaux à Diane de Poitiers pour décorer la chapelle de son château d'Anet, la tribune et la sacristie : ils sont peints en couleurs sur fond blanc ; les auréoles, les broderies sont dorées ; les apôtres sont debout, et les premières lettres de leurs noms sont écrites en noir sur un cartouche placé entre deux vases dans le haut du cadre ; une salamandre est figurée dans le bas ; l'encadrement des côtés est orné d'arabesques en couleur sur fond bleu, avec la lettre F en or ; la date de 1547, en chiffres dorés, se lit sur le cadre vertical de saint Simon, et les initiales L. L. sont

inscrites sur le pommeau de l'épée de St Paul. M. le baron Chassiron, conseiller de préfecture de Chartres, prépare la description de ces beaux émaux, dont le premier préfet du département d'Eure-et-Loir fit présent à l'église de St-Père de Chartres en 1802.

M. Préaux, avec qui j'ai été également en correspondance pour la formation de sa collection d'émaux, me montra, lors de ma visite chez lui, une des pièces de l'*Histoire de Psyché*, refaite, en 1545, par Léonard. M. Jules Labarte dit aussi que Léonard envoya de ces peintures émaillées à Rome pour la décoration du palais de la Farnesina.

On connaît un excellent portrait en buste d'un homme à longue barbe fait par Léonard en 1546 : ce personnage porte une toque rouge et un manteau fourré. Le fond de cet émail est bleu.

M. Alexandre Lenoir nous a appris que Léonard peignit, l'an 1547, le roi François I^{er} en saint Thomas, et ses principaux courtisans sous les traits des autres apôtres, d'après les dessins de l'Italien Solario. On lit sur une plaque d'émail en couleurs sur fond blanc et ornements dorés, n^o 236 du Louvre, S. THO. dans un cartouche, le chiffre en lettres argentées d'Henri II, et l'emblème choisi par ce roi, deux croissants enlacés. On voit aussi le même chiffre au n^o 37 du même musée, où saint Paul est représenté sous les traits de l'amiral Chabot avec les mêmes couleurs, et les mots S. PAV. en lettres noires.

François I^{er} mourut le 31 mars de cette année, et notre Léonard dut s'attacher à conquérir les bonnes grâces et la protection de son fils et successeur le roi Henri II : il peignit sur camaïeu bleu rehaussé d'or ce prince à cheval, avec sa maîtresse en croupe, la belle Diane de Valentinois, allant ensemble à la chasse : on voit des saints en prière dans le fond du tableau.

M. Lenoir, qui a fait connaître certains chefs-d'œuvre de Léonard par des gravures au trait, dit à leur sujet que cet émailleur « eut l'art d'unir à une conception vraiment sentimentale un dessin gracieux et expressif, un travail correct et soigné ; qu'il se surpassa dans leur exécution, et qu'ils sont les plus beaux qui soient sortis de la fabrique de Limoges ».

Les efforts de notre artiste furent couronnés de succès : son talent atteignit presque la perfection du genre ; il obtint, ce qu'il désirait sans doute, d'être maintenu sur l'état des officiers de la maison du roi Henri II : il y figura en effet, comme *varlet de chambre*, l'an 1548.

Le 26 avril de cette année, il dut assister au mariage de son frère

Martin avec Jeanne Duboys. Il était en communauté de biens avec ce frère, puisque plusieurs contrats portent leurs noms réunis. Martin était aussi probablement son associé dans ses travaux.

Quant au nom de la femme de Léonard, nous n'avons pu le découvrir malgré toutes nos recherches dans les registres des mariages de la ville de Limoges. Se maria-t-il à Paris ? Nous n'avons pu le constater.

L'histoire d'Actéon, qu'il peignit en grisaille, fond bleu sur une coupe émaillée, ajouta encore à sa réputation. Il en fit une autre, décorée d'un écusson, où on lit sur une banderole : *Ut prosit tibi, non parcit suis*. (Collection d'Andrew Fountaine.)

Ses fréquentes inscriptions latines, sa signature *Leonardus Lemo-vicus, inventor*, démontrent que la langue latine n'était pas plus étrangère à notre habile émailleur que la connaissance de l'histoire sainte et profane.

Je viens de découvrir, aux archives de l'Hôtel-Dieu de cette ville, un acte de l'an 1550 par lequel Léonard Limosin, maître émailleur, fait *subhasier* (vendre en justice, *sub hasta*) les biens des héritiers de François Yvert et de Léonarde Charaveys, sa femme ; parmi lesquels une maison, rue Pennevayre ou de Péruze, près la *Motte-des-Vigiers* de Limoges. Il fut obligé de plaider contre la *baylie des pauvres à velir*, en janvier, février et mars, pour défendre sa saisie, et perdit sa cause ; le 20 mars, une sentence déclara l'opposition des bayles valable ainsi que leur hypothèque pour les arrérages d'une rente.

Il ne dut pas passer toute cette année dans son pays : il est à croire que ce fut à Paris qu'il peignit divers portraits de seigneurs et d'hommes en renom dans la magistrature, les lettres et les charges de la cour. Le portrait de Claude de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, première femme de François I^{er}, n° 704 du musée de Cluny, est daté de 1550 ; il est en émail de couleurs sur fond bleu, revers incolore, comme son pendant le portrait du roi son époux, peint de la même manière, n° 700. Il dut faire à cette époque (n° 702) celui de Louis I^{er} de Bourbon, duc de Montpensier, prince de La Roche-sur-Yon ; celui d'Eléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, reine de France, seconde femme de François I^{er}, qui était aussi venue à Limoges l'an 1542. Ceux de Calvin, de Scaliger et de La Trémouille, n'ayant pas de date, furent sans doute faits en 1556 avec d'autres.

La négligence que Léonard Limosin porta dans ses ouvrages, comme on peut le remarquer dans quelques-unes de ses productions

de cette époque, ou toute autre cause, le fit rayer, l'an 1554, de l'état des officiers de la maison du roi Henri II ; mais il y était rétabli huit ans plus tard.

Il employa cette année de disgrâce à élever un monument de sa reconnaissance à son bienfaiteur. Cette marque posthume de gratitude fait honneur à notre artiste : je veux parler du tableau, peint à l'huile sur bois, qu'on voyait, en 1765, à l'église de St-Pierre-du-Queyroix, dans un rétable fermé. Léonard y représenta un sujet déjà traité par lui sur émail, *l'Apparition de N.-S. J.-C. à saint Thomas et aux apôtres*. Le roi François I^{er}, qui aimait à prêter ses traits aux images de saint Thomas, y tient la place la plus en évidence : on le reconnaît au profil de sa tête ; il est agenouillé devant Jésus ressuscité. Un des onze apôtres présents à cette scène tient un livre sur lequel se lit cette inscription : LEONARD. LIMOSIN. ESMAILLEVR. PEINCTRE. VALET. DE CHAMBRE. DV. ROY. 1554. Ce tableau, large de 4 mètre 40 centimètres, et haut de 1 mètre 85 centimètres, offre un groupe de personnages bien disposés en cet étroit espace ; l'or brille dans les auréoles et dans les ornements ; les apôtres sont vêtus de costumes variés, et doivent rappeler, comme cela eut lieu lorsqu'il peignit ce même sujet sur émail, les traits des courtisans.

M. Desmarets, qui cite ce tableau (*Ephémérides de 1765*), lui reproche de la sécheresse dans la touche, défaut commun, dit-il, aux anciennes peintures, tout en lui reconnaissant un dessin plein de vérité.

Ce tableau se fermait, et ses panneaux mobiles, à la manière de ceux des tryptiques, étaient peints aussi. On y voyait quatre médaillons, qui méritaient attention, dit toujours M. Desmarets : c'étaient *l'Ascension* et *la Pentecôte* d'après la Poussin ; *les Disciples d'Emmaüs*, et un *Noli me tangere*, à la partie inférieure. Les personnages de ce dernier médaillon avaient du mouvement. Il est à croire que ces peintures étaient aussi l'œuvre de Léonard Limosin : M. Desmarets semble le donner à entendre.

Son génie, s'il fut un moment engourdi, se réveilla en 1552, année où parut son chef-d'œuvre, important monument de l'émaillerie de Limoges suivant M. le comte de Laborde. C'est une fontaine d'un demi-mètre de hauteur, s'élevant avec grâce sur une base triangulaire en forme de tige de fleur, du calice de laquelle s'épanchent les eaux. Apollon et les Muses y sont entourés de devises et des chiffres galants de la cour. Cette fontaine, décorée en

grisailles teintées dans le goût et le style de celles de Pénicaud, est aujourd'hui en Angleterre.

Henri II, rendant justice au mérite éclatant de son émailleur, lui commanda deux tableaux pour orner deux autels de la Sainte-Chapelle du palais, ordonnant que François I^{er} et Eléonore d'Autriche fussent peints sur l'un, et Catherine de Médicis, avec lui Henri II, sur l'autre.

Léonard termina en un an cette œuvre composée de quarante-six plaques : on peut voir, aux n^{os} 490 et 243 du Louvre, et de 243 à 235, les diverses parties de ce tableau votif enrichies de paillons et de filets d'or qui encadrent les médaillons ronds ou ovales, grands et petits.

Dans cette œuvre capitale, Léonard sut se conformer au goût de son temps en réunissant aux scènes de la Passion, aux anges, aux apôtres, aux évangélistes, les rois et reines, leurs armoiries, leurs emblèmes et leurs devises. Les arcs et croissants de Diane de Poitiers, les chiffres et initiales de Henri II mêlés aux instruments de torture de Jésus-Christ sont le cachet de cette époque de renaissance.

Nos concitoyens peuvent se faire une idée de quelques-uns des compartiments de ce vaste tableau-légende par les belles gravures coloriées de M. du Sommerard qui décorent notre musée.

Un saint Roch de Léonard Limosin, daté de 1552, se voit chez M. Périer, en ville.

Un autre amateur possède deux médaillons de ce maître : Jésus-Christ et sa sainte mère, sur fond bleu, de l'an 1554. C'est en cette même année que Léonard peignit son admirable portrait de Diane de Valentinois en Vénus.

Honorable Léonard Limosin, serviteur de la chambre du roy nostre syre, et son maistre esmailleur, souscrivit une reconnaissance, en faveur des bayles de la confrérie de St-Laurent-des-Trépassés, d'une rente foncière et directe de 3 sous 4 deniers, payable à Noël, avec tous droits seigneuriaux sur une terre de neuf setérées à la métairie des *Vidauds* (clos Puy-Ponchet), entre son pré et celui du chantre de l'église cathédrale. Jehan Penicaud fut commissaire juré.

Aux archives de la Haute-Vienne, la liasse 3403 renferme l'acte de vente d'une vigne ou treille entourée de hautes murailles entre le faubourg Boucherie et la Croix-de-l'*Echallier*, à Pierre Cibot, chanoine, et à Léonard Limosin, émailleur, valet de chambre du roi, du 28 septembre 1555. Cet achat, fait en commun avec Pierre Cibot, ne fait-il pas présumer une parenté très-proche?

Du même jour nous avons une reconnaissance en ces termes : « Honorable Léonard Lymosin, maistre esmailleur du roy nostre sire, et son valet de chambre, reconnoit debvoir 45 sols de rente sur sa maison, et 40 sols sur sa metairie du Puy-Ponchet à la pistancerie de Saint-Martin (des Feuillants). Signé *Penicaud et Jupile*, 28 septembre 1555 ».

Nous parlerons à l'année 1558 de son autre vigne de La Brugère.

Ces divers contrats nous donnent un aperçu de la fortune de Léonard à cette époque de sa vie : quatre ou cinq maisons en ville, deux vignes, jardins ou treilles, un pré, sa métairie du Puy-Ponchet, et ce qu'il pouvait posséder d'argent, puisque nous avons vu qu'il avait une créance sur les biens d'Yvert.

Léonard a daté de l'année 1555 le beau plat du *Repas des dieux* que lui commanda le duc de Montmorency, où figure la belle Diane de Poitiers parmi les divinités : elle y est représentée, comme dans son portrait de 1554, nue, coiffée d'une toque sur la résille d'or qui retient ses cheveux. Ce plat, un des plus parfaits ouvrages de notre émailleur, représentant les personnages de la cour très-ressemblants, avec les attributs des dieux du paganisme, peut-être les mêmes seigneurs qu'il avait représentés en apôtres ; ce plat, dis-je, est aujourd'hui dans le Norfolkshire, collection Fountaine.

Limosin, étant parvenu à peindre les portraits de manière à satisfaire tous les goûts et toutes les exigences, fut chargé, en 1556, de faire ceux de plusieurs têtes couronnées et de grands fonctionnaires du royaume.

Celui d'Eléonore d'Autriche est actuellement à Madrid ; ceux de Catherine de Médicis et d'Elizabeth de France, sur fond bleu, avec les initiales L. L. et les dates 1556, 1557 ; ce dernier est à Londres dans la collection de M. Seymour, membre du parlement anglais, ainsi que celui de Marguerite de Valois. Ceux de François II et du duc de Guise François de Lorraine sont au Louvre, n° 244 et 254. Le n° 245 est le portrait du connétable de Montmorency, dont vous avez sous vos yeux, au musée, la copie si exacte par M. du Sommerard, et le carton ou modèle fait par un peintre de la cour envoyé de Paris, que j'ai acheté à Limoges chez un fripier. La collection Seymour possède encore les portraits du cardinal François de Lorraine et d'Amyot.

M. Germeau, notre ancien préfet, conserve dans sa collection une copie réduite du portrait de Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}. C'est un médaillon rond, entouré d'un cercle bleu et noir : la figure de la reine y est finement exécutée sur un fond bleu

clair. Ajoutons à ces portraits celui d'Antoine de Navarre, père de Henri IV, n° 703 de M. Debruges-Dumesnil ; il porte, sur une bande bleue au dessous du buste, les initiales L. L. et la date 1556, année où le monarque vint à Limoges. Il est présumable qu'il fut fait par Léonard lors de ce voyage. Un plus petit portrait de Henri d'Albret, dont le nom est au dessous du buste, signé des deux L. L. et de la fleur-de-lis, se fait remarquer par un style plus fin, plus doux et plus brillant. N'oublions pas que ces deux princes étaient vicomtes de Limoges, et que cette qualité dut exciter notre peintre à prodiguer tout son savoir-faire pour rendre leurs traits dans des chefs-d'œuvre de son art.

On voit au Louvre, n° 255, un portrait d'homme, qu'on dit être celui de J.-Philippe Rheingrave ou d'un d'Armagnac : la tête est coiffée d'une toque ; le cordon de St-Michel décore son costume noir brodé d'or ; il est daté de 1556 avec les initiales surmontées d'une couronne. M. Germeau possède une copie de ce portrait sur émail ; le portrait de Catherine de Médicis de notre musée doit être aussi de cette époque d'après sa ressemblance avec les autres.

J'ai vu à Limoges un portrait de Charles-Quint et un de François I^{er} de mêmes dimensions, et l'écusson des armoiries de la ville de Limoges placé dans la salle du consulat : je les crois dans la collection de M. Charles de Théis, consul à Anvers.

Léonard fut moins heureux dans l'exécution des douze plaques d'émail représentant les douze stations de la Passion de Jésus-Christ. Les amateurs qui les visiteront à l'hôtel de Cluny y remarqueront une négligence de style, et peut-être un commencement de décadence de son talent, n° 4028 à 4039. *La Cène* et *Pilate se lavant les mains* sont signés L. L., et datés de 1557.

Léonard Limosin souscrivit, le 6 décembre 1558, une reconnaissance en faveur de l'abbé de St-Martial de Limoges, terrier Malerbaud, page 343 verso : « Sire Léonard Limosin, valet de chambre du roy, reconnoît audit abbé pour une vigne sise au territoire de La Brugère, appelée *du Clas*, contenant neuf à dix journaux ou environ, par lui dé nouveau acquise et autres héritages des hoirs de feu Pierre Tieudet, qui fut dudit Tieudet, auparavant de Martin Marlanges, et auparavant de demoiselle Catherine Saleys ; confrontant à la vigne de Rodeyrou et de Barthélemy Bouriaud. Le chemin qu'on va du bourg de La Brugère au pâtural et bois des hoirs dudit Tieudet ; au devoir de trois hémines de froment, mesure de ladite cellererie, de cens, fondalité et directe seigneurie, avec tous droits de justice, lods et ventes et accaptement accoutumés, et

autres droits seigneuriaux payables et portables, chacun an, au grenier dudit seigneur abbé, à chaque fête de l'Assomption, à Limoges. »

M. le comte de Laborde a relevé, dans des comptes et inventaires royaux, cette indication portée *au compte de l'argenterie du roy pour l'année finye en MDLIX* (1559), quartier de juillet, août et septembre : « A Léonard Limosin, esmailleur et peintre du feu roy, sept aulnes et demye ».

François II, qui succéda, le 40 juillet 1559, à son père Henri II, rétablit probablement notre compatriote dans son emploi : aussi M. de Laborde l'a-t-il retrouvé sur l'*Etat des officiers domestiques du roy* : « pour l'année commencée le 4^{er} juillet 1559, et finye le 31 décembre 1560, à Léonard Limosin, esmailleur ordinaire dudit seigneur, 80 livres ». On trouve aussi cette mention dans un inventaire de meubles fait en 1560 à Fontainebleau, n^{os} 795 et 796 : « Portraits de François I^{er} et de la reine Claude, plus ceux d'Eléonore d'Autriche et roi François II, peinture d'émail de Limogès cerclée d'or. » (M. de Laborde.)

Les dernières plaques de la *Vie de Jésus-Christ*, commencées en 1532, ne furent finies que cette année 1560.

Léonard, malgré ses succès à la cour, n'en exerçait pas moins l'art de la peinture dans sa ville natale. Il fut chargé par le parlement de Bordeaux de dresser un plan de lieux en litige, comme il l'explique lui-même dans la note signée de lui, jointe à ce plan colorié, déposé aux archives de la Hte-Vienne. En voici les termes :

« C'est la figure faicte par moy sousigné, peintre du roy, demeurant en la ville de Lymoges, appelé par l'ordonnance de monseigneur messire de La Guyonnie, conseiller, président du roy en la grand'chambre des enquestes en la cour de parlement à Bordeaux, nommé et accordé aux procès pendant en ladicte cour entre noble et vénérable frère Hugues de Veyrac, commandeur de Lymoges et bailli de St-Georges de Lyon, *demandeur*, contre Pierre Chavaignac et autres desnommés au procès, *défendeurs*, de lieux et tenues sises et situées audict lieu et village de Naugeat, avec la annotation et description des confrontations desdictes tenues qui ont été accordées par lesdictes parties ou leur procureur, comme plus à plain est contenue au procès-verbal dudit sieur. Laquelle figure j'ai déliurée audict sieur commandeur par ordre dudit sieur président. — Faict le septième jour de novembre 1561.

» Signé Léonard LIMOSIN. »

Ce plan a l'avantage, pour nous habitants de Limoges, de montrer les détails des localités, les chemins, etc., de ce temps-là.

Un *saint Jean* de M. Périer et un *saint Martial* de M. Boileau, peints sur émail par Léonard, sont datés de 1561. J'ai retrouvé sur un registre de Saint-Gérald mention du paiement des rentes de 1556, 57, 58, 59, 60 et 1561, par lui-même, sur les maisons des Pousses et de Manigne.

Ce fut en 1562 qu'il peignit sur émail la belle grisaille ou camaïeu n° 1027 du musée de Cluny. C'est un plat sur lequel est représenté le *Jugement de Paris*, d'après un dessin de Raphaël. Le fond en est bleu; les figures sont rehaussées d'or. Le dessous du plat est décoré d'un buste de femme peint aussi en grisaille.

Une grande lacune se fait remarquer dans les émaux de Léonard portant une date, depuis 1562 jusqu'à 1568. Se sont-ils perdus, ou en a-t-il moins fait? Diverses causes pourraient expliquer cette interruption de travail : les maladies qui assiègent la vieillesse, des dégoûts, des voyages, des fonctions civiles; peut-être même l'artiste, voyant baisser son talent et sa main appesantie par le poids des années, s'abstint-il de signer ses productions. Nous en sommes réduits aux conjectures. Charles IX, le quatrième des rois sous lesquels il a vécu, dont il fit pourtant le portrait, fut-il pour lui un protecteur plus tiède que ses prédécesseurs? Quoi qu'il en soit, nous ne retrouvons de date que sur un émail de 1568 représentant les Hébreux recueillant la manne dans le désert; camaïeu bleu signé LÉONARD LIMOSIN.

L'abbé Legros a écrit qu'il avait lu la date de 1574 sur un tryptique de Léonard placé sur l'autel du sépulcre de St Martial : il était en effet à Limoges cette année, puisqu'il fit des peintures de bijoux sur le registre de la confrérie du St-Sacrement de St-Pierre-du-Queyroix, sa paroisse : il y est porté en dépense, pour 1574, 40 testons 14 sous 6 deniers comptés à Léonard Limosin pour quatre panonceaux.

Un acte du 5 juin 1574 constate qu'il payait seul le *cens* sur la maison qu'il possédait, depuis 1544, en commun avec son frère Martin.

Nous le trouvons sur les registres consulaires de 1574 consul avec Jehan Penicaud. Les habitants de Limoges rendirent justice au mérite de ces artistes en leur conférant les honneurs du consulat.

Sous le n° 243, on voit au Louvre une plaque ovale et concave en émaux de couleurs rehaussées d'or. C'est un tableau de famille composé de deux vieillards, d'un jeune homme et d'une jeune

femme donnant des soins à son enfant. Au-delà d'un mur d'appui est un paysage embelli d'eaux, d'arbres et de rochers; sur la table de la chambre ou lit en lettres rouges : L. L., 1572.

André Thevet, d'Angoulême, a consigné dans sa *Cosmographie universelle* la visite qu'il fit à notre émailleur en 1572 : « Et me recorde qu'il me fust montré, en la maison d'un des plus excellens ourriers esmailleurs qui soit par aventure au monde, une petite idole de Mercure massive de cuivre, ayant les yeux d'argent, autant bien élaborée que les anciens statuaires de Grèce ou de Rome eussent pu faire; laquelle avoit esté trouée trois ans auparavant (1569) en fossoyant quelques vieux murs de la ville. » Bonaventure dit que ce fut lors de l'écroulement du rempart près la tour des Anges, et le jardin du sieur Gallicher.

Le poète Puncteius décrit cette statue dans ces vers latins :

Statuasque serebant

Mercuriumque Scopæ fustum sive arte Perilli;

Argentum ambrosos statuæ decorabat ocellos.

J'avais retrouvé cette statuette, que j'ai gardée long-temps. Je la destinai à notre musée. Mais, à la fin de 1840, après la déclaration formelle de certain fonctionnaire de cette ville, qu'il s'opposerait de tout son pouvoir à la fondation d'une Société Archéologique, pressé vivement par M. Raoul Rochette, je la portai au cabinet des antiques de Paris, où je l'ai revue cette année; j'enrichis aussi le musée de Cluny d'émaux intéressants. Il me reste de la statue une esquisse exacte de M. Boulé, deux lithographies de Tripon, et un charmant tableau de M. G. Ardant-Masjambost.

La collection Debruges-Dumesnil possède, sous le n° 704, un portrait de Charles IX, peint en dieu Mars, tenant une épée de la main droite et un bouclier du bras gauche.

Ce roi est assis dans un char traîné sur les nuages par deux renards; le paillon relève l'éclat de ses vêtements; les initiales L. L. se lisent sur la lame de l'épée, et la date 1573 est écrite sur un nuage derrière le char.

On cite un autre portrait de Charles IX de cette même année, collection Jauzé. Ce prince est peint debout, jouant de la main droite avec un médaillon suspendu à son cou, et appuyant la gauche sur son épée; il est en manteau noir, sous lequel on aperçoit un pour-

point de satin bleu ; rideau vert à gauche. Le fond est bleu. Plaque ovale et concave.

Charles IX est représenté, sur un troisième portrait, dans un char attelé de chevaux blancs ; le mot *sol* est inscrit dans un cartel ; les initiales L. L. et la date 1573 se lisent sur le bassin d'une fontaine (coll. Bernat, de Londres).

Un portrait d'Elisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, représente cette princesse debout près d'une table, tenant un éventail d'une main et des gants de l'autre ; à droite, un rideau vert relevé, comme dans le portrait de son époux, dont celui-ci paraît être le pendant. Sur le tapis bleu de la table, livre et vas. où sont inscrits les mêmes initiales et la même date.

Plat d'émaux de couleur : *Moïse et les Israélites, dans leur camp près des montagnes, recevant la manne du ciel*. Sur une pierre on lit : LÉONARD LIMOSIN ; sur une autre, 1573 ; au dessous, tête de profil sur grisaille fond bleu (coll. Demont).

Ces derniers ouvrages présentent de triples preuves de la décadence de leur auteur et de l'extinction de son génie. Il est à croire que Léonard ne fit pas d'autres émaux. M. Didier Petit, page 26 de son *Catalogue*, cite un sujet allégorique de cet émailleur daté de 1574. Je n'ai pu en découvrir la description dans son livre ; il renvoie aussi à M. Debruges-Dumesnil, et M. Jules Labarte se borne à dire, page 482 de son beau volume : « La dernière date signalée est de 1574 », et, page 586 : « On a des ouvrages de Léonard signés de lui de 1532 à 1574 ».

M'étant imposé la condition de ne citer dans cette notice que les émaux datés, j'ai dû m'abstenir d'énumérer toutes les productions de Léonard, telles que tableaux, plaques, médaillons, coupes et leurs couvercles, plats, gobelets, etc., qui sont conservés au Louvre, à l'hôtel de Cluny, dans les collections Debruges-Dumesnil, Germeau, etc. Je me bornerai à indiquer aux amateurs les n^{os} 490 à 288 du Louvre, 4027 à 4039 du musée des Thermes et de Cluny, et de 696 à 706 du cabinet de M. Debruges. Deux jolis médaillons ovales en cuivre repoussé, représentant deux apôtres, que je cédai à M. du Sommerard, n'avaient pas non plus de date, et étaient malheureusement un peu endommagés.

Un acte des archives départementales passé, dans l'église de St-Martial, par le notaire J. Penicaud, en date du 19 janvier 1575, porte : « Fut présent syre Léonard Lymosin, maistre esmailleur de la pnt ville de Limoges et valet de la chambre notre syre. Reconnoit et confesse messieurs les chanoynes et chappittre de

l'église M. St-Martial, Mathieu Teulier et Jacques Rougier (fondés de pouvoir) estre ses vrais seigneurs fonctiers et directz en toute directite et fondalité d'une maison, jardin et pré situés au lieu de La Brugère, de cinq journaux ou environ, confrontant à une maison dudict Lymosin et à celle de Barthelemy Bouriaud, et debuoir ung chascun an audict chappittre deux sextiers de fromment mesure de Limoges, douze pouletz de cens et de fondalité, et tous droitz seigneuriaux, lods et ventes portables à la maison du syndic à chaque feste de Notre-Dame d'aoult, tant qu'il sera tenancier, etc. Signé : M. TEULIER, ROUGIER, LÉONARD LYMOsin, VALEIX et J. PENICAUD. »

D'après l'opinion commune, Léonard Limosin serait mort vers 1575 : aucune preuve n'en existe pourtant.

On a compulsé en vain les registres des paroisses de Limoges : il n'y est fait aucune mention de sa naissance, de son mariage, ni de son décès. Il a pu mourir dans la paroisse d'Usurat, où il avait des maisons. Sa maison était sous le nom de son fils en 1579.

Nous avons des raisons de croire qu'il laissa deux fils : l'un, héritier de son titre de peintre du roi, et portant son prénom, appelé *messire* dans les actes ; l'autre, François, filleul probablement de son grand-père. Ce qui fortifie cette supposition, ce sont les contrats que j'ai lus, où ces deux émailleurs figurent ensemble comme ayant des intérêts communs. Ils possédaient, en 1606, les maisons de Léonard I, comme celui-ci les possédait avec son frère Martin. Léonard II, son fils, aurait épousé Marguerite Deschamps, ainsi que l'indique l'acte de baptême de son enfant l'an 1599 ; il se remaria avec Marie Taillandier. Jean Limosin serait un autre frère de Léonard I, ou un neveu. Il est triste d'en être réduit là-dessus à des conjectures.

Après avoir cité l'opinion de M. Alexandre Lenoir, reproduite par M. J. Labarte, j'emprunterai, en finissant, à M. de Laborde, à qui je dois déjà tant, quelques mots pour caractériser la manière et le style de notre célèbre émailleur, dont nous avons démontré l'activité et la fécondité prodigieuses :

« L'effet général de ses tableaux est éclatant, clair, harmonieux ; ses carnations, rosées et limpides, ont quelque chose du satin ; ses grisailles sur noir ou sur bleu s'animent comme des peintures ; il nuance ses couleurs mieux que tout autre émailleur ; il n'abuse pas du paillon, et emploie l'or avec grâce et avec esprit ; il se montre à la fois peintre et inventeur ».

MAURICE ARDANT.

ÉDIT DU ROY,

Portant suppression du siège des Appeaux de Ségur et de la justice de la ville de St-Yrieux, et création d'une nouvelle sénéchaussée en ladite ville de St-Yrieux.

Louis, par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre, à tous présents et à venir, salut.

Nous avons été informé que le siège royal établi à Ségur sous le nom de siège des Appeaux, qui, dans son origine, n'avoit été créé que pour la province de Périgord, et s'étoit cependant, par la suite des temps, étendu dans celle du Limousin, formoit, dans l'une et dans l'autre, un degré de juridiction aussi inutile que préjudiciable à nos sujets de ces provinces, dont la plupart, éloignés du lieu de Ségur, sont obligés d'y porter leurs appels des sentences des juges ordinaires, pour plaider ensuite par appel aux sénéchaussées supérieures, et enfin au parlement de Bordeaux;

Et voulant remédier à ces inconvénients, il nous a été représenté qu'il y avoit, dans la ville de St-Yrieux, peu éloignée du lieu de Ségur, une justice tenue en partage entre nous et le chapitre de ladite ville, et ressortissant immédiatement au parlement de Bordeaux, à laquelle la connoissance des cas prévotaux avoit été anciennement attribuée concurremment avec les prévôts des mareschaux et les sièges présidiaux.

Mais, le nombre des officiers qui la composent et l'étendue de son ressort ne répondant pas à ces prérogatives, il nous a paru d'autant plus convenable de supprimer ces deux sièges, et de leur substituer une nouvelle sénéchaussée en ladite ville, que, par un changement si avantageux au public, nous épargnerons à nos sujets des longueurs et des frais aussi onéreux qu'inutiles, et nous établirons cette uniformité dans l'administration de la justice qu'il est nécessaire de maintenir entre les différents sièges de notre royaume.

A ces causes et autres considérations à ce nous mouvant, de l'avis de notre conseil, et de notre certaine science, pleine puissance et autorité royale, nous avons, par notre présent édit perpétuel et

irrévocable, dit, statué et ordonné, disons, statuons et ordonnons, voulons et nous plait ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

Le siège des Appeaux du comté de Périgord et vicomté de Limoges sera et demeurera supprimé à compter du jour de l'enregistrement du présent édit, ainsi que les offices qui composoient ledit siège sans exception, et les appellations des justices qui y ressortissoient seront, à compter dudit jour, portées immédiatement aux sénéchaussées où elles ne ressortissoient que médiatement avant le présent édit.

ART. II.

La justice de St-Yrieyx-la-Perche en Limousin sera et demeurera pareillement supprimée à compter du jour de l'enregistrement du présent édit, ainsi que tous les offices dont elle est composée sans exception ; sauf au chapitre de ladite ville à se pourvoir pardevers nous pour raison de l'indemnité qui peut lui être due au sujet de la portion qui lui appartient dans ladite justice.

ART. III.

Et, pour suppléer à ladite justice et à celle de Ségur, avons créé, érigé et établi, créons, érigeons et établissons, dans notre dite ville de St-Yrieyx, un siège de sénéchaussée qui sera composé d'un sénéchal de robe courte, qui sera par nous pourvu, en la manière ordinaire, d'un lieutenant-général civil, d'un lieutenant-général criminel, d'un lieutenant particulier assesseur civil, d'un assesseur criminel, de deux conseillers, d'un notre avocat et procureur, d'un greffier en chef civil et criminel, de six procureurs, d'un premier huissier et de deux autres huissiers audienciers, tous lesquels dits officiers nous créons en titre d'offices formés pour jouir des gages qui leur seront par nous attribués, ensemble des mêmes droits, autorités, prérogatives, prééminences, franchises, libertés, profits et émoluments dont jouissent les pourvus d'offices de pareilles nature et qualité.

ART. IV.

Le ressort de ladite sénéchaussée de St-Yrieyx sera composé des

justices de Ville-Branche , Chadesséine , Laprurié , Lavaud , Porche-de-Puy-de-Milieu , Puy-de-Haut , La Chacave et l'Etang-de-Bandy , de La Rebeyrolle , de La Fargeas-Maziras , Gabillon et de Beau-Soleil , de la justice ordinaire de Ségur , tant pour ce qui relève de la sénéchaussée de Limoges que pour la portion dépendante de la sénéchaussée d'Uzerche , des justices de Chalard , Ladhenac , La Roche-l'Abeille , Pressinet , Châteaux , Génies et Jullat , situées dans la province de Limousin ; et de celles d'Angosse , Rouffias , Sarazac-Frugie , Firbes , Mialet , Nantiat , St-Priest-les-Fougères , La Valouze , St-Paul-la-Roche et Jumilhac , situées en Périgord ; toutes lesquelles justices demeureront , à compter dudit jour de l'enregistrement de notre présent édit , distraites à perpétuité de leur ancien ressort et sous celui de ladite sénéchaussée de St-Yrieyx , pour être tous appels de sentences ou jugements qui y auront été rendus , circonstances et dépendances , portées et jugées immédiatement en ycelle en la manière prescrite par les ordonnances , et sauf l'appel au parlement de Bordeaux , à l'exception seulement de l'appel des sentences qui se trouveront dans le cas de l'édit des présidiaux , qui sera porté aux sièges présidiaux qui en doivent connoître.

ART. V.

Voulons néanmoins que , jusqu'à ce qu'il se trouve en ladite sénéchaussée de St-Yrieyx trois au moins des juges créés par l'article III ci-dessus , les appels des sentences rendues dans les justices dont nous lui avons attribué le ressort immédiat par l'article précédent continuent d'être portés aux sénéchaussées dont nous avons distrait lesdites justices.

ART. VI.

Les pourvus ou propriétaires des offices dudit siège des Appeaux de Ségur et de ceux qui nous appartiennent en ladite justice de St-Yrieyx seront tenus dans six mois , pour tout délai , à compter du jour de l'enregistrement du présent édit , de remettre entre les mains du sieur contrôleur général de nos finances les pièces qu'ils aviseront bon être , pour être procédé , en notre conseil , à liquidation et au remboursement du prix desdits offices , à peine d'être déchus dudit remboursement , faute d'avoir satisfait à ladite représentation dans le délai ci-dessus marqué.

Si donnons en mandement, etc.

Donné à Versailles, au mois de janvier l'an de grâce mil sept cent cinquante, et de notre règne le trente-cinquième.

Signé LOUIS.

Et plus bas :

Par le roi :

PHÉLIPPEAUX, visa d'Aguesseau, et scellé du grand sceau de France, sur cire verte, en lacs de soie rouges et verts.

Registré au parlement le 16 février 1750.

*(Copie exacte d'une copie ancienne, communiquée par
M. Combet, avocat, correspondant à Uzès.)*

PROCES-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 21 DÉCEMBRE 1854.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Étaient présents : MM. Alluaud aîné, président ; l'abbé Arbellot ; Ardant (Maurice) ; Audouin ; le docteur Bardinet ; Chapoulaud (Roméo) ; de Crossas ; Duverger ; Fizot-Lavergne ; Mazard ; Moulmier ; Nivet-Fontaubert ; Péconnet (Othon) ; Perdoux ; Saint-Germain ; Vanginot.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

A propos d'un passage du procès-verbal relatif à un projet de reconstruction de la charpente du château de Rochechouart, M. le président rend compte de ce qui s'est passé, à ce sujet, au sein du conseil général. Une commission fut nommée pour l'examen de ce projet. M. Fayette porta ses plans. Il résulte des explications qu'il a données que le changement projeté est indispensable. Le faite du toit se trouve non pas au milieu du château, mais au tiers seulement ; et ce vice de construction, qui menace la solidité de l'édifice, exige la reprise à neuf de la charpente, et l'exécution d'un nouveau projet, dans lequel le faitage se trouve placé au centre du château.

A la suite de ces explications, une conversation s'engage à laquelle prennent part MM. Regnault, Duverger, Mazard, Maurice Ardant, Bardinet. M. Regnault demande si, dans le nouveau projet, on conserve à la charpente sa hauteur actuelle. — M. Alluaud répond affirmativement. — M. Mazard, qui a visité et admiré deux fois cette belle charpente, exprime son vif regret de la voir disparaître. — M. Bardinet propose de nommer une commission chargée de faire un rapport sur le nouveau projet : l'assemblée adopte. Cette commission est composée de MM. Maurice Ardant, Regnault, Vanginot, Duverger.

M. le secrétaire-général lit une double liste : 1° de dons offerts au

musée ; 2° de Bulletins adressés à la Société Archéologique par plusieurs compagnies savantes. (*Voir cette liste à la fin du procès-verbal.*) Des remerciements sont votés aux donateurs.

Un de ces envois donne lieu à une discussion. M. Guisard, président de la Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, ayant adressé au musée de Limoges, par l'entremise de M. Duverger, des tuiles romaines à rebord et de forme carrée trouvées dans le sol à une certaine profondeur, dit, dans sa lettre d'envoi, que « ces briques antiques proviennent d'une conduite ayant pu servir au drainage ». M. Duverger, considérant la nature et la configuration du terrain où elles ont été trouvées, adopte cette opinion, et croit pouvoir conclure que les tuyaux de drainage étaient connus des anciens. MM. Alluaud et Bardinet, qui prennent part à la discussion, ne croient pas pouvoir tirer les mêmes conclusions que M. Duverger.

La parole est à M. Roy-Pierreite, qui lit une notice sur la manufacture de tapisseries de la ville de Felletin. Il vient réclamer contre une injustice dont l'opinion publique s'est rendue coupable envers sa ville natale. Les tapis d'Aubusson sont connus dans toute l'Europe et dans le nouveau monde, et ont acquis à cette ville une certaine célébrité. En parlant des tapisseries fabriquées dans le département de la Creuse, on ne parle que des tapis d'Aubusson. Or la ville de Felletin a autant de droits que la ville d'Aubusson à cette brillante renommée. Ses manufactures de tapis, connues dès le commencement du xvi^e siècle, ont conservé leur importance jusqu'à nos jours. M. l'abbé Roy le prouve en faisant l'histoire de cette manufacture, sujet qui a le mérite d'être neuf, et d'être traité avec des documents inédits. L'auteur fait remarquer que Felletin produit, comme Aubusson, des tapis de tout genre, et que les principaux fabricants, ayant une manufacture dans chacune de ces deux villes, emploient, pour l'une comme pour l'autre, les mêmes ouvriers, les mêmes filateurs, les mêmes teinturiers, les mêmes lainages. En terminant, M. Roy exprime le vœu qu'on ajoute désormais au nom d'Aubusson celui de Felletin, si injustement oublié jusqu'ici, et l'assemblée s'associe volontiers à cette juste et légitime réclamation.

M. Alluaud, tout en approuvant l'éloge que l'auteur a fait des maîtrises et des jurandes, et l'utilité de ces institutions pour l'époque où elles ont existé, ne croit pas que ces institutions conviennent à nos mœurs actuelles et à notre époque, où la liberté du

commerce et l'affranchissement de l'industrie ne rendent plus possibles ces privilèges d'autrefois.

MM. Audouin, Saint-Germain, Duverger, prennent part à cette discussion.

M. le secrétaire-général donne lecture d'une lettre de Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême, qui, à propos de la discussion relative au tombeau du cardinal de Gramaud, réclame contre les paroles que lui prête M. Thévenin (p. 302, T. IV, du Bulletin de la Société) : « Je n'ai jamais pu, dit-il, avoir même la pensée de dire que la croix que le défunt tenait sur sa poitrine était la croix épiscopale. Non-seulement les simples prêtres, mais les laïques, étaient enterrés tenant ainsi la croix. Je n'ai parlé que des deux petites croix gravées au dessus des épaules, et j'ai dit de l'une † : « Voici la croix archiépiscopale de Reims » ; et de l'autre † : « Voici la croix patriarchale d'Alexandrie ». Mgr Cousseau ajoute que, dans cette discussion, « la seule supposition vraisemblable eût été que le cœur ou les entrailles eussent été portées dans le tombeau de famille au moment même où le corps était enterré dans le chœur de Poitiers. La grossièreté du monument est bien compensée par sa solidité, et s'expliquerait aussi par cette raison qu'il ne recouvrait que les entrailles, et que le défunt avait un monument plus digne dans sa cathédrale. »

Après cette lecture, M. Ardant réclame contre la manière inexacte dont M. de Burdin, dans son rapport, a rendu compte de l'opinion des membres de la commission; il proteste surtout contre l'espèce de boutade par laquelle M. de Burdin a terminé son article.

Sur la proposition de M. le président, qui parle au nom du bureau, la Société nomme secrétaire adjoint M. Othon Péconnet en remplacement de M. Brunet, nommé substitut à St-Yrieix.

M. Maurice Ardant lit un article sur un vase (genre Bernard Palissy) offert à la Société par M. Lesme. Il fait les plus grands éloges de l'œuvre d'art et de l'artiste. Les hyperboles poétiques dont il accompagne ses appréciations donnent lieu à des réclamations de la part de quelques membres, qui font remarquer que, si l'on veut doubler le prix de la louange, il faut la distribuer avec une juste mesure.

La séance est levée.

Liste des ouvrages adressés à la Société.

1° La Société d'Emulation de l'Allier : la *collection complète de ses ouvrages de 1846 à 1854*.

2° L'Académie de Belgique : ses *Annales*, T. XI, 3^e liv.

3° La Société Française pour la conservation des monuments historiques : le *volume de 1853*.

4° La Société Archéologique de l'Orléanais : le 2^e semestre de 1854.

5° La Société Scientifique et Littéraire du Limbourg : son *Bulletin*, T. II, 1^{er} fascicule.

6° M. le baron Chaudruc de Crazannes : une brochure *sur la monnaie obsidionale de Tournay, dite de Surville* (siège de 1709).

7° M. l'abbé Jules Corblet, vicaire de Saint-Germain d'Amiens : *Notice sur son église*.

8° M. Renier Chalon : brochure intitulée : *Une monnaie de Scheiffard de Mérode, seigneur de Limbricht*.

9° Au musée. — M. le comte de Montbron : une *autruche et un alpaga*.

10° M. Duléry, curé de Biennac : deux *épitaphes* déjà mentionnées.

11° M. Dechabacque : le *portrait du général Dupuy* en uniforme de colonel du 1^{er} régiment de la Méditerranée, peint par Kraneck, 1808.

12° M. Maurice Ardant : deux *vases romains* trouvés à La Mauvandièrre et au clos des Hautes-Palisses.

Le Secrétaire, l'abbé ARBELLOT.

SÉANCE GÉNÉRALE DE SEPTEMBRE 1855.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Etaient présents : MM. Alluaud, président ; Arbellot ; Ardant ; Bardinet ; G. Duverger ; de Crossas ; R. Chapoulaud ; Saint-Genis ; Lemaistre ; Mazard ; Nalbert ; Péconnet ; Ruben ; Santerre de Boves.

M. O. Péconnet donne lecture du procès-verbal de la précédente séance : il est adopté après quelques rectifications peu importantes.

Sont proclamés membres résidants MM. Lemaltre, médecin, et Buisson-Masvergnier, avocat. MM. Ardant et Alluaud proposent ensuite de recevoir membre résidant le général comte de Rochechouart. Son admission est immédiatement prononcée.

Sont ensuite présentés MM. l'abbé Védrinne et J.-B. Lansade. Leur proclamation est, conformément aux Statuts, renvoyée à la séance suivante.

Il est donné par M. le président lecture à la Société d'une lettre à elle adressée par M. de Caumont. Cette lettre renferme diverses questions archéologiques. Elles sont le programme arrêté pour être débattu dans un congrès qui doit se réunir à Paris, et auquel doivent assister des archéologues de diverses nations. La Société nomme pour faire une réponse sommaire à ces questions une commission composée de l'abbé Arbellot et de MM. Texier et Vanginot.

La Société reçoit un certain nombre d'objets qui lui sont offerts par diverses personnes. (*Voir l'inventaire.*) Elle remarque particulièrement une arme kabyle nommée *flissa*, et donnée par M. Garaud, président de chambre.

Sur la proposition d'un de ses membres, la Société émet ensuite le vœu de voir transférer à la bibliothèque communale les registres consulaires, qui ne peuvent être que difficilement consultés à l'hôtel-de-ville. Elle charge son secrétaire de transmettre à M. le maire de Limoges l'expression du désir de la Société.

M. le président a donné ensuite la parole à M. O. Péconnet. Ce membre a lu alors la première partie d'un très-important travail qui porte ce titre : « *Loisel : vie d'un jurisconsulte au xvi^e siècle* ». M. Péconnet a commencé par exposer à grands traits l'influence de la jurisprudence sur les progrès des sociétés. Il a recherché ensuite pourquoi les noms des jurisconsultes devenaient rarement populaires comme ceux des poètes ou des orateurs, et, après quelques observations préliminaires, il est entré hardiment dans son sujet. Il a raconté la naissance de Loisel à Beauvais, et son éducation au collège de Presles, dans lequel il eut pour professeur le grand Ramus. Quelle était sa méthode d'enseignement ? Quelle fut l'influence que Ramus exerça sur Loisel ? Ces deux questions ont été complètement traitées dans le travail analysé.

M. O. Péconnet a montré ensuite Loisel arrivant à l'âge de dix-huit ans, hésitant long-temps entre l'étude de la jurisprudence ou de

la médecine, se décidant enfin à embrasser la profession d'avocat, et partant pour la faculté de Toulouse qu'allaient illustrer les leçons de Cujas. Arrivé à ce point de son travail, l'honorable membre a abandonné pour un moment la biographie de Loisel, et recherché quel était en France, à cette époque, l'état des études du droit. Il a examiné quel avait été le sens des travaux des glossateurs et de Bartole, et quelle avait été la réforme opérée par Cujas; il a retracé successivement la vie et les travaux de ce jurisconsulte célèbre. Passant ensuite à Dumoulin, M. Péconnet s'est efforcé de bien faire comprendre les tendances de son esprit et de ses ouvrages, et aussi la grandeur du rôle qu'il avait joué. Revenant ensuite à Loisel, son biographe l'a montré vivant dans l'intimité de Cujas, et le suivant à Paris, Bourges, Cahors et Valence. Enfin M. Péconnet a montré Loisel, avocat en 1559, trouvant à grand'peine une cause pour débiter, et se produisant tout à coup au barreau avec un tel éclat que M. Dumesnil, avocat du roi, lui fit aussitôt offrir la main d'une nièce dont il était tuteur. Le biographe a donné quelques détails pittoresques sur ce mariage inespéré pour Loisel, et a abandonné son héros au moment où il allait entrer véritablement dans la vie publique.

M. le président a manifesté l'espoir d'entendre bientôt la lecture d'une autre partie de ce travail.

La séance a été levée à dix heures.

Le Secrétaire, l'abbé ARBELLOT.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 12 DÉCEMBRE 1855.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Etaient présents : MM. Alluaud; l'abbé Arbellot; Maurice Ardant; Astaix; Buisson-Masvergnier; Roméo Chapoulaud; de Crossas; Duverger; Lemaitre; Nalbert; Nivet-Fontaubert; Othon

Péconnet, Regnault; Roy-Pierrefite; Emile Ruben; Sazerat; Vanginot.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Lecture est faite d'une liste de dons offerts au musée, et de bulletins de diverses sociétés savantes adressés à la Société Archéologique du Limousin. (*Voir cette liste à la fin du procès-verbal.*)

M. le président proclame membres correspondants de la Société : MM. le comte de Laborde; Ferdinand de Lasteyrie; Maximin Déloche, de Tulle, chef de bureau au ministère des travaux publics. — Ces divers membres sont présentés par MM. DuBoys, Maurice Ardant, l'abbé Arbellot.

M. Regnault rend compte à la Société de deux volumes de Mémoires publiés par la Société des Sciences et Arts de Blois. Il analyse les tomes III et IV, et donne la nomenclature des travaux de divers genres que renferment ces deux volumes. Il signale en particulier, dans le tome III, le mémoire intitulé : *Coup-d'œil sur quelques anciens systèmes de philosophie*, par M. Cler; un morceau littéraire qui a pour titre : *Course de Bethléhem aux ruines d'Engaddi*; puis des *Etudes littéraires pour servir à l'étude de Blois et du Blésois*, par M. le comte de Salaberry, et enfin une *Note à l'occasion d'autographes*, par M. Duplessis.

Le tome IV, qui s'ouvre, comme le précédent, par un discours de M. de La Saussaye, renferme un mémoire fort intéressant sur les devises héraldiques, par M. le comte de Salaberry. La Société écoute avec un vif intérêt les fragments que M. Regnault cite de ce travail. Ce volume se termine par deux articles intitulés : *Etat de la France au commencement du règne de Charles IX*, par M. Postausque, et *l'Histoire des chaussures à la poulaine*, par M. Naudin.

M. le président félicite M. Regnault de l'analyse qu'il vient de faire avec autant de talent que de conscience; il le remercie du bon exemple qu'il vient de donner à la Société, et qu'on s'empressera sans doute de suivre à l'avenir.

M. l'abbé Arbellot donne lecture d'un travail intitulé : *Etude sur Pierre le Scolastique*. Cet écrivain limousin, auteur d'un poème en neuf livres sur saint Martial, n'est guère connu que par les fragments qu'en cite Bonaventure et par l'analyse de son poème faite par D. Rivet dans l'Histoire littéraire de la France. Les savants ne sont pas d'accord sur l'époque où il a vécu. Les uns le font vivre à la fin du x^e siècle, les autres à la fin du siècle suivant. M. Arbellot, pesant les diverses raisons alléguées de part et d'autre, conclut que Pierre le Scolastique vivait à la fin du x^e siècle et au commencement

du XI^e. — Cette dissertation est suivie de nombreux fragments de Pierre le Scolastique, inédits pour la plupart : M. Arbellot réserve la lecture de cette partie de son travail.

La séance est levée.

Liste des dons offerts au musée et à la bibliothèque de la Société.

I. — A la bibliothèque :

1^o *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. II, 1855, 4 vol. in-8^o.

2^o *Bulletin de la Société d'Emulation de l'Allier*, avril 1855, br. in-8^o.

3^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, 1855, n^{os} 2 et 3, 2 br. in-8^o.

4^o *Recherches historiques sur l'ancien capitoulat*, par M. Gustave de Juillac (le vicomte), 1855, br. in-8^o de 403 pages.

5^o *Bulletin de la Société Archéologique de l'Orléanais*, n^o 21, 1855, br. in-8^o.

6^o *Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, juillet, août et septembre 1855, 2 br. in-8^o.

7^o *Société des Sciences naturelles*, t. II, 2^e fascicule, août 1855, br. in-8^o.

8^o *Annales de l'Académie d'Archéologie*, t. XII, 3^e liv. 1855, br. in-8^o.

9^o *Annuaire de la Société des Antiquaires de France*, 1855, 4 vol. in-18 de 240 pages.

10^o *Rochechouart* (histoire, légendes, archéologie), par M. l'abbé Duléry, 1855, 4 vol. in-8^o.

II. — Au musée :

1^o S. M. l'Empereur : le *Festin de nocce de Daphnis et Chloé*, par Bouterweck, 1855.

2^o M. le baron Petit de Lafosse, préfet : le *portrait en pied de la duchesse d'Angoulême*.

3^o M. Martin, chef de bureau à la mairie : un *vaisseau hollandais*.

4^o M^{me} *** : un *cadre en broderie soie et or représentant Jésus au tombeau*.

5^o M. Leclerc (André) : une *pipe arabe* ; deux *minéraux*.

6^o M. Bourgoïn-Mélisse : un *saint Pierre*, plaque en cuivre ; un *sceau en plomb* ; une *petite pièce de monnaie* ; une *pièce*.

7^o Louis Descubes : une *clef moyen-âge*.

8° Basquet, serrurier : un *chérubin*, bois sculpté.

Le garde-musée pense que, en remerciant M. le préfet pour la toile, on pourrait lui demander le châssis et le cadre de la duchesse d'Angoulême.

Le Secrétaire, l'abbé ARBELLOT.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 24 JANVIER 1856.

Présidence de M. Alluaud usui.

Etaient présents : MM. Alluaud ; Arbellot ; Audouin ; Astair ; Maurice Ardant ; Bardinet ; Buisson - Masvergnier, Cazeaux ; Roméo Chapoulaud ; Charreyre ; Auguste DuBoys ; de Grave ; Lesme ; Lemaltre ; Nivet ; Nalbert ; O. Péconnet ; Perdoux ; Roy-Pierrefite ; Emile Ruben.

La séance a été ouverte à huit heures moins un quart. Le procès-verbal de la réunion précédente a été lu et adopté sans réclamation.

Sont proclamés membres résidants MM. l'abbé Védrinne et Jean-Baptiste Lansade.

M. le président annonce à la Société l'envoi de diverses publications. (*Voir le catalogue à la fin du procès-verbal.*) Il remercie M. Arbellot d'avoir bien voulu lui dédier la *Revue Archéologique du Limousin* qu'il vient de publier. La Société remarque surtout parmi les divers objets à elle adressés une soucoupe en porcelaine cuite en une heure et demie dans un four à gaz. Elle émet un vœu de félicitations pour MM. Pouyat, Brocchi et Baignol frères, auxquels est dû cet important essai.

M. Buisson-Masvergnier donne à la Société un autographe de M. Guernon de Ranville, autographe contenant diverses questions sur les règles d'orthographe et de prononciation du patois limousin. Il est décidé que cette lettre, écrite à l'un des parents de M. Buisson-Masvergnier, sera déposée aux archives.

M. le président donne lecture d'une lettre conçue en termes impératifs, et par laquelle M. Larue-Dubarry réclame des armes confiées par lui au musée, et figurant, dit-il, dans les collections, mais à titre de dépôt. Il est décidé que les objets réclamés seront restitués, mais seulement contre la remise du récépissé constatant le dépôt.

M. le président apprend alors à la Société qu'elle va perdre son secrétaire-général, M. l'abbé Arbellot, promu à la cure de Rochecouart. En félicitant M. l'abbé Arbellot d'une nomination dont il est si digne, M. le président exprime le profond regret de voir s'éloigner un des membres les plus actifs de la Société. Il énumère en peu de mots les divers travaux qui ont conquis à M. Arbellot une place éminente parmi les archéologues, et il espère que la Société ne sera pas, malgré son absence, entièrement privée de ses intéressantes communications. La Société s'associe tout entière aux paroles de son président, et M. Arbellot, après avoir remercié ses collègues de ce qu'il nomme une excessive bienveillance, s'engage à continuer à fournir à la Société son active collaboration.

Il est immédiatement procédé à l'élection d'un nouveau secrétaire-général. Le dépouillement du scrutin secret donne à M. Othon Péconnet la presque unanimité des suffrages. En conséquence, il est proclamé secrétaire-général en remplacement de M. Arbellot.

Il est aussi procédé à la nomination de deux secrétaires adjoints. La promotion de M. Othon Péconnet laissait une seule place vacante; mais l'extension de la correspondance et la diversité des obligations à remplir ont paru nécessiter la nomination d'un nouveau secrétaire adjoint.

MM. Emile Ruben et Roy-Pierrefite, ayant obtenu la plus grande partie des voix, ont été nommés membres du bureau.

M. Othon Péconnet fait à la Société un rapport sur le budget de l'année 1854. Il fait connaître les résultats suivants :

Recettes.....	4,994 fr. 55 c.
Dépenses.....	2,164 95
Déficit.....	470 40

Ce déficit, amené par la subvention de 500 fr. allouée ordinairement par la ville, et momentanément supprimée, a été comblé avec des fonds provenant des premières recettes de 1855. Des remerciements sont votés par la Société à M. Navières, trésorier.

M. Buisson-Masvergnier lit un compte-rendu de divers numéros

du *Chroniqueur du Périgord*. Il analyse divers travaux qui ont paru dans ce recueil. Cette lecture a été écoutée avec intérêt.

La séance est levée.

Liste des dons faits à cette séance.

- 1° *Société médicale de Limoges*, bulletin 1855.
- 2° *Société de l'Histoire de France*, bulletin 1855.
- 3° *Bulletin des Sociétés Savantes*, décembre 1855.
- 4° M. l'abbé Arbellot : *Revue Archéologique*.
- 5° *Le Chroniqueur du Périgord*, 6^e livraison, 1855.
- 6° *Bulletin de la Société du Limbourg*, t. II, 1854-55.
- 7° *Société des Antiquaires de l'Ouest*, années 1853-54.

Le Secrétaire, OTHON PÉCONNET.



COMPTE-RENDU

PRÉSENTÉ PAR M. ÉMILÉ RUBEN

Du livre offert à la Société portant pour titre : « Recherches historiques sur l'ancien capitoulat de la ville de Toulouse, par M. le vicomte Gustave de Juillac (1). »

C'est avec raison, à notre avis, que M. le vicomte de Juillac, membre de la Société Archéologique du Midi, et un de nos correspondants, intitule son opuscule : *Recherches historiques sur l'ancien capitoulat de Toulouse*. Il est impossible en effet de grouper un plus grand nombre de faits dans un aussi petit volume. On doit même regretter que l'auteur n'ait pas donné plus d'extension à son ouvrage : les lecteurs y auraient certainement gagné, et, plus que tout autre, celui qui est chargé d'en rendre compte. Lorsqu'une œuvre est aussi concise et aussi consciencieuse que celle-ci, il est bien difficile d'en faire l'analyse et la critique.

Nous disons que cette œuvre est consciencieuse : l'auteur avoue en effet qu'elle n'était pas destinée à voir le jour. N'écrivant pas pour le public, il a été moins enclin à se laisser séduire par ce malin esprit d'innovation et de système qui sollicite si vivement ceux qui ont entrepris d'éclaircir quelques obscurités historiques. Or, au nombre de ces obscurités, on peut placer l'histoire des communes en général, et en particulier l'histoire du capitoulat de Toulouse.

Un premier point cependant semble définitivement acquis à l'histoire : c'est que les différentes communes de France ont eu chacune leur origine et leur organisation propre, et nous courrions dès lors grand risque de nous fourvoyer si, par exemple, nous tentions d'établir une analogie complète entre les capitouls de Toulouse et les consuls de Limoges. Pour notre compte, il nous eût été agréable de donner des lettres de noblesse aux anciens magistrats de notre cité. Mais nous avons vainement feuilleté *l'Histoire du Limousin* de M. Leymarie ; et, si l'on en excepte certains privilèges accordés par Charles VII à ceux qui avaient été consuls, tels que de posséder des fiefs nobles sans être tenus d'aucune contribution

(1) Toulouse, 1855, in-8°.

ou charge de ban et arrière-ban, cette histoire est muette sur cette question. Et du reste il n'est pas dit que ces privilèges fussent transmissibles aux descendants des consuls ; ce qui exclut toute idée de noblesse. C'est au surplus un point historique que nous abandonnons aux savants.

M. le vicomte de Juillac envisage sous deux points de vue la noblesse du capitoulat de Toulouse : 1^o la noblesse de la cité, commune à un grand nombre de villes de France ; 2^o la noblesse particulière aux capitouls, et transmissible à leurs descendants. Pour résoudre cette double question, l'auteur commence par tracer un abrégé, trop succinct peut-être, de l'histoire de Toulouse depuis sa fondation. Faisant la part du chaos et des ténèbres, il se contente d'énumérer avec la prudence scrupuleuse du vrai savant les différents systèmes qui se sont produits au sujet de l'origine de cette ville ; puis, passant rapidement à l'époque de la conquête romaine, il se demande si Toulouse devint un municipe ou une colonie.

On sait la différence qui existait entre le municipe et la colonie : M. Raynouard, dans son *Histoire du droit municipal en France*, nous a édifiés à ce sujet. Le pays vaincu était municipe lorsque le vainqueur se contentait de l'adopter en quelque sorte en l'admettant à jouir du droit romain. Limoges fut dans ce cas ; son territoire fut respecté : elle n'eut pas à subir l'intrusion romaine ; et la commune, après la conquête, dut conserver ce caractère de bourgeoisie qui l'a toujours distinguée jusqu'à la révolution de 1789. Plus souvent au contraire, soit pour repeupler, soit pour conserver le pays vaincu, soit enfin pour se débarrasser d'une population turbulente, les Romains enrôlaient les citoyens pauvres, et, sous la conduite d'un magistrat, la colonie allait prendre possession du territoire étranger, s'organisait en société avec les lois et les privilèges dont elle jouissait dans la mère-patrie, et devenait en quelque sorte une petite Rome, ce qu'Aulu-Gèlle appelle poétiquement : *Quasi effigies parva populi romani*. Ajoutons avec M. Raynouard que, si les nuances qui distinguèrent originairement les droits des colonies et ceux des municipes disparurent par la suite sous l'unité des lois et du gouvernement romain dans les Gaules, les colonies furent cependant plus essentiellement romaines que les municipes.

Cette distinction bien établie, un examen attentif des passages contradictoires cités par M. de Juillac nous fait incliner à penser avec lui que Toulouse, après la conquête romaine, devint une colonie. Son amphithéâtre, son capitole, son sénat revêtu du

laticlave, la plupart de ses institutions, dénotent bien une image de Rome. Ce titre de colonie, moins précieux et moins recherché sans doute que celui de municipe, indique déjà une organisation aristocratique; et nous verrons un peu plus loin le parti que le savant archéologue du Midi tire de cette idée.

Après avoir indiqué comment Toulouse et son territoire passèrent successivement des Romains aux Goths sous Honorius, et des Goths aux Francs sous Dagobert, comment elle devint la capitale d'un état héréditaire sous les comtes et d'une province après sa réunion à la couronne; comment enfin, dans cette dernière période, grâce au courage de ses habitants et aux services qu'elle avait rendus aux rois de France, elle obtint d'eux nombre de franchises et de privilèges; après avoir, en un mot, énuméré tous les titres de noblesse de la cité, l'auteur s'occupe de la noblesse conférée à ses administrateurs, et transmissible à leurs descendants.

Si Toulouse fut une colonie, non-seulement le sénat, mais encore les décurions de cette petite Rome étaient nobles, et les capitouls, successeurs des décurions, durent être nobles aussi. A cette première induction viennent se joindre une multitude de faits historiques que nous sommes forcé de passer sous silence pour être plus bref que l'auteur. Nous ne ferons également que mentionner un chapitre intéressant sur l'origine de la dénomination de *capitouls*, et sur l'époque où cette dénomination fut réellement acquise. Ainsi, d'après M. de Juillac, capitoul ne vient ni de *comes Capitolii*, gardien du Capitole; ni de *capitolier* ou membre du chapitre, c'est-à-dire du conseil des comtes, qui n'étaient autres que les consuls suivant du Mége; ni enfin de membre du conseil capitulaire, institué en 778, lors de la création du royaume d'Aquitaine, que Charlemagne donna à son jeune fils Louis-le-Débonnaire, système différent du précédent en ce que ce conseil adjoint au tuteur du jeune prince fut à l'origine composé de citoyens nobles de la ville, et dépendait de la volonté comtale. Mais il finit par s'affranchir, se fit élire par les populations, et conserva ses attributions primitives, entre autres le droit de juridiction. A la mort d'Alphonse, dernier comte de Toulouse, ce fut désormais au nom des rois de France qu'il dut rendre la justice: alors il quitta le château Narbonnais, résidence des comtes, pour aller tenir ses séances au *Capitole*. Voici quelle est, d'après M. de Juillac, la véritable origine ou plutôt la véritable racine du mot capitouls: *li senhors de Capitol*. Cette opinion a le rare mérite d'être simple, et de concilier tous les systèmes contradictoires qui se sont produits au sujet de ce point historique.

Il faut encore renvoyer à l'opuscule qui nous occupe pour l'énumération des droits, immunités, privilèges, préséances, etc., dont jouirent les capitouls comme nobles, et même comme chefs de nobles; et des titres, actes, arrêts, édits, déclarations, lettres-patentes, etc., par lesquels ces capitouls reçurent la concession de nouveaux privilèges, et furent maintenus dans les anciens. Nous craindrions de refroidir complètement votre bienveillante attention sous une averse de citations et de dates. Malgré tout le talent avec lequel est ordonnée et présentée cette accumulation de vieux parchemins, la noblesse des capitouls ne saurait nous intéresser, nous Limousins, au même point que les habitants de la vieille cité toulousaine. Seulement nous rencontrons ici une figure de connaissance : c'est Claude Bazin, seigneur de Besons, intendant de justice, police et finances en Languedoc en l'année 1666. Ce Claude Bazin, ainsi qu'on peut le voir en parcourant la liste des intendants du Limousin publiée dans l'*Annuaire de la Haute-Vienne* pour 1856 par notre infatigable chercheur M. Auguste DuBoys; ce Claude Bazin est très-probablement le même qui fut notre premier intendant en 1629. Nommé par le roi pour la recherche des faux nobles de la province du Languedoc commencée en 1666, il déclare que Sa Majesté a maintenu dans tous leurs titres de nobles les capitouls ainsi que leurs enfants nés avant ou après leur capitoulat.

Le pouvoir de ces capitouls était du reste bien éphémère. Comme nos consuls, ils étaient élus pour un an, et le nombre des nobles de la ville de Toulouse se fût prodigieusement accru si premièrement celui des capitouls, qui était primitivement de vingt-quatre, n'eût été réduit à huit à partir de l'année 1435; si, en second lieu, ces capitouls n'eussent été rééligibles, et si enfin le peuple, qui les élisait jusqu'en 1659, et les rois de France postérieurement à cette époque, mais seulement jusqu'au moment où ils vendirent ces postes honorables, au lieu de choisir des bourgeois pour en faire des nobles, n'eussent souvent choisi des nobles pour en faire des capitouls.

Cette date de 1659 est une date marquante dans l'histoire du capitoulat. C'est à cette époque, ainsi que le rapporte M. du Mège, que Louis XIV, qui n'aimait pas l'opposition, crut plus utile et plus convenable de nommer lui-même les capitouls. M. du Mège ne dit pas s'il y eut un prétexte à cette violation des libertés toulousaines, et M. le vicomte de Juillac est également muet sur ce point.

Un autre grand roi, Henri IV, en avait fait autant du consulat de Limoges. Le tome III de nos registres consulaires contient à ce sujet

des détails curieux. En 1602, l'établissement du subside du sou pour livre, vulgairement appelé la *pancarte*, causa une vive émotion parmi les habitants de Limoges. Pour punir les consuls de la tiédeur et de la mollesse qu'ils mirent à réprimer les désordres qui eurent lieu, le roi réduisit à six leur nombre, qui était antérieurement de douze, et les nomma lui-même.

A partir de cette révolution dans le mode de nomination des capitouls, l'institution du capitoulat tombe en décadence. Ces fonctions finissent par être vendues, comme les charges de trésorier et de secrétaire de commandements, et une foule d'étrangers et de familles obscures peuvent, en se faisant nommer capitouls, acquérir la noblesse à prix d'argent. Cet état de choses continue jusqu'en 1790. Cette institution, comme beaucoup d'autres, fut balayée par la révolution.

Le travail de M. le comte de Juillac se termine par une liste alphabétique des consuls et capitouls de Toulouse à partir de 1447. Nous avons encore ici eu recours à notre ami M. DuBoys. Il n'a reconnu dans cette liste aucun nom intéressant pour notre histoire. Du reste c'est un excellent travail : il est bon de désigner à la postérité ceux qui se sont dévoués à leur pays. Nous apprenons qu'un semblable travail se prépare pour les consuls de Limoges.

Nous avouerons en terminant que nous aurions pu tirer un bien meilleur parti des détails intéressants contenus dans l'opuscule de M. de Juillac : nous aurions dû établir un parallèle complet entre le capitoulat de Toulouse et le consulat de Limoges, et faire ressortir les différences de leur organisation respective. En cela notre travail eût pu avoir son utilité, et ne pas manquer d'intérêt, mais nous n'avions ni les connaissances, ni l'habileté, ni les loisirs nécessaires : nous n'avions pour nous que votre bienveillance, sur laquelle nous comptions ; mais ce n'était pas assez.

EMILE RUBEN.

A ajouter à la notice sur Léonard Limosin.

Un contrat du 40 février 1577, reçu Albin, notaire, fait mention des hoirs de feu Léonard Limosin, esmailleur. (Liasse 4471.)

TARIF DES DROITS DE COURTAGE

DANS L'ÉTENDUE DE L'ÉLECTION DE LIMOGES.

DE PAR LE ROI, ET DE L'ORDONNANCE DE MONSIEUR L'INTENDANT.

TARIF des droits que le Roi, en son conseil, veut et ordonne être payés aux courtiers des vins, cidres, eau-de-vie et liqueurs, créé par édit du mois de juin 1694 dans l'étendue de l'élection de Limoges, arrêté au conseil le 25 septembre de la présente année 1694.

ÉLECTION DE LIMOGES.

Pour chaque barrique de vin qui sera vendue dans la ville bourg de la ville élection de Limoges, il sera payé six sols; ci 6 s.

Pour chaque barrique de cidre, il sera payé trois sols; ci 3 s.

Pour chaque barrique d'eau-de-vie contenant vingt-sept à vingt-huit veltes, quinze sols; ci..... 15 s.

Pour chaque barrique de liqueur qui sera vendue, trente sols; ci..... 4 l. 40 s..

Et pour les autres vaisseaux à proportion, lesquels droits seront payés par les vendeurs lors de la vente.

Fait et arrêté au conseil royal des finances, tenu à Versailles le treizième jour de novembre mil six cents quatre-vingt-onze. Collationné, scellé et signé DELESTRE.

Collationné à l'original par nous écuyer, conseiller et secrétaire du roi, maison, couronne de France et de ses finances, signé NOBLET.

ANDRÉ JOUBERT DE BOUVILLE, *chevalier marquis de Bise, conseiller du roi en tous ses conseils, maître des requêtes ordinaire de son hôtel, intendant de justice, police et finance en la généralité de Limoges.*

Vu le présent tarif arrêté au conseil royal des finances le treize novembre dernier, nous ordonnons que ledit tarif sera exécuté selon sa forme et teneur dans l'étendue de l'élection de Limoges. Fait à Angoulême le troisième janvier mil six cents quatre-vingt-douze. Signé JOUBERT.

Vu par nous, maire et prévôts-consuls en charge de la présente année, le Tarif des droits que le roi ordonne être payés aux courtiers et commissaires, des vins, eau-de-vie et autres liqueurs, arrêté au conseil le 25 septembre 1694. Fait dans la chambre du conseil de l'hôtel commun, ce 9 novembre 1706.

Signé DE VILOUTREIX, *maire*. DORAT, *prevôt-consul*; DELOMÉNIE, BENOIT, JEAN GRELET, REYMON GARAT et FARNE, *consuls*. DORSONVAL, *procureur du roi*. GRAMAGNACT, *secrétaire-greffier de l'hôtel commun*.

PIERRE LE SCOLASTIQUE.

FRAGMENTS DU POÈME DE SAINT MARTIAL.

ARTICLE SECOND.

*Codex Petri Scholastici de apostolo Christi sanctissimo viro
Martiale, rebusque ad ipsum pertinentibus (1).*

Au mois de juillet 1855, nous avons découvert, dans un manuscrit latin de la Bibliothèque impériale (mss. lat., ancien fonds, n° 5365), le commencement du poème de Pierre le Scolastique. Mais, comme nous ne songions pas alors à publier ces fragments, nous avons négligé de les transcrire. Nous avons écrit à M. Claude, conservateur de la Bibliothèque impériale, et cet habile et érudit paléographe, avec une bienveillance dont tous ceux qui le connaissent ont à se louer, a bien voulu nous transcrire, et nous adresser les deux pièces suivantes, c'est-à-dire l'invocation du poète et le poème premier du premier livre :

INVOCATIO POETÆ, SEU HYMNUS.

Christe, rex regum, quia Martialis
Gloria dignus manet, ac perhennis
Laus tuum sanctum decet, ora nobis
Laudibus imple.

Laudibus dignis celebremus omnes
A Deo lectum, Dominoque doctum.
Quo Deum verum didicit colendum
Gens aquitana.

(1) Dans le mss. de la Bibliothèque impériale, ce titre est précédé des paroles suivantes : Hoc metrum lyricum dicolon tetrastrophon est. Primi enim tres versus sunt quibus nomen est sacri, quod genus metri constat trocheo, spondeo, dactilo et duobus trocheis. Quartus vero, qui adonius dicitur, dactilo et spondeo pedibus terminatur.

Namque Messias sibi Marcialem
 Eligens, idem docuit magister :
 Post, Deo plenus, datus est ab ipso
 Dux Aquitanis.

Det Deus nobis veniam reatus,
 Qui suum sanctum dedit ut colamus,
 Ac suum præstet sine fine nomen
 Glorificare.

INVOCATION DU POÈTE. — HYMNE.

O Christ, ô roi des rois ! puisque Martial est toujours digne de gloire, puisqu'il convient de le louer par un hymne éternel, remplis notre bouche de ses louanges.

Célébrons dignement celui qu'a choisi le Seigneur, celui que le Seigneur a instruit, celui qui a appris à l'Aquitaine à honorer le vrai Dieu.

C'est le Messie qui a élu Martial ; c'est ce divin maître qui l'a enseigné ! — Formé à son école, et le cœur plein de Dieu, il fut donné pour guide aux peuples de l'Aquitaine.

Que Dieu nous accorde le pardon de nos fautes, lui qui nous a donné d'honorer ce grand saint ; et qu'ainsi nous puissions glorifier son nom par des hymnes sans fin.

LIVRE PREMIER.

Incipit quædam tractatiuncula de eodem sancto.

Sors gradum Judæ tribuit Matthiæ,
 Quod volunt (1) quidam dare Marciali;
 Nomen et Joseph perhibent eidem
 Cedere sorte.

Barsaban tradunt Arimathianum
 Qui suo Christum posuit sepulchro :
 Nobiles ambos liquet ex eadem
 Urbe fuisse.

(1) Mss. *voluit*.

Sorte duxerunt socii legendum
 Qui loco Judæ foret ordinandus :
 Ipse Judæa sacra seminavit
 Dogmata Christi.

Hujus an quæris regione terræ
 Corpus extinctum queat inveniri :
 Consulant gnaros, quia forte notas
 Liquerit vras.

Nos fidem tandem dubiis habere,
 Ni prius fiant ratione certa :
 Non decet ne qui facilem refutet
 Credulitatem.

Nempe Messias, Rimiam (*sic*), Johannes
 Dictus est olim per opinionem :
 Quamdiu de se volitare famam
 Non toleravit.

Ceterum, si quis similem Johanni
 Quærat, Helian adhibere debet :
 Ast Petro Paulus simuletur idem
 Quo referantur.

Ecce qui possunt bene comparari,
 Cum pares hi sint sibi sicut illi,
 Ut fiat proportio dignitatis
 Equiparatæ (1).

Non enim quamquam sit apostolatus
 Particeps, Paulum duodenus ordo
 Continet : neque (2) quoque Martialis
 Continet illos.

Vos tamen celsis meritis haberi
 Compares illis proceres beati,
 Astruit plane rata magnitudo,
 Vos decus orbis.

Vos, quibus sanctus ducibus Geraldus,
 Spiritu membris nitidis soluto,
 Scandit in cælum : patriæ lucernam
 Contuleratis.

(1) Mss. *equipparat*.

(2) Mss. *nocte*.

Almus Austremonius hic fuisset ,
 Quem ferunt primum docuisse gentem ;
 Si tibi compar simul extitisset ,
 Inclite pastor.

Ipse plantaras : alii rigarunt :
 Pro quibus stulti modo te repellunt :
 Provehens auctor geminum laborem
 Increpet illos.

Nec suo Petrus sine fratre venit ,
 Cui suæ messis cumulum placere
 Noverat : tu cum reliquis duobus
 Nos docuisti.

Herveus princeps Turonensis urbem
 Scit suo fretam (1) patre Marciale :
 Ante quem Burdegala nescit ullum (2)
 Se docuisse.

Gascones Gothique Deum per ipsum
 Nosse cœperunt , et habere patrem :
 Constat Ursinum domitos adiasse
 Bituricenses.

Nam Saturninum fera quem Tolosa

.....
 (Cætera desunt.)

COMMENTAIRE.

Certains lecteurs trouveront sans doute qu'un commentaire n'est pas de trop pour pénétrer le secret de ces vers énigmatiques : nous allons essayer d'en éclaircir quelques obscurités.

1^{re} strophe. — « Le sort donna à Mathias la place de Judas : quelques-uns prétendent que Mathias était le même que saint Martial. »

Cette opinion fut en effet mentionnée, et réfutée au second concile de Limoges, en 1034. Le savant clerc d'Angoulême, qui avait accoin-

(1) Mss. *fratrum*.

(2) Mss. *illum*.

pagné au concile l'évêque Rohon, s'exprimait ainsi : « J'en ai vu qui pensaient que Martial était le même que Mathias, sans doute à cause du rapport de ces deux noms, ou encore parce qu'on ne sait où repose le corps de Mathias. Pour moi, je tiens pour certain que, si Mathias et Martial n'étaient pas deux personnages différents, on ne trouverait pas ces deux noms distincts au rang des apôtres, tant dans nos livres que dans ceux des Anglais. D'ailleurs j'ai interrogé sur cette question un Grec très-instruit, et il m'a dit que Mathias avait prêché dans l'Arménie-Mineure, et qu'il y était mort en paix (1) ».

« Quelques-uns », poursuit Pierre le Scolastique, « assurent que le sort avait donné à Martial le nom de Joseph, et qu'il était le même que Barsabas d'Arimathie, qui ensevelit le Sauveur; il est certain (ajoute-t-il) qu'ils étaient tous deux de la même ville. »

Pierre le Scolastique se fait ici l'écho d'une double erreur historique. D'abord, quelques écrivains du moyen-âge ont confondu mal à propos Joseph Barsabas, surnommé le Juste, dont il est question aux Actes des apôtres, avec Joseph d'Arimathie, qui mit le corps du Sauveur dans le tombeau. Puis, comme la ville d'Arimathie est la même que Ramathaïm ou Rama, située près de Diospolis, la ressemblance des noms a fait confondre cette ville avec Ramatha ou Rama, située dans la tribu de Benjamin, où d'anciens manuscrits de la légende d'Aurélien plaçant la naissance de saint Martial. C'est là sans doute ce qui aura donné lieu de soupçonner que saint Martial était le même que Joseph d'Arimathie; et, par suite, Joseph Barsabas.

À propos de Joseph Barsabas le Juste, Pierre le Scolastique ajoute : « Les apôtres tirèrent au sort celui qui devait remplacer Judas : le nouvel élu répandit dans la Judée la semence sacrée de la doctrine évangélique.

« Si vous demandez en quelle région de la terre on peut trouver son corps inanimé, consultez les savants : ils vous diront peut-être les lieux qu'il a parcourus.

» Pour nous, nous ne devons pas ajouter foi aux choses douteuses ,

(1) Alios quoque vidi qui opinabantur Martialem ipsum esse Matthiam, et similitudine nominis a lingua Aquitanorum ita facile cœpisse vocari, sive propterea quod non facile invenitur ubi corpus jacet Matthias. Ego autem pro certo teneo quod, si non alius esset Matthias, et alius Martialis, uterque tam in nostris quam in Anglorum gentis libris minime in ordine apostolorum esset scriptus..... Ego autem, quemdam Græcum peritum interrogans, didici ab eo Matthiam Armeniæ Minori prædicasse, et ibi in pace migrasse. (*Patrolog.*, T. CXLII, col. 1363.)

convient pas qu'on puisse réfuter notre aveugle crédulité.

» Jean-Baptiste fut pris autrefois pour le Messie ou pour Jérémie : il ne souffrit pas que l'on continuât d'avoir cette fausse opinion de lui-même ».

La strophe suivante fait allusion à ces paroles du Sauveur, qui dit, en parlant de Jean-Baptiste : « Elie est déjà venu, et ils ne l'ont point connu » : (MATTH., XVII, 12.)

ceterum, si quis similem Johanni
Quærat, Helian ahibere debet.

9^e strophe. — « Quoique saint Paul ait participé à l'apostolat, il n'est pas toutefois du nombre des douze : ainsi saint Martial est apôtre, quoiqu'il ne soit pas mentionné parmi les douze du collège apostolique. »

Nous laissons au lecteur instruit le plaisir de deviner le sens des strophes qui suivent : nous avouons ingénument que quelques-unes présentent des difficultés de traduction. Voici du reste le résumé que Nadaud a donné de ce premier livre :

« Dès le commencement du premier livre, il dit que quelques-uns assuroient que saint Martial avoit occupé la place de Judas ; que le sort lui avoit donné le nom de Joseph ; qu'il étoit natif de la ville d'Arimathie, d'où étoit Barsabas, qui avoit *entermé* le Seigneur.

« Mais », répond notre poète, « nous ne devons point ajouter foi à des choses douteuses, à moins qu'on ne les constate par de bonnes raisons, de peur que quelqu'un n'ait lieu de réfuter notre crédulité aveugle. » Cette sage précaution prévient heureusement en faveur de Pierre : mais il ne se soutient pas, il adopte tout de suite toutes les traditions populaires de la fausse Vie de saint Martial par Aurélien, et finit plusieurs chapitres par des invectives contre les ennemis de son apostolat.

» Il dit que Gérard, lumière de la patrie, est monté au ciel ; que Austremoine a, comme on le rapporte, instruit le premier la nation : cela pourroit faire croire que Pierre étoit Auvergnat ; mais ailleurs il ajoute que saint Martial nous a instruits avec ces deux saints, et il se met au nombre de ses enfants, l'appelle son patron. » (NADAUD, *mss.*)

POÈME III. — Le P. Bonaventure rapporte quelques vers de ce poème : nous lui empruntons la citation suivante :

sept cents ans, considérant la *générosité* de la race de saint Martial, et que son nom, aussi bien que celui de son père (*Marcellus*), étoient plutôt romains qu'hébreux, en tire cette conséquence, qu'ils *doivent* être citoyens romains : ce qui a assez de probabilité, vu que saint Paul, *son cousin*, se glorifioit dans les Actes des apôtres de cette qualité avantageuse. »

Unde romanum generosiores
 Israelitis reliquis fuisse
 Nomen ostendit : neque Roma civis
 Abdicat ipsos (1).

Pour justifier le nom latin de *Martialis*, tout en supposant, avec la légende d'Aurélien, que saint Martial est né en Judée; tout en disant, avec Grégoire de Tours, qu'il *est venu d'Orient*, il n'étoit pas nécessaire d'en faire un citoyen romain : il suffisait de dire que « les Juifs, à l'époque de notre Seigneur, portaient ordinairement deux noms, et qu'ils en prenaient même un troisième, romain ou grec, quand ils étaient en relation avec les gentils (2) ».

Nous pensons que c'est dans le premier livre qu'il faut placer cette pensée, dont nous trouvons le résumé dans un manuscrit de Nadaud : « On objectoit à Pierre le Scolastique que, Martial n'ayant que quinze ans quand il entra dans la compagnie du Sauveur, il n'étoit donc guère en âge de profiter de ses leçons, ni d'assister à tant de mystères où on le fait trouver. Ah ! dit le poète, cet âge est le premier qui soit gouverné par la raison. La lune n'est-elle pas pleine dans le même nombre de jours ? C'est donc à cet âge que le saint paroissoit une lune pleine, qui, avec une raison pleine, recevoit les rayons du soleil (3) ».

POÈME XVII. — Au poème XVII du même livre, Pierre le Scolastique dit que saint Martial, allant d'Italie dans les Gaules, répandait partout, avec la parole évangélique, la semence de la foi, qui donne le bonheur :

Ast iter ceptum peragens, ubique
 Seminabat verbum fidei beantis

(1) BONAVENT, T. II, p. 52.

(2) D'ALLIOLI, *Commentaire sur la Bible : Actes des apôtres*, ch. I, v. 23.

(3) NADAUD, *Dissert. mss. sur saint Martial*, ch. VII.

Gallicas donec peragrabat almis
Gressibus oras (1).

LIVRE SECOND.

POÈME I^{er}. — Le livre second s'ouvre, d'après Nadaud, par une apostrophe à Gérard, que D. Rivet place à la fin du premier livre. Mais Nadaud, qui avait étudié à fond ce poème, nous parait un guide plus sûr. Pierre le Scolastique adresse la parole au moine Gérard, homme savant, qu'il exhorte à s'élever contre les détracteurs de l'apostolat, semblable au corbeau des torrents sacrés, qui arrache les yeux des impies (2) :

Ut de sacris corvus fluentis,
Effodiens oculos iniquis,
Gerald frater, qui sapientia polles,
Profanos ocus increpa,
Apostolum ne quis latrator
Audeat ulterius negare (3).

D. Rivet, qui cite ces vers, pense qu'ils s'adressent à Géraud II, abbé de Saint-Augustin de Limoges, mort en 1104 ; mais, comme Pierre le Scolastique écrivait un siècle plus tôt, nous croyons qu'il s'agit ici ou de Gérard I^{er}, abbé de Saint-Augustin, ou de Gérard, abbé de Solignac, qui sont mentionnés avec honneur dans la lettre d'Adémar relative à l'apostolat de saint Martial. On sait que Gérard, le vénérable abbé de Solignac, se distingua, dans les conciles de Limoges, par son zèle pour la cause de l'apostolat.

Pierre le Scolastique ajoute qu'Hildebert approuve ses écrits, et que le docteur Hermas encourage ses efforts :

Hæc Hildebertus scribere me probat :
Hic doctor Hermas ingenium juvat :
Clemens eos salvet per ævum
Efficiatque Deus beatos (4).

(1) BONAVENT., T. II, p. 169.

(2) Allusion à ce passage du livre des proverbes : *Oculum qui subsannat patrem... effodiant eum corvi de torrentibus...* (Proverb. xxx, 17.)

(3) D. RIVET, *Hist. littér.* T. VIII, p. 505.

(4) NADAUD, *mss.*

D. Rivet, qui a cité le premier vers de cette strophe, dit qu'on ne peut se refuser à reconnaître ici Hildebert, évêque du Mans, mort archevêque de Tours en 1134. Nous avons répondu qu'on trouve, au commencement du XI^e siècle, un Hildebert, moine de saint Martial, dont la mort, arrivée en 1025, est indiquée dans une chronique éditée par Labbe (1) : c'est donc avant cette année, avant les conciles de Limoges, que Pierre le Scolastique aurait écrit son poème.

POÈME II. — Ce poème faisait probablement le récit de l'entrée de saint Martial en Aquitaine, de sa prédication à Toul et à Ahun, où les prêtres des idoles le firent battre de verges, car le P. Bonaventure, en citant trois vers de Pierre le Scolastique qui rappellent cette dernière circonstance, parle, d'après un écrivain du XI^e siècle, d'une colonne que l'on voyait à Ahun, et à laquelle aurait été attaché saint Martial (2) :

Comperta nobis verbera prædicant,
Quo testis invictus probatur
Martyrii meruisse palmam (3).

POÈME III. — On ne peut nier que saint Martial soit apôtre..... Que l'envie cesse de lui refuser ce titre..... Ambassadeur du Dieu son maître, il est digne de cet honneur :

Hic Martialis discipulus Dei
Negari nequit quin sit apostolus :
Ni veritas vero repugnet,
Quod sequimur fidei capaces.

Negare livor cesset apostolum :
Suus magister misit eum Deus,
Pro quo quidem legatione
Functus habetur honore dignus (4).

C'est apparemment à ce poème que se rapporte cette note

(1) *Biblioth. nova*, T. I, p. 334.

(2) Calicem Domini bibit Martialis, nec martyrii corona caruit. Testatur apud Aquitaniam sempiterna in finem memoria, ac presentibus oculis coram demonstrat columna qua apud Agedunum ligatus et flagris dilaceratus est toto corpore effracto. (*Aut. serm. 5 transl. S. Martialis.*)

(3) BONAVENT. T. II, p. 539.

(4) Il y a dans Bonaventure : *Honore magnus*. (T. II, p. 179.)

manuscrite de Nadaud dans une courte analyse du livre second : « On objectoit que les anciens n'avoient pas donné le nom d'apôtre à notre saint évêque. Le poète répond que Dieu l'avoit envoyé en Aquitaine pour exercer les fonctions de l'apostolat; qu'au reste saint Paul est bien véritablement apôtre, quoiqu'il ne soit pas un des douze de l'Evangile ». (NADAUD, *ms.*)

Nous pensons que c'est à ce poème qu'il faut rapporter cette strophe du livre second, citée ailleurs par Bonaventure :

Nam Martialem numen apostolum
cunctis per orbem, sed specialiter
Ipsi habendum destinavit
Quos Aquitanica terra nutrit (1).

Dans ce poème, ou dans les suivants, Pierre le Scolastique parle de l'entrée de saint Martial à Limoges. Avant de la raconter, le poète s'écrie : « O Limoges, voici celui qui fait ta gloire ! il t'apporte la paix, le salut, la justice. Accours promptement, ouvre tes portes, viens vénérer cet humble père et ce patron qui t'arrive aujourd'hui :

Ecce tuum decus, ô Lemovix !
Pacem, salutem, justitiam fert;
Occurre velox, pandeque limina;
Adesse quem cernis patronum,
Urbs, humilem venerare patrem (2).

Puis le poète raconte que saint Martial fit plusieurs miracles pour gagner le cœur des habitants de Limoges : il fait mention de ces miracles en général avant de rapporter celui qu'il opéra dans la maison de sainte Suzanne, mère de sainte Valérie :

Quæ lingua, quæ vox dicere sufficit.
Tunc Martialis quanta patrauerit
Ut christianæ veritatis
Signa fidem facerent placere ?
Urbem peragrans, mira videntium
Insignis heros agmina civium
Spiritus salutarem docere
Doctiloquo satagebat ore (3).

(1) BONAVENT., T. I, p. 594.

(2) *Id.*, T. II, p. 183.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 184.

POÈME VII. — Les prêtres des idoles Aurélien et André avaient mis saint Martial en prison après l'avoir battu de verges. Saint Martial ayant fait une prière au Christ « la lumière éternelle », aussitôt une clarté divine brille dans les cachots ; « les chaînes des captifs tombent brisées ; les portes de la prison s'ouvrent d'elles-mêmes ; la foule des prisonniers, libre de ses chaînes, se prosterne aux pieds de Martial, et demande le baptême » :

Ruptæ cadunt cunctis catenæ,
Atque fores reserantur ultro.
Cum turba ruptis libera vinculis
Pedes ad ejus sternitur, et petit
Baptisma : nam multi catenis
Intus erant pariter ligati (1).

POÈME XIII. — « On ignore, dit Pierre le Scolastique, le nom que le duc Etienne portait avant de recevoir le baptême. » — Le chanoine Collin, plus hardi dans ses conjectures, croyait que le duc Etienne était le proconsul Junius Silanus, parent de l'empereur Claude (2) :

Gentile nomen quod fuerit duci
Nescimus : ipsum nunc Stephanum dicunt (3).

POÈME XXII. — C'est saint Martial qui, en baptisant le gouverneur romain, lui donna le nom d'Etienne :

Extemplo baptisavit ipsum
Nomine quem Stephanum vocavit (4).

POÈME XXIV. — Saint Martial a vécu sur la terre de la vie des anges ; et, à la fleur de ses années, ayant porté la croix sans rien désirer des choses d'ici-bas, il mérite la palme des martyrs et la couronne des anges :

Qui virgo perpes vixit ut angelus
Nil ambiit de rebus orbis
Florifero crucifer sub ævo.
Est ergo martyr, nec minor angelo,
Qui per laborem vixit ut angelus (5).

(1) BONAVENT., T. II, p. 187.

(2) COLLIN, *Table chronolog.*, 1^{er} siècle ; — *Vie des Saints du Limousin* : SAINT MARTIAL. — Voir la réfutation de cette opinion dans Bonaventure, T. II, p. 33.

(3) BONAVENT., T. II, p. 33 et 200.

(4) *Id.*, *ibid.*, p. 200.

(5) *Id.*, *ibid.*, p. 54.

POÈME XXV. — Personne ne peut enlever la prérogative d'apôtre à celui que le souverain auteur du monde a couronné du diadème de l'apostolat :

Quem summus autor sanxit apostolum
Apostolatus nemo potest sacri
Auferre sortem Martiali (1).

POÈME XXVI. — Le duc Etienne fonda, sur les terres de sainte-Valérie, un hôpital dans lequel trois cents pauvres étaient nourris chaque jour en l'honneur de Jésus-Christ :

Tunc hospitem constituit domum
In qua trecentis jura Valeriæ
Sumptus ministrarent egenis
Quaque die sub honore Christi (2).

LIVRE TROISIÈME.

Nadaud analyse ainsi le troisième livre de Pierre le Scolastique : « On lui objectoit que Néron, persécuteur des chrétiens, n'auroit pas laissé partir sains et saufs quatre corps de leur milice qu'on suppose avoir été amenés à son service par le duc Etienne, alors converti à la foi. — Il répond que l'empereur n'avoit encore défendu à personne l'exercice de la religion ; que saint Pierre et saint Paul la prêchoient à Rome, et qu'on ne les en empêchoit pas. » « Néron, » ajoute-t-il, ne commença à sévir contre la foi que quand Simon » l'eut perverti par sa magie. »

« Il s'excuse d'écrire en vers sur ce que Sédulius, Arator, saint Prosper, Juvencus et autres l'avoient fait avant lui ». (NADAUD, *mss.*)

POÈME VIII. — Le nom d'Etienne, que portait le fiancé de sainte Valérie, n'est pas un nom latin : il ne lui fut donné qu'au jour de son baptême. L'écrivain qui raconte la conversion d'Etienne le Duc a passé sous silence le nom que celui-ci avait laissé en se faisant chrétien :

(1) BONAVENT., T. I, p. 567.

(2) *Id.*, T. II, p. 203. — Traduction de la légende d'Aurélien.

Quin etiam fertur *Stephanus* non esse latinum
 Nomen, et est verum : nec ei prius exstitit ipsum
 Quam sacri lotus fuerit baptismatis unda :
 Sed scriptor, quoniam gentile reliquerat ipse,
 Post edens librum, gentilia facta fideli
 Nomine descripsit, gentile cavens memorare :
 Qui quoque res plures, ibi non posuit memorandas (1).

POÈME IX. — Le poète parle des chaînes dont saint Martial fut chargé dans sa prison, des coups qu'il y reçut, et des souffrances courageusement supportées qui lui méritent la palme du martyr :

Verbera cum vinculis tolerabat fortiter, atro
 Carcere tentus erat, sudabat mole laborum :
 Hæc ad martyrium cernuntur posse referri (2).

POÈME XIV. — Le duc Etienne, ramenant son armée en Aquitaine, vint camper le long des bords de la Vienne, près du palais de Jovenciac ou de Jocundiac. « Ce lieu, dit le poète, n'est pas bien éloigné de Limoges, et, comme c'était autrefois un palais royal, il a conservé, même après sa destruction, le nom pompeux et vide de *Palais* :

Vincennam præter fluvium tentoria figunt :
 Nam Jovenciacus locus sulicus ille vocatur.
 Atque Lemovicum non multum distat ab urbe :
 Qui regalis adhuc quod erat monumenta palati,
 Fert ejus vulgo, relapsa, nomen inane (3).

Ces vers ne sont pas sans importance, car ils donnent la clef d'un problème historique fort débattu entre les savants. Où était situé le palais de Jocundiac ou de Jogensac, résidence royale fort célèbre à l'époque de la dynastie carlovingienne, où Louis le Débonnaire tint une diète en 832 ? Les uns plaçaient ce palais à Jouac ; d'autres, à Montjauby ; d'autres, aux Cars ; quelques uns, au Palais près de Bourgneuf ; l'historien de la Marche, à Crozant ; Nadaud avait fait une savante dissertation pour établir que ce lieu était Condat, où l'on avait découvert une mosaïque romaine, etc. Ces vers de Pierre le Scolastique tranchent la question d'une manière définitive. Cet écrivain du x^e siècle dit que le palais de Jocundiac, situé près de

(1) BONAVENT. T. II, p. 33.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 539.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 270.

Limoges, a conservé, depuis sa destruction, le nom vain de *Palais*, ce qui indique clairement le bourg actuel du *Palais*. Et ce qui confirme encore cette opinion, c'est que le gouffre de Garrie, situé près de Jocundiac, dans lequel se noya Hildebert, est situé en face du bourg du Palais, et est encore connu sous le nom de *lou gour de Garri* (1).

Nous ne savons à quel poème du livre III appartiennent ces vers :

Ecce pii cuncti Martialem dicite mecum
Discipulum Christi : divinus apostolus idem (2).

Et ces autres vers du même livre :

Quanta viri sancti clementia ! quanta potestas (3) !

LIVRE QUATRIÈME.

POÈME I^{er}. — Nous pensons que c'est au commencement du quatrième livre qu'il faut rapporter les vers suivants, dans lesquels Pierre le Scolastique dit que saint Martial a reçu son titre d'apôtre et sa mission apostolique des trois personnes divines, et qu'il a été rempli de l'Esprit-Saint :

Sortis apostolicæ quis te provexit honore ?
Nonne tuus doctor Christus, nosterque Redemptor ?
Nonne pater Christi ? Numquid non Spiritus almus,
Qui lectum docuit, legemque fidemque docere.
Præcepit populus ? Ipsius apostolus exstas....., etc.
Quem virtute sua replevit Spiritus almus
Ut patris ac nati, sic ejus apostolus exstas (4).....

(1) Du reste, c'est l'opinion de l'abbé Belley, de l'abbé Oroux, de dom Colomb, etc. Voir la dissert. mss. de Nadaud, résumée dans Allou, p. 234.

(2) BONAVENT. T. I, p. 567.

(3) *Id.*, T. II, p. 525.

(4) *Id.*, T. I, p. 567. — T. II, p. 444.

Après avoir fait envoyer saint Martial par les trois personnés de la sainte Trinité, il conclut :

Hæc est nostra fides : nam sunt hi tres Deus unus ,
Et misere simul , quem misit quilibet horum (1). . .

POÈME II. — Hildebert, fils d'Arcade, comte de Poitiers, qui s'était noyé dans la Vienne, est ressuscité par le saint apôtre. Le jeune homme raconte ce qui lui était arrivé après sa mort, et rappelle que l'ange qui l'accompagnait aux portes du Paradis lui avait assuré que douze anges, semblables à douze étoiles, servaient de cortège à saint Martial :

Angelici proceres, quem bis seni comitantes ,
Undique cingebant, totidem velut æthere signa (2).

Pour rendre grâce à Dieu de ce miracle (la résurrection d'Hildebert), saint Martial se rend, suivi de la foule, qui chante des cantiques, à l'église de Saint-Etienne, où il célèbre la messe, et donne à communier au peuple :

Votivumque melos per iter læte modulantes ,
Cum sacram Stephani penetrassent martyris aulam ,
Missarum digne celebrans solemnia præsul ,
Christe, tuum corpus cum sanguine rite litavit ,
Atque tibi populos sacramento sociavit (3).

La vue de ce miracle augmente la foi, et fortifie les fidèles.....
Hildebert coupe sa chevelure, et embrasse une vie austère et mortifiée :

Dum miranda gerens patronus glorificatur ,
Sancta fides crescit, confirmanturque fideles ,
Religiosorum fiunt augmenta virorum , etc.
Ast Hildebertus , patriam spernens comitatum ,
Cum Domini famulo, detonso crine, remansit ,

(1) NADAUD, *Dissert. mss. sur saint Martial*, ch. IX.

(2) BONAVENT., T. II, p. 281. — C'est la traduction de ce passage de la légende du pseudo-Aurélien : *Angeli enim sunt ei a Domino deputati duodecim, qui, semper cum eo gradientes, non permittunt eum fatigari, non esurire, non sitire, etc.*

(3) BONAVENT., T. II, p. 274 : — traduction de la légende d'Aurélien : *Pervenientes ad basilicam beati Stephani protomartyris Christi cum magna precum melodia, obtulit beatus Martialis sacrificium Domino, celebrans missarum solemniam.*

Indumenta pedum contemnes ferre deinceps.
 Non comedens panem, non sumens pocula vini;
 Panis erat tantum cibus illi, lympaque potus;
 Caprinæ pecudes præbebant lugubre tegmen;
 Jugiter orabat, jejunabatque frequenter.
 Tale fuit studium, etc. (1).

« Deux morts ressuscités vivoient encore, l'un en Berry, l'autre à Barcelone (2) ». Dans le livre huitième, Pierre le Scolastique revient sur ce double miracle, et parle avec plus de détails de ces deux ressuscités, dont l'un était fils de Gaulon, gentilhomme du Berry, et l'autre, habitant du mont Signus, au-delà de Barcelone :

Nostis exanimis quos ad vitam revocavit;
 Temporibus vivunt duo, quorum Bituricensem
 Alter habet patriam : colit alter Barcinonensem (3).

« Il parle de la guérison des Ardents comme n'ayant pas encore été décrite, et il certifie avoir été témoin de la plupart de ces œuvres prodigieuses (4). » Il dit, s'adressant à saint Martial : « Sous mes yeux, vous avez guéri un grand nombre de malades accablés de langueur..... En ma présence, vous avez délivré des possédés du démon ; vous avez rendu la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds » :

Ante meos oculos gravibus languoribus ipse
 Curasti multos.....
 Dæmone obsessos coram me sæpe fugasti,
 Tè cæcis oculis visum vidi reparare,
 Auditum surdis cognovi restituisse (5).

(1) BONAVENT., T. II, p. 377, traduction de la légende d'Aurélien : *Adolescens vero qui fuerat resuscitatus totondit caput suum, promittens se numquam recessurum a sancto Martiale, sed semper ei in omni obsequio famulatorum. Tenuit namque monita angeli sibi prædicta, et semper (cum) Dei famulo permansit inderinenter illi adhærens, vinum non bibens et carnem non comedens, indumenta pedum non est usus, sed solummodo pane et aqua fuit contentus ac cilicio indumento. Erat enim deditus in assiduis orationibus, in frequentioribus jejuniis, etc. (Mss. Vatican., Reg. Sæc. 543.)*

(2) NADAUD, *Résumé mss.* du l. IV.

(3) BONAVENT., T. II, p. 627.

(4) NADAUD, *Résumé mss.* du l. IV.

(5) BONAVENT., T. II, p. 606.

LIVRE CINQUIÈME.

Nous ne connaissons qu'un court fragment de ce livre. L'auteur déclare, vers la fin, n'avoir fait autre chose que traduire en vers la prose de la légende composée par Aurélien, et il s'excuse de la rusticité de ses vers, qui provient, ajoute-t-il, de ce qu'il a voulu suivre mot à mot, en quelque sorte, l'écrivain, dont il n'est que le traducteur :

..... Aurelianus
Composuit librum quem transfert nostra camœna;
Propterea sequimur sermonis rusticitatem,
Servantes verum quod inesse videtur eidem :
Nec tribuas vitio si verbis, lector, abutor,
Scriptoris causa qui sic posuit prius ipsa (1).

LIVRE SIXIÈME.

POÈME I^{er} — Dans le premier poème du sixième livre, Pierre le Scolastique a traduit en vers la dernière partie de la Vie de saint Martial par Aurélien.

Saint Martial ordonna pour son successeur Aurélien, qui était auparavant, avec André, prêtre des idoles. Ce dernier marchait sur les traces du collègue du saint patriarche de l'Aquitaine.

Ejusdem proprio cum collega patriarchæ
Andreas semper satagebat vivere more (2).

Saint Martial, voyageant dans les diverses contrées de la Gaule, instruisait les peuples, fondait des églises, et leur donnait des pasteurs :

(1) BONAVENT., T. I, p. 207.

(2) BONAVENT., T. II, p. 221. — Le P. Bonaventure a fait un contre-sens en traduisant cette phrase, pour n'avoir pas lu le contexte, qui n'est qu'une traduction de la légende d'Aurélien.

Tunc autem vir erat Johannes, non adolescens :
 Ergo virum multo melius dixisset eundem.
 Neque tamen poteris cui des alium reperire :
 Hunc igitur debes adolescentem perhibere,
 Quem posuit Marcus Petri pro tradizione.
 Marcialis enim Petro sociatus adhæsit,
 Postque ministerium pariter perrexit in hortum :
 Hic hostes ipsum vestimento spoliarunt (1).

Cette opinion fut rapportée au second concile de Limoges (1031).

« Quelques-uns pensent », disait le savant clerc d'Angoulême, « je ne sais si c'est à tort ou à raison, que saint Martial était ce jeune homme qui, d'après saint Marc, suivit le Seigneur dans sa passion après tous les autres disciples. Et ils le pensent pour ce motif que saint Martial était alors jeune homme, et que cette nuit même il avait servi le Seigneur dans la Cène. Car il avait quinze ans quand le Seigneur l'appela, et le fit baptiser par saint Pierre. D'autres soupçonnent que ce jeune homme était saint Jean l'Evangéliste (2). »

POÈME III. — « Les apôtres allèrent, par ordre du Seigneur, chercher les mets pour la Cène. Les disciples dressèrent la table, et suivirent les convives. Donc, selon le poète, saint Martial fut présent à ce sacré banquet : donc le narrateur Aurélien, en rapportant ce fait, ne dit que des vérités appuyées sur des témoignages irréfragables (3). »

Unde sacer nullam, qui texuit Aurelianus
 Historiam, certis rem proposuit nisi veram (4).

POÈME VI. — Saint Martial, dès son bas-âge, avait appris les lettres sacrées, que les parents riches faisaient enseigner à leurs

(1) NADAUD, *Mém. mss.*, T. IV.

(2) Nonnulli enim, nescio utrum vero an falso, opinantur Martialem esse illum adolescentem qui, secundum Marcum, in passione Dominum post omnes discipulos est secutus. Et hoc propterea opinantur eo quod tunc Martialis adolescens erat, et in Cœna nocte ipsa Domino ministraverat. Aetatis enim quindecim annorum erat, quando eum Dominus vocavit et baptizari a Petro jussit. Alii autem illum adolescentem suspicantur esse Joannem Evangelistam. (*Concili. Lemovic. II : Patrolog.*, T. CXLII, col. 1362.)

(3) NADAUD, *Mém. mss.*, T. IV.

(4) BONAVENT., T. I, p. 469.

enfants. Son père Marcellus était d'une illustre naissance, et le jeune Martial, fils unique, doué d'une nature exquise, fit de rapides progrès :

*Ante sacros discens apices, in origine lingue,
Quos charis proceres natis tradi faciebant :
Ejus enim genitor Marcellus erat generosus,
Isaque, patri charus cum filius unicus esset',
Eximia viguit puer indole, mox adolescens
Ad Dominum venit, etc. (1).*

Dans ce même livre, Pierre le Scolastique adresse une violente apostrophe à Grégoire de Tours, qui a retardé de deux siècles la mission apostolique de saint Martial : « Et toi aussi, ô Grégoire, pourquoi donc as-tu écrit que Martial avait été envoyé à Limoges par les pontifes de Rome ? — Dis, quels sont les pontifes qui nous l'ont envoyé ? — Tu n'as trouvé cela dans aucune page, tu ne l'as lu dans aucun livre : en mêlant son nom avec d'autres qui sont venus bien plus tard, tu entraînes dans l'erreur plusieurs ignorants qui te suivent..... Dans le temps où tu fais venir parmi nous notre apôtre, il régnait avec le Seigneur dans le palais radieux du ciel :

*Tu quoque, Gregori, Romanis ut quid in urbem
Missum præsulibus Martialem perhibebas ?
Qui sunt pontifices hac qui misere patronum ?
Pagina nulla tibi, nullus pandit liber ipsi.
Dura tamen huic jungis longo post tempore missos,
Involvis plures erroribus ista sequentes.
..... De te sibi sumunt
Quæ signenta libris tradunt recitanda popellis.
Tempore quo nostrum perhibes venisse patronum
Cum Domino celsa cœli regnabat in aula (2).*

On objectait à Pierre le Scolastique qu'il n'est fait aucune mention de saint Martial parmi les disciples qui furent envoyés par Notre-Seigneur. Dans sa réponse à cette objection, il lance des invectives peu mesurées et peu convenables contre ceux qui niaient l'apostolat. (NADAUD, *mss.*) C'est ici, à ce qu'il nous semble, qu'il faut rapporter ces quatre vers cités ailleurs par Nadaud :

*Errantes igitur, jam nos cessate docere :
Quatuor esse pedes asini cognoscimus omnes :*

(1) BONAVENT., T. II, p. 528.

(2) *Id.*, T. I, p. 256 et 436.

Qui plures emere sibi, vobis quoque vendunt :

Ergo canes taceant, nec nos disrumpere tentent (1).

POÈME VII. — Le morceau qui suit est un des plus importants du poème de Pierre le Scolastique. Il nous a révélé l'existence de l'ancienne Vie de saint Martial que l'on croyait perdue à tout jamais, et que nous avons eu le bonheur de découvrir, en lambeaux épars, dans un manuscrit du x^e siècle, à la Bibliothèque impériale (2). Cet écrivain enseigne donc que « il y a un petit livre et un grand livre de la Vie de saint Martial » (il va sans dire que le grand livre de cette Vie, c'est la légende, si longue et si diffuse, qui porte le nom d'Aurélien). Celui qui a écrit le petit livre, c'est-à-dire la Vie courte et abrégée, est un auteur anonyme et inconnu : mais c'étoit un ennemi déclaré de saint Martial : car ce qu'il a écrit de louable et de digne de foi, il l'a tiré des récits d'Aurélien : mais il a tiré de son fonds mauvais des choses frivoles pour obscurcir ce flambeau qui dissipe tous les nuages de l'erreur. Donc ce méchant doit être réfuté et condamné, de peur que ses erreurs ne séduisent les esprits simples, et les doctes eux mêmes ne doivent le lire jamais ou que très-rarement. Cependant on doit recevoir comme authentiques les miracles qu'il propose à croire ; car un témoin digne de foi les lui avoit racontés. Chose étonnante ! cet écrivain n'a pas cru devoir s'en rapporter au témoignage de quelque ancien livre : il a composé son récit d'après la tradition populaire. Dans son récit abrégé, il touche à peine les principaux traits de la Vie de saint Martial, et il veut dérober aux yeux l'éclat de cet astre, en sorte que quiconque est un peu savant doit le reprendre et le réfuter. » — Nadaud, en rapportant ce curieux fragment du poème de Pierre le Scolastique, ajoutait ces paroles : « Les critiques, qui préfèrent les Actes les plus courts et les plus simples à ceux qui sont plus étendus et plus chargés, regretteront sans doute la perte de cette pièce (3) ». Cette pièce n'est pas perdue : nous espérons pouvoir la publier prochainement, et nous accompagnerons d'un commentaire les vers suivants, qui nous l'ont fait connaître :

Est minus et majus de Marciale volumen :

Qui minus egit opus plane non est michi notus,

Sed scio quod Sancto fuerit nequissimus hostis ;

Propter namque fidem, bene quæ dixisse videtur

(1) NADAUD, *Dissert. mss. sur saint Martial*, ch. IX.

(2) Ancien fonds latin, n° 3851 A, fol. 30-33.

Præsulis excerptis sermonibus Aureliani;
 Frivola vero suo deprompsit pectore tetro
 Ut jubar inficerent, quod nubila cuncta repellit.
 Ergo refutetur, condempneturque malignus.
 At plures alios qui composuere libellos
 Sint licet ignoti (1), nam nusquam nomina ponunt,
 Quæ bene dixerunt, vigili sunt mentè notanda.
 Is male quæ finxit, penitus debent reprobari,
 Neve rudes hominum sensus malus imbuat error,
 Sunt etiam doctis raro, numquamve legenda.
 Sed quæ proposuit miracula sunt retinenda;
 Testis enim verax ipsi narraverat illa.
 Nec tamen antiquo curavit credere libro,
 Vulgari famæ tribuens ea quæ referebat;
 Magnaque vix tangens, contendit condere lumen,
 Et curtus verbis animum celare nequivit,
 Ut quicumque sapit satis hunc reprehendere possit.
 Ergo nichil timeat, sed posse probet reprehendi,
 Multiplicique virum ratione refellat iniquum.
 Namque suis armis hostem superare valebit.
 Et damnabit opus quod quilibet offeret ipsi (2).

POÈME VIII. — Les deux fragments qui suivent doivent se rapporter à ce poème ou à la fin du premier. Bonaventure les mentionne simplement comme faisant partie du vi^e livre.

Avant la mort de saint Martial, tous les fidèles désiraient entendre ses paroles, et recevoir sa bénédiction :

Namque prius cuncti cupiunt ab eo benedici,
 Quam contingat eum discedere carne solutum,
 Verbaque doctoris sub corde referre fidei.
 Si fieri posset, nollent sibi corpus obire,
 Quo responsa dabat de templo spiritus almus,
 Vitaque præstabat curas mortalibus ægris,
 Unde recessuram flebant de corpore vitam (3).

Après l'inhumation de l'apôtre de l'Aquitaine, saint Alpinien, prenant le suaire de saint Martial, le faisait toucher aux malades pour les guérir. Pierre le Scolastique s'écrie : « O précieux suaire, par la vertu duquel les possédés sont délivrés du démon, les aveugles recouvrent la vue, les malades reviennent à la santé ! »

(1) BONAVENT., T. I, p. 207.

(2) NADAUD, *Dissert. mss. sur saint Martial*, ch. II.

(3) BONAVENT., T. II, p. 566.

O sudariolum pretiosum ! quo vacuantur
 Pleni dæmonibus, et cæci lumina sumunt,
 Et variis finem virtus morbis facit esse !
 Omnis eo tactus lætatur habere salutem.
 Nullus enim tangi petiit sine sorte salutis.
 Ecce sub exequiis tot tantaque signa fiebant,
 Nec non postridie clarent miracula gesta (1).

Le duc Etienne mourut avant saint Martial : il avait obtenu du saint la grâce d'être inhumé auprès de son tombeau. Car, si le duc Etienne eût survécu à saint Martial, il n'eût pas manqué d'assister à ses funérailles, et Aurélien n'aurait pas omis cette circonstance dans le récit de l'inhumation du saint apôtre. Heureux prince de l'Aquitaine, d'être enseveli auprès de son pasteur bien-aimé ! Ceux que la mort avait unis, la mort n'a pu les séparer :

Ante patrem, Stephanum migrasse putamus ab arvis,
 Quem sibi de tumulo rogaverat ante parando,
 Unde sepulchralem sumpsisse videtur honorem,
 Patris in ejusdem tumuli dum tollitur ora.
 Nam penetrante polum pastore, superstes in urbe,
 Cum sibi subjectis populis curasset adesse;
 Nec populos memorans ex hoc scriptor tacuisset.
 O nimium felix, gentis princeps Aquitanæ !
 Dilecto noli pastore procul sepeliri :
 Hic simul et sursum vos continet sinus unus,
 Ne quos jungit amor contingat dissociari (2).

POÈME X. — Pierre le Scolastique parle du respect qu'on doit au tombeau de saint Martial : « J'ai appris, dit-il, que les anges du ciel visitent souvent ce lieu, et ceux qui y viennent demander des grâces doivent avoir un cœur pur, sous peine d'être punis, ou de n'être pas exaucés dans leurs prières » :

Constat quanta locum deceat reverentia sacrum !
 Accepi supergas invisere sæpe solere :
 Polluti citius pereunt ausi penetrare.
 Hunc igitur cuncti curent accedere mundi
 Vota petituri ; seu quilibet officiosi,
 Ne subeant pœnas, optataque munera perdant (3).

(1) BONAVENT., T. II, p. 605.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 562.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 576, 356.

POÈME XI. — « Saint Martial est appelé Céphas dans des titres anciens (c'est-à-dire dans l'Épître aux habitants de Toulouse), et la ville savante de Bordeaux lit ses lettres sacrées ». On trouve là une allusion évidente aux deux épîtres de saint Martial. Aussi le P. Bonaventure (1) et le P. Honoré de Sainte-Marie (2) ont-ils conclu de ce passage que les lettres de saint Martial étaient connues sur la fin du x^e siècle, c'est-à-dire un siècle avant qu'elles eussent été trouvées dans un tombeau de la basilique de Saint-Pierre (3). Nous avons d'abord rejeté les conclusions de ces deux savants, en nous fondant sur le silence que les conciles de Limoges gardent sur les épîtres de saint Martial, et nous avons pensé que Pierre le Scolastique ne florissait qu'au commencement du xiii^e siècle, à l'époque où ces épîtres furent découvertes : mais nous avons été forcé de changer de sentiment depuis que nous avons trouvé à la Bibliothèque impériale, dans un manuscrit du x^e siècle (4), l'Épître de saint Martial aux Bordelais.

Pierre le Scolastique avait consulté un Arménien pour savoir ce que les Orientaux pensaient de saint Martial. Celui-ci ayant répondu que c'était un disciple de saint Pierre, le poète se sentit fortifié dans sa croyance. Nous pensons avec Nadaud (5) que cet Arménien pouvait être saint Siméon, moine du mont Sinaï, mort à Trèves en 1035, et dont le témoignage important fut cité, au second concile de Limoges, par le savant clerc d'Angoulême qui accompagnait l'évêque Rohon. Voici, du reste, les vers du Scolastique :

..... Cephaz (6) quoque dicitar idem
 Quod memini titulis antiquis me didicisse :
 Quos apices ejus legit Burdegala doctus.
 Armenum vero quemdam, quo certior essem,
 Consului : quemquam Marciam num perhiberent ?
 Et dedit is, quemdam Petri perhibere ministrum.

(1) BONAVENT., T. I, p. 476 ; — T. II, p. 442, 473.

(2) Problème proposé aux savants touchant les ouvrages attribués à saint Denys l'Aréopagite, p. 161.

(3) Ces lettres furent découvertes sous le règne de Philippe I^{er}, roi de France (LABBE, *Bibl. nov.*, T. II, p. 288), et vers le temps de sa mort, arrivée en 1108. (Philippus, ea tempestate. sub qua dum epistolæ S. Martialis repertæ leguntur, regnum tradidit filio Ludovico. (*Ibid.*, p. 298).

(4) Ancien fonds latin, n° 5296 A, fol. 35.

(5) NADAUD, *Mém. mss.*, T. IV.

(6) Saint Martial est désigné sous ce nom dans d'autres monuments du xi^e siècle. — Voir BONAVENT., T. II, p. 130.

Hoc simul accepi , jam firmior edere cœpi ,
Affirmans quoniam sic deberet perhiberi (1).

Pierre le Scolastique adresse la parole à des frères , qui peuvent être les moines de saint Martial , lesquels adoptaient toutes les traditions relatives à l'apôtre de l'Aquitaine (2) :

Propterea vobis hæc sufficiant , rogo , fratres ,
Quorum firma fides ejus jus omne fatetur (3).

Un certain André niait les particularités de la Vie de saint Martial attribuée à Aurélien : Pierre le Scolastique lui adresse ces paroles : « Cesse de dire des futilités que condamnent l'ancienne et la nouvelle loi » :

Desine vana loqui quæ lex vetus et nova dampnat (4).

Tous ces détails montrent de plus en plus que Pierre le Scolastique vivait à cette époque d'orageuses discussions où il ne fallut rien moins que les décrets des conciles et la décision du pape pour trancher la question de l'apostolat de saint Martial.

POÈME XII. — Le poète dit que la cellule dans laquelle saint Martial vaquait à la contemplation est attenante au temple, c'est-à-dire à l'église de Saint-Etienne. Le P. Bonaventure (5) croit que cette maison ou cellule fut détruite lorsque l'évêque Hilduin fit reconstruire l'église cathédrale, c'est-à-dire en 1012 (6). Cette cellule aurait été alors enclavée dans l'église, et on peut conjecturer que c'est aujourd'hui la chapelle consacrée à saint Martial (la première à gauche, en entrant par le portail du nord). Depuis Pierre le Scolastique, les écrivains n'ont plus mentionné, que nous sachions, cette cellule de saint Martial :

Marciam penitus contemplatoria virtus
Ad summam rapiens lucem , divumque profundum
Præstitit eximium : quod sedes indicat , ipsa
Cella probat studium , quæ templo juncta cohæret.

(1) BONAVENT., T. I, p. 476 ; — T. II, p. 442, 130.

(2) NADAUD, Analyse de Pierre le Scolastique, *Mém. mss.*, T. IV.

(3) *Id.*, *Dissert. mss. sur saint Martial*, ch. IX.

(4) *Id.*, *Mém. mss.*, T. IV.

(5) BONAVENT., T. II, p. 473.

(6) *Id.*, T. III, p. 387.

Solus in hac cella sedit , si quando vacabat :
 At tacuit meditans , quia se sublimior ivit ,
 Virque Dei secum , speculans cœlestia , mansit.
 Hic equidem vacuus dum nocte dieque sederet ,
 Orabat vigilans et jejunans vigilabat ,
 Atque Dei laudes et corde canebat et ore.
 Talibus intentus curis dum rite maneret ,
 A Domino meruit cœli super astra levare (1).

Nous ne savons à quel poème du vi^e livre se rapporte la pensée suivante, que nous trouvons ainsi exprimée par le P. Bonaventure :
 « Petrus Scolasticus (*L. VI, Poem.*) propose aussi saint Martial semblable à saint Jean quant à la virginité et au martyre (2) ».

LIVRE SEPTIÈME.

Nous ne connaissons que deux fragments du livre septième.

Pendant que saint Martial est occupé à prier, le Seigneur lui apparaît, le salue du nom de frère, et lui parle de la brillante récompense qui l'attend, et de la gloire immense dont il va jouir. Ce nom de frère que lui donne le Sauveur montre dans saint Martial la gloire apostolique : car c'est ainsi que le Seigneur désignait ceux qu'il avait élevés au titre d'apôtre (3) :

Dum de more preces divinis auribus indit ,
 In mensa Dominus cultori , luce coruscus ,
 Apparere suo dignatur , eumque salutat :
 « Pax tibi sit , dicens , charissime , pax tibi , frater ,
 » Quod mihi parueris prorsus , pateasque fidelis ,
 » Clarat manet merces , tibi gloria limitis expers :
 » Nam splendore meo , mecum sine fine frueris » .
 Quantum lætificat , tali quem voce salutat !
 Quam sublimat eum , fratris quem nomine donat !
 Culmen apostolicum sic designare videtur :
 Nam quos duxit eo , fratres perhibere solebat (4).

(1) BONAVENT., T. II , p. 472 , 473 , 501.

(2) *Id.* , *ibid.* , p. 561.

(3) Vade autem ad fratres meos et dic eis : Ascendo ad patrem meum et patrem vestrum , Deum meum et Deum vestrum. (*Joann.* , c. XX , v. 17.)

(4) BONAVENT., T. II , p. 561.

« Le même auteur, ajoute le P. Bonaventure, fait une autre réflexion sur la promesse que Notre-Seigneur fit à saint Martial de venir avec les anges, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs et les vierges, pour le conduire dans le ciel, à savoir que son divin maître lui rendit cet honneur pour honorer son mérite, qui lui donnoit les qualités des anges, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs et des vierges, ce qui n'est pas une petite gloire à notre saint, de se voir escorté de tant de saints, et de porter la livrée d'eux tous par une éminente dignité (1). »

Dans cette apparition, saint Martial adresse la parole au Sauveur, son maître : « Vous qui avez voulu que je menasse une vie virgineale, afin que je fusse votre soldat, tout dévoué pour vous ! vous savez que j'ai conservé un cœur tranquille au milieu des plus grands dangers. Indigent, pèlerin, j'ai supporté les travaux les plus rudes, etc. » — Dieu a voulu que saint Martial vécût dans la pauvreté, afin de l'enrichir un jour des célestes trésors :

Qui me virgineam voluisti ducere vitam,
Miles ut ipse tuus, totus tibi deditus essem !
Scis quantam tulerim per cuncta pericula mentem ;
Hospes, inopsque, graves persistens ferre labores, etc.
.....
Ipsum quoque volens sub paupertate manere
Quatenus efficerent coelestia præmia ditem (2).

LIVRE HUITIÈME.

POÈME I^{er}. — Pierre le Scolastique s'objecte qu'on ne connaissait point les Goths du temps du duc Etienne ; et il répond que la longue succession des siècles a fait oublier le nom de ces peuples, et que, dans la suite, on a substitué une dénomination connue (3). Il eût été plus simple d'avouer que la légende d'Aurélien n'avait pas été

(1) BONAVENT, T. II, p. 561.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 532.

(3) NADAUD, *Mém. mss.*, T. IV.

composée par le successeur de saint Martial, mais par un écrivain inconnu qui vivait après l'invasion des barbares. Voici du reste ces vers, qu'a transcrits Nadaud : « Ne vous arrêtez pas, dit-il avec malignité, à l'harmonie de la lyre » :

Incorrupta quidem diu mansere monumenta
Commendata libris, quorum fuit Aurelianus
Auctor, ut ipse suis attestatur documentis,
At simul obsessis oblivio præteritorum
Incumbens animis, subduxit cognitionem.
Posteritas, longo nasrens post tempore, Gothos
(Gotha de Gothis cum terra vocata maneret),
Antiquos ejus cœpit perhibere colonos :
Sic etiam scriptis, quasi nomen notius esset
Nomine quos alio constat prius esse vocatos,
Dicendos duxit priscarum nescia rerum (1).

POÈME III. — Ce poème renferme le récit d'un miracle opéré par l'intercession de saint Martial. Le texte latin n'a pas été conservé : le P. Bonaventure s'est contenté d'en donner la traduction que nous allons transcrire : « L'évêque d'Agen, dit Pierre le Scolastique, me raconta dernièrement un miracle que je veux coucher ici par écrit. La ville d'Agen fut, une fois entre autres, exposée à la fureur des barbares, qui la détruisirent et ravagèrent. Ce funeste accident, qui devoit envelopper tous les sanctuaires des Saints avec les maisons des hommes, ne put s'attacher à l'église ou autel de saint Martial. Ce titre de salut triompha du fer et des flammes, et persévéra victorieux après le sac universel de cette ville. La dévotion de ce lieu obligea un tailleur de pierre étranger de s'y rendre pour y mendier quelques aumônes des gens de bien et le secours de saint Martial, parce que, d'une santé très-robuste, il étoit tombé en un retirement de nerfs si extraordinaire que les pieds étoient levés contre-mont, et une paralysie universelle avoit mis tous ses membres dans l'interdit. Sa consolation étoit de se faire porter à l'autel de saint Martial, et d'épancher son cœur en sa présence. Un jour, ayant prié avec plus de ferveur qu'à l'ordinaire, il sentit que ses membres reprenoient leur siège naturel, et que la foiblesse se retiroit. Dans l'étonnement de cette merveille, il appela le sacristain ou marguillier, qui n'étoit pas loin, et plusieurs autres qui furent témoins de cette guérison prodigieuse : de sorte que lui avec tout le

(1) NADAUD, *Dissertation sur saint Martial*, ch. VII.

peuple en rendit des actions de grâces solennelles à Dieu et à saint Martial, leur apôtre et protecteur singulier (1). »

S'il est vrai, comme le prétendent les Bollandistes, que le troisième livre des Miracles de saint Martial, publié dans les *Acta sanctorum* ait été écrit au commencement du XI^e siècle, cet évêque d'Agen serait probablement un Jean Gérard oublié dans le catalogue des évêques de cette église, lequel aurait été guéri subitement d'une fièvre opiniâtre après avoir fait un vœu à l'apôtre de l'Aquitaine (2). On trouve à la vérité, au XII^e siècle, un évêque d'Agen du nom de Gérard : si c'est de lui qu'a voulu parler l'auteur du troisième livre des Miracles de saint Martial, il faudrait retarder d'un siècle la date de cet opuscle.

POÈME IV. — Pierre le Scolastique rapporte que Gualon ou Gaulon, gentilhomme distingué de la province de Bourges, pria saint Martial de guérir son fils, qui se mourait; que saint Martial, voulant l'obliger davantage à la reconnaissance, le laissa mourir afin de le ressusciter. Le père s'endormit de tristesse, et, dans un songe, vit saint Martial qui semblait donner la communion à son fils. S'étant éveillé, et repassant dans son esprit ce qu'il avait vu, il conçut de bonnes espérances sur la résurrection de son fils. Il pria le saint de ressusciter celui qu'il n'avait pas voulu guérir lorsqu'il était malade.

Nec spes vana fuit : surrexit protinus ille.
Atque, cibum poscens, corpus puerile refecit.

Son espérance ne fut pas vaine : son fils ressuscita aussitôt, et demanda à manger pour fortifier son corps affaibli. Le père vint rendre ses hommages à saint Martial, lui fit ses présents, lui offrit ce fils qu'il lui avait rendu, et se montra toujours dévoué à son culte (3).

(1) BONAVENT., T. II, p. 305. — Cf. p. 623.

(2) Dominus etiam Johannes Geraldus, episcopus Agennensis, retulit : quod cum de febre quartana infirmaretur, et in plena hyeme multum affligeretur, et nullum posset cum mediis curationis remedium invenire, sancto Martiali promisit cum summa devotione quod si quartana eum dimitteret, quolibet anno, cum oblationibus, ejus ecclesiam visitaret. Quo voto emisso, finita febre quartana, continuo liberatus est, et ex tunc B. Martiali familiaris exstitit et devotus. (*Acta SS.*, T. V, p. 560.)

(3) BONAVENT., T. II, p. 626.

POÈME V. — Dans le poème suivant, Pierre le Scolastique décrit la résurrection d'un homme qu'on voulait ensevelir dans l'église de saint Martial, au-delà de Barcelone, sur le sommet du mont Signus : « de sorte que, dit Bonaventure, celui que la mort avoit déjà dévoré fut revômi par elle par les mérites et l'intercession de l'apôtre saint Martial, lequel eut pitié du père désolé qui lui présentait sa requête pour son enfant décédé (4) ». Voici les premiers vers de ce poème :

Utra Barcinonam mons nomine Signus habetur,
Vertice qui proprio fert ecclesiam patris almi :
Hic etiam quemdam vivum de morte levavit,
Impositum feretro, quem jam sepelire parabant (2).

Ces deux résurrections furent opérées du vivant de Pierre le Scolastique, comme le montrent ces vers du livre quatrième que nous avons déjà cités :

Nostis exanimis quos ad vitam revocavit :
Temporibus vivunt duo, quorum Bituricensem
Alter habet patriam, colit alter Barcinonensem (3).

Dans le résumé qu'il a donné de ce livre, Nadaud après avoir dit ces paroles : « Au-delà de Barcelone, il y a une église dédiée à saint Martial », ajoute les mots suivants : « Les troubles de la patrie l'obligent (Pierre le Scolastique) à voyager. Il ne parle point des miracles qu'il a vu opérer au saint : il ne s'arrête qu'aux anciens (4) » : nous ne savons à quel poème du livre VIII il faut rapporter ces paroles.

POÈME VI. — Saint Martial a instruit les Gaulois, les Belges, les Celtes, les Aquitains. Les Belges ont été édifiés par les brillants exemples du pieux Eloi, qui reconstruisit la vieille église de Saint-Martial (5). La ville de Trèves voit son évêque Nicet éclairé par le flambeau de l'Aquitaine, et admire cet homme rempli d'une lumière

(1) BONAVENT., T. II, p. 627.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 309.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 627.

(4) NADAUD, *Mém. mss.*, T. IV.

(5) A Paris. C'est ce que rapporte saint Ouen dans la Vie de saint Eloi : « Aedificavit etiam imoque *renovavit* basilicam in honore sancti Martialis, etc. » (L. I, c. XVIII.)

divine. Vous trouverez d'autres saints originaires du Limousin devenus ailleurs les patrons des peuples : que s'ils honorent comme leurs pères les enfants de saint Martial, qu'ils vénèrent en saint Martial leur père commun :

Hic docuit Gallos, Belgas, Celtas, Aquitanos :
 Ergo decet Cellas, decet, inquam, nosse patronum :
 Frater, ab hoc actu noli sejungere Belgas,
 Quos pius Eligius, renovans templum vetus ejus,
 Exemplis vitæ lucentibus ædificavit.
 Nicetium (1) Trevir nostra videt ire lucerna
 Miraturque virum divino lumine plenum.
 Quod si quæsieris, plures poteris invenire
 Hinc ortos, aliis populis extare patronos.
 Quod si rite colunt Marcie semine natos
 Et perhibent patres, patrem patrâ venerentur (2).

POÈME VIII. — Pierre le Scolastique parlait, dans ce poème, du miracle des Ardents, dont il se dit témoin oculaire. Nous regrettons que ni Bonaventure ni Nadaud ne nous aient transcrit ce passage, qui est si important pour déterminer l'époque où vivait le poète. Citons d'abord Bonaventure : « Petrus Scolasticus, selon ce qu'il allègue au livre VIII, chapitre VIII, se déclare avoir vécu vers le temps de la guérison des Ardents et de l'assemblée générale d'Aquitaine, qui se fit à Limoges l'an 994 (3) ». Voici maintenant le résumé de Nadaud : « Il se fit une assemblée du peuple à Limoges : les habitants s'y rendirent pour tenir un concile, où l'on demanda de porter le corps de saint Martial. Lorsque les moines voulurent le lever la nuit, il parut dans tout le pays une lumière brillante (4). Ce miracle n'avoit point été écrit. [Saint Martial] guérit plusieurs malades dévorés d'un feu [secret : ce] ne peut être que le miracle des Ardents, arrivé en 994 (5). »

(1) Il y a *Nicetio* dans Bonaventure.

(2) BONAVENT., T. II, p. 321, T. I, p. 86.

(3) *Id.*, T. I, p. 207.

(4) Adémar, dans un sermon sur la translation des reliques de saint Martial à l'époque du miracle des Ardents, rapporte ce fait : « Qu'une lumière céleste brillant la nuit sur le tombeau de saint Martial, éclaira toute la ville pendant une heure, comme le soleil en plein midi : » *Tunc ecce ipsa media nocte apparuit signum super basilicam sancti Petri, in qua beati Martialis sepulcrum esse videtur. Nam cernentibus innumeris sed divo jacentibus in excubiis lumen de cælo coruscans super locum sepulcri descendit. in suo jubare totam civitatem quasi lux diei meridiana per unam fere horam illuminavit.* (*Patrolog.*, T. CXXI, col. 116 et 117).

(5) NADAUD, *Mém. mss.*, T. IV.

Dans ce même poème VIII, Pierre le Scolastique raconte qu'un soldat, né à Périgueux, ayant recouvré la vie, racontait les visions qu'il avait eues, et les révélations qu'il avait recueillies de la bouche d'un ange. Il attestait que saint Martial était un saint vénérable entre les autres saints; que le Christ l'avait enseigné comme un de ses disciples, et que saint Pierre, se l'étant associé pour compagnon, était arrivé avec lui à Rome, et l'avait envoyé convertir la nation des Gaulois :

Mortuus est miles quidam, petragoricensis
 Qui patriæ fuerat civis : vitamque recepit.
 Vivus ut ad tempus visorum nuntius esset,
 Angelica testans se condere verba loquela.
 Tecta revelabat; quos numquam viderat ante
 Noscebat penitus, castigabatque nocentes.
 Hic inter reliquos Marciam nomine sanctos
 Attestabatur venerandum, quem docuisset
 Discipulum Christus, Petrusque sibi sociasset;
 Cum quo Romanam socius devenit in urbem,
 Et missus Gallis meruit convertere gentem.
 Talibus arguitur qui spernit credere nobis (1).

Le résumé de Nadaud (viii^e livre) nous fournit en outre les pensées suivantes : « Saint Martial alla instruire les Cappadociens après saint Paul ».

[Dans son enthousiasme religieux et poétique, Pierre l'Ecolâtre] « parle de saint Martial d'une manière » [que l'exacte théologie pourrait condamner]. — Saint Martial est devenu Dieu par la faveur divine :

Vana salus hominis : sed Marcias Deus extat.
 Nostra fert numen quod ei natura negavit.
 Quem Deus assumpsit, sic atria possidet ejus :
 Res nostras sub eo dispensans ordine justo.....
 Marcias igitur potis est salvare fideles,
 Munere divino cum factus sit Deus ipse.

[Pierre le Scolastique] « finit le viii^e livre en versifiant les miracles rapportés par l'écrivain anonyme » [de la Vie de saint Martial] (2).

(1) BONAVENT., T. II, p. 132, 627.

(2) NADAUD, *Mém. mes*, T. IV.

LIVRE NEUVIÈME.

Le livre neuvième ne renferme que cent soixante dix-neuf vers. Pierre le Scolastique s'arrête après avoir commencé à dire quelques mots d'Ebroin, maire du palais : ce qui montre que ce livre n'est pas complet (4).

Nous n'avons trouvé qu'un court fragment du ix^e livre : c'est le récit du miracle qui fut opéré, vers l'an 632, à Paris, lorsque saint Eloi, ayant *reconstruit* l'église de saint Martial, y transporta avec une pompe solennelle des reliques du saint évêque. Saint Eloi fit passer la procession auprès d'une prison, et pria saint Martial de délivrer les captifs :

« Saint Martial prête une oreille favorable à ses vœux : il descend du ciel, et, à son arrivée, ceux qui étaient enchaînés dans les noirs cachots entendent un bruit semblable à celui du tonnerre. Tout-à-coup ils voient apparaître un personnage éclatant de splendeur : devant lui, la prison est ébranlée, les fers se brisent, les portes s'ouvrent, et les captifs s'en vont en liberté : »

Vota precesque pia Marcias percipit aure.
Cœlitus adveniens : adventu moxque sub ipso
Auditur tonitru positis in carcere tetro.
Protinus apparens intus vir splendidus ore.
Carcere concusso dirumpit vincula cuncta.
Effringensque seras, victos dat abire solutos (2).

Nous pensons que ce dernier livre du poème de Pierre le Scolastique était la traduction en vers du second livre des *Miracles* de saint Martial, composé au ix^e siècle, et publié par les Bollandistes au 30 juin : le récit où il est question d'Ebroin est l'histoire de la punition de Loup ou Lopès, duc des Gascons, qui fut frappé mortellement dans l'église de saint Martial lorsqu'il venait de ravir une ceinture d'or qui était appendue au saint tombeau (3).

Voilà tous les fragments que nous avons pu recueillir du poème de

(4) NADACQ, *Mém. mss.*, T. IV.

(2) BONAVENT., T. II, p. 628.

(3) *Acta SS.* T. V junii, col. 535. — Biblioth. impér. fonds latin, mss., 2,763 A, fol. 83, 84. — BONAVENT., T. II, p. 607.

Pierre le Scolastique. Nous avouons qu'il nous eût été plus facile de publier intégralement le manuscrit de cet ouvrage que d'en aller glaner péniblement çà et là les débris épars et les feuillets déchirés. Ces fragments sont bien incomplets sans doute ; mais ce n'est que dans notre travail qu'on en trouvera le recueil. Si ce poète est peu remarquable par le côté littéraire, il est recommandable à d'autres titres : c'est un écrivain limousin de plus, le seul versificateur latin et un des plus anciens du moyen-âge. Puis on trouve dans l'ensemble des indications précieuses qu'on chercherait vainement ailleurs. Les vers relatifs à l'ancienne Vie de saint Martial et quelques autres fragments nous paraissent du plus haut intérêt pour l'archéologie limousine.

L'abbé ARBELLOT,

Curé, Archi prêtre de Rochechouart.

NOTICE

SUR M. AUGUSTE DU BOYS,

Lue à la séance du 1^{er} septembre 1856.

MESSIEURS,

Au milieu de nous une place est vide ce soir.

M. Auguste Du Boys avait à peine dépassé le seuil de l'âge mûr lorsque la mort l'a ravi à notre amitié. Vous avez tous suivi son convoi funéraire, et la douleur de sa famille a trouvé dans vos cœurs de sympathiques échos. Néanmoins vous prendrez sûrement un mélancolique plaisir à voir évoquer une fois encore devant vous la bienveillante et laborieuse figure du collègue que nous avons perdu. Aujourd'hui nous pouvons parler librement de lui, de son caractère et de ses travaux. Venus avant sa mort, nos éloges eussent embarrassé sa modestie.

M. Auguste Du Boys naquit le 29 octobre 1818. Vous savez aussi bien que moi quelle considération entoure la famille dans laquelle le hasard de la naissance avait fait entrer notre ami, et combien elle renferme en son sein d'honorables traditions.

Dès son adolescence, M. Auguste Du Boys donna des preuves de ce goût pour la science qui paraissait en lui presque un instinct, et les dispositions studieuses qu'il manifesta de bonne heure ont persisté chez lui à travers tous les accidents de la vie. Elles n'ont même atteint leur complet développement que pendant la lutte prolongée qu'il a soutenue contre la mort.

En 1840, la ville de Limoges avait fondé une chaire de chimie appliquée aux arts. M. Bigourdan, chargé de vulgariser dans notre industrielle cité une science qui était alors le domaine de quelques rares esprits, s'attacha M. Du Boys, et en fit son préparateur. Aidé d'un condisciple, l'élève recueillit les leçons du maître, et fixa, dans un livre plein de clarté et de méthode, des notions qui, sans lui, eussent été fugitives comme les paroles du professeur.

Mais, à cette époque de la vie, ce cœur que vous avez vu si accessible aux joies paisibles de la famille s'était ouvert à des pensées

dont plus tard il reconnaissait volontiers le néant. L'imagination de notre ami l'avait transporté jusqu'à ces sphères idéales dans lesquelles à vingt ans les rêves et les réalités se confondent. Il en fit lui-même le naïf aveu dans une page inédite qu'il m'a été donné de lire, page imprégnée d'un indicible parfum de jeunesse. « Les » oiseaux, dit-il, ont des ailes pour voler, l'homme a une âme » pour désirer, et le monde va où le mène l'espérance. Espérons » donc, et allons ! » Et plus loin il ajoute : « J'avais le mal de » l'inconnu, comme d'autres ont le mal du pays ». La terre d'Afrique surtout l'attirait par un charme irrésistible. Il partit comme aide-major d'un chirurgien militaire, et, le 4 novembre 1842, il foulaît la plage d'Alger.

Chacun de vous a pu lire le journal de son séjour en Afrique, récit dans lequel les fantaisies humoristiques se mêlent aux considérations élevées, et dont la manière tour à tour familière et grave rappelle si fidèlement les causeries de celui qui n'est plus.

Le 21 janvier 1845, M. Auguste Du Boys était de retour en France. Deux mois plus tard, la Faculté de Montpellier lui décernait un diplôme de pharmacien de première classe, et il revenait mener au milieu de nous l'existence recueillie qui n'a pu le soustraire à la mort. « Le sol natal, a-t-il dit dans les pages dont je citais tout à » l'heure quelques lignes, m'attirait par un charme indéfinissable, » et ne me permettait pas de l'oublier.... Je préfère aujourd'hui le » bonheur tel qu'il est et la gloire que donnent le mérite et la » vertu.... » Et plus bas il ajoute : « Quand on voyage seul, on » s'ennuie : on n'est heureux qu'à demi lorsque l'on n'a personne à » qui l'on puisse communiquer les sentiments que l'on éprouve ; et » j'étais presque toujours seul ! »

Bientôt une jeune femme, en unissant sa destinée à celui qu'elle pleure aujourd'hui, fit cesser sa solitude. Il ne tarda pas à connaître les attachantes sollicitudes de la paternité ; et depuis lors vous savez comment il a vécu, se délassant de ses occupations journalières par ses enfants, ces délices de son cœur, et par ses études, cette sévère distraction de son esprit.

Ses travaux étaient multiples, un moment même les fonctions municipales l'attirèrent : elles ne purent le fixer. Mais l'archéologie surtout sut le retenir à elle par des charmes tout-puissants. C'est par elle que beaucoup d'entre nous ont noué avec lui des relations qui devenaient de jour en jour plus intimes, et se transformaient bien vite en une étroite amitié. C'était pour M. Du Boys presque un bonheur d'initier les autres à cette science aride dans ses

commencements, et dans laquelle il avait profondément pénétré. La supériorité le laissait sans envie, et il avait pour l'ignorance des conseils et non des railleries.

Dois-je parler avec détail de ses travaux divers dans une Société au sein de laquelle il a vécu, et qui a pu juger à chacune de ses séances de la sûreté et aussi de l'étendue de son érudition? Vous l'aviez nommé secrétaire, et je ne vous dirai pas avec quel zèle il remplissait les fonctions qu'il avait reçues de vous : je craindrais de paraître penser que vous l'avez oublié déjà. Enumérer toutes les questions délicates qu'il éclaira serait une œuvre difficile : permettez-moi seulement de rappeler à vos souvenirs ses Vies de Bugeaud et de Latreille, insérées dans la collection de M. Albert; son édition des poésies de Jacques Dorat; ses notices sur les médecins de l'ancienne province du Limousin publiées dans les Bulletins de la Société médicale de la Haute-Vienne; ses biographies des hommes célèbres de notre pays, œuvre capitale que sa mort laisse inachevée, et dont l'éminent collaborateur de M. Du Boys voudra sans doute nous donner la fin.

C'est ainsi, Messieurs, que vivait celui qui n'assiste pas à votre séance ce soir, et que vous n'y reverrez jamais.

Depuis long-temps une maladie mystérieuse épuisait ses forces et amaigrissait ses traits. La science avait été impuissante à combattre un ennemi qui trahissait sa présence par un affaiblissement continu plutôt que par des douleurs. Les amis de M. Du Boys se prirent à trembler. Lui-même avait parfois comme l'intuition de sa fin prochaine, et se laissait aller à de mélancoliques épanchements. Mais bientôt le sourire et les paroles bienveillantes revenaient à ses lèvres. Peut-être avait-il peur d'attrister les autres.

Long-temps il a lutté contre le mal, qui l'envahissait chaque jour davantage. La jeunesse a tant de force à opposer à la mort ! Nous l'avons tous rencontré se promenant à pas lents, et redemandant à la chaleur du soleil les forces qu'il avait perdues.

Enfin il a fallu mourir ! Le 16 août, nous avons marché derrière son cercueil. Il ne restait rien de ce jeune ménage, si plein naguère de joie et d'union, qu'une veuve et des orphelins !

Et nous, Messieurs, nous avons perdu un homme d'intelligence, un ami dévoué, un noble cœur !

O. PÉCONNET.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LA BIBLIOTHÈQUE COMMUNALE

DE LIMOGES.

§ 1^{er}. — *Bibliothèques particulières.*

Avant 1789, il y avait, dans le Limousin, un assez grand nombre de bibliothèques appartenant aux couvents ou à des particuliers lettrés. Quelques-uns de ces dépôts étaient importants, entre autres ceux du séminaire et du collège des Jésuites de Limoges; mais aucun n'était public.

Les actes législatifs de la révolution, en ordonnant la suppression des communautés religieuses et la vente du mobilier qui s'y trouvait, firent toutefois exception en faveur des archives, livres, manuscrits, médailles et autres objets scientifiques.

L'article 5 des lettres-patentes du 26 mars 1790 prescrivait aux officiers municipaux « de se transporter dans toutes les maisons religieuses du territoire; de se faire représenter tous les registres et comptes de régie, de les arrêter..., et de dresser, sur papier libre et sans frais, une description sommaire de l'argenterie, argent monnayé, des effets de la sacristie, bibliothèque, livres, manuscrits, médailles, et du mobilier le plus précieux de la maison, en présence de tous les religieux, à la charge et garde desquels ils devaient laisser lesdits objets ».

Cette expression de « *description sommaire* » appliquée aux archives, livres et manuscrits, n'avait pas, à proprement parler, de signification. L'art. 5 faisait la part trop belle à la précipitation et à l'ignorance révolutionnaires. On ne saurait décrire une bibliothèque en quelques mots, et la loi, demandant une description sommaire là où il eût fallu un inventaire bien détaillé, ne prenait en réalité aucune mesure efficace pour conserver des richesses dont on commençait à reconnaître si bien le prix que déjà on songeait à les cen-

traliser au profit de la nation. On n'a qu'à lire les procès-verbaux dressés en exécution de ces lettres-patentes pour se convaincre de leur peu de valeur comme renseignements bibliographiques, et cependant ces procès-verbaux devaient servir de base à toutes les opérations ultérieures.

Ce fut du moins ce qui se passa à Limoges. A la suite d'une délibération prise le 26 avril 1790, le maire et les officiers municipaux se divisèrent en comités, et alors commencèrent, dans chaque communauté, les opérations prescrites par les lettres-patentes ci-dessus. Ces opérations furent continuées les jours suivants. Voici l'ordre chronologique dans lequel furent faites celles dont nous avons pu consulter les procès-verbaux aux archives de la commune. Nous nous contentons d'indiquer les dates afin qu'on puisse au besoin recourir aux actes eux-mêmes, et de mettre en regard le nombre de volumes constatés dans chaque procès-verbal, quoique ce nombre ne soit qu'approximatif :

1790	avril	26.	—	St-Martin-des-Feuillants.....	5 à 600 vol.
—	—	29.	—	Grands-Carmes.....	4,800 (1)
—	—	30.	—	Augustins.....	500
—	mai	4 ^{er} .	—	Recollets de Ste-Valérie.....	400
—	—	2.	—	Recollets de St-François.....	» »
(Rien dans ce procès-verbal qui concerne la bibliothèque.)					
—	juin	4 ^{er} .	—	Chanoines réguliers de la congrégation de France (place St-Gérald).....	200 vol.

Il est à croire que la même pauvreté d'indications bibliographiques régnait dans les autres procès-verbaux qui durent être dressés vers les mêmes époques, mais que nous n'avons pu retrouver. Dans ceux que nous avons sous les yeux, nous voyons que les officiers muni-

(1) Ce procès-verbal et le précédent sont les seuls qui indiquent quelques ouvrages d'une manière spéciale. Le procès-verbal fait aux Feuillants donne le titre d'une quinzaine d'ouvrages, parmi lesquels on remarque l'*Histoire ecclésiastique de Fleury*, en 37 vol. in-4°; le *Dictionnaire historique* de Moréri; le *Dictionnaire des cas de conscience* de Pontas; une *Vie de saint Martial*, in-f°. — Le procès-verbal dressé aux Grands-Carmes fait uniquement mention d'une Bible manuscrite en 2 vol. in-f° et d'une polyglotte en 9 vol. également in-f°. La Bible manuscrite n'a jamais existé dans la bibliothèque communale de Limoges; quant à la polyglotte et aux autres ouvrages indiqués dans le procès-verbal des Feuillants, nous nous sommes assuré qu'aucun des exemplaires de ces ouvrages que possède cette bibliothèque ne porte de traces ou d'indications de provenance.

cupaux ne s'étaient même pas donné la peine de compter les volumes. Les chiffres que nous reproduisons sont toujours précédés du mot *environ*, et suivis de cette description par trop *sommaire* : « *la plupart dépareillés et déchirés* ».

Les choses restèrent en cet état jusqu'au 2 décembre 1790. On trouve à cette date un arrêté du directoire du département de la Haute-Vienne qui, en exécution d'un décret de l'assemblée nationale concernant la vente des biens nationaux, enjoint aux officiers municipaux de Limoges de veiller à la conservation de ces biens dans la circonscription de la commune. On connaît toutes les opérations municipales de recollement d'inventaires et d'apposition de scellés qui furent faites, en vertu de l'arrêté ci-dessus, au sujet des meubles et effets mobiliers des communautés religieuses. On sait comment ensuite furent vendus les immeubles eux-mêmes. Mais les détails de ces événements sont moins connus. Ainsi, grâce à une prévision qui fait encore honneur au gouvernement de cette époque, on eut bien soin d'excepter de la vente du mobilier des couvents les livres, manuscrits, papiers, etc., qui restèrent sous les scellés à défaut de dépôt commun pour les recevoir, et ne furent transportés au district que plus tard et au fur et à mesure que chaque acquéreur des communautés religieuses réclamait la possession complète des bâtiments à lui adjugés. Il faut ajouter, pour que la justice soit entière, premièrement que ces choses se passaient avant 1793, et secondement que, par une contradiction singulière avec les idées libérales dont nous venons de parler, il dut être fait, avant le transport au district, un triage des livres *propres à être vendus*. On n'a, pour se convaincre de ce fait, qu'à lire l'arrêté du directoire du district en date du 44 février 1790. Cet arrêté, qui concerne la vente du mobilier du couvent de St-Gérald et le triage des livres bons à être conservés, porte qu'il sera procédé aux mêmes opérations pour les communautés des Feuillants, des Grands-Carmes, des Augustins, laissant ainsi à la libre décision du commissaire délégué la question de savoir quels sont les livres bons à être vendus. C'est à ces ventes et à celles qui suivirent qu'il faut, selon nous, rapporter ce que dit, au sujet de la bibliothèque des Jésuites, l'auteur de la *Statistique de la Haute-Vienne*, publiée en 1808 : cet auteur prétend, page 248, que les 6,000 vol. que contenait cette bibliothèque furent dispersés dans la révolution, et vendus presque tous à la livre. Nous n'avons pu vérifier cette assertion. Nous avons, au contraire, une preuve écrite que les bibliothèques de la Mission, du séminaire et du collège des Jésuites, étant trop considérables, furent laissées sous

les scellés pendant qu'on transportait les autres au district : nous pensons, d'après cela, qu'on ne songea nullement à les *expurger* conformément aux idées de l'époque, et que, si certains ouvrages ayant appartenu à ces bibliothèques sont aujourd'hui entre les mains de quelques personnes, il y a lieu de l'attribuer plutôt à des dilapidations particulières qu'à un vandalisme officiel.

Indépendamment de ces grands dépôts de livres, la quantité d'ouvrages conservés à la science sur les petites mais nombreuses bibliothèques des communautés religieuses fut encore considérable, puisque, au 1^{er} février 1793, époque du récolement dont il va être question tout-à-l'heure, ces ouvrages, entassés pêle-mêle dans un des appartements de la préfecture actuelle, formaient un volume d'environ 27 mètres cubes (720 pieds cubes au dire du rapport).

L'idée de former une seule bibliothèque publique de cet amas de livres et de ceux qui étaient à la Mission, au séminaire, au collège, prenait de jour en jour plus de consistance. Un des administrateurs du département fut chargé de faire, de concert avec le procureur-syndic du district, « la vérification des titres et papiers des divers corps et communautés supprimés, et d'indiquer le lieu propre à former des archives où tous ces titres seraient rassemblés ». Ces commissaires commencèrent leurs opérations le 1^{er} février 1793. Leur mission, qui, aux termes de l'arrêté pris à ce sujet, devait se restreindre à l'inventaire des archives, s'étendit aux bibliothèques. Le savant archiviste de la préfecture, M. Maurice Ardant, a bien voulu nous communiquer le curieux rapport qui fut fait à cette occasion. Les commissaires ont bien soin de constater, au sujet des bibliothèques de la Mission, du séminaire et du collège, la grandeur des appartements, le nombre, la position, la solidité et jusqu'à la couleur des rayons; mais ils dédaignent d'indiquer le nombre de volumes que ces rayons contiennent. Dans tout le rapport règne le plus grand mépris pour « tout ce grand nombre d'ouvrages bons à être vendus à la livre », et pour les manuscrits, dont « il faut espérer que le parchemin pourra faire des gargousses pour la marine ».

Cependant, à côté de ces singulières appréciations, on lit avec intérêt tout un paragraphe du rapport consacré à la désignation d'un local « pouvant servir de dépôt pour les livres véritablement utiles et bons à conserver, et former ainsi une bibliothèque publique, dont le fonds, composé des meilleurs livres des établissements supprimés et de ceux qui se trouveront chez les émigrés, pourrait recevoir de jour en jour des accroissements, et servir de la manière la plus avantageuse à l'instruction de la jeunesse ».

Ce local, les commissaires croyaient l'avoir trouvé, au collège des Jésuites, dans l'un des appartements de l'aile donnant sur la rue. Au collège, en effet, fut, comme nous le verrons plus loin, le berceau de la première bibliothèque publique de Limoges.

Nous ne nous sommes étendu un peu longuement sur ce document que parce qu'il contient en résumé toute l'histoire de l'organisation d'une bibliothèque publique à Limoges. L'excellente idée qu'émettait le rapport ne reçut pas d'application immédiate. C'était en 1793, et les passions d'alors étaient plus propres à détruire qu'à créer. A Limoges, il est vrai, on empêcha la destruction des ouvrages, et ce qui restait de la vente des bibliothèques ne subit pas, comme dans nombre de villes, la dernière épuration du feu; mais on ne prit aucune mesure ni pour constater sérieusement l'existence de ces ouvrages, ni pour veiller d'une manière efficace à leur conservation; et, lorsque l'on apportait au district les livres de quelques émigrés dont les biens avaient été déclarés acquis à la république par le décret du 28 mai 1793, on se contentait de les jeter sur les bibliothèques des couvents, qui y étaient déjà amoncelées. Du reste cette incurie était presque générale, et Coupé de l'Oise, dans un rapport à la Convention (séance du 24 janvier 1794 (2 pluviôse an II), se plaignait vivement, au nom du comité d'instruction publique, de ce que « les trésors littéraires ainsi amassés et répandus dans chaque département restaient encore entassés sans ordre comme des matériaux bruts, et dépérissaient ou étaient exposés aux dilapidations ». Sur ce rapport intervint, le 28 janvier (9 pluviôse an II), un décret prescrivant, entre autres choses, aux administrations de district de faire dresser, sous un délai de quatre mois, un récolement des inventaires qu'elles avaient dû faire (mais que la plupart n'avaient pas faits) des livres et manuscrits des ci-devant corps et communautés ecclésiastiques, et de ceux qu'elles étaient tenues de faire encore des livres des condamnés dont les biens étaient confisqués, et de faire parvenir une copie de leur travail au département et une autre copie au comité d'instruction publique. Les administrations devaient en outre proposer, parmi les édifices nationaux situés dans leur arrondissement, un emplacement convenable pour y établir une bibliothèque publique. Enfin il devait être sursis à toute vente de livres provenant des émigrés.

Ce travail de récolement fut-il exécuté à Limoges ? Nous n'avons pu en trouver de traces. Les documents écrits nous font même complètement défaut jusqu'à l'époque de l'organisation de l'école

centrale du département de la Haute-Vienne, et nous avons été réduit, pour combler cette lacune, à recueillir les souvenirs précis de quelques personnes lettrées qui ont traversé ces époques.

On raconte que, pendant le mouvement réactionnaire qui suivit le 9 thermidor (27 juillet) et la chute du système de la terreur, plusieurs habitants du département parvinrent à prouver qu'ils n'avaient pas émigré, et obtinrent leur radiation des listes d'émigration, et par suite leur réintégration dans leurs biens. On dut leur restituer ce qui restait de leurs bibliothèques. Mais les livres, déposés primitivement au district, avaient été, dit-on, transportés à l'ancien couvent des Bénédictins (aujourd'hui la maison centrale). On se doute bien que ce nouveau déplacement n'avait pas dû contribuer à mettre de l'ordre dans cet amas informe de livres de toutes sortes et de tous formats. A supposer que des inventaires eussent été dressés lors du dépôt au district; à supposer que les livres eussent été parfaitement protégés contre le pillage des particuliers, et que tous les ouvrages non vendus existassent effectivement au couvent des Bénédictins, ces inventaires eussent été d'un faible secours pour retrouver, au milieu d'un tel chaos, les volumes épars de ces ouvrages. Il eût fallu de longs et coûteux travaux pour reconstituer ces petites bibliothèques particulières, et faire à chacune la part qui lui revenait. On aime mieux s'en rapporter à la bonne foi des réclamants, et on leur permit d'aller eux-mêmes au dépôt reconnaître et prendre ce qui leur appartenait. Les réclamants, se trouvant dans l'impossibilité de choisir ce qui leur appartenait, prirent tout simplement ce qui leur convenait. On conçoit quel désordre dut régner dans ces opérations, combien on dut décompler de collections et dépareiller d'ouvrages dont la bibliothèque de l'école centrale recueillit plus tard les débris.

§ 2. — *Bibliothèque centrale.*

La loi du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795), qui instituait les écoles centrales, dont les cours devaient être publics, complétait l'institution par la création de bibliothèques également publiques et dépendantes de ces écoles. En vue d'organiser ces bibliothèques, le gouvernement prescrivit certains travaux bibliographiques, qui ne furent pas exécutés, ou qui le furent très-incomplètement. Le département de la Haute-Vienne eut son école et sa bibliothèque centrales, qui furent organisées par l'arrêté de l'administration du

département du 4^{er} fructidor an IV (18 août 1796), et par le règlement du 12 ventôse an V (2 mars 1797). L'arrêté du 4^{er} fructidor dispose que l'école centrale du département (ainsi que la bibliothèque) sera placée dans le ci-devant collège de Limoges ; nomme un jury d'instruction composé de cinq membres, chargés, entre autres attributions, d'élire les professeurs et le bibliothécaire, et de faire, de concert avec l'administration, un règlement sur l'école centrale, lequel sera soumis à l'approbation du directoire exécutif. Le travail du jury ne fut terminé et converti en arrêté réglementaire par l'administration du département que dans la séance du 2 mars 1797 (12 ventôse an V). Le chapitre V de cet arrêté concerne spécialement la bibliothèque. Nous le reproduisons en entier :

CHAPITRE V.

BIBLIOTHÈQUE.

ART 1^{er}. — La bibliothèque publique sera ouverte, les duodi, quartidi, sextidi et octodi de chaque décade, depuis dix heures du matin jusqu'à une heure après midi.

ART. 2. — Le bibliothécaire ne pourra, sous aucun prétexte, confier les livres hors de l'enceinte de la bibliothèque.

ART. 3. — Les professeurs sont néanmoins exceptés des dispositions de l'article précédent. Il leur sera libre de déplacer de la bibliothèque les livres nécessaires au genre d'instruction qu'ils sont tenus de donner, à la charge d'en fournir *récépissé* au bibliothécaire sur un registre particulier qui sera tenu à cet effet, et de les rétablir dans le dépôt lorsqu'ils en auront fait l'usage qui leur aura paru convenable.

Signé à la minute : BACHELÉRIE, président ; F.-Mathieu LACHAMAGNE ; BADON et SELPICI, administrateurs, et PARICORD, commissaire du pouvoir exécutif.

Ajoutons à ces détails que la bibliothèque centrale fut formée 1^o de la bibliothèque des Jésuites, qui n'avait pas été déplacée ; 2^o de celles du séminaire et de la Mission ; 3^o de ce qui était encore entassé au couvent des Bénédictins, et comprenait, outre ce qui restait des petites bibliothèques des couvents, celles de quelques émigrés qui n'avaient pas reparu (1).

(1) Nous reproduisons, comme pouvant donner quelques éclaircissements sur ce dernier point, la lettre suivante, adressée beaucoup plus tard (le 16 vendémiaire an VI) par les administrateurs du département de la Haute-Vienne à l'administration municipale de Limoges :

« Citoyens, la bibliothèque de l'école centrale de ce département réclame près de

Ainsi la grande idée de favoriser la propagation des connaissances humaines recevait enfin un commencement d'exécution. La bibliothèque centrale, il est vrai, n'était qu'une dépendance de l'école, dont le gouvernement faisait les frais; elle n'était pas placée sous l'influence tutélaire et vivifiante de l'administration municipale; mais elle était publique, et, si elle n'était pas riche, elle offrait généreusement à tous le peu qu'elle possédait.

Or que possédait-elle? Il nous serait très-difficile de l'indiquer d'une manière précise. Bien avant l'ouverture de l'école centrale, dans le courant de l'an IV, des travaux bibliographiques avaient été ordonnés, comme nous l'avons dit, par le comité d'instruction publique. Nous avons dit également que ces travaux n'avaient pas été faits ou l'avaient été d'une façon déplorable. Ils consistaient en catalogues sur cartes et sur feuilles. La lettre que nous venons de reproduire à la note ci-dessus prouve qu'on fit autant de catalogues qu'il y avait de bibliothèques particulières réunies en un seul bloc au couvent des Bénédictins. Mais sur quelles bases établit-on ces catalogues? On sait que, à quelques exceptions près, chaque volume portait, soit sur la couverture un écusson, soit en frontispice un timbre ou une note manuscrite indiquant le nom du propriétaire. Nous inclinerions à penser que ce fut sur ces indices que l'on dressa les différents catalogues. Le travail était en voie d'exécution lorsque le gouvernement décida qu'on allait suivre un mode nouveau de bibliographie; fit suspendre brusquement les opérations, et ordonna aux administrations de conserver soigneusement en dépôt les cartes

vous la remise des catalogues qui furent commencés pendant l'administration du ci-devant district. Comme vous nous avez prévenus par votre lettre du 8 floréal an IV qu'ils étaient déposés à votre secrétariat, nous vous prions de vouloir bien les lui (*sic*) remettre pour qu'il puisse continuer le travail dont il est chargé.

» Salut et fraternité.

» Signé BADON, L. CREZENNET. »

On lit en marge :

« Retiré des mains du citoyen Lingaud, secrétaire en chef de l'administration municipale, les catalogues du dépôt de la bibliothèque centrale ci-après détaillés :

» (Catalogues du séminaire; — du collège; — de d'Argentré; — de Dupeyroux; — de Faulte; — de Descars; — de Laurière; — de Maussac; — de Nicolas; — de Cramouzaud; — de Senemaud; — de Romanet, et celui des maisons religieuses dressé par le citoyen Isecq, dont je le décharge.

» A Limoges, le 18 vendémiaire an sixième de la République française.

» Signé A. GUILLEN-BIRON. »

(Archives de la mairie.)

NOTA. — Ces catalogues ont disparu.

et feuilles déjà faites, afin de former les bibliothèques centrales. Une lettre du ministre de l'intérieur en date du 19 germinal an IV prescrit en même temps aux administrateurs du département de relater les frais faits et à faire pour la formation des bibliothèques, afin de procéder le plus tôt possible à leur organisation.

Nous venons de voir quelle fut cette organisation. Les travaux bibliographiques restèrent suspendus jusqu'à la création des bibliothèques centrales, et furent repris, le 7 octobre 1797 (16 vendémiaire an VI), par M. A. Guillen-Biron, qui fut nommé bibliothécaire de l'école. D'après ce que nous verrons plus loin, nous pouvons évaluer à environ 44,500 le nombre de volumes dont se composa la bibliothèque centrale.

§ 3. — *Bibliothèque communale.*

La bibliothèque centrale suivit le sort de l'école dont elle dépendait. Le puissant génie d'organisation du premier consul, refondant en entier le système d'éducation et d'enseignement, supprima les écoles centrales, et créa les lycées. L'art. 27 de l'arrêté du gouvernement du 19 frimaire an XI (10 décembre 1802) touchant l'organisation des lycées portait qu'il y aurait dans chacun de ces établissements une bibliothèque de 4,500 volumes pris sur le fonds des bibliothèques centrales. Un autre arrêté, du 8 pluviôse (28 janvier 1803), mettait le reste de ces livres à la disposition et sous la surveillance des municipalités, qui devaient, si elles acceptaient, faire tous les frais d'établissement et d'entretien des nouvelles bibliothèques publiques, et en nommer les conservateurs. Les municipalités, en entrant en possession, étaient tenues de faire dresser de tous les livres un état certifié véritable, dont le double devait être envoyé au ministre de l'intérieur.

Les termes de l'arrêté n'étaient pas impératifs. Les communes étaient libres d'accepter ou de refuser l'héritage des écoles centrales, et il faut reconnaître qu'à Limoges l'offre du gouvernement ne pouvait tomber plus mal, faite à une ville principalement industrielle, et qui n'avait pas eu le temps d'apprécier tous les services que peut rendre une bibliothèque publique; faite surtout à une époque où les affaires de la commune étaient en assez mauvais état. L'administration municipale avait en même temps à réparer et à reconstruire. Il fallait, à force d'économies, combler le déficit légué par les administrations antérieures; il fallait parfaire le complément

des souscriptions volontaires pour l'établissement du lycée. On ne manquait donc pas de raisons à faire valoir pour se dispenser de grever encore le budget.

A la tête de l'administration municipale de Limoges était alors M. Noualhier, père du maire actuel de cette ville. M. Noualhier, de concert avec M. Texier-Olivier, préfet de la Hte-Vienne, travaillait de tous ses efforts à mettre un peu d'ordre dans les finances, et à accroître l'importance de la cité qu'il administrait. Il vit dans la création d'une bibliothèque communale un puissant moyen de favoriser les études scientifiques et littéraires, jusqu'alors trop négligées; et, comprenant que, pour que le gouvernement vînt en aide au nouvel établissement, il fallait que la commune lui donnât le bon exemple, il proposa au conseil municipal, dans la séance du 46 février 1804 (26 pluviôse an XII), premièrement de demander au préfet la propriété de la bibliothèque centrale, et secondement de fixer, pour les frais d'établissement et d'administration de la bibliothèque communale, une somme de 2,500 fr. pour l'an XIII et 2,200 fr. pour les années suivantes.

Le conseil municipal, plus positif que le maire, admit en principe la création de la bibliothèque communale; mais, vu l'état des finances, ne vota que 2,400 fr. pour l'an XIII, et 4,800 fr. pour les années suivantes.

Il nous est impossible de préciser l'époque à laquelle la bibliothèque communale fut ouverte au public. Ce dut être dans le courant de l'année 1804, puisque l'arrêté de nomination de M. Biron comme conservateur de la nouvelle bibliothèque est du 4^{or} messidor an XII (20 juin 1804). A partir de cette époque, l'histoire de la bibliothèque se résume en entier dans les différentes notes et tableaux qui suivent.

1^o Locaux occupés par la bibliothèque.

Nous n'avons pu savoir où fut transférée la bibliothèque centrale en devenant propriété de la commune. Nous voyons figurer dans le projet de budget de l'an XIII une somme de 300 fr. pour frais de déplacement et installation, et une autre somme de 600 fr. pour prix de location du nouveau local; mais nous ignorons quel fut ce local. En 1808, la commune ayant fait l'acquisition des bâtiments de l'ancien couvent de la Visitation, y fit transférer la bibliothèque, qui y resta jusqu'à la fin des vacances de 1847. A cette époque, elle

fut installée dans les appartements occupés antérieurement par la première chambre de l'ancienne cour royale. Elle y est encore.

2° Jours et heures d'ouverture.

La bibliothèque centrale était ouverte quatre fois par décade; la bibliothèque communale ne le fut primitivement que deux jours par semaine, mais nous ignorons à quelles heures de la journée. Ce n'est qu'à partir de 1808 que nous trouvons dans les calendriers et annuaires du département quelques renseignements à ce sujet. Nous y voyons que, de 1809 à 1847, la bibliothèque fut invariablement ouverte les dimanche, mardi et jeudi de chaque semaine; mais les heures d'ouverture ont souvent varié. Enfin, depuis 1847, la bibliothèque est livrée au public tous les jours, excepté le dimanche, de dix heures du matin à quatre heures du soir.

3° Budgets.

Dans la somme de 2,400 fr. votée le 26 pluviôse an XII (16 février 1804) par le conseil municipal était comprise celle de 400 fr. pour achat d'ouvrages. Malheureusement l'état d'épuisement des ressources communales ne permit pas d'employer cette somme, et, dans les budgets postérieurs à cette époque, on n'en voit figurer aucune pour le même objet jusqu'à l'année 1819, où l'on vota 50 fr. pour *entretien de la bibliothèque*.

Cette somme de 50 fr. pour 1819 fut successivement élevée à 450 fr. en 1826; à 200 fr. en 1827; à 500 fr. en 1829; à 800 fr. en 1839, et enfin à 4,000 fr. en 1848.

Mais il faut dire que, à l'exception des dernières années, presque toujours la plus grande partie des crédits fut annulée. Ce fait sert d'explication au tableau suivant, et nous dispense de tout commentaire.

4° Catalogues et inventaires.

NATURE DES OPÉRATIONS.	NOMS DES BIBLIOTHÉCAIRES OU COMMISSAIRES délégés qui les ont faites.	DATE DE LA CLÔTURE des opérations.	NOMBRE de VOLUMES constatés.	AUGMEN- TATION.	Deus UNE RÉALISÉ de	OBSERVATIONS.
Catalogue méthodique	M. Guilhen - Biron, bibliothécaire.	1 ^{er} mars 1805	10, 000	,		Dédaction faite des 1,500 laissés au lycée
Idem.	M. de Villelume, com- missaire délégué..	31 juillet 1816	10, 823	823	41 ans.	
Inventaire.	M. Juddé de La Judie, bibliothécaire.	45 août 1827..	41, 096	273	41 ans.	
Récollement du précé- dent catalogue.	M. Boyse, bibliothé- caire.	9 sept. 1830..	41, 445	349	3 ans	Il faut déduire du chiffre ci-contre 78 vol. qui furent donnés à l'ins- pice par délibération du conseil municipal.
Récollement.	M. Léon Duboys, bibliothécaire.	5 février 1843	42, 320	875	43 ans	L'augmentation d'après la note ci-dessus est de 883 vol.
Inventaire détaillé ..	M. E. Ruben, biblio- thécaire.	10 février 1855	43, 912	2, 467	42 ans.	
Récollement.	Idem.	10 nov. 1856..	44, 895	983	20 mois.	

Ainsi, comme on le voit, ce n'est que sous la direction de M. Léon Duboys que la bibliothèque communale a commencé réellement à prospérer. Ce conservateur laissait à sa mort un total de 43,912 volumes imprimés ou manuscrits. A l'heure où nous écrivons, la bibliothèque en contient 44,895. Cette augmentation de près de 4,000 volumes en vingt mois est due : 1° à l'emploi total des crédits

votés pour acquisition d'ouvrages ; 2° à la générosité du gouvernement ; 3° aux dons faits par quelques particuliers éclairés (1). Elle paraîtra considérable si l'on songe que les ouvrages achetés sont d'un prix élevé, et que, d'après les vues de M. le maire, on a déjà complété de coûteuses collections. Aujourd'hui la bibliothèque est en bonne voie de prospérité. Elle possède un fonds d'ouvrages précieux, dont le premier volume du catalogue méthodique (section *Histoire*) va faire connaître une partie. Pour l'impression de ce premier volume, dressé avec le plus grand soin sous l'initiative de l'administration actuelle, le conseil municipal a voté une somme de 4,500 fr. Il y a tout lieu d'espérer que ces efforts seront couronnés de succès, et que, grâce à l'appui bienveillant du gouvernement de S. M. l'Empereur, la bibliothèque communale de Limoges sera dans très-peu de temps à la hauteur des besoins scientifiques et littéraires de notre époque et de notre pays.

E. RUBEN.

Limoges, le 12 novembre 1856.

(1) Nous sommes heureux de pouvoir citer au nombre des donateurs MM. A. Noualhier, maire ; Auguste Du Boys, que la science vient de perdre ; Astaix, professeur à l'école de médecine ; Roméo Chapoulaud, imprimeur ; Bouriaud (J.-B.-Paulin), ancien professeur de troisième au lycée de Limoges.

RAPPORT

278

Les Bulletins de la Société des Sciences naturelles et d'Antiquités de la Creuse,

Lu dans la séance du 31 mars 1854.

MESSIEURS,

Naturellement j'ai plaisir à parler de la Creuse, où je suis né ; j'ose espérer que vous-mêmes, nés dans la Haute-Vienne, si je ne suis pas trop au-dessous de ma tâche, vous accueillerez avec bienveillance les pages que j'ai l'honneur de vous présenter, car la Creuse c'est encore presque le Limousin. Ce département est formé de la Marche *limousine* ; il est sous la juridiction de notre évêque, et dans le ressort de notre cour impériale.

Analyser simplement les mémoires publiés sur la *Société des Sciences naturelles et d'Antiquités de la Creuse* ce serait taire ses meilleurs travaux : permettez-moi donc, Messieurs, de parler d'abord du musée.

Le musée de Guéret fut créé, en 1832, par des jeunes gens qui, jusqu'alors, prenaient plaisir à former, quelques-uns, des herbiers ; d'autres, des collections d'oiseaux ou d'animaux empaillés ; d'autres encore, à réunir et à classer des coquillages, des minéraux ou des médailles. Ces efforts isolés prirent une activité merveilleuse en trouvant un centre commun sous la direction paternelle et savante de M. Furgaud, ingénieur en chef de l'arrondissement minéralogique de la Creuse. Déjà, en 1837, la salle choisie pour les collections ne pouvait plus les contenir, et, le 4^{er} octobre de la même année, par acte public, la ville de Guéret acceptait la propriété des objets antérieurement recueillis, à la charge par elle de fournir désormais un local convenable. Le 8 janvier 1838, parurent les statuts de la *Société des Sciences naturelles et d'Antiquités de la Creuse*. Grâce au dévouement intelligent des conservateurs, MM. Bonnafoux et Guillon ; grâce encore aux sollicitations patriotiques et vives faites par M. le docteur Guisard à toutes les autorités locales pour obtenir des subventions généreuses, le musée de Guéret est devenu incontestablement un des plus riches des villes de province.

Sans parler d'une foule d'objets d'art et de sciences naturelles étrangers au département, parmi lesquels la Haute-Vienne pourrait réclamer à titre d'échange : 1° un panonceau de la chambre des notaires de Limoges, sujet tiré de l'histoire ecclésiastique, au revers duquel on lit : *Palanseau de la communauté des notaires de Limoges, donné par M. Fournier, doyen* (ovale de 46 centimètres de hauteur (4)) ; 2° un casque en fer, portant de chaque côté une tête de Méduse allée, et trouvé, dit-on, dans les ruines du château de Chalusset ; ce musée offre une collection presque complète des quadrupèdes mammifères, des oiseaux, des reptiles, des mollusques, des annélides, des crustacés, des arachnides, des minéraux et des végétaux qui se trouvent dans la contrée. Il renferme également la majeure partie des fragments d'antiquités qu'on y a découverts. C'est là une assez belle gloire pour la *Société des Sciences naturelles et d'Antiquités de la Creuse*.

(4) M. Auguste Bosvieux, archiviste de la Creuse, a bien voulu, pendant son dernier voyage à Paris, recueillir pour le *Nobiliaire du diocèse et de la généralité de Limoges* les armoiries des villes et des communautés du Limousin et de la Marche. Nous reproduirons textuellement ce travail, fait avec labeur et avec savoir ; mais, en attendant que l'ordre alphabétique nous amène au mot *Limoges*, voici ce qu'on lit sur les armoiries des notaires de cette ville : « La communauté des notaires, n'ayant pas envoyé (1697) le dessin de ses armoiries en même temps que la somme demandée pour les frais d'enregistrement, d'Hosier les imagina de sinople à deux cygnes affrontés d'argent, soutenus d'une foi de carnation parés d'or et mouvante des flancs ». (ARMORIAL GÉNÉRAL).

« Le musée de Guéret conserve un panonceau de cette communauté, exécuté sur émail au milieu du siècle dernier : c'est un médaillon ovale représentant le supplice de saint Jean-l'Évangéliste, qui était, sans doute, le patron des notaires de Limoges. Saint Jean est placé debout dans une chaudière, d'où s'élève une épaisse fumée, et sous laquelle brûle un feu ardent. Deux hommes, vêtus à l'antique et les manches retroussées, poussent le bois sous le trépied, l'un avec une fourche, et l'autre, qui est à genoux, avec les mains. A gauche, Domitien, vêtu d'une robe rouge fourrée d'hermine, tenant le sceptre du commandement, et escorté de deux gardes armés de piques, en costume moitié romain, moitié juif, préside au supplice. Le dessin des personnages est assez correct, et la scène, bien présentée ; mais les couleurs dures et sans éclat, au lieu d'offrir le reflet vitreux de l'émail, rappellent le ton sec des peintures appliquées à froid sur le cuivre. La régularité de la composition, le choix des couleurs, où domine le rouge cru, et l'apparence terne de l'émail dénotent l'œuvre de J.-B. Noualhier. Au revers du médaillon, sur un fond violet, est tracée l'inscription suivante :

Palanseau de la communauté
Des notaires de Limoges, donné
Par Monsieur Fournier, doyen.

Limoges décembre 1856. — R.—P.

Quoique les bulletins de cette Société puissent paraître relativement pauvres, ils offrent pourtant des travaux utiles.

M. J. Coudert de Lavillatte a publié une dissertation fort intéressante sur le Puy-de-Gaudy, montagne voisine de Guéret. Le digne magistrat fait de grands frais d'érudition afin de tirer trois conséquences glorieuses pour son pays, mais dont les deux premières pourraient bien ne pas être fort rigoureuses. Le Puy-de-Gaudy a été : 1^o sous l'ère gauloise, un sanctuaire religieux, et en même temps un *oppidum*, c'est-à-dire une de ces citadelles dans lesquelles les populations voisines pouvaient se réfugier en temps de guerre, parce que l'art et la nature les avaient fortifiées ; 2^o plus tard, une citadelle romaine que les vainqueurs de Vercingétorix et de Bituit entourèrent de *villas*, et au pied de laquelle ils construisirent des *bains* ; 3^o au moyen-âge, un lieu de pèlerinage fort vénéré.

Dans une notice sur les bains d'Evaux, M. J. Coudert de Lavillatte fait l'historique des fouilles et des découvertes opérées jusqu'en 1843 dans ces thermes, à l'occasion desquels il rend à nos chroniques limousines le bon témoignage que voici :

« A partir des faits recueillis vers la fin du siècle dernier, jusqu'aux travaux de 1831, 1832 et 1839, tout se réunit pour confirmer la vérité du récit des chroniques. Elles disaient que le proconsul *Duratus* avait fait construire et *paver de marbre*, en l'honneur d'Auguste, les bains chauds d'Evaux. Dix-huit cents ans s'écoulaient.... Les cartes de l'empire romain, la tradition locale, l'aspect des lieux durant les trois derniers siècles, rien n'indique que cette gorge sauvage ait jamais contenu un édifice romain : tout est muet ; et voici que, au *xix^e* siècle, dans cette même gorge, sous d'énormes couches de terre, produit de longues alluvions, se découvrent des fondations séculaires, et, au milieu, de vastes piscines *pavées et revêtues de marbres blancs* précieux, venus de différents points de la Gaule et de l'Italie..... Il est difficile de rencontrer des faits donnant une sanction plus positive à un document écrit. Ce n'était donc point sans raison que les vieilles chroniques limousines étaient conservées avec un soin religieux dans les riches archives des chanoines de Saint-Etienne et de Saint-Martial de Limoges, qui eux-mêmes, suivant l'expression d'un écrivain, « étaient les registres vivants des antiquités du pays ». (Bulletin de 1847, page 41.)

Après avoir exposé les faits récents, le savant magistrat s'aide de Vitruve, de Pline et de Strabon pour rendre aux bains d'Evaux la splendeur qu'ils durent avoir, sous les Romains. Nous aurions lu

aussi bien volontiers une description des bains et du paysage actuels. Il nous semble même qu'un plan ne serait pas inutile pour aider à l'intelligence du texte. On peut encore peut-être reprocher quelques citations superflues. Quoi qu'il en soit, ce travail est fait avec talent. S'il était complété par l'excellent article que M. Bosvieux a fait imprimer dans notre Bulletin (v^e volume) sur les découvertes plus récentes faites dans la même localité; puis, si l'on fondait tout cela avec l'analyse de M. Legrip de Chambon d'une nouvelle source d'eau minérale ferrugineuse, et avec la savante brochure du docteur Ossian Henry sur les propriétés minérales de ces mêmes eaux, il en sortirait aisément un volume à la fois précieux pour les baigneurs et honorable pour la Creuse.

M. Bonnafoux, conservateur du musée et de la bibliothèque de Guéret, s'est chargé de consigner dans le Bulletin que j'analyse toutes les découvertes archéologiques qui concernent la Creuse. Telles qu'elles sont, ces notes n'offrent que l'intérêt qu'on éprouve à lire une nomenclature. On en peut dire autant du travail que le même archéologue intitule *Huit jours de vacances*, et dans lequel il parle des monuments qu'il a pu rencontrer en parcourant une vingtaine de paroisses. Dans cette course d'antiquaire, M. Bonnafoux s'occupe parfois d'objets peu dignes d'attention. Certains objets s'y trouvent aussi classés d'une manière peut-être trop affirmative. Toutefois ces notes, celles de M. Yves Fesneau sur divers monuments, et la description de quelques monnaies par M. A. Fillieux, sont précieuses, même prises isolément. Mais M. Bonnafoux est plus qu'un pionnier littéraire : il sait coordonner et développer, comme l'atteste sa *Notice pour servir à l'histoire de la ville de Guéret*. Nous espérons bien qu'un jour, après avoir complété ses recherches en parcourant les autres paroisses du département, et après avoir recueilli encore sur chacune d'elles les faits historiques qui sont indiqués dans le savant *Pouillé du diocèse*, laissé manuscrit par l'abbé Nadaud, il publiera l'*histoire de la Creuse*.

M. le docteur Bussière a voulu grouper les faits relatifs au canton de Chatelus. Il entre dans des détails minutieux; puis il suit trop Jouilleton : il faut plus d'originalité. Dans cette dernière étude, nous avons lu avec plaisir et avec intérêt la description des six bassins que forme le département de la Creuse.

Notre distingué collègue M. Bosvieux, archiviste de la Creuse, vient d'enrichir le dernier Bulletin (2^e du II^e volume), du *Procès-verbal de l'assemblée de l'arrière-ban de la province de la Marche tenue à Guéret le 6 juillet 1553*. Ce document historique offre la liste

complète et authentique de la noblesse de la Marche au ^{xvi}^e siècle, et M. Bosvieux l'a fait précéder de quelques pages pour expliquer ce qu'était l'arrière-ban.

Les bulletins de la *Société des Sciences naturelles de la Creuse* renferment d'autres travaux purement scientifiques.

Le président actuel, M. le docteur Guisard, a raconté les tentatives infructueuses faites, dans un marécage peu distant de Guéret, pour conserver et reproduire les sangsues grises, qui pullulaient autrefois dans les marais, les ruisseaux et les étangs du département, d'où diverses causes les ont fait presque complètement disparaître. — M. Pierre de Cessac donne la description de deux variétés de pisidies qu'il croit particulières à la Creuse. Dans une des deux livraisons que nous n'avons pu nous procurer (la 1^{re} de chacun des 2 volumes), probablement dans la 1^{re} du II^e volume, M. P. de Cessac avait publié le *Catalogue des mollusques de la Creuse*. Il a signé encore deux articles que nous avons lus avec profit et avec plaisir : 1^o une *Notice géologique sur le département de la Creuse*; 2^o une *Description géologique du bassin houiller d'Ahun*. Nous regrettons de n'avoir pu comparer la première de ces deux dernières études avec celle qu'avait donnée, sur le même sujet, dans le 1^{er} Bulletin du I^{er} volume, M. Furgaud, dont les affirmations sont d'autant plus précieuses qu'il a vieilli dans notre contrée.

MM. Pailloux, P. Filloux, G.-E. Monnet et Télémaque de Cessac ont formé le *Catalogue des plantes de la Creuse*. Ce catalogue a plus d'intérêt qu'on ne pourrait croire. Sans doute, comme le dit judicieusement mon vieil ami Télémaque de Cessac, nos plantes sont très-bien décrites dans l'excellent ouvrage de M. Boreau; mais on se ferait une idée fausse de la végétation dans notre département si on voulait la juger par celle du centre de la France en général. En effet un grand nombre d'espèces que la flore de Boreau indique comme communes ou très-communes dans ce vaste rayon manquent ou tout-à-fait ou presque absolument dans la Creuse, tandis que d'autres abondent sur nos montagnes, et sont très-rares dans les contrées voisines. Le jeune botaniste fait donc espérer pour son catalogue complet : 1^o une distinction graduée entre les plantes qui croissent partout et celles qui n'ont que des stations restreintes; 2^o afin que les médecins et les paysans du pays puissent mieux s'entendre, les noms vulgaires des végétaux, non pas tels qu'on les prononce d'ordinaire, mais tels qu'ils sont admis dans la Creuse; où, par exemple, le glécome ne se nomme point *lierre terrestre*, mais bien *herbe de Saint-Jean*; 3^o même les plantes cultivées, dont plusieurs sont déjà naturalisées dans la Creuse :

seulement elles recevront un signe qui marquera leur origine étrangère.

Enfin la *Société des Sciences naturelles de la Creuse* a facilité à M. Coudert de Lavillatte l'impression de la *Vie de saint Pardoux*, où l'on trouve le texte de deux manuscrits de la bibliothèque impériale, l'un du VIII^e, l'autre du XIII^e siècle.

Messieurs, comme je tiens à rendre à mon pays tout l'honneur possible, permettez-moi de signaler, en terminant, un livre publié en dehors de la *Société scientifique de la Creuse*, et qui néanmoins s'y rattache, parce que c'est à ses membres qu'on doit la plupart des articles qui le composent : je veux parler de l'*ALBUM HISTORIQUE ET PITTORESQUE DE LA CREUSE*, édité, en 1847, par un artiste de talent, M. Langlade. Beaucoup de départements plus riches et plus illustres n'ont rien à comparer à ce beau volume in-4^e, imprimé avec soin, et orné de vignettes et de lithographies qui représentent les divers monuments de la Creuse, et à la rédaction duquel ont pris part non-seulement trois de nos collègues des plus connus, MM. Arbellot, Texier et Vedrine, mais encore MM. Hippolyte Grellet, Félix Lecler et Alfred Rousseau, que leurs travaux littéraires ont distingués ailleurs que dans leur pays natal.

Quand, grâce aux éléments nombreux et nouveaux qu'à recueillis la *Société des Sciences naturelles et d'Antiquités de la Creuse*, on aura élevé, pour chaque localité de ce département, un modeste monument historique; surtout quand une mise en œuvre habile aura produit l'histoire complète de la Creuse, peut-être tous les lecteurs parleront-ils de notre pays mieux encore que M. Bonnafox, qui déjà rend ce glorieux témoignage :

« Une surface si riche en débris de l'antiquité, et sur laquelle, indépendamment de plusieurs *villas* reconnues et de nombreux tombeaux de personnages distingués que l'on découvre chaque jour, on rencontre une cité gauloise (Toull), et peut-être deux villes gallo-romaines (Brède et La Bussière), ce pays a certainement dû jouer un rôle important dans l'histoire des temps antiques. » (Bulletin de 1847, page 84.)

Quand cette histoire complète de la Creuse aura paru, on comprendra parfaitement les services rendus à l'histoire par la *Société des Sciences naturelles et d'Antiquités de la Creuse*; mais déjà ses services sont réels : elle remplit consciencieusement le rôle honorable qu'elle s'est imposé, d'arracher à l'oubli de précieux fragments historiques, et de conserver sinon les monuments semés sur notre sol, du moins leur souvenir : « *Custos ne pereant.* »

L'abbé ROY-PIERREFITTE.

PROCES-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 25 FÉVRIER 1856.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Etaient présents : MM. Alluaud aîné, président; Astaix; Chapoulaud (Roméo); de Crossas; Saint-Germain; Lemaistre; Marévéry; Péconnet (Othon); Roy-Pierrefitte; Emile Ruben.

La séance est ouverte à huit heures moins un quart. La Société s'occupe des réclamations de M. Larue-Dubarry relativement à certaines armes déposées au musée, et que celui-ci avait prétendu n'y figurer qu'à titre de dépôt. La Société avait décidé dans sa dernière séance que les armes ne seraient rendues au soi-disant dépositaire que contre la représentation d'un récépissé constatant le dépôt. M. Larue-Dubarry, depuis le jour où ce parti fut adopté par la Société, a proposé une transaction : il s'est borné à réclamer deux yatagans, abandonnant ainsi au musée la pleine propriété des autres objets provenant de lui; de plus il a offert, en échange des deux yatagans demandés, deux miniatures assez finement peintes. La Société a déclaré accepter la transaction proposée par M. Dubarry, et a ordonné la restitution des armes indiquées; mais en même temps elle a déclaré de la façon la plus énergique que la propriété des objets déposés au musée était irrévocablement acquise par cet établissement lorsque les noms des donateurs étaient inscrits dans le Bulletin archéologique. Il a été convenu que les dépôts ne seraient reçus à l'avenir qu'avec la plus grande réserve; qu'il en serait retiré un certificat formel, dont la représentation serait rigoureusement exigée à toutes les réclamations du dépositaire. La Société a en outre déclaré qu'elle n'entendait nullement approuver la conduite de M. Larue-Dubarry, et qu'elle acceptait avec regret une transaction, se réservant d'user de toute la rigueur du droit si de pareils débats se reproduisaient à l'avenir.

M. Charreyre écrit à M. le président de la Société Archéologique, et s'excuse de ne pouvoir, à cause de son état de maladie, faire la lecture portée à l'ordre du jour. Elle est renvoyée à la prochaine séance.

Il est donné lecture à la Société d'un très-important travail de M. Maurice Ardant sur Léonard Limosin, le célèbre émailleur. Né à Limoges, vers 1505, d'un père d'assez basse extraction, Léonard

passa sa jeunesse dans la maison de ses parents, et eut pour maître dans son art un émailleur que M. Maurice Ardant suppose avoir été Léonard Pénicaut dit Nardou. Il fit en 1528 le voyage de Paris, fut admis à l'école de Fontainebleau, et se voua dès lors exclusivement à l'émaillerie. — Vers 1532, il fut admis à la cour de François I^{er}, qui lui commanda divers travaux importants. Depuis cet instant jusqu'à sa mort, Léonard Limosin ne cessa de produire des émaux qui jouissaient d'une faveur prodigieuse. Le biographe a rangé par ordre chronologique les œuvres les plus importantes de cet artiste actif et fécond, et dont le talent se ployait sans efforts aux genres les plus divers. Les émaux que Léonard composa dans la première partie de sa carrière dénotent tous un nouveau progrès dans son art. D'abord il imitait la peinture allemande; mais bientôt, lorsqu'il se trouva en contact avec les peintres italiens que François I^{er} avait appelés à sa cour, son style s'éleva; son dessin devint plus correct, et son coloris plus brillant. Le plus souvent il traitait des sujets religieux. Toutefois, vers 1535, il sacrifia au goût de l'époque, et les fables mythologiques sollicitèrent son attention, et il se plut vers ce temps à peindre en grisaille, et à diverses reprises, l'histoire des amours de Psyché.

A la mort de François I^{er}, Henri II entoura Limosin de la même faveur. Vers 1548, il peignit ce roi, sur camafeu bleu rehaussé d'or, allant à la chasse, et tenant en croupe la belle Diane de Poitiers. Son talent était alors parvenu à son apogée. Il donna successivement, vers 1554, le portrait de Claude de France, fille de Louis XII, d'Anne de Bretagne, du duc de Montpensier, d'Eléonore d'Autriche, etc. Vers cette même année, il tomba en disgrâce, et il occupa une partie de ses loisirs à peindre sur bois un tableau représentant l'apparition de notre Seigneur Jésus-Christ à saint Thomas et aux apôtres, tableau dans lequel saint Thomas est représenté sous les traits de François I^{er}. Cet ouvrage, dont M. Maurice Ardant a donné une description minutieuse, se voyait encore, en 1765, à l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix.

Vers 1552, Léonard rentra en faveur. Henri II lui commanda divers ouvrages des plus importants. On distingue entre eux une fontaine émaillée d'un demi-mètre de hauteur, représentant Apollon et les Muses. Au centre se trouvaient groupées des tiges de fleurs, du calice desquelles les eaux s'épanchaient. A cette époque, Léonard peignait indifféremment les scènes de la Passion, les anges et les apôtres et les histoires d'amour, les rois, les seigneurs, et surtout Diane de Poitiers. Tantôt il la peignait en déesse; tantôt il dissimulait ses charmes sous d'amples draperies; tantôt, au contraire, il la laissait paraître dans la plus grande nudité.

François II et Charles IX continuèrent à entourer Limosin de la même faveur; mais son talent entraînait alors en pleine décadence. M. Maurice Ardant a fait assister le lecteur à cette seconde période de la vie du célèbre émailleur. Il a fait connaître ses divers travaux, et enfin il a placé sa mort vers 1575. M. Maurice Ardant, arrivé à la fin de cette existence si remplie, a donné quelques détails sur les

enfants de Léonard, lesquels n'atteignirent point à la haute réputation de leur père. Le biographe a terminé par une appréciation exacte et concise du talent de l'homme dont il venait de raconter la vie.

Ce travail, fruit de patientes recherches, et qui dénote une vaste érudition de la matière, sera inséré dans le plus prochain Bulletin de la Société. Il contient, en dehors des appréciations et des recherches scientifiques, des détails biographiques sur la vie intime de Léonard qui donnent à cette étude un nouveau prix.

Après cette lecture, M. Emile Ruben a lu le compte-rendu d'un livre offert à la Société par M. vicomte de Juillac, et ayant pour titre : *Recherches historiques sur l'ancien Capitoulat de la ville de Toulouse*. Ce rapport a été pour M. Ruben un cadre dans lequel il a su faire entrer une foule d'observations judicieuses et de faits intéressants. M. le vicomte de Juillac s'était demandé si Toulouse avait été au moment de la conquête romaine un municipe ou une colonie. Le rapporteur, en quelques lignes fermes et concises, a établi quelle différence énorme existait entre le municipe et la colonie. Suivant lui, comme suivant M. de Juillac, Toulouse fut une colonie romaine. Lors de l'invasion, Toulouse passa aux Goths sous Honorius, aux Francs sous Dagobert. M. de Juillac a fait brièvement l'histoire de sa constitution en comté, de ses franchises et de ses privilèges.

D'où provient la noblesse des capitouls ? Telle est la question que se propose M. de Juillac. Elle provient, suivant lui, de ce qu'ils étaient les successeurs des décurions, lesquels durent être nobles aussi. M. Ruben a sommairement résumé tous les matériaux qui se trouvaient dans le volume qu'il avait à analyser. Chacun pourra lire dans le Bulletin, où la Société a décidé que le travail de M. Ruben serait inséré, le tableau clair et précis des capitoulats de Toulouse. La Société a félicité M. Ruben de son œuvre ; elle a voté des remerciements à M. de Juillac pour l'envoi de son livre.

La séance a été levée à dix heures.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DU LIMOUSIN.

BUREAU.

Président-né. — M. le comte DE COETLOGON, *, préfet de la Haute-Vienne.

Président. — M. ALLUAUD aîné *.

Vice-Président. — M. MAZARD père *.

Secrétaire général. — M. Othon PÉCONNET.

Secrétaire archiviste. — M. E. RUBEN.

Secrétaire adjoint. — M. l'abbé ROY-PIERREFITTE.

Trésorier. — M. NAVIÈRES-LABOISSIÈRE.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. TIXIER-LACHASSAGNE, O *, premier président.

Armand NOUAILHIER, maire de Limoges,

Maurice ARDANT, archiviste de la Haute-Vienne.

Le docteur BARDINET.

CONSERVATEURS.

Archives. — MM. ROMÉO CHAPOULAUD, E. RUBEN.

Tableaux. — M. ARDANT-MASJAMBOST.

Pierres sculptées. — MM. REGNAULT et N...

Sculptures sur bois. — M. NALBERT.

Médailles. — MM. Maurice ARDANT et N...

Ornithologie, papillons. — M. NAVIÈRES-LABOISSIÈRE.

Minéralogie, géologie, reptiles. — MM. ALLUAUD * et ASTAIX.

Armes, objets d'art. — M. NIVET-FONTAUBERT.

COMMISSION DU MUSÉE CÉRAMIQUE.

MM. ALLUAUD, MAZARD, MASJAMBOST, MAURICE ARDANT, ASTAIX, FAYETTE et PERDOUX.

MEMBRES RÉSIDANTS.

MM.

ALLUAUD aîné *, ancien maire de Limoges.

ARBELLOTT, archiprêtre de Rochechouart.

ARDANT (Louis) *, anc. maire de Limoges.

ARDANT (Eugène), imprimeur.

ARDANT (Maurice), arch. de la Hte-Vienne.

ARDANT-MASJAMBOST, profess. de peinture.

ASTAIX, professeur à l'école de médecine.

AUDOUIN (Joseph), anc. maire de Limoges.

BARDINET (Alphonse), professeur à l'école de médecine.

BARNY (Alexis), profes' à l'école de médec.

MM.

BONNIN, inspecteur de l'académie.

BOURDEAU-LAJUDIE père, ancien député.

BOURGOING-MÉLUSSE, propr., à St-Junien.

BRISSET (Frédéric), substitut.

BUISSON (Edouard), avocat, à Limoges.

CAZACQ (l'abbé), vicaire à St-Michel.

CHAPOULAUD (Roméo), imprimeur.

CHARREYRE, professeur de musique.

DE BONNEVAL, C *, maréchal-de-camp.

DE COETLOGON (le comte) *, préfet de la Hte-Vienne.

- DE CROSSAS, lithographe.
 DEFAYE fils, pharmacien à St-Junien.
 DE GRAVE, propriétaire.
 DE LA BASTIDE *, capitaine d'état-major.
 DELEFFE *, ingénieur de 1^{re} classe des ponts et chaussées.
 DE MAUBLANC, propriétaire, à St-Junien.
 DE LA GUÉRONNIÈRE (le comte Alfred).
 DE ROCHECHOUART (le général comte) *.
 DE ROFFIGNAC (Albéric), propriétaire.
 DE SAINT-GENIS *, directeur de l'enregistrement et des domaines.
 DE SAINT-GERMAIN, avoué.
 DE SALLES-BEAUREGARD (Gustave), proprié.
 DE VILLJUME (le comte), à Losmonerie.
 DUBOIS, fabricant de porcelaine.
 DUVERGER (Gustave), négociant.
 FAYETTE, architecte du département.
 FIZOT-LAVERGNE, avoué près la cour.
 FOUGERAS-LAVERGNOLLE, notaire.
 FOUCHÈRES (Léopold), docteur en médecine.
 FOURNIER *, conseiller à la cour.
 GAY DE VERNON (le baron) *, propriétaire.
 GERT (Charles), avocat.
 GOUCEAUD fils, à Bellac.
 LAMY-DELURET (Edouard), banquier.
 LANSADE, agent-voyer.
 LAPORTE (Ernest), négociant.
 LEMAISTRE, docteur en médecine.
 LESME, fabricant de porcelaine.
 MALLEVERGNE *, président de chambre.
 MARTÉVÉRY (l'abbé), secrétaire de l'évêché.
 MATHURIN (André), pharmacien.
 MAZARD père *, ancien maire de Limoges, directeur de l'école de médecine.
 NALBERT, sculpteur.
 NARJOUX, architecte diocésain.
 NAVIÈRES-LABOISSIÈRE, anc. insp. d'acad.
 NIVET-FONTAUBERT, négociant.
 NOUALRIER (Armand), maire de Limoges.
 PÉCUNNET (Othon), avocat.
 PERDOUX, prof. de dessin et de peinture.
 POUVAT (Emile), négociant.
 RECULÈS (François), pharmacien.
 RATTIER, avoué.
 REGNAULT, archit. de la ville de Limoges.
 ROGUES DE FURSAC *, conseiller à la cour.
 ROCSIER, chanoine honoraire, aumônier du lycée.
 ROY-PIERREFITTE, vicaire à St-Pierre.
 RUBEN (Emile).
 SAZERAT, fabricant de porcelaine.
 SOULIGNAG, (Abraham), propriétaire.
 TALABOT (Auguste) *, prés. du trib. civil.
 TARNEAUD (Firmin), banquier.
 TARNEAUD (Frédéric), propriétaire.
 TEXIER (l'abbé), corresp. du ministre de l'inst. publ. supér. du sém. du Dorat.
 TIXIER-LACHASSAGNE, O *, prem.président.
 TRUOL DE BEAULIEU, banquier.
 VALLEIX (l'abbé), chanoine honoraire.
 VERGNIAUD (Léonce), propriétaire.
 VÉDRINE, curé d'Arnac-la-Poste.
 WYSE (le prince Napoléon BONAPARTE).

MEMBRES HONORAIRES.

MM.

- DE CAUMONT, O *, fondateur et directeur de la *Société Française*, à Caen.
 MICHELL-CHEVALIER, O *, membre de l'Institut.
 CRUVEILHIER, O *, professeur à l'école de médecine de Paris.
 Le vicomte DE KERCKHOVE, président de l'académie d'Archéologie de Belgique.
 DE MENTQUE, O *, ancien préfet de la Haute-Vienne.
 MORISOT (Tiburce), O *, ancien préfet de la Hte-Vienne, fondat. du musée de Limoges.
 ST-MARC-GIRARDIN, O *, membre de l'Institut.
 MIGNERET *, ancien préfet de la Haute-Vienne.
 DE LASTEYRIE (Ferdinand), président de la Société des antiquaires de France.
 DELOCHE, chef de bureau au ministère des travaux publics.
 LÉO DE LABORDE, membre de l'Institut.

MEMBRES CORRESPONDANTS (*Ordre d'ancienneté.*)

LEYMARIE, ancien secrétaire général de la Société Archéologique du Limousin.
DE VERNEILH (Félix), inspecteur des monuments de la Haute-Vienne, à Nontron.
BARDY (Gustave), substitut du procureur général à Riom.
Le marquis DE LUBERSAC.
ETIENNE DE CARDAILLAC, chef de division au ministère d'Etat.
ROUX, capitaine d'état-major.
BOSVIEUX (Auguste), élève de l'école des Chartes, archiviste de la Creuse.
NADAUD (Léon), O *, premier président honoraire de la cour impériale de Grenoble.
LOUIS TEXIER, capitaine d'infanterie de marine.
DIDRON aîné *, directeur des *Annales Archéologiques*.
Le vicomte Eugène DE KERKROVE, chargé d'affaires de l'empereur de Turquie.
Eugène GENS, professeur d'histoire à Bruxelles.
L'abbé MICHON, chanoine honoraire de Bordeaux et d'Angoulême.
BOYSSON D'ECOLE, receveur général à Besançon.
PICHAUD DE LA MARTINIÈRE, directeur des contributions à Vesoul.
BARNY DE ROMANET, curé de St-Martin-de-Jussac.
LEZAUD (Hippolyte) *, procureur général à Nancy.
THÉVENIN (Edmond), substitut à Perpignan.
DE MONTRÉAL, G O *, général de division.
CHAUDRUC DE CRAZANNES, membre correspondant de l'Institut.
COMBET, avocat à Uzerche (Corrèze).
DE JUILLAC (Gustave), secrétaire général de la Société Archéologique du Midi,
à Toulouse.
DCLÉRY, curé de Biennat.
DOUGLAS, président de la Société Historique et Littéraire du Bas-Limousin.
HICOT, procureur impérial à Ussel.
BRUNET (Joseph), substitut à Tulle.
M^{me} GIOVANNA POWER, à Juillac.

TABLE DES MATIÈRES.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

	Pages.
Séance générale du 21 décembre 1854.....	128
— de septembre 1855.....	131
— du 12 décembre 1855.....	133
— du 24 janvier 1856.....	136
— du 26 février 1856.....	202

MÉMOIRES.

Etienne Baluze.....	81
Pierre le Scolastique.....	95
Léonard Limosin, émailleur.....	106
Nobiliaire du diocèse et de la généralité de Limoges *.....	145
Pierre le Scolastique (suite et fin).....	145
Notice nécrologique sur M. Auguste Du Boys.....	180
Notice historique sur la bibliothèque communale de Limoges.....	183

DOCUMENTS.

Inventaire des châsses, reliques, croix, reliquaires, coffres, calices et autre argenterie de l'église de Grandmont, fait par l'ordre de révérendissime père en Dieu dom Antoine de Chavaroche, abbé et général de l'ordre de Grandmont, le 4 ^e du mois de novembre de l'année 1666.....	5
Note sur le Trésor de l'abbaye de Grandmont.....	73
Edit du roy portant suppression du siège des Appeaux de Ségur et de la justice de la ville de St-Yrieux, et création d'une nouvelle sénéchaussée en ladite ville de St-Yrieux.....	124
Compte-rendu, présenté par M. Emile Ruben, du livre, offert à la Société, portant pour titre : <i>Recherches historiques sur l'ancien Capitoulat de la ville de Toulouse, par M. le vicomte Gustave de Juillac</i>	139
Tarif des droits de courtage dans l'étendue de l'élection de Limoges... ..	144

BIBLIOGRAPHIE.

Apostolat de saint Martial dans les Gaules.....	75
Histoire de la ville et du canton d'Uzerche.....	79
Rapport sur les Bulletins de la Société des sciences naturelles et d'antiquités de la Creuse.....	196

* Nota. L'identité des deux chiffres 145 provient de ce qu'on a adopté trop tard, et seulement après le tirage, une pagination particulière pour le Nobiliaire.